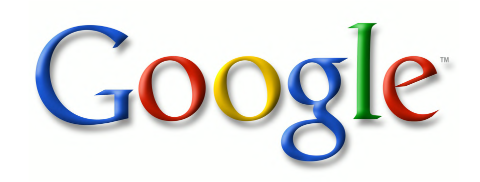







STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
Gift of
Estate of
Dr. Herman Knoche

NOUVELLE

# GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

---

# NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

## TOME Ier : L'EUROPE MÉRIDIONALE

(GRÈCE, TURQUIE, ROUMANIE, SERBIE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)

**Un volume in-8 jésus contenant 4 cartes en couleur, 174 cartes insérées dans le texte et 73 gravures sur bois**

## TOME II : LA FRANCE

**Un volume in-8 jésus contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleur, 67 vues et types gravés sur bois et 234 cartes intercalées dans le texte**

## TOME III : L'EUROPE CENTRALE

(SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, ALLEMAGNE)

**Un volume in-8 jésus contenant 10 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte et 78 vues et types gravés sur bois**

## TOME IV : L'EUROPE DU NORD-OUEST

(BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES)

**Un volume in-8 jésus contenant 7 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte et 81 vues et types gravés sur bois**

## TOME V : L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE

**Un volume in-8 jésus contenant 9 cartes en couleur, 200 cartes dans le texte et 76 vues et types gravés sur bois**

**Prix de chaque volume broché : 30 fr.; relié : 37 fr.**

21259. — Typographie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

# NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

## LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

VI

## L'ASIE RUSSE

CONTENANT

8 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART, 182 CARTES DANS LE TEXTE
ET 89 VUES ET TYPES GRAVÉS SUR BOIS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

# NOUVELLE
# GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

## LIVRE VI
## L'ASIE RUSSE

### CHAPITRE PREMIER
#### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ASIE

I

De toutes les masses continentales désignées ordinairement sous le nom de « parties du monde », l'Asie est de beaucoup la plus considérable : elle forme à peu près exactement le tiers de la surface à laquelle est évalué l'ensemble des terres émergées. L'Asie dépasse même en superficie le double continent du Nouveau Monde ; elle est d'un tiers supérieure à l'Afrique. L'Europe, qui peut être à certains égards considérée comme une simple dépendance péninsulaire de l'Asie, n'en représente par l'étendue qu'un peu plus du cinquième[1].

Si l'immensité du territoire donne à l'Asie le premier rang parmi les

[1] Superficie de l'Asie continentale, sans la mer Caspienne ni les districts orientaux du gouvernement de Perm. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 41 940 000 kil. car.
Superficie de l'Asie, avec les îles : Japon, Philippines, archipel de la Sonde. 44 828 000 » »

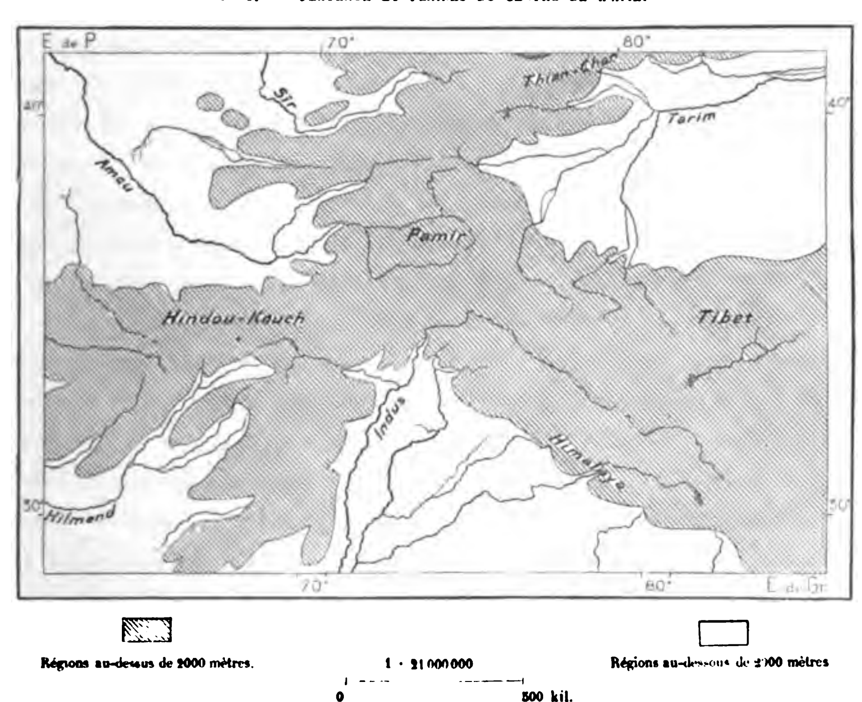
parties du monde, elle reste toutefois très inférieure à la petite Europe pour la richesse des formes péninsulaires, le développement des rivages, la pénétration des mers ou du climat maritime dans l'intérieur du corps continental; elle n'offre pas à ses habitants, comme l'Europe, le grand avantage de l'unité géographique. Divisée par de hauts plateaux et d'anciens fonds de mer en des régions absolument distinctes, elle est privée de pluies sur de vastes étendues, et la sécheresse de l'air, le froid, la rareté même de l'atmosphère respirable, opposent aux migrations des peuples un obstacle difficile à franchir; les versants contraires ne sont pas rapprochés les uns des autres par les chemins naturels de vallées semblables à celles des Alpes. L'Asie a pu donner naissance à plusieurs civilisations locales, mais c'est l'Europe qui en hérita pour les unir en une culture plus élevée, à laquelle pourront prendre part tous les peuples de la Terre.

Comparée aux autres continents, l'Asie est par excellence la région des plateaux. Si les terres s'immergeaient uniformément dans les eaux de l'Océan, les autres parties du monde auraient toutes disparu depuis longtemps, ou du moins seraient signalées seulement par d'étroites îles et des pointes de montagnes, que les hautes citadelles du centre de l'Asie avec les chaînes qui les bordent se dresseraient encore au-dessus des flots. Les plateaux de l'Asie et l'espace qu'ils limitent forment, pour ainsi dire, au milieu du continent, un autre continent où tout diffère des espaces environnants, climat, flore, faune et peuples. Élevés en quelques régions de plusieurs milliers de mètres, ils donnent à l'ensemble de l'Asie une altitude générale supérieure à celle des autres parties de l'Ancien Monde et du Nouveau. Humboldt avait calculé pour tout le corps asiatique une hauteur moyenne de 350 mètres, que M. Krümmel, s'appuyant sur les cartes des récents explorateurs, croit pouvoir évaluer à 500 mètres[1] : celle de l'Europe est environ des deux tiers.

L'Asie est plus richement découpée que l'Afrique et l'Amérique du Sud; surtout dans la partie méridionale du continent, les côtes se projettent en péninsules, se creusent en golfes, et des îles parsèment les eaux voisines; mais la masse centrale, qui comprend les plateaux et les déserts, est d'une grande uniformité de lignes. Cet espace, limité au sud par le puissant Himalaya, le Dapsang et le Karakoroum, a sur la plus grande partie de son pourtour d'autres chaînes élevées : à l'ouest, les diverses crêtes qui hérissent le Pamir; au nord-ouest, le Thian-chan; au nord, l'Altaï; au nord-est et à l'est, plusieurs rangées de monts séparées les unes des

[1] *Versuch einer vergleichenden Morphologie der Meeresräume.*

autres par des vallées fluviales. Dans son ensemble, cette région distincte de l'Asie extérieure, qui comprend le Tibet, le Turkestan chinois, le désert de Gobi, constitue un énorme trapèze se rétrécissant par degrés dans la direction de l'ouest. Vers l'angle sud-occidental de ce trapèze s'élève un nœud montagneux, formé par le croisement de l'Himalaya et du Karakoroum. Là est le centre de gravité de tout le corps continental. Trois grandes plaines, trois plateaux, disposés comme les rayons d'une roue, alternent autour de cè nœud de montagnes, d'ailleurs moins élevées




N° 1. — PLATEAUX ET PLAINES DU CENTRE DE L'ASIE.

que beaucoup de massifs de l'Asie : on dirait que, par un phénomène d'interférence, les hauteurs se sont abaissées à ce point de croisement. Les trois régions basses qui rayonnent autour du nœud central sont la plaine de Tartarie au nord-ouest, le bassin du Tarim à l'est, la dépression que parcourent l'Indus et le Gange au sud et au sud-est. Les trois plateaux qui se touchent au centre de l'Asie sont le Pamir, le Tibet, l'Iran. Il est vrai que ce dernier plateau commence d'abord par une simple chaîne de montagnes, l'Hindou-kouch, qui sépare la vallée de l'Indus et celle de l'Amou-daria; mais ce pédoncule est fort court et les hautes terres qui s'y rattachent, beaucoup moins étendues et moins élevées que celles du Tibet, sont de formes extérieures encore plus géométriques : le plateau

d'Iran, renfermant la plus grande partie de l'Afghanistan, du Baloutchistan, de la Perse, est un trapèze ayant les deux côtés du nord et du sud d'un parallélisme presque parfait.

Au nord-ouest, le plateau secondaire de l'Iran se continue dans le Kourdistan, en Arménie et dans l'Asie Mineure par d'autres massifs de hautes terres dominant les eaux de la mer Noire et de la Méditerranée. Ainsi presque tout le continent d'Asie est coupé par un faîte élevé, simple à l'ouest, double à l'est, séparant les deux versants du nord et du sud et ne laissant entre ceux-ci qu'un petit nombre de portes, où passent les voies historiques des nations. Au centre même de l'Asie orientale et de son double faîte, le Kouen-loun forme le prolongement de l'Hindou-kouch et des montagnes de l'Asie antérieure ; cette chaîne, la plus élevée du monde, sinon par ses pointes suprêmes, du moins par l'ensemble de sa masse, se prolonge probablement de l'ouest à l'est sur un espace de 42 degrés de longitude, soit de 3825 kilomètres[1] ; elle constitue une moitié de l'axe continental, beaucoup plus régulière que l'autre moitié, qui se reploie dans la direction de l'Europe. On pourrait donner à toute la zone de partage, du Kouen-loun oriental au Taurus d'Anatolie, le nom de « Diaphragme », que les Grecs employaient seulement pour les montagnes du nord de l'Iran. L'Europe a aussi son diaphragme, formé des Pyrénées, des Cévennes, des Alpes, du Skhar, des Balkans, qui continue à peu près la direction du faîte de l'Asie occidentale; mais dans ce diaphragme d'Europe, où les plateaux proprement dits sont peu nombreux, que de passages commodes, de larges brèches et même de solutions de continuité complètes facilitant les migrations de versant à versant !

Les chaînes de montagnes qui limitent ou qui dominent les plateaux asiatiques sont pour la plupart d'une remarquable régularité de direction, et plusieurs se composent d'arêtes distinctes, toutes parallèles les unes aux autres. L'Himalaya, où s'élève, le « mont Rayonnant », le Gaourisankar, point culminant du monde, se développe au nord de la péninsule du Gange en une courbe formant un arc de cercle parfait, dont le centre serait au milieu de l'Asie centrale, dans le plateau de Gobi. Tout le système himalayen, aussi bien les collines du Teraï, dans l'Hindoustan, que le Dapsang et le Karakoroum, et les autres chaînes du Tibet méridional, suivent aussi des courbes parallèles, au sud et au nord de la crête principale. Le Kouen-loun, l'épine dorsale du continent, comprend également un grand nombre de chaînes profilant uniformément leurs crêtes dans une même direction.

[1] F. von Richthofen, *China*, I.



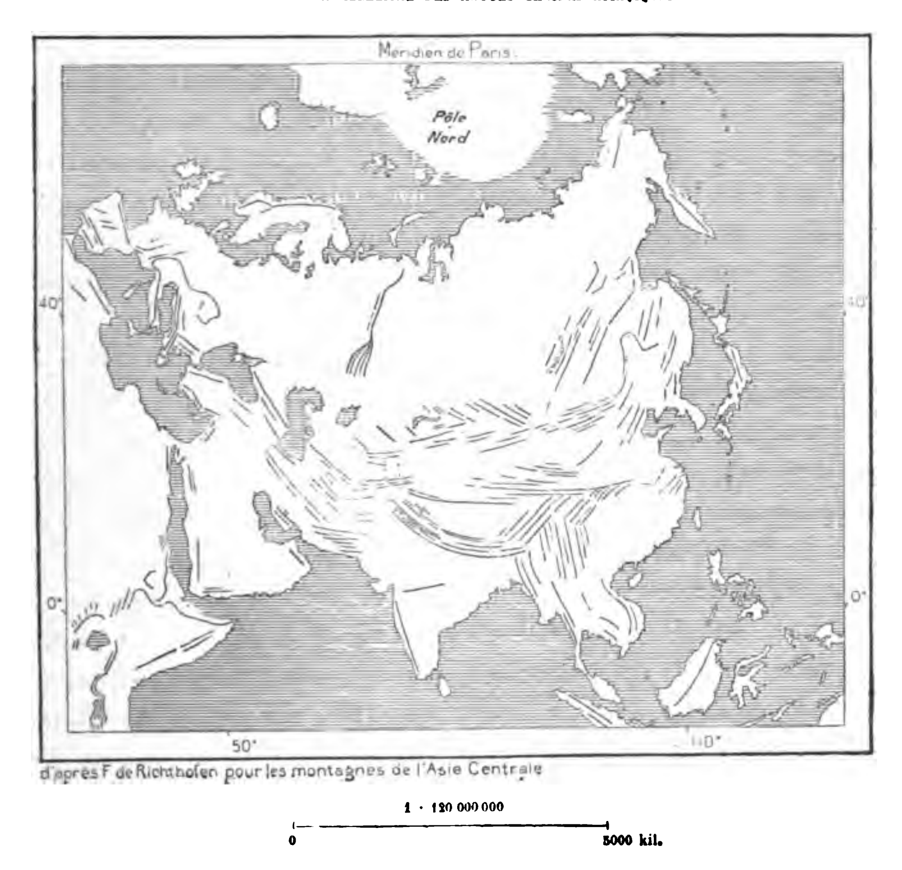
CHAINE DE L'HIMALAYA. — LE GAOURISANKAR

Dessin de Fr. Schrader, d'après l'album des frères Schlagintweit.



Le parallélisme évident des arêtes se retrouve dans la plupart des systèmes montagneux de la Sibérie, de la Chine, de la Transgangétique, de l'Inde, de l'Iran, de l'Asie antérieure. D'une manière générale, et sans tenir compte des innombrables inflexions des crêtes, on peut dire que les monts de l'Asie affectent deux directions principales : celle de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, comme dans l'Altaï, le Tarbagataï, l'Himalaya occidental, les

N° 2. — PARALLÉLISME DES HAUTES CHAINES ASIATIQUES.




1 : 120 000 000

0 — 5000 kil.

monts de l'Iran, le Caucase ; et celle de l'est à l'ouest ou plutôt de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, comme dans la plupart des monts sibériens, le Thian-chan, les arêtes qui viennent se perdre dans le plateau de Pamir. En plusieurs endroits, les chaînes à directions différentes, qui presque toutes présentent une courbure dont la convexité est tournée vers le sud [1], se croisent et donnent ainsi naissance à des massifs enchevêtrés qui troublent la régularité générale des systèmes montagneux. Ainsi des arêtes qui conti-

[1] F. von Richthofen, ouvrage cité.

nuent l'Himalaya et le Dapsang traversent à l'est du Pamir les chaînes régulières orientées parallèlement au Thian-chan et à l'Altaï : ce sont peut-être ces croisements qui font surgir ces massifs élevés de Kizil-yart et de Tagharma, qui se dressent sur le rebord oriental du plateau de Pamir; les Chinois leur avaient donné de toute antiquité le nom général de Tsoung-ling ou « monts des Oignons », à cause de l'ail sauvage qui croît sur toutes les pentes et ajoute aux dangers du passage en lubrifiant le gazon. A ces groupes se réduit l'arête idéale du Bolor, à laquelle Humboldt avait attribué une importance de premier ordre dans la structure orographique de l'Asie[1]. Si l'on néglige les détails de l'architecture du continent pour s'en tenir aux grandes lignes, on remarque que tout l'empire Chinois est limité précisément par des faîtes de plateaux et de montagnes dont la direction concorde avec celle des chaînes particulières et qui forment ensemble, par les massifs du Pamir, un angle aigu tourné vers l'ouest et se rattachant par l'Hindou-kouch aux plateaux de l'occident.

De même que l'Europe, le continent d'Asie a son orientation générale dans le sens de l'ouest à l'est, fait géographique dont l'influence a été capitale sur le développement de l'humanité. Tandis que l'Europe et l'Asie occupent d'occident en orient plus de la moitié de la circonférence terrestre, et seulement un quart de cette même circonférence dans le sens du nord au sud, le Nouveau Monde, resserré entre les deux océans du Pacifique et de l'Atlantique, se prolonge précisément en sens inverse de l'Asie, du pôle arctique jusque dans le voisinage du pôle antarctique, sur plus d'un tiers du pourtour de la planète. Le contraste est complet dans la disposition générale des deux groupes continentaux, et, par suite, flore, faune, nations, présentent entre elles un contraste analogue. En Asie, les espèces peuvent se propager facilement d'une extrémité à l'autre du continent en suivant les degrés de latitude ou bien en ne s'écartant que par de légères déviations, en profitant des brèches, là où la masse des plateaux s'oppose au mouvement. Des plaines de l'Oxus aux terres qui bordent la Méditerranée occidentale et l'Atlantique, les peuples se sont déplacés diversement sans avoir à s'adapter à des climats trop différents du leur : de là des influences réciproques et les éléments d'une civilisation commune se répandant sur d'énormes espaces. L'orientation du continent dans le sens de la marche du soleil assurait d'avance le mélange de toutes les races d'Europe et d'Asie par les croisements. L'unité devait se faire peu à peu dans ces deux parties de l'Ancien Monde, tandis que l'Amé-

[1] *Asie centrale; — Fragments asiatiques.*

rique restait par excellence le continent de la diversité. Du nord au sud et du sud au nord, les populations ne pouvaient guère, comme les plantes et les animaux, se déplacer qu'en d'étroites limites : aux obstacles opposés en plusieurs contrées par le contraste des hauts plateaux et des plaines s'ajoutaient les difficultés provenant de la différence des latitudes. Des civilisations spéciales se développaient dans les régions favorisées, mais elles n'avaient l'une sur l'autre qu'une influence lointaine : presque partout les peuplades restaient sans cohérence, ennemies ou s'ignorant mutuellement. Comment les Eskimaux auraient-ils pu s'unir en une culture commune avec les Peaux-Rouges, ceux-ci avec les Mexicains, les Guatimaltèques, les Muyscas, les Quichuas, les Aymaras, les Guaranis, les Patagons[1]? C'est même par l'intermédiaire de l'Europe que les peuples des deux continents d'Amérique ont dû recevoir l'impulsion qui les a fait entrer dans le domaine de l'humanité. Grâce à la position des deux moitiés du Nouveau Monde dans les deux hémisphères, les Européens des divers climats, Portugais, Espagnols, Italiens, Français, Anglais, Écossais, Scandinaves, ont pu, au sortir des ports de l'Ancien Monde, se diriger, soit au nord, soit au sud de l'équateur, vers des régions dont le climat ressemblait à celui de leur patrie, et dans les deux zones ils ont pu fonder de « Nouvelles Frances » de « Nouvelles Espagnes », de « Nouvelles Angleterres ». Si les peuples n'avaient pu marcher d'Asie en Europe dans une direction parallèle ou faiblement oblique à l'équateur, jamais ils n'eussent fait les progrès qui leur ont permis de s'approprier du nord au sud ces côtes du Nouveau Monde, placées en sens inverse de leur mouvement primitif.

## II

Non encore explorée dans son ensemble et parcourue seulement par des voyageurs furtifs dans la plus grande partie des régions déjà représentées sur nos cartes, l'Asie n'est encore que très imparfaitement connue dans ses assises profondes. L'Asie antérieure, la Sibérie et quelques-uns des massifs qui la séparent de l'Asie centrale, l'Hindoustan et diverses régions de la Transgangétique et de la Chine, telles sont les terres continentales dont les géologues ont étudié et classé les formations, étagées d'ailleurs dans le même ordre qu'en Europe. Les roches cristallines, les schistes anciens, les couches paléozoïques constituent la plus forte part de l'ossature des

[1] Carl Ritter, *Asien*, I.

montagnes sibériennes ; il est probable aussi que le Kouen-loun et le Karakoroum appartiennent à l'architecture primitive du continent, tandis que l'Himalaya, où du reste les strates modernes reposent sur des masses cristallines, s'est élevé plus tardivement pendant les périodes géologiques des âges secondaires et tertiaires[1]. On peut juger de la puissance des oscillations qui ont eu lieu dans cette partie du monde par ce fait, que les couches éocènes ont été soulevées près de Leh à la hauteur de 3500 mètres.

Les espaces où les roches fondues des lacs intérieurs de lave se sont épanchées à la surface du sol, occupent en Asie une grande partie du pourtour continental. Des buttes volcaniques s'élèvent dans le pays de Siam et dans le Pegou; une moitié de la péninsule du Gange est recouverte de roches ignées; des boues et des eaux thermales bouillonnent au sommet de cônes argileux sur le littoral du Mekran et dans le voisinage de l'Hilmend; des volcans éteints s'élèvent à l'angle sud-occidental de l'Arabie et dans le détroit de Bab-el-Mandeb, de même qu'en Éthiopie, sur la côte africaine ; le Hedjaz et la péninsule du Sinaï ont aussi leurs anciens courants de lave ; la Syrie montre dans le Djebel-Haouran les restes d'un « enfer » ; en Asie Mineure on voit la Cappadoce « brûlée », des « champs Phlégréens » comme ceux de l'Italie, et des montagnes à cratère, le Hassan-dagh et l'Argée ; en Arménie, l'Ararat, l'Alagöz, l'Aboul, se dressent superbement au-dessus des autres cimes. Le géant du Caucase, l'Elbrous, est aussi un ancien volcan, et aux deux extrémités de la chaîne s'ouvrent des bouches vomissant des boues et du naphte. Enfin le Demavend, qui domine de sa fière pyramide les eaux de la Caspienne méridionale, est également une « montagne de feu » et le foyer de son cratère n'est pas encore complètement éteint.

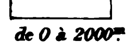
Les rangées septentrionales de ces hautes terres qui, sous divers noms, séparent le Turkestan russe et la Sibérie de l'Empire Chinois, doivent être considérées comme une partie de ce faîte plusieurs fois interrompu, qui se développe de la pointe méridionale de l'Afrique à celle du Nouveau Monde, formant un demi-cercle immense autour de la mer des Indes et de l'océan Pacifique[2]. Mais un autre demi-cercle, on le sait, est inscrit dans l'hémicycle des masses continentales : c'est le « cercle de feu » déjà signalé par Léopold de Buch. Commençant aux volcans de la Nouvelle-Zélande pour se continuer au large de la côte d'Asie par les Philippines, le Japon, les Kouriles, il va rejoindre le littoral américain par les Aléou-

[1] F. von Richthofen, ouvrage cité.
[2] Carl Ritter, *De la configuration des continents et de leurs fonctions dans l'histoire;* Revue germanique, t. VIII.

# RELIEF

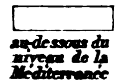
60° 70° 30° 20° 10° 0° 10° 20° 80° 100°

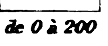
Slom.


de 0 à 2000m.


de 2000 à 3000


de 3000 et au-delà


au-dessous du niveau de la Méditerranée


de 0 à 200

E L'ASIE

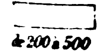
Hachette et Cie Paris

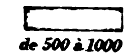
130° 160° E. de P.

30° 20° 10° 0° 10° 20°

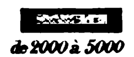
120° E. de Gr.

Gravé par Erhard, 12, R. Duguay-Trouin Paris


de 200 à 500


de 500 à 1000


de 1000 à 2000


de 2000 à 5000


de 5000 et au-delà

[illegible] au sud-[illegible]
[illegible] la partie [illegible]
[illegible] volcans [illegible]
[illegible] mais [illegible]
[illegible] le rivage [illegible]
[illegible]

tiennes et se prolonge au sud-est jusque dans le voisinage du détroit de Magellan. Dans la partie asiatique de ce demi-cercle et des courbes qui s'y rattachent, les volcans encore fumants ou seulement assoupis se comptent par centaines, mais les seules bouches de lave encore en activité qui s'ouvrent sur le rivage oriental du continent sont celles des volcans du Kamtchatka, qui rattachent la courbe des Kouriles à celle des îles Aléoutiennes. En quelques régions de l'intérieur de l'Asie se voient aussi des amas de scories et des courants de lave; les cratères qui ont rejeté ces roches brûlées sont éteints, soit depuis la deuxième moitié de la période tertiaire, soit au moins depuis un certain nombre de siècles. On sait que Humboldt aimait à signaler dans ses écrits[1] ces anciens volcans, que mentionnent les chroniques chinoises, et dont l'un, le Pe-chan, aurait vomi, jusqu'au septième siècle de l'ère vulgaire, « du feu, de la fumée et de la pierre fondue durcissant à l'air ». L'existence de ces bouches de lave avait été contestée et des voyageurs avaient cru pouvoir attribuer à des incendies de gisements houillers ce qu'ils appelaient de prétendues éruptions. Mais le doute est levé désormais. Au sud d'Oumritsi, presque à l'extrémité orientale du Thian-chan, Stoliczka a traversé une contrée volcanique des plus remarquables par ses coulées de basalte, ses cônes d'éruption, ses cratères ébréchés. A l'ouest d'Irkoutzk, un très grand courant de lave remplit la vallée d'un tributaire de l'Oka et deux cratères se montrent au-dessus de ces coulées. On voit d'autres bouches de volcans dans la vallée de l'Irkout, et des courants de lave plus à l'est, dans le bassin de la Djida, près de Selenghinsk, et sur le plateau du Vitim, près de l'angle nord-oriental du Baïkal. Des laves et des basaltes se sont épanchés aussi de montagnes voisines d'Okhotzk. Les vestiges d'éruptions récentes dans l'Asie sibérienne se voient presque tous dans les monts en terrasse qui limitent au nord-ouest les plateaux de la Mongolie[2].

L'assoupissement des laves provient de la disparition presque complète des mers d'eau salée qui emplissaient autrefois les grandes dépressions de l'Asie centrale. Toutefois il existe encore au sud d'Aïgoun, dans la partie orientale du continent, à près de 900 kilomètres de la mer, une région volcanique où des éruptions ont certainement eu lieu, en 1721 et 1722. Les rapports détaillés qui en ont été faits par les savants chinois et qu'a retrouvés le Russe Vasilyev ne laissent aucun doute sur le fait de ces éruptions modernes : formation de cratères, courants de lave, éjection de

[1] *Asie centrale; — Fragments asiatiques; — Tableaux de la Nature*, etc.
[2] Kropotkin, *Notes manuscrites*.

pierres et d'autres débris, nuages de vapeurs, fumeroles de gaz sulfureux ; toutes ces évolutions s'accomplissent de la même manière que dans les volcans marins, et le nom même de la montagne ignivome, Ouyoun-Kholdongi ou « Dix-Buttes », semble indiquer que le sol s'est fendu fréquemment pour donner passage aux cônes de débris[1]. Les lacs et les marais des steppes encore mal asséchées du plateau expliquent peut-être la formation de ces évents volcaniques.

Les oscillations qui ont donné sa forme actuelle au continent d'Asie se continuent de nos jours, et d'une manière assez rapide pour qu'il ait été possible aux observateurs de les constater sur une grande partie du littoral, depuis qu'ils appliquent une méthode scientifique à l'étude des phénomènes de la nature. Ainsi, l'on ne saurait douter que les côtes septentrionales de la Sibérie ne s'élèvent peu à peu au-dessus du niveau de l'océan Polaire, puisque des îles encore éloignées du littoral au milieu du siècle dernier se sont rattachées au continent, non par des bancs de sable, mais par la roche même des fonds[2]. Des phénomènes du même genre ont été observés, à l'ouest de l'Asie, sur les bords de la mer Noire et de la mer Egée : là aussi le continent n'a cessé de s'agrandir aux dépens des eaux marines, depuis que des peuples civilisés habitent la contrée. Le littoral de l'Arabie baigné par la mer Rouge se soulève également, ainsi que le prouvent les bancs de coraux émergés. On constate aussi des traces d'exhaussements actuels sur les côtes du Mekran et du Malabar, à Ceylan, dans la Barmanie anglaise, dans la Chine orientale, vers les bouches de l'Amour, au Kamtchatka.

Les mouvements de dépression, plus difficiles à reconnaître que les poussées d'ascension, n'ont été jusqu'à nos jours constatés directement que sur un petit nombre de points du littoral asiatique. Une partie des côtes de la Syrie, le Grand Runn entre les bouches de l'Indus et la péninsule de Kutch, les plages du Fo-kien, du Ton-kin, de la Cochinchine, s'abaissent pendant la période actuelle. C'est en dehors du continent, dans les archipels des Laquedives et des Maldives, que se révèle le principal mouvement de dénivellation des terres : là les atolls ou récifs annulaires s'affaissent lentement avec leurs diadèmes de corail, que les polypes exhaussent d'année en année pour les maintenir au-dessus des flots. Mais ils n'ont pu élever assez rapidement leurs constructions sur le banc de Chagos, et celui-ci est désormais englouti.

[1] Vasiliyev, *Izvestiya Geogr. Rousk. Obchtchestva*, 1855 ; — Semonov. *Additions à l'Asie de Carl Ritter* (en russe), vol. 1.
[2] Middendorff, *Sibirische Reise*.

## III

Le puissant relief des plateaux asiatiques, qui dressent leurs saillies dans un air deux fois moins lourd que celui des plaines inférieures, modifie singulièrement le climat normal du continent. Déjà dans son ensemble l'Asie, beaucoup plus grande et plus massive de formes que l'Europe, par conséquent moins exposée à l'influence de la mer, doit recevoir en proportion une part d'humidité moindre que le petit continent dont les péninsules se ramifient entre l'Atlantique et la Méditerranée. Mais la partie centrale de l'Asie, presque entièrement limitée par des montagnes qui arrêtent les vents pluvieux ou neigeux au passage, est arrosée d'une quantité d'eau bien plus faible encore que la moyenne dévolue au reste du continent. Pourtant les versants maritimes des plateaux et des montagnes ne retiennent pas toute l'humidité qu'apportent les vents, et des torrents, même des fleuves, coulent sur les pentes tournées vers l'intérieur de l'Asie. Quelques-uns de ces cours d'eau, descendant de cluse en cluse, finissent par trouver leur chemin vers l'Océan; mais la plupart ne peuvent fournir une longue marche : trop faibles, ils tarissent, soit déjà dans leur cirque d'origine, soit dans la vasque d'un plateau inférieur à celui où ils sont nés, soit enfin dans la profonde et sinueuse cavité qui s'étend du sud-ouest au nord-est, entre le système du Kouen-loun et ceux du Thian-chan et de l'Altaï.

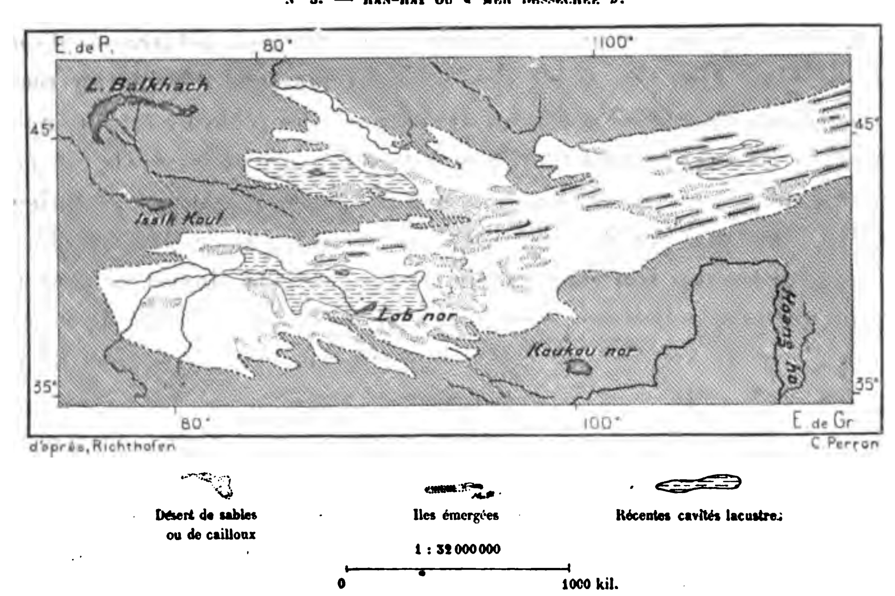
Jadis, lorsque les eaux que déversent les parois intérieures du cirque de plateaux étaient beaucoup plus abondantes, une vaste mer, à peu près aussi longue que la Méditerranée de l'ouest à l'est, mais un peu moins large, emplissait toute la partie basse de la grande cavité asiatique. Cette « Mer Desséchée » ou Han-haï, car tel est le nom que lui donnent les Chinois, paraît s'être étendue à la hauteur d'environ 1500 mètres au-dessus du niveau actuel de l'Océan, et son épaisseur d'eau atteignait en certains endroits 900 mètres, ainsi qu'il semble résulter des quelques mesures de nivellement qui ont été déjà prises dans ces régions par les voyageurs modernes[1]. Le Han-haï, dont les anciens contours ont pu être reconnus çà et là, occupait, entre le Tibet et les monts Thian-chan, tout le bassin actuel du Tarim ; entre le Thian-chan et l'Altaï, il s'avançait en un golfe ramifié auquel Richthofen donne le nom de « bassin dzoungarique »; à l'est, il

[1] F. von Richthofen, ouvrage cité.

s'unissait au bassin du Chamo, où le vent ne ride plus que des sables, par un détroit parsemé d'îles, toutes orientées dans le même sens que le Thian-chan. Maintenant ce fond de la « Mer Desséchée » est divisé par des seuils de peu d'élévation en cavités secondaires, ayant leurs lits de rivières distincts, emplis ou desséchés, leurs marais ou du moins leurs efflorescences salines, dernier reste de ce qui fut la méditerranée d'Asie.

L'aridité générale du sol, aussi bien dans cette dépression que sur les plateaux environnants, le manque d'humidité dans l'air, l'alternance brusque des chaleurs et des froidures, donnent une singulière ressemblance à toutes ces contrées de l'intérieur, malgré la différence des altitudes

N° 3. — HAN-HAÏ OU « MER DESSÉCHÉE ».




et de la situation géographique. Les steppes onduleuses de terre rouge qui s'étendent dans la région de l'Altaï et qui donnent parfois à tout le paysage l'aspect d'un immense brasier[1], les plateaux d'argile, ternes et gris, qui ressemblent à une mer de boue coagulée, les régions moins tristes où se dressent çà et là quelques protubérances de rochers, les déserts où le vent pousse devant lui, comme d'énormes vagues, les dunes en croissant, enfin les plaines de cailloux où l'on ne voit que des fragments de quartz, calcédoines, jaspes, carnéoles, améthystes, débris dont la gangue moins solide a disparu, réduite en poussière par les intempéries et dispersée par les vents : toutes ces étendues forment un ensemble monotone, mais

[1] Kostenko, *Voyage au Pamir*.

d'autant plus grandiose que les lignes en sont plus simples. Sur ces vastes plateaux où les longues rides se succèdent d'un horizon à l'autre, comme les renflements de l'onde sous le souffle des vents alizés, les caravanes voyagent pendant des jours et des semaines, et la nature se présente toujours la même à leurs yeux, dans son immuable tristesse et dans sa majesté. Même en descendant des plateaux vers les dépressions du bassin fermé, on ne voit que peu de changements : la steppe du plateau qui s'étend à 5 kilomètres au-dessus du niveau de l'Océan et la plaine que recouvrait la « Mer Desséchée », les terres nues du Tibet et celles du Gobi septentrional, séparées les unes des autres par un espace de 18 degrés en latitude, présentent le même caractère d'uniformité ; seulement les quelques oasis parcourues par des eaux douces offrent le contraste de leurs riches herbages avec les âpres roches des monts et les steppes des plateaux environnants. Les espèces de plantes indigènes sont peu nombreuses, aussi bien dans les bas-fonds que sur les hauteurs : près des eaux courantes, on ne rencontre guère d'autres arbres que des peupliers et des saules. Les pasteurs nomades qui mènent leurs troupeaux de la plaine basse aux pâtis des hauts plateaux, de 4000 à 6000 mètres d'élévation, changent à peine de nature en dépit de leur escalade. Combien plus diffèrent en Europe les plaines exubérantes de la Lombardie et les escarpements des Alpes !

Le nom « Asie centrale » est donné bien à tort par les Russes à la partie du continent qui touche à l'Europe et qui se trouve précisément dans la même dépression aralo-caspienne que la moitié de la Russie, arrosée par la Volga et ses affluents. M. de Richthofen voudrait réserver spécialement cette appellation d'Asie centrale à la cavité desséchée du Han-haï et à toute la région des plateaux tibétains dont les eaux s'évaporent sans écoulement. Cette partie du continent se distingue en effet de toutes les contrées périphériques de l'Asie par ce fait capital, que les débris provenant de la destruction des plateaux et des monts par l'effet des intempéries et des érosions séjournent dans le bassin lui-même, tandis que sur le pourtour ils sont régulièrement entraînés vers la mer : le mouvement général y est « centripète », tandis que vers la périphérie il est « centrifuge ». Mais sur le faîte de partage entre le versant chinois et le versant caspien, c'est-à-dire sur le plateau de Pamir, il se trouve aussi des cirques fermés, dont l'eau ne s'écoule point dans les plaines basses. L'Afghanistan, le plateau de la Perse, ont aussi leurs bassins isolés, leurs lacs et leurs marais sans issue. Vers la pointe occidentale du continent, l'étroite Asie Mineure offre également des vasques emplies de lacs salins sans communication avec la mer, malgré l'abondance relative de l'humidité qui tombe

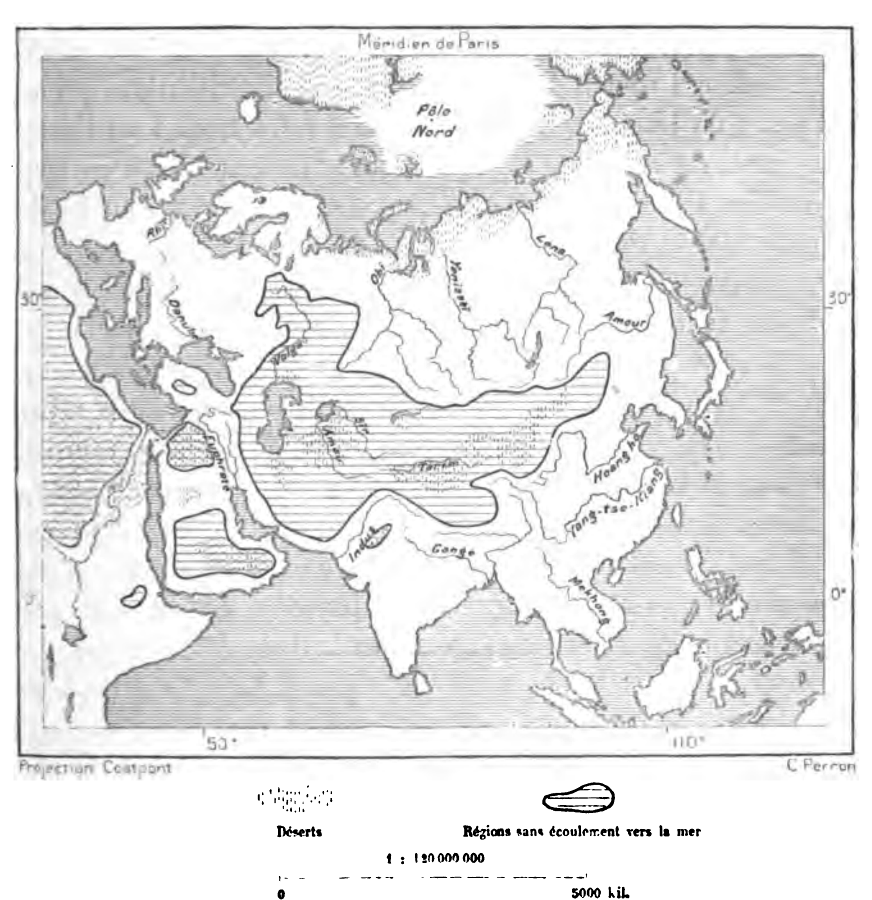
dans l'Asie antérieure, entourée de tous les côtés par des eaux marines. Enfin, loin des montagnes et des plateaux, les régions des plaines comprennent aussi en Syrie, en Arabie, en Inde même, de vastes espaces dont les eaux ne s'épanchent pas vers la mer, et toute la dépression aralo-caspienne, quoique séparée de la mer Noire par un seuil de 31 mètres seulement, est maintenant un bassin fermé ou plutôt un ensemble de bassins distincts les uns des autres, comme la « Mer Desséchée » de Chine, avec laquelle elle semble avoir communiqué jadis par les détroits de la Dzoungarie, portes superbes dont les « colonnes d'Hercule » sont les cimes du Thian-chan, du Tarbagataï, de l'Altaï[1]. Avant l'époque géologique actuelle, Caspienne, Aral, Balkach et d'innombrables petits lacs de moindres dimensions se sont successivement isolés comme les divers lacs et marécages du Han-haï; mais les deux dépressions de l'ouest et du centre de l'Asie forment un contraste complet, l'une par l'horizontalité générale de ses plaines, l'autre par le puissant relief des monts qui l'environnent.

L'ensemble des contrées de l'Asie qui ne reçoivent pas une quantité d'eau suffisante pour emplir jusqu'aux bords les dépressions de leurs bassins et s'épancher vers la mer par-dessus les seuils, ne peut guère être inférieur à la superficie de l'Europe entière, soit à près de 10 millions de kilomètres carrés. Cette région, trop pauvre en humidité, continue, par la péninsule Arabique, la zone de déserts ou de régions insuffisamment arrosées qui occupe presque toute la largeur du continent africain entre le littoral méditerranéen et le Soudan. Ainsi tout l'Ancien Monde est traversé obliquement par une zone de régions arides, à laquelle l'Europe ne fait que toucher par son extrémité sud-orientale et dont l'Afrique et l'Asie ont à peu près la moitié chacune. Les témoignages historiques prouvent que depuis quatre mille années une grande partie de l'Asie centrale s'est desséchée. A cette époque, la région où se trouvent maintenant les marais du Lob était occupée par une vaste mer intérieure, le Li-haï ou « Mer de l'Ouest », partie notable de l'ancien Han-haï; mais les progrès continuels de l'assèchement du sol ne permirent plus de laisser ce nom de « mer Occidentale » aux eaux de la dépression du Tarim et cette appellation fut transférée à la Caspienne. Des irrigations habiles ont pu faire naître çà et là de petites oasis, mais dans l'ensemble la perte du sol habitable s'étend sur une surface énorme. Des royaumes entiers ont disparu, des villes nombreuses ont été englouties par les sables, et certaines régions, jadis accessibles aux voyageurs, ne peuvent plus être visitées, à cause du manque

[1] F. von Richthofen, ouvrage cité.

absolu d'eau et de végétation. Des territoires jadis peuplés que Marco Polo traversa au sud du Lob-nor sont maintenant tout à fait inabordables[1]. Même en dehors des grands bassins de l'Asie, sur les montagnes et les plateaux de la Sibérie méridionale et de la Mongolie, le phénomène de l'assèchement graduel est de toute évidence, surtout du côté de l'ouest. A l'est du Baïkal, les anciennes nappes d'eau qui remplissaient les cavités

N° 1. — RÉGIONS ARIDES ET BASSINS FERMÉS DE L'ASIE.




des plateaux et des terrasses sont remplacées par des myriades de lacs, d'étangs, de marais, formant un labyrinthe changeant. Du Baïkal à l'Amour et de l'Argouń aux monts Khingan, le sol est parsemé de ces marais, qui rappellent l'époque où la contrée offrait le même aspect que la Finlande actuelle[2].

[1] Johnson. *Journey to Ilchi*, Journal of the R. Geogr. Soc. 1867 : — F. von Richthofen, *China*.
[2] Kropotkin, *Notes manuscrites*.

A l'orient du bassin fermé de la Chine occidentale, les érosions des ruisseaux et des fleuves ont creusé d'énormes ravines qui ont révélé la nature géologique de l'ancien terrain des steppes. Sur une étendue bien supérieure à celle de la France, le territoire de la Chine septentrionale est composé d'une terre jaune, dont l'épaisseur variable atteint en certains endroits 500 et même 600 mètres. Dans la province de Chen-si, l'atmosphère est presque toujours emplie de cette poussière jaune; tout est jauni par les molécules de terre s'élevant en tourbillons, routes, maisons, arbres, plantes cultivées, voyageurs; mais le jaune est aussi la couleur sacrée, celle de la Terre féconde qui nourrit les hommes, celle de la civilisation, qui naquit sous l'araire du laboureur[1]. Le pays de la « Terre Jaune » ou Hoang-tou a donné son nom au fleuve Hoang-ho, qui la traverse et qui en emporte les boues dans le Hoang-haï ou « mer Jaune ». Cette terre, dont les débris entraînés comblent les baies et les golfes du littoral chinois, est parfaitement semblable à celle que les géologues allemands ont désignée sous le nom de *löss* dans les vallées du Rhin et du Danube, et à laquelle ils ont attribué une origine alluviale ou glaciaire. La « terre jaune » n'est point stratifiée d'une manière visible, comme le serait un terrain déposé par les eaux torrentielles; elle ne contient pas de débris de coquillages fluviatiles, mais seulement les restes de mollusques terrestres. Dans toute son épaisseur, la terre jaune est percée de trous verticaux et diversement ramifiés, qui sont évidemment les espaces laissés vides par les radicelles d'innombrables plantes, au-dessus desquelles la poussière du sol s'est successivement accumulée : des gaines de chaux carbonatée entourent chacun de ces vides et les protègent contre la rupture. Aussi l'eau descend-elle rapidement comme par un crible dans le sol du Hoang-tou; elle est bue par cette terre poreuse, tandis que partout où les chemins de la contrée ont été tassés par le passage des chars, la texture fibreuse de l'argile s'est rompue et l'eau séjourne en flaques boueuses sur le terrain. D'après M. de Richthofen, dont la théorie, fondée sur de longues observations, est présentée avec une grande force d'arguments, cette terre jaune qui recouvre une si grande partie de la Chine n'est autre chose que l'argile ténue des steppes, déposée jadis par les vents dans les bassins fermés.

L'érosion de ces masses énormes de poussière, débris de montagnes menuisées par les intempéries, se fait par la percolation des eaux. Des puits se creusent dans l'épaisseur du Hoang-tou, des galeries souterraines s'ouvrent çà et là, et la voûte d'argile s'effondre au-dessus. Ainsi se forment

[1] F. von Richthofen, ouvrage cité.




FALAISES DE LA « TERRE JAUNE », AU NORD DE TAÏ-YOUEN, PROVINCE DE CHAN-SI

Dessin de D. Lancelot, d'après M. de Richthofen.

des ravins aux parois verticales qui se ramifient à l'infini. En maints endroits, le plateau sur lequel on se trouve semble parfaitement horizontal, et pourtant il est découpé en tant de fragments, tenant les uns aux autres par des isthmes étroits, qu'un voyageur ne saurait s'y reconnaître et, sans guide, s'y perdrait infailliblement. L'érosion gagne incessamment du côté de l'ouest, dans l'épaisseur des plateaux de la Mongolie, et ces terrains uniformes sont divisés les uns après les autres en promontoires et en bastions qui s'amoindrissent peu à peu : au-dessus de plusieurs vallées fluviales, il ne reste que des parois en forme de murailles, de châteaux à tourelles, de donjons isolés ; plus d'un bloc a été transformé en citadelle de défense et percé, d'étage en étage, de grottes invisibles dans lesquelles se tenaient les défenseurs. Par un singulier contraste, cette terre, qui fut jadis celle du désert inhabité, est celle qui dans les régions arrosées donne les plus abondantes récoltes : le Hoang-tou est le pays de l'agriculture par excellence, et ses champs, où la plus belle verdure tranche sur le fond jaune, renouvellent chaque année leur force de production sans le secours de fumier; la terre jaune sert même d'engrais au sol des campagnes avoisinantes. Il fut un temps où le grand fleuve Hoang-ho n'existait pas : son bassin s'est formé peu à peu par les entailles des ravins dans les rebords du plateau, dont la cavité profonde contenait autrefois les eaux du Han-haï. De même, plus à l'est, les affluents occidentaux du haut Soungari entament le plateau du Khingan et en déblayent les fragments[1]. Au sud de l'Empire Chinois, aucun voyageur n'a pu constater encore si les fleuves attaquent de la même manière les plateaux du Tibet et si le sol de cette région est composé de terre jaune; mais divers indices portent à croire qu'il en est bien ainsi et que l'on voit dans cette région des phénomènes géologiques, correspondant exactement à ceux du bassin supérieur du Hoang-ho. On dirait que, dans leur ensemble, toutes les zones géographiques de l'Asie orientale se sont déplacées vers l'ouest. Les ravins de la Terre Jaune gagnent sur le plateau ; les sources du Hoang-ho et de ses affluents remontent de plus en plus avant dans l'intérieur du continent; la côte elle-même fut jadis beaucoup plus à l'est et s'est reportée vers l'occident : le Japon et les Kouriles sont probablement le reste de ce qui fut autrefois le littoral de l'Asie[2]. Il est vrai que cette dépression de la côte appartient à une époque géologique déjà lointaine.

Sur le versant septentrional du continent asiatique, les eaux trouvent

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites*.
[2] F. von Richthofen, ouvrage cité.

leur écoulement vers la mer par les trois fleuves puissants, l'Ob, le Yeniseï, la Lena, mais elles n'écoulent librement leur flot que pendant une partie de l'année. Ces froides régions, où domine le vent polaire du nord-est, n'ont d'eaux navigables, sous les latitudes voisines de l'Océan, que durant une période annuelle de trois à quatre mois; en outre, l'énorme développement de ces fleuves, intermittents pour ainsi dire, coulant à travers des terres glacées, sans villes, sans villages, sans cultures, rend toute navigation jusqu'à la mer très longue et très pénible. Les voyages d'Europe en Asie par les bouches des grands fleuves sibériens ne commencèrent que vers l'année 1600, sous le tzar Boris Godounov; mais quelques années après, une défense du gouvernement russe suffit pour arrêter tout commerce avec la côte de Sibérie[1], et c'est en 1869 seulement que, grâce aux Norvégiens Carlsen et Johannesen, les navires reprirent de nouveau le chemin de l'Ob et du Yeniseï. Quant à la Lena, elle a été remontée pour la première fois en 1878, par un bâtiment qui voguait de compagnie avec celui de Nordenskjöld. Le mouvement des échanges est donc établi désormais entre l'Europe et l'Asie septentrionale par les estuaires des fleuves sibériens; mais ce résultat, fort remarquable comme témoignage de victoire sur les éléments contraires, ne saurait avoir de réelle importance au point de vue économique, du moins tant que ces pays du nord resteront sans population et sans industrie. On peut dire que les eaux courantes de la Sibérie, quoique aboutissant à la mer libre, sont néanmoins sans plus d'utilité pour l'homme que si elles parcouraient des bassins fermés : les glaces et les mornes déserts du littoral les séparent du reste du monde. Le fleuve Amour, qui se déverse à l'est du continent dans la mer d'Okhotzk, coule sous un climat plus propice que les rivières du versant de la mer Glaciale ; cependant la bouche de l'Amour reste prise durant la moitié de l'année, et jusqu'à maintenant le manque de population dans le bassin fluvial a fait aussi de ce cours d'eau une sorte d'impasse parmi les voies naturelles du continent. Ainsi toute une moitié de l'Asie, cavités sans écoulement ou vallées sans issues faciles, se trouve privée des avantages que les eaux courantes donnent à la plupart des autres contrées de la Terre.

Du golfe de Pet-chi-li au golfe Persique, sous la zone tempérée et dans les péninsules tropicales, le sol de l'Asie est presque partout abondamment arrosé et quelques-uns des fleuves qui parcourent ces contrées sont non seulement parmi les plus importants de la Terre pour la longueur du cours et la masse des eaux, mais aussi parmi ceux que l'homme utilise

[1] *Otetchestvenniya Zapiski*, 1877, nos 10 et 11.

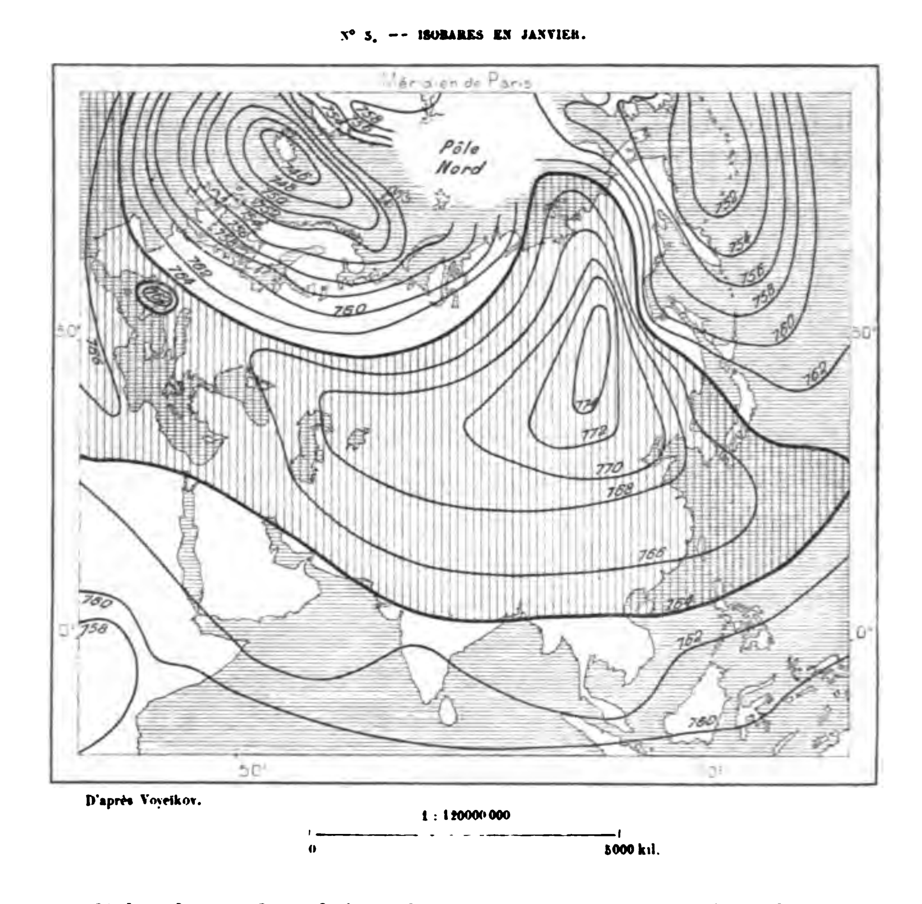
le mieux, soit pour le transport des marchandises, soit pour l'irrigation.

Les grands fleuves du versant de l'Asie tourné vers le Pacifique et vers la mer des Indes sont disposés par groupes offrant entre eux de grandes ressemblances, depuis longtemps signalées par Carl Ritter. Le Hoang-ho et le Yang-tze-kiang prennent leurs sources respectives en des massifs de montagnes peu éloignés l'un de l'autre, et coulent en directions opposées, puis, après avoir décrit chacun sa vaste courbe, en sens inverse l'un de l'autre, ils se rapprochent de nouveau : souvent, dans ses balancements au nord et au sud de la péninsule de Chan-toung, le Hoang-ho eut son delta dans le voisinage immédiat de l'estuaire du Yang-tze-kiang; c'est là qu'il se trouvait encore au milieu de ce siècle. La principale rivière de l'Indo-Chine naît aussi dans le même massif : c'est le puissant Me-khong, qui serait, d'après les évaluations de Francis Garnier, le fleuve le plus abondant de l'Asie et qui, pour la masse des eaux, viendrait après les Amazones, le Congo et la Plata parmi les courants fluviaux de la Terre. Le Salouen, l'Iraouadi prendraient également leurs sources dans cette région de la Chine méridionale, qui pourrait s'appeler la « mère des fleuves ». Le Brahmapoutra, dont le nom même indique la sainteté, et le Gange, aux eaux plus vénérées encore, naissent près l'un de l'autre, dans l'Himalaya, mais sur les versants opposés, et ne se rejoignent par un delta commun que dans les campagnes formées par leurs propres alluvions. L'Indus et le Satledj, quoique unissant leurs eaux à une assez grande distance de l'embouchure, peuvent être aussi considérés comme un couple de courants jumeaux, analogue au Gange-Brahmapoutra, car ils lui ressemblent par la disposition de leur cours supérieur. Partis à peu près du même point, les quatre courants les plus abondants de l'Inde coulent d'abord en des directions tout à fait opposées les unes aux autres, dont les points extrêmes sont à 2400 kilomètres de distance, puis se réunissent deux à deux, le Gange et le Brahmapoutra à l'orient, l'Indus et le Satledj à l'occident : ce sont les quatre animaux de la légende indoue, l'éléphant, le cerf, la vache et le tigre, qui, du haut d'un même pic de la montagne sacrée, descendent vers les plaines de l'Hindoustan. Les deux fleuves qui se déversent dans le golfe Persique, l'Euphrate et le Tigre, sont aussi des courants jumeaux, consacrés à la fois par les légendes et par l'histoire. Prenant leurs sources dans une même région de montagnes, ils s'écartent d'abord, puis se rapprochent, voyagent de concert, communiquent même par des canaux naturels, et coulent dans un delta commun, tantôt séparés, comme ils l'étaient du temps d'Alexandre, tantôt unis en un seul cours d'eau, comme ils le sont de nos jours, sous le nom de Chat-el-Arab. Enfin, le

bassin intérieur de la Tartarie, la mer d'Aral, possède également, par le Sîr et l'Amou, son système hydrographique binaire, deux cours d'eau parallèles qui se ressemblent singulièrement par leur régime et qui paraissent avoir jadis uni leurs deltas par des lits maintenant desséchés.

L'œuvre de la simple découverte géographique n'étant pas encore terminée dans le continent d'Asie, les observations hyétométriques sont, à bien plus forte raison, restées incomplètes : la direction et la force des

N° 5. — ISOBARES EN JANVIER.




D'après Voyeikov.

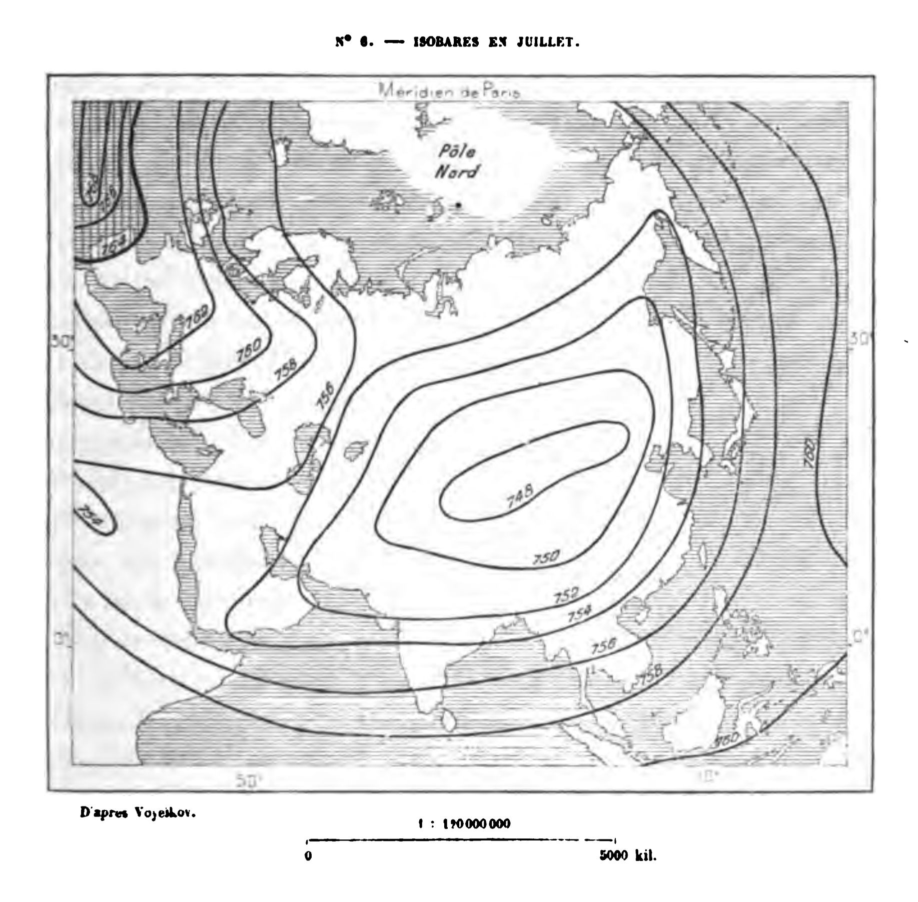
1 : 120000000

0 5000 kil.

vents, l'abondance des pluies n'ont été mesurées que dans les pays où la science européenne a pénétré, et des étendues aussi vastes que l'Europe sont encore pour les météorologistes des régions, sinon inconnues, du moins pressenties seulement. On ne saurait, d'une manière même approximative, évaluer la quantité de pluie qui tombe sur les différentes contrées de l'Asie; mais on sait que par l'ensemble de son climat l'Asie contraste nettement avec l'Europe. Tandis que celle-ci, continent presque insulaire, de toutes parts entouré d'eau, reçoit des pluies en toute saison et que la différence moyenne entre le mois le plus sec et le mois le plus humide

n'y dépasse pas celle du simple au triple, la grande masse continentale de l'Asie repose sous des couches aériennes beaucoup plus régulières dans leurs allures. A l'est de la Sibérie occidentale et de l'Asie antérieure, qui forment la zone de transition entre l'Europe et l'Asie proprement dite, la marche des vents et la chute des pluies se succèdent avec une singulière régularité, suivant les saisons : sur toute la côte du sud et de l'est, le mois le plus sec donne de cinquante à soixante fois moins d'eau que les mois

N° 6. — ISOBARES EN JUILLET.




D'après Voyeikov.

1 : 120 000 000

0 — 5000 kil.

humides. En hiver, les couches d'air froid se sont accumulées dans la Sibérie orientale, précisément dans l'espèce de cavité que parcourent la Lena et ses affluents : c'est là, oscillant aux environs de Yakoutzk, que se trouve le pôle de froid ; le ciel est toujours clair, l'air serein, et dans quelques parties de cette région la neige tombe si rarement, qu'on ne peut même se servir de traîneaux pendant une grande partie de l'hiver. Alors cet air froid s'écoule vers l'est et vers le sud, apportant avec lui le beau temps et la sécheresse. En été, le phénomène inverse se produit, ainsi que le représente une carte de Voyeïkov, d'ailleurs toute provisoire : la région sibérienne où le baromètre

indiquait en hiver la plus forte pression de l'air, est alors, de toute la surface des continents, celle sur laquelle pèse le moindre poids d'atmosphère; l'air marin s'y dirige à la fois de l'océan Pacifique et de la mer des Indes pour combler le vide aérien, et porte avec lui les nuages et les pluies. Sur toutes les côtes, de la mer d'Arabie au golfe d'Okhotzk, la mousson pluvieuse domine pendant cette période de reflux des airs vers la Sibérie orientale[1].

Il est probable que les deux Indes, transgangétique et cisgangétique, reçoivent, avec les grandes îles, Sumatra, Java, Borneo et les archipels voisins, plus de la moitié des eaux que les nuages déversent sur tout le continent. Dans ces contrées insulaires ou péninsulaires, que le rempart de l'Himalaya et ses prolongements orientaux laissent exposées en entier à l'action des courants tropicaux, l'air marin arrive chargé de vapeurs qui s'abattent en averses au moindre contact des nues avec les pentes des collines et des montagnes. Pendant l'été, toute la partie méridionale du continent d'Asie, beaucoup plus fortement chauffée que la mer, attire, comme un foyer d'appel, les masses aériennes qui reposent sur l'océan Indien : ce vent pluvieux est la mousson du sud. Saturée de l'humidité qui s'est évaporée de la grande chaudière de la mer des Indes, la mousson inonde de pluies torrentielles les côtes du Malabar et celles de la Transgangétique, puis elle vient se heurter contre les massifs avancés de l'Himalaya et des autres chaînes qui bordent au midi les plateaux de l'Asie chinoise. Par les nuages chargés de pluie qui se déchirent aux escarpements des cimes inférieures, on voit parfaitement que le vent maritime ne dépasse guère 1500 à 2000 mètres, et souvent d'autres couches aériennes se déplacent au-dessus dans les hauteurs. Mais dans ces régions basses de l'air s'abattent des averses de pluie, véritables déluges, que ne sauraient s'imaginer la plupart des habitants de la zone tempérée. Des chutes d'eau annuelles de 6 mètres, de 10 mètres, de 12 mètres, ne sont point rares en diverses parties de l'Hindoustan. A Cherra-Ponjie, dans les monts Kassia, qui dominent le cours inférieur du Brahmapoutra, il tombe 16 mètres d'eau pendant l'année : on a vu parfois une seule averse de quelques heures recouvrir le sol d'une couche liquide de plus d'un demi-mètre ou même 75 centimètres; telle vallée de l'Inde recevait ainsi dans une seule pluie autant d'eau qu'il en tombe, pendant toute la période annuelle, dans telle autre vallée de la France, pourtant bien arrosée. Ardeurs du soleil, abondance d'eau, l'Inde tropicale a tout ce qu'il lui faut pour que sa parure de plantes soit la plus belle dont puisse s'orner la Terre.

[1] Voyeikov, *Die atmosphärische Circulation*, Ergänzungsheft, n° 38; Petermann's Mittheilungen.

## IV

Grâce aux découpures de la côte et aux inégalités du relief, les régions de l'Asie méridionale présentent aussi, à l'exception de l'Iran et de l'Arabie sans eau, une variété d'aspects que n'ont pas les autres parties du continent. Il est vrai que, par la forme de ses rivages, toute l'Asie antérieure, Anatolie, Arménie, Syrie, Arabie, vallées de l'Euphrate et du Tigre, Perse, participe à la structure de l'Europe : elle est aussi environnée de mers qui pénètrent au loin dans l'intérieur des terres et qui tracent ainsi d'avance des voies au commerce et aux migrations des peuples ; mais à l'est les nombreux plateaux et massifs de montagnes qui s'élèvent au-dessus de la région tempérée, et surtout les vents desséchants qui parcourent cette partie de l'Ancien Monde, en soufflant, soit de l'Asie centrale, soit des déserts africains, privent de l'humidité nécessaire la plupart des contrées de l'Asie intérieure. La nature n'y déroule ses paysages, embellis par l'infinie variété de sa végétation libre ou cultivée, que dans les régions basses naturellement arrosées ou traversées de canaux d'irrigation. Mais à côté des forêts merveilleuses du Mazenderan, que chanta Firdousi comme un paradis à printemps éternel, s'élèvent des plateaux nus, parsemés de broussailles ; les escarpements froids du Caucase se dressent au-dessus de la mer de verdure des vallées mingréliennes, cachant sous l'ondulation des faîtes touffus l'inextricable fourré des arbrisseaux, rattachés les uns aux autres par les nœuds des lianes ; et le sable mouvant du désert d'Arabie confine brusquement aux champs de la Babylonie, dont Hérodote célébrait, il y a plus de deux mille ans, l'étonnante fécondité[1].

A la stérile Arabie succèdent à l'orient les deux grandes péninsules des Indes et les îles nombreuses qui sont peut-être, par la richesse de la végétation, l'éclat des fleurs, la beauté des espèces animales, ce que la Terre a de plus merveilleux : ce sont les îles enchantées des légendes arabes, où le sable n'est que rubis et saphirs, où les arbres répandent des parfums qui donnent la force et la santé, où les oiseaux ont un plumage de diamants et parlent avec une sagesse qui manque ailleurs aux hommes. Plusieurs de ces îles, riant au milieu de la mer bleue, sont pourtant sur le chemin des ouragans ; des tremblements de terre les secouent, et des coulées de lave, sorties des lacs bouillonnants de l'intérieur, se sont fré-

[1] Carl Ritter, *Iran* ; — Moritz Wagner, *Reise nach Persien und dem Lande der Kurden.*

quemment déversées sur leurs campagnes ; mais l'atmosphère marine qui les baigne de toutes parts, saturée de vapeurs, a bientôt réparé les désastres, renouvelé la magnificence de la verdure et des fleurs.

En comparant continents à continents, le suédois Torbern Bergmann a déjà fait remarquer depuis un siècle que les presqu'îles des continents sont presque toutes orientées vers le sud : telles l'Arabie, l'Hindoustan et l'Indo-Chine. Mais l'homologie dans la membrure des continents ne s'arrête pas là. De même que l'ensemble des terres émergées se termine, du côté du sud, par les trois masses aux formes régulières de l'Amérique du Sud, de l'Afrique et de l'Australie, de même chacun des continents du nord, Europe, Asie, Amérique septentrionale, projette vers le sud trois presqu'îles. A cet égard, la ressemblance est parfaite entre l'Europe et l'Asie : elle est beaucoup moindre entre ces deux continents de l'Ancien Monde et l'Amérique du Nord, où les deux presqu'îles de la basse Californie et de la Floride sont comme atrophiées et où la péninsule intermédiaire a été transformée en isthme par le soulèvement des seuils de l'Amérique centrale. Il faut remarquer aussi qu'entre les deux continents de l'Ancien Monde les presqu'îles analogues ont, par ordre de situation géographique, des traits qui les distinguent spécialement. Ainsi l'Arabie, presque quadrangulaire, est une autre Espagne par la fermeté de ses contours et les faibles indentations de ses rivages. L'Hindoustan, analogue à l'Italie, a plus de souplesse dans sa forme que la péninsule Arabique, et, comme l'Italie, elle effleure une grande île de sa pointe méridionale. Enfin la presqu'île transgangétique est, comme la Grèce, baignée d'une mer que parsèment des îles et des îlots sans nombre. Ces archipels d'Europe et d'Asie, de même que l'archipel correspondant qui se trouve en Amérique, les Antilles, ont tous leurs évents volcaniques, leurs lacs de lave bouillonnante ; mais des trois régions brûlantes, celle de l'Asie est percée du plus grand nombre de cratères et c'est là que les éruptions ont eu lieu avec le plus de violence. D'importants changements géologiques s'accomplissent sous nos yeux dans cette région partiellement émergée, qui peut être considérée dans son ensemble comme une sorte d'isthme entre l'Asie et l'Australie : cependant une limite précise entre les deux mondes a été signalée par Wallace[1]. Il est facile de la reconnaître par la différence des espèces végétales et animales qui peuplent les terres situées de chaque côté de cette ligne de séparation. Dans la chaîne volcanique des îles méridionales de la Sonde, Bali appartient au groupe asiatique, tandis que Lombok, éloignée seulement

[1] *Malay Archipelago.*

d'une quarantaine de kilomètres, fait déjà partie du groupe australien.

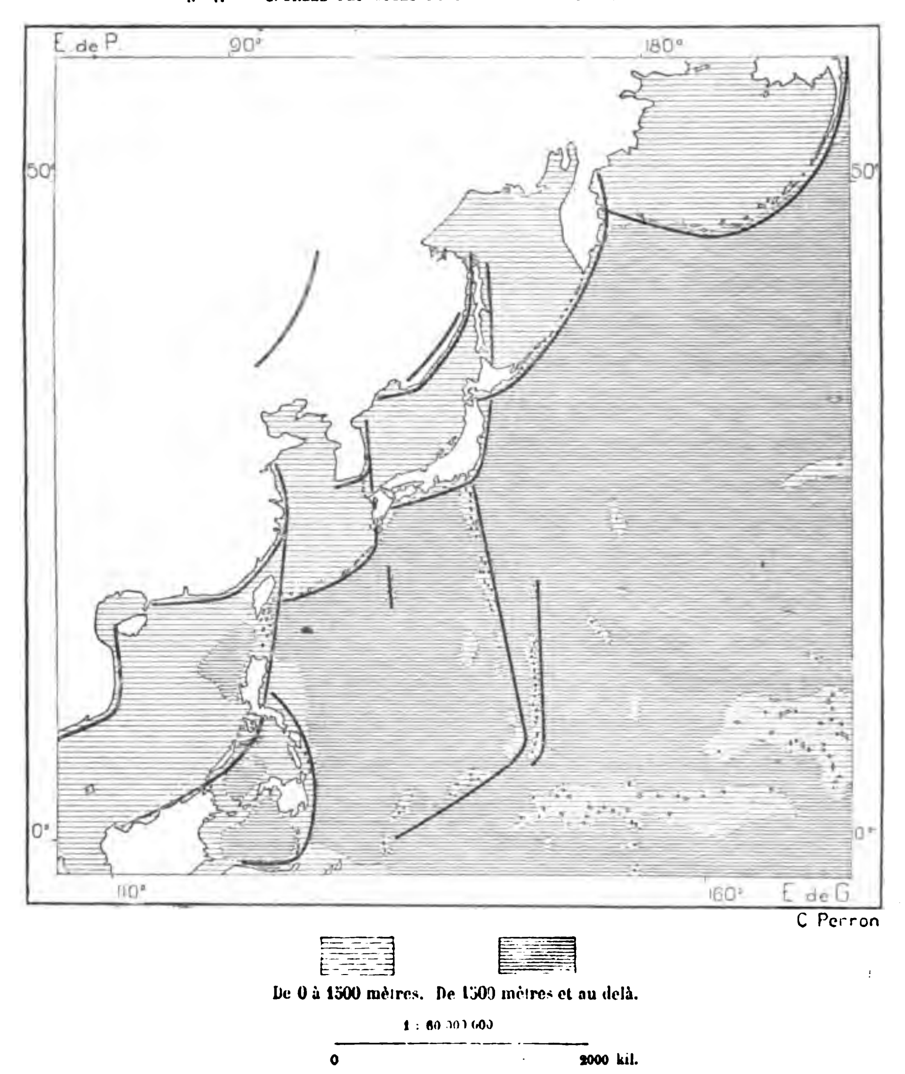
Par une remarquable analogie, la côte orientale de l'Asie offre, comme celle du sud, trois péninsules orientées dans la direction du nord au sud, le Kamtchatka, la Corée et Sakhalin, île en apparence, mais presqu'île en réalité, par le seuil de bas-fonds infranchissable aux gros navires qui la réunit au littoral sibérien[1]. Sont-ce là de simples coïncidences et ne faut-il pas y voir plutôt l'effet d'une loi dans la distribution des terres? Il est difficile de mettre en doute l'existence de cette loi, mais on ne saurait donner la raison de l'ordonnance régulière des terres émergées, aussi longtemps que la structure profonde du corps planétaire ne sera pas connue. C'est de la distribution des masses intérieures que doivent dépendre surtout les formes de cette pellicule extérieure, sur laquelle se déroule l'histoire des nations.

Des ressemblances géographiques non moins frappantes que celles des péninsules continentales se retrouvent dans l'Asie insulaire du sud-est. Ainsi l'île de Sumatra est évidemment une péninsule de Malacca, doublée en grandeur et se rattachant comme elle à l'Inde transgangétique, mais par un isthme partiellement immergé, celui des Nikobar et des Andaman. Plusieurs îles, cette même Sumatra, Java et toute la rangée des terres qui la continuent à l'orient, sont alignées d'une manière régulière sur des crevasses du sol qui les font communiquer avec une mer intérieure de laves. Mais le trait distinctif que présentent dans leur ordonnance ces îles du sud-ouest de l'Asie et celles de ses mers orientales, est le tracé des côtes en forme de fragments de cercles. De la pointe nord-occidentale de Sumatra à Flores, les rivages des îles tournées vers l'océan Indien se développent en arc de cercle régulier. Il en est de même des côtes de Borneo, de Palavan, de Luçon, de Formose, qui limitent à l'est la mer méridionale de Chine. Le rivage oriental de la Corée commence une troisième courbe qui se continue vers les îles Liou-khiéou. L'archipel du Japon avec Sakhalin forme une autre courbe, que vient croiser, dans l'île de Yesso, une cinquième courbe d'îles, celle des Kouriles, se prolongeant sur le continent par la côte orientale du Kamtchatka. Enfin, la chaîne des Aléoutiennes, entée sur un promontoire du Kamtchatka, va rejoindre en Amérique la péninsule d'Alaska, disposée en guise de barrière au devant de la porte de Bering. Le rayon du cercle que formeraient ces différentes courbes insulaires varie faiblement : il est en moyenne de 1800 à 2000 kilomètres. Le littoral du continent au devant duquel sont tracés ces arcs de cercle insulaires, se développe lui-même en grandes courbes : la côte de la Russie transamou-

[1] Oscar Peschel, *Geographische Homologien, Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde.*

rienne, le rivage de la Chine entre la mer Jaune et le golfe du Ton-kin, celui de la Cochinchine jusqu'aux bouches du Me-khong, s'arrondissent également, comme si le compas en avait d'avance marqué les contours. Si le niveau de l'océan Pacifique s'élevait de 500 ou de 600 mètres, la chaîne

N° 7. — COURBES DES CÔTES ET DES ÎLES ORIENTALES DE L'ASIE.

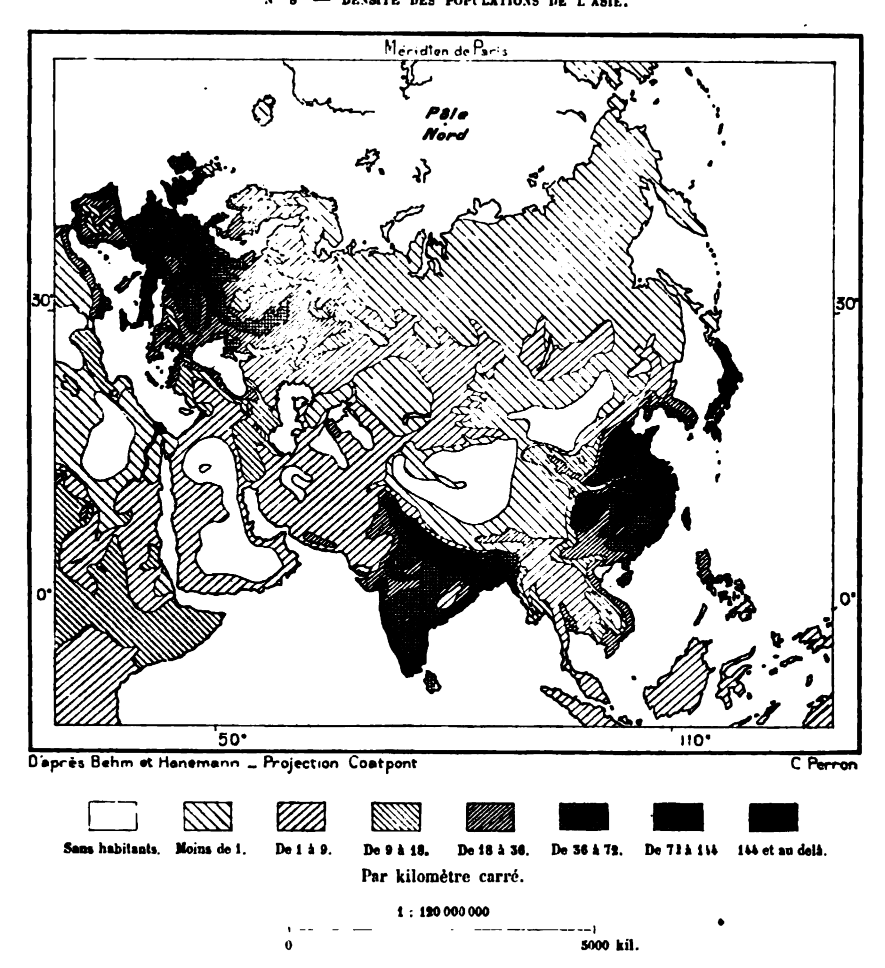



littorale de la Mandchourie russe, le Sikhota-Alin, serait transformée en un archipel semblable à celui du Japon, et la basse vallée de l'Amour et du Soungari deviendrait une autre mer, semblable par la forme de ses rivages à celle des Kouriles. A l'ouest, la chaîne du Khingan se développe également suivant une courbe parallèle à la rangée des Kouriles ; mais elle est composée de roches plus anciennes.

# V

Il est probable que l'Asie contient à elle seule près des deux tiers de la population du monde, mais ces multitudes d'habitants sont loin d'être uniformément réparties sur l'immense territoire du continent. Elles se

N° 8 — DENSITÉ DES POPULATIONS DE L'ASIE.




distribuent suivant les conditions du sol et du climat, et l'on peut dire d'une manière générale que leur densité est en proportion de l'abondance des pluies : là où manquent l'humidité et par conséquent les plantes, les hommes manquent aussi. Plus du dixième de l'Asie, sables, rochers ou plateaux glacés, est absolument inhabitable, et quelques-uns de ces espaces ne sont même jamais parcourus par les caravanes. Sur les quatre cin-

quièmes du continent asiatique, le nombre des habitants par kilomètre carré n'atteint pas la vingtaine. C'est dans le cinquième restant, l'Inde et certaines parties de l'Indo-Chine, les bassins du Yang-tze-kiang et du Hoang-ho, le Japon, Luçon et Java, que se pressent les populations qui donnent aux habitants de l'Asie une si grande prépondérance numérique sur les peuples des autres régions du monde. Plus de la moitié des hommes se trouvent réunis, au sud et à l'est de l'Asie, dans un espace qui ne représente pas même un seizième des terres émergées. Ainsi l'une des extrémités de l'Asie présente, pour l'agglomération des habitants, un phénomène analogue à celui que l'on remarque dans l'Europe de l'occident, à l'autre extrémité de l'Ancien Monde.

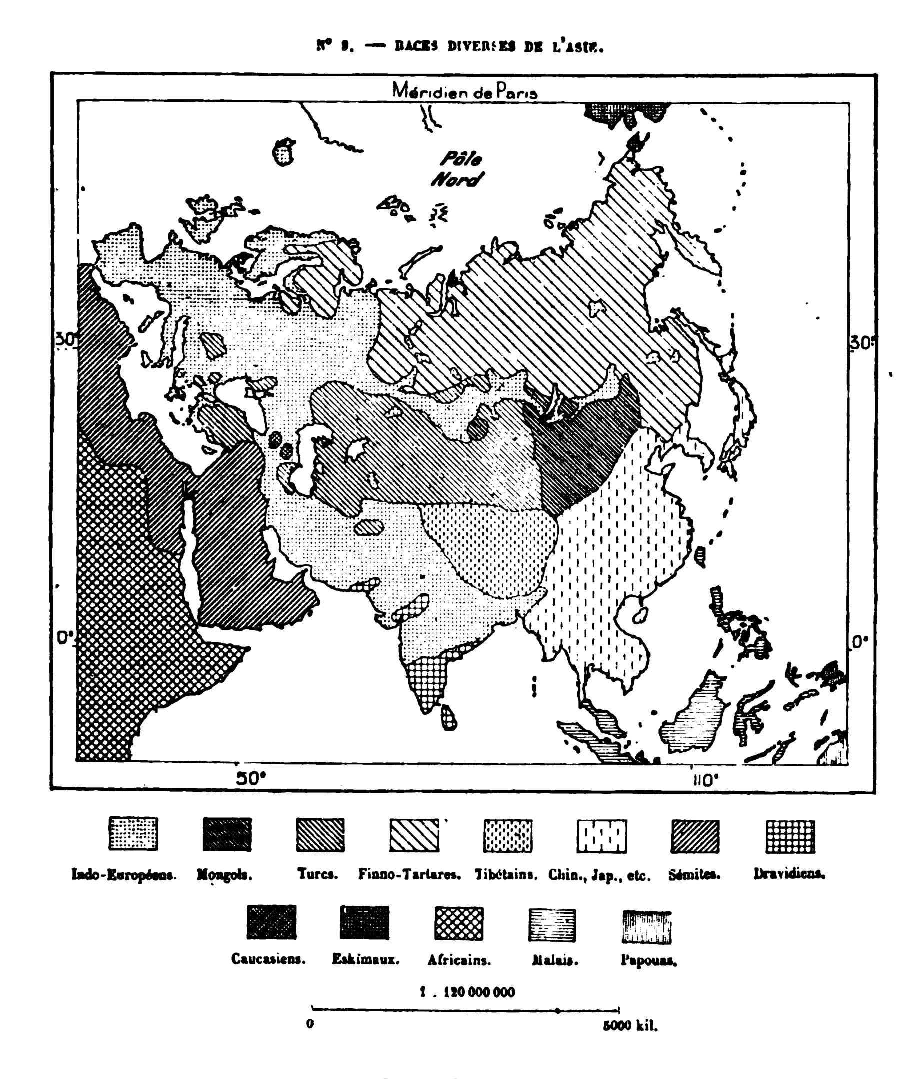
Isolés les uns des autres par les plateaux, les hautes montagnes, les régions sans eau, les peuples de l'Asie ont dû rester naturellement beaucoup plus distincts que ceux de l'Europe. Quelles que soient les origines des Européens, quelles que soient aussi leurs rivalités et leurs haines de nation à nation, ils n'en ont pas moins la pleine conscience d'appartenir à la même humanité, et, de race à race, d'Ibères à Celtes, de Slaves à Finnois, de Turcs à Albanais, les mélanges se sont faits en maints endroits de manière à effacer les différences primitives. Les croisements sont loin d'avoir accompli la même œuvre en Asie pour le rapprochement des races. Au nord, il est vrai, la transition ethnologique s'est faite par de nombreuses tribus entre Turcs et Mongols, elle se fait aussi entre Russes et Finnois; à l'ouest, Sémites et Iraniens se sont fondus çà et là en nations et en peuplades dont il est difficile de discerner les éléments originaires. Sans doute il n'y a plus en Asie de races complètement homogènes, et, sauf peut-être aux îles Andaman, on ne trouve plus d'individus appartenant à une souche ethnique pure depuis des milliers d'années[1].

Mais que de contrastes encore dans la plus grande partie du continent! Les diverses peuplades réunies par les uns sous le nom général de Touraniens, par les autres sous celui de Finno-Tartares, forment bien pour la plupart des groupes distincts, séparés complètement des autres peuples par leur manière de penser et leur genre de vie. Au nord de l'Ancien Monde, les Samoyèdes, les Ostiaks et d'autres tribus sibériennes sont une des sous-races les plus faciles à reconnaître. A l'est, Mandchoux et Toungouses, et à l'ouest, Kirghiz et Tartares représentent la souche turque. Les Mongols et les Bouriates, au centre du continent, sont considérés comme le type par excellence de la race mongolique, à laquelle on donne aussi le nom

[1] Topinard, *Anthropologie*.

de « jaune », faute d'une appellation meilleure; sur les hauts plateaux du sud, les Tibétains forment également une souche à part, tandis que dans les bassins des fleuves orientaux domine la grande nation chinoise, plus ou moins mélangée; supérieure par le nombre à n'importe quelle nation de la Terre, elle se distingue nettement, par les mœurs et les

N° 9. — RACES DIVERSES DE L'ASIE.




idées, de tous les autres types humains. Au sud-est, les Malais constituent aussi une des divisions majeures parmi les races; dans quelques-unes des îles de la Sonde, ainsi que dans la péninsule de Malacca, ils montrent un caractère contrastant avec ceux de tous les autres Asiatiques. De même, dans l'intérieur de leur presqu'île, où ils n'ont guère pu se mêler avec leurs voisins, les Arabes, qui constituent avec les Juifs la race dite sémitique, ont maintenu dans sa pureté leur type primitif. Enfin, les

races de l'Inde se sont superposées pour ainsi dire; quoique vivant dans le même pays, les diverses familles ethniques, divisées en castes ennemies, ont pu se développer à côté les unes des autres, sans mêler leur sang et leurs idées. Les poèmes sacrés des Hindous nous racontent comment les races dites nobles eurent à lutter contre des races dites inférieures, des gens à la peau noire, au nez épaté, même contre des *Anasikas* ou hommes sans nez, contre des mauvais génies et des singes. Maintenant la lutte a cessé, mais la loi des castes a dressé entre les anciens ennemis sa barrière d'airain.

Considérées d'une manière générale, les régions peuplées du sud et de l'est du continent appartiennent aux nations policées, tandis que les régions relativement désertes du nord étaient naguère habitées seulement par des tribus sauvages, et que des populations nomades, se trouvant encore dans cet état transitoire de civilisation qu'on appelle la barbarie, parcouraient les plaines et les plateaux de l'Asie médiane. Néanmoins, par une de ces bizarres illusions d'optique dont l'histoire des peuples offre de si nombreux exemples, les hautes montagnes de l'Asie centrale ont été souvent désignées dans les légendes comme le berceau de l'humanité, et l'influence de ces récits naïfs se retrouve encore dans maint grave ouvrage de science. Il semblait naturel que ces hautes cimes, résidence des dieux immortels, eussent été aussi le séjour des hommes créés par eux, et que les migrations eussent suivi le cours des fleuves, en descendant des sources pures jaillissant dans la région des neiges. Les Hindous, regardant au nord vers les diadèmes resplendissants de leur mont Mérou, croyaient que là-haut les premiers rayons de lumière avaient éclairé leurs aïeux assemblés. L'Ararat d'Arménie, dominant de son cône neigeux un immense horizon de monts et de plaines, fut aussi pour des peuples nombreux le sommet où le père universel des hommes avait d'abord posé son pied. Enfin, les montagnes qui forment le faîte de séparation entre l'orient et l'occident de l'Asie, et que l'on appelle si justement le « Toit du Monde », furent vénérées aussi comme le lieu de naissance des nations qui se sont répandues sur l'Asie occidentale et sur l'Europe. On a vu dans ces plateaux inhabités le berceau des milliards et des milliards d'hommes qui, depuis les origines aryennes, ont vécu à l'ouest du Pamir.

Désormais ces illusions sont dissipées et ce n'est plus dans la région des neiges que les peuples cherchent à retrouver les traces de leurs ancêtres. Certainement, la géographie des traditions et des mythes est d'une grande importance et fournit aux historiens de précieux indices; mais elle tromperait complètement celui qui la prendrait pour guide exclusif. Ce n'est

point du centre de l'Asie, avec ses hauts plateaux nus et ses vallées presque désertes, qu'est descendue la civilisation dont se vantent maintenant les nations d'Europe. Outre la part considérable qu'elle doit à son propre milieu, si heureusement disposé à tant d'égards, elle est redevable de la plupart de ses acquisitions soit au bassin du Nil, soit aux contrées du pourtour de l'Asie, aux pays de l'Oxus et du Yaxartes, aux vallées caucasiennes, à l'Asie Mineure, à la Syrie, à la Babylonie, à l'Arabie, à la Perse, à l'Hindoustan, à la Chine.

Sans les enseignements qui nous furent donnés par les Asiatiques de ces contrées, sans les métiers que nous léguèrent ces devanciers, les plantes et les fruits qu'ils nous apprirent à cultiver, les amis et les aides qu'ils nous firent dans le monde animal, nous nous trouverions encore dans la barbarie la plus profonde. Toutes nos langues européennes, à l'exception du basque, sont d'origine asiatique, et toutes, apportées par les Aryens, les Finnois ou les Tartares, témoignent par leur vocabulaire de la multitude des emprunts que nous avons faits aux civilisations orientales. Et c'est précisément avant que l'histoire écrite ait commencé pour nous, que l'influence de l'Asie a dû être considérable sur les tribus encore barbares de l'Europe. Quand nos ancêtres grecs, déjà maîtres de l'écriture, eurent noué les traditions de siècle à siècle et se furent ainsi donné pleine conscience de leur durée, leur développement avait pris un caractère national, spontané; ils vivaient de leur vie propre et faisaient subir à tout ce qui leur venait de l'étranger une élaboration qui en changeait la forme. Mais avant cette époque de vie indépendante, d'où venait l'impulsion première, si ce n'est du continent d'Asie, où des nations policées avaient déjà parcouru toute une ère de civilisation? Si l'étude comparée des langues a montré que la plupart des idiomes européens se rattachent à un parler asiatique d'où sont aussi dérivés le zend et le sanscrit, l'examen des tombeaux préhistoriques ne témoigne-t-il pas aussi de ce que nos aïeux innommés devaient à l'Asie? Qui leur avait enseigné l'art de fondre le cuivre, d'allier les métaux dont se compose le bronze, et qui, plus tard, leur apprit à forger le fer? Qui leur avait apporté leurs bijoux les plus précieux, la néphrite, l'or de leurs bracelets et de leurs colliers? Langues, religions, mœurs, instruments, animaux domestiques, plantes cultivées, tout leur était venu de l'est, et c'est peut-être pour cela, non moins que dans l'attente de la bienfaisante lumière, que nos ancêtres regardaient toujours avec vénération vers l'aurore sacrée. N'était-ce pas par une sorte de reconnaissance instinctive qu'ils demandaient d'être ensevelis la tête tournée vers l'orient?

Aux commencements de l'histoire, après que l'Europe eut remporté son premier triomphe sur l'Asie en renversant la ville de Troie, la civilisation hellénique se développait dans les péninsules occidentales de l'Asie Mineure aussi bien que dans la Grèce proprement dite. L'Europe commençait, pour ainsi dire, à l'orient de la mer Ionienne, dans cette région déchiquetée par les eaux en îles et en presqu'îles, qui tient en effet de la nature européenne par ses traits géographiques. C'est par les villes de l'Ionie orientale que nous tous, successeurs des Grecs, nous avons reçu l'héritage de science légué par les nations de l'Asie, Chaldéens, Assyriens, Mèdes et Perses. Ceux-ci ne périrent pas en entier : grâce à leurs voisins, les Grecs d'Asie Mineure, leur part de civilisation fut transmise au reste du monde. Le nom même d'Asie, appliqué maintenant à tout le corps continental qui forme plus de la moitié de l'Ancien Monde, paraît être d'origine hellénique ; il n'appartenait d'abord qu'à une toute petite partie du littoral asiatique de la mer Ionienne, dépendance historique de l'Europe. Quoique cette appellation d'Asie ait été diversement expliquée et que l'origine en ait été cherchée dans plusieurs langues, il est probable, d'après l'usage qu'en font les anciens auteurs, depuis Homère et Hérodote, qu'elle s'appliquait seulement d'abord à la plaine alluviale d'Éphèse. Par extension, elle fut employée pour la vallée du Caystre, puis à l'Asie Mineure, et finalement au continent tout entier. C'est par un phénomène semblable que le nom d'une petite tribu vivant au sud de la Méditerranée est devenu celui d'une province libyenne, puis a été donné à tout le continent d'Afrique.

Après avoir élaboré les langues, les idées, les religions reçues d'Asie lors des migrations préhistoriques, l'Europe, devenue majeure, pour ainsi dire, ne cessa point de regarder vers les contrées d'où lui était venue une si grande part de sa vie intellectuelle et morale. Le sentiment de vénération qu'inspire le passé donne un caractère sacré aux lieux historiques et leur maintient une vie factice, longtemps après que la vie réelle les a quittés. Le mouvement de l'histoire s'était déjà retiré depuis longtemps du bassin de l'Euphrate et des vallées du Liban ; Athènes, puis Rome, étaient devenues les centres de gravité du monde, et pourtant c'est dans la petite Judée, délaissée au loin vers l'orient par l'histoire, que naquit la religion destinée à s'étendre peu à peu sur le monde occidental : la foi chrétienne fait remonter ses origines au bourg galiléen de Nazareth, au hameau juif de Bethléhem, quoique les apôtres soient venus placer à Rome la pierre sur laquelle devait reposer l'édifice de l'Église. Il est vrai que, dans l'ensemble de son évolution religieuse, le christianisme se rat-

tache au peuple juif par une généalogie matérielle en quelque sorte : par le côté moral il est surtout d'origine hellénique[1], et par son dogme il s'est formé des conceptions orientales et grecques réunies dans l'enseignement des philosophes d'Alexandrie; néanmoins, on ne peut nier que la Judée n'ait été le point de départ du mouvement chrétien, et ce sont les Juifs, alors comme de nos jours voyageurs et trafiquants, qui transportèrent de ville en ville la religion nouvelle.

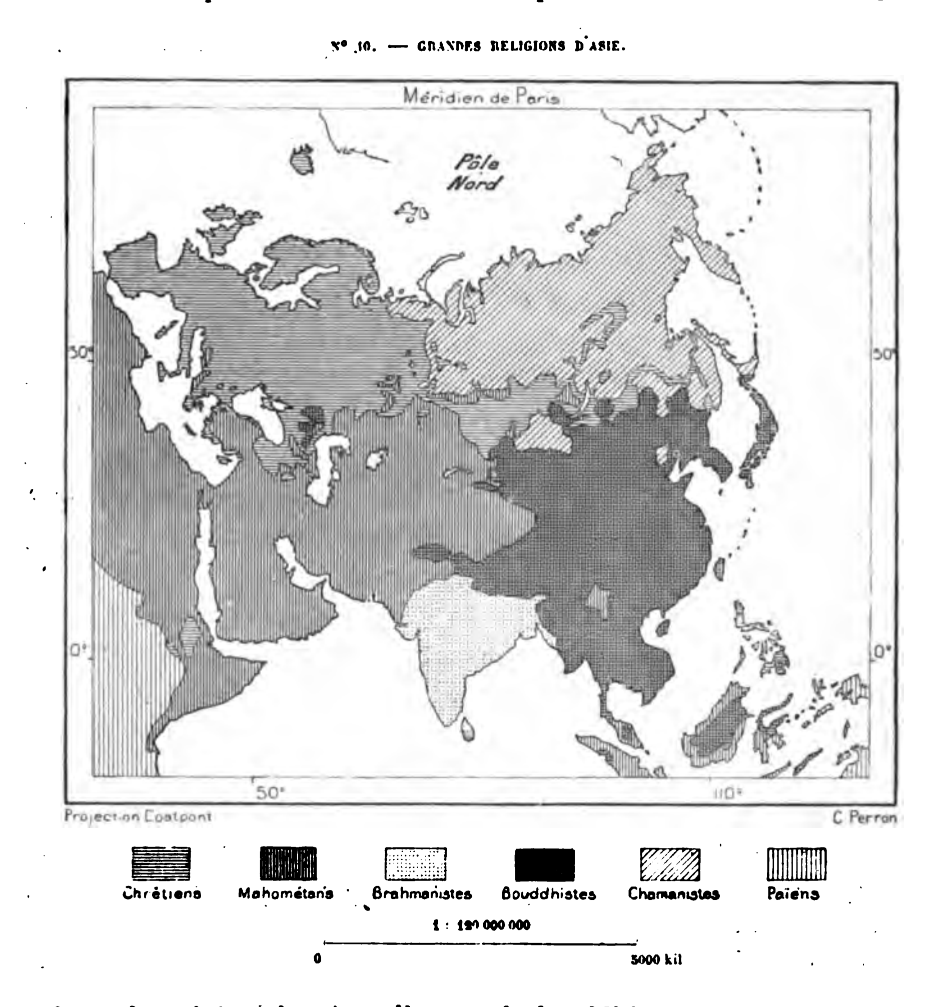
Ainsi que les géographes arabes du moyen âge l'ont déjà signalé, c'est un des faits les plus remarquables de l'histoire que tous les grands cultes de l'humanité, à l'exception du bouddhisme, aient pris leur origine dans l'Asie occidentale[2]. Sans parler des diverses religions aryennes, du védisme au polythéisme grec, qui naquirent très probablement dans l'espace compris entre l'Olympe de Bithynie et le Pamir, le mosaïsme, le parsisme, le christianisme et l'islamisme sont tous des produits de ces contrées de l'Ancien Monde qui avoisinent la zone des grands déserts, de la mer Rouge à la Caspienne. Avec une sorte de rhythme, les puissantes oscillations de l'esprit humain, indiquées par la naissance de ces religions, ont eu lieu non seulement en des espaces voisins, mais aussi à des intervalles égaux, d'environ six cents années : on dirait des vagues venant à temps réguliers se briser sur une plage. D'ailleurs, toutes ces religions ont eu à leur origine une grande ressemblance de famille; toutes ont subi l'influence d'un milieu qui présente de remarquables analogies dans ses traits essentiels, des bords de la mer Rouge à ceux de la Caspienne : malgré les différences de détail, les solitudes de l'Arabie, de la Palestine, de la Chaldée, de la Perse, ont le même caractère d'uniformité grandiose. C'est en s'éloignant de leur point de départ, en se propageant sous les climats les plus différents et en s'accommodant à la manière de penser des peuples les plus dissemblables, que les religions, le christianisme surtout, ont fini par prendre un caractère tout à fait original parmi les cultes de même provenance.

Le bouddhisme aussi tenta de s'emparer des régions occidentales de l'Asie, et la haute vallée de Bamian, principal chemin des nations anciennes entre l'Hindoustan et l'Asie antérieure, garde les traces de son passage. Sur ce seuil historique de l'Hindou-kouch, à 2600 mètres de hauteur, un roi bouddhiste, qui dominait sur le bassin supérieur de l'Oxus, fit tailler dans le flanc des rochers deux statues colossales percées de niches

[1] Havet, *Le Christianisme et ses origines*.
[2] Renan, *Langues sémitiques*, — *Monothéisme des races sémitiques*.

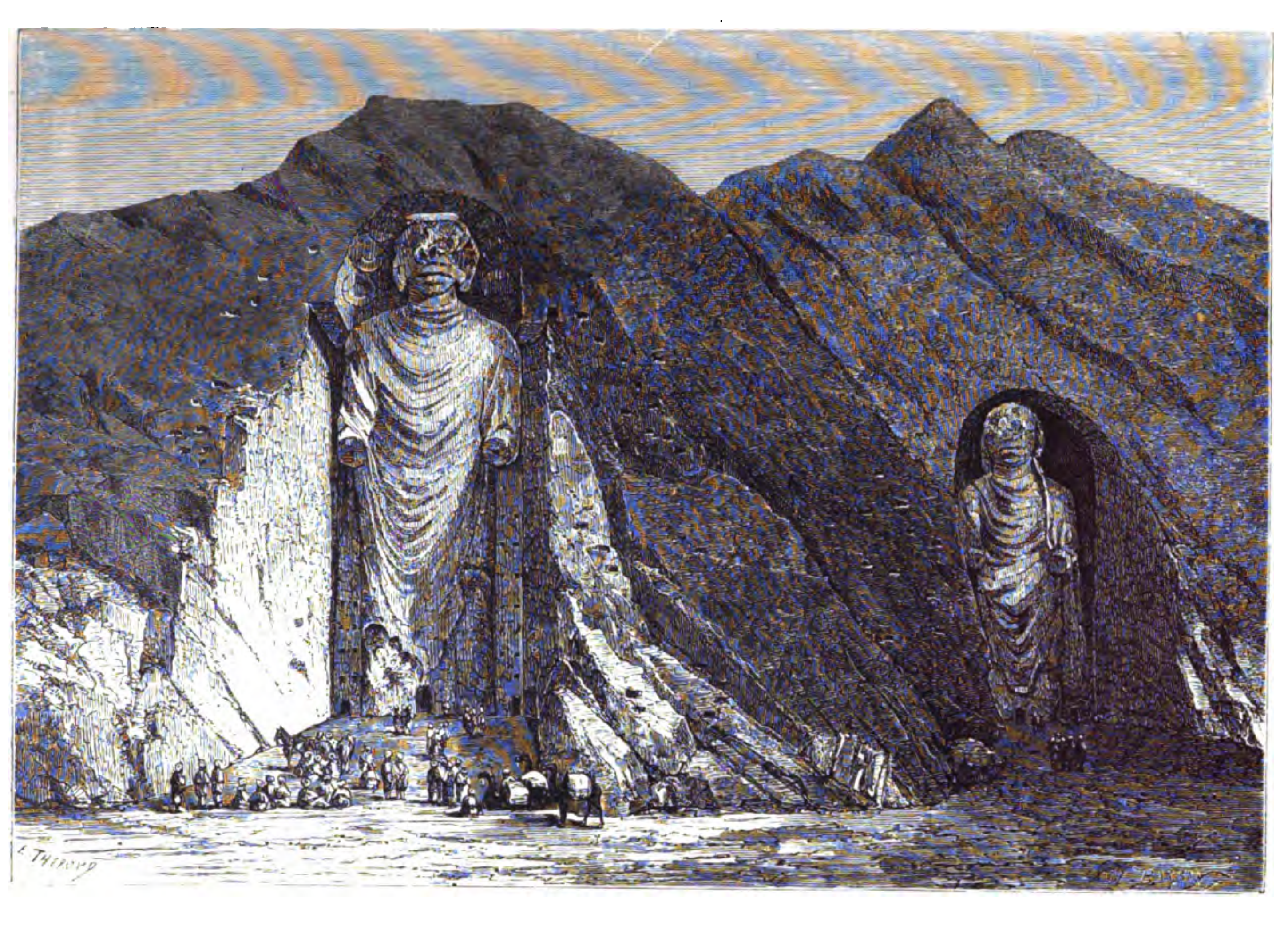
dans lesquelles s'introduisaient les pèlerins[1]. D'autres monuments religieux rappellent l'émigration du culte de Bouddha vers le nord et le nord-ouest; mais il ne put s'établir d'une manière définitive qu'à l'orient du plateau de Pamir et du Thian-chan. Mongols, Chinois, Tibétains accueillirent les missionnaires de l'Inde, et s'ils ne comprirent pas leur doctrine, du moins en prirent-ils le nom, en répétèrent les formules, en prati-

N° 10. — GRANDES RELIGIONS D'ASIE.




quèrent les cérémonies. Actuellement le bouddhisme, mélangé de superstitions diverses, suivant les peuples qui en ont accepté les rites, règne sur la Chine, le Tibet, le Japon, la Mongolie, sur de nombreuses tribus des environs du Baïkal et jusqu'en Europe, au bord de la Caspienne. C'est la religion la plus importante du monde par le nombre de ses sectateurs. Géographiquement, le christianisme est devenu la religion des peuples po-

[1] Voyages de Moorcroft, Burnes, Masson.



IDOLES COLOSSALES DANS LA HAUTE VALLÉE DE BAMIAN

Dessin de Thérond, d'après Burnes.

licés de l'Europe et du Nouveau Monde, tandis qu'en Asie son influence a été nulle, pour ainsi dire, et qu'à part les Arméniens, les Nestoriens, les Maronites et les tribus converties de la Russie asiatique, les seuls chrétiens de fait ou de nom sont les Européens immigrés. Quant à la religion mahométane, née plus au sud que le judaïsme et le christianisme, elle s'est développée sur une aire géographique d'énormes dimensions, qui s'étend surtout au midi et à l'orient du territoire chrétien. L'Arabie, le pays d'origine, est restée musulmane, et la Palestine, où naquirent judaïsme et christianisme, l'est devenue. Presque toute l'Asie occidentale, jusqu'à l'Hindou-kouch, appartient aux diverses sectes mahométanes ; en Hindoustan, les sectateurs du prophète sont plus nombreux et plus puissants qu'en tout autre pays de la Terre, et leur domaine s'étend encore au delà, dans l'Empire Chinois et dans l'archipel de la Sonde. De même, l'Afrique du nord a été convertie par les Arabes à la foi de Mahomet et, dans le centre du continent, la religion musulmane est toujours en pleine période de développement. En Europe, elle est pratiquée seulement par les Osmanlis de Turquie, par les Tartares et d'autres « allogènes » de Russie ; elle a été extirpée par le fer et par le feu de toute l'Europe méridionale, mais non sans avoir exercé une influence considérable sur la civilisation européenne. Les Maures de l'Espagne furent pendant quelque temps les éducateurs des peuples de l'Occident, et ce n'est pas en vain, pour les progrès des sciences et des arts, que des armées de croisés se heurtèrent deux siècles durant contre les Sarrasins, pour la possession de la terre « sainte » par excellence, patrie d'Abraham et de Jésus.

## VI

Vu de haut, le grand drame de l'histoire universelle n'est autre chose qu'une lutte incessante entre l'Asie et l'Europe, avec des alternatives diverses. Le mouvement initial appartient à l'Asie, puisqu'elle envoya les premiers colons, donna leur forme aux mythes religieux, apporta l'écriture. Le retour d'offensive commença pour l'Europe dès les temps légendaires, ainsi que le rappelle le mythe de l'expédition des Argonautes ; mais la première grande victoire de l'Europe, de laquelle on peut dater le commencement de la période essentiellement européenne, est celle que remportèrent les libres citoyens d'Athènes sur les innombrables esclaves de Darius et de Xerxès. Alors se révéla nettement le sens de la civilisation occidentale, comparée à celle de l'Orient. La Grèce comprit, et nous aussi,

ses héritiers, nous avons compris avec elle, dans quelques-uns de nos grands jours, que le vrai but de la vie est de maintenir et d'accroître la liberté, au mépris de la vie elle-même. Aussi les moments dans lesquels tout un peuple se montra digne de sa cause sont-ils restés les plus glorieux dans l'histoire de l'humanité. Tel champ de bataille qui fut le charnier d'un demi-million d'hommes est à jamais oublié, tandis qu'on se rappellera toujours les noms des Thermopyles, de Platée, de Marathon, de Salamine.

Après ces conflits, par lesquels s'inaugura l'histoire de l'homme moderne, l'Europe ne devait pas garder sans opposition sa supériorité naissante. Alexandre conquit, il est vrai, en peu d'années toute l'Asie antérieure et, de nos jours encore, son nom retentit comme celui d'un demi-dieu au Caucase, en Bactriane, au pied de l'Altaï, même par delà le Baïkal[1]; mais si les Macédoniens pénètrèrent à main armée jusque dans le cœur de l'Asie, c'était pour devenir eux-mêmes des Orientaux et pour laisser des successeurs cherchant à continuer l'œuvre de Darius et de Xerxès, en rattachant la Grèce à l'Asie. Si Rome, à son tour, lança contre l'Orient ses armées triomphantes, elle n'en fut pas moins subjuguée par une religion venue de la Palestine, envahie par les idées et les mœurs des nations asiatiques, et le centre de l'empire finit par se déplacer pour s'établir sur le Bosphore, comme si elle avait été attirée par le continent oriental. Tandis que les nations policées du sud, Aryens et Sémites, exerçaient surtout une influence morale sur l'Occident, les populations barbares de l'Europe asiatique et de l'Asie elle-même contribuaient, par des migrations en masse, à modifier la race, sinon dans l'Europe occidentale, du moins dans les plaines de la Russie. Dès que l'empire romain fut ébranlé, le continent oriental l'emporta sur l'Europe par la pression de ses peuples, et l'initiative dont il s'empara lui resta pendant un espace de mille années. Au nord, les Alains, les Avares, diverses tribus du Caucase, les Huns, les Petchénègues, les Koumanes, les Madgyars et d'autres Finnois, enfin des Tartares et des Mongols entrèrent en Europe par la région des steppes, et l'une de ces nations d'envahisseurs fonda même dans l'hémicycle des Carpates un État qui dure encore. Au sud, les Arabes, longeant le rivage méridional de la Méditerranée, pénétrèrent jusqu'au cœur des Gaules, tandis qu'entre les deux grandes migrations conquérantes, les Turcs, s'emparant de la presqu'île des Balkans, prenaient pour capitale de leur empire précisément celle qui avait été la seconde Rome. On put craindre

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites.*

pendant quelques siècles que le monde européen ne fût destiné à disparaître sous le flot des Orientaux.

C'est un des phénomènes les plus étonnants de l'histoire que la constitution presque soudaine, au commencement du treizième siècle, de cet immense empire des Mongols, le plus grand qui ait jamais existé. Les populations vraiment nomades de l'Asie orientale, même en y comprenant celles qui sont essentiellement pacifiques, ne sauraient être évaluées à plus de quatre ou cinq millions d'individus. Or, les conditions du sol et du climat n'ayant point changé d'une manière sensible depuis le moyen âge, on peut en conclure qu'à l'époque des invasions mongoles, les steppes asiatiques avaient à peu près le même nombre d'habitants que de nos jours : l'ensemble des hommes valides n'a jamais pu dépasser un demi-million dans ces contrées de l'Asie. Et combien de ces guerriers pouvaient se réunir en bandes dans les grandes expéditions de pillage et traverser sans périr les solitudes infertiles? Sans doute ils n'ont jamais pu former de leurs seules hordes ces immenses armées dont parlent les chroniques du moyen âge. L'horreur et l'effroi que ressentaient les vaincus augmentaient en apparence le nombre des vainqueurs : les fuyards imaginaient des multitudes prodigieuses d'assaillants pour expliquer leur soudaine défaite. Les régions de l'est étaient pour eux une « officine, un laboratoire de peuples », quoique cependant les contrées de l'Europe, beaucoup plus fertiles et jouissant d'un climat plus heureux, produisent les générations humaines en bien plus grande abondance. En réalité, les conquêtes mongoles ont été l'œuvre d'armées peu considérables, ayant pour elles la vitesse des mouvements, la soudaineté dans l'attaque, l'unité de plan, tandis que les populations des contrées envahies étaient éparses, sans cohésion, incapables de résister en masses, à cause des mœurs agricoles qui les retenaient dans leurs villages. Le corps d'armée que Djenghis-Khan envoya de Samarkand à la poursuite du sultan Ala-ed-din se composait de 20 000 hommes seulement, et pendant trois années ces guerriers parcoururent victorieusement le Khorassan, la Perse, l'Arménie, la Géorgie, le Caucase, la Crimée, les campagnes de la Volga, avant de revenir auprès de leur maître[1].

Pour atteindre les plaines de la Chine, les Mongols n'avaient qu'à descendre de leurs plateaux infertiles vers les vallées que parcourent les affluents du Hoang-ho ; plusieurs routes, que devait pourtant barrer la Grande Muraille, s'offraient à eux vers ces heureuses régions du midi. Mais

[1] Grigoryev, *Russische Revue*, 1875, tome IV, n° 4.

ils n'avaient qu'un seul passage vers les régions occidentales, par delà lesquelles s'étend le monde européen, et tous ne pouvaient l'atteindre. Lors des grands déplacements de tribus, des multitudes de guerriers, refoulés à l'ouest par la pression latérale d'autres tribus, allaient se perdre dans la Kachgarie, environnée de montagnes infranchissables aux armées, et contribuaient à augmenter le mélange des sédiments ethnologiques laissés dans cette impasse de l'Asie centrale. Néanmoins le gros des émigrants, connaissant la vraie route par tradition, suivait le chemin formé par l'ancien détroit maritime de la Dzoungarie longeant la base méridionale de l'Altaï. C'est dans cet étroit canal que les flots des humains, comparables aux vagues qui s'y déroulaient autrefois, se précipitaient vers les plaines de la Sibérie occidentale, pour aller les uns en Europe, les autres vers l'Asie antérieure, la Perse et l'Inde, entraînant avec eux, non seulement toutes les populations de même race, tartares ou mongoles, qu'ils trouvaient sur leur route, mais aussi la foule des vaincus qui fuyait sa terre dévastée pour chercher une compensation dans la conquête et le pillage. Une fois sortie de l'Asie centrale, aucune des hordes ne revenait sur ses pas pour rentrer dans les pâturages natifs. On n'en cite qu'un exemple, celui des Kalmouks d'Astrakhan, qui tentèrent en 1770 d'échapper à la domination des Russes ; mais un bien petit nombre d'entre eux réussirent à gagner le pays de leurs ancêtres, au pied de l'Altaï. Maintenant le silence s'est fait dans les régions jadis si tumultueuses qui furent le centre de l'empire des Mongols, et la porte de la Dzoungarie n'est plus qu'une solitude. Les populations autrefois si remuantes qui vivent au nord de la Chine sont devenues fort pacifiques : peut-être faut-il y voir en grande partie l'effet de la politique chinoise, qui, par la propagation intéressée du lamaïsme dans la Mongolie, a su changer, du moins dans la partie voisine de ses domaines, un peuple de guerriers en un peuple de moines[1].

Mais les traces des anciennes migrations ne sont point effacées. De continent à continent les flores et les faunes s'entremêlent[2] ; de même les populations asiatiques et européennes empiètent diversement sur les limites naturelles qu'indique la dépression qui fut couverte par la mer de partage et les eaux des mers actuelles. Samoyèdes et Lapons peuvent être considérés encore comme des Asiatiques, malgré la situation occidentale du territoire qu'ils habitent, et maintes tribus de la Russie centrale d'Europe, Mordves, Tchouvaches, Tchérémisses, se rapprochent beaucoup

[1] F. von Richthofen, *China*, I.
[2] Severtzov, *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, vol. XIII.

plus par les mœurs des Ostiaks d'Asie, pourtant si éloignés, que des Russes policés qui les entourent. Des Bachkirs, des Tartares, des Kirghiz, des Kalmouks vivent en Europe aussi bien que dans leur continent d'origine. Mais tandis que l'Asie ethnologique pénètre ainsi au loin dans l'Europe et même, par la Scandinavie, jusqu'aux rivages de l'Atlantique, les nations européennes ont fait à leur tour irruption dans l'Asie, et les Slaves se trouvent déjà en groupes serrés sur le versant méridional du Caucase, et, par leurs colonies du nord, jusque sur les bords du Pacifique. La mer Égée, les détroits et la mer de Marmara n'ont pas été non plus une limite ethnologique : au contraire, les eaux de ces mers baignent des rivages grecs et les Hellènes se sont établis sur toutes les côtes de l'Anatolie, plus nombreux sur le territoire d'Asie que ne le sont les Turcs sur la partie du continent d'Europe autrefois conquise par eux.

Jadis initiateurs, les Asiatiques représentent maintenant, en face des Européens, l'élément barbare. Quoique les apports de la civilisation occidentale soient mélangés de beaucoup de mal, cependant on peut dire que le continent spécialement « aryen » de l'ouest est le foyer d'éducation pour les peuples de l'Asie. Le mouvement général de la culture s'est porté d'abord dans le sens de l'orient à l'occident, suivant la marche du soleil ; actuellement, la vie rayonne de l'Europe dans tous les sens, à la fois en Asie, en Afrique, au Nouveau Monde, dans le continent australien. Depuis quatre siècles bientôt, la prépondérance de l'Europe dans l'œuvre d'éducation du monde est définitivement établie, et les voyages de découverte, qui ont successivement révélé la forme des continents et des mers, ont en même temps permis aux Européens d'exercer une influence décisive sur les peuples qu'ils apprenaient à connaître. Il est vrai que dans presque toutes les contrées où les navigateurs européens ont abordé, ils ont commencé par donner des preuves de leur civilisation supérieure, soit en massacrant les indigènes, soit en les capturant comme esclaves, en les trompant, en les dépravant de mille manières. C'est par la haine et les conflits que commencent les relations entre les diverses races d'hommes. Elles se combattent avant de se reconnaître comme parties d'une même humanité.

L'action civilisatrice de l'Asie sur l'Europe partait autrefois de divers points du pourtour continental ; de même, c'est par les régions du littoral que l'influence européenne a commencé de se faire sentir en Asie. Les Portugais prirent pied sur les rivages de l'Hindoustan, de l'Indo-Chine, de l'archipel malais ; puis les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, les Français établirent également leurs comptoirs ou leurs forts sur les côtes

et dans les îles. Actuellement, Chypre est une île anglaise, l'Asie Mineure est, au moins fictivement, sous le protectorat de la Grande-Bretagne, et ses agents s'occupent de « protéger » aussi le Baloutchistan, l'Afghanistan, peut-être la Perse; plusieurs points de la côte d'Arabie et du littoral persique appartiennent directement ou indirectement à l'Angleterre; elle surveille les bords de tout le golfe d'Oman; la péninsule de l'Hindoustan, l'île de Ceylan, une partie de l'Indo-Chine sont un domaine britannique ou celui de vassaux anglais. Un fragment considérable de l'Inde transgangétique est sous la domination ou sous la suzeraineté de la France; la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne se partagent, avec quelques sultans indigènes, les archipels qui rattachent l'Asie au monde australien. Le Japon est, de tous les États orientaux, celui qui s'est le plus rapidement transformé sous l'influence des idées européennes, et dans les ports du littoral chinois s'élèvent déjà des quartiers habités par des étrangers d'Europe ou d'Amérique. Enfin, tout le nord du continent est au pouvoir de la Russie, la plus grande puissance territoriale de la Terre : depuis la fin du seizième siècle, les Cosaques russes ont conquis pour leur tzar toute cette vaste Sibérie, avec les populations diverses qui l'habitent et les bêtes à fourrures qu'ils étaient venus y poursuivre. On peut évaluer à un peu plus de la moitié en surface et au tiers en population la partie de l'Asie qui se trouve dès maintenant sous la domination des États européens[1]. En Asie, presque autant de non chrétiens qu'il y a de catholiques et de protestants de sectes diverses en Europe, sont entrés de gré ou de force dans le cercle politique européen.

## VII

Des péninsules et des régions du littoral, où se sont établis les comptoirs et les colonies des Occidentaux, le mouvement d'annexion politique ou du moins commerciale se rapproche de plus en plus rapidement de l'in-

[1] Possessions européennes en Asie, directes et indirectes :

| | | Superficie approximative. | Population approximative. |
|---|---|---|---|
| Asie russe ou vassale | de la Russie. . . . | 16 890 000 kil. car. | 17 000 000 hab. |
| Asie anglaise » | de l'Angleterre. . . | 6 950 000 » | 248 500 000 » |
| Asie hollandaise » | de la Hollande . . . | 1 740 000 » | 26 600 000 » |
| Asie française » | de la France. . . . | 140 500 » | 2 760 000 » |
| Asie espagnole » | de l'Espagne. . . . | 295 500 » | 7 450 000 » |
| Asie portugaise . . . . . . . . . . . | | 18 000 » | 770 000 » |
| Asie vassale de l'Europe. . . . . . . | | 26 014 000 kil. car. | 313 080 000 hab. |

térieur, quoique l'œuvre de découverte proprement dite soit encore loin d'être achevée. Il est dans la partie centrale de l'Asie de vastes espaces où les itinéraires de voyageurs modernes ayant mesuré leur route et décrit les traits généraux de la région parcourue ne se croisent pas encore. Et dans les régions déjà visitées, que de points sont restés obscurs ! Que de faits à vérifier, de sites et de villes à revoir, de populations à mieux connaître !

On sait que les Anciens, dont les navires n'osaient s'aventurer dans l'océan des Indes jusqu'aux rivages du pays de la soie, commerçaient péniblement avec la Sérique par des chemins que ne connurent jamais les conquérants occidentaux et que les marchands suivaient en caravanes. Il sera peut-être impossible de retrouver l'itinéraire exact des traitants grecs; mais, le grand entrepôt des marchandises étant alors la ville de Bactres, il est très probable que la route indiquée par Ptolémée pénétrait à l'est dans la haute vallée de l'Oxus, et traversait la partie méridionale du Pamir, pour redescendre, par l'un des affluents supérieurs de l'Œchardes ou Tarim actuel, dans le bassin connu de nos jours sous le nom de Kachgarie : on a même voulu retrouver la « Tour de Pierre » dont parlent les marchands de l'antiquité dans le Tach-kourgan ou « Butte des Pierres », qui se trouve au bord d'un affluent du Yarkand, sur le plateau de Sirikol, l'un des soubassements orientaux du plateau de Pamir[1]. Arrivés, après le commencement de l'ère actuelle, au faîte de leur puissance militaire, les Chinois firent la conquête de la Tartarie occidentale, et tandis que leurs armées franchissaient les passages ménagés au nord du Thian-chan, des commerçants et des pèlerins de leur nation traversèrent les chemins plus âpres qui passent sur le « Toit du Monde ». Hiouen-Thsang, le plus célèbre de ces pèlerins chinois, raconte ses voyages avec assez de détails pour qu'on ait pu essayer de tracer son itinéraire sur la carte du Pamir; revenant dans sa patrie, c'est également par la haute vallée de l'Oxus qu'il franchit les plateaux. Quant à Marco Polo, il partit de Bactres et, suivant probablement un itinéraire peu différent de celui de ses prédécesseurs grecs, il parcourut dans la direction du nord-est tout le « plain du Pamier, que l'on dit être le plus haut lieu du monde ». De Yarkand, il contourna au sud le désert de Gobi pour entrer dans la Chine proprement dite, vers les sources du Hoang-ho. Depuis plus de six siècles, Marco Polo attend encore le voyageur qui, pour la traversée du continent, de l'occident à l'orient, puisse se comparer à lui. Sur la même voie transversale de l'Asie, aucun

[1] Rawlinson, *Journal of the R. Geog. Soc.*, 1872; — Paquier, *Le Pamir.*

de ses successeurs n'a parcouru encore que des parties de sa route. En outre, Marco Polo, devenu grand fonctionnaire de l'Empire Chinois, visita presque toutes les provinces de l'État, le Tibet oriental et pénétra jusque dans la Birmanie par les régions encore si peu connues qui séparent le Yün-nan de l'Indo-Chine. Par ses récits enthousiastes de la Chine, de ses grandes cités et des îles orientales, Marco Polo contribua plus qu'aucun autre voyageur à inspirer la passion des entreprises de découverte : c'est lui qui fit surgir le mirage que poursuivait Colomb en voguant sur les mers occidentales[1].

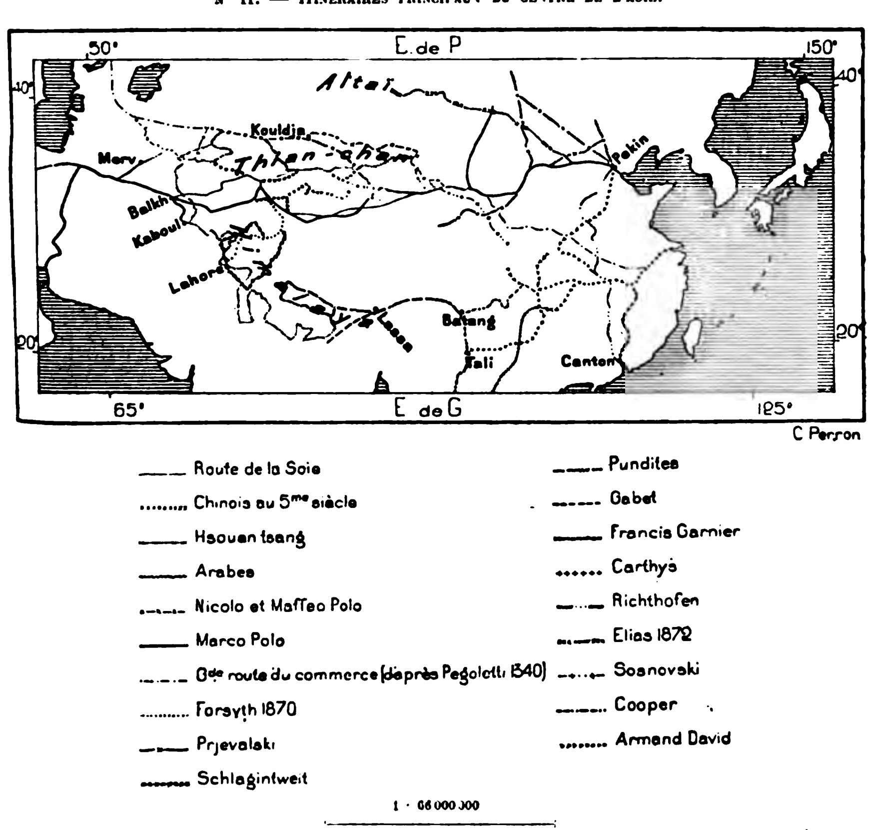
Lorsque Marco Polo traversa les solitudes du Pamir, une autre route plus septentrionale, d'Europe en Mongolie, avait été déjà parcourue par un grand nombre de marchands, de prêtres, d'ambassadeurs. Au milieu du treizième siècle, le centre de gravité de l'empire mongol, qui s'étendait de la mer du Sud à la mer Noire, se trouvait dans le voisinage de l'Altaï. Il était donc tout naturel que la route de commerce fût précisément celle qui aboutissait à Karakoroum, la capitale de l'immense État, et ce chemin était celui qu'avaient déjà suivi les hordes des Mongols et des Tartares, au nord du Thian-chan et dans la vallée du Yaxartes. C'est là que passèrent Plan de Carpin et Rubruk, l'envoyé de Louis IX. Les aventuriers occidentaux se pressaient alors autour de la tente impériale, et les relations entre l'Occident et le grand prince de l'Orient étaient si nombreuses, que l'on songea même à fonder une chaire de langue mongole à la Sorbonne de Paris[2].

La puissance mongole se divisa bientôt. Karakoroum cessa d'être une capitale et les ruines en furent oubliées dans la solitude. Néanmoins la route de Chine par le nord du Thian-chan et la porte de la Dzoungarie était toujours connue des marchands; Pegolotti et d'autres la suivirent au quatorzième siècle, et probablement elle aurait fini par acquérir une réelle importance économique, si l'attention des nations commerçantes n'avait été attirée vers les grandes découvertes par la voie de l'Océan. Quand la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, et celles du Nouveau Monde furent connues, quand il devint facile d'aller, sans autre danger que celui des naufrages, aux îles de l'or, des perles, des épices, les négociants cessèrent de regarder vers ces déserts redoutables de l'Asie lointaine, qui les séparaient des riches marchés de la Chine. Les longs et périlleux chemins de la Tartarie, de la Dzoungarie, de la Mongolie furent abandonnés, et c'est de nos jours seulement qu'est reprise l'œuvre de Marco Polo; mais

[1] Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde*.
[2] Abel Rémusat, *Rapports des princes chrétiens avec le grand empire des Mongols*, Mémoires de l'Institut, Acad. des Inscript., tome VI.

ceux qui la poursuivent sont nombreux, munis des ressources que donne la science, protégés par le respect qu'éprouvent les indigènes pour la puissance des nations d'Europe. L'espace à découvrir se rétrécit devant les pas des voyageurs, de décade en décade, d'année en année. La région mystérieuse du Pamir est déjà connue dans ses grands traits; la Chine du nord et de l'ouest a été parcourue dans tous les sens; toutefois certaines régions du Tibet sont toujours terre inconnue et bien des problèmes importants

N° 11. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX DU CENTRE DE L'ASIE.

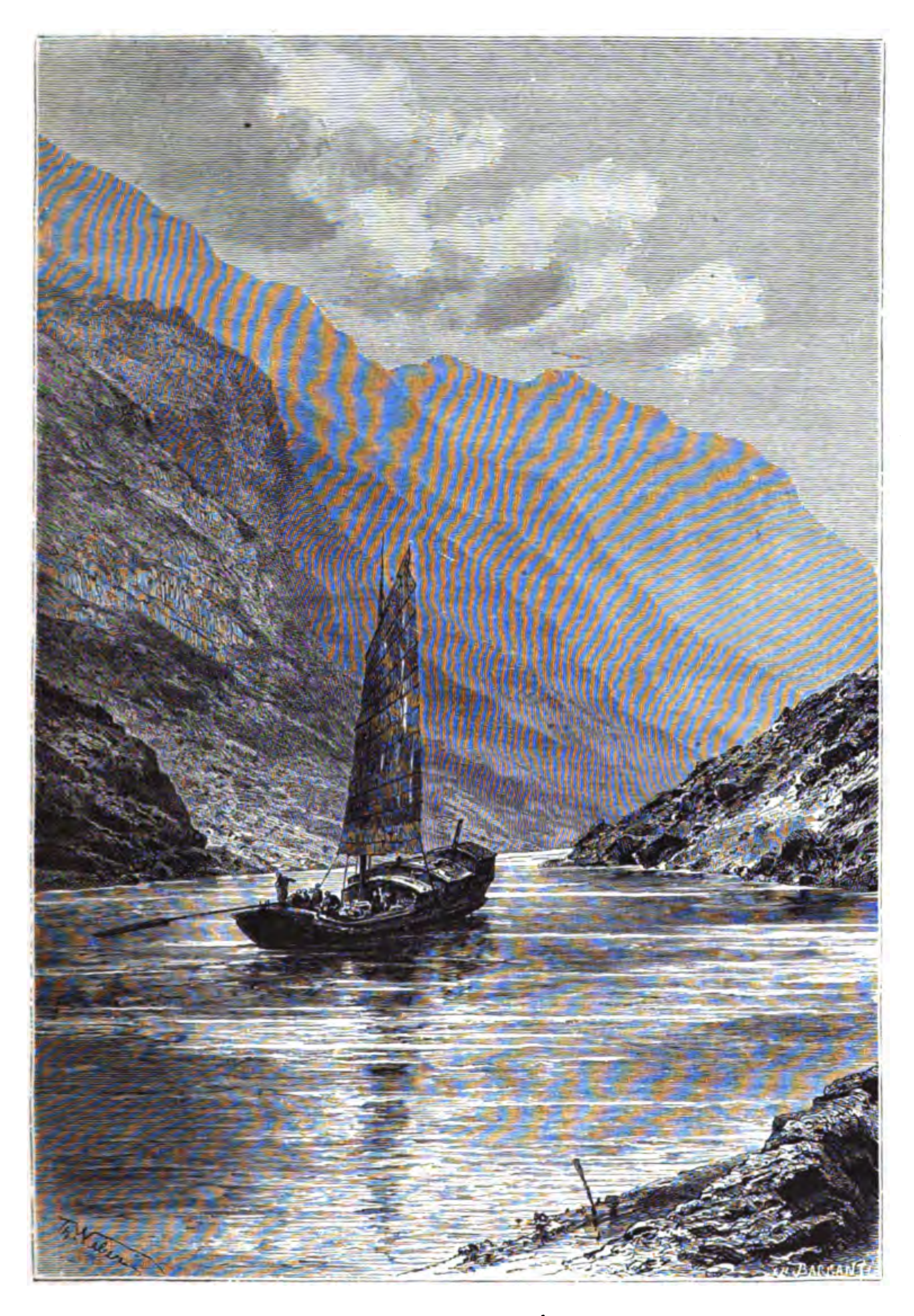



de géographie générale ne pourront être résolus tant que les explorateurs d'Europe n'auront pas visité ces contrées. On peut dire que l'Asie n'a pas encore d'unité géographique dans ses rapports avec l'histoire de l'homme, puisque les espaces du centre ne sont que partiellement connus et que le mouvement des peuples et des échanges continue de se faire par le pourtour océanique et les contrées littorales.

La découverte graduelle des contrées de l'intérieur et les progrès du commerce auront pour conséquence nécessaire de donner enfin au conti-

nent d'Asie cette unité qui lui manque, et par suite l'équilibre du monde entier s'en trouvera changé. Le jour n'est pas éloigné où des voies ferrées, continuant le réseau de l'Europe, uniront les villes du Bosphore à celles de l'Hindoustan, où les convois, sans rompre charge, iront des bords de la Vistule à ceux de l'Indus; des voyageurs se porteront en foule vers ces régions, maintenant inconnues, du Tibet oriental, où se voient certainement quelques-uns des phénomènes les plus grandioses de la vie planétaire, car c'est là que plusieurs fleuves considérables, fort rapprochés les uns des autres, descendent des plus hauts plateaux de la Terre pour gagner des plaines basses, soit par de prodigieuses cascades, soit par des rapides s'engouffrant dans les gorges à des centaines et des milliers de mètres de profondeur. L'Inde et la Chine, les deux contrées où les populations se pressent en plus grandes multitudes, entreront en relations directes; Calcutta et Chang-haï projetteront leurs routes de commerce à l'encontre l'une de l'autre.

Toutes ces révolutions économiques relèveront bien des cités qui s'étaient appauvries ou qui même avaient disparu, après que les voies de terre eurent été abandonnées pour les chemins plus sûrs et moins pénibles de l'Océan. Il est impossible que de grandes villes ne renaissent pas dans la Bactriane, dans la Sogdiane, là où la route maîtresse de l'Europe centrale et de l'Inde croisera celle qui mène vers la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte. Des Samarcande, des Bactres, des Hérat surgiront de nouveau, soit sur l'emplacement qu'occupent encore les débris des anciennes villes, soit dans quelque site voisin offrant les mêmes avantages géographiques. De même, la plaine des deux fleuves jumeaux, le Tigre et l'Euphrate, ne peut manquer d'avoir aussi sa Babylone ou sa Ninive, grâce au privilège exceptionnel que donne à cette contrée le multiple croisement de toutes les routes qui vont aboutir aux mers voisines, Méditerranée, mer Noire, Caspienne, golfe Persique et mer d'Arabie. Mais, outre les villes d'autrefois qui se relèveront de la poussière, des cités nouvelles naîtront dans l'Asie centrale. En ouvrant des chemins par-dessus les plateaux et dans les déserts qui séparaient autrefois les nations, des points vitaux se formeront spontanément, nouveaux centres de gravitation pour les peuples. Où se bâtiront ces grandes capitales, où viendront se rencontrer, comme dans une métropole commune, les Chinois et les Russes, les Hindous et les Européens? C'est là une question à laquelle on ne peut répondre encore, car la solution dépend non seulement des conditions du sol et du climat, mais aussi des rivalités politiques en lutte. L'Asie est un champ de bataille où doivent s'engager prochainement des conflits décisifs dans l'histoire des hommes.



LE YANG-TZE-KIANG SUPÉRIEUR

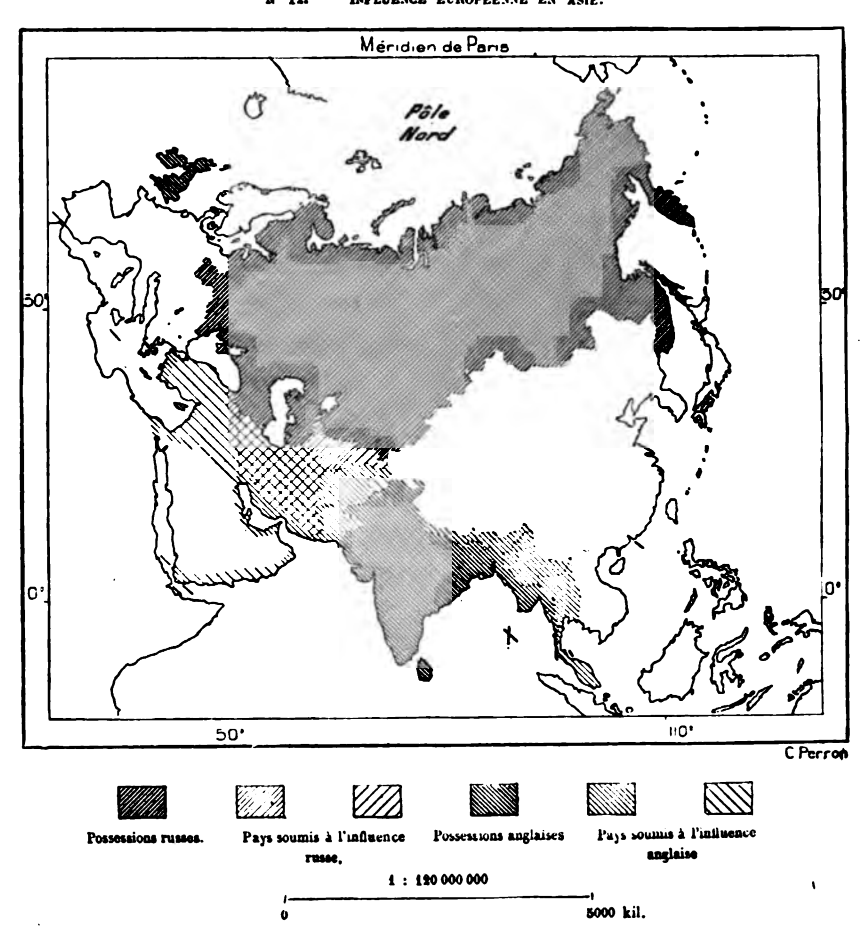
Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de Thompson.

L'influence européenne sur les populations d'Asie ne cesse de grandir, il est vrai, et le vaste continent de l'est semble à certains égards se transformer de plus en plus en une simple dépendance de la petite péninsule attachée à son extrémité occidentale. La puissance de l'Europe est représentée en Asie surtout par deux États rivaux, l'Angleterre et la Russie, fort différents l'un de l'autre par leurs traditions, leur situation politique, leurs intérêts. La Russie domine dans la zone du nord, l'Angleterre dans celle du midi, et divers petits peuples de ces régions, qui essayent de maintenir leur indépendance, sont attirés de force dans l'orbite de ces grands États. A l'extrême orient, le Japon, tout en gardant son autonomie politique, essaye de rivaliser avec les pays d'Europe pour la forme de tout son appareil administratif; mais le peuple chinois n'abdique en rien son individualité nationale, et sa puissance n'a été diminuée que pour un temps par l'invasion des étrangers et par les traités qui lui ont été dictés sur son propre territoire. L'Empire Chinois, renfermant peut-être à lui seul le tiers de la population du monde, le cinquième dans le seul bassin du Yang-tze-kiang, résiste déjà par la masse de ses habitants; mais ce demi-milliard d'hommes, dont les foules pourraient, par leur seule pression, étouffer des armées, possède aussi la force que donnent l'industrie, le travail, la patience; le bon sens, les habitudes réglées, l'infatigable ténacité, le rendent formidable à tous ses concurrents. Comparés aux Hindous, les Chinois ont l'avantage capital qui provient du mélange intime des races et de la cohésion nationale : ils ne sont pas vaincus d'avance par l'effet de leurs dissensions intestines, de leurs haines d'origine, de couleur et de caste; en outre, ils doivent à leur sobriété l'avantage de pouvoir s'acclimater mieux que les autres peuples dans les pays les plus divers : c'est une race qui dure et qui renaît des massacres. Ce n'est donc pas seulement entre l'Angleterre et la Russie, comme on le répète souvent, que se débat la question de prépondérance en Asie. La Chine promet d'être aussi tôt ou tard l'une des puissances en lutte pour la domination. Bien plus, la race chinoise ne peut manquer d'entrer en conflit avec les populations blanches d'Europe et d'Amérique sur les questions capitales de la civilisation et des mœurs, avant de pouvoir collaborer avec elles d'une manière active et consciente. De cet inévitable conflit résultera nécessairement un temps d'arrêt dans le progrès intellectuel de l'humanité[1], jusqu'à ce que les idées communes aux uns et aux autres et le point de départ fourni par la science permettent de se remettre en marche.

[1] Letourneau, *Encyclopédie nouvelle*.

Le conflit des trois grands États rivaux est encore retardé par l'immensité des espaces, en partie déserts, qui les séparent. Si la Chine est facilement abordable par mer, du moins est-elle parfaitement limitée du côté de la terre : elle a beaucoup plus de solitudes que de régions peuplées sur ses frontières qui regardent la Sibérie russe, et de ce côté la Russie n'a que des colonies bien peu populeuses et ne pouvant exercer sur la Chine aucune

N° 12. — INFLUENCE EUROPÉENNE EN ASIE.




pression politique. Entre la « Fleur du Milieu » du Yang-tze et l'Inde anglaise, ce ne sont pas des solitudes, mais des régions montagneuses encore inexplorées qui forment la zone de séparation. Dans la partie occidentale du continent, l'espace intermédiaire entre le territoire de la Russie et de ses vassaux et les frontières de l'Inde anglaise s'étend encore sur une largeur de plusieurs centaines de kilomètres, et les habitants qui le peuplent ont gardé leur indépendance politique : de part et d'autre, ils font vaillamment front aux envahisseurs anglais et russes qui cherchent à s'emparer des

points stratégiques du territoire. Des hommes d'État, usant de l'autorité de leur parole, soit en toute sincérité, soit en vue de décevoir leurs adversaires, ont même déclaré que cette zone intermédiaire serait toujours respectée par les deux puissances rivales et que les sentinelles avancées du Turkestan russe et de l'Inde anglaise ne couraient aucun risque de se rencontrer prochainement sur un col de l'Hindou-kouch ou vers les sources du Mourghab.

Au point de vue militaire, la Chine est encore très inférieure aux deux autres grandes puissances de l'Asie. Quoiqu'elle ait prudemment utilisé les vingt dernières années de paix extérieure pour réorganiser son armée, pour remplir ses arsenaux, fondre des canons, construire des navires cuirassés, il est probable qu'elle ne pourrait encore, hors de chez elle, se mesurer avec aucun État européen. En outre, le gouvernement chinois, dominé par l'étiquette, asservi aux traditions, se meut difficilement dans la voie nouvelle où l'histoire l'entraîne; mais il est du moins d'accord avec la nation pour ne pas laisser les étrangers s'emparer des richesses du sol et des bénéfices du commerce aux dépens des indigènes. Tout en accueillant les hommes du dehors avec les égards que commandent les traités, les Chinois ont su défendre contre eux leurs intérêts économiques. Ils acceptent successivement, sans se hâter, les inventions et les améliorations qui leur sont apportées; mais ils aiment à les appliquer eux-mêmes et peu à peu leurs éducateurs sont écartés. Grâce aux Européens, aux arts qu'ils ont enseignés, la Chine se trouve maintenant plus forte contre eux qu'au jour où ils se montrèrent pour la première fois dans ses ports. Tout en gardant le prestige que lui donne une durée immémoriale, née des conditions mêmes du sol, et sans ébranler les assises historiques de sa vie nationale, elle a pu se faire au milieu nouveau, accepter la lutte de civilisation à civilisation avec les peuples marchands qui sont venus ouvrir ses fleuves à coups de canon. Au point de vue matériel, le peuple chinois possède aussi la grande force que donne le nombre. Dans la Mandchourie, à Formose, dans les régions du centre, il conquiert peu à peu le territoire par la culture, et même dans plusieurs pays étrangers, où il n'émigre pas en familles, il n'en est pas moins devenu prépondérant. De leur patrie déjà trop pleine, les Chinois débordent sur l'Inde transgangétique, l'archipel de la Sonde, l'Australie, les îles Sandwich et les États-Unis.

Au contraire de la Chine, l'Angleterre ne peut lutter pour la domination de l'Asie par les masses profondes d'un peuple. Elle n'a que des mercenaires là où se trouve le siège de sa puissance dans le continent oriental. Cependant le territoire conquis est pour elle un point d'appui qui

lui donne une force énorme pour la résistance et pour l'attaque. D'abord elle recrute de puissantes armées dans son empire, où se presse plus de la sixième partie des habitants du globe, et prélève par l'impôt sur les paysans hindous un budget assez considérable pour n'avoir rien à demander au budget de la mère-patrie. Sans doute les Anglais ne peuvent compter sur l'affection des peuples qu'ils ont asservis, et même ils les méprisent trop pour la leur demander; évidemment aussi le jour viendra où les habitants de l'Hindoustan, suivant leur évolution propre, se débarrasseront du joug de l'Angleterre, mais ce jour semble encore éloigné. Les Anglais sont bien plus forts dans l'Inde qu'ils ne l'étaient avant l'insurrection des cipayes, en 1857, et cependant ce sont des troupes indigènes qui composent le gros de leur armée, et l'administration ne peut fonctionner que grâce aux Hindous et aux « Eurasiens » ou métis qui en occupent tous les grades inférieurs. C'est qu'il n'y a point encore de nation au-dessous des Anglais qui commandent; l'opinion publique n'a pu se former que çà et là, et reste dépourvue d'autorité dans un pays que les races et les castes partagent en une multitude de sociétés distinctes. Là aussi la division de tous fait l'empire de quelques-uns. Les Anglais, appartenant presque sans exception à la classe des riches et des puissants, n'ayant point autour d'eux de serviteurs de leur race, dont la condition diminuerait le prestige britannique, peuvent vivre à la façon des dieux et se meuvent dans un monde supérieur, bien au-dessus de la foule des asservis, qui les hait, mais qui tremble.

La question capitale pour l'Angleterre, indépendamment de toutes les alternatives de la politique intérieure, n'est pas seulement de maintenir son pouvoir dans l'Inde gangétique, c'est de réunir par des routes faciles et rapides les deux centres de son immense empire, « sur lequel le soleil ne se couche jamais ». Elle a besoin de se compléter géographiquement comme État : il y a de grandes lacunes dans son domaine immense. De Londres à Calcutta, le chemin n'est pas absolument assuré à ses flottes et à ses armées ; elle peut avoir à craindre une attaque de flanc si la Russie s'empare des Dardanelles et du bassin supérieur de l'Euphrate, ou si elle place des garnisons de Cosaques dans les forteresses de l'Afghanistan. Jusqu'à présent l'Angleterre a certainement, grâce à la vitesse de ses navires, un très grand avantage sur la Russie dans sa lutte pour la domination : des armées anglaises franchissent beaucoup plus rapidement la distance qui sépare la Tamise de l'Indus, que de faibles colonnes d'expédition russe ne peuvent traverser le désert, des bords de la Caspienne aux oasis du Mourghab. Quoi qu'en dise la carte, du moins en apparence, l'Angleterre est

beaucoup plus rapprochée de l'Inde que la Russie ne l'est du haut Oxus. La Méditerranée appartient aux flottes de la Grande-Bretagne, le canal de Suez n'est ouvert aux navires de toutes les nations que s'il convient à l'Angleterre de les laisser passer : cette même puissance commande dans la mer Rouge et sur les côtes de l'Arabie, elle domine aussi dans le golfe Persique et sur les rivages du Mekran. Mais les chemins de la mer ne lui suffisent point ; il lui faut posséder aussi ceux de la terre ferme. Elle ne peut disposer de ceux de l'Europe, d'Ostende à Salonique et à Constantinople, que par une alliance avec des puissances rivales de la Russie ; mais en Asie elle cherche à devenir directement maîtresse ; prenant virtuellement, pour l'avenir, une sorte d'hypothèque sur l'Asie Mineure, elle s'installe en maîtresse, par sa colonie de Chypre, à l'angle extrême de la Méditerranée, en face du grand coude de l'Euphrate, tandis qu'à l'orient elle s'empare, par de fortes positions, du Mekran, du Baloutchistan, et négocie l'amitié des souverains de l'Asie occidentale ; grâce à des pensions, elle compte les transformer graduellement en vassaux, sans avoir la dépense et le danger d'en gouverner les peuples, car elle possède aussi sur la Russie la grande supériorité que donne la force acquise des capitaux. Ses voies de communication s'établissent rapidement. La ville de Kandahar, d'où les garnisons anglaises peuvent surveiller tout l'Afghanistan, sera incessamment rattachée au réseau de l'Inde par un chemin de fer de 1000 kilomètres ; la moitié de la distance qui sépare Alexandrette de Calcutta sera franchie par les locomotives anglaises. De pareils efforts n'indiquent-ils pas que la destinée politique de l'Asie est en jeu ?

Plus lents dans leurs mouvements, parce qu'ils n'ont pas encore surmonté les obstacles que leur oppose la nature environnante, les Russes, considérés comme puissance militaire, ont sur leurs rivaux les Anglais des avantages d'une autre nature. Le territoire occupé par eux ne se compose pas de fragments épars : des côtes de la Laponie aux vallées du Pamir, il est d'une cohésion géographique parfaite ; aucune nation étrangère dont il faille acheter chèrement l'alliance ne s'interpose entre le centre de l'empire et ses possessions lointaines des bords de l'Oxus. En outre, une grande partie de la population qui habite les territoires conquis se compose de Russes, et, d'année en année, cet élément ethnographique s'accroît par la colonisation du sol. D'ailleurs les éléments indigènes ne sont nulle part assez considérables pour que le gouvernement russe ait à craindre de soulèvements, et le colon slave, dont les ancêtres se sont diversement croisés avec les « allogènes », ne se tient point superbement à l'écart des anciens possesseurs du pays : la fusion est impossible, à cause de la diffé-

rence des mœurs et, chez les mahométans, des préjugés religieux; mais au moins les orthodoxes russes et les mahométans de la Tartarie ne se figurent pas, comme les Anglais et les Hindous, appartenir à deux humanités distinctes. La cohésion nationale des populations de l'Asie russe ne semble pas plus difficile à réaliser que celle des habitants de la Russie d'Europe, tandis que l'on ne saurait s'imaginer actuellement les dominateurs anglais et leurs sujets de l'Hindoustan unis en un corps de nation. Il n'est pas douteux non plus que, dans un avenir prochain, les Russes n'arrivent, comme les Anglais, à donner par des routes, des lignes de puits et même des voies ferrées, plus de cohésion matérielle à leur empire asiatique. Le réseau des chemins de fer, qui s'arrête maintenant au nord du Caucase et sur les bords du fleuve Oural, prolongera ses lignes jusqu'aux seuils de l'Hindou-kouch, et de puissantes forces militaires pourront se masser en quelques semaines sur les frontières des pays où domine l'influence anglaise. Or ces frontières présentent encore bien des points faibles, notamment sur le plateau d'Iran et dans les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate. Que les deux puissances envahissantes le veuillent ou non, qu'elles essayent de hâter ou de reculer le moment du conflit, elles seront forcément entraînées à s'entrechoquer. Tous les petits États intermédiaires se déchirent et se brisent sous l'effort de la double attraction, et de l'un à l'autre empire les intrigues, les rivalités d'influence, les conspirations politiques, religieuses et commerciales, commencent sourdement la guerre qui devra tôt ou tard éclater au grand jour.

Ainsi des révolutions d'une importance capitale se préparent au centre de l'Ancien Monde. Les contrées de l'Asie où les hommes civilisés cherchent, à tort ou à raison, leur lieu d'origine, deviennent le théâtre d'un conflit politique suprême entre les deux nations les plus puissantes de l'Europe. Quelle que soit l'issue de la lutte, il est permis d'espérer que l'Asie antérieure et le monde hindou appartiendront définitivement au domaine de la civilisation occidentale et que désormais toutes les nations d'Europe et d'Asie accompliront leur évolution de concert, de manière à profiter des progrès les unes des autres. Grâce au retour de la culture occidentale vers le monde oriental, l'humanité consciente de son unité s'est agrandie; les révolutions politiques préparent au monde une destinée commune, une égale solution des problèmes relatifs à la vie des peuples.

## CHAPITRE II

### LA CAUCASIE

#### I

##### LES MONTAGNES DE L'ISTHME PONTO-CASPIEN.

Les monts Caucase ont été souvent considérés comme appartenant à l'Europe. Se dressant en rempart au nord de l'extrémité orientale du Pont-Euxin, ils devaient apparaître aux marins grecs comme nettement séparés de l'Asie, tandis que les commerçants établis sur les rives septentrionales du Pont-Euxin voyaient au contraire le Caucase borner au sud les grandes plaines de la Scythie. Dès cette époque, les géographes se demandaient si la limite naturelle entre les deux parties du monde était indiquée par le lit et les marais du Phase, dans la Colchide, ou bien par le détroit Cimmérien et le cours du Tanaïs[1]. D'ailleurs, les traditions ramenaient incessamment les regards de nos ancêtres hellènes vers ces montagnes, plus hautes que les deux Olympe, que l'Etna, l'Hémus et les grandes Alpes Les mythes grecs rattachaient l'histoire de la péninsule hellénique à celle de ces montagnes lointaines, comme pour y chercher les premiers éléments de la civilisation : c'est vers les côtes de la Colchide que se fit la fameuse expédition des Argonautes pour la conquête de la Toison d'Or, symbolisant les richesses de toute nature, aussi bien celles de la science que celles de l'industrie et du commerce. Les Hellènes voulurent aussi trouver dans ces montagnes de l'Asie leurs origines nationales. Deucalion, qui peupla la Grèce, était fils de Prométhée, et c'est à un rocher du Caucase que fut cloué ce Titan, coupable d'avoir soufflé l'étincelle divine dans la tête de

[1] Hérodote, *Histoires*, livre IV, 45.

l'homme. Une sorte de superstition, à laquelle le mythe de Prométhée n'est peut-être pas étranger, avait amené jadis les savants à donner le nom de Caucasiens à tous les blancs d'Europe et d'Asie, et à témoigner ainsi de la vénération instinctive des peuples pour ces montagnes qui s'élèvent sur les limites de deux mondes. On s'imaginait ce pays présumé de nos aïeux comme toujours habité par les représentants les plus purs de la race, et l'on parlait avec complaisance de leur beauté, de leur grâce, de l'élégance de leurs mouvements, comme si ces avantages corporels étaient le privilège de tous les peuples blancs. Le nom de Caucasiens, synonyme de Blancs, d'Aryens, ou Indo-Européens, n'a pas encore complètement disparu du langage ordinaire.

Depuis que les voyages de Pallas et d'autres explorateurs ont révélé le véritable relief de la contrée, il n'est plus permis de douter que le Caucase appartienne à l'Asie[1]. Il reste nettement séparé de l'Europe par la profonde dépression dans laquelle les eaux du Manîtch, tantôt séjournent, tantôt s'écoulent lentement, et qu'emplissaient, avant la période géologique actuelle, les flots du détroit ponto-caspien. Au sud, le système du Caucase, quoique gardant son caractère de chaîne distincte, se rattache par des promontoires et une haute arête transversale aux montagnes de l'Asie Mineure, et forme par conséquent le massif avancé de tout le continent. Il est également certain que par l'histoire de leurs habitants les monts Caucase font partie du monde asiatique. Avant la puissante intervention des Russes, les peuples de la Transcaucasie, Géorgiens, Mingréliens, Arméniens, Kourdes et Turcs, regardaient principalement vers le sud, et c'est avec les populations de la Perse et de l'Anatolie qu'avaient lieu la plupart de leurs alliances et de leurs conflits. Quant aux habitants proprement dits de la région caucasienne, ils sont proportionnellement plus nombreux sur le versant du sud, tourné à la fois vers le soleil et vers les plaines arrosées, fécondes et populeuses. Les pentes inclinées vers l'Europe sont les plus pauvres en villages, et les terres basses qui s'étendent à leur pied sont en certains endroits de véritables solitudes. En s'emparant de la région du Caucase, le gouvernement russe a donné l'unité administrative à ces terres asiatiques, et tout naturellement le centre de gravité de l'ensemble s'est trouvé à la base méridionale des monts Caucase : c'est là que se concentre la force d'attaque de l'empire russe contre les autres pays de l'Asie antérieure. Récemment un lambeau considérable du territoire turc a été annexé par la force des armes à la

[1] Humboldt, *Asie centrale*; — Carl Ritter, *Asien*, I, p. 16.

Transcaucasie, et cette moitié de la Caucasie, déjà la plus populeuse, est devenue presque aussi considérable en étendue que celle du nord. Elle est plus grande, si l'on y comprend, comme le fait l'administration russe, la province du Daghestan, située pourtant au nord de la crête caucasienne[1].

Il est peu de chaînes qui aient un caractère d'unité plus remarquable que le Caucase, le Kok-kaf ou le Kaf-dagh des Tartares et des Turcs, partie de cette « chaîne qui entoure le monde », d'après les mythologies orientales[2]. Lorsqu'on le contemple des steppes lointaines de Mozdok ou de Yekaterinogradsk, se développant d'un horizon à l'autre, il apparaît comme un rempart aux mille créneaux étincelants. Les poètes lui donnent le nom de « Mont » Caucase, comme s'il n'était qu'une seule et formidable montagne, se prolongeant d'une mer à l'autre, sur un espace d'environ 1200 kilomètres. On l'appelle aussi le « Grand » Caucase pour le distinguer des massifs irréguliers du « Petit-Caucase », ou mieux de l'Anti-Caucase, qui s'élèvent au sud de la Transcaucasie, par delà le bassin de la Koura. Et certes le Caucase mérite bien le surnom de « Grand ». Le marin qui vogue vers les rives orientales de la mer Noire, le Russe ou le Tartare qui cheminent dans les steppes voient grandir peu à peu les monts : ceux-ci ne sont d'abord qu'une vapeur à peine visible, un nuage qui se confond avec les brouillards des marais, puis ils prennent des contours précis, ils s'individualisent en saillies distinctes dont on voit les neiges, les forêts, les ravins; bientôt ils bornent l'horizon, dépassent la zone des nues, des vents et des orages, cachant le soleil dans une moitié de sa course, menaçant la plaine de leurs éboulis et de leurs avalanches, lançant en cascades et en rapides les eaux bruyantes de leurs torrents. Les Russes, habitués à la vue des plaines et des coteaux modérés, ne peuvent qu'être saisis à la vue de ces hautes cimes qui semblent appartenir à une autre nature que celle de leur patrie; naguère ils étaient d'autant plus émus, que dans les vallées de ces montagnes vivaient des hommes qu'il fallait combattre depuis des générations, et que la poésie entourait du charme que donnent toujours la vaillance et la beauté. La littérature russe garde les traces profondes de

[1] Étendue et population de la Caucasie russe :

| | Superficie, d'après Stebnitzkiy. | Population probable en 1880. | Pop. kilom. |
|---|---|---|---|
| Ciscaucasie | 222 241 kil. car. | 1 920 000 hab. | 8.7 hab. |
| Daghestan | 28 589 » » | 500 000 » | 17.5 » |
| Transcaucasie (avec Kouba) | 188 358 » » | 3 250 000 » | 17.3 » |
| Nouvelles conquêtes | 26 590 » » | 200 000 » | 7.5 » |
| Ensemble | 465 778 kil. car. | 5 870 000 hab. | 12.5 hab. |

[2] Klaproth, *Tableau du Caucase*.

cette influence que la vue du Caucase et la guerre contre ses tribus exercèrent sur les imaginations. Pouchkin chanta les paysages des montagnes circassiennes; Lermontov raconta surtout les traditions et les mœurs des habitants et plaça dans le Caucase la scène de son roman, *le Héros de notre temps*, qui eut une si grande part dans le développement intellectuel de la jeunesse. Que d'hommes, et parmi les meilleurs de la Russie, sont allés mourir au Caucase comme Lermontov, persécutés pendant leur vie, et d'autant plus honorés après leur mort!

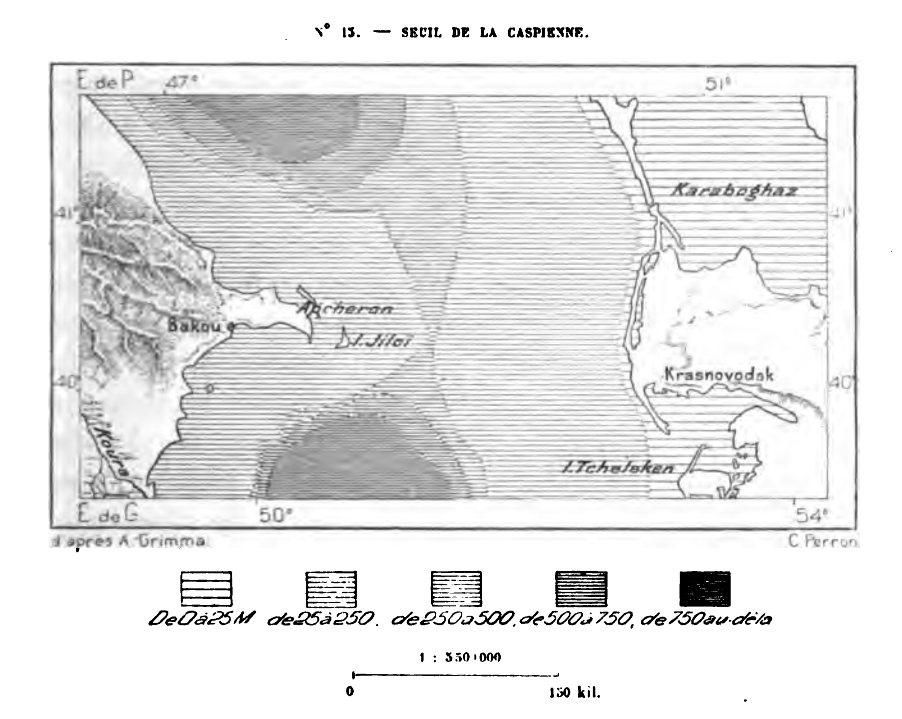
L'orientation générale du Caucase, celle du sud-est au nord-ouest, ne subit que de faibles inflexions. Dans son ensemble, la chaîne suit bien la même direction que les monts de la Perse, la plupart des crêtes de l'Asie Mineure et tant d'autres systèmes montagneux du continent. L'origine du Caucase se rattache donc aux lois qui ont plissé une grande partie de la surface de l'Ancien Monde. D'ailleurs, le rempart caucasien, dans la formation des terres environnantes, a plus d'importance encore que ne le montre son relief apparent. Avec une régularité dont aucune autre chaîne n'offre d'exemple, il se prolonge au delà de ses roches saillantes par des buttes d'argile que vomissent des lacs souterrains de boue toujours en ébullition volcanique. Des deux côtés une péninsule basse, frémissant sous la pression des matières enfermées, se continue dans la mer : à l'ouest, c'est la péninsule de Tamañ; à l'est, celle d'Apchéron. La première est à peine séparée d'une autre presqu'île, celle de Kertch, projetée par les monts de la Crimée, tandis que la seconde se poursuit dans la Caspienne par des îlots volcaniques, puis par un seuil immergé qui sépare nettement les deux grandes cavités marines du nord et du sud : de part et d'autre, la sonde descend à 400 mètres plus bas que sur la ligne de prolongement du Caucase. Sur la rive orientale de la mer, le cap auquel se rattache le seuil sous-caspien, au nord de la péninsule de Krasnovodsk, est le point de départ d'une chaîne de hauteurs, montagnes, collines, simples rochers ou rebords escarpés de plateau, qui continuent exactement la ligne du Caucase jusqu'à la vallée du Mourghab, entre Merv et Hérat [1]. C'est par ces hauteurs et celles du nord de l'Afghanistan que le système du Caucase est relié à celui de l'Hindou-kouch.

Comme les Pyrénées, auxquelles il ressemble par son orientation, sa principale crête en dents de scie, sa position dans un étranglement des terres entre deux bassins maritimes, le Caucase peut être considéré comme se partageant en deux segments de longueur inégale; mais si l'échancrure

[1] Abich. *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1863.

qui forme la limite naturelle entre le Caucase occidental et le Caucase oriental n'est pas située vers le milieu de la chaîne, du moins se trouve-t-elle à peu près exactement à égale distance des deux mers. Cette dépression intermédiaire de la chaîne est celle où passe la grande route militaire, entre la Russie européenne et Tiflis. Sur le méridien de ce passage, le Caucase, rétréci de côté et d'autre, n'a plus même 100 kilomètres de largeur entre les deux plaines opposées, tandis qu'à l'est et à l'ouest la région haute occupe, du nord au sud, un espace beaucoup plus considérable : dans le

N° 13. — SEUIL DE LA CASPIENNE.




Caucase occidental, l'épaisseur de la chaîne est deux fois et, dans le Caucase oriental, deux fois et demi plus forte qu'à l'étranglement intermédiaire de la chaîne[1]. Le Caucase de l'ouest, le moins large des deux, est cependant le plus élevé : c'est dans cette partie du système montagneux que se dressent les principaux sommets du Caucase, ceux qui dépassent en hauteur la croupe du mont Blanc, suprême en Europe. Ils sont au nombre d'au moins six : l'Elbrous, le Kochtan-taou, le Dikh-taou, le Kazbek, l'Ouchba et l'Aghich-taou[2].

[1] Semonov, *Geograf. Statist. Slovar' Rossiiskoï Imperii.*

[2] Altitude des principaux sommets du Caucase :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Elbrous | 5 646 mètres. | Kazbek | 5 045 mètres. |
| Kochtan-taou | 5 211 » | Ouchba (Besotch-mta) | 5 027 (?) » |
| Dikh-taou | 5 158 » | Aghich-taou ou Adich-taou | 4 876 (?) » |

Le Daghestan, c'est-à-dire le « Pays montagneux » par excellence, qui constitue la région la plus importante du Caucase oriental, est plus bas que le haut Caucase de l'ouest, mais il est plus inégal, plus tourmenté, et les rameaux issus de la crête centrale y rayonnent en divers sens, de manière à présenter un véritable labyrinthe de vallées. Jadis on s'imaginait que les monts de l'isthme ponto-caspien avaient une beaucoup plus grande élévation. D'après Aristote, les sommets les plus fiers du Caucase brillaient à la lumière du soleil quatre heures après que les plaines étaient déjà dans l'ombre. Encore au milieu du dix-septième siècle, des écrivains donnaient aux grands pics caucasiens 80 kilomètres de hauteur[1].

Les anciens géographes croyaient la chaîne composée dans son ensemble d'une arête simple et non interrompue; mais les études d'Abich, de Khodźko et des autres géodésiens qui ont parcouru la contrée et en ont mesuré les pics, prouvent que le relief général du Caucase est plus compliqué. La chaîne est formée presque partout de deux arêtes, et même, en plusieurs endroits, de trois et de quatre arêtes, parallèles entre elles ou faiblement divergentes, que des nœuds rattachent les unes aux autres de distance en distance : c'est là une formation analogue à celle de la Cordillère des Andes; toutefois les espaces enfermés entre les chaînes parallèles du Caucase sont beaucoup moindres en étendue que les plateaux limités par les crêtes andines. Ces hautes régions du Caucase ont pour la plupart la forme de cirques ou de cratères allongés, dans lesquels se rassemblent les premières eaux et d'où elles s'échappent par une gorge profonde, ouverte dans l'une des parois. On considère comme la chaîne maîtresse celle qui sert de faîte de partage entre les torrents, quoique, en plusieurs parties du système montagneux, elle ne soit point la plus élevée. Ainsi l'Elbrous s'élève au nord de l'arête principale, sur l'un des massifs latéraux. On peut dire qu'au point de vue orographique le plus haut sommet du Caucase est le Kochtan-taou, car ce mont, non encore gravi, se dresse sur l'arête de séparation entre les deux versants : c'est aussi la plus haute cime granitique du Caucase. Entre les sources de la Koubań et l'Adaï-kokh, située à 170 kilomètres plus à l'est, l'arête de partage n'a pas une brèche qui entaille les monts à une altitude moindre de 3000 mètres. Le premier seuil du Caucase, qui se trouve au-dessous de cette hauteur, à 2862 mètres, est le col de Mamisson, situé précisément à l'une des brusques interruptions de la chaîne maîtresse, sur un chaînon transversal qui la rejoint aux montagnes de Zikari. A l'orient de ce passage, les seuils de

[1] Riccioli, *Geographia reformata*.

2000 à 3000 mètres sont nombreux. La triangulation générale du Caucase, depuis longtemps achevée, a permis de reproduire assez exactement sur les cartes le relief exact des chaînes, de leurs cirques intermédiaires et des dentelures de la crête. Cependant le travail d'exploration n'est pas achevé; il reste encore à décrire dans le Caucase bien des sites admirables. Depuis l'année 1868, l'Elbrous et le Kazbek ont été escaladés par les Anglais Freshfield, Moore et Tucker, accompagnés du guide français Devouassoud, de Chamonix; d'autres gravisseurs ont accompli des exploits du même genre : la neige de la plupart des grands pics a été foulée; mais les membres des « clubs Alpins » ont encore bien des ascensions à faire, surtout dans le Caucase occidental.

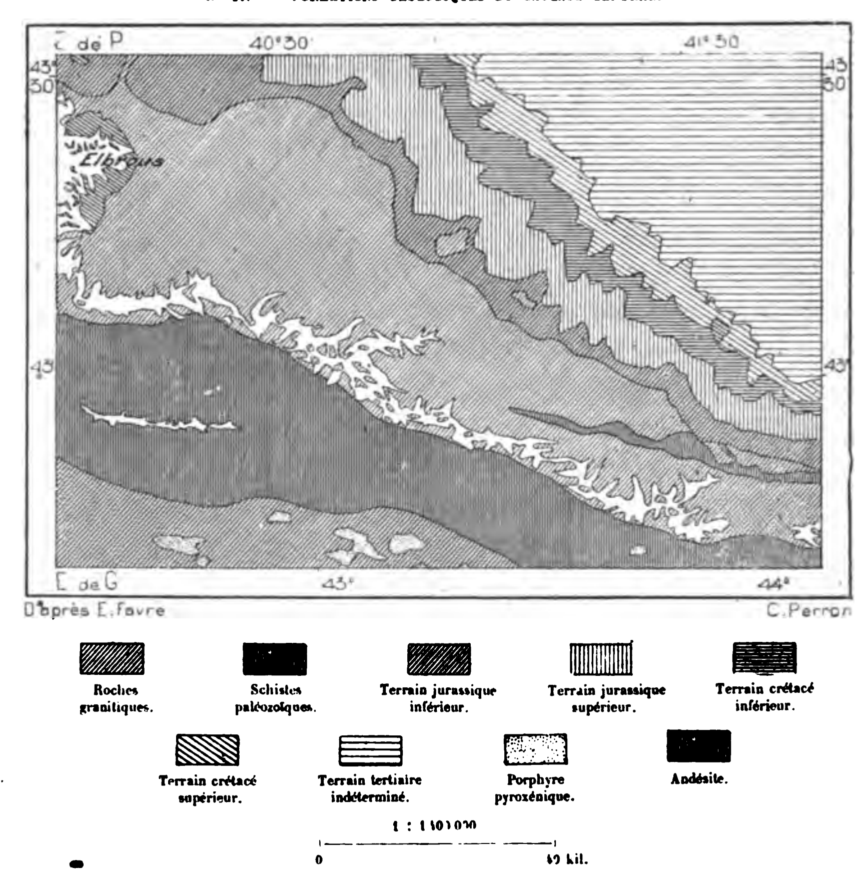
Au nord et au sud, les déclivités du Caucase diffèrent beaucoup. Celle qui regarde vers le sud est plus brusque en moyenne que la pente septentrionale s'abaissant vers les steppes du Manîtch. De l'arête maîtresse à la plaine basse qu'arrose la Koura, la distance est deux fois moindre que de cette même arête aux campagnes du Soulak et du Terek. A l'occident, un contraste analogue existe entre les deux versants, celui du sud qui domine les sinuosités du Rion, celui du nord qui s'incline par degrés vers la Koubañ. Mais de ce côté surtout la pente est fort inégale. Près de la grande crête, elle est interrompue par les saillies des crêtes parallèles, et, plus bas, par les ressauts de hautes terrasses calcaires qui ressemblent aux glacis d'un rempart, et qui se continuent de la mer Noire à la mer Caspienne, au devant de toute la chaîne, d'une manière assez confuse en beaucoup d'endroits, mais avec une singulière netteté de profil autour de l'hémicycle occidental du haut Terek. Il se forme ainsi comme une immense vallée, entre les avant-monts de formation jurassique et la grande chaîne[1]. La déclivité de ces glacis tournée vers la steppe est très douce, tandis que la face qui regarde la montagne est coupée par de soudains précipices. Les torrents descendus des cirques supérieurs ne peuvent traverser les terrasses avancées du « Caucase tcherkesse[2] », comprises sous le nom général de « Montagnes Noires », que par de profondes cluses, dans lesquelles mugissent les eaux rejetées de roche en roche; il en est dont les parois s'élèvent à plus de mille mètres de hauteur presque verticale. Ces fragments de terrasses, découpés par l'eau des torrents, ont aux yeux des Caucasiens beaucoup plus d'importance que les hautes montagnes de la chaîne, parce que les prairies et les bois en sont répartis

[1] Chodzko, *Zapiski Kavkazskavo Otdela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, VI, 1864.
[2] Koch, *Reise durch Russland nach dem Kaukasischen Isthmus.*

en propriétés : chacun de ces fragments a son nom, tandis que la plupart des sommets de la crête restaient innommés : naguère les gens de la plaine ne savaient en désigner que deux, l'Elbrous et le Kazbek[1].

La régularité du Caucase n'est pas seulement celle du relief général, elle existe aussi dans les grands traits de la formation géologique, du moins sur le versant septentrional. La chaîne principale se compose surtout de

N° 14. — FORMATIONS GÉOLOGIQUES DU CAUCASE CENTRAL.




schistes cristallins, appuyés çà et là sur des granits et diminuant en étendue, dans la direction de l'ouest à l'est. Le chaînon transversal du Souram, qui réunit le Caucase à l'Anti-Caucase, est également formé de roches cristallines; mais de ce côté les assises géologiques sont loin de s'aligner avec la même régularité que sur le versant du nord. A droite et à gauche des montagnes de la grande arête caucasienne, les saillies des versants consistent principalement en assises calcaires et siliceuses de diffé-

[1] Kupffer, *Voyage dans les environs du mont Elbrous.*

rents âges, jurassiques, crétacées, éocènes; au nord, les terrains pliocènes et modernes des steppes viennent recouvrir ces couches de formation antérieure. Les vallées de l'Ouroukh, du Terek, du Baksan, sont toutes semblables entre elles par les assises des rochers qui les dominent. Les torrents naissent en des cirques arides et sauvages, formés par les granits, puis ils traversent les marnes et les grès entre des vallons semés de nombreux villages, et s'engagent dans une cluse à parois calcaires, par-dessus lesquels on aperçoit les forêts et les pâturages. Au delà s'étend le terrain de la steppe, dans lequel les torrents se réunissent au Terek[1]. Vers le milieu de la chaîne, là où elle est rétrécie et comme étranglée entre le Daghestan et le Caucase occidental, une sorte de golfe géologique pénètre dans la haute vallée du Terek : en cet endroit un vaste plateau horizontal de grès tertiaire s'avance en péninsule au milieu des assises crétacées. L'attraction des montagnes s'exerce avec beaucoup de force dans cette partie du Caucase : entre Vladikavkaz, à la base septentrionale, et Douchet, au midi de la chaîne, la déviation du fil à plomb vers les roches intermédiaires est de 38 secondes[2].

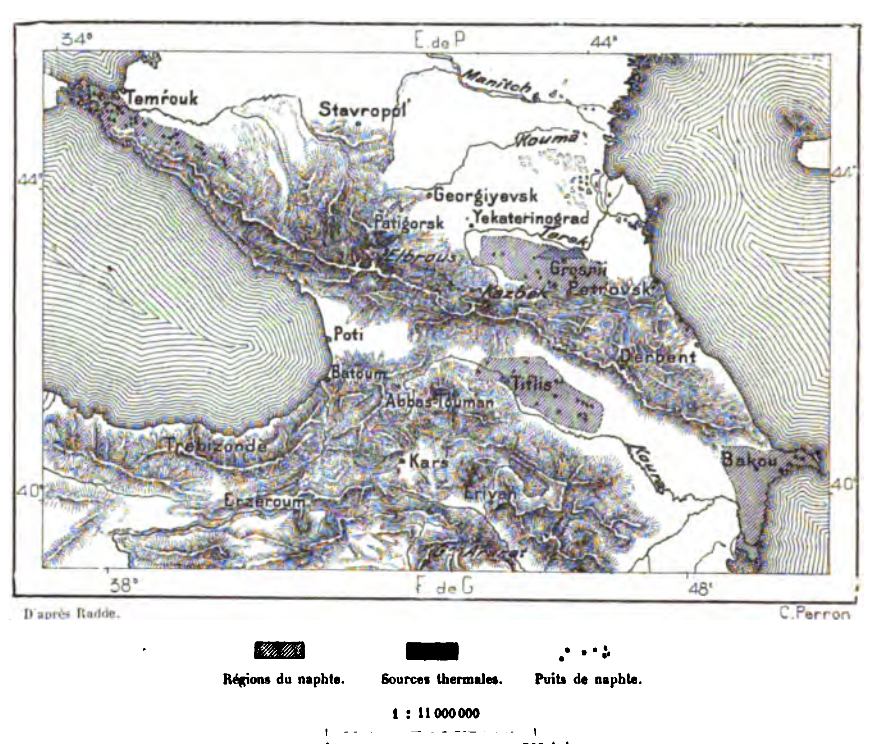
Des porphyres, injectés des profondeurs dans les parties élevées du Caucase, dressent leurs escarpements jusque dans la région des neiges. Des laves plus modernes se sont fait jour aussi dans la partie centrale de la chaîne, principalement sur le versant méridional. Au nord, le plus haut sommet du Caucase, l'Elbrous, est un ancien volcan, qui flambait probablement à l'époque où la mer Noire et la Caspienne étaient encore unies par le détroit du Manîtch, soit à la fin de la période tertiaire, soit au commencement de la période suivante : le mont se termine par une espèce de cirque en forme de fer à cheval, que les gravisseurs croient être un cratère en partie effondré. Le Kazbek est un cône de trachyte, et les sommets des « Montagnes Rouges » qui se groupent au sud de ce colosse sont des volcans; la route qui longe l'Aragva passe au pied de basaltes en colonnes[3]. L'activité volcanique ne s'est pas entièrement perdue dans le Caucase : non seulement les deux extrémités de la chaîne sont bordées de boues effervescentes, les salses et les sources de naphte sont aussi fort nombreuses et jaillissent de lacs souterrains disposés d'une manière symétrique des deux côtés de la chaîne. Les sources thermales sont parmi les plus abondantes que l'on connaisse; mais la plupart d'entre elles ne paraissent pas être en rapport avec les foyers volcaniques situés sous le

[1] E. Favre, *Mémoires de la Société helvétique des sciences naturelles*, tome XXVII, 1876.
[2] Stebnitzkiy, *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, tome VI, 1870, n° 1.
[3] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase.*

Caucase ; elles ont jailli le long des lignes de fracture des rochers[1], parallèlement à l'axe des monts ou bien dans le sens de l'est à l'ouest.

Des tremblements de terre, d'origine probablement volcanique, se produisent à des intervalles rapprochés dans les vallées de l'Araxe et de la Koura. En outre, des soulèvements réguliers du sol ont eu lieu aux deux extrémités de la chaîne caucasienne. Les falaises escarpées qui dominent le petit port de Petrovsk, dans le Daghestan, sont marquées de lignes horizontales qui furent taillées jadis par le heurt continu des vagues, et

N° 15. — RÉGIONS DU NAPHTE ET DES SOURCES THERMALES DANS LE CAUCASE.

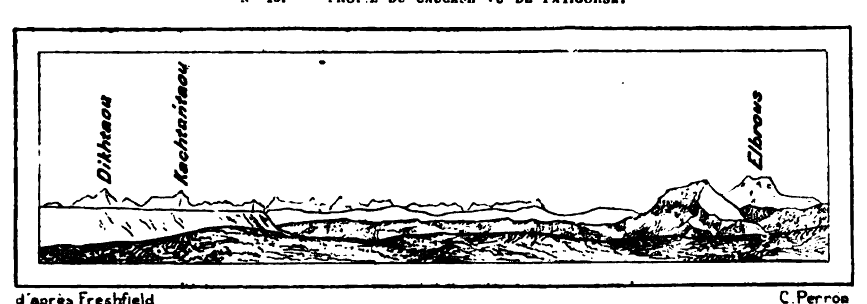



dont la hauteur, d'environ 90 mètres, est bien supérieure à celle du seuil ponto-caspien du Manitch. Sur les côtes de l'Abkhasie, les traces des mouvements de la rive sont aussi de toute évidence : jusqu'à la hauteur de 150 mètres, se voient d'anciennes terrasses marines, plages abandonnées, en tout semblables à celles que vient laver actuellement le flot de la mer Noire. Les sources marécageuses qui suintent du sol à cette hauteur renferment des crustacés des mêmes espèces, *mysis* et *gammarus*, que

[1] Abich, *Beiträge zur Kenntniss der Thermalquellen in den Kaukasischen Ländern.*

celles qui habitent actuellement la mer Noire et l'on attribue la présence de ces animaux à une ancienne communication avec la mer, à moins qu'il ne faille y voir l'effet d'un semis d'œufs apportés par des oiseaux, aux plumes de leurs pattes ou de leur queue. Le petit lac Abraou, près de Novo-Rossiisk, contient aussi une faune demi-marine qui s'est adaptée peu à peu à l'eau douce. Peut-être les oscillations du sol qui ont soulevé ces lacs ont elles eu lieu pendant la période quaternaire, mais des mouvements récents se sont certainement produits. Les débris de constructions que l'on voit dans les alluvions près de Soukhoum-kaleh, au-dessus et au-dessous du niveau de la mer, prouvent que, depuis l'époque historique, le sol s'est d'abord abaissé sous le flot marin, puis qu'il émergea et qu'il s'affaisse de nouveau[1]. Les ruines d'un fort sont aujourd'hui couvertes

N° 16. — PROFIL DU CAUCASE VU DE PATIGORSK.




d'après Freshfield C. Perron

de 5 à 6 mètres d'eau, et l'on retrouve même un grand mur à la profondeur de 10 mètres. La mer rejette constamment après les tempêtes des monnaies, des anneaux et d'autres objets antiques. Les riverains, qui ont l'habitude d'explorer la grève après chaque bourrasque, ont même découvert dans le sable une couronne d'or. Il y a donc eu en cet endroit, soit un affaissement graduel, soit un effondrement local[2]. Dans le port de Bakou, on constate des effets analogues : les restes d'un édifice se voient encore près du littoral.

Les collines avancées du Caucase ne s'élèvent pas à une hauteur suffisante pour cacher la vue de la grande crête aux habitants de la plaine. Des steppes de Stavropol, à plus de 200 kilomètres de distance, on voit l'Elbrous se dresser isolément comme une tente blanche érigée à l'horizon. Pendant des lieues et des lieues, les voyageurs qui font route vers le sud le voient incessamment grandir dans le ciel, sans qu'à droite ou à gauche

[1] Prendel, *Zapiski Novo-Rossiiskavo Obchtchestva*, tome V, 1879, n° 2.
[2] Tchernavskiy, *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, tome XIII, 1877, n° 5.

une autre pointe révèle l'existence de l'arête du Caucase. Quand on aperçoit enfin la grande chaîne, elle se dresse majestueuse, sévère, presque terrible d'aspect, n'ayant de diadème neigeux que sur les pics suprêmes, maïs çà et là striée d'avalanches : elle n'a pas la grâce et la variété des massifs alpins. Beaucoup plus étroit et plus simple dans son architecture que le système des Alpes, le Caucase ne peut qu'être plus uniforme. Ses montagnes ont en général des pentes plus raides, coupées d'escarpements à pic; les parois verticales du Wetterhorn, dans les Alpes bernoises, présentent une apparence toute caucasienne[1]. Cependant le Caucase n'a pas de grandes cascades comme les Alpes; ses monts sculptés par les eaux ont déjà fourni un lit régulier à tous les torrents[2].

Le manque de massifs séparés et de grandes vallées intermédiaires prive le Caucase de lacs semblables à ceux des Alpes; il n'y a même pas de ces vasques lacustres, comme on en rencontre tant dans les montagnes de la Suisse et du Tirol. Quant aux lacs d'eau douce qui s'étendaient au pied des monts, dans les plaines des deux versants, ils se sont vidés depuis la période glaciaire. Un de ces anciens lacs, contemporain des éruptions volcaniques de la contrée[3], est celui que remplacent maintenant les campagnes de Vładikavkaz et d'Ałagir, dans la vallée du Terek. Un autre lac, non moins vaste, emplissait au sud le bassin de la Kartalie, entre Souram et Mtzkhet, et disparut lors de la rupture des barrages qui arrêtaient les eaux de la Koura. Toute la vallée de l'Ałazań et celle de son tributaire, l'Aïrî-tchaï, qui vient à sa rencontre dans la cavité longitudinale ouverte au sud du Caucase, étaient également remplies d'eau, et le lac ne put trouver une issue que par une cluse s'ouvrant à angle droit dans les contreforts avancés du Caucase. Toutes les vallées fluviales qui descendent du Caucase, celles de la Koubań et de ses affluents, le Zelentchouk, la Łaba, la Bełaya, de même que celles de la Koura, notamment au bassin d'Akhaltzîkh, servirent de réservoirs à des eaux lacustres[4] : on peut dire pour ce pays, comme pour beaucoup d'autres, que « toutes ses rivières sont des lacs étranglés, des fjords rétrécis[5]. » L'Anti-Caucase, vaste plateau montueux ou bien ensemble de massifs irréguliers et dirigeant leurs axes vers des angles divers, offre par cela même beaucoup plus de dépressions sans issue et contraste par ses lacs avec la chaîne ponto-caspienne.

[1] Douglas Freshfield, *Travels in the central Caucasus*
[2] Otto Krümmel, *Globus*, 1879, n° 7.
[3] Abich, *Trümmer- und Geröllablagerungen*.
[4] Stebnitzkiy, *Izv'estiya Kavkaz. Otd'ela Rousak. Geogr. Obchtchestva*, tome V, 1877-1878.
[5] Kropotkin, *Notes manuscrites*.

Quoique plus hauts en moyenne que ceux des Alpes, les pics du Caucase sont proportionnellement beaucoup plus dépourvus de neiges et de glace, non seulement à cause de leur latitude plus méridionale et d'autres conditions du climat, mais aussi à cause de l'étroitesse des crêtes supérieures et du manque de cirques où les neiges puissent s'étaler en vastes névés, réservoirs de glaciers[1].

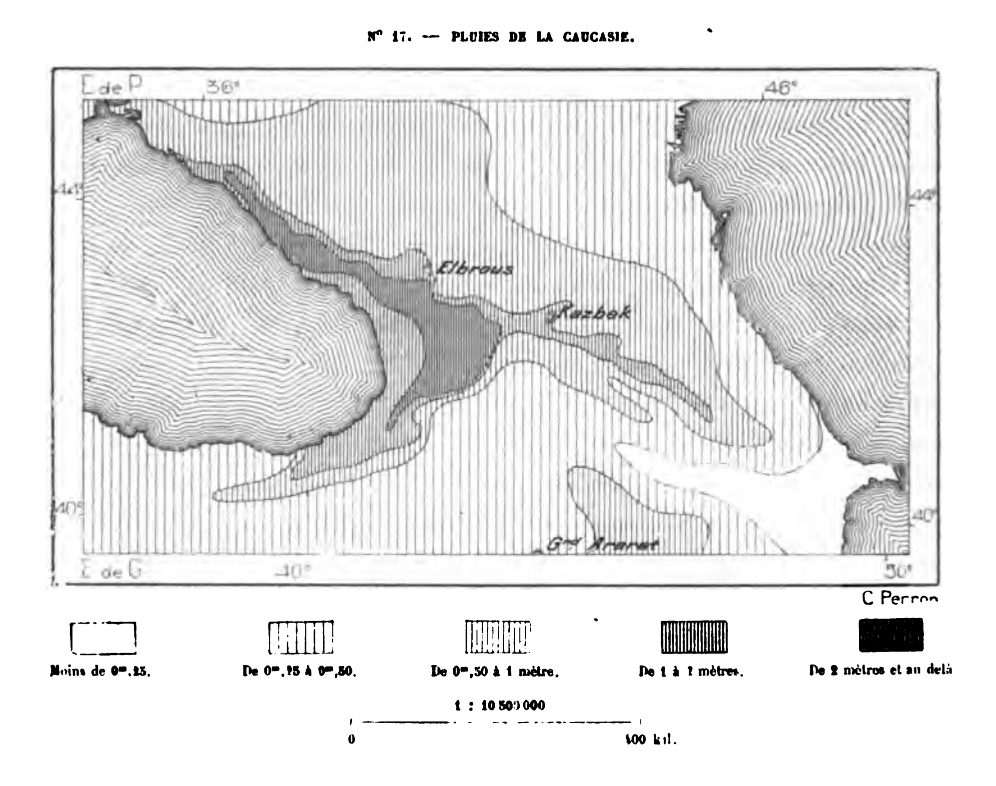
Sur les pentes caucasiennes, la limite des neiges persistantes varie singulièrement dans les diverses régions montagneuses de la Caucasie, suivant la latitude, l'exposition, l'abondance des neiges et des pluies, la direction et la force des vents, la position de la montagne par rapport à l'ensemble du massif. L'écart entre les hauteurs de la ligne des neiges dans l'ensemble de la Caucasie, ne serait pas moindre de 1830 mètres, puisque, d'après Radde, cette ligne descend jusqu'à l'altitude de 2540 mètres sur les flancs occidentaux du Garibolo, chaînon du Caucase qui se projette au sud du Passis-mta, tandis que, d'après Parrot, on ne l'atteint qu'à la hauteur de 4370 mètres, sur la pente nord-occidentale du Grand-Ararat. Le mont Ałagöz, qui s'élève dans l'Anti-Caucase à la hauteur de 4100 mètres, est complètement libre de neiges en été. Dans le Caucase même, le naturaliste Ruprecht a pu gravir, jusqu'à 3800 mètres, le versant méridional des montagnes, sans rencontrer un seul névé; mais c'était dans la partie orientale de la chaîne, sur les déclivités tournées vers la Caspienne : du côté de la mer Noire, les vents humides couvrent fréquemment de neige les pentes tournées au sud. Dans quelques-unes des hautes vallées du bassin du Rion la hauteur de neige tombée pendant l'hiver ne serait pas moindre de 5 à 7 mètres[2]. En tenant compte de toutes les différences locales, on peut marquer la limite moyenne des neiges persistantes sur les pentes méridionales du Caucase par une ligne oblique s'élevant de 2900 mètres à 3300 mètres, dans la direction de l'ouest à l'est. Sur la face opposée, s'inclinant vers les steppes du Manîtch, une autre ligne oblique est tracée sur les flancs des montagnes, de 3300 à 3900 mètres[3]. La moyenne d'élévation de la limite des neiges persistantes est à peu près de 600 mètres plus haute dans le Caucase que dans les Pyrénées, situées pourtant sous la même latitude. Ce contraste doit être attribué à la plus grande sécheresse du climat annuel, du moins sur le versant septentrional de la montagne, et à la chaleur des étés caucasiens[4]. La partie constamment neigeuse de la

[1] E. Favre, *Glaciers de la chaîne du Caucase*, Bibl. universelle, 15 janv. 1869.
[2] G. Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge*.
[3] Stebnitzkiy, *Isvestiya Kavkaz. Otd'. Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome V, 1877-1878.
[4] Khodzko, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 5.

chaîne commence à l'Ochtek ou Ochten, dans le Caucase occidental, et se prolonge jusqu'au Kazbek : au delà, les cimes isolées[1] sont les seules qui gardent leur blancheur pendant toute l'année. D'après Moritz Wagner, la rougeur crépusculaire des montagnes brillerait avec beaucoup moins d'éclat sur le Caucase que sur les Alpes, à cause de la moindre proportion des neiges[2].

Les stations météorologiques établies sur divers points du Caucase ont permis de mesurer approximativement la diminution d'humidité qui force

N° 17. — PLUIES DE LA CAUCASIE.




la limite des neiges à se relever graduellement de l'ouest à l'est de la chaîne, à mesure que les vents pluvieux s'éloignent de la mer Noire et se rapprochent du Caucase oriental, où dominent les vents continentaux. Dans le Caucase tourné vers le Pont-Euxin, il tombe, sous forme de pluie et de neige, une quantité d'eau près de trois fois plus considérable que dans la partie centrale de la contrée[3], et six, huit, même dix fois supérieure à celle que l'on observe dans le bassin de la Koura et dans la péninsule d'Apché-

[1] Stebnitzkiy, *Mittheilungen von Petermann*, 1875.
[2] *Der Kaukasus.*
[3] Stebnitzkiy, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, IX, n° 5 ; — Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase.*

ron ; parfois six mois s'écoulent sans qu'il tombe une seule goutte de pluie dans le bassin inférieur de la Koura. L'influence des vents pluvieux de la mer Noire ne s'étend pas au delà des monts Mesques ou de Souram, qui rejoignent à l'est de Koutaïs l'arête principale aux massifs de l'Anti-Caucase. Quant à la Caspienne, elle ne fournit qu'une très faible quantité de pluie et de neige aux monts orientaux de la chaîne. Il est vrai que le vent continental du nord-est emprunte une certaine quantité de vapeur d'eau à la Caspienne, mais il la dépose presque en entier sur les premiers contreforts du Caucase, au pied des massifs élevés du Daghestan. Chaque voyageur a pu remarquer qu'en partant de Vładikavkaz ou d'Ałagir, par un temps pluvieux, il trouve d'ordinaire le beau temps en se rapprochant de la haute chaîne; en descendant des montagnes, c'est le contraire : quittant l'air sec et le ciel serein, il entre sous la voûte des nuages gris, dans l'atmosphère humide[1].

Quoique la grande chaleur de l'été contribue, avec les vents secs, à relever la limite moyenne des neiges persistantes dans le Caucase bien au-dessus de celle des Pyrénées, il ne faut pas en conclure que la température moyenne de ces montagnes dépasse celle des Pyrénées ou même des Alpes[2]. Il semblerait naturel qu'il en fût ainsi, à cause de la latitude méridionale du système caucasien ; mais les vents froids du nord-est, non tempérés par l'action des vents chauds du sud-ouest, qu'arrêtent les plateaux de l'Asie Mineure, abaissent la température normale du Caucase. Le

[1] Statkovskiy, ouvrage cité.

[2] Températures et hauteurs d'eau pluviale en Caucasie, d'après Voyeïkov, Stebnitzkiy, Statkovskiy :

| | | Altitude. | Tempé-rature. | Température ramenée au niv. de la mer. | Eaux pluviales. | Période d'observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Caucase occidental. | Koutaïs | 147m | 14° 85 | » | 2m398 | 5 années |
| | Sotchi | 22,5 | 14° 33 | » | 2,098 | 3 » |
| | Poti | 6 | 14° 69 | » | 1,760 | 4 » |
| | Redout-kaleh | 6 | 14° 44 | » | 1,608 | 22 » |
| | Novo Rossiisk | 4 | 13° 44 | » | 0,762 | 2 » |
| Caucase central et oriental. Ciscaucasie. | Vładikavkaz | 678 | 9° 03 | 14° 17 | 0,920 | 5 » |
| | Ałagir | 701 | 8° 05 | 14° 16 | 0,972 | 22 » |
| | Patigorsk | 516 | 9° 37 | 13° 73 | 0,548 | 5 » |
| | Stavropol | 589,5 | 8° 62 | 13° 30 | 0,677 | 9 » |
| | Derbent | » | 14° 16 | » | 0,370 | 2 » |
| Transcaucasie. | Souram | 731 | 9° 61 | 14° 61 | 0,558 | 25 » |
| | Tiflis | 109 | 12° 67 | 14° 73 | 0,471 | 25 » |
| | Bakou | 18 | 15° 30 | » | 0,238 | 10 » |
| | Yelizavetpol | 458 | 12° 89 | 15° 18 | 0,209 | 25 » |
| | Aralikh (près de l'Ararat) | 833 | 11° 40 | 15° 52 | 0,152 | 22 » |
| | Chemakha | 679 | 11° 13 | 15° 20 | 0,380 | 25 » |
| | Choucha | 1122 | 8° 01 | 15° 58 | 0,528 | 22 » |
| | Alexandropol | 1469 | 5° 35 | 15° 13 | 0,316 | 25 » |

climat oscille autour d'une même moyenne en Caucasie et en Suisse; mais les extrêmes s'écartent beaucoup plus dans la région ponto-caspienne que dans celles de l'Europe centrale. Tandis que dans les stations météorologiques de la Suisse la différence des températures entre l'été et l'hiver est de 18 à 19 degrés seulement, elle a été de 27 degrés, en 1876, dans la ville thermale de Patigorsk.

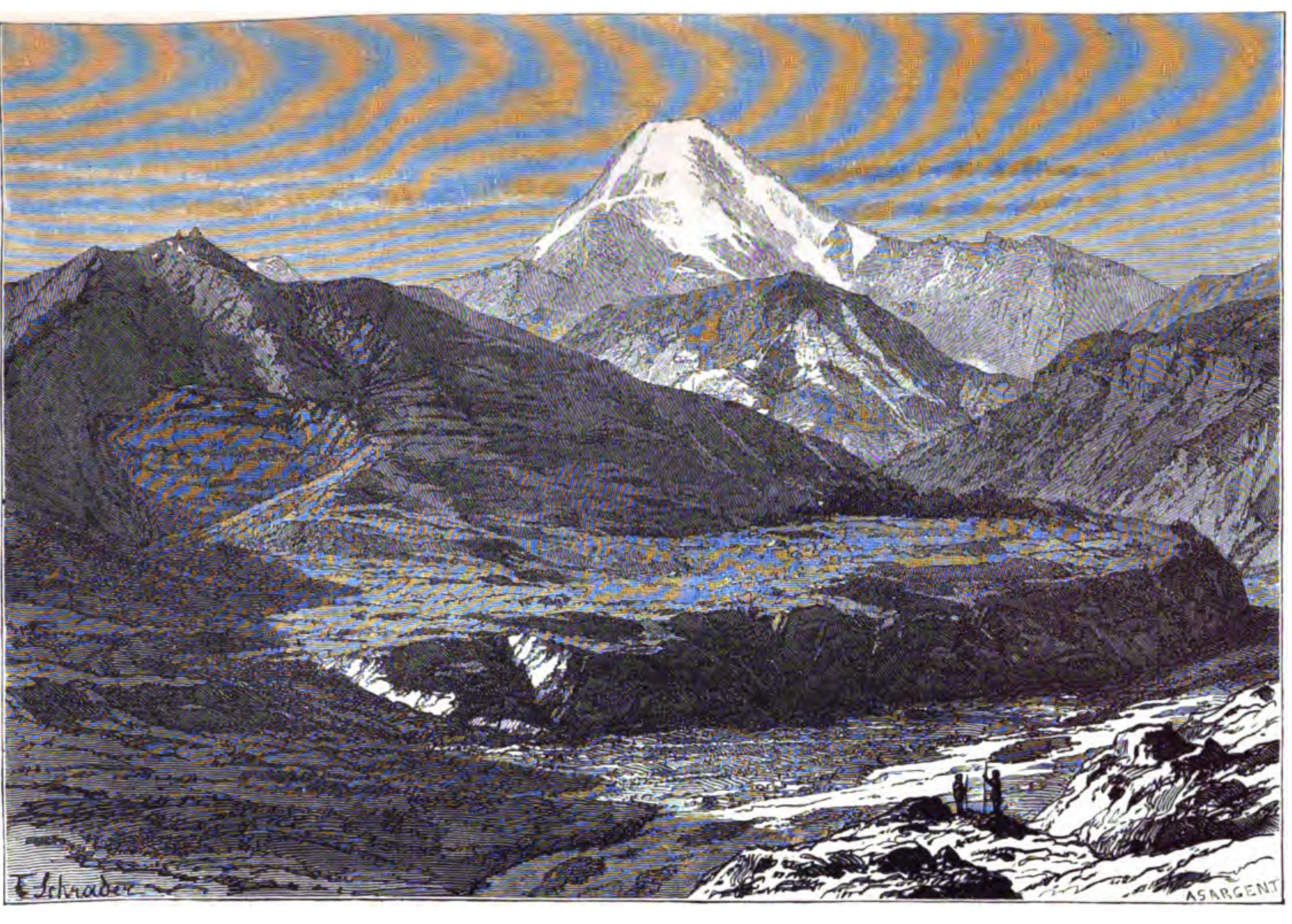
La pauvreté des névés fait la rareté des glaciers. Dans la région des hauts pics neigeux, et principalement autour de l'Elbrous, ils sont nombreux cependant et l'on pourrait ne pas quitter la glace sur une distance de 200 kilomètres, entre le Djouman-taou et le Kaltber, au-dessus de la vallée de l'Ar-don. Le glacier qui descend le plus bas vers la plaine est celui de Kaltchi-don ou Karagan, qui s'épanche de l'Adaï-kokh dans la haute vallée de l'Ouroukh; Freshfield connaît en Suisse un seul glacier, celui d'Aletsch, qui l'égale en longueur. Mais en moyenne les fleuves de glace du Caucase s'arrêtent à 2410 mètres d'altitude, à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la limite correspondante dans les Alpes de la Suisse : au contraire de la neige, ils descendent plus bas sur le versant septentrional que sur celui du midi; la cause en est le relief général des monts, qui sont coupés brusquement au sud et s'inclinent en longues vallées vers le nord[1]. Cependant sur le versant méridional s'épanchent aussi quelques beaux glaciers, notamment dans la haute vallée de l'Ingour, occupée par les Libres-Svanes. Dans la chaîne orientale, d'autres glaciers, peu connus d'ailleurs, descendent du Teboulos-mta et des sommets voisins. On en voit aussi dans les montagnes de Bogos, et le dernier, à la langue bifurquée, se montre à l'est, sur les flancs du Chah-dagh[2]. Des traces irrécusables du passage d'anciens glaciers prouvent que dans la chaîne caucasienne, aussi bien que dans les autres systèmes montagneux de l'Europe, les fleuves

[1] Stebnitzkiy; — Favre, ouvrages cités.

Limite inférieure des principaux glaciers du Caucase, d'après Abich, en 1876 :

| Glacier | Altitude | | Glacier | Altitude | |
|---|---|---|---|---|---|
| Oułoukham (ouest de l'Elbrous). | 2659 | mètres. | Tcherek . . . . . . . . . . | 2059 | mètres. |
| Kitchkinakol. . . . . . . . . | 2384 | » | Bissinghi. . . . . . . . . . | 2130 | » |
| Baksan (est de l'Elbrous) . . . | 2325 | » | Tzea-don. . . . . . . . . . | 2004 | » |
| Terskol. . . . . . . . . . . | 2625 | » | Kaltchi-don. . . . . . . . . | 1739 | » |
| Irik. . . . . . . . . . . | 2552 | » | Tetnould (sources de l'Ingour) . | 1954 | » |
| Ouroukh-don (est de l'Elbrous). | 2610 | » | Stepan Tzminda (est du Kazbek). | 2898 | » |
| N. du Passis-mta. . . . . . . | 2565 | » | Devdoraki (nord du Kazbek). | 2239-2311 ?) | » |
| S. de Passis-mta. . . . . . . | 2245 | » | Bogos . . . . . . . . . . . | 2659 | » |
| Psekan-sou . . . . . . . . . | 2210 | » | Bilinghi . . . . . . . . . . | 2428 | » |
| Adoul . . . . . . . . . . . | 2225 | » | Chah-dagh . . . . . . . . . | 3165 | » |

[2] Abich, *Zapiski Kavk. Old'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, vol. VII; — Stebnitzkiy, *Izv'estiya*... tome V, 1877-78.

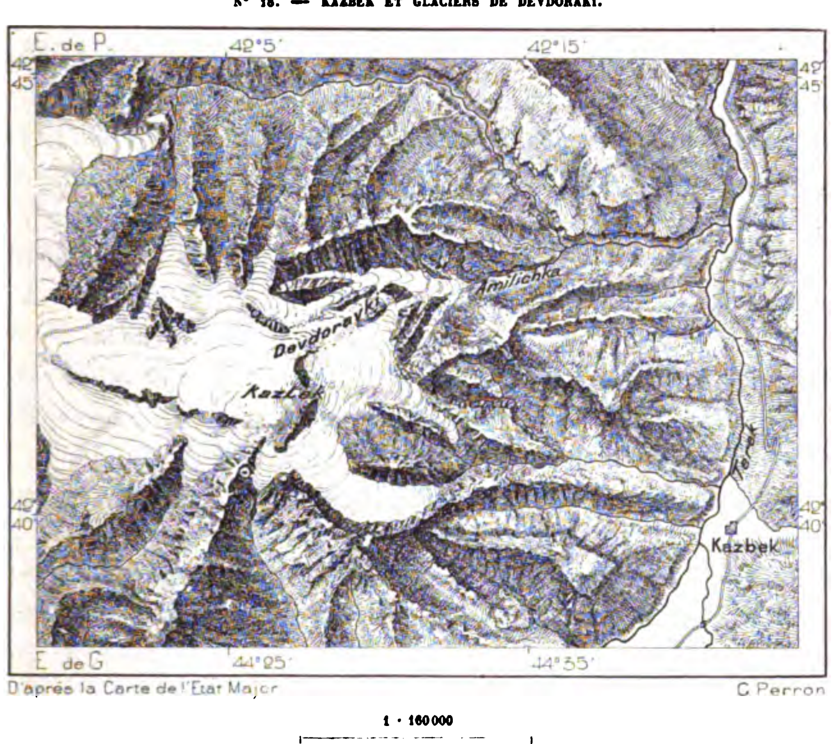



LE KAZBEK. — VUE PRISE DE LA STATION DE KAZBEK

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie

congelés descendaient beaucoup plus avant dans les vallées, principalement sur le versant du nord ; près de l'issue des vallées de la Małka, du Baksan, du Terek, on voit des blocs erratiques arrêtés à une faible hauteur sur les pentes des promontoires qui dominent les plaines. La pierre de Yermołov, près de l'issue septentrionale de la gorge de Dariał, a 29 mètres de longueur et son volume est de 5655 mètres cubes. A Vładikavkaz même et jusqu'à 8 kilomètres au nord, on voit encore des blocs

N° 18. — KAZBEK ET GLACIERS DE DEVDORAKI.




erratiques de 8 mètres de long. Dans la Svanie, les hauts villages, situés maintenant à 2 kilomètres de l'extrémité des glaciers, sont construits avec les débris de moraines délaissés par les glaciers d'autrefois[1]. Dans la période contemporaine, le recul est certain : en vingt-cinq ans, de 1849 à 1875, le Baksan a remonté de la cote 2240 à la cote 2525; de 1861 à 1873, le Bissinghi s'est relevé de 2006 à 2130 mètres.

Actuellement, le glacier le plus connu du Caucase et celui que voient le plus souvent les voyageurs, est le Devdoraki ou Devdoravki, un des huit qui descendent du Kazbek : on l'aperçoit à plus de 5 kilomètres à l'ouest

[1] E. Favre, ouvrage cité.

de la vallée que parcourt le Terek et que suit la route militaire de Vladikavkaz à Tiflis. Dans son cours inférieur, ce glacier est sujet à des crues rapides qui restèrent longtemps inexpliquées. L'écoulement des glaces du Devdoraki provient de ce que le couloir d'Amilichka, par lequel devrait s'épancher le bas glacier, est trop étroit pour laisser passer la masse comprimée. Celle-ci s'accumule en une digue énorme, à plus de 200 mètres d'élévation le long des parois; mais quand la pression des eaux retenues devient trop considérable, la digue cède, et le tout, eau, glaces et pierres, s'écroule par le ravin très incliné de l'Amilichka et vient barrer le cours du Terek d'une masse boueuse qui n'a plus rien de l'aspect du glacier. Depuis 1776, la masse s'est écroulée six fois, comme le glacier de Giétroz, dans les Alpes du Valais. Le dernier éboulis de glaces, qui eut lieu en 1832, barra la gorge du Terek sur 2 kilomètres de large jusqu'à 100 mètres de haut. Le torrent, qui d'autres fois avait été retenu plusieurs jours[1], s'arrêta seulement pendant huit heures devant cette digue, qu'il finit par percer d'une immense voûte; mais la masse entière, évaluée à 16 millions de mètres cubes, mit plus de deux années à fondre en entier[2]. Pendant les treize années qui se sont écoulées de 1863 à 1876, le glacier recommença son mouvement vers la vallée : il a progressé de 230 mètres, tandis que tous les autres glaciers du Caucase observés par Abich ont reculé, comme ceux des Alpes, pendant la même période. La moyenne du mouvement dans le fil du courant glaciaire n'a été trouvée que de 10 centimètres par jour, tandis qu'elle est en moyenne de 30 centimètres dans la mer de Glace, au Mont Blanc. M. Statkovskiy propose de rendre désormais impossibles les écroulements du Devdoraki, en échancrant les parois du ravin de l'Amilichka, de manière à faciliter le passage aux glaces : celles-ci, continuant de cheminer vers l'aval en s'accommodant, grâce à leur plasticité, à la forme de la gorge qui les enferme, ne formeront plus barrage à la partie supérieure du glacier et se fondront régulièrement avant d'atteindre la vallée du Terek, transversale au ravin par lequel s'épanche le Devdoraki.

Si la limite inférieure des glaces est plus élevée dans le Caucase que dans les Alpes, quoique la température moyenne des deux systèmes orographiques soit à peu près la même, la végétation forestière monte plus haut sur les pentes des montagnes ponto-caspiennes : jusqu'à 2320 mètres[3] en

[1] Klaproth, *Voyage au Caucase et en Géorgie.*
[2] Abich, Statkovskiy, Stebnitzkiy, Khatissian, etc.
[3] Gustav Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge.*

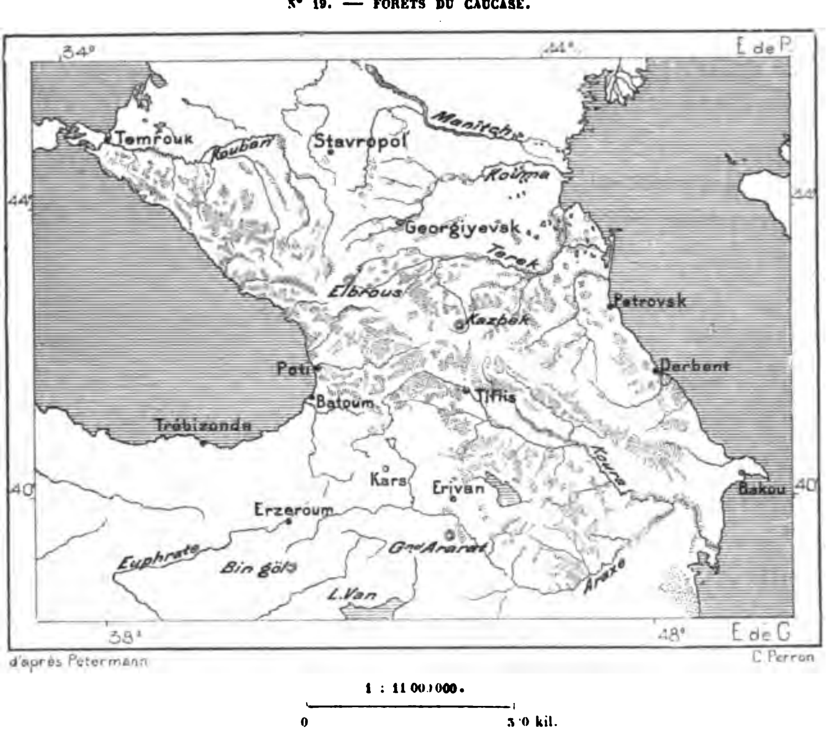
moyenne croissent de véritables arbres, au delà desquels, en s'élevant vers les neiges, on voit encore des azaléas ou des rhododendrons aux fleurs éclatantes, de petits daphnés à la tige ligneuse, des tapis d'oxalis d'un vert éclatant, puis les plantes alpines des pâturages. La zone des arbres est plus haute sur le versant du nord que sur celui du sud, grâce sans doute à la plus grande humidité des pentes, qui, tout en recevant moins de pluie, la perdent beaucoup moins par l'évaporation. Parfois une crête aiguë sépare nettement des fourrés, au nord, de pâturages, au sud. Tandis que sur les montagnes de l'Europe centrale les arbres qui s'avancent le plus haut vers la région des neiges sont des pins rampants à feuillage toujours vert, et dans les montagnes de la Sibérie, suivant les régions, le mélèze, le cèdre ou le *betula nana*, des bouleaux à feuilles caduques sont les derniers représentants des forêts dans le Caucase. Les grands bois des pentes, s'étageant et s'entremêlant en proportion de la chaleur et de l'humidité qui conviennent aux différents arbres, se composent principalement de bouleaux et de conifères, d'érables, de tilleuls, de frênes, de charmes, de hêtres, de chênes, de châtaigniers. Le buis, cet arbre dont le bois si précieux s'exporte surtout en Angleterre, d'où il est réexpédié dans toute l'Europe, constitue dans certaines forêts de la basse Transcaucasie des masses de végétation vraiment impénétrables : tout le littoral de la mer Noire, entre Poti et Nikolaya, est couvert de buis dont l'odeur pénétrante emplit l'atmosphère. L'arbuste caucasien par excellence est l'*azalea pontica*, l'une des gloires de la flore terrestre. Cette admirable plante, dont le feuillage d'automne, d'un rouge de sang, contraste avec le vert sombre des sapins, occupe sur les pentes des montagnes une zone d'au moins 1800 mètres de hauteur verticale, entre les coteaux avancés et les pentes de plus de 2000 mètres. En quelques endroits de la chaîne, l'azaléa disparaît pour faire place au rhododendron. On racontait autrefois et l'on répète encore, que le miel de l'azaléa est vénéneux : après en avoir goûté, des hommes auraient été enivrés soudain, parfois même atteints de folie furieuse. Ces récits, transmis de siècle en siècle et confirmés encore par Klaproth[1], sont considérés par un grand nombre de voyageurs comme erronés ou reposant sur des faits tout exceptionnels. Dans la Kabarda, où des propriétaires ont des milliers de ruches, nul ne parle de ces propriétés malfaisantes du miel de l'azaléa[2].

Sur les pentes inférieures, la vigne sauvage s'enroule aux troncs des

[1] *Voyage au Caucase et en Géorgie.*
[2] Lamberti, *Relatione della Colchide.* 1661.

arbres, et ses pampres, mêlés à d'autres lianes, festonnent les branchages. Peut-être la vigne est-elle originaire de ces contrées, où la tradition juive raconte qu'un patriarche pressa la première grappe et connut le premier l'ivresse du vin. On croit aussi que le noyer a pour lieu d'origine les vallées de l'Imérie. En aucun pays du monde on ne trouve une aussi grande quantité d'arbres portant des fruits à pepins et à noyaux; dans les forêts de la Kartalie, au sud-ouest du Kazbek, se voient même plusieurs espèces de ces arbres, inconnues ailleurs, qui n'ont pas encore été améliorées par la culture

N° 19. — FORÊTS DU CAUCASE.




1 : 11 000 000.

0 — 500 kil.

et dont les baies aigrelettes seront peut-être transformées un jour en fruits savoureux[1]. Le Caucase est par excellence le pays des arbres fruitiers; autant les forêts de la Mingrélie, que les marchands d'Europe n'ont pas encore dévastées, sont opulentes de feuillage, autant ses jardins sont riches en fleurs et en fruits, auxquels des horticulteurs de l'Occident donneraient facilement une saveur exquise. Mais, de l'ouest à l'est, des humides rivages du Pont-Euxin au littoral desséché de la Caspienne, la végétation diminue par degrés : les forêts sont de moins en moins nombreuses, à mesure qu'on approche de l'extrémité orientale de la chaîne ; les

[1] Koch, *Reise durch Russland nach dem Kaukasischen Isthmus.*

arbres sont plus petits et plus clairsemés; le vent des steppes brûle les herbes, et les rayons du soleil se reflètent sur la roche nue. Quelques plantes de la Russie croissent péniblement dans le Caucase, même aux altitudes où elles trouvent une température moyenne égale à celle de leur patrie. Les soldats russes ont pu acclimater les légumes des jardins d'Europe autour de leurs fortins, dans les hautes vallées de la Svanie, mais presque partout le bouleau bien aimé, qui rappelle la patrie lointaine, reste un arbre chétif[1]

De même que les plantes sauvages, celles que l'homme cultive s'élèvent beaucoup plus haut sur les pentes du Caucase que sur celles des Alpes, grâce à la chaleur plus grande de l'été. Dans la région que traversera peut-être le tunnel du futur chemin de fer caucasien, entre le bassin de l'Ar-don et celui de la Lakhva, tous les hauts villages sont entourés de champs d'orge jusqu'à une altitude dépassant de beaucoup deux kilomètres. Près du village de Kołota, en Ossétie, la limite extrême des champs d'orge a été déterminée par la triangulation à 2470 mètres; plus au sud, vers les pentes de l'Ałagöz, on moisonne encore cette plante à près de 2500 mètres d'altitude[2]. De même, le froment est cultivé dans les vallées du Caucase jusqu'à 2000 mètres, soit à plus de 1000 mètres que dans les Alpes, le maïs atteint à 900 mètres et la vigne mûrit encore encore ses grappes à la hauteur de 1090 mètres, près du village de Kourta, en Ossétie : c'est à la cote de 750 mètres, dans la vallée de l'Ałazań, que l'on obtient les meilleurs crus de la Kakhétie[3].

Mainte forêt du Caucase a disparu pour faire place aux cultures, mais il en est plus encore que l'on a détruites, sans les remplacer par des céréales, des vignes ou des arbres fruitiers. Dans les districts les plus riches en forêts, le travail de déboisement s'est fait de la façon la plus barbare. Pour ne pas se donner la peine d'abattre les arbres à coups de hache, et peut-être aussi, comme le veut la tradition, pour assainir le climat local, on attaque le bois par le feu, au risque d'incendier des forêts entières; quand les bestiaux manquent de foin, on détruit les arbres pour nourrir les animaux avec les feuilles et les bourgeons du branchage. Mainte région, récemment couverte d'impénétrables fourrés, n'offre plus que la terre laide et nue. Même sur les pentes de la haute montagne, les forêts diminuent rapidement.

Malgré les ravages exercés par l'homme dans la région du Caucase, la

[1] Von Seidlitz, *Russische Revue*, 1878, n° 1.
[2] G. Radde, *Mittheilungen von Petermann*, 1876, n° 4.
[3] Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase.*

plupart des espèces d'animaux sauvages qui s'y trouvaient aux premiers temps de l'histoire y existent encore. Le chamois et même une espèce de bouquetin, le *tour*, se rencontrent fréquemment dans les hautes vallées, et quelques familles de bisons ou wisants, à tort désignés sous le nom d'*aurochs*, parcourent les forêts qu'arrosent des affluents de la Koubań, à la base de l'Elbrous; leur crinière, moins fournie que celle des bisons lithuaniens, ne peut se comparer à l'énorme toison qui recouvre tout l'avant-train des bisons d'Amérique[1]. L'ours du Caucase, moins redoutable, dit-on, que celui des plaines de la Russie, n'habite que les pentes inférieures, jusqu'à l'altitude de 1500 mètres, c'est-à-dire à la limite des arbres fruitiers. Avec le loup et le lynx, il peuple les forêts de l'Abkhazie : le géologue Prendel en a vu un à 10 kilomètres à peine de Soukhoum-kaleh[2]. A la base des montagnes, des sangliers se cachent dans les fourrés des plaines et surtout parmi les roseaux, au bord des étangs et des fleuves. Le tigre, venu, dit-on, des plateaux de la Perse, ne se hasarde que rarement dans les plaines de la basse Transcaucasie et ne pénètre jamais dans les vallées de la haute montagne Le léopard se rencontre assez fréquemment dans les plaines de la basse Koura, et, bien plus encore, la hyène et le chacal; celui-ci traverse quelquefois le faîte caucasien pour descendre dans les forêts du versant septentrional. Par sa faune, de même que par sa flore, la Transcaucasie appartient déjà au monde subtropical asiatique, tandis que les plaines de la Ciscaucasie se trouvent encore pour leurs espèces animales et végétales dans la zone européenne. A cet égard, la dépression du Manîtch n'est pas une frontière; des deux côtés, les steppes, soumises à l'influence d'un climat commun, ont même flore et même faune[3].

Bien arrosées, les campagnes de la Transcaucasie pourraient nourrir une population aussi considérable que celle de la France, et probablement qu'il y a deux mille ans il en était ainsi. Les vallées septentrionales du Caucase et les bords des rivières qui en descendent sont aussi d'une assez grande fécondité pour subvenir aux besoins de millions d'hommes; pourtant la Caucasie, dans son ensemble, est plus faiblement peuplée en proportion que la Russie elle-même. Il est vrai qu'au nord la région des steppes prédomine et que, dans cette partie du territoire, la population n'a pu s'éloigner des eaux courantes. Dans la Transcaucasie, d'autres plaines, celles de l'Araxe inférieur et de la Koura, sont restées désertes à cause

[1] E. Radde, *Mittheilungen von Petermann*, 1868, n° 2.
[2] *Zapiski Novo-Rossiiskavo Obchtchestva*, 1879, n° 2.
[3] Severtzov, *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, tome XIII, 1877; — Kolenati, *Bereisung Circassiens*.

de leur extrême insalubrité; enfin, dans la région montagneuse, presque tout l'espace qui s'élève au-dessus de la zone des forêts est une solitude de rochers, de pâtis et de neiges, où ne se hasardent que les pâtres et les chasseurs. Le village le plus élevé du Caucase, Kourouch, dans les montagnes du Daghestan, vers les sources d'un affluent du Samour, est à 2460 mètres, hauteur presque égale à celle de l'hospice du Grand-Saint-Bernard dans les Alpes suisses; mais les sommets de la chaîne se dressent encore à 2000 et 3000 mètres au-dessus de cette dernière habitation des montagnards caucasiens.

Au Caucase, la zone la plus salubre pour l'homme est comprise entre 750 et 2000 mètres d'altitude : c'est dans les stations de cette zone que la plupart des fonctionnaires de Tiflis, d'Erivan, de Yelisavetpol, vont passer en villégiature la saison d'été. La hauteur d'environ 1200 mètres est la plus recherchée, car jusque-là se cultivent encore les vignes, les mûriers, les céréales du midi, et déjà l'on y respire l'air pur et frais qui descend des glaciers[1]. Les Tartares des vallées chaudes récoltent leurs maïs dès le milieu du mois de mai, envoient leurs familles et leurs troupeaux dans les montagnes et se hâtent de les suivre pour ne redescendre qu'en automne, au temps de la vendange. Il ne reste dans certaines campagnes malsaines qu'un petit nombre de paysans, chargés d'arroser les champs de maïs et de riz[2]. Cependant la population la plus dense de la Transcaucasie ne se trouve pas dans la région salubre des avant-monts; elle s'est naturellement concentrée dans les vallées que parcourent les rivières abondantes et où les grandes voies de communication ont été tracées : elle pourra facilement doubler, dès que les canaux d'irrigation abandonnés auront été creusés de nouveau et rendront à la culture toutes les vallées de l'Araxe et de la Koura. D'après les anciennes chroniques, la Transcaucasie aurait été jadis six fois plus populeuse. Lorsque le prince mongol Batou-khan s'empara du pays, dans la première moitié du treizième siècle, il força chaque dixième mâle à servir dans ses armées et leva ainsi huit cent mille hommes : la population de la contrée se serait donc élevée à seize millions d'individus[3], peut être autant qu'à l'époque de Strabon.

Au commencement du siècle, les relations commerciales dans les régions caucasiennes étaient réduites à si peu de chose, que les routes de la mer Noire à la Caspienne, suivies jadis par les Grecs, les Romains, les Génois,

[1] G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*, Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen.
[2] Staikovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase.*
[3] Von Haxthausen, *Transkaukasia*

étaient complètement délaissées. En 1825, pour la première fois peut-être depuis des siècles, des marchandises furent transportées de Redout-kaleh à Bakou, et ce voyage fut considéré comme un évènement mémorable[1]. Encore de nos jours, les communications sont difficiles de l'un à l'autre versant du Caucase. Aucun chemin de fer ne traverse la chaîne, et naguère une seule route carrossable unissait les deux moitiés de la Caucasie en franchissant l'arête intermédiaire. Cette route, fréquemment dégradée, parfois même détruite par les avalanches de neiges et les éboulis de pierres, est celle qui emprunte, à l'orient du Kazbek, les gorges du Darał ou Darial, si importantes de tout temps comme chemin de migrations et de conquêtes. La route du Darial, connue des anciens sous le nom de « Porte du Caucase », est en effet une porte de rochers, dont les entrées étaient défendues par des forteresses que remplacent maintenant les stations fortifiées des Russes. A l'est de la chaîne, l'étroit littoral, dominé d'un côté par les escarpements du Caucase, limité de l'autre par les flots de la Caspienne, ouvrait une deuxième route, plus facile, aux conquérants et aux peuples en marche, qui se rendaient d'Asie en Europe ou d'Europe en Asie; mais cette route pouvait être obstruée çà et là, au contour des promontoires, et l'un des passages, ménagé à l'extrémité d'un chaînon du Daghestan, était fermé comme la gorge du Darial par une « porte fortifiée », un *derbent*, qui a donné son nom à la cité gardienne de cette partie de la côte. Quant à la rive de la mer Noire qui longe le Caucase occidental, elle ne paraît point avoir servi de voie historique aux nations depuis l'époque romaine. Une route qui longeait ce littoral réunissait les deux moitiés de l'empire de Mithridate, et l'on voit encore en plusieurs endroits des bornes milliaires, que les Abkhazes disent être les « autels des gnomes[2]. » Mais dès les temps de la puissance byzantine la route fut abandonnée. Pendant des siècles, la côte occidentale, qui se développe entre les montagnes et la mer sur une longueur de plus de 400 kilomètres, est trop pénible, trop coupée d'obstacles naturels, et jadis elle était défendue par des populations trop belliqueuses pour qu'il fût possible à une armée de s'engager dans ce redoutable défilé. D'ailleurs la mer est libre au devant de cette côte inhospitalière, et les nations de l'occident, Grecs, Génois, Turcs et Russes, qui commerçaient ou guerroyaient avec les populations du Caucase, avaient tout avantage à se servir des routes de la mer pour transporter leurs marchandises ou leurs soldats. Les routes des Génois, dont on a retrouvé les traces, ne

[1] Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, tome I.
[2] Tcherñavskiy, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 5.



DÉFILÉ DU DARIAL

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie.

suivaient pas la côte, mais traversaient la montagne pour réunir les contrées de l'intérieur aux ports de la mer Noire.

Ce n'est point sans combats que les peuples arrivaient à forcer le mur du Caucase pour se rendre de l'un à l'autre versant. Des ennemis les attendaient dans les gorges, et maint débris de peuplade, refoulé violemment, dut se réfugier dans quelque vallée bien défendue, loin de ses frères de race et de langue. Chaque grande fluctuation parmi les peuples devait amener au milieu de ces montagnes de nouvelles épaves de nations. « Le Caucase est le mont des langues, » écrivait Abulféda, en parlant surtout du Daghestan, et les Persans répètent encore cette parole de l'écrivain. Strabon nous dit que les marchands grecs, se réunissant dans le port de Dioscurias, sur le rivage du Pont-Euxin, y rencontraient, « sinon trois cents peuples différents, comme le prétendent certains auteurs trop peu soucieux de la vérité, » mais du moins soixante-dix peuples, parlant autant de langues distinctes[1]. Pline dit aussi que l'on s'interpellait en cent trente idiomes divers sur ce marché de la Colchide. De nos jours encore, comme au temps de Strabon, on évalue à soixante-dix les langues et les dialectes de la contrée; mais, ainsi que l'a démontré Ouslar, le principal linguiste du Caucase, chaque petit patois local est considéré comme une langue distincte par les voyageurs et les marchands; en réalité, les nombreux dialectes caucasiens peuvent se grouper en un petit nombre de familles[2]. C'est ainsi que les trente langues présumées du Daghestan se réduisent à cinq seulement. Plusieurs des langages d'autrefois appartenaient à des peuples puissants, dominant sur de vastes contrées, et dont il ne reste plus maintenant que des fugitifs perdus dans les montagnes. Un géologue les a comparés aux blocs erratiques, fragments égarés de montagnes aujourd'hui disparues.

Le Caucase, qui, par ses hauts escarpements, ses neiges et ses glaciers, rompt d'une façon si grandiose l'uniformité des plaines sans bornes de la Russie, contraste également, par ses populations, de races et de langues variées, avec ce monde slave immense qui s'étend de la mer Noire à l'océan Glacial, très égal à lui-même aux yeux des peuples étrangers, quoique très divers à l'intérieur. Cependant les Russes pénètrent peu à peu dans les vallées du Caucase, sur l'un et l'autre versant. On peut évaluer déjà le nombre des habitants de la race conquérante à quatorze cent mille, soit à bien près du quart de la population totale. Ils sont en grande majorité

[1] *Géographie*, livre XI, 16.
[2] *Izvestiya Kavkazskavo Otd'ela Rousk. Geogr. Obchtchestva*, tome V, 1877-1878

dans les pays caucasiens qui touchent à la Russie proprement dite, c'est-à-dire dans la province de la Koubañ et dans le gouvernement de Stavropol. Même dans la Transcaucasie, ils forment l'un des éléments ethniques les plus importants, surtout dans les villes et dans les stations militaires : çà et là, leurs colonies de cosaques ou de sectaires exilés donnent à la race slave une grande prépondérance locale. Tandis que plusieurs tribus d'indigènes disparaissaient complètement de la Caucasie, soit par des exterminations en masse, soit par l'exil, soit par l'exode volontaire; tandis que d'autres groupes de population diminuaient peu à peu dans leur lutte pour l'existence contre les envahisseurs russes, ceux-ci ne cessaient d'augmenter rapidement, au nord par un empiètement incessant sur la ligne des frontières ethnologiques, au sud par des colonies éparses qui s'agrandissent, se rapprochent peu à peu et se fondent les unes avec les autres [1].

On sait combien la conquête du Caucase a été longue et pénible : elle a duré deux siècles. Au nord du Caucase, les Russes durent se borner d'abord à établir une ligne de postes fortifiés, où veillaient constamment des Cosaques, prêts à se jeter en selle à la moindre alerte. Les possessions russes de la Transcaucasie ne furent, dans les commencements, que des domaines étrangers n'ayant aucune cohésion avec le reste de l'empire. Mais peu à peu la pression de la race conquérante augmenta. Toutes les tribus de la plaine furent définitivement assujéties et celles des régions montagneuses durent rétrécir d'année en année le champ de leurs excursions de guerre. Non seulement les Russes disposaient des deux mers pour tourner la région des massifs et donner ainsi la main, contre les montagnards, à leurs alliés ou à leurs sujets de la Mingrélie, de l'Imérie, de la Géorgie, mais aussi ils purent disposer, dès les premières guerres, de la brèche que présente le Caucase entre la vallée du Terek et celle de l'Aragva. Dès 1769, quatre cents Russes franchissaient le passage du Darial; en 1784, en 1795, en 1796, en 1799, ils utilisaient de nouveau ce chemin, et dès le commencement du dix-neuvième siècle, lorsque la Grousie devint partie intégrante de l'empire russe, on se mettait à l'œuvre pour construire le long

[1] Population du Caucase suivant les races, en nombre approximatifs :

| | En 1858, d'après Semonov. | En 1880. |
|---|---|---|
| Russes | 840 000 hab. | 1 410 000 hab. |
| Géorgiens | 830 000 » | 1 150 000 » |
| Tartares et Turcs | 825 000 » | 1 330 000 » |
| Arméniens | 520 000 » | 720 000 » |
| Lezghiens et autres montagnards | 1 400 000 » | 1 050 000 » |
| Persans, Tates et Tatiches | 75 000 » | 120 000 » |
| Autres peuples | 36 000(?) » | 90 000 » |

du Terek et de l'Aragva une route militaire rattachant la Transcaucasie aux plaines du nord. Désormais le Caucase était coupé en deux fragments distincts. Pouchkin raconte comment on s'aventurait sur cette route, dangereuse encore en 1829[1]. Voyageurs, marchands, ouvriers, devaient attendre le convoi militaire qui se rendait de forteresse en forteresse à des époques fixes. On marchait lentement, au milieu de la poussière, sans oser s'écarter des cavaliers et des charrettes aux roues grinçantes; l'étape journalière était seulement de 16 kilomètres. Mais les armées et les approvisionnements n'en passaient pas moins, et les tribus les plus belliqueuses des montagnes se trouvaient séparées les unes des autres. A cette première route a succédé celle qui franchit le col de Mamisson, entre la vallée du Terek et celle du Rion, puis d'autres encore, sinon par-dessus la crête, du moins dans les vallées latérales, et les forêts dans lesquelles se cachaient les montagnards pour tirer sur le Russe ont été coupées. « Si je le pouvais, disait Chamil, j'enduirais d'huile sainte les arbres de mes forêts et je mêlerais de miel odorant les boues de mes chemins, car ce sont ces arbres et ces boues qui font ma force. » Mais quoique les fondrières soient loin d'avoir disparu, les forêts ont cessé d'être impénétrables, la montagne n'est plus inaccessible et les populations en sont asservies. Un chant de Lermontov montre le Kazbek se dressant dans son orgueil et méprisant ces nains qui viennent des plaines du nord comme pour l'escalader. Mais quand il les voit, armés de pelles, de pioches, de haches, remuant le sol et coupant les arbres, il frémit jusque dans ses fondements; il comprend que les jours de l'asservissement sont arrivés.

La Caucasie, étudiée à la fois dans le relief du sol, l'écoulement des eaux, la distribution des habitants, se divise naturellement en un certain nombre de régions distinctes qu'il convient de décrire à part, quoiqu'elles se rattachent de plus en plus par des intérêts communs. Tout le Caucase occidental, qui s'avance en forme de pique vers l'entrée de la mer d'Azov, et dont les deux versants sont désormais habités par des Russes, constitue une de ces régions naturelles, avec le bassin de la Koubañ et les steppes voisines. Le Caucase central, où tant de populations diverses ont bâti leurs masures dans les pâturages et sur les bords des torrents, est aussi une région géographique distincte. Il en est de même de tout le Caucase oriental, habité par les peuplades auxquelles on donne quelquefois d'une manière

[1] *Voyage à Erzeroum.*

spéciale le nom générique de Gortzî ou « Montagnards ». Le bassin du Terek, les plaines et les lacs de la Kouma, fonds à demi asséchés d'une ancienne mer, contrastent avec cette région des montagnes. Au sud du haut rempart caucasien, les bassins du Rion et celui du Tchoroukh, en partie conquis sur les Turcs, sont habités par des hommes de même origine et constituent une province ethnologique assez bien délimitée. A l'est, les campagnes qu'arrose la Koura n'offrent pas ce caractère d'unité pour la race des habitants, puisque des Géorgiens et des Tartares se partagent la contrée; mais elle forme un ensemble indivis au point de vue géographique. On peut en dire autant de la vallée de l'Araxe, à la fois arménienne et tartare.

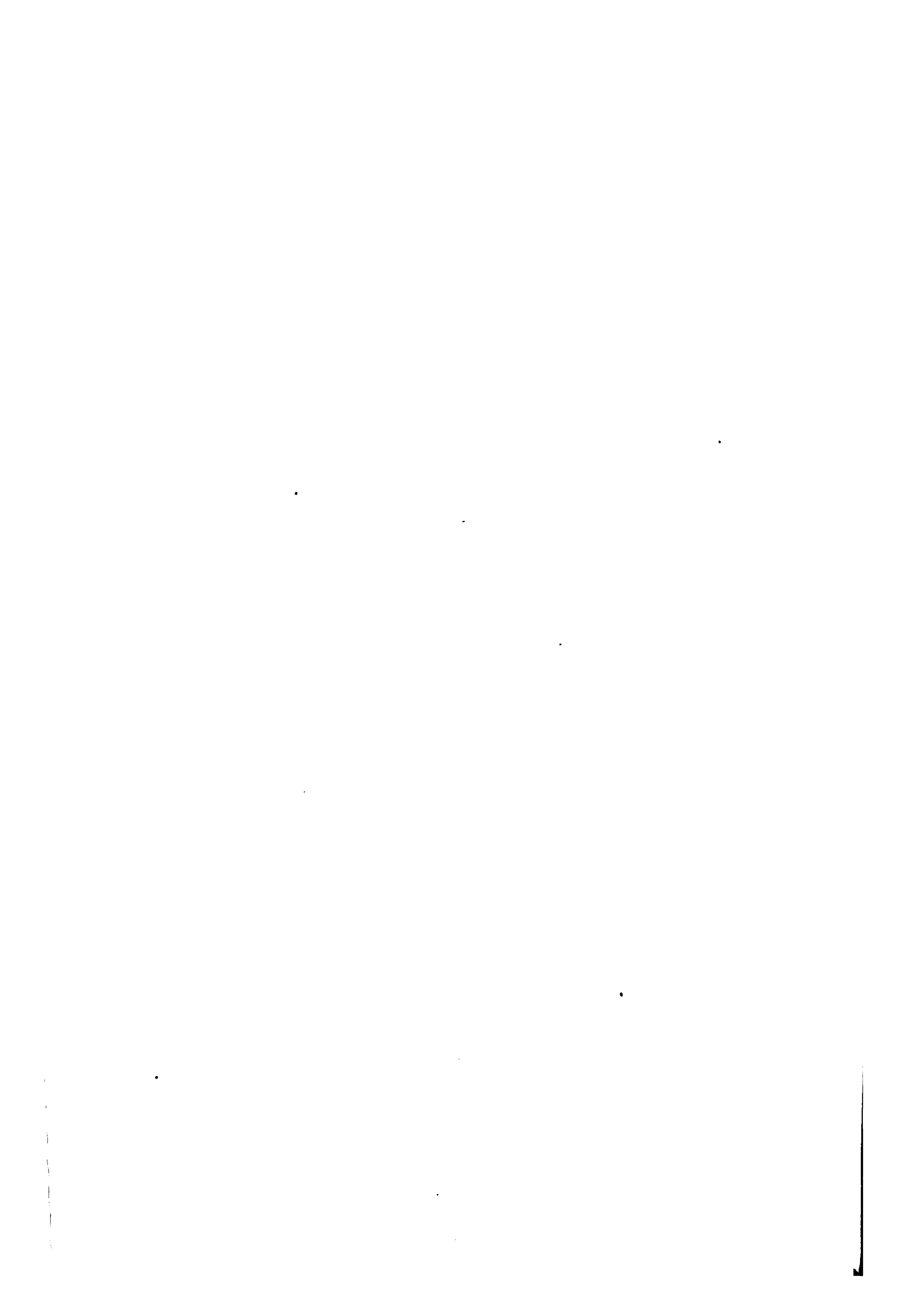
## II

### CAUCASE OCCIDENTAL, BASSIN DE LA KOUBAN, ABKHAZES, TCHERKESSES, COSAQUES DE LA MER NOIRE.

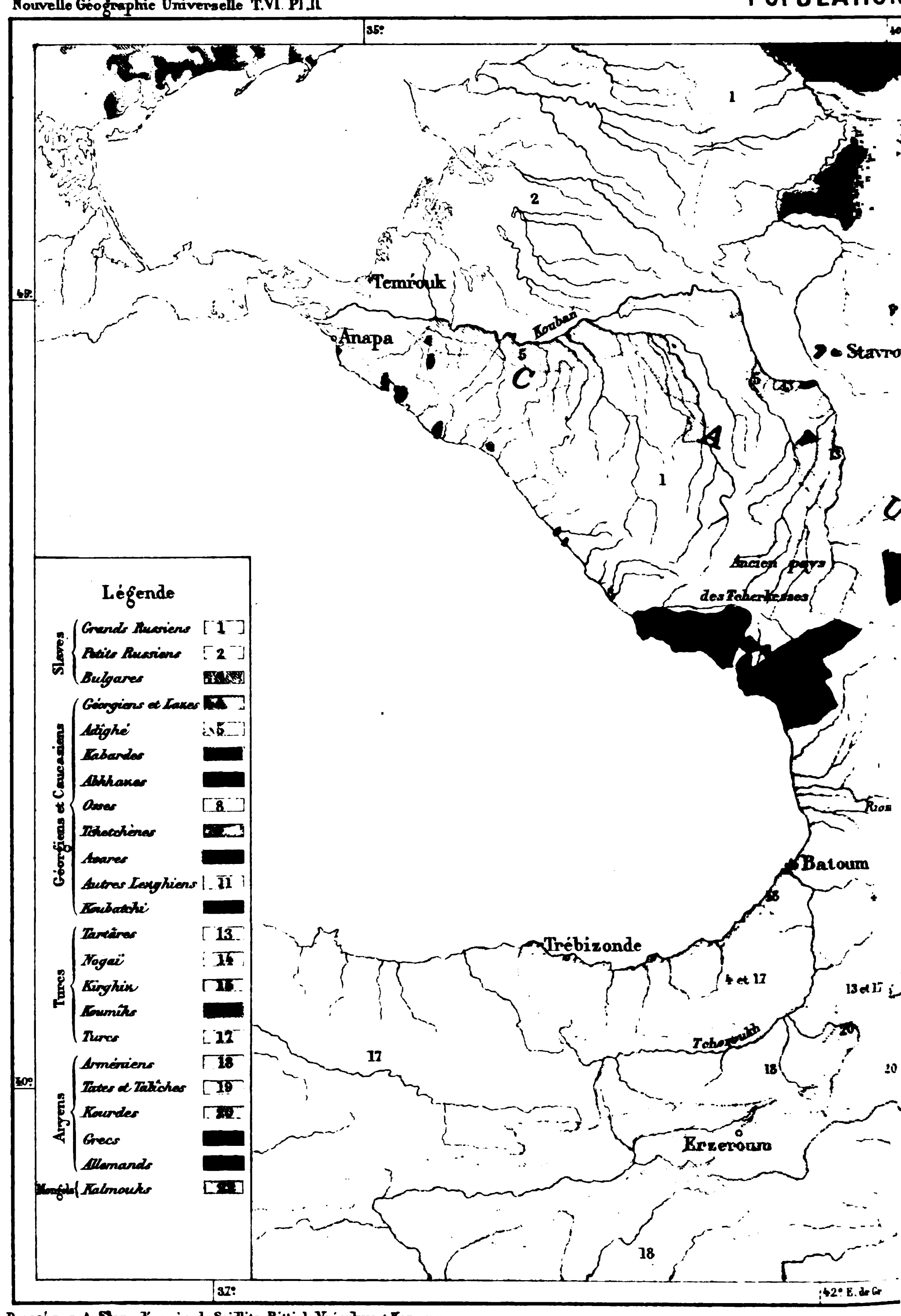
A l'ouest du nœud de montagnes que domine l'Elbrous, le Caucase, nous l'avons vu, devient une chaîne littorale dont la pente descend en escarpements rapides vers la mer Noire : sa déclivité se prolonge même à de très grandes profondeurs sous les eaux, puisque, à une faible distance de la côte, la sonde ne touche plus le fond à un kilomètre au-dessous de la surface, à 3600 mètres même, d'après Tcherñavskiy[1]. En moyenne, la pente maritime du Caucase occidental, entre la crête maîtresse et le rivage, peut être évaluée à 8 degrés, déclivité très considérable, si l'on tient compte des terrasses qui se succèdent sur le penchant.

La première partie de cette chaîne côtière, à l'occident de l'Elbrous, reste fort élevée et les neiges persistantes se montrent autour des cimes, qui se dressent à plus de 3000, même à 3600 mètres. Là, comme dans le Caucase central, l'arête maîtresse est accompagnée d'arêtes parallèles, formant avec la première et les chaînons transversaux de longues dépressions allongées et présentant toutes leurs escarpements rapides du côté de la crête médiane, leurs pentes douces du côté de la mer. Les sentiers qui traversent la chaîne remontent les vallées parallèlement à la crête, puis, arrivés à la hauteur des cols, n'ont plus qu'à contourner les cimes. Près de l'Elbrous, la chaîne dépasse la limite des neiges. Le Djouman-taou, allongé

[1] *Izvestiya Roussk Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 5.



POPULATION




Dressé par A. Slom d'après de Seidlitz, Rittich, Venioukov et Komarov.

Echelle de

)U CAUCASE

Hachette et Cie Paris.

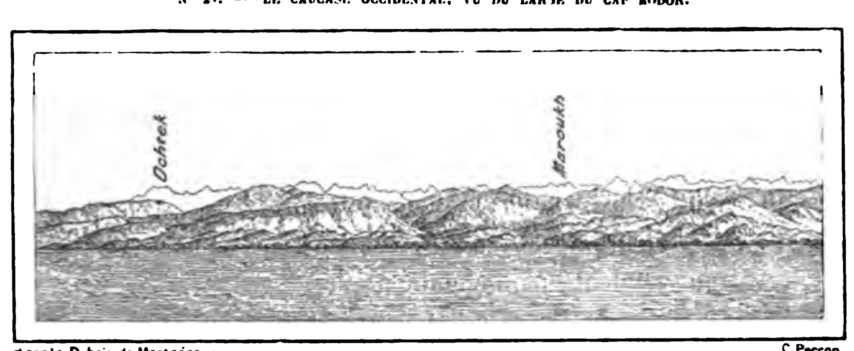



1: 4.600.000

Imp. Fraillery

en forme de toit, se présente d'abord, puis, après d'autres cimes, on aperçoit le dôme du Maroukh, tout brillant de névés. Plus loin, une des plus superbes montagnes du Caucase, l'Ochten ou Ochtek, pointe suprême du massif de Fichta, s'élève à peu près au milieu de la chaîne du littoral, dominant de ses croupes neigeuses toutes les cimes environnantes. C'est la pyramide terminale de la haute région montagneuse. Au delà, dans la direction du nord-ouest, les marins voient diminuer rapidement en hauteur les dents de scie qui se profilent à l'horizon. Aux monts de 3000 mètres succèdent ceux de 2000, de 1500, de 1000 mètres seulement, séparés par des brèches profondes. La dernière pointe à laquelle on donne le nom de montagne est l'Idokopaz, au sud-est du port de Novo-Rossiisk. Plus loin ne s'élèvent que des collines, dont la base va se perdre sous les alluvions

N° 20. — LE CAUCASE OCCIDENTAL, VU DU LARGE DU CAP KODOR.




de la péninsule de Tamañ. De l'un à l'autre versant, la chaîne n'est franchie que par de raides sentiers, d'ailleurs rarement fréquentés: la place militaire de Soukhoum-kaleh n'est pas même rattachée directement à la vallée de la Koubañ par une route stratégique. En attendant que la voie carrossable, promise pour l'année 1883, soit terminée, il faut suivre la côte sur les sables et les cailloux de la grève ; lorsque les vagues de tempêtes empêchent de longer ainsi la mer, le piéton et le cavalier sont obligés de marcher le long du télégraphe indo-européen, qui tantôt escalade les promontoires, tantôt descend dans les vallées des torrents ou sur les bords des criques de la mer.

Quoique le climat de la côte soit très humide, les rivières qui se déversen dans la mer Noire sont trop courtes pour avoir une grande abondance d'eau : ce ne sont pour la plupart que des torrents, par lesquels s'écoulent rapidement les pluies tombant en averses sur les hauteurs. Seulement quelques cours d'eau des vallées méridionales, le Kodor, le Bzîb, al

Mzîmta, ont pris une certaine importance, grâce au parallélisme de la grande chaîne et des chaînons côtiers, entre lesquels leur cours supérieur est enfermé[1]. La plupart de ces hautes vallées portent les traces d'anciens lacs, qui se sont vidés soit par les cluses des torrents, soit par des écoulements souterrains ; de véritables rivières s'échappent ainsi par des cavernes creusées dans la roche de calcaire jurassique. Ainsi le Mîtchich, qui sur la plupart des cartes est représenté comme un long cours d'eau indépendant, n'est en réalité qu'une branche de la Bzîb, qui passe en souterrain sous la montagne de Pskhouv et s'échappe par une porte de rochers à une petite distance de la mer ; la partie cachée de son lit est évaluée à 3 kilomètres. Près de Gagri, un ruisseau sous-marin jaillit au large de la côte. La rivière de Pitzounda, dans le voisinage immédiat de la Bzîb, offre un autre phénomène : elle paraît avoir changé de cours depuis l'époque historique; coulant autrefois au sud, elle passe maintenant au nord du bourg de Pitzounda[2].

Les rivières d'Abkhazie ne pourront avoir d'utilité que pour l'irrigation des jardins du littoral, qui sont déjà d'une rare beauté, dans tous les endroits où le sol n'a pas été ravagé par la guerre ; les palmiers s'entremêlent aux arbres d'Europe et des allées de rosiers et de jasmins serpentent sous les ombrages. Mais la plupart des eaux qui descendent de la montagne s'étalent maintenant en marécages, à l'issue de leurs vallées, empestant l'atmosphère et décimant la population. Les fougères, qui recouvrent d'une épaisse verdure les pentes avancées d'un grand nombre des montagnes de l'Abkhazie, contribuent aussi à l'insalubrité générale du pays. Hautes de plusieurs mètres, et tellement enchevêtrées qu'il est difficile de se frayer un passage à travers leurs tiges et leurs frondes, elles se flétrissent et se corrompent sur pied en formant au-dessus du sol une sorte de voûte humide, au-dessous de laquelle s'accumulent les gaz qui proviennent de la putréfaction de tous les débris végétaux. Les pluies qui tombent sur ces amas ne peuvent s'évaporer : même sur les pentes, le sol devient marécageux et putride : aux environs des fougeraies, l'air est fétide, presque irrespirable, et les habitants des villages rapprochés sont attaqués par les fièvres. Aussi les Abkhazes avaient-ils soin d'établir leurs demeures loin des endroits couverts de

[1] Altitudes diverses du Caucase occidental :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Ochten, Ochtek ou Fichta . . . | 2852 mètres. | Col de Santcharo . . . . . | 2400 mètres. |
| Col de Maroukh . . . . . . . | [illegible] » | » Pseachkho . . . . | 1888 » |
| » Nachar, près de [illegible] | 2951 » | [illegible] . . . . . . . . | 755 » |

[2] Tchernavskiy, *Izvestiya Russk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 5.

fougères, soit dans les forêts, soit sur les plateaux nus[1]. Partout où les Russes ont fait procéder à la destruction des fougères, le climat local s'est rapidement amélioré[2]. Entre la zone basse, où dominent les fougères, et la région des pâturages, s'étendent de belles forêts de sapins pectinés, de chênes, de châtaigniers, entremêlés de buis et de noisetiers.

Cette partie du littoral de la mer Noire, qui se développe sur une longueur d'environ 400 kilomètres, à la base du Caucase occidental, deviendera pour les Russes du nord une autre Crimée, comme pays de villas et de jardins, quand l'insalubrité du sol aura disparu. Toutefois la côte de l'Abkhazie, quoique plus méridionale et plus chaude que celle de la Crimée, et plus rarement obscurcie par les brouillards, a le désavantage d'être moins bien abritée, si ce n'est sur le versant méridional des chaînons latéraux. La masse considérable d'eaux marines à une température moyenne élevée qui remplit les abîmes de la mer Noire immédiatement au bord de la côte, contribue puissamment à réchauffer l'atmosphère en hiver; jusqu'à la fin de novembre, elle maintient une température de 14 à 15 degrés, et la moyenne des mois d'hiver à Soukoum-kaleh varie de 7°,3 à 8°,5. Les vents du sud-ouest y soufflent avec une grande violence en automne et au printemps, et portent quelquefois en Colchide la froidure hivernale des plateaux de l'Anatolie; quand ils règnent, la navigation devient très périlleuse dans ces parages, qui manquent de bons ports de refuge. La côte d'Abkhasie est parfaitement protégée contre les vents du nord-est, froids courants polaires qui viennent de parcourir les steppes de la Caspienne et de la Kouma; mais, à son extrémité du nord, le Caucase occidental n'est plus assez élevé pour empêcher le passage de ce vent glacial. Le *bora*, — car les marins italiens et grecs qui fréquentent la mer Noire ont donné à ce vent du nord-est le même nom qu'au fléau du golfe de Trieste, — descend en rafales des collines qui séparent les steppes et Novo-Rossiisk, et bouleverse la mer. Le 12 janvier 1848, tous les navires qui se trouvaient dans la rade de Novo-Rossiisk furent repoussés vers la haute mer ou jetés à la côte : l'un d'eux, recouvert de l'embrun des vagues qui se congelait instantanément sur les bordages et sur le pont, fut coulé par le poids des glaces et s'engloutit avec tout son équipage[3].

Tout le versant septentrional de la chaîne côtière appartient au bassin

[1] Toropov, *Essai de géographie médicale* (en russe).
[2] Statkovskiy, *Climatologie du Caucase*, — Vladikin, *Guide au Caucase* (en russe)
[3] Von Wrangel, *Recueil météorologique de l'Académie des sciences*, tome V, n° 4 (en russe); — Statkovskiy, *Climatologie du Caucase*.

de la Koubań, le Kouman des Nogaï, le Koubin des Abkhazes. Cette rivière, dont les premières eaux sont alimentées par les glaciers de l'Elbrous, reçoit chaque torrent, chaque ruisseau, descendu des vallées du Caucase occidental, à l'exception toutefois de quelques petits cours d'eau qui s'évaporent dans la steppe avant d'atteindre le courant principal. Son cours rappelle par sa vaste demi-circonférence celui de l'Adour français, et de même que ce fleuve, la Koubań sert de limite géologique entre les terres accidentées de plateaux avancés et la surface unie de steppes qui prendraient en France le nom de « landes ». Gonflée trois fois par an, par les pluies printanières, par la fonte estivale des neiges, par les averses de l'automne, la Koubań prend alors l'aspect d'un grand fleuve; elle baigne des rives éloignées l'une de l'autre de 150 à 200 mètres; elle atteint même dans ses crues jusqu'à plus d'un kilomètre de largeur et, çà et là, sa profondeur dépasse 3 mètres, lors des plus basses eaux, c'est-à-dire aux mois d'août, de septembre et d'octobre, elle n'offre nulle part aux bateaux moins de $1^{m},20$; mais il arrive, dans quelques années exceptionnelles, que la branche septentrionale du delta se dessèche complètement. Les tentatives faites pour établir une navigation régulière de la Koubań ont longtemps échoué : le seuil de la barre et les vases dans le cours inférieur, plus haut des bancs de sable, arrêtent souvent les embarcations; cependant depuis 1873 les bateaux à vapeur de Kertch remontent la Koubań jusqu'à la stanitza Tiflisskaya, à 27 kilomètres à l'ouest du chemin de fer de Rostov à Vładikavkaz; en amont, on ne peut se servir que de barques à fond plat. Des ingénieurs ont proposé le creusement d'un canal de navigation qui contournerait la bouche de la Koubań, pour unir le lit fluvial d'amont à des eaux marines plus profondes que celles de la barre[1]. D'après un autre projet de canalisation, une partie des eaux de la Koubań serait jetée dans la Kouma, afin de conquérir à la culture une partie des steppes que parcourt cette rivière.

A 50 kilomètres du littoral, la Koubań, dont la masse liquide moyenne est évaluée à 1120 mètres cubes par seconde[2], se divise en deux bras qui se subdivisent à leur tour en coulées secondaires. Le bras principal du nord, le Protok, se dirige vers le liman d'Akhtari, golfe de la mer d'Azov; celui du sud, le plus abondant, la Kara-Koubań, entre dans les marécages de la péninsule de Tamań, pour se bifurquer de nouveau, au sud de Temŕouk, et se déverser, d'un côté dans la mer d'Azov, de l'autre dans la mer Noiŕe par un *boghar* ou « grau » fréquemment déplacé, où ne peuvent pé-

[1] Von Burmeister, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1847, tome III, n° 4; — *Izv'estiya Kavkazskavo Otd'ela*, tome III.
[2] Danilevskiy, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome II, 1869.

nétrer que des bateaux de 60 centimètres de calaison. De l'une à l'autre bouche, de la Koubań du sud au Protok d'Akhtari, il n'y a pas moins de 110 kilomètres en droite ligne; mais en suivant le développement du littoral la distance serait au moins double. L'ensemble de ce delta triangulaire, comparable à celui du Nil, sinon par les dimensions, du moins par la forme, est d'environ 6750 kilomètres cubes. Les terres qui s'y sont déposées n'ont pas été portées dans la mer libre comme le sont les alluvions de la Volga, du Rhône, du Mississippi, mais elles se sont formées dans le bassin intérieur d'un « liman », qu'une flèche de sable, d'origine plus ancienne, sépare de la mer d'Azov. Les matières en suspension que portent les eaux de la Koubań étant en moyenne de 1 partie sur 480, ces alluvions auraient pu rapidement combler le liman si elles n'étaient entraînés au dehors par le courant, d'un côté dans la mer d'Azov, de l'autre directement dans la mer Noire. Mais le travail de comblement n'est pas encore complètement achevé, surtout dans la région septentrionale, où le liman se trouve divisé en une foule d'étangs partiels, séparés les uns des autres par des levées parallèles bordant d'anciens lits fluviaux[1].

La basse rivière a souvent changé de cours : îles et chenaux se sont déplacés si souvent que les descriptions des anciens auteurs ne se comprennent plus, car les noms ont changé, aussi bien que la direction des eaux. Encore à la fin du quinzième siècle, la Koubań versait à la mer d'Azov sa masse liquide la plus abondante. Depuis cette époque, elle s'est promenée de part et d'autre et chaque nouvelle crue en modifie les courants. Dans toute la presqu'île de Tamań, parsemée de marais et d'*eriks* ou fausses rivières, qui sont les restes de crues entrées en communication avec les eaux marines, on retrouve des lits fluviaux et des berges, montrant, dans leurs strates alluviales, les niveaux successifs du fleuve. Quoique la largeur de la péninsule soit d'environ 40 kilomètres, il arrive souvent que des lacs et des coulées latérales du grand bras transforment tout le pays en une île semblable à ce qu'elle fut jadis. Mais, dans son ensemble, cette région entourée d'eau n'est point une terre basse : elle se compose de cinq rangées parallèles de collines, s'élevant en quelques endroits jusqu'à 150 mètres et séparées les unes des autres par des terres alluviales, qui furent des détroits et qui sont maintenant recouvertes en partie par des lacs. La forme allongée de la péninsule dans le sens de l'est à l'ouest, le tracé même de ses lacs et de ses pointes de sable, indiquent la direction des humbles faîtes du pays de Tamań.

[1] Danilevskiy, mémoire cité.

D'après Abich, les vomitoires de boue de la péninsule étaient jadis beaucoup plus actifs qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils sont alignés précisément sur l'axe ou le prolongement de ces faîtes parallèles de la presqu'île.

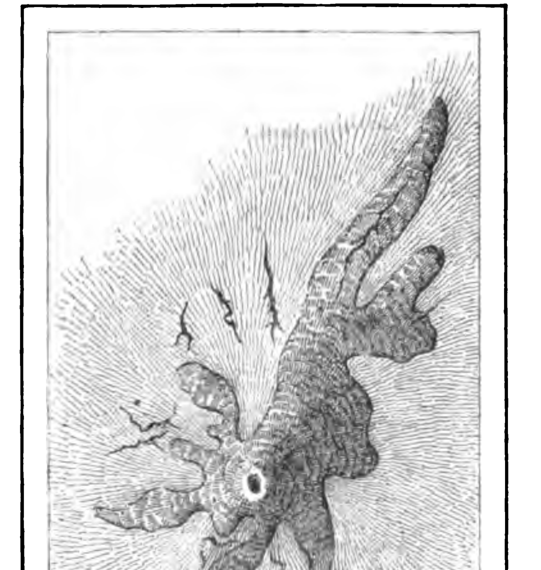
N° 21. — LIMAN D'AKHTARI.




C'est également sur la continuation d'un de ces faîtes, dans le voisinage de la ville de Temrouk, qu'un îlot volcanique jaillit en 1799 : cet îlot, qui avait environ 400 mètres de circonférence et dont la boue noirâtre s'élevait à 4 mètres au-dessus de la mer d'Azov, disparut bientôt, mais pour être remplacé en 1814 par un deuxième cône de débris, qui se montra

pendant quelque temps au-dessus des flots[1]. Les monticules boueux de la péninsule de Tamań sont parmi les plus remarquables de la Terre, car ils présentent toute la série des phénomènes entre le simple suintement des boues et les explosions volcaniques : les Cosaques petits-russiens ont donné à plusieurs d'entre eux le nom de Pekło ou « Enfer ». L'îlot de Temŕouk, en 1799, lança des flammes et de la fumée, d'après le témoignage des indigènes. A 12 kilomètres au nord-ouest de Tamań, le Koukou-Oba ou la « Colline Bleue » ouvrit son cratère pendant l'hiver de 1794 avec accompagnement de flammes et lança des fragments de terre gelée à plus d'un kilomètre de distance. D'autres buttes volcaniques de la péninsule rejettent des pierres en même temps que des boues argileuses. Les vases contiennent aussi des algues, des racines de joncs et de plantes aquatiques diverses : la source du volcan est évidemment en communication avec le fond des « limans » et le lit de la mer; on dit que lors des tempêtes on entend un mugissement continu dans le puits des montagnes de boue. Jadis des fragments de poteries grecques et scythiques se trouvaient en très grande quantité dans les argiles rejetées par les cratères et dans le voisinage immédiat des monticules. Pallas se demande, pour expliquer la présence de ces débris, si les anciens n'avaient pas l'habitude de jeter des vases et autres objets en offrande aux volcans.

N° 22. — VOLCAN DE BOUE DE KOUKOU-OBA.




Les sources qui distillent le naphte dans la péninsule et sur le versant septentrional du Caucase de l'ouest, sont alignées aussi dans le même sens que les buttes d'argile boueuse. La région de formation tertiaire, dont les argiles et les marnes contiennent l'huile précieuse de naphte, s'étend sur un espace émergé d'au moins 1550 kilomètres carrés et se

[1] Von Baer, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome V, 1863; — Abich.

continue aussi sous les limans. Les eaux du lac de Temrouk contiennent une légère proportion de naphte, ce qui n'empêche pas les brochets, les perches et d'autres poissons d'y prospérer; on y pêche aussi beaucoup d'écrevisses, qui ont une saveur amère[1]. Le sol riche en huile n'a encore été foré que là où des sources abondantes de naphte se répandaient au dehors ou se révélaient par des émanations gazeuses; mais jusqu'à maintenant les résultats n'ont pas été aussi brillants qu'on l'a prétendu quelquefois. C'est en 1866 que commencèrent les travaux, dans la « Vallée du Naphte » ou Kouda-ko, sur un terrain dont le tzar avait fait présent à l'un de ses généraux. Le premier puits donna 9900 litres de pétrole par jour, mais presque toute cette huile minérale se perdit, le réservoir ayant été établi dans le lit desséché d'une rivière, que ravinèrent des pluies soudaines. D'ailleurs le puits lui-même finit par tarir : par trois fois il fallut l'approfondir, et finalement on dut l'abandonner[2]. En 1870, six puits étaient creusés et donnèrent ensemble 170 000 litres par jour, 62 000 tonnes par an. Immédiatement après le forage, on a vu les sources de naphte jaillir avec violence jusqu'à la hauteur de 15 mètres au dessus du sol. Exploitée « à l'américaine » et réunie à la côte d'Anapa et à la rivière Koubañ par des chemins de fer, la « région de l'huile » de la Caucasie pourrait exporter chaque année trente millions d'hectolitres de pétrole distillé[3].

Il n'est guère de pays dans l'Ancien Monde qui aient plus changé de population que le Caucase occidental et le bassin de la Koubañ, par l'effet des guerres, des massacres et de l'exil. Nulle contrée ne mériterait mieux le nom de « terre de sang » qui a été donnée à d'autres pays dévastés par les batailles. Depuis le milieu du siècle, des tribus, des nations entières ont disparu des vallées que limite, à l'orient, la grande borne de l'Elbrous, et des hommes d'autres races viennent s'asseoir aux foyers abandonnés. La chaîne de l'histoire a été brusquement rompue; les traditions, les langues, les dialectes sont irrévocablement perdus, car la plupart des bannis sont morts et ce n'est pas dans les groupes épars de fugitifs démoralisés que l'on pourra retrouver l'ensemble des idées et des mœurs qui sont comme l'âme de la patrie. Il ne reste plus guère dans le pays que des noms géographiques plus ou moins dénaturés par la bouche inhabile des étrangers.

[1] Pallas, *Voyage en Crimée.*
[2] G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus.*
[3] Romanovskiy, *Rapport officiel en* 1879.

Encore au siècle dernier, les Tcherkesses peuplaient une grande partie des steppes de la Circassie; ils possédaient même des pâturages au nord de la Kouma et se procuraient le sel dans les lacs de la dépression du Manîtch[1]. En 1859, Pauli comptait près d'un demi-million de Tcherkesses dans le Caucase occidental, et, en 1864, à la fin de la guerre qui soumit définitivement la région des montagnes à la domination russe, on évaluait encore à près de 300 000 le nombre de ces indigènes. De nos jours, ils ont cessé d'exister comme population distincte dans la contrée : on n'en voit quelques familles que çà et là, en certains districts où des privilèges spéciaux leur ont permis de se maintenir ; bientôt ils ne seront représentés dans toute la Caucasie que par des individus de sang mêlé. De même, les Abkhazes du littoral et des vallons méridionaux ont en grande partie disparu, quoiqu'ils fussent nominalement soumis à la Russie depuis 1810 et qu'ils aient été beaucoup plus épargnés que les Tcherkesses par les expéditions militaires. En 1864, ils étaient environ 150 000; en 1877, avant la récente guerre d'Orient, ils étaient réduits au tiers de l'ancienne population ; plus de 20 000 émigrèrent après les combats que Russes et Turcs se livrèrent pour la possession de la place fortifiée de Soukhoum-kaleh, et quelques vallées sont complètement désertées de leurs anciens habitants. Le vide s'est fait pour recevoir la population russe. On ne reconnaît les lieux où vécurent les indigènes que par des cimetières recouverts de bosquets de pruniers sauvages, de pommiers et de poiriers, entremêlés de vignes[2].

Vaincus par les armées du tzar Nicolas, ceux des Adighé ou Tcherkesses qui habitaient le versant septentrional du Caucase, dans les vallées des hauts affluents de la Koubań, ne voulurent pas se soumettre au joug du vainqueur et, plutôt que d'aller s'établir dans la plaine basse, ainsi qu'on le leur proposait, la plupart préférèrent s'exiler en masse : 76 000 seulement acceptèrent les conditions qui leur étaient faites. Heureux de se débarrasser de pareils ennemis, le gouvernement russe s'empressa de leur faciliter le départ, et l'exode de ces malheureux indigènes finit par devenir une déportation en masse. Une proclamation du prince gouverneur, lancée en 1864, après le dernier combat, ordonna même à tous les Adighé de « vider leurs vallées » dans l'espace d'un mois, sous peine d'être traités comme prisonniers de guerre. L'ordre fut obéi et plus des quatre cinquièmes des Adighé, poussés l'épée dans les reins par des colonnes militaires qui

[1] Klaproth, *Voyage au Caucase et en Géorgie.*
[2] *Sbornik sv'ed'eniy o Kavkaze*, tome I.

s'avançaient de vallée en vallée[1], allèrent chercher un asile dans la Turquie d'Europe, en Anatolie, à Chypre et dans les autres contrées de l'Empire Ottoman. D'après les statistiques officielles[2], qui tiennent compte seulement des Tcherkesses embarqués dans les ports de la mer Noire sous la surveillance des officiers russes, le nombre des montagnards expédiés dans les dépôts provisoires établis à Trébizonde, à Samsoun, à Sinope, aurait été d'environ 260 000 pendant les six premiers mois de l'année 1864 : les documents officiels signalent l'émigration de 398 000 Tcherkesses, de 1858 à 1864. En comptant ceux qui émigrèrent avant le grand exode, ceux qui s'enfuirent après, ceux qui moururent sur la route des ports d'embarquement, on ne saurait évaluer à moins d'un demi-million le nombre des Caucasiens, Tcherkesses et autres, qui durent quitter leurs montagnes. On comprend quelles durent être les souffrances et à quel taux dut s'élever la mortalité des émigrants entassés dans les barques, puis sous des huttes de branchages, privés souvent de la nourriture nécessaire, exposés aux intempéries et aux mauvais traitements. En maints endroits, plus de la moitié des fugitifs étaient morts de faim ou de maladie quelques mois après avoir quitté la terre aimée. Arrivés enfin dans le pays où des terres leur avaient été concédées, les exilés se trouvaient entourés de populations hostiles, différant par la race, la langue, la religion, les mœurs. Eux-mêmes prenaient des allures de conquérants, continuaient leurs habitudes de guerre et de pillage, s'emparaient par le glaive de ce que la pacifique agriculture aurait pu leur faire demander à la charrue. L'exil des Tcherkesses fut un désastre, non seulement pour eux, mais aussi pour ceux avec lesquels ils entrèrent en relations de voisinage.

Quoiqu'il ne reste plus au Caucase qu'un petit nombre d'Adighé ou Tcherkesses, choisis précisément parmi ceux qui avaient acheté par la servitude le droit de séjourner dans leur patrie, ces peuplades ont été trop longtemps considérées comme le type des autres tribus caucasiennes,

[1] *Koubanskiya V'edomosti*, 1867, n° 39; — Dulaurier, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1865; 1er janvier 1866.

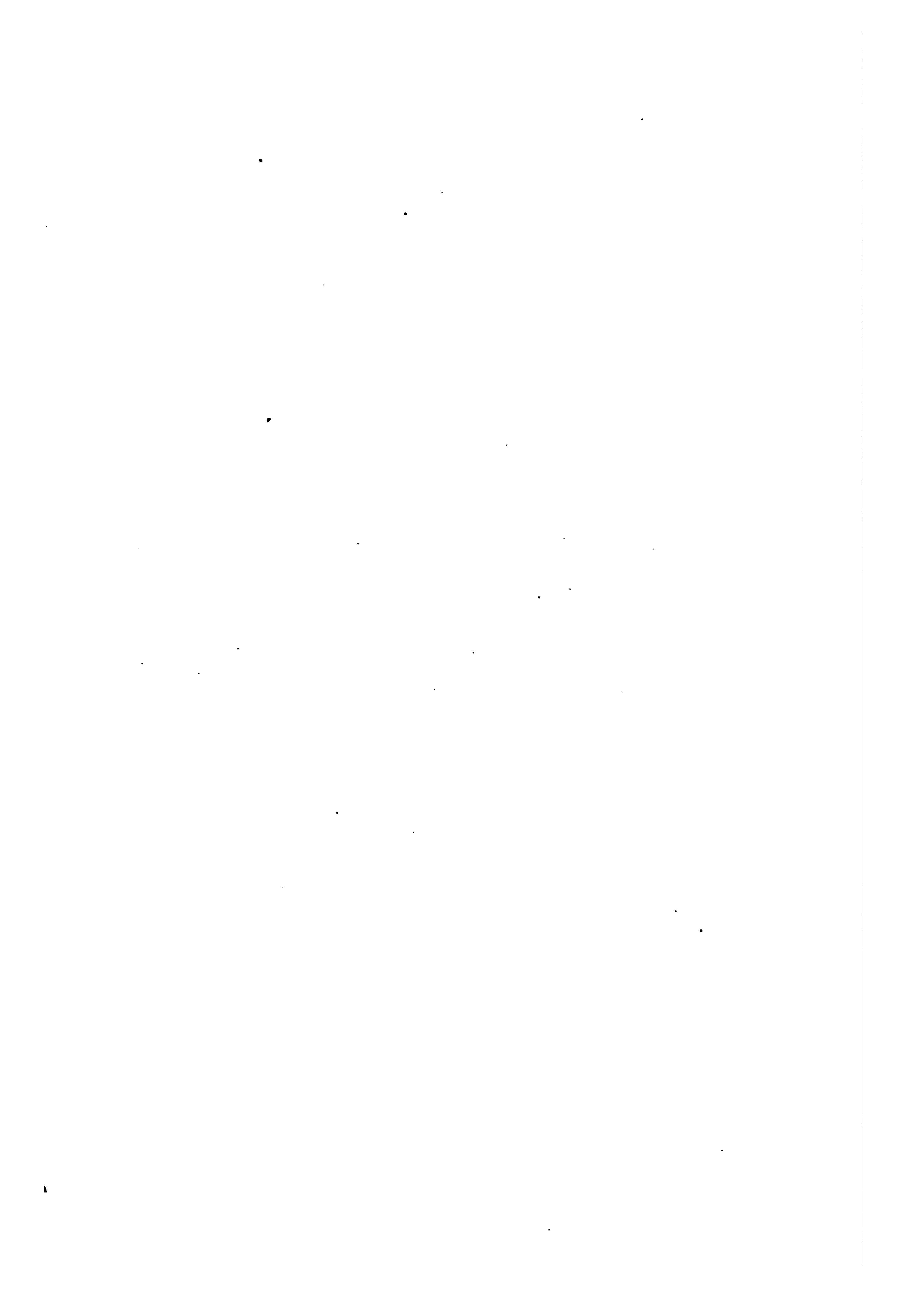
[2] Émigration de montagnards caucasiens en Turquie, du 1er janvier au 10 juillet 1864 :

| | | |
|---|---|---|
| Tamaň | 27 337 | personnes. |
| Anapa | 16 452 | » |
| Novo Rossiisk | 61 995 | » |
| Touapse | 65 449 | » |
| Sotchi | 46 754 | » |
| Cap Adler | 20 731 | » |
| Autres ports | 21 350 | » |
| Ensemble | 258 068 | personnes |



JUIFS DU CAUCASE

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Raoult.



elles ont aussi exercé trop d'influence sur celles qui n'ont pas encore émigré, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'étudier la nation telle qu'elle existait avant l'exode de 1864. Alors sa résistance énergique aux Russes lui avait valu une renommée d'héroïsme égale à celle des peuples les plus vaillants de la Terre; ses traditions chevaleresques, la simplicité patriarcale de ses mœurs, la beauté physique et l'élégance de ses formes faisaient incontestablement du Tcherkesse le premier des Caucasiens, et son nom était fréquemment donné d'une manière générale à tous les montagnards. Malheureusement il ne vivait que pour la guerre, si bien que la plupart des étymologistes expliquaient le mot de « Tcherkesse » par le sens de « Brigands, » « Bandits » ou « Coupeurs de routes ». Cependant il est peut-être dérivé de celui de Kerkètes, mentionné par Strabon[1]. La langue des Adighé, rude, gutturale, est très difficile à prononcer pour tous les étrangers. On dit que dans leurs expéditions de guerre les Tcherkesses se servaient d'un argot particulier[2].

Les Tcherkesses appartiennent probablement à la même souche que les Géorgiens, les Lezghiens, les Tchetchènes et autres peuples de l'isthme du Caucase, que l'on ne saurait rattacher avec certitude aux Aryens et qui sont peut-être mélangés avec d'autres races. Fort beaux pour la plupart, ils sont élancés, minces de taille, larges d'épaules : leur figure ovale, au teint clair, à l'œil brillant, est entourée d'abondants cheveux noirs, parfois aussi châtains ou blonds. On attribue leur port si droit et la cambrure de leurs reins à l'habitude qu'ont les mères d'élever les nourrissons en leur tenant le dos appliqué sur une planche. Hommes et femmes se croient déshonorés par l'obésité ou d'autres vices de formes, et ceux qui sont ainsi affligés s'abstiennent de se présenter dans les fêtes publiques et les réunions populaires[3]; sachant que la beauté est le privilège de leur race, les Tcherkesses épousaient rarement des femmes d'un autre sang que le leur. Le costume tcherkesse, d'une singulière coquetterie, sied parfaitement à ces hommes adroits et souples : aussi est-il devenu une sorte de costume national pour tous les Caucasiens, même pour Cosaques russes, et l'on voit jusqu'aux Juifs pacifiques se revêtir de la *tcherkeska*, ornée de cartouchières, inutiles pour eux.

De même que les Albanais du Pinde, avec lesquels ils offrent beaucoup de ressemblances, les Tcherkesses ont le talion pour loi suprême. Le sang appelle le sang; le meurtrier doit être puni, à moins qu'il ne rachète

[1] *Géographie*, livre XI, chap. II; — Klaproth, *Tableau du Caucase*.
[2] Reineggs; — Klaproth, etc.
[3] Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus*.

son crime ou qu'il ne réussisse à voler un enfant dans la famille de son ennemi, pour l'élever lui-même comme son propre fils, et le ramener ensuite dans la maison paternelle. La substitution des marques de propriété sur les chevaux est aussi assimilée au meurtre et doit être payée par le sang[1]. Les guerres de famille à famille duraient pendant des générations entières, et pourtant le Tcherkesse, différent en cela de son voisin le Svane, dédaignait de se cacher dans une maison de pierre : comptant sur la force de son bras, il n'habitait que des cabanes en bois légèrement construites. D'ailleurs, jamais la vengeance ne s'accomplissait en présence des femmes, êtres sacrés dont un geste pouvait arrêter la mort, et qui pourtant appartenaient elles-mêmes, soit à un père, soit à un mari, qui s'arrogeait le droit de les tuer sans en rendre compte à personne. Suivant la coutume antique, le jeune homme s'emparait par la force de celle qu'il voulait pour épouse. D'avance la fille du Tcherkesse savait qu'elle aurait à quitter la maison paternelle, soit par une violence réelle ou simulée, soit par une vente en pays étranger; mais telle est la force des usages, que l'expatriation même et la vie dans le harem ne lui causaient d'ordinaire aucun effroi. Il est vrai que, par tradition, les jeunes filles tcherkesses se croyaient assurées de devenir les femmes légitimes de grands personnages, grâce à leur beauté, à leurs bonnes manières, à la poésie de leur langage. Tandis que les autres Orientales n'étaient que des esclaves, elles avaient vécu en personnes libres, et c'est là ce qui faisait leur charme. Quant aux garçons, ils étaient élevés le plus souvent, non par leurs propres parents, mais par un *atalik* ou « éducateur », que l'on choisissait surtout pour ses qualités physiques et morales, son courage, sa politesse, son éloquence, son adresse à manier les armes et les chevaux. Les parents, se défiant d'eux-mêmes et de leur tendresse, craignant de gâter leurs enfants, leur donnaient un autre père, chargé d'en faire des cavaliers et de vaillants chasseurs à l'animal et à l'homme, de leur enseigner les beaux préceptes et l'art de s'exprimer simplement, avec éloquence et poésie. Quand l'éducation du jeune homme était terminée, il rentrait dans la maison de ses parents, mais il ne cessait de considérer son atalik comme un véritable père. Autrefois, c'est par un vol fictif — singulier reste de coutumes barbares, — que l'atalik s'emparait de l'enfant : il le ravissait, trois jours après la naissance, mais en présence de sept témoins, chargés d'attester ensuite par serment l'identité de l'adolescent[2]. Grâce au soin que prenaient ainsi les Adighé de former

[1] Kolenati, *Bereisung Circassiens.*
[2] Reineggs, *Beschreibung des Kaukasus*; — K. Koch, *Reise durch Russland nach Kaukasien.*

les jeunes gens, leur peuple était devenu « le plus poli de la Terre[1] ».

Quoique fiers de leur liberté, les Tcherkesses n'étaient point égaux entre eux. Ils se divisaient en trois castes : celles des princes et des nobles, qu'avaient abaissés des luttes intestines[2], et celle des simples paysans guerriers; mais tous se groupaient en *tleouch* ou « fraternités » et en groupes de fraternités, et ce sont ces associations d'hommes, dévoués les uns aux autres jusqu'à la mort, qui donnèrent aux Tcherkesses une si grande force de résistance contre les Russes[3]. C'est dans la plaine surtout que les nobles avaient le plus d'autorité, et en certains endroits ils avaient même réussi à constituer un régime presque féodal; mais leurs paysans s'enfuyaient chez les Tcherkesses de la montagne, et les nobles les réclamaient en vain. De là d'incessantes guerres, qui eurent pour conséquence la défaite des nobles et le recours de plusieurs d'entre eux à l'aide de l'étranger[4]. Au-dessous des trois classes libres travaillait la foule des esclaves, composée entièrement de prisonniers de guerre et de réfugiés. La volonté des hommes libres, exprimée dans les assemblées populaires, devenait la loi, et princes et nobles n'en étaient que les exécuteurs. Les prêtres, classés au rang des seigneurs, n'avaient qu'une faible influence, car les religions, fort mélangées dans le pays, rendaient les Tcherkesses à la fois païens par leurs anciens dieux, chrétiens et mahométans par leurs pratiques officielles; comme païens, ils adoraient Chiblé, le dieu de la foudre, de la guerre et de la justice : c'est à lui qu'après la victoire ils sacrifiaient les plus belles brebis du troupeau. Ils vénéraient l'arbre frappé du tonnerre et le criminel trouvait sous son branchage un asile respecté. Les divinités des airs, des eaux, des forêts, des arbres fruitiers, du bétail, toutes animées du souffle d'un Grand Esprit, avaient aussi leur culte et recevaient leurs offrandes, au moins quelques gouttes de liqueur solennellement épanchées d'une coupe. Pour implorer la mer et lui demander d'être clémente aux marins aimés, la mère, la femme, la fiancée confiaient leurs présents à l'eau grondante de la montagne : le torrent emportait ces dons à la mer Noire et celle-ci répondait par le sifflement des vents et l'ascension des nuées[5].

Telle était la religion des anciens Tcherkesses; mais jusqu'à la deuxième moitié du dix-huitième siècle les princes et les nobles s'étaient dits chrétiens

[1] Bell, *Journal d'une résidence en Circassie.*
[2] Lullier, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, t. IV, 1857.
[3] K. Koch; — Bell, etc.
[4] Lullier, mémoire cité.
[5] Bodenstedt, ouvrage cité

pour la plupart, s'agenouillant dans les églises dont les ruines se voient çà et là au sommet des collines. Le cheik Mansour, que les Russes envoyèrent mourir dans l'île de Solovetz, au milieu des glaces de la mer Blanche, fit de presque tous ses concitoyens des musulmans sunnites; l'influence des khans de Crimée agit dans le même sens, et la foi mahométane devint de plus en plus ardente chez les Tcherkesses, à mesure que s'accroissait la haine contre le Russe chrétien, l'envahisseur de la patrie. Cependant certaines pratiques musulmanes, notamment la polygamie, ne s'introduisirent pas d'une manière générale dans le pays; les mœurs anciennes s'étaient maintenues pour la famille. Le guerrier aurait eu honte d'aller visiter sa femme en présence de ses compagnons, et si les mariages n'étaient pas tenus secrets, du moins était-il convenable de ne point en parler. Pour le zèle religieux, on ne saurait comparer les Tcherkesses et les autres montagnards du Caucase occidental aux honnêtes Tartares de la tribu du Karatchaï ou du « Torrent noir », qui vivent dans les vallées méridionales de la Koubañ, à l'ouest de l'Elbrous, sur un territoire que la légende dit avoir été habité autrefois par des Frenghi, c'est-à-dire des « Francs » ou Européens[1]. Ces Karatchaï sont des Musulmans par excellence[2]. Ils s'occupent surtout de négoce et servent d'intermédiaires entre les diverses tribus de versant à versant.

Les Abkhazes, qui conservent, à peine modifié, le nom d'Abazès, sous lequel ils étaient connus des Grecs, se donnent à eux-mêmes l'appellation d'Absoua ou de « Peuple » par excellence. Avant les grandes émigrations, ils occupaient presque tout le versant méridional du Caucase, entre la vallée de l'Ingour et celle de Bzîb, et dépassaient sur quelques points la crête principale des montagnes pour empiéter sur le territoire des Tcherkesses. Les dialectes qu'ils parlent ressemblent à ceux des Adighé[3], mais on remarque un grand contraste entre les deux peuples, pour l'apparence et les mœurs. Les Absoua sont plus petits que les Tcherkesses, plus bruns de peau, plus noirs de chevelure : la plupart ont les traits irréguliers, la physionomie dure et sauvage. Leur sang n'est pas si beau que celui de leurs voisins; les esclaves de leur race, hommes ou femmes, étaient livrés en moyenne pour la moitié du prix auquel étaient évalués les Circassiens[4]. Ils n'ont point les allures chevaleresques de leurs voisins, mais comme eux ils aimaient à vivre de leur épée, et longtemps leur métier

[1] K. Koch, *Reise nach Kaukasien.*
[2] G. Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge.*
[3] Klaproth, *Tableau du Caucase.*
[4] Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, I.

préféré fut celui d'écumeurs de mer : avant que le Pont-Euxin ne fût devenu mer russe, leurs longues embarcations, qui pouvaient marcher soit à la rame, soit à la voile, et dont l'équipage se composait de cent à trois cents hommes, se hasardèrent sur tous les rivages de l'Anatolie, de la Crimée et de la Turquie d'Europe, jusqu'à la porte du Bosphore; jadis un grand nombre d'entre eux allaient aussi se vendre en Égypte comme soldats ou esclaves. Dans le corps des Mamelouks ils étaient représentés en foule et maint grand personnage du Caire était né dans quelque haute vallée de l'Abkhazie[1]. Comme les Tcherkesses, les Abkhazes se groupaient en confédérations guerrières ayant leurs princes, leurs nobles, leurs hommes libres et remettant à des mains d'esclaves tous les travaux pénibles de l'agriculture. Chez certains Abkhazes, l'argent était encore inconnu avant la domination russe et le signe de l'échange était représenté d'ordinaire par une vache, dont les veaux étaient l'intérêt; il arrivait qu'au bout de quelques années un petit emprunt devait être payé par la livraison de tout un troupeau : c'est en 1867 seulement que ce mode primitif d'usure a été remplacé par celui que pratiquent tous les peuples « civilisés[2] ». Comme les Tcherkesses, les Abkhazes, encore païens par leur façon de penser et par certaines pratiques, gardaient dans leur foi mahométane quelques traces de l'ancien culte chrétien : ils vénéraient les croix et les églises, mangeaient la viande de porc, apportaient dans les temples des ex-voto, cuirasses, armes ou vêtements; encore de nos jours, une chapelle bâtie, dit la légende, par l'apôtre Paul, sur une des montagnes avancées du massif du Maroukh, est un de leurs grands lieux de pèlerinage[3]. Mais le temple le plus respecté était la forêt profonde; c'est aux branches des chênes qu'ils aimaient à suspendre leurs offrandes et à prononcer leurs serments. Jadis c'était aussi



ABKHASE.

Dessin de B. Vereschaguine, d'après nature.

[1] Reineggs, *Beschreibung des Kaukasus*.
[2] Grabovskiy, *Sbornik sved'eniy o kavkazskikh Gortzakh*, livraison 4.
[3] Kolenati, *Bereisung Circassiens*.

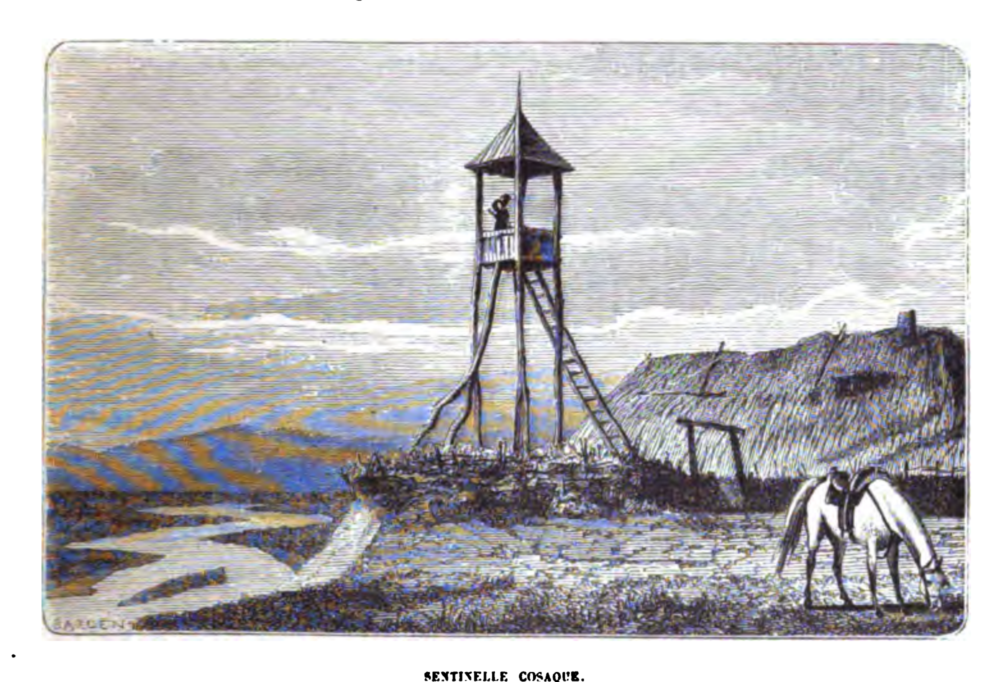
sur le branchage des arbres sacrés qu'ils plaçaient les cercueils de leurs morts : ils pensaient que l'explosion des gaz du cadavre devait faire respecter à jamais son repos par les démons[1]. Leur piété pour les morts est extrême. Les lieux d'inhumation sont beaucoup mieux tenus que les demeures des vivants[2].

De nos jours, quelques milliers d'Abkhazes résident encore dans les hautes vallées méridionales du Caucase, tandis que les Adighé ont cessé d'exister en corps de nation sur le versant opposé des montagnes; les Karatchaï sont les seuls indigènes des montagnes qui se soient maintenus contre le flot montant des Russes. Partout ailleurs ceux-ci gagnent incessamment sur le territoire des montagnards jadis indépendants; les quelques familles de Russes fugitifs qui vivaient chez les Abkhases[3] étaient les avant-coureurs de toute une nation conquérante. Les habitants du Caucase regardaient autrefois vers le midi comme vers le pays de la civilisation, et la Géorgie surtout leur donnait les armes, les étoffes précieuses, sa langue littéraire; ils sont maintenant forcés de regarder vers le nord, d'où viennent les oukases, les armées et les colons qui doivent les remplacer. Grands-Russiens, Petits-Russiens, Cosaques appartenant aux deux grandes familles slaves, prennent part à ce mouvement d'immigration, auquel le gouvernement a donné un caractère essentiellement militaire, en organisant les colons en compagnies, bataillons et régiments : on peut le dire, tout le Caucase occidental est déjà terre russe. Des colons tchèques, auxquels on a fait des concessions de terres en pays tcherkesse, se fondent peu à peu dans la nation conquérante. Le nombre des habitants slaves immigrés sur le territoire des Adighé dépasse depuis longtemps celui des montagnards qui le peuplaient autrefois.

Au nord de la région montagneuse, les plaines de la Koubañ inférieure et la péninsule de Tamañ sont parmi les contrées où se succédèrent le plus fréquemment des habitants de races diverses, sans qu'il y ait eu entre elles de mélanges appréciables. A quelle race appartenaient ces hommes dont on voit les dolmens épars dans la presqu'île de Tamañ et les terres avoisinantes[4], mais dans aucune autre région de la Caucasie[5]? Ces dolmens se distinguent de ceux des autres pays par l'ouverture circulaire de la plaque antérieure, assez large pour que la tête d'un enfant puisse y passer. On ne

[1] Wakhoutcht, traduction de Brosset.
[2] G. Radde, ouvrage cité.
[3] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, I.
[4] Land, *Sbornik sv'ed'eniy o Kavkaz'e*, tome III.
[5] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*; — Bergé, *Russische Revue*, 1874, n° 11; — Bell, *Journal d'une résidence*.

sait à quel peuple attribuer ces monuments de l'âge de fer[1], car pour la vallée de la Koubañ l'histoire ne remonte guère à plus d'une dizaine de siècles en arrière. A cette époque, les Khazars et les Polovtzî, ceux dont les restes se sont établis en Hongrie sous le nom de Koumanes, possédaient ou parcouraient le sol sur lequel s'étaient élevées les villes hellénisées du Bosphore cimmérien. Vers la fin du dixième siècle, une colonie russe, fort éloignée du gros des nations slaves, la colonie de Tmoutarakañ, s'était fortement établie dans la péninsule de Tamañ, et se rattachait à d'autres



SENTINELLE COSAQUE.

Dessin de B. Vereschaguine, d'après nature.

groupes d'émigrants russes peuplant la Crimée. Les chroniques nous montrent les Russes de Tmoutarakañ luttant contre les Yasses et les Kosogues, prédécesseurs des Tcherkesses; une pierre à inscription, trouvée près de Tamañ et transférée maintenant dans le musée de l'Ermitage à Pétersbourg, témoigne de l'état avancé de la civilisation des anciens habitants russes : elle indique la distance mesurée sur la glace, pendant l'hiver de 1068, entre Kertch et Tmoutarakañ. Mais ces premiers colons slaves n'étaient pas assez nombreux pour se maintenir au milieu de populations hostiles. Des Tartares, venus avec les princes mongols, occupèrent le pays en même temps que la Crimée. Au commencement du dix-huitième siècle, d'autres

[1] Bell, ouvrage cité

Russes se présentèrent, mais non en ennemis : c'étaient des fugitifs, des Cosaques, aimant mieux reconnaître la suzeraineté du khan de Crimée que de se soumettre au pouvoir de Pierre le Grand. A ces Cosaques *Nekrasovtzî*, ainsi nommés de leur chef Nekrasov, se joignirent beaucoup de raskolniks venant des diverses parties de la Russie, et bientôt la contrée fut de nouveau entièrement peuplée de Russes, qui cultivaient le sol, établissaient des pêcheries au bord des courants et des lagunes, élevaient le beau bétail de l'Oukraïne, introduit par eux et propagé depuis dans les provinces de Transcaucasie. Mais ces industrieux colons déplaisaient au tzar, et en 1777 ils durent demander asile, d'abord aux Tcherkesses, puis aux Turcs de l'Asie Mineure et de l'Europe : la plupart d'entre eux se perdirent au milieu des populations musulmanes. Après eux, des Tartares Nogaï, émigrés de Crimée au nombre de deux mille familles, vinrent s'établir dans les stanitzas abandonnées des Nekrasovtzî; à leur tour, ils durent quitter le pays, transportés en masse par les conquérants russes dans la région des steppes, à l'ouest du Don.

Désormais la contrée appartenait à l'empire russe et le sol en était distribué à la volonté de l'impératrice Catherine et du tout-puissant Patomkin. Les malheureux Cosaques du bas Dńepr, qui s'étaient enfuis en Turquie, puis qui avaient obtenu de rentrer en Russie, en servant comme enfants perdus dans toutes les batailles et dans tous les assauts, et que Patomkin avait établis sur les bords du Boug, durent échanger les villages et les champs qu'on leur avait donnés dans la Nouvelle Russie pour les solitudes marécageuses qui s'étendent sur la rive droite de la Koubań. Venus en 1793 au nombre de 17 000 combattants, représentant au moins 30 000 individus, ils furent d'abord bien accueillis par les Tcherkesses, comme l'avaient été leurs prédécesseurs; mais ils ne tardèrent point d'entrer en conflit avec eux, et d'amis ils devinrent conquérants. La guerre qui sévissait entre eux et les anciens possesseurs du sol était une guerre de surprises. Ils avaient élevé des redoutes sur les points stratégiques, bâti leurs tourelles de guet et leurs stanitzas fortifiées sur toute la ligne de la Koubań, mais il leur fallait surtout se méfier des ennemis rampant dans les roseaux du fleuve, et ils avaient eux-mêmes recours à ce genre de ruse pour bondir tout à coup comme des tigres sur leur proie : c'est ainsi que se formèrent ces redoutables *plastounî*, qui faisaient la terreur des avant-postes ennemis dans les guerres de la Russie[1]. Habitués à combattre les Tcherkesses, les Cosaques avaient fini par leur ressembler de manières, de mœurs et de

[1] Korolenko, *les Cosaques de la mer Noire* (en russe).

costume. A moins d'avoir une grande perspicacité, il était souvent difficile de reconnaître si l'on avait devant soi des Cosaques ou des montagnards caucasiens.

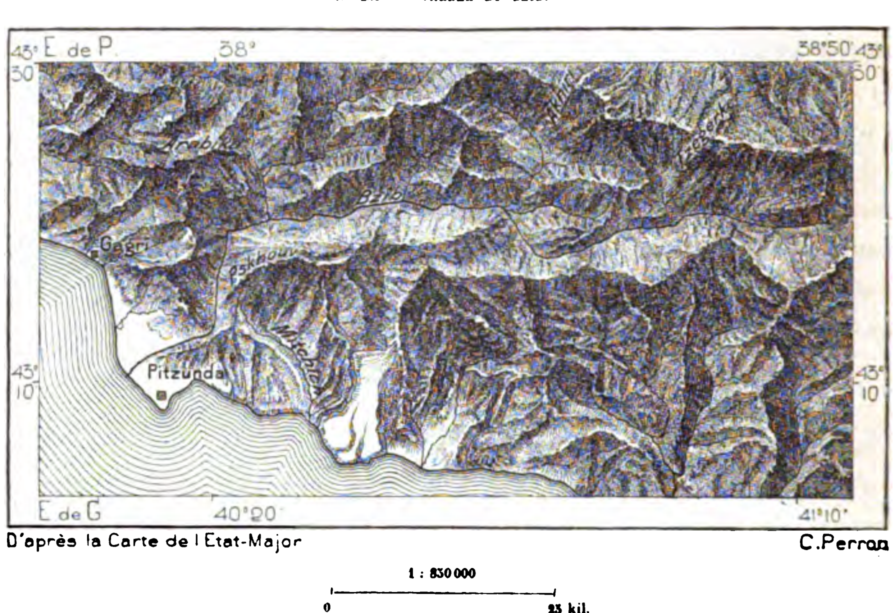
En même temps que leur lutte contre les Tcherkesses, lutte qui devait durer soixante-dix années, les Cosaques commencèrent contre une nature hostile ce travail de conquête qui est encore bien loin d'être achevé. Villes, villages, canaux, routes, tout avait été effacé de la contrée lorsqu'ils arrivèrent dans le pays : il ne restait que des ruines informes, étudiées depuis par les archéologues, qui tâchent de reconnaître l'emplacement des cités mentionnées par les anciens auteurs. D'ailleurs, une grande partie de ces contrées ne pourra se peupler ou se repeupler que lentement : tandis que des steppes manquent d'eau, il en est d'autres qui la reçoivent en surabondance ou qui en restent couvertes à cause de l'horizontalité du sol. Dans le delta de la Koubań, où les fièvres sont en permanence, la proportion des morts est très considérable, et dans certaines années elle dépasse de beaucoup les naissances. En moyenne, le tiers des enfants nés dans ce pays meurent dès la première année : de trois à cinq ans, il ne reste plus que la moitié de la génération[1].

Sur l'étroite « corniche » du versant caucasien tourné vers la mer Noire, il n'y a point de villes populeuses : l'émigration a privé la contrée de la plus grande partie de ses habitants, les guerres continuelles ont dévasté ses campagnes, le manque de routes ne permet pas l'apport des denrées de l'intérieur, presque toutes les rades sont mal abritées et le climat du littoral est encore insalubre. C'est ainsi que sont neutralisés les remarquables avantages de cette côte, destinée à devenir un jour l'une des plus vivantes de l'Ancien Monde. Même la prétendue cité qui garde l'entrée méridionale de cette région côtière, Soukhoum-kaleh, n'est qu'une bourgade insignifiante, malgré son rang de chef-lieu de district militaire, malgré l'excellence de son port, profond et défendu des vents. Là pourtant s'élevait, disent la plupart des archéologues russes, la ville hellénique consacrée aux Dioscures par les Milésiens, il y a trente-deux siècles, et connue plus tard sous le nom de Sébastopol. Il semblait naturel, il est vrai, de chercher Dioscurias plus au sud, à l'endroit où se trouve le village d'Isgaour ou Iskouriah[2]; mais on ne trouve que peu de débris anciens dans le voisi-

[1] Land, *Sbornik sv'ed'eniy o Kavkaze'*, tome III.
[2] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, — Müller, édition des *Geographi minores*; — E. Desjardins, *Notes manuscrites*.

nage du cap, tandis qu'une cité grecque est encore en grande partie visible avec ses rues, ses places, les fondements de ses édifices, à plusieurs mètres de profondeur dans les eaux de Soukhoum-kaleh[1] : des restes de canaux, de routes, de constructions anciennes se voient dans tous les environs, et ce sont les débris de monuments grecs que les Osmanlis employèrent en 1787 pour bâtir la forteresse de Soukhoum, détruite avec la ville pendant la guerre de 1877. Même dans les meilleures années, le commerce de Soukhoum-kaleh, à l'entrée et à la sortie, n'a pas atteint la valeur d'un million

N° 25. — VALLÉE DU BZIB.




D'après la Carte de l'Etat-Major — C. Perron

1 : 830 000

0 — 25 kil.

de francs[2]; mais les marins du littoral peuvent se livrer à la fructueuse pèche des dauphins : en 1872, on en captura 3800 dans la seule rade de Soukhoum. Au nord se voient les restes d'un mur de défense que l'on dit avoir eu « soixante mille pas de longueur[3] » et qui aurait été construit au cinquième siècle pour défendre les villes du littoral contre les Abkhazes.

Le bourg de Pitzounda, l'ancienne Pythius des Byzantins, fut aussi une ville importante, ainsi qu'en témoignent les ruines des environs : une église byzantine, que le gouvernement russe a fait restaurer, passe pour avoir été bâtie par Justinien en 551. C'est au monastère de Pitzounda que

[1] Tchernavskiy, *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 5

[2] Mouvement total du port de Soukhoum-kaleh en 1876 : 997 navires, jaugeant 232 750 tonnes.

[3] Lamberti, *Relatione della Colchide*.

se rendait Chrysostôme exilé, lorsque la mort l'atteignit. Ce lieu de bannissement des Byzantins devint ensuite pour les Génois l'entrepôt commercial le plus actif de la côte, et de là surtout partaient les trafiquants et les missionnaires italiens qui ont laissé dans le Caucase occidental tant de traces de leur séjour, églises, tours de guet, armes, monnaies[1]. A en juger par les traditions des indigènes, les Génois ou Djinoves sont le peuple étranger qui exerça la plus grande influence sur la civilisation de la contrée. C'est d'eux que proviennent ces armes, ornées de légendes françaises ou latines, que l'on trouvait encore fréquemment dans les montagnes, vers le milieu du siècle[2].

Au delà de Pitzounda se succèdent les anciens forts de Gagrî, d'Adler ou Ardiller (Ardouvatch), et d'autres encore. Plus loin, l'ancrage de Touapse n'a sur son rivage qu'un simple hameau, mais c'est là peut-être que s'élèvera un jour la ville commerciale la plus importante du littoral, car la rade voisine est la plus profonde et la mieux abritée[3]; déjà l'on travaille à la construction d'une route qui traversera le Caucase au nord de Touapse, pour redescendre vers Yekaterinodar par la station thermale de Kloutchevaya. La première ville du littoral est déjà voisine de l'extrémité du Caucase : c'est Novo-Rossiisk ou Soudjouk, qui fait un certain commerce, grâce à sa rade, menacée pourtant par le bora[4], de même que la baie voisine, Gelendjik, choisie jadis comme lieu de débarquement par les Russes dans leurs guerres contre les Tcherkesses.

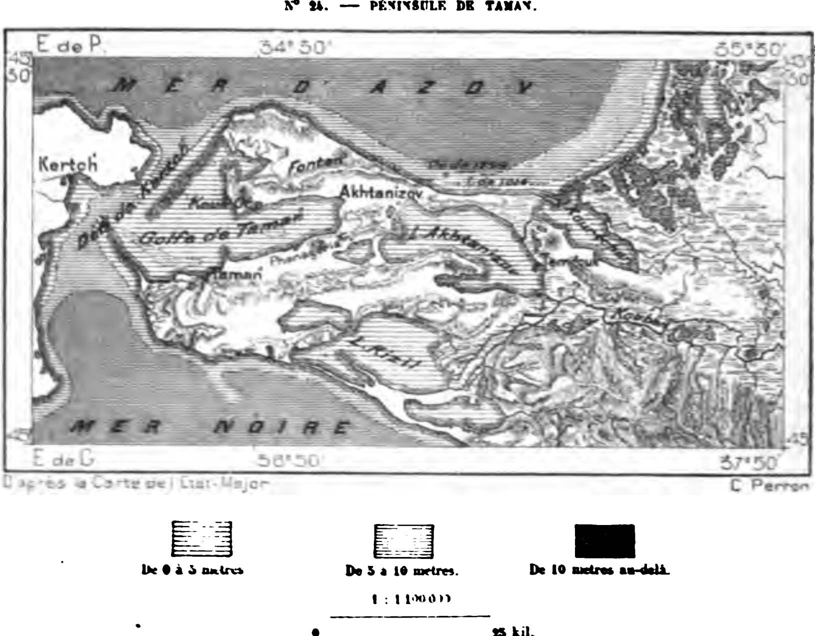
Anapa est située sur le bord d'une rade plus dangereuse encore, et les pilotes recommandent aux marins d'y être toujours prêts pour l'appareillage[5]. L'ancienne ville turque d'Anapa fut trois fois prise par les Russes et ceux-ci la supprimèrent temporairement en 1860, au profit de Temrouk, le chef-lieu administratif de la péninsule de Tamañ. A cette époque, Temrouk était une simple stanitza de Cosaques, groupant des maisonnettes sur une colline d'environ 75 mètres de hauteur, au milieu de l'isthme allongé qui sépare deux étangs en communication avec la Koubañ. C'est dans le voisinage que s'élèvent, en cinq groupes distincts, les principaux volcans de boue de la péninsule de Tamañ : on en compte plus d'une centaine, qui d'ailleurs se déplacent fréquemment; depuis quelques années, les boues de ces volcans sont utilisées pour le traitement des douleurs

[1] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase.*
[2] Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale.*
[3] Korganov, *Zapiski kavkazskavo otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VI, 1873-1874.
[4] Mouvement total du port de Novo-Rossiisk en 1876 : 486 navires, jaugeant 177 400 tonnes.
[5] Mouvement total du port d'Anapa en 1876 : 476 navires, jaugeant 156 950 tonnes.

rhumatismales. Le village de Tamań, qui a donné son nom à la péninsule, n'a d'autre avantage que d'être situé près de la rive du détroit, en face de Kertch et de Yeni-kaleh; les côtes voisines sont basses, inaccessibles à d'autres embarcations que les bateaux à fond plat. Près de là, au nord-est, se trouve la forteresse de Phanagoria, élevée sur les restes de la ville grecque du même nom, dont on a découvert quelques débris de murailles, et des tombeaux, moins riches en trésors que ceux de la rive opposée[1].

Les stanitzas, fondées par les Cosaques dans les campagnes qu'arrosent

N° 24. — PÉNINSULE DE TAMAN.




la Koubań et ses affluents ont eu, dès l'époque de leur établissement, ce grand avantage sur les villages de la côte, de se trouver au point de croisement de routes naturelles de la steppe; plusieurs de ces bourgades, vivifiées par le commerce, ont pu devenir de véritables villes, quoique les maisons en restent toujours dispersées sur un espace considérable. Dans la seule province de Koubań on ne compte pas moins de 146 stanitzas, ayant chacune plus de 2000 habitants, nombre énorme, si l'on tient compte de la brièveté de la période pendant laquelle la colonisation s'est accomplie. Dans la seule année 1872, la population du territoire de la Koubań s'est élevée de 672 000 à 735 000 individus; l'accroissement normal par le

[1] Görtz, *Archäologische Topographie der Halbinsel Taman*.

surplus des naissances étant seulement de six à sept mille personnes, le total de l'immigration n'a donc pas été moindre de 54 000[1]. On comprend qu'un mouvement de colonisation aussi rapide, accompli presque au hasard et se dirigeant vers des terres marécageuses, entraîne des conséquences fatales pour un grand nombre de nouveaux venus. D'ailleurs les terrains les plus fertiles ont été distribués à de hauts dignitaires et aux membres de la famille impériale; de 1860 à 1870, plus de 130 000 hectares ont été ainsi répartis dans la province de la Koubañ et le gouvernement de Stavropol[2].

Les Cosaques ne se partagent pas la terre en propriétés distinctes. « Ensemble nous l'avons conquise, disent-ils, ensemble nous l'avons défendue, elle nous appartient à tous. » La commune décide chaque année quelle partie du sol sera affectée à telle ou à telle culture; le jardin potager est la seule propriété privée du Cosaque. Toutefois, les officiers, ayant cessé d'être élus par leurs frères cosaques, ont reçu du gouvernement, en même temps que leurs grades, des lots de terre ou *khoutors*, qui devaient contribuer à rehausser leur prestige. Déjà du temps de Catherine les chefs obtenaient ainsi, « en possession éternelle et héréditaire », des khoutors ne différant en rien de domaines privés. L'exemple des officiers supérieurs fut bientôt suivi par les autres dignitaires des communes cosaques et les stanitzas s'entourèrent de khoutors, où ne pouvaient pénétrer les troupeaux appartenant à la communauté. En 1842, le gouvernement fit procéder à la distribution régulière des terres suivant l'ordre hiérarchique des partageants : 1635 hectares pour un général, 436 pour un officier supérieur, 218 pour un officier subaltêrne, 33 pour un simple Cosaque. Les lots des soldats, constituant le domaine communal, se trouvaient ainsi découpés en minces fragments, et c'est en vain que les paysans protestèrent contre cette division du sol, si contraire à leurs intérêts[3]. Dans ces derniers temps, les sectes dissidentes, surtout celle des chalopoutes, ont pris un grand développement parmi les colons petits-russiens de la contrée : la pratique de la solidarité leur donne une singulière force et les aide à réussir là où d'autres succomberaient[4].

Des vallées d'érosion, ouvertes à travers la terrasse calcaire qui dresse ses escarpements vis-à-vis du Caucase, offrent à la culture les terres les

[1] Vasiltchikov, *la Propriété foncière et l'agriculture* (en russe).
[2] Tchasłavskiy, *l'Exode des paysans* (en russe).
[3] Popka, *les Cosaques de la mer Noire, dans leur vie civile et militaire* (en russe); — Dragomanov, *Notes manuscrites*.
[4] Błagovechtchenskiy, Lintvarev et Margrav, *Sbornik Sv'ed'eniy o Kavkaz'e*, IV, 1878.

plus fécondes, et c'est là que se trouvent maintenant les villages les plus populeux.

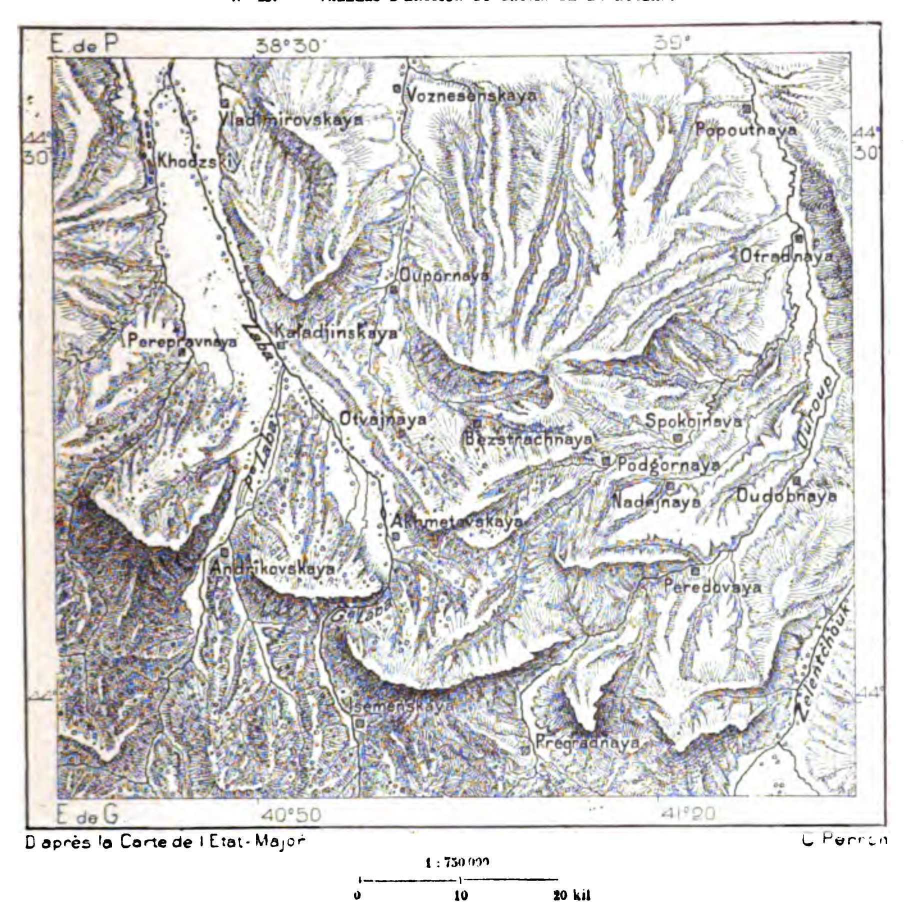
La plus importante des stanitzas placées à la base même des avant-monts caucasiens est Maïkop, jadis point stratégique de premier ordre, comme lieu de rassemblement des troupes qui avaient à traverser les montagnes; grand marché pour les denrées de tout le pays, Maïkop a désormais pris rang parmi les villes de la Caucasie. Dans la vallée même de la Koubań se succèdent aussi des bourgs commerçants, Batałpachinskaya, Nikolayevskaya, près duquel on exploite les houillères de Karakent, Ładovskaya, Oust Łabinsk, Yekaterinodar. Cette ville de Cosaques est devenue la capitale de toute la province de la Koubań et fait un commerce considérable : près de 25 000 paysans se rencontrent à ses foires de septembre, où se vendent des objets manufacturés pour une valeur moyenne de deux millions de roubles[1]. Yekaterinodar possède même quelques manufactures; située en amont du delta, elle expédie des denrées, d'un côté vers les ports de la mer Noire, Novo-Rossiisk et Anapa, de l'autre vers Yéisk, port de la mer d'Azov situé au sud de Taganrog, à la racine d'une flèche de sable qui s'avance au loin entre les flots jaunâtres. Yéisk n'existait pas encore en 1848. Fondée sur les indications du marin Trifonov, elle se construisit avec une rapidité tout américaine, grâce à la distribution de terrains, aux exemptions d'impôt, à la liberté du commerce et à l'abondance de la pêche[2] : en dix années, elle avait près de vingt mille habitants. Ses progrès ont été plus lents depuis qu'elle est sous l'empire des lois communes; mais elle est restée la ville la plus populeuse de tout le littoral caucasien, et plusieurs des stanitzas du voisinage sont d'importants villages. Environ sept cents navires de cabotage visitent sa rade chaque année pour y charger des céréales, des laines, de la graine de lin, mais ils ne peuvent s'approcher de la côte : c'est à 3 kilomètres seulement de la plage qu'ils trouvent une profondeur d'eau de 4 mètres[3].

Stavropol, chef-lieu d'une province de la Caucasie qui n'est dépassée en étendue que par le district de la Koubań, n'est pas dans le bassin de ce dernier fleuve, mais les eaux qui l'arrosent se dirigent aussi vers la mer d'Azov par le Yegorłik, le Manîtch occidental et le Don. Située à plus de 600 mètres de hauteur sur une des terrasses avancées qui flanquent le pied du Caucase, Stavropol n'était à l'époque de sa formation, en 1776 ou 1777, que le fort « Numéro Huit », et l'on ne sait quand elle commença d'être dési-

[1] *Izv'estiya kavkazskavo otd'ela*, III.
[2] Valeur moyenne du poisson pêché à Yéisk, 200 000 roubles.
[3] Mouvement total du port de Yeisk en 1876 : 1439 navires, jaugeant 167 420 tonnes.

gnée communément sous son nom grec de « Ville de la Croix » : longtemps elle n'eut d'importance que par sa situation stratégique sur la ligne des dix forteresses qui gardaient les plaines de la Ciscaucasie, entre le delta du Don et la ville de Mozdok. Occupant un espace considérable sur plusieurs renflements du sol, que séparent les uns des autres de profonds ravins, Stavropol est devenue l'une des villes les plus propres de la Russie; ses eaux

N° 25. — VALLÉES D'ÉROSION DU BASSIN DE LA KOUBAN.




D'après la Carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 750 000

0 — 10 — 20 kil

courantes arrosent de nombreux jardins, renommés pour leurs excellents fruits. Des lambeaux de « terre noire » se retrouvent sur la terrasse de Stavropol, et, comme sur le tchornosyom de la Petite-Russie, les agriculteurs y recueillent d'abondantes moissons.

Au nord de Stavropol, un grand nombre de villages populeux se succèdent dans la vallée de Yegorlïk et d'un autre affluent du Manïtch, le Sredniy-Yegorlïk. Ces groupes de population ne sont pas d'origine cosaque; ils se composent presque tous de paysans venus des gouvernements du

centre de la Russie. Chacune de ces colonies s'est constituée en *selo*, non en *stanitza :* de là cette différence de terminaison que présentent les noms des villages dans le bassin de la Koubañ et dans celui du Yegorlïk[1].

## III

### CAUCASE CENTRAL, BASSINS DE LA KOUMA ET DU TEREK.

De l'Elbrous au Kazbek, la crête principale du Caucase est, on le sait, assez élevée, sur une longueur d'environ 180 kilomètres, pour dépasser la limite des neiges persistantes et pour verser des glaciers dans les cirques et les hautes vallées de ses pentes. De distance en distance, chaînons latéraux et sommets de la crête forment des massifs qui se dressent au-dessus des autres montagnes comme des citadelles de glace resplendissante. L'Elbrous et ses contreforts constituent l'un de ces massifs, de beaucoup le plus puissant du Caucase; les Tartares lui donnent le nom de Yal-bouz ou « Crinière de Glace », et les Tcherkesses voient en lui la « Sainte Montagne » ou la « Cime des Bienheureux »; ils disent que sur le sommet neigeux trône le « Maître du monde, roi des Esprits »[2]. L'Adich, le Kachtan-taou et le Dikh-taou se groupent aussi en s'avançant comme un promontoire en dehors de la grande chaîne. Plus à

[1] Villes, stanitzas et villages du Caucase occidental ayant plus de 5000 habitants en 1874 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| **PROVINCE (OBLAST) DE LA KOUBAN.** | | | |
| Yekaterinodar | | 32 500 | hab. |
| Yéisk | | 28 500 | » |
| Maïkop | | 22 550 | » |
| Temrouk (ville) | | 11 150 | » |
| Novo-Pokrovskaya | (stanitza). | 7 000 | » |
| Pachkovskaya | » | 6 600 | » |
| Novo-Michastovskaya | » | 6 550 | » |
| Staro-Minskaya | » | 6 250 | » |
| Ladovskaya | » | 6 175 | » |
| Novo-Troïtzkaya | » | 6 150 | » |
| Petrovskaya | » | 6 050 | » |
| Ivanovskaya | » | 5 950 | » |
| Staro-Chtcherbinovskaya | » | 5 900 | » |
| Oumanskaya | » | 5 650 | » |
| Ouspenskaya | » | 5 600 | » |
| Temirgoyevskaya | » | 5 420 | » |
| Ilyinskaya | » | 5 400 | » |
| Batalpachinskaya | » | 5 320 | » |
| Grigoropolisskaya | (stanitza). | 5 300 | hab. |
| Bekechevskaya | » | 5 100 | » |
| **CERCLE DE LA MER NOIRE.** | | | |
| Anapa | | 5 200 | » |
| **GOUVERNEMENT DE STAVROPOL.** | | | |
| Stavropol | | 29 600 | » |
| Belaglina | (selo). | 11 220 | » |
| Bezopaznoïe | » | 6 850 | » |
| Krasnapolana | » | 6 500 | » |
| Ladovskaya Balka | » | 6 200 | » |
| Novo-Dmitrevskoïe | » | 5 800 | » |
| Donskoïe | » | 5 775 | » |
| Novo-Georgyevskoïe | » | 5 600 | » |
| Sredne-Yegorlikskoïe | » | 5 450 | » |
| Kougoulta | » | 5 400 | » |
| Pestchanookopskoïe | » | 5 300 | » |
| Sandata. | » | 5 200 | » |
| Medvejïe | » | 5 150 | » |

[2] Kolenati, *Die Bereisung des Kaukasus;* — Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus.*

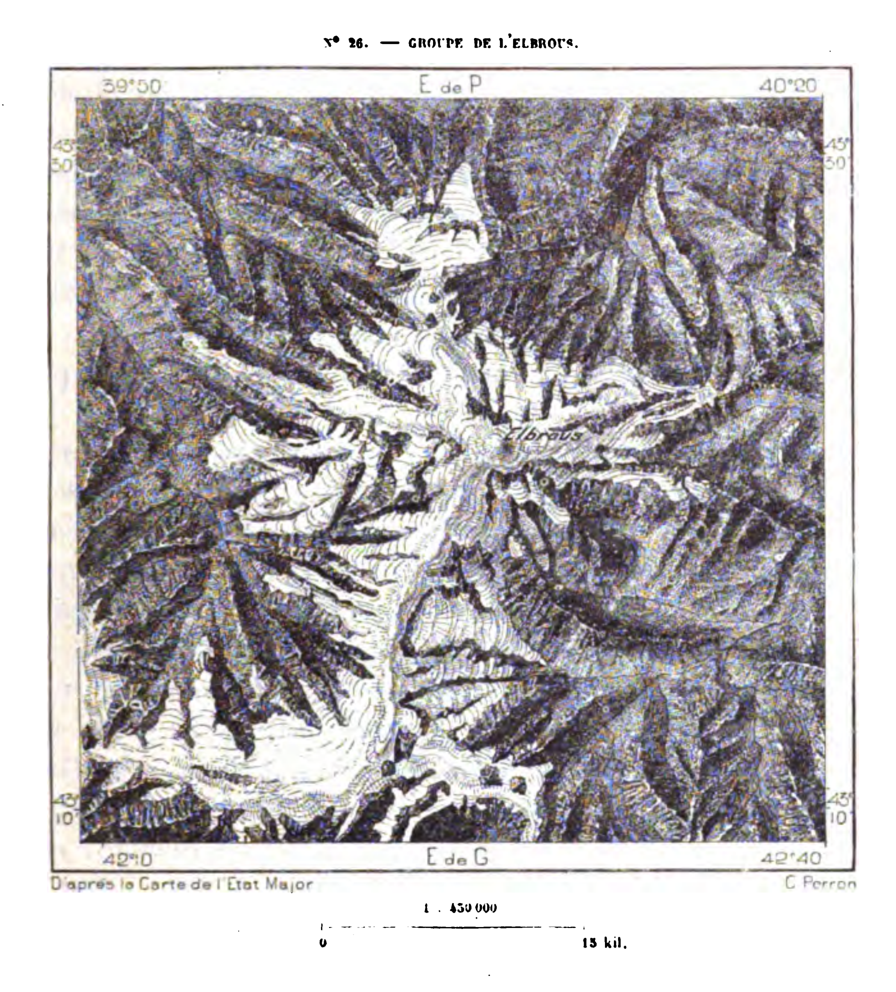



PASSANAOUR. — ROUTE DE TIFLIS A VLADIKAVKAZ

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

l'est, l'Adaï-kokh, le Tzea-kokh et les monts voisins forment une autre de ces superbes assemblées de sommets. Il est vrai qu'immédiatement à l'orient de ce groupe de cimes neigeuses, ruisselantes de glaciers, la chaîne est rompue par la brèche profonde dans laquelle passent les eaux de l'Ar-don; mais, comme pour fermer cette brèche, une crête, que do-

N° 26. — GROUPE DE L'ELBROUS.




mine le Zikari, s'aligne parallèlement à l'axe principal du Caucase. De même le massif de Zilga-kokh se dresse au sud de la dépression ouverte par les torrents, entre le massif du Tepli et celui dont le Kazbek ou le « Chef » est à l'orient le dôme terminal. Ce dôme est le Mkinvari des Géorgiens, l'Ours-kokh ou « mont Blanc » des Osses, mais aussi le « Pic de Béthléem ou du Christ[1] ». Le Kazbek est encore plus vénéré que l'El-

[1] Mouromtzev, *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1872. n° VIII; — Khatissian; — Statkovskiy, *Climatologie du Caucase.*

brous, grâce à sa position près de la porte du Caucase, appelée maintenant passage du Darial : c'est là que se trouve, séparée des pâturages par un glacier[1], la célèbre grotte de laquelle les ermites pouvaient monter, au moyen d'une chaîne de fer, au « berceau de Jésus-Christ » et à la « tente d'Abraham[2] ».

Les contreforts et les terrasses qui s'abaissent de la crête neigeuse du Caucase, forment les divers chaînons des « Montagnes Noires », puis elles se développent en forme d'un immense hémicycle autour des plaines de la Kabarda, pour se redresser au nord par le massif insulaire de Bech-taou. Les eaux qui s'en échappent convergent vers le centre de l'amphithéâtre, comme les torrents des Alpes qui se réunissent dans les campagnes du Piémont : ainsi se forme l'abondant Terek, le Pô caucasien, courant impétueusement vers la Caspienne. Cependant les eaux qui descendent des massifs les plus avancés du Caucase ne vont pas rejoindre le Terek; elles s'écoulent dans les steppes, au nord par le Kalaous, au nord-est par la Kouma.

Le Kalaous, dont la vallée supérieure renferme quelques villages permanents, est par son régime une véritable rivière de steppes. Au printemps, lors de la fonte des neiges, le Kalaous déborde et s'étend au loin sur les bas-fonds de sa vallée; pendant les chaleurs de l'été, il s'appauvrit à mesure qu'il s'éloigne des collines qui lui ont donné naissance et finit par tarir complètement avant d'atteindre la dépression du Manîtch, reste de ce qui fut autrefois le détroit ponto-caspien. On sait que cette pauvre rivière, périodiquement desséchée, présente le phénomène remarquable d'une bifurcation vers la Caspienne et le Pont-Euxin[3]. Le Kalaous entre dans la dépression du Manîtch précisément sur le faîte de partage, et ses eaux d'inondation, qu'un monticule arrête et divise en deux courants, se déversent de part et d'autre, à l'ouest dans le Manîtch du Don, à l'est dans celui qui descend vers le delta de la Kouma. Des berges abruptes, enfermant un lit de 4 à 5 kilomètres de largeur, témoignent de l'importance qu'eut autrefois le fleuve à double versant; mais dans cet espace, qui pourrait contenir les flots du Rhône ou du Nil, ne passent maintenant que des eaux paresseuses s'écoulant de marais en marais, à travers les roseaux.

[1] Klaproth, *Tableau du Caucase.*

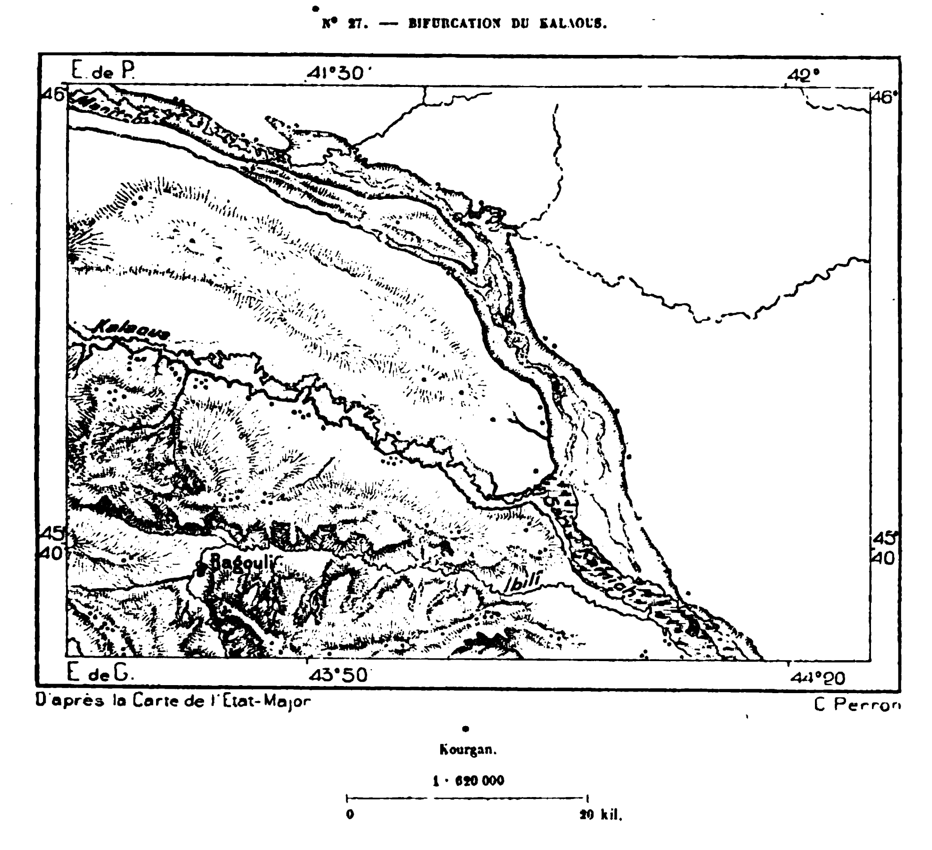
[2] Hauteur moyenne du Caucase entre l'Elbrous (5646 m.) et l'Adaï-Kokh (4646 m.) : 3800 mètres.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Zikari | 3129 mètres. | Col de Mamisson | 2862 mètres. |
| Zilga-kokh | 3853 » | Col de la Croix (Krestovaya Gora) | 2263 » |
| Tepli | 4202 » | Bech-taou | 1400 » |

[3] Bergsträsser, *Mittheilungen von Petermann*, 1859.

C'est en vain qu'on a espéré pouvoir établir une communication de mer à mer, en utilisant pour un canal les eaux du Kałaous; elles sont trop peu abondantes, et surtout trop irrégulières, pour alimenter une voie navigable.

Le bassin de la Kouma est plus étendu que celui du Kałaous, et les eaux qui l'arrosent descendent de collines plus élevées, même de véritables montagnes, conservant leurs neiges pendant plusieurs mois de l'année. Au sortir de sa haute vallée, la Kouma est une rivière abondante que des ruis-




N° 27. — BIFURCATION DU KALAOUS.

seaux latéraux, venant des hauteurs de l'ouest, grossissent de distance en distance; mais après avoir reçu son dernier affluent régulier, à 250 kilomètres de la Caspienne, la Kouma s'affaiblit graduellement en serpentant dans la steppe; une partie de son eau s'évapore, et le reste est dérivé à droite et à gauche dans les pâturages des Tartares Nogaï et des Kalmouks. Il arrive souvent qu'à 100 kilomètres en amont de ce qui fut l'embouchure fluviale, la dernière goutte d'eau de la Kouma est détournée de son lit par les barrages des indigènes[1]. Jadis, lorsque la quantité d'eau était plus con-

[1] Bergsträsser, *Mittheilungen von Petermann*, livraison citée.

sidérable dans le bassin de la Kouma, un delta commençait à l'endroit où le fleuve cesse maintenant d'exister. Le bras du nord allait rejoindre le Manîtch occidental, dont le lit est actuellement remplacé par les lacs et les étangs du Houïdouk, alignés comme les perles d'un collier. Les deux autres bras de la Kouma, indiqués aussi par des mares, des flaques, des coulées, se dirigeaient presque parallèlement vers une baie de la Caspienne appelée encore la Koumskiy Proran ou « Déversoir de la Kouma ». Des crues exceptionnelles du fleuve emportent parfois les barrages construits par les Nogaï et remplissent temporairement les lits inférieurs; c'est ainsi qu'en 1879 on vit reparaître les eaux jaunes de la Kouma dans le « Déversoir », et les riverains essayèrent, dit-on, de draguer le chenal, pour maintenir le courant dans son nouveau lit. Mais lorsque soufflent les vents d'est et de nord-est, c'est-à-dire pendant une grande partie de l'année, c'est le phénomène contraire qui se produit : alors les flots de la baie pénètrent dans les anciens lits de la Kouma, repoussant devant eux l'eau stagnante des marais; parfois un courant en sens inverse s'établit, sous l'impulsion du vent, jusqu'à une grande distance de la mer[1]. Ainsi finit un fleuve qui, par le développement de son cours, n'est pas inférieur à la Garonne, mais qui coule sous un ciel beaucoup plus aride que celui de la France occidentale. La Kouma, non plus que le Kałaous, ne roule l'eau nécessaire à l'alimentation d'un canal ponto-caspien. D'ailleurs on ne pourrait amener les eaux de la vallée supérieure au faîte de partage sans creuser à travers la steppe un canal de plus de 100 kilomètres de longueur. Le port prétendu de la basse Kouma, Serebrakovskaya, est inaccessible à toute embarcation calant plus de 60 centimètres. Les navires d'un tirant de plus de quatre pieds d'eau doivent mouiller à plus de 7 kilomètres du rivage[2].

Le Terek n'est pas, comme le Manîtch et la Kouma, une de ces rivières qui meurent avant d'atteindre la mer. Ses sources maîtresses naissent dans un cirque d'environ 2500 mètres de hauteur, autour duquel chaque montagne verse un glacier, et son flot est déjà puissant avant d'être sorti de la région des neiges et des hauts pâturages. Uni à d'autres torrents, le Terek contourne au sud et à l'est le massif que domine le Kazbek des montagnes caucasiennes, puis, de bassin en bassin et de défilé en défilé, entre dans la plaine par la porte de rochers que garde la ville de Vładikavkaz. A la base d'un énorme talus de déjection qui remplit le bassin d'un ancien lac, le torrent rejoint plusieurs *don* ou cours d'eau, qui fuient

[1] Pallas, *Voyage pendant les années* 1793 *et* 1794.
[2] Petritchenko, *Sbornik Sv'ed'eniy o Kavkazé*, II, 1872.

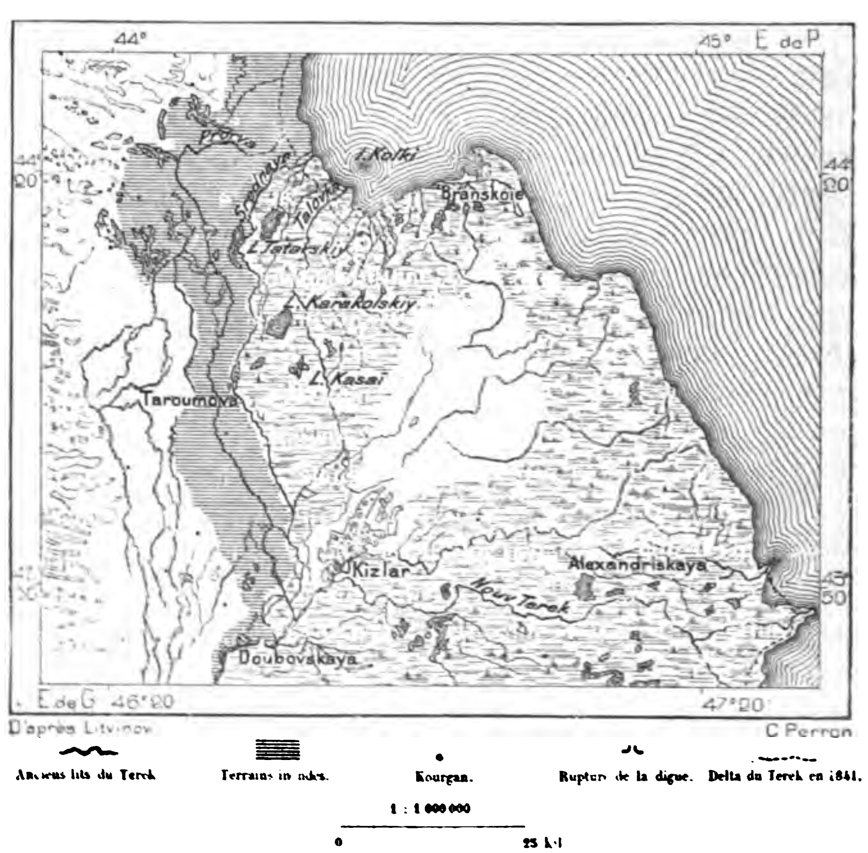
au dehors des vallées voisines, aussi rapides que lui et, comme lui, roulant des cailloux dont les traînées s'allongent en péninsules et poussent de plus en plus leurs confluents vers l'aval. Le Gousel-don, le Fiag-don, l'Ar-don ou « l'Eau folle » se mêlent ainsi au torrent principal, puis on voit accourir l'Ouroukh, issu d'une gorge profonde de plusieurs centaines de mètres, ombragée d'arbres touffus sur chaque saillie de ses rochers. Le Tcherek, le Bak-sou, d'autres torrents impétueux viennent ensuite rejoindre le fleuve, après s'être mêlés à la Mařka, le plus grand des affluents du Terek, celui qu'alimentent les neiges de l'Elbrous. De vastes lits de rivières desséchées qui se dirigent vers le nord firent croire à Pallas et à d'autres voyageurs que la Mařka s'unissait autrefois aux eaux de la Kouma et coulait avec elle dans la dépression du Manitch ; les galets apportés par le courant auraient fait dévier la marche des eaux et fini par les rejeter dans le Terek. Peut-être même que cette dernière rivière coulait jadis directement au nord vers le détroit ponto-caspien. C'est peu à peu qu'elle se sera reployée sur la Caspienne, suivant la base des contreforts du Daghestan [1]. Au-dessus du confluent de la Mařka, le lit fluvial roule déjà plus de 500 mètres cubes d'eau par seconde. Complètement échappé à la région montagneuse, le Terek serpente désormais d'un flot ralenti à travers les steppes, dans la direction de la mer Caspienne; mais il reçoit encore une importante rivière, la rapide Soundja, le fleuve des Tchetchènes, dans lequel se déversent d'abondantes sources sulfureuses. Le Meltchihi est un large ruisseau thermal formé de cinq abondantes fontaines, dont l'eau est si chaude qu'à plusieurs kilomètres en aval on ne peut encore la boire [2].

Au-dessous du bec de la Soundja, le Terek, perdant de son eau par les saignées des riverains et l'évaporation, reste assez abondant pour former un vaste delta et se verser dans la mer par un grand nombre de branches, permanentes ou temporaires, qui se déplacent fréquemment pendant les crues et dont l'importance relative change de siècle à siècle : une de ces branches est le « Vieux Terek » qui fut autrefois la plus considérable et qu'un « Nouveau Terek » remplace pour la masse des eaux. Sans compter les péninsules d'alluvions fluviales, qui doublent peut-être le développement du rivage, le delta embrasse un littoral d'environ 120 kilomètres, et quelques lits partiellement oblitérés paraissent l'avoir rattaché aux rivières voisines, d'un côté la Kouma, de l'autre le Soulak. A l'ouest du delta

[1] Pallas, *Voyage pendant les années* 1793 *et* 1794; — Reineggs, *Beschreibung des Kaukasus*.
[2] Bergé, *La Tchetchniya et les Tchetchènes* (en russe).

actuel du Terek, on reconnaît les anciens rivages de la Caspienne et l'on y remarque aussi des rangées parallèles de *bougrî* ou buttes allongées, parfaitement semblables à celles qui dominent les bouches de la Volga et formées sans aucun doute par un abaissement des eaux à l'époque où la Caspienne se sépara de la mer Noire. D'après von Baer[1], les alluvions du Terek empiètent plus rapidement encore sur la Caspienne que celles

N° 28. — DELTA ET RÉGIONS INONDÉES DU BAS TEREK.




de la Volga. Des baies marines ont été complètement remplies par les apports fluviaux, et des stations de pêche, situées au bord de la mer en 1825, étaient délaissées, trente ans plus tard, à 16 kilomètres dans l'intérieur des terres. Toute la ligne des côtes de la Kouma au Terek a progressé vers l'est de 1 à 2 kilomètres[2] depuis l'année 1841. Mais toutes ces terres nouvelles, encore mal asséchées, sont très insalubres.

[1] *Kaspische Studien.*
[2] *Zapiski Kavk. Otd. Russk. Geogr. Obchtchestva*, tome VI.

Aux mois de juillet et d'août, les laboureurs et les jardiniers du pays disent qu'ils ont la « tête enflée » ; la fièvre des marécages les livre en proie aux hallucinations de toute espèce [1].

La quantité d'eau que roule le Terek est largement suffisante pour qu'on puisse en dériver un canal d'alimentation vers le faîte de partage des deux Manîtch, et fournir ainsi à la voie navigable qui serait creusée de la Caspienne à la mer Noire : c'est là ce que propose l'ingénieur Danilov. Il est probable toutefois que cette œuvre coûteuse ne sera pas entreprise de longtemps. L'eau du Terek et de ses affluents n'est employée maintenant qu'à l'irrigation des steppes riveraines : le canal d'Eristov, alimenté par la Malka, parcourt les plaines dans la partie septentrionale du bassin et va rejoindre le Terek après un parcours de 256 kilomètres ; les Cosaques l'ont creusé de leur propre initiative, faisant ainsi la conquête de terrains que le gouvernement ne leur avait point donnés. Un autre canal, le Kourskiy, au nord du précédent, sort aussi de la Malka, fait marcher 19 moulins, et, lors des hautes eaux, forme une rivière de 160 kilomètres de longueur. Un troisième canal, au nord du confluent de la Soundja, arrose plus de 100 000 hectares. Bien employée, l'eau du fleuve caucasien, si riche en argiles fertilisantes, pourrait continuer au loin, vers le nord et le nord-est, cet admirable bassin de la Kabarda, qui promet de devenir

N° 29. — INONDATION DU TEREK EN 1863.




[1] *Kavkazskiy Kalendar'*, 1880.

un jour une des régions par excellence de l'agriculture et du jardinage : il en est peu dont les terrains soient plus fertiles et mieux arrosés ; les bras ne manquent point pour le travail : la science et la liberté d'initiative font seules défaut.

Les Kabardes ou Kabardins, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Kabertaï, peuplent presque tout le versant septentrional du Caucase central, entre l'Elbrous et le Kazbek. Ce sont ethnologiquement les proches parents de ces Adighé ou Tcherkesses qui ont presque complètement disparu du Caucase ; beaux, souples et fiers comme les Adighé, aimant comme eux la guerre et la lutte et ne se prêtant qu'avec peine aux mœurs pacifiques des agriculteurs, les Kabardes ne se distinguent de leurs anciens voisins de Circassie que par leur langage, d'ailleurs plein de gutturales et de sifflantes comme celui des Tcherkesses. Leurs princes se disent d'origine arabe, ce qu'il faut expliquer peut-être par le désir qu'ils ont, en musulmans convertis, de rattacher leurs origines à celles du peuple de Mahomet. Toutefois la différence que l'on veut avoir remarquée entre le type des princes kabardes et celui des simples guerriers, semble devoir être attribuée seulement à la différence de vie et à l'influence de quelques croisements avec des familles étrangères. La nation vient probablement du nord-ouest, peut-être même de la Crimée ; elle a été graduellement refoulée vers les rives du Terek, d'abord par les Tartares Nogaï, puis par les Russes. Les Kabardes ont gardé quelque chose de la vie nomade, car ils s'occupent beaucoup plus de l'élève des chevaux et des brebis que de la culture des champs. La terre est encore pour eux une propriété commune ; les pâturages et les bois restent indivis, et chaque homme n'a droit qu'au sillon labouré par lui : qu'il cesse de cultiver lui-même son terrain, et celui-ci fera aussitôt retour à la communauté. Plus peut-être que chez tous les autres Caucasiens, le vol hardi est en honneur chez les Kabardes, mais à la condition qu'il se fasse en dehors du village et de la tribu[1], et que le voleur ne se laisse pas surprendre : dans ce cas, il est poursuivi des quolibets et des rires de tous. En dépit des lois et des réglementations russes, il est aussi très honorable pour le jeune homme d'enlever sa fiancée ; quelques jours avant la noce, il se glisse dans la chambre de la jeune fille qui l'attend, et s'enfuit avec elle : quand il reviendra se faire pardonner, il peut compter d'avance sur l'approbation de ceux qui respectent encore les anciennes coutumes[2].

[1] [illegible] en [illegible].
[2] [illegible]owsky, [illegible] Kavkazskikh Gortsakh, livraison IV.

Les Kabardes proprement dits, sans les populations de races différentes qui vivent sur leur territoire, sont au nombre de 32 000 environ. Jadis ils furent la première nation de la Ciscaucasie; mais ils devaient succomber plus tôt que les autres, à cause de la situation géographique de leur pays, exposé à toutes les attaques du dehors. Il suffisait aux Russes de franchir quelques torrents pour entrer sur le territoire des Kabardes, et plus loin, la vallée du Terek, pénétrant du nord au sud en pleine Kabardie, servait de voie naturelle aux envahisseurs. Des forts, des postes placés de distance en distance le long du fleuve, coupaient la plaine en deux moitiés distinctes : à l'ouest la Grande Kabarda, à l'est la Petite Kabarda ; c'est là que passe la route militaire entre les deux versants du Caucase et que les Russes devaient par conséquent tenter tout d'abord d'établir solidement leur puissance. D'ailleurs, la forme même des villages kabardes, s'allongeant en sinueuses rangées sur le bord des torrents, rendait la défense plus difficile. Dès l'année 1763, des Kabardes, christianisés en apparence, émigraient sur le territoire russe et s'établissaient dans la steppe, sur le Terek moyen. Au commencement du siècle, plus de quarante mille indigènes de la Kabarda, fuyant la domination russe, allèrent demander asile aux Turcs de la Kouban, qui les accueillirent et leur donnèrent des terres, de nos jours encore habitées par les descendants de ces « Kabardes blancs ». Mais le gros de la nation resta dans le bassin du haut Terek, et ses jeunes hommes durent entrer dans l'armée du tzar. C'est parmi eux que les empereurs recrutèrent d'abord les superbes « Tcherkesses » qui paradent dans les cérémonies officielles, caracolant sur de nerveux et infatigables chevaux, portant avec aisance leur élégant et bizarre costume, l'énorme bonnet ou *papach* et l'ample *tcherkeska*, ornée de cartouchières et serrant étroitement la taille. Revenus dans leur pays, ces Kabardes ont cessé d'être de leur nation ; ils sont fiers, non de leur liberté, comme l'étaient les ancêtres, mais de leur asservissement. D'ailleurs, le commerce des Kabardes avec les Russes et le passage continuel des étrangers modifie de plus en plus les anciennes mœurs. En outre, des populations d'origine diverse rompent la cohésion de la race. Des Tartares, Ourouspievtzes, Balkares, Nogaï, groupés en communautés démocratiques administrées par des anciens, habitent des villages isolés. Des Juifs parcourent les campagnes, à la recherche d'emprunteurs, que la dette rend à jamais leurs clients. Des groupes d'Allemands s'établissent çà et là, à la recherche des meilleurs terrains, et même la colonie dite « écossaise », au nord de Patigorsk, a été complètement germanisée. Quant aux villes, grandissant de jour en jour, elles sont devenues russes. Au nord de la

Małka, le territoire a été slavisé en entier par les Cosaques, dont les ancêtres se montrèrent dans le pays dès le temps de Jean le Terrible.

Les Osses, plus connus sous le nom erroné d'Ossètes, sont aussi nombreux que les Kabardes dans le bassin du Terek, mais ils ne se sont guère aventurés dans la région des plaines; ils n'habitent que les hautes vallées, dans la zone montagneuse que limitent à l'ouest l'Adaï-kokh, à l'est le Kazbek. D'ailleurs, leurs aouls ne sont pas groupés seulement au milieu des pâturages et dans les fonds du versant septentrional; les deux cinquièmes de la population ossique vivent sur le versant méridional, dans les vallées tributaires du Rion et de la Koura, qui prennent leur origine sur les flancs des monts Zikari et Broutsabseli; ils occupent même une partie des monts Trialètes, au sud des plaines de la Koura[1]. Les recensements les plus authentiques évaluent à plus de cent dix mille personnes le nombre des Osses. Ils constituent donc une des nations les plus considérables du Caucase, mais ce n'est point à leur puissance qu'ils doivent leur renommée, c'est aux diverses théories que les savants ont imaginées relativement à l'origine et à la parenté de ces montagnards. Sont-ils des Alains[2], comme le supposent plusieurs ethnologistes, après avoir recueilli de précieux indices à cet égard dans les historiens du bas empire et du moyen âge? Sont-ils les plus purs représentants des « Aryens » du Caucase et faut-il voir en eux soit des frères des Germains, soit plutôt ceux des Persans? Les Osses sont-ils des Ases, comme ceux qui émigrèrent en Scandinavie, ainsi que le croit M. Vivien de Saint-Martin[3]? Ou bien seraient-ils partiellement des Sémites, ainsi que pense l'avoir établi Pfaff[4]? A en juger par la grande diversité des types et des physionomies, qui varient, chez les Osses, de la beauté idéale à l'horrible laideur, la race est très mélangée; elle comprend des Géorgiens, des Arméniens, des Kabardes. En Digorie, sur le versant du nord, plusieurs familles nobles sont certainement d'origine tartare; au sud, dans la vallée de Łakhva ou du Livach-don, d'autres familles aristocratiques sont de provenance géorgienne. Si l'on néglige les nombreuses exceptions, l'ensemble de la race reste certainement bien inférieure en beauté aux autres peuplades du Caucase. Les traits de la plupart des Osses sont anguleux, leurs formes lourdes; ils manquent absolument de ce charme du regard, de cette noblesse du visage, de cette souplesse de la démarche, qui distinguent les

[1] N. von Seidlitz, *Carte ethnologique du Caucase*, 1880.
[2] Klaproth; Kohl, Koch.
[3] *Recherches sur les populations primitives du Caucase.*
[4] *Sbornik Sv'ed'eniy o Kavkazé*, tome II, 1872.

Tcherkesses et les Kabardes. Les blonds sont plus nombreux que les bruns et quelques-uns ont des yeux bleus comme les Scandinaves, tandis que d'autres, surtout ceux qui ressemblent aux brocanteurs juifs et parlent comme eux d'une voix caressante, ont les yeux bruns ou noirs.

Mais quelle que soit la race d'Europe ou d'Asie à laquelle la majorité des Osses est le plus apparentée, il est certain que leur langue doit être rangée parmi les idiomes de souche aryenne. Ils se donnent à eux-mêmes le nom d'Iron, qui rappelle celui de l'Iran ou de la Perse, et leur contrée est l'Ironiston. L'idiome de la Digorie est très mélangé de mots tartares et circassiens, mais le dialecte que l'on parle dans les hautes vallées, et qui a gardé sa pureté, se distingue par sa richesse en radicaux semblables à ceux des langues indo-européennes, le grec, le latin, le slave, l'allemand[1]; il est plus rude que celui de la plaine. On a voulu retrouver dans les mœurs des Osses d'autres indices de parenté avec les nations occidentales. Les Iron font usage du lit, de la table et du siège, ce qui n'est point dans les habitudes des autres montagnards; ils saluent à l'européenne, embrassent et serrent la main comme on le fait dans les pays civilisés de l'Ouest; enfin, — et ceci est un indice de grande importance auprès des buveurs, — ils savent broyer l'orge de la même façon que les Allemands, s'en préparer comme eux une boisson fermentée et se servir de pots à bière ayant exactement la même forme que ceux des paysans du nord de l'Allemagne. Les voyageurs signalent aussi la ressemblance que les habitations des Osses du sud, de même que celles des Imères, présentent avec les granges des Alpes : ce sont des maisonnettes en bois couvertes de bardeaux sur lesquels pèsent de lourds galets[2]. Mais dans les hautes vallées, où le bois manque, les Osses habitent des tours de pierre de haute antiquité et dont quelques-unes tombent en ruines.

En général, les Osses ne font guère honneur à la race indo-européenne, dont ils passent pour les représentants caucasiens. Inférieurs physiquement à leurs voisins des montagnes, ils ne peuvent non plus se comparer à eux pour la fierté, la dignité, le courage, quoique Freshfield leur donne le nom de *gentlemen* du Caucase. Leur ancien métier, pareil à celui de tant d'autres montagnards, était de se vendre au plus offrant; ils entraient comme soldats dans les armées des Byzantins, des Géorgiens, des Persans, qui envoyaient des agents recruteurs dans les montagnes; les mercenaires ne revenaient chez eux que pour dépenser en orgies le prix de leur butin.

[1] Klaproth; Sjögren; Rosen, etc.
[2] K. Koch, *Wanderungen im Oriente*; — von Seidlitz, *Russische Revue*, 1878, n° 1.

Les habitudes de guerre avaient tellement démoralisé les Osses qu'ils ne savaient plus à la fin s'occuper que de pillage; ils vénéraient tout particulièrement et vénèrent encore le dieu du brigandage, Saoubareg, qui, monté sur un cheval noir, escorte le bandit dans ses expéditions et lui montre le chemin[1]. Encore pillards à l'occasion, quand ils peuvent tuer et voler sans grand danger, ils se sont bien gardés de défendre leur liberté contre les Russes, alors qu'il eût fallu se battre en désespérés : quoique possesseurs des vallées centrales du Caucase et maîtres par conséquent des points stratégiques les plus importants de la chaîne, ils laissèrent les Tcherkesses du Caucase occidental et les Lezghiens du Daghestan combattre et succomber séparément. Au lieu d'occuper dans la guerre sainte le premier rang, qui semblait leur revenir de droit, ils attendirent pour prendre définitivement leur parti que la victoire eût décidé en faveur des Russes. La misère les avait livrés à des exploiteurs de toute race, à des familles princières, parmi lesquelles se rencontrait même un Hongrois[2]. Pour mettre fin à toute discussion sur la propriété du sol, le gouvernement russe déclara toutes les terres de la plaine propriété d'État, et y fit descendre comme colons les habitants « non sûrs » de la montagne. La plupart des Osses se disaient musulmans; maintenant ils se prétendent chrétiens et vénèrent Saint-Nicolas avec non moins de ferveur que le prophète Élie. D'ailleurs, ils avaient déjà changé officiellement trois fois de religion pendant les dix derniers siècles. Chrétiens avant l'an mil, ils s'étaient convertis à l'islamisme, pour revenir deux cents ans plus tard à leur premier culte, sous la domination de la reine Tamara. De nouveaux changements politiques, au quinzième siècle, en firent pour la seconde fois des mahométans, à l'exception toutefois de ceux qui vivent aux confins de la Géorgie. En dépit de leur christianisme actuel, les Osses pratiquent la polygamie, avec cette aggravation que la première femme traite en esclaves les enfants de ses compagnes. Sous le culte officiel et sous les sédiments religieux du mahométisme, reparaissent du reste les pratiques païennes. Pendant la semaine sainte du rite chrétien, les Osses font des offrandes de pain et de beurre sur les autels des bois sacrés, dans les grottes, dans les chapelles autrefois chrétiennes, et mangent la chair des moutons tués en sacrifice. Les monuments les plus respectés du pays osse sont les *sappads* ou tombeaux des anciens temps, constructions octogonales de 4 à 5 mètres de hauteur, se terminant par un toit pyramidal percé de trous. Dans quelques villages des Osses et des

[1] Pfaff, ouvrage cité.
[2] Krasnovskiy, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, VII, 1860.

Tcherkesses, les sappads sont assez nombreux pour former de véritables nécropoles; mais depuis le milieu du siècle il est défendu d'en construire de nouveaux, à cause des gaz qui s'en échappaient, empestant l'atmosphère[1].

Après les Kabardes et les Osses, les « allogènes » les plus nombreux des bassins de la Kouma et du Terek sont les Tartares Nogaï, errant presque tous dans les steppes orientales, sur les bords de la Caspienne et des lacs d'eau saumâtre, que les pluies remplissent en hiver, que le soleil et le vent dessèchent en été. Les Nogaï, frères de ceux que l'on voit encore çà et là sur les bords de la Koubañ et descendant en partie des anciens maîtres de la Crimée, sont de véritables Asiates; ils habitent la tente de feutre comme leurs voisins les pauvres Kalmouks de Stavropol et d'Astrakhan, et quand il faut changer de pâturages, ils mettent leurs enfants dans des paniers qui pendent sur les flancs du chameau; leurs femmes montent sur la bosse de l'animal, et la caravane se met en marche à travers les solitudes. Ainsi les scènes de l'Asie centrale se retrouvent sur les côtes occidentales de la Caspienne, qui d'ailleurs, dans cette région des steppes, ne diffèrent que peu des rivages orientaux. Mais, il faut le dire, cette Asie caucasienne se rétrécit peu à peu, à mesure que les populations mongoles sont refoulées par les Russes; il y a un demi-siècle, les Nogaï de la Caucasie étaient encore soixante-dix mille[2], mais ce nombre a diminué de plus de moitié[3]. Par les traits, la stature et la démarche, un grand nombre de Nogaï sont devenus Mongols : évidemment mélangés avec les Kalmouks, ils ont la face plate, le nez large, les pommettes saillantes, les yeux petits et obliques, le front haut, la barbe rare. Ils sont doux et bienveillants, mais tenaces, routiniers, ennemis de tout changement, et ne se slavisent que sur les bords des rivières, là où l'industrie de la pêche et la culture les mettent en relations constantes avec les Russes, et où la pauvreté les oblige à travailler comme mercenaires chez les Arméniens et les Cosaques. On comptait déjà en 1865 une vingtaine de villages de Nogaï, bâtis comme ceux des Russes[4]. Tristes comme tous les Mongols, ils dérivent avec une mélancolique ironie leur nom d'un mot qui signifie : « Tu seras malheureux[5] ! » Quelques milliers de Turkmènes vivent aussi dans les environs de Kizlar. Une légende, qui s'appuie sur une vague idée de la géologie sous-marine

[1] Von Seidlitz, *Russische Revue*, 1878, n° 2.
[2] K. Koch, *Reise durch Russland und den kaukasischen Isthmus.*
[3] Meves, *Zapiski kavkazskavo Old'ela*, VII, 1866.
[4] *Zapiski kavkazskavo Old'ela*, VII, 1866.
[5] Kolenati, *Bereisung des Kaukasus.*

de la Caspienne, veut que ces Turkmènes soient venus à pied sec des steppes asiatiques par la pointe de Krasnovodsk et la péninsule d'Apchéron[1].

La plus grande ville du bassin de la Kouma, Patigorsk (en russe, Cinq Montagnes), est située à la base méridionale de la Machouka, promontoire avancé du massif de Bechtaou. Ce cône de phorphyre à cinq pointes, entouré de récifs crétacés, qui se dresse au milieu des steppes, fut de tout temps, avec les sommets voisins, les monts du Renard, du Chameau, des Serpents, un point de ralliement pour les nomades de la steppe[2]. Patigorsk occupe donc une des parties de la région caucasienne où se pressaient le plus de tribus diverses, Kabardes, Nogaï, Cosaques; maintenant elle est devenue un lieu de rendez-vous pour des Russes de toutes les provinces et même pour des étrangers du reste de l'Europe. En effet, Patigorsk est une des stations thermales où les eaux sulfureuses, coulant avec le plus d'abondance, ont reçu, des médecins et des malades, la plus grande réputation d'efficacité : à elle seule, cette ville d'eau est aussi fréquentée que les cent autres stations thermales du Caucase, avec leurs sept cents sources minérales diverses, énumérées par Chodżko. Le groupe des eaux médicinales de Patigorsk, en y comprenant celles qui jaillissent aux environs, jusqu'à la distance de 40 kilomètres, présente la série complète des sources dont l'usage est recommandé par la thérapeutique moderne[3]. Les vingt sources de Patigorsk même, dont la température varie de 29 à 47 degrés centigrades, et qui donnent ensemble une moyenne de 10 litres par seconde, représentent le type des eaux sulfureuses. A près de 20 kilomètres au nord-ouest, de l'autre côté du massif insulaire des « Cinq Montagnes », la station de Jeleznovodsk (Eau ferrugineuse), indique par son nom même la nature de ses eaux, jaillissant en vingt endroits, et très différentes les unes des autres par leur température et leur teneur en acide carbonique, mais variables dans leur débit par l'effet des tremblements de terre. A l'ouest, dans la même vallée que Patigorsk, vingt autres sources, celles-ci froides, alcalines et contenant de l'iode et du brome, s'échappent du sol marneux, près du village de Yesentouki. Plus haut vers le sud-ouest, et déjà en plein cœur des montagnes, s'élance la superbe fontaine à laquelle les Tcherkesses avaient donné le nom de Narzan ou de « Boisson des Héros » et

[1] Eichwald, *Reise auf dem Kaspischen Meere und in den Kaukasus.*
[2] Favre, *Mémoires de la Société helvétique des Sciences naturelles,* tome XXVII, 1876.
[3] Jules François, *Comptes rendus de l'Académie des sciences,* séance du 29 mai 1876.

que l'on distingue maintenant par l'appellation moins poétique et plus précise de Kisłovodsk (Eau acidulée) : cette source, incomparable pour ses vertus, donne plus de 1 500 000 litres d'eau (18 par seconde) et dégage 5400 mètres cubes d'acide carbonique par jour. Une muraille de plusieurs kilomètres de longueur, bordée de grottes et de tombeaux,

N° 30. — PATIGORSK ET RÉGION DES EAUX THERMALES.




défendait jadis l'entrée de la source sacrée[1] ; on en voit encore quelques vestiges. D'autres fontaines non utilisées contiennent du chlore, de la magnésie, du sel marin, tandis que des lacs et des étangs, délaissés dans la steppe par le retrait de la mer, ont, comme les « limans » de la mer Noire, leurs boues salines, emplies d'algues microscopiques.

[1] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase.*

Pätigorsk s'étend sur un vaste espace dans la vallée de Podkoumok, affluent méridional de la Kouma, comme en témoigne son nom, qui signifie « sous la Kouma » ou « Petite Kouma »; l'altitude moyenne de la ville est de 475 mètres au-dessus de l'atmosphère insalubre des plaines, et de vastes promenades, des parcs, des jardins, contribuent à l'assainissement des quartiers. Des hôtels, des maisons somptueuses, des galeries couvertes, des magasins élégants où se vendent des tapis de Perse et de Bokhara, et mille objets importés de Touła et des usines de France et d'Angleterre, donnent à Pätigorsk l'aspect des villes thermales d'Europe, Carlsbad, Kissingen, Vichy; mais la ville russe est plus récente : avant 1830, elle n'avait pas même de nom. A la fin du siècle dernier, les malades venaient se baigner aux sources de la vallée « sous le feu des Tcherkesses ». Les grands seigneurs de la Russie arrivaient accompagnés d'une centaine de cavaliers et de domestiques, avec tout un convoi d'équipages, de tentes, d'approvisionnements, et, pendant la durée de la cure, ils bivouaquaient dans le voisinage de la source[1]. Maintenant, des thermes bien aménagés s'élèvent au-dessus du lac thermal souterrain et de tous ses puits jaillissants; mais le travail géologique des sources ne se voit plus comme autrefois. Les énormes bancs de tuf déposés par l'eau thermale, qui étonnèrent le voyageur Pallas, sont recouverts en maints endroits par les constructions et les débris, et le gouffre d'effondrement qu'emplit, à 26 mètres de profondeur, un petit lac fumant, a perdu de son aspect terrible : les baigneurs y descendent désormais par un tunnel, et les pigeons ramiers qui nichaient dans les anfractuosités du puits se sont envolés. On dit que cet abîme s'ouvrit vers 1774, et qu'en même temps le sol se fendit sur une grande étendue[2]. Yesentouki et d'autres stations de bains du groupe de Pätigorsk sont entourées de steppes infertiles; mais une beauté qu'on ne peut leur ravir, est la vue du massif superbe de l'Elbrous avec ses glaciers, ses forêts, ses torrents. De la crête jurassique du Bermamout, qui s'élève à 2591 mètres de hauteur au sud-ouest de Kisłovodsk et de ses beaux ombrages, le géant des Alpes caucasiennes apparaît dans toute sa sublimité : le Bermamout est le mont du Caucase le plus souvent gravi.

Georgyevsk, au nord-est de Pätigorsk, et dans le même bassin fluvial, fut jusqu'en 1824 la capitale de la Ciscaucasie. En cédant à Stavropoł son rang de chef-lieu des administrations provinciales, Georgyevsk devint un

[1] G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.
[2] Pallas, *Second voyage*.




PATIGORSK. — VUE PRISE DES PENTES DE LA MACHOUKA

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

simple village, mais elle reprend de l'importance comme entrepôt agricole du bassin de la Kouma et comme station du chemin de fer de la Caucasie. Des colonies allemandes contribuent à la prospérité de la ville. En aval, sur la Kouma et sur ses affluents occidentaux, ne se succèdent plus que d'anciennes stanitzas de Cosaques, dont quelques-unes, Otkaznoïe, Alexandrovskaya, Błagodarnoïe, Praskoveya, sont devenues des villes et des centres agricoles importants. A l'est de Praskoveya, sur les deux rives de la Kouma, s'élevait jadis la fameuse ville de Madjar ou Madjarî. La coïncidence des noms a fait croire à quelques auteurs que Madjar fut une capitale des Magyars hongrois; mais ce nom, d'origine tartare, et dont le sens est celui de « palais, édifice », semble avoir appartenu à l'une des cités principales de l'empire des Khazars[1]. Les Tartares Kiptchak s'y établirent, et divers documents qu'on a retrouvés récemment prouvent qu'elle était encore au milieu du quatorzième siècle une ville florissante, où venaient fréquemment des commerçants russes : le géographe arabe Aboulfeda la désigne sous le nom de Kou-madjar. Du temps de Pallas il y avait encore trente-deux bâtiments intacts; maintenant on y voit seulement quelques restes de tours et des amas de ruines couvrant un vaste espace; des briques vernissées à la mode persane jonchent le sol. Les quelques inscriptions que l'on a trouvées se rapportent toutes à des Tartares mahométans[2], et les médailles enfouies avaient été frappées à Saraï, sur la Volga. Le village arménien de Svatoï-Krest s'est établi au milieu des décombres ; et de nombreux kourgans s'élèvent aux alentours. A l'est, des colonies agricoles se succèdent le long de la Kouma; mais loin de la rivière on ne voit que des campements de Nogaï et de Kalmouks.

Le chef-lieu de la Kabarda, qui est en même temps la cité principale du bassin du Terek, a reçu l'appellation sonore de Vładikavkaz, que l'on pourrait traduire en français par celle de « La Ferté Caucase » : pour les Osses indigènes, cette ville n'a d'autre nom que Kapkaï ou « Portail des Montagnes ». Elle se trouve en effet au pied des Montagnes Noires et à l'entrée des hauts défilés par lesquels s'échappe le Terek; son altitude est déjà de près de 700 mètres. Forteresse centrale du Caucase, gardienne de la route militaire qui le traverse, elle eut pendant toutes les guerres du Caucase, depuis 1784, une importance stratégique capitale, et depuis que les montagnards sont réduits à l'obéissance, elle grandit comme entrepôt de commerce. Propre et gracieuse, Vładikavkaz est une de ces villes qui

[1] Klaproth, *Voyage au Caucase.*
[2] Von Baer, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, 4e vol.

doivent surgir du sol et qui renaîtraient aussitôt si la guerre ou l'incendie venaient à les détruire. « La Ferté Caucase » est la porte par laquelle les plaines du nord et la Russie d'Europe communiquent avec la Transcaucasie, parvis de toute l'Asie antérieure. Cependant sa vie est encore partiellement factice, puisque les fonctionnaires et les soldats y sont en majorité. En 1874, les hommes y dépassaient de plus du double le nombre des femmes.

N° 31 — ROUTE DE VLADIKAVKAZ A ANANOUR, PAR LA VALLÉE DE TEREK.




D'après la Carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 650 000

0 — 10 kil.

Naguère, la route militaire qui traverse les Alpes caucasiennes, de Vladikavkaz à Tiflis, était quelquefois dégradée ou même détruite par les colères soudaines du Terek. Des avalanches de neige et de pierres la recouvraient à l'issue des couloirs, et l'on sait que le glacier de Devdoraki menace toujours de la faire disparaître sous un amas de débris ; en moyenne, elle est bloquée pendant 17 jours par an sur une longueur de 14 kilomètres[1]. Il sera donc nécessaire d'entreprendre de très grands travaux quand il s'agira de compléter les communications entre Vladikavkaz et Tiflis par un chemin de fer, s'il est vrai qu'on se décide, malgré tous les obstacles qu'oppose la nature, à tenter la percée du Caucase par la vallée du Terek. Mais où sera l'entrée du souterrain? Le chemin de fer, passant au-dessous de la route actuelle, attaquera-t-il la montagne près du village de Kobi, bien connu pour ses eaux gazeuses, et reparaîtra-t-il à l'air libre après un parcours de 17 kilomètres sous la crête de la montagne? La voie ferrée se détournera-t-elle vers l'est, pour franchir le

[1] *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, VII, 1866.

Caucase par un tunnel de moindre longueur, descendant sur le versant méridional par la vallée de la petite Aragva? Les ingénieurs se décideront-ils pour un tracé beaucoup plus occidental, celui de la vallée de l'Ar-don? S'il en était ainsi, la voie pénètrerait au nord-ouest de Vładikavkaz, dans la haute vallée de l'Ar-don par la porte ou défilé d'Ałagir, ville entourée de vergers, qui fut autrefois une colonie de transportés sibériens[1], passerait près des mines de plomb argentifère de Sa-don, qui jusqu'à présent n'ont point enrichi le trésor, et s'élèverait peu à peu, par une brèche de la chaîne maîtresse, jusqu'à un tunnel de 5 kilomètres creusé au-dessous de la crête de Roki, à l'est du Zikari, faîte du partage des eaux. La haute vallée de l'Ar-don commande à la fois les deux versants de la Transcaucasie; véritable centre des monts Caucase au point de vue des communications, elle offre aux voyageurs le grand avantage de passages faciles, d'un côté vers la Géorgie et le bassin de la Koura, par le col de Roki, accessible seulement aux cavaliers, de l'autre, vers l'Imérie et le bassin du Rion, par le col de Mamisson. On s'occupe aussi d'un tracé oriental, qui rejoindrait Grozniy et le bas Terek à la vallée de l'Aravga, par celle de l'Argoun et un souterrain creusé à l'ouest du mont Borbalo. La prospérité de Vładikavkaz et d'autres villes des deux versants dépend en grande partie du choix définitif qui sera fait pour le tracé d'un chemin de fer transcaucasien. D'ailleurs, il est probable que la chaîne sera contournée à l'est par une voie ferrée rejoignant les villes de Petrovsk, de Derbent et de Bakou, avant qu'on ose s'attaquer à ses rochers pour la franchir directement.

En aval de Vładikavkaz sur le Terek, Yekaterinograd, ancien lieu de gué des Tcherkesses, occupe une position maîtresse, non loin du confluent du Terek et de la Małka, au centre même de l'hémicycle de la Kabarda : aussi Potomkin y fonda-t-il, en 1778, une des forteresses de la ligne du Caucase, et, sept années plus tard, cette forteresse était-elle choisie pour capitale des possessions russes dans la région du Caucase. Mais en 1790 Yekaterinograd perdait son rang de chef-lieu, et depuis elle n'est qu'une simple stanitza de Cosaques. Le centre politique et commercial de la contrée est la ville de Mozdok ou de « Bois Noir », d'origine relativement fort ancienne, puisqu'elle fut fondée en 1759 par un chef de la Petite Kabarda, qu'une guerre malheureuse avait forcé de s'expatrier : lieu d'asile, Mozdok eut souvent des fugitifs à recevoir, Kabardes de la vallée du Terek, Osses et Tchetchènes de la montagne, Arméniens et Géorgiens

[1] Von Seidlitz, *Russische Revue*, 1878, nº 1.

de la Transcaucasie. Jusqu'à une époque récente, les réfugiés d'Arménie, au nombre de plusieurs milliers, étaient de beaucoup la population prépondérante de Mozdok et, grâce à eux, cette ville, que les miasmes des marais ont forcée de se déplacer de 7 kilomètres depuis l'époque de sa fondation, était devenue le principal marché de la Ciscaucasie : c'est là que se rencontraient les Cosaques des stanitzas, les montagnards du Daghestan, les agriculteurs de la Kabarda, les Nògaï nomades du bas Terek et de la Kouma. Pour favoriser Mozdok, le gouvernement russe avait même détourné vers cette ville la route militaire de Stavropol à Tiflis; mais depuis la construction du chemin de fer, la ville a perdu le privilège commercial que lui assurait ce bizarre détour du chemin. Désormais Mozdok n'a plus que ses avantages naturels, comme lieu de rendez-vous des populations diverses qui l'entourent, et comme entrepôt des colonies agricoles du Terek moyen. Trois villes ruinées se voient encore sur les rives du Terek, Tatar-toup, Djoulad et des débris innommés, près desquels des fossés et des murailles sont attribués par la légende à « Timour le Boiteux »[1].

Grozniy, dont les maisons se sont groupées autour de la forteresse Groznaya, est maintenant le chef-lieu naturel de toute la vallée de la Soundja. la plus fertile peut-être de la Ciscaucasie ; ses eaux minérales, connues depuis le milieu du siècle dernier, sont très fréquentées, mais les puits de naphte des environs n'ont pas une grande importance industrielle. De nombreux villages et des bourgs considérables, dont le principal est celui d'Ourous-Martan, sont épars dans la plaine de Grozniy et sur les coteaux environnants. A l'est, la ville mahométane d'Ak-saï étend ses jardins dans une région parfaitement arrosée, dont les eaux vont se perdre dans les marécages du bas Terek et du littoral caspien.

Kizlar est encore plus ancienne que Mozdok, puisqu'elle est déjà mentionnée dans les chroniques dès l'année 1616. De même que Mozdok, elle reçut des fugitifs de toute nation et surtout des Arméniens, qui s'emparèrent peu à peu du commerce local. La position de Kizlar à la tête du delta est heureuse pour le trafic et la culture, sinon pour les aises de la vie : le Terek et ses branches, que retiennent des levées latérales, trop faibles quelquefois, fournissent aux riverains toute l'eau qui leur est nécessaire pour l'irrigation de leurs terres. En 1861, on comptait autour de Kizlar plus de 1250 jardins fournissant aux marchés de la Russie des fruits et des primeurs de toute espèce. Kizlar est aussi fameuse dans l'Europe

[1] Bergé, *Russische Revue*, 1874, n° 11.

orientale par ses vignobles, où l'on voit les vendangeurs descendre en bandes du Daghestan pendant les bonnes années. Le vin de Kizlar est exporté par le petit port voisin, Bransk ou Branskoïe, et les industriels russes s'en servent pour la fabrication des vins de Porto, de Madère, de Xérès et d'autres crus renommés du midi. On en vend chaque année 50 000 hectolitres à la foire de Nijniy-Novgorod[1].

## IV

### DAGHESTAN, LE CAUCASE ORIENTAL

Les massifs orientaux du Caucase n'ont pas de sommets aussi élevés que ceux des arêtes centrales de l'Elbrous au Kazbek ; mais dans l'ensemble du relief ils représentent une protubérance beaucoup plus considérable au-dessus des plaines. Les brèches ouvertes entre les sommets ont une grande hauteur relative et les chaînons latéraux élargissent cette partie du Caucase de manière à lui donner, du nord au sud, jusqu'à deux degrés de latitude. Au milieu de toutes ces montagnes, diverses par la hauteur et l'orientation, le spectacle est plus varié qu'à la base des colosses occidentaux, et l'on voit en mainte vallée des monts neigeux ou boisés se dresser sur tout le pourtour de l'horizon. L'enchevêtrement des massifs a longtemps protégé les montagnards contre les Russes : ceux-ci ne pouvaient pénétrer dans le dédale des hautes vallées qu'en longeant entre les précipices le lit sinueux des torrents, ou bien en se hasardant sur les sentiers inconnus des monts, exposés à toutes les embûches des guerriers indigènes. Il est vrai que les derniers combats ont été livrés en Abkhazie, mais c'est dans le Daghestan que la lutte à mort contre les envahisseurs slaves a le plus longtemps duré.

Le mont Borbalo, où naissent des torrents qui courent vers quatre fleuves, le Terek, le Soulak, la Kouma et son grand affluent l'Alazan, est considéré d'ordinaire comme la borne occidentale du Daghestan. C'est à ce

[1] Villes des bassins de la Kouma et du Terek ayant plus de 5000 habitants :

| GOUVERNEMENT DE STAVROPOL. | |
|---|---|
| Patigorsk (1875) | 13650 hab. |
| Praskoveya (bourg | 8000 » |
| Alexandrovskaya (sloboda) | 7400 » |
| Blagodarnoïe (selo) | 6050 » |
| Otkaznoïe (selo) | 5150 » |

| TERRITOIRE DU TEREK. | |
|---|---|
| Vladikavkaz (1875) | 20 600 hab. |
| Kizlar (1876) | 9 175 » |
| Grozniy | 8 450 » |
| Mozdok | 8 380 » |
| Ourous-Martan | 6 900 » |
| Ak-saï | 5 000 » |

nœud de montagnes que la principale crête latérale, celle d'Andi, vient se souder à la chaîne maîtresse, pour limiter avec elle l'espace triangulaire du Caucase oriental ; on pourrait d'ailleurs considérer le Daghestan comme




N° 32. — GROUPE DU TEBOULOS-MTA.

un vaste plateau évidé par des vallées : dans leur partie supérieure, elles sont creusées de quelques centaines de mètres ou de mille mètres à peine au-dessous de la crête des montagnes. D'après Abich, il ne faudrait voir dans tout le système du Daghestan qu'un système de plissement de roches sédi-

mentaires, jurassiques, crétacées et tertiaires, dont les voussures sont déchirées et traversées de crevasses[1]. De même qu'à l'ouest l'Elbrous, dressé sur une crête latérale, domine d'une grande hauteur les sommets de l'arête médiane, de même c'est sur le faîte d'Andi que s'élève la cime culminante de tout le Caucase oriental, le Teboulos-mta, haut de 4500 mètres; plusieurs autres pics ou *mta* du même chaînon dépassent 4000 mètres, tandis que les vertèbres de l'épine dorsale proprement dite ont seulement de 3000 à 3500 mètres. Cependant la crête se redresse peu à peu vers l'orient, au sud du haut Samour, et de nombreuses pointes de rochers dépassent la ligne des neiges persistantes : telles le Sari-dagh, le Vitzîrî, le Bazardiouz, le Tkhfan-dagh, le Baba-dagh, sur la crête régulière, et l'Ałakhoun-dagh, le Chalbouz-dagh, le Chah-dagh ou Elbrous de l'est, la Kizîl-kaya, dans les massifs latéraux du nord. A l'est du Baba-dagh, les montagnes s'affaissent rapidement vers la Caspienne, et, dans la péninsule d'Apchéron, ce ne sont plus que des collines[2]. Presque tous les noms des montagnes sont restés turcs ou géorgiens.

Quelques torrents, issus des contreforts avancés du Daghestan, s'écoulent dans le Terek par son affluent méridional, la Soundja ; mais le fleuve qui reçoit presque tout l'excédent des eaux de pluie tombées dans ces montagnes, est le Soułak, formé par les quatre torrents qui portent le nom tartare de Koïsou. Comme le Terek et l'Ar-don, le Soułak doit traverser des « Montagnes Noires », avant de pouvoir s'échapper dans la plaine par de superbes défilés et se recourber à l'est vers la Caspienne. De même que le Terek, le Soułak gagne peu à peu sur la mer par une pointe d'alluvions, et pendant les crues il forme un delta temporaire, dont les eaux vont se mêler en partie avec celles du Terek dans la vaste baie d'Agrakhan, plutôt étang que golfe marin. Dans l'espérance d'en approfondir le chenal, Pierre le Grand y fit déverser un torrent régulier dérivé du Soułak, mais ce travail n'eut, comme tant d'autres entreprises du même genre

[1] *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, VI, 1864.
[2] Altitudes diverses du Caucase oriental :

| CHAÎNE MAÎTRESSE | mètres. |
|---|---|
| Borbalo | 3287 |
| Sari-dagh | 3656 |
| Vitzirî | 3882 |
| Bazardiouz | 4482 |
| Tkhfan-dagh | 4189 |
| Baba-dagh | 3633 |
| Atech-gah (Apchéron) | 276 |

| CRÊTE D'ANDI. | mètres. |
|---|---|
| Teboulos-mta | 4500 |
| Katchou | 4271 |
| Dikłos-mta | 4182 |
| MASSIFS ORIENTAUX. | |
| Ałakhoun-dagh | 3583 |
| Chah-dagh | 4252 |
| Chalbouz-dagh | 4248 |
| Kîzil-kaya | 3729 |

commencées par le tzar Pierre, aucune utilité : les inondations détruisirent les digues et les boues comblèrent le canal de navigation. Des rigoles d'arrosement, creusées il y a peu d'années, ont eu plus de succès. Les terres

N° 33. — BOUCHES DU TEREK ET DAS SOULAK.



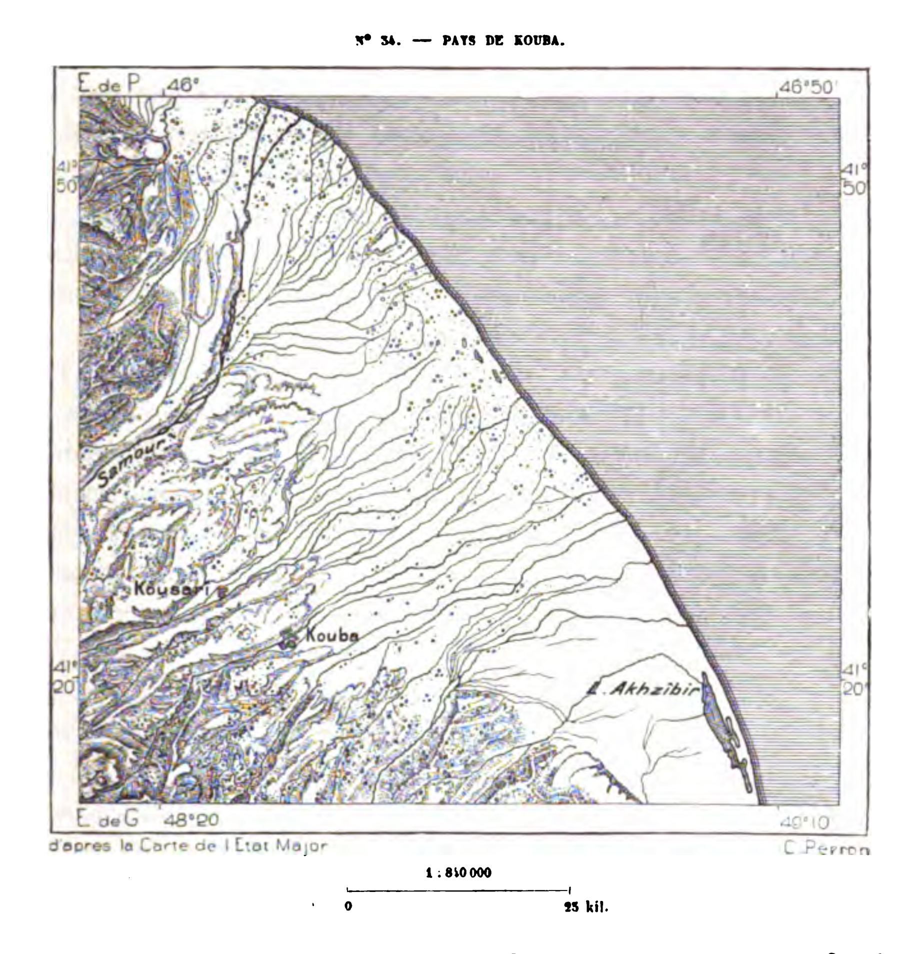

irriguées du bas Soułak comprennent une surface de 60 000 hectares[1].

Au sud du Soułak, d'autres torrents se précipitent vers la Caspienne, mais d'ordinaire ce ne sont que des filets d'eau glissant entre les cailloux. Le Samour seul a l'importance d'une rivière; à l'issue des montagnes, il

[1] *Zapiski kavkazskavo Otdela*, tome VI, 1864.

se divise en plusieurs branches qui se déplacent incessamment au milieu des sables et des galets. On peut dire que le Samour et tous les autres torrents qui parcourent la plaine de Kouba forment un delta commun, entremêlant leurs lits et empiétant ensemble par leurs alluvions sur les eaux de la Caspienne. Lancés rapidement sur des terres sans cohésion qu'ils ont

N° 34. — PAYS DE KOUBA.




eux-mêmes apportées, ces torrents, que l'on peut comparer aux *fiumi* et aux *fiumare* du versant oriental des Apennins, changent constamment de cours, et l'on retrouve çà et là d'anciens lits, des fausses rivières, des étangs abandonnés par les eaux courantes. La région du bas Samour, dont le régime hydrographique n'est pas encore fixé, est l'une des plus insalubres de la Caucasie.

En l'année 1868, après la fin des guerres qui avaient désolé les vallées du Caucase, le gouvernement russe fit dresser le recensement des monta-

gnards indigènes. Le nombre en était alors de 908 000; en 1872, il était évalué à 995 000, dont près de la moitié, soit 478 000, dans le seul territoire du Daghestan. Les Tchetchènes et les Lezghiens du versant septentrional, entre la Kabarda et la Caspienne, forment actuellement un ensemble d'au moins 670 000 individus[1]. Cette population se décompose en plusieurs races distinctes d'origine, de religion, de mœurs, de langue, mais il est prouvé désormais que la plupart des idiomes différents qui se parlent dans cette région du Caucase ne sont en réalité que des patois appartenant à une même souche linguistique. Un des langages du Daghestan n'aurait pour domaine, dans la partie sud-occidentale du pays, qu'un seul village, Inoukh, composé d'une trentaine de maisons. D'ailleurs, cette langue à aire si limitée est, comme tous les autres idiomes du Daghestan, à l'exception de quelques documents avares, écrits en caractères arabes, complètement privée de littérature.

Parmi les populations du Caucase oriental, les Tchetchènes ou Tchetchenzes, évalués à 140 000 environ, se divisent eux-mêmes en une vingtaine de groupes différents et parlant des dialectes distincts. Désignés sous les appellations de Misdjeghi par les Lezghiens, leurs voisins orientaux, et de Kistes par les Géorgiens, les Tchetchènes habitent tout le Daghestan occidental, à l'est des Osses et des Kabardes, et descendent même des coteaux avancés dans les plaines. La Soundja traverse leur territoire et sépare la « petite Tchetchniya », la région basse, de la « grande Tchetchniya », le pays des montagnards. Tchetchènes de la plaine et de la montagne combattirent, on le sait, avec le plus grand acharnement contre les Russes : au siècle dernier, Daoud-Beg et Omar-Khan, et dans ce siècle Khazi-Mollah, puis Chamil, groupèrent autour d'eux les Tchetchènes, et ceux-ci, sunnites musulmans, plus ardents pour leur culte que leurs coreligionnaires tcherkesses et abkhazes du Caucase occidental, luttèrent avec l'énergie que donne le fanatisme, uni à l'amour de la liberté et à la passion des combats. Cependant il fallut céder, et depuis 1859 la Tchetchniya, le pays le plus fertile et le plus salubre de la Ciscaucasie, n'est plus habité que par des vaincus, sujets de la Russie. Dès l'année 1819, la forteresse Groznaya ou « Menaçante », devenue maintenant la ville de Groznîy, avait été bâtie par les envahisseurs, sur les bords de la Soundja, entre les deux territoires des Tchetchènes, et ses menaces ne sont point restées vaines. De même que les Tcherkesses, les Tchetchènes de la montagne durent abandonner pour la plupart leurs aouls paternels, et ceux

[1] N. von Seidlitz, *Carte ethnographique du Caucase*, 1880.

d'entre eux qui ne consentirent pas à s'établir dans la plaine aux environs de Mozdok et d'autres villes du Terek et de la Kouma, durent émigrer dans l'Arménie turque, par convois de cent à deux cents familles, accompagnés de soldats russes. L'itinéraire tracé était la route de Vladikavkaz à Alexandrapol par Tiflis, et pendant des mois entiers on put voir les malheureux, suivis de leurs troupeaux, se traîner sur les chemins. Dans le territoire turc, d'autres misères les attendaient. Les terres leur manquaient et de sanglants conflits eurent lieu entre eux et leurs nouveaux voisins. Il fallut les déplacer plusieurs fois, et les cimetières de chaque lieu d'exil gardaient une partie des émigrants[1].

Les habitants de la Tchetchniya ressemblent beaucoup aux Tcherkesses. Comme eux, ils sont fiers, souples, élégants, aimant la richesse des vêtements et les portant avec aisance. La plupart d'entre eux ont le nez aquilin, le regard inquiet, presque méchant; toutefois ils sont magnanimes et conservent toujours la dignité du langage et du maintien; ils tuent, mais ils n'insultent pas. Les femmes des Tchetchènes aisés, fort gracieuses, sont habillées d'une veste élégante dessinant bien la taille, et de larges pantalons de soie rose; elles ont aux pieds des babouches jaunes, aux poignets des bracelets d'argent; une pièce de drap retombant sur les épaules cache en partie leur chevelure. Les demeures des Tchetchènes sont presque toutes de véritables tanières, froides, sombres, humides : quelques-unes sont creusées dans la terre, d'autres sont formées de branchages entrelacés ou de pierres empilées grossièrement. L'ensemble des habitations forme un de ces aouls que l'on aperçoit, perchés sur quelque promontoire vertical ou surplombant et semblables à des blocs erratiques arrêtés au bord d'un précipice. Avant la conquête russe, la grande majorité des montagnards vivaient en communes républicaines, se gouvernant elles-mêmes par des assemblées populaires, pareilles à celles des cantons primitifs de la Suisse. D'autres communautés obéissaient à des khans héréditaires, dont la puissance remonte à l'époque de l'invasion mahométane. Du reste, tous étaient également soumis à l'*adat* ou droit coutumier.

Quoique très redoutés par les habitants de la plaine, comme pillards et brigands, les montagnards du Daghestan, surtout les Tchetchènes, étaient peut-être de tous les peuples de guerre ceux qui, du moins pendant leur lutte suprême contre les Russes, montrèrent les plus brillantes qualités d'hommes libres : « Nous sommes tous égaux! » aiment-ils à répéter, et il n'y avait en effet d'esclaves parmi eux que des captifs ou des fils

[1] Vivien de Saint-Martin, *Année géographique*, 1866.

de captifs. Mais souvent ceux-ci épousaient des filles de leurs maîtres et devenaient ainsi des membres de la famille et les égaux de tous[1]. Les Tchetchènes poussaient la fierté jusqu'au fanatisme; leur hospitalité était sans bornes, quoique mêlée de bizarres pratiques. Que de fois le voyageur n'a-t-il pas vu des bandes de cavaliers descendre vers lui au grand galop du haut des campements, en tirant au-dessus de sa tête des salves de coups de fusil et de pistolet, puis s'arrêter soudain, à dix ou quinze pas de distance, et saluer l'étranger d'un « salamalec » respectueux! Dans une pareille société, la justice devait être réglée par la « loi du sang », et, malgré le code russe, cette loi est encore la seule qui soit respectée. Le meurtre, le pillage, le vol à main armée ne peuvent se racheter que par une mort d'homme, à moins que le coupable ne laisse pousser ses cheveux et que l'offensé ne consente à le raser de ses mains et à lui faire prêter serment de fraternité sur le Coran[2]. Il arrive aussi que de grandes fêtes suspendent pour tous les lois de la vengeance[3]. Quand un montagnard s'aperçoit que son cheval a disparu, il se munit de ses armes, s'enveloppe d'une de ces étoffes de laine blanche qui servent de linceul, prend une pièce de monnaie pour payer un prêtre, qui récitera la prière des morts, et se met à la recherche de l'animal. Presque toujours, le voleur s'est hâté de s'en débarrasser en le vendant dans quelque clan éloigné. A la vue de l'ancien propriétaire, armé pour un combat à mort, le nouveau possesseur rend la bête, prend à son tour le linceul et la pièce de monnaie et va se présenter chez le vendeur. C'est le voleur peut-être. Alors le prêtre est appelé et la lutte mortelle s'engage; mais si le vendeur a lui-même été trompé, c'est à lui de se mettre en route et de présenter ses terribles symboles de combat à outrance. Ainsi, de visite en visite, la mort finit par trouver sa victime, à moins que le voleur ne soit un étranger venu de par delà les montagnes[4]. Une autre coutume, chez les Ingouches, témoigne d'une singulière force de croyance dans l'immortalité de l'âme. Quand, à la veille des noces, l'un des fiancés vient à mourir, la cérémonie ne s'en fait pas moins, le mort est uni au vivant en un mariage qui doit être un jour ratifié dans le ciel, et le père ne manque pas d'acquitter la dot préalablement fixée. Le christianisme a toujours une certaine prise sur les Tchetchènes, tous devenus sunnites, à l'exception de ceux de Bragounî, sur la Soundja. Près de Kistin, trois églises érigées

[1] Bergé, *La Tchetchnia et les Tchetchenses;* Globe, Société de Géographie de Genève, 1861.
[2] Bergé, ouvrage cité.
[3] Reineggs, *Beschreibung des Kaukasus.*
[4] G. Kennan, *Bulletin of the Geographical American Society.*

sur une montagne en l'honneur de saint Georges, de la Vierge, de sainte Marina, sont encore des lieux de pèlerinage très fréquentés, et l'on vient à des époques fixes y sacrifier des béliers. Ces édifices sont pleins de dépouilles d'animaux[1].

Presque toutes les peuplades qui habitent les vallées du Caucase oriental à l'est des Tchetchènes sont confondues sous le nom de Lezghi ou Lezghiens, qui, d'après l'étymologie tartare, serait synonyme de « Brigands » ou de « Pillards », mais qui semble être une dénomination nationale antique, puisque les Géorgiens et les Arméniens donnent au peuple, depuis une époque immémoriale, les appellations de Lèkes et de Lekses. Le nombre des tribus lezghiennes n'a cessé de changer suivant les migrations et les guerres : Kolenati en compte 55, tandis que Bergé en énumère 51 ; Komarov, s'en tenant aux divisions générales, se borne à marquer le domaine de vingt-sept peuples, sur sa carte ethnologique du territoire de Daghestan[2]. Toutes ces peuplades ont leurs dialectes, pleins de sons gutturaux et très difficiles à prononcer pour une bouche européenne. Ouslar et Schiefner[3] ont classé ces divers idiomes en groupes de langues, dont les principales sont l'idiome des Avares dans le Daghestan occidental, et les langues de Dargo et de Koura dans le Daghestan oriental ; mais les montagnards de pays éloignés ne peuvent se comprendre mutuellement et se servent d'une langue tierce : chez les tribus occidentales, c'est ordinairement l'arabe qui sert de moyen de communication entre les prêtres et les marchands ; à l'est, le patois turc de l'Azerbeidjan est d'un usage général. La plus célèbre des tribus, celle qui jouit du plus grand renom de vaillance, et qui forme à elle seule plus du cinquième de tous les Lezghiens, est la tribu des Avares, qui vit immédiatement à l'orient des Tchetchènes. Faut-il voir en eux les frères de ces Avares qui fondèrent un grand empire sur le Danube et dont triompha Charlemagne? La plupart des écrivains l'admettent comme vraisemblable[4]. Cependant, d'après Komarov, le nom d'Avares, qui a le sens de « Fugitifs », de « Vagabonds » dans le langage turc des gens de la plaine, serait d'origine moderne.

Le Daghestan a trop peu de terres arables pour qu'il fût possible au demi-million de Lezghiens qui l'habitaient d'y vivre de la culture du sol et de l'élève de leurs bestiaux. Cependant ils sont habiles agriculteurs : leurs

[1] Bergé, ouvrage cité.
[2] *Zapiski kavkazskavo Old'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, VIII, 1873.
[3] *Mélanges asiatiques*, divers mémoires ; *Bulletin de l'Acad. des Sc. de Pétersbourg.*, divers mémoires ; — *Izv'estiya kavkavzskavo Old'ela*, V, 1877.
[4] Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*.

jardins, soutenus de murailles et arrosés avec soin, sont parfaitement tenus et fournissent des grains, des fruits, des légumes. C'était à l'émigration ou au pillage qu'il leur fallait demander le surplus des ressources nécessaires à leur subsistance. Établis sur les deux versants du Caucase, ils pouvaient descendre, soit au nord dans les plaines du Terek ou du Soułak, soit au sud dans la féconde Géorgie. Non moins hardis que les Tchetchènes, plus tenaces et plus infatigables, les Lezghiens avaient le désavantage d'être fractionnés en un grand nombre de tribus, qui se constituaient librement, mais qui devenaient souvent hostiles les unes aux autres, et leurs jeunes hommes, ayant l'habitude, comme autrefois les Albanais et les Suisses, de se louer comme mercenaires à tous les petits souverains des alentours, la force de la nation s'épuisait contre elle-même en d'incessantes guerres. Dans leurs combats il se montraient moins nobles que les Tcherkesses : quand le Circassien poursuivi devait abandonner ses prisonniers, il les délivrait sans leur faire aucun mal, tandis que le Lezghien leur coupait la main droite, qu'il rapportait à sa demeure comme un trophée[1].

Les Lezghiens n'ont uni leurs efforts que pendant les dernières luttes soutenues contre la Russie, à la fois pour leur indépendance et pour leur foi religieuse. Parmi les tribus lezghiennes, on cite encore les Dido, qui vivent dans la haute vallée du Koïsou d'Andi comme ayant une religion spéciale, et leurs voisins les disent adorateurs du diable[2], parce qu'ils cherchent, comme les fidèles de tant de religions diverses, à conjurer le méchant dieu par des sacrifices. Tous les autres Lezghiens sont musulmans. Quoique grands buveurs de vin, fumeurs de tabac, observateurs de pratiques traditionnelles dérivées du paganisme et du christianisme, ils n'en sont pas moins de zélés sunnites, et c'est grâce à l'ardeur de leur foi qu'ils ont pu oublier durant de longues années leurs rivalités de tribus et de familles, pour soutenir en commun la guerre sainte ou *ghazavat*. Groupés avec les Tchetchènes autour de leur compatriote, Khazi-Mollah, puis autour de son élève Chamil (Samuel), de la tribu des Koïsou-bou, ils firent plus d'une fois reculer les Russes jusque dans les forteresses de la plaine, et maintes fois ceux-ci durent abandonner les colonies militaires et les garnisons isolées qui s'étaient établies trop avant dans la montagne. La force des Lezghiens leur venait du mouvement d'égalité dans lequel ils étaient entraînés : les exploits du héros légendaire des Lezghiens, Hadji-Mourad, commencèrent par une guerre contre les khans des Avares.

[1] Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale.*
[2] Carla Serena, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1880.

Peu à peu se reconstitua l'aristocratie des *naïbs* ou gouverneurs, qui détenaient le pouvoir et qui par leurs murides ou « élèves » disposaient en maîtres de toute la force armée. La foule des montagnards, graduellement asservie à ses propres chefs, cessa de lutter avec la même énergie qu'autrefois contre les envahisseurs russes. Cernés de trois côtés, entourés de forts et de colonnes militaires qui se resserraient autour d'eux comme un cercle d'airain, voyant leur territoire coupé de routes où passaient les canons de montagne, ils durent cesser la guerre, après l'extermination de la moitié d'entre eux par les balles, les maladies et la faim [1]. Quand Chamil se rendit en 1859, il n'était plus entouré que de quatre cents hommes.

Après la conquête, les anciennes haines de famille à famille ont reparu. Le Daghestan lezghien est, parmi les régions du Caucase, celle des assauts sanglants et des meurtres. On compte qu'en moyenne un individu sur trois cents y est tué ou blessé pendant l'année. Le « cercle » de Kaïtago-Tabasseran, à l'ouest de Derbent, a le triste privilège d'avoir parmi ses habitants plus de meurtriers que tout autre pays de l'empire russe [2]. Mais précisément dans le voisinage immédiat de ces hommes, toujours prompts à se servir du poignard ou du fusil, vivent les pacifiques Oukhboukanes, Koubitchi ou Koubatchi, dont le métier est, non pas de se battre, mais de fournir des armes aux montagnards des alentours. Indispensables à tous, ils sont respectés par tous, et leur neutralité ne fut jamais violée. Ils fabriquaient jadis des cottes de mailles, maintenant ils forgent surtout des poignards et des fusils; ils ont même su fondre de petits canons. Des tisserands oukhboukanes s'occupent aussi de la fabrication d'étoffes de drap. De quelle origine est cette peuplade industrielle, perdue au milieu d'agriculteurs et de pâtres? Les Koubitchi se disent eux-mêmes Frenghi ou Frenki, c'est-à-dire Francs, Européens, mais ni leur figure ni leur idiome, qui se rattache au groupe des langues dargoua, ne justifient cette tradition [3]: ils ne sont Européens que par l'intelligence avec laquelle ils ont su s'approprier des procédés industriels, enseignés peut-être par quelques fugitifs, ou surpris par des ancêtres esclaves ou voyageurs. Du reste, ils sont fort peu nombreux: en 1867, on n'en comptait pas même deux mille, vivant dans quatre cents maisons. Quelques fédérations ou *magal* de clans lezghiens offraient aussi, grâce à la solidarité commune et à la liberté de tous, un remarquable bien-être; telle était la fédération des cinq clans darghilar, ou du Dargo, qui se réunissaient dans une plaine, près d'Akou-

[1] Vladikin, *Guide au Caucase* (en russe).
[2] Komarov, *Sbornik sv'ed'eniy o kavkazskikh Gortzakh*, I.
[3] Klaproth, *Tableau du Caucase*.

cha, en grandes assemblées populaires, pareilles aux *landsgemeinden* de la Suisse. Ce magal donnait asile à des émigrés de toutes nations, et son territoire était le plus peuplé de tout le Daghestan[1].

La région du littoral caspien, voie historique des armées et des peuples qui se rendaient d'Asie en Europe ou d'Europe en Asie, devait recevoir pour résidents des conquérants ou des traînards appartenant à toutes les races qui ont suivi ce chemin de guerre et de commerce. Mongols, Sémites, Aryens et Turcs sont représentés dans cette étroite zone du littoral. Au nord, des Nogaï ont planté leurs tentes dans les steppes qui bordent le Soułak. De ces plaines marécageuses jusqu'à Derbent, la zone côtière est occupée principalement par les Tartares Koumîkes, au nombre de plus de 50 000 individus, qui se sont avancés vers le nord, en repoussant dans les vallées latérales les populations indigènes, mais en admettant au milieu d'eux un grand nombre de marchands arméniens. D'autres Tartares, appartenant au même groupe que ceux de la Transcaucasie, vivent plus au sud, dans les plaines de Kouba et contribuent à donner la prépondérance ethnique à l'élément turc de la contrée. La langue « franque » de tous les habitants du littoral, quelle que soit leur race, est le turc de l'Azerbeidjan. Cependant les Persans, Tates ou Tadjiks, descendants de conquérants qui occupaient le pays à l'époque des Sassanides, ont conservé leur langue et leurs mœurs. Ils forment encore une colonie distincte aux portes de Derbent, et, de Kouba au golfe de Bakou, ils sont de beaucoup les plus nombreux. Les Juifs que l'on trouve çà et là dans la montagne, sont venus évidemment de Perse avec les Tates, car ils parlent entre eux la langue persane, et leurs femmes portent le costume de l'Iran. D'ailleurs, ils disent eux-mêmes que la Perse est leur patrie[2].



JEUNE GARÇON NOGAI.
Dessin de B. Vereschaguine, d'après nature.

[1] Von Seidlitz, *Izv'estiya kavkavzskavo Otd'ela*, tome V, 1877; — Koch, *Wanderungen im Oriente*.
[2] Komarov, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VIII, 1873.



MONT GOUNIB.

Dessin de Th. Weber, d'après une gravure russe.

Tous les Juifs de Kouba, de même que ceux de Bakou et de Chemakha, sont établis dans le pays depuis un temps immémorial, et l'on croit, d'après le témoignage de l'historien d'Arménie, Moïse de Khorène, qu'ils descendent des Israélites émigrés dans la Perse, il y a plus de 2500 ans, lors de la première destruction du temple par Salmanazar. A leur langage persan se mêlent beaucoup de mots du vieux hébraïque et des termes chaldéens que n'emploient pas les autres Juifs. Les noms qu'ils donnent à leurs enfants sont de ceux que l'on portait du temps des Juges et qui depuis vingt-cinq siècles ne sont plus en usage. D'ailleurs, la plupart des Israélites du Caucase, obligés autrefois de se convertir au christianisme, se sont mélangés avec le reste de la population et ce n'est probablement que le plus petit nombre d'entre eux qui ont conservé leur nationalité : par les croisements, ils sont devenus Osses, Lezghiens, Géorgiens et surtout Tartares. Un grand nombre de villages, connus sous le nom de Djout-Kend ou « Ville-Juifs », ne sont plus habités que de gens se disant Tartares[1].

Il n'y a point de villes dans le pays des montagnards. Souvent des aouls de Lezghiens ont reçu des milliers d'hommes à la fois, accourus autour d'un chef, soit pour les fêtes, soit pour la bataille; mais d'ordinaire la population restait éparse dans les hameaux, au milieu des pâturages ou des rochers. Khounzak, qui fut autrefois la capitale du khan des Avares, et que l'on voit sur un promontoire dominant un torrent tributaire du Koïsou, n'est plus guère qu'une ruine commandée par les canons d'une forteresse russe; Ghimrî, en amont du confluent des deux rivières, le Koïsou des Avares et le Koïsou d'Andi, n'a plus que le souvenir des guerres d'indépendance; car là mourut Khazi-Mollah, là naquit Chamil. Vedeno, qui se trouve déjà dans le Tchetchniya, sur une haute terrasse dont les eaux descendent vers le Terek, est un village important que domine un fortin russe, élevé sur l'emplacement de ce qui fut la citadelle de Chamil. Près de là s'élève le « mont » Gounib, dont la terrasse supérieure, de 100 kilomètres carrés de surface, fut le dernier refuge du chef-prophète des Lezghiens. Le Gounib est connu par les Russes sous le nom de « mont Guitare », à cause de la forme de ses rochers. En face se dresse une autre montagne à gradins escarpés, plus bizarre encore, immense bloc de grès, semblable à ceux de la « Suisse saxonne ».

Temir-Khan-Choura, dans le pays des Tartares koumîkes, est, sinon dans

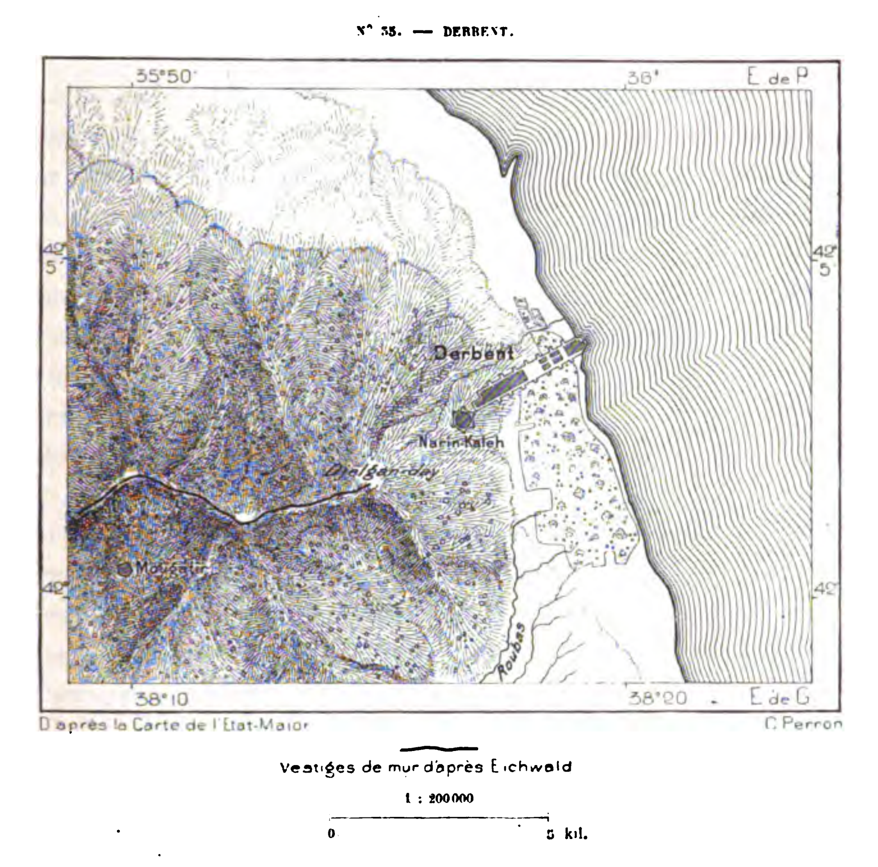
[1] Tchorniy, Les *Juifs des montagnes* (en russe); — von Seidlitz, *Russische Revue*, 1879, n° 12.

la plaine, du moins déjà dans une vallée largement ouverte vers la Caspienne, et sa hauteur est de 466 mètres seulement. Le lac ou plutôt l'étang qui lui a donné son nom, est asséché maintenant; toutefois les fièvres sont encore endémiques dans le pays, les pluies n'étant pas suffisantes pour entraîner les eaux en courants réguliers, et l'humidité séjourne en marécages dans les bas-fonds. Le port actuel de Temir-Khan-Choura, des gros bourgs de Kazanich au sud-ouest, de Goubden au sud, et de tout le pays des Koumîkes, est la ville de Petrovsk, qui fut un point stratégique important comme port d'approvisionnement pendant la guerre contre les montagnards. La rade de Petrovsk est l'une des moins mauvaises de la Caspienne. Grâce à la courbure de la côte, sur laquelle s'appuie une jetée de pierre, les navires y sont abrités des vents d'ouest et du sud et trouvent un bon mouillage de 6 mètres sur un fond de sable, à 800 mètres du rivage. Petrovsk est de fondation moderne ; elle a remplacé comme port, mais non encore égalé en population, sa voisine méridionale, la ville de Tarki ou Tarkou, que Gamba dit avoir eu, au commencement du siècle, 12 000 habitants, presque tous Tartares[1], et qui est maintenant un simple bourg dépendant de Temir-Khan-Choura. Petrovsk a quelque activité commerciale et la plupart des navires d'Astrakhan à Bakou y font escale; mais ses négociants ont de plus hautes ambitions. Petrovsk, port désigné comme point terminal du chemin de fer ciscaucasien, doit occuper un jour, pour le mouvement du trafic, l'extrémité orientale de l'isthme ponto-caspien, dont Rostov est l'autre extrémité. De Petrovsk au chemin de fer de Vładikavkaz, distant de 326 kilomètres, un viaduc sur le Soułak sera le seul travail d'art digne de ce nom; partout ailleurs il suffira de poser des rails sur le sol de la steppe. Quelques puits de naphte sont exploités dans les environs de Petrovsk. L'agriculture se développe dans la contrée, depuis que les propriétaires, disposant de vastes étendues non cultivées, ont consenti à céder aux paysans, moyennant redevance, les deux cinquièmes, puis la moitié de leurs terres.

L'étroit passage que laisse au nord de la mer le promontoire avancé de la chaîne du Tabasseran, est gardé par la ville de Derbent ou Derbend, construite, dit la légende, par les rois mèdes ou par Alexandre. Elle n'a point cette antiquité, puisqu'elle fut probablement bâtie à la fin du cinquième siècle ou au commencement du sixième, par un roi persan de la dynastie des Sassanides; Massoudi l'attribue à Chosroës Amouchirvan. Cette ville forteresse, unique en son genre, est enfermée entre deux longues mu-

[1] Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale.*

railles parallèles qui descendent de la montagne à la mer, flanquées de tours et bordées de pierres tumulaires à inscriptions qu'ont étudiées les historiens : les maisons et le bazar, dans ce long parallélogramme incliné, ne forment en réalité qu'une seule avenue de constructions de 3 kilomètres de longueur. Ainsi que le dit son nom, Derbent n'est qu'une grande porte fortifiée, une « Porte de Fer », comme disent les Arabes et les Turcs par leurs appellations de Bab-el-Khadid et de Demir-Khapîssi : on l'appelait




N° 35. — DERBENT.

aussi Bab-el-Abouab ou « Porte des Portes ». Tous les voyageurs du moyen âge disent que la muraille s'avançait au loin dans la mer, à un mille d'après les uns, à un demi-mille d'après les autres[1]; maintenant on ne voit plus aucune trace de ce rempart marin, ce que l'on explique par un soulèvement local ; entre la ville et la rive actuelle s'étend une large zone de terrain qui fut probablement immergée. A l'ouest de Narîn-kaleh, citadelle qui du haut d'un promontoire domine la cité, la muraille, également consolidée de distance en distance par de larges tours, suit la crête des monts, descend

[1] Christ. Burrough, *Hakluyt's collection of the early voyages*, I.

dans les ravins et remonte sur les pentes pour aller s'enraciner à quelque pic lointain. Si l'on en croyait les indigènes, cette muraille, qui d'ailleurs n'a plus aucune importance stratégique, aurait autrefois hérissé de ses tours la chaîne du Caucase de l'une à l'autre mer ; du moins, ce rempart protégeait-il toutes les plaines situées à la base du Caucase oriental, car on a pu en reconnaître les vestiges jusqu'à 30 kilomètres de Derbent. Deux fois conquise par les Russes, la fameuse « porte » de l'Asie leur appartient définitivement depuis le traité de 1813, mais la ville, poste avancé des musulmans chiites contre les sunnites du nord, est encore d'aspect tout asiatique. D'ailleurs, il est peu de cités russes qui soient plus industrieuses que cette ville persane, déchue pourtant, s'il est vrai qu'elle eut 26 000 habitants en 1825, deux fois plus que de nos jours[1]. L'eau du Roubas, amenée par un aqueduc de plus de 17 kilomètres de longueur, arrose environ quinze cents jardins où l'on cultive les arbres fruitiers de toute espèce, les vignes, le safran, le coton, le tabac, la garance. Autrefois, cette dernière denrée avait une grande importance commerciale et Derbent en exporta en 1861 pour une valeur de plus de 4 millions. Comme Petrovsk, Derbent exploite des puits de naphte et des carrières de schistes bitumineux. Son port, conquis sur la mer par des jetées, gèle quelquefois en hiver.

Moins pittoresque, Kouba ressemble à Derbent par la population et l'industrie. Située au sommet du cône de déjection formé par les torrents ou *tchaï* qui descendent du Chah-dagh et des montagnes voisines, Kouba est peuplée comme Derbent de musulmans chiites, s'occupant surtout de jardinage. Des milliers de Juifs y vivent de commerce. Kouba a le grand désavantage d'avoir à subir un climat fiévreux; aussi essaya-t-on, en 1825, de transférer la ville dans un endroit plus salubre, à 13 kilomètres de distance au nord-ouest. Mais la population ne suivit pas l'exemple que lui donnaient les employés et ceux-ci durent revenir dans l'ancienne ville, où d'ailleurs ils ne séjournent que pendant l'hiver. Le « clan » de Krîz, dans les montagnes, forme une sorte de commune de cinq villages.

La ville principale de la vallée du Samour est Akhtî, bâtie dans le cœur même des montagnes, à la jonction de deux torrents[2].

[1] Von Eichwald, *Reise auf dem Kaspischen Meere und in den Kaukasus.*

[2] Villes et bourgs de la Caucasie orientale ayant plus de 4000 habitants en 1873 :

| DAGHESTAN. | | |
|---|---|---|
| Derbent | 13 775 | hab. |
| Goubden | 5 500 | » |
| Akhtî | 5 650 | » |
| Kazanich | 4 400 | » |
| Tarki | 4 100 | hab. |
| Temir-Khan-Choura | 5 100 | » |
| GOUVERNEMENT DE BAKOU. | | |
| Kouba | 11 300 | » |
| Krîz | 4 800 | » |

## V

### BASSINS DE L'INGOUR, DU RION, DU TCHOROUKH, MINGRÉLIE, IMÉRIE, SVANIE, LAZIE.

Cette région de la Transcaucasie, récemment accrue d'un lambeau de territoire que possédaient les Turcs, a longtemps été une dépendance historique de l'Europe. Les Grecs avaient bâti cent vingt ponts sur le Phase et construit une belle route carrossable à travers les montagnes, entre leur ville de Sarapanes, le Charopañ actuel, et la vallée de la Koura. Après les Romains, les Génois visitèrent aussi le pays; ils y possédaient des villes et des comptoirs, et quand les Turcs s'emparèrent du littoral de la contrée, ce fut comme maîtres de Constantinople, comme héritiers des empereurs de Byzance. L'influence européenne s'est fait sentir aussi dans la religion des habitants, presque tous chrétiens depuis les premiers siècles de l'Église, tandis que dans la partie orientale du Caucase, où dominait le génie asiatique, Tartares, Persans et montagnards appartiennent aux deux grands rites musulmans. Mais si les bassins de l'Ingour et du Rion sont, par leur histoire, le pays le plus européen de la Caucasie, ils sont pourtant restés bien longtemps en dehors du mouvement de la civilisation moderne, et quelques districts de la contrée sont encore en pleine barbarie. Ce pays, l'ancienne Colchide, a peu d'égaux dans le monde pour la magnificence de la végétation, la fécondité naturelle du sol, les ressources de toute nature; cependant il n'est que très faiblement peuplé : à peine a-t-il, pour une même surface, la moitié des habitants que l'on trouve en France. Autant qu'il est possible d'en juger d'après les évaluations approximatives, le territoire annexé du Lazistan est encore beaucoup moins habité, et la population kilométrique en est d'autant plus réduite.

Les bassins de l'Ingour et du Rion sont l'un et l'autre parfaitement limités par le Caucase, l'Anti-Caucase et la chaîne intermédiaire des montagnes Mesques. De l'Abkhazie au pays des Lazes, les monts forment un demi-cercle complet, dont le point le plus bas, sauf dans le voisinage du littoral, est au seuil de Souram, à 919 mètres d'altitude. Des arêtes de montagnes, parallèles au Grand-Caucase, divisent ce vaste demi-cercle en réduits secondaires, dont quelques-uns sont presque complètement isolés et forment de petits mondes à part.

La vallée du haut Ingour, devenue administrativement le district de la

Libre-Svanie, est une de ces régions séparées du reste de la Caucasie et le type d'une de ces cavités allongées qui s'ouvrent entre deux crêtes parallèles de la montagne ; son altitude est d'environ 2000 mètres. Au nord se prolonge l'arête principale, toute striée de neiges et versant quelques glaciers dans les cirques élevés ; au sud, une autre arête, plus régulière encore, est hérissée de pics portant aussi des neiges persistantes. Les glaciers du Trouïber ont poussé leur moraine frontale jusqu'à deux kilomètres du village svane de Djabéchi, dans la commune de Moujal, et le village lui-même, ainsi que beaucoup d'autres, est construit sur les débris de moraines délaissées par les anciens fleuves de glace[1]. Descendus des glaciers de l'Adich aux trois pointes, du Tetnould, qui ressemble au Mont-Blanc de Savoie, de l'Ouchba ou « Monstre » aux deux cornes, du Nouam-Kouam, d'autres montagnes de la grande crête, et d'un chaînon latéral, le Korildach, les torrents qui forment l'Ingour s'unissent au fond de la cavité de la Libre-Svanie, que termine un rempart transversal, au sud du massif de l'Elbrous. Pour échapper à sa haute vallée, l'Ingour n'a qu'un étroit portail de rochers; il s'y engouffre et court au sud-ouest, puis au sud, dans un défilé de 80 kilomètres de longueur, qui naguère était rarement visité. Large de 5 à 10 mètres en moyenne, et dominée par des escarpements granitiques ou schisteux de 200 à 400 mètres, cette cluse offre pourtant une succession de paysages charmants, grâce à la végétation touffue des bords de l'Ingour et des petits cônes de débris qui se trouvent au confluent des ruisseaux tributaires : c'est un défilé unique dans toute la Caucasie par la noblesse des grandes lignes et la variété des aspects. Avant l'expédition militaire de 1858, aucune route ne pénétrait dans la cluse : la Svanie n'était en communications avec les plaines de la Mingrélie que par un sentier périlleux escaladant les montagnes à près de 3000 mètres de hauteur[2].

Les gorges du Rion et de ses hauts affluents n'ont pas la sublimité de celles de l'Ingour, quoique chacune d'elles ait aussi des sites admirables. Les deux rivières principales du bassin, le Rion et la Tskhenis (Tskhenis-tskhali, Rivière du Cheval), où l'on recueillait jadis des paillettes d'or[3], naissent l'un et l'autre des glaces du Pasis-mta, ou « montagne de Pasis », nom presque identique à celui de Phasis, que les Grecs avaient donné au cours d'eau désigné de nos jours par l'appellation géorgienne de Rion ou Rioni : aussi a-t-on voulu voir dans cette coïncidence de nom une étymo-

[1] Favre, *Mémoires de la Société helvétique des sciences naturelles.*
[2] Bakradze, *Zapiski kavkaszkavo Otd'ela Rousk. Geogr. Obchtchestva*, t. VI, 1864.
[3] Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, — Radde, *Vorträge über den Kaukasus.*

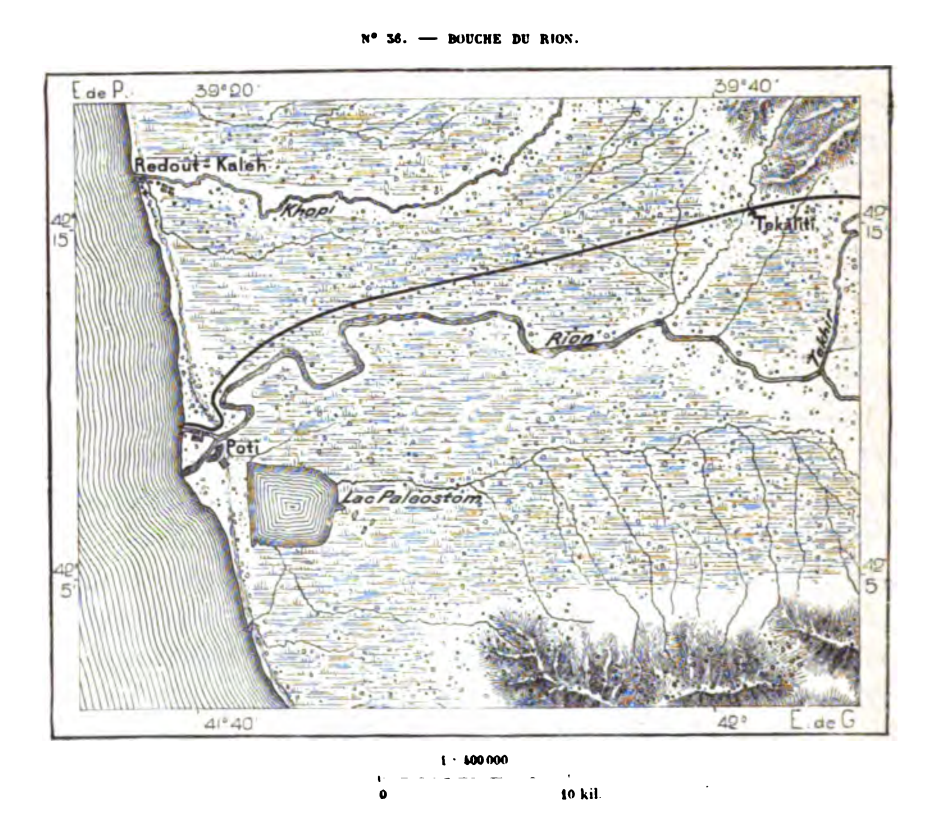
logie commune. Séparés dès leur naissance par le chaînon du Garibolo, le Rion et la Tskhenis s'écartent de plus en plus, pour arroser, celle-ci la Svanie des Dadian et la Mingrélie, celui-là le pays de Radcha et l'Imérie. La Kvirila descend des vallées orientales, le Khani vient des montagnes du sud par une cluse qui ressemble en miniature à celle de l'Ingour, et s'unit à la Kvirila, puis avec elle, au Rion, dans la riche plaine qui s'étend au sud de Koutaïs. Là commence déjà l'ancien golfe que le Rion et tant d'autres torrents, lancés par les montagnes de l'amphithéâtre environnant, ont graduellement comblé : quelques buttes, qui furent des îles, se dressent au milieu de ces terrains d'alluvion, sur tout le pourtour de la plaine; les derniers contreforts des montagnes sont émoussés, arrondis à la base par les eaux, dont le courant serpentin se déplace incessamment; à 75 kilomètres de l'embouchure, les campagnes ont une altitude de 12 mètres seulement. Des marais, difficiles à vider à cause du manque de pente, bordent jusqu'à de grandes distances le cours du Rion, devenu navigable; mais l'épaisse végétation des roseaux, des tapis de plantes aquatiques, même des forêts d'arbres et d'arbustes cachent ces marais au regard : on ne voit que peu d'étendues lacustres rappelant la mer qui recouvrait autrefois toute la contrée. .

Près du littoral, un fragment de l'ancien golfe s'est pourtant maintenu : c'est le lac auquel on donne encore le nom grec de Paléostom, « Ancienne-Bouche », et que l'on croit avoir été, à l'époque hellénique, le marigot où se jetaient les eaux du Phase. D'après le Géorgien Wakhoucht, qui écrivait au siècle dernier, le Paléostom communiquait alors avec la mer par un grau navigable, et les vaisseaux pouvaient y pénétrer et y chercher un abri[1]. Dans les endroits les plus creux, la sonde y trouve plus de 20 mètres de profondeur; mais presque partout les bords du lac sont plats et se prolongent au loin par des bas-fonds de boue; l'eau est limoneuse, pleine de débris organiques. La faune du Paléostom est encore partiellement marine, quoique les eaux ne soient plus même saumâtres : on y trouve des balanes, des néréides, des némertes, comme dans les flots salés du Pont-Euxin[2]. Une flèche de sable parfaitement régulière sépare ce lac de la haute mer et se continue au loin vers le nord. Les eaux du Rion, de même que celles de l'Ingour et de tous les autres fleuves de la côte mingrélienne, ont dû percer cette flèche de dunes, puis elles l'ont dépassée, et les alluvions déposées par le courant en dehors de cette barre primitive,

[1] *Description géographique de la Géorgie*, publiée par Brosset.
[2] Tchernavskiy, cité par Oscar Peschel, *Probleme der vergleichenden Erdkunde*.

ont empiété sur la mer par une faible saillie, à laquelle un nouveau liséré de plage s'ajoute chaque année. Le delta du Rion, de même que celui du Pô et de la plupart des autres fleuves qui ont dû s'échapper par l'ouverture d'un cordon littoral, ne commence qu'en dehors de cette porte : les eaux ont dû se réunir en amont de l'obstacle pour le percer en commun. Le débit moyen du Rion a été évalué à l'énorme quantité de 967 mètres cubes[1], mais il est presque certain que cette évaluation est trop forte, car

N° 36. — BOUCHE DU RION.




1 : 400 000

0 10 kil.

elle représenterait pour tout le bassin fluvial, de 15 760 kilomètres carrés, une chute d'eau de près de 2 mètres (1m,95) ; quoiqu'il tombe en certains endroits de la montagne le double de pluie, il faut tenir compte de l'évaporation et surtout de la grande quantité d'eau qui est absorbée par la riche végétation de la Mingrélie. D'après le témoignage de Strabon, le fleuve et son affluent la Kvirila étaient navigables jusqu'à Sarapanes, à 150 kilomètres de l'embouchure actuelle, tandis que de nos jours les bateaux s'arrêtent à Orpiri, à peu près au tiers de cette distance. Une carte publiée en 1738, par le roi d'Imérie Alexandre, dit que les grandes galères pouvaient

[1] G. Raddo *Das Relief der Kaukasus-Länder.*

remonter le fleuve jusque dans le voisinage de Koutaïs, mais cette affirmation n'est pas considérée comme digne de foi[1]. Durant les basses eaux, de juillet à décembre, le chenal n'a guère que de 45 à 60 centimètres de profondeur.

Les montagnes qui forment le faîte de partage entre le versant du Rion et le bassin de la Koura, à l'est et au sud-est, continuent sans interruption la chaîne des montagnes Mesques ou de Souram et vont rejoindre à l'ouest la chaîne côtière du Lazistan. Même en face du Caucase, ces montagnes sont imposantes : verdoyantes à la base, elles s'élèvent au-dessus des forêts, dans la région des pâturages, et quelques-unes de leurs cimes atteignent et dépassent 2500 mètres, mais aucune n'entre dans la zone aérienne des neiges persistantes. A l'ouest, la dernière montagne de cette chaîne, à laquelle on donne ordinairement le nom d'arête d'Adjara ou d'Akhaltzikh, domine d'un kilomètre le littoral et les flots de la mer Noire[2]. Des plaines alluviales que parcourt le Rion, les hauteurs d'Adjara ont bien l'aspect d'une chaîne de montagnes ; mais, vues du sud, elles ne sont plus que le rebord accidenté d'un plateau, sur lequel s'alignent en un désordre apparent des croupes arrondies et des sommets pointus, et que découpent en fragments irréguliers de profondes vallées d'érosion. D'une cime quelconque de cette région de la Lazie ou Lazistan, nouvellement annexée à la Russie, on voit se dérouler des ondulations du sol pareilles à la houle d'une mer agitée. Au nord-est d'Artvin, au sud-est de Batoum, le massif du Kartch-chal dresse sa principale cime à 3432 mètres de hauteur ; mais aucune autre des sommités du pays des Lazes ne dépasse la hauteur de celles du rebord septentrional ; elles s'élèvent en moyenne à 2500 mètres, soit à 600 mètres de plus que la limite supérieure des forêts. La montagne Arsiani, dont le nom est donné parfois à tout le plateau montueux qui domine à l'orient le bassin inférieur du Tchorokh ou Tchourokh, a toute l'apparence d'un ancien volcan, et des laves se sont épanchées, avant l'époque historique, de plusieurs sommets voisins[3]. Contrastant avec les basaltes noirs des escarpements, d'admirables prairies, dont la flore est à peu près la même que celle de l'Europe occidentale, s'étendent sur

[1] *Description militaire statistique du gouvernement de Koutaïs* (en russe), 1838.
[2] Altitudes diverses de la chaîne d'Adjara :

| | | |
|---|---|---|
| Nepis-tzkaro, sommet principal (sud de Koutaïs) | 2848 | mètres. |
| Nagebo, à l'est du Nepis-tzkaro | 2620 | » |
| Sagalatlo, à l'est du Nagebo | 2482 | » |
| Tchekhataï, première montagne occidentale de la chaine | 1008 | » |

[3] Kazbek. *Trois mois dans la Grousie turque* (en russe).

les croupes élevées. Dans les vallées, la végétation des arbres fruitiers et des essences forestières n'est pas moins belle que sur les pentes du Caucase méridional. Le Lazistan est un des paradis de la Terre et la plupart des montagnards ont su choisir pour leurs villages des sites qui témoignent de leur vif sentiment de la nature : de chacun de ces villages, on voit en un charmant tableau des pâturages fleuris, des roches abruptes, un torrent, des cascades, des groupes d'arbres, des maisonnettes éparses[1].

Toutes les eaux qui descendent des montagnes d'Arsiani dans la direction de l'ouest, vont rejoindre le Tchoroukh par le torrent d'Adjara ou par celui d'Imarchevi. Au sud, d'autres cours d'eau, coulant sur territoire russe, s'unissent au Tchoroukh, mais la plus grande masse liquide de ce fleuve lui vient encore du territoire turc non annexé. La rivière maîtresse naît au sud de Trébizonde et de la chaîne Pontique, et dès qu'elle a reçu ses premiers affluents, elle se développe parallèlement au littoral de la mer Noire et aux vallées supérieures de l'Euphrate. Dans cette région de l'Asie Mineure, montagnes, plateaux, vallées, tout s'aligne régulièrement du sud-ouest au nord-est. Mais, après un cours d'environ 300 kilomètres, le Tchoroukh, gonflé par la rivière de Tortoum, unie à celle d'Olti, s'échappe directement vers la mer Noire par une cluse profonde, ouverte à travers les montagnes du littoral. A son issue du défilé, il a formé, comme le Rion, une plaine alluviale, qui dépasse la ligne normale des côtes et qui sert à protéger du côté de l'ouest la rade de Batoum, mais qui la menace aussi de l'apport de ses alluvions. Peu inférieur au Rion par sa masse liquide, le Tchoroukh est cependant moins navigable que le fleuve mingrélien dans sa partie inférieure ; son cours est trop rapide. En 1875, lorsque le pays appartenait encore à la Turquie, environ 200 caïques, portant en moyenne un chargement de 3 tonnes, descendaient le fleuve en huit heures d'Artvin à Batoum, mais la remonte durait de quatre à cinq jours[2].

Le climat de la Transcaucasie est, on le sait, parmi ceux de la zone tempérée, un des plus favorables à la végétation ; les plantes s'y entremêlent en une prodigieuse variété et s'y présentent sous leurs formes les plus belles. Grâce à l'abondance des pluies et à la protection que la haute arête du Caucase offre aux arbres contre les vents desséchants du nord-est, les diverses essences forestières et cultivées montent beaucoup plus haut sur

[1] G. Radde, *Mittheilungen von Petermann*, 1875, n° 2.
[2] Kuzbek, ouvrage cité.

les pentes méridionales des montagnes qu'on ne pourrait s'y attendre, en les comparant à d'autres contrées ayant la même température moyenne. Ainsi le noyer croît dans le pays des Svanes jusqu'à plus de 1650 mètres d'altitude; il ombrage les eaux fuyantes de l'Ingour encore à peu de distance au-dessous du glacier de Trouïber, et des arbres fruitiers sauvages lui sont associés; les montagnards du versant septentrional viennent en bandes pendant l'automne pour y cueillir, dans les vallées du sud, des fruits qu'ils devraient aller chercher à une distance beaucoup plus considérable dans le bassin du Terek[1]. Le mûrier blanc et la vigne croissent encore dans la Svanie entre 1000 et 1100 mètres, et Ruprecht a vu le cotonnier à l'altitude de 634 mètres, dans la haute vallée du Rion.

Par l'ensemble de sa végétation, la Transcaucasie occidentale a plus d'analogies avec la France atlantique et l'Europe centrale qu'avec les régions du littoral méditerranéen, mais, par plusieurs traits, la flore mingrélienne semble appartenir aux deux zones à la fois. L'indigotier, dont on n'a pourtant pas réussi à faire la culture industrielle, croît sur les bords du Rion, à côté du cotonnier, et la céréale dominante est le maïs; on dit même qu'en Lazie se voient quelques arbustes à thé[2]; le camphrier est aussi acclimaté dans le pays[3]. Pendant la saison des fleurs, les grenadiers, qui croissent naturellement en véritables forêts, donnent à la contrée l'aspect d'un immense jardin. En revanche, l'eucalyptus, cet arbre si utile pour la correction du climat dans les pays fiévreux, n'a pu réussir en Transcaucasie : non que la température moyenne y soit trop faible, — car l'eucalyptus prospère en Ligurie, où la chaleur annuelle est moindre, — mais parce qu'il ne peut supporter les extrêmes de froid de l'hiver caucasien[4]. L'olivier, que les Grecs et les Génois ont planté sur les côtes méridionales de la Tauride, et dont on voit le feuillage argenté briller sur les rochers, au-dessus de Yałta et d'Ałoupka, n'a pu être introduit définitivement sur le littoral de la Mingrélie[5]. Au milieu de ce siècle, les citronniers prospéraient à Poti, dans le delta du Rion, lorsqu'un hiver rigoureux les fit tous périr. Depuis cette époque, cet arbre a cessé de faire partie de la flore transcaucasienne, ce qui semblerait indiquer une modification définitive du climat local. L'excès d'humidité, tel est le désavantage de la région côtière, mais en d'autres parties du pays on souffre parfois d'un excès de séche-

[1] G. Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge*.
[2] Kazbek, *Trois mois dans la Grousie turque* (en russe); — Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.
[3] Ruprecht, *Mittheilungen von Petermann*, 1862, n° 5.
[4] Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase*.
[5] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*.

resse. La température moyenne de Koutaïs (14°,85) est d'environ un degré et demi plus élevée qu'elle ne semblerait devoir l'être, à en juger par le climat des villes du littoral. Cette anomalie est causée par le vent d'est, sec, brûlant et d'une grande impétuosité, qui souffle fréquemment sur la vallée du Rion, flétrissant les plantes, énervant les animaux et les hommes. Pour se garantir de ce vent, on ferme toutes les fenêtres des maisons et l'on s'entoure de vases plats, remplis d'eau, qui restituent sa vapeur à l'air environnant. De l'est à l'ouest, le vent s'affaiblit peu à peu : à Poti, il n'est plus désagréable et ne se fait plus sentir à Redout-kaleh[1]. Le moindre courant d'air venu de l'ouest, qui succède au vent d'est dans la vallée du Rion, annonce les nuages pluvieux de la mer Noire.

Les Mingréliens et les autres habitants de la Transcaucasie occidentale ont de trop belles forêts pour qu'ils aient appris à respecter les arbres. Dans le voisinage des habitations de la plaine, presque toutes les couronnes de branches ont été abattues et les plus larges fûts mutilés à plaisir. Les essences appréciées pour la finesse de leur grain disparaissent rapidement, depuis que les négociants étrangers, surtout des Français, sont à la recherche des beaux bois : le noyer, qui contribuait autrefois pour une si grande part à la beauté des paysages transcaucasiens, a presque cessé d'exister dans toutes les parties basses de la contrée où pénètrent les chemins. Le déboisement change peu à peu l'aspect du haut pays, mais il n'est guère suivi de défrichements et les vieilles pratiques de culture sont encore générales. C'est à peine si, dans la patrie même de la vigne, on s'occupe çà et là d'obtenir de bon vin. On laisse pousser cette liane au hasard; l'immense ramure du cep s'attache en guirlandes aux branches des ormeaux, des chênes ou des aunes, et revêt d'un réseau de larges feuilles, jusqu'au sommet, les arbres de 25 mètres de tige. Les indigènes se gardent bien de monter si haut pour cueillir les grappes; ils se bornent à faire la vendange des pampres les plus bas et abandonnent le reste aux oiseaux du ciel. Que de champs abandonnés, changés en fougeraies! Que de bâtisses ayant disparu sous la verdure, et que le propriétaire même ne peut plus reconnaître, lorsqu'il revient dans le pays après quelques années d'absence!

Région des fleurs éclatantes et des beaux arbres, les bassins de l'Ingour et du Rion sont aussi le pays des animaux superbes. Le Libre-Svane, dit Radde, « a le premier bétail du monde[2] ». Des deux races de bœufs, également excellentes, l'une est petite, gaie, capricieuse; l'autre est forte,

[1] Statkovskiy, ouvrage cité.
[2] *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge.*



MINGRÉLIENS. — TYPES ET COSTUMES

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Raoult.

majestueuse, de proportions admirables : c'est la race de l'Oukraîne, introduite dans la vallée du haut Ingour par les marchands tartares de la Ciscaucasie. Sous son nouveau climat, sur les pâturages à l'herbe savoureuse qu'il parcourt désormais, le bœuf oukraînien a changé de couleur; son pelage rappelle souvent celui du tigre par les nuances et le dessin. Les chevaux sont rares dans les hautes vallées, mais ceux que l'on voit sont également remarquables par leur force et leur grâce. Les ânes et les mulets de la Svanie sont vendus par les Tartares trois ou quatre fois plus cher que ceux de la plaine. Les chèvres et autres petits animaux domestiques se distinguent aussi par l'élégance de leur forme, l'excellence de leurs produits. Les chairs fumées des porcs de la Ratcha, haute vallée du Rion, sont fort appréciées des gastronomes, et les chapons du pays ne sont pas moins gros et succulents, dit-on, que ceux de la Bresse et du Mans.

Dans la plaine basse, où les marécages donnent naissance aux miasmes de la fièvre, l'influence de la *malaria*, funeste pour les hommes, l'est également pour les animaux : c'est là un fait bien connu de tous les Caucasiens. Les paysans de la Mingrélie marécageuse ne peuvent même garder de poules autour de leurs cabanes. Toropov ne doute pas que les fièvres ne soient la cause de cette mortalité[1].

On sait combien, au-dessus des régions marécageuses, le climat et le sol de la Transcaucasie occidentale sont propices à l'homme et développent sa force et sa beauté. Mais il ne faut pas croire que les habitants de ces contrées appartiennent à une race pure. On remarque chez eux les plus grandes variétés de types et l'on est frappé tout d'abord du contraste que présentent les blonds et les bruns de Mingrélie; les premiers à front haut, à face ovale, les seconds au front plus bas, à figure plus large, mais beaux et gracieux les uns et les autres. Depuis les âges les plus reculés, les rivages orientaux de la mer Noire sont visités par des voyageurs, envahis par des ennemis de toute race, et parmi ces étrangers combien sont restés dans le pays et ont fait souche de familles nouvelles! Des Arabes fuyant leurs maîtres turcs, même des nègres ont contribué au mélange des sangs. Mais, si nombreux qu'aient été les croisements, tous ces éléments divers se sont fondus en développant chez les individus la beauté du type originaire. Dans les régions basses de la Mingrélie, et surtout sur les premiers contreforts des monts, jusqu'à 1000 et 1200 mètres d'altitude, presque

[1] Toropov, *Essai de géographie médicale du Caucase* (en russe)

tous les hommes sont beaux : il suffit de se promener un jour de marché à Zougdidi ou dans telle autre petite ville du bas Rion ou du bas Ingour pour se convaincre que nulle part la race humaine n'a de plus admirables représentants[1]. Mais dans le cœur des montagnes, là où la lutte pour l'existence devient pénible et souvent périlleuse, les figures sont de proportions moins heureuses, et l'on voit çà et là des personnes vraiment laides, surtout parmi les femmes : le goître, le crétinisme sont fréquents chez les Svanes, notamment chez ceux de la haute vallée de la Tskhénis. Là des familles entières se composent de crétins[2]. Quand on remonte les bords de l'Ingour, des champs de maïs aux pâturages neigeux, les changements que l'on observe dans l'apparence des habitants sont analogues à ceux que l'on voit en pénétrant des beaux lacs italiens dans les gorges du Valais.

Les Svanes, qui vivent dans la haute vallée de l'Ingour et dans celle de la Tskhénis, sont évidemment une peuplade de race mélangée, quoique le fond ethnique se compose de Géorgiens, auxquels ils se rattachent d'ailleurs par leurs dialectes. Ils constituèrent autrefois une nation puissante, célébrée par Strabon[3], et au quinzième siècle ils occupaient encore la haute vallée du Rion. Ce qui reste de la nation paraît descendre surtout de fugitifs, que les mauvais traitements, l'oppression des seigneurs ou les misères de la guerre avaient chassés des plaines de Mingrélie, et qui certes ne pouvaient trouver un meilleur asile que dans ces forteresses naturelles de la montagne. Les Svanes qui se réfugièrent dans le voisinage des glaciers étaient presque inattaquables, puisque les crues de l'Ingour ferment l'entrée de leur vallée et que pendant huit mois de l'année les cols des montagnes environnantes, obstrués par les neiges, ne peuvent être abornés que par les gravisseurs les plus hardis; en outre, des pâturages où de fréquentes guerres ont fait la solitude entourent la haute Svanie. Les Svanes du bassin supérieur de la Tskhénis sont moins séparés du reste de l'humanité : le sol qu'ils habitent est de plusieurs centaines de mètres inférieur en élévation, les montagnes qui les entourent n'offrent pas d'escarpements aussi abrupts; l'accès par les défilés d'entrée est plus facile. Aussi les Svanes de cette vallée ont-ils eu à subir le régime féodal le plus dur et des princes les ont-ils asservis à la glèbe; on leur donne le nom de Svanes-Dadian, d'après une famille suzeraine qui les gouverne, le titre de « dadian » étant celui d'anciens princes de la Géorgie. Ils diffèrent

[1] G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus.*
[2] Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge.*
[3] *Géographie*, livre XI, chap. 2.



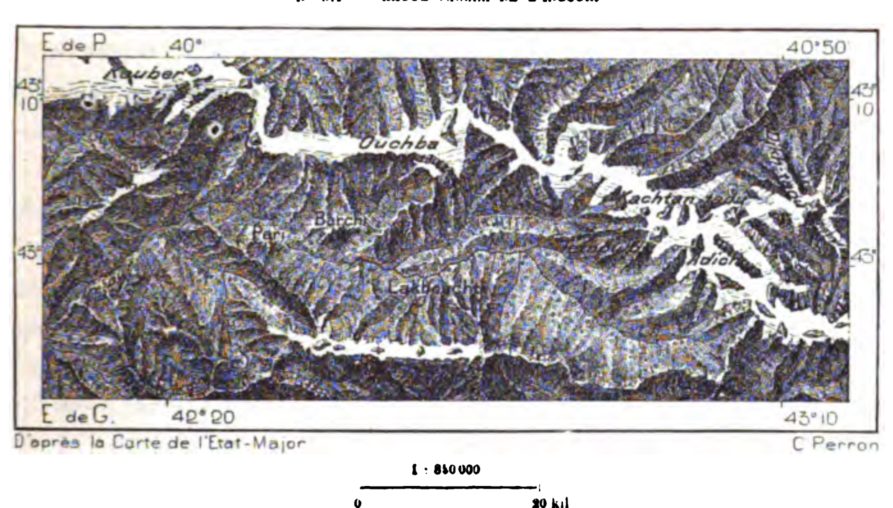
TYPES SVANES

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.



à peine des Imères leurs voisins et leur langue est complètement grousienne. Les Svanes-Dadichkalian, qui vivent dans la partie occidentale du haut bassin de l'Ingour, sont également inféodés à un seigneur, d'origine tartare-koumike; considérés comme serfs, ils furent payés à leur maître par le gouvernement russe, lors de l'abolition officielle du servage. Quelques soldats représentant la puissance de la Russie, sont cantonnés chez les Svanes-Dadichkalian; mais ils n'ont de rapports avec eux que pour leur vendre des spiritueux[1]. Les communes orientales du haut Ingour, peuplées de 4120 habitants, ont gardé longtemps leur parfaite indépendance, et,

N° 37. — HAUTE VALLÉE DE L'INGOUR.




quoique ayant prêté serment à la Russie en 1853, on les désigne souvent par l'appellation de « Libres ».

A bien des égards, elles sont libres en effet, quoique le suzerain russe soit désormais un maître et qu'un village « rebelle » ait été démoli en 1876 par ordre du gouverneur général. Les Svanes-Libres ou « ci-devant Libres », comme les nomment les documents officiels[2], n'ont point de seigneurs, ni de maîtres; les prêtres n'ont aucun pouvoir sur eux. Dans les assemblées communales, tous les montagnards ont voix égale et les décisions importantes doivent être prises à l'unanimité : l'opposition d'un seul, même d'un retardataire arrivant après que la résolution est votée, remet tout en question ; il faut délibérer et voter de nouveau jusqu'à ce que tous soient d'accord : ce qui d'ailleurs finit toujours par avoir lieu

[1] Stoyanov, *Zapiski kavkavzskavo Otd'dela*, vol. X, 1876.
[2] *Spiski naselonnikh m'est Kavkaza*, 1879.

Quant aux différends entre particuliers, la commune n'a point à s'en occuper ; elle est réglée par la loi du talion, de même que les dissensions entre village et village. En aucune région du Caucase, les lois de la vendette ne sont plus impérieuses qu'en Svanie : on y rencontre peu d'individus qui n'aient tué leur homme[1] et le père y jette une balle de fusil dans le berceau de son enfant[2]. Aussi toutes les maisons des bords du haut Ingour sont-elles de véritables forteresses capables de soutenir un siège; toutes, perchées sur une saillie du roc, sont dominées par une tour quadrangulaire de 20 à 25 mètres de hauteur, d'où l'habitant guette l'ennemi qui se présente au loin et le vise par les meurtrières. Les portes d'entrée de ces donjons ne sont qu'au deuxième ou au troisième étage, et l'on ne peut en descendre que par des troncs d'arbre inclinés et munis de traverses.

Les haines héréditaires et les meurtres qui en sont la conséquence contribuent à réduire l'excédent de la population, à l'étroit dans la froide vallée de la Libre-Svanie ou Jabe-Chevi; mais elle n'en reste pas moins trop nombreuse, et les Svanes doivent avoir recours à l'émigration chez leurs voisins. Au temps de leur puissance comme peuple militaire, ils avaient la ressource de laisser émigrer leurs jeunes gens en conquérants, et plus d'une fois ils firent des incursions de pillage dans la plaine; même à la fin du quatorzième siècle, des Svanes descendirent jusqu'à Koutaïs et brûlèrent la cité. Il y a peu d'années encore, les Svanes pratiquaient l'infanticide pour diminuer l'excédent des familles : les garçons étaient respectés, mais la plupart des filles devaient périr. En temps de famine, les montagnards vendaient leurs enfants adultes : le prix variait de 700 à 1200 francs[3]. Il ne reste plus maintenant aux montagnards qu'à se présenter en hôtes pour demander leur part de travail; quant au petit commerce de détail avec les populations d'en bas, ils l'abandonnent aux Juifs, qui se sont groupés dans le village de Lakhamouli. Ces Juifs se distinguent de leurs frères de race par leurs habitudes guerrières : ils pratiquent les rites chrétiens et se disent Svanes; cependant les montagnards du haut Ingour ne prennent point leurs filles en mariage et refusent même de manger à leur table.

Svanes « libres » et « Svanes princiers » sont évalués par le dernier recensement[4] à plus de 12 000. Classés parmi les tribus chrétiennes du Caucase, ils se donnent une sorte de prééminence parmi tous leurs coreli-

[1] Radde, ouvrage cité.
[2] Bernoville, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1872.
[3] Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus*.
[4] N. von Seidlitz, *Carte ethnographique du Caucase*, 1880.

gionnaires et prétendent que leurs ancêtres ont été baptisés par Jésus-Christ lui-même, mais leur christianisme s'est développé d'une manière originale, en se mélangeant avec les restes de cultes plus anciens. Ainsi les chapelles, petits édifices qui peuvent contenir en moyenne une dizaine de personnes et autour desquelles la foule se rassemble, ont leur crypte remplie de cornes de chamois et de bouquetin, qui sont l'objet d'une grande vénération. Les prêtres « ou papes » forment une caste spéciale, et leur dignité se transmet de père en fils, mais ils n'ont d'autre privilège que celui d'échapper à la vendette. La coutume, telle est la vraie religion des Svanes. Les femmes du pays ne sont pas tenues, comme les Géorgiennes de la haute vallée du Rion, de cacher soigneusement leur bouche et leur menton, mais du moins ce serait impiété pour elles de chanter une poésie nationale ou religieuse sans se couvrir la bouche d'un bandeau, peut-être afin d'empêcher le diable d'y entrer. De même, quand des Svanes sont en marche pour une expédition importante, tous sont tenus au silence, ou, s'ils répètent les chants sacrés, leur voix ne doit être entendue de personne; la moindre parole retentissante pourrait attirer la tempête[1]. Des superstitions analogues se retrouvent chez les pêcheurs de la Norvège, chez les Bouriates et les chasseurs américains.

La haute vallée du Rion, connue sous le nom de Ratcha, est plus vaste, plus populeuse que les deux vallées occidentales de la Tskhénis et de l'Ingour, et, de plus, elle a toujours servi de passage aux pâtres, aux marchands et même aux guerriers qui voulaient traverser obliquement le Caucase, des plaines de la Géorgie à celles du Terek. Aussi les Ratchiens, qui sont de race et de langue géorgienne, comme presque tous les habitants de la province de Koutaïs, sont-ils plus civilisés que leurs voisins les Svanes, et leurs rapports avec les étrangers sont-ils beaucoup plus fréquents. D'ailleurs ils sont aussi trop nombreux pour leur territoire, dont toute la partie haute est inutile pour la culture, et des milliers d'entre eux doivent émigrer dans les campagnes inférieures. Très laborieux, très économes, ils ne reviennent pour la plupart dans leur pays que munis d'un petit pécule. Presque tous les charpentiers et les scieurs de long que l'on rencontre en Imérie et en Mingrélie sont des Ratchiens.

Les Géorgiens du haut bassin du Rion portent le nom général d'Imères[2],

[1] Bakradze, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1864, t. VI; — Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge;* — Bodenstedt, ouvrage cité.

[2] C'est à tort que l'on dit, en donnant aux mots une double terminaison adjectivale : « Iméréthiens », « Svanètes », « Mingréliens », au lieu de « Imères », de « Svanes » et de « Mègres »; l'usage a fait prévaloir des mots impropres. (Brosset, *Introduction à la géographie de la Géorgie par Wachkout*.

c'est-à-dire de « Gens de l'autre côté » à cause du faîte des montagnes de Souram qui s'élève entre eux et le gros de la race. Leur pays, l'Iméreth ou Imérie, s'est appliqué, suivant les déplacements des frontières politiques, tantôt à toute la Transcaucasie occidentale, tantôt seulement à la moitié supérieure de cette contrée. D'ordinaire on applique l'appellation de Mingrélie à la région basse, qui comprend les terres d'alluvion et la zone du littoral. L'effet du climat, humide, rempli de miasmes, ne peut manquer de se produire sur les habitants, et l'on remarque d'une manière générale que les Mingréliens, indolents pour la plupart, le sont d'autant plus qu'ils habitent les contrées marécageuses; mais les émigrants de la même origine, qui vivent sous le climat sec de Tiflis, se distinguent au contraire par leur activité[1]. D'ailleurs, les fréquentes incursions d'impitoyables dévastateurs, des guerres intestines continuelles, et par-dessus tout l'asservissement complet des paysans aux seigneurs ne pouvaient que faire haïr le travail : pourquoi se donner la peine de remuer le sol, quand le produit du labeur sera saisi dans la grange et dans l'étable? Toutes les formes de la servitude étaient représentées dans ce malheureux pays. Des serfs pouvaient en posséder d'autres, qui appartenaient également au maître. Des chiourmes d'esclaves étaient la propriété commune de deux seigneurs. Jusqu'en 1841, des prêtres même étaient au nombre des serfs. Encore à une époque récente, les seigneurs de la Mingrélie avaient l'habitude de réclamer leur dû en personne : suivis de courtisans, d'invités, de domestiques, d'apprivoiseurs de faucons, amenant avec eux des chevaux et des chiens, ils venaient s'installer chez un vassal et vivre à ses dépens, jusqu'à ce que les provisions fussent complètement épuisées; puis ils allaient honorer d'autres malheureux de leur présence et cheminer ainsi de festin en festin, qui pour leurs hôtes étaient autant de désastres. Aucune femme n'était assurée de pouvoir rester dans sa famille, surtout quand elle était belle; le seigneur s'en emparait et en vendait les enfants. Aussi les Mingréliens, trop faibles pour résister, dissimulaient-ils leurs maisons sous la verdure; ils cherchaient à éviter le regard du maître, bien différents des fiers habitants des montagnes, qui groupaient leurs tours de défense en un seul massif formant citadelle[2]. Il y eut toutefois quelques révoltes, notamment en 1857 et en 1858, pour la libération des femmes capturées et pour la suppression du collier que les seigneurs mettaient au cou de leurs serfs; mais ces révoltes furent étouffées dans le

[1] Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase.*
[2] G. Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge.*

sang[1]. Le servage ne fut aboli en Mingrélie que trois années après avoir été supprimé dans le reste de l'empire russe, mais les pratiques de spoliation n'ont pas entièrement cessé, et le fils de l'esclave n'a pas encore pris les mœurs de l'homme libre. Sur le sol le plus fécond, les Imères et les Mingréliens restent misérables, et comme les pauvres Lombards, habitant aussi une terre d'exubérante fertilité, ils vivent presque exclusivement d'une bouillie de maïs ou de millet, pareille à la *polenta;* leur costume usuel est une chemise en lambeaux, attachée par une corde ou une courroie; ils n'ont pas de chapeau, mais seulement un morceau de drap retenu par une ficelle qui passe sous le menton. Sans industrie, les émigrants ne peuvent exercer dans les villes d'autres métiers que ceux de portefaix ou de manœuvres. La demeure du Mingrélien est une hutte sordide en bois ou en branchage ; quelques animaux amaigris, des chèvres, des porcs, errent autour des champs de maïs mal cultivés et mal clos; des buffles sont accroupis dans l'eau boueuse. Quoiqu'il y ait eu progrès notable, grâce à l'excédent de production du maïs, le paradis de la Transcaucasie est un des pays où l'on constate le mieux combien peu l'utilisation d'un pays est en rapport direct avec sa richesse naturelle. Que de granits ingrats entretiennent les hommes qui les cultivent dans un bien-être supérieur à celui des Mingréliens, vivant à grand'peine sur leur grasse terre d'alluvions!



FEMME MINGRÉLIENNE.
Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

Quoique habitant naguère en dehors des limites politiques de la Transcaucasie russe, les Lazes de l'Adjara et du Tchoroukh n'en sont pas moins les frères de race et de langue des Mingréliens et des Grousiens ; ceux qui restent soumis à la Turquie, jusqu'au delà de Trébizonde, sont aussi des Géorgiens, plus ou moins mélangés, et par delà ces limites beaucoup de noms démontrent le séjour des Grousiens dans l'intérieur de l'Asie Mineure

[1] Borozdin, *Zapiski kavkavzskavo Otd'ela*, VII, 1866.

à une époque reculée[1]. Rosen, qui visita la Lazie en 1844, a mis hors de doute que l'idiome des habitants est très rapproché des dialectes grousiens[2]; le parler de l'ancienne frontière russe et des bords du Tchoroukh diffère à peine du beau mingrélien des environs de Zougdidi, où se récitent encore les vieilles poésies populaires[3]; mais le langage de la côte occidentale est très mêlé de mots turcs et grecs. Quant aux mœurs des Adjares et des autres montagnards lazes, elles ressemblent à celles des Imères. Les uns et les autres ont le respect des cheveux blancs, tous pratiquent largement l'hospitalité; leur attitude est pleine de réserve, quoique leur curiosité soit en éveil; comme la plupart des Caucasiens, ils aiment le luxe et l'élégance des vêtements, mais ils ne méritent point le reproche de paresse qu'on leur a fait souvent sans les bien connaître[4] : leurs champs sont bien cultivés, leurs maisons bien entretenues. Les femmes des Lazes, belles et bien faites, ont une singulière réputation de vaillance. Les Lazes du littoral émigrent en grand nombre; beaucoup se font matelots, et leurs felouques, auxquelles la piraterie est désormais interdite, voguent de port en port sur la mer Noire. D'autres Lazes se dirigent vers les grandes cités populeuses, où ils exercent différents métiers : c'est à eux qu'est attribué par la coutume le monopole de la vente des ustensiles de cuisine en laiton[5]. Autrefois, Constantinople était la cité vers laquelle ils se dirigeaient de préférence, et depuis la récente annexion à la Russie, des milliers de Lazes musulmans ont émigré sur le territoire resté turc. Le gouvernement des Osmanlis avait su se rattacher la masse du peuple laze, en abaissant le pouvoir des begs, jadis à demi indépendants, dont le caprice était la seule loi pour leurs sujets. Il est probable que maintenant des Lazes chrétiens apprendront le chemin de Tiflis et des ports russes de la mer Noire.

Le régime turc ne pouvait manquer de modifier la population laze et de la faire contraster, à certains égards, avec les Mingréliens d'outre-frontière. Il y a trois siècles, tous les Grousiens des hautes vallées de l'Adjara étaient chrétiens et dans nombre de villages on voit des églises bien conservées qui sont des modèles d'architecture byzantine. Certaines communes ne se convertirent au mahométisme qu'à la fin du dix-huitième siècle; on en cite même plusieurs qui sont encore chrétiennes de fait et musulmanes d'apparence : elles superposent les deux religions, sans trop savoir

[1] Hyde Clarke, *Ausland*, 1870, n° 51.
[2] *Ueber die Sprache der Lasen.*
[3] Zagarelli, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestra*, 1878, n° 1.
[4] Kazbek, *Trois mois dans la Grousie turque* (en russe); — Radde und Siewers, *Mittheilungen von Petermann*, 1875, n° 2.
[5] Osman-bey, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestra*, déc. 1874.

où finit leur foi en l'ancien dogme, où commence leur croyance aux enseignements nouveaux. Avec la religion, la langue des Turcs s'est aussi introduite dans le pays : l'idiome grousien avait naguère complètement disparu des villes et des gros villages, on ne le parlait plus que dans les campagnes écartées. Des colonies d'Arméniens, éparses dans le pays des Lazes, avaient également oublié leur langue maternelle et ne se servaient plus que du turc[1]. Maintenant, c'est le russe qui va chasser peu à peu le turc de Batoum et des autres villes, et les rites chrétiens vont refouler de nouveau le mahométisme. Déjà des Slaves vivaient dans la contrée : le voyageur Kazbek y découvrit plusieurs familles russes, descendant de fugitifs que la crainte du service militaire avait éloignés de leur patrie.

La vallée du Rion, dont les Argonautes avaient si bien reconnu l'importance commerciale et où les Génois surent, trente siècles plus tard, chercher aussi la « Toison d'or », est destinée à reprendre un rôle considérable dans le mouvement des échanges ; déjà, depuis plusieurs années, elle est suivie dans toute sa longueur par un chemin de fer qui relie Tiflis à la mer Noire, premier tronçon de l'une des voies ferrées qui mèneront aux Indes. Mais quel est le chemin précis parcouru autrefois par les marchands de la Grèce ? Où s'élevait la ville de Colchide qui fut leur principal marché ? De vagues traditions, dont plusieurs ont probablement leur origine dans les réminiscences classiques des lettrés, rappellent l'expédition des héros grecs, et des ruines du pays sont désignées comme les « châteaux de Jason ». Charopan, aujourd'hui simple village situé au confluent de la Kvirila et de la Dziroula, sur le chemin de fer de Poti à Tiflis, se vante d'avoir été bâtie sur l'emplacement du bois redoutable où pénétra ce personnage mythique pour s'emparer de la Toison d'or. Au sud-est de Koutaïs, à l'entrée des gorges du Khani, se trouvent d'autres ruines, couvrant en amphithéâtre les pentes d'une colline : ce sont les restes de Bagdad, ville qui fut importante comme place forte sous le régime turc. Au siècle dernier, les habitants, presque tous musulmans, durent prendre le chemin de l'exil ; cependant Bagdad est encore un grand village.

Koutaïs, la capitale actuelle de la province qui comprend la plus grande partie de la Transcaucasie occidentale, occupe une position des plus heureuses à la jonction des trois vallées que parcourent le Rion, la Kvirila et le Khani, rejoignant la Kvirila à son embouchure même : là est l'origine de

[1] Kazbek, ouvrage cité.

leurs soies grèges, et il est moins insalubre que les autres bourgs de la côte; mais il a été presque entièrement abandonné au profit de la ville plus méridionale de Poti, située à la bouche même du Rion ou Phase, — d'où le nom turc de Poti, Kaleh-Fach ou « Château du Phase ». — Les maisons, bâties sur pilotis, entourées de palissades, se succèdent le long du fleuve et dans les marécages insalubres, sur un espace considérable qui suffirait pour une grande cité; deux fois par an, les crues du Rion changent Poti en une presqu'île. La rade est éloignée de la ville, et le port que forme l'embouchure fluviale est inaccessible aux navires d'un moyen tirant d'eau. Des travaux d'art coûteux ont été entrepris pour enlever la barre du Phase; en imitant ce que l'ingénieur Hartley a fait à la barre danubienne de la Soulina, on a prolongé dans la mer les deux rives du fleuve de Colchide, au moyen de jetées qui dépassent le seuil marin; on a cherché aussi à protéger l'entrée des navires contre le redoutable vent du nord-est, en donnant une plus grande longueur à la jetée du nord. Mais jusqu'à maintenant on n'a réussi qu'à déplacer la barre et, dans ces derniers temps, la lutte contre la mer paraît avoir été abandonnée. Le port du Phase n'est guère utilisé que pour l'exportation des céréales et des soies grèges, — les marins pouvant attendre un moment favorable pour la sortie; — à l'importation son commerce est peu considérable[1]. En moyenne, la navigation est impossible à Poti pendant 205 jours de l'année[2].

Mais le port de Batoum, bien préférable à celui de Poti, ne se trouve qu'à 50 kilomètres au sud-ouest, et depuis la dernière guerre ce port est annexé à l'empire russe. La possession de ce mouillage était même l'un des grands objectifs de la campagne des Russes en Asie Mineure, et quoiqu'ils aient été repoussés devant Batoum, la Turquie, vaincue sur d'autres champs de bataille, dut céder cette place depuis longtemps convoitée par le gouvernement du tzar. D'ailleurs, au point de vue commercial, Batoum appartenait beaucoup plus aux Russes qu'aux Osmanlis. C'est là que mouillaient, par 20 mètres d'eau, les grands bateaux à vapeur d'Odessa et qu'ils déchargeaient leurs marchandises sur les petits bâtiments qui devaient se hasarder sur la barre de Poti. Batoum, que l'influence de l'Angleterre a fait déclarer port franc par le traité de Berlin, mais qu'elle n'a pu empêcher de devenir une puissante ville de guerre, n'a pas les inconvénients des ports de rivière séparés de la mer par des seuils d'alluvions; mais la péninsule que les apports du Tchoroukh ont formée dans

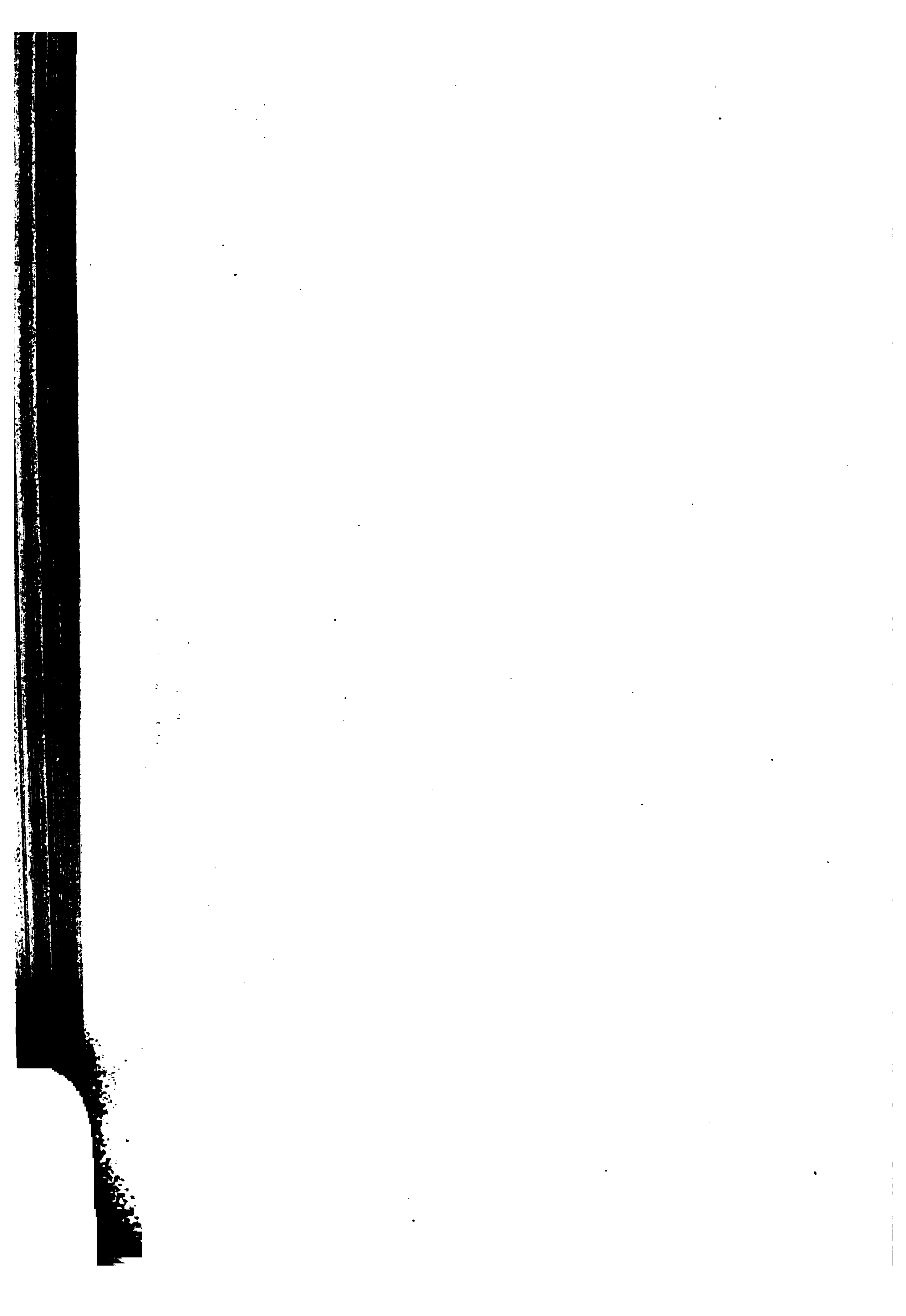
[1] Mouvement d'exportation de Poti en 1876 : 4 721 000 roubles; importation, 1 209 000 roubles; importation moyenne par an : de 600 000 à 1 000 000 de roubles

[2] Petrovskiy, *Drev'naya i Novaya Rossiya*, 1879, n° 3.



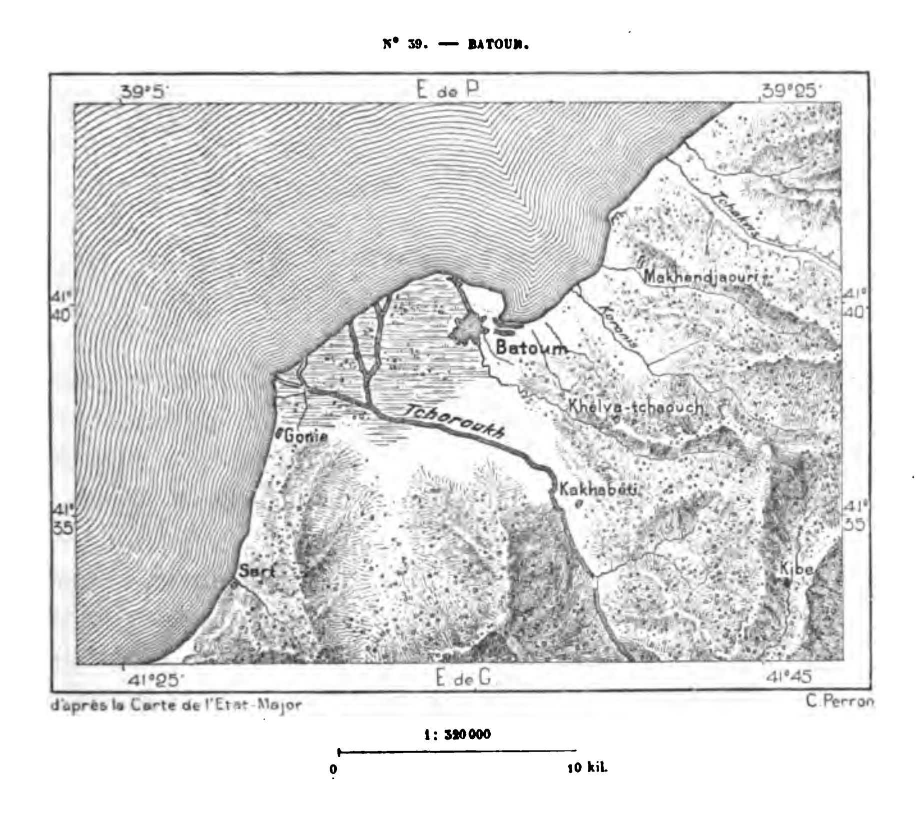
POTI ET L'EMBOUCHURE DU PHASE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.



la mer Noire, à l'ouest, tend malheureusement à s'agrandir sans cesse, en obstruant de bancs de sable l'entrée du mouillage, déjà de dimensions bien faibles, car il ne peut contenir plus de douze grands navires. Rien ne serait plus facile que de réunir le port à la rivière par un canal de navigation, creusé à travers la plaine basse : ce canal et le chemin de fer auquel on travaille et qui rejoindra celui de Poti à Tiflis, par la ville d'Ouzourgeti, feront pour ainsi dire de Batoum la double entrée du Tchoroukh et du Rion. La fertilité extraordinaire des plaines de Mingrélie et des vallées de

N° 39. — BATOUM.




1 : 320 000

0 — 10 kil.

la Livana, dans le bassin du Tchoroukh, assurent à Batoum une certaine importance commerciale dans l'avenir. Les principaux objets d'exportation sont les céréales, les cotons et les excellentes pommes connues en Russie sous le nom de « pommes de Crimée », enfin l'huile des dauphins capturés dans la baie.

Dans l'intérieur de la Lazie russe, la principale ville est Artvin, bâtie en amphithéâtre sur une pente de montagne, à l'issue de la cluse du Tchoroukh inférieur et à la tête de la navigation fluviale; avec ses jardins, elle n'a pas moins de deux lieues de circonférence. Son industrie principale est celle de la teinture des étoffes; elle fabrique aussi des soieries et

d'autres tissus. Ses commerçants, presque tous Arméniens, sont en relations par Batoum avec Constantinople et Marseille. C'est à Artvin, dit-on, que la race laze est la plus belle; tous les enfants pourraient y servir de modèles aux peintres et aux sculpteurs. Il n'est peut-être pas de pays où les infirmes soient plus rares que chez les Lazes[1].

Au sud d'Artvin, Ardanoudj, bourg qui fut jadis capitale de royaume, domine du haut de son plateau le défilé de la gorge d'Enfer, et plus haut, dans le cœur des montagnes, Olti, autre ville récemment conquise sur les Turcs, est la principale étape de commerce entre Ardahan et Erzeroum; de même qu'Artvin, c'est une cité de fleurs et de fruits[2].

## VI

### BASSIN DE LA KOURA

#### GÉORGIE, TARTARIE TRANSCAUCASIENNE

La Koura et l'Araxe peuvent être considérés comme deux fleuves jumeaux, mais indépendants. Presque d'égale longueur, recevant les eaux de bassins d'une même étendue, ils restent séparés dans tout leur cours supérieur et moyen par des plateaux et de hautes chaînes de montagnes; séparés aussi par leurs embouchures au temps de Strabon[3], ils ne rejoignent actuellement leurs courants que dans le voisinage de la Caspienne, à 6 mètres d'altitude seulement, au milieu de plaines basses qui, par leurs solitudes, leur monotonie, la parfaite régularité de leur horizon, ressemblent déjà aux surfaces marines. Comme domaines ethnologiques, les deux bassins de la Koura et de l'Araxe sont aussi très distincts. Dans l'un et dans l'autre vivent, il est vrai, des populations tartares; mais les Géorgiens dominent dans la haute vallée et dans la vallée moyenne du fleuve septentrional, — qui a reçu d'eux le nom de Mtkvari, — et le cours d'eau méridional a principalement des Arméniens sur ses bords. Au point de vue politique, la Koura appartient en entier à l'empire russe; mais les sources de l'Araxe

[1] K. Koch, *Wanderungen in Oriente.*

[2] Villes et bourgs de la Transcaucasie occidentale ayant plus de 4000 habitants en 1874 :

| GOUVERNEMENT DE KOUTAÏS. | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Koutaïs | 12 750 hab. | | Tzalendjikha | 4 450 hab. |
| Zougdidi | 5 450 » | | Khoni | 4 000 » |
| | | | TERITOIRE ANNEXÉ. | |
| Kouťachi | 5 350 » | | Batoum | 6 000 (?) » |
| Djvari | 4 850 » | | Artvin | 6000 (?) » |

[3] Livre XI, chap. IV; — von Baer, *Kaspische Studien.*

jaillissent sur le territoire turc, et, sur une moitié de son cours, sa rive droite et tout le versant méridional de son bassin sont des terres persanes.

Le fleuve de Géorgie, que l'on distingue par les noms de Koura ou de Kour, différant à peine des appellations grecques de Kuros ou Koros, francisées en Cyrus, a pour source première une fontaine que les Turcs appellent l' « Eau coralline » ou le « Ruisseau des Perles ». Le torrent s'écoule dans un cirque de montagnes, ancien lac que de hauts sommets dominent de toutes parts et qui se transforme encore temporairement en lac ou du moins en marécage, lors de la fonte des neiges. Échappant à cette cavité par une étroite cluse, la Koura longe la base orientale de la chaîne d'Arsiani, puis s'engage par de brusques détours dans une série de défilés, par lesquels elle descend peu à peu du plateau et s'ouvre une brèche à travers les montagnes qui en forment le rebord. Ces montagnes sont : à l'ouest celles d'Adjara, à l'est les Trialètes, qui prolongent l'Adjara et qui vont s'affaisser par degrés dans la plaine de Tiflis. Dans la partie inférieure du défilé de la « percée », entre Atzkhour et Bordjom, sur une longueur d'environ 25 kilomètres, la Koura descend en rapides d'une hauteur totale de 163 mètres. Entrée dans la plaine de Kartalie, elle se reploie ensuite à l'est, pour suivre la base des monts Trialètes, dont chaque vallée lui envoie un petit affluent. Seulement deux ou trois cimes de la région dans laquelle la Koura prend naissance dépassent la hauteur de 3000 mètres : la plupart des sommets restent bien inférieurs à cette altitude et ne gardent pas même dans leurs ravins de stries neigeuses pendant l'été.

Presque tout le plateau d'où s'épanchent les tributaires de la haute Koura est très inégal et ressemble plutôt à un labyrinthe de montagnes; mais entre Ardahan et Akhaltzik, les hautes terres qui dominent à l'orient la vallée de la Koura ont par excellence le caractère d'un plateau régulier. Si l'on ne tient compte que de la hauteur du socle, c'est là que se trouve le véritable faîte de toute la contrée qui sépare l'Araxe et la Koura. En moyenne, ce faîte a de 1800 à 2000 mètres au-dessus de la mer Noire, mais sur la partie régulière du plateau ne s'élèvent que des buttes et des croupes à pente douce, qui n'ont aucunement l'apparence de montagnes. Les cavités de ce plateau monotone sont remplies de lacs déversant leur trop-plein, les uns dans l'Araxe, les autres dans la Koura; mais il en est aussi qui n'ont point d'écoulement et dont l'eau devient peu à peu saumâtre; un grand nombre de bas-fonds sont à demi desséchés et de simples marais indiquent l'emplacement des anciens lacs. Le seul aspect de la contrée témoigne du séjour d'un vaste bassin lacustre dont les golfes se ramifiaient dans les gorges des montagnes environnantes. Jadis des volcans

brûlaient à l'orient de cette mer. Une double rangée de sommets à cratères se dresse à l'est d'Akhalkalaki et forme dans son ensemble une sorte de chaîne se dirigeant du nord au sud, perpendiculairement à l'arête des monts Trialètes. Un des volcans, le Samsar, se termine par un cratère ovale de 3 kilomètres de longueur et l'un de ses courants de lave s'étend au

N° 40. — PLATEAU D'AKHALKALAKI.




nord-ouest sur une grande partie du plateau. Le Grand Aboul et le Petit Aboul, qui s'élèvent sur une base commune, ressemblent par leur forme aux deux cônes de l'Ararat, et de leurs cimes de porphyre trachytique on peut contempler au nord toute la chaîne du Caucase, de l'Elbrous au Tchoulos-mta. D'autres sommets, qui vomirent aussi de la pierre fondue, sont disposés en forme d'hémicycle, de sorte que le cirque où repose le

beau lac de Toporovań, renfermant les restes d'habitations lacustres[1], ressemble lui-même à un vaste cratère inondé[2]. C'est un spectacle grandiose que celui de ces montagnes noires, aux crevasses béantes, aux parois ébréchées, aux gouffres profonds, aux courants de lave qui semblent bouillonner encore; mais il est en même temps presque terrible, et les pâtres errants cherchent à éviter ces régions, « où règnent les mauvais génies ». La vallée sinueuse de la Koura, pleine d'ombrages et ruisselante d'eaux vives, contraste d'une manière saisissante avec le plateau sinistre dans lequel la rivière a creusé son large sillon; çà et là pourtant, elle doit s'engager en d'étroits défilés entre des coulées de laves, dont quelques-unes ont pris une disposition columnaire et, se dressant en falaises de piliers à des centaines de mètres de hauteur, portent des ruines de châteaux à leur sommet[3]. L'ensemble des massifs volcaniques, des monts Trialètes auxquels ils se rattachent, et des terrasses montueuses qui s'élèvent à l'ouest de Tiflis, forme, en avant de l'Asie Mineure, une sorte de promontoire, qui est pour toute la contrée le grand laboratoire des orages : presque toutes les tempêtes à grêle de la Kartalie éclatent sur les pentes des monts Trialètes[4], dans une zone étroite ayant environ 100 kilomètres de longueur[5]. La fréquence des grêles a fait abandonner complètement certains districts de cette région par les agriculteurs, et ceux-ci doivent s'occuper désormais du transport des marchandises. Une autre zone d'orages et de grêles s'étend à la base des montagnes de Yelizavetpol. Déjà Wakhoucht, dans sa *Géographie de la Géorgie*, parle des nombreux orages de la contrée et dit qu'ils empêchent la sériciculture, le tonnerre étant une grande cause de mortalité pour les chenilles à soie.

Après s'être unie à l'Aragva, qui lui apporte une quantité d'eau à peine inférieure à la sienne, la Koura se replie au sud, puis au sud-est, en suivant d'une manière générale la direction du Grand-Caucase, qui est aussi,

[1] Bayern, *Sbornik Sv'ed'eniy o Kavkaze'*, I, 1871.
[2] Abich, *Zapiski kavkazskavo Old'ela*, VIII, 1873.
[3] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*.
[4] Abich, *Zapiski kavkazskavo Old'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1879, vol. X, liv. 3.
[5] Altitudes des principales montagnes du bassin de la haute Koura :

| | | |
|---|---|---|
| Kizil-gyadouk (sources de la Koura) | 3109 | mètres. |
| Grande-Aboul ou Bolchaya Aboul (volcan du plateau) | 3341 | » |
| Samsar » » | 3302 | » |
| Godorebi » » | 3192 | » |
| Emlekli » » | 3053 | » |
| Koyeretin-dagh (à l'ouest de la Koura) | 3038 | » |
| Ardjevan (monts Trialètes) | 2762 | » |
| Col de Kanli (entre la Koura et le Tchoroukh) | 2468 | » |
| Col de Kodjor (entre la plaine d'Akhaltzik et Tiflis | 1321 | » |

à la sortie des gorges supérieures, la direction des deux affluents du fleuve, la Yora et l'Alazan. Unis en une bouche commune, ces deux tributaires font de la Koura un véritable fleuve, et à une faible distance en aval, là où la route de Yelizavetpol à Bakou traverse la Koura, celle-ci est déjà navigable pour les bateaux à vapeur de 1m,20 de tirant d'eau[1]; toutefois le manque de population sur la basse Koura empêche d'utiliser sérieusement cette voie navigable, longue de 745 kilomètres jusqu'à l'embouchure. Actuellement la Koura n'a guère, dans tout son cours inférieur, d'utilité industrielle que pour la capture du poisson, qui se multiplie prodigieusement dans ses eaux. Les diverses pêcheries de Salyani, où se ramifient les branches du delta, sont probablement les lieux de la Terre où le plus grand nombre de poissons sont capturés en une fois[2] : c'est par dizaines de milliers que les pêcheurs de la société concessionnaire tuent les poissons « blancs » et les esturgeons, par centaines de milliers qu'ils exterminent chaque année les poissons de moindre valeur. Malgré le désordre administratif, l'État ne retire pas moins de 120 000 roubles de la location des pêcheries. D'après les descriptions de Pallas, il semble que la multitude des poissons était encore beaucoup plus considérable, il y a un siècle, dans les eaux de la Koura : on y prenait alors jusqu'à 15 000 esturgeons en un seul jour. Quand par hasard la pêche se trouvait interrompue pendant vingt-quatre heures, les esturgeons l'emplissaient en une masse mouvante, et pourtant la Koura n'a pas en cet endroit moins de 144 mètres de largeur sur 22 mètres de profondeur. M. Danilevskiy est d'avis que la navigation à vapeur contribue à diminuer le poisson de la Koura. Lorsqu'un navire rencontre à l'entrée du fleuve un banc composé de milliers ou de myriades d'esturgeons, qui entrent dans la Koura pour y déposer leur laitance, les poissons effrayés s'éloignent de la bouche fluviale et s'égarent dans la mer[3].

La portée moyenne de la Koura et de l'Araxe réunis est évaluée à 676 mètres cubes par seconde; ce fleuve oriental de la Transcaucasie roule donc, proportionnellement à son bassin, beaucoup moins d'eau que le Rion, dans la Transcaucasie occidentale. La moindre abondance des pluies et l'activité de l'évaporation sur le versant de la Caspienne expliquent ce contraste. Une grande partie du bassin de la Koura se compose de véritables déserts, absolument incultivables sans irrigation, mais riches en herbes après les pluies et parcourus au printemps par des pasteurs tar-



[1] *Sbornik Sv'ed'eniy o Kavkazé*, 1872, tome II.
[2] Von Baer, *Kaspische Studien*.
[3] *Sbornik Sv'ed'eniy o Kavkazé*, 1872, tome II.

tares, qui mènent en été leurs troupeaux dans les pâturages des hautes montagnes. Même en pleine Géorgie, entre la Koura et la Yora, entre la Yora et l'Ałazań, s'étendent des steppes rocheuses, sans habitations permanentes; en amont du triple confluent et de la belle verdure des rives basses, les pierres et les argiles offrent partout le spectacle monotone d'une complète aridité. Au dernier siècle, les Tartares cultivaient le riz sur la rive gauche de la Koura, au nord de Yelizavetpol, mais les incursions des Lezghiens les obligèrent à abandonner leurs champs, et maintenant on ne voit plus que des traces des anciens canaux d'irrigation dérivés de la Yora; des bandes d'antilopes sauvages parcourent ces campagnes désertées. Même sur la rive droite de la Koura, de vastes étendues sont couvertes d'absinthe et d'autres plantes du désert. Les bergers tartares qui s'y sont établis ont dû se creuser de véritables terriers, pour se protéger en hiver du vent froid qui souffle à travers les plateaux nus de Karayaz : quelques pieux servant de points d'appui aux terres rejetées indiquent seuls l'existence des villages souterrains. Dès les premiers jours du printemps, les Tartares quittent avec joie ces immondes réduits remplis de vermine, pour monter au sud, à travers les forêts de hêtres, vers les beaux alpages du Gok-tchaï[1].



TYPE TARTARE.
Dessin de Metzmacher, d'après un croquis de Vereschaguine.

Dans ces contrées, la civilisation a reculé, puisque le parcours des troupeaux transhumants y a succédé à l'agriculture. Et pourtant, à l'époque des plus basses eaux, en hiver, la Koura et l'Araxe ont ensemble 194 mètres cubes d'eau, et pendant l'été, c'est-à-dire durant la saison où les irri-

[1] N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880; — *Notes manuscrites.*

gations sont le plus nécessaires, la masse liquide utilisable pourrait s'élever à plus de 1000 mètres cubes par seconde[1]. Le seul travail d'irrigation considérable qui ait été entrepris à la suite des études faites sur l'hydrologie de la Koura, par les ingénieurs de Tiflis, est l'ensemble de rigoles que l'on appelle le « canal de Marie » et qui traverse la steppe de Karayaz ou de l'Œil Noir, entre la Koura et la Yora; malheureusement le terrain d'expérience choisi est très malsain, et les agriculteurs ne se présentent qu'en petit nombre pour y risquer leur vie. En outre, les ingénieurs, entraînés par la manie de la règle et du compas, ont tracé leurs rigoles de canalisation avec une régularité géométrique, sans tenir compte des conditions de pente et de relief, que les cultivateurs indigènes ont mieux observées dans leurs canaux.

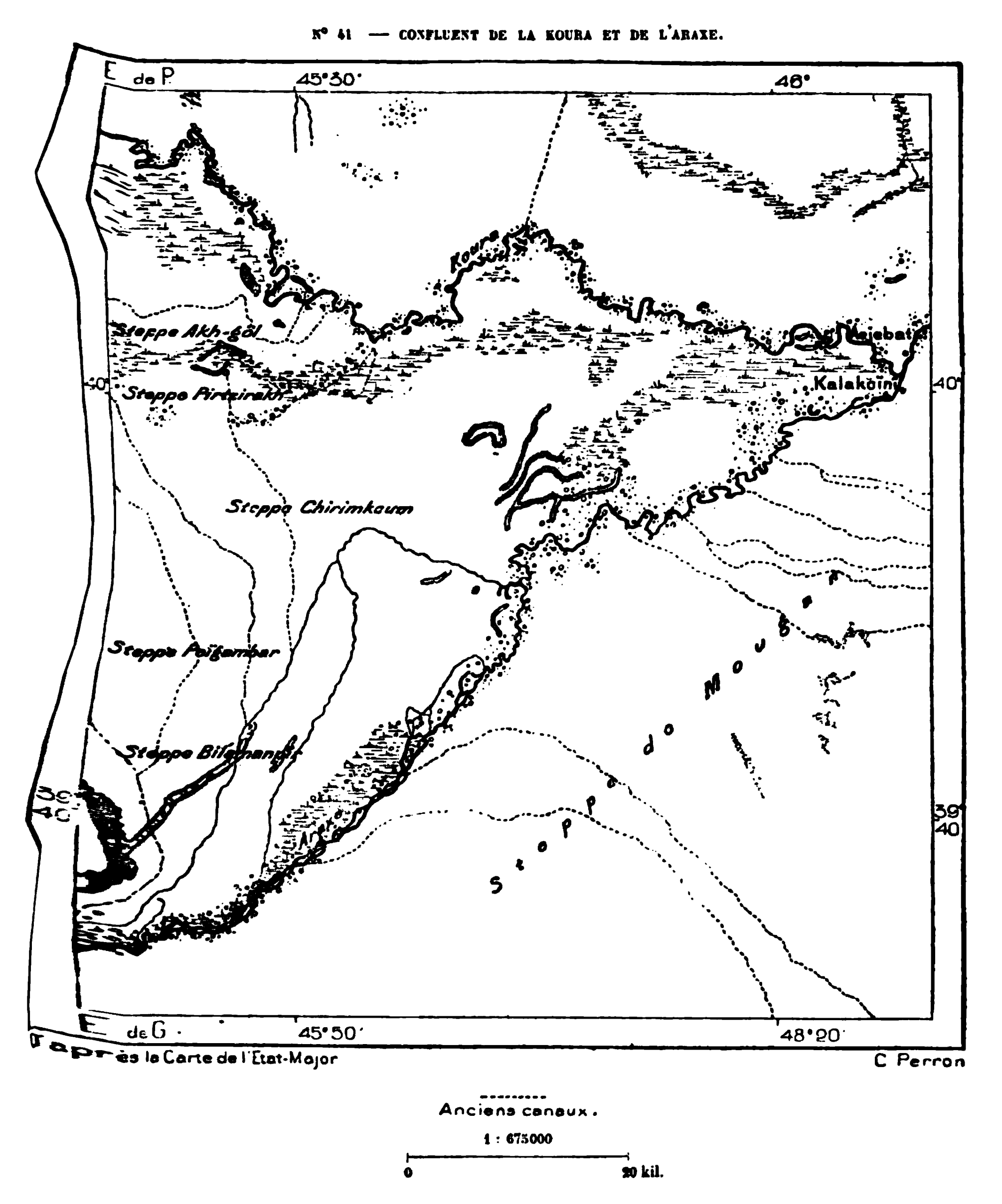
Au sud du Caucase oriental, entre Noukha et Chemakha, les populations tartares, restées en possession de leurs terres, montrent encore aux Russes comment l'eau, bien utilisée, transforme le désert en un jardin. A son entrée dans la plaine, chaque torrent qui descend des gorges du Caucase est arrêté par un barrage qui le divise en de nombreux filets d'eau, se subdivisant eux-mêmes en rigoles d'irrigation, jusqu'à ce que la dernière goutte du cours d'eau soit épuisée. L'ensemble de ces canaux s'échappant d'un long défilé pour arroser en demi-cercle toute une vaste région, représente le réseau des artérioles qui se ramifient dans un organisme pour lui porter le sang et la vie. Ces eaux d'irrigation, employées en entier dans la plaine, n'atteignent pas le lit de la Koura. Mais le flot de la rivière, refoulé en des fosses latérales, pourrait aller au-devant de l'eau d'irrigation qu'apportent les torrents et changer ainsi toute la steppe en terrains de culture. Quelques-uns des espaces non arrosés sont dangereux à traverser pour les caravanes, à cause du manque de fourrage ou des herbes vénéneuses qui s'y trouvent. L'absinthe pontique de ces pâtis fait périr les chevaux. En 1722, lorsque l'armée de Pierre le Grand marchait contre Chemakha, elle perdit à la traversée des steppes tous les animaux de trait de son artillerie. Un siècle après, le même désastre frappa l'armée du général Tzitzianov.

Une partie des steppes de Karabagh et de Chirikoum, occupant la région de forme triangulaire comprise entre la Koura et l'Araxe, et celles de Mougan, qui, de la rive droite de l'Araxe et de la basse Koura, se prolongent jusqu'au pied des montagnes de Talich, furent des plaines cultivées et populeuses. Un canal creusé il y a quinze siècles à travers la steppe du

[1] Béliy et Ilabb. *Observations faites de* 1860 *à* 1866.

Karabagh avait sur ses bords la grande ville de Bilgan, que détruisit Djenghis-khan. Lorsque Timour fit recreuser le canal, deux siècles plus tard, la ville reparut, et jusqu'au siècle dernier elle existait encore. A

N° 41 — CONFLUENT DE LA KOURA ET DE L'ARAXE.



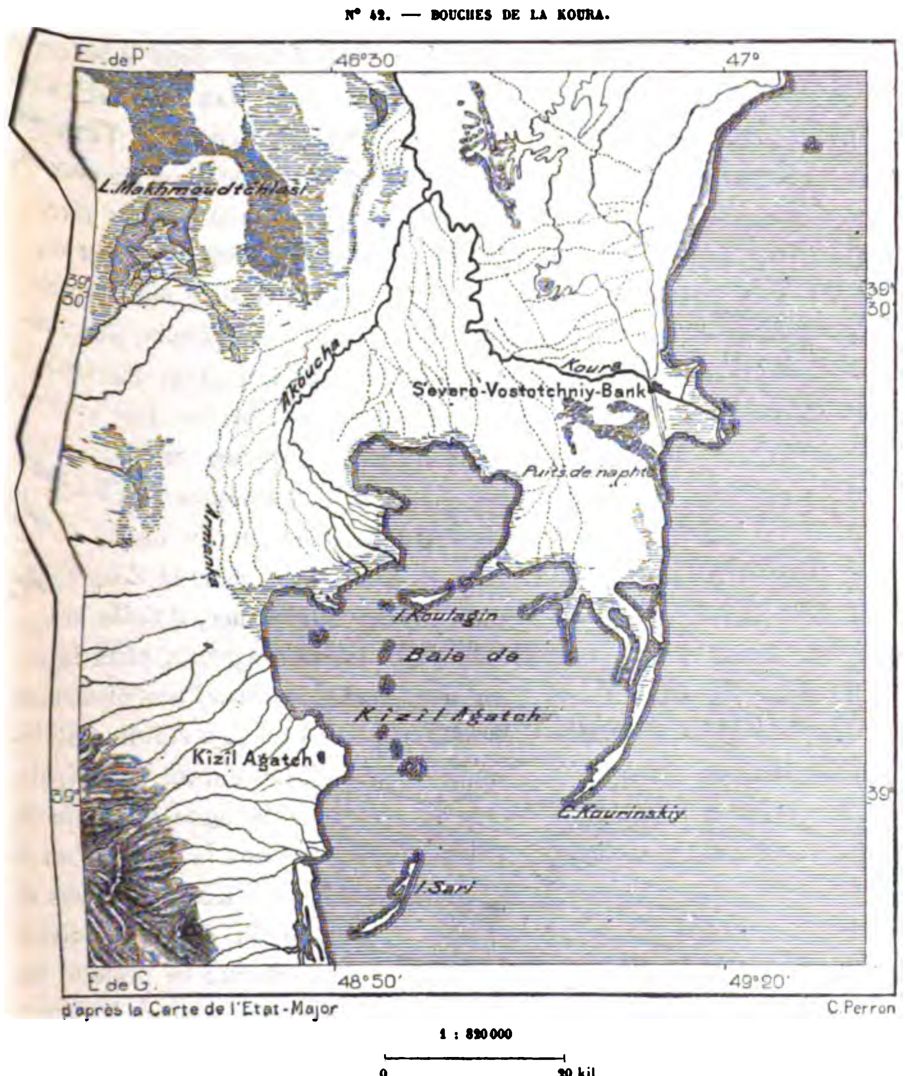

l'est de l'Araxe, on a trouvé les traces de nombreux canaux dérivés du fleuve et se dirigeant à l'est à travers la plaine; mais il est à remarquer que la restauration de ces canaux ne pourrait se faire qu'à la condition de reporter les prises d'eau en amont des barrages d'autrefois : soit que le niveau moyen du fleuve ait diminué, soit que les terres riveraines

aient été exhaussées par les alluvions, l'eau d'arrosement doit être désormais prise à un niveau supérieur[1]. Un des canaux, suivi par Toropov, n'a pas moins de 150 kilomètres de longueur, et sur ses bords se trouvent d'énormes amas de débris qui furent une ville considérable[2]. Des restes de caravansérails, des citernes comblées indiquent aussi que des routes, actuellement abandonnées, étaient utilisées par de nombreux voyageurs. Des buttes funéraires s'élèvent çà et là dans la plaine, et, dans toute la péninsule formée par le confluent de la Koura et de l'Araxe, se prolongent de multiples lignes de retranchements, portant de distance en distance des monticules de guet, et flanquées de réduits. Quelques-uns de ces retranchements rompent encore l'uniformité de la steppe sur une longueur de 10 et de 15 kilomètres : le peuple qui les éleva pour protéger son territoire y possédait certainement d'autres richesses que des roseaux, des salines et des sables. La dépopulation générale du pays date de l'invasion des Mongols, au commencement du treizième siècle : alors ceux des habitants qui ne furent pas obligés de servir dans l'armée du conquérant Batoukhan abandonnèrent leurs villes et leurs champs pour se réfugier dans les montagnes. Les canaux de la région devenue déserte s'emplirent de vase; les eaux de l'Araxe et de la Koura, déversées par les inondations dans toutes les dépressions où elles avaient passé à une époque antérieure, s'y amassèrent dans les cavités en marécages insalubres; de véritables lacs, tels que le Makhmoud-tchalassi, se formèrent dans les endroits les plus bas, où viennent aboutir des rivières trop faibles pour rouler leur flot jusqu'à la mer. L'évaporation a fait disparaître plusieurs lacs et il ne reste plus que des salines, entourées comme d'une bande rouge par les statices et d'autres plantes des terrains salés : dans ces régions, jadis parcourues dans tous les sens d'eaux fertilisantes, les pâtres sont obligés de creuser des puits où suinte une eau saumâtre. Ailleurs, les terrains sont couverts à perte de vue d'armoises grisâtres, ailleurs encore de *delphinium* aux fleurs bleues[3]. Du reste, il serait relativement facile de rendre la fertilité à cette contrée, où les travaux de l'agriculture, pratiqués comme en Lombardie et dans les Flandres, pourraient nourrir au moins deux millions d'hommes. Une exploration faite en 1860 pour l'étude des projets d'irrigation a établi qu'il se trouve plus de deux millions d'hectares arrosables dans la basse plaine abandonnée. Une grande étendue de la steppe est revêtue de « terre noire » et n'attend que les

[1] Statkovskiy, *Climatologie du Caucase*.
[2] Toropov, *Karkazskii Kalendar'*, 1864.
[3] N. von Seidlitz, *Russische Revue*, 1879.

eaux fertilisantes pour devenir l'un des greniers de l'Asie antérieure; même sans arrosement, vers la base des montagnes de Talîch, le sol est assez humide pour permettre de cultiver de vastes champs de céréales, subvenant à une exportation considérable dans la Ciscaucasie; les raskolniks

N° 42. — BOUCHES DE LA KOURA.




y possèdent de riches villages, devenus très commerçants depuis que les habitants ont reçu l'autorisation d'aller et de venir dans la contrée. Dans aucune autre partie de la Caucasie la colonisation russe ne s'est établie avec plus de succès.

On craignait jadis que le grand obstacle à la reconquête du sol ne fût l'insalubrité du climat, provenant, comme dans la Camargue française,

de la décomposition des matières organiques sous un soleil ardent; mais cette insalubrité semble avoir été exagérée. La chaleur qu'il faut parfois subir dans ces plaines paraît avoir été symbolisée par la légende qui parle de serpents venimeux couvrant la plaine et en défendant l'accès. Plutarque dit que l'armée de Pompée, craignant d'être dévorée, s'arrêta devant cette multitude de reptiles : récemment encore, en 1800, les Russes du général Zoubov, campant pendant l'hiver dans la steppe, auraient trouvé le sol rempli de vipères engourdies[1]. Les bêtes féroces, disait-on, n'osaient se hasarder à travers la steppe. Cependant Toropov et d'autres voyageurs ont constaté que les reptiles, serpents et scorpions, sont rares dans la steppe de Mougan, et n'effrayent nullement les pâtres qui la parcourent : ceux-ci en creusent le sol, mais pour y chercher des truffes, que l'on y trouve en quantité. Si la tradition relative aux serpents est mensongère, les tortues de terre et d'eau sont, en revanche, extrêmement nombreuses dans toutes les parties humides de la région. Parfois on voit des troupeaux d'antilopes bondir au loin dans la plaine. Les oiseaux s'abattent en nuées autour des marais et des eaux courantes du delta.

La Koura pourra dans l'avenir contribuer à la reconquête agricole de son bassin, non seulement par ses eaux, mais aussi par les vases qu'elle tient en suspension et qui maintenant sont entraînées dans la Caspienne. La Koura, comme le Rion, ne cesse d'empiéter sur la mer, qu'elle colore jusqu'à une grande distance de ses flots d'un jaune rougeâtre, plus légers que l'eau salée. De 1829 à 1862, en trente-trois années, l'accroissement du continent, tel que le montre la comparaison des cartes, a été de 135 kilomètres carrés, soit près de 4 kilomètres par an[2]. Le courant principal a également percé la chaîne des dunes, qui continue la ligne normale du rivage, et s'est divisé, en dehors de cette ligne, en deux bras qui l'un et l'autre ont formé leur péninsule en rattachant à la terre ferme des îlots et des bancs de vase. L'Akoucha, branche occidentale du delta, se divise elle-même en plusieurs rameaux secondaires dont chacun se projette au loin, dans le golfe Kizil-Agatch. En outre, on remarque, entre les deux courants extérieurs du delta, un grand nombre de langues de terre qui furent évidemment des levées d'alluvions, déposées par les eaux errantes de la Koura; seulement, la houle du nord-est, que le vent polaire dirige contre la côte, a remanié ces apports fluviaux, pour en égaliser les plages du côté de la mer et les recourber en forme de faucilles du côté de la

[1] Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, II.
[2] Von Baer, *Kaspische Studien*; — Toropov, *Karkazskiy Kalendar'*, 1864.

terre. L'île de Sari, située au sud-ouest de la péninsule extrême de la Koura, est disposée en un croissant analogue : les mêmes vagues en ont apporté les molécules, redressé les sables et tracé le contour. Toute la côte de Lenkoran s'est agrandie, grâce aux terres nouvelles que lui ont apportées les flots, après les avoir enlevées au delta de la Koura. Ainsi s'est formée une large zone marécageuse au pied des monts avancés du plateau de l'Iran. Dans ces régions malsaines, les moustiques tourbillonnent en nuages si épais, que les Tartares ont dû élever au-dessus de leurs maisons des pavillons aériens, sortes de guérites de forme pittoresque, où ils passent leurs nuits, pour échapper à la basse atmosphère, toute noire d'insectes.

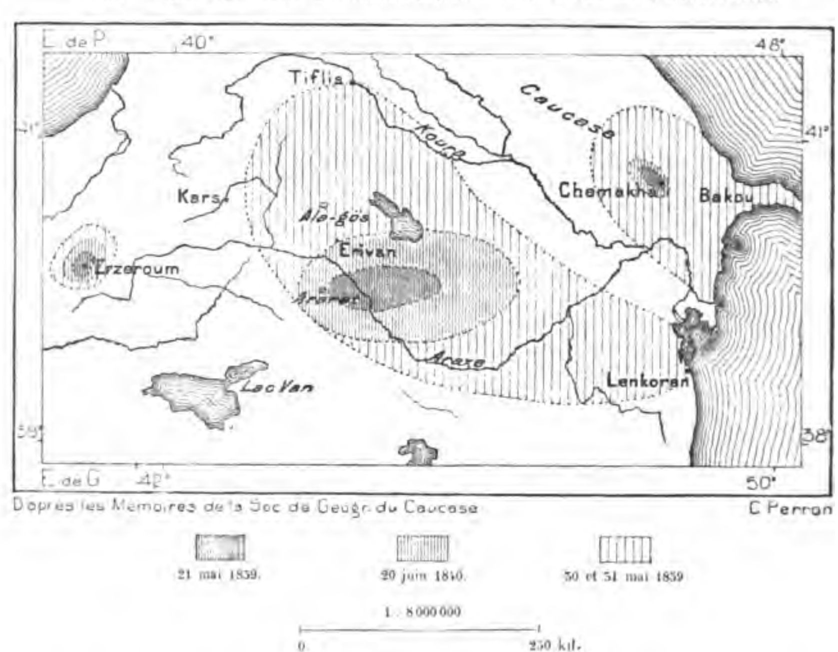
Le district montagneux de Lenkoran, dont la Russie s'est emparée, comme pour avoir un gage, une sorte d'hypothèque sur sa voisine, appartient géographiquement à la Perse : il n'est que le bord des hautes terrasses qui se dressent au sud de la Caspienne, dominées par le volcan de Savalan; en gravissant les pentes sur leur propre territoire, les armées russes atteignent des passages situés à une altitude de 1600 à 2000 mètres, d'où elles n'ont plus aucune difficulté à pénétrer sur les plateaux persans. Dans ce pays, qu'arrosent abondamment des pluies apportées par des moussons de la Caspienne, soufflant régulièrement du nord, la flore et la faune diffèrent de celles du Caucase : on se trouve déjà dans les limites de la région parcourue par le tigre, et les forêts touffues y rappellent celles des tropiques par quelques-unes de leurs espèces ; toutefois, au-dessus de 200 mètres, la végétation arborescente du Talîch, qui recouvre les pentes jusqu'à 1800 mètres, ressemble à celle du centre de l'Europe[1]. Il est peu de contrées où le contraste de la flore soit aussi tranché qu'il l'est entre les pentes des montagnes de Talîch et la steppe de Mougan, dont les parties sèches ne produisent que cinq espèces de plantes[2]. Il est vrai que les pluies sont quatre fois plus abondantes sur les terres élevées qui servent de socle au plateau persan[3]. De même, au point de vue ethnologique, cette région est en dehors du Caucase, en plein territoire iranien.

Au nord de la Koura, dans le pays qui a conservé de l'époque persane son ancien nom de Chirvan, quelques buttes naturelles, isolées au milieu de la plaine, paraissent avoir fait jadis partie du système caucasien; des érosions,

[1] Schneider, *Dresden Geographische Gesellschaft*, nov. 1879.
[2] Toropov, ouvrage cité.
[3] Pluies annuelles à Bakou. . . . . 0m,34 | Pluies annuelles à Lenkoran . . . . . 1m,33
(N. von Seidlitz, *Historisch-ethnographische Skizze der Gouv. Baku.*)

continuées par les eaux pendant de longues périodes géologiques, les ont peu à peu séparées des contreforts du Caucase, les laissant dans la steppe comme des « témoins » sur une place déblayée. Mais cette région n'a pas eu seulement à subir les changements opérés avec lenteur par les eaux courantes, elle a été souvent bouleversée par l'action des forces souterraines. Les tremblements de terre y sont fréquents : la ville de Chemakha notamment en a beaucoup souffert, quoique ses maisons, fort basses, soient faites pour résister aux vibrations du sol; en 1669, alors que la ville était la plus populeuse de la Transcaucasie, une secousse de quelques

N° 45. — AIRES PRINCIPALES DES TREMBLEMENTS DE TERRE EN CAUCASIE, D'APRÈS ABICH.

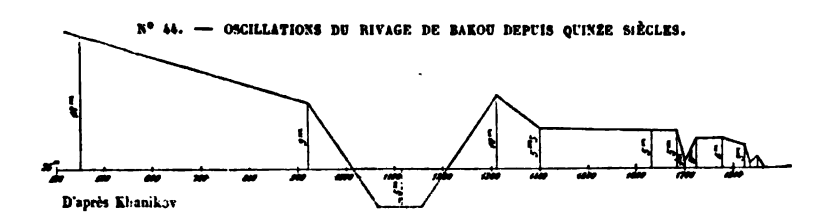



secondes la changea en un amas de débris, et 8000 personnes trouvèrent la mort sous les ruines : d'après les chroniques locales, le village de Latcha, situé au sud de Chemakha, fut complètement englouti avec ses habitants et ses troupeaux. En mai 1859, un nouveau tremblement de terre, heureusement annoncé plus d'une heure à l'avance par des vibrations et des rumeurs souterraines, renversa Chemakha et le village industriel de Boskal; la plupart des habitants, autorités en tête, abandonnèrent la ville, et le siège du gouvernement provincial fut transféré à Bakou. En 1872, la terre frémit encore sous la ville de Chemakha. Les recherches d'Abich ont établi que la direction des vagues terrestres se propage, dans cette région, du nord-ouest au sud-ouest, sur le prolongement même de l'axe du Caucase, et la

ville se trouve peu éloignée du centre des secousses[1]. Il arrive parfois que des explosions de naphte brûlant font jaillir en l'air des masses d'argile et de pierrailles avec accompagnement de fumées et de flammes. Les débris d'une de ces explosions que le botaniste Koch vit dans la plaine au sud de Chemakha, recouvraient un espace d'un kilomètre de pourtour, et des eaux saumâtres, ayant un léger goût de naphte, remplissaient les crevasses du sol[2].

La presqu'île d'Apchéron[3], qui forme le prolongement oriental de la chaîne du Caucase, et le littoral qui se développe au sud jusqu'aux bouches de la Koura, sont le théâtre d'une incessante activité volcanique : des jets de gaz, des eaux chaudes, des sources d'huile minérale, des volcans de boue et même de lave, témoignent de la fermentation intérieure du sol dans toute la région, qui s'arrondit en demi-cratère autour du golfe de Bakou. On dirait que les forces qui soulevèrent le Caucase font effort en cet

N° 44. — OSCILLATIONS DU RIVAGE DE BAKOU DEPUIS QUINZE SIÈCLES.




endroit pour en continuer le rempart à travers la Caspienne[4], et cependant il y a eu affaissement pendant la période récente, ainsi que le prouve l'édifice englouti dans le port de Bakou et que le raconte la tradition d'après laquelle l'île de Nargin aurait fait autrefois partie du continent[5]. Khanikov a établi que depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours la côte de la Caspienne, à l'extrémité orientale du Caucase, a été soumise à des alternatives d'oscillation[6] : après avoir été de 18 mètres plus haute qu'aujourd'hui, elle descendit à 5 mètres plus bas, pour se relever de nouveau, puis s'abaisser encore. La péninsule d'Apchéron tout entière et les diverses îles qui la continuent à l'orient, sont évidemment dressées hors des flots par la poussée intérieure, mais d'une manière inégale, car le relief du sol porte

[1] *Zapiski kavkavskavo Otd'ela Rousk. Geogr. Obchtchestva*, tome V, 1862.

[2] *Wanderungen im Oriente.*

[3] Il serait plus exact d'écrire Abchéron, ce mot venant du persan *abi-chérin* (eau douce), probablement à cause d'une source abondante, qui jaillit près du promontoire de l' « Eau Douce », en face de l'île Sainte. (Beresin, von Seidlitz.)

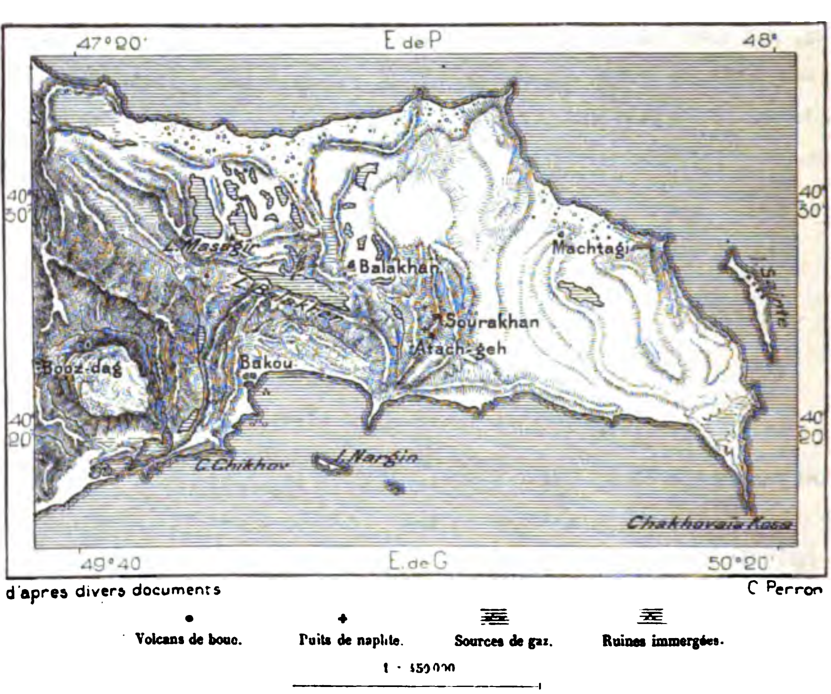
[4] Abich, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Rousk. Geogr. Obchtchestva*, tome VI, 1864.

[5] Eichwald, *Reise auf dem Kaspischen Meere und in den Kaukasus.*

[6] *Zapiski kaskazskavo Otd'ela*, vol. II.

la trace de nombreux plissements, semblables à ceux d'une étoffe, et provenant sans doute de pressions latérales. Des volcans de boue élèvent leurs cônes au-dessus de la péninsule[1]. Des marécages emplissent toutes les cavités du terrain. Quant à la pointe de la presqu'île, elle a été, pour ainsi dire, taillée en faucille, comme les terres sablonneuses du delta de la Koura. L'île Sainte, « Svatoï Ostrog », appelée aussi Parałagaï, au nord de la pointe Apchéron, a pris une forme analogue. Cette île et toutes celles des environs sont de formation volcanique : l'une d'elles, Koumani, s'éleva du

N° 45. — PÉNINSULE D'APCHÉRON.




Volcans de boue. Puits de naphte. Sources de gaz. Ruines immergées.

1 : 450000

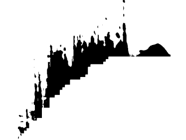
0 — 15 kil

fond de l'eau en 1864; une autre, Lozi, fit trois fois éruption en 1876 et rejeta des pierres jusque sur le cap Ałat, dans le continent[2]. Les phoques se jouent en bandes nombreuses autour de la péninsule, mais on n'y trouve que peu de poissons, ce que l'on attribue aux émanations de gaz et de naphte.

En plusieurs endroits de la péninsule d'Apchéron, il suffit de percer la couche superficielle du terrain pour donner passage au gaz inflammable; une simple étincelle allume l'incendie, et celui-ci continue jusqu'à ce qu'une violente tempête ou une forte pluie vienne l'éteindre. Il arrive

[1] Boss-dagh . . . . . . . . 360 mètres. | Osman-dagh. . . . . . . . . . 398 mètres.
Kiriki ou « Mont brûlé ». . . . . . . . . . . . . 156 mètres.

[2] *Izvestiya kavkazskavo Old'ela*, IV, 1876; — Lissenko, *Russische Revue*, 1879, n° 10.



parfois que des flammes surgissent spontanément : pendant les nuits orageuses, on a vu des manteaux de lumière étendre leurs replis phosphorescents sur les flancs des collines. Au milieu même de la mer sourdent des ruisseaux de naphte, bouillonnant sous les flots et répandant au loin sur les vagues une mince pellicule irisée. Près du cap Chikov, au sud de Bakou, un jet de gaz fait tourbillonner l'eau de la mer avec tant de violence, que les bateaux doivent jeter l'ancre pour ne pas être entraînés[1]. Qu'on jette seulement sur la source une étoupe enflammée, l'air s'allume aussitôt et les flots lumineux se propagent sur la nappe des eaux. En d'autres endroits, les forces souterraines ne se bornent pas à lancer des gaz et des jets de pétrole ou d'asphalte, elles soulèvent aussi le fond de la mer, car on a vu naguère surgir un îlot dans les environs de Bakou. La légende de Prométhée, voleur du feu, a peut-être eu quelque rapport, dans l'imagination des peuples, avec les apparitions de flammes sur les collines et les eaux de Bakou.

Le foyer principal des gaz brûlants se trouve à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Bakou, près des villages de Balakhan et de Sourakhan, au bord d'un étang salin, d'étendue considérable. Cet endroit, connu sous le nom d'Atech-gah, est devenu fameux dans le monde comme le lieu saint des adorateurs du feu. Il semble pourtant que ce sanctuaire, du moins sous sa forme actuelle, n'est point aussi ancien qu'on le suppose généralement : il date seulement du dix-septième siècle, époque à laquelle de nombreux marchands indiens fréquentaient les cours des khans tartares de Derbent, de Chemakha, de Bakou. Le « temple du Feu » n'est plus qu'un simple réduit, maintenu comme par tolérance dans un coin d'une vaste usine qui sert à la préparation de l'huile de naphte et de l'asphalte, et qu'alimentent directement de gaz combustible les feux souterrains. Les pénitents qui desservent aujourd'hui le temple du Feu n'ont plus aucune notion de religion positive : sur l'autel, à côté des divinités sivaïques, se montrent des vases appartenant au culte parse, des images russes de saint Nicolas, des représentations de la Vierge, des crucifix catholiques, et ces reliques si diverses sont traitées avec un respect égal[2].

L'importance industrielle de la grande usine préparée par la nature dans la péninsule d'Apchéron et dans l'île Sainte s'est considérablement accrue ces dernières années. La vente des lots de terrains riches en naphte a déjà rapporté à l'État plus de 3 millions de roubles. Rien de plus

[1] Abich, *Zapiski kavkazskavo otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VI, 1864.
[2] De Gobineau, *les Religions et les philosophes dans l'Asie centrale.*

simple que la construction des fours à chaux dans ce pays : il suffit d'allumer le gaz qui jaillit des couches fendillées du calcaire, et les pierres sont réduites peu à peu par la cuisson à l'état voulu pour le chaufournier. Dans les maisons particulières et dans les usines voisines des jets de gaz, on les emploie pour le chauffage, l'éclairage, la cuisine; toutefois le pouvoir éclairant du gaz de Bałakhan est beaucoup moins grand que celui du gaz artificiel : il est moins riche en carbone. C'est à la pression intérieure du gaz qu'est due l'ascension du naphte, qui pénètre les couches de sables et de cailloux reposant au-dessous des assises tertiaires superficielles; en s'élevant des profondeurs, le pétrole entraîne avec lui de grandes quantités de sables qui s'accumulent autour de l'orifice et finissent par former des monticules coniques de 15 mètres de haut. Jusqu'à maintenant il ne semble pas que les sept cents puits de naphte creusés dans le voisinage de Bakou, jusqu'à la profondeur de 80 à 100 mètres[1], soient près de tarir : ils fournissent plus des cinq sixièmes du pétrole recueilli dans la Caucasie : de 1870 à 1878, la production a plus que décuplé, et toute une flotte de bateaux à vapeur et de voiliers s'est construite pour le transport de ces denrées. Mais l'ignorance des exploiteurs est cause de pertes immenses : c'est ainsi qu'une source de Bałakhan, donnant 4800 tonnes de naphte par jour, coula pendant quatre semaines sans qu'il y eût un réservoir de prêt pour contenir l'huile[2]. Plusieurs bateaux à vapeur qui font escale au port de Bakou sont chauffés au moyen d'huile minérale. Les marais salants de Bakou ont aussi quelque importance[3].

Dans la Transcaucasie centrale, aussi bien que dans celle de l'occident, la prépondérance du nombre appartient aux Géorgiens ou Kartvel, descendants des Ibères dont parle Strabon. Les figurines que l'on a retrouvées dans les tombeaux représentent exactement le même type et le même

[1] Production du naphte dans la Caucasie en 1871 :

| | | |
|---|---|---|
| District du Terek | 172 sources. | 486 966 kilogr. |
| Daghestan | 127 » | 208 825 » |
| District de la Koubań | 14 » | 1 603 346 » |
| Gouvernement de Tiflis | 99 » | 1 135 900 » |
| » de Bakou | 285 » | 19 040 757 » |
| Ensemble | 697 sources. | 22 475 794 kilogr. |

Production du naphte à Bakou en 1878 : 320 000 000 kilogr.
Exportation » » » : 162 000 000 » (d'après Lissenko.)

[2] Abich, *Zapiski kavkazskavo Old'ela*, X, 1876.

[3] Production du sel de Bakou en 1876 : 7300 tonnes.

mode de coiffure que ceux des habitants actuels de la contrée : rien n'est changé à cet égard depuis deux mille années. Possesseurs de la contrée aux âges les plus reculés de l'histoire, les Géorgiens ont réussi à maintenir, sinon leur indépendance, du moins leur cohésion ethnique et leurs dialectes de commune origine. Jadis ils occupaient un territoire plus étendu, et, quoique refoulés à diverses époques par les Perses et les Mèdes, les Arméniens, les Mongols et les Turcs et maintenant par les Slaves, ils ont encore un domaine qui, des plaines de la Koura à Trébizonde et de l'Elbrous à l'Arsiani, s'étend sur un espace au moins égal au dixième de la France. De tous les peuples de la Caucasie, les Géorgiens, évalués à plus d'un million d'hommes, sont ceux qui sont groupés de la manière la plus compacte et parmi lesquels on trouve le moins d'étrangers. C'est en Géorgie qu'est située Tiflis, capitale de toute la Transcaucasie.

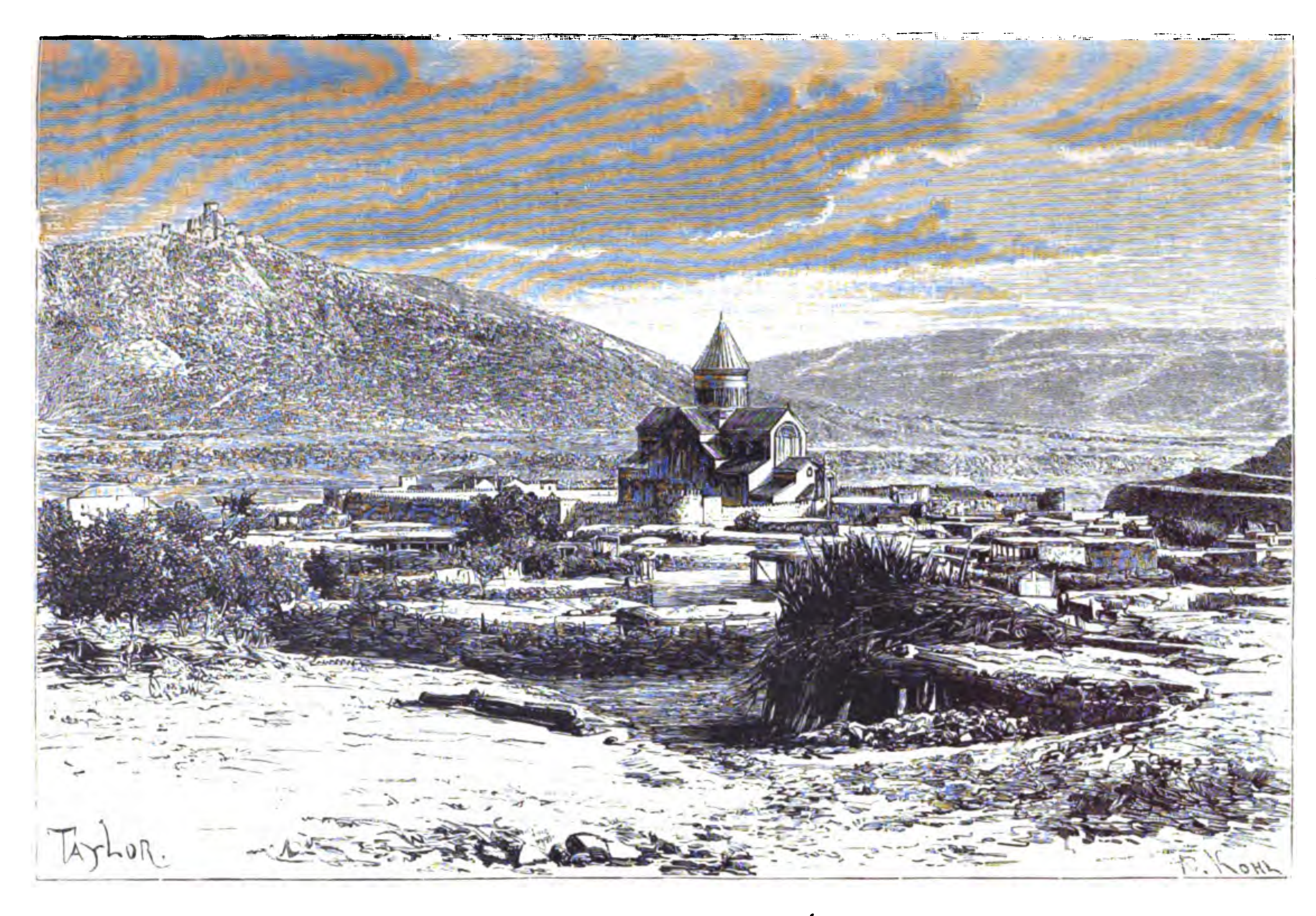
Comme État politique, la Géorgie eut ses périodes d'ascendant et de gloire militaire. Surtout au douzième siècle, sous les règnes de David le « Réparateur » et de Tamara, le pays des Kartvel obtint la prépondérance sur toutes les contrées du Caucase : le nom de Tamara est resté populaire, de la mer Noire à la Caspienne. Dans toutes les vallées des montagnes, elle est l'objet d'innombrables légendes et de chants populaires; la plupart des ruines éparses sont désignées comme les restes de ses palais ou de ses forteresses : comme souveraine, l'imagination du peuple la place à côté d'Alexandre, et comme sainte, à côté de saint George et du prophète Élie. Mais la période de domination dura peu pour la Géorgie, et l'invasion de Djenghis-khan fut suivie par d'incessantes guerres et des révolutions intestines. Les luttes ne cessèrent qu'en 1802, époque à laquelle la Géorgie devint officiellement une province russe, après l'avoir été déjà de fait. La situation géographique de la Géorgie ne permettait guère aux populations de maintenir leur indépendance et de former une seule nation bien limitée. La plupart des Kartvel habitent la plaine et les conditions du sol et du climat les portent à se disperser dans les campagnes comme agriculteurs. De toutes parts, leurs terres sont dominées par de hautes montagnes dont les habitants, trop à l'étroit dans leurs vallées infertiles et froides, jettent sur la plaine un regard d'envie et ne manquaient pas de descendre en incursions de pillage, quand l'occasion s'en présentait. En outre, le territoire géorgien est divisé en trois parties, parfaitement délimitées par des forêts et des montagnes : à l'est le versant de la Koura, au centre ceux du Rion et de l'Ingour, à l'ouest celui du Tchoroukh, sont autant de domaines géographiques séparés, et les habitants de ces diverses régions étaient naturellement entraînés en évolutions politiques différentes. En outre, l'ensemble

des pays géorgiens présente une forme très allongée dans le sens de l'est à l'ouest, et la rupture de la nationalité en fragments distincts était rendue par cela même presque inévitable.

Les Kartvel ou Kartaliens proprement dits, qui ont gardé le nom de la race tout entière, sont les Géorgiens qui habitent, à l'est des montagnes de Souram, la plaine d'origine lacustre dont la ville de Gori occupe le centre et qui se termine à Mtzkhet, l'ancienne capitale de la Kartalie. Ils se confondent à l'est avec les Grousiens de Tiflis, sous l'appellation desquels on réunit fréquemment les diverses familles des peuples de Géorgie. Les Kakhétiens, les plus orientaux de tous les Grousiens, vivent dans les vallées de la Yora et de l'Ałazań. A l'ouest des montagnes de Souram, les Imères et les Mingréliens, on le sait, peuplent les vallées du Rion, de la Tskhénis, du bas Ingour; les Gouriens habitent le versant septentrional des monts d'Adjara, tandis que, par delà cette barrière, les Lazes occupent en partie le bassin du Tchoroukh. Enfin, les Svanes et quelques autres peuples se sont réfugiés, comme en des forteresses, dans les hautes vallées du Caucase. Les Kartaliens de familles diverses ne se comprennent pas tous, surtout à cause des mots étrangers qui se sont glissés dans les dialectes des divers groupes, mais la ressemblance générale est fort grande, de Trébizonde à Tiflis, et chez les Kartaliens instruits, l'unité de langue est maintenue par des écrits de toute espèce qui ont été publiés en géorgien. Depuis le dixième siècle au moins, il existe une littérature kartalienne, qui commença par une simple traduction de la Bible, et qui s'augmenta peu à peu d'ouvrages religieux, de récits poétiques, de chansons, de drames, d'ouvrages scientifiques : elle s'enrichit maintenant des traductions de livres étrangers et de publications périodiques; cependant la culture de la langue géorgienne et le développement intellectuel de la nation ont été arrêtés par les pratiques de centralisation à outrance. Depuis 1807, les archives géorgiennes et les documents précieux de la littérature et de l'histoire qui se trouvaient à Tiflis ont été transportés à Saint-Pétersbourg. On veille aussi à remplacer peu à peu l'usage du kartvel par celui du russe, et l'enseignement de l'idiome des conquérants est obligatoire dans toutes les écoles du pays. La langue des Géorgiens, que certains auteurs ont voulu rattacher à la souche indo-européenne, et qui, d'après d'autres savants, appartiendrait au groupe des langages de l'Altaï, paraît au contraire devoir être considérée comme occupant une place à part : c'était déjà l'opinion de Klaproth[1], confirmée depuis par Zagarelli, le philologue géorgien qui s'est

[1] *Voyage au mont Caucase et en Géorgie.*






MTZKHET, ANCIENNE CAPITALE DE LA GÉORGIE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.



occupé avec le plus de soin de la grammaire de son idiome[1]. De même que le basque en Europe, le géorgien serait en Asie le reste d'une langue parlée jadis sur une beaucoup plus vaste étendue et n'ayant aucun rapport de parenté avec les dialectes aryens, sémitiques, ouraliens. Quant aux signes de l'alphabet géorgien, usités au moins depuis le dixième siècle, ils sont, de même que les lettres arméniennes, dérivés de l'alphabet araméen, par l'intermédiaire du pehlvi et du zend[2].

A l'exception de la plupart des Lazes, convertis à l'islamisme, les Kartaliens sont chrétiens du rite grec, et même c'est à un patron chrétien, saint George le chevalier, que l'on attribue d'ordinaire, peut-être avec raison, l'origine du nom de Géorgie et l'appellation russe de Grousie qui en est dérivée, conformément à la prononciation locale. Au nord du Rion et de la Koura, George est le saint vénéré par excellence, tandis qu'au sud de ces rivières et dans tout le pays arménien le culte de Marie a succédé partout à la déesse Ma ou Maya, qui représentait la terre féconde et présidait aux récoltes[3]. Les Géorgiens tiennent fort à leur religion et, quoique assez mous de caractère, ils ont cependant résisté toujours avec une grande énergie aux persécutions religieuses que leur ont fait subir les Turcs et les Persans au temps des invasions. L'architecture byzantine des églises géorgiennes, introduite d'Arménie[4], prit au moyen âge un caractère original, notamment du dixième au douzième siècle, aux temps de la puissance nationale. On voit encore de cette époque d'admirables nefs, des clochers et des absides de la plus gracieuse ordonnance. Même dans les vallées les plus reculées des montagnes, on rencontre avec étonnement des églises d'une remarquable pureté de style, d'autant plus belles qu'elles se dressent, pour la plupart, sur des collines, entre des bosquets d'arbres touffus. Presque toutes ces églises étaient construites de manière à pouvoir servir de forteresses. Il en est aussi de souterraines, dont aucun indice ne révélait l'existence et qui pouvaient donner asile aux populations en temps de guerre. Dans le Kakhet, les rochers de la steppe de Karayaz, qui dominent la vallée de la Yora, sont percés de cavernes qui furent des églises et des couvents et que l'on dit avoir été creusées au sixième siècle[5]. De même, dans toutes les régions montueuses de la Kartalie, les paysans connaissent des labyrinthes de cavernes où vivaient des populations de troglodytes. On ren-

[1] *Sur la grammaire de la langue géorgienne* (en russe).
[2] F. Lenormant, *Introduction à un mémoire sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde.*
[3] *Russische Revue*, 1878, n° 11.
[4] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase.*
[5] Bergé, *Russische Revue*, 1874, n° 11.

contre aussi des centaines de tours, monuments bizarres qui rappellent les *nuraghi* de la Sardaigne et dont la destination primitive reste inconnue, bien que chacun ait sa légende.

L'ancien mode de construction des habitations géorgiennes s'est maintenu depuis deux mille ans. Des villages entiers ne se composent que de trous percés dans la terre ou dans les rochers et ne sont révélés au dehors que par des amas de branchages, ou par des toits d'argile sur lesquels s'asseyent les femmes à la fraîcheur du soir. Dans la plupart des villes géorgiennes, un grand nombre de maisons sont encore, suivant la coutume, recouvertes, non d'un toit, mais d'une couche d'argile battue, d'environ 60 centimètres d'épaisseur et fort légèrement inclinée, juste ce qu'il faut pour que l'eau puisse s'écouler par les ouvertures ménagées dans le petit mur entourant la terrasse. Une épaisse végétation herbacée, où domine une espèce de crucifère, le *lepidium vesicarium*, croît sur cette couche de terre, sorte de jardin aérien; mais elle se flétrit en été, et pour s'en débarrasser les habitants y mettent le feu pendant la nuit : c'est un spectacle étrange que celui de ces incendies, flambant soudain au sommet des maisons et s'éteignant en quelques minutes. Au point de vue hygiénique, les terrasses d'argile battue sont de beaucoup préférables aux toits à l'européenne; elles maintiennent dans les appartements une température plus douce en hiver et plus fraîche en été : c'est par un sot esprit d'imitation que les grands personnages de Tiflis font bâtir leurs maisons dans le style de l'Occident.

Les Géorgiens du bassin de la Koura méritent, comme leurs voisins occidentaux, les Imères, les Mingréliens et les Lazes, la réputation de beauté qui leur a été faite; ils ont aussi l'abondante chevelure noire, les grands yeux, les dents blanches, la peau fine et pure, la taille souple, bien cambrée, la main petite et ferme. Cependant leur beauté est peut-être moins accomplie que celle des Kartvel du littoral de la mer Noire, et chez les femmes cette beauté, presque toujours fardée, reste froide, sans attrait, tant que le développement intellectuel n'a pas animé le regard et fait naître le sourire. La plupart des Géorgiens ont un teint coloré, presque flamboyant, dû sans doute à l'usage immodéré du vin; à toute occasion, les Géorgiens saisissent la coupe, et prononçant les mots tartares : *Allah verdi*, Dieu l'a donné! la vident en l'honneur des amis[1]. Les Kakhétiens surtout, fiers de l'excellente liqueur que produit leur pays, l'Eldorado géorgien, en boivent une quantité considérable : la ration moyenne du tra-

[1] K. Koch, *Wanderungen im Oriente*.

vailleur dans les campagnes était de plus de deux litres par jour, avant que l'*oïdium* ne vînt ravager les vignobles de la contrée. C'est presque uniquement dans le pays que se consomme ce vin de feu, dont certains crus peuvent se comparer aux meilleurs de l'Occident; un des objets qui frappent le plus souvent la vue, dans le Kakhet, est l'outre à vin, en peau de bœuf ou de porc, aux quatre membres gonflés, suspendue aux portes des boutiques, ou transportée sur un char et tressautant comme un animal vivant à chaque cahot de la voiture. Pour que la peau de l'outre se maintienne souple, les gens du pays ont l'affreuse coutume d'écorcher la bête vive, puis ils l'enduisent de naphte, ce qui donne au vin un goût d'abord désagréable aux étrangers, mais auquel on s'accoutume bientôt.

Malgré la fécondité du sol géorgien et la faiblesse relative de la population qui s'y partage les biens de la terre, les campagnards du bassin de la Koura sont en général très pauvres et ne possèdent qu'un misérable bétail, des vaches rogneuses et des moutons dont la laine ressemble presque à du poil. Comme les Imères et les Mingréliens, quoique pourtant à un moindre degré, les Grousiens ont eu à souffrir du régime féodal. Depuis 1864 et 1866, ils ont du moins cessé d'être attachés à la glèbe : le servage a été aboli dans les diverses provinces de la Transcaucasie, comme il l'était déjà depuis trois et cinq années dans les autres gouvernements de l'empire russe; mais les seigneurs, restés grands propriétaires, n'ont pas encore tous perdu l'habitude de traiter les paysans comme des animaux soumis à leur caprice, et les mœurs engendrées par l'esclavage dans le peuple lui-même n'ont point disparu. En majorité, les Géorgiens sont malpropres, nonchalants, mais du moins leur naturel de gaieté, de sociabilité, de droiture, peut graduellement reprendre le dessus. On les dit moins intelligents en moyenne que les autres Caucasiens; dans les écoles, où ils se trouvent à côté de Tartares et d'Arméniens, ils sont inférieurs à ceux-ci pour le don d'apprendre les langues étrangères et pour l'étude des sciences et la facilité de l'élocution [1] : ce qui provient peut-être de ce que les élèves sont de provenance différente, les Géorgiens étant campagnards et les Arméniens bourgeois des villes. Le vol proprement dit est un délit presque inconnu parmi les Géorgiens et les Arméniens de la Grousie. Les tribunaux de Tiflis ne reçoivent que très rarement des plaintes relatives à des larcins, et dans ce cas les coupables ne sont pas des indigènes. Il faut dire toutefois que nombre d'entre eux se laissent aller au vol, sous une forme différente, par les pratiques d'un commerce déloyal.

[1] Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus.*

Le roi Vakhtang, qui fit un recueil des lois de son pays, n'avait point, semble-t-il, grande confiance dans l'honnêteté de son peuple : « J'ai rédigé ce code, écrivait-il; mais en Géorgie on n'a encore prononcé aucun jugement juste et on n'en prononcera jamais[1]. » D'ailleurs, quelque barbare que fût le gouvernement grousien d'autrefois, ce sont les Russes qui introduisirent dans le pays la punition la plus dégradante, celle des « peines corporelles ». « Punir à la russe » devint synonyme de « frapper de verges[2] ».

Un des traits les plus remarquables de la race géorgienne est son amour pour le chant et la danse. Les Grousiens n'ont pas un grand talent musical, et leur langue, pleine de gutturales et de sifflantes, ne se prête guère à la mélodie; mais ils n'en donnent pas moins de la voix tout le jour, en s'accompagnant de la *daïra* ou tambourin et de la *balalaïka*, espèce de guitare à trois cordes. Il en est dont chaque mouvement, pour ainsi dire, est accompagné du rythme musical. En sarclant leur champ de maïs ou en s'occupant de toute autre besogne de la culture, les hommes, disposés par groupes réguliers, chantent à plusieurs parties des paroles rimées qui se rapportent à leur genre de travail : à mesure qu'ils avancent, ils précipitent leur chant; les mouvements cadencés deviennent de plus en plus rapides. Arrivés au bout du sillon, les travailleurs s'arrêtent brusquement, pour reprendre, en revenant sur leurs pas, le refrain de leur chant et la cadence de leur travail. Des maîtres despotiques, venus de la morne Russie, ont voulu imposer le silence à leurs journaliers imères, mais il leur a fallu céder; sans la joie de la musique, le labeur habituel ne pouvait plus se faire.

La coutume a donné aussi force de loi à la célébration de nombreuses fêtes, analogues aux « fréries » et aux « ducasses » de la France. A pied, à cheval, dans les arbas aux roues criardes, toute la population se transporte au lieu de la fête, signalé de loin par une église vénérée ou par un bosquet de chênes, car le Géorgien aime beaucoup la nature et les beaux horizons. Les chansons et la danse, les festins, le commerce, les cérémonies religieuses, tout vient à son heure; mais le culte lui-même se célèbre avec une sorte d'emportement. Les pèlerins arrivent en chantant, pour se faire enlever par le prêtre l'anneau de fer qu'ils portent au cou et qui témoigne de leur esclavage temporaire au saint patron; devenus libres, ils sacrifient le bélier ou le taureau qui doit servir au banquet. Fréquemment

[1] Reineggs, *Allgemeine historisch-topographische Beschreibung des Kaukasus*.
[2] Vladikin, *Guide au Caucase* (en russe).



TYPES ET COSTUMES DE DANSEURS IMÈRES

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Raoult.



une fiancée du « blanc George » se précipite, vêtue de blanc sous les pas des fidèles, et ceux qui veulent pénétrer dans l'enceinte sacrée doivent passer sur son corps ou sauter par-dessus[1]. Il arrive souvent que des Arméniens et des Tartares musulmans, venus pour trafiquer, se laissent entraîner par la contagion religieuse et prennent part aux chants et aux cérémonies[2]. Les danses profanes succèdent aux danses sacrées et prennent parfois l'aspect de combats : les vainqueurs s'emparent des ceintures des vaincus, se revêtent de leurs amples *bourkas*, se coiffent de leurs majestueux *papaches*. Autrefois, les combats simulés qui se livraient dans les rues de Tiflis en souvenir de l'expulsion des Persans dégénéraient en batailles réglées et des cadavres marquaient toujours le lieu de la fête.

La Géorgie orientale, de même que celle de l'Occident, se complète, au point de vue ethnologique, par une région d'accès difficile où vivent des montagnards, libres naguère. D'un côté sont les Svanes, de l'autre les Khevsoures, les Pchaves, les Touches. Les plus hautes vallées du Caucase oriental, dans le voisinage du Borbalo, ont donné asile à des fugitifs de toute race et de langues diverses, qui ont fini, grâce à un long séjour au milieu des hauts pâturages et des neiges, par acquérir, sinon un type, du moins une physionomie distincte, et se sont groupés en peuplades. Des Tchetchènes, des Lezghiens, des Grousiens, même des Juifs, dit la légende, sont entrés dans la formation de ces tribus ; mais les principaux éléments qui ont concouru à ce groupement nouveau sont venus du sud : le type grousien est celui que l'on reconnaît le plus fréquemment en voyageant parmi ces montagnards. Les pratiques chrétiennes, qui prédominent chez ces tribus, témoignent aussi de l'influence prépondérante des Géorgiens. Cependant, sur les versants du nord, l'idiome dominant est d'origine tchetchène.

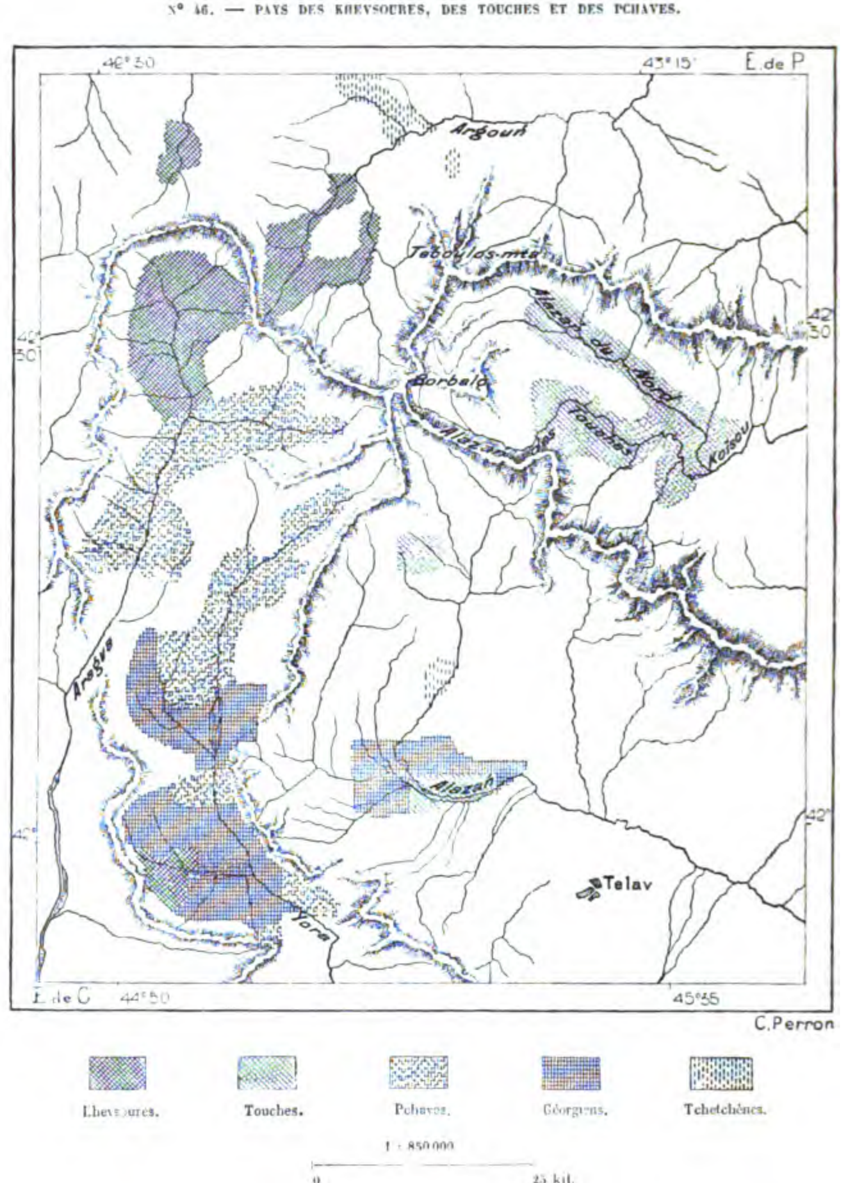
Le Borbalo, cette montagne si remarquable comme centre de rayonnement des eaux, n'est pas moins important comme borne ethnologique. A l'orient s'étend la Touchie, arrosée par les deux torrents qui forment le Koïsou d'Andi. Au sud, l'Alazań du Kakhet n'a sur ses bords qu'un petit nombre de Touches et la population de sa vallée se compose surtout de Géorgiens. Au sud-ouest, les sources de la Yora, celles de l'Aragva orientale jaillissent dans le territoire des Pchaves. A l'occident et au nord-ouest, sur les deux versants de l'arête centrale du Caucase, vivent les Khevsoures, c'est-à-dire les « Gens des Gorges ». D'ailleurs il n'existe point de limites précises entre les domaines de ces tribus. Elles changent fréquemment de

[1] *Kavkaz*, 1878, nos 229 et 230 ; *Russische Revue*, 1878, no 11.
[2] Doubrovin, *Vestnik Yevropi*, 1868, avril, mai.

demeures, pour suivre leurs troupeaux dans les pâturages que leur assigna la coutume ou quelque heureuse expédition de guerre.

Les Pchaves, qui descendent le plus bas, soit à l'altitude de 1000 mètres

N° 46. — PAYS DES KHEVSOURES, DES TOUCHES ET DES PCHAVES.




Khevsoures. Touches. Pchaves. Géorgiens. Tchetchènes.

1 : 850 000

0 25 kil.

environ, et qui vivent dans le voisinage immédiat des Géorgiens de la plaine, sont les plus civilisés de ces montagnards et parlent un dialecte grousien : leur nombre s'est grandement accru depuis qu'ils vivent en paix avec leurs voisins et portent leurs denrées sur le marché de Tiflis. Les

Touches, moins nombreux et très à l'étroit dans leurs vallées sauvages, entourées de tous les côtés par des monts neigeux, ont la réputation d'être les plus intelligents et les plus industrieux des montagnards de cette région du Caucase. La plupart des hommes, obligés d'émigrer pendant une moitié de l'année, comme les Savoyards et les Auvergnats, rapportent de leurs voyages lointains parmi les populations diverses de la plaine des idées plus larges, un esprit plus entreprenant : plusieurs ont même su acquérir une remarquable instruction et parler plusieurs langues, en outre de leur idiome, langage extrêmement rude, pauvre en voyelles, riche en consonnes; ce langage possède en propre neuf sifflantes et huit gutturales, dont l'une se combine diversement avec les consonnes précédentes ou suivantes d'une façon tellement intime qu'il a fallu inventer des signes spéciaux pour les représenter[1].

Les Khevsoures, restés plus isolés et complètement séparés les uns des autres, pendant l'hiver, par la chaîne maîtresse du Caucase, sont encore des hommes grossiers, presque barbares ; mais, par quelques-uns de leurs traits nationaux, ils sont restés l'une des nations les plus curieuses de l'Asie[2]. Moins bruns en moyenne que les Touches, les Khevsoures sont évidemment de race très mélangée; ils diffèrent par la stature, par les traits et par la couleur des yeux et des cheveux et par la forme du crâne; la plupart ont la physionomie sauvage, le regard fuyant. Un grand nombre d'entre eux sont d'une extrême maigreur : il en est qui semblent porter sur leurs épaules une tête de mort, miraculeusement animée. Rarement les Khevsoures ont les fines attaches du Tcherkesse : ils ont des pieds et des mains énormes, hors de toute proportion avec le reste de leur corps. Le pays qu'ils habitent leur donne des muscles d'acier; ils gravissent les escaliers de roches les plus abrupts en portant de lourds fardeaux; on en voit qui reviennent de Vladikavkaz à travers les neiges et les rochers avec un quintal de sel sur leurs épaules. Mais, pour descendre les pentes de neige, ils ne manquent jamais, comme les Osses, de dévaler « à la ramasse », en s'asseyant sur leur manteau roulé. Ils lancent aussi sur la neige leurs bagages et même des animaux, auxquels ils ont lié préalablement les jambes[3].

Quelques-unes des coutumes khevsoures et pchaves, que les efforts des

[1] Anton Schiefner, *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, tome XIII, 1856.

[2] Montagnards des hautes vallées du Borbalo, en 1876 :

| | D'après Radde. | D'après Seidlitz. |
|---|---|---|
| Pchaves | 7 475 | 8 150 |
| Khevsoures | 5 845 | 6 900 |
| Touches | 5 100 | 5 050 |
| Ensemble | 18 420 | 20 100 |

[3] Kazbek, *Trois mois dans la Grousie turque* (en russe).

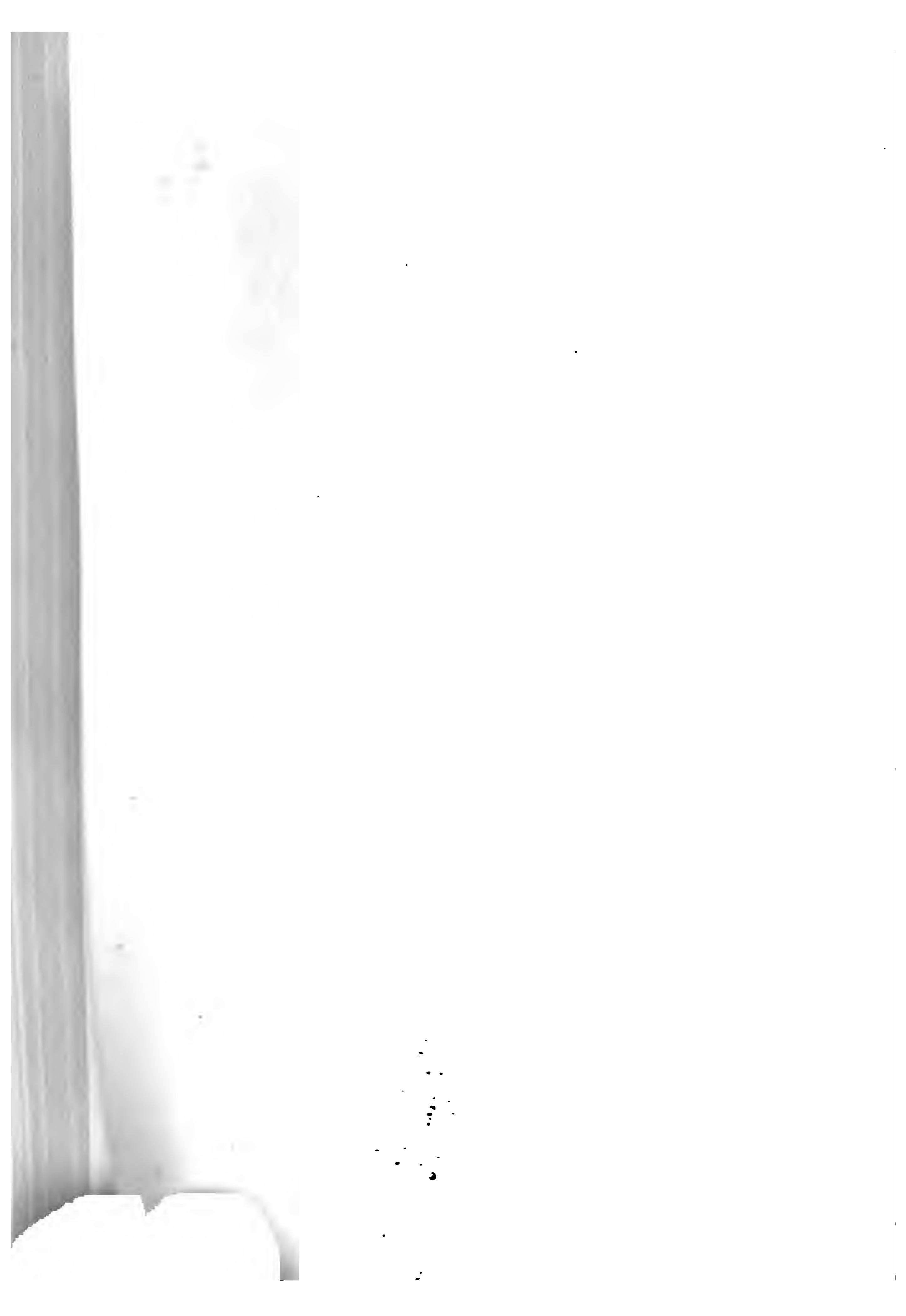
employés et des prêtres russes n'ont pas encore réussi à faire disparaître, ressemblent à celles de maintes tribus des Peaux-Rouges et d'autres peuplades sauvages en Afrique et dans le Nouveau Monde. Ainsi les femmes doivent accoucher dans une tanière écartée, sans l'aide de personne, même celle de leur mari. Seulement ce dernier rôde autour du misérable réduit dans lequel est enfermée la patiente, et lorsque des cris l'avertissent que le travail de l'enfantement est pénible, il tire des coups de fusil pour encourager la malheureuse. Après la naissance de l'enfant, des petites filles, averties par le père, se glissent en secret, soit au crépuscule, soit à l'aurore, pour aller porter du pain, du lait, du fromage à la nouvelle accouchée. Celle-ci, considérée comme impure, reste pendant un mois dans son réduit, que l'on brûle après son départ. Le père est félicité lors de la naissance d'un fils, et des festins se font à ses frais, mais il ne doit point y prendre part. La coutume veut que la famille du Khevsoure ne comprenne jamais plus de trois enfants. C'est une honte pour la femme d'accoucher avant quatre années de mariage, une honte de ne pas laisser au moins trois années d'intervalle entre chaque enfant, et la fille-mère est tenue de se suicider. Les difficultés de la lutte pour l'existence dans ce pays de froidure et de neige expliquent cette prudence des Khevsoures, qui du moins n'ont pas recours à l'infanticide, comme autrefois les Svanes du Caucase occidental. D'ailleurs les Khevsoures aiment beaucoup leurs enfants, quoiqu'il leur soit interdit par la coutume de les caresser en public. Les garçons reçoivent d'ordinaire des noms d'animaux sauvages : « Ours, Lion, Loup, Panthère », symboles de leur vaillance future, tandis que les filles sont désignées par des mots d'affection : « Rose, Perle, Resplendissante, Fille-du-Soleil, Petit-Soleil, Soleil-du-Cœur ».

La plupart des mariages sont décidés par les parents respectifs lorsque les enfants sont encore au berceau; cependant les jeunes hommes pratiquent la formalité de l'enlèvement, comme si la fiancée ne leur était pas destinée depuis longtemps, et quand le mariage est conclu, même célébré par des festins, les époux évitent pendant des semaines ou des mois de se laisser voir ensemble. D'ailleurs les divorces sont fréquents, et l'exemple des mahométans a fini par introduire la polygamie dans mainte famille khevsoure. Les usages relatifs aux inhumations ne sont plus observés avec la même rigueur qu'autrefois. Jadis il était interdit de laisser mourir quelqu'un dans la maison familiale; les mourants devaient fermer les yeux en face du soleil ou des étoiles, et leur dernier souffle se mêlait à celui du vent. En face du cadavre, les parents simulaient d'abord la gaieté; mais bientôt venaient les pleureuses : les lamentations, les cris de dou-



KHEVSOURE ARMÉ

Dessin de E. Théroud, d'après une photographie de M. Raoult.



leur, les chants de tristesse commençaient. Quand un enfant mourait avant le baptême, on ne manquait pas de le frotter de cendre.

Très fiers d'être chrétiens, les Khevsoures le sont d'une manière originale. Leur dieu principal est le dieu de la guerre, mais parmi leurs dieux et leurs anges ils ont aussi la Mère de la Terre, l'Ange du Chêne et l'Archange de la Propriété[1]. Ils célèbrent le vendredi comme les mahométans, refusent de manger du porc, abhorrent les coqs, vénèrent les arbres sacrés, offrent des sacrifices aux génies de la terre et des airs. Ils ont des prêtres chargés d'examiner les malades, d'asperger la foule du sang des victimes, d'annoncer l'avenir, de préparer la bière sacrée, et c'est à ces personnages que finissent par appartenir toutes les richesses du pays, en bijoux précieux, en vieilles médailles, en vases d'argent ciselé. Cependant c'est avec chagrin que les Khevsoures se privent des ornements de leurs personnes et de leurs demeures, car, bien différents des Touches vêtus de noir, ils aiment beaucoup les vêtements à couleurs éclatantes, ornés de franges et de paillettes. Seuls peut-être entre tous les peuples de la Terre, ils ont aussi conservé l'usage de se revêtir de cottes de maille, de brassards et de casques semblables à ceux des chevaliers du moyen âge et jadis communs chez toutes les tribus du Caucase. A la fin du siècle dernier, les Ingouches tchetchènes portaient encore le bouclier et la chemise de fer[2]. En parcourant ces montagnes, le voyageur s'étonne de voir soudain des hommes vêtus de fer apparaître devant lui ; il s'imagine que ce sont les « fils des croisés » et maint auteur s'est demandé s'ils ne descendaient pas en effet de chevaliers repoussés par les Sarrasins jusque dans les vallées du Caucase[3]. C'est la « loi du sang » qui force les Khevsoures à se couvrir ainsi de mailles de fer : tous ceux qui ont à exercer ou à craindre une vengeance sortent munis de toutes leurs armes offensives et défensives : chemise de fer et bouclier, poignard, sabre et fusil ; leur main est couverte d'un gant à pointes de fer, arme qui porte ces terribles coups dont presque tous les hommes du pays portent les traces sur la figure[4].

Les Tartares, beaucoup moins nombreux que les Géorgiens dans le bassin de la Koura, en occupent cependant presque toute la partie orientale en aval de Tiflis. En plusieurs districts ils sont groupés en masses compactes, sans mélange d'autres populations : ce sont des Turcs, qui, tout en ayant perdu leur nom de race, sont incomparablement moins mélangés

[1] G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus.*
[2] Pallas, *Second voyage en Russie.*
[3] Süssermann, *Kavkaz*, 1851.
[4] Gustav Radde, *Die Chewsuren und ihr Land.*

que les Osmanlis de Turquie; les Byzantins et les Arabes les confondaient, sous l'appellation générale de Khazars, avec les peuples qui dominaient sur les bords du Don et de la Volga. On rencontre tous les types parmi les Tartares, du plus noble au plus grossier, mais en général ils sont à peine moins beaux et moins souples de corps que leurs voisins les Kartvel; presque tous de physionomie sérieuse et grave, les Tartares de la Transcaucasie, considérés en masse, ont des qualités morales qui manquent à d'autres populations du Caucase. Ceux d'entre eux qui ont su rester libres sont d'une rare sincérité, d'une probité à toute épreuve, hospitaliers avec une étonnante délicatesse de procédés. La plupart sont fort actifs, et comme pâtres, agriculteurs, jardiniers, artisans, se montrent supérieurs aux autres races du pays. Par l'instruction, ils sont même en de nombreux districts plus avancés que les Russes, car la plupart savent lire; un grand nombre d'entre eux écrivent purement le turc, la « langue des padichahs », et l'on rencontre fréquemment des Tartares qui ajoutent à la connaissance de leur langue celle des dialectes indigènes et des deux idiomes policés, l'arabe et le persan, l'un sémitique et l'autre aryen.

A certains égards, les Tartares sont les civilisateurs du Caucase, puisque leur langage, qui est le dialecte turc de l'Aderbeïdjan, est celui qu'emploient les interprètes des diverses peuplades pour entrer en relations les unes avec les autres; tous les indigènes non Arméniens ou Russes, à quelque autre race qu'ils appartiennent, sont communément désignés sous le nom de Tartares[1] : c'est ce qui explique le manque de type national. Certainement les Albanais de Strabon, ces hommes « francs, aussi peu marchands que possible », célébrés par le géographe d'Amasie, se retrouvent parmi les Tartares qui peuplent aujourd'hui la contrée. On rencontre également au milieu d'eux, ainsi que le prouvent les noms de villages, des représentants de populations guerrières qui envahirent l'Europe méridionale, les Koumanes, les Petchenègues, et plusieurs bourgades sont désignées par le nom d'Arab[2]. Il n'a manqué aux Tartares que la force d'initiative, pour exercer dans tout le pays une influence décisive; mais en beaucoup de districts ils se sont laissé ronger par l'usure et les Arméniens sont devenus leurs maîtres. Par leurs mœurs, les Tartares de la basse Koura, de Chirvan et de Bakou, ressemblent plus aux Persans qu'aux Turcs. Quoique la religion leur permette la polygamie, il est rare qu'ils la pratiquent, et les femmes travaillent en général librement et la

[1] N. von Seidlitz, *Russische Revue*, 1879, n° 12.
[2] N. von Seidlitz, mémoire cité.

figure découverte. Enfin, un trait remarquable de la population turque de la Transcaucasie est son extrême tolérance. Les chiites sont en grande majorité, mais ils n'en profitent point pour molester les musulmans sunnites; les haines féroces qui, dans les autres contrées de l'islam, séparent les deux grandes sectes, n'existent point chez les Tartares du Caucase. Ils sont également tolérants pour les chrétiens, et dans certains villages de population mixte les maires sont alternativement Arméniens et Tartares, sans que personne ait à s'en plaindre. Même sur la frontière persane, là où les fêtes chiites se célèbrent encore dans toute leur pompe, les chrétiens peuvent assister sans danger aux cérémonies, et même y prendre part. C'est ainsi qu'à Choucha les Cosaques font caracoler leurs chevaux et les musiciens militaires jouent leurs airs dans les processions funèbres qui représentent la mort de Hassan et de Hosseïn. Pourtant les acteurs qui paradent devant la foule en se lamentant sur les martyrs de la famille du Prophète, se laissent entraîner par le fanatisme à se martyriser eux-mêmes d'une manière atroce. En tête des processions marchent les « Balafrés », enveloppés de suaires. Suivant la cadence de la marche, ils se frappent le front d'un sabre nu : le sang découle en filets des entailles et le tranchant du fer retombe toujours sur la plaie; bientôt un masque de sang, qui noircit et s'éraille au soleil, recouvre le visage; on ne distingue plus sur leurs faces que le blanc des yeux hagards et l'ivoire des dents entre les lèvres écartées par le rire de la souffrance. D'autres fidèles entourent leur crâne nu de chevilles de bois enfoncées dans les chairs, passent des cadenas de fer dans leurs pommettes et dans leurs oreilles, se serrent les épaules entre deux glaives affilés que chaque mouvement fait pénétrer dans la peau, se chargent les bras, la poitrine, les reins, de chaînettes et de miroirs attachés à vif par des agrafes de fer. Souvent les malheureux tombent épuisés ou baignés dans leur sang, tandis que les derviches et les prêtres, dont le rôle est plus facile, continuent d'exciter la foule par des chants, des prières et des cris[1].

D'autres chiites zélés habitent, à côté des Tartares, certaines parties de la Transcaucasie orientale. Ce sont les anciens maîtres du pays, les Persans, qui, sous le nom de Tates, synonyme de celui de Tadjiks employé dans le Turkestan, se sont maintenus en groupes compacts. Ils peuplent les alentours de Bakou et se répandent sur le revers septentrional du Caucase, jusque dans le voisinage de Kouba. Presque tout le district de Lenkoran, sur la frontière persane, appartient aussi à l'Iran par l'origine de sa population, composée de Talîches; ces hommes sont encore à demi sauvages dans

[1] B. Verechtchaghin, *Tour du monde*, 1869.

la région des montagnes : ayant longtemps vécu à l'écart, entre les hautes cimes et les marais de la basse Koura, ils n'ont pu se civiliser comme les autres populations de la Transcaucasie orientale. Leur langue, dans laquelle on ne doit point voir un simple patois, s'est développée parallèlement aux autres dialectes iraniens et, à certains égards, ressemble à l'afghan[1]. Les Iraniens, Tates et Talîches sont, après les Géorgiens et les Tartares, le groupe ethnique le plus important pour l'étendue des régions occupées; mais les Arméniens, groupés dans les villes et notamment à Tiflis, sont plus nombreux, et leur influence est bien autrement considérable. En dehors de ces races maîtresses du bassin de la Koura, il faut compter aussi les peuplades mongoles, pauvres débris des anciennes invasions, qui vivent, plus ou moins mélangées avec des Tartares, sur la rive gauche de l'Ałazań, entre Signakh et Zakatałî. Des Osses et même des Grecs, invités en 1829 à remplacer des Tartares, vivent dans la région montagneuse qui domine Tiflis du côté de l'ouest. Enfin des colons russes et allemands, venus dans le pays, soit comme exilés, soit de leur volonté libre, complètent la population sédentaire de la Transcaucasie orientale.

Les sectaires russes qui ont dû s'établir en 1838, en 1840 et depuis, au sud des monts Caucase, sont pour la plupart des Mołokanes ou « Mangeurs de lait » et des Doukhobortzî ou « Lutteurs par l'Esprit » venus des bords de la Mołotchnaya, dans le gouvernement de la Tauride. Les uns et les autres, grâce à leur esprit de solidarité, sont beaucoup plus à leur aise que leurs voisins tartares ou géorgiens, mais ce bien-être même et leur isolement moral les accoutument à la routine; à bien des égards ils sont inférieurs aux autres colons slaves. Les Doukhobortzî, presque tous sans aucune instruction, et ne connaissant leurs chants religieux que de mémoire, sont respectés à cause de la pureté de leurs mœurs. Les « Mangeurs de lait », plus instruits, plus fins, se livrant volontiers au commerce, sont moins estimés de leurs voisins : une de leurs colonies, dans un des faubourgs de Tiflis, s'est emparée du monopole du roulage. Quant aux colons allemands, établis comme les sectaires russes dans le voisinage de Tiflis et de Yelizavetpol, ils restent tout à fait à l'écart des populations environnantes. Laborieux, bons agriculteurs, ils ont su transformer en véritables jardins les terres qui leur ont été concédées en 1817, à l'époque de leur arrivée du Würtemberg; mais on les dit peu hospitaliers : il est difficile à un voyageur de trouver dans leurs colonies un gîte et un repas[2]. Il paraît que dans

[1] Dorn, *Ueber das Puschtu;* — N. von Seidlitz, mémoire cité.
[2] Verechtchaghin, *Tour du monde*, 1869.

l'espace de deux générations, les colons souabes ont changé physiquement d'une manière remarquable, sous l'influence du milieu. Quoiqu'il n'y ait point eu de croisement entre eux et leurs voisins, Géorgiens, Arméniens, Tartares, la plupart ont maintenant la chevelure foncée, les yeux noirs, la figure ovale et régulière, la taille élégante et souple. Ils ne ressemblent plus à leurs cousins restés dans la mère-patrie.

La ville la plus haute du bassin de la Koura, conquête récente de la Russie, est la place forte d'Ardahan, située dans un cirque de montagnes d'une grande fertilité, à la base méridionale du promontoire qui porte la forteresse de Ramazan. Les Russes s'en emparèrent en 1877 et s'assurèrent ainsi la possession des passages les plus importants qui conduisent vers les vallées du Tchoroukh et de l'Araxe. Mais à l'est Ardahan n'est pas encore rattachée au reste de la Transcaucasie par des routes faciles : la région volcanique traversée par la Koura oppose de grands obstacles au commerce. L'une des cluses dans lesquelles passe la Koura en aval du bassin d'Ardahan, renferme dans une de ses parois le célèbre couvent de Vardzia ou de Vardziche, le « Château des Roses », creusé en entier dans une roche tendre, tuf de cendres volcaniques, aux couches régulières séparées par des bandes de scories noires. La ville souterraine contient d'innombrables cellules disposées en étages et réunies par des corridors et par des galeries qui bordent le précipice, à 60 mètres au-dessus de la Koura. Des salles sont disposées en églises et l'on y voit encore des restes de fresques; d'autres salles forment ce que l'on appelle le palais d'été et le palais d'hiver de la reine Tamara[1].

A l'est de ces défilés, Akhalkałaki, dont le fort domine le confluent de deux torrents tributaires de la Koura, grandit en importance, malgré son altitude de 1690 mètres, sur un plateau parcouru des vents et couvert de neige pendant des mois, mais riche en terre noire; les sectaires russes ont fait d'Akhalkałaki un marché considérable. Akhaltzîkh, la « Nouvelle Forteresse », ou Akiska, qui fut la cité turque Ak-Hissar ou « Forteresse Blanche », est aussi une ville de guerre et commande plusieurs des chemins de la frontière russe; mais en temps de paix elle est surtout un centre de commerce, et les Arméniens, qui, depuis l'émigration des Turcs, en forment, avec un millier de Juifs, presque toute la population, font un grand

[1] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase;* — Max von Thielmann, *Streifzüge im Kaukasus.*

trafic de marchandises, où la contrebande a sa large part; son industrie est la fabrication des objets en argent. L'ancienne mosquée de la citadelle, transformée en église, est un des plus beaux monuments de la Caucasie. Sous le régime turc, Akhaltzîkh était le marché principal des esclaves géorgiennes, que des Lezghiens du Daghestan trouvaient moyen, malgré les Russes, de capturer dans la plaine[1].

Située à plus de 1000 mètres d'altitude, partiellement bâtie sur un rocher qui domine le Poskov, petit affluent de la Koura, Akhaltzîkh est entourée de montagnes nues, à la terre jaunâtre, mais les vallées des environs offrent des sites admirables, embellis par des ruines de couvents et d'églises du pur style grousien. Le pays environnant est aussi l'un des plus riches de la Caucasie en eaux thermales. Au sud-est, en aval de Vardzia, les eaux minérales d'Aspinza, qui sourdent au bord même de la Koura, au nord-ouest les eaux thermales salines d'Abbas-Touman, attirent beaucoup de baigneurs dans une des vallées les mieux ombragées et les plus pittoresques de la Caucasie. Au nord-est, dans une vallée latérale de la Koura, les sources de Tzinoubani, les plus abondantes du pays, donnent environ 175 litres d'eau par minute. Enfin, quand on descend d'Akhaltzîkh vers Tiflis, en suivant les bords de la Koura, on entre dans le superbe défilé dont Bordjom, ville de bains et de villégiature, garde l'issue, à 800 mètres d'altitude. Pour les riches et les puissants, Bordjom est un Tiflis d'été, et des palais, des villas s'élèvent dans le voisinage d'édifices ruinés, qui prouvent que la contrée était très populeuse avant le seizième siècle : l'air y est frais et pur, les eaux y coulent en abondance; des forêts recouvrent toutes les pentes et les chasseurs y poursuivent encore le bouquetin et la chèvre sauvage. Au milieu des grands sapins, on est tout étonné de rencontrer, à 2400 mètres d'altitude, les restes d'un château fort, de construction géorgienne, qui commandait la route des montagnes entre Akhaltzîkh et Koutaïs.

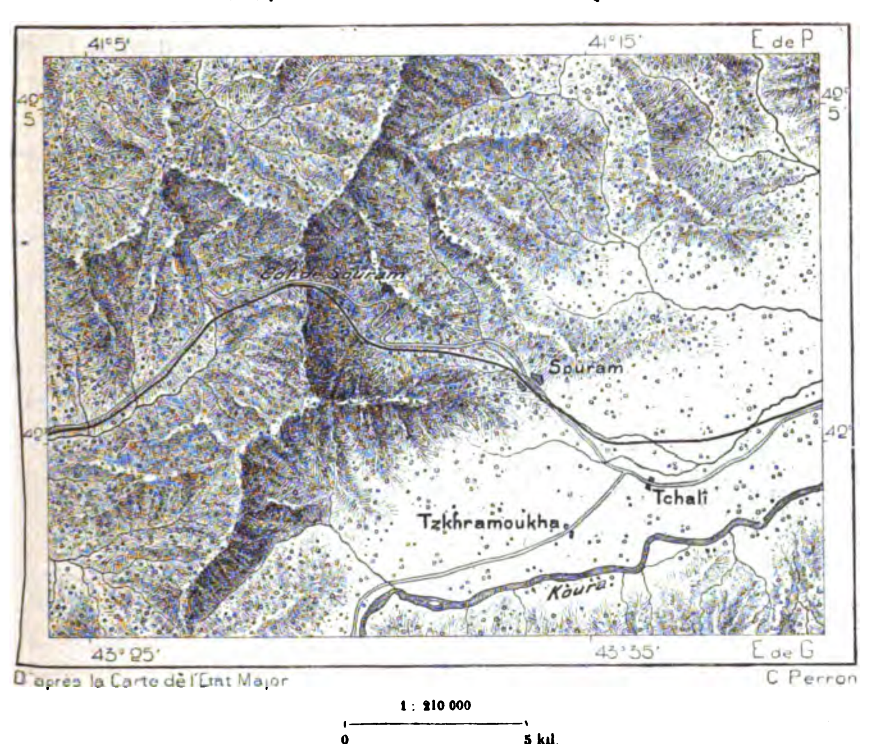
Souram est bien connue des voyageurs : située à la base orientale des rampes de la route et du chemin de fer de Poti à Tiflis, elle est un lieu d'arrêt obligé; faible bourgade, mais fort commerçante, elle rappelle par son aspect les grands villages de la Russie. Au-dessus des maisons, sur un roc isolé, se dresse un château fort qu'un seigneur voulut rendre imprenable, dit une légende, peut-être trop réelle, en posant la première pierre sur le fils unique d'une veuve; des ballades populaires qui se chantent dans les veillées racontent l'entretien de la mère et du

[1] K. Koch, *Wanderungen im Oriente.*



fils[1]. Souram est à l'extrémité occidentale de la plaine de Kartalie, ancien lac dont les eaux sont remplacées par un sol d'une exubérante fécondité. Le chemin de fer qui traverse la montagne de Souram peut être considéré comme une voie provisoire, car, pour éviter le percement d'un souterrain fort coûteux, les ingénieurs ont dû établir des rampes de 5 centimètres par mètre, que gravissent difficilement les trains, attelés de deux locomotives d'une construction particulière. Il est probable qu'on donnera suite au

N° 47. — COL DE SOURAM ET MONTAGNES MESQUES.




1 : 210 000

0 5 kil.

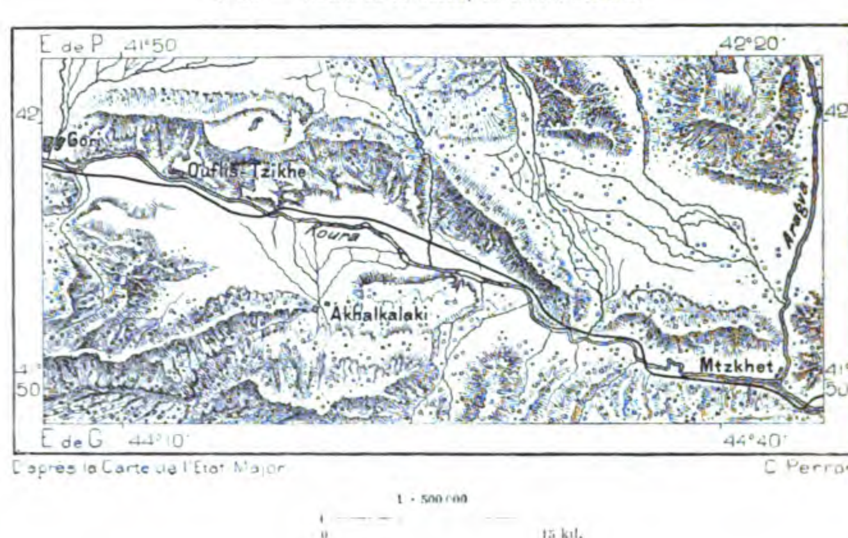
projet de détourner le chemin de fer vers le sud, pour lui faire traverser la chaîne en tunnel dans le voisinage de Bordjom[2]. Les montagnes Mesques, jadis boisées, sont maintenant dépouillées de leur verdure en maints endroits, et le vent d'est, qui descend de ces pentes vers la vallée de Koutaïs, en est devenu d'autant plus âpre et desséchant.

Gori, le chef-lieu de la contrée et centre ethnologique de la Grousie, occupe à peu près exactement le milieu de l'ancien bassin lacustre, non loin du confluent de la Koura, de la Lakhva et de la Medjouda, ces deux

[1] Von Haxthausen, *Transkaukasia*; — Max von Thielmann, ouvrage cité.
[2] Fabritius, *Russische Revue*, 1876, n° 11.

dernières descendues du pays des Osses. A la base d'une butte isolée, que couronne une antique citadelle, Gori est admirablement située pour devenir un jour le jardin de Tiflis, grâce aux eaux courantes qui pourraient servir à l'irrigation du sol. Mais les habitants du pays n'ont pas encore su tirer parti de leur terre fertile et de leur excellent climat; toutefois ils expédient à Tiflis beaucoup de vins, qui servent au coupage des liqueurs plus fortes du Kakhet; leur froment est le meilleur de la Transcaucasie. A l'est de Gori se prolonge un escarpement de roches de molasse tertiaire, brusquement coupées au-dessus de la Koura, mais s'abaissant en pentes douces vers le nord, où elles sont recouvertes de débris. C'est au

N° 48. — VALLÉE DE LA KOURA, DE GORI A MTZKHET.




1 : 500 000

0 15 kil.

sommet d'une de ces roches, à 8 kilomètres de Gori, que se trouve la ville des troglodytes, Ouflis-tzikhe (Ouplos-tzikha), non moins curieuse que le couvent de Vardzia et beaucoup plus fréquemment visitée, à cause du voisinage de Tiflis et du chemin de fer. Haute de 200 mètres environ, la roche d'Ouflis-tzikhe se compose de couches d'inégale dureté, taillées, sculptées, évidées de la base au sommet, de manière à présenter l'aspect d'un amas pyramidal de constructions; il ne resterait qu'à enlever une légère enveloppe de pierre pour que la ville apparût avec ses tours et ses coupoles[1]. Il est probable que des troglodytes barbares furent les premiers habitants des grottes d'Ouflis, mais les hommes qui leur succédèrent dans les cavernes connaissaient le luxe et les arts, et l'on trouve dans les salles

[1] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase.*

souterraines de l'ancienne ville des restes d'architecture grecque, romaine, arabe, byzantine.

Mtzkhet ou Mtzkheta, bâtie à l'issue du défilé par lequel s'écoula l'ancien lac de la Kartalie, n'est plus de nos jours qu'un village sans importance; mais elle fut au quatrième et au cinquième siècle la résidence des rois de la Géorgie. Elle occupe en effet une position maîtresse au centre de la Transcaucasie, puisque la route des Portes de Darial, qui remonte l'Aragva, vient se rencontrer à Mtzkhet avec celle de la mer Noire à la Caspienne, par les vallées du Rion et de la Koura. Détruite, la capitale devait renaître sur l'emplacement de Mtzkhet, ou dans le voisinage, et c'est en effet à 22 kilomètres seulement que s'élève la métropole de la Géorgie et de toutes les provinces du Caucase; elle se déplaça vers le sud pour s'éloigner un peu plus des Osses, fort dangereux voisins[1], il y a un millier d'années. Les piles d'un pont jeté sur la Koura, en 1841, reposeraient, dit-on, sur des fondations romaines, datant de l'époque où Pompée poursuivait Mithridate. Mais le bourg possède de plus remarquables restes de son passé, la cathédrale que le roi Mirian fonda en 328, et qui fut souvent restaurée et même rebâtie depuis cette époque : elle fut longtemps le « Saint-Denis » des rois de Géorgie et des grands dignitaires du royaume. Une autre église de Mtzkhet date aussi du quatrième siècle. Un haut kourgan des environs a été récemment fouillé.

Tiflis, capitale de la Caucasie et la plus grande cité de l'Asie russe, n'était, jusqu'au cinquième siècle de l'ère vulgaire, qu'un groupe de maisons bâties au bord de la Koura, qui se glisse dans une cluse de rochers, ne laissant au lit fluvial qu'une vingtaine de mètres de largeur. Nul endroit de la vallée n'était plus favorable pour la construction d'un pont fortifié sur la Koura, mais là était le seul avantage de Tiflis; le village ne pouvait grandir qu'en héritant du rang de centre politique et en devenant le point de convergence des routes de la Transcaucasie.

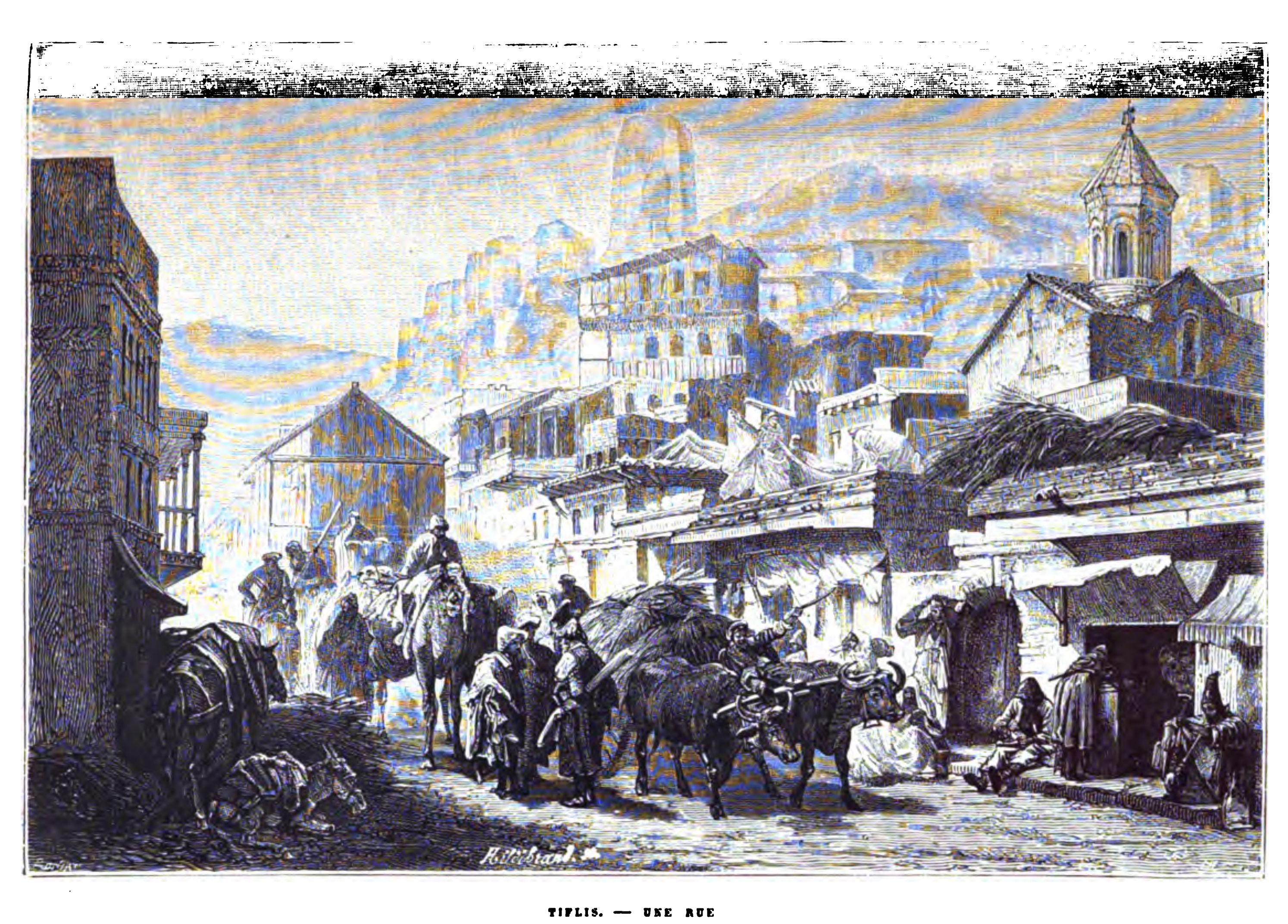
Le nom géorgien de Tiflis, Tphilis ou Tphilis-Kałaki, signifie « Ville chaude » et provient sans aucun doute d'eaux sulfureuses thermales à 45 degrés, qui jaillissent près de la Koura, dans la fissure du Tsavkissi, au contact du porphyre et des schistes. On pourrait aussi lui attribuer ce nom « Ville chaude » pour la chaleur vraiment accablante que les roches nues

[1] Pfaff, *Mémoire sur les Osses* (en russe); — N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880.

des hauteurs environnantes répercutent en été sur le bassin, de 367 mètres d'altitude, dans lequel la ville s'est enfermée : de toutes parts on ne voit autour de Tiflis que des pentes de collines ou de montagnes schisteuses, jaunes ou grises, et dépouillées des forêts qui les couvraient autrefois; même la terre végétale, emportée par les vents et les pluies, a disparu de la plupart des escarpements. Depuis que les Russes sont devenus les maîtres du pays, ils se sont bien occupés de reboiser les environs de Tiflis; mais ils n'ont pu le faire que dans les ravins, dans les bas-fonds et les îles qu'arrose la Koura, et les masses grisâtres des promontoires, de quatre à cinq cents mètres plus élevés que la cité, arrêtent partout la vue. Au-dessus du quartier qui fut l'ancienne ville géorgienne, des remparts, des bastions, des tours croulantes interrompent la régularité monotone de l'horizon, tandis que, sur les deux bords de la fuyante Koura, les trois ponts, les galeries suspendues sur l'eau, les maisons basses aux toits peints de diverses couleurs, les églises aux clochers se terminant par des pyramides à huit faces, forment un tableau pittoresque. Cependant la physionomie de ce Tiflis asiatique reste sombre : la nuance grise des briques et des boiseries contribue à laisser une impression pénible dans l'esprit du voyageur[1]. Encore près de la moitié des maisons, lors du recensement de 1874, étaient recouvertes en terre, ce qui leur donnait l'apparence de huttes, et les faisait contraster d'une manière bizarre avec les grands édifices voisins[2]. Au nord-ouest de la vieille cité se prolongent les rues régulières de la nouvelle, bordées de lourds édifices, églises, casernes, palais, dans le style russe d'outre-Caucase; un large boulevard, que parcourt la foule après le coucher du soleil, offre par ses magasins tout le luxe d'une grande ville d'Europe. Plus au nord, principalement sur la rive gauche de la Koura, la ville s'agrandit incessamment autour de la gare du chemin de fer de Poti. Tiflis se développe de plus en plus du côté du nord, dans la direction de Mtzkhet, afin de trouver dans la plaine élargie l'air et la lumière qui lui font défaut.

Par la diversité d'origine de ses populations, Tiflis est la digne capitale des régions du Caucase. Quoique dans les limites ethnographiques de la Géorgie, elle n'est point une cité spécialement géorgienne; en 1803, sur 2700 maisons, quatre seulement appartenaient à des Géorgiens[3]. Les Arméniens sont les habitants de Tiflis les plus nombreux, mais ils ne forment pas le tiers des résidents, et ni les Grousiens, ni les Russes n'en font

[1] Veñoukov, *Notes manuscrites*.
[2] N. von Seidlitz, *Russische Revue*, 1880, n° 2.
[3] Vladikin, *Guide au Caucase* (en russe).



TIFLIS. — UNE RUE

Dessin de E. Ronjat, d'après un tableau de Th. Horschelt, photographie de M. Hanfstængl.



le cinquième[1] : encore faut-il compter parmi les Grousiens les portefaix et les porteurs d'eau imères et mingréliens, les « Auvergnats » de Tiflis, suivant à pied le maigre cheval qui porte leurs outres ruisselantes. Un très grand nombre des gens de Tiflis sont des immigrants non mariés, qui ne séjournent dans la ville que pour un temps; en moyenne, la population citadine se compose d'hommes pour les deux tiers[2] : ce qui explique en partie la corruption morale signalée par tous les voyageurs. Toute cette foule sans famille emplit les rues, surtout dans le voisinage des bazars, où se pressent les marchands de toute race et de tout costume, se groupant suivant la nature des objets, armes, coupes, tapis, soieries, étoffes anglaises ou russes, « articles de Paris ». Les Arméniens, joailliers très habiles, fabriquent diverses espèces de bijoux d'un style original. Le bazar principal est le véritable centre de Tiflis, sinon au point de vue géométrique, du moins pour le mouvement des affaires. Les bains de Tiflis sont un autre centre, celui de la vie sociale pour les dames russes, arméniennes, géorgiennes : c'est là qu'elles vaquent aux soins de leur toilette, se peignent et se teignent les cheveux. La cité n'a point de monuments remarquables; mais elle possède un riche musée d'histoire naturelle, et dans le palais du gouverneur se voit un beau plan en relief de la chaîne du Caucase. Parmi les nombreuses compagnies savantes constituées à Tiflis, la Société de Géographie, qui se rattache à celle de Saint-Pétersbourg, a publié des documents et des mémoires très précieux sur la géographie et l'ethnographie du Caucase. La Société médicale de Tiflis édite aussi des publications utiles. Une autre Société a pour mission de recueillir les vieux manuscrits des langues transcaucasiennes.

Étouffant dans l'espèce de chaudière où la ville s'est bâtie, les habitants saisissent toutes les occasions d'aller respirer l'air pur et se pressent dans les jardins et les parcs des alentours. Des milliers de promeneurs se rencontrent le soir dans les allées du jardin botanique, à l'ouest de l'ancienne forteresse, dans la partie haute du ravin des sources chaudes, et dans le beau jardin du centre de la ville, dont les promenades, ombragées d'acacias

[1] Population de Tiflis en 1876, recensée par nationalités :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Arméniens | 37 308 | Polonais | 1 592 |
| Géorgiens de toute provenance | 21 623 | Juifs | 1 145 |
| Russes | 19 574 | Grecs | 388 |
| Allemands | 2 005 | Osses | 293 |
| Tartares et Turcs | 2 310 | Français | 267 |
| Persans | 1 692 | Autres et non classés | 1 354 |

Population des pensionnats, des casernes, des hôpitaux et des prisons. 14 475

[2] Hommes, 66 147; Femmes, 37 877.

à fleurs blanches, descendent vers la Koura. Pendant la saison des chaleurs, les fonctionnaires et les riches marchands, précédés par les hôteliers et les fournisseurs, se portent en foule vers les villas et les auberges des montagnes voisines. Le principal « sanatorium » des environs de Tiflis est

N° 49. — TIFLIS.




1 : 50000
0 1 kil.
C. Perron.

la ville de Kodjor, dont les maisons sont éparses, à une altitude de 1320 à 1500 mètres, sur les pentes d'une montagne qui domine à l'ouest le bassin de Tiflis, et où les rois de Géorgie avaient aussi leur résidence d'été : il y subsiste des restes des anciennes forêts. Manglis, Béliy-kloutch ou « Blanche Fontaine » et d'autres villages de plaisance plus éloignés, au cœur des montagnes Trialètes, sont encore revêtues de grands bois. De nombreuses carrières d'albâtre y fournissent le gypse dont Tiflis a besoin

pour ses constructions[1]. Plus au sud, des volcans percés de cratères, fissurés de crevasses, ont épanché des coulées de laves qui se montrent comme d'énormes gradins au-dessus des fertiles campagnes du Somkhet, arrosées par un affluent de la Koura. Cette contrée fut longtemps le domaine des Orbeliani, famille princière d'origine chinoise, qui s'établit en conquérante dans le pays il y a vingt-trois siècles, suivie d'Orientaux de diverses races[2], et qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. Diverses ruines du Somkhet témoignent de l'ancien pouvoir des Orbeliani.

En suivant, au sud-est de Tiflis, la grande route qui descend la vallée, à la base des montagnes qui s'élèvent au midi, on traverse successivement diverses rivières, fort dangereuses en temps de crues, mais dont les bords verdoyants forment autant d'oasis entre les terrains arides. Sur une de ces rivières, utilisée dans les vergers d'Annenfeld, se dresse la célèbre colonne de Chamkhor, déjà mentionnée par Aboul-feda au treizième siècle. De fort belles proportions, avec piédestal, soubassement, frise, chapiteau et colonnette terminale, le minaret a plus de 55 mètres de hauteur, mais il est fort dégradé et penche déjà; l'inscription coufique de la frise est tout à fait illisible. Ce monument, qui domine comme un phare les ruines environnantes, les campagnes et la steppe, date probablement du neuvième siècle[3]. Le bassin du Chamkhor, dont les eaux arrosent le village de ce nom, est le plus important de la Caucasie pour la richesse minière. C'est là, dans un cirque de montagnes porphyriques, à 1500 mètres au-dessus du niveau de la mer, que se trouve l'usine de Kedabek pour le traitement du minerai de cuivre retiré des mines du voisinage. Cet établissement industriel, acheté en 1863 par des ingénieurs allemands, emploie toujours plus de mille ouvriers, Perses, Arméniens, Tartares, Grecs, et traite en moyenne de huit à dix mille tonnes de minerai, dont la teneur est d'environ 6 pour 100[4], et dont les produits sont achetés en partie par le gouvernement pour le service de l'artillerie. L'usine possède tout un réseau de chemins de fer et 14 000 hectares de prairies et de forêts parfaitement aménagées; un des puits de mine a déjà 600 mètres de profondeur[5]. Des gisements d'alun, non moins riches que ceux de la Tolfa, près de Civitá Vecchia, et comprenant une superficie de plus de 30 kilomètres carrés, se trouvent aussi près

[1] N. von Seidlitz, *Russische Revue*, 1880, n° 2.

[2] Saint-Martin, *Description de l'Arménie;* — Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase.*

[3] K. Koch, *Wanderungen im Oriente;* — Dubois de Montpéreux, ouvrage cité.

[4] Production de l'usine de Kedabek en cuivre pur, en 1877 : 807 950 kilogrammes. Valeur, 530 000 roubles.

[5] N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880.

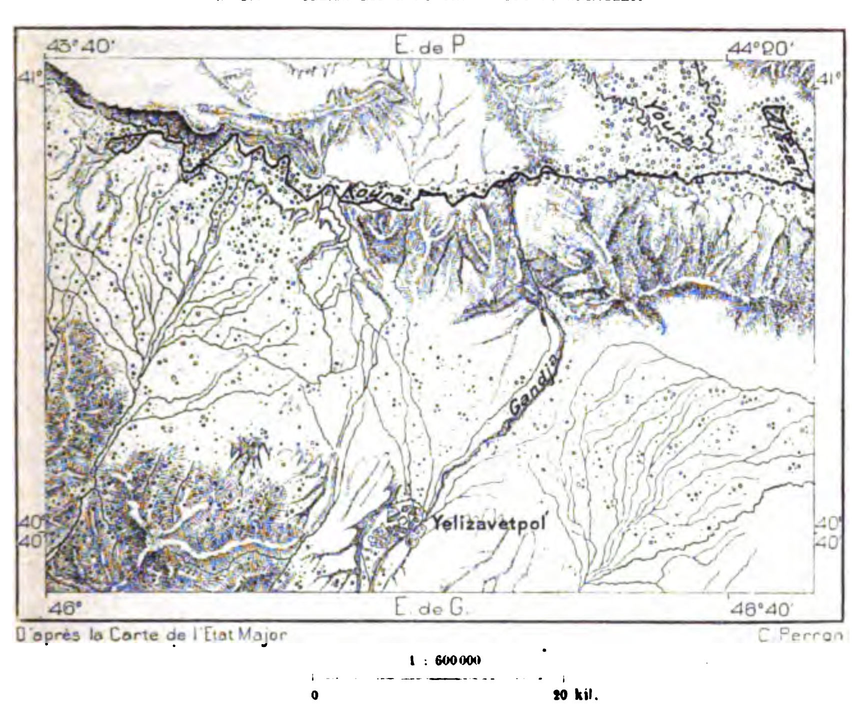
de Soglïk, dans le bassin du Chamkhor[1]; ils étaient utilisés dès l'époque romaine, ainsi que le prouvent divers débris trouvés dans les mines[2]. Le fer, le cobalt sont également exploités dans cette région du district de Yelizavetpol.

A plus de 200 kilomètres au sud-est de Tiflis, l'ancienne ville de Gandja, jadis capitale du khanat de même nom, désignée maintenant par les Russes sous le nom de Yelizavetpol, est le chef-lieu de l'un des gouvernements de la Transcaucasie. Elle existait dès le onzième siècle, mais à la distance de quelques kilomètres; on en voit encore les ruines, attribuées, par une légende sans valeur, à une cité qu'aurait bâtie Alexandre le Grand[3], — qui ne visita jamais le bassin de la Koura. D'ailleurs, c'est non loin de là, au sud-est, dans les campagnes qu'arrose le Terter avant de s'unir à la Koura, que se trouvait l'ancienne capitale du royaume d'Agvanie ou Albanie, Partav, dont l'emplacement est indiqué maintenant par le village de Barda ou Berdaya[4]; cette ville fut ruinée dans la première moitié du dixième siècle par des aventuriers « russiques », « peuple sauvage et bizarre », nous disent les auteurs arabes, qui vint du nord par la Caspienne[5]. Le pays fut certainement beaucoup plus habité jadis, à en juger par tous les vestiges d'habitations; une route fréquentée, remontant à l'ouest la vallée du Terter, vers le plateau du Goktchaï, rattachait par un collier de villes et de villages la basse Koura au bassin du haut Araxe. La ville même de Yelizavetpol, construite à la fin du seizième siècle sur l'emplacement actuel, fut considérable, et l'on y voit les restes de nombreux édifices démolis et la belle mosquée persane bâtie par Chah-Abbas : la plupart des maisons, presque toutes sans fenêtres, sont formées d'une argile pétrie, qui se conserve indéfiniment, grâce à la sécheresse du climat, mais qui contribue, avec les ruines, à donner à la ville un aspect de vétusté. De beaux arbres, surtout des platanes, ombragent les demeures; la ville est un grand jardin de vingt kilomètres de tour; cependant elle est très insalubre et les employés émigrent tous en été vers les montagnes boisées du sud, à Helenendorf, à Hadji-kend, et sur les bords du pittoresque « lac Bleu » (Gök-göl). Yelizavetpol se distingue même tristement par une espèce de lèpre connue sous la dénomination locale de *godovik* ou de « lèpre d'un an », parce qu'elle dure environ une année, sans céder à aucun remède :

[1] G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus.*
[2] Production des alunières de Soglïk en 1878 : 128 000 kilogrammes.
[3] Gamba. *Voyage dans la Russie méridionale*, tome II.
[4] Protzenko, *Kavkazskiy Kalendar'*, 1880.
[5] Kunik : — Moses Kagankavatzi ; — Dorn : — d'Ohsson, *Peuples du Caucase.*

on croit que cette affection de la peau, laissant après elle de hideuses cicatrices, a quelque analogie avec le « bouton d'Alep ». Peut-être faudrait-il attribuer cette maladie spéciale aux vingt-deux cimetières qui avoisinent la ville, confinant aux jardins et mêlant leurs détritus aux eaux d'irrigation[1], dérivées de la rivière Gandja. Se ramifiant en des centaines de jardins, ces eaux n'atteignent pas toujours la Koura. Les Tartares de Yelizavetpol, presque tous agriculteurs ou jardiniers, les colons souabes de Helenendorf, venus en 1816, et les « Lutteurs par l'Esprit » qui peuplent

N° 50. — YELIZAVETPOL ET SES CAMPAGNES ARROSÉES.




plusieurs villages des environs, ont donné une grande réputation aux fruits et aux légumes de la contrée; ils obtiennent les meilleures cerises de la Transcaucasie. Dans leurs champs, ils s'occupent surtout de la production du tabac et du coton; ils plantent des mûriers, élèvent le ver à soie, construisent des charrettes sur le modèle des véhicules importés de Souabe, et possèdent quelques filatures et fabriques d'étoffes. Les Arméniens, à peine inférieurs aux Tartares dans la population de la cité, servent d'intermédiaires au commerce.

Choucha, la plus grande ville du gouvernement de Yelizavetpol, est éga-

[1] Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase*

lement peuplée d'Arméniens et de Tartares qui se divisent le travail et se distinguent les uns des autres par des mœurs différentes. Bâtie, à plus de 1050 mètres d'altitude moyenne, sur une terrasse de mélaphyre dominant une haute vallée, mais elle-même entourée d'un amphithéâtre de montagnes, Choucha est l'une des cités de la Caucasie dont le climat est le plus rude. Elle n'a pas le même aspect que les villes de la plaine : ses rues sont larges et pavées de dalles, ses maisons ne sont pas bâties en briques ou en pisé, mais en pierres de taille, prises dans le rocher même sur lequel la ville est construite : des édifices fortifiés, des tours, des poternes donnent à Choucha l'apparence d'une ville européenne du moyen âge[1]. Les négociants arméniens, très actifs, associés à des maisons de commerce de Tiflis, de Moscou, de Marseille, s'occupent surtout du commerce de la soie et possèdent quelques filatures. Au nord de Choucha, le haras de Djanyatagh a été fondé pour la conservation de la race chevaline du Karabagh, un peu déchue depuis le siècle dernier. Quant aux mines de cuivre des montagnes situées à l'occident, elles ne donnent qu'un faible profit.

De l'autre côté du bassin de la Koura, Teław, capitale du Kakhet, ville qui fut au onzième siècle la résidence d'un « roi des rois », n'est plus même aujourd'hui chef-lieu de gouvernement; elle est restée longtemps un simple village, fort pittoresque d'ailleurs, grâce à ses forteresses en ruines qui, du haut d'un rocher, dominent la vallée de l'Ałazań. Elle croît en importance, comme l'un des marchés les plus fréquentés pour le commerce des vins, mais elle a le grand désavantage de se trouver dans une sorte d'impasse, ne communiquant que difficilement avec Tiflis par le col de Gombori, dont la route carrossable n'est pas encore terminée, et condamnée à rester pendant une longue période sans chemin de fer qui la rattache au réseau transcaucasien. Signakh, située, comme Teław, à peu près à 800 mètres d'altitude, sur une hauteur qui commande au sud la vallée de l'Ałazań, commença également par être une forteresse et un « lieu de refuge », — car telle est la signification de son nom tartare, — mais elle est devenue peu à peu cité commerçante, et les Arméniens, attirés dans la ville par le trafic des vins, en sont maintenant la population prépondérante. De l'autre côté de la vallée, à la base méridionale de la grande crête caucasienne, d'autres villes, aux campagnes bien arrosées, servirent de places de défense contre les incursions des Lezghiens : telles, Ḃełokanî et Zakatałî, cité moins importante que son faubourg méridional, Talî, entourée de jar-

[1] Verechtchaghine, *Tour du monde*, 1869.

dins. Noukha, bâtie dans une position analogue au pied du Grand-Caucase, était un simple village au milieu du dix-huitième siècle : une puissante forteresse qu'y construisit en 1765 le khan tartare Housseïn, et qui renferme un palais en style persan d'une singulière élégance, servit de centre

N° 51. — BASSIN DE TELAV.




1 : 500 000

0 — 20 — 40 kil.

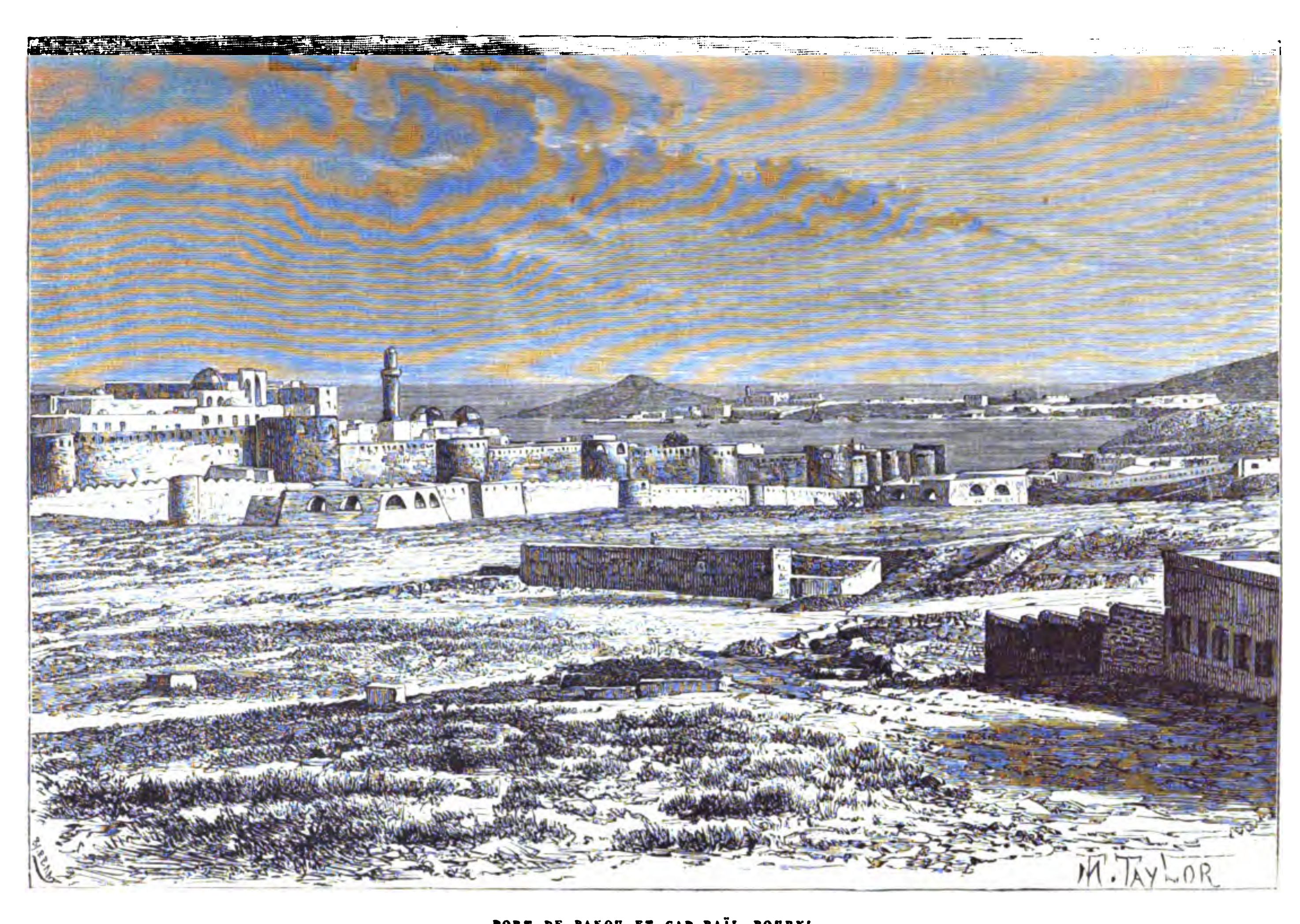
aux divers quartiers de la ville, dont les faubourgs s'étendent au loin, le long des canaux d'irrigation, tout entourés de bosquets auxquels d'innombrables rossignols donnent une voix. Noukha est peuplée surtout de musulmans sunnites, qui s'occupent principalement de l'élève des vers à soie et de la fabrication des soieries. Elle est le centre de commerce le plus impor-

tant pour l'exportation des soies grèges; une compagnie séricicole y possédait vingt-huit villages à l'époque du servage des paysans[1]. Depuis que la maladie des vers à soie a fait tant de ravages dans les magnaneries de l'Europe occidentale, Noukha est visitée chaque année par des centaines de négociants français et italiens qui viennent s'y procurer de la graine.

Chamakhi, la Chemakha des Russes et le chef-lieu de l'ancienne province de Chirvan, fut autrefois la plus grande cité de la Transcaucasie, et l'on dit qu'au dix-septième siècle elle n'avait pas moins de cent mille habitants dans ses murs; mais elle eut fréquemment à souffrir des tremblements du sol, et plus encore des violences de l'homme. Pierre le Grand, puis Nadir-Chah la dévastèrent. Privée de son rang de capitale de gouvernement au profit de Bakou, elle est néanmoins restée la ville la plus populeuse de la province. De même que sa voisine Lagitch, située au nord-ouest, dans une vallée qui prend son origine au Baba-dagh, Chemakha s'enrichit par l'industrie manufacturière. Les femmes tartares y préparent la laine, la teignent et en tissent de fort beaux tapis copiés sur des modèles persans. A certains égards, ces œuvres de patience et de goût l'emportent sur les œuvres similaires de l'industrie française, tant pour la beauté du dessin que pour la richesse des couleurs et le bas prix: « ce sont les meilleurs et les plus durables de toute l'Asie[2]. » Les grenades sans pepins, que l'on récolte dans les jardins de Chemakha, sont renommées en Orient[3].

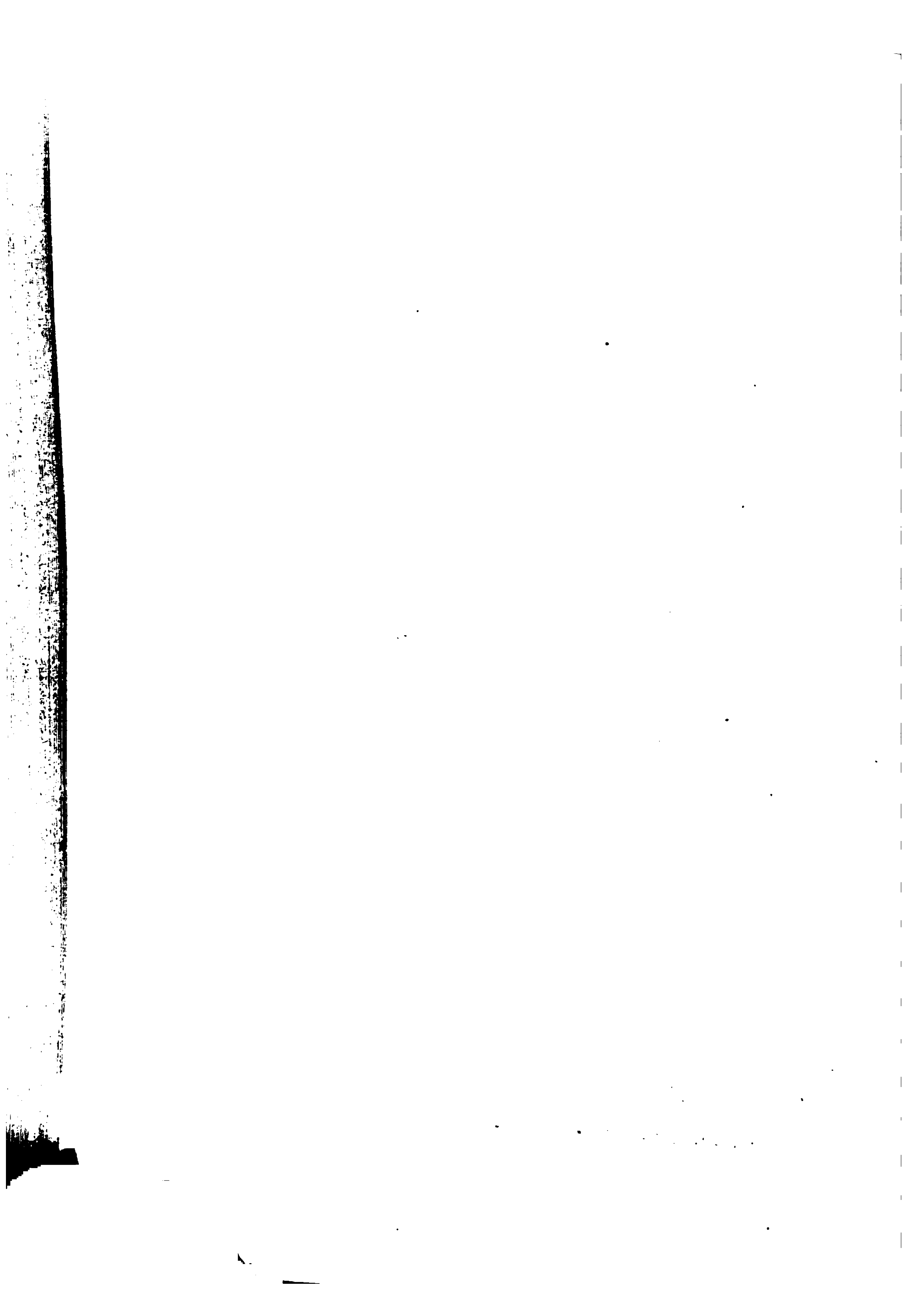
Bakou, le chef-lieu actuel de la province orientale de la Transcaucasie, est d'apparence tout à fait asiatique. Ses maisons basses à toits plats, ses hauts minarets, le château des khans qui la domine, les collines jaunâtres qui l'entourent, les eaux bleues de la baie, en font un type parmi les cités de l'Orient. Une vieille tour isolée, en forme de cône tronqué, se dresse au bord de la mer : c'est la « tour de la Jeune-Fille », qui fut élevée probablement pour le service de guet et que l'on a de nos jours transformée en phare. Avec la porte d'entrée du château, décorée d'admirables arabesques, cette tour est le seul monument curieux de Bakou. La ville, malpropre, irrégulière, poudreuse, n'était pas même éclairée la nuit en 1878 : on ne voyait pas une lanterne dans la cité du naphte. Les grands personnages se faisaient accompagner le soir par des Cosaques portant des torches[4]. Bakou n'a d'importance que pour le commerce, comme port de toute la Transcaucasie sur la Caspienne : cinquante navires au moins, presque

[1] Kolenati, *Bereisung Hoch-Armeniens und Elisavetpol.*
[2] K. Koch, *Wanderungen im Oriente.*
[3] Reineggs, Klaproth, etc.
[4] *Vestnik Yevropi*, 1879



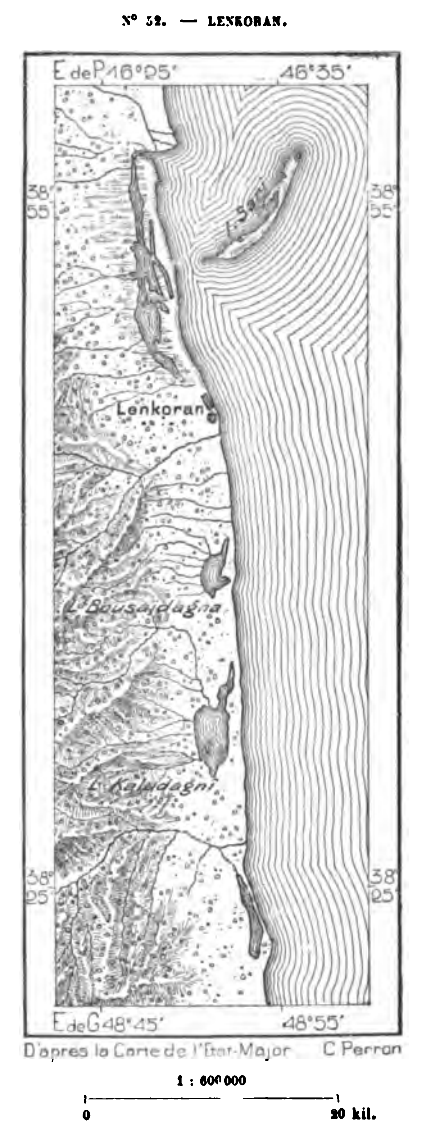

PORT DE BAKOU ET CAP BAÏL BOURNI

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Seidlitz.



tous montés par des équipages tartares, se balancent toujours sur les eaux de sa profonde rade, parfaitement abritée par l'hémicycle des collines environnantes, par des îlots et des bancs sous-marins; les bâtiments peuvent jeter l'ancre par six mètres de fond, à quelques brasses de la plage. Privilégié parmi les ports de la Caspienne, Bakou pourrait facilement devenir un point d'attache important pour les échanges avec la Perse et, par Astrakhan, avec le bassin de la Volga et toute la Russie. Quoique Bakou attende encore les chemins de fer qui doivent la mettre en communication avec Stavropol par le bord de la Caspienne, et avec Tiflis par la vallée de la Koura, son port est, après Astrakhan, le plus actif de toute la mer intérieure[1]. Mais l'industrie de Bakou est presque nulle : le travail des usines pour la purification du pétrole et la préparation des bitumes se fait dans le voisinage des « sources de feu », à Bałakhani et à Machtagi. Les pêcheurs de Bakou se livrent à la chasse du phoque.

N° 52. — LENKORAN.



D'après la Carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 600 000

0 — 20 kil.

Salyanî ou Salyan, le chef-lieu du delta de la Koura, et située non loin du lieu de bifurcation du fleuve, a la grande importance que lui donnent ses pêcheries et la fécondité de ses jardins. Officiellement simple *m'estetchko* ou village, ce n'est pas moins une véritable ville, la seule de la Transcaucasie côtière au sud de Bakou. Sur les confins de la Perse, Lenkoran ou Lenkoroud, bourg maritime du territoire russe, n'a point les avantages de Bakou. Son nom, d'origine tartare, a le sens de « lieu d'ancrage » ; cependant les bâtiments au mouillage sont très exposés aux vents et à la vague et doivent s'arrêter à plus de 3 kilomètres

[1] Mouvement du port de Bakou en 1877 :

Commerce extérieur (avec la Perse) : 654 navires, jaugeant 100 200 tonnes; 1818 navires de cabotage.
Importation . . . . . . . 879 060 roubles. | Exportation. . . . . . . 1 279 620 roubles.

de la côte. Le séjour de Lenkoran est redouté, à cause des marigots qui bordent le rivage et auxquels on donne le nom de *Mourd-ab* ou d' « Eau morte ». Une atmosphère de fièvre règne sur la contrée. Les chasseurs prennent au filet dans ces marécages des multitudes de canards et d'autres oiseaux aquatiques. La culture du riz de l'Inde, introduite dans ces terres humides, a fait immigrer avec elle toute une flore indoue, des plus intéressantes pour le botaniste[1].

Au sud de Lenkoran, le petit port d'Astara, situé sur une langue de sable, à l'embouchure de la rivière de son nom, n'a guère plus d'avantages que Lenkoran pour le climat et pour la facilité des abords; mais c'est là que se trouve la douane de sortie de l'empire russe : le territoire persan commence de l'autre côté de la rivière. Astara importe surtout des fruits secs, des noix de galle, du coton brut, denrées en échange desquelles la Perse reçoit des cotonnades, des objets en fer et en cuivre et des samovars. Le commerce annuel d'Astara est de près d'un million de roubles[2].

## VII

### ARMÉNIE RUSSE

#### ARARAT, ALAGÖZ, PLATEAU DU LAC GOK-TCHAÏ ET BASSIN DE L'ARAXE

Le bassin de l'Araxe présente dans son ensemble une grande unité géographique : c'est une large zone se développant en demi-cercle au nord du plateau d'Iran, et tournant sa convexité vers le sud : de grandes montagnes et de puissants contreforts limitent cette zone de toutes parts, si ce n'est dans le voisinage de la Caspienne, où s'étendent des plaines d'alluvions apportées par l'Araxe et par la Koura. Ni l'un ni l'autre des fleuves jumeaux n'arrose de contrées formant un seul domaine ethnologique. Sur

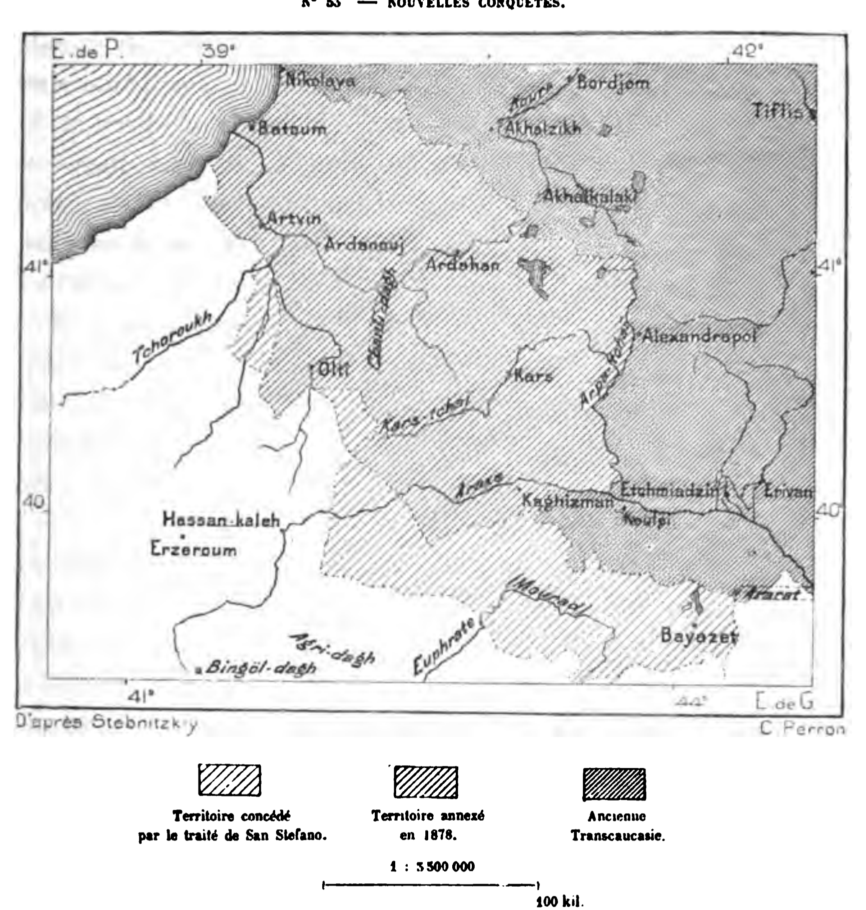
[1] N. von Seidlitz, *Russische Revue*, 1879.

[2] Villes du bassin de la Koura et de la Transcaucasie orientale, ayant plus de 5000 habitants en 1874 :

| Ville | Habitants |
|---|---|
| **NOUVELLES CONQUÊTES.** | |
| Ardahan | 5 000 hab. |
| **GOUVERNEMENT DE TIFLIS.** | |
| Tiflis | 104 750 hab. |
| Akhaltzikh | 13 250 » |
| Signakh | 9 250 » |
| Telav | 7 025 » |
| Gori | 5 000 » |
| **GOUVERNEMENT DE BAKOU.** | |
| Bakou | 14 575 hab. |
| Salyanî | 9 050 hab. |
| Machtagi | 5 075 » |
| **GOUVERNEMENT DE YELIZAVETPOL.** | |
| Choucha | 24 550 hab. |
| Noukha | 20 900 » |
| Yelizavetpol | 18 500 » |
| **CERCLE DE ZAKATALÎ.** | |
| Talî | 5 950 hab. |
| Bélokanî | 5 550 » |

les bords de la Koura se succèdent Arméniens, Géorgiens et Tartares ; dans la vallée de l'Araxe, les Arméniens, les Kourdes et encore des Tartares habitent à côté les uns des autres ; cependant ce sont évidemment les Arméniens qui ont la prépondérance, non seulement par la civilisation et l'influence, mais aussi par le nombre. Au point de vue politique, le bassin de l'Araxe est également divisé : la région des sources appartient à la Turquie,

N° 53 — NOUVELLES CONQUÊTES.




la rive droite de l'Araxe est territoire persan sur la plus grande partie du parcours fluvial ; mais la plus forte moitié du bassin est acquise à la Russie, et celle-ci possède les points stratégiques favorables pour descendre à la première occasion dans la vallée de l'Euphrate. Elle s'était même attribué les sources de ce fleuve et ses hauts affluents jusqu'en aval de Diadin ; mais l'influence anglaise a prévalu pour faire retirer à la Russie, au congrès de Berlin, ce que lui avait donné le traité de San Stefano. La fameuse montagne de l'Ararat, colosse de l'Anti-Caucase, et le couvent d'Etchmiadzin, capi-

tale religieuse des Arméniens et centre de leur nationalité, se trouvent sur le territoire russe.

Au nord des sources de l'Araxe, les monts dont le versant septentrional s'incline vers la mer Noire sont découpés, par des ravins et des vallées, en contreforts et en chaînons irréguliers, le Kiretchli-dagh, le Soghanli-dagh, le Tchildir-dagh, qui vont se confondre, au nord du bassin de Kars, dans le plateau des lacs, limité à l'est par les volcans d'Aboul et de Samsar. Ces chaînons entremêlés rendent les communications difficiles, de versant à à versant, mais ils n'atteignent pas une élévation comparable à celle des grands massifs du Caucase et de l'Anti-Caucase : la plus haute cime, le Kiził-dagh ou la « montagne Rouge », entre le bassin de Kars et le lac Tchaldîr, a seulement 3140 mètres de hauteur, et reste ainsi au-dessous de la limite idéale des neiges persistantes. Au sud de la région des sources de l'Araxe, la zone des montagnes est plus étroite, mais plus élevée : elle se réduit à une chaîne de partage se développant de l'ouest à l'est, entre la vallée de l'Araxe et la vallée parallèle de l'Euphrate ou Mourad; mais plusieurs des sommets, à cratères désormais éteints, qui s'alignent sur ce faîte volcanique, dépassent 3000 mètres. Le Perli-dagh, au milieu de la chaîne, et le Tchingił, à l'extrémité orientale, près du col qui mène de de la plaine d'Erivan à celle de Bayazed, ont l'un et l'autre près de 3250 mètres.

Plusieurs ruisseaux tributaires de l'Araxe indiquent par leur nom de Touzla-sou la nature de leurs eaux, jaillissant du sol après avoir traversé des bancs salins[1]. Au nord du Perli-dagh, dans une plaine d'assises tertiaires dominée par le cône trachytique de Tekelti-dagh, se trouve la montagne de Koulpi, l'une des plus énormes masses de sel gemme qui existent dans le monde; non loin de là, l'Araxe, non encore gonflé par l'Arpa-tchaï occidental, passe dans un étroit défilé entre deux parois de basalte. Les coteaux environnants, dépourvus de végétation, se composent d'argiles et de marnes diverses, rouges, bleues, vertes ou grises, qui donnent à la contrée un aspect bariolé des plus bizarres. La montagne salifère elle-même, formée d'assises multicolores, s'élève à l'est en pente fort douce, tandis qu'à l'ouest elle est coupée brusquement sur une longueur d'environ 2 kilomètres, et se termine par trois degrés à falaises abruptes, dont les parois montrent à découvert les masses de sel rayées de blanc, de rose ou de vert et séparées par des couches d'argile que d'innombrables cristaux de sélénite font briller au soleil. La plus haute strate saline, épaisse de

[1] K. Koch, *Wanderungen im Oriente.*

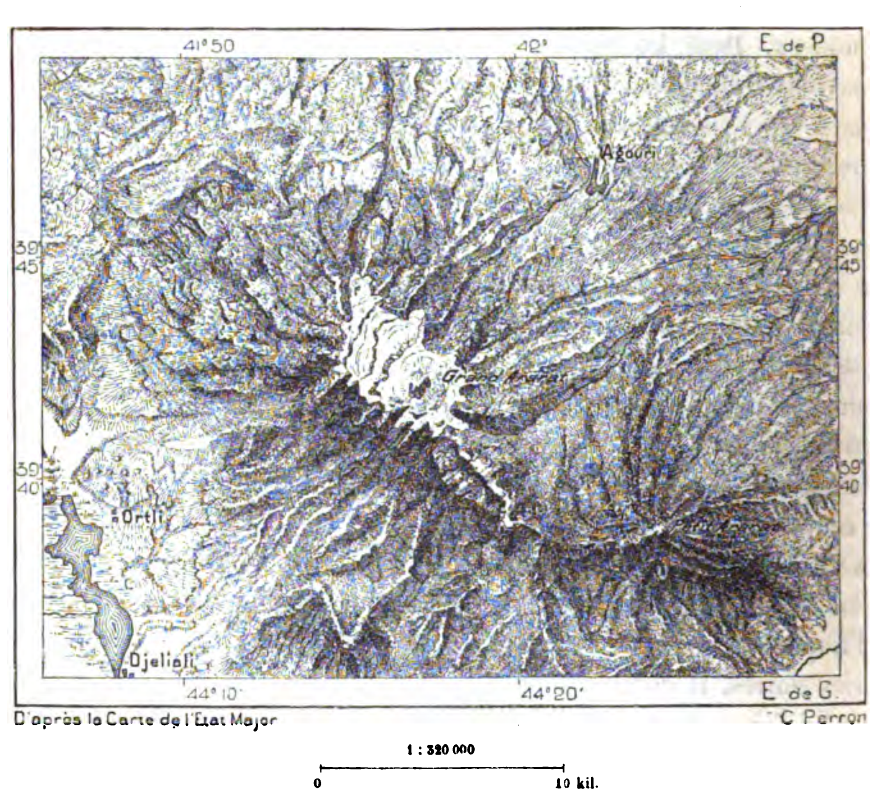
15 mètres en moyenne, n'a jamais été exploitée; la plus basse, en partie révélée par une érosion du sol, est également négligée par les carriers; ceux-ci s'attaquent seulement à la couche moyenne, dont l'épaisseur varie de 30 à 64 mètres : l'excavation qu'ils ont faite se prolonge à peine à 600 mètres sur le front de la falaise. La carrière de Koulpi est peut-être, en dehors de la Chine, la mine exploitée depuis le plus grand nombre de siècles. Les Arméniens racontent que Noé vint y prendre sa provision de sel et montrent même l'endroit où le patriarche commença son travail de mineur. Dans les parties abandonnées de la carrière, les ouvriers découvrent fréquemment des marteaux et des barres en pierre, datant de l'époque où l'on ne connaissait pas encore les métaux. Ces outils de mineurs, auxquels on attachait le manche au moyen de courroies, sont tous en diorite, roche qui n'a été trouvée dans aucune montagne de la contrée et que les sauniers devaient probablement se procurer par le commerce avec les pays lointains. Quoique les procédés d'exploitation se soient améliorés, ils sont encore barbares, et le manque de chemins faciles limite le marché de Koulpi aux gouvernements de Tiflis et d'Erivan. La production moyenne s'est élevée en quarante années, après 1836, de 4000 à 16300 tonnes[1].

Le massif de l'Ararat, « centre historique du plateau d'Arménie, » et pic central du faîte de plateaux et de hautes terres qui se prolonge à travers l'Ancien Monde, du cap de Bonne-Espérance au détroit de Bering[2], s'élève sur le prolongement oriental de la chaîne volcanique d'entre l'Araxe et l'Euphrate; mais de sa masse conique, blanche de neiges et rayée de scories noires, il domine de si haut les autres montagnes qu'elles semblent lui faire cortège comme à un maître, et que les collines et les plateaux accidentés s'étendent en plaines à sa base. Le nom même d'Ararat, probablement d'origine araméenne, est synonyme de hauteur par excellence, et la dénomination arménienne de Masis, qui est la vraie, puisque le mont s'élève sur le sol d'Arménie, présenterait également le sens de « Grand » ou de « Sublime[3] ». Les Turcs donnent à l'Ararat le nom d'Agri-dagh ou « mont Escarpé » (Arghi-dagh, mont de l'Arche), tandis que les Persans l'appellent Koh-i Nouh ou la « Montagne de Noé[4] ». Il était naturel que cette montagne superbe, isolée dans sa gloire, plus fière que les Olympes des Hellènes, fût considérée par les habitants de la vallée

[1] Gustav Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus.*
[2] Carl Ritter, *Erdkunde, Asien*, vol. X.
[3] Vivien de Saint-Martin, *Recherches sur les populations primitives du Caucase.*
[4] Carl Ritter, volume cité.

de l'Euphrate comme un sommet divin et qu'on en fit dans les mythes orientaux la cime sacrée d'où les hommes et les animaux descendirent pour peupler le monde. Les Arméniens montrent encore de loin l'endroit précis où s'arrêta l'arche de Noé, après avoir flotté à « quarante coudées au-dessus du sommet des plus hautes montagnes ». Des génies armés d'une épée flamboyante veillent sur le navire sacré, vert comme le gazon des pentes[1].


N° 54. — ARARAT.



D'après la Carte de l'État Major — C. Perron

1 : 320 000

0 — 10 kil.

Vu de Nakhitchevan, le Masis apparaît comme une seule masse conique se dressant au nord-ouest ; mais de Bayazed, au sud, et d'Erivan, au nord, on voit bien que le massif se compose de deux montagnes distinctes, alignées suivant la direction du Caucase. Le Grand-Ararat élève sa double pointe au nord-ouest ; le Petit-Ararat arrondit sa cime au sud-est, séparé du géant voisin par une dépression profonde[2]. L'ensemble des deux cimes

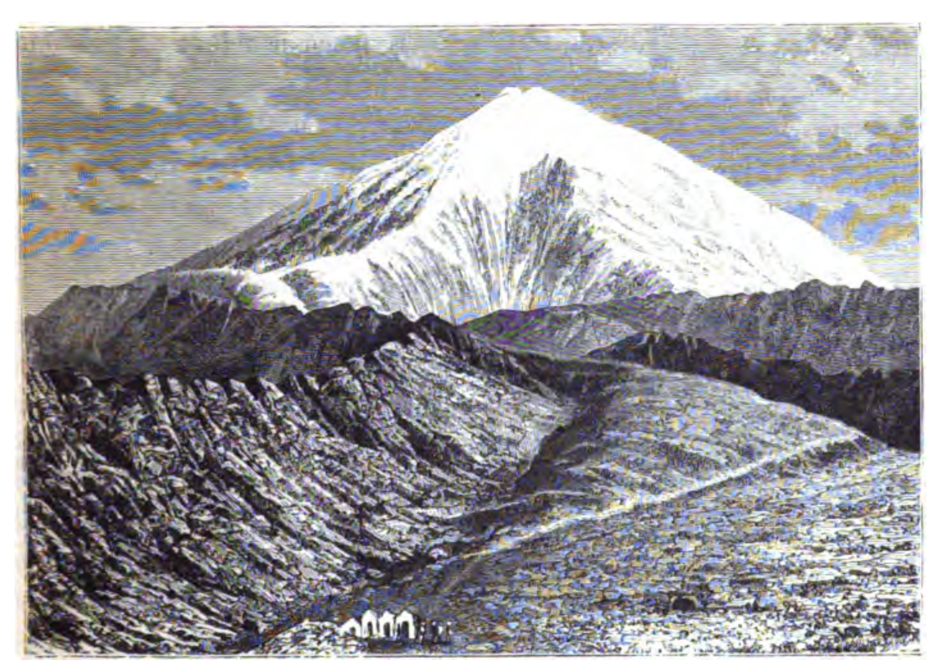


[1] James Creagh, *Armenians, Koords and Turks.*

[2] Altitudes de l'Araxe et des plaines voisines :

| | | |
|---|---|---|
| Grand-Ararat | 5160 | mètres. |
| Petit-Ararat | 3596 | » |
| Col intermédiaire, d'après Abich. | 2705 | » |
| Bayazed (citadelle) | 2043 | mètres. |
| Etchmiadzin | 865 | » |
| Erivan | 985 | » |

avec leurs contreforts occupe, entre les deux plaines de Bayazed et d'Erivan, une superficie d'environ 960 kilomètres carrés. Les pentes en sont presque partout assez douces, comme celles de l'Etna, mais çà et là des coulées de laves, et plus haut les neiges, presque toujours ramollies en été par la chaleur, rendent l'ascension très pénible aux voyageurs. Les Arméniens racontent même les prodiges qui avaient souvent arrêté des pâtres impies tentant de gravir la montagne, « la Mère du Monde », et les tentatives infructueuses de Tournefort et de Morier leur



MONT ARARAT, VU DU NORD-EST.
Dessin de Fr. Schrader, d'après Khodzko. — Gravure communiquée par le Club alpin.

donnaient gain de cause. Lorsque Parrot[1] eut définitivement escaladé le sommet du Masis en 1829, ils nièrent unanimement que l'exploit eût été accompli et réussirent pendant longtemps à jeter un certain doute sur les affirmations de ce savant, que, depuis, d'autres gravisseurs ont imité avec succès. En 1850, Khodźko passa cinq jours entiers sur la cime pour y poursuivre ses travaux de triangulation du Caucase. De là il visait au sud-est le Savelan, à 340 kilomètres de distance, au nord-ouest l'Elbrous, à 440 kilomètres, et correspondait au moyen de signaux héliotropiques avec d'autres astronomes établis sur l'Akh-dagh, au milieu du plateau de Gok-tchaï.

[1] *Reise zum Ararat.*

A la hauteur de 3475 mètres, les pentes de la montagne sont encore entièrement revêtues de végétation, mais à 3750 mètres les graminées s'arrêtent; de 3960 mètres, et jusqu'à la limite des neiges persistantes, supérieure à 4300 mètres, on ne rencontre plus que les variétés de la flore des hautes Alpes d'Europe[1]. Les espèces du haut Ararat sont toutes identiques ou congénères à celles des sommets alpins; mais elles sont moins nombreuses. Ainsi, pour 49 variétés que l'on trouve sur le Faulhorn, on n'en rencontre que 31 dans la zone correspondante de l'Ararat, ce qui doit être attribué sans doute à la plus grande sécheresse de l'air sur la montagne de l'Arménie[2]. Quant à la faune de cette montagne d'où les mythes orientaux ont fait descendre tous les animaux, elle est relativement très pauvre; le loup, la hyène, peut-être la panthère, parcourent les fourrés de la base dans le voisinage de l'Araxe; mais sur les pentes mêmes du Masis on ne rencontre que le bouquetin *tour*, une fouine et une espèce de lièvre : on n'y voit pas même de chauves-souris.

Quoique sous une latitude de 3 degrés seulement plus méridionale que celle des Pyrénées, l'Ararat est beaucoup plus tôt débarrassé des neiges dans la partie inférieure de ses pentes, et c'est à 4220 mètres d'après Wagner, à 4370 mètres d'après Parrot, soit à un kilomètre et demi au-dessus de la ligne correspondante des Pyrénées, que se trouve la limite inférieure des neiges persistantes. C'est à son isolement, qui l'expose à toute la force des rayons solaires réfléchis par le plateau inférieur et à l'action évaporatrice des vents, que le haut volcan de l'Arménie doit de montrer ainsi ses escarpements de lave noire jusqu'à moins de mille mètres du sommet; toutefois la neige descend beaucoup plus bas dans les ravins d'érosion qui échancrent les flancs de la montagne : d'en bas, on dirait une sorte de collerette à pointes régulières. Dans mainte gorge, ces névés prennent une texture cristalline et se changent en véritables glaciers, les seuls de l'Arménie qui descendent jusqu'au-dessous de 3000 mètres d'altitude : le principal, au nord-ouest de la montagne, est celui de Saint-Jacques, dont le cirque est formé certainement par une explosion antérieure de l'Ararat, analogue à celle du val del Bove sur les flancs du Mongibello[3]. A une époque géologique antérieure, les glaciers de l'Ararat s'étendaient beaucoup plus bas : on le reconnaît aux stries glaciaires et aux surfaces polies des roches trachitiques. En certains endroits, les parois moutonnées ont été si bien rabotées par le passage continu des glaces, qu'elles en ont

[1] G. Radde, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Roussk. Geogr. Obtchtchestva*, t. I, n° 2.
[2] Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase.*
[3] Abich, *Beiträge zur Kenntniss des russischen Reiches.*

pris le brillant du métal et répercutent en rayons éblouissants la lumière du soleil[1].

C'est un fait très curieux que le Masis, malgré la grande quantité des neiges qui pèsent sur sa pyramide terminale et qui en comblent les cratères, soit presque complètement sans eau. Le naturaliste Wagner n'a pu trouver que deux fontaines à la base de la puissante montagne, et les ruisseaux qui s'en écoulent ne sont que de petits filets d'eau grésillant parmi les pierres. Tandis que les montagnes voisines, également d'origine éruptive, versent les eaux à torrents et en remplissent des lacs vastes et profonds, les pentes de l'Ararat restent arides et brûlées. Pendant la saison des sécheresses, elles sont même inhabitables à cause du manque d'ombrage et d'humidité : les pâtres n'y mènent point leurs troupeaux; on n'y voit que rarement un animal sauvage; les oiseaux mêmes évitent cette montagne aux roches noires, à la végétation flétrie. La solitude y est absolue, comme au milieu des déserts de sable. Il faut donc que les eaux de neige et de pluie disparaissent dans les fissures du sol, sous les cendres et les laves, soit pour s'amasser en lacs dans l'intérieur de la terre, soit plutôt pour s'épancher en un réseau de fleuves cachés.

Ces eaux souterraines, que des foyers de laves et la haute température naturelle du sol profond transforment en vapeurs, expliquent peut-être l'éruption terrible qui se produisit en 1840. Alors un ancien cratère, situé au-dessous du couvent de Saint-Jacques, se rouvrit soudain : une vapeur épaisse s'éleva vers le ciel, bien au-dessus du sommet de l'Ararat, et répandit dans l'air une odeur de soufre. La montagne se mit à mugir sourdement et à lancer de la fissure d'énormes quantités de pierres et de rochers, dont quelques-uns pesant jusqu'à cinq tonnes; le sol se crevassa pour laisser échapper des jets de vapeurs, et du lit de l'Araxe on vit des sources d'eau thermale jaillir à gros bouillons. Le couvent de Saint-Jacques disparut sous les débris, ainsi que le riche et populeux village d'Argouri, que les Arméniens disaient être le plus ancien de la Terre : en effet, le nom d'Argouri signifie « Plant de Vigne » et, d'après la légende, c'est là que le patriarche Noé planta le premier sarment en descendant de l'arche. Les deux mille victimes d'Argouri ne furent pas les seules : à Erivan, à Nakhitchevan, à Bayazed, d'autres milliers d'hommes furent écrasés par l'effet du tremblement de terre, quoique par bonheur la population presque tout entière jouît dans ce moment, en dehors des maisons, de l'air frais du soir[2].

[1] Moritz Wagner, *Reise nach dem Ararat.*
[2] Moritz Wagner; — Abich; — Khodźko.

Quatre jours après l'éruption et le tremblement du sol, un nouveau désastre vint détruire presque toutes les cultures d'Argouri : les eaux et les boues accumulées dans le cratère, et provenant en partie des neiges fondues, rompirent leurs parois et se déversèrent sur les pentes en longues coulées de vase qui changèrent la plaine en un vaste marais. L'éruption d'Argouri est la première dont il soit question dans l'histoire de la montagne, mais l'Ararat a été plusieurs fois le centre de terribles secousses. Quant à l'assertion du voyageur Reineggs, qui aurait vu en 1785 des flammes et de la fumée jaillir du sommet du Masis, elle est plus que douteuse. Aucun Arménien de la contrée ne vit ce phénomène.

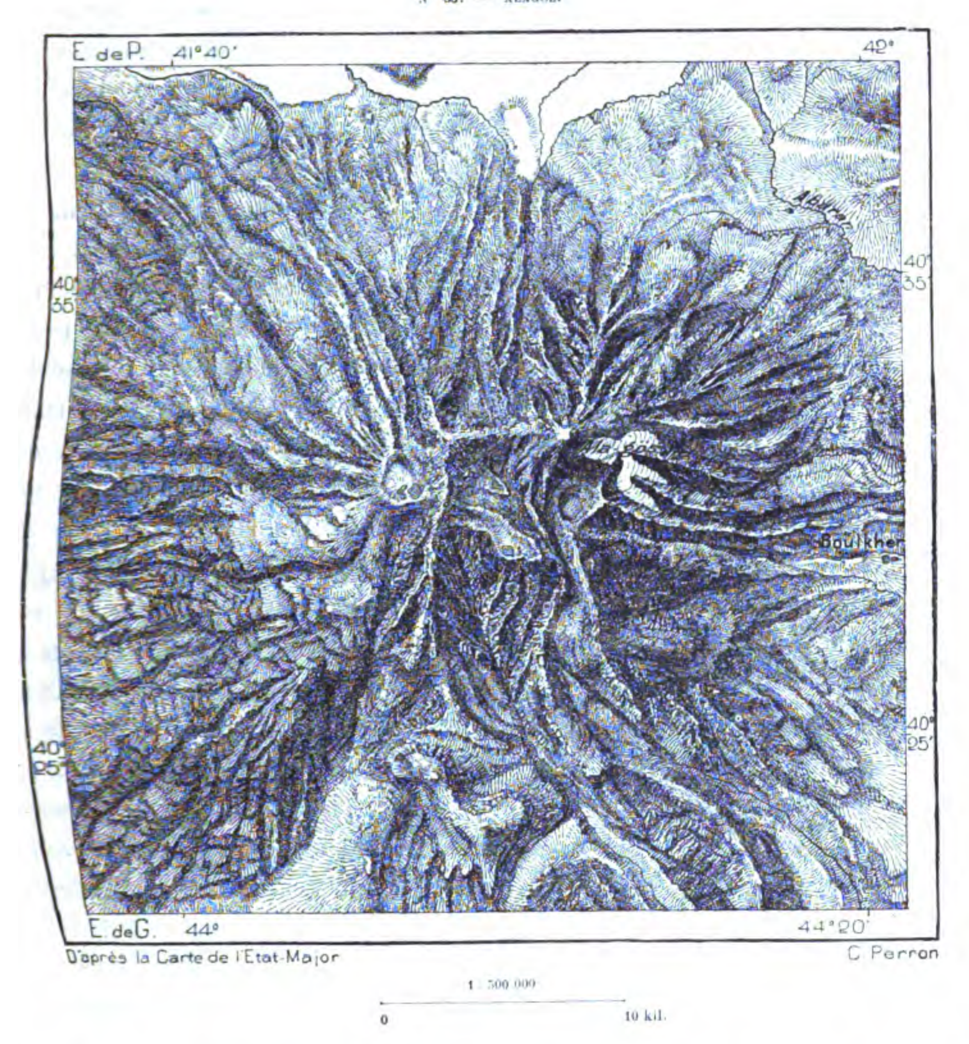
L'Allah-ghöz (Œil de Dieu) ou plutôt Ała-göz, c'est-à-dire le « mont Bigarré », — à moins qu'il ne faille y voir une forme turque donnée au nom arménien Arakadz[1], — fait face à l'Ararat, de l'autre côté de la plaine d'Erivan. C'est un massif volcanique beaucoup moins haut que celui du Masis, quoique son cône obtus atteigne l'altitude de 4190 mètres; mais par son étendue et la puissance de ses contreforts, il dépasse son fier rival. Au sud et à l'est ses cheires de lave descendent jusque dans la vallée de l'Araxe; à l'ouest et au nord, d'autres coulées, datant également d'une ancienne période géologique, se sont épanchées dans la vallée de l'Arpa-tchaï vers Alexandrapol : la masse des matières rejetées du sol a des centaines de kilomètres de pourtour. La montagne mérite son nom de « Bigarrée » par les couleurs diverses de ses scories, de ses pierres ponces, de ses obsidianes, entre lesquelles brillent çà et là la verdure et les fleurs. Trois des anciens cratères sont occupés par les eaux de petits lacs, toujours assombris par les parois environnantes; mais l'Ałagöz, comme l'Ararat, n'épanche dans la plaine qu'un bien petit nombre de sources; en temps ordinaire les eaux se perdent dans les scories et dans les cendres : un lac, qui se trouve au sud de la montagne, l'Aïger-göl, est alimenté par ces eaux souterraines et donne lui-même naissance aux sources de la belle rivière Kara-sou, affluent de l'Araxe, baignant la base de l'ancienne citadelle d'Armavir[2].

L'Ałagöz, isolé comme l'Ararat, ne se rattache que par des seuils peu élevés aux montagnes du nord, qui se développent parallèlement au Caucase, en rejoignant la chaîne volcanique du plateau d'Akhalkałaki aux massifs qui dominent, à l'est d'Erivan, le grand lac Gok-tchaï. Ces monts, de Somkhet, de Pambak, et d'autres encore, dont les sommets ont de 2400

[1] Carl Ritter, *Asien*, vol. X.
[2] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*.

à 3000 mètres de hauteur, sont de simples crêtes de plateau, et de part et d'autre on s'élève vers les seuils de passage par de longues pentes d'une faible inclinaison. Le col d'Echek-maïdan, qui traverse cette chaîne, sur la route commerciale de Tiflis à Erivan, est à l'altitude de 2170 mètres. En

N° 35. — ALAGÖZ.




cet endroit, on se trouve à l'angle nord-occidental d'un plateau montueux où se sont croisés les divers axes du Caucase, en formant un véritable labyrinthe de chaînes, se dirigeant du nord au sud, de l'ouest à l'est, du sud-ouest au nord-ouest; mais la direction dominante reste celle du nord-ouest au sud-est et se maintient parallèle au Grand-Caucase. D'ailleurs, les crêtes ont à peu près la même hauteur moyenne et s'élèvent d'environ 1000 mètres au-dessus de l'énorme piédestal que forme le plateau; seuls quelques

cônes de volcans éteints atteignent la hauteur relative de 1500 mètres, soit 3400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cet entrecroisement de crêtes d'égale élévation explique la formation d'un vaste lac, emplissant une cavité du plateau, à 1932 mètres plus haut que la mer Noire et ne débordant qu'en été pour s'épancher au sud-ouest vers l'Araxe par la rivière Zanga. Ce lac est le Gok-tchaï (Goktcha) ou l' « Eau-Bleue » des Tartares, le Sevanga des Arméniens. Chardin est le premier voyageur européen qui l'ait mentionné, et pourtant ce bassin n'a pas moins de 1370 kilomètres carrés de surface; il est donc environ deux fois et demi plus grand que le lac de Genève. Sa profondeur, sans être aussi considérable que celle du Léman, est cependant assez forte : elle varie en moyenne de 45 à 75 mètres; la sonde a trouvé 110 mètres sur l'axe longitudinal du lac, mais dans la partie la plus resserrée du bassin[1]. Les eaux, douces dans le bassin du nord, comme celles de la plupart des lacs à déversoir, mais un peu salées du côté du sud, où elles ne se renouvellent que lentement[2], ne sont pas riches en espèces de poissons; elles n'en possèdent que cinq, parmi lesquelles la truite et le saumon; mais les individus en sont très nombreux. Il est arrivé de prendre jusqu'à mille et deux mille truites en un seul coup de filet. En hiver, on les pêche en cassant la glace.

Le Gok-tchaï doit son nom à ses eaux d'un bel azur. De forme triangulaire, mais rétréci vers le milieu par deux promontoires opposés, il est complètement entouré de montagnes, grises au premier plan, et plus loin bleuies par l'air intermédiaire, et çà et là rayées de neiges. L'aspect général du paysage est grandiose et solennel, mais fort triste. Les pentes de lave et de porphyre sont presque absolument nues; on ne voit pas un arbre, même sur les rives. D'anciennes cités n'ont laissé que des amas de décombres, parmi lesquels on a trouvé de nombreuses monnaies du temps des Sassanides. Les villages se blottissent dans des creux bien abrités, au-dessous des parois des rochers; on ne voit guère que des hameaux, dont les réduits sont à demi creusés dans la terre. De nombreux tertres funéraires, appelés tombeaux des Ogous ou des « Géants » s'élèvent en divers endroits du plateau, soit isolés, soit alignés au bord des terrasses, pareils à ceux que l'on voit sur l'Alagöz et presque jusqu'au sommet du Petit-Ararat[3]. Presque tous les champs du plateau ont été laissés en friche, le pays est redevenu désert; naguère aucune embarcation ne flottait sur les eaux du lac, comme

[1] Serbonov, *Slovar' Rossiskoï Imperii;* — Kessler, *Mémoires de la Société des naturalistes de Pétersbourg* (en russe), t. VII, 1876.
[2] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase.*
[3] Bergé, *Russische Revue*, 1874, n° 11.

au temps où les habitations lacustres s'élevaient au-dessus de ses flots[1]; les pêcheurs même ne s'éloignent pas de la rive. Pendant les deux tiers de l'année, les neiges recouvrent le plateau, et l'hiver, malgré les violentes tempêtes qui descendent des monts, il arrive souvent que le lac se recou-



N° 56. — GOK-TCHAÏ.




1 : 1 000 000

0 30 kil.

vre de glace, d'abord dans le voisinage des rives, et peu à peu jusqu'au centre. Dans l'angle nord-occidental du Gok-tchaï, le couvent de Sévan, célèbre depuis neuf siècles en Arménie, occupe un îlot de laves, cône d'éjection rejeté du lit des eaux. Il est difficile d'imaginer un lieu d'exil plus triste, plus accablant d'ennui que cette île de roches noires et sans végétation, dont les moines sont condamnés au silence, excepté pendant

[1] Bayern, *Sbornik Sv'ed'eniy o Kavkazé*, I.

quatre jours de l'année. Mais les villages du plateau voisin sont devenus des lieux de guérison pour les habitants de l'insalubre Erivan. Les fièvres, si communes et si redoutables dans la plaine de l'Araxe, ne règnent pas sur le plateau; l'air y est pur et fortifiant.

A l'orient du Gok-tchaï et de sa ceinture de volcans, d'où s'écoulent des cheires emplissant les vallons, les chaînons entrecroisés des monts de Karabagh, le Rani des Grousiens, le pays d'Arran des Perses et des anciens Juifs, prolongent leur dédale dans la direction de l'est au sud-est. C'est dans cette région, coupée de gorges profondes, que les sommets de ce massif tourmenté du Gok-tchaï se dressent à la plus grande hauteur, sinon dans la zone des neiges persistantes, du moins dans celle où les ravins sont presque toujours striés de blanc. Trois ou quatre montagnes seulement gardent pendant toute l'année leur calotte neigeuse : telle est la cime du Gāmîch (3740 mètres), d'où jaillissent les sources du Terter; tels sont aussi le Kazangōl-dagh et son voisin méridional, le Kapoudjich (3715 mètres), qui se continue au sud vers la ville d'Ordoubat par des monts abrupts, couronnés de parois à pic et flanqués de talus d'éboulement. Au sud de ces points culminants de l'Arménie orientale, de l'autre côté de la gorge de l'Araxe, s'élèvent des montagnes d'égale hauteur, pareillement rayées de neige. Entre la chaîne que domine le Kapoudjich et les montagnes de Choucha s'ouvre le

N° 57. — CHEIRES DE L'ALAPOLARIM.



bassin du Zangezour, d'une hauteur moyenne de 1200 mètres, qui semble avoir formé autrefois une cavité lacustre comme le Gok-tchaï, et dont les eaux se sont vidées par les deux rivières du Bergouchet et de l'Akera, unies avant d'entrer dans la vallée de l'Araxe. Au centre de ce bassin se dresse la montagne conique d'Ichikli ou de Katchal-dagh, haute de plus de 3000 mètres. Les cendres volcaniques et les scories rejetées par les volcans des alentours se sont agglomérées au fond de l'ancien lac en couches de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, que les torrents ont ravinées profondément. Les terrasses de cendres, cultivées en céréales, se terminent au-dessus des vallées verdoyantes par des escarpements multicolores, gris, verts, bleus, ou même d'un rouge écarlate, découpées par les eaux de pluie en aiguilles, en obélisques portant çà et là des blocs à leurs extrémités : ce sont des « colonnes coiffées » comme celles de certaines régions des Alpes. Dans ces terres meubles, les paysans ont creusé leurs caves, leurs étables ou même leurs demeures[1].

La flore de ces régions montueuses ressemble d'une manière remarquable à celle des montagnes de l'Europe : un voyageur qui se verrait transporté soudain d'une vallée des Alpes aux bords d'un tributaire de l'Araxe, pourrait croire qu'il n'a pas changé de pays : il retrouverait les hêtres, les chênes et les trembles, les mêmes arbustes du sous-bois, et dans le gazon les mêmes espèces de fleurs[2]; les hautes vallées, couvertes d'une couche épaisse de terre noire, sont très fertiles, et cette fécondité serait la raison qui fit donner à la contrée son nom de Karabagh ou « Jardin noir ». Mais sur les pentes de la zone forestière qui manquent d'irrigation, le sol, que brûlent en été des chaleurs de 40 degrés centigrades, est généralement stérile : des sauges et d'autres plantes aromatiques sont la seule végétation des pâtis, et la faune libre n'est guère représentée que par des reptiles, des araignées, des scorpions[3] et des tarentules redoutables, connues ordinairement par les Russes sous le nom de phalanges (*phalangium araneoides*). Les chevaux de Karabagh, que l'on dit les meilleurs et les plus beaux de la Transcaucasie, gravissent les rochers comme des chèvres.

L'Araxe, le fleuve arménien par excellence, naît en dehors du territoire russe, au sud d'Erzeroum ; il reçoit ses premières eaux du volcan Bingöl-

[1] N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880 ; — *Notes manuscrites*.
[2] Moritz Wagner, ouvrage cité.
[3] Gustave Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

dagh ou du « Mont aux mille Sources », dont le versant méridional alimente quelques affluents de l'Euphrate et lui-même est quelquefois désigné sous le nom de « Rivière aux Mille Lacs[1] ». Encore faible ruisseau là où il pénètre dans la Transcaucasie russe, il double de volume en recevant l'Arpa-tchaï ou Akhouréan, qui descend des plateaux volcaniques d'Alexandrapol et de l'Alagöz, et, grâce à cet apport, il peut fournir à l'arrosement d'une grande partie du bassin d'Erivan, qui sans lui ne serait qu'un désert. Détourné au sud par les massifs du plateau de Gok-tchaï et les montagnes de Karabagh, il ne sort de l'ancien fond lacustre que par une gorge étroite de montagnes, en se glissant par des chutes de 60 à 80 mètres de largeur, où ses eaux bruyantes, rejetées d'une rive à l'autre, entre des roches noires, abruptes, hérissées d'aiguilles, descendent en moyenne de 5 mètres par kilomètre, et même de 15 mètres pour le même espace dans la partie la plus inclinée du défilé[2]. Ordoubat, en amont du défilé d'Arasbar, est encore à 929 mètres au-dessus de la mer Caspienne, et c'est à moins de 100 kilomètres en aval que le fleuve fait son entrée dans la plaine; uni au Bergouchet, il contourne au sud la « Montagne des Vaillants » ou Diri-dagh, qui s'élève isolée dans la plaine, puis il reçoit plusieurs torrents des montagnes persanes et rejoint la Koura, après un parcours de 780 kilomètres environ. Au pied de la Montagne des Vaillants, ainsi nommée des brigands qui s'y trouvaient encore au nombre de trois cents en 1877, le fleuve passe sous le pont de Khoudaferin, que la tradition attribue à Pompée, mais qui date certainement d'une époque plus récente; plus haut se voient les ruines d'un autre pont, que les indigènes disent avoir été bâti par Alexandre, mais qui est peut-être bien une œuvre romaine[3]. Le pont de Khoudaferin, sur lequel se fait un assez grand trafic, de la rive russe à la rive persane, est le dernier de l'Araxe. En aval, les travaux hydrauliques sont délaissés. Les canaux d'irrigation, qui étaient dérivés autrefois du lit inférieur de l'Araxe et qui répandaient la fertilité dans les steppes, sont presque tous abandonnés et contribuent, avec les marécages de la Koura, à faire une terre maudite de cette région du littoral caspien. L'Araxe tend, dit-on, à se rejeter vers la droite et à se séparer de nouveau de la Koura pour couler à part vers la mer, comme au temps de Strabon.

Le bassin de l'Araxe est une des contrées de l'Asie antérieure où l'on a le plus à souffrir des extrêmes de température. Le climat d'Erivan est encore

[1] K. Koch, *Wanderungen im Oriente.*
[2] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase.*
[3] Nicolas von Seidlitz, *Notes manuscrites.*

plus excessif que celui de Tiflis. Tandis qu'en hiver la température peut descendre à — 30 et même à — 33 degrés, et qu'elle est en moyenne de — 15 degrés pour tout le mois de janvier, ce qui s'explique en partie par la hauteur de la plaine, située à un millier de mètres au-dessus du niveau de la mer, les chaleurs de l'été dépassent 40, atteignent même 44 et 45 degrés. Il n'est guère d'Européen qui ne soit alors obligé de s'enfuir sous les ombrages de quelque vallon des montagnes. Aussi les fièvres malignes et autres maladies sont-elles fréquentes à Erivan. « A Tiflis, dit l'Arménien, on ne distingue pas le jeune du vieux; à Erivan, les vivants ne valent pas mieux que les morts! » Heureusement que pendant les chaleurs la plaine d'Erivan est balayée tous les soirs par un vent du nord ou du nord-nord-ouest, sorte de mistral qui descend avec une extrême véhémence des montagnes d'Alagöz. Ce vent, produit, comme le mistral, par la différence de température entre les hauteurs neigeuses et la vallée brûlante, commence en général à souffler vers cinq heures du soir et dure la plus grande partie de la nuit : tant qu'il sévit, les habitants restent enfermés dans leurs demeures pour éviter les flots de poussière et même de gros sable qui tourbillonnent dans l'air. Aux environs d'Érivan, tous les peupliers qui bordent les routes et qui entourent les jardins sont légèrement inclinés vers le sud-sud-est [1].

Ces peupliers, de forme pyramidale, sont les arbres plantés de main d'homme qui dominent dans les paysages de la vallée de l'Araxe; mais en beaucoup d'endroits, surtout dans le voisinage des villes, un autre arbre étale ses branches au-dessus des cultures, le nölbönd, espèce d'ormeau greffé, dont le feuillage forme une énorme sphère de verdure, absolument imperméable aux rayons du soleil. Le nölbönd est un des plus beaux arbres d'ornement qui existent, mais on ne le voit encore que dans l'Arménie russe. Les abricotiers croissent dans tous les jardins, et les paysans cultivent le riz, le coton, le sésame, le ricin. Ils ont aussi des vignes qui produisent une liqueur de couleur brune, très riche en alcool et que l'on peut comparer, comme vin de dessert, au madère et au xérès. Mais la vigne ne peut réussir qu'à la condition d'être cachée sous terre pendant les froidures, et durant les chaleurs de l'été elle doit être arrosée comme tous les autres végétaux cultivés par l'homme. Sans canaux d'irrigation, tout dépérit sous ce climat et la terre se dessèche comme l'argile d'un four. Mais partout où coule l'eau fertilisante, le sol commence à verdoyer et à fleurir, l'oasis naît au milieu du désert. Les Perses, qui creusèrent

[1] G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus.*

toutes les rigoles d'arrosement de la contrée et qui eurent le soin de les établir pour la plupart en galeries souterraines pour diminuer l'évaporation du précieux liquide [1], sont les bienfaiteurs auxquels les habitants du pays doivent l'existence; si l'eau vient à se perdre, il faut que l'homme s'exile ou périsse. Un ingénieur anglais s'occupe, dit-on, de dériver les eaux de l'Arpa-tchaï au sud-est pour les distribuer en canaux sur les campagnes maintenant désertes de Sardarabad, à l'ouest d'Etchmiadzin, et l'on parle déjà de cent mille émigrants, Allemands, Irlandais ou Russes, qui pourraient s'établir sur ces terres dès que l'eau viendra les vivifier. De même, dans le bassin inférieur de l'Araxe, tout un peuple trouverait à vivre au bord des eaux courantes.

En attendant les canaux qui renouvelleront les campagnes, l'agriculture se pratique encore dans presque toute l'Arménie russe d'une façon rudimentaire. Les Arméniens, habiles commerçants, sont des cultivateurs routiniers, et les Tartares ne leur donnent point en exemple des cultures soignées. En maints districts, les cochons sauvages, qui vivent par bandes au milieu des broussailles et des roseaux de la plaine de l'Araxe, sont le grand fléau de l'agriculture. Ils ravagent les champs voisins de leurs bauges; mais les Tartares éprouvent, en bons musulmans, un tel dégoût pour ces bêtes impures, qu'ils ne veulent point se souiller en les pourchassant. Ils ne consentent même pas à s'en laisser débarrasser par leurs voisins, et souvent le meurtre d'un porc a causé des scènes de violence entre les villageois de diverses races [2]. Les instruments d'agriculture sont de construction fort rudimentaire; on se sert encore aujourd'hui, pour séparer le grain et la paille, de grossiers traîneaux armés en dessous de rangées de silex taillés [3]. Les archéologues peuvent se demander, avec Cunningham, si les innombrables flèches de pierre que l'on a trouvées dans toutes les parties du monde n'étaient pas, comme celles de l'Arménie, destinées partiellement aux pacifiques travaux de l'agriculture.

La nation principale de la vallée de l'Araxe, la quatrième par le nombre dans toute la Caucasie, mais ne le cédant qu'aux Russes pour l'influence, est la nation des Arméniens, ou plutôt des Haï, Haïks ou Haïkanes, car tel est le nom qu'ils se donnent. L'appellation d'Arménie, d'origine araméenne et signifiant probablement « Haut Pays », est un terme des plus

[1] Nicolas von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880; — *Notes manuscrites*.
[2] Parrot; — Petzholdt.
[3] N. von Seidlitz, *Notes manuscrites*.

vagues, appliqué d'une manière générale à toute la région des plateaux que domine le double cône de l'Ararat. Suivant les vicissitudes politiques et les migrations, l'Arménie proprement dite ou Hayasdan, c'est-à-dire le pays habité par les Haïks, changea ses limites de siècle en siècle : actuellement, il comprend presque toute la vallée de l'Araxe, une partie notable du bassin de la Koura, au sud et au nord de ce fleuve, tout le bassin du haut Euphrate, jusqu'à la jonction des deux branches supérieures, les bords du lac Van et quelques enclaves de la Perse dans le bassin du lac d'Ourmiah. Le centre de gravité de l'Arménie s'est déplacé peu à peu vers le nord : il se trouvait autrefois dans le voisinage du lac Van et dans la vallée du haut Mourad ou de l'Euphrate oriental ; un village de Haïk y porte encore le nom du peuple. Mais le territoire soumis aux musulmans turcs ne pouvait rester la terre sainte des Arméniens : de toutes les parties du monde où ils sont dispersés, ils tournent leurs regards vers le mont Ararat et les plaines de l'Araxe comme vers leur véritable patrie. C'est là qu'est de nos jours le lieu central de rassemblement pour leur race, et nulle part ils n'habitent en population plus homogène, moins entremêlée d'éléments étrangers : c'est là aussi, paraît-il, que la langue est la plus pure et se rapproche le plus de l'arménien encore employé dans les églises, mais complètement disparu de l'usage depuis la fin du quatorzième siècle.

Lors de la conquête du pays par les Russes, de 1828 à 1830, environ 130000 Arméniens de Perse et de Turquie vinrent s'établir, sous la protection des armées russes, dans les vallées de l'Araxe et de la Koura et remplacèrent les Kourdes et les Tartares, qui, de leur côté, refluaient vers les contrées restées au pouvoir des mahométans. Pendant la guerre récente, en 1877 et 1878, un phénomène analogue de double migration s'est accompli. Le district d'Ardahan, dans la haute vallée de la Koura, et celui de Kars, dans le bassin de l'Araxe, se sont en grande partie dépeuplés de leurs habitants de foi musulmane, mais en revanche ils ont reçu des multitudes d'Arméniens. Ceux-ci venaient de tout le haut bassin de l'Euphrate et des bords du Tchoroukh, mais surtout du territoire que le traité de San Stefano avait attribué à la Russie et que lui a retiré de nouveau le congrès de Berlin. Sans doute ce croisement d'exodes nationaux s'est compliqué de massacres, de famines, d'épidémies : la perte de vies humaines a été effroyable, et maintenant encore, malgré la paix, les haines de religion et de race donnent lieu à de terribles drames ; mais, dans l'ensemble, les populations se sont mieux réparties, conformément à leurs affinités naturelles.

Jusqu'à présent aucune statistique de quelque précision n'a donné le nombre des Arméniens qui vivent en Asie Mineure, sur le territoire maho-

métan ; mais il est probable qu'ils sont moins nombreux que ceux du territoire russe[1]. L'ensemble de la nation, que l'on évalue d'ordinaire à 3 millions, et qui est même porté à 4 millions par quelques auteurs[2], ne dépasse guère probablement 2 millions de personnes. Par une singulière bizarrerie, qui témoigne bien de l'état de dispersion des Arméniens, il se trouve que la ville où les hommes de cette race vivent en plus grand nombre est éloignée de l'Arménie et même en dehors du continent d'Asie : c'est Constantinople, où la « nation » des Arméniens n'est peut-être pas inférieure à 200 000. Tiflis, la deuxième ville haïkane par l'importance de sa population, est située également sur une terre non arménienne : c'est une enclave de la Géorgie. Il en est de même de plusieurs autres villes de Transcaucasie, arméniennes par la majorité de leurs habitants.

Sans unité politique, sans indépendance nationale depuis des siècles, les Arméniens sont répandus dans tout le monde oriental depuis le temps d'Hérodote, qui les vit à Babylone. Lorsque leur pays devint la proie des conquérants, ils préférèrent se faire « étrangers sur la terre étrangère que de rester esclaves dans la patrie ». Ils émigrèrent en foule, et dès le onzième siècle on les vit pénétrer en Russie, en Pologne, en Bukovine, en Galicie. Actuellement, on les rencontre dans toutes les grandes villes de commerce, de Londres à Singapour et à Changhaï, et partout nombre des leurs font partie des négociants notables. On a souvent comparé les Arméniens aux Juifs, répandus comme eux de par le monde, et cette comparaison est juste à beaucoup d'égards, car les Haïkanes ne le cèdent certainement pas aux Israélites en ténacité religieuse, en esprit de solidarité, en instincts mercantiles, en habileté commerciale ; mais ils sont moins aventureux, et tandis que l'on rencontre jusqu'aux bouts du monde des Juifs isolés, soutenant sans faiblir le combat de la vie, les Arméniens ne s'avancent que groupés en communautés solides. En outre, la majorité des Arméniens restés dans leur pays d'origine est loin d'éprouver la même aversion que les Juifs pour le travail de la terre ; en plusieurs districts de la Transcaucasie, tous les paysans sont de race arménienne. Ailleurs, comme

[1] Nombre probable des Arméniens :

| | |
|---|---|
| Caucasie et Russie d'Europe | 840 000 |
| Arménie turque, d'après Ravenstein | 760 000 |
| » perse, d'après Dulaurier | 150 000 |
| Turquie d'Europe | 250 000 |
| Autres pays | 60 000 |
| Ensemble | 2 060 000 |

[2] Issaverdens, *Armenia and the Armenians.*

dans certains villages haïkanes du Karabagh, les habitants vivent de l'émigration temporaire comme maçons ou charpentiers[1]. En aucun pays du monde, on ne voit les Juifs gagner leur vie de cette manière.

Il est probable toutefois que l'élément sémitique a pris une large part à la constitution du peuple arménien, car de nombreuses émigrations juives et même des transportations en masse ont eu lieu de Palestine en Arménie[2]. Considérés d'une manière générale, les « descendants de Haïk » sont des Aryens, se rattachant intimement aux Perses; mais les vicissitudes incessantes causées depuis quatre mille années par les guerres, les conquêtes, les exils, ont mêlé ces Aryens avec toutes les populations voisines, et des Juifs notamment furent transportés en foule dans les montagnes d'Arménie, comme captifs des conquérants assyriens : la race royale la plus fameuse qui régna sur le Hayasdan et la Géorgie, celle des Bagratides, tire même son origine des Juifs et fait remonter sa généalogie jusqu'à David, le roi-prophète. Parmi les divers immigrants de l'Arménie, on cite aussi, comme ayant exercé une influence considérable sur la nation, cette tribu des Mamigoniens, qu'un prince de Djenasdan, c'est-à-dire de Chine, introduisit dans le Somkhet, en Arménie, dans le troisième siècle de l'ère vulgaire. Les récits des chroniqueurs prouvent d'une manière évidente que la plupart de ces étrangers, venus à la façon des Normands et des Varègues, comme chefs de guerre[3] et combattants au service de l'ami ou de l'ennemi, étaient aussi des Iraniens, appartenant probablement à la même souche que les Tadjiks du bassin de l'Oxus[4].

La langue des Haïks est classée par tous les grammairiens dans la famille aryenne. Ses plus grandes analogies sont avec le zend : par la syntaxe, elle est complètement iranienne, et par les mots elle présente beaucoup de ressemblance avec le grec et les langues slavonnes; quoique fort rude, hérissé de consonnes, l'arménien est l'égal de l'ionien pour la richesse des mots et des formes grammaticales; il a la même flexibilité de construction, la même puissance de création indéfinie pour les mots composés[5]. Il est vrai que l'arménien moderne, subdivisé d'ailleurs en de nombreux dialectes, a pris au turc et au géorgien un grand nombre d'expressions; dans la vallée inférieure de l'Araxe, notamment, là où les Arméniens sont de toutes parts entourés de Tartares, ils parlent un véritable jargon où le turc prédomine

[1] N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880; — *Notes manuscrites.*
[2] Carl Ritter, *Asien*, vol. X.
[3] Saint-Martin, *Mémoire sur l'Arménie.*
[4] Schweiger-Lerchenfeld, *Armenien;* — Fr. von Hellwald, *Central-Asien.*
[5] Dulaurier, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1854.

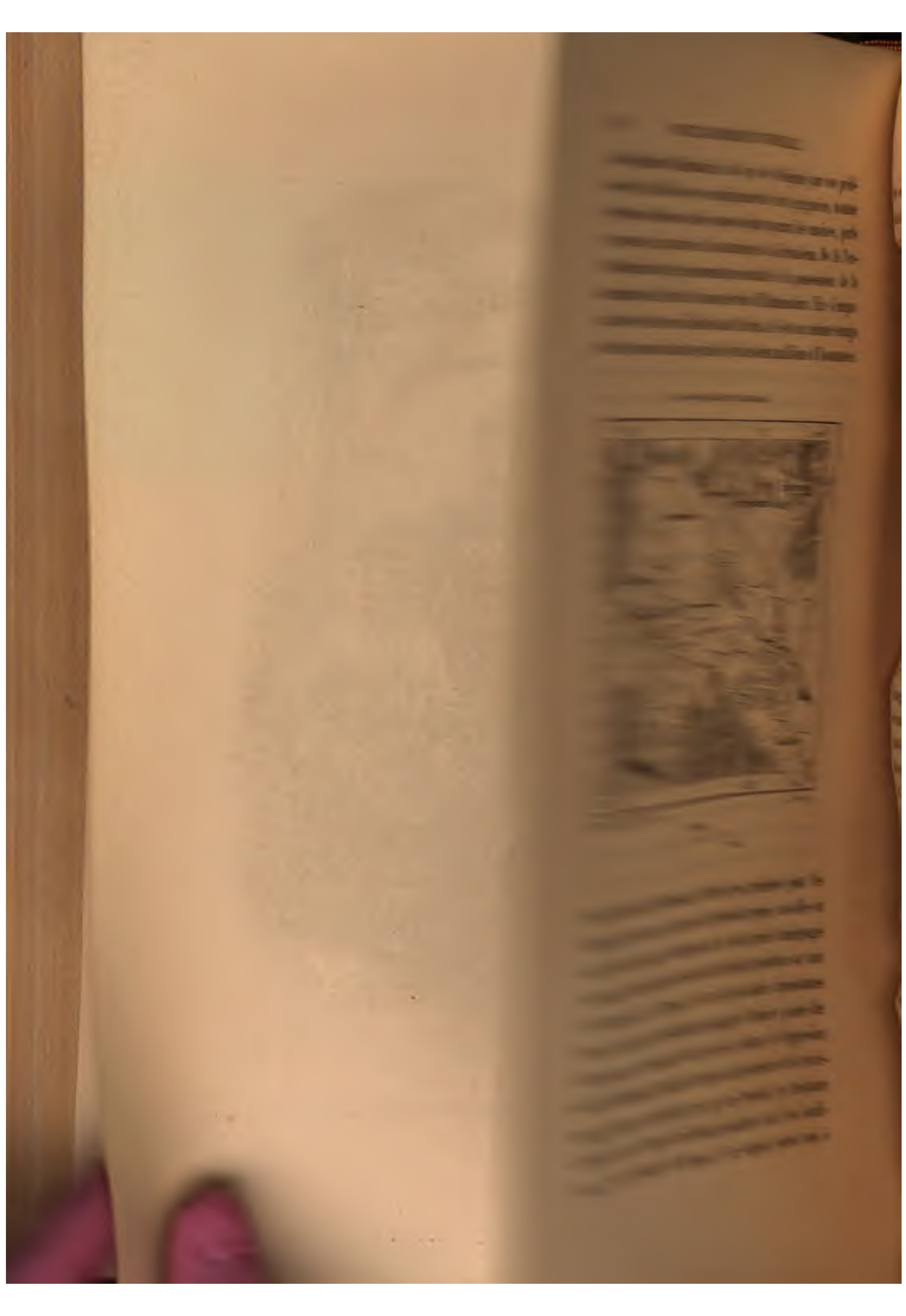
parfois sur la langue haïkane; de même dans le Chirvan, au sud du Caucase, de nombreuses communautés arméniennes ont cessé de l'être par le langage. De pareils changements étaient inévitables, à cause de la dispersion de la race; la plupart des Arméniens depuis longtemps éloignés de la mère-patrie, par exemple ceux de la Bukovine et de la Transylvanie, ont complètement oublié la langue des ancêtres. Au couvent sacré d'Etchmiadzin, où se parle le haïkane le plus rapproché de la langue classique, l'arménien est encore un pur dialecte iranien. Du reste, la littérature arménienne, qui ne cesse de s'enrichir depuis plus de deux mille années, raconte l'histoire de la langue et témoigne de ses origines. Dans le pays de Van, des rochers portent des inscriptions arméniennes en caractères cunéiformes. D'autres documents haïkanes sont écrits en caractères persans et grecs, et dès le cinquième siècle de l'ère actuelle, à l'époque de la grande floraison littéraire, lorsque trois cents écoles étaient ouvertes aux jeunes gens du pays, l'arménien se donnait en propre l'alphabet qu'il emploie encore de nos jours. C'est au quatorzième siècle que l'invasion de Tamerlan vint mettre brusquement un terme à la période de la littérature classique du Hayasdan. Actuellement, les Arméniens, très ambitieux pour leurs familles, cherchent tous à fournir à leurs enfants les avantages de l'instruction; il n'est pas de commune qui ne s'occupe de la fondation ou de l'entretien d'écoles, et souvent même les villages arméniens ont à lutter contre le gouvernement russe, qui leur trouve trop de zèle, ou contre leurs prêtres, qui craignent de voir diminuer leur influence au profit de l'instituteur. Le mouvement scientifique et littéraire est devenu très actif et, relativement à leur nombre, les Arméniens sont peut-être ceux qui, parmi les habitants de l'empire russe, impriment le plus d'ouvrages. Autrefois les livres de théologie, d'histoire, de métaphysique, de grammaire, constituaient à peu près toute la littérature arménienne; actuellement, elle aborde tous les sujets et s'enrichit des traductions de chefs-d'œuvre étrangers; au centre même de l'Anatolie, les voyageurs rencontrent des Haïkanes qui étudient le français et en connaissent la littérature; en 1854 déjà, il y avait en Europe et en Asie au moins 22 imprimeries arméniennes. Des journaux arméniens se publient à Tiflis, à Constantinople et en d'autres villes[1], et diverses congrégations s'occupent, à Moscou, à Vienne, à Paris, à Venise, de la publication des monuments de l'ancienne langue. La plus célèbre institution des Arméniens à l'étranger est le couvent que le moine Mekhitar ou le « Consolateur » fonda en 1717 dans l'île de San Lazzaro,

[1] Journaux arméniens en 1880 : Constantinople, 9; Tiflis, 5; Etchmiadzin, 1; Moscou, 1; Venise, 1.



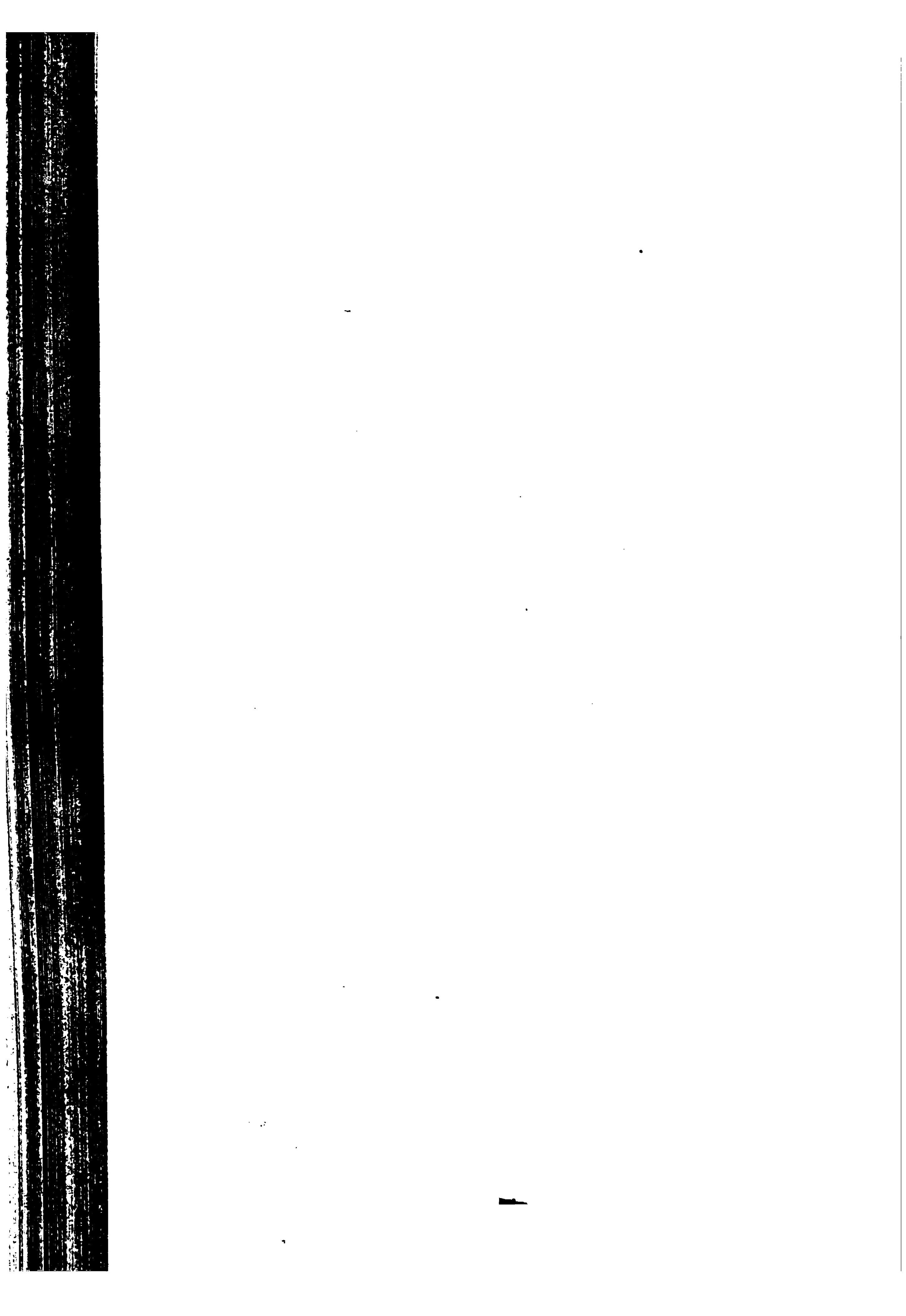
TYPES ET COSTUMES ARMÉNIENS

Dessin de Pranishnikoff, d'après des photographies.



lent remarquable qu'ils ont à pénétrer dans le
On sait combien large est la part de domination
à Constantinople, sous le nom de leurs maîtres
s commencent aussi à jouer leur rôle, analogue
aliens ont fréquemment exercé en France. Dans
s accaparent peu à peu le sol : comme proprié-
mment sur leurs voisins les Tartares.
ue physique, les Arméniens de la Transcaucasie
orgiens, si ce n'est que leurs traits sont d'ordi-
ire plus arrondie, leur cou plus court et plus
l'entre eux deviennent obèses, peut-être à cause
ntaire. Une épaisse chevelure brune couvre leur
st presque toujours ornée de fleurs. Les Armé-
les yeux grands, noirs et langoureux; ils sem-
coliques. Quoique fort tranquilles de leur nature,
les attaques, ainsi qu'ils le prouvèrent au com-
ne siècle, dans la guerre d'indépendance de sept
ntre les Persans dans les montagnes du Kara-
e insurrection locale contre les Turcs. Dans la
ménien n'est armé, tandis que le costume des
e bassin du Rion, se complète par tout un
poignards. Ainsi se révèle d'une manière frap-
actères nationaux. Mais précisément l'homme
ifique, est celui qui a su le mieux sauvegarder
oint de nobles, choisit librement ses chefs, et
oustraire à la dure condition de serf, qui fut et
re nom, le partage de la plupart des Géorgiens.
les Arméniens de l'Araxe font preuve d'une
arquable, et quand l'occasion d'étudier se pré-
nt avec une étonnante rapidité; ils dépassent
erveilleuse facilité qu'ils ont d'apprendre et de
ménien a son intelligence dans la tête, tandis
ent dans le regard. » A en juger par leur lit-
t parmi les peuples le rare défaut d'être trop
u sérieux. L'harmonie des vers les touche peu[1],
ant d'excellents poètes et que, de nos jours
mérite aient chanté la nature et la patrie. Ils

*[...]hasus.*



près du chenal des lagunes que suivent les gondoles entre Venise et le Lido. Dans cet édifice de briques roses entouré de jardins se publient de précieux documents et se trouve une bibliothèque renfermant de rares manuscrits orientaux.

Les mekhitaristes de Venise, de même que la plupart des Haïkanes vivant en dehors de la Transcaucasie et de la Turquie, appartiennent au rite des arméniens-unis, qui se rattachent à l'Église catholique romaine, tout en gardant quelques-unes de leurs pratiques traditionnelles. Mais la grande masse de la nation arménienne, dans les vallées de l'Euphrate et de l'Araxe, est restée fidèle à l'ancien culte chrétien, et dans les villes où des sectateurs de l'un et l'autre culte vivent à côté les uns des autres, les deux communautés se maintiennent en état d'hostilité, évitant même, autant que possible, d'entrer en relations commerciales. Les différences du dogme entre la religion arménienne proprement dite et celle des catholiques portent sur la nature de Jésus-Christ, l'enfer et le purgatoire, l'autorité des conciles, la hiérarchie ecclésiastique et diverses cérémonies; mais sous le dogme extérieur de l'un et l'autre rite subsistent de nombreux symboles datant des cultes antérieurs. Le peuple d'Arménie, christianisé au commencement du quatrième siècle par Grégoire l' « Illuminateur », est le premier qui se soit converti en masse; mais, en changeant de dieux, il ne perdit point ses traditions et ne modifia que peu à peu son culte : la transformation ne s'accomplit que lentement. Encore de nos jours, comme au temps de Zoroastre, on célèbre le feu divin; le jour de la fête annuelle, un couple de nouveaux mariés embrase dans un bassin de cuivre tout ce que la Terre bienfaisante produit de meilleur, fleurs de toute espèce, tiges de céréales en épis, pampres, branches de laurier. Dans tous les actes importants de la vie, on regarde vers le soleil, comme pour lui demander la force. Les fiancés tournent leur face vers lui en le prenant à témoin de leur amour, les malades lui demandent la santé, les mourants espèrent lui donner leur dernier regard, et c'est à ses rayons qu'on enterre les morts[1]. Lors des grandes fêtes, les Arméniens amènent dans l'église ou sous des arbres sacrés des taureaux ou des béliers[2] couronnés de fleurs et décorés de cierges allumés, puis les égorgent avec accompagnement de chants et de prières : c'est évidemment le sacrifice du dieu Mithra légué par l'ancienne religion à la religion nouvelle.

Le « katholicos », chef spirituel des Arméniens, tient son pouvoir de la possession d'une relique précieuse, la main droite du martyr Grégoire. Élu

[1] Cirbied, *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, tome II, 1820; — Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus*; — Moritz Wagner, *Reise nach dem Ararat*.

[2] N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880; — *Notes manuscrites*.

par les dignitaires d'Etchmiadzin, s'il n'a pas été désigné par son prédécesseur, il est obéi de tous ses coreligionnaires du rite grégorien, nomme les évêques des diocèses, choisis presque toujours parmi les moines, parle en supérieur aux patriarches de Constantinople et de Jérusalem. De là l'extrême importance que le gouvernement russe attache à la possession de la montagne sacrée d'Ararat et du couvent révéré d'Etchmiadzin. En s'emparant de ce coin de terre si célèbre dans tout l'Orient, il s'est en même temps assuré la personne du maître spirituel de plus de deux millions d'hommes.

N° 53. — BASSIN DE L'ARAXE ET DE LA ZANGA.

D'après la Carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 600 000

0 — 20 kil.

Aussi les autorités de Pétersbourg, d'ordinaire peu gracieuses pour les religions et les sectes qui s'écartent de l'orthodoxie grecque, ont-elles eu soin de traiter toujours le katholicos avec les plus grands témoignages de respect; elles acquièrent ainsi une sorte de droit de protection sur tous les Arméniens de la Turquie. Il est vrai qu'en maintes circonstances l'excès de zèle pour la russification des peuples de l'empire a poussé des fonctionnaires à commettre bien des actes de violence et d'oppression contre les Haïkanes. Cependant les caprices des gouverneurs et les revirements politiques n'empêchent pas que, dans l'ensemble, les Arméniens n'exercent dans l'empire une influence considérable, due à leur intelligence, à leur pratique des langues, à leur souplesse, souvent aussi à

leur esprit d'intrigue, au talent remarquable qu'ils ont à pénétrer dans le monde des fonctionnaires. On sait combien large est la part de domination que les Haïkanes ont prise à Constantinople, sous le nom de leurs maîtres osmanlis. A Pétersbourg, ils commencent aussi à jouer leur rôle, analogue à celui que les ingénieux Italiens ont fréquemment exercé en France. Dans la Transcaucasie même, ils accaparent peu à peu le sol : comme propriétaires, ils empiètent constamment sur leurs voisins les Tartares.

Considérés au point de vue physique, les Arméniens de la Transcaucasie russe diffèrent peu des Géorgiens, si ce n'est que leurs traits sont d'ordinaire plus forts, leur figure plus arrondie, leur cou plus court et plus gros; un grand nombre d'entre eux deviennent obèses, peut-être à cause du genre de vie trop sédentaire. Une épaisse chevelure brune couvre leur tête, et celle des femmes est presque toujours ornée de fleurs. Les Arméniens ont pour la plupart les yeux grands, noirs et langoureux; ils semblent doux, presque mélancoliques. Quoique fort tranquilles de leur nature, ils repoussent vaillamment les attaques, ainsi qu'ils le prouvèrent au commencement du dix-huitième siècle, dans la guerre d'indépendance de sept années qu'ils soutinrent contre les Persans dans les montagnes du Karabagh, et depuis, en mainte insurrection locale contre les Turcs. Dans la vie ordinaire, aucun Arménien n'est armé, tandis que le costume des Géorgiens, surtout dans le bassin du Rion, se complète par tout un arsenal de pistolets et de poignards. Ainsi se révèle d'une manière frappante le contraste des caractères nationaux. Mais précisément l'homme désarmé, le résigné, le pacifique, est celui qui a su le mieux sauvegarder sa liberté : il ne reconnaît point de nobles, choisit librement ses chefs, et de tout temps il a su se soustraire à la dure condition de serf, qui fut et qui est encore, sous un autre nom, le partage de la plupart des Géorgiens. Fort ignorants en général, les Arméniens de l'Araxe font preuve d'une intelligence naturelle remarquable, et quand l'occasion d'étudier se présente à eux, ils s'instruisent avec une étonnante rapidité; ils dépassent même les Slaves par la merveilleuse facilité qu'ils ont d'apprendre et de parler les langues. « L'Arménien a son intelligence dans la tête, tandis que le Géorgien l'a seulement dans le regard. » A en juger par leur littérature, les Arméniens ont parmi les peuples le rare défaut d'être trop graves, de se prendre trop au sérieux. L'harmonie des vers les touche peu[1], quoiqu'ils aient eu pourtant d'excellents poètes et que, de nos jours encore, des écrivains de mérite aient chanté la nature et la patrie. Ils

[1] Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus*.

aiment surtout à discourir sur la théologie, la métaphysique, la grammaire, et c'est par des œuvres d'érudition qu'ils ont marqué dans l'histoire littéraire. Quelques ouvrages des pères grecs, que l'on croyait irrévocablement perdus, des fragments d'Eusèbe, de Philon, de Chrysostome, ont été retrouvés dans les anciennes traductions arméniennes par les mekhitaristes de Venise et de Vienne[1].

Dans presque toutes les contrées qu'ils habitent, les Arméniens se tiennent soigneusement à l'écart des hommes d'autre race et d'autre langue. D'ailleurs, les habitudes de négoce en font souvent une classe à part : dans les villes et la plupart des villages tartares et géorgiens, ils sont non moins indispensables, mais non moins haïs et méprisés que ne le sont les Juifs de l'Europe orientale. Cependant on peut encore appliquer sans trop d'exagération aux paysans haïkanes le jugement de Tournefort : « Les Arméniens sont le meilleur et le plus honnête peuple du monde, » ou celui de Byron : « Les vertus de l'Arménien sont à lui ; ses vices lui viennent des autres ! » Mais qu'importe l'opinion populaire à des gens vivant en dehors de la société des hommes d'autre langage? Les Arméniens de vieille roche, agriculteurs ou commerçants, sont, les uns et les autres, comme murés dans leur vie de famille. Ils pratiquent encore les mœurs du patriarcat. Le grand-père commande ; les enfants, les gendres et les petits-enfants obéissent ; la femme, astreinte au silence, du moins jusqu'à la naissance de son premier enfant, porte autour du cou et de la partie inférieure de la figure un épais bandeau de drap qui lui ferme la bouche ; comme une muette, elle est obligée de se faire comprendre par signes. Devenue mère, elle acquiert le droit de parler avec les autres femmes de la maison, mais à voix basse ; pour converser librement, elle doit attendre l'âge mûr ou même la vieillesse. Tous les soins du ménage lui incombent jusqu'au mariage d'une belle-sœur[2]. Rarement un étranger est invité à pénétrer dans la maison de l'Arménien. Du reste, on pourrait traverser maint village sans se douter seulement qu'il est habité. Les constructions et les jardins sont entourés complètement d'un mur élevé qui les cache à la vue. Rien de plus morne et de plus laid, surtout dans les plaines sans verdure, que ces longues avenues de murailles en pisé, décorées du nom de villages.

Les Tartares, qui peuplent les bords inférieurs de l'Araxe, ne diffèrent point par le langage, la religion et les mœurs des tribus turques de la vallée de la Koura. Quelques Tsiganes vivent aussi dans les pays arméniens.

[1] Dulaurier, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1854.
[2] James Creag, *Armenians, Koords and Turks*.

Quant aux pâtres kourdes qui errent dans le voisinage de l'Ararat, sur les pentes de l'Alagöz et sur les rives de Gok-tchaï, ce sont presque tous des immigrants temporaires, venus du Kourdistan, de la Perse et de la Turquie. Parmi ces bergers, on compte plusieurs centaines de Yézides, que tous leurs voisins regardent, avec une sorte d'épouvante, comme les adorateurs du diable. La population kourde ne forme une partie notable des habitants sédentaires de la Transcaucasie arménienne que dans le district de Zangezour, au sud-est du Gok-tchaï. D'ailleurs, les douze ou treize mille Kourdes de ce district ont le même costume que les Tartares, et s'accoutument à en parler la langue; peu à peu ils se confondent avec eux[1].



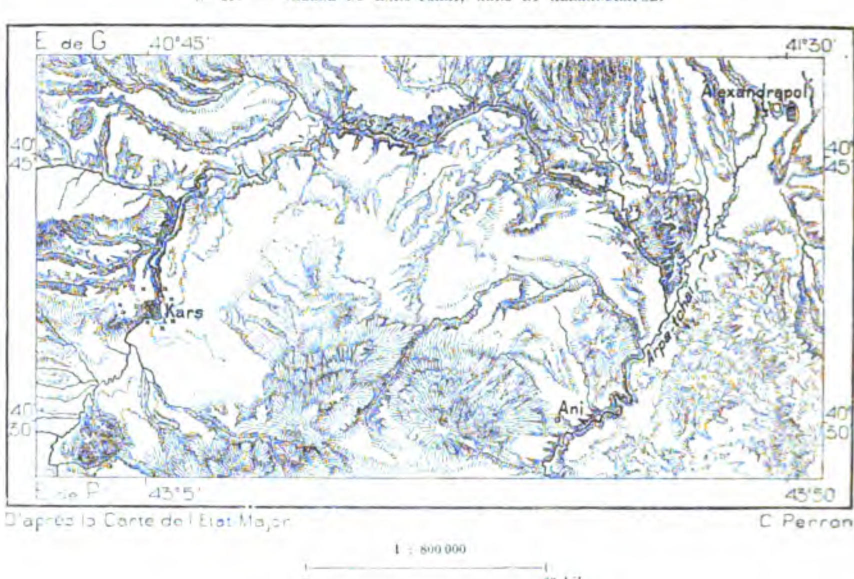
FEMME ARMÉNIENNE.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie communiquée par M. de Seidlitz.

La ville principale dans la haute vallée de l'Araxe partiellement conquise par les Russes est la gracieuse Kaghîzman, cachée par les arbres à fruits, pommiers, poiriers, pruniers, cerisiers, abricotiers, pêchers, mûriers, noyers, vignes grimpantes. C'est aussi dans le bassin de l'Araxe, mais seulement dans la vallée d'un sous-affluent, que se trouve la capitale de la haute Arménie russe, et en même temps la ville la plus populeuse du territoire récemment annexé, la célèbre Kars. C'est une cité chèrement conquise. Déjà le Russe Paskevitch s'en était emparé une première fois en 1828; Mouravov, en 1855, y pénétra après un long siège et d'infructueux assauts, en affamant les assiégés; en 1877 enfin, les Russes y sont entrés de nouveau, pour l'annexer définitivement à l'empire slave. Avant les guerres des Russes contre les Turcs, Kars avait eu à subir

[1] N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880; — *Notes manuscrites.*

bien des attaques. Capitale d'un royaume arménien au neuvième et au dixième siècle, elle fut saccagée par Tamerlan, par Amourat III, par les Persans; son importance comme place forte la désignait d'avance à tous les conquérants. Elle occupe en effet une position centrale entre les hauts bassins de la Koura, du Tchoroukh, de l'Araxe, de l'Euphrate et commande les passages des montagnes entre ces diverses rivières. Le lieu se prête aussi à une défense énergique. En cet endroit, le Kars-tchaï, rétréci par des rochers, forme un double tournant dont le premier entoure à demi la ville, tandis que le deuxième se replie autour de la citadelle. Du haut de son noir rocher de basalte, Kars, elle-même bâtie en blocs de lave,

N° 59. — VALLÉE DU KARS-TCHAÏ, KARS ET ALEXANDRAPOL.




D'après la Carte de l'Etat-Major. C. Perron

1 : 800 000

0 25 kil.

pouvait jadis braver des assaillants peu nombreux; mais depuis l'invention de l'artillerie elle a dû fortifier les hauteurs qui la dominent; et lors de la guerre de 1877 à 1878, les onze forts détachés du pourtour, enfermant un camp retranché, constituaient une ligne de défense de 18 kilomètres de tour. Ces forts sont, avec les rochers de basalte et d'obsidienne, les seules curiosités de la noire ville, triste, dépourvue d'ombrages, entourée d'escarpements nus. Quoique située à la hauteur de 1850 mètres, elle est un lieu de commerce fréquenté.

Une route carossable qui descend à l'est par la vallée du Kars-tchaï et va rejoindre celle de l'Arpa-tchaï, unit Kars à Alexandrapol, l'ancienne forteresse turque à la citadelle russe, à laquelle on n'a cessé de travailler depuis l'année 1837 : il n'existait alors en cet endroit que le village de Goumri,

peuplé de réfugiés arméniens. Située à peu de distance de la rive orientale de l'Arpa-tchaï, dans un bassin que domine au sud la masse de l'Ałagöz, et à 400 mètres plus bas que son ancienne rivale, Alexandrapol est entourée de campagnes mieux cultivées, auxquelles l'Arpa-tchaï ou la « Rivière de l'Orge » fournit en abondance l'eau d'irrigation nécessaire. Alexandrapol est devenue l'héritière d'Ani, qui fut la résidence des Bagratides d'Arménie, au dixième et au onzième siècle, et que dévastèrent les Seldjouks d'Alp-Arslan, puis les Mongols de Batou-khan. Un tremblement de terre, en 1319, acheva la ruine de la cité et les habitants s'en dispersèrent, dans toute la Caucasie, en Crimée et jusqu'en Pologne. Les ruines couvrent un promontoire triangulaire qui domine la rive droite de l'Arpa-tchaï et que sépare du plateau de l'ouest un ravin desséché, dont les parois sont percées de grottes et de tombeaux : au nord-est, une forte et double enceinte défendait la ville du seul côté dont l'accès était praticable; au point le plus élevé du rocher se dressait une acropole. Des restes d'églises, de mosquées, de palais, à la fois byzantins et mauresques par le style, sont épars à la surface du rocher, et presque tous les fragments distincts portent encore des inscriptions arméniennes; on y voit aussi des vestiges de fresques, et dans les cavernes la roche est taillée en sculptures grossières. D'après les récits probablement exagérés des chroniqueurs haïkanes, Ani n'aurait pas eu moins de 100 000 habitants et mille églises élevaient leurs coupoles au-dessus des autres édifices [1].

Au sud-est d'Ani, et déjà dans la vaste plaine qui sépare les deux colosses de l'Ałagöz et de l'Ararat, un autre amas de décombres, Talîch, paraît avoir été aussi la capitale d'un royaume d'Arménie : un petit village moderne s'est niché entre ses hautes murailles, ses tours, les débris de ses palais. La région du bas Arpa-tchaï est le pays des ruines. A l'ouest de cette rivière se voient encore les restes de Pakaran ou de l' « Assemblée des Dieux » [2]. A une petite distance au midi, deux autres capitales, bâties successivement par le même roi Erovan II, Erovantachad, Erovantagerd, que l'on dit avoir eu 30 000 maisons de Juifs et 20 000 maisons d'Arméniens [3], s'élevaient jadis au nord du confluent de l'Araxe et de l'Arpa-tchaï, la première sur la rive orientale, l'autre sur la rive occidentale. Armavir, autre chef-lieu de ce royaume à capitale errante, et qu'avait également fondée Erovan II avant les deux autres cités, a laissé des ruines insignifiantes sur une colline, dominant le milieu de la plaine sur les bords du canal de

[1] Hamilton, *Asia Minor;* — Carl Ritter, *Asien*, X; — Dubois de Montpéreux, etc.
[2] Carl Ritter, ouvrage cité.
[3] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie.*

Kara-sou, près de l'Araxe. Enfin, au sud du fleuve, sur une terrasse de lave séparée des collines environnantes par de profondes crevasses, s'élève la « noire forteresse » de Kara-Kala ou Kara-Kaleh, que Dubois de Montpéreux croyait, à tort, être l'ancienne Tigranocertes. Peu de vieux châteaux peuvent se comparer en pittoresque sauvage à ces tours construites en assises alternées de porphyre rouge et de lave noire et se dressant au-dessus de précipices au fond desquelles mugissent les eaux. D'après la légende arménienne, c'est près de là que Job, assis sur son fumier, conversait avec ses trois sentencieux amis.

La Rome actuelle des Haïkanes, Etchmiadzin, située à l'ouest d'Erivan, à peu près au milieu de la plaine, n'est point une grande cité. Dans le voisinage se groupent les maisons de la petite ville de Vagarchabad; mais Etchmiadzin même n'est qu'un vaste couvent aux murailles de pisé, dominé par une église à clocher pyramidal et à clochetons latéraux. Une enceinte quadrangulaire, dont les murs grisâtres ne sont pas même flanqués de tours, cache le bas des édifices. Etchmiadzin n'a de vraiment beau que ses eaux limpides, ses fleurs, son bosquet de peupliers et d'arbres à fruits, faible reste du « jardin de verdure » qu'y virent au dix-septième siècle Chardin, Tavernier, Tournefort. Le monastère d'Etchmiadzin, dont le nom signifie « le Fils Unique est descendu ! » est pourtant la capitale du monde arménien : c'est là, d'après la légende, que le « Fils Unique » apparut dans un rayon de soleil à Grégoire l'Illuminateur et que d'un coup de foudre il fit rentrer sous terre les divinités du paganisme. Car Etchmiadzin est sur l'emplacement de l'une des puissantes cités de l'antique Arménie. Là s'élevait Ardimet-Kaghak, la « Ville d'Artémis » ou d'Anachit, la « Vénus arménienne », et de toutes parts y accouraient des fidèles pour adorer la déesse[1]. C'est aussi près de là, au pied de la forteresse d'Armavir, que l'on allait consulter les chênes sacrés, où les prêtres, comme ceux de Dodone, entendaient dans le feuillage à la fois le murmure des vents et celui des destins[2]. Les divinités du temple ont changé, mais depuis au moins vingt-cinq siècles ce lieu de la plaine est resté saint. La bibliothèque du couvent, plus riche que celle des mekhitaristes de Venise, possède 635 manuscrits anciens[3], et son imprimerie, la plus ancienne de l'Arménie proprement dite, publie un journal et quelques ouvrages populaires en arménien. Une cloche du couvent d'Etchmiadzin

[1] Carl Ritter, *Asien*, tome X; — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie;* — Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase.*
[2] Moïse de Chorène.
[3] Moritz Wagner, ouvrage cité.

porte une inscription tibétaine avec les paroles mystiques[1] résumant la vie et la mort, toutes les vérités éternelles. Ainsi l'Arménie, à une époque inconnue, était en relations avec le monde bouddhiste[2].

Erivan, le chef-lieu du gouvernement principal de l'Arménie russe et la deuxième ville du bassin de l'Araxe, — car elle est dépassée en population par Alexandrapol, — est bâtie à l'angle nord-oriental de l'ancien bassin lacustre que parcourt le fleuve, et sur les bords de la Zanga, divisée en mille canaux d'irrigation : elle est surtout peuplée d'Arméniens, tandis que, sous la domination persane, elle était habitée principalement de Tartares. Située à l'entrée de la haute vallée qui mène à Tiflis et au bassin de la Koura par le plateau du Gok-tchaï, Erivan devait prendre une grande importance commerciale et stratégique; sa forteresse, qui se dresse sur un massif de colonnades basaltiques, rappelle de nombreux faits de guerre. Erivan, bâtie presque en entier dans le style persan, a quelques édifices pittoresques, une charmante mosquée décorée d'arabesques et ombragée de superbes ormeaux; elle a surtout ses jardins et ses vergers, où ruissellent les eaux courantes, et l'admirable vue de l'Ararat élevant au sud-ouest sa double cime; mais par delà la zone d'irrigation commence la campagne grise et nue. Le détestable climat, avec ses rudes alternatives de froidures et de chaleurs, la poussière, les fièvres, auraient bientôt dépeuplé la ville si elle n'occupait une position d'importance capitale aux confins de la Perse et de la Turquie, et si les jardins et les mines de sel gemme des environs ne lui fournissaient les éléments d'un commerce considérable[3]. En été, tous les fonctionnaires russes s'enfuient sur quelque haute vallée. Semonovka, colonie de Malokhanes située sur le plateau de Gok-tchaï et près du seuil supérieur de la route d'Erivan à Tiflis, Delijan, dans le voisinage, à la bifurcation de la route d'Alexandrapol, sont au nombre des stations sanitaires, à la fois pour les habitants de la plaine de l'Araxe et pour ceux de la plaine de la Koura. Le plus gros bourg du plateau, à 6 kilomètres au sud du lac de Gok-tchaï, est Kavar, désigné officiellement sous le nom de Novo-Bayazet. Les gisements de cuivre de cette région de l'Arménie ne sont plus exploités.

A l'est d'Erivan, une vallée qui s'ouvre au milieu d'un massif de roches volcaniques renferme les ruines d'une cité qui fut aussi l'une des nombreuses capitales de l'Arménie. Bach-Karnî ou Garnî, que les Arméniens disent avoir été construite il y a quatre mille ans, possède les restes d'un

[1] *Om Mani Padmi houm.*
[2] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase.*
[3] Production du sel dans le district d'Erivan en 1876 : 12 890 tonnes.

temple de construction grecque, peut-être consacré à la Vénus arménienne, et connu sous le nom de « Trône de Tiridate », d'après son fondateur. Des restes de palais, de forteresses se voient encore à Bach-Karnî; mais les colonnades de basalte, les déchirures dans lesquelles coule le torrent, les parois de roches brûlées, bleues, vertes, rouges, tous ces témoignages des anciennes éruptions sont plus remarquables que les débris des constructions humaines. C'est dans un des sites les plus sauvages de cette région tourmentée que se trouve Kegart, Kergach ou Aïrivank, le « Couvent de l'Enfer », dont une moitié est creusée dans le tuf et dans les laves. Au milieu de la plaine où les eaux du torrent de Karnî, le Karnî-tchaï, viennent se ramifier en canaux d'irrigation avant de se mêler à l'Araxe, s'élevait Artaxates, qu'Artaxias, le général d'Antiochus, avait bâtie sur les plans d'Hannibal[1] et qui fut la capitale de l'Arménie, jusqu'au jour où le Romain Corbulon la détruisit, sous le règne de Néron. Neronia lui succéda, ainsi nommée par son fondateur Tiridate en l'honneur de « César », mais elle ne redevint capitale qu'à la fin du premier siècle, pour être ensuite détrônée au profit de Vagarchabad. Lorsqu'elle fut renversée, en 370, par l'armée de Sapor II, elle aurait compté dans ses murs plus de 200 000 habitants, Arméniens et Juifs, qui furent tous livrés au glaive ou emmenés en captivité[2]. Le village d'Ardachar, que l'on voit de nos jours, n'est que l'ancienne citadelle d'Artaxates; partout ailleurs s'étend la plaine insalubre, parsemée de hameaux misérables. L'Araxe, qui coulait autrefois au pied des murailles de la ville, s'est déplacé et coule maintenant à 10 kilomètres au sud, près des premiers renflements du piédestal qui porte l'Ararat.

Nakhitchevan ou Nakhidjevan, chef-lieu du district qui s'étend au sud-est de l'Ararat, est encore, d'après les Arméniens, antérieure à Etchmiadzin : la légende dit qu'elle fut bâtie par le patriarche Noé après qu'il eut planté la première vigne sur les flancs de l'Ararat. Son nom même signifie en arménien la « Première Demeure » et les prêtres de l'endroit montrent une butte qu'ils disent être le tertre funéraire de Noé. La ville, aussi ancienne que l'histoire et déjà signalée par Ptolémée sous le nom de Naxouana, a été souvent bâtie et rebâtie; toutes les maisons actuelles sont construites de pierres que l'on exploite en carrières dans les ruines. Le portail d'un ancien palais, que dominent deux minarets de briques, porte une inscription persane entourée de riches arabesques, et près de là s'élève le monument à douze côtés que l'on appelle la « Tour des khans » et

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*
[2] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie.*



VUE PRISE PRÈS DE NAKHITCHEVAN

Dessin de J. Laurens, d'après nature.



sur le pourtour duquel se déroule une inscription dont les lettres en relief ont une longueur développée de 450 mètres[1]. Nakhitchevan, quoique l'une des cités saintes de l'Arménie, est peuplée surtout de Tartares, qui s'occupent de jardinage et de la culture de la vigne; elle a beaucoup perdu depuis la domination persane : quarante mille habitants se pressaient alors dans ses murs. Les eaux abondantes des sources voisines et celles que l'on a dérivées de l'Araxe et de ruisseaux descendus des montagnes de Karabagh, arrosent des centaines de vergers. Dans les contreforts rocheux du voisinage, au nord-ouest, on exploite de toute antiquité des gisements de sel alternant avec des couches d'argile comme ceux de Koulpi et renfermant aussi des instruments de pierre abandonnés par les anciens mineurs[2]. Les pierres meulières de Nakitchevan, taillées dans une roche de grès multicolore, sont très appréciées dans toute l'Arménie.

La douane de Nakhitchevan est le lieu de passage du commerce considérable qui se fait en cet endroit avec la Perse[3]. Le poste de la frontière, au sud-est de la ville, est Djoulfa, situé sur la rive de l'Araxe, en face d'un ancien caravansérail persan, que dominent des escarpements de grès, d'un rouge de sang, hérissés des murailles d'une ancienne forteresse. Au commencement du dix-septième siècle, Djoulfa était une cité de quarante mille habitants, la plus riche de toute l'Arménie par son industrie et son commerce. Mais il entrait dans les plans de Chah-Abbas le « Grand » de transformer en désert la région qui séparait la Perse de Nakhitchevan et de tout le territoire occupé par les Turcs. Les habitants de Djoulfa reçurent l'ordre d'émigrer en masse; ceux qui ne se hâtaient pas assez furent jetés dans le fleuve et la ville fut embrasée sous les yeux des bannis, futurs colons de Nouveau-Djoulfa, près d'Ispahan. Il ne reste plus de l'ancienne Djoulfa que d'insignifiants débris et des fragments du pont monumental, aux quatre tours d'angle, dont « l'Araxe indigné »[4] venait heurter les piles. Les monuments les plus curieux de Djoulfa sont les tombeaux de son vaste cimetière, qui se prolonge au bord de l'Araxe sur plus d'un kilomètre et demi; quelques-unes des sculptures tombales sont d'une grande finesse de travail. En 1854, tout ce qui restait de la population de Djoulfa se composait de dix familles, vivant dans un caravansérail ruiné[5]

[1] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*.

[2] Production moyenne des mines de sel de Nakhitchevan : 4500 tonnes. (Gustav Radde.)

[3] Exportation moyenne de Nakhitchevan en Perse, de 1863 à 1872 : 280 000 roubles.

Importation de la Perse à Nakhitchevan : 1 100 000 roubles.

[4] *Pontem indignatus Araxes*, Enéide, VIII.

[5] Dubois de Montpéreux, ouvrage cité.

Des scorpions redoutables se cachent sous les dalles du cimetière.

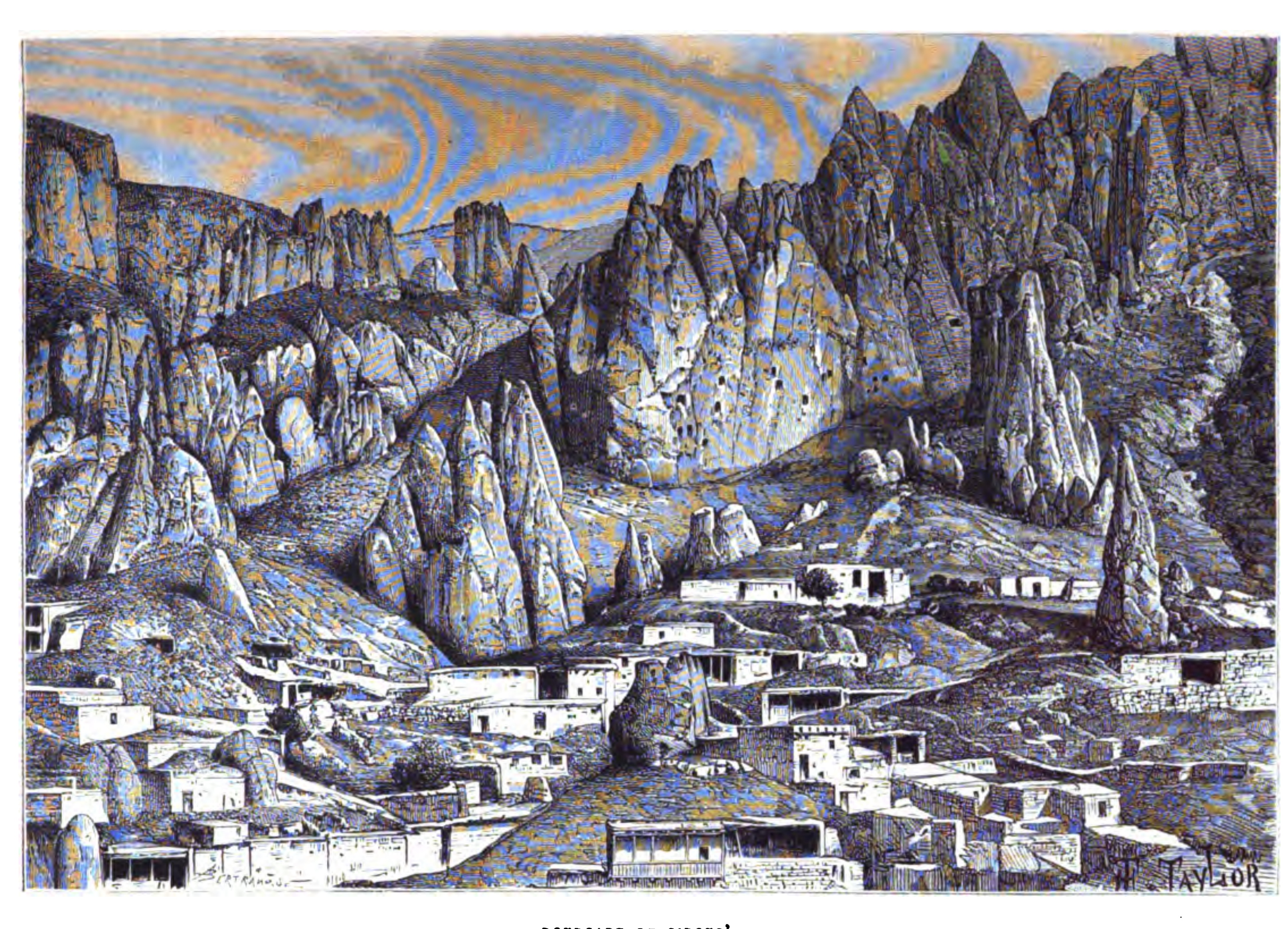
Ordoubat est située sur l'Araxe, en aval de Djoulfa, et près de l'endroit où le fleuve, s'engageant dans le défilé de Migri, atteint le point le plus méridional de sa courbe au sud des montagnes de Karabagh. C'est la ville la plus agréable de l'Arménie; soixante-dix sources y jaillissent, et mêlant leurs eaux pures à celles des canaux d'irrigation, entretiennent une riche verdure dans les jardins environnants. Dans aucune autre partie du bassin de l'Araxe, les arbres ne sont plus hauts et plus touffus; sur une place de la ville, le tronc d'un platane, mais découronné, demi-mort, n'a pas moins de 13 mètres de tour. Des villas sont parsemées en dehors d'Ordoubat, dans les vergers des alentours et sur les coteaux. A quelques kilomètres au nord-ouest, dans la « vallée d'Or », le village d'Akoulis ou Akoulisî, divisé en deux groupes de maisons, est habité par un grand nombre de négociants arméniens, qui s'occupent principalement du commerce de la soie et qui prêtent, moyennant gros intérêts, leurs capitaux aux spéculateurs d'Erivan et de Tiflis. Akoulis, ville importante au dernier siècle, fut dévastée par Nadir-chah, qui en démolit méthodiquement les maisons jusqu'au moment où les négociants consentirent à payer la rançon demandée[1]. Les mines de cuivre des montagnes environnantes n'ont actuellement qu'une faible importance économique : en 1877, elles n'ont donné que 117 tonnes de cuivre pur[2].

Le double bassin du Bergouchet et de l'Akera, qui s'ouvre entre les montagnes d'Ordoubat et celles de Choucha et qui forme administrativement le district de Zangezour, n'a pas de villes proprement dites, mais plusieurs bourgades importantes, peuplées d'Arméniens, de Tartares et de Kourdes. La plus populeuse est Khinzîrak; celle que l'on a choisie pour chef-lieu administratif est Girousî (Gheroussi), le Koriss des Arméniens, ou le « village des Piliers », ainsi nommé des aiguilles de tuf sculptées par les eaux dans la terrasse en pente sur laquelle le bourg est construit. Les maisonnettes à toits plats, servant de degrés les unes aux autres, forment du haut en bas un escalier bizarre, au-dessous duquel se cachent les habitants, cheminant en des rues souterraines; d'autres demeures, des caves, des étables, sont creusées dans la cendre volcanique de la terrasse et des ébou-

[1] K. Koch, *Wanderungen im Oriente.*

[2] Villes du bassin de l'Araxe ayant une population de plus de 3000 habitants :

| | |
|---|---|
| KARS. | |
| Kars | 10 000 hab. |
| Kaghizman | 5 000 » |
| GOUVERNEMENT D'ERIVAN. | |
| Alexandrapol | 20 450 » |
| Erivan (avec deux faubourgs) | 12 500 hab. |
| Nakhitchevan | 6 900 » |
| Novo-Bayazet | 5 350 » |
| Ordoubat | 3 500 » |




BOURGADE DE GIROUSÎ

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Seidlitz.



lis couverts de broussailles en défendent les abords; en bas, des ormeaux au vaste branchage bordent le torrent. Le bourg actuel de Giṙousi est d'origine moderne; à 300 mètres plus haut, c'est-à-dire à 1600 mètres d'altitude, s'étendent les champs qui ont remplacé l'ancien village. En été, quand cinquante mille bergers nomades des districts environnants mènent leurs troupeaux dans les riches pâturages de Zangezour, Giṙousî devient, pour quelques semaines, une cité commerçante, et la foule se presse sur les degrés de l'immense amphithéâtre de masures[1].

## VIII

### ÉTAT GÉNÉRAL ET ADMINISTRATION DE LA CAUCASIE

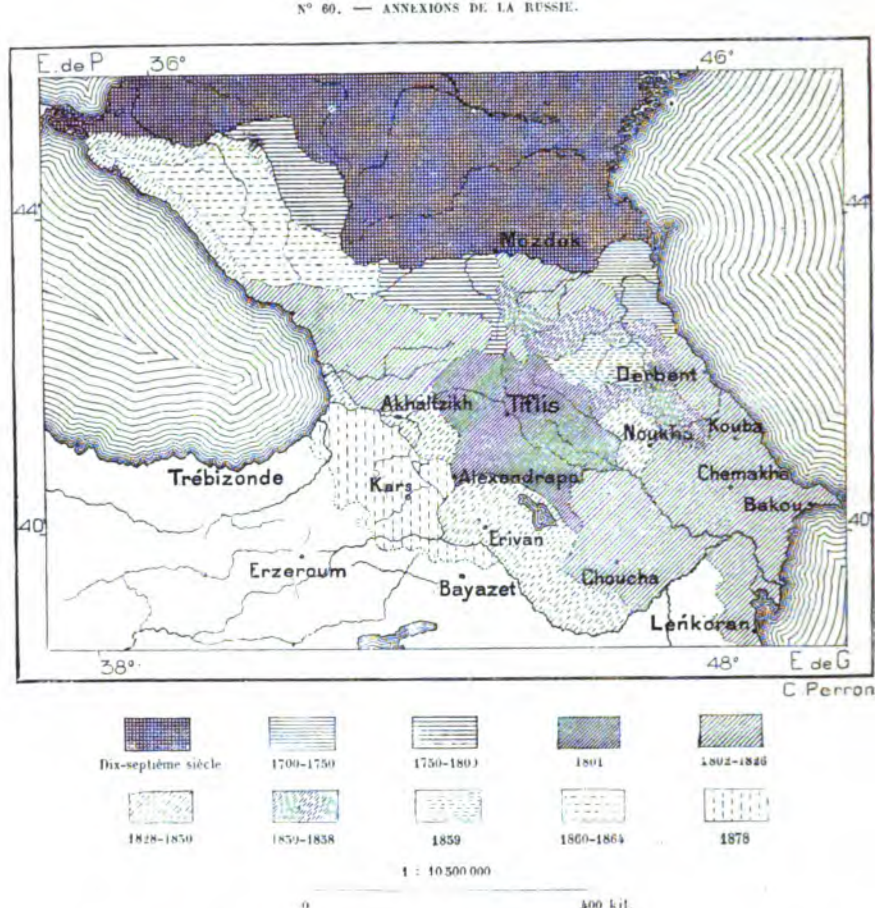
Les Russes ne sont pas des nouveaux venus en Caucasie. Ceux du Ṫmoutatakaṅ peuplaient une partie du bassin de la Koubaṅ dès la fin du dixième siècle, et déjà en 914 des « Russiques » s'étaient présentés devant Berda, au pied des montagnes de Karabagh. Il y a plus de deux cents ans, Étienne Razin pillait Bakou, et en 1723 Pierre le Grand poussait ses conquêtes jusque dans la Perse actuelle. Depuis plus d'un siècle, la puissance russe a pris pied dans la région transcaucasienne, et les provinces se sont successivement ajoutées à l'empire, soit par conquête, soit par achat et annexion pacifique. Comparée à la plupart des pays d'Europe, la Caucasie s'est donc trouvée pendant les cent dernières années dans une situation tout à fait anormale; cependant la partie la plus populeuse et la plus riche de la contrée, celle qui servit de point d'appui aux armées pour leur permettre d'annexer peu à peu toute la région transcaucasienne, appartient à la Russie depuis le commencement du siècle.

La population des régions caucasiennes, encore inférieure à celle de la Russie d'Europe, s'est accrue rapidement depuis la conquête, malgré les guerres, les émigrations, les exils en masse, malgré l'insalubrité de quelques districts. L'immigration des Cosaques et des paysans russes, celle des Arméniens fugitifs ont compensé les départs, et l'accroissement des habitants par l'excès des naissances s'est produit régulièrement dans tous les districts de la contrée, même chez les immigrants slaves. Au commencement de l'occupation armée, la Caucasie était le « tombeau des Russes ». Les fièvres faisaient plus que décimer les malades pendant le cours de

[1] N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880.

l'année. Mais l'expérience, l'emploi de la quinine, une meilleure hygiène et, çà et là, le dessèchement des terres marécageuses, ont singulièrement amélioré la situation, et maintenant la mortalité des Russes est moins grande au Caucase que dans la Russie proprement dite. C'est un phé-

N° 60. — ANNEXIONS DE LA RUSSIE.




nomène analogue à celui que l'on a observé en Algérie, où les immigrants français et espagnols, ont su s'accommoder graduellement au climat et en même temps se le rendre plus propice[1]. Le taux actuel de la mortalité, par rapport aux naissances, est moindre en Caucasie que dans toutes les autres parties de l'empire russe, et même le pays occupe à cet

[1] Mortalité de l'armée du Caucase :

1837, un cas de mort sur 9 malades | 1846, un cas de mort sur 17 malades.
1862, un cas de mort sur 41 malades.
Mortalité totale en 1864 : 25 sur 1000. | Mortalité totale en 1872 : 19.86 sur 1000.
Mortalité totale du district de Moscou : 41.11 sur 1000.

égard un des premiers rangs parmi les contrées du monde. D'après Bunge, le nombre des morts ne représente en moyenne, dans les provinces du Caucase, que les deux tiers des naissances, tandis qu'il est proportionnellement plus considérable dans le reste de l'empire russe, en France, en Angleterre, en Autriche et même en Allemagne[1]. La proportion des suicides est assez forte au Caucase et la statistique signale ce fait remarquable, qu'ils sont à peu près égaux entre les deux sexes. C'est là un contraste frappant avec l'Europe, où la proportion des suicides d'hommes est de trois à quatre fois supérieure à celle des suicides de femmes. Chez quelques races de la Caucasie, chez les Arméniens et les Osses, plus de femmes que d'hommes en finissent violemment avec la vie. La cause de ce contraste doit-elle être cherchée pour les Arméniennes dans le mutisme forcé des femmes, dans l'ennui mortel de la routine journalière, et pour les Osses, dans la brutalité des maris? L'instinct poétique des femmes, qui se révèle en Caucasie par des improvisations, des chants, des accents passionnés, doit se heurter souvent aux dures nécessités de la servitude domestique[2].

Une grande partie des régions caucasiennes, s'élevant au-dessus de la zone des céréales, ne peut guère être habitée que par des peuples de pâtres; mais, outre les contrées que les neiges et les glaces interdisent au cultivateur, il est aussi de vastes étendues que l'homme lui-même a stérilisées par ses dévastations, et qu'il pourrait facilement reconquérir : ce sont les plaines sèches, dont les canaux se sont taris ou qui n'ont jamais été arrosées, quoique dans le voisinage des eaux courantes. La vaste plaine d'Etchmiadzin et d'Erivan, celles de la basse Koura et du bas Araxe ne se sont-elles pas changées en déserts, du moins partiellement, depuis que les canaux d'irrigation sont fermés par les boues et les joncs? La « mésopotamie » formée par l'Alazañ, la Yora, la Koura, n'est-elle pas une steppe sans population, quoique des rivières abondantes l'entourent de toutes parts? Des millions d'hommes ont disparu de la Transcaucasie avec le réseau d'arrosement des anciens peuples; d'autres millions d'hommes naîtront sur les rivières dérivées qui se creuseront bientôt. Là où passe le flot vivifiant, germent les plantes et les cités. La terre se peuple et s'assainit à la fois; les champs prennent la place des marécages.

[1] *Cours de statistique* (en russe).

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Caucasie : | Naissances sur 1000 habitants : | 37.9. | Morts : | 25.2 |
| Russie | » » » » | 47.8. | » | 34.7 |
| Royaume-Uni | » » » » | 35.6. | » | 22.7 |
| France | » » » » | 26.6. | » | 23 |

[2] Stalinskiy, *Sbornik Sv'ed'eniy o Kavkazé*, I, 1871.

En s'emparant de la Caucasie, le gouvernement russe ne laissa pas le régime de la propriété foncière tel qu'il existait, il lui fit subir de nombreuses modifications, souvent contradictoires, provenant des influences diverses qui se succédaient dans les conseils de Saint-Pétersbourg. En outre, les mesures prises pour la tenure du sol se compliquaient de tous les faits de la conquête, dévastation des cultures, destruction des aouls, dépeuplements et repeuplements en masse, colonisations militaires et agricoles.

N° 61. — FIÈVRES DE LA CAUCASIE.




Pendant la première période de la domination, toutes les colonies étaient fondées militairement. Composées de Cosaques à la fois paysans et soldats, elles avaient à bâtir les villages et les forts, à cultiver les champs, à creuser les canaux, à tracer les chemins et à veiller sans cesse contre l'ennemi, qui se glissait contre eux, tapi dans les roseaux. On s'étonne de l'immensité du travail accompli par la seule force de ces hommes, qui d'ailleurs devaient souvent changer de stations ou de méthodes, au gré des chefs qu'on leur donnait. Grâce à eux, toute la partie occidentale de la Ciscaucasie est définitivement colonisée; elle le serait d'une manière beaucoup

plus complète si le gouvernement n'avait pas longtemps empêché la colonisation pacifique de la contrée par les paysans émigrés de la Russie : c'est par millions que les serfs eussent immigré dans la contrée s'ils avaient été libres de le faire.

Dans toutes les régions caucasiennes déjà peuplées, l'État russe n'eut d'abord d'autre système que de chercher à gagner les princes en leur assurant la propriété des terres ; seulement, pendant les grandes guerres des montagnes, il fut quelquefois forcé par les circonstances à s'appuyer sur le peuple, en Kabardie et dans le Daghestan, pour le soulever contre son aristocratie : c'est ainsi qu'agit le gouverneur Yermołov; mais ce système fut bientôt abandonné, et pendant la fin du règne de Nicolas on s'occupa surtout de conquérir les bonnes grâces de l'aristocratie locale. En beaucoup d'endroits où le servage n'existait pas, le gouvernement russe l'établit en accordant aux princes des fiefs considérables. C'est ainsi que les princes kabardes, jouissant autrefois de l'usufruit de vastes cultures, au milieu de communautés où tous avaient leur part du sol, se trouvèrent tout à coup transformés en propriétaires suivant le droit romain, et tel d'entre eux reçut en principauté un domaine de vingt mille, de cinquante mille, de cent mille hectares : le gouvernement dut même racheter des terres à ces potentats, soit pour les distribuer à des Cosaques, soit pour en doter les communes après l'abolition du servage. Il est vrai qu'en 1863 il fut décidé en principe que la terre appartiendrait en entier au peuple des communes; mais en pratique on maintint le régime de la grande propriété, et dans la Kabardie seule 140 lots, chacun d'environ 560 hectares, furent réservés aux personnages pouvant être utiles au gouvernement par leurs services personnels ou par leur influence; en outre, tous les officiers de l'armée reçurent des lots de terre en toute propriété, en dehors des terrains attribués aux communes. Quant aux forêts et aux prairies, elles restèrent indivises. Ainsi se trouvait constitué un état de choses analogue à celui de la Russie : au-dessous de la classe des grands propriétaires, ayant chacun son domaine distinct, vit la classe des paysans se partageant les terres suivant la méthode de rotation communale. La moyenne de l'impôt que les paysans payent à l'État est de trois roubles par famille.

L'esclavage, qui existait dans la plupart des contrées de la Caucasie sous des formes diverses, fut d'abord aggravé sous le régime russe, et quand il fut aboli, après 1866, ce fut à de très rudes conditions pour les affranchis. En vertu de « contrats libres », les affranchis furent astreints à payer aux propriétaires, soit deux cents roubles, soit six années de travail; les enfants au-dessous de quinze ans furent redevables de cent cinquante

roubles ou de dix années de labeur forcé. Lorsque l'esclave était en même temps propriétaire de bétail ou de mobilier, on en fit trois parts, dont une seule pour l'affranchi. Il en est résulté une grande misère, surtout dans la région des plaines[1].

Les richesses agricoles de la Caucasie sont déjà suffisantes pour alimenter un commerce notable d'exportation. Tandis qu'avant l'abolition du servage les terres de l'Imereth ne se vendaient que de 22 à 28 roubles l'hectare, elles valent maintenant dix fois plus; mais celles de l'orient, dans les bassins de la Koura et de l'Araxe, menacées soit par les orages, soit par les sauterelles, ont moins rapidement augmenté de valeur. Les céréales, produites en surabondance, sont employées en grande partie à la fabrication des alcools. Bien plus que la Bessarabie, la Crimée et la vallée inférieure du Don, la Caucasie est le « vignoble » de l'empire russe; en 1875, l'étendue des vignes n'y dépassait pas encore 84 830 hectares[2]; mais la surface du territoire que les agriculteurs caucasiens pourraient employer à la propagation des ceps est certainement supérieure à celle des régions vinicoles de la France, et jusqu'à maintenant le phylloxéra n'a fait que peu de ravages dans les vignobles du Terek et du Rion[3]; le fléau le plus redouté des viticulteurs du pays est toujours l'oïdium. Les vins du Caucase fournissent à la Russie la plus forte part de ses vins nationaux, en boissons de table, telles que les bons crus de Kakhet, et en liqueurs servant au coupage, comme les vins de Kislar et du bas Terek[4]; à Vardzie, dans le district d'Akhaltzikh, on cultive la vigne jusqu'à l'altitude de douze cents mètres[5]. Le tabac devient une des cultures importantes de la Caucasie, puisque la surface des terres employées à la production de cette denrée était en 1876 de 3936 hectares, produisant plus de 1 700 000 kilogrammes de feuilles : l'exportation des marchés de la mer Noire consiste principalement en tabac. Les plaines de la Transcaucasie fournissent aussi aux filatures russes une partie, bien minime encore, du coton qui leur est nécessaire. Pendant la guerre d'Amérique, la production s'éleva rapidement, et la vente du coton en Angleterre valut aux marchands de la Caucasie un bénéfice d'environ

[1] *Sbornik Sv'ed'eniy o kavkazskikh Gortzakh*, I, 1868; II, 1869; III, 1870; V, 1871.

[2] Surface des vignobles dans la Caucasie en 1875 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Province du Terek. . . . . . | 14 810 hect. | Gouvernement de Tiflis. . . . . | 18 395 hect. |
| Gouvernement de Koutaïs . . . | 34 900 » | Autres provinces. . . . . . . | 16 725 » |

[3] Bock, *Russische Revue*, 1878, n° 8.

[4] Production des vignobles caucasiens en 1875 : 1 263 000 hectolitres.

[5] *Sbornik Sv'ed'eniy o Kavkaze*, III, 1875.

2 millions de roubles; mais trop soudainement enrichis, et comptant sur une vente trop facile, ils ne surent pas donner à l'expédition de leurs denrées le soin et la régularité que demandent les importateurs de Manchester, et bientôt le coton caucasien fut banni des marchés de l'Occident[1]. Les soies grèges de Noukha et de Chemakha sont très appréciées, surtout par les tisseurs français, et depuis que la maladie a ravagé les magnaneries du sud de la France, la Transcaucasie orientale est un des pays du monde les plus importants pour la production de la bonne « graine »; en 1848, des fileuses de France furent invitées à s'établir en diverses villes de la Transcaucasie, à Zougdidi, à Noukha, à Chemakha, pour enseigner aux femmes indigènes l'art de dévider la soie[2]. Pour un grand nombre de denrées, pour les fruits et les primeurs, la Caucasie est destinée à prendre à l'égard de la Russie le même rôle commercial que l'Algérie à l'égard de la France. La chaleur est tropicale dans la vallée de l'Araxe, et partout où le sol est suffisamment arrosé, les récoltes sont admirables. Les climats se superposent sur les pentes des montagnes de la Caucasie et par conséquent les cultures diverses peuvent se succéder à peu de distance les unes des autres. Il faut traverser le plateau de l'Iran, au sud des campagnes transcaucasiennes, avant de retrouver, sur les bords du golfe Persique, la flore d'Ordoubat et de Lenkoran.

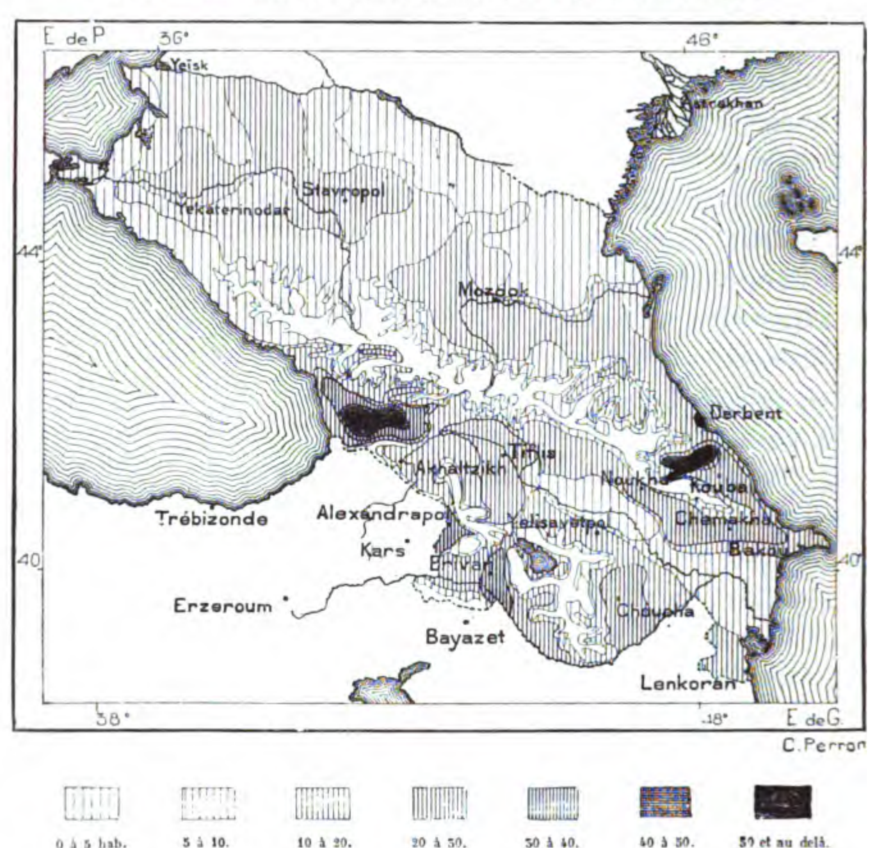
Cependant ce ne sont pas ces districts méridionaux, à flore presque tropicale, qui sont les plus habités. La population caucasienne, sans être nulle part aussi dense qu'elle l'est en France et dans les pays voisins, se presse surtout dans les plaines de la Mingrélie, dont le climat et la végétation ressemblent le plus à ceux de l'Europe occidentale : en deux districts de cette plaine, la population est de plus de 40 habitants par kilomètre carré et, par une remarquable coïncidence, c'est précisément là où les Mingréliens se pressent le plus les uns contre les autres qu'ils sont le plus à leur aise et contribuent dans la plus forte proportion, par la vente de l'excédent de leurs denrées, à l'enrichissement du pays : c'est là aussi que les paysans ont su le mieux se protéger contre l'invasion des marchands arméniens, qui font si chèrement payer leurs services d'intermédiaires[3]. Après les districts mingréliens de Koutaïs et de Senaki, les régions les plus populeuses de la Caucasie, placées comme par une sorte de symétrie à l'autre extrémité et sur l'autre versant de la chaîne du Caucase, doivent également leur prospérité au jardinage et à la culture des plantes européennes. Là

[1] Production moyenne du coton en Caucasie, d'après Radde, 480 tonnes.
[2] Borozdin, *Zapiski kavkazskavo Old'ela*, n° VII, 1866.
[3] Méounarguia, *Notes manuscrites*.

d'ailleurs le sol est mieux divisé et, dans certains districts, chacun en a sa part. Le *magal* ou fédération des clans du Dargo assure à chacun de ses membres la possession d'un terrain de culture.

La chasse proprement dite, la cueillette dans les forêts ne peuvent plus avoir d'importance depuis que le pays est peuplé dans presque toute la région des plaines et que les pentes des montagnes ont été en grande

N° 62. — DENSITÉ DE LA POPULATION DU CAUCASE EN 1873, PAR KILOMÈTRE CARRÉ.

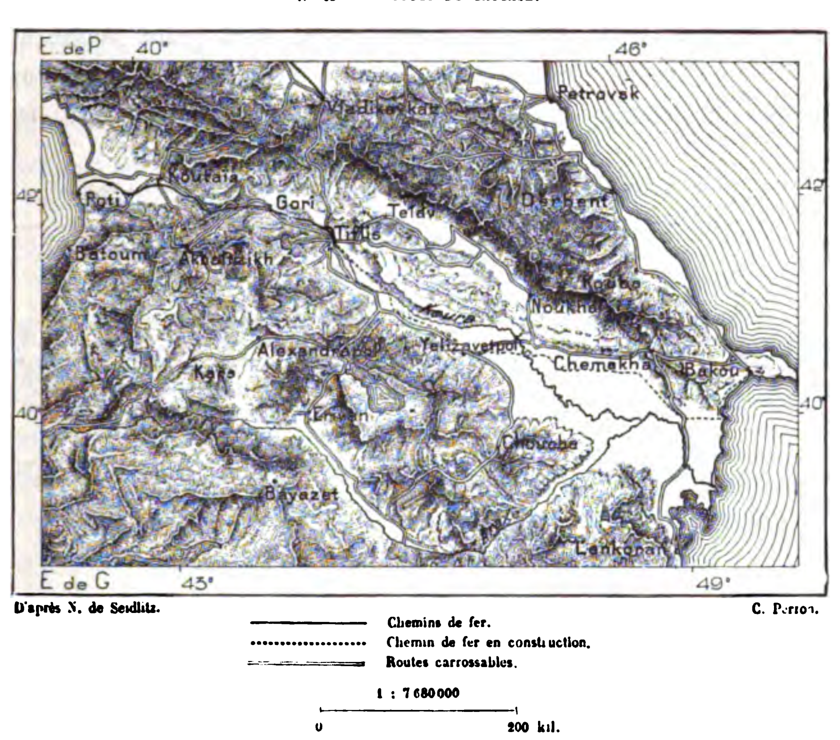



partie déboisées; mais la pêche, on le sait, est très productive dans la mer d'Azov, dans le Pont-Euxin et surtout dans la Caspienne. Les limans d'Akhtari et de Yeïsk, les eaux de la Koubañ, les parages de Poti et de Batoum, le bas Terek, surtout la Koura et le golfe de Kizil Agatch, où se répandent ses flots jaunâtres, sont riches en vie animale et contribuent pour une part notable à l'alimentation des habitants du Caucase, et même à l'exportation vers la Russie et la Perse.

Encore dans l'enfance pour la grande culture, malgré la richesse naturelle de leur territoire, les populations caucasiennes n'ont guère que les

anciennes industries traditionnelles, à l'exception de celles qui ont rapport aux travaux des mines. Ainsi les puits de naphte de Bakou, les mines de cuivre de Kedabek et les alunières de Sagłik, près de Yelizavetpol, de même que l'usine à fer de Tchasach, dans la vallée de Bolnis, à quatre-vingts kilomètres au sud-ouest de Tiflis, possèdent l'outillage compliqué que demande la science moderne[1]; mais à côté des puissantes machines se voient encore des outils datant de l'âge de pierre[2]. Cet état de choses

N° 63. — ROUTES DU CAUCASE.




D'après N. de Seidlitz. C. Perron.

Chemins de fer.
Chemin de fer en construction.
Routes carrossables.

1 : 7 680 000

0 200 kil.

durera nécessairement, tant que les pays caucasiens ne seront pas rattachés à l'Europe, à la Russie et aux pays de l'Asie antérieure par des voies faciles, tant qu'ils resteront séparés les uns des autres par des steppes ou des montagnes sans chemins. Les deux moitiés de la Caucasie n'ont

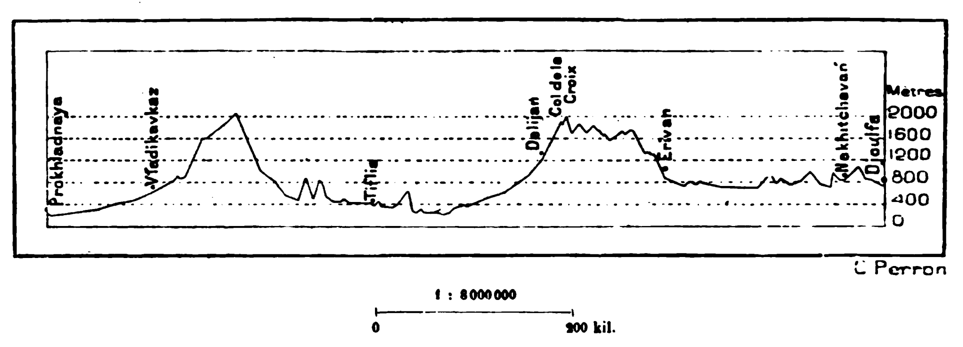
[1] Moteurs à eau des mines en 1876. . . . . . . . . . . 174 chevaux-vapeur.
» vapeur » » . . . . . . . . . . . 91 » »
Total . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 265 chevaux-vapeur.

[2] Production métallurgique de la Caucasie en 1876 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Argent . . . . . . . . | 327 kilogr. | Alun. . . . . . . . . . . | 130 tonnes. |
| Plomb. . . . . . . . . . | 123 000 » | Sel . . . . . . . . . . . | 24 530 » |
| Cuivre . . . . . . . . | 1 145 000 » | Houille. . . . . . . . . . | 5 218 » |

chacune qu'un chemin de fer; la Ciscaucasie est rattachée au réseau de la Russie et de l'Europe par la ligne de Rostov à Vładikavkaz; la Transcaucasie a relié sa capitale au rivage de la mer Noire par une voie ferrée; mais les deux versants du Caucase ne sont encore unis l'un à l'autre que par la route militaire de la Géorgie, passant au-dessous des glaciers de Kazbek, et par celle du col de Mamisson; à l'est le Caucase est contourné par la route de Derbent à Bakou; bientôt il le sera, à l'ouest, par la route du littoral d'Abkhazie. Les grandes lignes ferrées qui doivent rejoindre Vładikavkaz à Tiflis, Yelizavetgrad à Petrovsk et à Bakou, Groznaya à Saratov par Astrakhan, Batoum à Rostov, ne sont point commencées. On vient seulement d'entreprendre le chemin de fer de Tiflis à Bakou, qui complètera la jonction des deux mers, l'Euxin et la Caspienne, et qui


N° 64. — PROFIL DE LA ROUTE TRANSVERSALE DE LA CAUCASIE, DE VLADIKAVKAZ A DJOULFA.




1 : 8000000

0 — 200 kil.

L'échelle des hauteurs est cinquante fois plus grande que celle des longueurs.

fera de Bakou, vers laquelle convergeront aussi les voies ferrées de la Ciscaucasie, du Kakhet, de l'Arménie, l'un des principaux entrepôts de l'Orient[1]. Depuis vingt années, on parle de la construction d'une grande ligne internationale entre l'Europe et les Indes, qui suivrait la rive occidentale de la Caspienne par Bakou et s'élèverait par Lenkoran et Recht sur le plateau de l'Iran; mais la réalisation de ce projet semble être fort éloignée. Sur les frontières du sud et de l'ouest, c'est toujours par de mauvais sentiers qu'il faut aborder les plateaux de la Perse et de l'Arménie turque, au sud et à l'ouest des possessions russes; seulement une route militaire, construite non pour le transport des marchandises, mais pour celui des canons, unit Kars à Erzeroum et continue la route de Tiflis à Alexandrapol et à Kars par les plateaux de l'Arménie. Une branche de cette route descend au sud vers Erivan et la frontière persane à Djoulfa.

[1] Fabritius, *Russische Revue*, 1876, n° 11.

L'ensemble du commerce extérieur de la Transcaucasie ne permet pas encore d'espérer que le mouvement des voyageurs et des marchandises puisse de longtemps payer les dépenses des voies internationales de la Caucasie à l'Asie Mineure et à la Perse. En 1878, tous les échanges du territoire caucasien, à l'importation et à l'exportation, s'élevaient à douze millions de roubles environ : ce n'est pas même quatre roubles par tête[1]. Quoique la Perse communique plus facilement avec l'Europe par la voie du Nord que par les autres routes, cependant le mouvement de ses échanges avec la Transcaucasie et le port d'Astrakhan n'est pas même de cinq millions de roubles. C'est à elle que revient la plus forte exportation, consistant principalement en fruits.

La Caucasie n'a pas encore l'unité matérielle que donne la possession d'un réseau de voies ferrées et d'entrepôts de commerce; elle a bien moins encore cette unité morale qui provient de l'existence d'une nationalité commune ou bien d'un concert de nationalités ayant les mêmes intérêts et les mêmes espérances. L'instruction est aussi trop peu répandue pour que les jeunes gens des diverses nationalités aient du moins cette confraternité que donne la connaissance des mêmes idées et des mêmes faits. Cependant de grands progrès ont eu lieu à cet égard, et dans mainte école on voit maintenant l'Arménien assis à côté du Tartare et le Russe à côté du Grousien[2]. En outre, un grand nombre de familles riches, ou même seulement aisées, envoient leurs enfants faire leurs études à l'étranger : en 1879, on ne comptait pas moins de 28 Arméniens dans les divers établissements scolaires ou universitaires de Zurich. Un grand obstacle à l'instruction commune des jeunes gens de la Caucasie provient, non seulement de la variété des langues, mais aussi de celle des alphabets. Les Abkhazes, les Osses, les montagnards du Daghestan n'ont pu apprendre à lire, tant que Lhuillier, Sjögren, Schiefner, Ouslar, Zagourskiy n'eurent pas inventé des alphabets, reproduit par un signe chacun des cinquante sons de leurs diverses langues. C'est au Caucase, plus que partout ailleurs, qu'il importe-

[1] Commerce extérieur de la Transcaucasie, en 1878 :

| | Mer Noire. | Caspienne. | Routes continentales. |
|---|---|---|---|
| Exportation. . . | 4 575 050 roubles. | 1 349 350 roubles. | 334 300 roubles. |
| Importation. . . | 1 418 400 » | 1 931 600 » | 2 666 100 » |
| Ensemble. | 5 993 450 roubles. | 3 280 030 roubles. | 3 000 400 roubles. |

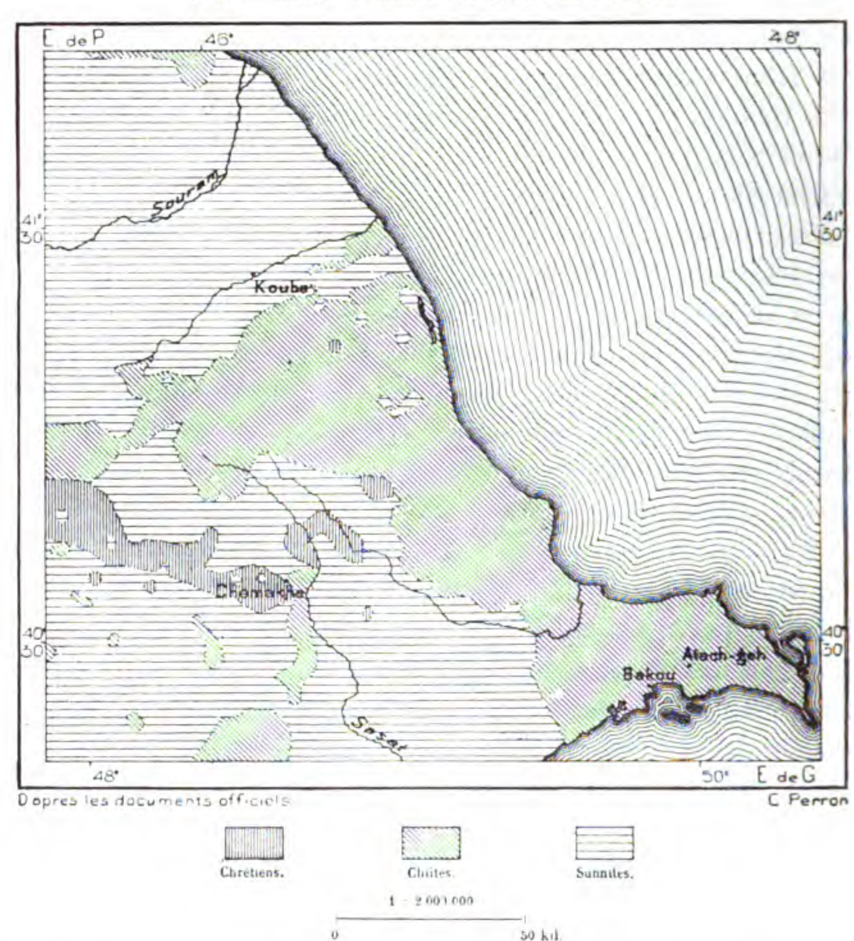
[2] Principaux établissements d'instruction publique en Caucasie :

École d'aides-médecins à Tiflis; deux écoles normales, institut de jeunes filles à Tiflis;
Quatre gymnases : Tiflis, Stavropol, Vladikavkaz, Yeïsk;
Six progymnases : Tiflis, Koutaïs, Erivan, Yelizavetpol, Patigorsk, Temir-Khan-Choura;
Trois écoles techniques : Tiflis, Bakou, Vladikavkaz.

rait de posséder cet alphabet universel déjà proposé par Lepsius en 1852 et depuis, sous d'autres formes, par Bell, Coudereau et tant d'autres savants[1].

On sait que le Caucase est le pays des religions comme celui des langues. Le paganisme y subsiste encore sous diverses formes parmi les tribus des montagnes. Les deux grandes sectes du mahométisme s'y ren-

N° 65. — SUNNITES ET CHIITES DANS LA CAUCASIE ORIENTALE.




contrent : sunnites et chiites, se distinguant les uns des autres à la coupe de la chevelure et de la moustache, et à diverses pratiques, entremêlent leurs communautés dans la Caucasie orientale, surtout dans le gouvernement de Bakou[2]. La contrée a ses juifs, ses israélites convertis et ses chrétiens judaïsants. Orthodoxes grecs, Arméniens grégoriens, Arméniens

[1] Zagourskiy, *Sbornik Sv'ed'eniy o kavkazskikh Gortzakh*, vol. V. 1871.

[2] Musulmans du gouvernement de Bakou en 1873 :
Chiites, 270 787 ; Sunnites, 206 121 (N. von Seidlitz).



TYPES ET COSTUMES GÉORGIENS.

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.



unis dominent parmi les chrétiens; mais les sectaires sont aussi fort nombreux, beaucoup plus que ne l'indiquent les recensements officiels[1]. Les molokanes surtout ont d'importantes colonies, dans le gouvernement de Stavropol, près de Tiflis, sur le plateau d'Akhalkalaki, dans la steppe de Mougan, et maintenant ils se répandent dans les territoires annexés. Les diversités nationales et religieuses ont eu pour conséquence nécessaire une manière différente de concevoir et de pratiquer le droit. Aussi, malgré tous ses efforts, le gouvernement russe a-t-il dû renoncer, du moins pour un temps, à imposer une jurisprudence unique, et chez les montagnards musulmans se maintiennent encore les deux codes, le code religieux ou *chariat*, fondé sur le Coran, et le droit coutumier ou *adat*. Le chariat est appliqué seulement dans les questions religieuses, de famille et d'héritage, tandis que l'adat règle les affaires ordinaires de propriété et les questions d'intérêt communal. Le jugement d'après l'adat se fait sur la place publique, par des juges élus; certains villages, devenus célèbres par une administration scrupuleuse de la justice, ont été choisis par la coutume comme de véritables cours d'appel, et c'est à eux qu'on s'adresse dans les cas douteux[2].

Presque tous les montagnards du Caucase ont gardé la haine des vaincus contre les vainqueurs et se rappellent avec orgueil les temps de l'ancienne indépendance. Parmi les habitants de la plaine, les uns, comme les Nogaï, les Tartares, les Tates, savent que leurs frères de race et leurs coreligionnaires sont en dehors des limites de l'empire russe et ils se disent étrangers dans leur propre patrie; d'autres, comme les bergers kourdes, ne sont que des immigrants nomades, prêts chaque jour à plier leur tente. Les Géorgiens se croient destinés à servir les Russes plutôt qu'à devenir leurs égaux, et les Arméniens, assujétis politiquement, cherchent à se faire les maîtres de tous par la force de l'argent. Les envahisseurs slaves, quoique déjà les plus nombreux relativement, n'ont point encore donné de cohésion politique à l'ensemble des races. Leur prépondérance est surtout militaire, et la Caucasie est pour eux aussi bien une place de guerre qu'un pays de colonisation.

Au point de vue stratégique, l'Asie Mineure et la Perse sont complète-

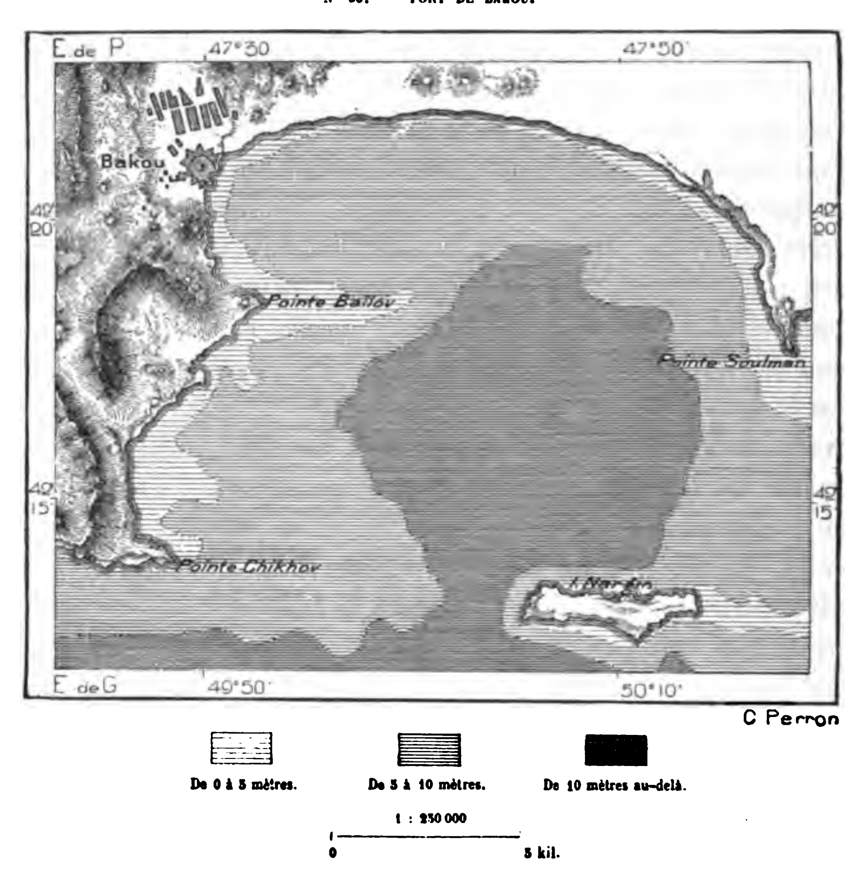
[1] Raskolniks du Caucase d'après le recensement de 1873 :

| | |
|---|---|
| Ciscaucasie | 24 722 |
| Transcaucasie | 30 024 |
| Ensemble | 54 746 |

[2] Komarov, *Sbornik Sv'ed'eniy o kavkazskikh Gortzakh*, I, 1868.

ment ouvertes aux armées du tzar. La mer Noire est devenue un lac russe. La Caspienne appartient à la Russie d'une manière beaucoup plus complète encore, et la flotte à l'ancre dans l'excellent port de Bakou peut au premier signal se charger de soldats pour les débarquer en maîtres sur les côtes du Mazenderan. Alexandrapol et Kars, villes fortes et arsenaux de première importance, menacent le haut bassin de l'Euphrate, et les cols qu'auront

N° 66. — PORT DE BAKOU.




à franchir les soldats et les canons sont en la possession des Russes. En cas de lutte avec l'Angleterre pour la domination de l'Asie antérieure, la Russie occupe une position maîtresse. La porte du Bosphore a pu être trois fois menacée du côté du nord; maintenant elle pourrait l'être aussi du côté de l'est. Si l'Angleterre « commande aux vagues » de la Méditerranée, il n'en est pas de même sur la mer Noire, et pour une campagne sur terre où trouverait-elle des armées qui se mesurassent avec les Russes, dans cette Turquie d'Asie dont elle s'est constituée la patronne et dont elle a, — peut-être imprudemment, — garanti les limites. Par la vallée de l'Euphrate, la Russie

peut aussi, quand elle le voudra, se rapprocher de ces « Lieux saints », que conquirent autrefois les croisés et où les chrétiens de tous les cultes, catholiques latins, orthodoxes grecs, protestants, cherchent à s'attribuer une prééminence religieuse. N'est-il pas évident, d'ailleurs, que l'influence russe doit grandir dans ces contrées, en proportion même du peuplement de la Caucasie? De tout temps, les peuples des hautes contrées de l'Ararat et de l'Anti-Caucase eurent une part considérable dans les mouvements politiques des empires de l'Asie antérieure, et maintenant ces peuples du nord ne sont que l'avant-garde de l'immense nation slave! Contre cette puissance formidable, il n'y aurait qu'une barrière, celle que formerait une alliance de peuples libres; mais peut-on espérer que les Arméniens, les Kourdes, les Turcs des bassins du Tigre et de l'Euphrate s'affranchissent bientôt et s'allient les uns aux autres en oubliant leurs haines religieuses et leurs rivalités nationales?

Les populations caucasiennes n'ont point de privilèges politiques sur les habitants slaves de l'empire russe. Lezghiens, Géorgiens, Arméniens et Tartares sont, comme les Grands-Russiens et les Petits-Russiens, soumis au pouvoir autocratique et absolu du tzar et sont tenus également d'obéir, « non seulement en fait, mais aussi par la volonté intime ». Aucune des nations du Caucase n'a de constitution qui garantisse ses droits, mais plusieurs sont encore plus ou moins protégées par des coutumes, les unes écrites, les autres confiées à la mémoire des anciens. La personne de l'empereur est représentée au Caucase par un lieutenant général ou vice-roi, auquel sont transmis tous les pouvoirs du gouvernement. Quant aux anciennes familles souveraines du pays, elles sont privées de tout pouvoir politique, mais elles ont encore des pensions, des privilèges et des honneurs, grâce à « l'esclavage éternel et fidèle » juré par elles au « tzar russe ».

Le budget de la Caucasie, qui était en 1878 de 6 750 000 roubles pour les recettes, fait partie du budget général de l'empire. La Transcaucasie seule, y compris le Daghestan, a un budget général, qui s'accroît d'année en année [1], et qui suffirait amplement aux dépenses locales, si l'entretien d'une armée considérable dans les places de la frontière ne doublait, et dans quelques années ne quadruplait, les frais et n'augmentait le défi-

[1] Recettes de la Transcaucasie :

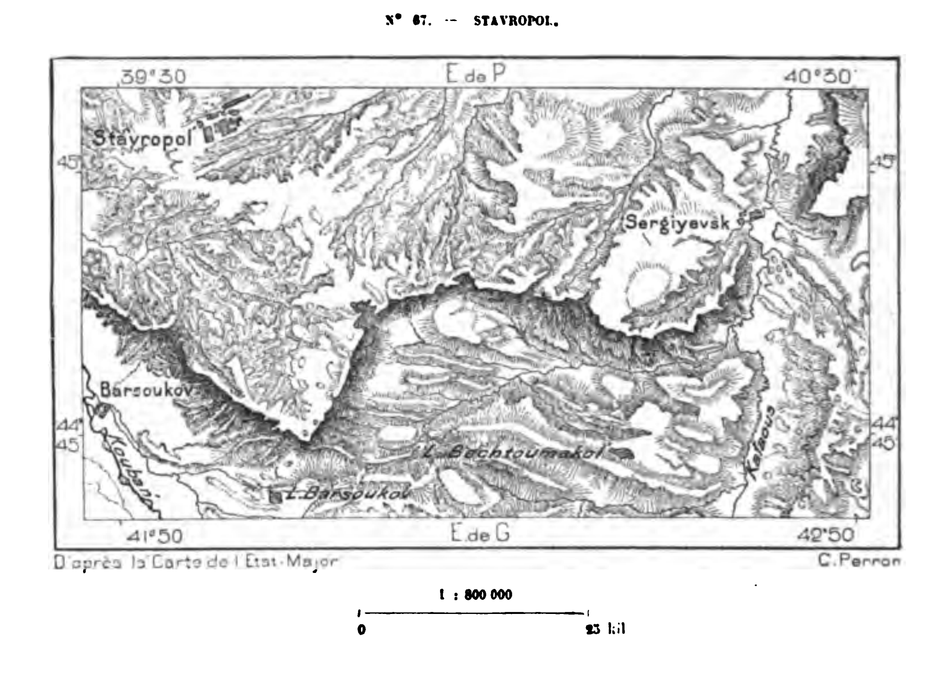
En 1870. . . . 5 358 470 roubles. En 1880. . . . 8 784 980 roubles.

(Chabrov, *Kavkaskiy-Kalendar'*.)

cit[1]. Ce déficit, qui varie entre 18 et 40 millions de roubles en temps de paix, s'est élevé jusqu'à 57 millions en temps de guerre. En 10 ans, de 1869 à 1878, l'ensemble du découvert n'a pas été moindre de 343 131 005 roubles. Dans toute la Transcaucasie, le budget total des dépenses devant servir au développement ultérieur du pays, soit pour l'enseignement, soit pour la construction des routes, l'entretien des bois, l'introduction des colons, ne dépasse guère 1 800 000 roubles.

Les principales recettes, des deux côtés de la Caucasie, proviennent de

N° 67. — STAVROPOL.




l'impôt sur l'esprit-de-vin ; en Caucasie, cet impôt représente plus de la moitié des revenus, soit 3 520 000 roubles sur 6 755 000; pour l'ensemble de la Caucasie, il forme le tiers des ressources.

Administrativement, la Caucasie est divisée en provinces de grandeurs très inégales, ayant toutes une origine militaire et désignées par des termes officiels différents : gouvernement, province, cercle, division. Tiflis, capitale des deux versants, est en même temps le chef-lieu de toute la Transcaucasie, tandis que Stavropol, si bien située en observation sur les plateaux qui regardent vers le centre de la chaîne, est la cité administrative principale de la Ciscaucasie. Le Daghestan, qui sem-

[1]

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Recettes générales de la Caucasie en 1878 : | | | | 16 339 703 roubles. | |
| Dépenses | » | » | » | 71 660 325 | » |
| Déficit | » | » | » | 55 320 622 | » |

blerait devoir appartenir à la Caucasie du Nord, a été au contraire attribué à celle du Sud. Arrêtés si longtemps par les montagnards lezghiens à la base des premiers contreforts du Caucase, les Russes ont marqué la limite là où commençait pour eux la région des embûches. Par une autre bizarrerie géographique, le district de Kouba fait partie du gouvernement transcaucasien de Bakou, sans doute à cause de l'unité ethnologique et religieuse des populations qui habitent les deux versants du Caucase dans la région orientale de la chaîne. La « Porte » ou Derbent est restée la limite politique entre les deux régions du nord et du sud de la Caucasie.

Le tableau suivant donne la liste des provinces, avec leurs districts et leur population, d'après les recensements officiels de 1873 à 1877; il a paru convenable d'y séparer le Daghestan et la Transcaucasie proprement dite. Quant au district transcaspien, dépendant administrativement du gouvernement militaire de la Caucasie, c'est le pays des Turkmènes, non encore complètement conquis. Géographiquement, ce pays ne peut être séparé du reste des contrées aralo-caspiennes.

| PROVINCES | DISTRICTS, CERCLES ET CAPITAINERIES | KILOMÈTRES CARRÉS | HABITANTS |
|---|---|---|---|
| | CISCAUCASIE OU CAUCASIE DU NORD. | | |
| I. Gouvernement de Stavropol. . . . | District (*ouyezd*) de Stavropol. . . . . | 7 725 | 92 619 |
| | » d'Alexandrovskaya. . . . . . | 11 693 | 83 333 |
| | » Novo-Grigoryevskiy. . . . . . | 12 374 | 90 301 |
| | » Medvejenskiy. . . . . . . . | 7 200 | 106 453 |
| | Ville déclassée de Svatoï Krest. . . . | | 3 783 |
| | Terre des Kalmouks nomades . . . . | 5 290 | 88 505 |
| | Terre des Turkmènes et autres. . . . | 24 338 | |
| | Ensemble. . . . . . . . . | 68 620 | 473 974 |
| II Province du Terek. | Cercle (*okroug*) de Vladikavkaz (Kabarda, Tchetchnya, etc. . . . . . | 10 813 | 137 027 |
| | Cercle d'Argoun. . . . . . . . . . | 2 812 | 22 620 |
| | » de Vedeno . . . . . . . . . | 1 449 | 22 002 |
| | » de Khasav-Yourt. . . . . . . | 5 [illegible]61 | 55 760 |
| | » de Kizlar. . . . . . . . . . | 6 718 | 24 972 |
| | » de Grozniy. . . . . . . . . | 9 565 | 120 595 |
| | » de Patigorsk . . . . . . . . | 22 289 | 136 280 |
| | Ville de Mozdok. . . . . . . . . . | | 8 379 |
| | » Georgyevsk . . . . . . . . | | 3 345 |
| | Ensemble. . . . . . . . . . | 52 207 | 530 980 |

| PROVINCES | DISTRICTS, CERCLES ET CAPITAINERIES | KILOMÈTRES CARRÉS | HABITANTS |
|---|---|---|---|
| III. Province de la Koubañ | District de Yekaterinodar | 11 826 | 171 731 |
| | » de Yeïsk | 12 335 | 121 004 |
| | » de Temrouk | 10 752 | 100 034 |
| | » Zakoubanskiy | 8 674 | 38 293 |
| | » de Maïkop | 17 672 | 147 408 |
| | » de Batałpachinsk | 17 225 | 127 462 |
| | » de Kavkazskaya | 15 949 | 137 315 |
| | Ensemble | 94 413 | 843 247 |
| | Ciscaucasie | 222 240 | 1 848 201 |
| | TRANSCAUCASIE OU CAUCASIE DU SUD. | | |
| IV. Cercle de la mer Noire | | 5 287 | 15 735 |
| V. Division de Soukhoum | | 7 315 | 74 442 |
| VI. Gouvernement de Koutaïs (Imérie ou Iméreth, Mingrélie, Svanie, Ratcha, Letchgoum, Gourie, Samourzakañ) | District de Koutaïs | 3 572 | 141 933 |
| | » d'Ozourgeti | 2 195 | 54 191 |
| | » de Charopan | 3 053 | 109 685 |
| | » de Ratcha | 5 286 | 50 641 |
| | » de Zougdidi et Redout-kaleh | 2 931 | 89 296 |
| | » de Senaki | 1 681 | 86 759 |
| | » de Letchgoum et Svanie | 2 313 | 35 160 |
| | Ville de Poti | | 3 026 |
| | Ensemble | 20 851 | 570 691 |
| VII. Gouvernement de Tiflis (Kartalie, Kakhet, Osseth, Soukhet, Meskhie) | District de Tiflis | 10 898 | 221 042 |
| | » de Signakh | 6 218 | 81 328 |
| | » de Tełav | 2 447 | 52 412 |
| | » de Tioneti | 4 871 | 32 404 |
| | » de Gori | 6 614 | 124 829 |
| | » de Douchet | 3 932 | 57 558 |
| | » d'Akhałtzik | 2 691 | 43 377 |
| | » d'Akhałkalaki | 2 802 | 49 909 |
| | Ensemble | 40 473 | 662 859 |
| VIII. Cercle de Zakatałi | | 3 980 | 68 839 |
| IX. Gouvernement d'Érivan | District d'Érivan | 3 117 | 95 163 |
| | » de Nakhitchevan | 4 448 | 66 776 |
| | » d'Alexandrapol | 3 849 | 109 690 |
| | » de Novo-Bayazet | 6 157 | 76 651 |
| | » d'Etchmiadzin | 3 666 | 84 503 |
| | » de Sourmalin | 3 586 | 59 230 |
| | » de Charouro-Darałaghöz | 2 999 | 52 955 |
| | Ville déclassée d'Ordoubat | | 3 525 |
| | Ensemble | 27 822 | 547 693 |

| PROVINCES | DISTRICTS, CERCLES ET CAPITAINERIES | KILOMÈTRES CARRÉS | HABITANTS |
|---|---|---|---|
| X. Gouvernement de Yelizavetpol. . . | District de Yelizavetpol. . . . . . . | 9 557 | 98 587 |
| | » de Noukha. . . . . . . . . | 3 737 | 94 336 |
| | » d'Arechki. . . . . . . . . | 3 213 | 38 776 |
| | » de Choucha . . . . . . . . | 5 060 | 105 465 |
| | » de Djevanchir. . . . . . . . | 4 443 | 49 005 |
| | » de Djebraïl. . . . . . . . | 3 128 | 41 329 |
| | » de Zangezour. . . . . . . . | 7 561 | 88 685 |
| | » de Kazakh. . . . . . . . . | 6 953 | 77 604 |
| | Ensemble. . . . . . . . . . | 43 652 | 593 784 |
| XI. Gouvernement de Bakou (Chirvan, etc.). | District de Bakou . . . . . . . . . | 3 934 | 59 154 |
| | » de Chemakha. . . . . . . . | 7 785 | 99 986 |
| | » de Kouba . . . . . . . . | 7 170 | 148 258 |
| | » de Lenkoran. . . . . . . . | 5 384 | 97 244 |
| | » de Djevat et Salyan . . . . . | 11 195 | 73 691 |
| | » de Gök-tchaï. . . . . . . . | 3 509 | 61 050 |
| | Iles. . . . . . . . . . . . . . . | 40 | |
| | Ensemble. . . . . . . . . . | 39 017 | 539 383 |
| | Transcaucasie (sans Kars et Batoum) . | 188 358 | 307 342 |
| XII. Daghestan. . . . | Ville et capitainerie de Derbent. . . . | 275 | 16 552 |
| | Cercle de Temir-Khan-Choura . . . . | 6 098 | 68 110 |
| | » de Gounib . . . . . . . . . | 3 708 | 47 916 |
| | » de Kazi-koumoukh. . . . . . | 2 071 | 36 056 |
| | » d'Andi. . . . . . . . . . | 3 475 | 41 468 |
| | » d'Avarie . . . . . . . . . | 1 520 | 38 910 |
| | District de Kaïtago-Tabasaran. . . . | 2 924 | 42 968 |
| | » de Dargo . . . . . . . . | 1 647 | 65 450 |
| | » Kurinskiy. . . . . . . . . | 3 202 | 60 482 |
| | » de Samour. . . . . . . . | 3 669 | 59 819 |
| | Ville et port de Petrovsk. . . . . . . | | 3 885 |
| | Ensemble. . . . . . . . . . | 28 589 | 481 624 |
| XIII. Province de Batoum. . . . . | District de Batoum. . . . . . . . | 26 590 | 184 300 |
| | » d'Artvin. . . . . . . . . . | | |
| | » d'Adjara. . . . . . . . . . | | |
| XIV. Province de Kars | » de Tchildir. . . . . . . . . | | |
| | » de Kars. . . . . . . . . . | | |
| | Ensemble de la Caucasie. . . . . | 465 778 | 5 572 151 |



# CHAPITRE III

## LE VERSANT ARALO-CASPIEN

TURKESTAN RUSSE, TURKMÉNIE INDÉPENDANTE, KHIVA, BOUKHARA, PAYS DU HAUT OXUS

### I

#### VUE D'ENSEMBLE

A l'ouest de la mer Caspienne, l'Europe a ses limites tracées d'une manière précise : l'ancien détroit ponto-caspien, au delà duquel se relèvent les premiers plateaux du Caucase, est un fossé naturel de séparation. Au nord et à l'est de la Caspienne, au contraire, l'Europe et l'Asie se confondent en une même plaine où se suivent, d'horizon en horizon, mornes et désertes, les étendues de sables, les argiles, les surfaces rocheuses, les steppes salines, les boues des marécages. S'il existe encore de ce côté une limite naturelle entre les deux continents, elle est indiquée par la partie la plus basse du seuil qui s'élève entre le bassin de l'Aral et la vallée de l'Ob : de part et d'autre de ce seuil sont parsemés en multitudes des lacs aux contours indécis, restes de mers desséchées; mais par delà ce sillon la région des plaines se continue encore au loin, jusqu'à la base des plateaux et des monts qui font partie du faîte continental.

Ainsi le versant aralo-caspien des plateaux de l'Asie centrale se confond, au nord-ouest, avec les steppes russes d'entre Oural et Caspienne, et du côté du nord il n'est que faiblement séparé des plaines de l'Ob; mais partout ailleurs cette région de l'Asie est nettement limitée. A l'ouest, elle est baignée par les eaux de la mer Caspienne. Au sud, elle est séparée des plateaux de la Perse et de l'Afghanistan par le « diaphragme » de mon-

tagnes qui, de l'angle sud-oriental de la Caspienne, va rejoindre en une courbe allongée l'Hindou-kouch et le Karakoroum. A l'est le plateau de Pamir, au nord-est les montagnes du Thian-chan et le Tarbagataï déroulent leurs hauts pâturages et dressent leurs pics neigeux. L'ensemble de la région aralo-caspienne, en y comprenant les États protégés par la Russie et même le Ouakhan, le Badakchan, Balkh, le territoire des Turkmènes, est évalué à plus de 3 millions de kilomètres carrés, soit à six fois la superficie de la France. Un territoire de plus d'un million de kilomètres carrés, qui s'étend au nord dans le bassin de l'Ob, a été ajouté administrativement à ce bassin naturel du Turkestan russe et fait partie du même gouvernement-général.

Le Turkestan russe, qui s'incline à l'ouest et au nord vers la Caspienne, l'Aral et le Balkhach, se divise à peu près par moitié en région basse et en région montagneuse. La variété des climats, de la flore et de la faune n'est pas moins grande que celle des formations géologiques dans cet immense espace, où, d'un côté, se dressent des montagnes de six et sept mille mètres de hauteur, tandis que de l'autre côté la surface du sol descend, sur les rivages de la Caspienne, au-dessous du niveau marin. Cependant une certaine analogie se révèle dans la haute région des monts orientaux et dans la région basse des plaines occidentales. De part et d'autre, l'écart annuel de la température est plus grand qu'il ne l'est en Europe et dans aucune autre contrée voisine de la mer : le climat y est excessif. C'est précisément dans la saison froide, en automne et en hiver, que le vent polaire du nord-est domine dans les plaines et sur les monts du Turkestan, et c'est au printemps et en été que l'emporte le vent équatorial du sud-ouest[1] : ainsi le climat normal de chaque saison se trouve exagéré, comme il l'est d'ailleurs dans tout l'intérieur du continent. D'une manière générale, le versant aralo-caspien, ramené au niveau de la mer, est compris entre les lignes isothermiques de 20 et de 25 degrés centigrades pour le mois de juillet : c'est la température des îles du Cap-Vert, situées à 2750 kilomètres plus près de l'équateur. Pour le mois de janvier, les lignes isothermiques de la région de l'Aral sont celles de — 5 à — 15 degrés, qui passent sur le Canada, le Groenland méridional et les îles de Spitzberg, d'environ 3000 kilomètres plus rapprochées du pôle. Tel est l'énorme balancement des climats de la Tartarie russe entre les deux mois extrêmes; mais du jour le plus chaud au jour le plus froid l'écart est encore plus considérable : en moyenne, il est de 74 degrés, entre

[1] Borchtchov, *Géographie botanique de la région aralo-caspienne* (en russe).

14 et —25 et même —30. Dans la plaine, la sécheresse de l'air et le manque de rosées contribuent aussi à donner un caractère excessif au climat. Parfois l'atmosphère est tellement dépourvue de vapeur d'eau, qu'il est difficile de respirer, et l'on a vu s'écouler des années entières sans qu'une ondée vînt rafraîchir le sol : en 1858, la durée totale des pluies dans le désert de Kara-koum fut de quatre heures seulement. L'humidité qu'apportent les vents du sud-ouest va se déposer sur les flancs du Pamir et dans les vallées du Thian-chan, où jaillissent les sources des torrents et des fleuves; mais ces pluies sont bien moindres en proportion que celles des montagnes de l'Europe ou de l'Inde.

Un autre caractère général du Turkestan russe, — montagnes, vallées et plaines, — se révèle par l'assèchement continu du sol pendant la période géologique actuelle. Les deux fleuves jumeaux de l'Amou (Amou-daria) et du Sîr (Sîr-daria), qui s'épanchent du Pamir et des monts Thian-chan, en coulant à peu près parallèlement l'un à l'autre, portent actuellement leurs eaux dans le lac que tous ses riverains appellent mer d'Aral; mais à une époque antérieure ces deux fleuves, beaucoup plus abondants, s'unissaient certainement en un même lit fluvial, tributaire de la Caspienne. Séparés aujourd'hui, ils sont encore parmi les grands fleuves de l'Asie, du moins pour la longueur du cours : ils ont, l'un et l'autre, plus de 2000 kilomètres de développement, mais la quantité d'eau qu'ils roulent reste très inférieure à celle que versent à la mer les puissants cours d'eau du pourtour continental, l'Ob, le Yeniseï, la Lena, l'Amour, le Hoang-ho, le Yang-tze, le Me-khong, le Brahmapoutra, le Gange, l'Indus. Les bassins de l'Amou et du Sir montrent dans l'ensemble de leur surface des traces évidentes d'assèchement graduel : on y remarque partout d'anciens lits fluviaux partiellement comblés; de nombreuses rivières, qui jadis atteignaient le courant principal, s'arrêtent à moitié route pour se perdre dans les sables ou s'étaler en marécages saumâtres : les petits lacs se sont évaporés par centaines et par milliers, ne laissant à leur place que des couches de sel; les grands lacs, les mers intérieures, telles que le Balkhach et l'Aral, ont diminué d'étendue, ceux des hauts plateaux se sont partiellement vidés, comme l'Issîk-koul; d'autres ont complètement disparu, comme ceux qui ont été remplacés par les plaines de Kouldja et du Ferghana. Étudiée à part, chacune des régions du versant aralo-caspien témoigne donc du phénomène général de l'assèchement du climat. Par l'effet de cette dessiccation continue du sol, une grande partie de la contrée a été transformée en steppe, et non seulement dans la plaine, mais aussi dans les montagnes. Sur le Pamir, dans le Thian-chan et le Tarbagataï,

chaque vallée longitudinale, chaque dépression du sol est une steppe, et la végétation s'y trouve singulièrement limitée en nombre d'espèces et en période annuelle de croissance. Le climat ne lui est guère plus favorable que ne le serait celui des régions arctiques, le développement des plantes étant limité à trois mois, d'un côté par les neiges de l'hiver, de l'autre par les sécheresses de l'été[1].

Dans une pareille contrée, dont une grande partie est trop aride même pour que les nomades puissent y mener leurs troupeaux, la population est naturellement très clairsemée[2]. En y comprenant les vallées bien arrosées où se pressent les habitants, l'ensemble du versant aralo-caspien n'a pas même deux habitants par kilomètre carré; en proportion, il est de six à sept fois moins peuplé que la Caucasie, où se trouvent pourtant de vastes étendues inhabitées et tant de rochers et d'espaces neigeux situés au-dessus de la région des cultures. Les traditions locales, les témoignages de l'histoire, ainsi que les ruines de cités nombreuses, ne permettent pas de douter que la contrée ne fût jadis beaucoup plus populeuse. Les habitants ont diminué en même temps que les eaux courantes. Les grands empires qui s'étaient fondés dans les bassins de l'Oxus et de la Sogdiane ont disparu; les foyers de civilisation qui brillaient d'un si vif éclat sur tout le monde oriental sont retombés dans l'obscurité; des peuples policés sont redevenus presque barbares, et l'état nomade a triomphé de l'agriculture. Dans l'ensemble, le recul a été grand. La race dominante a changé aussi : les modifications du climat et l'assèchement du sol, bien plus que les guerres, ont eu pour résultat de remplacer partiellement la population originaire des Aryens par celle des Turcs et des Kirghiz. Dans les hautes vallées du Pamir, du Karategin au Ouakhan, vivent des tribus d'agriculteurs aryens qui furent refoulés dans les montagnes, lors de l'invasion des plaines par les nomades du nord-est. De même que les déplacements des isothermes et des isohyètes accroissent ou diminuent l'aire des plantes et les font descendre des montagnes dans la plaine ou remonter de la plaine vers la montagne, de même la perte des terrains de culture, leur transfor-

[1] Grisebach, *Végétation du globe*, trad. par Tchihatchev.

[2] Pays du versant aralo-caspien :

| | Superficie. | Population probable en 1880. | Population kilom. |
|---|---|---|---|
| Possessions russes, de l'Atrek à l'Irtich. | 3 708 135 kil. carrés. | 4 500 000 hab. | 1 hab. |
| Khiva . . . . . . . . . . . . . | 57 800 » | 300 000 » | 12 » |
| Boukhara. . . . . . . . . . . | 239 000 » | 2 150 000 » | 9 » |
| Pays des Turkmènes indépendants. . . | 206 500 » | 200 000 » | 1 » |
| Turkestan afghan . . . . . . . . | 135 000 » | 950 000 » | 6 » |
| Ensemble . . . . . . . . | 4 346 435 kil. carrés. | 8 100 000 hab. | 2 hab. |



mation en pâturages et les empiètements graduels du désert ont attiré les Tartares nomades et repoussé les Aryens sédentaires. Les batailles et les massacres n'ont fait que hâter l'évolution indiquée déjà par le climat. Mais la population des villes peut se rendre partiellement indépendante du milieu par le commerce et l'industrie, et la race originaire, diversement mélangée, a pu se maintenir ainsi jusqu'à nos jours à côté de la race des envahisseurs du nord. Aryens et Turcs, quels que soient d'ailleurs les noms qu'on leur donne, vivent dans les mêmes cités, formant des groupes distincts qui s'accommodent les uns et les autres aux conditions extérieures, suivant leurs aptitudes et leurs mœurs héréditaires. C'est au point de vue politique seulement que l'Oxus a servi, pendant des siècles, de limite entre les pays de l'Iran et du Touran. Au nord de ce fleuve, l'Iran s'est en réalité maintenu de tout temps par des îles et des archipels au milieu des pays touraniens.

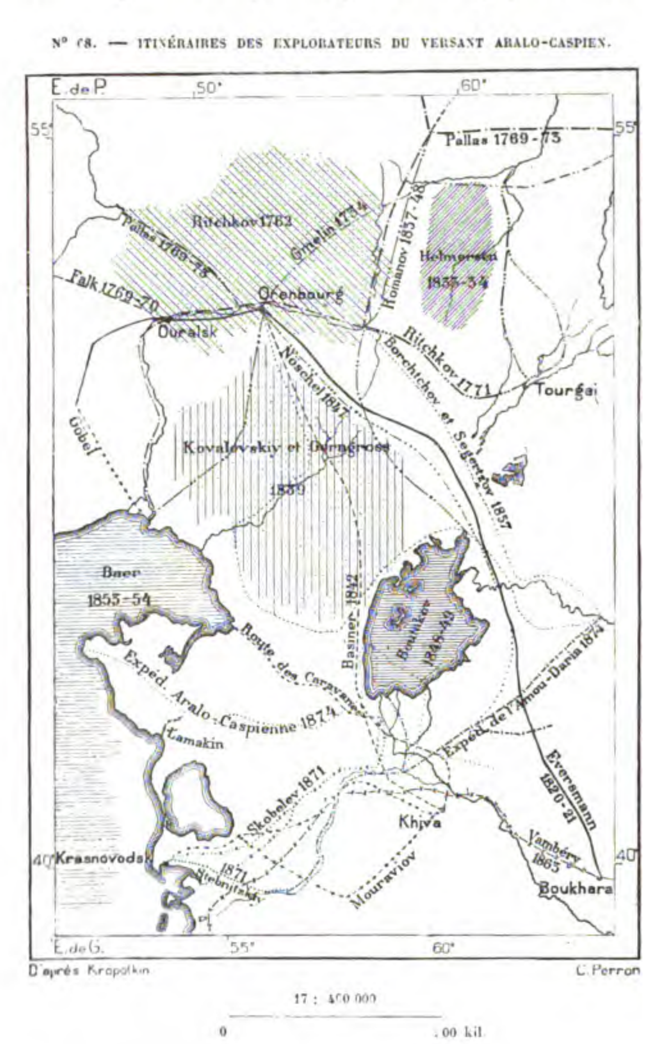
Actuellement, c'est à une nation de langue aryenne que revient l'initiative. Les Russes, forts de la puissance que leur donne une civilisation supérieure, peuvent braver les difficultés du climat et triompher de l'énormité des distances, pour donner la cohésion politique à leurs nouvelles conquêtes du versant aralo-caspien. Après avoir reconnu toute la surface du pays en naturalistes, en ambassadeurs ou en marchands, ils s'y sont campés en conquérants. Ils s'établissent dans les villes déjà existantes, en fondent de nouvelles sur les points stratégiques et commerciaux qui leur paraissent favorables, commencent même la colonisation proprement dite dans les vallées des montagnes, à l'orient des plaines tartares, et posent ainsi des limites précises à la région des nomades. Des lignes de bateaux à vapeur sur les deux fleuves, des routes et plus tard des chemins de fer, diminueront, pour ainsi dire, la surface du pays et donneront de cette manière à l'élément slave une facilité d'autant plus grande pour établir fermement sa prééminence. Ce n'est qu'une question de temps. Au milieu des Tadjiks, des Sartes, des Uzbegs, Tachkent et Samarkand deviennent des cités russes, comme Kazañ l'est devenue dans le pays des Tartares, des Tchouvaches et des Tchérémisses.

Depuis le milieu du siècle, les empiètements du pouvoir russe ont été rapides en Turkestan, quoique bien des fois déjà telle ou telle limite ait été désignée par le gouvernement de Saint-Pétersbourg comme celle qu'il se fixait lui-même pour ligne d'arrêt définitif. L'ensemble des terres conquises depuis la prise d'Ak-Medjed sur le Sîr, en 1853, est de 1 100 000 kilomètres carrés, plus de deux fois la superficie de la France[1]. Tantôt le

[1] Veňoukov, *Acquisitions et cessions territoriales de la Russie depuis trente ans* (en russe).

caprice d'un général ambitieux, tantôt le châtiment d'une incursion d'indigènes engageaient le point d'honneur des Russes, et le tzar annexait encore de nouvelles provinces à son domaine immense. On se rappelle la circulaire du ministre Gortchakov en 1864. Il ne s'agissait alors pour la Russie que de conquérir, par delà le pays des nomades, une région peuplée d'agriculteurs et parsemée de villes qui pussent servir aux armées de point d'appui : « c'est là que l'intérêt et la raison prescrivaient aux soldats du tzar d'arriver et leur commandaient de s'arrêter. » Depuis cette époque, ils ont fait bien des marches en avant ; cependant le versant aralo-caspien n'est pas encore tout entier sous la domination politique des Russes. Le Khiva et le Boukhara n'ont, il est vrai, qu'une indépendance fictive ; mais au sud de l'Oxus divers petits États, qui s'appuient aux montagnes de l'Hindou-kouch, ne sont point rangés au nombre des vassaux de l'empire et maintiennent leur existence distincte. Un traité officiel, conclu par la Russie et l'Angleterre en 1873, fait même de ces États des territoires afghans ; mais ces fictions diplomatiques n'empêchent pas que l'influence russe ne se fasse de plus en plus sentir dans ces régions, séparées de l'Afghanistan par la haute muraille de l'Hindou-kouch et faisant évidemment partie du versant aralo-caspien par leur géographie physique et leur population ; là s'étend un espace de centaines de mille kilomètres carrés

N° 68. — ITINÉRAIRES DES EXPLORATEURS DU VERSANT ARALO-CASPIEN.

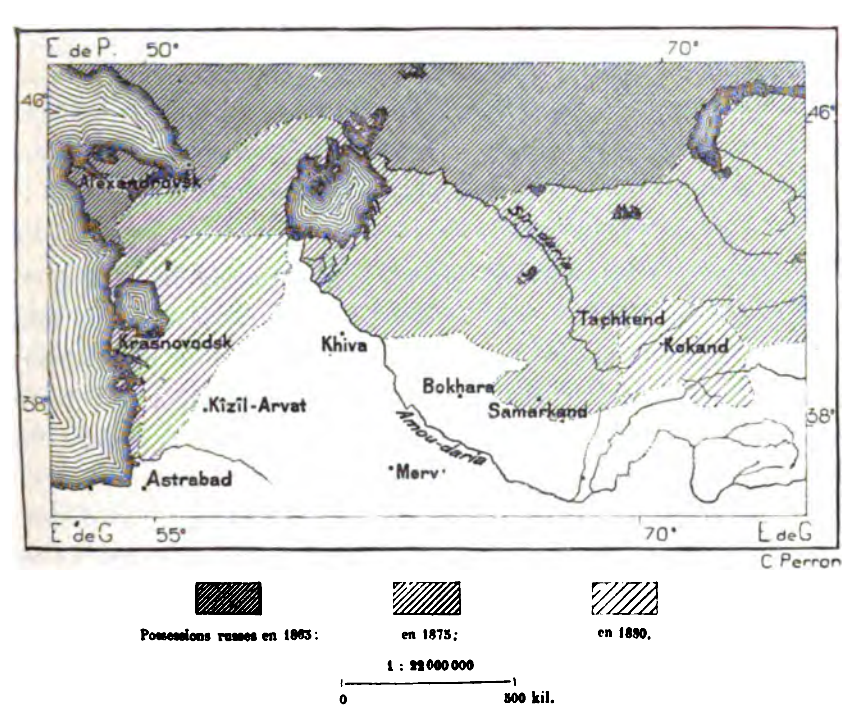



17 : 400 000

0 . 00 kil.

qui, sans être actuellement dans les frontières de l'empire russe, ne peut manquer de s'y trouver enfermé tôt ou tard[1]. Au sud-ouest, dans la région de l'Atrek, les Turkmènes de diverses tribus, surtout les Tekkes, résistent vaillamment aux Russes, et ceux-ci ont même eu à subir, en 1878, une défaite sanglante; toutefois les ressources de l'immense Russie, comparées à celles des nomades Tekkes, sont d'une telle supériorité, que la bataille de Dengil-Tepe doit être considérée comme un simple incident, sans importance réelle dans l'histoire. Ce retard n'empêchera pas les

N° 69. — ANNEXIONS DE LA RUSSIE DANS LE TURKESTAN.




Possessions russes en 1865 : en 1875 ; en 1880.

1 : 22 000 000

0 — 500 kil.

destins de s'accomplir. D'avance, toute la région basse, qui s'étend de la Caspienne au pied du Pamir et de la base des plateaux d'Iran aux sources de l'Ob et de l'Irtich, peut être considérée comme un territoire russe. Une simple chaîne de montagnes la sépare d'un pays qui se trouve sur le versant du territoire anglo-hindou, dans la zone d'attraction des pays du Gange. D'un côté du col de Bamian c'est vers Saint-Pétersbourg, de l'autre c'est vers Calcutta que l'on regarde, soit avec appréhension, soit avec désir.

A l'orient du Turkestan, les Russes ont d'autres voisins, les Chinois.

[1] Veñoukov, mémoire cité.

Sur plusieurs milliers de kilomètres de développement, les deux empires sont limitrophes. Les plateaux du Pamir, les montagnes Célestes et, plus à l'est, une ligne de frontières conventionnelles passant par les portes de la Dzoungarie, des deux côtés du Tarbagataï, séparent les possessions russes du territoire chinois, et dans mainte partie de la ligne de séparation les invasions seraient faciles. Mais, quoiqu'en ait dit la rumeur publique, les Russes n'ont point encore à craindre de ce côté le passage de quelque nouveau Djengiz-khan : de ce côté, ils ont tout l'avantage des armes, des approvisionnements, des positions militaires, et de plus ils ont l'énorme supériorité que donne la science appliquée à la guerre.

## II

### LE PAMIR ET L'ALAÏ

Le Pamir et le Tibet, dont les masses se rencontrent au nord de l'Hindoustan et à l'est de l'Oxus, sont les deux faîtes de l'Asie ou plutôt forment ensemble le faîte continental. Disposés à angle droit, l'un parallèlement à l'équateur, l'autre dans le sens du méridien, ils constituent ce « Toit » ou cette « Couronne du monde[1] », ce Bam-i-douniah, dont le nom, d'origine kirghize, est appliqué d'ordinaire au seul Pamir[2].

Avec ses promontoires, qui se présentent en montagnes au-dessus des plaines de l'Oxus à l'ouest, et du Tarim à l'est, le Pamir occupe au centre de l'Asie un espace que l'on évalue d'une manière approximative à 75 000 kilomètres carrés. L'énorme saillie, s'avançant d'environ 500 kilomètres avec ses contreforts, forme le môle occidental de tous les plateaux et systèmes de montagnes qui entourent l'empire chinois; elle sépare complètement les deux moitiés de l'Asie, arrête au passage les migrations des peuples et les incursions de guerre. S'élevant à 4000 mètres en moyenne au-dessus de la zone des cultures, dans celle des pâturages et des neiges, le Pamir aurait été la région de la famine et de la mort pour des populations ou des armées qui s'y seraient aventurées. Pourtant de petites caravanes de voyageurs et de marchands, de faibles détachements de soldats ont souvent abordé les hauteurs du plateau. Il était impossible qu'on n'essayât pas souvent de franchir par la plus courte distance les espaces qui séparent l'Oxus de la

[1] Michell. *Journal of Geogr. Society*, vol. XLVII, 1877.
[2] Wood, *Journey to the Source of the river Oxus*.

Kachgarie et l'Europe de la Chine. Grecs, Romains, Arabes, Italiens, Chinois ont souvent traversé le Pamir, les uns pour des entreprises de commerce, les autres, par zèle religieux, pour la conquête des âmes; mais un bien petit nombre de ces voyageurs ont laissé la description de leur itinéraire; tous se hâtaient de franchir le plateau par les sillons les plus bas. Sur l'uniforme étendue, les traces des voyageurs se perdaient comme le sillage d'un navire se perd dans les eaux de l'Océan. Dans ce Pamir, dont le nom même est synonyme de « solitude[1] », il n'existe pas de villes, pas de campagne cultivée, qui puissent servir de point de repère, et presque partout les paysages se ressemblent. Aucun trait précis des anciens récits de voyage ne permet de retrouver avec certitude les routes des caravanes d'autrefois : c'est aux explorateurs modernes, qui procèdent méthodiquement à la conquête de l'ensemble, par des voyages de découvertes partielles, et qui reportent soigneusement sur la carte le réseau de leurs itinéraires, qu'il était réservé de donner enfin une idée générale du plateau, dans l'ensemble de son relief. Grâce à eux, on a pu débrouiller le chaos des anciennes nomenclatures, reconstituer la géographie de l'Asie, la débarrasser de chaînes de montagnes fantastiques tracées au hasard. Cette arête « méridienne » du Bolor qui, dans l'opinion de Humboldt[2], formait l'axe du continent, va désormais cesser de se montrer sur les cartes, du moins comme rangée de sommets : de même que l'Imaüs des anciens, elle se confond avec le large plateau du Pamir. Il paraît d'ailleurs que ce nom de Bolor ou Balor ne s'appliquait réellement qu'à une région voisine de l'Hindou-kouch. Il faudrait probablement y voir le pays connu de nos jours sous le nom de Dardistan[3].

Des traitants de la Grèce, que guidaient les commerçants d'autres nations, des Chinois peut-être, apprirent, au deuxième siècle de l'ère vulgaire, peut-être même avant cette époque, à connaître les chemins de la Sérique ou « Pays de la soie » par le plateau du Pamir. Établis dans la Bactriane, c'est-à-dire dans la vallée de l'Oxus moyen, et naturellement en relations avec les peuples qui vivaient à l'est et au nord, les Grecs devaient chercher à franchir le plateau, en remontant l'Oxus, aussi loin qu'un défilé ne les empêchait pas de suivre la vallée. Or Ptolémée, recueillant tous les documents transmis par le géographe Marin de Tyr et dus au Macédonien Maës Titianus, dit en effet que ceux-ci se dirigeaient au nord dans le pays des Comèdes, retrouvé depuis d'une manière à peu

[1] Severtzov, Yule, Forsyth, Paquier, etc.
[2] *Asie centrale.*
[3] Shaw, *Journal of the Geographical Society*, 1876.

près certaine[1] et rappelé peut-être par le nom du bourg de Kabadian (?) Au delà, le chemin suivait la base du plateau par la vallée de l'Oxus et probablement de son affluent le Sourgh-ab[2], et se dirigeait vers la « Tour de Pierre », principal lieu de rencontre et de repos sur ce long parcours. Où s'élevait cette tour? On ne peut émettre à cet égard que des suppositions, car des stations de marchands pouvaient se fonder indistinctement dans l'une ou l'autre de ces mille dépressions du plateau où se rencontrent plusieurs chemins et où les bêtes de somme trouvent de l'herbe et de l'eau en abondance. Et de tout temps les pâtres n'ont-ils pas dressé de distance en distance des « tours de pierre » qui leur servent de signaux, de bornes de démarcation ou de monuments funéraires? Un de ces nombreux *Tach-kourgan* ou « Amas de pierres », situé à 3300 mètres d'élévation sur un des hauts affluents du fleuve de Yarkand, à la base orientale du Pamir, est même devenu une sorte de village et sert de capitale aux rares habitants du Sirikol. Rawlinson suppose que c'est peut-être la « Tour de pierre » des marchands grecs et romains qui se rendaient dans le Pays de la soie[3]. Toutefois il n'est pas probable que, pour passer de la vallée du Sourgh-ab dans celle du Tarim, — l'ancien Oechardes, — les caravanes aient choisi un sentier, fût-il le plus commode, qui les détournât si loin vers le sud-est; et d'ailleurs le Tach-kourgan de Sirikol serait, d'après Gordon, d'origine moderne. Avant que les voyages de Fedtchenko, de Severtzov et d'autres explorateurs russes n'eussent permis de circonscrire, dans la région du plateau, l'espace dans lequel devait se trouver la fameuse station de la Tour de pierre, les érudits la cherchaient dans toute l'Asie centrale. Il n'est pas de lieu cité par les anciens que l'on ait plus fait voyager sur la carte. On a voulu le retrouver dans la ville moderne de Tachkent ou « Château de pierre », au nord du Yaxartes; on l'a cherché principalement dans le Ferghana, et Ritter, Humboldt, Lassen[4], ont signalé comme un reste de la « Tour de pierre » les ruines qui s'élèvent sur la colline du « Trône de Salomon », près de la ville d'Och. Ptolémée, égaré par les renseignements confus et contradictoires des marchands, plaçait la Tour de pierre beaucoup plus au nord; d'après la latitude qu'il indique, il faudrait la chercher en pleine Sibérie, par delà le Thian-chan.

[1] Yule, *Cathay and the way thither;* — Rawlinson, *Journal. of the Geogr. Soc.*, vol. XLII, 1872; — Lerch, *Russische Revue*, 1875, n° 8; — F. von Richthofen, *China*.
[2] F. de Richthofen, ouvrage cité.
[3] *Journal of the Geogr. Soc.*, vol. XLII, 1872.
[4] Ritter, *Asien*, V; — Humboldt, *Asie centrale;* — Lassen, *Indische Alterthümer*.

Mais, à l'époque où les Romains traversaient le Pamir, d'autres marchands, venus de l'est, en connaissaient les routes depuis plus de deux cents années. Les Chinois avaient appris l'existence des peuples qui vivent sur les bords du Sîr et de l'Amou, et des relations fréquentes s'étaient établies par les cols du Tsoung-ling, le Pamir des géographes russes. A la suite de l'expédition de Tchang-kien, qui eut lieu probablement vers l'année 128 de l'ère ancienne, le commerce se développa rapidement et bientôt des caravanes chinoises, dont quelques-unes se composaient même de plusieurs centaines de personnes, se rendirent directement des bords du Tarim à ceux du Sîr, dans le pays de « Tavan »; quelquefois on en compta jusqu'à dix ou douze dans une seule année, et c'est à leurs voyages que l'on attribue l'introduction en Chine des plants et des semences de la vigne, du noyer, du grenadier, de la fève, du concombre, du persil, de la luzerne, du safran, du sésame[1]. Arrivant par la vallée du Tarim, les marchands chinois devaient naturellement chercher à franchir les hauteurs à l'endroit où elles sont le moins larges; ils contournaient au nord-est tout le massif du Pamir et les montagnes de l'Alaï par le Terek-davan; mais on sait aussi par le témoignage des chroniqueurs du temps qu'ils traversaient directement le Pamir par les cols méridionaux, pour rejoindre le pays de l'Oxus et le Ki-pin ou Kaboulistan.

Des guerres intestines, de grandes migrations de peuples arrêtèrent le mouvement commercial direct entre l'orient et l'occident de l'Asie; mais les missionnaires et les pèlerins bouddhistes frayèrent de nouveau les chemins du Pamir. Hiouen-Thsang, le plus célèbre de ces pèlerins, raconte luimême le voyage de seize années qu'il fit à travers l'Asie centrale, dans la première moitié du septième siècle, et l'on a pu identifier assez de noms dans son itinéraire pour le suivre sur le Pamir méridional par le Badakchan, le Ouakhan et la région du Sirikol[2]. C'est à peu près la route que prit Marco Polo, accompagnant son oncle et son père, pendant le fameux voyage de 1272 à 1275 : il paraît cependant[3] qu'il passa plus au nord, et qu'au lieu de remonter le haut Oxus, il traversa directement, du sud-ouest au nord-est, le « plateau du Pamir » où bien chevauche-t-on douze journées » et « en tout ce chemin n'a ni habitation ni herbages; mais convient aux cheminants porter avec eux ce que mestier leur est[4]. » En 1603, le missionnaire catholique Benedict Goës dut traverser aussi le Pamir dans

[1] Bretschneider, *On the study and value of chinese botanical works.*
[2] Stanislas Julien, *Histoire de la vie d'Hiouen-Tsang et de ses voyages.*
[3] Paquier, *le Pamir.*
[4] Marco Polo, édition Pauthier, *Livre*, chap. XXXII.

sa partie méridionale, probablement par le même chemin que le pèlerin Hiouen-Thsang. Plus de deux siècles s'écoulèrent avant que le Pamir méridional ne fût abordé par un autre voyageur européen. En 1838, l'Anglais Wood remonta l'une des branches de l'Oxus supérieur jusqu'au Sarî-koul ou Koul-Kalian : désormais la période des explorations scientifiques modernes était commencée. En 1868, Hayward visita l'angle sud-oriental du plateau; des envoyés hindous du bureau topographique anglais parcoururent aussi le « grand » Pamir et le « petit » Pamir; en 1871, le grec Potagos se rendit également par les hautes terres du sud, du Badakchan à Kachgar[1]; en 1873, Forsyth, Gordon, Trotter, traversèrent le plateau pour redescendre jusque dans le Badakchan et firent visiter le Chignan et le Rochan par un géomètre hindou appartenant à leur expédition.

Quant au Pamir septentrional, il avait cessé d'être parcouru depuis l'époque de la prépondérance chinoise. Les Arabes, maîtres de la vallée du Sîr, avaient tout intérêt à envoyer leurs expéditions commerciales par les routes relativement faciles qui contournent au nord le massif du Thian-chan, et ce sont aussi les chemins que suivirent les ambassadeurs européens se rendant à la cour des rois mongols. Le travail de reconquête géographique ne commença dans le Pamir du nord que grâce à l'Hindou Abdoul-Medjid qui, le premier, en 1861, traversa le Pamir du sud au nord, et aux explorateurs russes, Fedtchenko, Kostenko, Mouchketov, Ševertzov, Ochanin et leurs émules. Maintenant, on peut évaluer à plus des quatre cinquièmes la surface du Pamir déjà reconnue : l'intervalle qui sépare l'itinéraire si important de Ševertzov, en 1878, du tracé de l'expédition anglaise de 1873 est de 50 à 55 kilomètres au plus. Les traits généraux du Pamir sont déjà figurés sur les cartes d'une manière approximative; une vingtaine de points importants ont été déterminés astronomiquement par Bonsdorf, Schwartz, Skasi; les altitudes de 2000 endroits ont été mesurées soit au baromètre, soit avec des instruments de précision; nulle des enclaves inexplorées n'ayant sa partie centrale à plus de 60 kilomètres de régions déjà connues, on peut être certain qu'aucun massif de montagnes, aucune saillie considérable du sol n'a échappé aux regards des voyageurs[2].

Le Pamir est parfaitement limité au sud et au nord par des crêtes de montagnes, qui le dominent de 2000 et même de 3000 mètres, quoiqu'il s'élève lui-même de 4000 mètres au-dessus des plaines du Turkestan. Au

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1880.
[2] Veňoukov, *Revue géographique*, janvier et mars 1880.



ALAÏ ET CHAÎNE DU TRANSALAÏ

Dessin de Th. Weber, d'après Mme O. Fedtchenko.



sud, la chaîne de l'Hindou-kouch, continuée par des monts qui la relient au Kouen-loun, forme le haut rempart de séparation par delà lequel se développe le bassin de l'Indus. Au nord, le Trans-Alaï et l'Alaï, qui font géographiquement partie des monts Thian-chan, séparent le Pamir des versants qui s'inclinent vers le Sir-daria. D'ailleurs, le plateau compris entre les

N° 70. — ITINÉRAIRES DES EXPLORATEURS DU PAMIR ORIENTAL.

d'après Kropotkin — C. Perron

1 : 4 500 000

0 — 150 kil

deux rebords de montagnes qui se dirigent, l'un et l'autre, dans le sens de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, est loin d'offrir dans toute son étendue une surface unie. Le Pamir est au contraire divisé en un grand nombre de Pamir partiels, par des rangées de hauteurs, même par de véritables montagnes, et par des ravins profonds dans lesquels s'écoulent les eaux, à l'ouest vers le fleuve Amou, à l'est vers le Tarim, mais sans faîte de

partage bien précis. Le relief des hautes terres, non compris les saillies montagneuses, présente un écart d'environ mille mètres, et par suite un peu de variété se montre dans l'aspect, le climat et ce qui reste de flore sur le plateau. Cependant les protubérances ne sont pas assez escarpées pour arrêter les pâtres kirghiz ou les voyageurs. « Il y a des sentiers dans tout le Pamir; mille routes s'y croisent; avec un guide on peut le parcourir sans peine dans tous les sens[1]. » Dans toute sa partie septentrionale, au sud de la superbe chaîne bordière du Trans-Alaï, le Pamir n'est dominé que par des croupes de la faible hauteur relative de 300 à 500 mètres et l'on traverse facilement, de quelque côté qu'on se dirige, les argiles dures ou les terres sableuses, non mobiles, qui le recouvrent[2]. Entre le Rang-koul et le Yachil-koul, dans la région visitée récemment par Severtzov et dans le Pamir central, la route est tellement commode qu'on peut la comparer à une chaussée artificielle. Dans une autre partie du Pamir occidental, le général Abramov a pu franchir sans trop de peine avec une batterie d'artillerie la crête de l'Alaï, au seuil de Kara-kazïk ou du « Pieu Noir », qui se trouve à la hauteur du sommet du Mont-Rose[3]. Jadis inabordable aux armées, à cause de la difficulté des approvisionnements, le Pamir ne peut donc plus arrêter de forces militaires disposant de convois suffisants. Mais on ne le traverse que pendant quatre mois, de juin en septembre; durant les deux tiers de l'année, la terre est couverte de neige, et les vents sont trop froids pour qu'on puisse s'exposer à leur violence.

Au-dessous des argiles et des sables de la surface, les roches de l'Alaï se composent de granits et de schistes cristallins. Les masses de granit, qui sans doute formeraient le corps des montagnes si le plateau était raviné par les courants, sont alignées précisément dans le même sens que les chaînes principales du Thian-chan[4], et c'est aussi dans cette direction que les promontoires s'avancent au milieu des plaines du Turkestan occidental; mais des formations plus récentes, même triasiques, emplissent partiellement les espaces compris entre ces voussures de granit. La pente générale du Pamir est vers l'ouest et le sud-ouest : la ligne de partage, très sinueuse et difficile à reconnaître, est beaucoup plus rapprochée de la plaine orientale que des terres basses du versant aralo-caspien. C'est à l'orient du plateau que se dresse le plus haut sommet, le fier Tagharma,

[1] Gordon, *The Roof of the World.*
[2] Kostenko, *Expédition de l'Alaï en* 1876.
[3] Veñoukov, *le Globe, journal de la Soc. de Géogr. de Genève*, 1880, n° 1.
[4] Mouchketov, *Expédition de l'Alaï en* 1877.

ou Taghalma, appelé aussi des deux noms de Ouï-tagh[1] ou « Montagne-Maison » à cause de l'aspect de ses roches terminales[2], et Mouz-tagh-ata ou « Père des montagnes de Glace », à cause des neiges qui en recouvrent la cime et des glaciers qui descendent dans les gorges environnantes. Le Tagharma s'élève probablement à 3000 mètres plus haut que le mont Blanc d'Europe[3] et se prolonge au sud-est par le contrefort de Tchitchiklik, ayant lui-même 6000 mètres d'élévation. On peut dire d'une manière générale que le rebord oriental du Pamir, dans lequel Ševertzov ne voit qu'une rangée de promontoires séparés, se redresse çà et là, de manière à former un rudiment de crête et continue ainsi la direction que prennent, au nœud central des plateaux asiatiques, les rangées parallèles des monts Himalaya, se recourbant vers le nord-ouest. Le Tagharma et les divers massifs de montagnes qui se dirigent transversalement au Thian-chan sont fréquemment désignés dans le Turkestan de Kachgarie sous le nom turc de Kizil-art ou du « Col Rouge » : ce sont les Tsoung-ling ou les « Monts des Oignons » des auteurs chinois.

Mal abrité par ce rebord interrompu de brèches, le Pamir est souvent parcouru par des vents d'une terrible puissance, qui descendent au sud-ouest dans les plaines aralo-caspiennes en faisant tourbillonner la neige et la poussière : les bêtes des troupeaux se pressent les unes contre les autres pour résister à la bourrasque; l'animal qui s'écarte est perdu. Sur les bords du Kara-koul et dans le défilé sablonneux du Kizil-art, au nord, les pierres sont usées par le sable que le vent du nord pousse incessamment devant lui[4]. Dans ces régions, l'air est en général très sec et d'une singulière transparence, excepté lorsque les brumes poudreuses sont apportées par le vent du désert[5]. On a vu un thermomètre placé à l'ombre marquer 10 degrés centigrades au-dessous du point de glace, tandis qu'au soleil il indiquait 70 degrés : le voyageur qui manipulait l'instrument devait protéger sa main contre la brûlure[6]. Les froidures et les tempêtes de neige, qui, d'après Gordon, ont surtout lieu en février et en mars, ne sont pas le seul obstacle aux voyages; le contraste des températures provenant de la transparence de l'air est un des dangers qu'ont à braver les explorateurs.

[1] Le mot *tagh*, employé par les Kirghiz, répond au mot *dagh* les Turcs occidentaux.
[2] Shaw, *Journal of the Geogr. Society of London*, vol. XLVI 1876.
[3] Altitude du Tagharma, d'après Trotter et Kostenko. . . . . 7775 mètres (25 500 pieds).
» » d'après Hayward . . . . . . . . . . 6400 »
[4] Kostenko, *Expédition de l'Alaï en* 1876; — Korostovtzev, *Izv'estiya Rousskavo Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 4.
[5] Kostenko; Michell, *Journal of the Geogr. Society of London*, vol. XLVII, 1877.
[6] Ševertzov; — Veńoukov, *Revue de géographie*, 1er janv. 1880.

Souvent aussi des voyageurs ont souffert du « mal de montagne », et Gordon parle d'un de ses compagnons qui pouvait servir de « baromètre d'altitude » pour la régularité avec laquelle il était pris de violents maux de tête dès qu'il dépassait la hauteur de 3600 mètres[1].

Pourtant le Pamir est temporairement habité. Des Kirghiz du Khokand et du Karategin au nord, du Chignan à l'ouest, parcourent ces solitudes pendant l'été, à la suite de leurs troupeaux; les voyageurs rencontrent çà et là des amas de pierres qui rappellent d'anciens campements, et des tombes de saints kirghiz ornées de cornes de brebis et d'étoffes flottantes. Au-dessus de la limite de végétation arborescente, indiquée par des saules, des bouleaux nains, des genévriers à tige épaisse, mais rampante[2], et des broussailles épineuses, on ne trouve plus comme bois de chauffage que les racines ligneuses d'une espèce de lavande[3]; plus haut encore, ces racines viennent à manquer et les pâtres doivent porter avec eux leur provision de combustible. Mais en beaucoup de régions du Pamir l'herbe des pâturages est, malgré l'altitude de 4000 mètres, aussi épaisse que celle des prairies de l'Europe occidentale, et peut-être plus savoureuse encore : « c'est la meilleure pâture du monde, car une maigre jument y deviendrait grasse en dix jours », et ce dire de Marco Polo est confirmé par les explorateurs récents et par leurs guides du Ouakhan. Dans la haute vallée du Sirikol, sur le versant de Kachgar, quelques plantes, l'orge, les haricots, sont cultivés à 3100 mètres. Toutefois les saillies parallèles qui séparent les bas-fonds, notamment dans le nord du Pamir, sont pour la plupart complètement dépourvues de verdure; l'herbe ne se voit que dans les creux humides, au bord des lacs et des ruisseaux[4].

La faune est beaucoup plus riche qu'on ne le croyait naguère. L'expédition de Ševertzov en 1878 a trouvé dans le Pamir 112 espèces d'oiseaux, à une hauteur où les Alpes d'Europe en ont seulement une douzaine. Sur les fonds boueux qui bordent les lacs, on aperçoit les empreintes laissées par les chamois, les lièvres, les cerfs, les renards, les ours, les loups, les lynx, les léopards. Sur le grand Pamir, se voient des bouquetins pareils à ceux de l'Himalaya. L'animal caractéristique du plateau est la brebis appelée katchkar ou arkhar, l'*ovis Poli* ou *Polii* des naturalistes, qui dépasse un mètre de hauteur et pèse jusqu'à 160 et 175 kilogrammes[5] : le katchkar se

[1] *The Roof of the World.*
[2] Kostenko, ouvrage cité.
[3] Gordon, ouvrage cité.
[4] Kostenko, ouvrage cité; — Korostovtzev, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 4.
[5] Ševertzov, *Thian-chan* (en russe).

distingue par ses énormes cornes recourbées des deux côtés de la tête en une double spirale. Jadis cet animal dut être très commun sur les plateaux, car on en trouve partout des cornes, encore engagées dans le crâne; mais on peut actuellement voyager pendant des journées entières sans voir un seul katchkar. L'espèce semble être en voie de disparition; l'épizootie de 1869 aurait fait périr presque complètement la race de l'ovis Poli dans tout le Pamir septentrional; mais Ševertzov en a retrouvé en 1877 [1]. L'ours manque aussi dans cette partie du plateau. Le voyageur grec Potagos aurait rencontré des singes de petite taille dans les hautes vallées du sud [2]. Il paraît que le tigre ne s'aventure plus sur le Pamir : les voyageurs qui en parlent l'ont probablement confondu avec le léopard.

Sur le plateau, non moins que sur le versant aralo-caspien, les traces de l'assèchement sont visibles. Bien que les cavités du Pamir soient en général à bords plats, et qu'une pluie relativement peu considérable dût suffire pour en faire déborder l'eau, un grand nombre de lacs ont cessé d'alimenter des rivières, et réduits à leur étroit bassin, désormais isolé, se sont peu à peu changés en réservoirs d'eau saline ou saumâtre. Tel est le Tour ou Soussik-koul, dans la région méridionale du Pamir. De même, des masses salines occupent dans le Pamir central une vallée voisine du Rang-koul ou « lac des Boucs », réservoir dont l'eau est encore douce, grâce à la rivière qui s'en échappe pour se verser dans un affluent de l'Oxus. En plusieurs endroits, des efflorescences de sel ou de magnésie, brillantes comme la neige, indiquent l'emplacement d'anciennes couches d'eau.

Le plus grand lac du Pamir, le Kara-koul ou « lac Noir », ainsi nommé à cause de la couleur de ses eaux, d'un bleu foncé, semble être actuellement dans sa période de transformation. Situé immédiatement au sud du Trans-Alaï et du col « Rouge » ou Kizîl-art, dans le Pamir-kargochi ou le « Pamir des Lièvres », le Kara-koul est entouré de tous les côtés par des montagnes neigeuses, d'où s'épanchent même quelques glaciers. La vaste cavité n'est plus, comme autrefois, recouverte par les eaux. Les hauteurs ne s'avancent en promontoires que dans la partie occidentale du lac, et de tous les autres côtés une plaine argileuse de plusieurs kilomètres de largeur s'étend jusqu'à la base des monts, parsemée de mares et de broussailles. Évidemment, le Kara-koul, dont la superficie actuelle est d'environ 300 kilomètres carrés, fut beaucoup plus considérable et ne faisait qu'un bassin avec de petits lacs du voisinage [3]. Sur tout son pourtour se voient

[1] Ševertzov, Kostenko, ouvrages cités.
[2] *Bulletins de la Société d'Anthropologie*, 2e fasc. 1880.
[3] Mouchketov, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, vol. XIV, 1878.

d'anciennes plages et des berges d'érosion d'une blancheur éblouissante, partout où des éboulis de sable n'ont pas recouvert les efflorescences de magnésie; des fonds herbeux, dans lesquels gîtent les oies sauvages, les canards et les mouettes, ont élargi les rivages, et des presqu'îles, des îles nombreuses ont fait leur apparition. La colline principale qui s'élève au milieu du lac et le divise en deux moitiés, du nord au sud, s'est rattachée à la terre ferme par une flèche de sable. L'apport des rivières est insuffisant pour compenser l'évaporation du lac Noir. Les pluies y sont très rares, et presque toujours l'humidité que les nuées amènent dans le bassin tombe en été sous forme de grêlons, en hiver sous forme de neige. Avant Kostenko, toutes les cartes représentaient le Kara-koul comme se déversant soit dans l'Oxus, soit dans la rivière de Kachgar, soit même vers les deux bassins à la fois : c'est même à cause de ce double émissaire que le lac aurait reçu des Chinois le nom de Lac du Dragon; ils l'auraient comparé à un monstre à double tête. S'il exista jamais, le cours d'eau qui emportait le trop-plein du Kara-koul au nord-est vers la rivière de Kachgar, par le Markan-sou, a depuis longtemps cessé de couler; quant au déversoir du sud, qui faisait communiquer le lac avec le courant de l'Oxus, il paraît n'être pas complètement abandonné; pendant les grandes crues, il emporterait encore un peu d'eau par une brèche où coule la rivière Tchon-sou (Grand Fleuve) ou Ak-baïtal[1]. Le Kara-koul, presque toujours sans écoulement, a concentré peu à peu les sels qui se trouvent dans ses eaux : la magnésie les rend tellement amères que les animaux n'en boivent qu'épuisés de soif; mais elles restent toujours claires, même lorsque les vents les bouleversent jusqu'au fond et des poissons y vivent, puisqu'on voit de temps en temps des faucons et d'autres oiseaux de proie plonger rapidement vers la surface du lac[2]. D'après les pâtres, le niveau du Kara-koul s'élèverait régulièrement le vendredi : ce phénomène bizarre, auquel Kostenko n'est pas éloigné d'accorder quelque créance, ne pourrait s'expliquer que par l'action de quelque puissante source intermittente[3]. Korostovtzev parle aussi de la périodicité des crues du Kara-koul, mais sans indiquer la durée des oscillations du niveau.

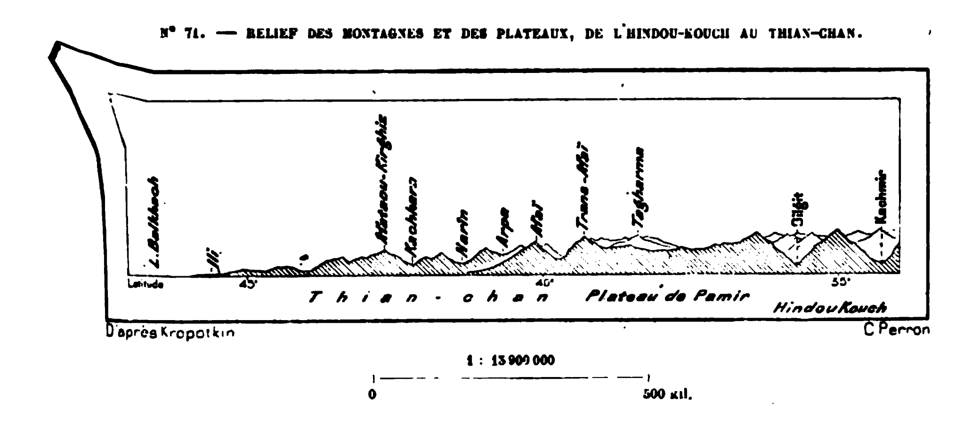
Au nord du Pamir[4], les deux remparts parallèles du Trans-Alaï et de

[1] Severtzov, *Expédition de* 1878.
[2] Korostovtzev, article cité.
[3] Kostenko, *Expédition aux monts Alaï*, en 1875.
[4] Altitudes diverses du Pamir :

| | |
|---|---|
| Col de Kizil-art, d'après Korostovtzev. . . . . . . . . . . | 4 272 mètres. |
| Kara-koul, d'après Kostenko. . . . . . . . . . . . . . . | 4 020 » |
| Col d'Ouz-bel (au sud du Kara-koul), d'après Korostovtzev. . . | 4 631 » |
| Limite inférieure des neiges persistantes, » » . | 4 650 » |

l'Ałaï, soulevés, le premier par des diorites, le deuxième par des granits, limitent le plateau de leur double rebord. L'un et l'autre appartiennent au système du Thian-chan et leur structure géologique est la même, d'après Mouchketov; mais, bien séparés du massif oriental des monts Célestes par le Kog-art et par le Terek-davan[1], grand passage des caravanes entre le Ferghana et la Kachgarie, ils peuvent être considérés comme un ensemble indépendant. Le fragment occidental du Thian-chan, qui va s'effranger à l'ouest dans les plaines du Turkestan, entre les bassins du Sir et de l'Amou, se développe sur une longueur de plus de 700 kilomètres; de même que le Thian-chan proprement dit, il se compose de diverses arêtes se dirigeant, les unes de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, les

N° 71. — RELIEF DES MONTAGNES ET DES PLATEAUX, DE L'HINDOU-KOUCH AU THIAN-CHAN.




autres du sud-est au nord-ouest, et se croisant de distance en distance; mais la direction principale est la première, celle de l'Ałaï et du Trans-Ałaï.

A l'angle nord-oriental du plateau du Pamir, les deux crêtes présentent une remarquable régularité. L'Ałaï ou Kitchi-Ałaï, qui est en même temps la crête de séparation entre le bassin du Sîr et ceux de l'Amou et du Tarim, limite nettement la dépression du Ferghana par ses monts de 4000 à 5000 et même 5500 mètres de hauteur moyenne, séparés les uns des autres par des cols faiblement entaillés dans la sierra: un des moins élevés de ceux qui s'ouvrent à l'ouest du Terek-davan est le passage d'Isfaïram (3600 mètres), placé à l'une des « cassures » de l'Ałaï, c'est-à-dire à un endroit où la chaîne change brusquement de direction, pour se porter presque sans inflexion vers l'ouest. De ce large seuil de pâturages, d'un accès facile, on ne voit dans l'immense étendue que du gazon, des

[1] Les cols du Thian-chan portent les noms tartares de *davan* (*daban*), *art* (*yart*), *bel'*, ou *koutal*. Le davan est le passage difficile et pierreux; l'art est une brèche périlleuse de la haute montagne; le bel est bas et facile; le koutal est une large ouverture entre des collines peu élevées (Fedtchenko).

roches et des neiges : la crête éblouissante du Trans-Alaï cache la vue du Pamir[1]. D'une butte voisine, on contemple le colosse du Trans-Alaï, pyramide d'une blancheur sans tache à laquelle Fedtchenko a donné le nom de pic Kaufmann : c'est probablement le mont le plus élevé de tout le système du Thian-chan. Un groupe de trois sommets égaux, ayant presque la même hauteur que le Kaufmann, se dresse sur la crête, un peu plus à l'orient : c'est le Gouroumdi des Kirghiz[2]. Pas un arbre ne se montre sur les pentes : à peine voit-on çà et là quelques genévriers; les indigènes n'ont guère d'autre combustible que le *kiziak*, c'est-à-dire la bouse de vache.

L'espace compris entre le Trans-Alaï et l'Alaï est considéré comme formant un plateau spécial, une sorte de marche extérieure au Pamir, un des degrés par lesquels on descend de ce « Toit du Monde » dans la vallée du Ferghana. C'est un lac desséché[3], dont la largeur, à l'endroit le plus élevé, n'est pas moindre de 40 kilomètres et qui se prolonge en forme d'avenue du nord-est au sud-ouest. La partie la plus haute de cet espace intermédiaire, que les Kirghiz connaissent sous le nom de Bach-Alaï ou de « Tête de l'Alaï », est le véritable plateau, type de tant d'autres plaines élevées comprises entre les montagnes de l'Asie centrale : du côté de l'ouest l'espace argileux, çà et là mélangé de sel, mais offrant aussi de riches pâturages, se rétrécit et se creuse en même temps, il se change en vallée, puis en une simple gorge où il ne reste de place que pour les eaux du torrent. La haute steppe est le « paradis » des Kirghiz, — car tel est le sens du mot Alaï, — mais un paradis qu'ils ne peuvent visiter que pendant trois ou quatre mois de l'année.

C'est au seuil à peine marqué du plateau de Bach-Alaï, transversalement aux arêtes des deux chaînes, que se trouve la ligne de partage des eaux : d'un côté les neiges fondues s'écoulent vers la rivière de Kachgar, de l'autre vers un affluent de l'Oxus. Les deux cours d'eau, qui naissent sur le plateau de l'Alaï, ont pris l'un et l'autre le même nom, Kizil-sou (Eau-Rouge), à cause de la couleur des berges et du lit; la plupart des ruisseaux qui descendent vers ces rivières maîtresses ont également une nuance rougeâtre, due sans doute aux argiles déposées par les anciens glaciers. D'ailleurs, des fleuves de glace sont encore suspendus au-dessus de la vallée des « Eaux-Rouges », descendant des cirques neigeux du Trans-Alaï. Sur les pentes septentrionales de l'Alaï, les torrents roulent aussi pendant les crues des « eaux de sang » provenant de couches argileuses produites par l'éro-

[1] Fedtchenko, *Voyage au Turkestan* (en russe).
[2] *Proceedings Geogr. Society*. Aug. 1880.
[3] Mouchketov, article cité.

sion des couches du trias[1]. Dans les torrents qui se déversent vers l'Eau-Rouge occidentale, c'est-à-dire vers le Sourgh-ab des Tadjiks, Fedtchenko a découvert une espèce de truite, poisson qui ne vit dans aucune rivière des plaines du Turkestan. Peut-être est-ce un poisson analogue à celui que Griffith a trouvé près de Bamian, sur un autre affluent de l'Oxus. Les chan-

N° 72. — PLATEAU D'ALAÏ.




1 : 640 000

0 20 kil.

gements de climat ont chassé l'espèce des eaux de la plaine pour la faire remonter vers les torrents des montagnes.

A l'ouest du col d'Isfaïram et du passage de Kara-kazîk, l'Ałaï, auquel on donne souvent dans cette région le nom d'Ałaï-tagh, s'élève graduellement, accompagné au nord par des chaînons parallèles, que traversent les torrents du Ferghana. L'Ałaï s'unit par des contreforts à ces chaînons et constitue avec eux, au nord des sources du Zarafchan, un massif de hautes montagnes, dépassant de 2000 mètres la limite des neiges persis-

[1] Fedtchenko, ouvrage cité.

tantes et versant de puissants glaciers dans les hautes vallées des alentours. Du pic suprême de ce massif, le plus élevé de l'Alaï proprement dit, descend au nord le glacier de Chtchourovskiy. Des flancs du Khotour-taou et des montagnes voisines jaillissent de nombreuses cascades, les unes simples filets d'eau qui se réduisent en poussière sur les corniches des rochers, les autres gerbes transparentes qui tombent avec un bruit de tonnerre sur les rochers et forment de larges torrents. Ces chutes d'eau sont un des spectacles étonnants de l'Alaï, car dans les montagnes de l'Asie centrale les cascades sont aussi rares que sur les pentes du Caucase : pour la beauté des eaux, les Alpes de l'Alaï sont loin d'égaler celles de l'Europe. Les forêts qui croissent sur ces monts d'Asie n'ont pas non plus la grandeur et la majesté des forêts européennes : elles se composent surtout d'*artcha*, espèce de genévriers (*juniperus pseudo-sabina*) qui ressemblent de loin aux cyprès, mais dont le tronc est plus tourmenté et les branches un peu plus écartées. C'est à 1500 mètres environ que commencent les forêts d'artcha et la limite des derniers arbres se trouve au-dessus de 3000 mètres[1].

N° 73. — GLACIER DE CHTCHOUROVSKIY.




Le Karatche-taou, qui continue à l'ouest la chaîne maîtresse de l'Alaï, se maintient jusqu'au sud de Tachkent à la hauteur de plus de 4000 mètres, puis il s'abaisse assez rapidement dans la direction de

[1] Kostenko, *Expédition de l'Alaï, en 1876.*

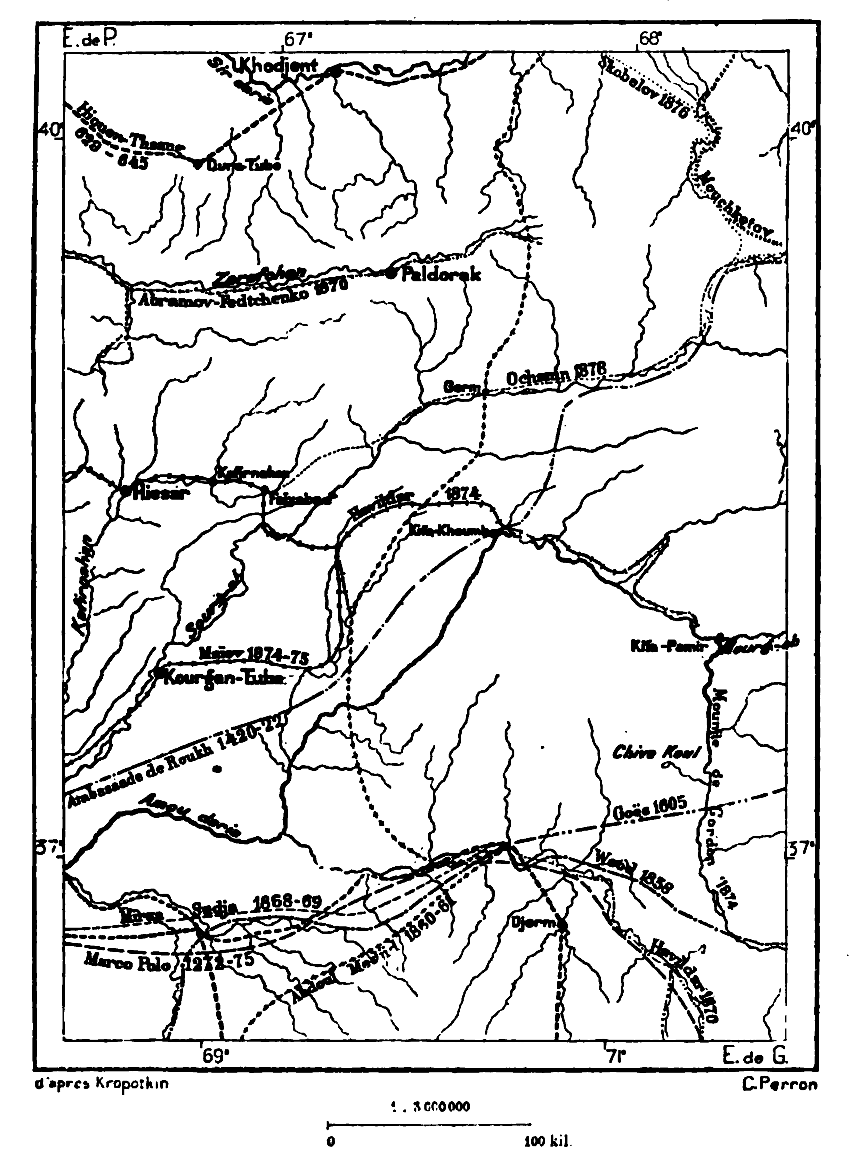


GLACIER DE CHTCHOUROVSKIY

Dessin de Lancelot, d'après Mme O. Fedtchenko.

Samarkand. Mais une autre arête s'en détache sous un angle aigu, pour se développer au nord-ouest. Ces monts, interrompus par de larges brèches, ont un nom différent pour chacun de leurs fragments de chaîne, Oura-tepe,

N° 75. — ITINÉRAIRES DES EXPLORATEURS DES CONTREFORTS DU PAMIR OCCIDENTAL.




Djoulan ou Saousar-taou, Kara-taou, Noura-taou; d'autres murs les accompagnent au sud.

Les crêtes parallèles qui s'alignent entre l'Ałaï et le Pamir occidental, sont en moyenne plus élevées que la chaîne extérieure, et d'ailleurs elles se dressent sur un piédestal beaucoup plus haut. Mais les eaux torrentielles

les divisent en de nombreux fragments; loin de se confondre avec une ligne de partage, elles sont traversées de distance en distance par des cluses où passent les rivières descendues du versant méridional de l'Alaï et des montagnes opposées. Ainsi le Trans-Alaï est séparé, à l'ouest, des montagnes du Karategin, par une brèche profonde, sur le seuil de laquelle, au col de Ters-agar, une même fontaine à deux cascades coule au nord vers le Touz-altîn-dara, affluent du Sourgh-ab, au sud vers le Mouk-sou. Plus à l'ouest, le Sourgh-ab lui-même découpe un tronçon des monts de Karategin pour aller se réunir au Mouk-sou, plus abondant que lui [1], et né dans une des régions les plus sauvages de l'Asie centrale. Du col de Ters-agar, d'où l'on voit à ses pieds, de mille mètres plus profonde, la haute vallée du Mouk-sou, on contemple un vaste amphithéâtre de montagnes, qui vont au nord-est se rattacher au Trans-Alaï. Le Chelveli, le Sandal dominent de leurs crêtes les névés des cirques et les glaciers des gorges; des flancs de leurs contreforts se détachent des avalanches qui obstruent le cours des ruisseaux et les changent en lacs temporaires. Trois petites rivières s'unissent pour former le Mouk-sou : l'une d'elles, qui descend de la vallée du Baland-kiik, ouverte à l'est dans la direction du Kara-koul, est recouverte à l'issue de sa gorge par un glacier latéral de 2 kilomètres de large, se terminant par des parois cristallines, hautes de 60 mètres. Un autre glacier, emplissant la vallée du Sel-sou, est beaucoup plus considérable : sa longueur, d'au moins 15 kilomètres, mais évaluée à plus du double par les Kirghiz, en fait un des principaux fleuves de glace de l'Asie centrale; Ochanin, le premier Russe qui eut le bonheur d'explorer cette région grandiose, a donné à ce glacier le nom du voyageur Fedtchenko, qui, avant lui, fit tant pour éclairer le monde inconnu du Pamir et de l'Alaï [2]. De ce massif superbe, peut être l'égal de ceux du pic Kaufmann et du Tagharma, se séparent deux chaînes, l'une connue sous le nom de Monts de Darvaz, qui se dirige au sud-ouest vers la grande courbe de l'Amou-daria, l'autre qui a reçu l'appellation d'arête de Pierre le Grand et qui domine au sud la vallée du Sourgh-ab.

A l'ouest du nœud montagneux de l'Alaï-tagh, où tous les chaînons parallèles sont réunis en un plateau neigeux versant des glaciers dans les cirques environnants, les deux arêtes parallèles des monts du Zarafchan et de Hissar sont aussi percées de brèches où passent les rivières; mais déjà les chaînes s'écartent en forme d'éventail; elles s'abaissent et vont se per-

[1] Kostenko, *Russische Revue*, 1876, n° 12.
[2] *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, XVI, 1880.

dre dans la plaine, reparaissant çà et là en roches insulaires. Entre Samarkand et Hissar, quelques-uns des sommets dépassent encore la limite des neiges persistantes, et, quoique moins élevés que le pic Kaufmann dans le Trans-Alaï, paraissent peut-être plus superbes, grâce à leur plus grande hauteur relative au-dessus des plaines et des bas contreforts. Au sud-est de Samarkand, le Hasreti-Sultan, couronné de son diadème de glaces, apparaît aux habitants de la plaine comme le monarque des montagnes. Ne voit-on pas comme un reflet de ces neiges étincelantes dans les descriptions des monts de diamants et de rubis que nous ont laissées les contes orientaux? N'est-ce pas encore l'amphithéâtre des pentes zébrées de blanc qui, par son contraste, donne tant de charme aux verdoyantes oasis du haut Amou et du Zarafchan[1]?

## III

### LE THIAN-CHAN

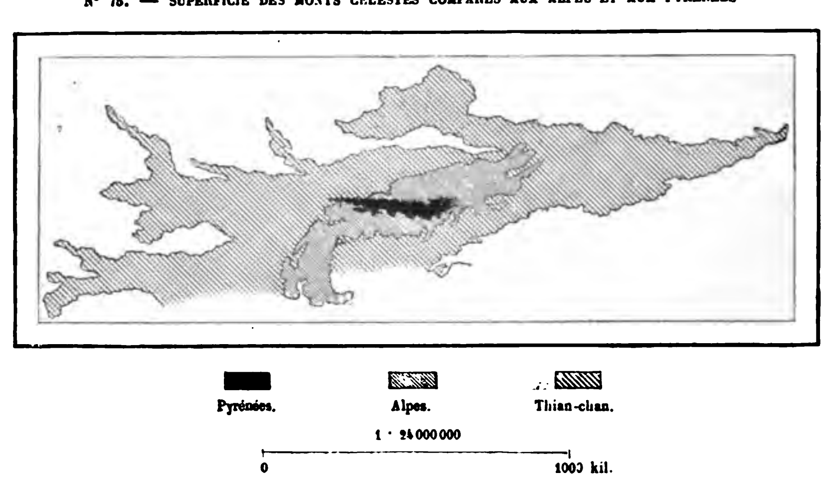
S'appuyant à la grande protubérance centrale du continent, le Thianchan est le système montagneux le plus puissant du versant septentrional de l'Asie, à la fois par son étendue, la longueur et la hauteur de ses crêtes, l'abondance de ses neiges, la masse de ses glaciers. Le nom de « Monts Célestes » que lui ont donné les Chinois et qui lui a été maintenu par les nations occidentales, lui vient sans doute de la hauteur de ses pics, dont les neiges blanches se confondent avec les nues du ciel. Ses multiples arêtes ont été l'un des grands obstacles aux migrations des peuples, aux

[1] Altitudes diverses du système de l'Alaï (d'après Kostenko, Fedtchenko, Ochanin) :

| | | |
|---|---|---|
| Terek-davan (Kostenko) | 3140 | mètres. |
| Col d'Isfaïram (Fedtchenko) | 3600 | » |
| » de Kavouk ( » ) | 4000 | » |
| » Kara-kazik (Kostenko) | 4389 | » |
| Bach-Alaï, aux sources du Kizil-sou (Kostenko) | 5300 | » |
| Cime principale de l'Alaï-tagh (Fedtchenko) | 5800 | » |
| Hauteur moyenne de l'Alaï-tagh (Kostenko) | 4800 | » |
| Limite inférieure du glacier de Chtchourovskiy (Fedtchenko) | 3570 | » |
| Pic Kaufmann (Trans-Alaï) (Fedtchenko) | 7500 | » |
| Col de Ters-agar (Kostenko) | 2956 | » |
| Limite inférieure des neiges persistantes, sur le Trans-Alaï (F.) | 4250 | » |
| Chelveli (Ochanin) | 7500 | » |
| Sandal ( » ) | 7500 | » |
| Tchabdara (montagnes de Hissar) (Fedtchenko) | 5580 | » |
| Hasreti-Sultan ( » ) ( » ) | 4500 | » |

marches des conquérants, aux relations de commerce, et, de tout temps, les voies historiques ont contourné ces montagnes à l'est, par les passages de la Dzoungarie. Jusqu'à une époque récente, les Russes eux-mêmes, malgré leurs ressources militaires et la conscience de leur civilisation supérieure, s'arrêtaient à la base septentrionale du Thian-chan sans oser le franchir : là se dressait pour eux la borne du monde connu. D'ailleurs, de vastes déserts, la « steppe de la Faim », des marécages, des lacs sans profondeur défendent l'approche de ces hautes montagnes. Aucune vallée de grand fleuve, à l'exception du Sîr, ne mène vers leurs passages, et le Sîr lui-même se perd dans un lac fermé, comme tous les autres cours d'eau qui descendent du Thian-chan. Quoique formant le principal massif

N° 75. — SUPERFICIE DES MONTS CÉLESTES COMPARÉS AUX ALPES ET AUX PYRÉNÉES




de l'Asie au nord de l'Himalaya et du Kouen-loun, les Monts Célestes ont, au point de vue hydrographique, beaucoup moins d'importance que les massifs secondaires dans lesquels naissent les grands fleuves de la Sibérie, l'Ob, le Yeniseï, la Lena. Le Thian-chan est en entier compris dans la région de l'Asie centrale privée de tout écoulement vers la mer : c'est le massif des steppes, des déserts, des lacs à demi desséchés, des marécages salins qui forment le « continent intérieur » enfermé dans le continent d'Asie. D'ailleurs, il n'est habité, et très faiblement, que dans les vallées de son pourtour et sur quelques plateaux : vingt-cinq fois plus grand que les Alpes de Suisse, il n'a pas le dixième de leur population. C'est aussi l'une des bornes des nations et des races : Mongols, Kirghiz, Dzoungares, Tadjiks ont ces remparts neigeux pour limites de leur patrie, et ce sont presque partout de hautes crêtes des Monts Célestes qui forment les frontières politiques entre l'empire russe et la Chine.

Le système du Thian-chan, tel qu'il se présente depuis les recherches modernes, forme probablement, par l'ensemble de son relief, une protubérance terrestre plus considérable que toutes les montagnes de l'Europe à la fois, des Carpates orientales à la sierra Nevada. Seṁonov ne donnait le nom de « Montagnes Célestes » qu'aux faîtes situés au nord de l'Issîk-koul, dans la région que domine à l'orient le massif du Khan-tengri; Humboldt n'appelait ainsi que les chaînes s'alignant entre le Narîn et le Kachgar-daria; pour Hiouen-thsang, au contraire, les Monts Célestes commençaient à l'est du Khan-tengri. Ševertzov le premier a reconnu la cohésion géographique de l'immense étendue montagneuse qui se prolonge du seuil de la Dzoungarie aux chaînes du Turkestan. « Pendant des mois entiers, dit ce voyageur[1], je me dirigeai vers le sud-ouest et toujours je voyais à ma gauche se dresser des monts neigeux. Après avoir dépassé

N° 76. — RELIEF COMPARÉ DES MONTS CÉLESTES, DES ALPES ET DES PYRÉNÉES.

C. Perron

L'échelle des hauteurs est cinquante fois plus grande que celle des longueurs.

1 : 21 000 000

0 — 1000 kil.

l'Aƚa-taou de Seṁiretchie, je contemple le blanc Taƚgar et les autres pics de l'Aƚa-taou transilien. Voici la chaîne d'Alexandre, puis une autre chaîne, et d'autres encore. Les Monts Célestes semblent se continuer sans fin; toujours des dents de scie qui découpent l'horizon et des neiges qui brillent sur le ciel! » Le Thian-chan commence en Mongolie par une simple crête de rochers qui se redresse au-dessus du lit de la « Mer desséchée », le Han-haï des Chinois; mais à cette crête, qui se dirige vers l'ouest-sud-ouest, s'en ajoute une deuxième, puis trois, quatre et davantage, qu'unissent des plateaux intermédiaires : elles s'élèvent, élargissent leur base et finissent par occuper du nord au sud un espace d'environ huit degrés de latitude. Vers le milieu des Montagnes Célestes, la largeur du plateau sur lequel reposent les rangées de montagnes diminue graduellement, les arêtes parallèles se réduisent en nombre, et, finalement,

[1] *Distribution géographique des animaux* (en russe).

le Thian-chan, qui d'ailleurs a perdu son nom à son extrémité occidentale, meurt dans les plaines du Turkestan, par quelques saillies de rochers entourées de sables et de marais. De l'est à l'ouest, les diverses chaînes du Thian-chan ont ensemble une longueur d'environ 2500 kilomètres; en évaluant la largeur moyenne du massif à 400 kilomètres seulement, la superficie totale du système orographique serait de 1000000 kilomètres carrés, presque autant que la France unie à la péninsule Ibérique.

Toutes les arêtes du Thian-chan n'ont pas la direction normale de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, ou simplement de l'est à l'ouest; il en est aussi plusieurs qui se développent, parallèlement les unes aux autres, du sud-est au nord-ouest ou de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest : celles-ci ont été soulevées par des diabases, tandis que les chaînes régulières sont formées par les granits et les syénites[1]. Par l'écartement de ses arêtes, le Thian-chan peut être considéré comme un résumé du relief général de l'Asie; seulement les saillies qui se dirigent vers le nord-ouest ont beaucoup moins d'importance relative dans le Thian-chan que dans l'ensemble du relief continental. Les chaînes maîtresses du Thian-chan, celles qui s'élèvent sur une large base et se dressent jusque dans la zone des neiges persistantes, se développent parallèlement, de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, tandis que les chaînes obliques à cette direction, telles que le Kara-taou et le Noura-taou, viennent se rattacher extérieurement au système, sur le versant septentrional tourné du côté des plaines du Turkestan et de la Sibérie : une seule de ces arêtes croise le Thian-chan proprement dit, celle qui domine à l'est la plaine de Ferghana et forme la chaîne bordière de tout le plateau central. Les chaînes extérieures sont disposées en éventail, pour ainsi dire, en dehors de la masse du Thian-chan, et par suite les plaines enfermées prennent une forme triangulaire. Le Sîr et ses affluents, de même que ceux des autres fleuves qui vont se perdre dans les lacs de la steppe, commencent par couler de l'est à l'ouest, dans l'une des vallées intermédiaires du Thian-chan proprement dit, puis, en échappant au massif principal, sont infléchis au nord-ouest par les chaînons extérieurs[2]. Dans le cœur de la chaîne, toutes les vallées des Monts Célestes, de même que celles de l'Alaï, du Pamir et de la Sibérie orientale, appartiennent à des périodes géologiques très anciennes, puisque des assises du trias et du jura s'y sont déposées régulièrement entre les faîtes cristallins, dévoniens et carbonifères des chaînes principales. On y voit aussi des

[1] Mouchketov, *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1878.
[2] F. Von Richthofen, *China*.

couches énormes de löss ayant en certains endroits jusqu'à 300 mètres d'épaisseur et donnant aux paysages, par leur couleur uniforme d'un gris jaune, une fatigante monotonie[1].

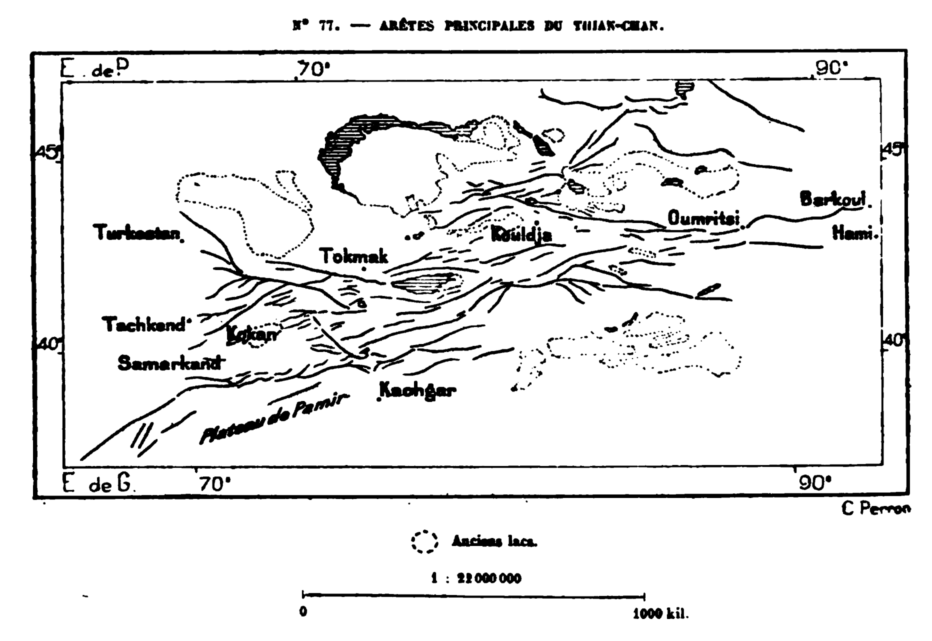
Jusqu'au milieu du siècle, le Thian-chan était au nombre des contrées les moins connues de la Terre, et c'est à grand'peine, par l'étude comparée des documents chinois, que les géographes et les érudits, Ritter, Humboldt, Rémusat, étaient arrivés à discerner quelques traits de la mystérieuse contrée. Mais les progrès continus des Russes sur le versant sibérien du Thian-chan, les relations qu'ils nouèrent avec le souverain de la Kachgarie, lorsqu'elle était encore indépendante de la Chine, ont permis à de nombreux voyageurs, géologues ou naturalistes, de parcourir le massif dans toutes les directions, et désormais il ne reste plus qu'à préciser les détails de son architecture, à en étudier avec soin les assises, à en reconnaître et classer les productions. Dès l'année 1856, Semonov commençait l'œuvre d'exploration qu'ont vaillamment continuée Valikhanov, Goloubev, Venoukov, Severtzov, Reinthal, Protzenko, Osten-Sacken, Kaulbars, Mouchketov, Prjevalskiy, Poltaratzkiy, Regel et d'autres encore. Les explorations de Severtzov surtout ont beaucoup fait pour révéler la structure générale, la faune et la flore des « Monts Célestes ». Mais de nombreux itinéraires curieux n'ont point encore été publiés, des travaux importants dorment dans les archives, quoiqu'il reste beaucoup de points douteux à élucider et que bien des montagnes, signalées comme les colosses de tel ou tel massif, soient destinées à s'abaisser devant d'autres. Une nomenclature définitive doit sortir de l'amas de noms tartares, dzoungares, russes, chinois, qui entraînent à confondre les monts les plus éloignés et à prendre un seul pic pour un groupe de cimes. Enfin, des mesures précises auront à remplacer les observations barométriques incertaines partant d'une moyenne fictive et de simples évaluations tirées de l'aspect de la végétation et de la hauteur des neiges. En certains endroits, les altitudes indiquées diffèrent de plusieurs centaines et même d'un millier de mètres.

Le Thian-chan proprement dit, sans tenir compte des crêtes et des îlots de rochers qui s'élèvent dans le désert de Gobi, commence à 200 kilomètres environ à l'est de la ville de Hami (Khamil) et de croupe en croupe atteint bientôt la hauteur de 2 à 3 kilomètres. Le col de Kocheti (Kocheti-davan ou Kochoti-daba), qui fait communiquer Hami, à la base méridionale des monts, avec Barkoul, sur le versant septentrional, n'a pas moins de 2734 mètres[2].

[1] Mouchketov, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, XIV, 1878.
[2] *Carte de la Mongolie nord-occidentale*, par Rafaïlov (en russe).

En se prolongeant à l'ouest, la chaîne maintient probablement sa hauteur et doit même former un massif dans le groupe des montagnes de Bogdo, à en juger du moins par les ruisseaux abondants qu'alimentent ses neiges; mais immédiatement au delà s'ouvre une profonde brèche par laquelle passe la route d'Oumroutsi (Ouroumtsi, Oumritsi) à Tourfan et à Pichan (Pi-tchan). Tout ce fragment du Thian-chan est entouré d'une étroite zone de verdure, alimentée par des ruisseaux parallèles qui naissent dans les ravins, pour aller bientôt se perdre dans les sables ou s'étaler en marais dans les argiles de la plaine. Autour de cette lisière verdoyante se pro-

N° 77. — ARÊTES PRINCIPALES DU THIAN-CHAN.




longent vers l'ouest deux golfes de l'ancienne méditerranée asiatique, transformés par degrés en « gobi » ou déserts.

Les montagnes de Barkoul et de Hami, se dressant ainsi en promontoire au-dessus des solitudes, ont eu dans l'histoire du monde une importance capitale. Comme un môle qui partage l'eau en deux courants, ce massif a de tout temps divisé le flot des migrations : c'est une borne placée entre deux voies historiques. Tandis que certains peuples, en marche vers l'ouest, suivaient la base méridionale des montagnes pour entrer dans le bassin du Tarim et s'établir dans les vallées de l'immense hémicycle de la Kachgarie, d'autres peuples, et de beaucoup les plus nombreux, passaient par l'étroite porte du Nomin-mingin-gobi[1], ménagée entre les monts de Barkoul et les

[1] Sur la carte de Rafaïlov; — Naïman-minggen-gobi, sur d'autres cartes.

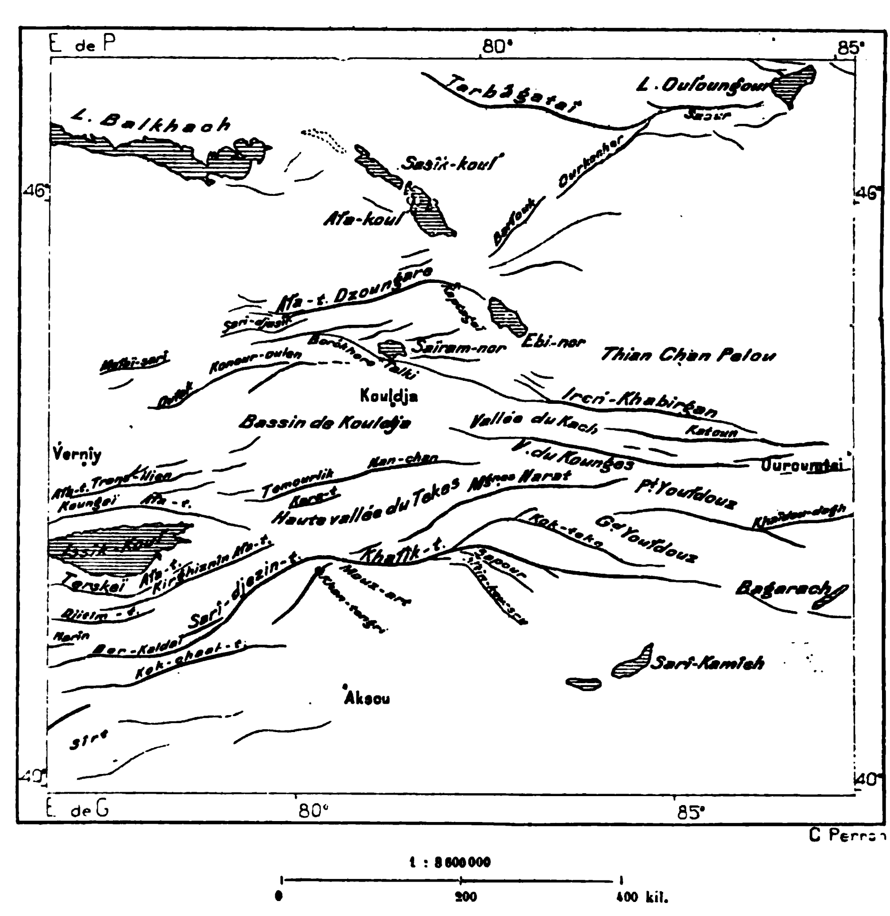
chaînons avancés de l'Altaï, et continuaient leur route au nord-ouest par les plaines de la Dzoungarie, où sont parsemés les lacs et les marais d'Oulousoutaï et les vastes étendues à demi noyées du Thian-chan-pelou, reste de l'ancien golfe nord-occidental du Han-haï. En cheminant à travers les pâturages qui bordent ces terres basses, les Mongols pouvaient contourner facilement au nord tout le système du Thian-chan, par l'un des nombreux passages qui s'ouvrent, à l'ouest vers le bassin de l'Ili, au nord-ouest vers le Balkhach, au nord vers l'Irtîch Noir et le lac Zaïsan. La moyenne d'élévation des seuils par lesquels on passe de la Mongolie à la Sibérie ne dépasse probablement pas 1000 mètres. Le point le plus haut de la route qui se dirige au nord-ouest de Barkoul, au lac d'Oloungour et à l'Irtîch Noir, est seulement à 765 mètres. Quant à la chaîne oblique à la direction maîtresse du Thian-chan, chaîne que Richthofen croyait se diriger au nord-ouest, du promontoire de Barkoul aux monts Tarbagataï, les explorations de Potanin n'en ont pas confirmé l'existence. Il est vrai qu'un petit chaînon, se rattachant à l'angle extrême du Thian-chan de Barkoul, se développe au nord-ouest, mais pour s'unir de nouveau avec la chaîne principale, à l'ouest de la ville : c'est le rebord extérieur d'un ancien lac qui s'est évaporé peu à peu et dont il ne reste plus que le petit bassin de Barkoul, auquel la ville connue par les Chinois sous le nom de Chin-si-fou doit son appellation tartare. Au delà des hauteurs de Barkoul, il n'y a plus au nord-ouest, jusqu'à la vallée de l'Irtîch noir, que des massifs irréguliers, îles et presqu'îles de l'ancienne mer qui séparait les massifs de l'Altaï et ceux du Thian-chan[1].

A l'ouest de la brèche d'Oumroutsi et de l'ancien golfe de Tourfan, dans lequel des volcans, signalés par les écrivains chinois, épanchèrent jadis des torrents de lave, et où brûleraient des couches souterraines de houille[2], la chaîne maîtresse du Thian-chan, se redressant dans la zone des neiges persistantes, prend le nom de montagnes de Katoun ou de Katîn. Cette chaîne, l'une des moins connues des Monts Célestes, est probablement parmi les plus élevées et dépasse certainement 5000 mètres : aucun des auteurs chinois ne mentionne de passage qui la traverse; toutes les routes des caravanes la contournent à l'est et à l'ouest, et les lacs qui s'étendent des deux côtés de cette région du Thian-chan semblent indiquer que les neiges sont fort abondantes sur les hauteurs[3]. Aux sources du Kach, qui naît dans un des massifs du Katoun pour se diriger à l'ouest vers le Kounges

[1] Voyages de Potanin ; carte de Rafaïlov.
[2] Regel, *Russische Revue*, 1880, n° 3.
[3] Kostenko, *Pays du Turkestan* (en russe).

et l'Ili, de vastes glaciers, visités récemment par Regel[1], descendent des cirques des montagnes. Là déjà le système des « Monts Célestes » se compose de plusieurs arêtes parallèles. Au sud du Katoun s'aligne une autre chaîne, dont les cluses laissent passer des torrents descendus de la crête principale. A l'ouest d'une de ces brèches, que traverse un affluent du

N° 78. — CHAÎNES ORIENTALES DU THIAN-CHAN.




1 : 8 600 000

0 200 400 kil.

Bogla-nor (Bostan-nor, Bagarach-koul, Bagratch-koul) ou lac de Karachar, le Thian-chan forme quatre saillies parallèles, connues, comme le lac voisin, sous plusieurs appellations différentes, que n'a pas encore remplacées une nomenclature géographique régulière. Entre ces diverses chaînes, couvertes de neiges persistantes, s'étendent, à plus de 2000 mètres, deux vastes bassins qui furent autrefois des lacs et qui sont maintenant des prairies naturelles : ce sont les deux « Étoiles », le Petit-Youldouz et le

[1] *Russische Revue*, 1880, n° 3.

Grand-Youldouz, arrosées l'une et l'autre par des rivières qui descendent vers le lac de Karachar. C'est dans un de ces immenses cirques de prairies que Tamerlan, marchant contre le souverain de Kachgar, donna rendez-vous à cinq armées, qui s'avançaient par des routes différentes à travers les Monts Célestes et qui avaient reçu pour mission d'exterminer tous les habitants qu'ils trouveraient entre le lac Zaïsan au nord et celui de Karachar au sud. La tente impériale fut dressée au centre de la plaine et le « Destructeur de l'Univers » monta sur son trône d'or étincelant de pierreries. Autour du somptueux pavillon se pressaient, moins hautes, mais toutes splendides d'ornements et d'étoffes, les tentes des émirs : le sol disparaissait sous les tapis. Dès qu'on eut terminé les préparatifs de la fête, les seigneurs furent admis à la faveur de baiser la trace des pas du souverain; tous reçurent des présents, et les soldats furent « transportés d'enthousiasme[1] ».

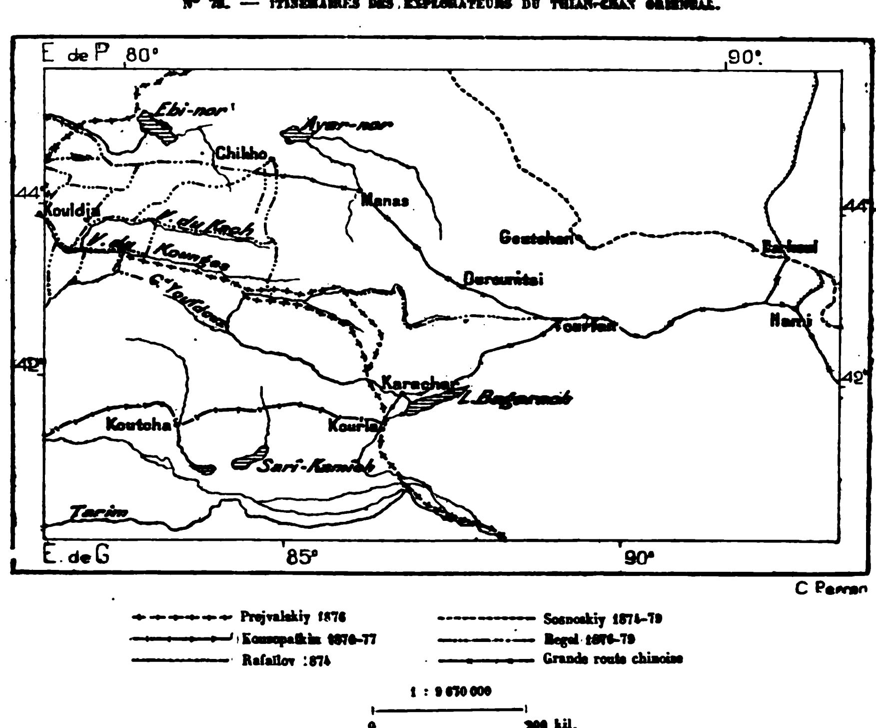
Ces prairies, qui virent la gloire de Tamerlan, sont la « terre de promission » des bergers nomades; en aucune vallée ceux-ci ne trouvent pour leurs troupeaux d'herbe plus savoureuse, un climat plus salubre, et, pendant l'été, leurs bêtes n'ont point à y craindre les mouches ni les moustiques. Pourtant ces pâturages magnifiques étaient complètement abandonnés en 1876, lors du voyage de Prjevalskiy. Pillés en 1865 par les mahométans dzoungares, les cinquante mille nomades des deux Youldouz avaient dû quitter le pays, les uns pour descendre au sud-est vers le lac de Karachar, les autres pour gagner au nord-ouest le territoire russe, dans la vallée de l'Ili. Maîtres des solitudes, les ruminants sauvages sont devenus très nombreux dans les prairies des Youldouz : nulle part on ne peut mieux étudier la faune des Monts Célestes. On y rencontre fréquemment l'ovis Poli par troupeaux de 30 à 40 individus; la chèvre des montagnes, dite *capra Skyn* (*capra sibirica*) par les naturalistes, parcourt aussi les plateaux herbeux et bondit sur les roches par bandes considérables; le cerf « maral », qui dans les autres régions montagneuses de l'Asie ne quitte pas le couvert des grands bois, parcourt les pentes revêtues d'arbrisseaux rampants qui entourent les Youldouz, et se hasarde même dans la région des herbes; mais l'*ovis karelini*, qui est, après l'ovis Poli, le géant de la race des moutons[2], et l'argali, sous le nom duquel on confond fréquemment diverses espèces, ne se rencontrent pas dans le Thian-chan oriental. Les animaux de proie, surtout les loups et les renards, sont très nombreux

[1] Carl Ritter, *Asie, Turkestan oriental;* — Kouropatkin, *Les confins anglo-russes,* traduction Le Marchand.

[2] Severtzov, *Distribution des animaux dans le Turkestan* (en russe).

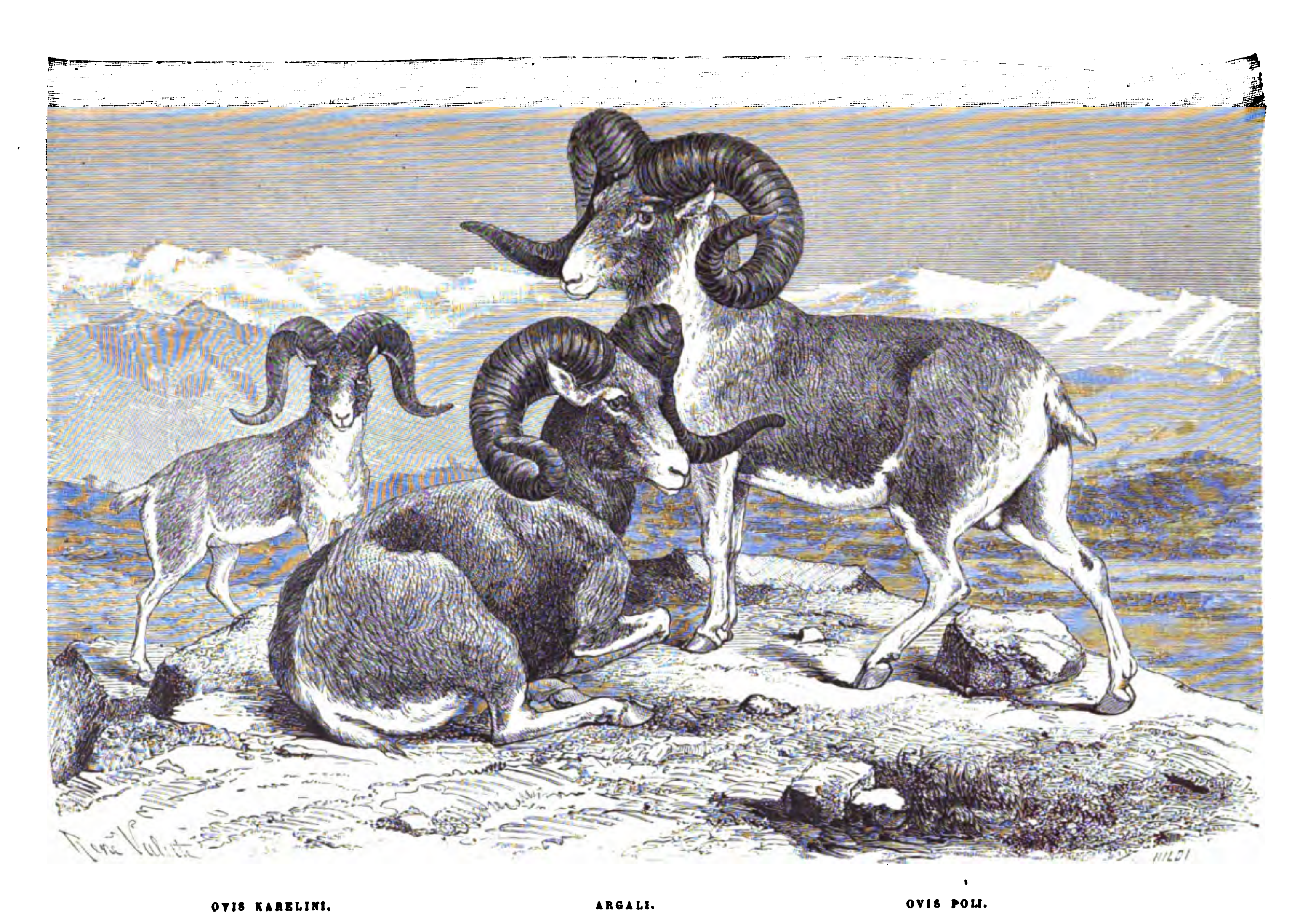
dans cette partie du Thian-chan ; l'ours « à griffes blanches », *ursus leuconyx*, commun dans les Youldouz, ne se voit pas en dehors des Monts Célestes[1]. Le gypaète barbu de ces montagnes, qui n'a pas moins de 1 mètre 20 centimètres de longueur et dont les ailes se déploient sur un espace de près de 3 mètres, est un animal formidable, qui fond parfois sur l'homme quand il le voit au bord d'un précipice, et qui, d'un coup d'aile, cherche à le faire tomber dans l'abîme[2].

N° 78. — ITINÉRAIRES DES EXPLORATEURS DU THIAN-CHAN ORIENTAL.



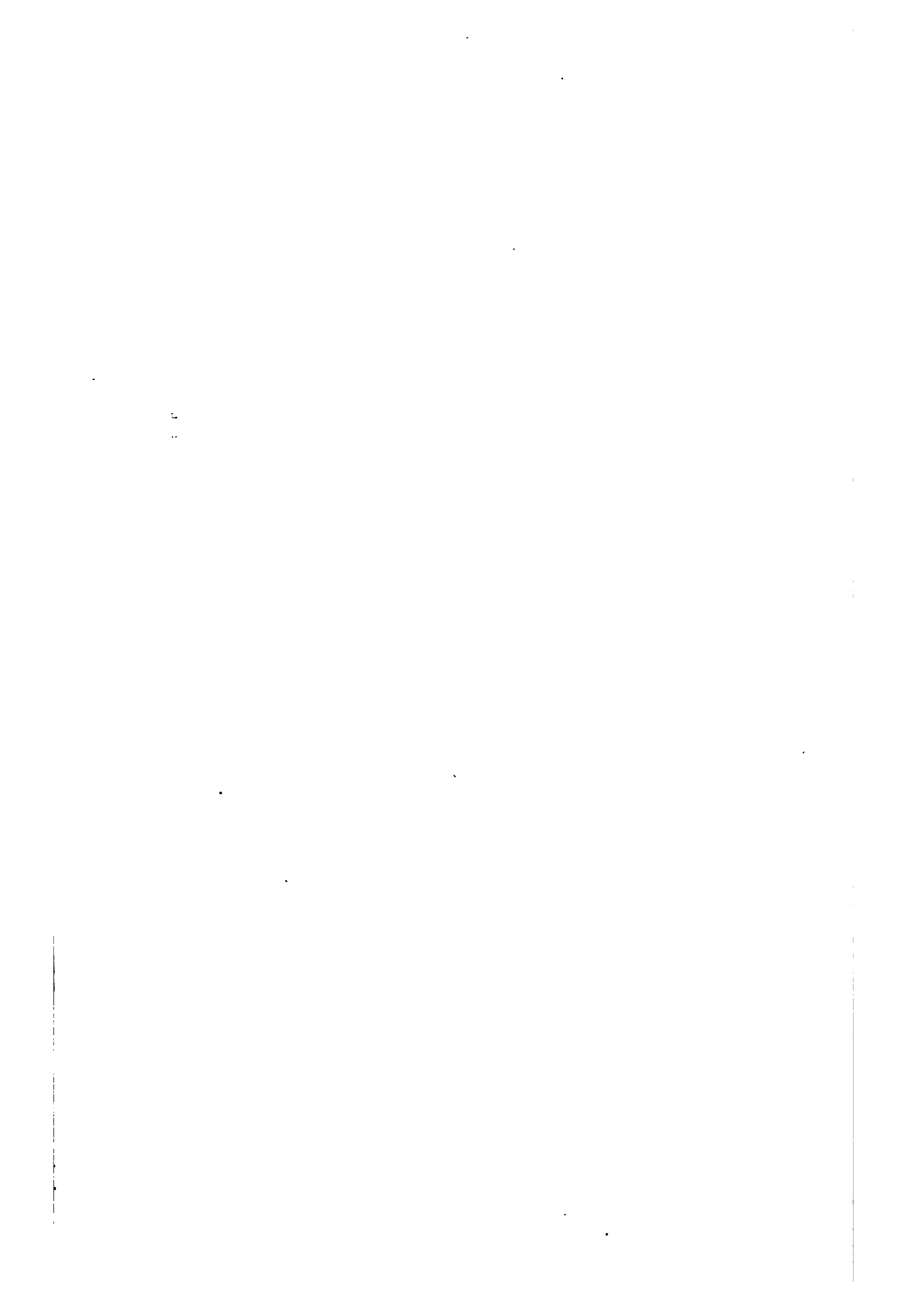

Suivant l'exposition, la direction moyenne des vents, l'abondance des pluies, les pentes de montagnes offrent de remarquables contrastes dans le Thian-chan oriental. Les déclivités méridionales, en général plus abruptes, et perdant rapidement, par l'évaporation et par l'écoulement, le peu d'eau pluviale que leur apportent les nues, sont presque toutes sans arbres; celles qui sont tournées vers le nord sont beaucoup plus ombragées; des bois de pins se montrent çà et là sur le versant herbeux, au-dessus de 2450 mètres, limite supérieure de la végétation arborescente.

[1] Prjevalskiy, *Voyage au Lob-nor* (en russe).
[2] Severtzov, *Thian-chan*.



OVIS KARELINI. ARGALI. OVIS POLI.

Dessin de R. Valette, d'après Severtzov.



La haute chaîne de Narat, ou Nara-taou, qui domine au nord le Petit-Youldouz et que traverse un col de 2990 mètres d'altitude, présente d'une manière frappante l'opposition des deux versants. Au nord de ces montagnes, les forêts des bords de la Zanma, un des sous-affluents de l'Ili, se composent presque uniquement de « pins du Thian-chan » et d'une espèce de frêne, tandis que dans la vallée plus importante du Kounges, de même que dans la plupart des bassins du nord de ces montagnes, les arbres fruitiers, surtout les pommiers et les abricotiers, croissent naturellement en immenses forêts et donnent des fruits excellents, quoique un peu aigrelets. Les sangliers, les ours, les cerfs, les chevreuils, descendent en multitudes dans la vallée du Kounges pour dévorer les fruits, qui çà et là recouvrent le sol en couches épaisses, sur des espaces de plusieurs centaines de mètres[1].

L'arête septentrionale du Thian-chan finit par se détacher elle-même du massif des Monts Célestes, en obliquant dans la direction de l'ouest-nord-ouest et du nord-ouest. La chaîne prend successivement divers noms, tels que ceux d'Iren-khabirgan, de Boro-khoro, de Tałki, donnés par les tribus de nomades qui en parcourent les pâturages. Au nord de la plaine de Kouldja, qui la sépare du Thian-chan proprement dit, elle s'unit avec d'autres chaînons parallèles en un plateau montueux, raviné par les eaux, qui forme promontoire au-dessus des plaines et des steppes du Semiřetchie ou « Pays des Sept Fleuves ». A l'ouest, ce plateau se ramifie en chaînons péninsulaires et se continue par des massifs isolés, entre lesquels coulent les torrents qui vont se perdre dans le lac Balkhach ou dans les déserts environnants. Le principal de ces massifs, dont les sommets dépassent encore 2500 mètres, s'interpose comme un mur entre le Semiřetchie et la vallée de l'Ili : aussi est-il traversé par de nombreux sentiers qui en utilisent les brèches. Les noms des cols, notamment l'Ałaman et l'Ałtîn-Imel ou « Selle d'Or », servent ordinairement à désigner les diverses parties de l'arête qu'ils franchissent.

L'orientation de ce chaînon, projeté en fer de lance dans les plaines occidentales, est celle de l'axe principal du Thian-chan, c'est-à-dire qu'il se développe du sud-ouest au nord-est. Telle est aussi la direction de la chaîne de l'Ała-taou dzoungare, qui se détache du plateau de manière à former un angle aigu avec la chaîne d'Iren-khabirgan. L'Ała-taou dzoungare est, du côté du nord, un type de *sierra* ou de « serre » par la régularité de son relief, la hauteur relative de ses pointes neigeuses, les indentations uni-

[1] Prjevalskiy, ouvrage cité.

formes de sa crête ; mais au sud il apparaît simplement comme le rebord du plateau. D'une longueur de plus de 300 kilomètres, la chaîne, bien choisie comme frontière naturelle entre l'empire russe et la Chine[1], n'est franchie que par deux cols praticables, ceux de Tentek et de Lepsa ; mais à l'est elle se reploie vers le sud par un contrefort latéral que traverse le seuil de Kaptagaï, fameux dans toute la région des Monts Célestes par la violence avec laquelle le vent sibérien s'y engouffre pour s'élever sur le plateau, soulevant des tourbillons de sable et même de gravier[2]. A l'est de l'Ała-taou dzoungare, une haute steppe fait communiquer la plaine du nord et celle du sud avec les restes de l'ancienne mer qui les couvrait. Au delà, sur le territoire chinois, les monts Barłouk, qui dépassent la hauteur de 1800 mètres, continuent l'axe de l'Ała-taou et vont rejoindre le système du Tarbagataï.

L'espace compris entre l'Ała-taou dzoungare et les « Monts Célestes » proprement dits est la plaine, jadis maritime, de Thian-chan-pelou ; mais cette plaine se redresse peu à peu vers l'ouest, pour former le plateau allongé, dont l'Ała-taou au nord, le Boro-khoro et le Tałki au sud, sont les rebords. Le lac de Saïram, qui occupe l'une des vasques de ce plateau, entre des hauteurs boisées, se trouve à 200 mètres à peine du col de Tałki, dans la chaîne du même nom, à la base d'un escarpement rapide, que suivait autrefois la route « impériale » de Pékin à Kouldja, maintenant dégradée. On donne à ce réservoir d'eau légèrement saumâtre une surface d'environ 750 kilomètres carrés, et son altitude, d'une centaine de mètres seulement inférieure à la brèche du Tałki, serait, d'après Matveyev, de 1800 mètres[3]. Divers explorateurs lui ont donné une hauteur plus considérable, 1920, et même de 2100 à 2200 mètres. Très profond, à ce que l'on croit, il a reçu des Mongols le nom de Seri-ob-nor ou de « Grande Eau ». Les indigènes le redoutent et disent que parfois il s'agite furieusement sans que l'air fasse entendre un souffle : un monstre s'éveillerait alors dans ses profondeurs[4].

Dans le prodigieux ensemble de rides, parallèles ou divergentes, qui forment les Monts Célestes, une des chaînes de montagnes les plus majestueuses est celle qui se dresse brusquement au-dessus des plaines de Kouldja, faisant face aux escarpements de Boro-khoro. Cette chaîne, le

[1] Veňoukov, *Frontières russo-asiatiques* (en russe).
[2] Kostenko, ouvrage cité.
[3] *Turkestanskiya Vedomosti*, 1879, n° 8 à 10 ; — Alferaki, *Russische Revue*, 1880, n° 1 ; — Ashton Dilke ; *Proceedings of the Geogr. Society*, 1874.
[4] Kostenko, ouvrage cité.

Ñan-chan ou Temourlik, est nettement délimitée à l'est et à l'ouest par deux rivières, le Tekes et le Kegen, qui descendent des montagnes situées plus au sud, car la ligne de faîte pour la séparation des eaux change de place dans les diverses parties du Thian-chan : tandis qu'elle est constituée par l'arête du nord dans le Thian-chan oriental, c'est une chaîne médiane qui devient la ligne de partage entre Kouldja et Karachar; puis, encore à l'ouest, une troisième rangée déverse les eaux, d'un côté vers la Sibérie et le Turkestan, de l'autre vers le bassin du Tarim. Le Kegen, qui sépare le Ñan-chan des arêtes occidentales, reçoit ses premières eaux de massifs très élevés et parcourt des fonds d'anciens lacs qui offrent des chemins faciles de l'est à l'ouest du Thian-chan et qui furent fréquemment traversés par les armées en marche. Un passage de faible altitude, le San-tach, fait communiquer ces fonds et la vallée du Tekes avec le bassin de l'Issik-koul : un énorme *san-tas* ou amas de pierres — d'où le nom du col, — s'élève à côté du sentier, témoignant du nombre de voyageurs qui ont jeté leur pierre sur le lieu sacré en l'honneur du génie de la montagne. D'après la légende, Tamerlan, passant sur le San-tach, donna l'ordre à ses guerriers de dresser ce monticule en portant chacun sa pierre au même endroit; au retour de la campagne, les hommes qui restaient en retirèrent chacun leur caillou pour en former un deuxième tas, plus petit que le premier : l'amas énorme que l'on voit maintenant indique la multitude de ceux qui avaient péri dans la guerre[1].

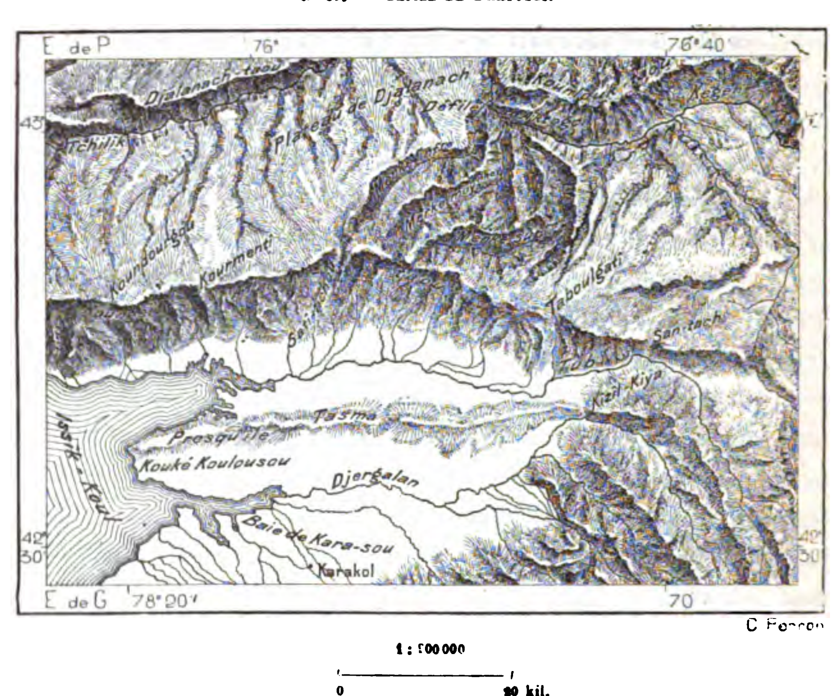
Au nord du San-tach, le Kegen échappe à sa haute vallée par une cluse d'aspect formidable, la plus effrayante que les voyageurs aient encore vue dans les Monts Célestes. Cette fissure des roches, au fond de laquelle mugit le Kegen, connu ici sous le nom d'Aktogoï, plus bas sous celui de Tcharîn, a de 300 à 500 mètres de profondeur, et ses parois sont en maints endroits perpendiculaires ou même surplombantes. Trois torrents, les trois Merke, vont rejoindre le torrent principal en coulant eux-mêmes au fond de gorges creusées à travers des conglomérats de roches cristallines, granit, syénite, porphyre. Dans la plus grande partie du défilé, l'Aktogoï descend en écumant d'écueil en écueil, et son onde apparaît toute blanche au fond de la gorge; ailleurs elle semble immobile et noire en de profondes cuves; la roche elle-même, toujours humide, est sombre comme les parois d'un puits. Du fond de cet abîme, les saillies de la pierre cachent complètement le ciel : on est comme perdu dans l'inté-

[1] Semonov, *Mittheilungen von Petermann*, 1858; — Severtzov, *Ergänzungsheft zu den Mittheilungen von Petermann*, 1875; — Kostenko, ouvrage cité.

rieur de la terre. Cependant quelques parties de la gorge ont un aspect moins sinistre; les escarpements de granit offrent çà et là des terrasses d'où jaillissent des bouquets d'arbres, contrastant par leur verdure avec la roche nue : sur les pentes que n'éclaire jamais directement le soleil, ces arbres sont des pins, tandis que des sureaux et d'autres arbustes croissent sur les déclivités tournées vers la lumière[1].

Le Tcharîn, qui est le plus grand affluent de l'Ili, est accompagné à

N° 80. — DÉFILÉ DE L'AKTOGOÏ.




l'ouest d'une autre rivière, le Tchilik, qui traverse aussi la région montagneuse et la découpe en massifs distincts; mais l'espace qui s'étend entre les deux rivières est formé en grande partie, non par des groupes de cimes, mais par une haute steppe, le plateau de Djalanach, dont l'altitude présumée est seulement de 1200 mètres et qui contraste avec les monts environnants par son manque absolu de végétation arborescente, par la pauvreté de sa faune et de sa flore, semblables à celles des steppes basses.

Les deux rangées parallèles de montagnes qui se développent au nord du bassin de l'Issîk-koul portent l'une et l'autre la désignation, si commune

[1] Sevortzov, *Voyage au Thian-chan* (en russe).

dans les pays tartares, d'Ała-taou, ou de « Monts Bigarrés ». Celle du nord est l'Ała-taou transilien, celle du sud l'Ała-taou Koungeï. En réalité, elles ne sont qu'un seul et même faîte de hauteurs granitiques, sillonné longitudinalement par une vallée à double versant, où se sont déposées des assises calcaires et où coulent, d'un côté les eaux du Tchilik, de l'autre celles du Grand-Kebin, l'une des sources maîtresses du Tchou. Grâce au voisinage de Vernîy, ces régions montagneuses sont les mieux connues du Thian-chan. Formé principalement de granit, mais aussi de schistes métamorphiques, de calcaires et de grès, l'Ała-taou transilien est précédé du côté de la steppe par des monts de porphyre peu élevés, parsemés de blocs erratiques provenant de la grande chaîne; des restes de moraines se voient en diverses vallées, notamment à l'issue de celle de la Tourgeñ, à l'est de Vernîy : un énorme glacier emplissait tous les cirques supérieurs d'où coulent les eaux de ce torrent[1]. Maintenant il n'existe plus un seul glacier dans les deux Ała-taou de Vernîy; mais vers leur partie centrale les deux crêtes dépassent la limite des neiges persistantes, qui est d'environ 3300 mètres. Un sommet de l'Ała-taou transilien, le Tałgar aux trois têtes, et l'un de ses voisins, du côté de l'ouest, l'Ałmatî pyramidal, se dressent à un kilomètre plus haut, dans la zone des frimas éternels. La chaîne jumelle du sud n'a point de cimes supérieures à 3600 mètres. Comme un rempart régulier, légèrement échancré par les cols de la crête, elle dresse au-dessus de l'Issîk-koul ses roches nues, éblouissantes au soleil, tandis que les groupes noirâtres des pins apparaissent sur le versant du nord. Dans ces montagnes, les forêts de conifères existent encore, grâce à l'altitude de leur zone, comprise entre les hauteurs moyennes de 1750 et de 2600 mètres; mais les arbres feuillus, parmi lesquels dominait le pommier, ont été en grande partie détruits par les imprévoyants Cosaques et les autres colons russes de la contrée.

A l'est, les deux chaînes parallèles des Monts Bigarrés, dont la longueur totale est d'environ 250 kilomètres, sont nettement limitées, par le col du San-tach et la gorge de l'Aktogoï; à l'ouest, le défilé de Bouam, dans lequel passe la rivière Tchou, les sépare brusquement des monts d'Alexandre. Cette brèche est sombre et triste, parsemée de blocs énormes, au milieu desquels se dressent des piliers de porphyre aux formes fantastiques; mais elle n'a point la sauvage majesté de la cluse d'Aktogoï; seulement, au confluent du Grand-Kebin, on a le beau spectacle de la cataracte que

[1] Severtzov, ouvrage cité.

forme cette rivière en descendant d'une fissure de la montagne, noire de pins, dans la plaine inférieure, plus basse de 100 à 120 mètres. En aval de la jonction, le Tchou, que longe un *bom* ou périlleux sentier taillé en corniche, traverse le prolongement occidental de l'Ała-taou transilien, qui n'est plus dans cet endroit qu'une faible protubérance de granit, puis il reçoit le Petit-Kebin. Là déjà commence la large plaine séparant deux rameaux détachés du Thian-chan, qui vont au loin se perdre dans la steppe. Le rameau septentrional, le Kandîl-tach, qui se détache de l'Ała-taou transilien en se dirigeant vers le nord-ouest, n'est point une rangée de montagnes proprement dites : c'est plutôt un large socle de hautes terres portant des croupes, dont aucune n'atteint la limite des neiges estivales; le rameau du sud, autre Ała-taou connu d'ordinaire sous le nom de Montagnes d'Alexandre, est une véritable chaîne aux cimes blanches et se développant de l'est à l'ouest, sur une longueur de plus de 300 kilomètres. Le plus haut sommet de cette arête, le Hamîch, a reçu des Russes le nom de Mont Semonov, en l'honneur de l'un des premiers explorateurs modernes des Monts Célestes.

Le centre géographique de tout le système du Thian-chan est le grand lac connu des indigènes sous le nom d'Issîk-koul ou de « lac Chaud ». Il est de toutes parts entouré de montagnes, au nord l'Ała-taou Koungeï, au sud l'Ała-taou Terskeï : les créneaux de l'amphithéâtre immense forment un ovale de 650 kilomètres de tour. L'Issîk-koul est le bassin le plus considérable de la région des Monts Célestes, et dans l'intérieur même de la chaîne il est le seul grand lac qui soit resté des nombreux réservoirs qui remplissaient les sillons entre les chaînons parallèles du Thian-chan. Mais il était beaucoup plus vaste autrefois : d'anciennes plages, laissées par le flot, à 60 mètres au-dessus des eaux actuelles, sur les pentes des montagnes environnantes, et dans le défilé de Bouam, à 50 kilomètres à l'ouest, marquent les niveaux antérieurs du lac[1]. Même dans les dix ans qui se sont écoulés de 1867 à 1877, on a constaté un abaissement régulier des eaux d'environ 2 mètres[2], qui témoigne d'un assèchement temporaire ou permanent de la contrée. Les plages, larges de 100 à 400 mètres, qui bordent la mer intérieure et qui sont formées pour la plupart d'une argile rougeâtre, parsemées de flaques d'eau saline, sont un autre indice de l'appauvrissement de la contrée en humidité. A l'angle occidental du lac, la rivière Tchou se déversait jadis dans l'Issîk-koul, quand le lac était plus

[1] Romanovskiy, *Exploration de 1878*, *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, XV, 1879.
[2] Regel, *Mittheilungen von Petermann*, 1879, n° 10; — Kostenko, ouvrage cité.

élevé, puis en sortait de nouveau, purifiée de ses alluvions[1] : c'est ainsi qu'en des temps antérieurs de l'histoire géologique l'Arve se jetait dans le Léman pour s'en échappper bientôt après; mais elle obstrua de débris son propre delta, et son lit se trouva séparé du celui du bassin lacustre. Maintenant l'Arve ne se mêle aux eaux du Léman que par le courant du Rhône; quant au Tchou, il envoie un émissaire à l'Issîk-koul, le ruisseau traînant de Koutemaldî[2], mais un émissaire bien pauvre, intermittent, ne coulant qu'après les grandes pluies et lors de la fonte des neiges. Une tradition kirghize prétend que les habitants du pays, voulant se débarrasser des eaux de l'Issîk-koul, gênantes pour eux, avaient creusé le Koutemaldî pour vider le lac, mais qu'ayant mal pris leurs mesures, ils donnèrent au lac un nouvel affluent au lieu d'un émissaire. Le lac Chaud n'a pas d'écoulement, ses eaux s'évaporent en entier. Cependant il est dix fois supérieur au lac de Genève en étendue; la superficie en est évaluée à 5780 kilomètres carrés.

La hauteur de l'Issîk-koul au-dessus du niveau de la mer doit être d'environ 1500 mètres[3]; dès la fin de septembre, les neiges couvrent les grèves du lac, et les torrents tributaires restent gelés pendant trois mois; cependant l'Issîk ne gèle point, — d'où le nom de « lac Chaud[4] » — à moins, comme l'affirme un voyageur anglais[5], que l'Issîk-koul ne doive son appellation aux sources chaudes qui jaillissent des bords et qui rendent le bain presque impossible en beaucoup d'endroits : c'est à la profondeur de la cavité, dont les eaux froides superficielles sont remplacées par des couches liquides moins froides venant des abîmes du fond, que l'on attribue la non-congélation du lac[6]. En langue mongole, le « lac Chaud » s'appelle Temourtou-nor, à cause des paillettes de fer qu'apportent les ruisseaux affluents et que les indigènes emploient pour la fabrication de leurs armes. Certaines grèves sont complètement noires de ces apports métalliques. L'eau est légèrement saumâtre, ce qui est encore un signe d'assèchement graduel; mais, dans les steppes du Turkestan, cette eau paraîtrait douce par le contraste. Les poissons y vivent en multitudes, mais si les individus sont très nombreux, les espèces sont rares : on en connaît quatre seulement. Semonov ne put capturer qu'une espèce de carpe. D'une transparence admirable, d'un bleu de turquoise sur les bords et d'un azur plus sombre

[1] Ritter, *Asien*, I.
[2] Severtzov, *Thian-chan*.
[3] 1380 d'après Semonov, 1615 d'après Goloubev.
[4] Severtzov, ouvrage cité.
[5] Asthon Dilke, *Valley of the Ili*; Proceedings of the Geogr. Society, 1874; — Kostenko, etc
[6] Semonov, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, I, 1867.

au-dessus des gouffres inconnus du large, l'eau de l'Issîk-koul étend sa nappe à perte de vue, plus loin que le cercle de l'horizon; la rive lointaine est cachée par la courbure de la surface lacustre, mais les monts se dressent au delà, à demi voilés à la base par des vapeurs que rougit le soleil, élevant presque toujours leurs pointes neigeuses dans un ciel clair. Les traits du paysage sont des plus simples et se gravent d'autant mieux dans la mémoire : une grève rouge, des eaux verdâtres, une bande de vapeurs violettes, des monts azurés, une crête blanche se dessinant sur le ciel, et, dans le vaste espace, un silence éternel : à peine un indice qui rappelle l'homme, à peine une cabane sur les rives, une barque sur les flots[1]. C'est en 1872 que le premier bâtiment digne de ce nom se hasarda sur le lac; mais il paraît que les bords étaient autrefois peuplés de nombreux habitants; les vagues rejettent parfois des ossements, des crânes et divers objets de l'industrie humaine; Kolpakovskiy a trouvé dans l'eau, à la profondeur d'un mètre, des poteries et des morceaux de fer. D'après la légende kirghize, une ville dort au fond du lac, et c'est d'un puits de cette ville que jaillirent toutes les eaux du bassin[2].

A l'orient de l'Issîk-koul, dépression médiane du système des Monts Célestes, se groupent les montagnes du Khan-tengri qui, dans ce monde infini du Thian-chan, peuvent être considérées comme le massif dominant : le sommet le plus élevé est, paraît-il, dépassé en hauteur par les cimes principales du Trans-Alaï; mais c'est dans le groupe du Khan-tengri que sont assemblés le plus de monts neigeux, se dressant plus haut que le mont Blanc et l'Elbrous; c'est là que les glaciers du Thian-chan rappellent le mieux l'ancien aspect de la contrée, parcourue de fleuves de glace; là aussi les torrents les plus considérables prennent leur source pour rayonner vers les quatre points cardinaux; enfin, c'est là que s'ouvre le col le plus fréquenté entre les deux versants du nord et du sud, de Kouldja et de la Tartarie.

Ce massif du Thian-chan fait partie de la chaîne méridionale qui naît au sud du bassin de pâturages du Grand-Youldouz et qui, sous divers noms, se développe de l'est à l'ouest. Au Kok-teke succède le Gechik-hachi, puis vient le Chalik-taou, au delà duquel se dressent les montagnes du Mouz-art-taou, largement entaillées par la brèche de Mouz-art. Le passage, auquel de précédents voyageurs donnaient une hauteur de 4500 mètres, serait, d'après Regel, d'un kilomètre plus bas; mais les montagnes envi-

[1] Severtzov, ouvrage cité.
[2] Kostenko, ouvrage cité; — Goloubev, *Expédition de* 1859; — *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, VI, 1870.

ronnantes y déversent de si puissants fleuves de glace, et les vents y font tourbillonner de tels amas de neige, que l'on a pu facilement s'exagérer la hauteur du seuil : des squelettes d'animaux, qui périrent surpris par les tourmentes, indiquent la direction à suivre et témoignent en même temps des dangers de la route. Des moraines barrent la vallée et l'on doit faire de grands détours sur les pentes pour contourner les masses glacées qui les poussent. Une cascade, s'élançant de la voûte d'un glacier, tombe du haut d'une paroi dans la vallée du Mouz-art, et ses eaux, unies au torrent, s'enfuient avec lui parmi les roches. Mais c'est du versant méridional que s'épanchent les masses cristallisées qui forment la « mer de glace » du Mouz-art. A trois kilomètres au sud du passage, dont le seuil présente un chemin très facile, on entre dans un cirque d'environ 6 kilomètres de longueur, couvert de monticules grisâtres et d'amas de pierres mêlées aux glaçons brisés. Dix glaciers brillent dans les couloirs de rochers qui dominent de 1200 à 1800 mètres l'amphithéâtre de moraines; en face du col, se montre une pyramide superbe, de granit rose, dont la hauteur est d'environ 6000 mètres. Les amas de débris sur lesquels les caravanes cherchent leur sentier reposent sur la glace : des crevasses ouvertes dans les entassements de pierrailles montrent çà et là les parois de la glace fendue[1]. Sur le versant méridional, une partie du sentier est toujours obstruée par un sérac de 15 mètres de hauteur, où l'on doit tailler des pas et du haut duquel les chevaux sont descendus au moyen de cordes : un poste chinois de plusieurs dizaines de soldats a été établi dans le voisinage, à Mazar-bach, pour que les voyageurs soient toujours assistés dans ce dangereux passage, que d'ailleurs les caravanes de commerce ne prennent jamais qu'à la descente; pour se rendre d'Ak-sou à Kouldja, il leur faut choisir, à l'ouest de la chaîne, d'autres cols où puissent passer les chevaux. La traversée du Mouz-art est plus facile en hiver qu'en été, parce que les crevasses sont alors recouvertes de neige. Kaulbars, Poltaratzkiy, Chepelov, Kostenko, Dilke, Regel l'ont traversé, mais aucun voyageur européen n'a suivi la route au delà, vers les plaines de la Kachgarie.

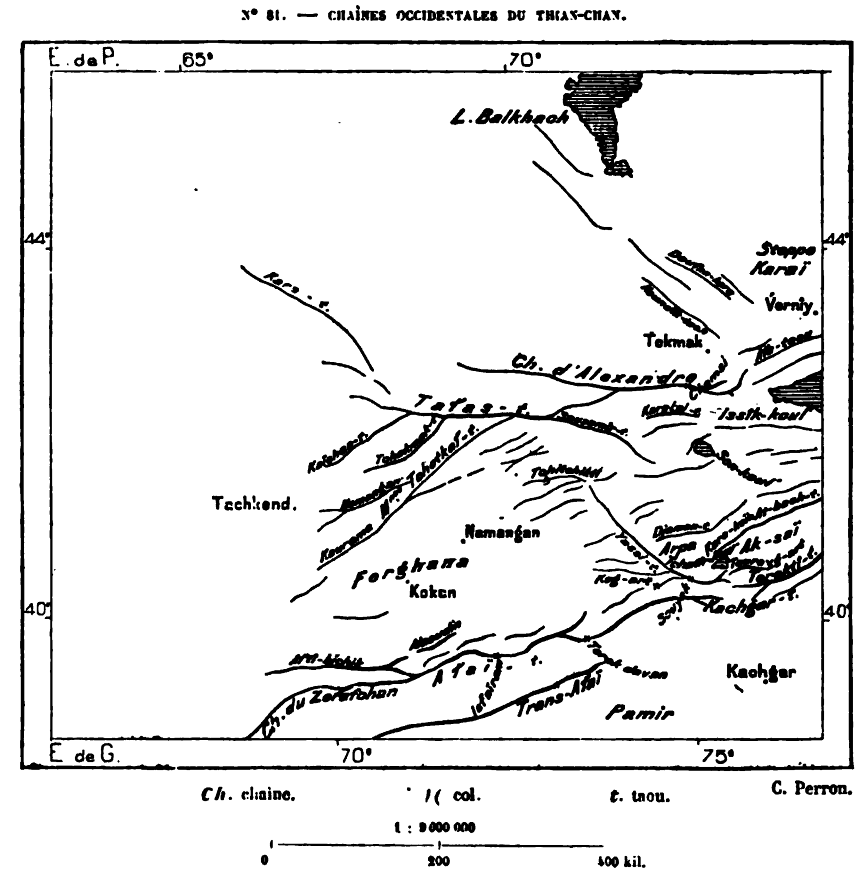
A l'ouest du Mouz-art s'étend tout un monde de glaciers et de hauts sommets qui font cortège au Khan-tengri, le « Roi des Cieux ». Cette région, qui attend son Whymper, n'a pas encore été décrite : aucun voyageur n'a tenté d'escalader le colosse. On sait seulement que plusieurs de ses glaciers, notamment celui d'où sort le Sarî-Djassî, affluent du Tarim,

[1] Chepelov, *Izvestiya Roussk Geogr. Obchtchestva*, 1872, n° 4; — Regel, *Mittheilungen von Petermann*, 1879, n° 10.

sont comparables en longueur au glacier d'Aletsch, dans les Alpes du Valais. Du Mouz-art-taou à l'extrémité occidentale du Sarî-Djassin-taou, sur une longueur de plus de 100 kilomètres, la crête neigeuse se maintient à une hauteur moyenne de plus de 5000 mètres ; tous les pics y dépassent d'au moins un kilomètre l'élévation du mont Blanc d'Europe, et c'est au sud de cette crête, isolé dans sa gloire, que trône le Khan-tengri, ou Kara-göl-bas.

Au delà d'un chaos de grands sommets, plateau découpé dans tous les

N° 81. — CHAÎNES OCCIDENTALES DU THIAN-CHAN.




sens par les hauts affluents du Tarim et du Sîr, les montagnes reprennent leur orientation normale et s'alignent en crêtes régulières, dans le sens de l'est à l'ouest. Divisées en rameaux parallèles, elles forment dans leur ensemble un massif énorme, qui n'a pas moins de 350 kilomètres de large au nord de Kachgar, et dont les chaînes bordières, au nord et au sud, sont beaucoup plus hautes que celles du centre : c'est précisément dans l'axe du système que se trouve le sillon dans lequel coule le Narîn, principal affluent du Sîr. L'arête méridionale, le Kok-chaal, garde la

prééminence qu'elle a prise avec le Mouz-art-taou et le Khan-tengri; quoique traversée complètement de distance en distance par des rivières qui descendent au sud-est dans la Kachgarie, elle maintient sa hauteur à plus de 4500 mètres, et plusieurs sommets, dans le massif de Kok-kiya, dépassent 5000 mètres. Ces montagnes, dont les escarpements s'inclinent vers le Turkestan chinois, sont encore parmi les régions les moins connues de l'Asie. Vers leur extrémité occidentale, elles sont pourtant traversées par un col d'accès très facile, le Touroug-art (Tourag-art), bien connu des marchands. En cette région du Thian-chan, l'énorme piédestal de 4000 mètres que forme le plateau ne porte que des collines nues, des chaînes éparses, entre lesquelles passent les lits de fleuves desséchés; on chemine pendant des heures sur les fonds d'argile rouge, sans trouver d'autre végétation qu'une espèce de *rheum*, croissant çà et là en myriades[1]. De part et d'autre, la pente est très facile; même au nord, vers le plateau de l'Ak-saï, la déclivité n'est, d'après Osten-Sacken[2], que de 200 mètres, entre le seuil et le Tchatîr-koul. Ce lac sans poissons, — d'après le témoignage des Kirghiz, — est le reste d'une mer intérieure très allongée, comprise entre la chaîne méridionale et les monts de 4000 à 5000 mètres que forme au nord la rangée parallèle du Koubergentî, de l'Ak-bach, du Kara-koïn. L'eau n'a plus d'écoulement, du moins superficiel; cependant elle n'est ni salée, ni saumâtre[3], phénomène rare dans un bassin fermé et qui semble indiquer que le dessèchement du courant de sortie est un fait récent. Au nord du lac la chaîne est traversée par le col de Tach-robat ou du « Caravansérail de pierre », où en effet s'élevait autrefois un refuge pour les marchands. Les caravanes de Vernîy à Kachgar passent toutes par le Tach-robat et le Touroug-art, même en hiver, apportant aux riverains du Tarim des marmites et d'autres objets de quincaillerie russe, et prenant en échange les grossières, mais solides étoffes de coton que fabriquent les Kachgariens[4]. C'est au sud du Touroug-art, dans la vallée même du Toyoun ou Toyan, suivie par les caravanes, que Stoliczka croyait avoir reconnu l'existence d'anciens volcans, semblables à ceux qui, près de Tourfan et de Pichan, flambaient jadis sur les bords de la même « mer Desséchée[5] ». Mouchketov, qui parcourut récemment la contrée et qui en a gravi plusieurs escarpements, nie l'origine volcanique de ces montagnes : leurs roches

[1] Osten-Sacken, *Sertum tianschanicum*
[2] *Voyage dans le Thian-chan, en* 1867.
[3] Osten-Sacken, ouvrage cité
[4] Gordon, *The Roof of the World.*
[5] H. Rawlinson, *Meeting of the Geographical Society*, 15 juin 1874.

sont des porphyres augitiques et des diabases[1]. De larges *sîrt* ou plateaux déserts forment, au sud du Thian-chan, des terrasses avancées, sortes de degrés extérieurs sur lesquels s'appuie la masse des Montagnes Célestes.

A l'ouest du Touroug-art, la chaîne méridionale se relève à une grande hauteur et, d'un col situé au nord, dans une chaîne parallèle, Osten-Sacken n'a pas compté moins de 63 pics neigeux se dressant sur la faîte. La direction initiale de l'arête est celle du nord-est au sud-ouest, mais elle se reploie vers l'ouest, puis vers le nord-ouest, dans le même sens que les ramifications extrêmes des chaînes septentrionales. En se recourbant ainsi, de manière à croiser les arêtes parallèles du Thian-chan central, les massifs de la chaîne transversale, le Kara-teke, le Souyok ou Souok (le « Froid »), le Kara-kol, le Yassî-taou, le Kog-art taou, l'Ouroumbach, le Tchitchikli, devaient nécessairement retenir les eaux dans les sillons parallèles des chaînes de l'intérieur et causer la formation d'innombrables lacs, qui se sont maintenant vidés pour la plupart, dans le défilé par lequel s'échappent les eaux du Narîn. De ce côté, le système des Monts Célestes est parfaitement limité, puisque les plaines du Ferghana s'étendent à la base de la chaîne; mais, à l'angle sud-occidental du Thian-chan proprement dit, divers massifs s'alignent vers le sud-ouest pour continuer les Monts Célestes par l'Ałaï : c'est là que l'énorme voussure du Thian-chan vient effleurer la masse quadrangulaire du Pamir, qui limite à l'ouest la dépression profonde où coulent les eaux du Tarim. Encore au commencement de la période tertiaire, un large détroit maritime, semé de monts insulaires, réunissait le Ferghana et la Kachgarie par le Kog-art, et séparait ainsi complètement le plateau du Pamir de celui qui porte les montagnes du Thian-chan[2]. Tout le système des Monts Célestes était traversé obliquement du nord-est au sud-ouest par une chaîne de grands lacs, vastes mers intérieures, dont il ne reste plus qu'une, l'Issîk-koul : le lac de Kouldja, celui du Ferghana se sont comblés en amont et vidés en aval.

Au nord de la haute vallée du Narîn, la chaîne principale, l'une des plus hautes des Monts Célestes, est celle qui a reçu le nom de Terskeï Ała-taou ou d'Ała-taou « de l'Ombre », par contraste avec le Koungeï Ała-taou ou l'Ała-taou « du Soleil[3] », qui se dresse de l'autre côté du « lac

[1] *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, XIV, 1878.
[2] Severtzov, *Société de Géographie russe*, séance du 16-28 mai 1879 : — *Russische Revue*, 1879, n° 9.
[3] Severtzov, *Voyage au Thian-chan* (en russe).

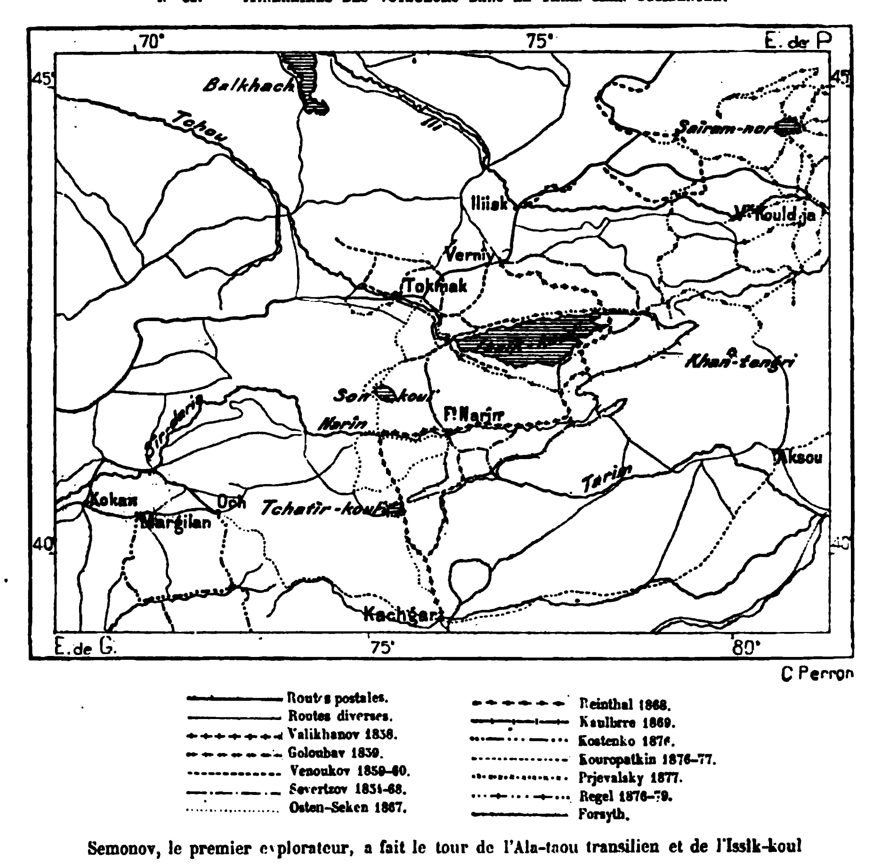
Chaud » et dont les roches sans verdure resplendissent aux rayons solaires : c'est la même opposition que celle du *bach* et de la *soulane* dans les Pyrénées françaises. Vu des bords de l'Issîk-koul, le Terskeï Ała-taou est plus verdoyant que le Koungeï Ała-taou, grâce à l'humidité de ses pentes : par les bouches de ses vallées, on aperçoit au loin les forêts de pins et les pâturages qui s'étendent à la base des névés. En gravissant ces montagnes, on escalade d'anciennes moraines dont les blocs amoncelés sont revêtus de mousse, enserrés par les racines des pins. L'Ougous-bas, le sommet principal de la chaîne, dresse à plus de 5000 mètres sa tête chargée de glaces, et ses parois, comparables à celles du Wetterhorn[1], dominent encore la plupart des autres cimes de la crête syénitique. Le Narîn, qui est la source maîtresse du Sîr, naît sur le versant méridional du Terskeï Ała-taou, au milieu des tourbes du col de Barskaoun ; mais d'autres affluents plus méridionaux proviennent de la région des glaciers d'Ak-Chiiřak, au sud desquels s'écoulent les hautes rivières du bassin kachgarien de l'Ak-sou. Une grande partie de la région comprise entre le Terskeï Ała-taou, au nord, et le Kok-chaal, au sud, forme une large plaine ou *sîrt*, revêtue de grès, de marnes bigarrées, de gypses et de couches salines, parsemée de flaques d'eau, et n'offrant qu'une herbe rare sur les isthmes qui séparent les cavités des marais et des lacs : les voyageurs qui traversent cette redoutable contrée, où les tempêtes de neige ne sont pas rares, même en juin et en juillet, trouvent à peine entre les marais un endroit favorable pour y planter leurs tentes. D'après les Kirghiz, des étés entiers se passent sans que la neige fonde dans les creux de la vallée, où de toutes parts se déversent les glaces[2].

L'Ała-taou « de l'Ombre » se continue à l'ouest sous divers noms, comme toutes les chaînes parallèles avec lesquelles il s'unit par des contreforts latéraux. Dans cette partie du Thian-chan, les plaines lacustres sont peut-être encore plus nombreuses qu'ailleurs ; mais il ne reste plus qu'un seul bassin encore rempli : c'est le Son-koul, réservoir d'eau douce, de la grandeur du Léman, qu'entourent des crêtes escarpées de porphyre vert et dont un ruisseau verse le trop-plein dans le Narîn. Une des plus remarquables des plaines asséchées est la vallée de Kachkar, d'où s'échappe la rivière de même nom, source maîtresse du Tchou. Le bassin du Kachkar communique avec la plaine septentrionale par le col de Chamsi, l'un des plus beaux des Alpes du Thian-chan, comparé par Osten-Sacken à celui de la

[1] Semonov, *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1867.
[2] Von Kaulbars, *Zapiski Rousk. Geogr. Obchtchestva*, V, 1875.

« Tête-Noire », dans le Valais, et d'une très grande richesse en plantes alpines. La flore des Montagnes Célestes comprend un cinquième ou un sixième d'espèces qui n'étaient pas connues ailleurs, et, par l'identité de diverses formes, se rapproche de la flore du Tibet et de l'Himalaya[1]. Le rhododendron, cette plante caractéristique des Alpes, ne se trouve nulle

N° 82. — ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS DANS LE THIAN-CHAN OCCIDENTAL.




Semonov, le premier explorateur, a fait le tour de l'Ala-taou transilien et de l'Issik-koul

part dans les Monts Célestes, ni dans ses contreforts[2]. Dans presque toutes les chaînes du Thian-chan occidental, comme dans celles de l'orient, les pentes du nord sont plus douces que celles du sud; recevant plus d'eau des vents pluvieux, elles sont aussi plus boisées que les versants opposés et sont en général recouvertes de belles forêts de pins[3]. Mais, des deux côtés,

[1] *Sertum tianschanicum*; — Royle, *Illustration of Himalayan Plants.*
[2] Severtzov, *Journal of the Geographical Society*, XL, 1870.
[3] Osten-Sacken, *Sertum tianschanicum.*

les cascades manquent presque complètement : Osten-Sacken n'en a vu qu'une seule dans un voyage de sept semaines à travers six des arêtes parallèles.

Au nord du Kokan, le Thian-chan, dominant encore majestueusement l'étendue des plaines, n'est pourtant plus comparable aux superbes massifs de la région centrale des Monts Célestes. Ici la chaîne de Tałas-taou, au pied de laquelle Ševertzov a vu des restes de moraines glaciaires, s'élevant à l'altitude de 750 à 900 mètres[1], se sépare des monts d'Alexandre, pour se ramifier en diverses rangées qui s'abaissent par degrés dans les steppes, au sud-ouest, à l'ouest, au nord-ouest. Les montagnes de Tchotkał, dont le dernier promontoire est contourné par le Sîr, en aval de Khodjent, appartiennent déjà presque complètement par leur flore et leur faune à la région des steppes[2]. La chaîne du Tałas-taou se maintient à une assez grande hauteur, jusqu'au nord-est de Tachkent, pour qu'on lui donne souvent le nom d'Ała-taou, comme aux autres chaînes dont les roches, diversement nuancées, sont diaprées de verdure et de neiges. Quant au Kara-taou, ou « Montagne Noire », dernière ramification des Monts Célestes, qui va se perdre au nord-ouest dans les steppes, elle ne dépasse 2000 mètres en hauteur que par des crêtes isolées; mais elle n'en a pas moins une grande importance dans la géographie du Turkestan, comme arête de séparation entre les bassins du Sîr et du Tchou[3]; c'est la plus importante de toutes pour les gisements de houille, de fer, de cuivre, de plomb argentifère[4]. L'une des croupes du Kara-taou, désignée du nom de Kazîk-ourt ou de Kazbek, comme le colosse des monts Caucase, est vénérée par les indigènes : c'est un de ces pics que les populations vivant à son ombre disent avoir porté l'arche de Noé, lorsqu'elle échoua sur le sol, au lendemain du déluge.

Dans l'ensemble, il y a contraste évident entre le Thian-chan oriental et le Thian-chan occidental. Le premier est beaucoup plus massif, moins découpé en montagnes et en vallées; il a gardé le caractère d'un plateau sur lequel se dressent de hautes crêtes parallèles. Le second se divise en montagnes beaucoup plus distinctes, se découpe en vallées plus profondes : c'est la région alpine des Monts Célestes. Évidemment, le Thian-chan, malgré l'âge très ancien de ses roches, a mieux gardé que les Alpes son aspect primitif : il a été moins sculpté par les pluies, les neiges et les

[1] *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1865, n° 1.
[2] Regel, *Mittheilungen von Petermann*, 1819, n° 10.
[3] Khorochkin, *Turkestan.*
[4] Połtaratzkiy, *Zapiski Rousk. Geogr. Obchtchestva*, I, 1867.

glaciers. Tandis que les névés et les fleuves de glace recouvraient les Alpes de l'Europe et même, jusqu'à 200 mètres d'altitude, toutes les plaines qui s'étendent à la base des contreforts, les glaciers des Monts Célestes ne paraissent pas avoir descendu dans toutes les vallées inférieures, et une large zone de végétation forestière a pu occuper les pentes des montagnes, au moins jusqu'à 750 mètres au-dessus du niveau des mers qui en baignaient le pied. Il en est résulté des différences considérables dans le mode de propagation des espèces de la flore et de la faune. Tandis que la région des Alpes a été colonisée par les espèces des forêts de la plaine environnante, lors du recul des glaces, la zone du bas Thian-chan a été la patrie d'où les espèces se sont répandues, d'une part vers les pentes supérieures, d'autre part vers les steppes asséchées du pourtour[1].

L'histoire des populations du Thian-chan s'explique aussi par le relief et la situation géographique de ces montagnes. Les steppes, les anciens fonds lacustres qui entourent les Monts Célestes, ne se prêtent à l'agriculture que sur une faible partie de leur étendue. Les pasteurs nomades parcourent la plupart de ces plaines et ne permettent guère à des peuples cultivateurs de s'établir dans les vallées supérieures. Ils s'y rendent eux-mêmes en été, menant leurs troupeaux vers les pâturages de la montagne. Presque toute la contrée devait appartenir à des tribus errantes qui, suivant la coutume traditionnelle, se rendaient de pâture en pâture, de la base au sommet des monts. C'est ainsi que les nomades des versants opposés entraient en relations de voisinage et de commerce les uns avec les autres : après avoir été séparés, en hiver, par des espaces de plusieurs centaines de kilomètres, ils se retrouvaient en été; de proche en proche se répandaient dans l'immense étendue des Monts Célestes, du Kokan au Thian-chan-pelou, les mêmes mœurs, les mêmes idées, les mêmes pratiques religieuses. Tandis que pour les populations agricoles des versants opposés les Monts Célestes étaient un obstacle infranchissable, ils invitaient au contraire les pasteurs à se réunir sur les pâturages des hauts sommets. Mais les rencontres des bergers n'étaient pas toujours pacifiques; souvent ils entraient en lutte pour la possession des plateaux herbeux. Non solidaires pour leurs intérêts, ils se divisaient en groupes hostiles, et quand un conquérant se présentait aux portes des vallées, ils ne se portaient point en masses compactes au-devant de l'envahisseur. Aussi les Chinois, les Mongols, les Russes, ont pu successivement s'emparer sans peine des Montagnes Célestes. Habitués à changer de campement, sans

[1] Severtzov, *Distribution des animaux dans le Turkestan* (en russe).

KIRGHIZ TRAVERSANT UNE RIVIÈRE

Dessin de Pranishnikoff, d'après nature.

cohésion les uns avec les autres, sans attaches avec le sol, sans racines. pour ainsi dire, les pâtres se déplaçaient à la moindre pression, ils s'enfuyaient vers quelque autre pâturage; sans patrie fixe, ils ne pouvaient lutter avec cette énergie du désespoir dont tant de montagnards agriculteurs ont fait preuve dans leurs combats. Pour réduire les Caucasiens, il a fallu cent ans de guerres, et des armées entières se sont usées dans la lutte incessante, tandis que de simples sotnias de Cosaques ont parcouru triomphalement les vallées de l'immense Thian-chan, ayant à peine à échanger quelques balles. Quel contraste historique entre ces deux systèmes de montagnes, l'un autour duquel n'ont cessé de se presser et de s'entre-heurter les nations, l'autre, que toutes, à l'exception des peuplades de pâtres, évitaient par de longs détours! Pour l'histoire comme pour les eaux courantes, le Thian-chan appartient à un bassin fermé[1].

[1] Altitudes diverses du Thian-chan, d'après Potanin, Kostenko, Severtzov, Gołoubev, Regel, Kaulbars, Osten-Sacken, Matv̇eyev, Prjevalskiy, Bouṅakovskiy, Skasi :

| THIAN-CHAN ORIENTAL. | | |
|---|---|---|
| Col de Kocheti, d'après Potanin. . | 2734 | mèt. |
| Monts de Katoun, d'après Kostenko. | 4800 | » |
| Plateau du Petit Youldouz. . . . . | 2400 | » |
| » Grand Youldouz. . . . | 1800 | » |
| Col de Narat, d'après Prjevalskiy. . | 2987 | » |
| **THIAN-CHAN, AU NORD DE KOULDJA.** | | |
| Monts de Boro-khoro, en moyenne, d'après Matv̇eyev. . . . . . | 1950 | » |
| Col de Sitirti, d'après Matv̇eyev. . . | 1759 | » |
| » de Tałki, » » . . | 1909 | » |
| » d'Ałtin-Imel, d'après Skasi. . . | 1817 | » |
| » de Kaptagaï, d'après Kostenko. . | 1329 | » |
| Lac de Saïram, d'après Matv̇eyev. . | 1800 | » |
| Ville de Kouldja. . . . . . . . . | 630 | » |
| **THIAN-CHAN CENTRAL.** | | |
| Col de San-tach, d'après Regel. . . | 2027 | » |
| Plateau de Djalanach, d'après Severtzov . . . . . . . . . . . | 1200 | » |
| Khan-tengri . . . . . . . . . . | 7200 | » |
| Seuil du Mouz-art, d'après Kostenko. | 3350 | » |
| Montagne de Nicolas. . . . . . . | 5300 | » |
| Ougous-bas (Terskeï Ała-taou). . . | 5030 | » |
| Col de Barskaoun. . . . . . . . | 3600 | » |
| Col de Zaouka. . . . . . . . . . | 3895 | mèt. |

| | | |
|---|---|---|
| Sirt du haut Narin (Kaulbars). 3500 à | 3600 | » |
| Tałgar (Ała-taou transilien). . . . | 4600 | » |
| Almati (Ała-taou transilien). . . . | 4200 | » |
| Issik-koul (d'après Seṁonov). . . | 1380 | » |
| » (d'après Gołoubev). . | 1615 | » |
| Fort Narin, d'après Kaulbars . . . | 2065 | » |
| Verniy . . . . . . . . . . . . | 930 | » |
| **THIAN-CHAN OCCIDENTAL.** | | |
| Touroug-art, col . . . . . . . . | 3500 | » |
| Kara-bel, » . . . . . . . . . | 3883 | » |
| Souyok, » . . . . . . . . | 3870 | » |
| Kog-art, d'après Bouṅakovskiy. | 3206 | » |
| Tach-robat, » . . . . . . . . | 3930 | » |
| Tchatir-koul, » » . | 3370 | » |
| Son-koul . . . . . . . . . . . | 2866 | » |
| Col de Chamsi (d'après Bouṅakovskiy) | 3608 | » |
| Hamîch ou mont de Seṁonov (chaîne d'Alexandre). . . . . . . . . | 4683 | » |
| Karaboura (Tałas-taou). . . . . . | 3300 | » |
| Min-Djilke (Kara-taou) . . . . . . | 2100 | » |
| Kara-taou. . . . . . . . . . . | 1650 | » |
| Kokan . . . . . . . . . . . . | 393 | » |
| Tachkent . . . . . . . . . . . | 462 | » |
| Limite supérieure des arbres (d'après Osten-Sacken et Kaulbars). 2700 à | 3000 | » |

## IV

### MONTS TARBAGATAÏ ET BASSIN DU BALKHACH.

L'espace, d'environ 400 kilomètres de largeur, qui sépare les massifs extrêmes du Thian-chan oriental et l'Ala-taou dzoungare des chaînes de l'Altaï, offre, il est vrai, de larges brèches entre la Mongolie et l'Asie russe; mais, à côté de ces passages si importants dans l'histoire des migrations et des conquêtes, des plateaux et des montagnes forment, par leur direction générale, une sorte d'isthme entre les deux systèmes du Thian-chan et de l'Altaï. Le massif central de cet isthme, comparable à la pile d'un pont écroulé, est le Tarbagataï, mont des « Tarbagan[1] » ou des Marmottes. De bien faibles dimensions, en comparaison des deux énormes protubérances de la surface terrestre entre lesquelles il s'élève, le massif du Tarbagataï est un ensemble de montagnes égalant par son relief la chaîne des Pyrénées : sa longueur, de l'est à l'ouest, est à peu près la même, et ses principales cimes ne dépassent guère le Néthou ou le mont Perdu.

De même que les Monts Célestes, le Tarbagataï présente dans ses arêtes deux axes différents, l'un qui se dirige du nord-est au sud-ouest, l'autre qui se développe vers le nord-ouest. La première direction, parallèle au Thian-chan du sud, est celle des monts Barlouk (Barlik) et Our-kochar (Outch-kochar), qui sont aussi la chaîne la plus méridionale du Tarbagataï et qui dressent quelques sommets dans la zone des neiges persistantes. Quant à la chaîne maîtresse du mont des Marmottes, celle du nord, elle aligne ses croupes dans le même sens que le Thian-chan septentrional. Les deux arêtes se croisent vers la partie orientale du système, et c'est près de là, au-dessus des plaines de l'Irtich, que se trouvent les plus hauts sommets, ceux du Saourou (Saour) et du Mouz-taou ou « Mont des Glaces ». Quand on contemple ce groupe de cimes des bords de l'Irtich noir ou du lac Zaïsan, le Saourou, que l'on aperçoit à travers le branchage des peupliers, rayonne de l'éclat des neiges blanches sur le fond bleu du ciel et sur le violet des pentes inférieures : quelques glaciers descendent même au-dessous de la zone des forêts dans les ravins du Saourou et du Mouz-taou. Mais ce massif central de hauteurs neigeuses est isolé et de

[1] *Arctomys bobac.*

toutes parts la chaîne s'abaisse rapidement, à l'ouest par les contreforts du Manrak, à l'est par ceux du Kara-adîr : au nord, un passage facile, s'élevant seulement à la moitié de la hauteur des sommets neigeux, permet aux mandarins chinois de passer, même en char, du versant du Balkhach à celui de l'Orkhou-nor, en Mongolie[1]. Les roches du Mantak paraissent être d'origine volcanique[2].

Le Tarbagataï proprement dit est séparé des autres chaînes par des seuils bas, qui n'ont guère plus de 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer. En remontant les cours d'eau qui descendent du faîte de partage, on s'élève sans presque s'en douter : on ne voit de montagnes que dans le lointain ; mais des amas de pierres, qui ressemblent à des moraines, rappellent l'action qu'eurent autrefois les glaciers. A l'ouest de ces dépressions, le Tarbagataï se redresse peu à peu, sans dépasser toutefois par un grand nombre de cimes la limite des neiges persistantes; sur le versant méridional, on n'aperçoit de tache blanche pendant toute l'année que sur une seule montagne, le Tas-taou, sommet principal de la chaîne des Marmottes, entourée de steppes, et recevant sur ses roches nues le reflet d'espaces blanchâtres, également dépouillés de verdure[3]. Seulement au bord des torrents, le sol est ombragé d'arbres, mais sur le versant septentrional, plus élevé, on ne voit que bien peu de végétation arborescente. De riches prairies alpines revêtent les croupes supérieures et servent de rendez-vous aux pâtres des deux versants.

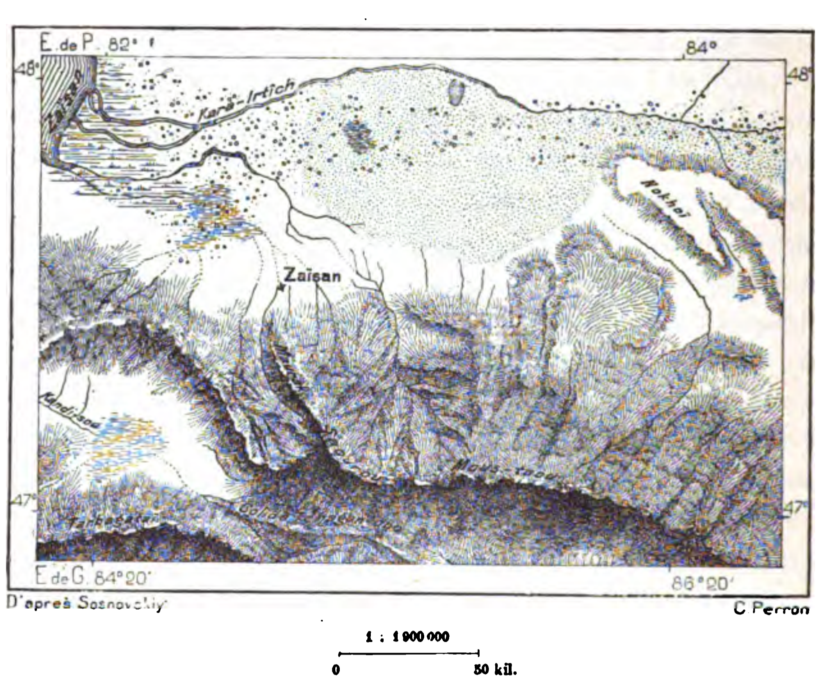
Le Tas-taou, gravi plusieurs fois depuis le voyage de Schrenck en 1840, se termine par deux pointes, dont l'une est connue sous le nom de Mont des Étendards par les Chinois, qui avaient coutume d'y arborer chaque année un drapeau. Les sommets du Tas-taou se composent de schistes argileux et de dolomite : les granits, les syénites, les porphyres forment aussi une partie considérable des roches du Tarbagataï ; mais il paraît que les formations les plus étendues sont des grès, des calcaires et des schistes appartenant à la période carbonifère. Des gisements de houille ont été reconnus sur le versant méridional de la chaîne, près de la ville chinoise de Tchougoutchak, et, lors de la visite de Tatarinov en 1864, des forçats étaient condamnés à les exploiter. Les explorateurs russes ont aussi trouvé dans les ravins de gros blocs de cuivre natif et des gisements de fer. Dans la vallée septentrionale du Ters-aïrîk, inclinée vers le lac Zaïsan, une centaine d'orpailleurs chinois recueillent la poudre d'or mêlée aux alluvions

[1] Sosnovskiy, Struve, Potanin, Mirochnitchenko.
[2] Finsch, *Reise nach West-Sibirien im Jahre* 1876.
[3] Schrenck ; — Humboldt, *Asie centrale*.

anciennes[1]. Quelques-uns des nombreux tertres qui s'élèvent sur les promontoires, sur les cols, dans les plaines et qui ont fait entrer le nom d'*obo* ou *oba* (tombeau, amas de pierres) dans une foule de noms géographiques de la contrée, renfermaient et renferment encore beaucoup d'objets en or que vont recueillir les Kirghiz.

On considère ordinairement le Tarbagataï comme se terminant au passage de Kara-kol, ou, plus à l'ouest, aux promontoires qui dominent la ville de Sergiopol; cependant le système montagneux se prolonge encore

N° 85 — SAOURОU ET TARBAGATAÏ.




1 : 1 900 000

0 50 kil.

à l'ouest par la chaîne de Denghiz-taou ou « Montagne du Lac » qui se développe au nord du Balkhach et va se confondre avec le faîte de séparation entre le versant aralo-caspien et le bassin de l'Ob. Les pittoresques rochers d'Arkat, qui s'alignent dans la direction du nord vers Semipalatinsk, appartiennent aussi au système du Tarbagataï. Des passages très faciles entre les deux versants franchissent toutes ces montagnes et permettent aux voyageurs de tourner la partie haute de la chaîne entre les plaines des deux grands lacs Ala-koul et Zaïsan. Cependant le passage le plus fréquenté, celui qui eut la plus grande importance historique, s'ouvre

[1] Struve et Potanin, *Zapiski Rousk. Geogr. Obchtchestra*, tome I, 1867.

précisément dans la partie haute du Tarbagataï, à l'est du Tas-taou; c'est le Khabar-assou. Pendant les deux derniers siècles, les marchands de Kachgar qui se rendaient aux foires de Troïtzk, d'Orenbourg et de l'Irbit n'osaient pas s'y rendre directement par les bords du Balkhach, de peur d'être pillés en route; après avoir traversé les diverses chaînes du Thian-chan et l'Ała-taou dzoungare, ils suivaient à peu près la direction que prend maintenant le tracé de la frontière russo-chinoise et gravissaient le Khabar-assou pour redescendre sur le versant sibérien [1]. De leur côté, les Tartares et les marchands russes venant des plaines de la Sibérie et de la Russie orientale prenaient cette voie en sens inverse. Des factoreries de Boukhares s'étaient fondées à Toumeń, à Tobolsk, à Tara, à Tomsk, et une colonie de 300 musulmans, près de Tomsk, rappelle encore les anciennes relations. Les mesures vexatoires du gouvernement russe en 1745 arrêtèrent les progrès de ce pays en établissant des douanes, en prononçant même la peine de mort contre ceux qui feraient le commerce de la rhubarbe, puis en interdisant d'une manière absolue le passage des voyageurs [2]. Pourtant le trafic a repris quelque peu. Sur le seuil, un caravansérail construit par un riche Kirghiz reçoit les passants, presque tous Sartes, qui servent d'intermédiaires pour les échanges de la Russie et de la Chine. Des passages du Tarbagataï, on voit briller au nord-ouest les nappes du Sassîk-koul et de l'Ała-koul et se dessiner vaguement sur le ciel le profil indécis et brumeux de l'Ała-taou dzoungare [3].

[1] Schrenck, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches, von Baer und Helmersen*, vol. VII.

[2] Potanin, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, I, 1867.

[3] Altitudes diverses du Tarbagataï :

| | | |
|---|---|---|
| Hauteur moyenne du Barłouk, d'après Kostenko. . . . . . . | 1400 | mètres. |
| Col Djaïrskiy, — — . . . . . . . | 1812 | » |
| Sommet du Mouz-taou (Saourou), . . . . . | 3400 | » |
| Pics les plus élevés du Manrak, d'après Finsch. . . . . . . . | 1500 | » |
| Col de Tchagan-obo, au sud du Saourou . . . . . . . . . . | 1427 | » |
| » de Bourgasoutaï, à l'est du Tarbagataï. . . . . . . . . | 1090 | » |
| » de Khabar-assou (milieu du Tarbagartaï) (Mirochnitchenko). | 2874 | » |
| Tas-taou, pic central du Tarbagataï, d'après Fedorov. . . . . . | 2958 | » |
| Col d'Alet, à l'ouest du Tarbagataï, d'après Semonov. . . . . | 1800 | » |
| Seuil de la route de Sergiopol, entre le Tarbagataï et le Denghiz-taou, d'après Waldburg-Zeil . . . . . . . . . . . . . . | 650 | » |
| Hauteur moyenne du Tarbagataï, d'après Schrenck et Semonov. | 1800 | ». |
| » de la limite des neiges persistantes dans le Tarbagataï, d'après Schrenck . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2760 | » |
| Hauteur de la limite des neiges sur le Saourou (Sosnovskiy) . . | 3287 | » |
| Hauteur moyenne du Denghiz-taou, d'après Finsch. . . . . . . | 1200 | » |
| Sommets de l'Arkat, d'après Schrenck . . . . . . . . . | 770 | » |

Des deux côtés de leur faîte, le Pamir et le Thian-chan versent l'excédent de leurs neiges fondues et de leurs eaux pluviales en des bassins fermés, à l'est celui du Tarim, à l'ouest la dépression aralo-caspienne. Seul le Tarbagataï envoie à l'orient quelques cours d'eau dans l'Irtîch et fait ainsi partie, par une de ses pentes, du versant océanique; toutes les autres montagnes du Turkestan appartiennent à l'Asie centrale par l'écoulement de leurs eaux vers des bassins intérieurs. La plus grande masse liquide doit naturellement s'écouler de la partie convexe de l'immense hémicycle des plateaux et des montagnes, tournés vers les vents pluvieux de l'ouest. C'est dans les plaines du Turkestan et du Semiřetchie que serpentent les fleuves les plus abondants descendus des neiges du faîte, c'est là que s'étendent les plus grands lacs, assez vastes même pour que les indigènes leur donnent le nom de « mers ». Cependant le système fluvial et lacustre du Pamir et des Monts Célestes est loin d'avoir l'importance de celui de la Russie orientale d'Europe, où de faibles coteaux, des seuils de marais, des ondulations à peine perceptibles, forment les limites du bassin hydrographique. Ce versant de la Russie n'a pas l'étendue des plaines du Turkestan, mais il a la Volga et déverse ce fleuve dans une mer comme la Caspienne, tandis que le Sîr et l'Amou n'ont pas assez d'eau pour dépasser l'Aral et que l'Ili se perd dans le Balkhach.

Il est d'ailleurs de toute évidence, à l'étude géologique de la contrée, que les fleuves issus des montagnes l'arrosaient autrefois d'une beaucoup plus grande quantité d'eau. Ainsi, sans parler des mers de l'époque tertiaire qui s'étendaient au nord de l'Asie, il est certain qu'à une époque récente le Balkhach, qui développe sa vaste courbe au nord du Thian-chan central, se prolongeait de 400 kilomètres à l'est et au sud-est jusqu'au seuil du plateau dont l'Ebi-nor emplit une cavité, et qu'à l'ouest il s'étendait sur une largeur quadruple. L'Ała-taou dzoungare s'avançait alors en promontoire au milieu d'une mer continue, maintenant divisée en nappes distinctes, lacs et marécages. Des fonds argileux, des espaces salins, des sables mouvants indiquent les régions autrefois recouvertes par les eaux. Encore à l'époque historique, le Balkhach était uni en un seul lac avec le Sassîk-koul ou « lac Puant », l'Ała-koul ou « lac Diapré », et le Djalanach-koul, qui le continuent à l'est. Même au dix-septième siècle, le Balkhach aurait empli toute la cavité qui le sépare de l'Aral, si l'auteur de la *Description des villes et terres sibériennes*[1] ne s'est pas trompé en disant que ce lac, dont il énumère exactement tous les tributaires, envoyait deux

[1] *Tchertej vs'ekh sibirskikh Gradov i Zemel'.*

rivières à l'Aral, le Sîr et l'Amoun (Yaman-daria, Sarî-tou)[1]; mais ce fait est des plus improbables, car certaines espèces de la faune du Balkhach témoignent d'un isolement du bassin lacustre se continuant depuis une longue période géologique[2]. Sur la carte dressée au milieu du dix-septième siècle par ordre de l'empereur Kien-long, les deux bassins du sud-est n'en formaient qu'un seul. Le lac Diapré est séparé maintenant du lac Puant par un isthme de 100 kilomètres de largeur, parfois inondé après de brusques fontes des neiges d'hiver[3]. La colline insulaire d'Aral-Tubé, qui s'élève à 190 mètres au milieu de l'Ała-koul, n'a rien de volcanique, bien que Humboldt en parle comme d'une montagne ignivome ouvrant son cratère au-dessus des eaux[4]. Tous les prétendus volcans de la contrée de Semiřetchie et de Kouldja sont des houillères en combustion[5].

Encore de nos jours le Balkhach[6] est très étendu. Les Chinois le connaissent sous le nom Si-haï ou « mer Occidentale », appellation qui a été du reste appliquée à l'Aral et à la Caspienne. Les Kirghiz des environs voient en lui le Denghiz ou simplement la « Mer », comme s'il n'en existait point d'autre; mais ils le nomment aussi Ak-denghiz ou Ała-denghiz, la « mer Blanche » ou la « mer Bigarrée », peut-être à cause des îles qui en égayent la surface[7]. Le troisième des bassins fermés de l'Asie par ses dimensions, le Balkhach s'étend sur un espace moyen évalué à 21 800 kilomètres carrés; mais comment pourrait-on mesurer exactement un lac sans contours précis, sans rives solides, n'ayant guère dans toute sa partie méridionale que des plages émergeant quand le vent souffle du sud, s'immergeant de nouveau quand le vent revient au nord? Des marécages continuent le lac, des bas-fonds prolongent la terre ferme : des forêts de roseaux qui s'élèvent à 4 et 5 mètres de hauteur et dans lesquelles nichent les oiseaux par myriades et se réfugient les sangliers, cachent la zone intermédiaire entre la terre et l'eau : en hiver, quand les pâtres kirghiz sont descendus de l'Ała-taou et des avant-monts, c'est dans ces roselières qu'ils cherchent avec leurs troupeaux un abri contre le redoutable vent du nord[8]. La rive septentrionale, formée par les berges d'un plateau qui se redresse en une double terrasse au-dessus des flots, est au contraire nettement tracée;

[1] Babkov, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, I, 1867.
[2] Kessler, *Troudt Peterbourgskavo Obchtchestva Estestvoïspitateleï*.
[3] Veňoukov, *Notes manuscrites*.
[4] *Annales des Voyages*, déc. 1830; — Carl Ritter, *Asien*.
[5] Mouchketov, *Zapiski mineral. Obchtchestva*, II, 1877.
[6] Ou Balkach. Les Kirghiz et les Russes donnent au *kh* un son guttural
[7] Gołoubev; — Kostenko, *Tourkestanskiy kraï*.
[8] Spörer, *Mittheilungen von Petermann*, 1868.

même quelques rochers s'y élèvent en promontoires. C'est le long de cette haute rive que sont les eaux profondes, et ses indentations pourraient servir de ports si jamais une navigation sérieuse s'établissait sur le Balkhach. Mais le lac ressemble trop par son manque de profondeur à un vaste marécage, pour qu'il puisse jamais servir à un grand mouvement commercial. Ses bords dussent-ils même se peupler un jour, le Balkhach ne semble point destiné à porter d'autres embarcations que des barques de pêche, — car le lac est très poissonneux, — et des bateaux de passage entre les deux rives opposées, séparées seulement de quelques kilomètres dans les parties les plus étroites. Nulle part, semble-t-il, la profondeur ne dépasse 21 mètres et la moyenne des sondages reste inférieure à 10 mètres[1]. En acceptant comme exacte cette moyenne approximative, la contenance du Balkhach serait d'environ 218 milliards de mètres cubes, soit deux fois et demie le volume du lac de Genève, pourtant 36 fois moins vaste en superficie. La faible épaisseur de l'eau du Balkhach ne lui permet pas de résister au gel : dès la fin de novembre et jusqu'au commencement d'avril, le lac est recouvert d'une dalle glacée.

L'eau du Balkhach est claire, mais saline dans la plus grande partie du bassin ; elle est presque douce à l'embouchure de l'Ili, tandis que vers l'extrémité méridionale elle est tellement chargée de sel, qu'elle fait mourir les animaux qui en boivent, -- d'où le nom d'It-itchmez (le chien n'en boit pas) — que les Kirghiz ont donné à cette partie du lac : le phénomène d'assèchement de la contrée est donc plus avancé dans ce bassin que dans celui de l'Aral. Il serait important de faire des analyses comparées de l'eau des lacs fragmentaires qui firent partie de l'ancienne mer intérieure, afin de constater ainsi les divers changements qui se sont produits dans la teneur du liquide depuis l'époque de séparation : les apports fluviaux et la quantité des pluies modifient constamment la proportion relative des sels, d'autant plus facilement que le réservoir lacustre est moins considérable. Actuellement, il ressort des récits des voyageurs que l'Ała-koul est le plus salé de ce groupe de lacs ; le Sassîk-koul, à « l'eau puante », est à peine saumâtre. Changeant en salinité, les divers lacs de la plaine ont dû changer aussi en altitude depuis qu'ils ne sont plus unis en une seule cavité. Les isthmes de séparation ont pu s'élever, soit par la formation des dunes, soit par la poussée intérieure du sol, et dans chaque lac le niveau ne cesse d'osciller suivant l'abondance des neiges et des pluies et l'intensité de l'évaporation. On admet comme probable, mais sans pouvoir s'appuyer sur des

[1] Nifantyev ; — Kostenko, *Tourkestanskiy kraï.*

mesures rigoureuses, que le Balkhach est un peu plus élevé que les autres lacs : son altitude serait de 238 mètres, tandis que le Sassîk-koul serait de 8 mètres plus bas. L'Ała-koul aurait un niveau intermédiaire[1]. L'Ebi-nor de Mongolie, que la plaine desséchée de Tchoułak sépare de l'Ała-koul, n'aurait que 213 mètres d'altitude[2]; mais d'après d'autres géographes il serait le plus haut de tous les lacs du nord.

Le contraste des deux rives du Balkhach provient surtout de la différence des deux versants en abondance d'eaux courantes. Sur toute la courbe du rivage septentrional, qui est d'environ 700 kilomètres, sans compter les mille petites indentations du littoral, le Balkhach ne reçoit pas un seul cours d'eau permanent : le Tokran, qui atteint d'ordinaire le lac, tarit complètement après les longues sécheresses. Il en est de même des « ouadys » de la rive méridionale, qui naissent dans la steppe; mais les montagnes neigeuses, Ała-taou dzoungare, chaînes centrales du Thian-chan proprement dit, Ała-taou transilien, versent aussi l'excédent de leurs eaux dans la plaine, et cet excédent suffit pour que la plupart des rivières du pays puissent atteindre le lac et lui porter leurs alluvions : le vaste demi-cercle de terres basses qu'ont formé les apports, dans l'ancienne mer à demi comblée, donne la mesure de la puissance de ces eaux du Thian-chan pour changer l'aspect géologique de la contrée; dans un avenir prochain, les sables et les limons transportés ne peuvent manquer de diviser le Balkhach en bassins séparés, semblables au groupe lacustre de l'Ała-koul.

Le principal affluent du Balkhach, l'Ili, est un grand fleuve, du moins par la longueur de son cours, car il n'a pas moins de 1500 kilomètres de développement. Formé de la réunion du Tekes et du Kounges, il reçoit par la première rivière les eaux glaciaires du Mouz-art et d'une grande partie du Thian-chan central, tandis que le Kounges se mêle aux torrents du Narat et d'autres chaînes des Monts Célestes orientaux. Dans la plaine de Kouldja, l'Ili, encore torrentueux, roule des eaux rapides dans un lit de 200 à 400 mètres de largeur et de 1 à 6 mètres de profondeur, que domine constamment au nord une haute berge formée par les contreforts de la chaîne de l'Ałtîn-Imel. La rivière est navigable pour de petits bateaux sur plus de la moitié de son cours; à Iliisk, où son eau change de direction pour couler au nord-ouest, parallèlement aux chaînons extérieurs du Thian-chan, le flot, plus calme, porte, pendant la saison des crues, des barques venues

[1] Severtzov, *Thian-chan;* — Carte de Regel, *Mittheilungen von Petermann*, 1879.
[2] D'après Matveyev, 256 mètres.

du lac par-dessus le seuil de la barre. Un défilé, creusé dans le porphyre, forme la limite entre le cours moyen de l'Ili et son cours inférieur: des figures de Bouddha et des inscriptions tibétaines, taillées dans le rocher, semblent indiquer que là s'arrêtait jadis l'empire des Dounganes. En aval, le fleuve, appauvri déjà par l'évaporation, entre dans la région du delta, très vaste pendant la saison des crues. Alors les diverses ramifications de l'Ili comprennent un espace triangulaire de plus de 13 000 kilomètres carrés; mais ordinairement le lit méridional du delta est le seul qu'emplisse le flot, et seulement dans le voisinage de l'embouchure quelques bayous latéraux vont se perdre dans les marécages.

Des autres affluents du Balkhach, aucun ne roule une assez grande quantité d'eau pour être navigable pendant une partie notable de l'année, et plusieurs d'entre eux sont même séparés du lac durant des mois entiers par des flèches de sable. Le Kara-taľ, qu'alimentent les neiges des deux versants de l'Aľa-taou dzoungare à son extrémité occidentale, est l'un des « sept fleuves » qui ont fait donner à la région comprise entre l'Aľa-taou dzoungare et le Balkhach le nom de Semiřetchinskiy kraï; mais on pourrait aussi bien donner à la contrée l'appellation de Pays des Trois, des Dix ou des Vingt fleuves, suivant le nombre des courants énumérés. Les sept cours d'eau par excellence sont le Kara-taľ et son affluent le Kok-sou, le Biyen, l'Ak-sou et le Sarkan, le Baskan et la Lepsa[1]. Parfois, mais par erreur, l'Ili est ajouté au nombre des « sept fleuves », tandis que l'un des cours d'eau de l'Aľa-taou est supprimé; mais cette différence de nomenclature provient de ce que la province administrative de Semiřetchie, beaucoup plus vaste que le pays de même nom, embrasse aussi le cours de l'Ili. Le Kara-taľ, le plus long, mais non le plus abondant des sept fleuves, paraît avoir eu autrefois une grande importance pour la canalisation : des rigoles d'arrosement se voient partout dans les campagnes riveraines et des restes de constructions bouddhiques s'élèvent au bord de l'eau. La Lepsa est le plus abondant des courants de l'Aľa-taou, et les marais de son embouchure se confondent avec ceux de l'Ak-sou en un vaste delta aux lits changeants. Ces marécages de la Lepsa sont, au nord, le lieu de refuge le plus avancé des tigres; les félins de cette espèce que l'on rencontre plus loin sont des animaux égarés[2]. L'Aya-gouz, qui se déverse dans le Balkhach à son extrémité orientale, est quelquefois compté parmi les « sept fleuves » : descendu de chainons avancés du Tarbagataï, il mêle à

[1] Schrenck, *Reisebericht* in Baer und Helmersen's Beiträge, vol VII; - Seřhonov, *Slovar' Rossiiskoï Imperii*; — Spörer, *Mittheilungen von Petermann*, 1868.
[2] Seřhonov, ouvrage cité.

ses sables quelques paillettes d'or. Des ruines de cités appartenant à l'ancienne civilisation bouddhique sont nombreuses sur ses bords, maintenant presque déserts.

Le Sassîk-koul et l'Aƚa-koul reçoivent, comme le Balkhach, des torrents descendus de l'Aƚa-taou ; mais le plus grand affluent du double bassin, le Tchourtou, Emil ou Imel, lui vient de l'est et recueille ses premières eaux dans les ravins du Tarbagataï. Les apports variables de ces courants ont une action immédiate sur les contours et le niveau de l'Aƚa-koul. Quoique cette région se soit partiellement asséchée, comme tout le reste du versant des bassins fermés de l'Asie, cependant il se produit temporairement des phénomènes inverses. Les Kirghiz de l'Aƚa-koul racontent que le niveau du lac, après s'être abaissé du temps de leurs aïeux et de leurs pères, n'a cessé de s'élever, de 1850 à 1862, en immergeant les îles et les plages. L'accroissement des eaux a rompu des flèches de sable qui se développaient transversalement au lac d'une rive à l'autre, et qui avaient valu à l'Aƚa-koul, de la part des Mongols, le nom de Gourghe-Nor ou de « Lac du Pont ». Peut-être une nouvelle période d'assèchement a-t-elle fait reparaître les levées et les Kirghiz peuvent-ils recommencer à traverser le lac à pied sec.

Les régions naguère inondées que les eaux ont abandonnées en se retirant, sont précisément les plus stériles, à cause des sables et des argiles dures qui forment la plus grande partie du sol et des particules salines qui s'y trouvent. Ce qui fut lac est devenu désert; la végétation cesse sur les bords de l'ancien bassin lacustre. C'est ainsi qu'au sud du Balkhach on reconnaît les berges jadis battues du flot. Plus à l'ouest, on peut suivre les contours d'une mer intérieure desséchée qui ne fut pas moindre en étendue que le Balkhach et dont les seuls restes sont des mares, de petits étangs, des fonds boueux et salins. Cette ancienne mer s'étendait au nord du Thian-chan occidental, de la chaîne d'Alexandre aux promontoires extérieurs du Kara-taou ; maintenant elle est remplacée par les sables et les argiles de la steppe dite Mouyoun-koum ou Ak-koum : à l'est et au nord, le rivage d'autrefois est marqué d'une manière assez précise par la Karagatî, descendue des monts Alexandre, et par le fleuve Tchou, la rivière maîtresse du bassin, qui reçoit les neiges fondues du Terskeï Aƚa-taou.

## V

### VERSANT DE L'ARAL ET DE LA CASPIENNE

#### LE SÎR ET L'AMOU, L'ARAL ET LE DISTRICT TRANSCASPIEN.

Ces lacs, ces marécages, ces ruisseaux qui tarissent en été, ces déserts partiels évités par les nomades, commencent, à la base des pentes boisées du Thian-chan, la vaste région des steppes basses qui se prolonge à travers tout le Turkestan, et, par delà le fleuve Oural, dans l'intérieur de la Russie. Presque partout la steppe se présente comme un espace nu, laissant le regard glisser sur le sol uni jusqu'à la courbure de la Terre sous l'horizon. Pourtant la plupart des steppes ne sont horizontales qu'en apparence : elles déroulent leur surface en longues vagues, régulières comme celles de la mer tropicale sous le souffle des alizés; mais l'uniformité générale des nuances empêche de reconnaître les crêtes et les sillons intermédiaires, et l'on est étonné de voir tout à coup des chevaux, des cavaliers, des caravanes entières disparaître dans ces plis du sol, comme si le sol les avait engouffrés. Le manque d'objets de comparaison, arbres ou édifices, ne permet pas de se rendre compte de la véritable dimension des saillies et des creux : tel monticule de 50 mètres de haut, que battaient autrefois les eaux de la mer, se dresse au-dessus de la plaine comme une montagne superbe; telle berge d'érosion dont le sable s'écroule dans une mare, prend l'aspect d'une falaise de l'Océan. Le matin, la réfraction des rayons lumineux contribue à augmenter les dimensions de tous les objets : un aigle posé sur le sol ressemble à un chameau; une touffe d'herbe prend l'aspect d'un arbre. Dès que le soleil est élevé, l'air, échauffé par les rayons d'un ciel ardent, presque toujours sans nuages, frissonne incessamment comme la vapeur d'une fournaise : tout prend une forme onduleuse et changeante. Lorsque le ciel se voile, c'est pour apporter des nuages de sable brûlant, sous lesquels tout se confond en une brume rougeâtre[1].

L'uniformité de la plaine est complète en hiver, quand tout l'espace est recouvert de neiges, parfois soulevées en tourbillons par les tempêtes. La variété des diverses steppes commence à se révéler dans les premiers jours du printemps, aussitôt après que les rivières et les mares débordées sont rentrées dans leur lit et que les Kirghiz ont brûlé les broussailles

[1] Levchin; Nöschel; Holmersen; Vambéry; Karazin, etc.

sèches des pâturages. Les jeunes plantes naissent et se développent en quelques jours ; la verdure et les fleurs succèdent comme par enchantement à la morne nudité des plaines. C'est alors que la steppe se montre sous ses aspects les plus variés, à cause de la différence des terrains, sables, argiles, roches, marécages d'eau douce ou d'eau salée : chaque nature de sol se révèle par sa flore et sa faune; nulle part les plantes et les animaux qui les accompagnent ne dépendent d'une façon plus intime des terrains qu'ils habitent.

Mais la richesse et l'éclat printaniers durent peu. Le climat excessif de la contrée, torride pendant la saison des chaleurs, glacial pendant la durée des froids, ne laisse prospérer qu'un petit nombre de plantes résistant aux extrêmes de la température. L'été brûle les pousses vertes, les fleurs disparaissent; mainte partie de la steppe, grise, poudreuse, reprend la monotonie d'aspect qu'elle avait durant l'hiver; seulement, pendant quelques jours d'automne, les pluies raniment un peu la végétation : un deuxième printemps paraît s'annoncer; mais bientôt les plantes se flétrissent de nouveau et la tristesse de l'hiver s'étend sur les solitudes. Le manque d'eaux courantes sur le sol, la rareté des vapeurs dans l'air, contribuent à augmenter l'uniformité d'aspect que donne à la contrée la vaste étendue de ses plaines, relativement au peu d'élévation des saillies. Même à deux ou trois kilomètres des fleuves, là où les indigènes n'ont pas encore creusé de canaux d'irrigation qui fécondent la terre, on se trouve déjà comme en plein désert, et l'on voit se prolonger jusqu'à l'horizon, soit des sables mouvants, soit des forêts de roseaux, soit des *sors*, fondrières d'eau salée, ou des *takirs*, nappes argileuses dans lesquelles les chameaux s'embourbent en hiver et qui deviennent en été dures comme le rocher. Aussi, que de soins le Kirghiz qui s'est choisi un petit coin de terre dans la steppe ne prend-il pas pour le pénétrer complètement d'eau ! Au moyen de minces levées de terre, il divise son champ en petits compartiments semblables à ceux d'une saline et, puisant de l'eau dans un fossé latéral, remplit successivement chacun des carrés; quand le sol est imbibé, l'excédent de l'eau s'épanche, suivant la pente du terrain, par des ouvertures faites dans les levées de séparation. Pour les pratiques de la culture, la Turkestan ressemble à l'Égypte[1].

Les déserts proprement dits s'étendent sur un espace qui peut être évalué à la moitié de la plaine du Turkestan comprise entre le seuil de l'Ob et le plateau d'Iran. Dans la partie septentrionale de cette zone, la

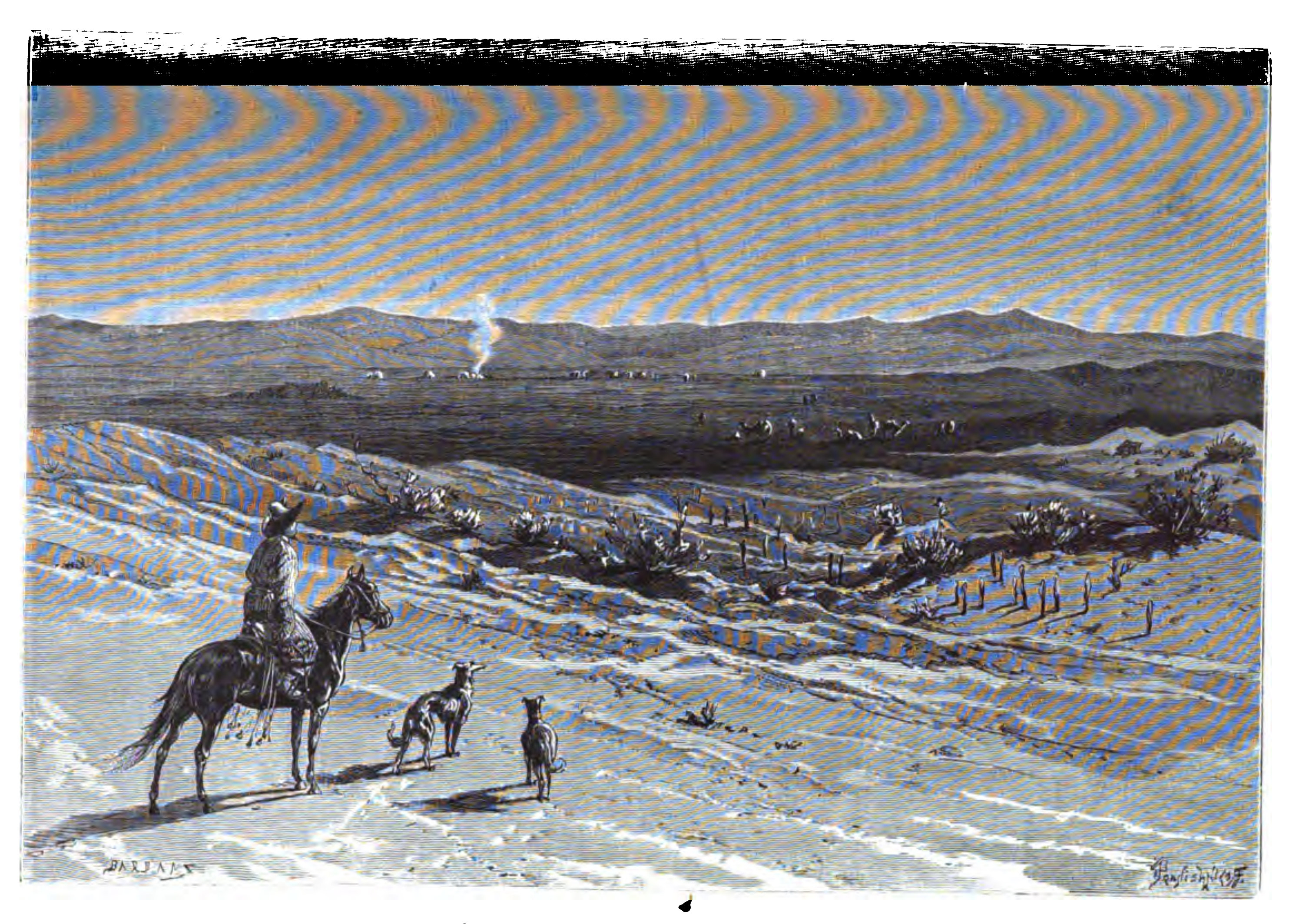
[1] Grisebach, *Végétation du globe*, trad. Tchihatchev.

région limitée par les cours inférieurs du Tchou et du Sarî-sou est désignée d'ordinaire par l'appellation de Bek-pak-dała, ou Bed-pak-dała, « steppe Pouilleuse »[1], en russe Gołodnaya step, « steppe de la Faim ». Au sud du Tchou se déroulent les « Sables Blancs » (Ak-koum); les « Sables Rouges » (Kizîl-koum) occupent une grande partie de la contrée limitée au nord par le Sîr, au sud par l'Amou. Entre le Sîr et l'Oural, les voyageurs ont à traverser les « Sables Noirs » (Kara-koum). Une autre région des « Sables Noirs », beaucoup plus vaste encore, comprend presque tout l'espace triangulaire limité au nord-ouest par la vallée de l'Ouzboï, au nord-est par le cours de l'Amou, au sud par les oasis qui s'étendent à la base du plateau d'Iran. Plusieurs autres déserts sablonneux moins considérables sont épars dans le reste du Turkestan.

De ces étendues sablonneuses, qui d'ailleurs sont également grisâtres, même celles qui portent le nom de « Noires » ou de « Rouges », il en est peu qui soient plus redoutées des Kirghiz que la steppe de la Faim, où s'élèvent çà et là des *barkhans* ou dunes, sur un lit de roches calcaires ou d'argile marneuse : la route de Tachkent à Akmolinsk la traverse, mais le manque d'eau et de pâturages oblige les caravanes à faire de longs circuits. Tandis que la température d'été, à l'ombre de la tente, s'élève à 36 degrés, celle du sable chauffé directement par les rayons solaires est de 47 à 48 degrés; les voyageurs qui franchissent la steppe de la Faim, même après la chaleur du jour, éprouvent à la plante des pieds une sensation de brûlure et les chiens qui les accompagnent ne peuvent se reposer qu'en creusant profondément le sol pour y trouver une couche plus fraîche. Quelques déserts du sud sont encore plus redoutables pendant l'été : lors de l'expédition entreprise contre les Turkmènes Tekkes, des centaines d'hommes furent tués par la chaleur et par la réverbération des sables, et sur les chameaux la mortalité fut plus forte encore. Les « Sables Noirs » du nord de l'Aral sont d'un accès plus facile, grâce aux dépressions parallèles qui les traversent, se dirigeant du nord-ouest au sud-est, entre des rangées de dunes de 8 à 10 mètres de hauteur qui semblent continuer l'arête rocheuse du Kara-taou. Les dépressions ou sillons intermédiaires sont des « lèdes » semblables à celles des dunes françaises, revêtues comme elles d'un fin gazon, que paissent les troupeaux, et de quelques arbustes, tels que l'osier des sables et l'olivier sauvage; ces vallées furent cultivées jadis, ainsi que le prouvent des vestiges de canaux d'irrigation[2].

[1] Krasovskiy, *Oblast' sibirskikh Kirghizov.*

[2] Nöschel; Helmersen, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XVIII. — J. Barrande, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1879, n° 4.




DÉSERT DE KIZÌL-KOUM. — PUITS DUSSIBAÏ

Dessin de Pranishnikoff, d'après Mme O. Fedtchenko.

Les dunes elles-mêmes, presque toutes solides, ont une flore composée de plantes aux racines très profondes, qui vont chercher l'humidité cachée sous les couches arides du sable supérieur. Des sources d'eau pure, produites par le suintement des eaux de neige et de pluie, jaillissent çà et là à la base des monticules[1]; en quelques endroits on rencontre des groupes de vingt, même de trente fontaines brillant entre les sables. On a découvert en diverses parties de la steppe des couches de glace que le vent avait recouvertes de poussière et qui s'étaient maintenues pendant des années, malgré les chaleurs de l'été[2].

Mainte steppe argileuse, fleurie de sel, n'est pas moins déserte que les sables, et les voyageurs en redoutent beaucoup plus la traversée. C'est là que se trouvent les plus dangereuses fondrières, celles où le chameau s'embourbe après la moindre pluie; c'est là aussi que l'eau est le plus rare et que la caravane court le plus souvent risque de souffrir de la soif. Les routes ont des puits pour lieux d'étape; mais que de fois, en arrivant au bord de l'eau désirée, on reconnaît avec désespoir que des cadavres d'animaux l'ont changée en poison! Il faut vider le puits, attendre des heures que la source ait de nouveau rempli la cavité, ou même creuser de nouveaux réservoirs. C'est généralement à 4 mètres que l'on pousse les recherches de l'eau, mais il est aussi des excavations de 40 mètres de profondeur[3].

La faible végétation naturelle que présente la région aralo-caspienne se distingue surtout par ses buissons, ses plantes épineuses; le sol n'est ni assez riche ni assez humide pour alimenter une végétation forestière : on ne voit de véritables forêts que dans la partie nord-occidentale des plaines, parcourue par les rivières Oural et Emba. Les Russes abattent partout les arbres; les Kirghiz éprouvent une sorte de frayeur en pénétrant dans une forêt et ne se sentent à leur aise que dans l'espace illimité; mais pour les uns et les autres, des arbres isolés, comme il s'en rencontre dans le désert, à des centaines de kilomètres de la lisière des forêts, sont des arbres sacrés, que de loin déjà on contemple avec vénération. Dans les « Sables Blancs », au nord d'Aoulie-ata, il existe deux de ces arbres visités des Kirghiz. Un aune légendaire de près de 6 mètres de tour étale aussi ses branches dans la steppe de Tourgaï et protège de son feuillage le nid d'un oiseau de proie que personne n'ose toucher, de peur de sacrilège. Le tronc et les branches sont couverts d'offrandes : rubans, crins

[1] Meyer, ouvrage cité. — Nöschel, ouvrage cité.
[2] Borchtchov; — Grisebach, *Végétation du Globe*, trad. Tchihatchev.
[3] Khorochkhin; — Vambéry, etc

et médailles ; en passant, tous les Kirghiz murmurent religieusement le nom d'Allah[1].

Les steppes du Turkestan d'Orenbourg offrent quelque ressemblance avec celles de la Russie ; mais la flore n'y comprend qu'un nombre d'espèces beaucoup moindre, et les herbes n'y trouvent pas de couches de « terre noire » pour s'y développer avec vigueur. De l'ouest à l'est et du nord au sud de la Tartarie, la végétation s'appauvrit de plus en plus jusqu'à la base des montagnes, où commence une zone différente. Dans l'ensemble de cette contrée aralo-caspienne, aussi vaste que toute l'Europe occidentale, les botanistes n'ont encore découvert que 1152 espèces de plantes phanérogames[2] ; loin des rivières, dans la plaine rase, la flore se réduit à quelques espèces typiques, « brunes comme la laine du chameau », recouvrant les étendues monotones, sur des espaces de centaines et de milliers de kilomètres carrés. Dans certaines parties du désert, on ne rencontre que des armoises de couleur noirâtre, qui donnent à la nature un aspect de tristesse inexprimable ; ailleurs, dans les terres salines, on ne voit que des salsolées rougeâtres : le sol est devenu couleur de sang. La flore de tout l'espace compris entre l'Aral et la Caspienne, et se prolongeant du nord au sud entre l'Emba et l'Atrek, se compose seulement de 329 espèces[3]. Il n'est pas un petit canton de la France qui n'ait plus de plantes que cet immense territoire de l'Asie occidentale, subdivisé en régions de végétation diverse, suivant l'abondance de l'eau et la proportion de sel qui se trouvent dans ses terrains.

Dans l'histoire de la Terre, la flore du Turkestan est d'origine récente. Les espèces qui la composent, immigrées de toutes les contrées environnantes, des steppes russes, de l'Altaï, de la Sibérie, de la Perse, ont enrichi le sol à mesure que les eaux se retiraient. Mais toutes ces invasions n'ont pu se faire sans qu'il y eût conflit entre les espèces, et dans la lutte ce sont les formes du sud qui l'emportent. Ainsi le saksaoul (*anabasis ammodendron*) et la djida (*elæagnus*, olivier sauvage), originaires de la Perse, avancent constamment, tandis que les peupliers, venus du nord, reculent vers leurs pays d'origine[4]. Il est curieux de voir comment toutes ces plantes s'accommodent aux conditions du sol et du

[1] Poltaratzkiy, *Zapiski Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1867 ; — Nöschel, *Beiträge von Baer und Helmersen*, vol. XVIII.

[2] Lehmann, *Reise nach Bukhara*, Beiträge von Baer und Helmersen, vol. XVII ; — Eversmann, Eichwald, Karelin, Nöschel, Borchtchov, etc.

[3] Borchtchov, *Géographie botanique de la région aralo-caspienne* (en russe).

[4] Borchtchov, ouvrage cité.

climat de la steppe : pour résister aux vents, elles acquièrent un tronc plus élastique, présentent une surface moins considérable, se privent de feuillage; pour diminuer l'évaporation, elles prennent une véritable carapace au lieu d'épiderme, et leur sève se mélange de substances salines; elles se couvrent de poils ou d'épines et distillent des huiles éthérées, qui contribuent aussi à réduire l'évaporation. C'est ainsi que, loin de toute



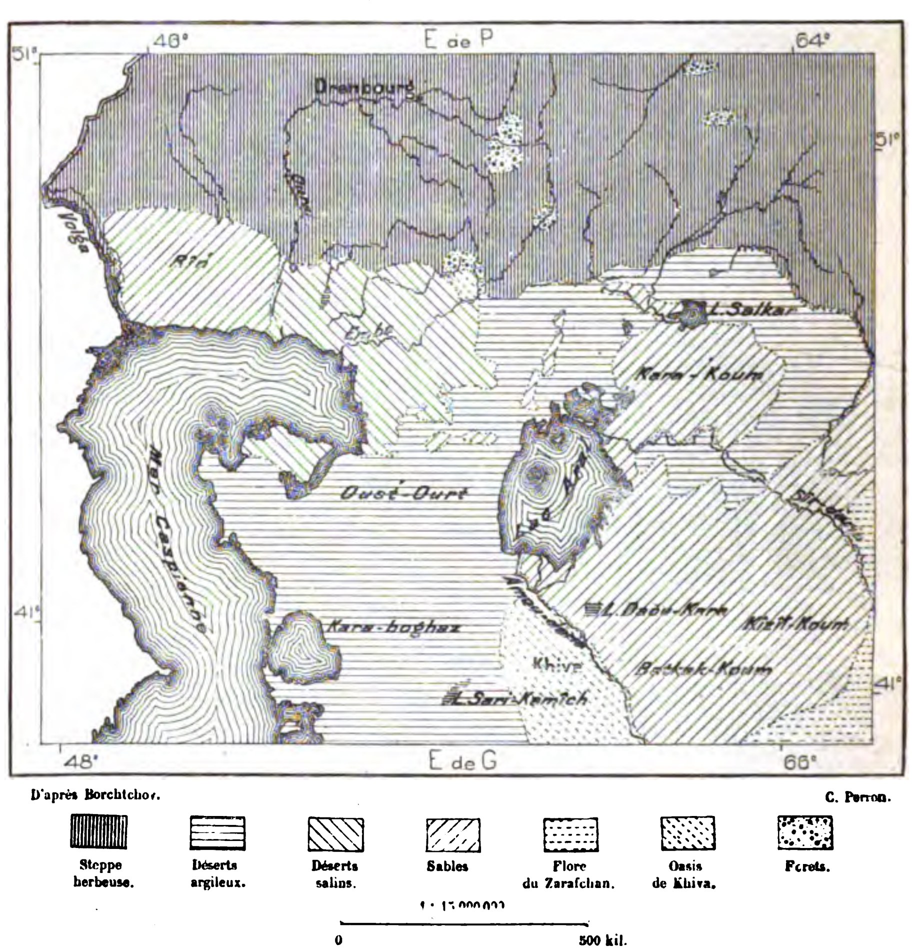
VÉGÉTATION DU KIZIL-KOUM
Dessin de Tournois, d'après Mme Olga Fedtchenko.

eau courante, peuvent se développer des espèces ligneuses, telles que le saksaoul, semblable à un fagot verdoyant, complètement dépourvu de feuillage, quoique produisant des fleurs et des fruits : au lieu de couches concentriques annuelles, le bois nouveau du tronc forme de simples bourrelets s'appliquant sur le vieux bois ou l'entourant d'un réseau. Le grain du saksaoul est d'une telle densité, que la braise, cachée sous la cendre, se charbonne pendant plus d'un jour; le bois en est plus lourd que l'eau et la hache en fait jaillir des étincelles[1]. Les steppes her-

[1] Grigoryev, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1861.

beuses, privées de l'humidité qui leur permette de se recouvrir d'un gazon pareil à celui des prairies d'Europe, ne donnent naissance qu'à des touffes isolées, n'occupant guère que le tiers de la surface totale. Le temps de la croissance et de la floraison est court, mais aussi les plantes l'utilisent avec une singulière énergie : au premier réveil du printemps,

N° 84. — AIRES DE VÉGÉTATION DANS LE TURKESTAN.




les steppes d'Orenbourg se revêtent de tulipes, auxquelles se mêlent çà et là les liliacées et les iris : l'immense espaee n'est qu'un tapis de couleurs éclatantes et variées[1]. Quelques semaines après cette fête de la steppe, la terre a repris son aspect ordinaire, morne et grisâtre ; les plantes se sont flétries et le vent les disperse. La brise, attirée comme par un foyer d'appel sur la surface brûlante du sol, soulève devant elle des tourbillons de pous-

[1] Grisebach, *Végétation du Globe*, trad. Tchihatchev.

sière; on voit les débris des plantes desséchées bondir étrangement par milliers et par millions; roulés en boules par le vent, les « coureurs des steppes » luttent de vitesse en rasant la terre et se pourchassant furieusement en faisant des sauts de plusieurs mètres : on dirait des êtres vivants entraînés dans quelque course fantastique[1].

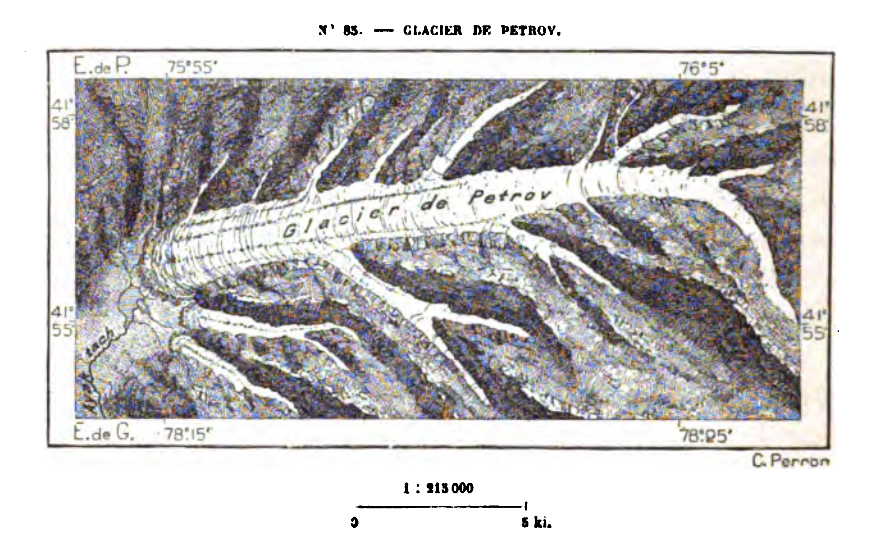
La faune du Turkestan est, comme la flore, d'une singulière uniformité sur de vastes étendues; mais, grâce à la variété des terrains et du relief, de l'oasis au désert et aux montagnes les espèces sont nombreuses : pour la seule plaine du versant aralo-caspien, l'ensemble de la faune comprend, d'après Ševertzov, 47 mammifères et 97 oiseaux[2]. Les reptiles, serpents, lézards, scorpions, se glissent dans toutes les crevasses du sol. Les fourrés qui bordent les rivières cachent presque tous les quadrupèdes de la contrée, tigres, onces, chats sauvages, loups, renards, sangliers; mais dans la plaine rase ne peuvent vivre que des animaux associés, qui traversent rapidement de grands espaces, à la recherche des pâturages et des terrains humides. Les caravanes de marchands, les bataillons de soldats qui suivent leurs pistes à travers le désert transcaspien, rencontrent parfois des troupeaux de gazelles et des bandes d'ânes sauvages, qui s'avancent avec un bruit de tonnerre, enveloppés de tourbillons de sable, puis s'arrêtent silencieux, et disparaissent de nouveau en ébranlant de leur galop le sol résonnant[3]. La nature du climat ne permet pas aux indigènes d'élever, loin des rivières et des cultures, d'autres espèces d'animaux que les bêtes de somme et de monture, chameaux, chevaux, ânes, et la brebis, nomade comme ses maîtres et les nourrissant de sa chair. Les parties de la plaine où l'homme peut s'entourer, par la culture et par la domestication, d'un milieu qui rappelle l'Europe, ne sont que d'étroites oasis, menacées par les sables et souvent dévastées par les sauterelles. Mais il habite ou du moins parcourt toute la contrée. En hiver, il suit le bétail qui va partout chercher sa nourriture sous la mince couche de neige en la grattant du pied et en la fondant par son haleine. En été, il va s'établir dans le voisinage des puits, au pied des collines, où l'horizon est moins uniforme et la végétation plus variée que dans la steppe unie.

Le versant aralo-caspien est parsemé d'étendues lacustres qui rappellent l'ancienne méditerranée du Turkestan. En outre, des gouffres en forme

[1] Von Baër, *Kaspische Studien.*
[2] *Distribution des animaux du Turkestan* (en russe).
[3] Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale.*

d'entonnoirs s'ouvrent en différents endroits du Turkestan, et principalement au nord et au nord-est de l'Aral. Ces entonnoirs, dont le niveau se trouve à une assez grande profondeur, même à 30 mètres au-dessous du sol environnant, sont presque tous emplis de sel ou d'eau salée et renferment des coquillages marins dans les argiles et les sables de leurs plages; quelques-uns sont ébréchés et des fosses d'érosion indiquent l'ancien cours de l'eau qui s'échappait de la cavité. Des marais salins, épars sur le sol de la steppe à côté d'étangs et de lacs d'eau douce, contiennent aussi les débris d'organismes marins formant des couches entières. Ces coquilles

N° 85. — GLACIER DE PETROV.




de *cardium*, de *mytilus*, de *turitella* et d'autres espèces communes dans l'Aral semblent prouver que le lac s'étendait jusque-là, près du seuil qui sépare aujourd'hui le bassin de l'Ob du versant aralo-caspien; c'est là un argument puissant pour ceux qui cherchent les traces d'un ancien bras de mer réunissant la Caspienne à l'océan Glacial[1].

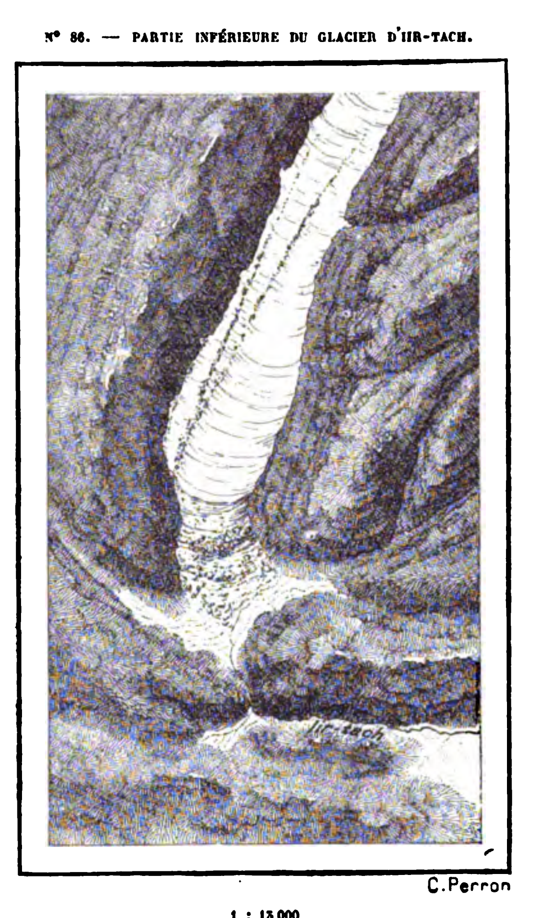
Des cours d'eau qui se jetaient autrefois dans la mer d'Aral, deux seulement l'atteignent aujourd'hui, le Sîr et l'Amou. Le Sîr[2], le Yaxartes des auteurs anciens, depuis l'époque d'Alexandre, et le Chach ou Sihoun des Arabes, naît au cœur même des Monts Célestes. L'une de ses sources sort d'un lac de l'Ala-taou « de l'Ombre », sur le col de Barskaoun; une autre s'épanche des marais du col de Zaouka; le torrent le plus abondant s'échappe

[1] Meyer, *Kirghizskaya step'*, *Matériaux pour la Géographie et la Statistique de la Russie* (en russe); — Lehmann, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XVII; Nöschel, Helmersen, même publication, vol. XVIII.

[2] « Fleuve » par excellence, d'après Severtzov; — le Fleuve « Jaune », d'après Levchin

d'une arcade terminale du glacier de Petrov, dont la masse cristalline, longue d'une quinzaine de kilomètres et rayée de cinq moraines médianes, remplit une fissure d'une étonnante régularité, ouverte dans les montagnes d'Ak-chiiřak ou de Yak-tach, à peine moins hautes que le Khantengri. Un autre glacier, l'Iir-tach, moins considérable, est fort curieux par la forme de son bassin, que des rochers barrent à l'entrée; du haut de ces escarpements les glaces durent autrefois s'écrouler en une cataracte de séracs, plus grandiose encore que la chute actuelle, une des plus remarquables que présente le monde alpin[1].

N° 86. — PARTIE INFÉRIEURE DU GLACIER D'IIR-TACH.




Le fleuve naissant n'a pas encore pris le nom de Sîr; à chaque nouveau grand affluent il change d'appellation. Au sortir du glacier de Petrov, c'est le Yak-tach, puis le Taragaï au confluent du Kara-saï. Après avoir reçu le Kara-kol et pénétré dans la zone des arbres, à 2900 mètres d'altitude, il reçoit des Kirghiz le nom de Grand Narîn. En aval du double confluent de l'Ouľan et de la Kourmektî, le Narîn entre dans le défilé de Kaptchegaï, dans lequel nul voyageur n'a pu descendre encore pour contempler les cataractes du fleuve; mais on présume que ces chutes inconnues doivent être fort belles, puisque la différence de niveau entre le lit d'en haut et celui d'en bas, en un espace d'environ 43 kilomètres, est évaluée de 900 à 965 mètres[2]. Réuni au petit Narîn, le fleuve, calmé, traverse successivement plusieurs de ces anciens fonds lacustres, si nombreux dans le Thian-chan occidental; puis, avant de sortir de la ré-

[1] Von Kaulbars, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, V. 1875.
[2] Severtzov, *Thian-chan.*

gion des montagnes pour entrer dans la plaine de Ferghana, il doit encore passer successivement par deux sauvages défilés. Au sud de la ville de Namangan, il reçoit le Kara-daria, qui vient mêler son flot bourbeux à l'onde azurée du Narîn[1], et c'est là que le fleuve prend enfin son nom de Sîr; d'ordinaire, les Kirghiz considèrent le Kara-daria ou « Fleuve Noir » comme étant la branche maîtresse du fleuve, quoi qu'il ne roule probablement qu'un cinquième de l'eau du Narîn[2]; mais il est mieux utilisé pour les irrigations : ses eaux se distribuent en d'innombrables canaux d'arrosement, tandis que le grand fleuve du nord reste dans tout son cours un torrent sauvage, non encore au service des agriculteurs.

L'endroit où le Sîr a pris son apparence de courant majestueux est précisément celui où il commence à s'appauvrir. Dans la plaine de Ferghana et en aval, le fleuve, quoique recevant de distance en distance quelques affluents qui lui viennent tous des montagnes situées au nord, roule une masse liquide de moins en moins considérable. C'est dans le vaste amphithéâtre de plateaux et de monts qui entoure le Ferghana, que les eaux tributaires du Sîr sont le plus utiles à l'homme : une grande partie de la plaine est changée en jardin par les eaux d'irrigation, et, tôt ou tard, de longues années de paix et d'industrie feront de cette contrée une autre Lombardie. Tout l'espace de forme triangulaire compris entre le Sîr et le Kara-daria, c'est-à-dire l'Ikisou-arasi ou « Mésopotamie », est un pays de cultures, d'ombrages, d'eaux courantes; c'est la partie la plus fertile de tout le Turkestan. Les diverses rivières qui descendent de l'Alaï-tagh et des autres montagnes du sud se divisent également en d'innombrables canaux d'irrigation, bordés de peupliers et d'autres arbres. Mais la plupart des rivières du pays, saignées de droite et de gauche par tous les riverains, s'épuisent, comme les fleuves des steppes du nord, avant de pouvoir atteindre le cours du Sîr. Les régions sablonneuses, manquant de l'eau nécessaire à leur fécondation, forment çà et là de petits archipels de déserts, et le long de la rive droite du fleuve s'étend une zone de terrain stérile et sans habitants. Cependant le Ferghana peut être considéré dans son ensemble comme un pays riant, une terre de verdure et de fleurs. Le climat y est extrême, mais plus frais en été, moins froid en hiver que dans la steppe nue, parcourue librement par les vents polaires. Le bleu doux est la couleur générale de cette contrée : « Tout y est de nuance turquoise, dit

[1] Ch. de Ujfalvy, *le Kohistan, le Ferghanah et Kouldja.*
[2] Kostenko, *Tourkestanskiy kraï.*

M. de Ujfalvy, le ciel, les pierres, le plumage des corbeaux et des merles, et jusqu'aux murs des monuments[1]. »

En amont de Khodjent, le Sîr échappe à l'ancien lac du Ferghana, en contournant les montagnes de Tchoktal, et suit, comme l'Amou, la direction du nord-ouest, parallèlement à l'arête du Kara-taou. Le fleuve paraît s'écouler plus au nord qu'il ne le faisait autrefois. Ce long marécage de Tous-kane, qui se développe en une courbe de plus de 200 kilomètres au nord des montagnes de Noura-taou, a tout à fait l'aspect d'un ancien lit fluvial : c'est probablement là que passait le Yaxartes, suivant la pente régulière de la steppe pour aller rejoindre l'Amou, près de la montagne Cheïk-djeili, où se voit un ancien lit fluvial[2]. La direction que prend actuellement le fleuve ne lui laisse vers la mer d'Aral qu'une déclivité bien moindre. Par un phénomène analogue à celui que présente le Tchou, le Sîr contourne précisément, par l'immense circuit de son cours inférieur, le bassin d'une ancienne mer, envahie maintenant par des sables. De même que l'Ak-koum et le Kara-koum, le Kîzîl-koum est un fond maritime desséché qui s'unissait à la mer d'Aral en une seule méditerranée. Les déserts du Sîr ne sont pas les plus arides du Turkestan : des buissons épineux et des arbustes de diverses espèces s'y entremêlent en broussailles; le saksaoul, l'arbre par excellence des steppes du Touran, y croît en bouquets épars. Il serait urgent de le conserver avec soin, au lieu de le détruire, comme on le fait, avec la plus déplorable imprévoyance, en l'employant comme combustible, surtout dans les bateaux à vapeur du Sîr.

C'est dans son parcours à travers ces régions désertes que le Sîr devrait recevoir le Tchou, désormais impuissant à descendre jusqu'à lui. Le Tchou est la rivière maîtresse du bassin du Terskeï Ala-taou et des monts d'Alexandre. Alimenté par cette vaste région de montagnes s'élevant dans la zone des neiges persistantes, le Tchou roule beaucoup d'eau dans toute la partie supérieure de son cours; mais, en aval de la Karagatî, il ne reçoit plus un seul affluent, si ce n'est après de longues pluies, et son courant, qui se ramifie çà et là dans les sables, s'épuise peu à peu. De même, le Talas, grande rivière qui s'échappe du Thian-chan par la large brèche d'Aoulie-ata, s'arrête à quelques lieues de distance du Tchou et se perd en de vastes marais; mais en creusant le sol en aval, sur le prolongement de ces rivières, on trouve encore de l'eau fraîche à la profondeur d'un mètre ou d'un mètre et demi : l'eau s'épanche souterrainement.

[1] *Bulletin de la Société d'acclimatation*, 1879.
[2] Kostenko, ouvrage cité.

D'autres marécages servent au Tchou de réservoirs d'évaporation ; vers l'extrémité de la chaîne de Kara-taou, là où il ne resterait plus à ce cours d'eau qu'à se reployer au sud pour atteindre la vallée du Sîr, il s'étale à 100 kilomètres de ce fleuve, lors de ses crues, en un grand marais, le Saoumal-koul, d'où il ne peut plus sortir; en été, il ne l'atteint même pas[1]. A l'ouest du Tchou, une autre rivière qui fut aussi un affluent du Sîr, vient également tarir dans les sables de la steppe, après avoir fourni plus de 800 kilomètres de longueur : c'est le Sarî-sou, appelé Yaman-sou dans son cours supérieur et Yan-sou à l'endroit où le sol en boit les dernières gouttes. Il naît au nord du Balkhach sur un plateau faiblement accidenté formant le faîte de partage entre la région des bassins fermés et le versant de l'Ob. D'autres rivières, prenant leurs sources dans la même région, s'épuisent de la même manière sans pouvoir atteindre le Sîr ou la mer d'Aral ; chacune a son domaine où se reproduisent en petit les phénomènes qu'offrent en grand les versants de l'Aral et de la Caspienne. Un de ces bassins fermés, au nord du Sarî-sou, a pour lac central une nappe d'eau de faibles dimensions, qui porte pourtant le nom de Denghiz ou « Mer », témoignant peut-être d'une étendue plus considérable à une époque antérieure. Enfin, dans les steppes du nord-ouest, l'Irgiz et le Tourgaï, descendant du Mougodjar et d'autres faîtes de collines, s'unissent en un dédale de marais qui varie de jour en jour, suivant les alternatives des pluies et des sécheresses. Parmi les rivières de la contrée, de nombreux Kara-sou, c'est-à-dire des « Eaux Noires », coulant sur un fond tourbeux, se distinguent de tous les autres cours d'eau du Turkestan par la résistance qu'ils offrent à la gelée. D'après les Kirghiz, ils ne cesseraient pas de couler pendant l'hiver, alors que toutes les autres rivières sont changées en chemins de glace[2].

Dans tout son cours inférieur, le Sîr a changé fréquemment de lit, non seulement pendant les temps antérieurs à l'histoire, mais aussi depuis les âges modernes. Dans ses « Mémoires[3] », le sultan Baber, qui fut roi de Ferghana au commencement du quinzième siècle et qui devait par conséquent connaître le fleuve de son royaume, affirme que le Sihoun se perdait alors dans les sables, sans rejoindre aucun autre cours d'eau. Actuellement, un bras du fleuve se détache du courant principal à 12 kilomètres environ en aval du fort Perovskiy : c'est le Yanî-daria ou Djanî-daria,

[1] Koptłov, *Russische Revue*, 1874, n° 7.
[2] Połtaratzkiy, *Zapiski R. Geogr. Obchtchestva*, 1867 ; — *Bull. de la Soc de Géogr.*, déc. 1869
[3] Traduction par Pavet de Courteille, tome I, p. 2.

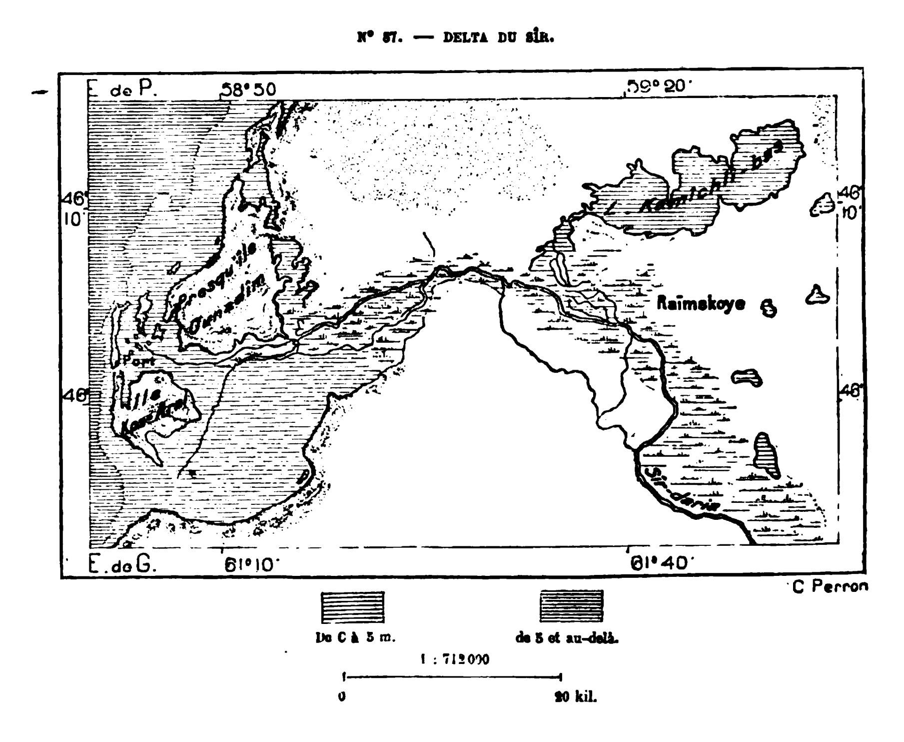
le « Nouveau Fleuve » On pourrait lui donner plutôt le nom de « Fleuve intermittent », car il a paru et disparu à diverses époques, suivant les changements naturels du lit principal et les travaux de canalisation des Kirghiz. Un fleuve coulait dans le lit actuel du Yanî-daria pendant le quatorzième siècle[1]. En 1740, lors du voyage de Mouravin, il n'y avait point d'eau; le fleuve était desséché. Il se rouvrit de 1760 à 1770, et Kara-Kalpaks et Kirghiz s'empressèrent de creuser des canaux sur ses bords pour l'irrigation de leurs terrains. En 1820, le Yanî-daria avait de nouveau cessé d'exister : une digue en avait barré l'entrée et rejeté les eaux dans le courant principal du Sîr. Depuis, cette digue fut emportée par une crue du fleuve et le Yanî-daria a repris en 1848 son cours dans la direction du sud-ouest[2]. Mais il n'atteint ni l'Amou ni la mer d'Aral; après un cours d'environ 300 kilomètres, il se perd dans le lac de Kouktcha (Kouk'tcha-denghiz). Pourtant au delà de ce bassin d'évaporation, on distingue nettement les traces d'un ancien lit, et Meyer a retrouvé sur ses bords des amas de joncs desséchés, restes de roselières semblables à celles qui recouvrent les marais et les rives des courants d'eau dans toutes les plaines du Turkestan[3]. Ce lit de l'ancien Yanî-daria contournait au sud les berges d'un plateau d'argile qui limite à l'est la mer d'Aral et rejoignait les lacs de Koungrad et de Daou-kara dans la région du bas Oxus : la vallée fluviale est en cet endroit aussi reconnaissable que si elle venait d'être abandonnée par les eaux. D'ailleurs, d'autres lits fluviaux, qui communiquaient autrefois avec celui du Yanî-daria, se ramifient diversement dans la direction de la mer d'Aral; mais à l'époque où des eaux coulaient dans toutes ces vallées, orientées pour la plupart du sud au nord, entre des chaînes parallèles de dunes, le niveau de la mer d'Aral était de 15 mètres plus élevé : tout ce dédale fluvial a dû se dessécher en proportion de l'abaissement du niveau dans la méditerranée du Turkestan[4]. Quoi qu'il en soit, le relief actuel de la contrée ne permet pas d'admettre que le Sîr ait pu se jeter directement dans la Caspienne, ainsi que le disent les anciens auteurs. Comment le marin Patrocle aurait-il trouvé les bouches du Yaxartes à 2400 stades, soit à près de 450 kilomètres au nord des sources de l'Oxus, puisque le plateau de l'Oust-ourt s'élève en cette région entre le bassin de la Caspienne et celui de l'Aral? Il ne dut reconnaître

[1] Herbert Wood, *Journal of the Geogr. Society*, 1876; — Brunn, *Périple de la Caspienne* (en russe).
[2] Terentiev, *Zapiski Rousk. Geogr. Obchtchestva; Statist.* IV, 1874.
[3] *Kirghizskaya Step', Materialï dl'a Geogr. i Stat. Rossii.*
[4] Herbert Wood, mémoire cité : — Carte du bas Amou, dressée par l'état-major russe en 1873.

en cet endroit qu'une baie s'enfonçant profondément dans les terres, probablement celle de Kinderlinsk[1], et cette baie fut confondue par erreur avec une embouchure fluviale. Le Sîr n'a pu être l'affluent de la Caspienne que par le Yanî-daria et l'Amou.

Le bras principal du Sîr actuel se divise de nouveau, à peu de distance en aval de la sortie de Yanî-daria. Les deux courants ont également varié dans leur direction et leur débit : celui du sud fut jadis la rivière la plus abondante ; mais sa portée a diminué peu à peu au point de valoir à cette branche du Sîr le nom de Djaman-daria ou de « Mauvaise Rivière » ; le cou-

N° 87. — DELTA DU SÎR.




rant s'en divise encore, mais tandis qu'un peu de son eau va rejoindre le Sîr, le reste s'évapore dans les marécages. Le courant du nord, le Karaoużak, qui commença par n'être qu'un simple canal d'irrigation, continue le fleuve dans la direction du nord-ouest et va s'unir à l'Aral, près de l'extrémité nord-orientale du lac. On n'a pas encore mesuré la quantité d'eau que le fleuve apporte en moyenne dans la mer intérieure, mais on l'évalue seulement à la moitié du débit fluvial, tel qu'on l'a jaugé au fort Perovskiy, en amont de la trifurcation des eaux. Le module des basses eaux du Sîr y serait de 885 mètres cubes par seconde, et la portée moyenne est

[1] H. Kiepert, *Zeitschrift der Gesellschaft für die Erdkunde*, vol. IX.

environ triple; mais c'est en aval, sur les bords de toutes les rivières et fausses rivières du delta, que s'étendent ces vastes marécages où s'évaporent les eaux et qui ne se révèlent de loin que par les forêts onduleuses des joncs. Les terres basses que parcourt le Sîr sont par excellence le pays de la chasse : on y rencontre des loups, des cerfs, des sangliers, des renards, des blaireaux, des chèvres sauvages, des lièvres; les épais taillis, le long du rivage, sont remplis de faisans; parmi les roseaux et sur le fleuve on voit des oiseaux aquatiques de toute espèce : des hérons, des ibis, des grues, des oies et des canards, une espèce de flamant, pêchent dans les marais. Vers le milieu du siècle, le tigre, énorme bête peu inférieure en taille aux tigres de l'Inde, gîtait aussi au milieu des fourrés du Sîr, mais il est devenu fort rare dans la contrée et peut-être même en a-t-il complètement disparu : en 1876, un grand dignitaire de l'empire, ardent chasseur, n'a pu, malgré les recherches des Kirghiz et de tous les soldats du pays, découvrir une seule tanière[1].

La navigation du Sîr inférieur est à la fois incertaine et périlleuse. Les Russes ont bien une flottille de guerre sur le fleuve, mais à grand'peine réussissent-ils à leur faire franchir la barre, qui n'a pas même un mètre de profondeur moyenne; souvent les bateaux à vapeur ont échoué sur les bancs de vase qui obstruent le lit fluvial : « Les bateaux ne portent pas les voyageurs, ce sont les voyageurs qui traînent les bateaux, » dit-on souvent en parlant de la navigation du Sîr[2]. Les glaces qui recouvrent le Sîr durant quatre mois[3], et, plus encore, les nuées de cousins qui mettent en fuite les mariniers kirghiz pendant l'été, le courant rapide qui repousse les bateaux à la montée du fleuve, le manque de combustible pour les machines, sont aussi de grands obstacles à l'établissement d'une navigation régulière. Ce n'est point à l'appel du commerce, mais seulement pour le service de la guerre, que des navires ont fait leur apparition sur les eaux du Yaxartes : avant l'arrivée des Russes, les Kirghiz n'avaient que de mauvaises barques et des radeaux formés de joncs. Dans les conditions actuelles, et tant que des travaux d'art n'auront pas changé le régime du fleuve, son eau ne peut être utilisée que pour l'irrigation; bien employée, elle ajouterait à l'étroite zone des cultures de vastes espaces conquis sur le désert. Il est certain qu'autrefois les campagnes labourées occupaient un espace beaucoup plus considérable dans la contrée. Douze

[1] Ch. de Ujfalvy, *Bulletin de la Société d'acclimatation*, 1879.
[2] Terentiev, *Zapiski Geogr. Obchtchestva; Statist.*, IV, 1874.
[3] *Tourkestanskiya V'edomosti; Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtschestva*, 1873, n° 4.

mille canaux, dit la légende, répandaient la vie au milieu des sables[1]; mais la plupart de ces artères sont obstruées : des traces d'anciennes rigoles d'arrosement se voient en beaucoup d'endroits où ne croissent plus que des broussailles, où se promènent les dunes; de grandes villes abandonnées ne sont plus que des amas de décombres où se glissent les reptiles. Dans ces contrées, un courant d'eau fait surgir des cités; une digue les détruit. Ainsi que nous le raconte l'histoire, creuser et détourner les canaux étaient les arts par excellence du conquérant et du fondateur d'empire. Un réseau de canalisation, tel qu'on le prépare, et qui doit prendre au fleuve 35 mètres cubes par seconde pour arroser 100 000 hectares, fera renaître les peuples sur les bords du Yaxartes.

Des deux versants du « Faîte du monde », le plus vaste, celui de l'ouest, laisse écouler toutes ses eaux dans l'Amou-daria ou « rivière » Amou. De l'Hindou-kouch à l'Alaï, la région des sources de l'Oxus occupe donc un espace de plus de 300 kilomètres de largeur. C'est de là que le fleuve reçoit toute sa masse liquide : sur l'ensemble de son cours, évalué à 2500 kilomètres, toute la partie inférieure, plus de la moitié, est dépourvue d'affluents.

Quelle est la principale source de ce fleuve célèbre, que les géographes arabes ont appelé Djihoun, et que les Turkmènes de ses bords connaissent encore sous ce nom, voulant retrouver en lui un des courants mythiques du paradis terrestre? Il n'est pas encore permis de répondre définitivement à cette question, car le débit des rivières du plateau n'a point été mesuré, et les voyageurs qui les ont traversées ou en ont longé le cours, parcouraient le pays à des époques différentes et n'ont pu comparer leurs observations. En 1838, lorsque l'Anglais Wood atteignit les bords du Sarî-koul[2] ou Koul-kalian, auquel il donna, en fidèle sujet de sa reine, le nom de « lac Victoria », il ne doutait point qu'il ne se trouvât à la source si longtemps cherchée de l'antique Oxus; mais il est devenu probable aujourd'hui que la branche maîtresse du fleuve est l'Ak-sou ou l' « Eau-Blanche » des Kirghiz, qui naît à l'est du plateau Grand-Pamir et du Sarî-koul. Cet Ak-sou ne serait-il pas le Vak-chou dont parlent déjà les écrivains sanscrits[3] et dont l'appellation a été transformée par les

[1] Herbert Wood, *The Shores of lake Aral*; — Kostenko, ouvrage cité.

[2] Ce nom est-il dérivé de Sarik-koul « Lac Jaune » en turc, ou de Sir-i-kol, du persan Sir-i koh, « Tête de la Montagne? » Gordon, *Roof of the World*.

[3] Rémusat; — Vivien de Saint-Martin; — H. Rawlinson, etc.



LAC SARÎ-KOUL

Dessin de Fr. Schrader, d'après un croquis de Chapman.

Grecs en celle d'Oxos ou Oxus, encore habituelle aux géographes? S'il en est ainsi, des Kirghiz de race turque parcouraient ces plateaux bien avant les migrations du moyen âge, bien avant les conquêtes d'Alexandre, puisque le nom du fleuve n'a de sens que dans leur langue[1].

La plus méridionale des hautes branches de l'Oxus est le Sarhad ou la rivière du Petit-Pamir, dont la vallée fut explorée pour la première fois d'une manière scientifique en 1868, par le « mirza » Soudja, ingénieur géographe au service du gouvernement de l'Inde. Cet affluent de l'Oxus naît dans la même dépression du sol que l'Ak-sou, mais coule en sens inverse, vers le sud-ouest, pour aller rejoindre à Langar-kicht l'Oxus du Grand-Pamir, celui que les gens du Badakchan, le considérant comme le fleuve principal, nomment le Djihoun, et que, dans les temps modernes, l'Anglais Wood remonta le premier. Le lac de la source qu'il découvrit de nouveau et que l'on désigne aussi souvent de son nom que sous les désignations de lac Victoria ou Sarî-koul, est un bassin allongé, dont le niveau change considérablement de l'hiver à l'été, sous l'influence des neiges fondantes. Wood brisa la glace pour le sonder, mais il n'y trouva que 3 mètres de profondeur; cependant il est probablement assez creux dans le voisinage d'un promontoire de la rive septentrionale. D'après Trotter, son altitude est de 4236 mètres[2].

L'Ak-sou, appelé Mourgh-ab dans une partie de son cours, naît aussi dans un lac, le Gaz-koul ou Oï-koul, que le mirza avait pris pour la source du Sarhad; moins large, moins haut que le lac de Wood, le Gaz-koul disparaît souvent sous les amas de neige qui tombent de l'Ak-tach ou « Pierre-Blanche » et des montagnes voisines. Coulant à l'orient comme pour aller se jeter dans le Tarim, puis se recourbant vers le nord, l'Ak-sou reçoit à l'ouest des eaux qui lui descendent du Grand-Pamir, puis à l'est un affluent que lui envoie le pic de Tagharma, et, suivant désormais la pente générale du versant dans la direction de l'ouest, il s'unit successivement à tous les torrents du Pamir central, puis rejoint l'Oxus méridional qui, dans son cours supérieur, a traversé le Ouakhan, le Badakchan oriental, le Chignan, le Rochan. Il reste encore à l'Oxus, devenu grand fleuve, d'unir son courant à celui de l'Oxus septentrional, le Sourgh-ab, qu'alimentent les neiges du Trans-Alaï et des montagnes de Karategin. Au delà, l'Oxus, échappant aux gorges des plateaux avancés du Pamir, n'a plus que des affluents secondaires. En aval de ses tributaires du Badakchan

[1] Eichwald, *Reise auf dem kaspischen Meere;* — Veňoukov, *Notes manuscrites.*
[2] Gordon, ouvrage cité.

occidental, il ne reçoit plus une goutte d'eau des régions du sud : là tous ses affluents naturels sont employés en irrigations ou bus par le sable du désert. Du côté de la rive droite, il ne lui vient aussi que bien peu d'eau.

Le Zarafchan (Zerafchan) est une de ces rivières qui tarissent avant d'atteindre l'Amou. Il naît pourtant comme un noble fleuve, sous la voûte du long glacier de Zarafchan, qui descend des pentes d'une montagne élevée de l'Alaï-tagh et que Mïchenkov dit avoir plus de 50 kilomètres de longueur. De droite et de gauche, chaque cirque neigeux des monts envoie son torrent au Zarafchan. Par une double brèche des chaînes méridionales, il reçoit la rivière considérable qui traverse, à 2210 mètres de hauteur, le lac Iskander, ainsi nommé en mémoire d'Alexandre de Macédoine; des pentes de plus de 1000 mètres de hauteur entourent ce bassin d'eau douce, dont la profondeur actuelle est de 60 mètres, mais que dominent d'anciennes grèves de 100 mètres plus élevées. Dès qu'il est entré dans la plaine de Samarkand, le Zarafchan, dont le nom signifie en persan le « Distributeur de l'or », peut-être à cause de ses sables aurifères, mais plutôt par allusion à la fertilité que ses eaux donnent aux campagnes, se divise en d'innombrables canaux d'irrigation, qui fertilisent plus de 458 000 hectares; à cent kilomètres de l'Amou, il s'épuise complètement. Dans la Bokharie déjà, le Zarafchan n'apporte plus assez d'eau pour arroser les champs, et les habitants de nombreux villages ont dû se déplacer vers l'amont. Suivant l'abondance des neiges et des pluies, les oscillations du climat, les alternatives de la paix et de la guerre, correspondant à une culture active et à l'abandon des champs, l'eau descend plus ou moins bas dans les lits naturels et artificiels du Zarafchan, et même des marécages reçoivent çà et là le trop-plein des crues.

Au sud de l'Oxus, une autre rivière, dont le bassin est fort considérable, s'épuise également, bien avant d'atteindre le fleuve dont elle fut jadis l'affluent et dont elle est séparée maintenant par un désert : cette rivière est le Mourgh-ab de Merv. Elle naît en plein territoire afghan, dans les montagnes du Gardjistan, s'unit à tous les ruisseaux descendus du revers septentrional des montagnes de Hérat, puis, se ramifiant dans la plaine, va se perdre dans les sables au delà de l'oasis de Merv. La rivière de Hérat, le Heri-roud, qui traverse par une cluse la chaîne bordière du plateau d'Iran, faisait aussi partie du même bassin; mais de même que le Mourgh-ab tarit avant d'arriver à l'Oxus, le Heri-roud, connu dans son cours infé-

[1] Kostenko, ouvrage cité.




ISKANDER-KOUL

Dessin de Taylor, d'après Mme Olga Fedtchenko.



rieur sous le nom zend de Tedjen ou « Fleuve[1] », se dessèche avant de gagner le Mourgh-ab; après avoir arrosé les jardins de Sarakhs, il mouille des sables où le voyageur recueille de l'eau saumâtre suintant goutte à goutte, puis il s'évapore en entier. Les sables que le vent promène au nord des deux deltas d'irrigation du Mourgh-ab et du Héri-roud ont caché complètement les anciens lits fluviaux, et l'on ne sait plus même dans quelle direction coulaient les eaux. D'après la pente générale du sol, inclinée du sud-est au nord-ouest, parallèlement aux montagnes du Goulistan et des Turkmènes, il est probable que le cours de ces rivières se dirigeait dans le même sens et qu'elles rejoignaient, non l'Oxus actuel, mais le bras occidental de ce fleuve qui se déversait dans la mer Caspienne : c'est dans cette direction que sont creusées les lignes de puits.

Dans toute la partie de son cours inférieur, en aval du pays de Balkh, l'Amou maintient sa direction normale vers le nord-ouest. A Kilif, où les Russes ont commencé le levé régulier du fleuve[2], et où se voient encore quelques vestiges d'un pont construit par Nadir-chah, un dernier promontoire des montagnes de Hissar rétrécit le lit, qui n'a pas en cet endroit plus de 300 mètres de large; mais dans la plaine les rives s'écartent à la distance moyenne de plus de 700 mètres, quoique la profondeur des eaux soit de 6 mètres et que pendant la crue la vitesse du courant varie de 10 000 à 5600 mètres à l'heure[3]. En certains endroits, le fleuve n'a pas moins de 2 kilomètres de largeur, même à l'époque de l'étiage; mais dans ces parties de son cours il entoure de ses eaux des îles basses, où croissent des saules, pareils à ceux des îles alluviales du Mississippi, et le *lasiagrostis splendens*, haute graminée aux épis dorés. Les berges de l'Amou, érodées par les eaux, sont presque partout assez abruptes; l'argile du désert, disposée en couches qui offrent presque la consistance et l'aspect des schistes, se présente çà et là en véritables falaises. Avant d'entrer dans la région basse des terres cultivées, s'étendant presque toutes sur la rive gauche, il doit même traverser à Toyou-boyin (Col du Chameau), par un défilé de 330 mètres de largeur, une bande de roches crayeuses contenant un grand nombre de fossiles. On a constaté que le courant de l'Oxus longe d'ordinaire la rive droite : de même que dans la Volga et les fleuves sibériens, les eaux obéissent irrésistiblement au mouvement latéral qui leur est imprimé par la rotation de la Terre[4].

[1] Carl Ritter, *Asien*, — Zimmermann, *Denkschrift über den Oxus*.
[2] Kostenko, *Tourkestanskiy kraï*.
[3] Alexander Burnes, *Travels into Bokhara*.
[4] Herbert Wood; Bogdanov, etc.

L'Amou roule une part considérable d'alluvions. L'eau en est presque toujours jaunâtre ; même pendant les fortes crues, elle devient d'un rouge foncé qui témoigne des apports du Sourgh-ab et de ses « eaux de sang ». Les troubles de l'Oxus n'enlèvent pas à l'eau fluviale son agréable goût : il suffit de laisser déposer les fines molécules de sable qui la remplissent. « Aucune eau du monde ne peut lui être comparée, » disent les indigènes et les voyageurs; « même celle du Nil béni est moins bonne[1]. » Comme le fleuve d'Égypte, l'Oxus a ses crues régulières provenant de la fonte des neiges. L'inondation commence en mai, et vers la fin de juillet ou le commencement d'août le flot atteint son niveau le plus élevé. En octobre, le fleuve est complètement rentré dans son lit et continue à baisser pendant l'hiver : c'est l'époque des « maigres », qui durent jusqu'aux pluies du printemps. Parfois, durant la saison froide, la surface du fleuve, exposée aux vents polaires, gèle complètement, et des caravanes ont franchi le fleuve à pied sec, sur la route de Merv à Bokhara[2]. L'épaisseur moyenne de la glace annuelle est de 30 centimètres à Noukous, en amont de la fourche des courants inférieurs.

Depuis le milieu de l'année 1874, la masse liquide qui s'écoule dans l'Oxus a été régulièrement mesurée. A Pitňak, c'est-à-dire immédiatement en aval du « Col du Chameau », la quantité moyenne du débit est évaluée par Schmidt et Dorandt[3] à 3570 mètres cubes par seconde[4]. Pour une surface totale de bassin qui peut être évaluée d'une manière approximative à 300 000 kilomètres carrés, sans le Zarafchan et le Mourgh-ab, cette masse d'eau représente une couche liquide annuelle de 30 centimètres par mètre carré de surface : c'est l'excédent de l'eau de pluie sur l'évaporation, excédent considérable qui témoigne de l'abondance des neiges sur le plateau du Pamir. Proportionnellement à la surface des bassins d'écoulement, l'Amou roule donc autant d'eau que les fleuves de l'Europe occidentale, tels que la Gironde. Par ordre d'importance absolue, il n'a de supérieurs en Europe que le Danube et la Volga. Moindre de moitié que le Chat-el-Arab, il est bien près d'égaler le Nil. Dans ses grandes inondations, comme celle de 1878, il dépasse le Mississippi moyen[5].

Mais à Noukous, c'est-à-dire à l'endroit où le fleuve se divise en plusieurs bras pour se jeter dans la mer d'Aral, il n'a plus guère que la moitié de

[1] A. Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale.*
[2] Alex. Burnes, ouvrage cité.
[3] *Mémoires de l'Expédition de l'Amou-Daria,* 4e livraison (en russe).
[4] 3328 mètres cubes, d'après Herbert Wood.
[5] Helmann, *Zapiski kavkazskavo otd'ela,* 1879.

l'eau que débitait son lit au Col du Chameau : il est devenu inférieur au Rhône, au Rhin, au Pô, à la Neva, au Dńepŕ[1]. C'est que, dans l'espace intermédiaire, les canaux d'irrigation, tous creusés sur la rive gauche, ont appauvri le fleuve au profit des campagnes de Khiva. L'eau est entrée dans la terre, mais pour reparaître sous forme de verdure, dans ces groupes de peupliers, de saules, d'érables et d'ormeaux qui contrastent d'une manière si agréable avec la morne étendue du désert, dans les bosquets d'arbres fruitiers, les champs de céréales et les prairies artificielles. Pendant la durée de la saison d'irrigation, c'est-à-dire du milieu d'avril à la fin de juillet, les champs du Kharezm, dont l'étendue totale est de 10 600 kilomètres carrés[2], absorbent 7 milliards de mètres cubes d'eau, soit un septième du débit de l'année, et la quantité totale de limon déposée est de 16 660 000 tonnes, assez pour élever annuellement la surface des campagnes de huit dixièmes de millimètre. La proportion des troubles varie, suivant la hauteur de la crue, de moins d'un kilogramme à 3400 grammes de boue par mètre cube d'eau[3].

M. Herbert Wood a calculé que la quantité d'eau employée pour l'irrigation du pays de Khiva dépasse d'un tiers celle qui serait strictement nécessaire. Les cultivateurs, ignorant d'avance le niveau qu'atteindra la crue de l'Oxus, sont obligés de creuser leurs canaux comme s'ils prévoyaient une sécheresse; mais la surabondance d'eau étant aussi une cause de désastres, il leur faut créer des lacs et des marécages artificiels sur tout le pourtour de leur oasis, afin d'y déverser l'excédent des irrigations. Chaque année, il est donc nécessaire de recreuser les canaux pour les débarrasser de la boue qui s'y est accumulée, sur une épaisseur moyenne de 60 centimètres. Au mois d'août, dès que les moissons sont engrangées, on ferme les prises d'eau au moyen de digues temporaires, et l'on cure les lits des canaux en entassant les boues de part et d'autre, de manière à consolider les levées latérales. Mais, tandis que les alluvions apportées par le fleuve dans les canaux sont enlevées tous les ans et n'arrêtent jamais la libre circulation de l'eau dans le réseau d'irrigation, les lits naturels qui serpentent dans la direction de la mer d'Aral, s'obstruent chaque année : il s'y

[1] Portée de l'Amou-daria à Noukous, d'après Schmidt et Dorandt :

| | | |
|---|---|---|
| Basses eaux moyennes. . . . . . . . . . . . . . . | 976 | mètres cubes. |
| Eaux moyennes pendant les trois années 1873, 1874, 1875. | 1596 | » » |
| Grandes eaux.. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 4573 | » » |
| Portée d'inondation en 1878, d'après Helmann. . . . . | 27 400 | » » |

[2] Basiner, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, tome XV.

[3] Schmidt et Dorandt, mémoire cité.

dépose des bancs de sable, des barres changeantes qui rendent la navigation difficile et périlleuse et donnent à l'ensemble des eaux fluviales une tendance naturelle à se rejeter dans les canaux d'irrigation, vers lesquels ils sont sollicités par la force de pesanteur. Telle est l'une des causes principales des changements continuels de lit qui s'accomplissent dans la région basse de l'Oxus[1].

Au point de vue géologique, on peut dire que le véritable delta de l'Amou est la plaine d'alluvions que le fleuve fertilise annuellement de ses eaux. L'espace triangulaire que limitent avec la mer d'Aral les deux branches extérieures de l'Amou, le Tałdik à l'ouest et le Yanî-sou à l'est, n'est un delta qu'en apparence, car les terrains que parcourent les eaux fluviales n'ont point été déposés par elles; ce sont des formations plus anciennes où les diverses parties du courant se sont creusé des lits d'aventure et où la pente moyenne est beaucoup plus forte qu'elle ne l'est dans les plaines alluviales : de Noukous aux bouches, sur une distance de 120 kilomètres en droite ligne, la pente totale dépasse 18 mètres[2], tandis que de la Nouvelle-Orléans au golfe du Mexique, sur une longueur plus considérable, la pente est de quelques centimètres à peine durant les eaux basses. Cette région de l'Oxus inférieur, partiellement inondée pendant les crues, ne saurait donc être prise pour un delta, si ce n'est dans l'acception géométrique de ce mot; il ne se forme de deltas proprement dits qu'à l'entrée de chaque bras du fleuve dans la mer d'Aral : là des péninsules d'alluvions sont déposées en effet dans les bas-fonds, et les courants de l'Amou se ramifient et se déplacent incessamment dans ces boues qu'ils ont apportées eux-mêmes. Les barres qui s'élèvent à la plupart des embouchures en interdisent l'abord à tous les bâtiments à quille d'un tirant l'eau de plus d'un mètre, et, plus haut, les fourrés de joncs, de 6 et 8 mètres de hauteur, au milieu desquels s'étalent les eaux sans avoir pu s'y creuser encore de lits réguliers, arrêtent toutes embarcations autres que les cayouques des pêcheurs khiviens. Cependant le bateau à vapeur *Perovskiy*, calant un peu plus d'un mètre, réussit en 1873 à se frayer un chemin par le bras du Yanî-sou, le lac Daou-kara, le Kouvan-djerma ou « Nouvelle-Coupure », et fit son apparition devant Noukous, au grand étonnement des indigènes. Depuis cette époque, la navigation du bas Amou n'a jamais été interrompue, malgré les obstacles de l'entrée et la vitesse du courant, que les bateaux à vapeur ont souvent de la peine à surmonter. Jadis le

[1] Herbert Wood; Kaulbars, etc.
[2] Stoletov; Helmann, *Zapiski karkazskavo old'ela*, 1879.

BOUCHES DE

E. de P. 56° 57°

MER D'A

OUST-ORT

Barsa - Kilmas

Golfe d'Aïbougir

Golfe des cé

Côte présumée de l'ancien Golfe

Oulkoun-darya

Koungrad

Tchimba

Khodjeïli

Noukou

Kounia-Ourgendj

Laudan

L. Sari-Kamich

43°

42°

Salines

Marais

Roseaux

Buissons et Broussailles

Steppes stériles

Routes, Chemins

Lits desséchés

Sables

Jardins

Bouquets de Saksaoul

58° 59°

Dressé par A. Slom

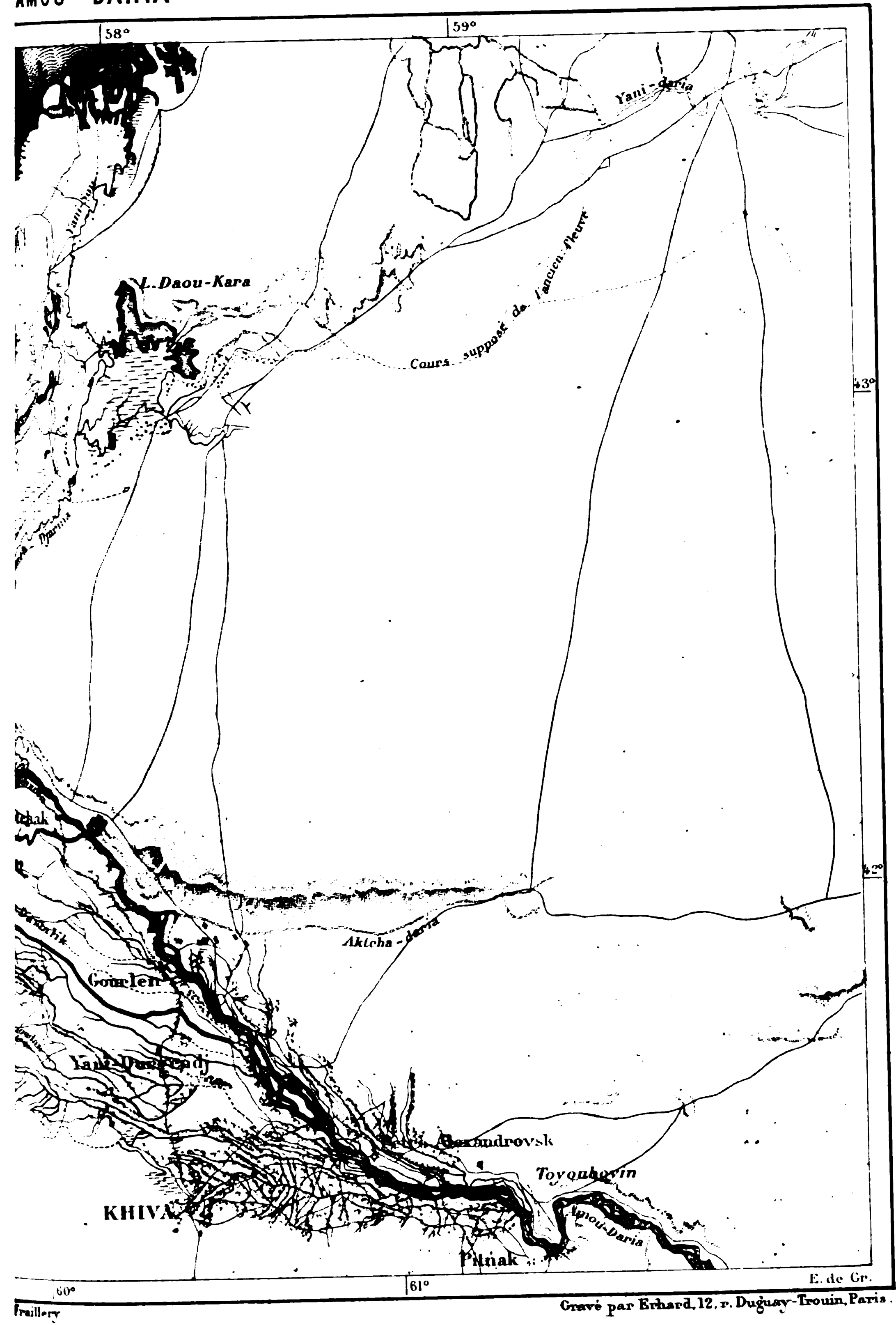
Imprime

Echelle

0

AMOU - DARIA

Hachette et Cie Paris.




Frailler

Gravé par Erhard, 12, r. Duguay-Trouin, Paris.

1 : 1.420.000

100 Kil

bras occidental, le Taïdîk, était le plus profond; il s'est obstrué peu à peu, par suite de la tendance naturelle du fleuve à se porter de plus en plus vers la droite [1]; c'est de la même manière que le Dariaïîk, c'est-à-dire l'« Ancienne coulée », a été abandonné dans les campagnes de l'ouest, et qu'une précédente capitale du pays, Kat, jadis située au sud du fleuve, à 20 kilomètres à l'ouest de l'Amou [2], n'est plus maintenant qu'une ruine informe. Des collines insulaires se dressent çà et là, à 50 et même à 75 et 90 mètres de hauteur, au milieu des terres mouillées et des marécages : les Kirghiz, très respectueux des morts, y ont établi leurs cimetières, et de loin on voit flotter les queues de cheval et les drapeaux d'étoffe qui ornent les tombeaux [3].

Les grands changements qui se sont accomplis dans le cours de l'Oxus depuis l'époque historique, sont parmi les phénomènes de physiographie les plus remarquables, et l'on ne peut leur comparer dans les temps modernes que les déplacements périodiques du Hoang-ho. Si la région de l'Oxus inférieur n'est pas un véritable delta, et si le fleuve ne s'y est pas encore frayé de lits réguliers, c'est qu'il y coule seulement depuis une époque récente, peut-être trois cent cinquante années. Pendant la première moitié du seizième siècle, l'Amou était en effet un affluent de la Caspienne; mais ce n'était qu'un phénomène temporaire : par deux fois, depuis les historiens grecs, l'Oxus s'est porté de la Caspienne à l'Aral.

A l'époque de Strabon, l'Oxus, « le plus grand fleuve de toute l'Asie, à l'exception de ceux de l'Inde [4], » se jetait dans la mer Caspienne, et le mouvement commercial du Pont-Euxin à l'Inde se faisait par la voie de ce cours d'eau, continuant, à l'est de la mer d'Hyrcanie, la vallée transcaucasienne du Kour. Après les conquêtes d'Alexandre, la fondation d'États helléniques dans le bassin de l'Oxus et l'exploration géographique des parages orientaux de la Caspienne, dont le marin Patrocle fut chargé par Séleucus I[er], il paraît vraiment impossible qu'il ait pu y avoir erreur sur un fait aussi important que celui du cours de l'Oxus. Mais, à l'époque des premiers écrivains arabes et turcs, ce fleuve, qu'Edrisi dit être « supérieur à tous les fleuves du monde, tant pour le volume et la profondeur des eaux que pour la largeur du lit », s'était détourné au nord et se déversait dans la mer d'Aral; tous les documents arabes de cette époque en font foi. Au qua-

[1] Herbert Wood, ouvrage cité.
[2] Lenz; — H. Kiepert, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, vol IX.
[3] Levchin; — H. Wood, *Journal of the Geographical Society*, 1875.
[4] *Géographie*, liv. XI, 7, 3.
[5] Henry Rawlinson, *Edinburgh Review*, janv. 1872; *Journal of the Geogr. Society*, passim.

torzième siècle, le fleuve reprenait son cours vers la Caspienne, du côté de laquelle l'entraîne une pente relativement forte, car la bifurcation du lit actuel et de l'ancien lit, en aval de Yanî Ourgendj, se trouve à 42 mètres au-dessus du niveau de l'Aral, à 114 mètres au-dessus de la Caspienne : c'est une pente de plus de 14 centimètres par kilomètre[1]. Le nouveau lit fut rempli pendant deux siècles environ; mais, vers le milieu du seizième siècle, l'Amou, abandonnant le chemin de la Caspienne, revenait, pour la deuxième fois depuis l'époque historique, dans la mer d'Aral.

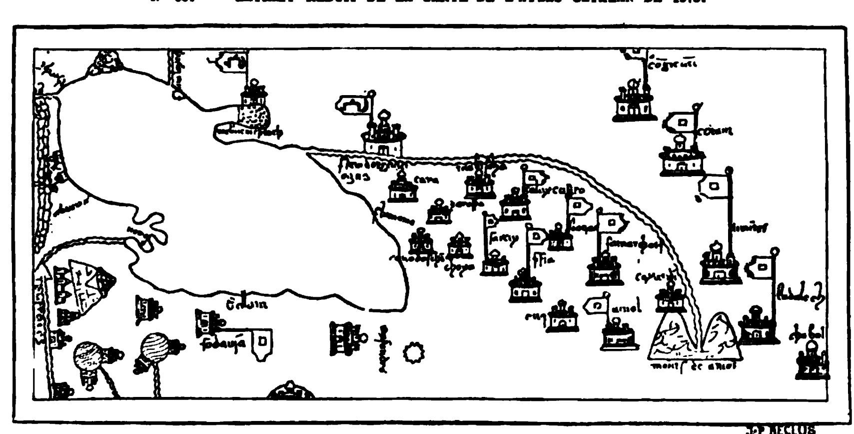
Ces déplacements alternatifs ont été contestés par un grand nombre de savants; peu de questions géographiques ont donné lieu à plus de discussions. On a même nié que l'Oxus eût coulé vers la Caspienne au temps des Grecs; l'ancien lit a été attribué à des temps géologiques bien antérieurs à l'histoire; il n'existerait plus depuis l'époque où la poussée du sol sous le Caucase et son prolongement transcaspien aurait forcé tous les fleuves de la contrée à couler plus au nord. Les dunes, les éboulis d'argile qui obstruent en quelques endroits la cavité du lit fluvial ont été montrés en preuve de l'ancienneté du dessèchement de l'Oxus caspien, et les récits unanimes des indigènes ont été rejetés comme sans valeur, sous prétexte que l'évidence géologique du phénomène devait par elle-même faire naître la tradition. Enfin, la différence des faunes de la Caspienne et de l'Aral a été signalée comme une preuve de ce que l'Oxus ne s'est pas alternativement porté de l'une à l'autre mer: une seule espèce de saumon est commune aux deux bassins[2]. Néanmoins, les témoignages historiques sont là; les documents formels cités par Rawlinson, Yule, Brunn[3], ne peuvent laisser aucun doute à cet égard; les portulans italiens et espagnols dessinés d'après les renseignements des marchands et des navigateurs nous montrent que les Occidentaux connaissaient parfaitement le « fleuve d'Ourgendj, c'est-à-dire l'Amou, comme tributaire de la mer de Bakou, la Caspienne de nos jours. Une carte de l'atlas catalan de 1375 réunit même le Sîr et l'Amou en un seul courant, et ce tracé concorde avec les témoignages contemporains : en outre, les noms d'Ochus et d'Amo qui se trouvent au sud de la grande embouchure semblent témoigner que le fleuve d'Ourgendj se déversait dans la mer par plusieurs bouches. Seulement on ne saurait fixer de date précise au retour de l'Oxus dans la mer d'Aral. En 1559, lorsque le voyageur anglais Jenkinson visita le Turkestan, l'Oxus avait cessé de couler dans

[1] Tillo, *Nivellement de l'Aral en 1873.*
[2] Bogdanov, *Izv'estiya Rousak. Geogr. Obchtchestva*, 1874, n° 6; — *Russiche Revue*, 1875, nov.
[3] *Journal of the Geographical Society*, etc.; — *Périple de la mer Caspienne* (en russe).

la Caspienne[1], mais il arrosait encore les campagnes à l'ouest de Kounia-Ourgendj et il put s'embarquer devant cette ville; enfin, vers 1575, d'après le témoignage d'Aboul-Ghazi, le fleuve, se détournant de plus en plus à l'est, délaissa l'oasis d'Ourgendj et se précipita en entier vers la mer d'Aral. Aboul-Ghazi, qui raconte cet évènement et les changements considérables qui en furent la conséquence dans l'agriculture de la contrée, était khan d'Ourgendj, au commencement du seizième siècle. On ne saurait donc avoir aucun doute sur la révolution qui s'accomplit alors dans la géographie physique du Turkestan.

Lorsque Mouraviov eut reconnu en 1819 une partie de l'ancien cours de l'Amou vers la Caspienne, sa découverte fut accueillie avec une certaine incrédulité et les objections ne manquèrent pas; mais Eichwald en

N° 88. — EXTRAIT RÉDUIT DE LA CARTE DE L'ATLAS CATALAN DE 1375.

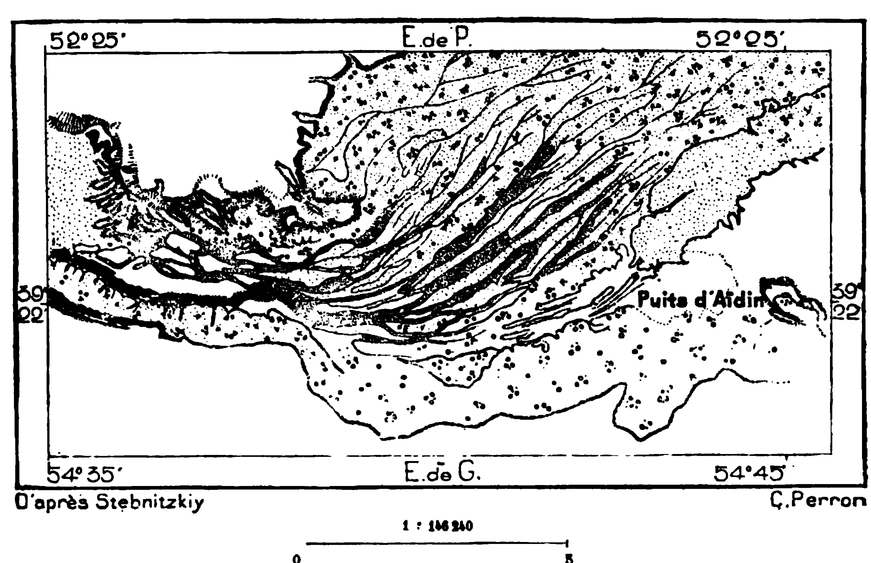


1826, Karelin en 1836, Vambéry en 1863, confirmèrent la description de Mouraviov; enfin, en 1871, lors des préparatifs de la nouvelle expédition russe contre Khiva, les recherches furent reprises par Stebnitzkiy, de l'ancienne embouchure à 300 kilomètres en amont dans la vallée; depuis, le travail d'exploration a été continué avec soin du côté de Khiva par Gloukhovskiy, et dans la partie centrale de l'ancien fleuve par Łoupandin : la carte de l'ancien Amou est désormais dressée. Le lit abandonné, large d'un kilomètre en moyenne, est aussi bien tracé que si les eaux venaient de le quitter à peine. Ses rives abruptes sont érodées dans la terre argileuse jusqu'à 20 et 25 mètres de profondeur, et seulement çà et là des talus de sable en ont caché les assises parallèles; les bancs d'alluvions qui venaient affleurer à la surface du courant sont parfaitement reconnaissables, non

[1] Lenz, *Unsere Kenntnisse über den früheren Lauf des Amu-daria;* Zimmerman, Basiner, etc.

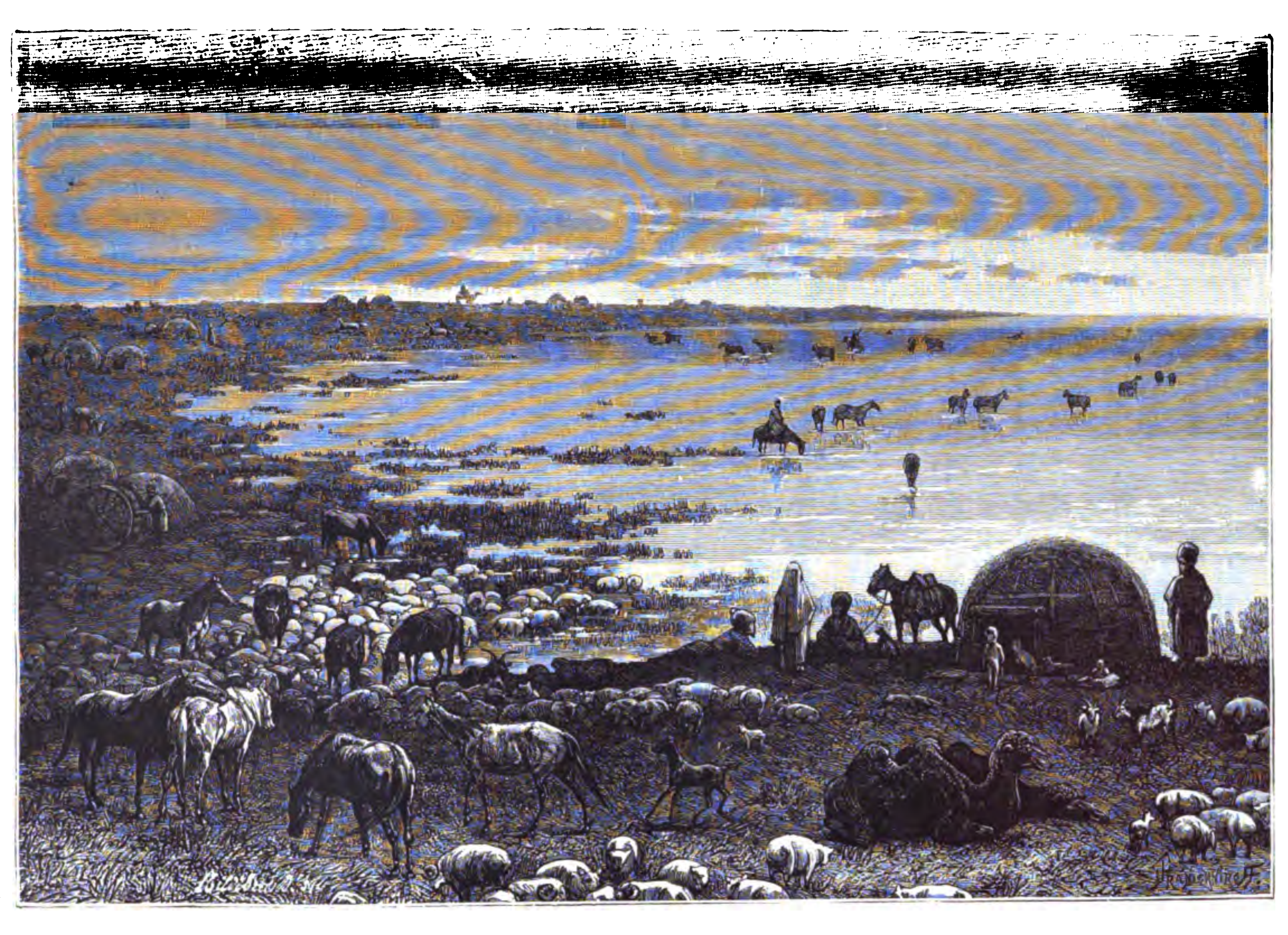
moins que les îles parsemées au milieu du fleuve. Les dépressions les plus creuses de l'ancien lit sont en maints endroits remplies de lacs allongés et tortueux qui ressemblent à des méandres de rivière; seulement la plupart sont pleins d'une eau saline, bordée de cristaux semblables à la neige. Des tamaris, des roseaux qui croissent en forêts dans les fonds, offrent un spectacle ravissant pour le voyageur qui vient de parcourir pendant des semaines l'affreuse steppe aride : çà et là, aux bords des eaux douces, il a même la joie d'apercevoir de véritables bosquets composés de peupliers et d'oliviers sauvages. On croyait autrefois que l'Ouzboï avait une deuxième embouchure au sud de l'île Tcheleken, dans la baie dite du

N° 89. — VALLÉE DE L'OUZBOÏ AU PUITS D'AÏDIN.




Khiva; Stebnitzkiy n'a point retrouvé cette branche fluviale et ne croit point qu'elle ait existé[1], mais un bras coulait au sud de la péninsule de Dardja, véritable delta de l'ancien Amou. Les Turkmènes montrent encore le tracé des canaux d'irrigation de ce qui fut le bas Oxus[2]. Il est remarquable que la rivière desséchée terminait précisément son cours, non dans la plaine, mais par un défilé, une porte de montagnes, entre deux sommets que leur contraste avec le désert rend fort imposants d'aspect : au nord, le Grand-Balkan, au sud le Petit-Balkan. Des indigènes désignaient jadis le lit abandonné de l'Oxus sous différents noms, suivant les parties de son parcours : Laoudan, Dariaïik, Kounia-daria (Vieux Fleuve),

[1] *Journal of the Geographical Society*, vol. XLIV, 1874.
[2] Eichwald, *Reise auf dem Kaspischen Meere.*



BORDS DE LA MER CASPIENNE

Dessin de Pranishnikoff, d'après nature.

Ouzboï, Engioundj, Deouden; mais on lui donne maintenant l'appellation générale d'Ouzboï (Ousboï), des campagnes de Khiva au golfe de Balkan. Il commence à l'est dans le delta de l'Amou par les trois lits du Dariaĭik, du Deoudan et du Tonou, dont les deux premiers se rejoignent près du Sarîkamîch ou « Roselière Jaune ». Au delà de ce double lac, qui fut certainement un vaste bassin lacustre, et dont l'eau était, avant les récentes inondations et les travaux des Russes, beaucoup plus salée que celle de la mer, l'Ouzboï suit la direction du sud, pour contourner les escarpements de l'Oust-ourt; ensuite il se reploie vers l'ouest, pénètre dans une brèche de la chaîne de montagnes qui prolonge le Caucase à l'orient de la Caspienne, et, s'unissant au « ouady » de l'Ak-tam ou de l' « Argile blanche », va

N° 90. — GOLFE DE BALKAN.

D'après les Mémoires de la Soc. de géog. du Caucase — C. Perron

1 : 1750000

0 — 50 kil.

rejoindre le golfe allongé du Balkan, dans la Caspienne méridionale. La longueur totale de l'Ouzboï, entre le cours actuel de l'Amou et son ancienne embouchure, est d'environ 800 kilomètres : la vallée de l'Oxus était accrue de toute cette distance. Les ruines des villes et des villages que l'on trouve sur les bords de l'Ouzboï supérieur, entre le delta de l'Amou et le Sarîkamîch, appartiennent évidemment à deux époques, correspondant aux deux périodes d'écoulement de l'Oxus vers la Caspienne. Les constructions des villes les plus anciennes indiquent un degré de civilisation et de richesse beaucoup plus élevé que celui des ruines plus modernes, en tout semblables à celles des villes khiviennes bâties de nos jours[1]. D'après le témoignage des indigènes, un autre bras de l'Oxus[2] se serait séparé du

[1] Kostenko, *Tourkestankiy kraï*.
[2] Herbert Wood, ouvrage cité, et *Journal Geogr. Society*, 1875; — Kostenko, ouvrage cité.

fleuve près de Tchardjoui, bien en amont du delta actuel, pour traverser directement à l'ouest les plaines qui sont devenues le désert de Kara-koum.

Le golfe de Balkan s'avance au loin dans les terres, et les étendues sableuses, les dépressions salines, les vastes marécages qui se trouvent sur le parcours de l'Ouzboï lui donnent plutôt l'apparence d'un ancien détroit ou d'un enchaînement de lacs que d'un simple lit fluvial. Il est probable qu'à une époque géologique antérieure, avant d'avoir donné passage à une simple rivière, le lit de l'Ouzboï reçut les eaux que la mer d'Aral, plus haute qu'elle ne l'est de nos jours, envoyait directement à la mer Caspienne, car, on le sait, l'assèchement est un phénomène général dans les bassins fermés de l'Asie. A l'époque où des affluents de l'Oxus et du Yaxartes, qui tarissent maintenant dans le désert, apportaient leurs eaux au courant principal, et où la contrée était abondamment boisée, ainsi que le dit expressément Strabon, et que le répètent les auteurs arabes au dixième siècle, le niveau de l'Aral devait nécessairement dépasser celui qu'il atteint actuellement : le bassin se prolongeait au sud, au pied des berges de l'Oust-ourt.

On comprend que le niveau de la mer d'Aral a dû osciller considérablement de siècle en siècle, non seulement par l'effet des changements du climat, qui augmentent ou diminuent les pluies et la végétation locale, mais aussi suivant les changements du cours de l'Oxus. Si de nombreux indices, et notamment des lignes de niveau tracées sur les falaises occidentales de la mer d'Aral, témoignent d'une plus grande élévation du niveau de ce lac à une époque antérieure, d'autres faits prouvent qu'il fut aussi un temps où l'Aral ne remplissait point en entier le bassin dans lequel il est contenu. Son niveau et son étendue ont alternativement crû et diminué depuis que l'homme en habite les bords. On lui donne, il est vrai, le nom de « mer » et il mérite jusqu'à un certain point cette appellation, non par sa profondeur, mais par son étendue; toutefois il dépend en entier, pour son alimentation, des deux cours d'eau qui s'y jettent : que l'Amou et le Sîr s'écartent de la dépression de l'Aral pour entrer dans la Caspienne, et la « mer de Kharezm » ne peut que se dessécher dans un petit nombre d'années. Or l'Amou a certainement délaissé l'Aral par deux fois, tandis que l'un des bras du Sîr s'est également épanché dans la Caspienne par le cours de l'Oxus. On ne saurait donc mettre en doute que l'Aral s'est trouvé, à diverses périodes de son histoire, réduit aux dimensions d'un faible lac des steppes.

C'est là une question de simple calcul. Stebnitzkiy évaluait en 1870 la superficie de l'Aral, sans les quatre îles principales du bassin, à 65 781 kilomètres carrés : c'est une surface égale à la huitième partie de la France. La partie la plus creuse du bassin, qui longe les falaises occidentales, à la

base du plateau d'Oust-ourt, n'a que 68 mètres à l'endroit le plus profond ; encore cette zone des grands fonds est-elle fort étroite. Vers le centre du bassin, la sonde a trouvé une profondeur d'eau de 53 mètres ; mais autour de ces deux fosses le lit de l'Aral se relève irrégulièrement vers les bords, et dans le voisinage du littoral le lac n'est plus qu'un marécage ; en de vastes étendues, notamment à l'est et au sud, les pêcheurs peuvent avancer jusqu'à des lieues de la rive sans que l'eau atteigne plus haut que leur ceinture : la rive est partout indécise et dépend des vents qui la font reculer ou avancer de plusieurs kilomètres, suivant leur direction. En prenant la moyenne de tous les sondages, on trouve que l'ensemble du bassin, considéré comme ayant partout une profondeur égale, doit avoir au moins 10, au plus 15 mètres. Même si cette dernière profondeur était la vraie, la contenance totale de la mer d'Aral atteindrait à peine 1000 milliards de mètres cubes[1], seulement onze fois plus que le petit lac de Genève, pourtant 116 fois moins étendu. On voit quelle est la faible importance relative de ce bassin lacustre, qui présente une si belle apparence sur la carte de l'Asie !

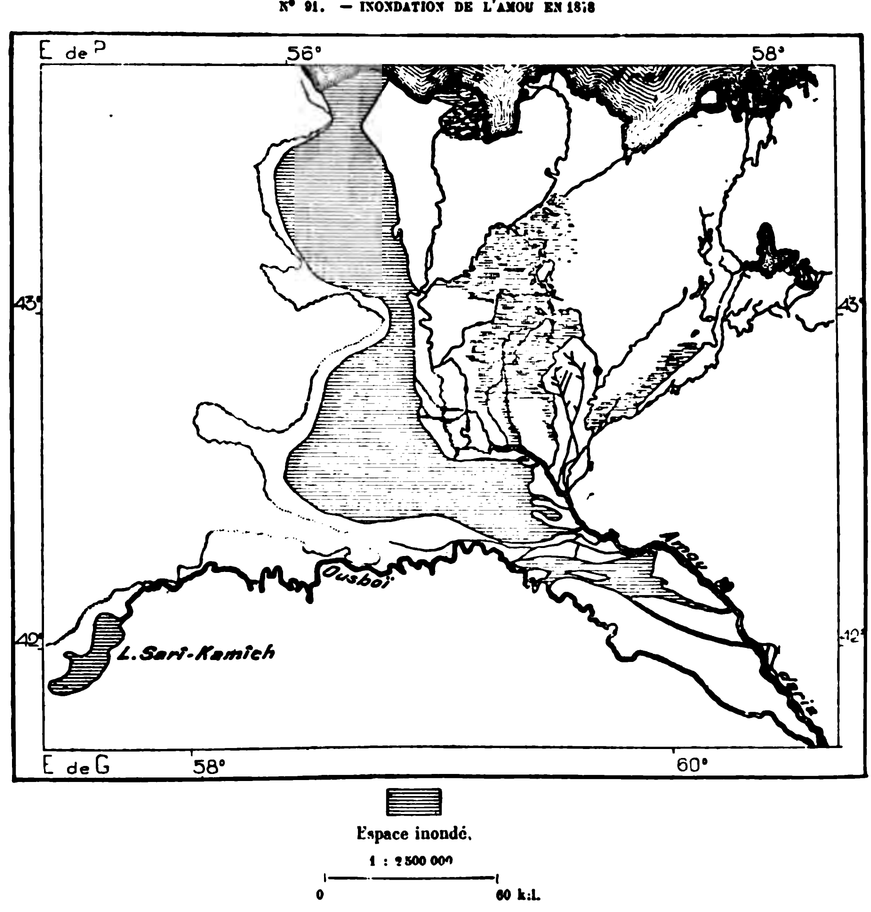
La quantité d'eau que l'Amou-daria porte annuellement à l'Aral est connue ; celle que verse le Sîr n'a pas été mesurée avec la même rigueur ; mais on sait qu'elle est d'environ 1200 mètres cubes à la seconde et que la moitié environ de ce cours d'eau se déverse dans le lac. L'apport des deux fleuves, sans tenir compte des petits « ouadys », presque toujours à sec, qui de temps en temps vident un peu d'eau de pluie dans le lac, est donc d'à peu près 2200 mètres à la seconde. Or cette masse liquide est précisément celle qu'enlèverait sur le lac une évaporation annuelle de 1020 millimètres. Mais il faut tenir compte aussi des pluies qui tombent directement dans le bassin de l'Aral et qui représentent, d'après Karl Schmidt et Dohrandt[2], seulement de 8 à 9 centimètres par an. L'évaporation annuelle, que MM. Schmidt et Dohrandt évaluent à 1150 millimètres, fait-elle disparaître aussi cet apport des nuages et l'équilibre se maintient-il à peu près entre l'accroissement et la perte ? On sait que depuis l'arrivée des Russes dans le pays il y a eu décroissance : l'évaporation l'a emporté. Par suite de l'insuffisance des apports liquides, le golfe d'Aïboughir, qui figure encore sur un grand nombre de cartes à l'ouest des bouches de l'Oxus, et qui avait un mètre d'eau en 1848, n'était plus en 1870 qu'un marécage complètement séparé du lac principal par un isthme de vase et de roseaux. En 1872, lors

[1] D'après Herbert Wood, 942 970 000 000 mètres cubes (1 233 434 000 000 *cubic yards*).

[2] Mémoire cité.

de l'expédition de Khiva, les géographes russes constataient que le golfe salin d'Aïboughir avait disparu et que des arbres croissaient dans l'ancien lit : s'il reparaît parfois, ce n'est plus comme golfe de l'Aral, mais comme bassin d'inondation de l'Oxus; il ne s'emplit plus que d'eau douce. C'est un amoindrissement du bassin de l'Aral que l'on peut évaluer à 3500 kilomètres environ. Mais, en même temps que l'Aïboughir, combien d'autres

N° 91. — INONDATION DE L'AMOU EN 1878




plages basses du pourtour ont dû émerger des eaux et rétrécir ainsi la surface du bassin lacustre ! Une vaste étendue de sable qui borde les rives septentrionales de l'Aral est représentée sur la carte de Gładichev et de Mouravin, datant de l'année 1740, comme recouverte par les eaux, et les explorateurs contemporains ont prouvé que le flot s'est en effet retiré depuis une époque récente. Sur les pentes des falaises de l'ouest, les anciennes lignes du rivage se voient à 43 et à 75 mètres au-dessus du niveau actuel[1]. Au

[1] Michenkov, *Zapiski Geogr. Obchtchestva*, IV, 1871.

commencement du siècle actuel, l'eau baignait la base des collines qui sont maintenant à plus de 60 kilomètres du bord[1], et les Kirghiz montrent une mosquée construite jadis sur la rive orientale du lac et qui en est éloignée maintenant de plusieurs lieues[2]. Le désert de sable ne cesse de s'agrandir aux dépens de la solitude des eaux, et l'on peut suivre du regard les progrès de la formation des dunes sur le littoral. Une première rangée de monticules se compose de hauteurs solides, recouvertes de tamaris; une autre rangée, plus rapprochée du lac, a déjà quelques tamaris naissants qui dressent leurs tiges au-dessus du sable nouvellement apporté par le vent du nord-est; au bord des vagues, les dunes, encore nues, se confondent de loin avec le flot jaunâtre; mais elles grandissent peu à peu, et dans le lac les bancs de sable ridés se couvrent de saillies en croissant, commencement de dunes futures[3]. De nombreuses îles, qui jadis n'étaient que des bas-fonds, ont successivement émergé, contribuant ainsi à justifier le nom du lac, Aral-denghiz, qui signifie en turc « Mer des îles ». Les Russes lui donnaient autrefois l'appellation de Siñeïe More ou de « Mer Bleue », d'où le nom de « Horde bleue » que portaient les nomades des alentours[4]. Comme les Kirghiz et les Turkmènes, ils parlaient avec terreur d'un gouffre du lac où se seraient englouties les eaux pour rejaillir dans la mer Caspienne[5].

Bien autrement rapide dut être le changement dans les dimensions de l'ancienne mer, lorsque l'Oxus, cessant de couler vers le nord, prit au sud-ouest le chemin de la Caspienne! Que l'on suppose le retour d'un pareil évènement, et l'Aral, privé annuellement de 50 milliards de mètres cubes d'eau fluviale, perdra, dès la première année, le vingtième de sa contenance. En dix ou douze ans, il n'aura plus que la moitié du volume actuel; tous ses fonds plats, c'est-à-dire la partie de beaucoup la plus étendue de son bassin, seront desséchés; en vingt-quatre ans, il ne restera plus d'eau que dans cinq cavités, dont les deux principales se trouvent l'une au centre, l'autre dans les parages occidentaux du lac; les divers lacs de l'ancien Aral seront réduits aux dimensions des autres *denghiz* de la steppe kirghize. Des *bougrï*, semblables à ceux que l'on voit sur les bords de la Caspienne occidentale, et qui sont également perpendiculaires à la direction du rivage, témoignent, par leur formation, d'une période d'écoulement

[1] Meyendorff, *Reise nach Bokhara; Mittheilungen von Petermann*, 1878, n° 8.
[2] Herbert Wood, ouvrage cité.
[3] Severtzov, Bogdanov, *Russische Revue*, 1875, n° 3; *Mittheilungen von Petermann*, 1878, n° 8.
[4] Levchin, Eversmann, etc.
[5] Levchin, *Description des Kirghiz-Kazaks*.

rapide, pendant laquelle le rivage fut ainsi raviné en longues fosses parallèles, laissant entre elles des murailles intermédiaires[1].

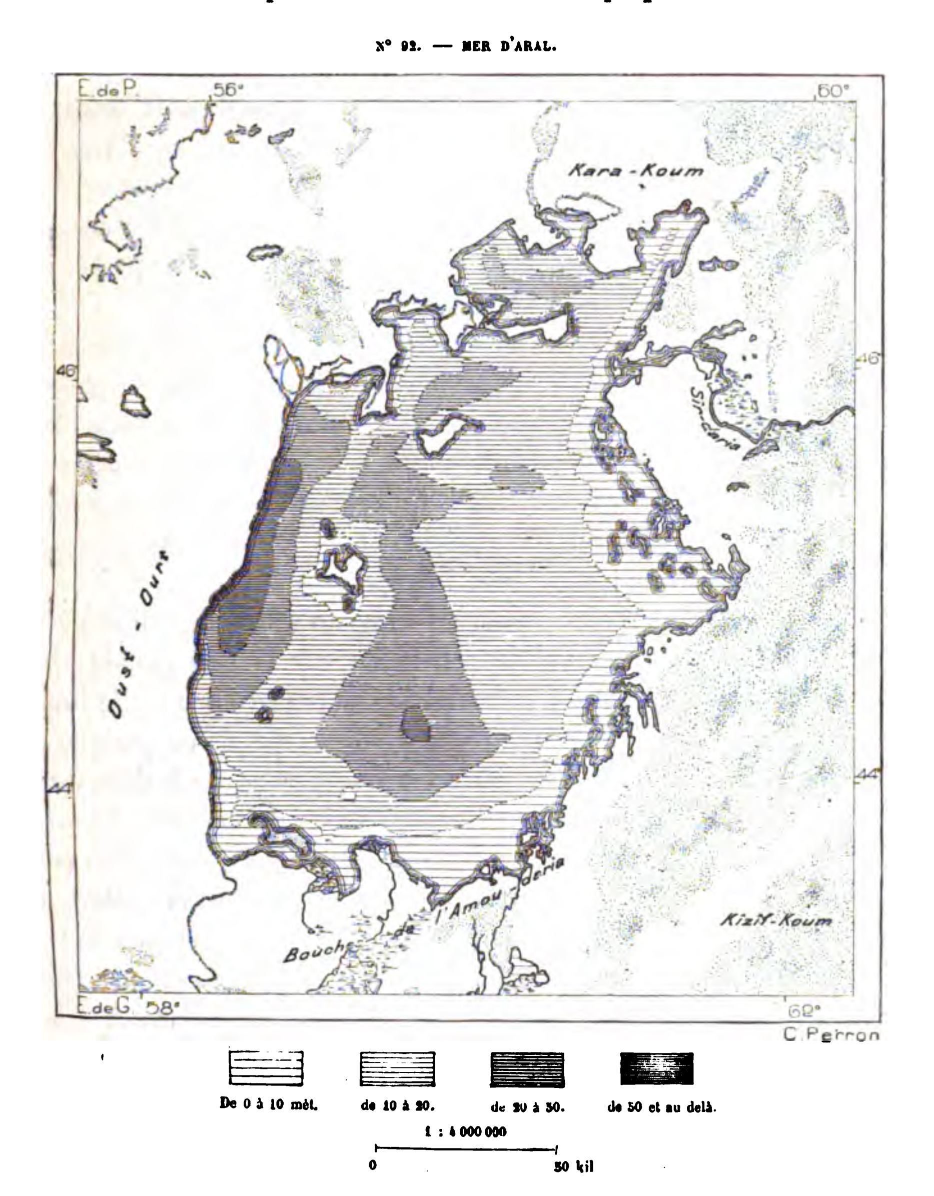
Les auteurs qui parlent de la contrée parcourue par l'Oxus et le Yaxartes ne signalent l'existence de la mer d'Aral qu'aux époques où les deux fleuves ne sont pas indiqués comme des affluents de la Caspienne. Les géographes grecs et romains, qui décrivent l'Oxus comme un tributaire de la mer d'Hyrcanie, ignorent complètement l'existence d'une mer intermédiaire. Or il serait vraiment difficile de s'expliquer comment une nappe d'eau dont l'étendue actuelle est presque égale à celle de la mer Égée, aurait pu être complètement ignorée des anciens, si elle avait eu à cette époque les dimensions qu'elle a de nos jours. Des princes grecs gouvernèrent pendant des siècles les contrées comprises entre la Perse et les grandes montagnes de l'Asie centrale; des marchands, des capitaines de langue hellénique traversèrent les deux fleuves et nul d'entre eux ne parle d'une deuxième mer, située à l'est de celle d'Hyrcanie. Mais à l'époque de la conquête arabe, lorsque le Djihoun, ayant abandonné le chemin de la Caspienne, avait pris son cours vers la dépression de l'Aral, tous les auteurs connaissent ce lac : ils en dressent des cartes, parlent des embarcations qui le traversent. L'un d'eux, Khorzémi, natif de la contrée, donne à la « mer » une étendue d'environ cent lieues de tour[2]; sans compter les petites indentations, le pourtour de l'Aral est triple actuellement : on peut l'évaluer à 1350 kilomètres. Mais avec le retour de l'Oxus vers la Caspienne le lac d'Aral cesse d'être mentionné : aucun voyageur européen n'en parle. Marco Polo, en se rendant des steppes de la Volga aux déserts de l'Oxus, dut certainement passer dans le voisinage de la dépression qu'emplit aujourd'hui la mer du Turkestan; mais il en ignore l'existence. Le moine Rubruk, qui traversa la contrée immédiatement au nord de la cavité devenue la mer d'Aral, ne parle point de cette étendue d'eau, mais mentionne seulement un « grand fleuve, arrosant tout le pays au gré des habitants et se laissant absorber par le sol, perdu dans les marais, sans atteindre une mer quelconque[3] ». Les itinéraires d'Ibn-Batouta, de Pegolotti, de la côte caspienne à Kharezm et à Otrar sur le Sir, passent précisément à travers l'espace que recouvre de nos jours la nappe des eaux[4]. Tous ces faits permettent d'admettre comme établi que dans ses oscillations successives le lac d'Aral passa par une période d'assèchement

[1] Severtzov, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1874, n° 7.
[2] Ali-Suavi, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, novembre 1873.
[3] *Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de Géographie de Paris*, tome IV.
[4] Henry Rawlinson, mémoire cité; Brunn, *Périple de la mer Caspienne* (en russe).

presque complet, et que pendant un temps il ne différa guère des nombreux bassins lacustres épars dans la steppe : il est alternativement mer et marais.

Suivant les alternatives d'augmentation et d'amoindrissement de la mer d'Aral, l'eau en est plus ou moins saline : la proportion de sel s'accroît

N° 92. — MER D'ARAL.




avec l'évaporation, diminue avec les apports fluviaux. Actuellement, le flot de l'Aral, soutenu par les deux fleuves tributaires, est très faiblement salin et les animaux sauvages et domestiques s'y abreuvent sans répugnance ; d'ailleurs, l'importance relative des courants d'eau douce qui se jettent dans le lac et le souffle changeant des airs déplacent diversement les couches de

différente salinité, et des observations faites d'une année à l'autre ne donnent pas le même résultat[1]. Mais on peut évaluer en moyenne à 11 parties sur 1000 les sels de toute espèce dissous dans le flot aralien. La proportion du sel marin est d'un tiers environ moindre dans l'Aral que dans la Caspienne, tandis que le gypse y est contenu en quantité près de trois fois plus considérable[2]. Évidemment, la « mer » d'Aral n'est point par sa composition un reste des eaux océaniques : c'est un bassin dont la teneur en sels dépend des terrains qui l'environnent. Quant à la faune de l'Aral, elle n'est étudiée d'une manière complète que depuis un certain nombre d'années[3]; des espèces d'eau douce et d'eau saline y vivent à côté les unes des autres. Dans l'ensemble, cependant, la faune d'eau douce l'emporte; elle ne comprend pas les esturgeons et les sterlets de la Caspienne, et l'on n'y capture, d'après Kessler, que le tiers des espèces trouvées dans cette mer[4]. Falk, Georgi, Pallas, Eversmann ont tous parlé de l'existence de phoques dans l'Aral, ce qui eût été un trait de ressemblance avec la faune de la Caspienne et de l'océan Glacial; mais le voyageur Makcheyev a démontré que ce cétacé n'existe point dans l'Aral. En revanche on a fait, dans le Sîr et dans l'Amou, la découverte de poissons appartenant à un genre que l'on croyait exclusivement américain, le *scaphirhynchus*[5].

Les bas-fonds des côtés et du large, les tempêtes soudaines qui soulèvent les eaux du lac, enfin le manque de population sur la plus grande partie du littoral, ne permettent pas à la navigation de prendre une réelle importance sur les eaux de l'Aral; jusqu'à maintenant, elle n'a eu quelque utilité qu'au point de vue militaire, pour les transports entre le delta du Sîr et les bouches de l'Amou; mais on a émis l'idée de rattacher l'Aral au réseau de navigation intérieure de l'Europe, en rétablissant l'ancien cours de l'Ouzboï jusqu'au golfe du Balkan; déjà Pierre le Grand, élève enthousiaste des Hollandais, qui ne rêvait partout que creusement de canaux, avait songé à détourner l'Oxus vers la Caspienne, et en 1713 il avait donné des instructions dans ce sens à l'infortuné Bekovitch Tcherkasskiy. Un commencement d'exécution a même été donné à ce projet, et une partie de l'Amou, cette fois-ci guidée par la main de l'homme, a

[1] Salinité de la mer d'Aral, d'après Teich, en été 1871. . . 12.900 sur 1000
» » » » 1872. . . 10 9089 »
» » » Grimm, » 1873. . . 12.2757 »

[2] Sel marin : eau de l'Aral, 6.2356 sur 1000. Eau Caspienne, 8.9504 sur 1000
Gypse : » » 1.5562 » » » 0.5592 »

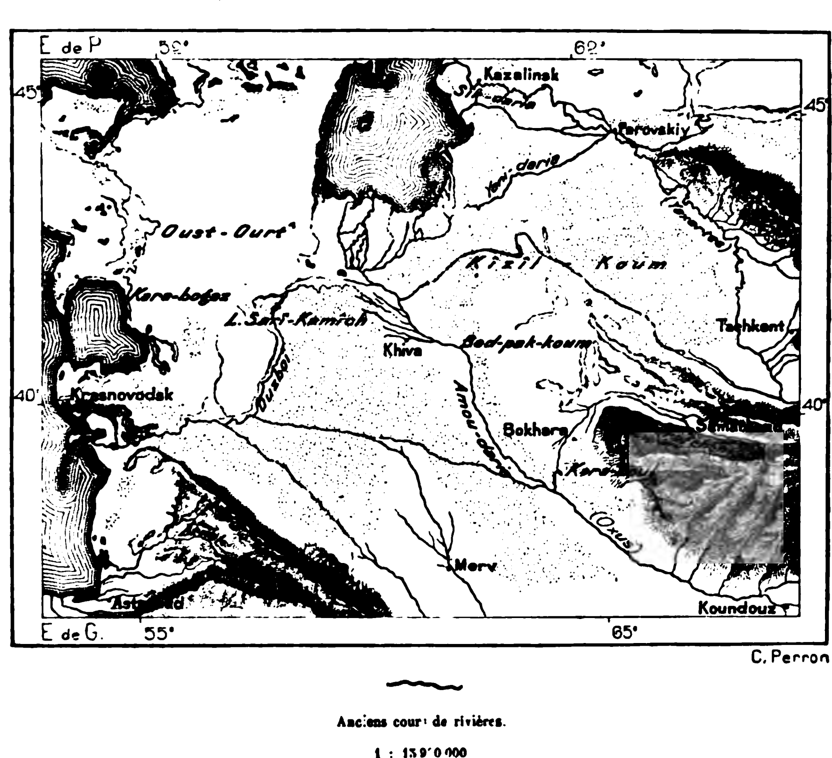
[3] Bogdanov, *Russische Revue*, 1876, n° 6.

[4] *Russische Revue*, 1875, n° 4.

[5] Bogdanov, mémoire cité.

repris la direction de la Caspienne. Pendant la grande crue de l'année 1878, qui changea les cités en îles et les chemins en canaux, le lit de l'Ouzboï recevait par seconde une masse d'eau de 873 mètres cubes, qui se perdait presque en entier dans les marécages riverains; un courant de 4 mètres seulement entrait dans les lacs de Sarî-kamîch[1]. En 1879, le débit du canal que l'on guida dans l'Ouzboï ne dépassa pas 60 mètres par seconde, mais au moyen de digues latérales on put déverser le nouveau fleuve

N° 93. — ANCIENS LITS FLUVIAUX DU VERSANT ARALO-CASPIEN.




Anciens cours de rivières.

1 : 15 900 000

0 — 400 kil.

dans les bassins du Sarî-kamîch. Toutefois, pour restaurer l'ancien Ouzboï, ce n'est point à ce double lac qu'il faut donner les eaux de l'Amou, car le niveau de l'étang inférieur est à près de 15 mètres au-dessous de la Caspienne, et pour l'élever à la hauteur suffisante, jusqu'au seuil d'épanchement, il faudrait inonder un espace de près d'un millier de kilomètres carrés. Sans doute, ainsi que l'ont établi les recherches de Helmann, on pourrait éviter ce bassin en creusant un canal artificiel; mais si les barres de l'Amou ne sont pas déplacées, si des canaux réguliers ne

[1] Helmann, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, vol. X, 1879.

remplacent pas les cours du Sîr et de l'Amou et les chenaux incertains de la mer d'Aral, on se demande quelle pourra être l'utilité d'une restauration de l'Ouzboï : la navigation qui se ferait dans le tortueux courant, se terminant de part et d'autre à des bas-fonds, resterait toujours précaire, si même elle était sérieusement tentée. Dans ces contrées, où les rares oasis sont assiégées par le désert, l'eau devrait être employée jusqu'à la dernière goutte à l'arrosement des campagnes riveraines.

Le Kara-koum, ou les « Sables noirs », la vaste région de forme triangulaire qui s'étend au sud du bassin de l'Aral, entre l'Amou, l'Ouzboï, les montagnes des Tekkes et l'oasis de Merv, est un de ces déserts que les eaux d'irrigation pourraient changer en une plaine féconde et où se trouvent les débris de mainte cité populeuse. Peu de sentiers frayés pénètrent dans ces solitudes, et c'est par journées de marche que l'on compte la distance qui sépare les puits, trop souvent à vide ou ne laissant suinter qu'un liquide saumâtre ou salin. Là, « chaque goutte d'eau est une goutte de vie[1] ». Des sables mobiles, soigneusement évités par les caravanes, se déroulent en dunes sur de vastes espaces ; ailleurs, le sol argileux, dur et crevassé, résonne sous les pas des montures ; des marais salins, au fond perfide, dans lequel plus d'un voyageur fut englouti, se réfléchissent dans l'air par des mirages. Presque partout la terre est nue ; seulement quelques touffes de chardons et de basses plantes épineuses croissent çà et là. Les fourrés de saksaoul sont rares dans le désert au sud de l'Oxus, et presque tous ceux qui existaient il y a un siècle ont été détruits. Mais quelques-unes des pentes qui limitent au sud-ouest la région du désert sont presque verdoyantes, ou du moins d'un bleu verdâtre, grâce à l'humidité qu'y apportent les nuages. A la base de ces hauteurs jaillissent des sources qui ont fait germer les plantes et surgir les villages. Une zone de cultures sépare le désert et les monts : ce sont les Atok, habités par les Turkmènes Tekkes : l'Akhal-atok à l'ouest, le Deregez-atok au centre, le Kelat-atok à l'est.

Le Grand-Balkan, au nord de l'ancienne embouchure de l'Oxus, est le massif principal de cette rangée, que l'on pourrait appeler le « Caucase des Turkmènes », puisqu'il continue le Caucase à l'orient de la Caspienne. Il se dresse presque isolé, ayant d'un côté le désert, élevant de l'autre côté sa paroi d'écroulement bien au-dessus des pitons des Kuranîn-karî, qui se prolongent à l'ouest jusqu'à la péninsule en forme d'hameçon fermant à

[1] Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale.*

demi l'entrée de la baie de Krasnovodsk. Au nord du Grand-Balkan et de son prolongement occidental s'étend une région montueuse qui va se confondre, dans le territoire dit « transcaspien », avec le plateau d'Oust-ourt. Au sud, le Petit-Balkan, moins élevé et moins hardi de formes que le Grand-Balkan, et revêtu çà et là de plaques vertes par une maigre verdure, est la borne initiale de la chaîne bordière du plateau d'Iran, qui se développe avec une singulière régularité dans la direction du sud-est, et que les Turkmènes du nord et les Persans du sud désignent sous divers noms. La partie de ces monts la plus rapprochée du Petit-Balkan est le Kuřan-dagh; le Kopet-dagh (Kopepet-dagh, Kippet-dagh) ou Daman-i-koh lui succèdent; puis viennent les montagnes du Goulistan, les plus hautes de toute la chaîne, qu'interrompent à l'est les vallées du Heri-roud et du Mourgh-ab. Le nom même de Daman-i-koh, « Montagne du Bord », indique sa position relativement au plateau d'Iran.

Bien que le Kuřan-dagh et le Kopet-dagh puissent être considérés comme le rebord extérieur des hautes terres du sud, cependant ils laissent entre eux et le plateau proprement dit une large vallée dans laquelle coulent les eaux de la rivière Atrek. Là, comme dans tout le système du Thian-chan et de l'Ałaï, il se fait un croisement d'arêtes, l'une dirigée du nord-ouest au sud-est, l'autre se développant à peu près dans le sens du méridien, et c'est dans l'angle formé par ces deux plis du sol que s'ouvre la plaine, d'ailleurs irrégulière et montueuse, inclinée vers les eaux de la Caspienne[1]. L'Atrek est un fleuve de plus de 500 kilomètres de longueur; mais, dans le voisinage de son embouchure, il n'a d'ordinaire qu'un faible courant, large d'une dizaine de mètres : l'arrosement des champs et l'évaporation directe l'ont presque complètement épuisé : souvent il n'a plus dans son large lit que des flaques d'une eau limoneuse, devenue saumâtre, tandis qu'au printemps, lors de la grande crue, les eaux s'étendent sur un espace de 2000 à 2500 mètres de large[2]. Plus au sud, coule une rivière moins considérable, mais dont l'embouchure ne se dessèche jamais et qui arrose abondamment les campagnes d'Astrabad, à l'angle sud-oriental de la Caspienne : c'est le Gurgen (Gurgan, Djordjan, Hurgan, Hurgen, Vehrkan, Hyrcania) ou la rivière des Loups. Cette rivière très poissonneuse[3], dont

[1] Altitudes diverses du Caucase des Turkmènes :

| | |
|---|---|
| Grand-Balkan, d'après Blaramberg. . . . . . . . . . . . . . | 1602 mètres. |
| Petit-Balkan. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 794 » |
| Hauteur moyenne des sommets du Kopet-dagh. . . . | 2250 à 2300 » |
| Kara-dagh, au nord de Meched, d'après Napier. . . . . . . . | 2398 » |

[2] *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VIII, 1872, n° 3.

[3] Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie Centrale.*

la longueur n'atteint pas 200 kilomètres, a pris cependant une grande importance historique, et son nom est devenu celui de toute la contrée d'Hyrcanie, aux limites indécises; tantôt le cours inférieur de cette rivière, tantôt le bas Atrek sont considérés comme formant la frontière naturelle de la Perse, et c'est en en remontant les vallées que les Russes peuvent tourner les positions des Turkmènes dans leurs forteresses naturelles du Daman-i-koh. Officiellement l'Atrek sert de limite, mais aucun voyageur, aucun soldat russe n'ont pénétré encore dans les régions supérieures du haut bassin fluvial.

Jadis le passage du Gurgen était défendu par la « Muraille Rouge » (*Kizîl alan*), qui devait protéger les populations agricoles de la Perse contre les incursions des nomades, les maudits Yadjoudj et Madjoudj, « Gog et Magog », ainsi que les nommaient les auteurs arabes du moyen âge. Naturellement, la construction de cette muraille, comme celle de tous les édifices ruinés de l'Asie centrale, a été attribuée à Iskander aux Deux Cornes, et d'après la légende, toute une armée de génies, aux ordres du roi macédonien, l'aurait dressée en quelques jours. Mais on ne sait même si le rempart est d'origine grecque : on pense qu'il a été construit, comme la porte de Derbent, par Chosroës Anourchivan. Lorsqu'il fut bâti, le niveau de la Caspienne semble avoir été plus bas qu'il n'est de nos jours, à moins qu'il n'y ait eu affaissement local du sol de la contrée, car la partie occidentale de la muraille s'avance dans la mer jusqu'à la distance de plusieurs kilomètres. La Gumich-tepe ou « Butte d'Argent », qui fut une des principales forteresses de la grande muraille, était une île, à la fin du dix-huitième siècle; mais l'abaissement de la Caspienne l'a de nouveau placée sur la terre ferme. De ce fort, où l'on n'a trouvé que des poteries, des armes et des squelettes enfouis suivant les pratiques mahométanes, le mur se continue à l'est, en se maintenant à 2 ou 3 kilomètres en moyenne au nord du Gurgen. On peut en longer les vestiges jusqu'aux sources de la rivière et même jusqu'à Budjnourd, dans la haute vallée de l'Atrek : sa longueur dépasserait donc 350 kilomètres. Le mur de Gog et de Magog n'est plus maintenant qu'une rangée de buttes d'un à deux mètres de hauteur et large d'une dizaine de mètres, dominée de mille en mille pas par des restes de tours[1].

Entre l'Aral et la Caspienne, un plateau bien limité forme une grande île rocheuse entre les eaux marines et les steppes basses que recouvrait

[1] Herbelot, *Bibliothèque orientale;* — Vambéry; — Stebnitzkiy; — Eichwald; — Mouraviov Delmar Morgan; — H. Rawlinson, etc.

autrefois la grande méditerranée du Turkestan. Ce plateau est l'Oust-ourt, dont le nom est communément, mais par erreur, transformé en Oust-Ourt (Bouche de l'Ourt), tandis que ce mot signifie « Haute Plaine », par contraste avec la Basse Plaine ou l'Ast-ourt des Kirghiz[1]. C'est un type de terrasse par son isolement et le brusque escarpement de ses bords. Les inégalités du sol proviennent surtout des eaux de neige et de pluie qui ont déchiré les couches supérieures et creusé des entonnoirs, innombrables bassins fermés, qui ne s'ouvrent ni sur la mer d'Aral ni sur la Caspienne[2]. Presque partout l'Oust-ourt est limité par une falaise ou *tchink*, qui rendrait le plateau inabordable, si des ravins ne l'échancraient

N° 94. — AK-TAOU ET MORTVIY KOULTOUK.

D'après la Carte de l'Etat-Major — C. Perron

1 : 4 000 000

0 — 100 kil.

de distance en distance; de sa base jaillissent de nombreuses fontaines d'eau douce ayant un léger goût sulfureux. A l'ouest de la mer d'Aral, le tchink se dresse en un mur continu ayant en certains endroits plus de 100 mètres de hauteur, et, çà et là, quelques constructions mystérieuses, en forme de pyramide tronquée, s'élèvent au bord des escarpements[3]. Le plateau est en entier composé de roches tertiaires, et contraste ainsi par sa formation avec les plaines qui s'étendent à l'est de l'Aral[4]; ses renflements les plus élevés atteignent une altitude de 200 mètres au-dessus du lac, et par conséquent de plus de 250 mètres au-dessus de la Méditerranée; mais, en outre, une petite chaîne de rochers, calcinés par le soleil, l'Ak-taou ou

[1] Levchin, *Description des Kirghiz-Kazaks.*
[2] Stumm, *Zeitschrift für Erdkunde*, 1874.
[3] Basiner, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol XV.
[4] Barbot de Marny, *Russische Revue*, 1875, n° 3.

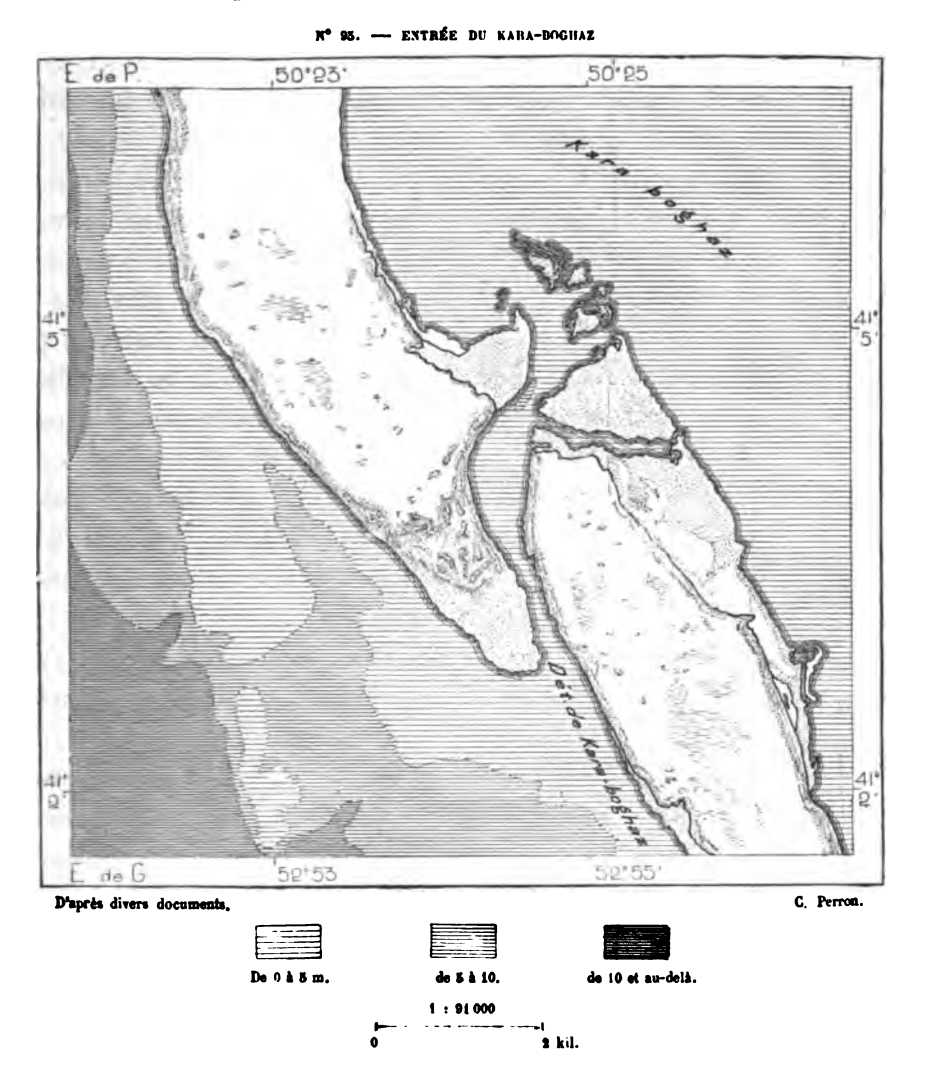
la « Montagne Blanche », se développe du sud-est au nord-ouest, à l'extrémité nord-occidentale du plateau, et s'avance au loin dans la Caspienne pour former la péninsule de Manghichlak. La plupart des régions du plateau déjà parcourues par les explorateurs russes sont dépourvues de végétation, et souvent on a dû s'y nourrir de « pain de terre » (*zeml'anoï khl'eb*[1]), espèce de lichen en boule qui ressemble à des excréments d'oiseaux épars sur le sol[2]. Cependant il y a de nombreux pâturages dans les fonds, et la partie méridionale du plateau mériterait plutôt le nom de « Champ des Gazelles », de « Champ des Anes » ou des « Chevaux sauvages », que celui de Kaflankir ou « Champ des Tigres », donné par les Turkmènes[3]. La population kirghize ne manque point dans l'Oust-ourt; mais il lui faut souvent changer de campement. Le plus court chemin de la Caspienne au delta de l'Amou part de l'extrémité orientale de la baie de Mortvïy Koultouk et se dirige au nord-est, à travers l'Oust-ourt, vers Koungrad, sur une longueur, en droite ligne, d'environ 415 kilomètres. Utilisée pour la première fois par des commerçants russes en 1878, cette route n'opposa aucun obstacle aux caravanes, ni rochers abrupts, ni cours d'eau, ni sables mouvants : douze puits, situés sur le parcours, renferment assez d'eau potable pour abreuver deux cents chameaux. Ces bêtes traînent des chariots ayant un chargement moyen d'une demi-tonne. On a proposé récemment la construction d'un chemin de fer qui rejoindrait la mer Caspienne à la mer d'Aral, en suivant la chaîne de lacs et de marais salins qui remplacent probablement un détroit, entre le Mortvïy Koultouk et la baie aralienne de Tchernitchev.

Quelques-uns des bassins orientaux de la Caspienne, pénétrant au loin dans l'intérieur des steppes, peuvent être considérés comme étant des lacs distincts, formant la transition entre la vaste mer d'Hyrcanie et les fonds salins épars dans les déserts du Turkestan. Un de ces bassins, presque indépendants de la Caspienne, est le Kara-boghaz ou le « Gouffre Noir », dont l'ovale immense s'étend sur un espace de plus de 16 000 kilomètres carrés. Limité à l'ouest par une mince levée de sable, ce lac ne communique avec la mer que par un grau de 200 à 800 mètres de largeur n'ayant guère plus d'un mètre de profondeur à l'entrée : les bateaux à fond plat peuvent seuls pénétrer dans le Kara-boghaz. Un courant venu de la Caspienne se porte toujours à travers le détroit avec une rapidité de 5 à 6 kilomètres à l'heure. Les vents d'ouest l'accélèrent, les courants aériens qui soufflent dans une direction opposée le retardent, mais jamais il ne coule

[1] *Lecanora* ou *Parmelia esculenta*.
[2] Pallas, Eversmann, Basiner, von Middendorff.
[3] Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*.

avec une vitesse moindre de 2750 mètres à l'heure[1]. Les navigateurs de la Caspienne, les Turkmènes errant sur ses bords étaient frappés de la marche inflexible, inexorable, de ce fleuve d'eau salée roulant, à travers les écueils, vers un golfe aux limites inconnues, s'étendant bien au delà du cercle de l'horizon, et c'est par crainte de ce courant du détroit, de ce « gouffre

N° 95. — ENTRÉE DU KARA-BOGHAZ




D'après divers documents. C. Perron.

De 0 à 5 m. de 5 à 10. de 10 et au-delà.

1 : 91 000

0 2 kil.

noir », que les explorateurs de la Caspienne n'y hasardèrent point leurs embarcations. Soïmonov en 1726, Tokmatchev en 1764, se bornèrent à reconnaître le grau; Karelin et Blaramberg en 1836 entrèrent dans le Kara-boghaz, mais pour virer de bord après une pointe de 36 kilomètres : c'est en 1847 seulement que le premier explorateur, Jerebtzov, pénétra

[1] Jerebtzov; — von Baer, *Kaspische Studien*; — Petrousevitch, *Zapiski kavkaz. Otd'*. XI, 1880.

hardiment dans le lac intérieur pour faire le levé de ses rivages. Le « Gouffre Noir », de même qu'un autre abîme prétendu de l'Aral, passait pour une sorte de tourbillon, où plongeaient les eaux marines pour se rendre dans le golfe Persique ou dans la mer Noire par des canaux souterrains. Peut-être est-ce à de vagues rumeurs sur l'existence du Kara-boghaz qu'il faut attribuer le récit d'Aristote au sujet de ces gouffres du Pont-Euxin où venaient bouillonner les flots de la mer d'Hyrcanie, après avoir coulé longtemps dans les régions des enfers. Les géographes arabes Istakhri et Yakout parlent aussi d'un *Siyah-koh* ou « Tertre noir », près duquel les eaux s'engouffraient en tourbillons pour aller rejaillir dans l'océan Indien[1].

L'existence du courant qui porte les flots salés de la Caspienne au vaste golfe de Kara-boghaz a été expliquée par de Baer. Ce bassin est peu profond, de 4 à 12 mètres en moyenne; les vents le parcourent dans tous les sens, les chaleurs estivales s'y font sentir dans toute leur force, et par conséquent l'évaporation est considérable : pendant l'été, un brouillard s'élève continuellement au-dessus du lac. Amincie constamment par cette déperdition de vapeur, la nappe liquide ne peut réparer ses pertes que grâce à des afflux d'eau continuels. Des recherches, très faciles à établir dans le chenal étroit et peu profond du Kara-boghaz, n'ont pu faire constater l'existence d'un contre-courant sous-marin ramenant à la Caspienne les flots plus salés du golfe. Le bassin intérieur ne rend qu'à l'atmosphère l'eau apportée par le courant caspien; mais, en diminuant par l'évaporation, l'immense marais garde le sel : il le concentre, s'en sature chaque jour davantage. Déjà, dit-on, aucun animal ne peut y subsister; les poissons entraînés par le courant dans le lac deviendraient aveugles dans l'espace de cinq jours[2]. Les phoques, qui visitaient autrefois le Kara-boghaz, ne s'y montrent plus aujourd'hui; les rivages mêmes sont dépourvus de toute végétation. Des couches de sel commencent à se déposer sur l'argile du fond, et la sonde, à peine retirée de l'eau, se recouvre de cristaux salins. Baer a voulu calculer approximativement la quantité de sel dont s'appauvrit chaque jour la Caspienne au profit du « Puits Amer », — car tel est le sens du nom d'Adji-kooussar que les Turkmènes donnent à la partie intérieure du lac. En ne prenant que les nombres les moins élevés pour le degré de salure des eaux caspiennes, la largeur et la profondeur du détroit, la vitesse du courant, le savant auteur des *Kaspische Studien* a prouvé que le Kara-boghaz reçoit chaque jour

[1] Rawlinson, *Road to Merv, Proceedings of the Geographical Society*, I. mars, 1879.
[2] Semonov, *Slovar' Rossiskoï Imperii.*

350 000 tonnes de sel, c'est-à-dire autant qu'on en consomme dans tout l'empire russe pendant six mois. Qu'à la suite de tempêtes ou par un lent dépôt d'alluvions, la barre se ferme, et le Gouffre Noir diminuera promptement d'étendue, ses bords se transformeront en immenses champs de sel, et la nappe d'eau restant au centre du bassin ne sera plus qu'un peu de boue recouvrant une dalle saline.

Sur tous les rivages du Turkestan, et principalement sur le pourtour de la péninsule de Manghichlak, et près du promontoire de Tukkaragan — ou mieux Tup-karagan, Butte des Acacias, —on voit de ces réservoirs du littoral de la Capienne offrant tous les degrés de concentration saline. L'un reçoit encore de temps en temps les eaux de la mer et n'a déposé sur ses bords qu'une très mince couche de sel; un deuxième, également rempli d'eau, a le fond caché par une strate épaisse de cristaux roses, semblable à un pavé de marbre; un troisième n'est qu'une masse compacte de sel où brillent çà et là des flaques d'eau situées à plus d'un mètre au-dessous du niveau de la mer; un autre enfin a perdu par l'évaporation toute l'eau qui l'emplissait jadis, et les strates de sel qui en tapissent le fond sont en partie recouvertes par les sables. L'Achtchi-saï, entre le Kara-boghaz et la péninsule de Manghichlak, est un de ces bassins asséchés, emplis de sel; son niveau est à 15 mètres en contre-bas de la Caspienne[1].

N° 9*. — LACS DE TUK-KARAGAN.

D'après Baer — C. Perron

1 : 100000

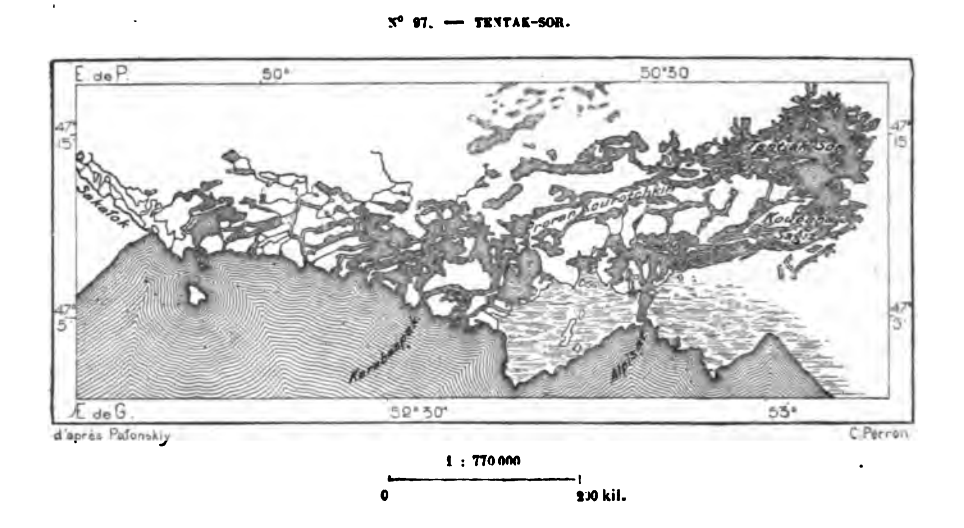
0 — 2 kil.

Une chaîne de marais, de dépressions salines, de petits lacs, rejoint le golfe du Kara-boghaz à un autre réservoir salin qui se sépare peu à peu du golfe nord-occidental de la Caspienne. Ce golfe lui-même, Mortviy-koultouk, ou « l'Anse Morte », est plutôt un lac des steppes qu'une baie

[1] Von Baer, *Kaspische Studien*.

de la mer. La profondeur moyenne de l'eau n'y dépasse pas 2 mètres et les embarcations qui s'y aventurent courent le risque d'échouer, dès que le vent d'est repousse les flots vers le large. La vaste baie, que des promontoires sablonneux et des bas-fonds séparent en partie de la Caspienne, ne reçoit pas un seul affluent permanent, et l'évaporation complète de ses eaux ne peut être prévenue que par l'afflux continuel de masses liquides venues de la haute mer. Tout en apportant son tribut de flots salés, ce courant, aidé par les brises de terre qui entraînent en tourbillons le sable des steppes et le déposent au milieu de la baie, élève constamment les bas-fonds et travaille à l'isolement du Mortvïy-koultouk, à sa transformation en un immense marais salant. Toutefois, bien avant

N° 97. — TENTAK-SOR.




que cette baie « morte » soit séparée du reste de la Caspienne, le bras qu'elle projette au sud-ouest, vers la dépression qui prolonge le Kara-boghaz, sera changé en un lac de sel. Ce bras de mer, le Kaïdak ou Kara-sou (Eau Noire), remplit une longue et profonde fissure, dominée par les rochers abrupts qui continuent le tchink de l'Oust-ourt. Au seizième siècle, lorsque les tribus des steppes étaient encore complètement indépendantes de la Russie et traitaient avec elle en égales, le grand marché où se faisaient les échanges entre Khiva et la Moscovie était situé sur les bords du Kara-sou. Alors la barre qui sépare ce fjord du Mortvïy-koultouk était facile à franchir; elle est aujourd'hui presque inaccessible, et le gouvernement russe a dû abandonner en 1843 la forteresse de Novo-Alexandrovsk, qu'il avait construite en 1826 sur le rivage oriental du Kara-sou. La salure du Mortvïy-koultouk est déjà deux fois plus forte que celle du bassin

central de la Caspienne ; elle est presque quadruple dans le Kara-sou et dépasse même celle du golfe de Suez, la plus salée de toutes les mers qui communiquent avec l'Océan. La proportion du sel marin s'élève dans le Kara-sou à près de 4 centièmes, et tous les sels réunis représentent ensemble les 57 millièmes de l'eau ; c'est dire que la vie animale doit y être à peu près ou même tout à fait supprimée [1].

N° 98. — ILE OGOURTCHINSKIY.

D'après la carte de l'Amirauté. C. Perron

De 0 à 10 m. de 10 et au-delà.

1 : 300 000

0 10 kil.

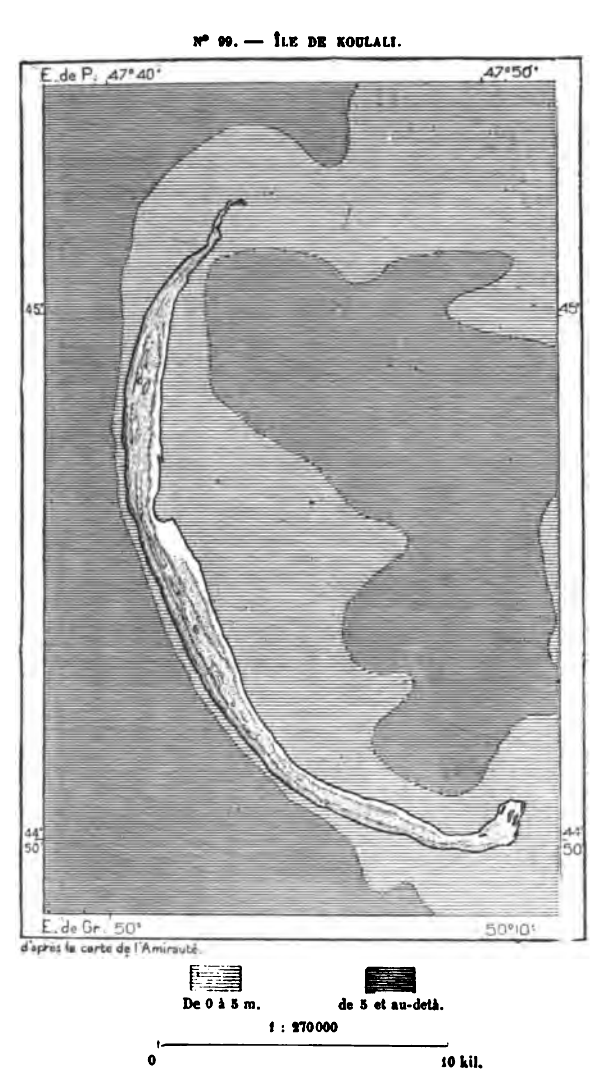
Toute la région qui s'étend au nord-est de la Caspienne et qui va rejoindre, de marais en marais, les dépressions riveraines de la mer d'Aral, participe également à ce caractère de transition entre la mer et les eaux des steppes : on n'y voit que des *sors*, marécages, roselières ou lacs salés, et quand les vents d'ouest soufflent avec violence pendant plusieurs jours, la plaine se trouve inondée de nouveau. Jusqu'en l'année 1879, les employés russes, ingénieurs et percepteurs d'impôts, avaient contourné au nord cette région marécageuse et saline du Teñtak-sor, et les pêcheurs d'Astrakhañ et de Gouryev avaient profité de cette négligence pour saler leur poisson en échappant à l'impôt. Des canaux naturels, ayant un certain écoulement après les fortes pluies, réunissent les lacs salés à la mer, et l'une de ces bouches est navigable pour les petites embarcations. Des sources de naphte jaillissent çà et là au bord des marécages [2].

Quoique les fleuves tributaires de la Caspienne s'écoulent dans la mer

[1] Von Baer, ouvrage cité.
[2] Meyer et Połonskiy, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1880.

par le versant européen et que leurs alluvions s'étendent surtout au-devant de la côte occidentale, cependant la cavité marine est beaucoup plus profonde du côté de l'ouest. Au large de la côte des Turkmènes, entre Krasnovodsk et Tchikichlar, on ne trouve les fonds de 50 mètres qu'à une distance variable de 50 à 75 kilomètres, tandis que de l'autre côté du bassin, au même éloignement du littoral, il faut abaisser le plomb de sonde à plus de 600 mètres. Un rivage submergé se prolonge de la péninsule de Krasnovodsk à la côte de Mazenderan, vers la racine de la flèche d'Achour-ade; la longue île Ogourtchinskiy ou « Concombre », ainsi nommée par les Russes à cause de sa forme, est évidemment le reste de l'ancienne rive : c'est une rangée de dunes dont le vent élevait le sommet à mesure que s'abaissait leur base. Au nord de la péninsule de Manghich-lak, l'île de Koułałi est une autre chaîne de monticules sablonneux, ou plutôt une grande dune ayant cette forme caractéristique du croissant, que l'on remarque dans la plupart des buttes de sable mouvant. Évidemment, la mer Caspienne a subi de nombreuses oscillations de niveau depuis l'époque où elle se sépara du Pont-Euxin. Si les bougrî de la rive occidentale et des bouches de la Volga prouvent, par leur forme et leur disposition transversale à la côte, qu'à une certaine époque les eaux s'abaissèrent rapidement, les contours des îles Concombre et Koułałi, modelés par le heurt régulier des vagues, sont au contraire l'indice d'une

N° 99. — ÎLE DE KOULALI.



période d'élévation des eaux caspiennes. Depuis 1830 à 1863, les mesures directes du niveau caspien, comparées aux entailles faites par Lenz dans un rocher situé près de Bakou, témoignent d'un abaissement de 1 mètre 20. Or les deux triangulations du Caucase faites en 1830 et 1860 indiquent un abaissement du niveau caspien de 1 mètre 25, coïncidant presque exactement avec l'observation directe. En 1860, la Caspienne était donc à plus de 26 mètres en contre-bas de la mer Noire[1].

## VI

### POPULATIONS DU VERSANT ARALO-CASPIEN

Quoique cette partie du continent asiatique soit connue d'ordinaire sous les noms de Turkestan et de Tartarie, elle n'est point habitée seulement par des hommes de race turque, et même la population originaire est probablement aryenne : c'est là, au centre de l'Ancien Monde, que les nations civilisées d'Europe se sont accoutumées à chercher la patrie de leur race. Quelle que soit la valeur de cette opinion commune, la vaste plaine est ethnologiquement la région des contrastes; l'opposition que présentent les merveilleux jardins arrosés par l'Oxus et par le Yaxartes et les effrayantes solitudes des « Sables Rouges » ou « Noirs » se retrouve dans les habitants eux-mêmes : les uns s'occupent de culture et d'industrie, ils sont jardiniers, artisans, et cherchent à jouir des aises de la vie sédentaire; les autres sont nomades et bergers : ils parcourent le désert, et, pour s'enrichir, cherchent à s'emparer des trésors amassés par leurs voisins des oasis fertiles. De ville à ville s'établissent les relations de commerce, mais entre citadins et nomades la guerre était jadis en permanence et provenait de la nature elle-même : le désert assiège l'oasis et le pasteur errant menace le cultivateur. Telle est la lutte qui exista de toute antiquité dans le pays et qui ne fut interrompue que par des conquêtes étrangères, rattachant pour un temps le versant aralo-caspien à d'autres contrées, mais aussi détruisant parfois toute civilisation locale par des exterminations en masse. Nulle part, des éléments contraires ne se balancent mieux par leur force respective : de siècle en siècle la lutte s'est perpétuée. Nulle part non plus la religion n'a pris un caractère dualiste aussi prononcé : c'est dans le pays des Bactres, au milieu d'un paradis de verdure, entouré

[1] *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, vol XVI, 1880.

de sables arides, que se développa le mazdéisme, le culte des deux grands dieux jumeaux et ennemis, engagés dans une guerre incessante. Ormuzd et Ahriman ont chacun leur cortège de génies qui bataillent dans les airs, tandis que sur la Terre, entraînée dans le mouvement des cieux, s'entrechoque à jamais la foule des humains.

D'ailleurs, la division entre nomades et sédentaires, si tranchée au point de vue des mœurs et des traditions, l'est beaucoup moins au point de vue des races. Iran et Touran sont des expressions symboliques plutôt que des termes répondant à des faits réels et précis. Parmi les populations sédentaires et civilisées du versant aralo-caspien, les éléments turcs et même mongols sont fortement représentés, et les Aryens, fils de Parthes et de Persans, entrent aussi pour une certaine part dans les peuplades errantes du bassin de l'Oxus. Suivant les vicissitudes de l'histoire, qui correspondent dans une large mesure à celles du climat local, les nations policées d'agriculteurs et les tribus pastorales des steppes l'ont emporté tour à tour, et les conquérants du dehors, Iraniens, Macédoniens, Arabes, Mongols, Russes, fortifièrent tantôt l'un, tantôt l'autre des éléments en lutte. Actuellement, grâce à la prépondérance des Slaves, ce sont les Aryens qui l'emportent de nouveau; mais il y a place pour tous dans la contrée, et les ressources, bien utilisées, suffiraient largement pour les habitants de toute race, Iraniens et Touraniens. Actuellement, la statistique de la population vivant entre la Caspienne, le plateau d'Iran, le Pamir, le Thian-chan et la ligne de partage du bassin de l'Ob est des plus incertaines, et le nombre de 7 millions d'habitants, soit de 2 personnes par kilomètre carré, est purement approximatif. C'est avec une incertitude beaucoup plus grande encore que l'on peut se hasarder à répartir les peuples de l'immense territoire suivant les langues et les origines. On sait seulement que la race « touranienne » est la plus fortement représentée : elle forme probablement plus des deux tiers de la population.

Les Turkmènes ou Turcomans, qui occupent ou parcourent toute la région sud-occidentale de la Tartarie, du plateau d'Oust-ourt au pays de Balkh, domaine immense d'environ 500 000 kilomètres carrés, sont, avec les Kirghiz, les principaux représentants de la race turque sur le versant aralo-caspien. Évalués au nombre de près d'un million[1], ils se divisent en de nombreuses peuplades, se subdivisant elles-mêmes en tribus secondaires, qui se partagent en hordes, réparties en clans ou groupes de familles :

[1] 450 000, d'après Vambéry, en dehors de la Perse et de Khiva ; 980 000, d'après Vambéry, dans toute l'Asie occidentale ; — 1 000 000, d'après Kouropatkin (*la Turkménie et les Turkmènes*) ; — 1 250 000 d'après Gaïkin (*Matériaux historiques et ethnographiques*, en russe).



COUTUME TURKMÈNE. — POURSUITE DE LA FIANCÉE

Dessin de Sirouy, d'après Vambéry.

les conquêtes et les migrations ne cessent de grouper et de séparer à nouveau les diverses fractions de la race et leur font souvent changer de nom; mais les grandes divisions se maintiennent et la différence du régime politique donne à quelques-unes d'entre elles un caractère nettement tranché. Parmi ces Turkmènes, les tribus du plateau d'Oust-ourt et de toute la région « transcaspienne » qui borde le Kara-boghaz et le golfe de Balkhan, sont les sujets des Russes; deux cent mille autres Turkmènes dépendent indirectement des mêmes maîtres, par le khan de Khiva, et se confondent peu à peu avec les Sartes et les Uzbegs, dont les cultures s'entremêlent aux leurs[1]; la plupart des Yomoud et des Gõklan sont les tributaires de la Perse, mais pendant huit mois de l'année ils campent au nord de l'Atrek, et sont tenus alors de se choisir un khan responsable envers le gouvernement russe; les Ersari reconnaissent l'autorité de l'émir de Bokhara et les El-Eli dépendent de tel ou tel prince de l'Afghanistan. Enfin, une moitié des Turkmènes se compose de tribus n'ayant pas de maîtres étrangers : ce sont les Tekke et les Sarïk. Les Salor du pays de Merv, que l'on dit être les premiers de tous par la noblesse de la race, ont cessé d'être indépendants[2] : ils sont assujettis maintenant par les Tekke de Merv, unis en une seule nation à ceux de l'Atok. Les Tekke sont les Turkmènes les plus nombreux et les plus braves, ceux dont le cri de guerre : *Ouran! Ouran!* retentit le plus souvent dans les steppes, et qui ont récemment infligé aux Russes la plus sanglante défaite que les envahisseurs slaves aient encore subie dans le Turkestan. La difficulté de classement de toutes ces tribus est fort grande. On peut en juger par la diversité des évaluations présentées par les voyageurs : c'est ainsi que les El-Eli des frontières de l'Afghanistan auraient été au nombre de 400 000 individus d'après Mouraviov; ils sont 15 000 seulement d'après Vambéry[3].

La plupart des Turkmènes, surtout ceux des confins du désert, entre l'Atrek et l'Amou, ont gardé les traits caractéristiques de leur race, le

[1] Galkin, ouvrage cité.
[2] Petrousevitch, *Zapisko kavkazskavo Otd'ela*, vol. XI, 1880.
[3] Principales tribus turkmènes, d'après Petrousevitch, etc.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Tekke de Merv | 50 000 | kibitkas ou | 250 000 | individus. |
| Tekke de l'Atok | 30 000 | » | » 150 000 | » |
| Ersari | 40 000 | » | » 200 000 | » |
| Yomoud | 20 000 | » | » 100 000 | » |
| Sarïk | 20 000 | » | » 100 000 | » |
| Gõklan | 9 000 | » | » 45 000 | » |
| Tchoudor | 6 000 | » | » 30 000 | » |
| El-Eli | 3 000 | » | » 15 000 | » |
| Salor | 3 000 | » | » 15 000 | » |

front large, les petits yeux obliques et perçants, le nez petit, mais fermement dessiné, les lèvres assez grosses, les oreilles écartées de la tête, la barbe noire et clairsemée, les cheveux épais et courts [1]. Dans la vallée de l'Atrek et dans toute la région montagneuse qui limite le plateau de l'Iran, les Turkmènes sont très fortement croisés de sang iranien. Les femmes persanes que les pillards ramènent de leurs expéditions de guerre modifient de génération en génération le type originel de la race, et, dans le voisinage immédiat de la frontière d'Iran, il est rare de rencontrer un Turkmène dont les traits ne rappellent pas ceux du Persan. Mais s'il a perdu sa physionomie tartare, il a gardé son œil qui darde la lumière comme un trait, son attitude fière et martiale : c'est par la hardiesse de sa démarche qu'il se distingue surtout des autres peuples de sa race, Kirghiz, Kara-kalpaks, Uzbegs. Presque tous les Turcomans sont aussi d'une taille élevée, très vigoureux et d'une grande souplesse de corps. Les tribus de l'intérieur tiennent en médiocre estime les Turkmènes croisés de la frontière persane, et ceux-ci même admettent en général que le mélange des sangs est pour eux une déchéance. Chaque guerrier renommé se croit obligé d'avoir au moins une femme de race turcomane pure, et les enfants qui naissent d'elle sont réputés de plus noble origine que les autres.

Si ce n'est à Merv, dans quelques villages des montagnes du Goulistan, au nord de Meched, et dans les forteresses ou « kourgans » de l'Atok, tous les Turkmènes, nomades et sédentaires, habitent la *kibitka*, et c'est même par le nombre de ces tentes de feutre s'élevant au milieu de la plaine que l'on évalue la force des tribus : en moyenne, on compte 5 habitants par kibitka. Des tapis et des coussins forment tout l'ameublement de la tente. L'habillement consiste, pour les deux sexes, en une chemise de soie rouge, qui recouvre tout le corps, des épaules à la cheville. Les hommes y ajoutent le *tchapan* ou *khalat*, long surtout, qui ressemble aux robes de chambre des Occidentaux, et posent sur la tête un léger bonnet de fourrure : ce costume les garantit du froid des steppes, mais ne fait pas valoir leur grâce et leur adresse ; quoique cavaliers excellents, ils sont loin d'avoir sur leur monture l'élégance du Cosaque. D'ordinaire, les femmes ne portent d'autre vêtement que leur longue chemise ; mais quand il s'agit de se faire belles, elles se nouent un grand châle autour de la ceinture, chaussent leurs pieds de bottes rouges ou jaunes, s'ornent de bracelets, de colliers, de pendants d'oreilles ; comme des Indiennes de l'Amérique,

[1] De Blocqueville, *Tour du Monde*, tome XIII ; — *Bulletin de la Société de Géographie*, juillet et août 1872 ; — Girard de Rialle, *les Peuples de l'Asie centrale*.

elles passent même des anneaux dans la cloison de leurs narines; enfin, elles attachent sur leur poitrine des étuis d'amulettes, qui ressemblent à des cartouchières et qui accompagnent leurs mouvements d'un cliquetis argentin. Des pièces de monnaie, des pierres de couleur, vraies ou fausses, des ornements en or et en argent pendent à leur coiffure, si grande parfois que la figure qui s'y trouve enfermée ressemble à une image sainte dans sa chapelle. Les femmes turkmènes ne cachent pas leurs traits comme les autres mahométanes. « Pauvres habitantes des steppes, disent-elles, nous ne pouvons nous conformer aux usages des villes [1]. »

Les Turkmènes des oasis du Daman-i-koh n'ont point de maîtres : « Nous sommes un peuple sans tête! disent-ils avec fierté; nous sommes tous égaux et chacun de nous est roi! Nous ne voulons ni l'ombre d'un arbre, ni celui d'un chef! » Parmi eux, quelques individus prennent bien le titre d'*ak-sakal* (barbe blanche), de *bay*, *bii* ou bey, de khan même; mais c'est là simple vanité, et nul ne songe à témoigner au chef plus de déférence qu'à d'autres guerriers, s'il ne se distingue par des qualités spéciales de bravoure ou de vertu, ou s'il n'a réussi à se conquérir des clients par la vente de grains à crédit. Ceux qu'on appelle les « bons », c'est-à-dire les riches, les hommes d'expérience, les combattants les plus braves, jouissent d'une grande influence lorsqu'il s'agit de prendre une décision commune, soit pour la guerre, soit pour la paix; mais ils n'ont aucune autorité comme juges et nul ne va se plaindre à qui que ce soit d'une injure, d'un vol ou d'un grief quelconque. L'offensé se venge, s'il le peut, et les guerres se perpétuent de famille à famille, à moins qu'une compensation monétaire ne répare le délit primitif. Se groupant les uns avec les autres en toute liberté, se séparant quand il leur en prend fantaisie, responsables envers eux seuls de leurs propres actions, les Turkmènes n'obéissent qu'aux préceptes de conduite transmis de génération en génération depuis un temps immémorial. La vie dans les steppes, consacrée par le *deb* ou la coutume, et s'accordant avec le résumé traditionnel de leur morale, en a fait des hommes libres; mais ils restent tenus de respecter le voisin pacifique, de pratiquer l'hospitalité, de garder la parole donnée. Les Turkmènes se distinguent des peuples environnants, Persans, Afghans et Bokhares, par une probité plus sévère et des mœurs moins impures. C'est dans la guerre seulement qu'ils donnent libre cours à leur violence et à leur férocité; mais dans les relations ordinaires de la vie ils sont d'une honnêteté remar-

[1] *Les Turcomans Yomouds*, *Voïennÿ Sbornik*, janv. 1872; — *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1872.

quable. Parmi eux, ce n'est pas le créancier, c'est le débiteur qui conserve le reçu de la somme empruntée, afin de se remémorer le montant précis de sa dette ; quant au créancier, il n'a que faire de ce document[1]. N'est-il pas à craindre que la « civilisation » importée par les Russes ne modifie ces usages ?

Les Turkmènes ont gardé la coutume, générale autrefois chez tous les peuples, qui consiste à faire précéder le mariage par un simulacre d'enlèvement, souvenir des mœurs primitives. Enveloppée d'un long voile et portant dans ses bras une chèvre ou un agneau, la jeune fille monte à cheval, s'enfuit rapidement et, par de brusques écarts, cherche à éviter le ravisseur qui la poursuit, à la tête d'une bande d'amis. Après deux ou trois jours de mariage, la jeune Turkmène doit simuler une nouvelle fuite et rester pendant toute une année chez ses parents pour laisser à son époux le temps d'aller voler des hommes et de payer ainsi sa dot en captifs[2] : c'est une dette d'honneur à laquelle il ne saurait manquer. Tous les autres évènements de la vie turkmène sont accompagnés de vieilles coutumes symboliques. Ainsi l'on ne se borne pas à pleurer les morts, mais il faut aussi que, pendant une année, à l'heure précise où mourut le défunt, tous les parents et les amis se mettent à pousser de longs hurlements, sans interrompre d'ailleurs un instant leurs occupations, et c'est en continuant de manger, de boire ou de fumer qu'ils gémissent d'une façon lamentable. Lorsque le mort était un grand guerrier, il faut élever un tumulus ou *yoksa* sur ses ossements : chaque vaillant de la tribu apporte au moins sept boisselées de terre, et c'est ainsi que surgissent en peu de temps ces monticules de huit à dix mètres de haut que l'on voit çà et là dans les steppes.

Tous les Turkmènes parlent des dialectes turcs djagataï peu différents les uns des autres et pratiquent le même culte, musulman sunnite, mais non avec une égale ferveur. Les plus zélés sont probablement ceux de la frontière persane, qui trouvent dans leur haine religieuse contre les chiites du plateau un prétexte à leurs incursions de pillage et à la dure servitude qu'ils imposent à leurs captifs; il est vrai qu'ils se sentent aussi le droit de voler et de tuer Khiviens ou Bokhares, non pour cause de foi, mais en vertu de la loi du talion, qui leur permet de venger d'anciens massacres. Encore en 1830, ils se hasardaient en de mauvaises barques sur la Caspienne pour capturer des esclaves sur la côte de Bakou[3], et c'est pour

[1] Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*
[2] Alex. Burnes, *Travels into Bokhara.*
[3] Eichwald, *Reise auf dem Kaspischen Meere.*

empêcher leurs déprédations que la Russie a fondé la station navale d'Achour-ade : leurs bateaux de guerre sont devenus maintenant des embarcations de pêche. Certains districts persans ont été complètement dépeu-



FEMME TURKMÈNE

Dessin de Ronjat, d'après une photographie communiquée par M. de Seidlitz.

plés par les Turkmènes; les habitants qui restent ailleurs, s'enferment en des villages qui ressemblent à des forteresses et où des hommes de guet veillent jour et nuit pour donner l'alarme. Dans quelques champs très exposés, des tours s'élèvent de cent pas en cent pas. On évalue à un million d'hommes le nombre des individus qui ont été capturés en Perse par les

Turkmènes pendant un siècle; jusqu'à 200 000 esclaves à la fois souffraient dans le Turkestan[1]. Malheur aux bergers qui s'aventurent dans les pâturages voisins des campements des Turkmènes! des bandits aux aguets dans un pli du terrain leur ont bientôt coupé la retraite et les poussent devant eux, chargés de chaînes. Des hordes entières de nomades n'ont d'autre occupation que le brigandage, le trafic des esclaves persans ou la guerre contre d'autres peuplades turkmènes, et c'est pour se garantir de ces brigands héréditaires que les peuples du sud avaient dû élever les murs de plusieurs centaines de kilomètres de longueur dont on voit les restes à l'angle sud-oriental de la Caspienne. « Où est ton âme? demande une femme à un héros turkmène. Ton âme est dans ton épée, ton âme est dans une flèche d'or[2]. » Le pillard de profession, le Turkmène « noir », ne se permet qu'un seul travail : il soigne et entraîne son cheval, qui est son compagnon de fatigue et de danger, et du haut duquel il ne « connaît plus ni père ni mère »; tout emploi de ses mains pour la culture ou pour un métier lui paraîtrait déshonorant : il l'abandonne aux femmes et aux esclaves. Ramener des captifs, telle est sa gloire. Quand les cavaliers partent au milieu de la nuit pour un *alaman*, ou incursion de pillage, — car ils aiment les ténèbres comme les bêtes fauves, — un *ichan* ou derviche voyageur ne manque jamais de les bénir et d'appeler les faveurs célestes sur leur noble entreprise. Les captifs malades, les vieillards sont égorgés, non seulement parce qu'ils n'ont pas de valeur, mais aussi parce que leur sang doit plaire au dieu des armées; quant aux prêtres, ils sont généralement épargnés, car ils pourraient jeter un mauvais sort sur leurs ravisseurs.

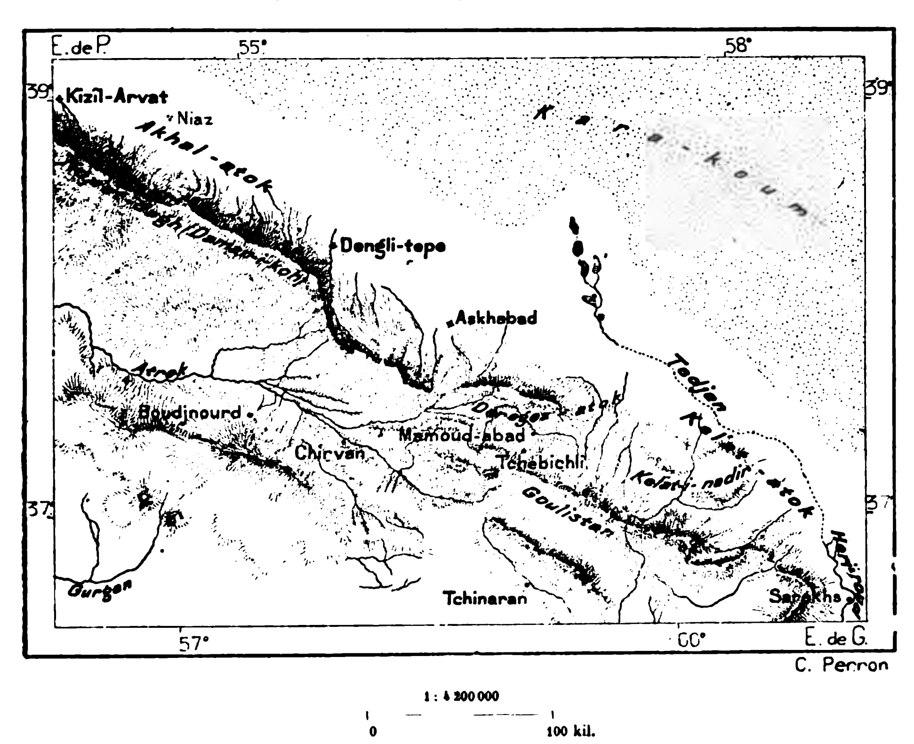
Autrefois, la plupart des prisonniers ramenés par les Turkmènes étaient destinés à périr misérablement dans la servitude; cependant une forte proportion des fils d'esclaves, et fréquemment aussi les esclaves eux-mêmes, s'élevaient peu à peu, grâce à leur intelligence, à leur souplesse et à leur ruse, bien au-dessus de ceux qui les avaient asservis. Vendus sur les marchés de Khiva et de Bokhara, un grand nombre de Persans arrivaient à se faire négociants, hauts employés, administrateurs de districts. Dans les khanats encore indépendants, c'est à eux que les fonctions les plus délicates et les mieux rétribuées sont généralement dévolues. Quoique chiites d'origine, ils ne laissent pas de pratiquer les rites du culte local avec piété[3]. Depuis l'abolition de la vente des esclaves persans dans les bazars des khanats,

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1880.
[2] Radlov, *Volkslitteratur der Türkischen Stämme*; — Elie Reclus, *Philosophie positive*, mars 1878.
[3] Vereschaguine, *Tour du Monde*, 1873.

les captures ne sont plus faites qu'en vue de la rançon[1]. Jadis, quelques chefs du Khorassan faisaient aussi de très beaux profits en vendant leurs propres sujets.

Dans ces dernières années, les habitudes de pillage ont beaucoup diminué. Contenus à l'ouest, au nord, au nord-est par les armées et les flottilles russes; forcés désormais de respecter les frontières des États protégés, Khiva et Bokhara; trouvant aussi du côté de la Perse une résistance plus sérieuse

N° 100. — OASIS DES TURKMÈNES TEKKE DANS L'ATOK.




1 : 4 200 000

0 — 100 kil.

qu'autrefois, car ils viennent se heurter à des colonies kourdes que le gouvernement persan a établies dans les vallées des montagnes et qui défendent vaillamment leur nouvelle patrie, les Turkmènes sont obligés d'abandonner peu à peu leurs mœurs de guerre incessante; de bandits ils se font jardiniers[2]. Les Göklan sont pour la plupart de paisibles cultivateurs et s'occupent même avec succès de l'élève des vers à soie. Déjà de nombreuses hordes de Tekke, qui naguère étaient les plus redoutées, se sont fixées sur le sol et s'occupent de creuser des canaux d'irrigation pour

[1] *Russische Revue*, 1879, n° 8.
[2] Stebnitzkiy, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, avril 1872.

augmenter la superficie de leurs oasis. La morale du peuple a même changé, et dans leurs conversations avec les voyageurs européens les Turkmènes se défendent avec insistance contre les accusations de brigandage portées contre eux [1]. Le proverbe souvent cité : « Si des brigands attaquent la tente de ton père, aide-les et prends ta part de butin [2] », n'a plus de sens dans la plupart des tribus. D'ailleurs, chez les Turkmènes, le passage se fait très facilement de l'état nomade à l'état sédentaire. L'appauvrissement, une querelle avec des voisins, le mariage avec une femme d'un groupe nomade changeront le sédentaire en voyageur; des amis qui cultivent le sol, la perte de ses chameaux, une mésaventure quelconque feront abandonner au nomade sa vie errante. Les agriculteurs eux-mêmes se déplacent quelquefois lorsque la force de leurs champs est épuisée ou que le climat local ne leur convient plus. La culture de certaines plantes alimentaires peut se concilier avec cette vie nomade. Pour obtenir la céréale qui porte leur nom, le *polygonum tartaricum* ou sarrasin, les Tartares brûlent la végétation de la superficie, sèment et récoltent en deux ou trois mois, puis ils se transportent ailleurs. Les bergers turkmènes, se déplaçant régulièrement de l'été à l'hiver, des mêmes pâturages du plateau de l'Iran aux mêmes herbages de la plaine, sont dans l'état de transition entre la vie errante et la vie sédentaire. Aussi les Russes espèrent-ils réduire les nomades du sud de la Tartarie, comme ils ont réduit ceux du

N° 101. — AIRE DES INCURSIONS TURKMÈNES AU SUD DE KIZIL-ARVAT.




[1] Napier, *Journal of the Geographical Society*, t. XLVI, 1876.
[2] Grodekov, *From Herat to Samarkand*, trad. de Ch. Marvin.

nord, en bâtissant des forts qui commandent les campements d'hiver des indigènes. En outre, ils établissent de distance en distance des lieux d'approvisionnement et ils ont commencé la construction d'un chemin de fer qui se dirige de la baie Mïkhaïlovskiy vers les oasis des Turkmènes.

Le chameau et le cheval, les deux compagnons du Turkoman nomade, diminueront naturellement en nombre, d'abord par l'effet de la guerre des Turkmènes avec les Russes, puis à mesure que la culture du sol prendra de l'importance et que les habitudes guerrières feront place à des mœurs plus douces ; on dit même que les Turkmènes se défont volontairement de leurs chameaux en les vendant aux Persans, pour éviter ainsi que les Russes ne s'en emparent pour le transport de leurs approvisionnements de guerre. La plupart des chameaux du pays turkmène sont des animaux à une seule bosse, plus petits et moins forts que les autres, mais supportant mieux la chaleur : ils peuvent faire plus de 40 kilomètres par jour, avec une charge de 160 à 200 kilogrammes. Ils paissent sans entraves autour des kibitkas, et quelques-uns redeviennent même à demi sauvages et s'enfoncent dans les steppes pour y rester des mois entiers. Quant aux chevaux de course turcomans, issus du croisement de la race arabe avec les animaux indigènes, peut-être les fameux coursiers niséens des Parthes, ils ne sont pas élégants de formes, mais ils n'ont que peu d'égaux au monde pour leur force d'endurance : on parle même de trajets de 1000 kilomètres faits en cinq ou six jours consécutifs ; c'est que « deux journées de marchand ne valent pas une journée de voleur[1] ». Ces chevaux turkmènes, fort appréciés par les officiers russes, ont la tête plus longue, le poitrail plus étroit, les jambes plus velues que les arabes pur sang, mais ils résistent mieux au climat, à la faim, à la soif. On dit qu'ils descendent d'animaux introduits par les Arabes lors de la première conquête, et plus tard par Tamerlan et Nadir-chah. Élevés sous la tente avec les enfants de la famille et caressés par la main des femmes, les chevaux turcomans sont d'une singulière douceur et d'une grande intelligence ; ils ont un fort beau port de tête. Souvent on peut voir dans une kibitka en lambeaux le maîtreet sa famille vêtus de loques, tandis que le cheval reste couvert d'un bon feutre[2].

Les Kara-kalpaks ou les « Bonnets-Noirs » forment géographiquement la transition entre les Turkmènes du sud et les Kirghiz du nord. Restes

[1] Mouraviov, *Voyage à Khiva.*
[2] *Voïennÿ Sbornik,* janv. 1872 ; — *Bull. de la Soc. de Géogr. de Paris,* juillet 1872.

d'une nation puissante, ils ont encore des représentants de leur race sur un espace immense, en Russie, dans les gouvernements d'Astrakhan, de Perm et d'Orenbourg; en Caucasie, dans la province de la Koubañ; en Sibérie, dans le gouvernement de Tobolsk : les émigrations forcées ou volontaires en ont dispersé les tribus à des milliers de kilomètres de distance les unes des autres; mais, d'après leur tradition, ils seraient tous originaires du Kharezm[1]. Ils sont épars en quelques petits groupes dans la vallée du Zarafchan, mais c'est dans les plaines humides du bas Oxus et sur les rivages orientaux de la mer d'Aral qu'ils forment encore la masse la plus cohérente : là ils se trouvent peut-être au nombre de 50 000, tandis que dans tout l'empire russe on les évalue à 300 000 individus. Sur les bords de l'Aral, les Bonnets-Noirs, ainsi nommés à cause de leur haute coiffure en peau de mouton, sont pour la plupart des hommes grands et forts, avec une large face plate, de grands yeux, un nez court, un gros menton, de larges mains[2]. Cependant leurs femmes passent pour être les plus belles du Turkestan. D'ailleurs, on ne peut dire que les Kara-kalpaks présentent un type bien distinct : dispersés, comme ils le sont, sur une vaste étendue, au milieu de peuples différents, ils paraissent être diversement mélangés, et dans la Tartarie ils se confondent peu à peu avec la population hybride des Sartes. Les Kara-kalpaks, doux, paisibles, s'occupant volontiers de travaux agricoles, sont généralement tournés en dérision par leurs voisins, à cause de leurs qualités mêmes : leur amour de la paix, leur bienveillance native leur ont valu la réputation d'être les plus sots des hommes; il est certain d'ailleurs qu'ils manquent d'initiative; leur regard est sans flamme, ils gardent presque toujours la bouche ouverte et laissent retomber la lèvre inférieure[3]. En un petit nombre de générations, cette peuplade sans énergie n'aura probablement plus d'existence indépendante en Turkestan.

La grande nation des Kirghiz, qui comprend peut-être deux millions d'individus[4] et dont le domaine, aussi vaste que la Russie d'Europe, s'étend des bords de la Volga au bassin du Tarim et du bas Oxus à la rivière Irtîch, est, par le nombre, la race nomade la plus importante de l'Asie; mais elle n'a point de cohésion ethnique et se divise à l'infini :

[1] Grebonkin, *Rousskiy Tourkestan*, II, 1872.
[2] Vambéry, *Sketches of Central Asia;* — Girard de Rialle, *les Peuples de l'Asie centrale.*
[3] Karazin. *Scènes de la vie terrible dans l'Asie centrale.*
[4] 2 100 000, d'après Levchin; 3 000 000 d'après Krasovskiy.

les Kirghiz se comparent au « sable de la mer » que le vent disperse au loin, sans que pourtant les plages en soient appauvries : on les rencontre jusque sur les confins du Tibet et de l'Hindoustan. Les deux principales divisions de la race correspondent au relief de la contrée. Dans la plaine du versant aralo-caspien et du bassin de l'Ob, vivent les Kirghiz-Kazaks, de beaucoup les plus nombreux ; dans les vallées du Thian-chan, de l'Ałaï et du Pamir, errent les Boures, Bouroutes [1] ou Kirghiz noirs, appelés aussi Kirghiz des « Montagnes Sauvages » ou les « Kirghiz sauvages des Monts » (*Dikokamennîe Kirghizî*).

Les Kirghiz se donnent le nom de Kaïzaks ou de Kazaks, quoique l'appellation de Kirghiz ou plutôt de Krghîz ne leur soit pas inconnue et qu'ils l'interprètent comme ayant le sens de « Quarante Filles ». D'après leur légende, analogue à celle de plusieurs autres peuples de l'Asie, ils descendraient en effet de quarante filles et d'un chien rouge, symbole de leur vie errante et sauvage. Ils se divisent en quatre hordes : la « grande » horde (*Oulou-youz*), la plus ancienne, qui occupe la partie orientale du territoire kirghiz, principalement au sud du lac Balkhach et dans le voisinage du Thian-chan ; la horde « moyenne » (*Ourta-youz*), dont les tribus errent surtout dans la région de collines basses qui séparent le bassin de l'Ob et le versant aralo-caspien ; la horde Boukeyevskaya ou horde intérieure, des steppes d'Orenbourg ; la « petite » horde (*Katchi-youz*), qui possède la région occidentale du pays et s'étend au loin dans la Russie d'Europe : en dépit de son nom, cette horde est de beaucoup la plus importante, à la fois par le nombre, par la civilisation et par le rôle que lui assurent ses relations constantes avec les Russes, dominateurs militaires de la contrée. C'est en vain que, depuis Catherine II, le gouvernement russe a tenté de lui imposer un khan ; tous ses maîtres ont été successivement destitués ou massacrés [2]. De même que les tribus des Turkmènes, la fédération ou *soyouz* des Kirghiz se divise en groupes secondaires et ceux-ci se partagent eux-mêmes en clans, souvent en lutte les uns contre les autres, et en familles, ayant en moyenne de cinq à quinze tentes. Chacun de ces *aouls* ou petites communautés vit en toute indépendance, ne reconnaissant, après le pouvoir des conquérants russes, évités avec soin, d'autre autorité que celle des chefs de famille et des arbitres nommés par eux en cas de différends. Les Russes se bornent à leur faire payer un impôt d'un rouble et demi par kibitka, mais il leur est difficile de découvrir tous les campements, dans

[1] La terminaison *out* est en mongol la forme du pluriel : Bourout, Yakout, Toungout, Tangout (Radłov, *Bull. de l'Acad. des sciences de Pétersb.* t. VI).

[2] Levchin, Meyer, etc.

les replis des terrains, entre les dunes, au milieu des roselières des marécages, sous le couvert des forêts, et les aouls qu'ils trouvent sont fréquemment abandonnés à cause du changement d'habitation des nomades, de l'hiver à l'été. Aussi la statistique officielle est-elle restée toujours au-dessous de la vérité, quoique d'année en année le fisc ait réussi à découvrir un plus grand nombre de récalcitrants. En 1837, première année de la perception d'impôt, les employés russes trouvèrent seulement 15 500 kibitkas dans le territoire kirghiz d'Orenbourg ; en 1846, ils en signalaient déjà 67 280, et en 1862 le nombre des tentes où l'impôt avait été perçu s'élevait à plus de 155 000[1]. En 1872, un premier recensement officiel fait dans les deux provinces de Tourgaï et d'Ouralsk, malgré l'opposition des Kirghiz, énuméra 605 000 nomades : la horde Boukeyevskaya, dont les aouls sont presque tous épars à l'ouest du fleuve Oural, sur le territoire européen, comprend en outre, d'après les diverses appréciations, de 160 000 à plus de 200 000 individus[2].

N'ayant point de chefs, tous les Kirghiz croient plus ou moins appartenir à la noblesse. Leur gloriole aristocratique est sans bornes. Quand deux Kirghiz se rencontrent, la première question qu'ils s'adressent mutuellement est celle-ci : « Quels sont tes sept ancêtres ? » Et tous, même les enfants de huit ans, savent en réponse réciter leur généalogie jusqu'au septième ascendant. Ceux qui comptent des khans parmi leurs ancêtres, et il s'en trouve en effet qui descendent de Djenghiz-khan, sont censés se distinguer par leurs « Os blancs » de la foule du peuple aux « Os noirs ». Les Kirghiz nobles, auxquels le gouvernement russe concède divers privilèges et dont il a fait des « sultans », sans les dispenser pourtant de l'impôt de capitation, sont entourés d'un ramassis de Telengoutes, c'est-à-dire de fuyards, étrangers et fils d'esclaves, qui leur faisaient autrefois de petites armées pendant les guerres intestines, et qui mènent maintenant les troupeaux du maître et cultivent ses champs. Cette valetaille est fort méprisée par les libres nomades et n'a le droit d'entrer dans aucun des clans ; elle est tenue à part de la nation et vit en des camps séparés, avec ses maîtres, également haïs par la masse du peuple. Les *biis* ou « anciens » sont les juges élus, auxquels tous s'adressent volontiers en cas de différends, et devant lesquels, malgré la loi russe, on porte les cas qui devraient être jugés par les sultans ou les employés slaves[3]. Les « Os noirs » ont la noblesse collective que leur donne le clan, désigné par une

[1] Meyer, *Kirghizskaya Step'*, Matériaux pour la géogr. et la statistique de la Russie (en russe).
[2] Tillo, *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1873, n° 2 ; — Obvoutchov ; — Rittich.
[3] Tillo, article cité.

marque spéciale et réservée, analogue au *totem* des Indiens, et se conservant religieusement de siècle en siècle. Chaque tribu se distingue aussi par un cri particulier, que ses membres poussent en signe de ralliement dans leurs réjouissances et leurs disputes.

La langue ne diffère que par de faibles changements chez les diverses tribus des Kirghiz-Kazaks. Elle est de pure souche turque et n'a subi que peu d'influences extérieures : on y reconnaît seulement quelques faibles traces du mongol et un petit nombre de mots persans et arabes apportés avec la religion mahométane[1]. Au nord, l'action du russe se fait sentir, et même dans quelques aouls de la steppe d'Orenbourg c'est en langue russe que s'entretiennent les Kirghiz[2]; mais les colons slaves ont fait peut-être plus d'emprunts, dans la conversation ordinaire, à l'idiome des vaincus que ceux-ci au dialecte de leurs vainqueurs. De même qu'aux temps de l'invasion tartare les Moscovites reçurent des envahisseurs des noms relatifs à la politique et à l'administration, de même les Russes de nos jours prennent les termes qui se rapportent à la vie errante[3]. De toutes les tribus kirghizes, celle des Kiptchaks, de la horde moyenne, est, d'après Vambéry, celle qui a le mieux conservé son type originel, ses mœurs antiques et la pureté de sa langue. Quant à l'origine de la nation, elle est fort discutée par les ethnologistes, et même on a voulu voir en eux des Scythes aryens comme ceux des bords du Pont-Euxin. Quoi qu'il en soit de la filiation de leur race, c'est aux Mongols et aux nations turques et tartares, formant avec eux un même groupe pour le langage, qu'ils ressemblent le plus. Ils ont le corps trapu, le cou gros et court, le crâne large et peu élevé, la face aplatie, les pommettes saillantes, le nez épaté, les yeux petits et obliques, la barbe rare, la peau basanée, souvent d'un brun sale[4]. L'obésité est commune chez les Kirghiz de la steppe d'Orenbourg, et d'ailleurs elle est considérée par les nobles de la nation comme une sorte de privilège ajoutant à leur majesté. Ils sont pour la plupart d'une grande



RICHE KIRGHIZ.
Dessin de Vereschaguine, d'après nature.

[1] Krasovskiy, *Kirghizskaya Step'*.
[2] Radłov, *Bull. de l'Acad. des sciences de Pétersb.*, 28 août 1863.
[3] Vambéry, *Die primitive Cultur des Turko-tatarischen Volkes*.
[4] Radłov; — Vambéry; — Vereschaguine; — Girard de Rialle, etc.

force physique, mais paresseux, mous, sans adresse et sans grâce; leur démarche est d'autant plus lourde que, passant la moitié de leur vie à cheval, ils ont les jambes légèrement arquées. Dans quelques tribus, les mères ont même l'habitude de mettre des coussins entre les genoux des enfants emmaillottés, afin de leur cambrer les jambes et de les rendre ainsi plus propres à l'exercice du cheval[1]. Comme les Nogaï, les Kirghiz ont souvent l'air morose ou triste; on ne rencontre que rarement parmi eux des hommes ayant la prévenance, la cordialité, la bonne humeur des Bachkirs, le regard audacieux des Turkmènes. La plupart sont d'une paresse sans nom : ne rien faire est leur gloire et leur joie. Dans les chansons kirghizes, les femmes célèbrent la paresse des hommes et leur propre travail. Habituées à un labeur régulier, elles sont en général plus gracieuses que leurs maris, et les dépassent en qualités morales. Les jours de fête, elles aiment à se parer de hauts bonnets de velours ou de brocart ornés de plaques de métal, de broderies et de perles, et prolongent leurs tresses jusqu'aux talons, au moyen de rubans et de crins de cheval; elles font usage de rouge et de blanc beaucoup plus que les femmes d'Europe, et même, pour se rougir les joues, se les frottent de plantes à sève corrosive.

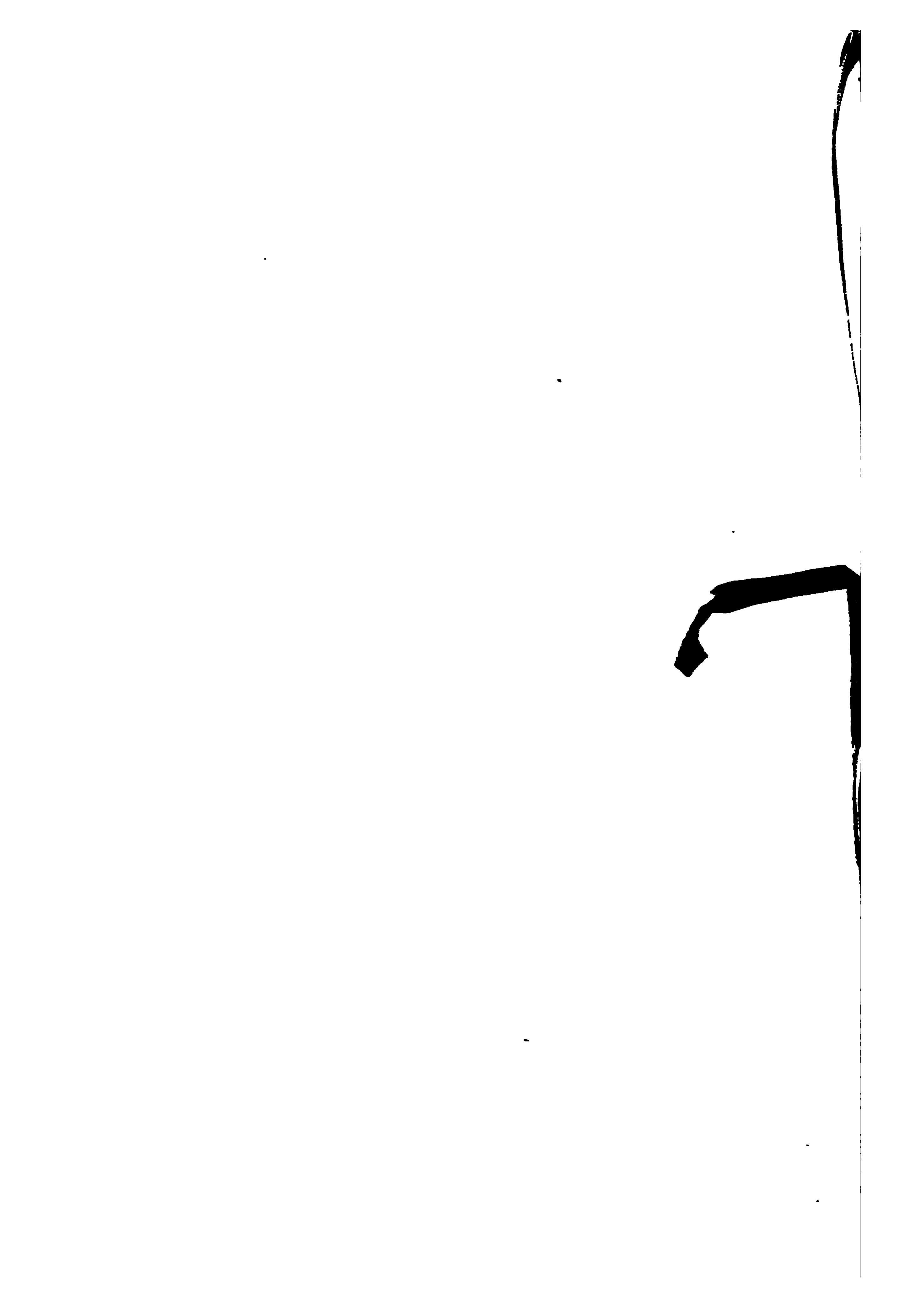
Les Kirghiz des grandes steppes, peuple de bergers armés, sont des nomades par excellence : un événement quelconque, la pression gênante d'une autre tribu, des indices de mauvais augure, une tempête, leur font changer de patrie. En 1820, la plupart des Kirghiz d'Astrakhan quittèrent leurs campements pour retourner en Asie, sur la simple rumeur que l'administration se préparait à les faire dénombrer; il est vrai que la conséquence du dénombrement aurait été sans doute de recruter leurs jeunes gens et d'en faire des soldats pour vingt ou trente ans. C'est en vain que les gouverneurs slaves ont fait construire de véritables maisons pour les « sultans » kirghiz, afin de contribuer ainsi à en faire des personnages : quoique très flattés de l'honneur qu'on leur témoignait, les « Os blancs » kirghiz continuaient de vivre sous la tente, en laissant dans leurs maisons tous les objets somptueux qui témoignent de leur richesse et de leur civilisation; les plus misérables de la nation, ceux qui sont presque réduits à la condition de serfs au milieu des colonies de Cosaques, sont les seuls qui consentent à habiter des maisonnettes de bois. Les Kirghiz n'ignorent point que la vie sédentaire dans les maisons coïncidera pour eux un jour avec la perte de la liberté[2]. La yourte des Kirghiz, semblable à celles des Kalmouks et à la

[1] Levchin, *Description des Kirghiz-Kazaks.*
[2] Levchin, ouvrage cité.



CAVALIERS KIRGHIZ.

Dessin de Pranishnikoff, d'après nature.



kibitka des Turkmènes, est un simple treillis de bois, recouvert de drap rouge chez quelques « sultans », de feutre blanc chez les riches et de feutre ordinaire chez les « Os noirs ». Les plus pauvres remplacent le feutre par des nattes d'écorce d'arbres, de roseaux ou d'herbes. En une demi-heure, un aoul entier a disparu et chemine vers un autre lieu de campement, vers le nord au commencement de l'été, vers le sud pendant les premiers jours de l'hiver.

Les Kirghiz-Kazaks n'ont point le tempérament batailleur de leurs voisins du sud, les Turkmènes. Cependant ils ont longtemps résisté aux envahisseurs slaves. Ils acceptèrent la souveraineté du tzar en 1734; mais ils ne croyaient alors accomplir qu'une vaine formalité, et dès qu'ils comprirent que, dans l'opinion des Russes, ils avaient aliéné leur liberté, la guerre commença : elle dura pendant plus de cent ans, avec des intermittences de paix armée[1]. Une dernière révolte eut lieu en l'année 1870, et les Kirghiz de Manghichlak détruisirent alors un village russe et assiégèrent le fort d'Alexandrovsk[2]. Mais, par nature, les Kazaks sont pacifiques. Pour venger des insultes, satisfaire de vieilles rancunes ou profiter d'une occasion propice de pillage, ils entreprennent bien de temps en temps des *barantas* ou expéditions armées, semblables aux *alamans* des Turkmènes, mais ce n'est d'ordinaire que pour aller voler des chevaux. Ils ne se servent guère de leurs armes, si ce n'est contre le gibier. Passionnés chasseurs, ils poursuivent et tuent le loup de la steppe



FEMME KIRGHIZE.
Dessin de Vereschaguine, d'après nature.

[1] Grigoŕev, *Russische Revue*, 1873.
[2] Zagorskiy, *Russische Revue*, 1879, 3.

à coups de fouets se terminant par des lanières en fil de fer[1]. Ils savent dresser le faucon, le vautour et même l'aigle royal à la capture du gibier ; cependant ce n'est pas sans danger qu'ils ont associé l'aigle à leurs chasses : il est arrivé que l'oiseau, cherchant vainement du haut du ciel le loup, le renard ou tel autre animal, blotti dans sa bauge ou dans son terrier, a replongé sur son maître, l'abattant de son cheval, enfonçant les serres dans sa chair et cherchant à lui arracher les yeux[2].

Les Kazaks se disent musulmans sunnites, mais ils sont pour la plupart tellement étrangers à tout fanatisme, qu'on pourrait aussi bien les ranger parmi les chamanistes et les païens. Il en est qui répondent même aux questions des voyageurs en disant ignorer à quelle religion ils appartiennent [3]. Lors de leurs premières relations avec les Russes, ils n'étaient point musulmans; nulle mosquée ne s'élevait dans les steppes, et pas un mollah n'exhortait les fidèles à la prière. Ce sont les Russes qui ont le plus contribué à rendre les Kirghiz musulmans en les supposant tels. Indirectement, ils ont été les convertisseurs de la race en lui rappelant le nom d'Allah dans tous leurs traités et leurs stipulations; mais ils n'ont complètement réussi qu'auprès des dignitaires et des marchands de la steppe. La grande masse de la nation est restée ce qu'elle était, acceptant toutefois des religions environnantes ce qui lui faisait peur. Les plus chamanistes des Kirghiz sont toujours ceux qui ont été le moins fréquemment en relation avec les Russes[4]. D'ailleurs, le mahométisme kirghiz consiste surtout à détester les chrétiens et les sectateurs d'Ali et à se croire permis de les voler, de les piller, de leur donner la mort; mais leurs pratiques religieuses n'ont aucun rapport avec les préceptes du Coran. Ils redoutent surtout le mauvais œil et ne manquent jamais d'orner de rubans multicolores la tête du jeune chameau, pour écarter de lui les funestes influences : tout leur est présage, bon ou mauvais, la chute d'un fil sur une pierre blanche ou noire, la nuance jaune ou rouge de la flamme qui s'élance quand l'huile est jetée sur le feu, des fentes transversales ou longitudinales qui se forment dans les omoplates du mouton brûlé. Ils essayent de conjurer les mauvais esprits en leur offrant des sacrifices, en attachant aux herbes, aux roseaux, aux buissons, à des pieux fichés en terre, des cheveux, des chiffons ou des rubans. Dans la montagne, ils suspendent aussi des pièces de vêtement aux branches des arbres qui om-

[1] Ch. de Ujfalvy, *Le Kohistan, le Ferghanah et Kouldja.*
[2] Ibrahimov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1876, n° 9.
[3] Levchin, ouvrage cité.
[4] Grigorev, article cité.

bragent les sources médicinales[1]. Ceux qui se mettent en voyage ou qui partent pour une expédition de guerre, se cousent par derrière, à l'étoffe de leur chapeau, un ou deux sachets contenant des prières écrites, qui doivent à la fois leur donner chance et courage.

De toutes les pratiques mahométanes, la polygamie est celle qui a été le plus rapidement acceptée, non par la foule des Kirghiz pauvres, incapables de payer plus d'une fois le kalîm ou prix d'achat d'une épousée, mais par les riches, qui possèdent des centaines ou des milliers d'animaux. De même que chez la plupart des peuples sortant de l'état barbare, le simulacre d'enlèvement subsiste encore çà et là dans les mariages; mais il est aussi beaucoup de Kirghiz qui enlèvent réellement des jeunes filles comme butin de guerre. Ils vont les chercher surtout parmi les peuplades kalmoukes du Thian-chan, et ils satisfont ainsi à l'ancienne coutume, d'après laquelle toute fiancée devait être prise en dehors de la tribu ou même de la nation. Par tradition, les Kazaks sont « exogames » et c'est ainsi que s'explique la grande ressemblance du type de ces tribus turques avec leurs voisins de race mongole. Les coutumes nationales qui se sont le mieux conservées sont celles qui se rapportent à leurs morts. Ils les ensevelissent en poussant des cris et renouvellent les cérémonies de deuil quarante jours, puis cent jours après, à la fin de l'année et encore au bout de neuf ans. Les parents se frappent et gémissent, soir et matin, pendant une année, devant un mannequin revêtu des habits du mort. Les buttes funéraires qui se dressent au sommet des collines, ornées de lances où flottent des crinières, sont l'objet du plus grand respect. Le sol de quelques collines disparait en entier sous des monuments de toute forme élevés en l'honneur des morts, pyramides, tourelles, coupoles, portiques : les mères y font représenter les berceaux de leurs enfants, et les enfants y figurent la tente où travaillait la mère. Des kourgans se voient aussi en grand nombre dans la steppe rase : un de ceux qui s'élèvent au bord du Tourgaï a 32 mètres de hauteur et 290 mètres de tour; d'après la légende, elle recouvre un héros ou *batîr* de taille prodigieuse, un de ceux qui soulevaient les montagnes, simples pierres pour leurs frondes[2]. Les Kirghiz font leurs génuflexions et leurs prières au pied de ces kourgans et y laissent des étoffes, des vivres, de l'argent pour ceux qui en ont besoin. Les passants pauvres peuvent s'approprier, comme un présent du mort, tout ce qu'ils voient sur son tombeau; mais ils sont tenus de faire eux-mêmes

[1] Kostenko, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, mars 1877.
[2] Levchin, ouvrage cité.

une légère offrande, afin qu'aucun nécessiteux ne s'en retourne à vide[1].

Dans l'ensemble du développement humain, l'agriculture est un progrès sur l'état pastoral; mais pour les Kirghiz il n'en est pas ainsi. Celui qui tombe à l'état de laboureur est un homme déchu, ayant perdu les joies de la vie et la liberté. Encore de nos jours, presque tous les Kirghiz-Kazaks musulmans sont nomades; ceux que le manque de bétail oblige à cultiver le sol dans le voisinage des cantonnements russes, abdiquent le nom de Kazaks dès la deuxième génération, s'habillent à la russe et se disent chrétiens; près des postes fortifiés du sud de la Sibérie, ce sont eux qui fournissent le blé aux soldats cosaques. Sur tout le pourtour du territoire kirghiz, les petits marchands russes tiennent les indigènes par des prêts usuraires, et leur exemple n'est que trop suivi dans l'intérieur des steppes par les « khans », c'est-à-dire par les riches Kazaks; toutes les fois qu'un hiver trop rigoureux a fait périr une grande partie du bétail, un mouvement d'émigration se porte du territoire des hordes vers les possessions russes. On cite de riches Kirghiz dont les troupeaux comprennent des centaines de chameaux, des milliers de chevaux, et jusqu'à vingt mille moutons. Ils possèdent aussi des bêtes à cornes, mais en moins grand nombre : avant le milieu du dix-huitième siècle, les Kirghiz n'avaient pas encore introduit ces animaux dans leurs steppes, et c'est à grand'peine qu'ils réussissent à les nourrir et à les protéger contre le froid pendant le long hiver[2]. Des bouquets d'arbres, des roselières, d'étroites lèdes entre les dunes servent de retraites à la plupart des troupeaux; mais dans la steppe rase il faut creuser de grands trous où se réfugient les bestiaux, ou bien tendre des feutres du côté du vent. Les plus beaux pâturages sont conservés pour l'hiver : quand la terre est couverte de neige, les chevaux commencent par écarter la neige avec leurs sabots et mangent la partie supérieure des tiges, puis viennent les chameaux qui rongent l'herbe plus ras de terre, et enfin les moutons qui broutent jusqu'à la racine.

Les animaux non acclimatés périssent à ce dur régime. Les dromadaires de race turkmène n'ont pu être introduits dans le pays, et les seuls qui résistent sont les chameaux à deux bosses. Les moutons appartiennent tous à la race des brebis à queue grasse et deviennent d'ordinaire si forts et si grands que les enfants s'amusent à les employer comme montures. Les

[1] Nöschel, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XVIII.

[2] Animaux domestiques de la steppe kirghize, en 1872, d'après Tillo :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Chameaux | 120 000 | Bœufs, etc | 600 000 |
| Chevaux | 1 720 000 | Moutons | 2 000 000 |
| Chèvres | 180 000 | | |

troupeaux marchent toujours sous la conduite de quelques chèvres, et parfois il arrive, au commencement ou à la fin de l'hiver, qu'au passage des fleuves recouverts d'une glace mince ou friable, des centaines de brebis se noient en voulant suivre leurs légères conductrices[1]. Quant au cheval kirghiz, c'est un animal de chétive apparence; mais il fait, au pas, ses 80 kilomètres dans la journée, — même plus de 100, dit Kostenko, — mange ce qu'il trouve, se couche sur le sable et subit, sans en souffrir, tous les extrêmes de chaleur et de froid. Dans leurs courses de chevaux ou *baïgas*, Kirghiz ou Kalmouks peuvent franchir facilement plus de 10 kilomètres en un quart d'heure, plus de 20 kilomètres en une demi-heure, et des coursiers kirghiz, changeant de chevaux à diverses étapes, ont parcouru en trente-quatre heures un espace de 300 kilomètres. Les chevaux de prix, tels que le *karabaïr* ou « demi-sang », et l'*argamak*, de race pure, n'ont pas la même force de résistance. L'argamak, si remarquable par le lustre de sa robe, est plus élancé et plus haut sur jambes que l'arabe pur sang; il ne se rencontre guère que chez les « sultans » kirghiz[2].

Les Kirghiz noirs ou Bours (Bourouts), moins nombreux que les Kazaks, puisqu'on évalue leur nombre, sur les deux versants du Thian-chan, à 350 000 ou 400 000, ne diffèrent que faiblement, par le type, la langue et les mœurs, de leurs voisins des plaines, et même une légende les dit issus de fugitifs des hordes kazakes[3]. Cependant ils sont évidemment plus mélangés avec les Mongols et présentent exactement le type physique des Kalmouks; presque toutes leurs femmes sont considérées comme laides par les Russes, à l'exception des Sarî-bagich. Elles ne se voilent point, et leur regard s'échappe avec franchise de leurs paupières fendues obliquement; sur leurs cheveux, raides et durs comme des crins, elles posent dans les grands jours une coiffe comme celle des Turkmènes, couverte de médailles et de monnaies, qui résonnent à chaque mouvement. Sales et ivrognes, se gardant bien de se laver jamais et d'essuyer leurs instruments de cuisine autrement qu'avec les doigts, de peur de « chasser l'abondance[4] », les Bours sont plus barbares, plus ignorants que les Kirghiz des plaines, mais on les dit en revanche plus honnêtes et plus francs. Très abaissés maintenant, ces Kirghiz des « Montagnes Sauvages » paraissent avoir été

[1] De Levchin, ouvrage cité.
[2] Ch. de Ujfalvy, *Bulletin de la Société d'acclimatation*, 1879.
[3] Khorochkin, *Recueil d'articles relatifs au Turkestan* (en russe).
[4] Semonov, *Mittheilungen von Petermann*, 1859, n° 3.

une nation beaucoup plus civilisée que de nos jours : les chroniqueurs chinois parlent des Ki-si-li-tzi comme d'un peuple puissant et industrieux, ayant un commerce prospère avec les pays lointains de l'Asie extérieure. Mais les grandes émigrations entraînèrent au loin vers l'ouest et vers le sud des multitudes de ces Kirghiz, et ceux qui restaient furent refoulés peu à peu dans les vallées des montagnes. Puis vinrent les Russes, qui exterminèrent tous les Kirghiz des steppes sibériennes, à l'est de l'Irtîch, ou n'en laissèrent que de faibles débris ayant perdu leur nom et fondus désormais avec d'autres peuples. Ils ont gardé de leur ancienne civilisation diverses industries et savent construire des moulins à vent, forger le fer, tisser de belles étoffes[1]. Les Kirghiz noirs n'ont pas la vanité aristocratique des Kazaks et nul d'entre eux ne prétend avoir les « os blancs »; cependant leurs chefs ou *manaps* se sont emparés dans certaines tribus d'un très grand pouvoir, et même du droit de vie et de mort sur leurs administrés. Le souvenir des gloires d'autrefois n'est point complètement perdu chez les Kirghiz du Thian-chan, et leurs poètes, leurs improvisateurs, autour desquels s'assemble la foule dans les campements, chantent encore les « *batîrs* », qui perçaient mille hommes d'un coup de lance et soulevaient d'une main la montagne où s'était endormie leur fiancée : rien n'était trop difficile pour ces vaillants des anciens jours. On a voulu retrouver dans les chants des Kara-Kirghiz les restes de poèmes épiques, et dans quelques-unes de leurs invocations passe comme un souffle des Védas.

« O toi qui es en haut, Prince du ciel, toi qui fais sortir du sol la verdure et des arbres les feuilles; toi qui couvres les os de chair et le crâne de cheveux, créateur de la créature. Ciel qui as fait naître les étoiles;

« Vous, soixante dominateurs, qui nous avez donné le père, et toi, Paï̈ Oulguen, qui nous as donné la mère ;

« Donnez-nous le bétail, donnez-nous le pain, donnez un chef à la maison, donnez-nous la bénédiction[2] ! »

Les Kirghiz noirs sont divisés en de nombreuses tribus. Celles de l'occident sont groupées sous la dénomination de « Droite » (*On*); les peuplades orientales, sur les deux versants du Thian-chan, forment la « Gauche » (*Sol*). Ce sont les Kirghiz de la « Gauche » qui se trouvent en contact le plus intime avec les Kalmouks du Thian-chan, descendant en partie de ceux qui s'enfuirent des steppes d'Astrakhan en 1771 et qui perdirent un si grand nombre des leurs pendant l'exode, par la faim, le

[1] Valikhanov, *Voyage en* 1858 et 1859.
[2] Radlov, *Volkslitteratur der türkischen Stämme Sibiriens;* — Élie Reclus, *Philosophie positive*, mars 1866.

froid et les combats. Vaincus par les Kirghiz noirs et les peuples de la steppe dans une bataille livrée au sud de Balkhach, les Kalmouks ne trouvèrent de refuge que dans les vallées orientales des Monts Célestes, où les établit le gouvernement chinois, à côté de leurs frères de race, les Torgues ou Torgouts, bouddhistes comme eux et parlant un dialecte rapproché du leur. Les Kalmouks de l'Asie ne diffèrent point de leurs frères d'Europe. Ils ont la même figure plate, étroite dans la partie supérieure, les mêmes yeux étroits et obliques, les mêmes lèvres pâles et plissées par un triste sourire, le même torse massif, supporté par des jambes obliques. Les femmes de plusieurs tribus se teignent les dents en noir[1]. De même que les Kirghiz, mais d'une manière plus générale, les Kalmouks ont dressé le bœuf comme bête de somme et de monture.

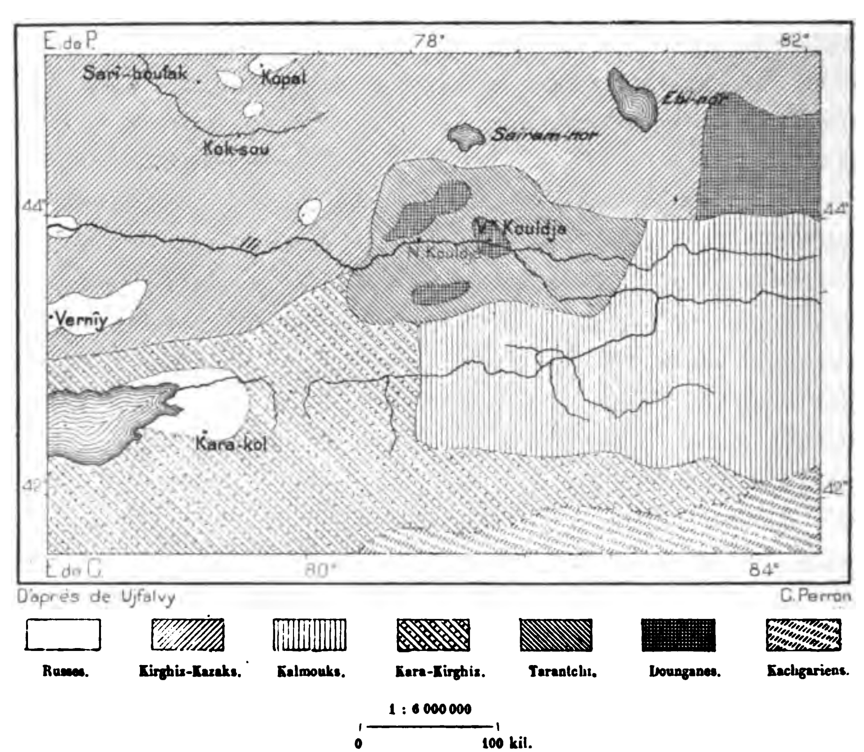
Il n'est peut-être pas de nation chez laquelle la petite vérole fasse plus de ravages que chez les Kalmouks du Thian-chan : aussi en ont-ils maudit jusqu'au nom; c'est péché d'en parler ou d'y faire allusion. Pendant l'hiver, une famille atteinte par le fléau est une famille perdue : le froid, s'ajoutant à la maladie, ne pardonne à aucun des habitants de la kibitka; tous y périront et jamais aucun héritier ne se présentera pour recueillir les objets laissés dans la demeure empestée. Pour se préserver de la maladie, les Kalmouks qui sont entrés par mégarde dans une kibitka de varioleux s'empressent de s'enivrer d'eau-de-vie, tandis que leurs parents et leurs amis, armés de fouets, les battent jusqu'au sang pour chasser du corps le mauvais génie qui vient d'y entrer. Les Kalmouks contrastent singulièrement avec leurs voisins, les Kirghiz, par le peu de soins qu'ils donnent à leurs morts. Ils ne les enterrent presque jamais et, les traînant à quelque distance du campement, les laissent à l'abandon sur le sable; il n'est pas rare de voir un chien affamé rapporter à la kibitka un débris de cadavre et le dévorer sous les yeux des parents[2].

Dans la riche vallée de l'Ili, entre le Thian-chan proprement dit et l'Ala-taou dzoungare, le gros de la population se compose de Tarantchi, nation d'agriculteurs, de race turco-tartare, mais évidemment très mélangés d'éléments aryens : ils descendent de colons kachgariens amenés dans le pays par les conquérants mandchoux au milieu du dix-huitième siècle : quoique musulmans de nom, ils ignorent la plupart des préceptes de leur religion et se guident d'après les coutumes anciennes, antérieures au *chariat* musulman[3]; leurs femmes ne se voilent pas le visage. Tous les habitants de

[1] Karazin, *Scènes de la vie terrible dans l'Asie centrale.*
[2] *Tourkestanskiya V'edomosti*, 1er avril 1880.
[3] *Tour du monde*, 1874.

cette contrée de l'Ili, à l'exception de quelques Russes et des soldats cosaques, sont venus du territoire chinois, au sud et à l'est. Les plus connus parmi ces étrangers sont les Dounganes, qui peuplent surtout les villes du bassin de l'Ili et forment une sorte d'avant-garde à leurs frères de l'intérieur de la Chine et des districts de Tourfan et d'Ouroumtsi. Les Solons descendent de colons militaires toungouses, plus ou moins mélangés, qui vinrent au siècle dernier, et qui sont menacés de disparaître par l'abus de

N° 102. — POPULATIONS DU BASSIN DE L'ILI.




l'opium[1]. Les Sibos ou Chibo, qui formaient avec les Solons une armée de huit « bannières », étaient des Mandchoux de race pure, parlant le dialecte policé de la nation[2] ; ceux qui restent de ces tribus et qui en ont gardé le nom sont devenus des indigènes par leurs croisements avec les femmes kalmoukes. Quelques Mandchoux et des Chinois « Khambingues » sont également parmi les habitants du pays. On sait que le pays de Kouldja est un de ceux où, pendant l'histoire moderne, ont eu lieu les massacres les plus effroyables se terminant, par l'extermination de races entières. On dit

[1] Ch. de Ujfalvy, *le Kohistan, le Ferghanah et Kouldja.*
[2] Radlov, *Russische Revue*, 1873, n° 3.

qu'en 1758, les Mandchoux firent tuer, sans distinction de sexe ni d'âge, tous les Kalmouks qui habitaient la plaine de l'Ili : plus d'un million d'hommes auraient péri dans cette immense tuerie. Un siècle après, les colons Tarantchi et Dounganes, que les Mandchoux avaient introduits dans le pays à la place des Kalmouks, vengèrent sur leurs maîtres le sang que ceux-ci avaient fait couler. Une guerre, dans laquelle nul prisonnier ne fut épargné, sévit entre les colons et leurs maîtres pendant plusieurs années et se termina en 1865 par le massacre général des Mandchoux, des Solons, des Sibos; les jeunes femmes seules échappèrent à la mort. Des cités populeuses furent changées en monceaux de ruines; si l'on en croit les récits des indigènes, près de deux millions d'individus auraient péri dans ces affreuses années de destruction. Lorsque la domination des Tarantchi et des Dounganes succéda à celle des Chinois, il ne restait plus que 130 000 habitants dans la vallée de l'Ili, naguère si peuplée.

Avant l'arrivée des Russes dans les bassins du Sîr et de l'Amou, la puissance politique appartenait, dans les États civilisés de la contrée, à la nation des Uzbegs[1], de race turco-tartare comme les Kazaks et les Kara-Kirghiz et parlant aussi une langue turque, le djagataï ou l'ouïgour, l'un des dialectes policés et littéraires de la souche turque. Comme dans tous les pays où diverses races vivent à côté les unes des autres et où des privilèges politiques et sociaux appartiennent à l'une d'elles, il est tout naturel que dans le Turkestan le nom des maîtres Uzbegs soit celui qu'on ait le plus ambitionné, et que leur race se soit augmentée d'une grande partie des hommes de sang mêlé. Sur le million d'Uzbegs qui vivent dans le bassin aralo-caspien, une proportion considérable est certainement mêlée d'éléments iraniens, ainsi que le prouvent les traits, la démarche, et le caractère. Du Ferghana à Khiva et de Khiva aux provinces afghanes de l'Hindou-kouch, le contraste de diverses tribus se disant Uzbegs les unes et les autres est aussi grand que celui de plusieurs nationalités portant des noms différents. Ce qui frappe surtout, chez la plupart de ceux qui sont déjà croisés avec les Persans, est l'abondance de la barbe; même des Uzbegs ayant gardé la face aplatie et les yeux obliques des Tartares ont fréquemment une barbe aussi majestueuse que les Iraniens[2].

[1] Ou Euzbegs. Les Russes donnent à ce peuple du Turkestan le nom d'Ouzbegs.
[2] Veňoukov; — de Ujfalvy; — Shaw; — Girard de Rialle, etc.

Les Uzbegs disent être les descendants des tribus nomades de la célèbre Horde d'Or, ainsi nommée, dit-on, des feuilles d'or dont on avait revêtu les pieux de la tente du khan; mais les éléments mongols et tartares s'étaient évidemment mêlés depuis longtemps dans leur race. Les célèbres Ouïgours, qui leur donnèrent la langue qu'ils parlent actuellement, beaucoup plus rapprochée de la souche tartare que le turc des Levantins, furent probablement ceux des Turko-Tartares qui eurent la plus grande part à la formation de la race des Uzbegs de nos jours[1] : le nom qu'ils portent a le sens d' « homme libre », à moins qu'il ne leur vienne d'un de leurs souverains de la descendance de Djenghiz-khan, qui les convertit au mahométisme dans les premières années du quatorzième siècle. Tels qu'ils sont, avec leurs éléments divers, turcs, mongols, iraniens, les Uzbegs présentent encore un contraste notable, d'une part avec les purs nomades de la contrée, Turkmènes et Kirghiz, d'autre part avec les Aryens complètement sédentaires. Jadis plus civilisés, plus agriculteurs qu'ils ne le sont de nos jours, ils redevinrent partiellement nomades ; on peut dire qu'ils le sont encore à demi, et l'on voit parmi eux des citadins qui passent presque toute l'année dans une tente au milieu de leur jardin, et qui se servent de leur maison comme de grenier[2]. Encore divisés en familles et en tribus, dont quelques-unes portent le même nom que les peuplades kirghizes, les Uzbegs comptent même comme faisant partie de leur nation des clans que pourraient aussi bien revendiquer les Kirghiz noirs : tels sont les Tourouks ou Tourks du Ferghana, peut-être parents rapprochés de ceux qui, sous la même désignation ethnique, ont pris dans l'Asie antérieure et en Europe un rôle historique d'une si grande importance. La tribu des Uzbegs qui se vante d'être la plus ancienne ou la plus noble est celle des Manghit, de laquelle est issue la famille des khans de Bokhara et qui jouissait en conséquence de nombreuses prérogatives[3]. Dans le monde musulman de la contrée, les Uzbegs représentent l'élément sincère et passionné : on rencontre parmi eux moins d'indifférents, moins d'hypocrites que parmi les autres races du Turkestan. Presque tous les brigands, mais aussi presque tous les « saints » du pays, — plus des neuf dixièmes, — sont des Uzbegs[4] : Persans, Tadjiks, Sartes, Afghans, Arabes, sont beaucoup moins nombreux en proportion parmi les « hommes de

[1] Friedrich Müller, *Allgemeine Ethnographie.*
[2] Vambéry ;— de Ujfalvy ; — Vereschaguine, etc
[3] Khanikov, *Bokhara, its amir and its people.*
[4] Khanikov ; — Khorochkin, *Mémoires relatifs au Turkestan* (en russe) ; — Grodekov, *From Samarkand to Herat,* trad. Ch. Marvin.

Dieu » et cependant c'est parmi les Tadjiks que se recrute la classe des mollahs : dans les deux mille mosquées du district de Zarafchan, à peine compte-t-on une cinquantaine de mollahs qui ne soient pas des Tadjiks[1]. Quoique ayant disposé du pouvoir politique pendant des siècles, les Uzbegs sont restés simples et probes, en comparaison des Iraniens, qui forment la masse des employés et des percepteurs d'impôt. Ceux-ci donnent à la race de leurs maîtres uzbegs le sobriquet de *Yogoun-kelle* ou « Crânes épais », et ce nom paraît être justifié à un double point de vue, la boîte osseuse des Uzbegs étant en effet plus épaisse, plus large et plus forte que celle de leurs compatriotes de race iranienne[2]. Pour montrer plaisamment le contraste de caractère qui existe entre les Uzbegs et les Tadjiks, les habitants du pays racontent qu'une princesse avait promis sa main à celui de deux prétendants qui creuserait un canal d'irrigation à travers la steppe de la Faim. L'Uzbeg se mit honnêtement au travail, commença de creuser le fossé d'arrosement et le continua jusqu'à une cascade que l'on voit encore aujourd'hui ; mais le temps lui manqua pour finir son œuvre. Le Tadjik s'était donné moins de peine. Avant le jour fixé, il avait étendu des nattes de jonc sur le sol du désert et, quand la princesse monta sur sa tour pour voir de loin briller les eaux du canal, il lui montra son œuvre, resplendissant au soleil. De désespoir, le malheureux rival lança sa bêche en l'air, et l'instrument lui trancha la tête en retombant[3].



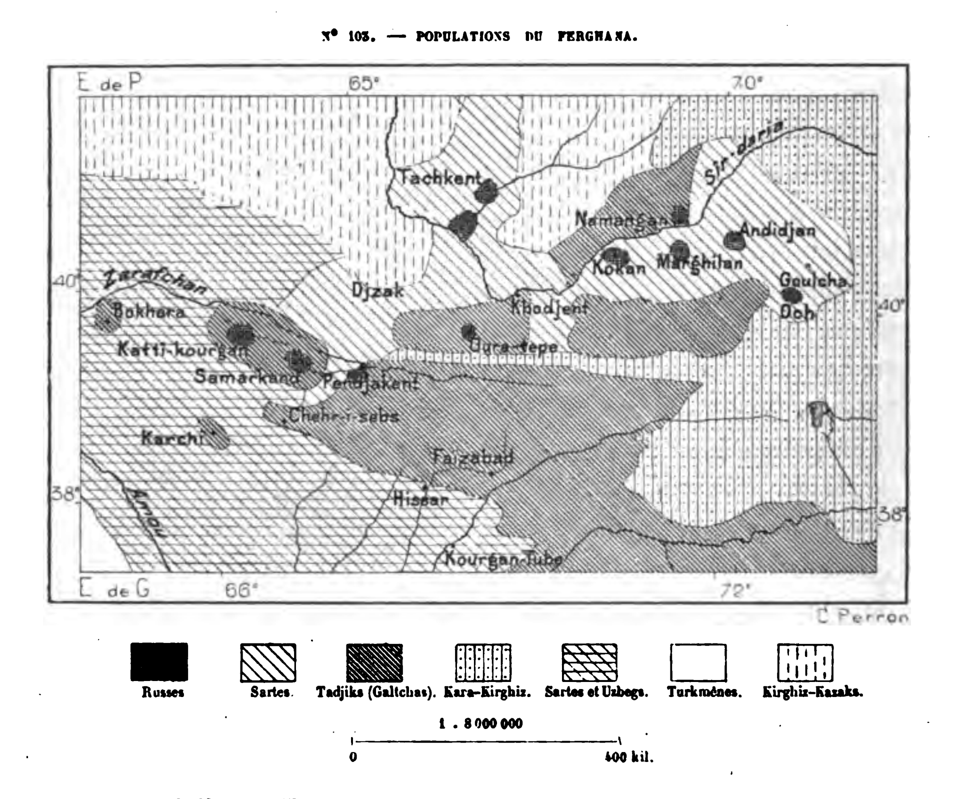
SARTE.
Dessin de Vereschaguine, d'après nature.

La perte du pouvoir politique aura probablement pour conséquence de rapprocher de plus en plus les Uzbegs de la classe des Sartes et même, en beaucoup d'endroits, de les confondre en une même nation. Les Sartes sont de race mélangée, comme les Uzbegs, mais l'élément ira-

[1] Grebonkin, *Rousskiy Tourkestan*, vol. II,
[2] Vambéry, *Sketches of Central Asia;* — Girard de Riallo, mémoire cité.
[3] Kostenko, *Tourkestanskiy kraï*.

nien prédomine chez eux, et, à ce point de vue, ils contrastent fortement avec ceux des Uzbegs qui ont conservé la physionomie turque. D'ailleurs, le nom de Sarte est le plus souvent employé pour désigner, non une nationalité spéciale, mais une classe se distinguant par ses occupations et ses mœurs. Les habitants sédentaires des villes et des villages, à l'exception des Tadjiks policés, sont qualifiés de Sartes, sans distinction d'origine ; quelques auteurs rangent les Tadjiks eux-mêmes sous ce nom général, donné à toute la

N° 103. — POPULATIONS DU FERGHANA.




population civile du Turkestan[1]. « Quand un hôte se présente chez toi et mange ton pain, appelle-le Tadjik; quand il sera loin, tu pourras dire que c'est un Sarte » : ainsi l'a décidé la politesse du pays. Dès que le Kirghiz ou l'Uzbeg nomade abandonne la vie errante pour s'établir dans une ville, s'y bâtir une maison et se livrer au commerce ou à l'industrie, ses enfants deviennent Sartes[2]. Les Tziganes sédentaires, connus sous le nom de Mazang, — par opposition aux Tziganes nomades, les Louli, — sont qualifiés du même nom, et c'est également parmi les Sartes qu'on peut le mieux classer le « Ramassis » des environs de Tachkent; car c'est ainsi

[1] Gredonkin, *Rousskiy Tourkestan*, vol. II ; — Schuyler, *Turkistan*.
[2] Ch. de Ujfalvy, *le Kohistan, le Ferghanah et Kouldja*.



TYPES ET COSTUMES. — TADJIKS DE BOKHARA.

Dessin de Pranishnikoff d'après une photographie.

(*Kouram*) qu'on a désigné les gens de toute provenance, Uzbegs, Kazaks, Kara-Kalpaks, qui se sont établis dans les campagnes de la grande ville[1]. Dans tout le Ferghana, la plupart des habitants eux-mêmes se disent « Kouram », tant ils se savent mélangés de races diverses[2]. D'ailleurs, la langue des Sartes diffère selon les cités : à Tachkent, dans le Ferghana, à Kouldja, ils parlent turc, tandis qu'à Khodjent et à Samarkand ils se servent du persan[3]. Représentant par excellence la population de sang mêlé dans les contrées du versant aralo-caspien, ce sont les Sartes dont le nombre s'accroît le plus rapidement et qui ont l'avenir pour eux, malgré le mépris que leur témoignent les hommes de race noble. Les Kirghiz aiment à faire un jeu de mots sur le nom des Sartes : ils les appellent *Sart-it* ou « Chiens jaunes », et celui d'entre eux qui donne une de ses filles pour épouse à l'un de ces êtres méprisés court au-devant du déshonneur[4]. L'abaissement dans lequel les dominateurs de la contrée ont tenu les Sartes a eu pour conséquence naturelle de les avilir moralement et de les rendre peureux, rusés et faux. En général, ils ressemblent beaucoup aux Juifs par la physionomie aussi bien que par le caractère, et méritent complètement leur nom, s'il est vrai qu'il signifie « brocanteur » ; mais d'après Lerch il a simplement le sens de « citadin ». Ils aiment singulièrement à manier l'argent; mais, comme les Juifs, ils cherchent à s'instruire, et leur esprit est beaucoup plus ouvert aux idées nouvelles que celui des Uzbegs[5]. Quoique redoutant fort les montagnes, ils s'y aventurent peu à peu comme agriculteurs et, d'après Fedtchenko, ce sont leurs colonies qui sont le plus prospères. Ils ne manquent pas d'y planter des arbres, qui croissent bientôt en petits bosquets. A cet égard, ils contrastent singulièrement avec les Kirghiz, qui aiment bien les arbres pour en abriter leurs tentes, mais qui n'ont jamais songé à en élever eux-mêmes[6].

La race aryenne du Turkestan est représentée surtout par les Tadjiks, frères de ceux qui, sous le nom de Tates, habitent de l'autre côté de la Caspienne : le mot de Tadjiks, qui signifie « Couronné », prouve qu'à l'époque où la race fut ainsi désignée, le pouvoir appartenait à ses représentants[7];

[1] Fedtchenko, *Voyage au Turkestan* (en russe).
[2] Kuhn, *Russische Revue*, 1876, n° 4.
[3] Kostenko, ouvrage cité.
[4] Vereschaguine, *Tour du monde*, t. XXX.
[5] *Tourkestanskiya V'edomosti*, 25 mars 1880.
[6] Grebonkin, *Rousskiy Tourkestan*, vol. 2.
[7] Khanikov, *Mémoire sur l'ethnographie de la Perse.*

il leur appartient encore au point de vue économique, car ce sont les spéculateurs, les marchands, les propriétaires, et les Uzbegs travaillent dans leurs jardins et leurs vignes. En plusieurs contrées du versant aralo-caspien, ils se donnent le nom de Parsivan, c'est-à-dire de Persans : ce sont en effet des Iraniens, ne différant que faiblement de ceux de la Perse, et le dialecte qu'ils parlent est peu mélangé d'expressions turques, arabes ou mongoles. A première vue, on distingue l'élégant et gracieux Tadjik du pesant Uzbeg : il suffit de comparer les démarches; cependant le squelette du Tadjik reste plus massif que celui du Persan proprement dit; au nord de l'Hindou-kouch, on ne rencontre que rarement ces tailles fines et élancées, si communes sur le plateau d'Iran[1]. Quant au type de figure, il est bien le même. Les Tadjiks ont la tête longue et le front élevé, des yeux expressifs ombragés par des sourcils noirs, le nez fin, droit chez la plupart, recourbé chez quelques-uns; le teint vermeil, une abondante chevelure brune, la barbe bien fournie[2]. Ceux de la haute vallée de l'Oxus ressemblent d'une manière frappante aux habitants du Kachmir. Les Tadjiks forment évidemment l'aristocratie intellectuelle du Turkestan, et tous ceux qui se piquent de belles manières dans les villes riveraines du Sir ou de l'Amou essayent d'imiter leur langage[3]. Mais que de vices dans les bas-fonds de cette société courtoise! Que de Tadjiks méritent l'accusation portée à tort contre la race entière, d'être des hommes sans idéal, des jouisseurs effrénés, des êtres voluptueux et cruels, n'existant que pour le gain, le jeu et la débauche!

Les Galtchas, montagnards sédentaires du versant occidental du Pamir, dans le Kohistan de Samarkand, dans le Karategin, le Ouakhan, le Chignan, le Darvaz, le Badakchan, sont aussi des Aryens de source iranienne, mais ils sont plus purs de race que les Tadjiks, car il est rare qu'ils se marient en dehors de leurs tribus : de même que leurs chefs se disent issus d'Alexandre le Grand, ils croient descendre des armées du roi macédonien. Les Galtchas, c'est-à-dire les « Corbeaux faméliques », d'après la définition qu'ils donnent eux-mêmes, ou bien les « Malheureux » ou « Pauvres Diables », — ainsi que l'expliquent les Tadjiks de la plaine[4], se font remarquer par la largeur de leur tête[5], par la finesse et la beauté de leur nez légèrement recourbé, par le ferme dessin de leurs lèvres. M. de Ujfalvy a vu des Galtchas ressemblant, à s'y méprendre, à des paysans roma-

[1] Ibrahimov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1876, n° 9.
[2] Shaw, *Visit to high Tartary, Yarkand and Kashghar.*
[3] Versechaguine, *le Tour du Monde*, t. XXV.
[4] Yule; Fedtchenko, Ujfalvy, etc.
[5] Index céphalique moyen de 57 Galtchas : 86.21 (Ujfalvy).

gnols. Des cinq peuplades iraniennes du Kohistan, quatre comprennent facilement l'idiome les uns des autres, tandis que les Yagnaoubes, habitant la vallée du même nom, ont un langage particulier, très différent, quoique aryen, de celui de leurs frères de race. Les Galtchas contrastent par leur droiture et leur simplicité avec les Sartes et les Tadjiks astucieux de la plaine. Chez eux l'hospitalité est sacrée, et chacun de leurs villages renferme une maison pour les étrangers. L'esclavage n'existe pas et n'a jamais existé en pays galtcha ; tous les habitants sont libres et se gouvernent eux-mêmes : les « barbes-blanches », qui doivent ce titre à l'estime que l'on a pour leur droiture, sont tenus de s'incliner devant les décisions prises par la commune assemblée. Il est rare que des Galtchas se permettent de prendre plus d'une femme, quoique la religion les y autorise; pourtant la femme n'est pas considérée comme étant l'égale de l'homme : en cas d'héritage, les fils héritent de deux tiers, les filles d'un tiers seulement[1].


MOLLAH TADJIK.
Dessin de Metzmacher, d'après Vereschaguine.

Musulmans, les Tadjiks du haut Turkestan ont conservé des restes de l'ancien culte du feu, et c'est probablement par eux que certaines pratiques de l'adoration des flammes se sont propagées de peuplade en peuplade jusqu'à l'extrémité de la Sibérie. De même que dans tous les pays où s'est fait sentir l'influence aryenne, on célèbre chez les Tadjiks une fête du feu ou du soleil, pendant laquelle on allume des bûchers, pareils aux feux de la Saint-Jean, et destinés comme eux à purifier de leur flamme tous ceux qui sautent par-dessus. Les malades doivent faire trois fois le tour d'un feu, le franchir trois fois, et lorsqu'ils sont trop faibles pour accomplir ces prescriptions, ils tiennent au moins les yeux fixés sur une flamme, tandis qu'on les exorcise et que l'on chasse la

[1] Khanikov, mémoire cité.

maladie vers « les déserts et les lacs[1] ». Chez les Aryens de la montagne, à l'est de Samarkand et de Bokhara, et au sud du Pamir, dans le Ouakhan et le Badakchan, il est défendu de souffler la lumière, car l'impure haleine de l'homme ne doit pas effleurer la flamme, la pureté par excellence; les indigènes ont acquis l'habitude d'éteindre les copeaux qui leur servent de luminaire en produisant un courant d'air avec la main[2]. Autour du berceau du nouveau-né, autour du lit du mourant on entretient une torche allumée. Çà et là sur les bords du Pandja, le haut Oxus méridional, se voient des tours que l'on attribue aux Zardouchti, les « Adorateurs du feu[3] ». De nombreuses tribus non aryennes du Turkestan et de la Sibérie observent des pratiques analogues à celles des Galtchas. Il en est qui ne commencent jamais un repas sans jeter en l'honneur du feu une parcelle de leur viande, une goutte de leur boisson[4].

Aux anciennes populations et aux immigrants de races diverses que les guerres ont introduits dans le pays, les uns en conquérants, les autres en captifs, sont venus s'ajouter pendant ce siècle les Slaves de toute provenance, Grands-Russiens, Petits-Russiens et Polonais. Ils ne forment encore qu'une très faible portion des habitants, au plus la dixième partie[5], mais la prépondérance politique de la race leur assure une influence bien supérieure à celle que pourrait faire présumer leur petit nombre. Ce sont des généraux russes qui donnent des ordres devant lesquels tous s'inclinent; ce sont des garnisons russes qui occupent tous les points stratégiques et dont les canons, reluisant au soleil, peuvent démolir les forteresses et embraser les demeures. Mais jusqu'à maintenant les colons russes proprement dits n'ont compté que pour bien peu de chose dans l'œuvre de transformation de la contrée. On a même remarqué que les Cosaques se sont beaucoup plus rapprochés des Kirghiz que ceux-ci ne se sont russifiés par les mœurs : en beaucoup d'endroits, les Cosaques ont pris le costume, les mœurs des indigènes, et comme eux vivent sous la kibitka de feutre.

Cependant la russification des peuples du versant aralo-caspien a déjà commencé sur quelques points, et précisément dans les régions de la contrée les plus éloignées de la Russie d'Europe. Aux soldats cosaques envoyés par le gouvernement en des stanitzas isolées du Thian-chan, dévas-

[1] Ch. de Ujfalvy, mémoire cité.
[2] Gordon, *The Roof of the World.*
[3] Wood, *Journey to the source of the river Oxus*; — Ch. de Ujfalvy, *le Kohistan, le Ferghanah et Kouldja.*
[4] Kropotkin, *Notes manuscrites.*
[5] Immigration des Russes dans la province de Sir-daria, de 1867 à 1877, d'après Kostenko . 300 000; dans le Semiretchié, 44 000, dont 20 000 Cosaques.

tant le pays où ils n'étaient allés qu'à contre-cœur, ont succédé çà et là des colons venus librement et s'occupant de conquérir le sol par l'agriculture. En 1865 déjà, un paysan du centre de la Russie, envoyé comme explorateur par sa commune, s'était établi sur la rive orientale de l'Issîk-koul, et deux années après, cent paysans, appelés par lui, venaient le rejoindre[1]. Depuis cette époque, de nouvelles colonies agricoles se sont fondées en diverses vallées du Thian-chan, et l'agriculture, ou plutôt le pillage du Cosaque, tour à tour chasseur, pêcheur, éleveur d'abeilles, coupeur de bois, a fait place à un travail régulier d'aménagement du sol. Des groupes de colonisation russe se développant régulièrement du nord-est au sud-ouest rejoignent la vallée de l'Irtîch à celle du Narîn, et sans nul doute cette ligne se prolongera bientôt par le Ferghana vers les vallées occidentales du Pamir. La population russe forme déjà, du Caucase à l'Oural et de l'Oural au Thian-chan, un demi-cercle complet autour des « allogènes » du Turkestan et, d'année en année, cette zone de plusieurs milliers de kilomètres de développement s'élargit et se prolonge. Kirghiz et Turkmènes, Uzbegs, Sartes et Tadjiks, enfermés dans le cercle grandissant des populations slaves, subiront tôt ou tard une destinée analogue à celle des Tartares, des Tchouvaches et des Mordves de la Volga.

## VII

### ÉTATS DU VERSANT ARALO-CASPIEN.

#### I. BACTRIANE OU TURKESTAN AFGHAN.

États et provinces de cette région de l'Asie ne peuvent avoir de frontières précises. A l'est un plateau, au sud des montagnes, à l'ouest un désert forment leurs limites naturelles, et ces limites avancent ou reculent suivant l'abondance des neiges, la richesse des pâturages, les progrès de l'irrigation, la marche des sables. L'Amou, sur une partie seulement de son cours, sert de frontière septentrionale à ces régions du Turkestan et les sépare de la Bokharie. Parmi les groupes de population du Pamir occidental, ceux du nord sont considérés comme gravitant vers le pays de Bokhara, ceux du sud se rattachent à l'Afghanistan; mais par-dessus ces deux États se projette, de part et d'autre, l'ombre des puissances rivales qui se disputent l'Asie. Derrière Bokhara se montre la Russie, déjà suze-

[1] Severtzov, *Thian-chan* (en russe).

raine du khan; par delà l'Afghanistan, on devine l'Angleterre, la maîtresse des Indes, et les habitants de la contrée en litige, quoique jouissant d'une demi-indépendance, n'ignorent nullement que leur destinée future est depuis longtemps débattue entre le Russe et l'Anglais. Les correspondances diplomatiques échangées entre Saint-Pétersbourg et Londres ont même établi provisoirement, en 1872 et en 1873, que la limite septentrionale de l'Afghanistan comprendrait, au nord des frontières naturelles formées par le rempart de l'Hindou-kouch et de l'ancien Paropamisus, le Ouakhan, le Badakchan, le Koundouz, Khoulm, Balkh et Meïmene. Les deux États européens disposaient ainsi de territoires et de peuples que de bien rares voyageurs ont visités et dont l'exploration scientifique reste encore à faire. Il est naturel que l'Angleterre, tout en s'emparant des positions stratégiques dans les régions de l'Afghanistan voisines de la frontière des Indes, cherche à augmenter les dimensions de cet État du côté du nord et à réduire d'autant le domaine futur de la Russie. Quant à celle-ci, encore bien éloignée d'avoir terminé son œuvre de conquête et d'assimilation, elle peut attendre. Géographiquement, le haut Oxus et tout le versant septentrional du plateau de l'Iran et de l'Afghanistan appartiennent aux pays aralo-caspiens, et l'influence croissante de la puissance slave ne peut manquer tôt ou tard d'unir en un même groupe politique les diverses parties de l'immense bassin. Pendant plusieurs mois de l'année, la séparation est complète entre les possessions afghanes du versant de l'Oxus et l'Afghanistan proprement dit; alors les armées russes pourraient pénétrer librement dans les vallées septentrionales de l'Hindou-kouch, du Koh-i-Baba, des monts du Gardjistan.

On sait quelle fut l'importance de ces contrées dans l'histoire de l'Asie, et combien les passages du Caucase indien ont vu défiler de peuples et d'armées. C'est là que se trouvent, à l'ouest de l'énorme hémicycle de montagnes et de plateaux enfermant l'empire chinois, les premiers seuils qui permettent de traverser le faîte de partage entre le nord et le sud du continent. C'est là que devaient passer les pèlerins, les marchands, les émigrants, les guerriers; là que se rencontraient les diverses civilisations avec leurs religions, leurs mœurs et leurs produits. Là se croisaient les grands chemins des nations de l'Asie, d'autant plus importants jadis que le commerce du monde n'avait pas encore à sa disposition les voies maritimes découvertes par les navigateurs européens. Les routes qui rattachent directement la vallée de l'Oxus à celle de l'Indus ont en outre, sur celles qui s'ouvrent plus à l'ouest entre le Turkestan et la Perse, l'immense avantage de traverser presque partout des régions cultivables et habitées, d'éviter

les grands déserts sans eau : des villes y servent partout de lieux d'étape aux voyageurs et les campagnes leur fournissent les approvisionnements nécessaires. Aussi de puissantes cités ne pouvaient manquer de naître au bord de ces chemins réunissant les deux moitiés de l'Asie : là ont régné des chefs d'empire dont le domaine s'étendait du rivage de la mer des Indes aux plaines de la Sibérie, et des habitants par centaines de milliers se sont trouvés rassemblés dans les murs de leurs capitales. On peut compter d'avance sur une riche moisson de découvertes que les explorateurs rapporteront de ces contrées de l'Asie et qui permettront d'expliquer bien des points encore douteux de l'histoire du monde. N'est-ce pas aussi là, au centre de gravité du continent d'Asie, que devra, bien plus qu'à Constantinople, se résoudre enfin ce grand problème d'équilibre politique entre l'Europe et l'Asie appelé la « question d'Orient »?

L'État le plus oriental du bassin de l'Oxus, — si l'on peut donner le nom d'État à un pays si faiblement peuplé, — est le Ouakhan, que parcourt le Sarhad ou Pandja, branche méridionale de l'Amou-daria. Le territoire du Ouakhan est très considérable, puisque le cours supérieur du Sarhad, de sa source dans le petit Pamir au grand coude d'Ichkachim, n'a pas moins de 250 kilomètres de développement; mais cette région est si haute, si froide, si pauvre en végétation, que les rares habitants n'ont pu s'y établir ailleurs que dans quelques bas-fonds bien abrités, au bord de la rivière : le hameau le plus bas du Ouakhan n'est pas à moins de 2700 mètres, et le plus élevé, Sarhad, se trouve à 3600 mètres, plus haut que le pic suprême des Pyrénées : au delà sont encore éparses quelques habitations d'été. Des saules et de faibles arbrisseaux sont la seule végétation arborescente de cette froide vallée et les Ouakhi ne cultivent guère dans leurs jardins que des pois et de l'orge; heureusement qu'ils ont aussi leurs troupeaux de moutons à grosse queue, de yaks et d'autres bêtes à cornes; leur joie est de chasser en été le bouquetin, le cerf, l'ovis Poli, et de poursuivre les perdrix à l'aide de faucons apprivoisés.

Même dans cette région si éloignée des plaines fertiles et qui semble si peu désirable à conquérir, les guerres et l'esclavage ont mélangé la race; les Ouakhi sont un peuple croisé de Tadjiks et d'Uzbegs, parlant à la fois un dialecte tartare, qui est leur langage maternel, et le persan, l'idiome civilisé qu'ils emploient avec les étrangers [1]. Quelques-uns sont des hommes

[1] Gordon, *The Roof of the World.*

vraiment beaux, ayant là finesse des traits persans; mais les cheveux blonds, les yeux bleus ne sont pas rares chez eux. Tous musulmans chiites et très sincères dans leur foi, puisqu'ils envoient régulièrement la dîme à leur chef spirituel, qui réside à Bombay[1], ils n'en ont pas moins gardé, avec des traces du culte de la flamme, bien des traits de mœurs qui les distinguent des autres musulmans; ils respectent plus la femme que ne le font la plupart des peuples de l'Orient, et, comme chez les Kirghiz, c'est généralement l'épouse qui garde l'argent de la maison.

Lors de son voyage aux sources de l'Oxus, en 1838, Wood estima le nombre des Ouakhi à 1000 individus seulement, tandis que, trente-cinq ans après, Forsyth et ses compagnons évaluaient la population de la vallée à 3000 personnes : c'est à peu près le nombre qu'indique un document d'origine russe, d'après lequel il se trouverait dans le Ouakhan 550 maisons habitées[2]. La tradition dit que le pays fut autrefois beaucoup plus peuplé, et des colonies de Ouakhi se sont établies dans les derniers temps sur le versant oriental du Pamir, à Sirikol et dans la Kachgarie; mais ce n'est évidemment pas au nombre des habitants que le Ouakhan doit son importance, c'est à sa position géographique, sur le passage du versant aralo-caspien au bassin du Tarim; c'est par le Ouakhan que passe le chemin le plus facile du Pamir, celui que, dans ces derniers temps, marchant peut-être sur les traces de Marco Polo, ont suivi Wood, le mirza Soudja, Potagos, Forsyth et Gordon. Des cols relativement faciles, et pratiqués toutes les années par les montagnards kirghiz et ouakhi, mènent au sud, à travers l'Hindou-kouch, dans le Tchitral et le Kandjoud, c'est-à-dire dans la haute vallée de l'Indus. Le passage de caravanes, auxquelles on fournit des guides et des bêtes de somme, et que l'on peut pressurer, piller même au besoin, telle est la raison qui a fait bâtir de véritables ouvrages de défense dans la triste vallée du Sarhad. Kila-Pandja ou « Cinq-Forts », à quelques kilomètres en aval du confluent des deux torrents du Grand-Pamir et du Petit-Pamir, a gardé deux de ces tours en bon état de conservation. C'est là que réside le mir du Ouakhan, le descendant de Sikandar, Alexandre de Macédoine, que d'ailleurs tous les autres chefs de la région des montagnes réclament aussi comme leur ancêtre[3]. A l'époque où Wood visita le Ouakhan, le pays était à peu près indépendant du Badakchan; l'ancien vasselage s'est rétabli depuis et le mir de Kila-Pandja est redevenu tributaire du Badakchan et, par cet État, de l'Afghanistan.

[1] Gordon, ouvrage cité.
[2] Behm und Wagner, *Die Bevölkerung der Erde*, V.
[3] Wood; — Gordon; — de Ujfalvy, etc.



KILA-PANDJA SUR L'OXUS. — FORTS AU PIED DU PAMIR

Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de T. E. Gordon.

Avant 1873, le présent annuel fait au suzerain consistait en esclaves et, pour se procurer cette denrée, les Ouakhi devaient lutter contre leurs voisins en de perpétuelles guerres d'embûches et de surprises. Ainsi s'expliquent le dépeuplement de la contrée et la solitude des pâturages du Pamir, que les bergers kirghiz parcouraient autrefois en grand nombre pendant l'été[1].

Le Badakchan est, depuis 1869, vassal de l'Afghanistan et lui envoie régulièrement un tribut d'environ 180 000 francs et de 500 chevaux[2]; mais le pays est trop nettement délimité au point de vue géographique pour qu'il ne garde pas toujours une existence politique distincte; il reste séparé par les montagnes neigeuses de l'Hindou-kouch, du Tchitral et du Kafiristan, dont les brèches, inabordables aux montures, dépassent 5000 mètres d'élévation. La superficie du Badakchan peut être évaluée à 20 000 kilomètres carrés. Quant à la population, assez dense dans les régions basses du Badakchan, qui s'inclinent doucement au nord-ouest vers l'Amou, elle est probablement d'au moins 150 000 individus[3]. Les Badakchani sont presque tous des Tadjiks de langue persane, sunnites pour la plupart; un petit nombre d'Uzbegs et d'autres Turcs se sont établis parmi eux dans l'intérieur du pays, mais dans son ensemble la race a gardé la beauté du type iranien.

Le Badakchan se divise naturellement en deux parties, celle de l'est, qui confine au Ouakhan et que traverse le Pandja en se repliant au nord; celle de l'ouest, qu'arrose la Koktcha ou Koutchka, c'est-à-dire la « Verte », sous-affluent de l'Oxus moyen. Au sud court la haute crête de l'Hindou-kouch, où s'ouvrent les deux brèches de Nouskan (5100 mètres), dominée par des glaciers, et celle de Dora (4800 mètres), un peu moins difficile à franchir. Un rameau fort élevé de l'Hindou-kouch, qui va rejoindre au nord les hauts plateaux que contourne l'Oxus, sépare les deux moitiés du Badakchan. Le col que prennent d'ordinaire les voyageurs et les marchands pour se rendre du bassin de la Koktcha dans celui du Pandja et remonter à l'est vers les brèches du Pamir, a 3320 mètres d'élévation, d'après Wood[4]; souvent le passage en est rendu très difficile, non seulement par les neiges, mais aussi par le vent d'est, qui souffle avec une violence extrême

[1] Gordon, ouvrage cité.
[2] *Journal of the Geographical Society*, XLII, 1872.
[3] Emil Schlagintweit; — Niemann, *Mittheilungen von Petermann*, 1873, n° 5
[4] *Journey to the Source of the river Oxus*

pendant six mois de l'année, de la fin de l'automne au milieu du printemps : c'est le « vent de Ouakhan », à bon droit redouté par les Badakchani. Ichkachim, dont le nom est donné quelquefois à toute la partie orientale du Badakchan, est le village important de cette région : il est situé sur la rive méridionale du Pandja, à l'endroit où ce fleuve se détourne au nord vers le Chignan et le Rochan pour s'unir aux autres rivières qui forment l'Oxus. Ichkachim se trouve donc au croisement des voies naturelles qui traversent la contrée de l'ouest à l'est et du nord au sud. Ce village doit aussi une importance particulière au voisinage de mines de rubis, célèbres depuis l'antiquité ; elles occupent, à 32 kilomètres en aval d'Ichkachim, le haut des escarpements de rochers qui dominent de 360 mètres la rive droite du Pandja. De nombreuses galeries, noircies par la fumée des lampes, à demi remplies par les eaux de suintement, pénètrent dans l'intérieur de la montagne. Les rubis d'Ichkachim, dont les plus précieux sont d'un beau rouge rosé, étaient jadis connus sous le nom vulgaire de *rubis-balais* (*balaï* ou *balach*), dérivant de l'appellation de Balakchan [1], employée par corruption pour le pays. A la suite d'une guerre qui livra ces mines à l'émir de Koundouz, celui-ci, mécontent de ne recevoir qu'un petit nombre de pierres précieuses, s'empara de tous les habitants du pays, au nombre de cinq cents familles, et les fit vendre comme esclaves. Lors du passage de Wood, en 1838, le district était encore presque désert et les mines étaient abandonnées. L'exploitation a été reprise depuis, au profit de l'émir d'Afghanistan.

Le Badakchan méridional possède également des mines fameuses dans tout l'Orient, les gisements de turquoises et de lapis-lazuli, qui se trouvent sur le versant septentrional de l'Hindou-kouch, près des sources de la Koktcha, dans le district de Lajourd ou Lazourd, — d'où les mots de *lazuli* et d'*azur* [2]. — Dans les roches, formées de calcaire blanc et noir, et veinées de lignes comme l'agate, s'ouvrent çà et là des trous de mines, sans ordre apparent, à 500 mètres au-dessus de la rivière; mais il en est peu qui pénètrent loin dans l'épaisseur du rocher, à cause des écroulements fréquents des galeries, dont aucune n'est soutenue. C'est dans le calcaire le plus noir que l'on trouve d'ordinaire le lapis-lazuli le plus apprécié; on prise moins le *nili*, de belle couleur indigo, l'*asmani*, d'un bleu clair, et le *sursi*, de nuance verdâtre [3]. L'exploitation des mines de lapis-lazuli a été fréquemment interrompue, tantôt à cause du faible

[1] *Balacian*, dans Marco Polo.
[2] H. Yule, *The Book of ser Marco Polo.*
[3] Wood, *Journey to the Source of the river Oxus.*

bénéfice des mineurs ou de leurs maîtres, tantôt à cause des guerres et des révolutions intestines de la contrée; cependant les pierres de Badakchan



N° 104. — BADAKCHAN ORIENTAL.

D'après les explorateurs anglais et russes — C. Perron

1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

sont toujours bien connues des marchands de Bokhara, de Kaboul et de Kachgar. On dit que l'exploitation de ces carrières de pierres précieuses varie annuellement de 500 à 1000 kilogrammes[1]. D'après le pundit

[1] Pundit Munphul, *Journal of the Geographical Society*, vol. XLII, 1872.

Munphul, les mineurs ne pénètrent qu'en hiver dans les galeries; en été, ils abandonnent les mines, de crainte des serpents. Le bassin de la Koktcha, l'un des plus remarquables de l'Asie par ses richesses minières, est connu d'ordinaire sous le nom de Hamah-kan ou « Tout Mines », car il renferme aussi d'importants gisements de cuivre, de plomb, d'alun, de soufre, et du minerai de fer, exploité depuis un temps immémorial. Des montagnes situées plus au nord, non loin de Faïzabad, et la haute chaîne de Hodja-Mohamed, qui se prolonge au nord vers le grand coude de l'Amou, contiennent également du cuivre et du plomb, et les eaux de plusieurs torrents roulent de l'or : c'est grâce à ces richesses minières que les Badakchani sont devenus, dit-on, les meilleurs forgerons de l'Orient; mais c'est aussi grâce à l'enseignement des artistes grecs, car le Badakchan faisait partie de la Bactriane hellénique; le musée des Indes, à Londres, possède une patère d'argent qui provient du trésor d'un prince de Badakchan, et dont le travail est fort curieux, quoique l'objet appartienne à l'époque de la décadence grecque[1].

Riche en trésors miniers, le Badakchan est aussi l'une des contrées les plus favorisées de l'Asie centrale pour la salubrité du climat, la pureté des eaux, la beauté des ombrages, la fécondité des vallées. Les pommes, les pêches, les raisins, les melons du Badakchan sont renommés dans les pays voisins. Les chevaux du pays doivent à leur vigueur et à la sûreté de leur pied le choix qu'en a fait l'émir de Kaboul comme principal tribut. Les moutons du Badakchan fournissent une partie de la laine qui sert à tisser les merveilleux châles de Kachmir, et des bandes de porcs sauvages parcourent toutes les régions faiblement peuplées. Mais les habitants de ce pays, si abondant en ressources, restent pour la plupart misérables[2] : le régime féodal, puis les guerres d'extermination et de pillage que les Uzbegs de Koundouz ont portées dans la vallée de la Koktcha, enfin les lourdes taxes imposées par l'émir de Kaboul et aggravées par son vassal, ont fait peser l'oppression et la misère sur presque tous les Badakchani. En outre, les souverains du pays se livraient, jusqu'à une époque récente, au trafic des esclaves : aucun voyageur n'était sûr de sa liberté tant qu'il n'avait pas mis le pied dans les rues d'une ville. D'après la tradition religieuse, les infidèles seuls pouvaient être asservis, mais les chiites étaient aussi classés parmi les infidèles, et maint sunnite, mis à la torture, était obligé de se dire sectateur d'Ali. Cependant les besoins du

[1] H. Yule, ouvrage cité.
[2] Pundit Munphul, *Journal of the Geographical Society London*, XLII, 1872.

commerce mettaient les marchands hindous et les Juifs à l'abri de tout danger de capture[1].

En dépit des guerres, de la tyrannie, de l'esclavage, les Tadjiks du Badakchan sont décrits sous des traits flatteurs par les rares voyageurs qui se sont aventurés dans la contrée. Les Badakchani ont un grand sentiment d'égalité, malgré les différences d'origine et de fortune; les bonnes manières sont générales, et l'enfant lui-même s'avance avec gravité vers les personnes âgées pour leur témoigner son respect; les femmes, parmi lesquelles se rencontrent beaucoup de personnes blondes, sont avenantes, actives, bonnes ménagères, et, quoique musulmanes, jouissent, du moins celles qui sont pauvres, de la pleine liberté de découvrir leur visage et de converser avec les amis de leur famille. Les Badakchani sont très hospitaliers, discrets, quoique curieux au fond, enjoués sous un aspect grave; mais leurs qualités natives ne sont pleinement développées que dans les districts « révoltés », c'est-à-dire dans ceux où la population a gardé son indépendance première[2].

Lors du voyage de Wood, la capitale du Badakchan était le bourg de Djerm (Djouroum), ensemble de hameaux épars ayant au plus 1500 habitants. L'ancienne capitale, Faïzabad, située à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest, également dans la vallée de la Koktcha, n'était alors qu'un monceau de ruines; les murailles de la forteresse se dressaient encore sur un rocher de la rive gauche, à l'issue d'un défilé de la Koktcha, mais il ne restait plus de la cité que des amas de boue, ombragés çà et là par des arbres que respecta l'incendie, lors de l'invasion des Koundouzî, en 1829. Redevenue capitale, Faïzabad s'est relevée de ses ruines; cependant elle n'avait encore que 400 maisons en 1866; d'après le témoignage du kafir Yamched, elle dépasserait en population toute autre ville du Badakchan; mais les habitants ne sont plus de même race, ceux de l'ancienne Faïzabad ayant été transportés en masse à Koundouz. La région occidentale du pays avait été également dévastée par les conquérants et, trois années après, en 1832, un tremblement de terre avait détruit la plupart des villages qui restaient, ensevelissant les habitants, recouvrant les routes de roches éboulées et barrant de débris le cours des rivières[3]. Des bandes de loups avaient remplacé la population, et les voyageurs n'osaient parcourir le pays sans escorte.

On ne sait pas encore avec certitude où se trouvait la cité de Badakchan,

[1] Yamched; — Leitner; — von Hellwald, *Central-Asien*.
[2] Wood, *Journey to the Source of the river Oxus*.
[3] Wood, ouvrage cité; — Alex. Burnes, *Travels into Bokhara*.

qui fut à une certaine époque le chef-lieu de l'État, et que l'on a souvent, mais à tort, confondue avec Faïzabad. On croit en général qu'elle s'élevait à l'est de la capitale actuelle dans la plaine de Dacht-i-Baharak, où se réunissent, avant de se joindre à la Koktcha, les trois rivières de Zardeo, de Sarghilan et de Vardoj ou Badakchan; le mir a maintenant une maison d'été sur l'emplacement de l'ancienne ville[1]. Quelques auteurs ont aussi cherché Badakchan dans la région occidentale du pays, où se trouvent les sites les plus fameux dans l'histoire religieuse de la contrée. Un pic de forme superbe, qui s'élève au sud de la ville de Meched, sainte comme celle de la Perse, est connu sous le nom de Takht-i-Souliman ou « Trône de Salomon », du nom d'un roi qui se réfugia sur la cime, dit la légende, pour éviter les scorpions de la plaine : de la base au sommet de la montagne, une échelle d'hommes, passant la nourriture de main en main, servait au roi les repas qu'on préparait en bas; pourtant un scorpion, caché dans une grappe de raisins, vint infliger au roi la piqûre fatale. Une autre montagne, au sud-est de Meched, est le Kichm, où les Perses entretenaient jadis, en symbole de purification pour tous les hommes, « la plus sainte de toutes les flammes. » Gardiner dit y avoir vu les restes d'un grand temple[2].

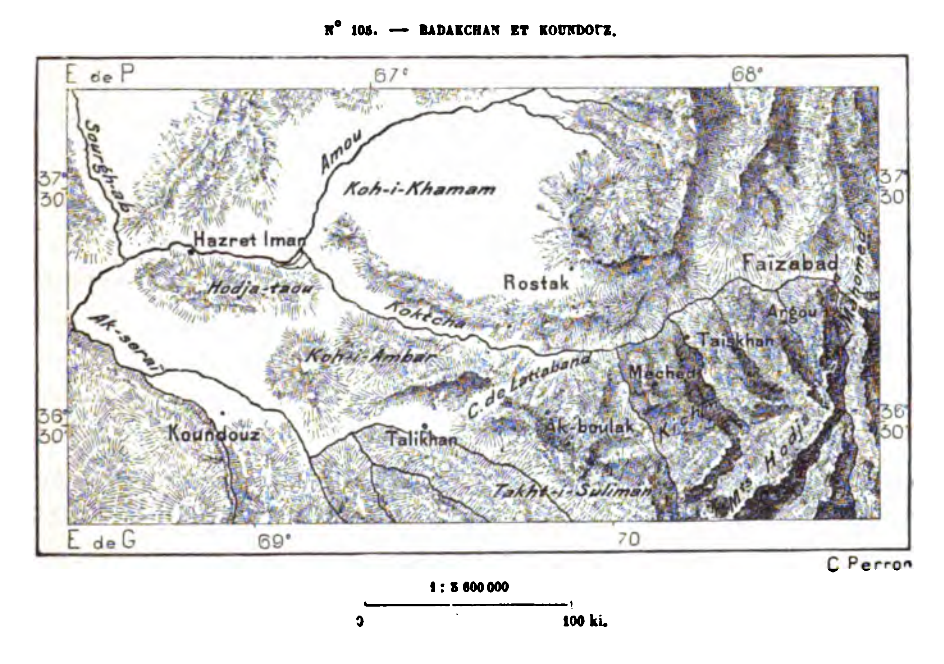
La capitale actuelle du Badakchan est située trop avant dans le cœur des montagnes pour être devenue un marché considérable. Roustak, le lieu de rendez-vous des marchands, Hindous, Afghans, Bokhares, se trouve déjà dans la plaine, à une quarantaine de kilomètres à l'est du confluent de la Koktcha et de l'Amou : là se réunissent les chemins de caravanes de Kachgar, de Tchitral, de Balkh et de Hissar[3]. Sur l'Amou et sur ses grands affluents du Hissar et du Badakchan, il n'existe plus de ponts et peut-être n'en existait-il même pas aux époques de la plus grande prospérité de la Bactriane. Pour le passage des fleuves, les chevaux sont attachés aux bateaux et aux bacs et nagent à travers le courant, excités de la voix et du geste[4].

A l'ouest du Badakchan, la région comprise entre la rive gauche de l'Amou et les montagnes qui continuent l'Hindou-kouch dépend aussi de

[1] Faïz Bukch; Yule, *Journal of the Geographical Society*, vol. XLII, 1872.
[2] *Journal of the Bengal Asiatic Society*, 1853; — H. Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, 1872.
[3] Kostenko, *Tourkestanskiy kraï*.
[4] A. Burnes, ouvrage cité ; — Vereschaguine, etc.

l'Afghanistan au point de vue politique, mais les populations contrastent encore nettement les unes avec les autres sur les versants opposés. Les brèches relativement faciles qui permettent dans cette région de franchir le faîte de séparation entre le bassin de l'Oxus et celui du Scinde, ont entraîné les courants des peuples de races diverses vers la Bactriane, comme l'eau d'un lac vers un défilé de sortie. C'est par là qu'à une époque antérieure à l'histoire écrite, les envahisseurs aryens passèrent en se dirigeant vers l'Inde; Alexandre traversa également le Paropamisus ou Caucase indien pour annexer la Sogdiane à son empire; les Mongols et les races alliées suivirent le même chemin en sens inverse pour descendre vers le midi, tandis

N° 105. — BADAKCHAN ET KOUNDOUZ.




que, revenant sur leurs pas, des Iraniens et des Hindous se dirigeaient vers le nord par les mêmes passages. Ainsi des races diverses se trouvaient en présence, luttant pour la possession des portes de la montagne. Au sud, les Iraniens afghans ont gardé la prépondérance; au nord, les Tartares uzbegs, pénétrant au milieu de l'ancienne population tadjike, ont conquis la suprématie politique, et dans toutes les provinces qui se trouvent à l'ouest du Badakchan ils l'emportent aussi par le nombre[1]; enfin, la plupart des passages de montagnes, et le plus important de tous, celui de Bamian, sont gardés par des populations chiites, d'origine mongole, les Hézarés, appelés aussi, mais fort injustement, les « Barbares », quoique à peine moins

[1] Grodekov, *From Samarkand to Herat*, trad. par Ch. Marvin.

policés que les Uzbegs. Proches parents des Kalmouks, ils ont cessé de parler leur idiome mongol au commencement du seizième siècle; leur langage actuel est le persan. Malgré l'incessant va-et-vient des hommes, du nord au sud des seuils qui traversent l'Hindou-kouch, ce « diaphragme » du continent est donc resté l'une des grandes barrières ethnographiques de l'Asie.

Le fleuve du Koundouz, appelé Ak-seraï dans la partie inférieure de son cours, de la ville de Koundouz au confluent de l'Amou, reçoit ses premières eaux du Koh-i-Baba ou « Père des Montagnes »; l'un de ses ruisseaux tributaires prend naissance au fameux col de Hadji-kak, non le moins élevé, mais le moins difficile de la chaîne du « Caucase indien », celui que choisissent depuis un temps immémorial la plupart des voyageurs, conquérants, missionnaires ou commerçants; il est ouvert pendant sept mois de l'année. A l'est de ce passage, plus connu sous le nom de « Porte de Bamian », qui lui vient de la ville la plus rapprochée, la rivière de Koundouz ou Sourgh-ab longe la base septentrionale de l'Hindou-kouch, et plusieurs des torrents que lui envoient les neiges de la grande crête parcourent eux-mêmes des vallées par lesquelles des sentiers remontent vers d'autres seuils de la montagne. L'Indar-ab, qui vient de l'est à la rencontre du Sourgh-ab pour s'échapper avec lui dans les plaines, naît également dans les pâturages d'un col relativement peu élevé[1], le Kaouak, et plusieurs de ses vallons tributaires mènent aussi vers des brèches que franchissent les pâtres pour descendre au sud par le Kohistan dans le bassin de l'Indus. Markham énumère seize passages de montagnes dans la partie de l'Hindou-kouch qui se prolonge du nord-est au sud-ouest, sur un espace d'environ 220 kilomètres, du col de Kaouak au col de Hadji-kak[2]. Vue de la dépression dans laquelle l'Indar-ab et le Sourgh-ab coulent l'un vers l'autre, la chaîne apparaît dans toute sa majesté, de sa base noirâtre aux sommets neigeux : la haute crête se dresse à 6000 mètres d'altitude, mais des échancrures de 2000 mètres, de 2500 mètres même, s'ouvrent dans ce rempart, interrompant çà et là la ligne des neiges persistantes, tracée avec une singulière régularité sur les pentes, à la hauteur de 4500 mètres environ[3].

Par les cols de Hadji-kak et d'Irak, la ville de Bamian ou Bamiyan communique avec la vallée de l'Helmand aussi bien qu'avec les montagnes de Kaboul, tandis que, par un troisième col, celui de Tchibr, elle est en rapports directs avec la vallée du Gorband, qui fait partie du bassin de l'Indus.

[1] D'après Markham, 4010 mètres.

[2] *Proceedings of the Geographical Society*, 1879, n° 2

[3] Wood, *Journey to the source of the river Oxus.*

Bamian commande donc, pour ainsi dire, une grande partie de l'Afghanistan, et son importance stratégique fut comprise de tout temps, ainsi que le prouvent les débris de fortifications, appartenant aux époques les plus différentes, qui se succèdent sur les rochers et dans les défilés de la vallée : on pense que cette ville fut l'ancienne Paro-Vami ou la « Cité Brillante », qui a peut-être valu son nom au Paropamisus, et quelques auteurs y voient, avec Carl Ritter, l'*Alexandria ad Caucasum* fondée par le puissant Macédonien[1]. Comme la plupart des cités avoisinant des faîtes de partage pour les eaux et les peuples, Bamian a pris une importance particulière dans l'histoire religieuse des nations de l'Orient. Parmi les ruines que laissèrent les Mongols après la destruction de Bamian, en 1220, on voit de nombreux vestiges d'édifices que l'on croit avoir été des temples, ainsi que des stoupas, ces monuments religieux en forme de cloches que les bouddhistes ont laissés dans tous les pays parcourus par leurs missionnaires. La ville a même reçu le nom de Bout Bamian ou de Bamian « des Idoles », de deux formes humaines taillées grossièrement : ces deux représentations de la divinité, Silsal (Sersal) et Chamama, appelées aussi l'Idole Rouge et l'Idole Blanche, sont dressées là comme pour voir passer les peuples à leurs pieds; les caravanes viennent se blottir dans les ouvertures ménagées sous le pan de leur manteau. L'historiographe de Tamerlan, Cherif-eddin, qui leur donne les noms de Lat et de Mounat, prétend que nul archer ne peut en atteindre la tête de ses flèches; d'après les mesures de Burnes, elles ont respectivement 36 et 21 mètres de hauteur. Les Hindous élèvent leurs mains en passant devant ces dieux informes; mais d'autres leur jettent des pierres, et la partie inférieure des effigies a été partiellement démolie à coups de canon. La plupart des peintures qui ornaient les idoles ont disparu; il n'en reste qu'une auréole autour de leurs têtes. Les statues sont percées intérieurement de réduits et d'escaliers; les parois voisines, qui se composent d'une argile caillouteuse facile à travailler, sont aussi perforées dans tous les sens; un peuple pourrait se loger dans ces « douze mille » excavations, occupant les pentes de la vallée sur une longueur d'environ 13 kilomètres : des buttes isolées sont percées d'un si grand nombre de cavités qu'elles ressemblent à des ruches[2]. Souvent des bandes entières d'ouvriers fouillent les débris accumulés dans les réduits de la ville souterraine et en retirent des monnaies, des anneaux et d'autres objets d'or et d'argent. Des inscriptions cunéiformes ont été signalées sur les rochers

[1] Carl Ritter, *Asie*, tome III, vol. 7.
[2] Alex. Burnes, *Travels into Bokhara.*

du passage; mais la plupart des médailles et des pièces de monnaie, datant déjà de l'époque musulmane, portent des inscriptions koufiques. Quant à la statue couchée de Bouddha, longue de mille pieds, que vit le Chinois Hiouen-Thsang au septième siècle, les voyageurs modernes n'en ont pas retrouvé les débris[1].

N° 106. — COL DE BAMIAN ET ROUTE DE KOUNDOUZ.




Quoique la ville de Bamian fasse géographiquement partie du Turkestan, puisqu'elle se trouve au bord du Sourgh-ab, à plus de mille mètres au-dessous du col de Hadji-kak[2], elle est cependant considérée d'ordinaire comme appartenant à l'Afghanistan. C'est que les voyageurs, au lieu de descendre vers les plaines du Koundouz en suivant le courant du fleuve, coupé de cascades et dominé par des rochers abrupts, se dirigent au nord pour franchir successivement plusieurs chaînons de montagnes, parallèles à l'Hindou-kouch, qui, sans atteindre la limite des neiges persistantes, n'en forment pas moins des obstacles très sérieux entre la haute vallée de Bamian et les campagnes inclinées vers l'Oxus. Le col d'Ak-robat ou du « Blanc Caravansérail », immédiatement au nord de Bamian, et le Kara-kotal ou « Col noir », dans les « Montagnes Noires » (Kara-koh),

[1] Yule, *The Book of ser Marco Polo.*

[2] Hauteur du col de Hadji-kak . . . . . . . . . . . . . . . . 3716 mètres
» » d'Irak . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3932 »
» de la ville de Bamian . . . . . . . . . . . . . . . 2590 »
(Griffith).

ont l'un et l'autre plus de 3000 mètres de hauteur et sont néanmoins praticables aux fourgons et à l'artillerie; entre les deux, il faut traverser un petit chaînon, que ses rochers abrupts rendent d'un abord très difficile : c'est le Dandan-chikan ou le « Briseur de Dents ». Au nord du Kara-kotal, on n'a plus à franchir de crête parallèle au Paropamisus, mais le chemin qui suit la rivière de Khoulm, doit s'engager en de redoutables défilés, interrompus par de riantes vallées : l'un d'eux, qui s'ouvre en amont de Heïbak, est le Doura-i-zindan ou « Cluse de la Prison », dont les rochers à pic, hauts de 300 mètres, portent les ruines de fortins délabrés, prouvant que l'importance stratégique de ce passage avait été comprise par les anciens dominateurs du pays. Dans leur ensemble, tous ces monts du versant septentrional du Caucase indien sont plus agréables d'aspect et plus riches en végétation que les âpres escarpements de l'Afghanistan; des pâturages en recouvrent toutes les pentes et les croupes s'en développent avec une grande douceur de lignes[1]. Mais les plaines marécageuses qui s'étendent à la base de ces montagnes, notamment la basse vallée du Koundouz ou Ak-seraï, sont parmi les plus malsaines de l'Asie centrale. « Si tu veux mourir, pars pour le Koundouz, » dit un proverbe du Badakchan. On raconte que de cent mille Badakchani transportés de force dans la contrée par Mourad-beg en 1830, il n'en restait plus que six mille huit années après.

La ville même de Koundouz, quoique capitale d'État, n'était, aux temps de la plus grande puissance de Mourad-beg, qu'un amas de cinq ou six cents maisons en pisé, de cabanes en jonc et de tentes d'Uzbegs parsemées au milieu de jardins, de champs de blé, de marais : on eût dit plutôt un campement temporaire de pillards qu'une véritable ville[2]. Talikhan, située à l'est, au pied de la chaîne de montagnes qui sépare le Koundouz du Badakchan, paraît avoir eu beaucoup plus d'importance : elle osa résister sept mois entiers à Djenghiz-khan, et Marco Polo parle de cette ville, qu'il appelle Taïcan, comme d'une cité considérable et d'un grand marché de céréales, de fruits et de sel : les montagnes salifères du voisinage, « tout sel », ne paraissent pas être situées au sud de Talikhan, comme le dit le grand voyageur, mais elles s'élèvent au sud-est et à l'est, notamment près d'Ak-boułak (Font-blanche), dans le Badakchan[3]. C'est en allant dans cette direction que les voyageurs s'élèvent vers le col de Lattaband, chemin des caravanes qui se rendent du Koundouz vers le Badakchan et le haut Pamir. De ce col, la vue est des plus belles et des plus étendues :

[1] Wood, ouvrage cité.
[2] Pundit Munphul; — Yule, *The Book of ser Marco Polo.*
[3] Yule; Kostenko.

ce qui frappe surtout le regard, du côté de l'ouest, est le superbe cône du Koh-i-ambar, s'élevant seulement de 800 mètres au-dessus des campagnes environnantes, mais d'une remarquable régularité de formes. D'après la légende, cette montagne aurait été portée de l'Hindoustan par un saint homme, et l'on affirme, en preuve de ce récit, que toutes les plantes hindoues croissent sur ses pentes. Du moins les pâturages en sont-ils renommés pour la variété et la saveur de leurs herbages, et les habitants de Koundouz, de Talikhan et de Hazrat-imam, villes situées respectivement à l'ouest, à l'est et au nord du Koh-i-ambar, y envoient leurs troupeaux. Le lion erre dans les plaines qui s'étendent au nord de ces montagnes [1]; mais on ne le voit nulle part au nord de l'Oxus; un nouvel Alexandre ne le chasserait plus dans les forêts de la Transoxiane.

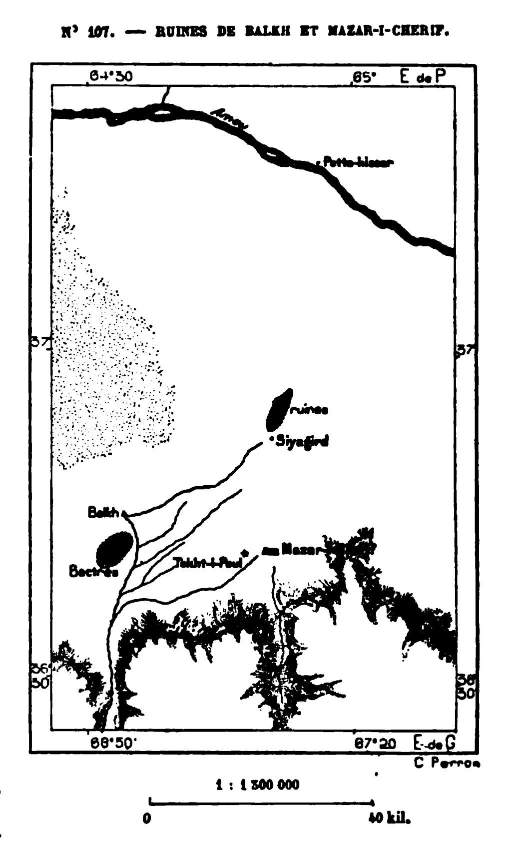
On évalue diversement la population de la province du Koundouz: d'après les statistiques approximatives données par les officiers russes [2], elle serait d'environ 400 000 habitants, soit, pour une superficie que l'on croit être de 28 000 kilomètres carrés, plus de 14 personnes par kilomètre. C'est peu pour un pays si riche en vallées fertiles et bien arrosées, mais c'est une proportion énorme en comparaison de la faible densité des habitants dans les possessions russes, et l'on comprend d'autant mieux que ce territoire, si bien placé aux portes de l'Hindou-kouch, paraisse aux patriotes slaves le complément nécessaire de leur domaine, en grande partie désert, du Turkestan. Il est certain qu'une paix durable, succédant aux guerres incessantes de la frontière afghane, aurait pour conséquence de doubler rapidement la population du Koundouz, car les femmes savent introduire dans chaque maison un esprit remarquable d'ordre et d'économie. Les voyageurs vantent leur talent de ménagères, que reconnaissent même les femmes des provinces voisines. Et pourtant les mœurs locales ne permettent pas à l'Uzbeg du Koundouz de témoigner à sa femme autant d'affection qu'il en a pour son chien. Proposer au mari de vendre son épouse n'est pas l'insulter; lui offrir le prix de son roquet est lui faire le plus impardonnable des outrages [3].

Le Khoulm ou Khouloum n'est pas aussi vaste, mais il n'est pas moins peuplé que le Koundouz en proportion, quoiqu'il ne possède pas la même abondance d'eau. La rivière du Koundouz ou Ak-seraï, alimentée par les

[1] Burnes, Moorcroft, Wood, Yule.
[2] *Voïenniy Sbornik*, vol. III.
[3] Wood, ouvrage cité.

neiges de l'Hindou-kouch et du Koh-i-Baba, est assez puissante pour atteindre l'Oxus, tandis que la rivière de Khoulm, prenant son origine dans les avant-monts de Kara-koh, dépourvus de neige pendant une grande partie de l'année, n'a pas une masse liquide assez considérable pour arriver jusqu'à la rivière maîtresse du bassin : elle se perd en canaux d'irrigation à son entrée dans la plaine. Mais la position géographique du pays de Khoulm, centre de l'ancienne Bactriane, est d'une importance capitale. C'est là que vient aboutir le chemin de la Perse et de l'Inde par le seuil de Bamian, là que se trouve le centre naturel de l'immense amphithéâtre de montagnes et de plateaux qui se développe de la Meched persane à Bokhara par le Caucase indien, le Pamir, les monts de Samarkand. En amont du pays de Khoulm viennent s'unir toutes les grandes rivières qui mêlent leurs eaux dans l'Amou : l'Ak-seraï du Koundouz et le Sourgh-ab de l'Alaï et du Pamir septentrional ; les chemins naturels d'un hémicycle de plus de 1500 kilomètres de développement convergent donc vers cette région de l'Asie. Autrefois Balkh, « la mère des villes » (*Amou-al-Boulad*), était le lieu de croisement de toutes les routes commerciales de la contrée ; après la destruction de cette grande cité par Djenghiz-khan, en 1220, et la dépopulation d'une partie du bassin de l'Oxus, le centre du trafic, d'ailleurs bien affaibli, dut se déplacer, mais en se maintenant dans la même région. Avant le milieu du siècle, Khoulm était la ville la plus importante de l'ancienne Bactriane : peuplée d'environ 10 000 habitants, Tadjiks pour la plupart, elle faisait un grand commerce de peaux de toute espèce, d'agneaux, de loups, de renards, de chiens et de chats. De vastes jardins, des vergers ombreux entourent la ville d'une ceinture verdoyante ; le lit même de la rivière, où l'eau ne coule pas d'une manière permanente, est transformé en jardin. Khoulm est une cité moderne, à laquelle on donna

N° 107. — RUINES DE BALKH ET MAZAR-I-CHERIF.



d'abord le nom, si commun dans le Turkestan, de Tach-kourgan ou « Château de pierre » ; l'ancien Khoulm, à 8 kilomètres de distance, n'est plus qu'un amas de débris.

Balkh, qui fut si fameuse jadis sous le nom de Bactres, à la fois comme capitale d'empire et comme ville sainte, la cité dans laquelle prêcha Zoroastre, le foyer de la civilisation hellénique après Alexandre, et plus tard l'un des centres de la religion bouddhiste, n'est plus maintenant qu'une grande ruine ; sur un espace évalué à plus de 30 kilomètres de tour, on ne voit que des entassements de briques, de tuiles émaillées et d'autres décombres, au milieu desquels ne se dressent plus, comme aux temps de Marco Polo, les restes des temples de marbre, que le pèlerin Hiouen-Thsang avait vus dans toute leur beauté; quelques campements d'Uzbegs et des hameaux de Tadjiks s'étaient établis çà et là dans la plaine jadis si populeuse; mais ils furent abandonnés complètement en 1872, à la suite d'une épidémie de choléra[1]. « Quand Balkh renaîtra de ses ruines, disent les indigènes, le monde finira bientôt[2]. » Le centre politique du Turkestan afghan se trouve, depuis 1858 à Takht-i-poul, à une vingtaine de kilomètres à l'est; mais la population urbaine, qui, d'après Grodekov, aurait été de 25000 personnes en 1878, s'est portée à une petite distance au delà, autour du sanctuaire de Mazar-i-cherif (Tombe du chérif), fameux jusque par delà l'Hindou-kouch, grâce aux miracles que ne cesse d'y accomplir du fond de sa crypte le prophète Ali. Mazar-i-cherif, signalé de loin par ses quatre minarets bleus, est encore dans les limites de la région arrosée par la rivière de Balkh ou Dehas, qui reçoit ses premières eaux du Koh-i-Baba et du Sefid-koh. Dans la région basse, ce n'est plus qu'un canal endigué, mais encore rapide, le Bend i-Barbari ou « Digue des Barbares », qui finit, au nord de Balkh, après un cours de plus de 300 kilomètres, dans les jardins de Siyagird. Là aussi des ruines recouvrent un espace immense; en venant des bords de l'Amou, on traverse les amas de débris sur un espace de 13 kilomètres du nord au sud[3]. Siyagird était-il un faubourg de Balkh ou bien une ville indépendante?

A l'ouest, d'autres rivières, coulant aussi dans le territoire afghan, se dirigent également vers la vallée de l'Amou-daria, mais sans pouvoir l'atteindre : du moins leurs eaux servent-elles à couvrir de verdure les oasis qui

[1] Grodekov, *From Herat to Samarkand*, trad Ch. Marvin.
[2] Alex. Burnes, ouvrage cité.
[3] Grodekov, ouvrage cité.

entourent les villes d'Ak-tcha, de Saripoul, de Chibirkhan (Chibirgan, Chiberkan), d'Andkhoï, peuplées de Tadjiks et d'autres Iraniens, de Turkmènes, mais surtout d'Uzbegs. Chibirkhan, dont Marco Polo vante les melons comme les meilleurs du monde, est, dit-on, la plus riche et la plus prospère de ces villes, grâce à l'abondance d'eau qui arrose ses jardins; lorsque Ferrier la visita en 1845, sa population s'élevait à 12 000 habitants. Saripoul en avait 3000 en 1818, mais, enfermée dans un cirque de montagnes où séjournent les miasmes, elle est fort malsaine. Les arbres, autres que le saksaoul et le tamaris, manquaient complètement dans la vallée de Saripoul et de Chibirkhan, et l'on ne se rappelait même plus l'époque à laquelle ils avaient été détruits. Quelques plants ont été récemment importés de Bokhara à travers le désert.

N° 108. — VALLÉE DE SARIPOUL ET DE CHIBIRKHAN.



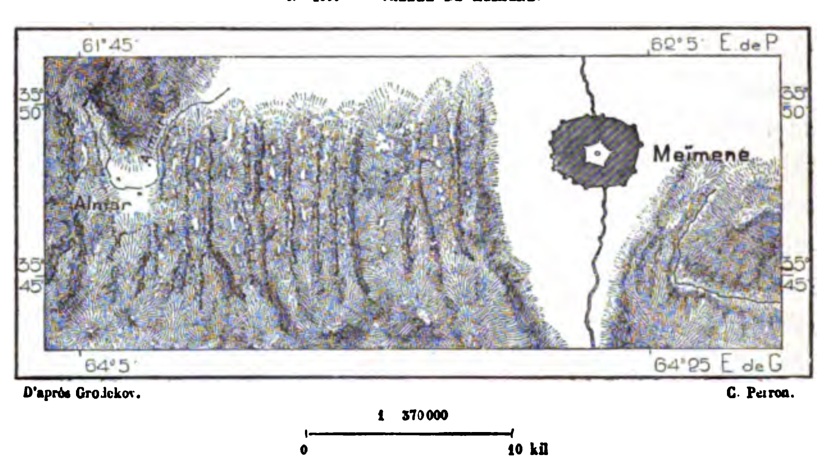
Après Mazar-i-cherif, la ville la plus populeuse du Turkestan afghan est Andkhoï : d'après Vambéry, elle était peuplée de 15 000 habitants en 1863; mais une grande partie d'entre eux vivaient sous la tente, au milieu des ruines d'une ville assiégée par le désert. Les eaux du torrent de Meïmene ou Maïmene, qui coulent dans les jardins d'Andkoï, y sont déjà rares et saumâtres, et les étrangers ne peuvent les boire. « Eau de sel, sable brûlant, mouches venimeuses et scorpions, c'est Andkhoï et c'est l'enfer, » dit un vers d'un poète persan, cité par Vambéry[1]. Les chevaux d'Andkhoï, dont les habitants font remon-

[1] *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale.*

ter la généalogie au coursier de Roustem, l'Hercule persan, sont fameux dans la Tartarie; on les envoie jusque dans l'Inde; de même, ses chameaux à une seule bosse, surtout ceux que l'on appelle *ner* ou *nar*, se distinguent par la richesse de leur crinière, l'élégance de leurs formes, la vigueur de leurs membres; mais la population appauvrie ne possède plus qu'un petit nombre de ces précieux animaux. Andkhoï expédiait aussi en Perse de ces toisons d'agneaux noirs connus en Europe sous le nom d'« astrakhans », mais elle n'a plus recouvré ce commerce depuis qu'elle a été presque entièrement détruite par les Afghans, en 1840.

Meïmene, située dans la région des montagnes, est arrosée par cette même rivière Nari, dont l'onde, devenue saumâtre en aval, tarit dans les jardins d'Andkhoï. Habitée surtout par des Uzbegs qui jouissent dans

N° 103. — VALLÉE DE MEÏMENE.

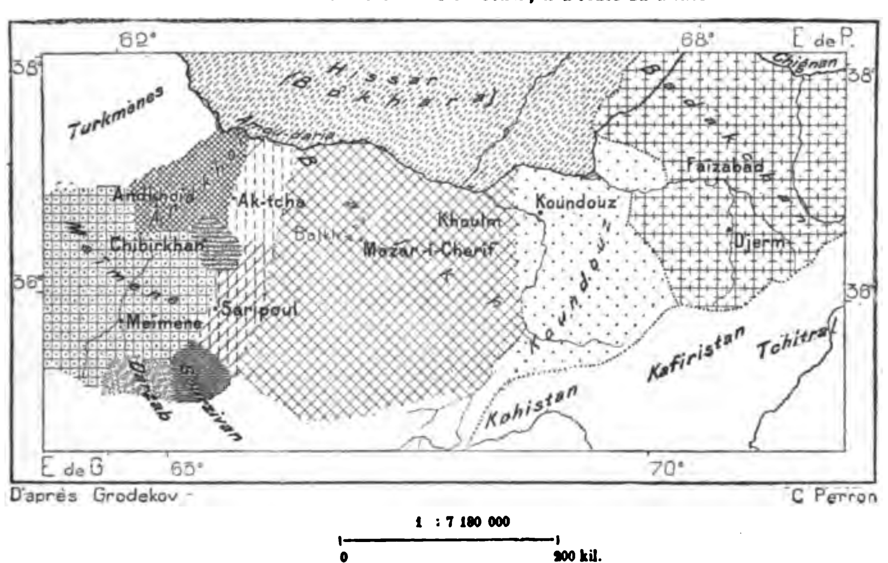



D'après Grodekov. C. Perron.

tout le monde iranien et tartare d'un grand renom de vaillance, elle sut longtemps maintenir son indépendance entre les prétentions rivales de la Perse, de Bokhara, de l'Afghanistan; elle est maintenant inféodée au suzerain de Kaboul, en attendant que d'autres maîtres viennent du nord pour en faire un de leurs avant-postes sur le seuil du plateau d'Iran. L'importance stratégique de Meïmene est considérable et l'on a même voulu y voir l'un des centres de gravité de toute l'Asie occidentale: « Herat est la clef de l'Inde, dit Rawlinson, et Meïmene est la clef de Herat! » De son côté, Grodekov, le voyageur russe qui a, sur tous les géographes contemporains, l'avantage d'avoir parcouru le chemin de Meïmene à Herat, affirme que cette route est beaucoup trop difficile pour servir de passage aux armées. Quoi qu'il en soit, Meïmene, principale étape de commerce entre Hérat et Bokhara, commande plusieurs défilés des montagnes, et la possession

en serait d'un grand prix dans la lutte des puissances qui se disputent l'Asie : entre les mains d'un conquérant, toutes les places fortes sont les « clefs » les unes des autres. Naguère, Meïmene était par elle-même une cité d'importance. En 1863, Vambéry lui donnait de quinze à dix-huit mille habitants, et plus tard des évaluations d'origine russe, et probablement exagérées, parlent de 60 000 personnes réunies dans son enceinte d'argile; mais en 1874 une armée de 10 000 Afghans, avec vingt canons, vint mettre le siège devant Meïmene, après avoir déjà pris Saripoul et Chibirkhan. Le siège dura six mois et se termina par le massacre de 18 000 personnes dans les rues et les maisons : de-

N° 110. — KHANATS DU TURKESTAN AFGHAN, A L'OUEST DE L'OXUS.




1 : 7 180 000

0 — 200 kil.

puis cette époque, Meïmene n'est plus qu'un village délabré et les Turkmènes pillards en ont appris le chemin. Pour l'ensemble du pays, les statistiques diffèrent : le nombre des habitants de l'ancien khanat serait de 300 000 d'après Vambéry, de 100 000 d'après les officiers russes[1]. Un commerce considérable de chevaux, de tapis tissés par les femmes du pays, de fruits secs, se fait aux foires de Meïmene, et des Juifs, des Hindous, des Parses, sont les principaux intermédiaires de ce trafic.

Actuellement, le khanat d'Andkhoï est le seul qui soit à demi indépendant; tous les autres khanats situés entre le Caucase indien et le cours de l'Oxus sont soumis à l'Afghanistan. Les divisons géographiques sont restées les mêmes; le village de Gourzivan et les petits groupes d'habita-

[1] Behm und Wagner, *Die Bevölkerung der Erde*, 1874; — Grodekov, ouvrage cité.

tions de la vallée de Darzab, dans les montagnes qui sont au sud et au sud-ouest de Saripoul, ont gardé leur titre de khanat, mais après avoir perdu toute autonomie[1]. Les Uzbegs de la contrée ne fournissent point le service militaire, leurs maîtres afghans craignant qu'ils ne se servent de leurs armes pour reconquérir l'indépendance; mais ils doivent payer d'autant plus d'impôts, et le poids de la servitude leur est fort dur. D'après le voyageur Grodekov, ils attendraient impatiemment la venue des Russes; mais ils ne font rien pour se délivrer eux-mêmes et savent à peine se défendre contre les pillards turkmènes. Comment ces vaillants Turcs, qui jadis combattaient sans regarder en arrière, sont-ils devenus si prudents? Cent années d'oppression en ont fait des esclaves héréditaires[2].

### II. MERV, TURKMÈNES INDÉPENDANTS

D'étroites oasis entourées de sables, c'est à cela que se réduit désormais la « Tartarie indépendante », qui naguère s'étendait sur un espace si considérable. Une seule ville fameuse se trouve en dehors des frontières afghanes ou du territoire soumis directement ou indirectement à la Russie; mais cette ville est, sinon populeuse, du moins d'une importance politique capitale, grâce à sa position : c'est l'antique Merv des Persans; le Maour des Uzbegs, qui dispute à Balkh le titre de « mère des cités de l'Asie », et qui se disait le « Roi de l'Univers » (*Chah-i-Djouhan*). Les ruines de l'ancienne ville hellénique, Antiochia Margiana, bâtie par Antiochus Soter[3], se voient encore dans le voisinage : on leur donne le nom de Merv-i-moukan. Aux temps de la puissance arabe, Merv, comme Samarkand et Bokhara, devint l'une des grandes écoles de sciences, et le célèbre historien Yakout étudia dans ses bibliothèques. On sait comment les Mongols de Djenghiz-khan traitèrent la malheureuse cité : ses habitants, au

[1] Population du Turkestan afghan, d'après Grodekov et le *Voïennty Sbornik*, vol. III.

| | |
|---|---|
| Ouakhan | 3 000 habitants. |
| Badakchan | 158 000 » |
| Koundouz | 400 000 » |
| Balkh | 64 000 » |
| Andkhoï | 60 000 » |
| A reporter | 685 000 habitants. |

| | |
|---|---|
| Report | 685 000 habitants. |
| Chibirkhan, Ak-tcha, Saripoul, Meïmene | 270 000 » |
| Gourzivan, Darzab | 5 000 » |
| Ensemble | 950 000 habitants. |

[2] Vambéry, *Allgemeine Zeitung*, 31 août 1880.

[3] Strabon, *Géographie*, livre XI, 2.

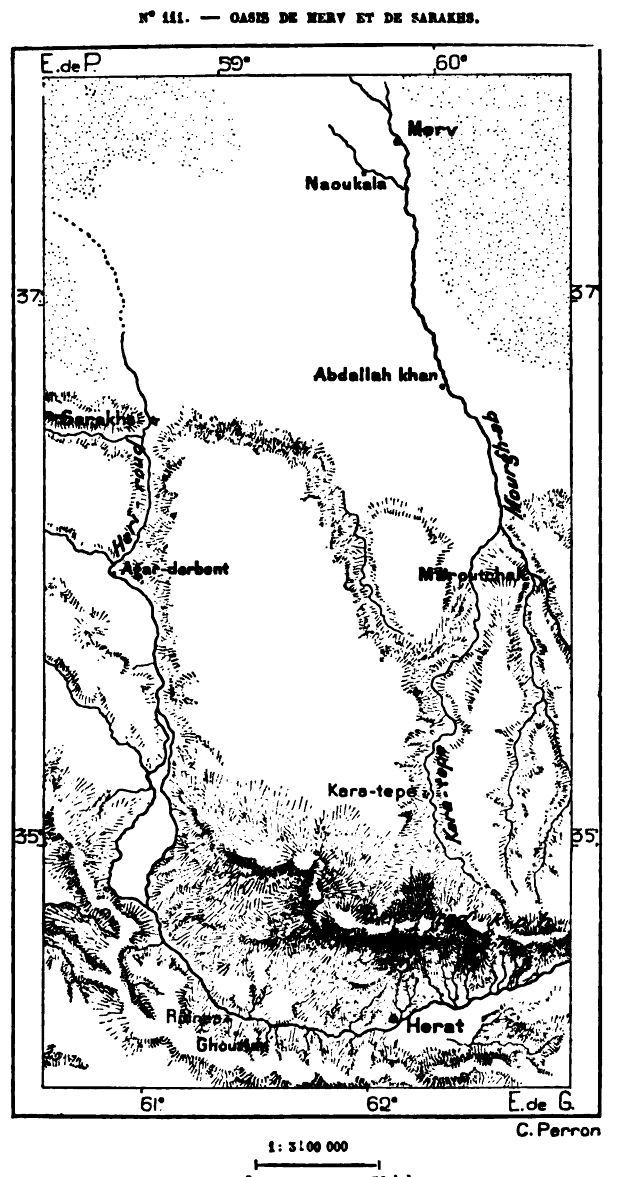
nombre de sept cent mille, dit-on, furent conduits en dehors de la ville, comptés comme des bêtes introduites dans l'abattoir, et méthodiquement égorgés; des pyramides de cadavres s'élevèrent dans la plaine. Merv se releva pourtant de l'immense désastre; en 1795, elle était de nouveau très populeuse, lorsque Mourad, émir de Bokhara, détruisit la digue qui retenait les eaux du Mourgh-ab en un lac artificiel, dévasta la ville et ses jardins en dépit d'une résistance désespérée, à laquelle les femmes prirent part, et réduisit en désert une grande partie de la contrée. Quarante mille Mervi, choisis surtout parmi les tisseurs de soie et d'autres artisans, furent obligés d'aller vivre à Bokhara, où leurs descendants habitent encore un quartier séparé. Soumise ensuite à Khiva, Merv appartient depuis 1834 à la tribu turkmène des Tekke et sa population normale se compose de deux à trois mille Uzbegs, tandis que des Sarîk, des Salor, des Tekke vont et viennent dans les alentours : c'est le principal point d'appui des habitants nomades de la Turkménie, et ceux-ci, d'après des renseignements que Petrousevitch dit mériter toute confiance, occuperaient 50 000 kibitkas dans l'oasis de Merv. Cette zone de cultures, qu'Antiochus avait fait entourer, dit Strabon, d'un mur de 1500 stades ou de 275 kilomètres de développement, s'étend sur 12 kilomètres de largeur et plus de 125 kilomètres de longueur du sud au nord. La fécondité en est célèbre dans tout l'Orient; 2000 travailleurs turkmènes, un pour chaque groupe de 24 familles, s'occupent chaque année de l'entretien des canaux pour assurer le succès de leurs cultures. « Sème un grain pour en récolter cent ! » dit un proverbe relatif aux champs de Merv[1]. Les tiges du sorgho, dont se nourrit le chameau, ont la grosseur des bambous ordinaires; pendant la famine de la Perse en 1871, le prix du froment ne s'accrut point à Merv, quoiqu'une exportation considérable de cette denrée se fît vers les plateaux[2]. Malgré l'humidité du sol, l'air est presque toujours sec et salubre, mais au moindre vent, il est jaune de sable et devient presque irrespirable. Plus au sud s'étendent des districts très malsains : « Avant qu'Allah n'en sache rien, dit un proverbe, l'eau de Maroutchak a déjà tué son homme. »

De grands changements se sont accomplis dans le pays de Merv depuis que les habitants, devenus plus libres, n'ont plus à redouter le pouvoir des dynasties de Khiva et de Bokhara. On peut juger de l'estime que les Bokhares et les Persans avaient jadis pour les Mervi par un ancien proverbe de la contrée : « Si tu rencontres une vipère et un Mervi, commence par

[1] Alex. Burnes, ouvrage cité.
[2] Grodekov, ouvrage cité.

tuer le Mervi, et puis dépêche la vipère[1]. » Craignant de s'aventurer sur les bords de l'Oxus en excursions de pillage, que pourraient châtier les Russes, obligés de se concilier les Perses, les Kourdes du Daman-i-koh et les Afghans de l'Hindou-kouch, les gens de Merv, prévoyant l'avenir, ont pour la plupart abdiqué leurs mœurs de guerriers nomades : le vol et le meurtre ne sont plus tenus en grand honneur comme autrefois, et même quelques moralistes osent déjà dire parmi les Mervi qu'il n'est pas glorieux d'assassiner son prochain. On a construit des maisons dans l'oasis de Merv, des canaux d'irrigation ont été creusés et la zone des cultures s'est agrandie : en hiver, seule saison pendant laquelle la vie végétale peut résister aux cahots du transport, des caravanes apportent des arbres fruitiers de Bokhara. Un certain commerce se fait dans le pays et des négociants de Meched et de Bokhara se sont établis au centre des campements[2].

N° 111. — OASIS DE MERV ET DE SARAKHS.




Entre Merv et Meched, les Tekke et leurs alliés les Salor assiègent pour ainsi dire, la place forte persane de Sarakhs (Charaks), située dans

[1] G. Wolff, *Narative of a mission to Bokhara.*
[2] A. Burnes, *Travels into Bokhara.*

une oasis qui est l'Arie de Strabon et que fertilise le Heri-roud ou Tedjen, la rivière de Herat. Comme Merv et Meïmene, c'est un de ces points stratégiques dont la prise de possession par une puissance militaire peut avoir les conséquences les plus importantes pour les destinées des peuples de l'Iran. Sarakhs a droit au titre de ville; car les Juifs de Meched, qui commercent avec les Turkmènes des environs, y ont bâti quelques maisons de pisé; mais jusqu'à une époque récente les résidents n'y habitaient que des *kirghas*, huttes en bois et en roseaux recouvertes de feutre[1]. Les campagnes de l'oasis environnant ne sont pas moins riches que celles de Merv. Les deux villes se disputent la gloire d'avoir donné naissance au premier laboureur.

A l'ouest de Sarakhs, sur un espace de plus de 600 kilomètres, les Turkmènes n'ont pas de villes proprements dites, mais des campements, au bord de rivières permanentes ou temporaires et des sources jaillissant du pied des montagnes; toutefois quelques-uns de ces campements, entourés de murs de défense dont chaque meurtrière a son fusil, se composent de milliers de kibitkas et sont aussi peuplés que de véritables villes. On ne compte pas moins de deux mille habitations dans huit villages d'Echabad et une quinzaine de mille à Geuk-tepe[2], plus grande que bien des cités: c'est près de là que s'élèvent les collines fortifiées de Dengli-tepe ou Dengil-tepe, que les Turkmènes ont défendue si vaillamment et avec tant de succès contre les assauts des Russes et que ceux-ci se préparent à attaquer de nouveau. Il ne reste plus rien des anciennes cités des Parthes, ou du moins ce qui en existe attend encore des voyageurs qui le décrivent. On croit que la ville de Nissa, où se trouvaient les tombeaux des rois parthes, occupait l'issue d'une vallée, au pied du Daman-i-koh[3] : peut-être est-ce le Nias de nos jours, à l'est de la forteresse turkmène de Kïzil-arvat ou mieux Kïzil-robat, le « Caravansérail rouge ». Les voyageurs anglais Baker et Gill ont récemment traversé cette contrée.

### III. BOKHARA

Cet État de l'Oxus, encore indépendant de nom, est un de ceux qui doivent conformer respectueusement leur politique aux volontés dictées par Saint-Pétersbourg : sans avoir de garnisons à tenir dans les places fortes et d'administrateurs à payer, la Russie n'en possède pas moins les che-

[1] Napier, *Journal of the Geographical Society*, tome XLVI, 1876.
[2] Petrousevitch, *Zapiski Kavkazskavo Otd'ela*, vol. XI, 1880
[3] H. Rawlinson, *Proceedings of the Geographical. Society*, 1879.

mins que Bokhara lui ouvre vers les seuils de l'Hindou-kouch, et pour attaquer Merv ou marcher sur Herat, ses armées peuvent aussi bien s'appuyer sur les oasis de la Bokharie que sur le littoral de la Caspienne. De son côté, le gouvernement bokhare, protégé par son puissant suzerain, n'a plus rien à craindre pour ses frontières du côté des Turkmènes ou des Afghans, et même des provinces entières lui ont été attribuées d'un trait de plume. Ainsi, de par la volonté de la Russie, plusieurs États du haut Oxus, le Chignan, le Rochan, le Darvaz, le Karategin, qui dépendirent jadis en partie du Koundouz, puis du Badakchan, sont incorporés désormais dans la Bokharie, et les Russes sont ainsi devenus les maîtres des passages du Pamir. Dans les limites qui lui ont été tracées, le territoire de Bokhara s'étend sur un espace à peu près égal à la moitié de la France et renferme une population que l'on croit supérieure à 2 millions d'habitants [1]. Il est situé presque en entier sur la rive droite de l'Oxus : de là son ancien nom de Transoxiane ou de Maverannahr, dont le sens est exactement le même. L'appellation de Sogdiane ne convient qu'à la vallée du Sogd, le Zarafchan de nos jours, partagé désormais entre les Russes et les Bokhares.

Les hautes régions du Pamir bokhare que parcourent le Pandja, le Mourgh-ab et le Sourgh-ab, descendus de leurs vallées neigeuses, sont presque désertes, ou même ne sont visitées qu'en été par les pâtres kirghiz. Au centre de Pamir, il n'y a plus de villages en amont de Tach-kourgan, et l'on peut suivre le Mourgh-ab (Ak-sou) sur une longueur de plus de 200 kilomètres, jusqu'aux neiges et au superbe rocher de l'Ak-tach ou « Pierre Blanche », sans rencontrer un seul hameau permanent. Seulement les fonds des vallées occidentales du Pamir sont habités par une population sédentaire, et des villages, dont quelques-uns portent le nom de villes, s'y succèdent de distance en distance.

En aval du méandre d'Ichkachim, dans le Badakchan, le Sarhad ou Pandja continue de couler vers le nord pour aller rejoindre le Mourgh-ab et les autres rivières du Pamir occidental, qui forment ensemble l'Amou-daria. C'est dans cette partie du bassin de l'Oxus que se sont fondés les trois États de Chignan, en amont, du Rochan et du Darvaz, en aval. Depuis le moyen âge, aucun de ces États n'a été visité par des voyageurs européens; cependant les communications sont fréquentes entre le Badakchan et les vallées du haut Oxus; en 1873, le capitaine anglais Trotter put envoyer son assistant indigène, Abdoul Soubhan, reconnaître le cours de la rivière

[1]

| Superficie du Bokhara. | Population probable. | Population kilom. |
|---|---|---|
| 239 000 kilomètres carrés. | 2 130 000 habitants. | 9 habitants. |




VALLÉE ET ROCHER DE L'AK-TACH

Dessin de Taylor, d'après E. Gordon.

Pandja, sur un espace de 160 kilomètres en aval du grand coude d'Ichkachim, jusqu'à Ouamour, la capitale du Rochan. D'autre part, l'explorateur hindou Soubadar Haïdar-chah, connu d'ordinaire par son titre de « Havildar », remonta en 1874 le cours de l'Oxus, du Badakchan occidental aux frontières du Rochan : il ne reste qu'une lacune de peu d'importance entre les deux itinéraires.

Le Chignan (Chougnan, Chougdan) et le Rochan, qui sont probablement compris en entier dans la zone d'altitude supérieure à 2000 mètres, ont reçu des gens de la plaine le nom de Zoutchan ou de « Pays à Deux Vies », comme si tous ceux qui entrent dans cette terre heureuse, qui en respirent l'air salubre et en boivent les eaux pures, se trouvaient par cela même assurés de prolonger au double leur existence[1]. Mais un bien petit nombre d'hommes profitent de cet excellent climat. D'après Wood, l'ensemble des habitants du Chignan et du Rochan, tous de race iranienne, ne comprenait, en 1838, que treize cents familles, trois cents pour le premier État et mille pour le second. D'après Forsyth et Trotter, la population aurait considérablement augmenté depuis cette époque, puisqu'elle se composait pour les deux pays, en 1873, de 4700 familles, soit environ 25 000 personnes, ce qui est encore bien peu pour une vallée de 200 kilomètres de longueur, à laquelle viennent s'unir, du côté de l'est, de nombreuses vallées latérales. Le trafic des esclaves fut, comme au Ouakhan, la cause de la dépopulation de la contrée, et tout récemment encore, malgré l'abolition de la servitude, officiellement proclamée à Kaboul et dans toutes les possessions afghanes, dont les bords du Pandja faisaient partie naguère, les hommes se vendaient et s'achetaient dans le pays des « Deux Vies ». En 1869, le souverain de la contrée trafiquait de ses propres sujets pour maintenir l'équilibre de ses finances : dans ce pays, le prix d'un homme ou d'une femme variait de 300 à 450 francs et représentait la valeur de 10 ou 15 taureaux, de 5 à 8 yaks ou de deux fusils kirghiz.

Lors du voyage de Forsyth et de ses compagnons, les deux États n'avaient qu'un seul mir, résidant à Ouamour (Vamar), capitale du Rochan. Le chef-lieu du Chignan, Kila-bar-pandja, situé sur la rive gauche du fleuve, se compose de 1500 maisons et renfermerait donc, à lui seul, près du tiers de la population des deux États (?). Ouamour et la plupart des autres villages de la contrée sont bâtis sur la rive droite, de manière à regarder vers l'occident, plus lumineux et plus chaud que le côté tourné vers le levant.

Le Darvaz, qui succède au Rochan sur les bords de l'Oxus, en aval de la

[1] Kostenko, *Tourkestanskig kraï*.

jonction du Mourgh-ab et du Pandja, est également peuplé de Tadjiks parlant la langue persane et conservant bien des traditions mazdéennes, malgré leur profession de mahométisme sunnite. Le fleuve commence dans le Darvaz à se replier vers l'ouest, et les cultures de la zone tempérée, même le cotonnier, se montrent dans les bas-fonds bien abrités. Nib-koumb, Kila-koumb ou Kaleh-i-koumb, la capitale du Darvaz, est parfois désignée sous le nom de « Prison d'Iskander », le célèbre Macédonien l'ayant construite, dit la tradition, pour y enfermer les révoltés. Une garnison de 5000 Bokhares occupe le Darvaz, dont les populations ont énergiquement résisté à la conquête. Celles de Koulab et de sa province, qu'arrose le Kitchi sourkhan, se sont facilement soumises.

Le Karategin, qui n'est séparé du Ferghana que par les crêtes neigeuses de l'Ałaï-tagh, est le beau pays de montagnes, de glaciers, de cascades, qui s'incline à l'ouest du plateau d'Ałaï et qu'arrose l'Eau-Rouge ou Kizìł-sou, changeant plus bas son nom en celui de Sourgh-ab, puis de Ouakch (Vakch, Vakhch). De même que dans les autres États du Pamir occidental, l'ancienne population aryenne s'est maintenue dans le Karategin : les Galtchas, quoique convertis officiellement au mahométisme, ont gardé leurs mœurs, rappelant celles des temps de Zoroastre, et continuent de parler persan, au milieu des Kirghiz de langue turque. Fort industrieux, ils savent tisser des étoffes, forger le fer, laver les sables aurifères de leurs torrents, extraire le sel gemme de leurs montagnes, et en été ils font un assez grand commerce avec le Kokan, Bokhara et Kachgar; mais ces occupations ne suffisent pas à l'entretien des habitants : tous propriétaires, ils ne veulent pas diviser leurs terres à l'infini et les jeunes gens du pays émigrent en foule pour aller travailler dans les villes de la plaine ; ce sont les « Auvergnats» du Turkestan. Tous les porteurs d'eau de Tachkent viennent du Karategin[1]; mais le pays envoie aussi des maîtres d'école dans les cités de la Tartarie[2]. Fedtchenko évalue la population, très dense pour un pays ayant 2000 mètres d'élévation moyenne, à plus de 100 000 individus, épars en plus de 400 kichlaks, au milieu des vergers. Le « descendant d'Alexandre » que les habitants du Karategin reconnaissent pour chah, réside dans le bourg de Garm (Harm), groupe de 340 maisons situé sur la rive droite du Sourgh-ab. Des sources thermales carbonatées jaillissent dans le voisinage en un véritable ruisseau.

Le pays de Hissar, à l'ouest du Karategin, visité en 1874, dans sa partie

[1] Ch. de Ujfalvy, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juin 1878.
[2] Arandarenko, *Russische Revue*, 1878, n° 9.

méridionale, par Soubadar Haïdar-chah, exploré d'une manière plus complète en 1875 par l'expédition russe de Vichnevsky, Mayev et Schwarz, se montre désormais sur les cartes tout autre que ne le représentaient les géographes antérieurs. Les points astronomiques relevés par Schwarz ont, pour ainsi dire, conquis à la science un pays où les chaînes de montagnes et les rivières se traçaient à l'aventure sur la foi de récits contradictoires. On sait maintenant que le Sourgh-ab ou Ouakch traverse la partie orientale du Hissar pour rejoindre l'Oxus en aval de Hazret-imam, dans le Koundouz, et qu'à l'ouest du Ouakch le territoire est découpé en zones parallèles par les larges vallées du Kafirnahan, du Sourkhan, du Chirabad-daria, ouvertes entre des chaînes de montagnes neigeuses. En aval de Garm, il n'y a point de ville, si ce n'est Kourgan-tube, sur la rive gauche du fleuve; mais à quelque distance plus bas se trouvent les ruines de Lakman, qui paraît avoir été une cité fort considérable et où se voient les vestiges d'un pont qui traversait le Ouakch. En face du confluent de ce fleuve et de l'Amou, s'élevait une autre ville, Takhta-kouvat, sur laquelle les indigènes racontent diverses légendes. Enfin, près du passage de Patta-hissar, sur la route des caravanes de Bokhara à Mazar-i-cherif, sont les ruines de Termez, qui s'étendent le long de l'Amou, sur un espace de 26 kilomètres de longueur, entre la rivière Sourkhan et les ruines d'une autre ville, Miya, également déserte de nos jours et dominée encore par un haut minaret. Termez portait autrefois le nom tadjik de Goul-Goula ou de « Bruyante » : le murmure de ses bazars s'entendait à Bactres, à 90 kilomètres de distance[1]. Dans les ruines de ces villes du Ouakch, on a découvert beaucoup d'objets précieux, en or et en argent, principalement des monnaies grecques, achetées presque toutes par des Moultani, qui les emportent en Hindoustan. L'industrie des orpailleurs est très active sur les bords du Ouakch, et certaines plages, pendant la saison des eaux basses, sont couvertes d'indigènes qui lavent les sables pour en recueillir les précieuses paillettes. Comme au temps des Argonautes, ils se servent de toisons, dont la laine arrête le lourd sable d'or, en laissant passer l'eau, la vase et le gravier. De même que leur ancêtre Jason, les Grecs de la Bactriane surent aussi conquérir la « la toison d'or »[2].

Toutes les villes du Hissar, Faïzabad, Kafirnahan, Douchambe, Hissar, Karatagh, Regar, Sari-tchouï, Yourtchi, Denaou, Baïsoun, Chirabad ou la « Ville du Lion », s'élèvent sur les bords d'affluents ou de sous-affluents

[1] Jounov, *Tourkestanskiya Vedomosti*, 29 avril 1880.
[2] Meyendorff, *Voyage à Bokhara*; — Jounov, *Tourkestanskiya Vedomosti*, 18 mars 1880

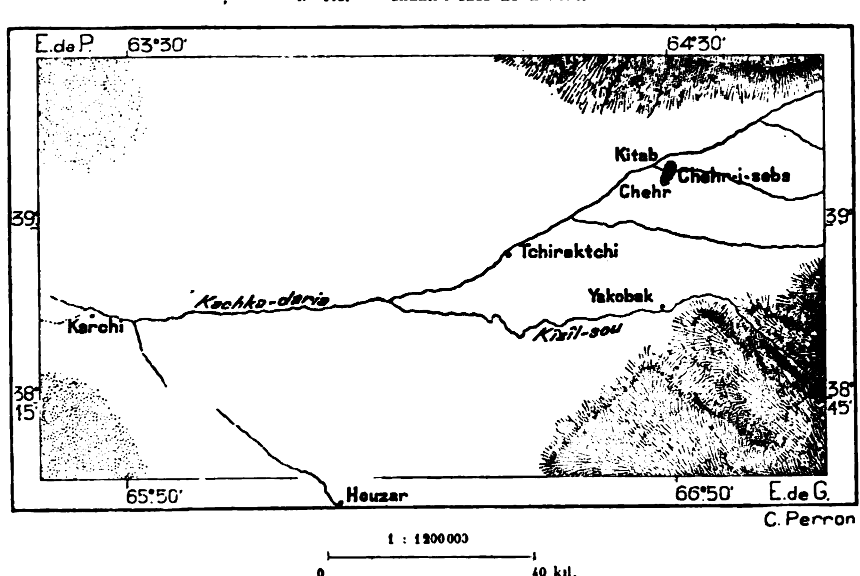
de l'Oxus, et la plupart dans la région voisine des neiges et des glaciers. Les plaines basses, riveraines de l'Oxus, ne sont pas moins malsaines que celles qui s'étendent de l'autre côté du fleuve, dans le Koundouz, et les voyageurs, même indigènes, ne peuvent s'y hasarder qu'au péril de leur vie; pour éviter les fièvres et les rhumatismes, causés par les brusques transitions de température, les gens du pays, aussi bien dans la région des montagnes que dans la plaine, ne quittent jamais leurs robes de fourrures, même au plus fort de l'été. Hissar la « Gaie », la ville qui a donné son nom à tout le pays, s'est naturellement fondée en dehors de la région des fièvres, à 160 kilomètres au nord de l'Oxus, dans la haute vallée du Kafirnahan, au pied des montagnes neigeuses derrière lesquelles se cache le lac d'Iskander. Sa population, que l'on évalue à 10 000 habitants, s'occupe surtout de la fabrication des armes, des couteaux et d'objets de quincaillerie que viennent acheter les Kirghiz et qui sont portés par des pèlerins jusqu'en Perse, en Turquie, en Arabie; certaines lames damassées de Hissar, à poignées d'or ou d'argent ciselé, sont d'un travail exquis et les produits des manufactures d'Europe ne les égalent point pour la finesse de la trempe[1]. Il paraît que Hissar fut autrefois une ville beaucoup plus importante. Cette région de la Tartarie est déjà de celles où l'ancienne souche aryenne a été déplacée par les envahisseurs finno-tartares : des Galtchas purs se sont conservés dans les kichlaks des montagnes, et quelques villes, Faïzabad, Kafirnahan, sont peuplées de Tadjiks; mais dans l'ensemble du pays, comme dans les plaines du Sîr et de l'Amou, les Uzbegs et les Sartes sont les habitants les plus nombreux; à Bokhara, on donne à la province de Hissar le nom d'Ouzbekistan[2].

A l'ouest des montagnes de Hissar, de larges vallées, ouvertes dans la direction de l'Amou, sont arrosées par les rivières qui se réunissent pour former la Kachka. Divers États, dont les limites n'ont cessé d'osciller, suivant les vicissitudes des puissances voisines, se constituèrent dans ces vallées et souvent elles eurent un rôle historique d'une grande importance : ce n'est pas sans raison qu'Alexandre resta trois années dans ce pays[3]. Chehr-i-sebs (Chakh-i-śabz, Charsabiz), qui se trouve sur un torrent descendu de la montagne de Hazreti-Sultan, à l'issue méridionale d'un passage des montagnes de Samarkand-taou, est une des capitales temporaires qui eurent un rôle considérable dans l'histoire du versant arabo-caspien. Chehr-i-sebs se compose en réalité de deux villes fortes,

[1] Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale.*
[2] Mayer, *Izv'estiya Geogr. Obchtchestva*, 1876, n° 12.
[3] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

Kitab, en amont, et Chehr en aval, entourées jadis d'une même muraille, aujourd'hui bien ébréchée, mais séparées l'une de l'autre par de vastes jardins, qui ont valu aux cités jumelles le nom commun de Chehr-i-sebs ou la « Cité Verdoyante ». Chehr, que dominent les coupoles de quatre-vingt-dix mosquées, est la plus grande des deux villes et contient une vingtaine de mille habitants; Kitab en a quinze mille. Au commencement du quatorzième siècle, le village de Kech où naquit, en 1335, l'enfant qui devint le terrible « Boiteux », Timour-Lenk ou Tamerlan, se trouvait sur l'emplacement de la Chehr-i-sebs actuelle. Le maître de

N° 112. — CHEHR-I-SEBS ET KARCHI.




l'Asie voulut établir à Kech la capitale de son empire et il y bâtit un grand nombre d'édifices; toutefois il dut reconnaître les avantages que présentait Samarkand comme cité centrale et il y transféra sa résidence[1]. Du palais de Timour, l'Ak-seraï ou « Château Blanc », une des « Sept merveilles du monde », il ne reste que des tours et les deux énormes piliers de briques entre lesquels s'élevait la haute ogive du porche d'entrée; les murs resplendissent encore d'un revêtement de porcelaines blanches et bleues décorées d'arabesques et portant des inscriptions arabes et persanes. La tradition désigne l'une des tours de l'Ak-seraï comme celle d'où se seraient élancés à la fois quarante courtisans, pour reprendre un papier que le vent venait d'enlever de la main de leur maître.

[1] *Mémoires de Baber*, traduit par Pavet de Courteille.

La population du pays qui donna naissance au conquérant se compose surtout de Kenegez, Uzbegs sunnites, renommés dans le Turkestan pour leur bravoure et leur persévérance, autant que leurs femmes le sont pour leur beauté[1] : il fallut diriger une expédition russe sur Chehr-i-sebs, en 1840, pour rattacher ce petit État aux possessions de l'émir de Bokhara. Jamais les habitants de Chehr-i-sebs n'ont toléré l'esclavage parmi eux. La Kachka, qui coule dans la ville, arrose ses jardins et leur fait produire des fruits excellents, protégeait aussi les habitants contre les tentatives de l'ennemi : des digues mobiles, disposées en travers du courant, permettaient d'inonder au loin le pays qui environne la ville et sa forteresse[2]. L'annexion de Chehr-i-sebs a été pour le gouvernement de la Bokharie un fait d'une importance économique très grande, car la vallée de la Kachka produit en abondance les céréales, le tabac, le coton, le chanvre, des fruits et des légumes, et les montagnes du haut pays sont riches en gisements de fer; les couches salines de Houzar, au sud-ouest de Chehr-i-sebs, fournissent à Samarkand tout le sel dont elle a besoin; Houzar est en outre un grand marché de bétail et de denrées agricoles.

Une des branches méridionales de la Kachka prend sa source dans une région de montagnes, jadis fameuse, comme possédant l'une des « merveilles du monde ». C'est un défilé de 12 à 20 mètres de large et de 3 kilomètres de long, dans lequel s'engage la route qui mène de Balkh à Samarkand par la rivière Chirabad, Chehr-i-sebs et le Samarkand-taou. Lors du passage du missionnaire bouddhiste Hiouen-Thsang, ce défilé était fermé par une porte à deux battants, consolidée par des ferrures, ornée de clochettes qui tintaient dans l'air[3]. Huit siècles après, Clavijo, l'ambassadeur espagnol envoyé à la cour de Tamerlan, passa également par la « Porte de Fer », mais l'obstacle artificiel avait disparu; les savants russes de l'expédition de Hissar franchirent à leur tour, en 1875, le seuil de la fameuse porte, que l'on désigne maintenant sous le nom de Bouzgola-khana ou « Cabane des Chèvres »; cependant la ville la plus rapprochée a gardé le nom significatif de Derbent, semblable à celui de la « Porte » caspienne[4].

L'importante ville de Karchi est située dans une vaste plaine, près du confluent des deux maîtresses branches de la Kachka, qui reçoivent toutes les eaux des montagnes entre Chehr-i-sebs et Derbent. L'enceinte de

[1] Khorochkin, *Recueil d'articles sur le Turkestan* (en russe).
[2] Meyendorff, *Voyage d'Orenbourg à Bokhara*.
[3] Stanislas Julien, *Pèlerins bouddhistes*.
[4] Lerch, *Russische Revue*, 1875, n° 8.



DÉFILÉ DE LA PORTE DE FER. — ROUTE DE KARCHI A DERBENT

D'après un dessin de Karazin publié par « l'Illustration russe. »

Karchi n'a pas moins de 9 kilomètres de tour, et la population qui vit dans l'intérieur de ces murs est de 25 000 habitants. Karchi, quoique avec moins de raison que Hissar, se vante de la bonne qualité de ses couteaux et de ses armes, expédiés jusqu'en Perse et en Arabie; on y fabrique aussi de gracieuses aiguières, des plats en cuivre ciselés avec art et décorés d'incrustations d'argent [1]; mais sa principale richesse lui vient de l'oasis environnante, cultivée surtout en tabac. Karchi s'est donné, comme la plupart des villes de l'Europe, le luxe d'une promenade publique bordant la rivière de ses massifs de peupliers au feuillage argenté, et de ses plates-bandes de fleurs; le « monde élégant » de Karchi s'y porte en foule. Les habitants de Karchi sont renommés dans tout le khanat pour leur bon goût, leur esprit de repartie et la vivacité de leur intelligence.

Deuxième ville du khanat par son activité commerciale aussi bien que par sa population, Karchi est un point de convergence pour les routes de Bokhara, de Samarkand, de Hissar, de Balkh, de Meïmene. Elle ne se trouve qu'à une centaine de kilomètres de l'Oxus, mais elle en est séparée par des sables, dans lesquels la rivière Kachka disparaît jusqu'à la dernière goutte. Le passage du fleuve, sur la route d'Andkhoï et de Meïmene, est gardé par le bourg fortifié de Kilif, devant lequel l'Amou, obstrué d'un côté par des rochers, a seulement 357 mètres de large; mais on y trouve, dit-on, des creux de 75 et même de 100 mètres [2]. En aval, le fortin de Karikdji, sur la rive droite, et la forteresse de Kerki, sur la rive gauche, défendent un autre passage. Toute la partie moyenne du fleuve, de la Bactriane à l'oasis de Khiva, a été attribuée par la Russie au territoire de Bokhara, et cet État est chargé d'en entretenir les bacs, de soigner et de réparer les caravansérails des deux bords. La population de la rive gauche se compose principalement de Turkmènes Ersari, qui payent un tribut à l'émir de Bokhara, afin que celui-ci les protège contre les autres nomades. Après Kerki, la seule ville fortifiée que la Bokharie possède sur la rive occidentale du fleuve est Tchardjoui, située sur la route directe de Bokhara à Merv, en face de l'endroit où devait aboutir autrefois le Zarafchan. Tchardjoui est devenue l'entrepôt du commerce entre Bokhara et Khiva.

En s'emparant de Samarkand et de la haute et moyenne vallée du Zarafchan, les Russes ont, pour ainsi dire, réduit à merci la cité de Bokhara et toutes les autres villes qui se trouvent sur le cours inférieur de la rivière. La construction d'une digue transversale, qui retiendrait les eaux du

[1] Ch. de Ujfalvy, *Tour du Monde*, 1879, n° 3.
[2] Mayer, *Isv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1878, n° 4.

Zarafchan en un large réservoir d'évaporation, suffirait pour dessécher tous les terrains de la Bokharie proprement dite et forcer les habitants à l'émigration. L'extension des cultures dans le pays de Samarkand a des conséquences analogues, puisqu'il faut une quantité d'eau plus considérable pour les irrigations; depuis que les Russes sont devenus les maîtres de Samarkand, que la population s'est accrue et que la surface des jardins a augmenté, la Bokharie souffre d'un manque d'eau croissant, et l'on peut constater un certain déplacement des habitants de l'aval vers l'amont. Ainsi, même sans tenir compte de l'énorme disproportion des forces militaires, entre la puissance slave qui s'est emparée de Samarkand et l'État de Bokhara, la situation géographique des deux contrées assure au pays supérieur une prépondérance décisive sur le pays inférieur.

La cité de Bokhara, *Chérif* ou « la noble », — ainsi que la désignent les monnaies frappées au nom de l'émir, — n'est pas une des belles villes de l'Orient. Quoique la tradition locale la dise fondée par Alexandre le « Bicorne », elle n'est non plus l'une des cités anciennes de la Sogdiane. Les rues en sont étroites et tortueuses; les édifices sont délabrés et couverts d'une épaisse couche de poussière; les eaux se traînent lentement dans les canaux, et parfois même tarissent complètement; les places manquent d'ombrage, et la population ne se presse plus dans les rues, comme aux temps où l'émir de Bokhara était le souverain le plus puissant du versant aralo-caspien. La principale mosquée est dominée par un minaret de 50 mètres de hauteur, dont le sommet, dit le peuple, est au niveau du sol de Samarkand; mais la capitale du Zarafchan est de près de 300 mètres plus élevée que Bokhara[1]. On précipitait les criminels du haut de la tour sainte, que prêtres et bourreaux, traînant leurs victimes, avaient seuls le droit de gravir.

L'appel du commerce amène toujours vers les bazars de la « noble cité » des hommes de toutes les races de l'Orient. Au moins les deux tiers de la population totale, évaluée à 70 000 personnes, c'est-à-dire à la moitié de ce qu'elle était vers 1830, se composent de Tadjiks; mais les Uzbegs, plus ou moins mélangés d'éléments iraniens, sont aussi fort nombreux; des Kirghiz campent sur les places comme s'ils étaient au milieu du désert; des Turkmènes de Merv contrastent par la fierté de leur démarche avec les affranchis iraniens à la figure humble, à la démarche cauteleuse; les Russes commencent à se montrer avec tous les aventuriers

[1] Altitude de Samarkand. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 655 mètres.
» Bokhara. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 360 »

de l'Europe qui viennent à leur suite; des Juifs et des Hindous ou « Moultani », ainsi nommés de la ville de Moultan, considérée en Tartarie comme la métropole de l'Hindoustan, siègent dans les bazars, offrant leurs marchandises. Presque tous les Hindous qui visitent Bokhara sont origigaires de Chirkapour : ils portent sur leur beau front brun une marque rouge, symbole de la flamme sacrée.

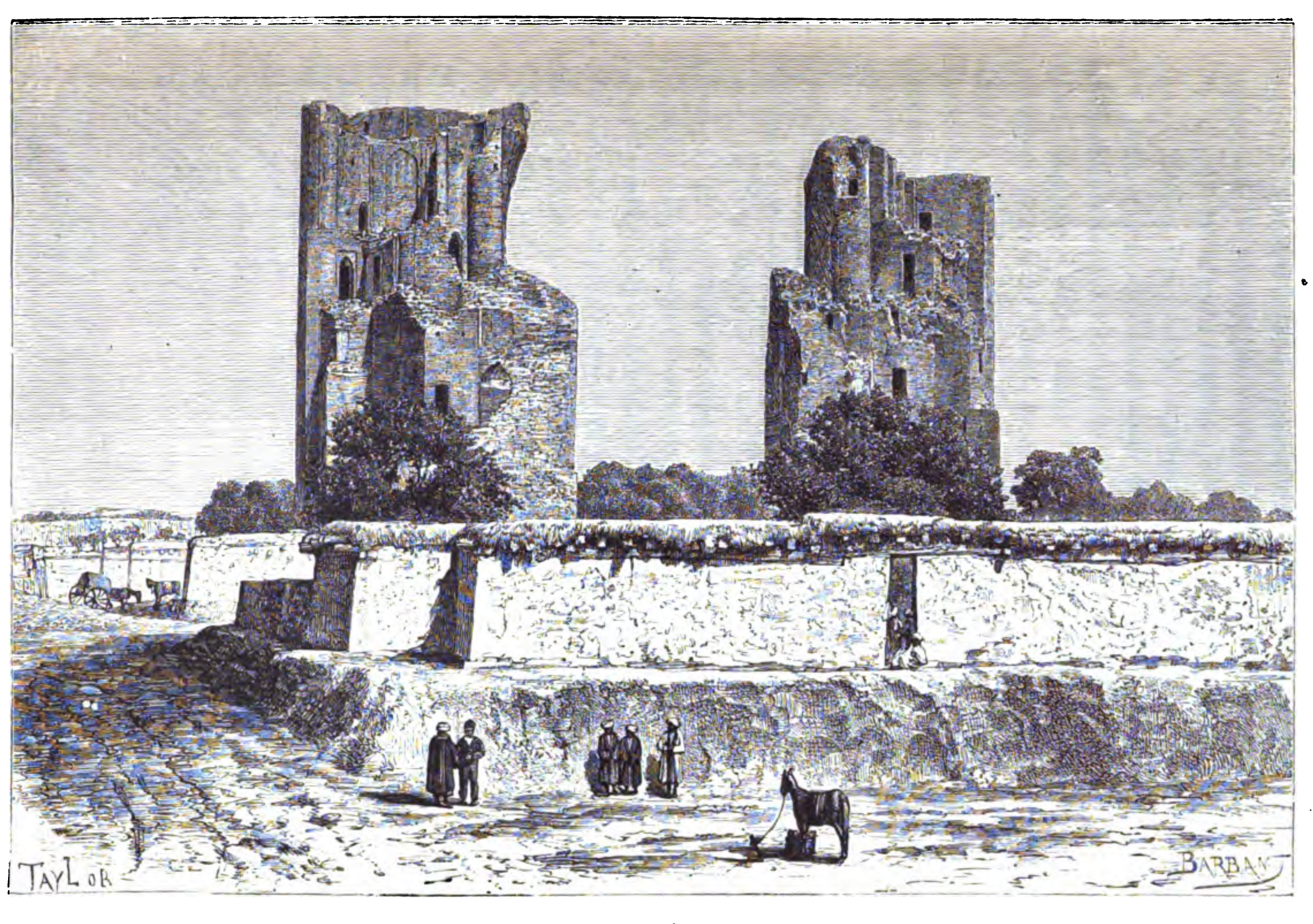
Dans le monde oriental, Bokhara est la ville fameuse entre toutes comme foyer des études : « Partout ailleurs, sur la Terre, la lumière descend d'en haut; mais elle monte de Bokhara, » ainsi que Mahomet le constata lui-même lorsqu'il fut enlevé au ciel : tel est le récit des mollahs et des ichans bokhares[1]. Quoi qu'il en soit, Bokhara est une des villes dont il faut citer le nom dans l'histoire de la pensée. Certainement l'étude s'y développa d'une manière remarquable à diverses époques, du neuvième au douzième siècle, puis au quatorzième siècle, lorsqu'elle se fut relevée des ruines qu'avait faites Djenghiz-khan. De même qu'à l'autre extrémité du monde musulman, à Séville, à Grenade, à Cordoue, le mélange des civilisations aryenne et arabe eut les conséquences les plus heureuses pour le progrès des sciences, et les Iraniens de Bokhara, convertis à l'islamisme et plus ou moins arabisés, devinrent les poètes, les docteurs, les savants illustres de la Transoxiane. Maintenant encore la « Cité des Temples », — car tel est, dans la langue mongole, le sens du mot Bokhara, — est aussi une cité des écoles; trois cent soixante mosquées élèvent au-dessus des maisons basses de la ville leurs tours et leurs coupoles; mais la ville possède en outre plus de cent médressé, dont l'une, somptueusement construite aux frais de Catherine II, fut présentée par elle à l'émir, qu'elle recherchait comme allié[2]. Les enfants épellent le Coran dans ces écoles, que signalent de loin leurs briques vernissées, portant des inscriptions pieuses, ou leurs nids de cigognes, symboles de paix et d'hospitalité. Mais la tradition est mortelle : la routine de l'instruction a tué la science et les écoles n'enseignent plus que des formules. De même la foi musulmane, jadis si fervente à Bokhara, n'est guère plus qu'une hypocrisie; la « Rome de l'Islam » est une des cités mahométanes où le plus de mensonges et d'impuretés se cachent sous la rigueur des pratiques religieuses. Toutes les prescriptions des mollahs et des ichans de divers ordres monastiques sont fidèlement observées; les Bokhares portent toujours, roulé en turban, leur linceul mortuaire; ils récitent les prières et font

[1] Alex. Burnes, *Travels into Bokhara.*
[2] Grigoryev, *Russische Revue,* 1873.

les génuflexions voulues; ils vont régulièrement au sanctuaire voisin où fut enseveli Baha-eddin, le saint national du Turkestan; mais la perfidie empoisonne les amitiés, la délation est le grand moyen de gouvernement, et le vice sous toutes ses formes s'est campé aux portes des mosquées[1].

Quoique bien inférieure à ce qu'elle fut, l'industrie de Bokhara est toujours considérable. Les bazars contiennent encore, outre les objets de diverses provenances européennes, bien des produits du sol et de l'industrie indigènes. On fabrique à Bokhara de beaux tissus de coton rayés connus sous le nom d'*aladja;* les cuirs découpés et gaufrés des tanneurs bokhares sont remarquables de souplesse, et les cordonniers du pays en font des chaussures très élégantes. La manufacture des soieries est aussi une industrie nationale, et l'on peut acheter à Bokhara des mouchoirs d'une finesse extrême, « comparables à des toiles d'araignée »; c'est au marché de Bokhara que, des extrêmes confins de la Tartarie, les croyants allaient naguère renouveler leurs vêtements. L'occupation de Samarkand par les Russes et l'importance commerciale qu'a prise la ville de Tachkent n'ont point enlevé à Bokhara son mouvement comme cité d'échanges et semblent même avoir reporté vers les spéculations l'initiative employée autrefois à la guerre et à la politique. Bokhara est le grand centre des marchandises entre les marchés de Nijniy-Novgorod et de Pechaver. L'Inde et l'Afghanistan envoient à Bokhara les teintures et les drogues, différentes espèces de thé, des poteries, des outils, des livres, mais surtout des étoffes connues sous le nom de *kabouli,* même quand elles proviennent de l'Angleterre et ne traversent pas Kaboul. La Perse expédie aussi des étoffes, des armes, des livres; Merv fournit aux Bokhares des armes et des chevaux de prix; Herat leur vend des fruits, des laines, des peaux, tandis que Khiva, qui exporte également des denrées agricoles, est le principal intermédiaire de la Russie pour l'expédition des objets manufacturés dans le bassin de la Volga. Les marchandises russes sont naturellement celles qui se rencontrent en plus grande quantité dans les bazars de Bokhara; mais ce ne sont pas des négociants russes qui les vendent. Des marchands de Bokhara vont se les procurer à Nijniy-Novgorod, à Moscou, à Orenbourg, pour les porter eux-mêmes au grand marché du Zarafchan : c'est en leurs mains et en celles des Afghans, des Moultani et des Juifs que se trouve cet important trafic de Bokhara, évalué à 140 millions de francs. En 1876, il n'y avait qu'un seul marchand russe dans la ville; même certaines

[1] Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale;* — Herbert Wood, *The Shores of Lake Aral.*




BOKHARA. — RUINES DANS L'INTÉRIEUR DE LA VILLE

Dessin de Barclay, d'après une photographie communiquée par M. de Ujfalvy.

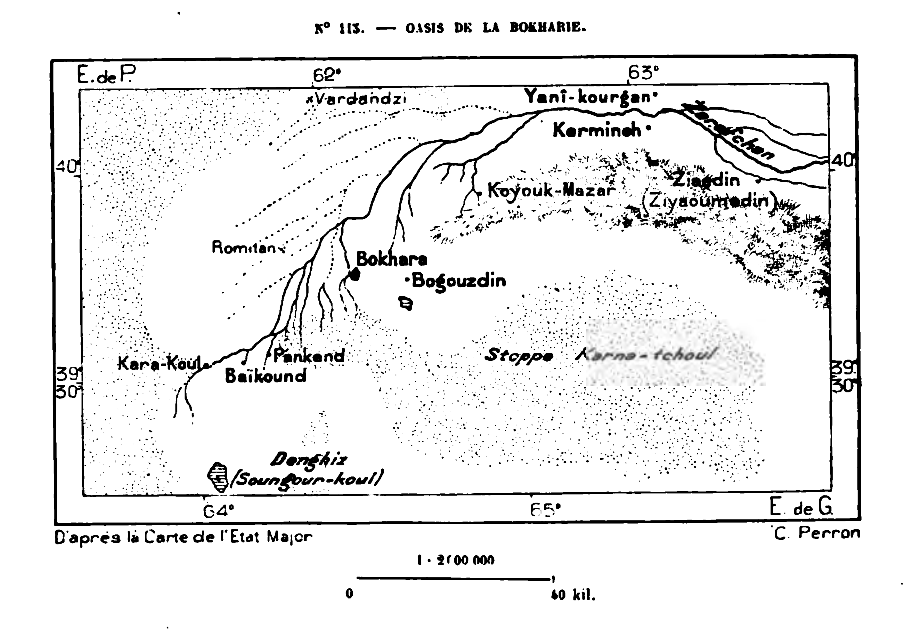
branches de commerce qui avaient appartenu autrefois à des Russes leur avaient été enlevées par des indigènes : le thé vert, employé par les Bokhares, représente la charge annuelle de 5000 chameaux, tous venus de l'Afghanistan : il n'entre plus de thé noir expédié de Russie[1].

Le danger qui menace Bokhara n'est donc pas d'être ruinée par la concurrence de Samarkand ou de toute autre ville occupée par les Russes : le péril consiste dans le dessèchement graduel des canaux, qui aurait pour conséquence fatale l'envahissement des sables[2]. Les dunes empiètent d'année en année sur l'oasis, comblent les canaux d'irrigation, changent graduellement le pays en désert. La destruction des forêts de saksaoul a eu dans cette contrée les suites qu'eut jadis le déboisement dans la région des dunes landaises; les monticules, autrefois solides comme des roches, sont devenus mobiles, et le vent les pousse à la conquête des campagnes. En outre, les canaux dérivés du Sîr ont été abandonnés depuis longtemps, et l'on n'en reconnaît que çà et là de faibles vestiges. C'est dans la direction du nord-est au sud-ouest, sous l'influence du vent polaire, qui souffle quelquefois pendant trois mois sans interruption[3], que marchent la plupart des dunes de la Bokharie, mais il en accourt aussi d'autres côtés de l'horizon, et l'on pourrait presque calculer d'avance dans quel espace de temps la campagne sera recouverte d'arène mouvante. Tout récemment, le riche territoire de Vardandzi a été envahi et les habitants ont dû chercher ailleurs un moyen quelconque de gagner leur vie. Un autre district, celui de Romitan, situé à l'ouest de Bokhara, a été ensablé en 1868, et l'on dit que seize mille familles ont dû quitter leurs maisons à demi enfouies pour aller chercher fortune dans le pays de Khiva : c'est aussi par dizaines de mille que l'on compte les émigrants qui se sont dirigés vers Samarkand et le district de Zarafchan. La ville de Bokhara est elle-même sérieusement menacée; les indigènes s'attendent à la catastrophe comme à une immuable dispensation d'Allah, et si l'on ne s'occupe de la fixation des dunes, ce malheur est réellement inévitable. C'est ainsi qu'ont péri les villes de Khodjou-oba, dont on voit les ruines à 40 kilomètres au nord-ouest de Bokhara, et, à 32 kilomètres à l'ouest, la célèbre Baïkound, jadis plus importante que la capitale actuelle. Il n'en reste que des amas de décombres et les débris d'un aqueduc[4]. Bokhara, menacée par

[1] Petrovskiy, *Vestnik Yevropi*, mars 1873; — Schuyler, *Turkistan*.
[2] Sobolev, *Voïenniy Sbornik*, tome IV; — *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, vol. IX, n° 8, 1870.
[3] Khorochkin, *Recueil d'articles sur le Turkestan*.
[4] Alex. Burnes, ouvrage cité.

les sables, souffre aussi de la mauvaise qualité des eaux; elle est fort insalubre et de nombreuses maladies sévissent sur la population. Les ulcères de toute espèce sont très communs, surtout chez les femmes, et l'on dit que plus de la moitié d'entre elles sont couvertes de cicatrices ou rendues infirmes par les maladies. Pendant l'été, un grand nombre des habitants, — un quart, dit Burnes, un dixième seulement, suivant d'autres voyageurs, — souffrent de la présence d'un parasite, le dragonneau *richte*, ou *filaria medinensis*, qui se développe dans les chairs des pieds ou des bras, et qu'il faut dévider soigneusement pour l'extraire, à moins

N° 113. — OASIS DE LA BOKHARIE.




qu'on n'ait le courage de couper la partie malade. Les barbiers de Bokhara pratiquent fort habilement ces opérations chirurgicales.

Outre la capitale, plusieurs autres villes de la Bokharie se sont fondées dans la vallée du Zarafchan, surtout dans le district de Miankal, qui s'étend en amont de Bokhara jusqu'aux frontières des possessions russes : là, village succède à village : le pays entier n'est qu'un jardin. Cette partie du Turkestan a le mieux gardé l'aspect qui, d'après un dicton souvent répété, était jadis celui de toute la contrée, de Tachkent à Khiva : « D'une ville à l'autre, un chat n'avait qu'à sauter de toit en toit[1]. » Les villes les plus considérables du Miankal sont Ziyaoueddin, Yanî-kourgan et Kermineh, peuplées surtout d'Uzbegs, qui les ont entourées d'admirables cultures.

[1] Levchin, *Description des Kirghiz-Kazaks*.

En aval de Bokhara, Kara-koul, ou la ville du « Lac Noir », est le principal lieu d'étape entre Bokhara et Tchardjoui sur l'Oxus. C'est près de là que finit, en temps de crue, la rivière « qui roule de l'or » : un étang que l'on distingue encore sous le nom de Denghiz ou de « Mer » reçoit le trop-plein de l'eau, qui s'évapore au soleil sans traverser la zone des sables jusqu'à l'Amou. En 1820, lors du voyage de Meyendorff en Bokharie, les campagnes du Kara-koul devaient beaucoup moins souffrir que de nos jours du manque d'eau, s'il est vrai que la ville eût alors une population de 30 000 habitants[1]. Maintenant une pareille foule périrait inévitablement de soif dans cette région des sables, où se rencontraient autrefois en un réseau d'irrigation des canaux de l'Amou, du Zarafchan et du Sîr[2].

État vassal de la Russie, le khanat de Bokhara maintient son administration, et les formes extérieures du gouvernement sont restées en apparence; mais au fond tout est changé, puisque l'émir, ou « chef des croyants », toujours maître de la vie de ses sujets, doit tenir compte de la volonté d'un plus puissant que lui, le gouverneur général du Turkestan russe; sur son territoire même, à Kaľa-ata, un fort russe, Saint-George, fut construit en 1872 pour surveiller la route directe de Tachkent à Khiva. Les étrangers chrétiens n'ont plus à craindre désormais l'emprisonnement et les tortures; les Juifs, naguère maltraités, se font respecter maintenant en s'adressant aux Russes, parmi lesquels ils trouvent de nombreux coreligionnaires; les marchés à esclaves sont fermés, et du moins le trafic de chair humaine ne se fait plus ouvertement. Le traité de 1873, qui supprimait la vente des captifs, assurait en même temps aux Russes le droit de naviguer librement sur l'Amou et de construire sur ses bords des entrepôts et des quais; il ouvrait au commerce russe les villes et les villages de la Bokharie, autorisait les sujets du tzar à exercer toutes les industries, avec les mêmes droits que les Bokhares eux-mêmes, leur permettait de s'établir comme propriétaires où bon leur semblerait. En outre, la Russie pouvait accréditer désormais à la cour de Bokharie un ministre résident, chargé de veiller à l'exécution du traité, et des règlements de police interdirent à tout individu, de quelque nationalité qu'il soit, de passer du territoire russe sur celui de la Bokharie, sans une autorisation formelle du gouvernement impérial. Ainsi la police de la Russie pénètre plus avant que ses armes dans l'intérieur du continent : par l'intermédiaire de l'État vassal, elle peut agir jusqu'aux frontières de

[1] *Voyage d'Orenbourg à Bokhara.*
[2] Ivanov; Sobolev, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, vol. IX, n° 8, 1870.

l'Afghanistan et du Kachmir. Quant aux avantages commerciaux stipulés dans le traité, les Russes en ont à peine fait usage.

L'armée bokhare, devenue inutile, n'est plus qu'une police irrégulière, composée de volontaires sartes et d'anciens esclaves persans, vendus par les Turkmènes sur le marché de Bokhara. Les commandements, enseignés par le déserteur cosaque Popov, qui devint général en chef, se font en langue russe, mais ils sont entremêlés de mots anglais et turcs, et l'uniforme des soldats est une lointaine imitation de celui des cipayes hindous.

## IV. KHIVA.

De même que Bokhara, Khiva est un État vassal; mais sa position géographique le fait dépendre de la Russie d'une manière beaucoup plus immédiate. La rive droite de l'Amou, dont les eaux séparent les possessions russes du khanat de Khiva, est bordée de postes et de fortifications, d'où les soldats pourraient en un jour envahir toute l'oasis, occuper ses villes, ravager ses cultures. Quoique le pays de Khiva comprenne officiellement un territoire égal à plus du dixième de la France[1], la plus grande partie de cette étendue est un désert, et le Kharezm proprement dit se confond avec la surface d'irrigation du bas Amou : là où s'arrêtent les canaux s'élèvent les derniers villages permanents; toute la population sédentaire est réunie, pour ainsi dire, sous le canon des armées russes. Il a fallu plus d'un siècle et demi à la Russie pour arriver enfin à dominer ce pays, que des solitudes presque infranchissables défendent si bien au sud, à l'ouest, au nord-ouest. Déjà par deux fois, en 1703 et en 1740, des khans de Khiva s'étaient déclarés sujets russes, mais ces traités étaient restés sans valeur et la population n'en était pas moins hostile aux étrangers[2]. En 1717, le prince kabarde Bekovitch Tcherkaskiy, que Pierre le Grand avait envoyé pour donner une garde d'honneur au khan et préparer ainsi la domination russe, fit contre le pays de Khiva une première expédition, qui se termina par un désastre complet. En 1839, une autre campagne malheureuse fut dirigée contre Khiva; à la tête de 20 000 hommes, suivi d'un train de 10 000 chameaux, le général Perovskiy s'engagea dans

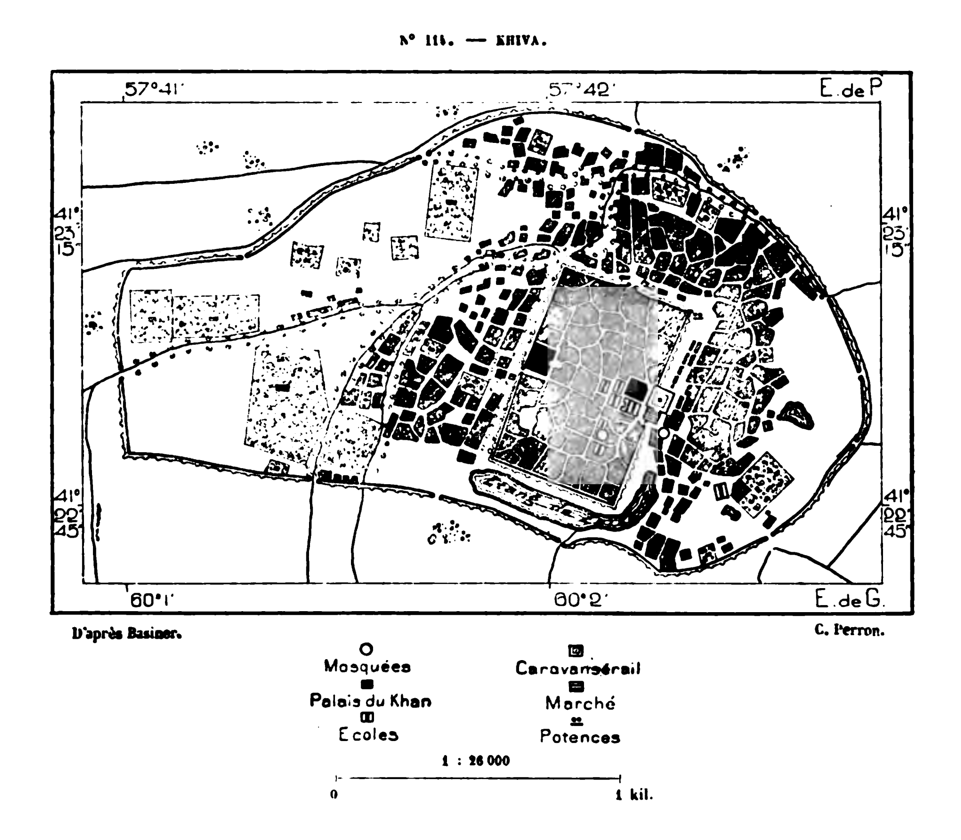
[1]

| | Superficie de Khiva. | Population probable. | Population kilométrique. |
|---|---|---|---|
| Oasis. | 13 500 kilom. carrés. | 300 000 habitants sédentaires. | 22 habitants. |
| Steppes, etc. | 44 300 » » | 400 000 » nomades. | 9 » |
| Ensemble. | 57 800 kilom. carrés. | 700 000 habitants. | 12 habitants. |

[2] Popov, *Relations de la Russie avec Khiva sous Pierre le Grand* (en russe).

la steppe des Kirghiz d'Orenbourg; mais le froid, les tourmentes de neige, le manque de vivres, les attaques incessantes de l'ennemi l'obligèrent à battre en retraite au milieu de l'hiver. L'invasion décisive n'eut lieu qu'en 1873: des corps de troupes, venus du littoral de la Caspienne, d'Orenbourg, du Sîr, de Tachkent, se rapprochèrent peu à peu de l'oasis et l'envahirent simultanément de tous les côtés : Khiva fut pris presque sans coup férir; les seuls combats sérieux furent livrés, non contre les habitants de l'oasis, mais contre leurs alliés du moment, les Turkmènes de la région caspienne.

N° 114. — KHIVA.




De temps en temps, il faut encore diriger de petites expéditions contre eux pour les empêcher de piller les campagnes du bas Amou.

De toutes les régions cultivées de la Tartarie, Khiva est celle qui mérite le mieux, par la richesse de sa végétation et par le contraste de sa verdure avec les déserts environnants, les chants des poètes orientaux. Partout l'eau coule en abondance, bordée de peupliers, d'ormeaux *karagatch* et d'autres arbres; des allées de mûriers entourent les champs; les maisonnettes blanchies à la chaux se cachent sous les feuilles et les fleurs; le rossignol, inconnu dans presque toutes les autres oasis de la Tartarie, chante ici au milieu des roses. La terre, annuellement renouvelée par les

alluvions, est d'une singulière fertilité, et les produits agricoles, et surtout les oignons, les fruits, pêches, pommes, grenades, sont vraiment exquis. Les melons et les pastèques des bords de l'Oxus jouissent d'une telle réputation, qu'on les connaît jusqu'à Pékin et qu'autrefois l'empereur de Chine en exigeait un certain nombre de la part de ses tributaires de la Kachgarie. Aussi la population du pays de Khiva est-elle fort considérable en comparaison de celle des autres contrées du Turkestan; elle pourrait doubler et tripler sans que la terre refusât de la nourrir. L'eau jaune du fleuve s'y déverse en surabondance, et c'est elle qui, en faisant naître les plantes, se change en vies humaines.

Khiva, la capitale de cette antique terre de Kharezm ou Khovarezm, dont le sens est, dit-on, synonyme de « Pays Bas[1] », n'est guère qu'une agglomération de masures d'argile, entre lesquelles serpentent des ruelles, boueuses ou remplies de poussière, suivant les saisons. Un mur de terre peu élevé entoure la ville, et des mares d'eau fétide lui tiennent lieu de fossé : dans l'intérieur de Khiva, une autre muraille en terre, haute de 8 à 9 mètres, limite la citadelle, c'est-à-dire le quartier dans lequel résident le khan et les principaux fonctionnaires : c'est aussi là que se trouvent les mosquées et les écoles les plus importantes, bâties en briques et non en pisé comme les maisons ordinaires : d'ailleurs, aucun de ces édifices, à l'exception de celui qui renferme le tombeau du saint musulman Polvan ou Pehlivan, le patron de Khiva, n'est remarquable par sa richesse ou par l'élégance de son architecture. La partie occidentale de la ville, celle des jardins, est de beaucoup la plus agréable : des ormeaux et des arbres fruitiers ombragent les terrasses des cabanes; les allées s'entremêlent aux canaux, et par-dessus le mur crénelé de la citadelle le profil des dômes et des tours se dessine dans le ciel bleu. Les quartiers de la ville proprement dite ont plus de cimetières que de jardins; les demeures des morts sont éparses au milieu de celles des vivants[2].

Avant l'expédition de 1873, Khiva était l'un des principaux marchés d'esclaves de l'Asie : c'est là que les Turkmènes vendaient leurs bandes de captifs pris ou achetés sur les bords de la Caspienne, sur les plateaux de la Perse, de Herat, de l'Afghanistan. Les esclaves les plus appréciés pour leur puissance de travail étaient les Russes : presque tous appartenaient au khan ou à d'autres personnages du pays de Khiva, et plusieurs d'entre

[1] Lerch. *Russische Revue*, 1873.
[2] Kostenko, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, nov. 1874; — Mac Gahan, *Campaigning on the Oxus*.

eux s'élevaient aux plus hautes fonctions de l'État. Les esclaves persans formaient le gros de la population asservie. Lors de l'arrivée des troupes russes en 1873, ils se révoltèrent en maints endroits et pillèrent les demeures de leurs maîtres. Ceux-ci firent appel aux généraux du tzar, et bientôt des cadavres de serviteurs rebelles se balancèrent au gibet, dressé



KHIVA. — UN MINARET.
Dessin de Barclay, d'après une photographie communiquée par M. de Ujfalvy.

précisément au-dessus de la place qui servait de marché à esclaves. Des boucheries de captifs eurent lieu, et, pour empêcher les survivants de s'enfuir, les Khiviens leur coupaient la plante des pieds ou les mollets, et remplissaient ensuite les plaies de crins de cheval hachés. Tardivement, le gouverneur général russe, que les esclaves avaient accueilli en libérateur, se résolut enfin à justifier les espérances qu'on avait mises en lui ; l'abolition de la servitude fut proclamée, et l'armée russe s'occupa de

rapatrier les captifs qui demandaient à revenir dans leurs familles; la plupart des 37 000 affranchis reprirent le chemin de leur patrie, mais la mortalité fut grande sur les malheureux transportés et les Turkmènes en firent des massacres sur les chemins du désert[1].

La population de la ville de Khiva, lors de l'occupation russe, était évaluée à quatre ou cinq mille personnes. Elle se composait surtout d'Uzbegs croisés avec les Iraniens, ainsi que le prouve l'abondance de leur barbe, si peu fournie chez la plupart des Touraniens; les autres habitants sont des Sartes et des Persans affranchis qui parlent l'idiome turc du pays. La physionomie de la plupart des Khiviens est peu agréable, même dure : la variole, les ophthalmies, les éruptions cutanées, l'abus de l'opium et du hachich ont laissé des traces visibles sur presque toutes les figures. Les enfants ont de jolis visages, mais le charme des traits, la vivacité du regard disparaissent chez les adultes, et la décrépitude arrive de bonne heure. Les Khiviens ont presque tous les oreilles écartées ou même pendantes : le haut bonnet persan qu'ils portent constamment, en été comme en hiver, recourbe leurs oreilles et permet de les reconnaître d'un coup d'œil au milieu d'habitants d'autres khanats. Seuls les membres du clergé ont l'habitude de porter le turban.

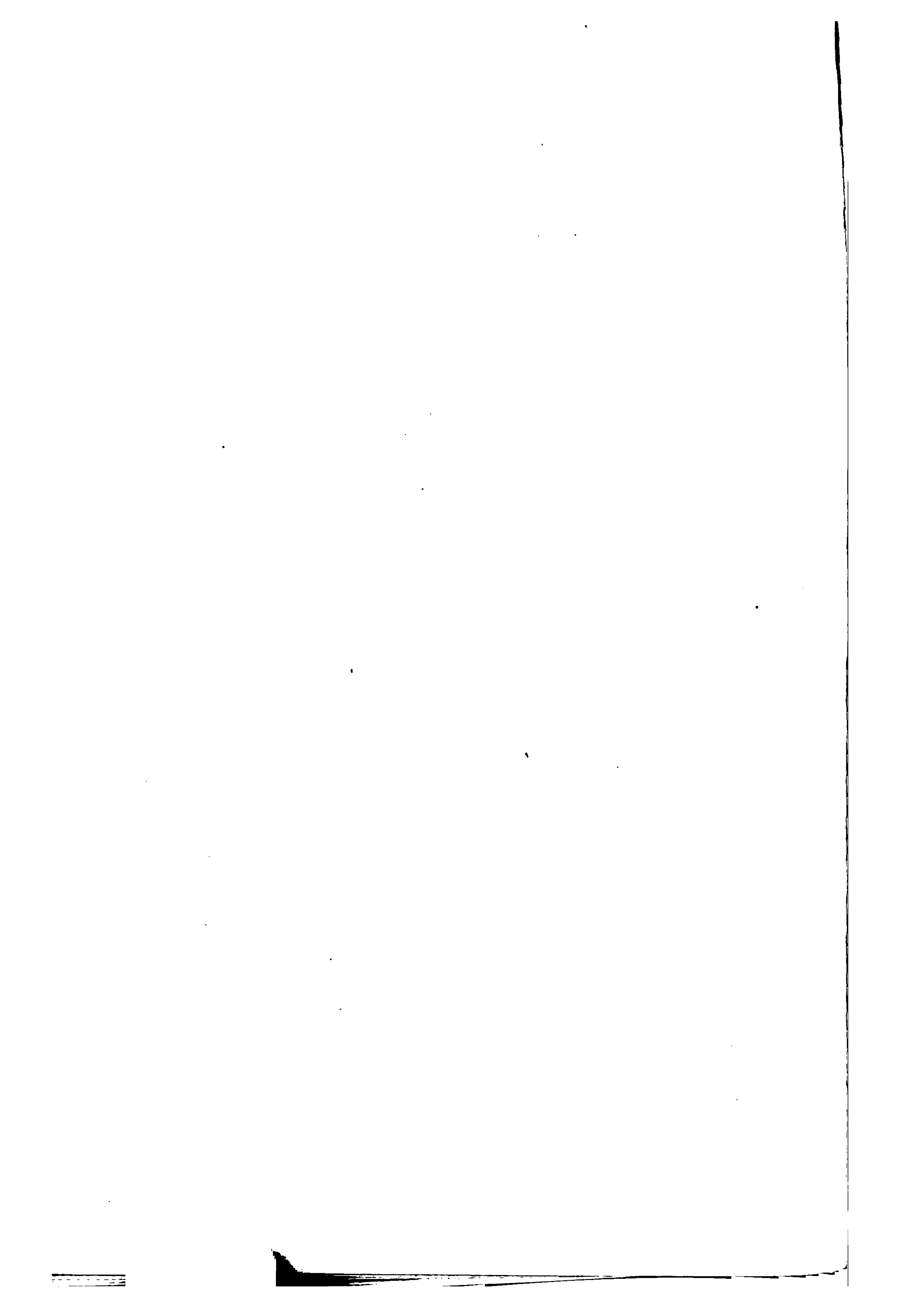
L'industrie et le commerce de Khiva ont peu d'importance : on y fabrique des soieries de mauvaise qualité, bien inférieures à celles de Bokhara, et des étoffes de coton assez solides; mais presque toutes les étoffes sont importées de Russie, ainsi que les autres produits manufacturés : on trouve aussi dans les bazars quelques cotonnades anglaises et le thé vert importé de l'Inde par la voie de Kaboul et de Bokhara. Ce n'est pas dans la ville de Khiva que sont établis les principaux marchands qui font le commerce avec la Russie, la Perse et l'Afghanistan; ils résident à Ourgendj, la plus grande ville du khanat, située à 40 kilomètres au nord-est de Khiva, non loin de la rive gauche du fleuve; c'est là, au plus près des populations russes de la province du Sîr, que peuvent le mieux s'entreposer les denrées agricoles du pays et les marchandises européennes; aussi donne-t-on fréquemment le nom d'Ourgendjî à tous les commerçants khiviens : 30 000 habitants se pressent dans les murs d'argile de la cité. Ourgendj était naguère désignée sous le nom de Yanî-Ourgendj ou d'Ourdgendj « la Neuve », par opposition à Kounia-Ourgendj (Ourgendj « la Vieille »), celle que dévasta Tamerlan et devant laquelle il dressa une haute pyramide de crânes cimentés. Située au nord-ouest de Khiva, sur un

[1] Kostenko, mémoire cité; — Khorochkin; — Schmidt, *Russische Revue*, 1874, nº 9.

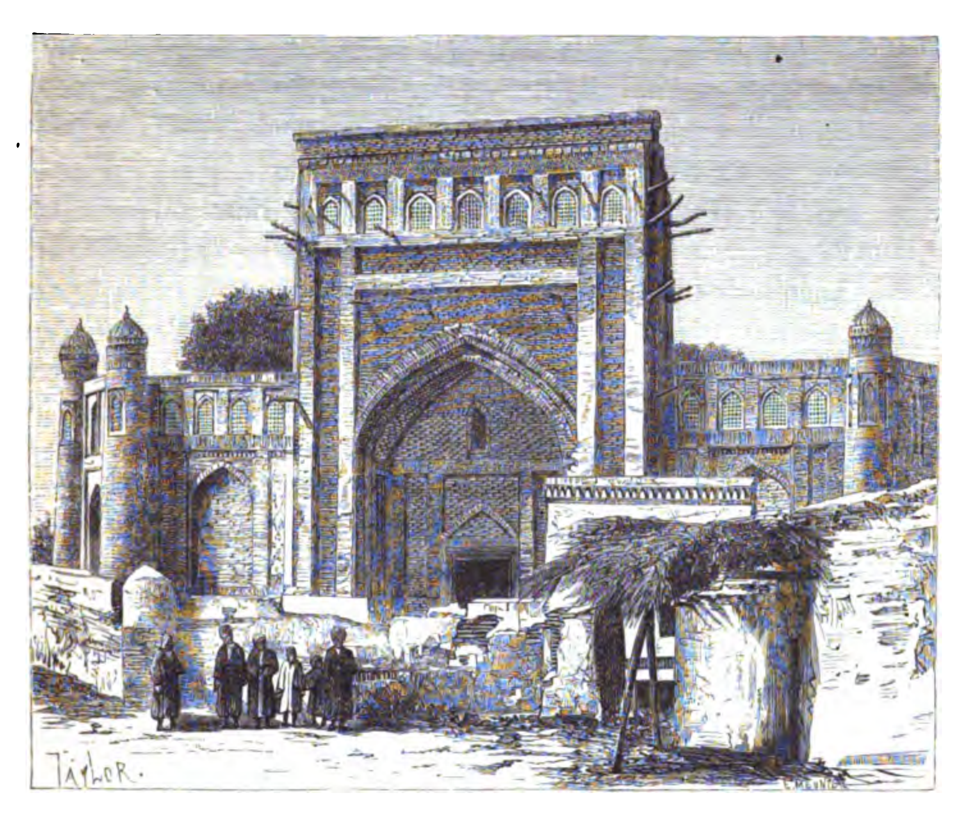


KHIVA. — VUE PRISE DANS L'INTÉRIEUR DE LA VILLE

Dessin de Barclay, d'après une photographie communiquée par M. de Ujfalvy.



bras du fleuve que continuait autrefois l'Ouzboï dans la direction de la Caspienne, cette ville cessa d'exister au seizième siècle, lorsque l'Amou abandonna ses campagnes pour se rejeter à l'est. Ainsi les cités perdent ou gagnent en importance dans ce pays, suivant les changements des lits fluviaux : qu'une branche de l'Amou se forme dans le désert, et tel groupe de masures deviendra bourg populeux; qu'un autre courant se dessèche, et telle ville ne sera bientôt plus qu'un hameau. La fameuse Koungrad,




KHIVA. — EXTÉRIEUR D'UNE MOSQUÉE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Ujfalvy.

où passait le Taldîk, est menacée de subir le sort de la Vieille-Ourgendj, depuis que ce bras de l'Amou n'est plus qu'une rivière aux eaux lentes, se perdant au milieu des roseaux. La ville de Khodjeïli, située à l'origine du delta proprement dit, en face de la forteresse de Noukous, a pris une certaine importance par son commerce avec les nomades des alentours; elle est, dit-on, presque entièrement peuplée de hadjis (*hodja*, *khodja*), ce qui lui a valu son nom.

Le khan de Khiva, de même que l'émir de Bokhara et le sultan de Constantinople, est, en principe, maître du sol et de la vie de ses sujets;

et l'on se rappelle encore avec terreur comment il usait naguère de ce pouvoir, par la torture, par la « fosse aux punaises », par le glaive, la corde et le pal. Cependant quelques limites avaient été posées par la coutume à sa toute-puissance, et certains des fonctionnaires choisis par lui appartiennent à telle ou telle classe privilégiée. Le *nakib* ou chef spirituel, dont le rang dans la hiérarchie religieuse correspond à celui du cheik-el-islam de Constantinople, doit être pris parmi les descendants du prophète; les *ataliks* ou conseillers qu'il peut convenir au khan de se donner sont toujours des Uzbegs; le *mehter*, dont les fonctions correspondent à celles d'un ministre de l'intérieur, est toujours un Sarte : c'est dire qu'il appartient à la population originaire de la contrée. Maintenant le véritable maître est le résident russe, armé du traité signé en 1873. Par ce traité, le souverain du Kharezm se déclare « l'humble serviteur de l'empereur de toutes les Russies » : il accorde aux Russes le droit de commercer librement dans ses villes, de traverser son territoire en franchise; il concède la libre navigation de l'Amou, s'engage à fournir des terres pour les entrepôts des Russes, et se tient pour responsable du bon entretien des travaux d'art entrepris par ses vainqueurs sur le cours du fleuve. Il reconnaît que les débiteurs de son pays auront à payer d'abord ceux des créanciers qui sont de nationalité russe, et lui-même se constitue débiteur envers le gouvernement de Pétersbourg d'une somme de 2 200 000 roubles, dont la dernière annuité sera payée en 1893. Son pays tout entier, villes et campagnes, est hypothéqué pour l'acquittement de la somme contractée envers le vainqueur. Quelle peut être l'indépendance d'un État qui signe une pareille convention? Khiva n'est qu'une province russe, encore sans garnison.

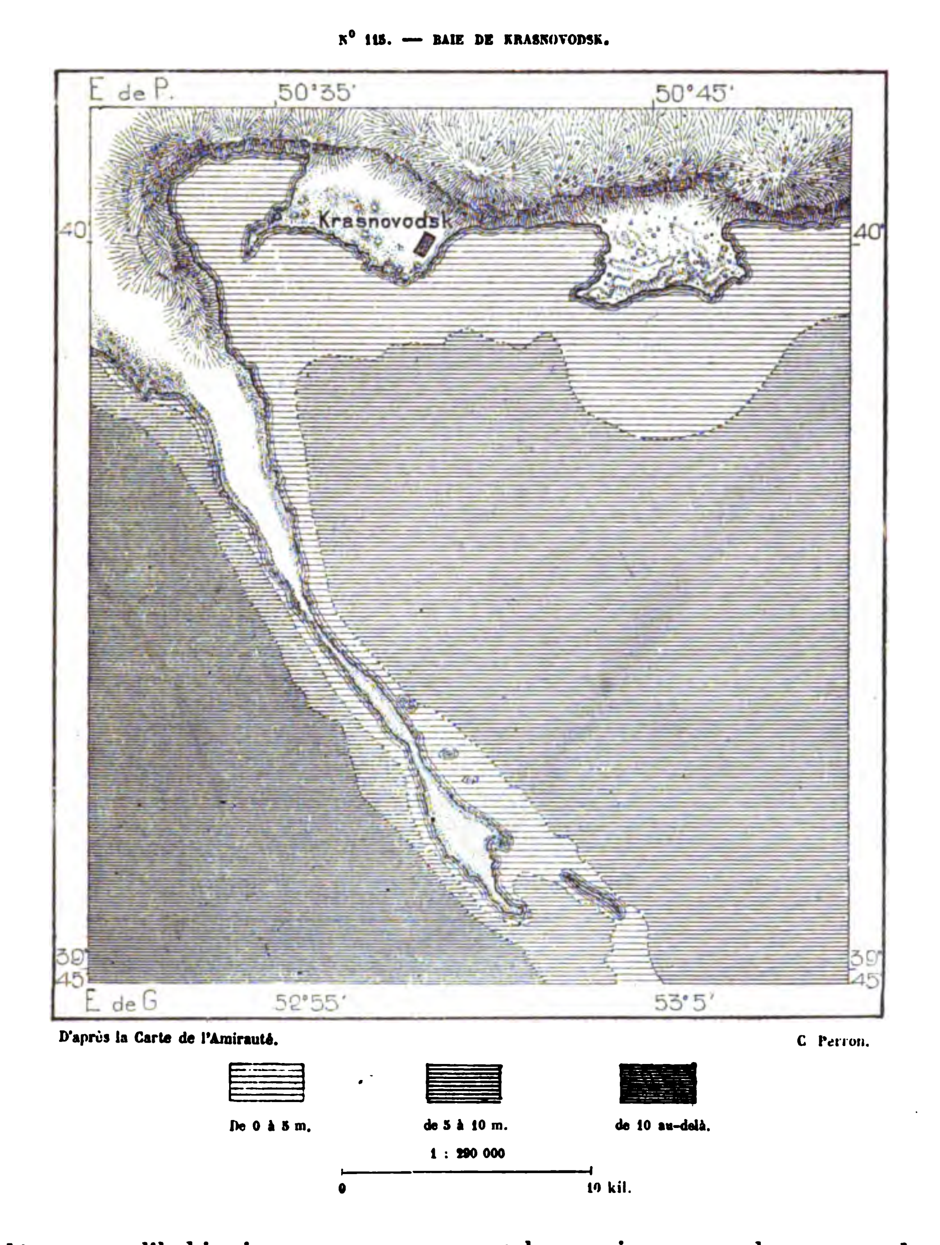
## V TURKESTAN RUSSE.

La partie du versant aralo-caspien dont la Russie s'est emparée directement, sans laisser une ombre de pouvoir personnel aux anciens souverains du pays ou d'indépendance à ses peuples, est beaucoup plus étendue que la région du Turkestan encore libre ou déjà vassale; mais elle est proportionnellement moins peuplée. Située plus au nord, sous un vent plus froid, elle a moins de terres fertiles, et précisément les contrées vers lesquelles se porte la colonisation slave sont les plus éloignées de la Russie proprement dite : des steppes de 1500 kilomètres de largeur séparent les Russies nouvelles de la mère-patrie; les forts, et les stations de poste qui

relient les colonies aux villes de l'Oural et de la Volga ne se changent que lentement en villes et en villages.

Parmi ces territoires manquant de populations sédentaires, le plus

N° 115. — BAIE DE KRASNOVODSK.

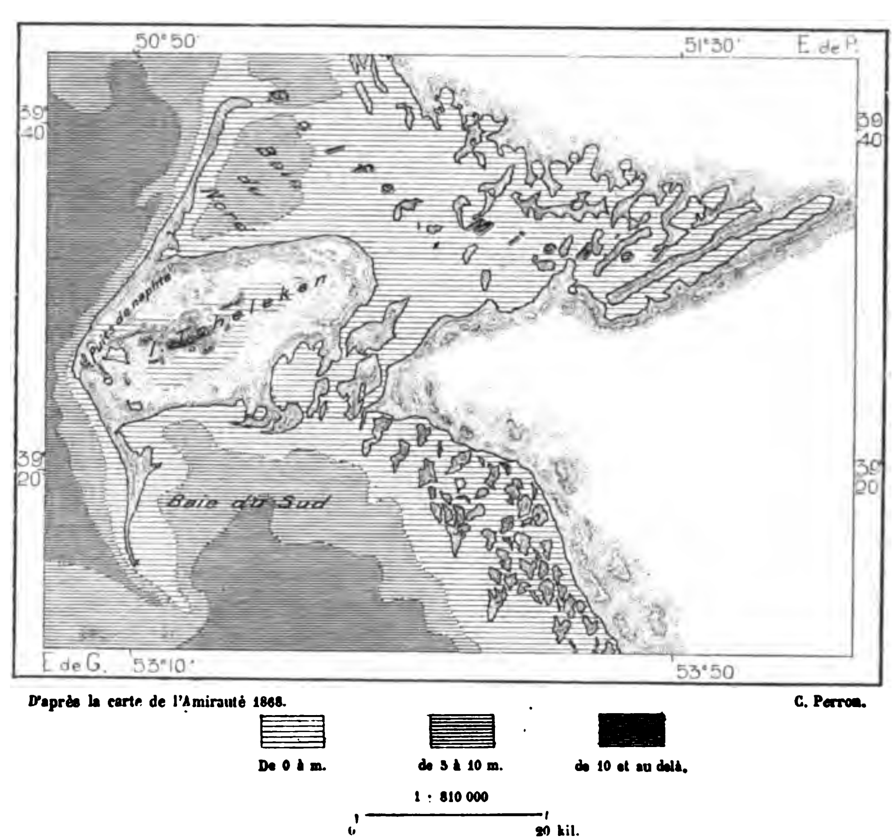



dépourvu d'habitations permanentes est la province, grande comme les trois cinquièmes de la France[1], qui s'étend entre la Caspienne et l'Aral, des bords de la rivière Oural à ceux de l'Atrek. Ce vaste pays, auquel on

[1] 325 640 kilomètres carrés, d'après Strelbitzkiy.

donne officiellement le nom de « Division transcaspienne », dépend du gouvernement de la Caucasie; jusqu'à maintenant on l'a considéré comme un simple littoral maritime situé vis-à-vis du port de Bakou, d'où les troupes et les approvisionnements militaires sont le plus facilement transportés. Les seuls établissements fixes qu'y possèdent les Russes sont des forteresses et des camps retranchés établis sur les points de la côte les plus abordables aux embarcations et les mieux placés comme

N° 116. — ILE TCHELEKEN ET GOLFE DE MICHEL.




D'après la carte de l'Amirauté 1868. C. Perron.

De 0 à m. — de 5 à 10 m. — de 10 et au delà.

1 : 810 000

0 — 20 kil.

centres d'attaque contre les nomades de l'intérieur. Quelques-uns des forts construits ont été abandonnés, soit à cause du manque d'eau ou de l'insalubrité du climat, soit à cause de leur inutilité complète : divers postes de la péninsule de Manghichlak, jadis fortifiés, ne sont plus que des amas de débris; mais un village de pêche assez animé, Nikołayevsk, s'est élevé, à l'abri de la pointe de Tuk-karagan, près du fort d'Alexandrovsk.

De tous les établissements du littoral, le plus important est celui de « l'Eau Rouge » ou Krasnovodsk, l'ancien Kìzìł-sou, à la racine de la péninsule qui se recourbe à l'ouest du golfe de Balkan. Le voisinage de sources

de pâturages, même de terrains cultivables, des eaux profondes qui permettent aux navires d'accoster et qui ne gèlent presque jamais, assurent à cette position de Krasnovodsk une importance durable, et si les travaux du port

N° 117. — BAIE DE HASSAN-KALEH.

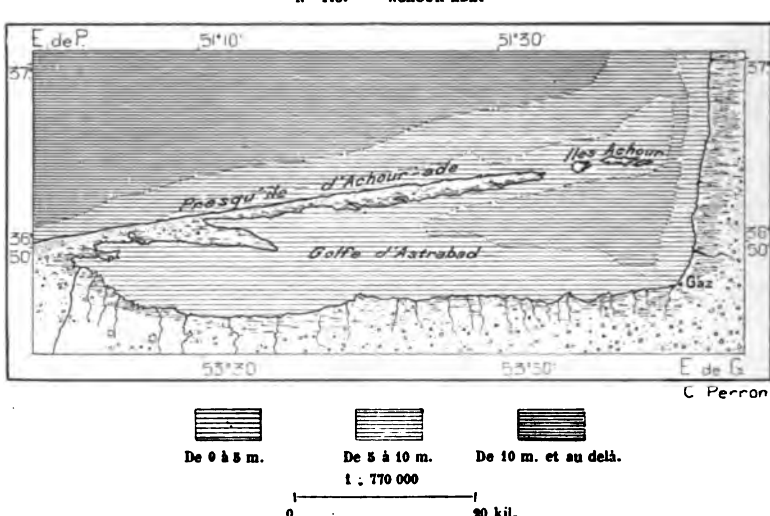



D'après la carte de l'Amirauté. C. Perron.

sont achevés, une cité commerçante, surgissant en cet endroit, pourra devenir le Bakou transcaspien; en 1877, Krasnovodsk a pris rang de ville, quoiqu'elle n'ait pas même 500 habitants; plus somptueuse que nombre de cités russes de l'Asie, elle a des maisons de pierre, un club, un jardin public; ce qui lui manque, c'est de l'eau tout à fait douce; en attendant la

construction d'un aqueduc, elle doit s'en procurer au moyen de machines qui distillent l'eau de mer[1]. Les sources de naphte qui jaillissent dans les environs, au pied du petit Balkan, ne sont pas exploitées, à cause du voisinage dangereux des hordes turkmènes : mais on a creusé plus de deux mille puits de naphte dans l'île Tcheleken, qui garde l'entrée méridionale du golfe de Balkan, en face de la pointe de Krasnovodsk ; le naphte mêlé au sable, tel que le recueillaient naguère les Turkmènes, était moins apprécié que celui de Bakou ; mais depuis qu'il est exploité régulièrement, on a constaté qu'il est d'une pureté remarquable. L'abondance en est extraordinaire : un seul puits, creusé en 1874, a donné jusqu'à 160 tonnes

N° 118. — ACHOUR-ADE.

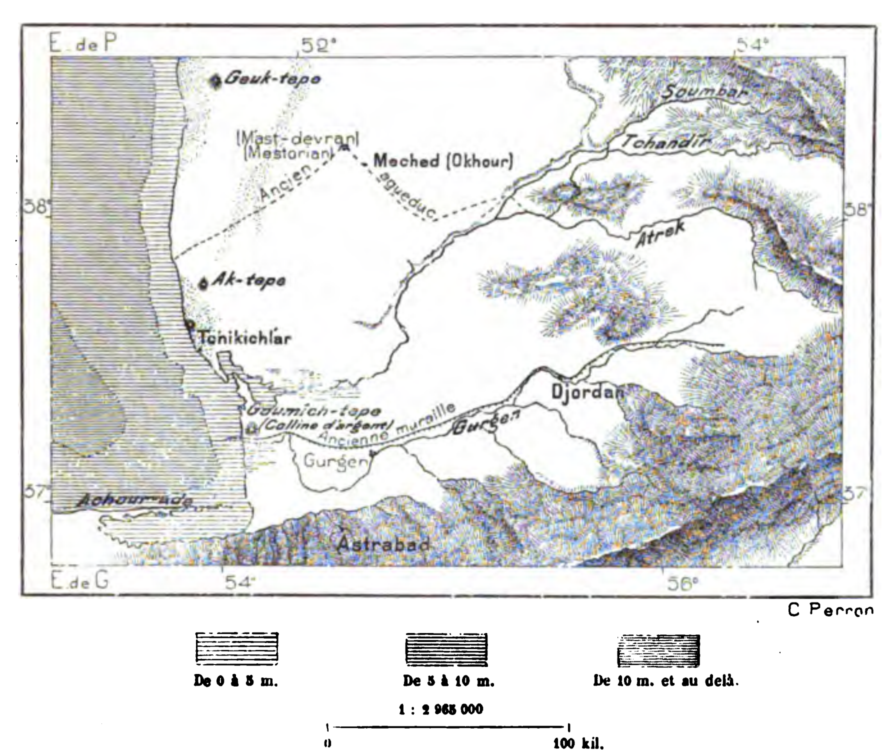



de naphte par jour, autant que les Turkmènes en puisaient autrefois dans une seule année ; on peut dire que toute l'île de Tcheleken repose sur une immense couche de naphte[2]. Krasnovodsk exporte aussi du soufre, recueilli au sud du Kara-boghaz, et du sel que fournissent en quantité surabondante les lacs riverains de la Caspienne ; c'est le port principal de l'oasis de Khiva sur la Caspienne[3] ; il a remplacé Kohneh-bazar, ancien marché situé au sud, sur les bords de la baie dite de Khiva. Krasnovodsk est le point d'appui des armées russes sur la route de la Caspienne à l'oasis encore libre de Merv.

[1] Zagorskiy, *Russische Revue*, 1879, n° 5.
[2] Production annuelle moyenne de naphte, de 1874 à 1877, d'après Zagorskiy : 3840 tonnes.
[3] Mouvement annuel entre Krasnovodsk et Khiva, de 1874 à 1877 :
32 caravanes ; 5164 chameaux chargés.
Zagorskiy, *Russische Revue*, 1879, n° 5.

Le campement de Tchikichlar, peu éloigné de la baie de Hassan-kaleh (ou Hassan-kouli) dans laquelle se déverse la rivière Atrek, est beaucoup moins heureusement placé; les troupes ne peuvent y aborder que sur des embarcations à fond plat, et les ressources de toute nature manquent dans les environs : aux portes du fort commence le désert. Pourtant de nombreuses ruines éparses dans les solitudes des alentours prouvent qu'autrefois cette partie du pays était couverte de villes et de villages. Les marchés se sont succédé à cet angle sud-oriental de la Caspienne, où passe une

N° 119. — BASSES VALLÉES DE L'ATREK ET DU GURGEN.




grande voie historique menant de l'Asie antérieure aux régions du Thianchan et à la Chine. Abouskoun, dont les ruines sont indiquées maintenant par le Goumich-tepe (Butte d'Argent) entre la baie de Hassan-kaleh et l'embouchure du Gurgen, était, au onzième et au douzième siècle, une importante cité commerciale : elle fut détruite, dit-on, par une crue de la Caspienne, provenant des apports de l'Oxus, lorsque ce fleuve reprit son cours vers le golfe de Balkan. Nim-mardan, à quelques kilomètres au sud du Gurgen, hérita d'Abouskoun, puis Alhom, à l'entrée de la baie d'Astrabad, devint le lieu de rendez-vous des marchands. Maintenant Achour-ade, à l'extrémité de la longue péninsule qui sépare de la haute

mer la baie d'Astrabad, serait une rade indiquée d'avance pour tous les navires, si cette terre basse, à demi inondée, n'était pas extrêmement insalubre. Au nord de Tchikichlar, Ak-tepe, la « Butte blanche », et Geuk-tepe, la « Butte verte », dominent souvent des campements de Yomouds.

Les restes de villes populeuses, alimentées autrefois de marchandises par les ports du littoral, ne manquent pas dans l'intérieur. Dans un des bassins les plus fertiles qu'arrose le Gurgen est la ville du même nom (Djordan), l'ancienne Hyrcaniapolis, ou la « ville des Loups », dont l'appellation a passé à toute la contrée et à la mer Caspienne elle-même, si souvent désignée comme la « mer d'Hyrcanie ». Il n'en reste plus que d'informes débris au milieu de l'herbe et des roseaux, et la tour solitaire de Goumbetti-kaous, se dressant à 50 mètres au-dessus des amas de briques environnants[1]. A 120 kilomètres environ au nord-est de Tchikichlar, se voient les restes de Mazdouran, la Mestorian des Russes, qui recouvrent un espace considérable. Son nom persan indique la position de la ville entre l'Iran et le Touran; d'après une légende souvent répétée en Perse, un archer, doué d'une force surnaturelle, lança des bords du Gurgen une flèche qui devait, par sa chute, marquer la limite entre les deux empires; elle tomba sur l'emplacement de Mazdouran[2]. A en juger par ces débris et par ceux de la citadelle, c'était une des villes importantes de l'Asie; mais ce qui donne surtout une haute idée de la puissance de l'antique Mazdouran, ce sont les aqueducs qui arrosaient ses campagnes et qui, pour la longueur du moins, n'avaient de rivaux que dans la presqu'île du Gange et dans l'empire romain. Un de ces aqueducs, que des fortins bordaient de distance en distance, traversait les terres qui séparent l'Atrek de son affluent le Soumbar, franchissait cette rivière, puis, après avoir irrigué la plaine de Mazdouran, se dirigeait vers la Caspienne, où il se déversait après un développement total de 159 kilomètres[3]. Probablement l'Atrek n'a plus assez d'eau maintenant pour qu'on pût lui faire arroser une si vaste étendue de terrain.

Dans les possessions russes du Turkestan, à l'orient de l'Amou, la région la mieux arrosée, grâce aux travaux des indigènes, est la vallée du « Fleuve qui roule de l'or ». A l'issue des montagnes, le Zarafchan se divise en de nombreux canaux d'irrigation dans les campagnes de Pendjakent, puis, se

[1] Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale.*
[2] H. Rawlinson, *Proceedings of the Geographical Society*, march 1879.
[3] Lomakin, *Journal de Saint-Pétersbourg*, mars 1876.

ramifiant de plus en plus, de manière à traverser de ses rigoles la plus grande largeur possible du territoire, il développe son réseau au nord de Samarkand, puis recourbe son faisceau de branches dans la direction du sud-ouest pour entrer dans la Bokharie, en aval de la place forte de Kattîkourgan, partiellement peuplée d'Arabes. Ce sont ces eaux fertilisantes du Sogd, le Zarafchan ou Zerafchan de nos jours, qui faisaient la richesse de l'antique Sogdiane, entourée d'un vaste demi-cercle de déserts, et la désignaient d'avance comme l'une des régions vitales dans l'histoire de la civilisation ; elles donnent maintenant la nourriture à près de 300 000 personnes, dont plus des deux tiers de race uzbeg. D'après la légende mazdéenne, le Sogd est le deuxième « lieu de bénédiction que créa la parole d'Ormuszd[1]. »

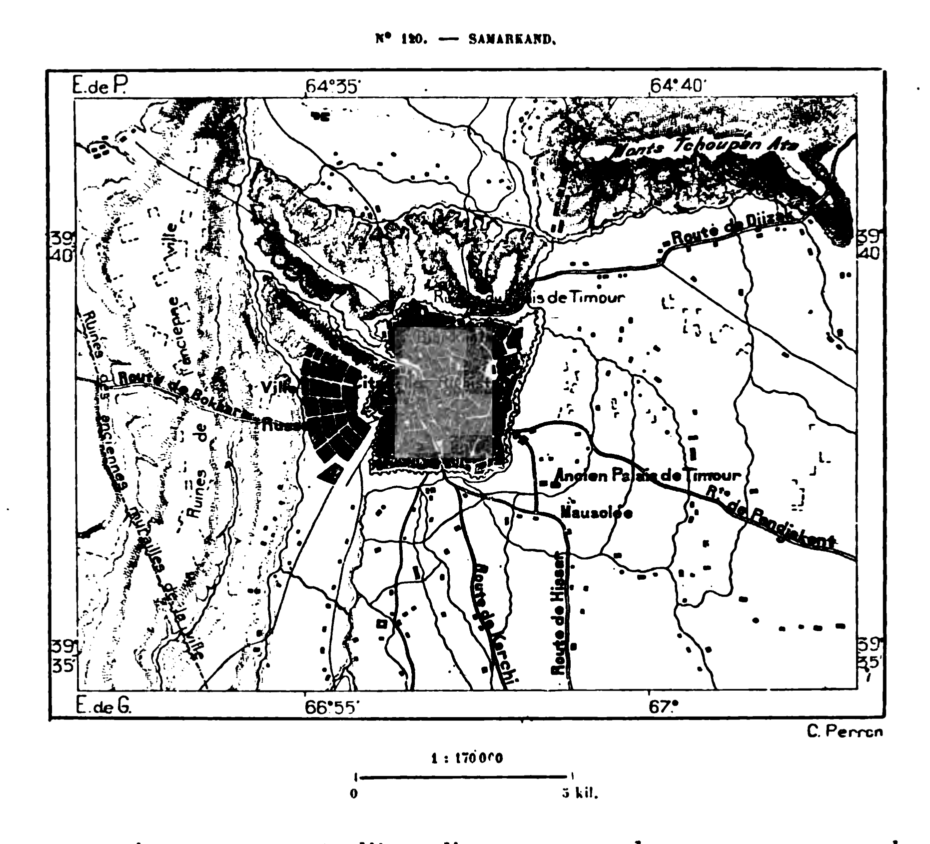
Samarkand, le chef-lieu de cette contrée fameuse, est bâtie, sinon là où s'élevait, du temps d'Alexandre, la ville de Marcanda, du moins dans le voisinage : le nom qu'elle porte est à peine changé, quoiqu'on l'attribue d'ordinaire à l'Arabe Samar, qui s'empara de la ville en 643 et y introduisit l'islamisme; à l'époque de la domination chinoise, elle avait été connue sous les appellations de Tchin et de Sa-mo-kien. Résidence de la dynastie des Samanides, entre le milieu du neuvième siècle et le commencement du onzième, elle devint « l'asile de la paix et de la science », l'une des cités du monde qui travaillaient le plus au développement des connaissances humaines. Elle était aussi l'une des grandes villes de l'Asie par le nombre des habitants, et lorsque ses murs furent renversés par Djenghiz-khan en 1219, elle était défendue par une armée de 110 000 hommes[2]. Après le passage du conquérant exterminateur, elle n'avait plus que le quart de sa population précédente, soit 25 000 familles[3]; mais la cité se releva peu à peu et devint le centre de l'immense empire de Tamerlan, puis elle fut dévastée de nouveau par les nomades : au commencement du dix-huitième siècle, il n'y restait qu'un habitant[4]. Des ruines informes de l'ancienne Samarkand sont éparses dans les campagnes et sur les éminences des alentours; mais c'est de l'époque de Tamerlan et de ses successeurs que datent les monuments délabrés ou complètement en ruines qui font la gloire de la cité. De loin on aperçoit au-dessus des murailles les grands dômes bleus et quelques minarets de ses mosquées, palais et médressé, se profilant sur l'horizon des montagnes, blanches en hiver, violettes ou azurées en

[1] Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna.*
[2] Sobolev, *Zapiski Geogr. Obchtchestva, Ethnogr.* IV, 1874.
[3] Lehmann, *Mittheilungen von Petermann*, 1865, n° 6.
[4] Palladius, *Travaux des membres de la mission religieuse russe à Pékin*, tome IV.

été. Au nord-est, la colline du Tchoupan-ata, portant des ruines pittoresques et le tombeau d'un saint, le patron des bergers, domine Samarkand et ses jardins. C'est au pied de cette hauteur que se bifurquent les grands canaux d'irrigation, l'Eau Blanche et l'Eau Noire, Ak-daria et Kara-daria. Chaque printemps, quatre mille ouvriers travaillent au curage de l'Ak-daria, dont le lit, plus élevé, s'obstrue plus facilement de vase.

Depuis que les Russes ont fait de la résidence de Timour un de leurs chefs-lieux de provinces, ils ont construit à l'ouest de la citadelle un nou-

N° 120. — SAMARKAND.

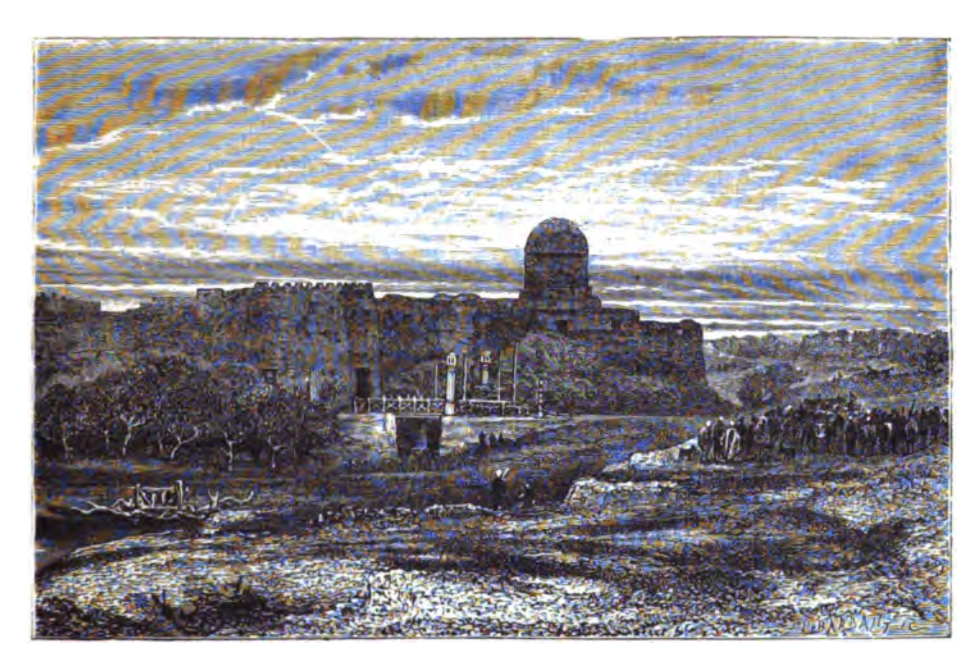



1 : 170 000

0 5 kil.

veau quartier, aux rues régulières divergeant vers la campagne comme les branches d'un éventail; des jardins, des avenues d'arbres embellissent ce quartier européen; mais il faut parcourir le dédale des rues étroites dans le quartier mahométan, parmi les maisons d'argile, pour comprendre ce que fut Samarkand aux temps de sa grandeur. Est-il dans le monde des écoles qui puissent se comparer, pour la puissance et la richesse de l'architecture, aux médressé de Samarkand? D'ailleurs, ce ne sont plus des écoles que par le nom, et les revenus, provenant des terres de *vakouf*, ne servent guère qu'à l'entretien des mollahs et des économes ou *moutevalis*. Le plan de ces édifices est d'une remarquable simplicité. Tous sont

précédés d'un porche ogival, large et profond comme pour inviter les foules, et s'élevant bien au-dessus des maisons basses pour les couvrir de son ombre. Le porche, bordé d'un cordon d'arabesques, encadré par deux piliers carrés de la même hauteur que le porche, est divisé, par des saillies brodées de losanges et de courbes, en trois étages égaux, ornés chacun avec autant d'élégance et de variété que des tapis persans; les lignes s'entrecroisent et s'enroulent sur les tuiles vernissées et multicolores, en figures d'une étonnante diversité; des représentations du lion persan, témoignage de l'origine des premiers architectes, et des versets du Koran



SAMARKAND. — ENTRÉE DE LA CITADELLE.
Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Ujfalvy.

en lettres koufiques se mêlent sur quelques monuments à la mosaïque infinie des entrelacs. Dans la profondeur ténébreuse de l'ogive entourée de son cadre éclatant, on aperçoit vaguement d'autres broderies de porcelaine, et les ouvertures, également ogivales, qui donnent accès dans l'édifice. Des tours rondes, dont plusieurs sont découronnées du dôme bulbeux qui les terminait, apparaissent au-dessus des nefs de mosquées ou médressé, et de chaque côté de la façade, séparées d'elles par de petites arcades ou par des espaces libres, se dressent des colonnes rondes, s'amincissant légèrement jusqu'au chapiteau terminal, et non moins ornées de losanges blancs et bleus que le corps principal de l'édifice. Ce sont les deux colonnes symboliques des monuments orientaux qui, mieux que

toute statue allégorique, représentent aux yeux du peuple asservi la Loi des prêtres et la Force des rois.

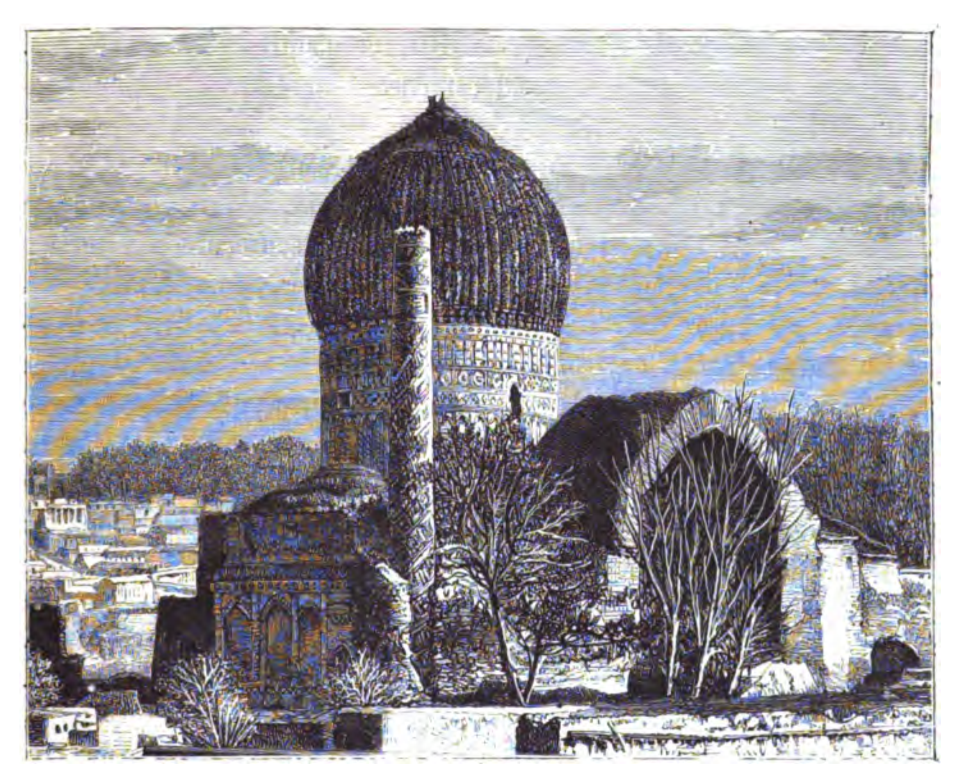
La plupart des palais de l'époque des Timourides ne sont plus qu'à l'état de ruines, mais il en reste quelques-uns dont une partie, façade, tours ou coupoles, est encore en parfaite conservation. La place principale de Samarkand, le Righistan, qu'anime la foule des promeneurs et des marchands ambulants aux vêtements bariolés, est bordée de trois des plus belles médressé de la ville, le Chir-dar ou les « Dieux Lions », le Tilla-kari ou la « Vêtue d'or » et la médressé d'Ouloug-beg, ainsi nommée en l'honneur du souverain qui la fit construire en 1420 : ce fut la fameuse école de mathématiques et d'astronomie qui fit de Samarkand au quinzième siècle l'une des villes saintes de la science. La mosquée la plus splendide de la cité et de toute l'Asie centrale, est le Chah-zindeh ou le « Roi Vivant », ainsi nommé d'un défenseur de l'Islam, qui dort maintenant sous l'une des pierres de l'édifice, mais qui se réveillera un jour, disent les fidèles, pour reconquérir le monde à la foi du Prophète. La médressé, belle mais très dégradée, que fit élever Bibi-kanim, l'une des femmes de Tamerlan, sert d'écurie et de marché pour le coton : on y voit la chaire de marbre sous laquelle rampent les malades pour retrouver la santé, et dans une cour est la petite mosquée qui recouvre les cendres de la souveraine. Tamerlan repose dans la crypte d'une autre mosquée, le Gour-emir, située sur une éminence voisine de la citadelle et dominée encore par une coupole d'une rare élégance. Une pierre verdâtre, que l'on dit être en néphrite, est placée sur le tombeau; du côté qui regarde vers la Mecque, une hampe d'étendard portant une queue de cheval rappelle la puissance de cet homme qui n'eut peut-être pas son égal comme destructeur et qui apparut comme un dieu aux nations épouvantées. Son précepteur, son petit-fils Ouloug-Beg, d'autres descendants reposent autour de lui; dans le voisinage, s'élève la tombe de ses femmes et les inscriptions des murailles parlent de sa gloire. L'une d'elles menace encore : « Si je vivais, le monde serait dans la terreur ![1] »

La citadelle, qui renferme à elle seule tout un quartier de la ville, et où les Russes ont maintenant établi leurs bureaux administratifs et militaires, contient aussi des mosquées, des tombes et l'ancien palais de l'émir, changé en hôpital. Au centre d'une cour de ce palais est une grosse pierre de marbre grisâtre, haute d'un mètre et demi et longue de trois mètres, que, suivant la tradition, Tamerlan aurait fait apporter de

[1] Schuyler, *Turkistan*.

Brousse et qui lui servait de trône : cette pierre est le ***kok-tach;*** elle se trouvait naguère dans un autre palais, dont les ruines se voient à plusieurs kilomètres en dehors de la ville[1]. Après Timour, ses successeurs venaient s'y asseoir pour prendre possession de l'empire, et le bourreau y tranchait la tête des prétendants malheureux.

Entourés de tant de mosquées et autres édifices religieux, les habitants de Samarkand, dont plus de la moitié sont Tadjiks, ont plus de zèle dans



SAMARKAND. — LE GOUR-EMIR, TOMBEAU DE TAMERLAN.
Dessin de Clerget, d'après une photographie.

leurs pratiques musulmanes que les gens de Tachkent et des autres villes du Turkestan russe. Samarkand tient à honneur de mériter le nom de « Tête de l'Islam » que lui donne un ancien proverbe, d'après lequel la Mecque est le « Cœur » : elle porte aussi les appellations de « Visage de la Terre » ou de « Jardin des Bienheureux », à cause des nombreux tombeaux de saints épars dans la campagne. La ferveur religieuse n'empêche pas la population de Samarkand de trafiquer fort activement avec les envahisseurs russes; toutefois les principaux commerçants sont des étrangers,

[1] Khorochkin, *Recueil d'itinéraires et de voyages dans l'Asie centrale*, trad. par P. Léger.

Juifs, Hindous, Afghans. Samarkand n'a guère d'autre industrie que celle de la culture du sol[1]. Toute la plaine qui l'environne, portant encore le nom de Sogd[2], est un vaste jardin, et les ruines de ce qui fut l'ancienne Samarkand ou Merakand sont recouvertes de végétation. A l'ouest, des renflements du sol qui s'élèvent au-dessus de la plaine arrosée, portent des vestiges de constructions et sont percés de galeries, d'où les fouilles ont retiré des fragments de poteries et des monnaies; là, disent les indigènes, siégeait le héros légendaire Afrasiab, que les uns croient avoir été le fondateur de la ville, et d'autres son destructeur. L'ancienne muraille de Samarkand est encore au delà, à 6 kilomètres de la citadelle.

La population de la cité du Zarafchan s'est considérablement accrue depuis l'occupation russe, elle a quadruplé; en 1834, elle ne dépassait pas le nombre de huit à neuf mille individus[3]. Grâce à son heureuse situation dans le voisinage de montagnes et de vallées salubres, Samarkand ne peut manquer de devenir l'un des foyers principaux de la civilisation européenne dans le Turkestan, comme elle fut jadis le centre de la culture mahométane. En remontant la vallée du Zarafchan par la place forte de Pendjakent, on pénètre dans le Kohistan, cet admirable pays des Galtchas, avec ses défilés, ses cascades, ses alpes neigeuses. Dans cette longue avenue de montagnes d'où l'on s'élève de degrés en degrés vers les plateaux du Karategin, se voit comme un résumé de l'Asie centrale, avec tout ce qu'elle peut offrir d'aimable et de grandiose. A l'entrée sont les vergers arrosés d'eaux ruisselantes. Plus haut, les prairies, les moissons, les bouquets d'arbres, bordent le cours du fleuve, ou, comme à Varzaminor, revêtent les hautes terrasses alluviales qu'ont laissées d'anciens lacs. A travers les branchages des arbres se montrent les blancs sommets, les eaux dormantes sont éparses dans les vasques de granit, et du haut des cirques s'écoulent les glaciers. Le Kohistan présente aussi des phénomènes qui ressemblent à ceux des volcans en éruption. Une des montagnes de la haute vallée du Zarafchan, le Kan-tagh, est veinée de puissants gisements de houille en combustion; une atmosphère de fumée et de gaz méphitiques l'enveloppe, et pendant la nuit le reflet du charbon embrasé rougit les cieux[4]. Les sables aurifères du Zarafchan ne sont plus exploités que par un

[1] Valeur annuelle des récoltes de l'oasis de Samarkand, d'après Sobolev :
8 330 000 roubles.

[2] *Mémoires de Baber*, trad. de Pavet de Courteille; — Sobolev, *Zapiski Geogr. Obchtchestva*, IV, 1874.

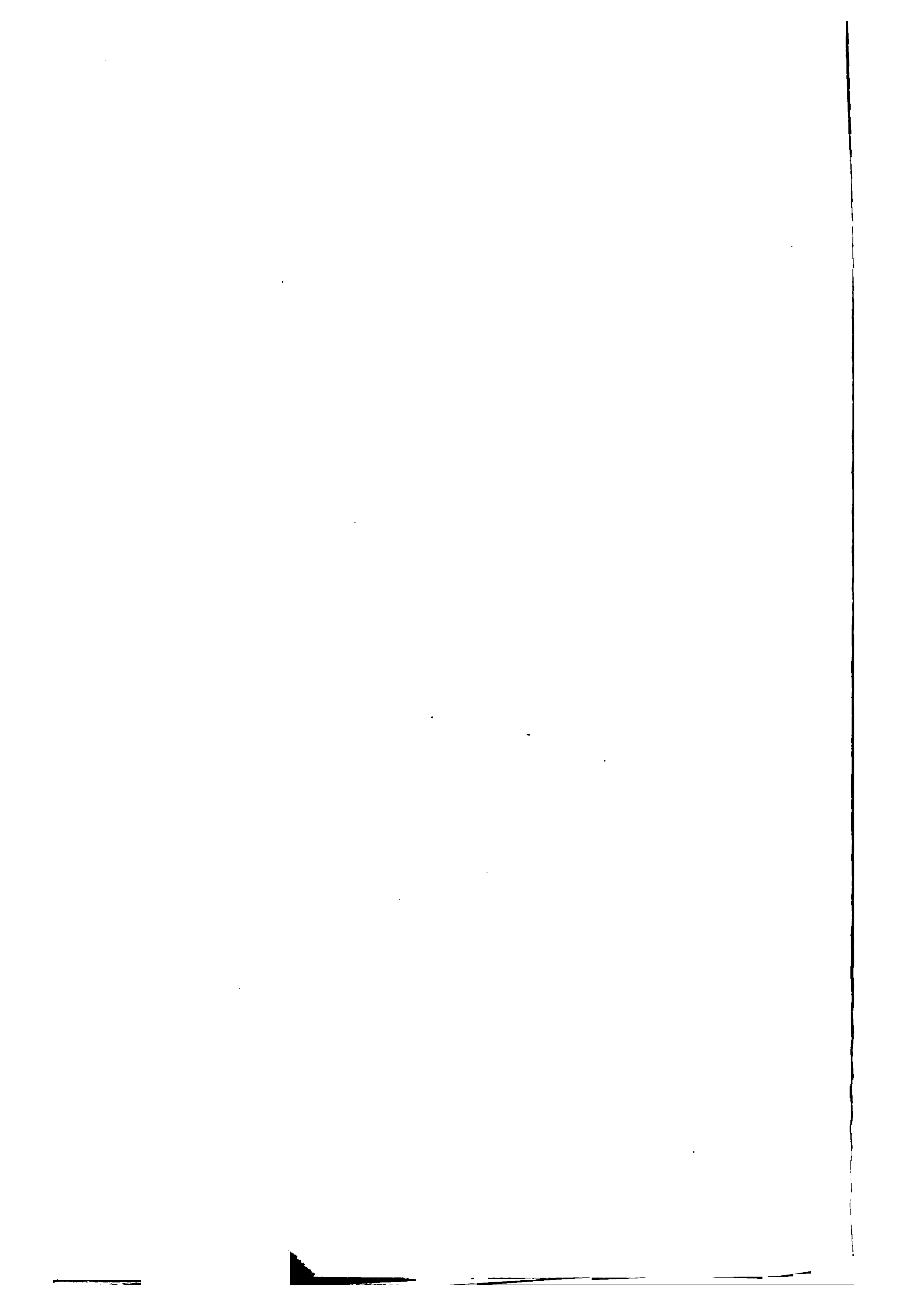
[3] Al. Burnes, *Travels into Bokhara*.

[4] Fedtchenko, *Geographical Magazine*, may 1874.




VARZAMINOR, DANS LA HAUTE VALLÉE DU ZARAFCHAN

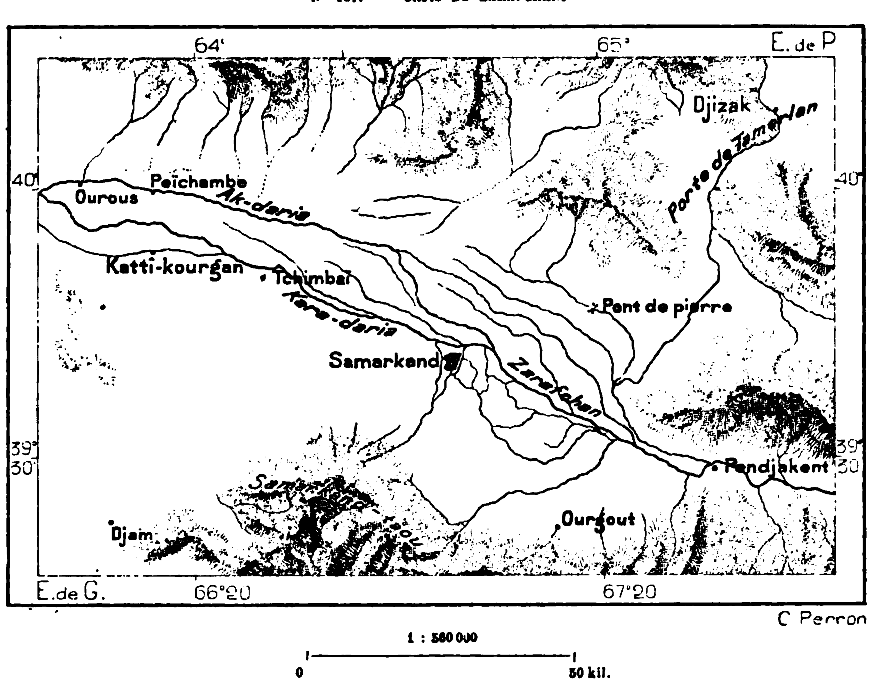
Dessin de Taylor, d'après Mme O. Fedtchenko.



bien petit nombre d'orpailleurs misérables. La digue d'or que la légende dit avoir été construite par Alexandre en travers du lac qui porte son nom, n'aurait plus laissé que des restes informes et ne livrerait plus que de rares paillettes au courant[1].

La partie la plus peuplée de l'oasis est celle qui continue le Miankal ou l' « Entre Rivières » de Bokhara : en cette région, de Katti-kourgan à Penchambe (Peïchambe), les villages s'unissent en une ville continue, que les arbres fruitiers font de loin ressembler à une forêt; chaque jardin semble

N° 121. — OASIS DU ZARAFCHAN.




1 : 560 000

0 — 50 kil.

surveillé par de graves cigognes, qui de temps en temps font claquer leur bec; les Khiviens disent malicieusement que ce bruit est le « chant du rossignol » des Bokhares et des Kokandiens. Un des kichlaks de cette contrée fertile est connu sous le nom d'*Ourous* ou « Russe », en souvenir de déserteurs moscovites qui le peuplèrent, il y a deux ou trois cents ans. Les malheureux, soupçonnés d'avoir adoré leur ancien dieu et d'avoir ainsi attiré l'infortune sur leur nouvelle patrie, furent tous égorgés par les Bokhares.

A une quarantaine de kilomètres au sud-est de Samarkand, la ville d'Ourgout, qui résista vaillamment aux Russes, groupe ses maisons à

[1] Schuyler, *Turkistan*.

l'ombre des platanes, aux bords d'un torrent d'eau pure jaillissant d'une cluse profonde. Au sud s'ouvre un défilé menant au col de Samarkand-taou, par lequel on descend vers les jardins de Chehr-i-sebs, tandis qu'au nord-est une large brèche de la chaîne de Kara-taou laisse passer la route de Samarkand à Tachkent et la petite rivière de Djizak. Cette brèche est le défilé de Jilanouti ou des « Serpents », ainsi nommée soit des méandres de la rivière, soit des reptiles qui se glissent dans les rochers. Ce passage important, que gardait au nord la ville de Djizak (Dizak) ou la « Clef », est l'une des voies historiques de l'Asie, et bien des luttes sanglantes y furent livrées pour la possession du Zarafchan ou du Sîr-daria. A l'ouest du passage se dressent, à 120 mètres de hauteur, les escarpements d'un roc pyramidal de schiste, que l'on appelle la « Porte de Tamerlan »; les deux inscriptions persanes gravées sur le roc ne mentionnent pourtant pas le nom de ce conquérant. L'une d'elles célèbre Ouloug-beg, le « vainqueur des rois et des nations, l'ombre d'Allah sur la terre »; la deuxième, de l'année 1571, parle de la victoire d'une autre « ombre du Tout-Puissant », — le « khan des khans » Abdoullah, qui défit, « grâce à l'heureuse conjonction des astres », une armée de 400 000 combattants et fit « couler pendant un mois des flots de sang dans la rivière de Djizak. — Que le monde le sache! [1] »

L'abondance d'eau que les vallées du Thian-chan versent dans le Ferghana donne à ce bassin une haute importance agricole, et c'est là, sans nul doute, que la population, déjà relativement dense, se groupera en masses les plus épaisses. Dans le cœur des montagnes, les bords du Narîn sont à une trop grande élévation au-dessus de la mer pour que des villes puissent y surgir : seulement de petits postes de Cosaques, visités par les Kara-Kirghiz, ont pu s'établir dans cette vallée. Mais, au sortir même des défilés supérieurs, à son entrée dans la partie nord-orientale du bassin de Ferghana, le Narîn se borde de villes et de villages. Une oasis, au milieu de laquelle se trouve la cité d'Outch-kourgan, longe la rive gauche du fleuve. Au nord, les plus belles campagnes sont à une certaine distance du Narîn et du Sir, qui, eux aussi, comme l'Amou et les fleuves de Russie et de Sibérie, ont à droite leur rive haute, à gauche leur rive basse. Les vallées qu'arrose l'eau des torrents descendus des monts Tochktal, sont plus fertiles et plus verdoyantes que les terrasses riveraines dominant

[1] E. Schuyler, *Turkistan*.

au nord le courant principal; elles consistent principalement en jardins et en vergers, tandis que, sur la rive gauche, les oasis sont cultivées en céréales; des steppes occupent çà et là les rives du Sîr entre les deux zones. De là un mouvement d'échange nécessaire entre les vallées du nord et la plaine du sud : les unes expédient les légumes et les fruits qu'elles ont en abondance, l'autre envoie le froment qu'elle produit en quantité supérieure à ses besoins [1].

Namangan est le chef-lieu des oasis éloignées du fleuve. C'est une grande ville dont le bazar, fort commerçant, contient un millier de boutiques et qui possède des filatures de coton pour les étoffes qu'emploient les indigènes; jusqu'à 300 000 brebis, venant des steppes du nord, se vendent chaque année sur le marché de Namangan; on y construit des trains de bois que l'on charge de fruits, de peaux, de feutres, et que le courant du Sîr porte à Perovsk et à Kazalinsk. Autour de la citadelle de Namangan s'étend un quartier russe de construction moderne, qui remplace le quartier de la ville mahométane démoli par les boulets pendant la guerre d'invasion. Outre les produits de son industrie et les fruits de ses jardins, Namangan a la réserve de richesses que lui assurent dans l'avenir les sources de naphte et les gisements houillers de la contrée. Kassan, au nord-ouest de Namangan, a les vallées ombreuses du Tchotkal et leurs riches cultures : elle se vante d'être la plus ancienne ville du Ferghana, et ses habitants tadjiks sont les plus beaux du Turkestan [2]. Tchoust, située également loin du Sîr, dans une vallée descendant des monts Tchoktal, est aussi une cité de commerce où l'on fabrique des couteaux à peine moins appréciés que ceux de Hissar; du haut de sa colline, elle commande un bel horizon de campagnes cultivées, mais elle n'utilise guère les richesses minérales des montagnes environnantes; elle n'exploite régulièrement que les gisements de sel, qui ont valu à la ville de Tchoust son nom turc de Tous [2]. Ak-sî, qui fut pendant un temps la capitale de tout le pays de Kokan, s'élève sur une berge escarpée de la rive droite du Sîr. Dans ses *Mémoires*, le sultan Baber vante les melons d'Ak-sî comme les « meilleurs du monde ».

La vallée du Kara-daria ou « Fleuve noir », qui occupe l'angle sud-oriental du Ferghana et dont la rivière va se joindre au Narîn pour former le Sîr, en aval de Balîktchi, arrose aussi les jardins de villes populeuses. Ouzghent, située à l'issue des défilés du Thian-chan, est devenue célèbre

[1] Kuhn, *Russische Revue*, 1876, n° 1.

[2] Mme de Ujfalvy, *Tour du monde*, 1869, vol. XXXVII, n° 6; — Ch. de Ujfalvy, *le Kohistan, le Ferghanah et Kouldja.*

par une tombe voisine, où les pèlerins vont s'agenouiller en mémoire de Hadji-Yousouf. De ce côté, la place forte de la frontière est la ville de Goulcha, défendant contre les Chinois le passage du Terek-davan[1] : des ossements qui blanchissent au bord du chemin rappellent la fuite des Kachgariens chassés par la conquête chinoise : la plupart périrent au milieu des neiges[2]. La cité principale du bassin, Andidjan, n'est pas sur le Kara-daria, mais elle en reçoit les eaux par des canaux d'irrigation. C'est l'une des villes les plus agréables du Ferghana, grâce aux ombrages de ses jardins et au parc giboyeux qui se trouve au milieu même de la ville : ce coin respecté de la nature, où s'éteint le murmure des rues environnantes, donne à la cité du Turkestan une ressemblance lointaine avec quelques villes de l'Angleterre[3] ; au nord-est, dans la vallée du Kougaran, jaillissent les eaux chaudes et thermales, carbonatées et sulfureuses, de Djalabad-ayoup, très fréquentées par les Sartes. Les campagnes de la « mésopotamie » formée par le Kara-daria et le Narîn sont habitées exclusivement par des agriculteurs kiptchaks, qui savent tirer un excellent parti de ces terres d'une fécondité exubérante[4].

Och, au sud-est d'Andidjan, et sur la même rivière Ak-boura, affluent du « Fleuve noir », occupe, sur les deux bords du cours d'eau, l'issue d'une vallée fertile et salubre, par laquelle on monte à l'Alaï et au Pamir. De belles montagnes boisées entourent l'amphithéâtre de la ville, mais la plus célèbre est une roche isolée dont on aperçoit les quatre pointes se dresser du côté de l'ouest : c'est le Takht-i-Souleïman ou « Trône de Salomon », dont parlent les légendes orientales. D'ailleurs les récits ne s'accordent point. Tandis que des pèlerins ne viennent y vénérer que la tombe du vizir de Salomon, d'autres s'agenouillent, soit devant le trône, soit devant le tombeau du grand roi. C'est là, disent les uns, qu'il faisait comparaître les génies pour leur donner ses ordres ; c'est là, disent les autres, qu'il fut assassiné ; les entonnoirs que l'on voit dans le sol caillouteux de la montagne étaient les retraites de ses chiens noirs, et là ils burent son sang et dévorèrent son corps[5] ; pour se guérir, les malades plongent leur tête dans ces cavités. De la plate-forme du *mazar*

[1] Commerce annuel du Ferghana et de la Kachgarie par le Terek-davan, d'après Kouropatkin :

| | | |
|---|---|---|
| Exportation du Ferghana (étoffes) | . . . . . . . . . . . . | 50 000 roubles. |
| Importation » (soies, peaux, etc.) | . . . . . . . . . | 120 000 » |

[2] Ch. de Ujfalvy, *Bulletin de la Société de Géographie*, juin 1878.

[3] E. Schuyler, *Turkistan*.

[4] Ch. de Ujfalvy, ouvrage cité.

[5] E. Schuyler, ouvrage cité.

ou monument tombal qui se trouve au sommet, on a sous les yeux le splendide panorama de la plaine verdoyante que limitent au sud les montagnes de l'Alaï, percées de brèches; à l'est, une chaîne transversale du Thian-chan apparaît comme un nuage azuré; à ses pieds on voit l'Ak-boura serpenter dans le défilé que lui ouvrit l'ordre de Salomon[1]. Le Takht-i-Souleïman, dont les dimensions et l'isolement avaient été exagérés par de précédents voyageurs, est un des points de l'Asie centrale dont il a été le plus souvent question dans les ouvrages de géographie comparée : on sait qu'avant les récents voyages d'exploration entrepris dans la région du Pamir, plusieurs écrivains considéraient le « Trône de Salomon » comme la fameuse « Tour de Pierre », servant de principal lieu d'étape aux voyageurs grecs parcourant la route de la Soie.

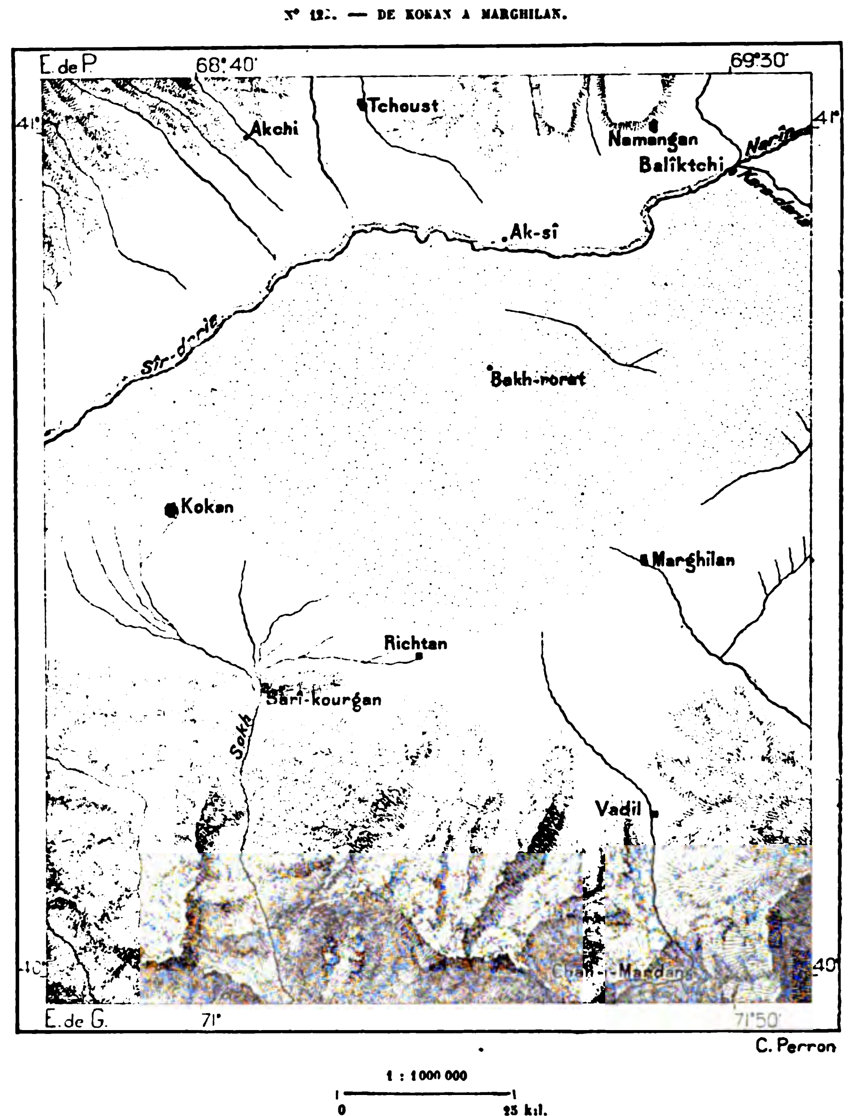
A l'ouest de la vallée de l'Ak-boura, plusieurs villes importantes sont éparses dans le bassin de Ferghana. Naoukat, Aravan, Assaké, se succèdent au bord d'un torrent dont les eaux vont se perdre dans la plaine au sud d'Andidjan; plus loin, Charikhan, ville déchue depuis que les jardiniers d'Assaké lui ont pris l'eau fertilisante, est maintenant dans le voisinage d'un désert de sable fin, qui se ride en dunes au moindre vent. Marghilan, entourée de jardins qui s'étendent à des lieues de distance, élève les dômes et les tours de ses mosquées à l'endroit où la rivière Chah-i-mardan, descendue des hauts glaciers de l'Alaï, se ramifie en canaux d'irrigation avant d'aller se perdre dans les sables. Cette ville a été choisie par les autorités russes pour devenir la capitale du Ferghana, grâce à la salubrité du climat. Toutefois la cité russe ne se construit pas à côté de la ville sarte de Marghilan; elle s'établit à 16 kilomètres de distance, et de l'une à l'autre ville les constructions nouvelles s'avancent en longues rues. D'après une tradition locale, Iskander aux « Deux Cornes », le grand Macédonien, que l'on considère aussi comme un des saints prophètes de l'Islam, serait mort à Marghilan, et la ville reste sacrée aux yeux de la population. Après le jardinage, la principale industrie des Sartes du pays est la fabrication des étoffes en poil de chameau, des lainages et des soieries, surtout des étoffes rayées d'une soie très légère, semblables aux étoffes de fantaisie qui se font à Damas et même en France[2]. L'élève des vers à soie se pratique d'une singulière façon. Les femmes enveloppent la graine dans un chiffon humide et la font éclore par leur propre chaleur en la portant pendant douze jours sous la ceinture; puis, quand les vers com-

[1] Ch. de Ujfalvy. article cité.
[2] Ch. de Ujfalvy, article cité.

mencent à ramper, elles les placent dans des corbeilles qu'elles exposent au soleil, après les avoir remplies de feuilles de mûrier et recouvertes de linges mouillés.

Marghilan est l'une des capitales qui peuvent se vanter d'avoir les sites

N° 12[illegible]. — DE KOKAN A MARGHILAN.




les plus beaux dans leurs environs, et certainement il reste à découvrir encore d'admirables paysages dans les montagnes qui dominent le chef-lieu du Ferghana. Au sud-ouest, s'ouvre la belle vallée de l'Isfaïran, dont une bourgade, nommée Outch-kourgan, comme la ville des bords du Narîn, garde l'entrée grandiose. Au sud, Vadil, située également à l'issue d'une vallée,

est un lieu de villégiature. En suivant la rivière de Chah-i-mardan, qui traverse Vadil, on s'élève de ressaut en ressaut à la bourgade de même nom, un des lieux de pèlerinage les plus vénérés du Ferghana, grâce au tombeau d'Ali qu'il prétend posséder, comme divers autres endroits des pays musulmans. L'appellation de Chah-i-mardan ou « Roi des hommes » que portent la bourgade et la rivière, est due aux reliques du temple d'Ali. On est déjà dans la région des cascades, des lacs bleus, des moraines, puis au delà viennent les neiges persistantes, les glaciers et des sommets plus élevés que le Mont-Blanc.

De Vadil à Kokan, — dont le véritable nom, d'après Sobolev, est Khoukand, — on suit au nord-ouest la base des montagnes jusqu'à la ville de Richtan, puis on n'a plus qu'à traverser les plaines où la rivière de Sokh se divise et tarit peu à peu en d'innombrables canaux d'irrigation. Kokan, naguère capitale de l'État de même nom, devenu maintenant la province de Ferghana, est encore la principale cité du pays, à la fois par la population, le commerce et la culture de ses habitants. Les Tadjiks de la ville se servent d'un idiome persan beaucoup plus pur que celui de leurs compatriotes de Bokhara, qui vivent pourtant dans un pays plus rapproché de l'Iran. Kokan, cité presque moderne, puisqu'elle n'a guère qu'un siècle et demi d'existence, a des rues plus larges et plus régulières que les autres villes du versant aralo-caspien; elle est même assez propre, et de vastes jardins donnent à certains quartiers un aspect champêtre : plus de cent mille habitants pourraient facilement y trouver place. Comme ville industrielle, Kokan a pris quelque importance dans le Turkestan. Elle possède une papeterie qui produit une grande partie du papier employé par les musulmans du pays, même en dehors du Ferghana; ses fabricants fabriquent des étoffes peu inférieures à celles de Bokhara, ses chaudronniers sont fort habiles, et les ouvriers employés dans l'hôtel des monnaies savent fondre les canons, percer les fusils, fabriquer des instruments d'or et d'argent, sertir les pierres précieuses. Le signe monétaire d'échange le plus employé dans le Turkestan, et même par delà le Thian-chan[1], est la monnaie connue sous le nom de « kokan », de la valeur moyenne d'environ 65 centimes : ainsi que le porte l'inscription, ces monnaies sont frappées dans « Kokan la Charmante » (*Khokandi Latif*). Les habitants sont loin d'avoir tous la beauté en partage : sur trois marchands du bazar, un est affligé de goître. Cette maladie a causé l'abandon de Kokan par les Russes comme chef-lieu du pays, trois

[1] Fedtchenko, *Voyage au Turkestan* (en russe).

cents soldats russes ayant été atteints du goître pendant les premiers temps de l'occupation.

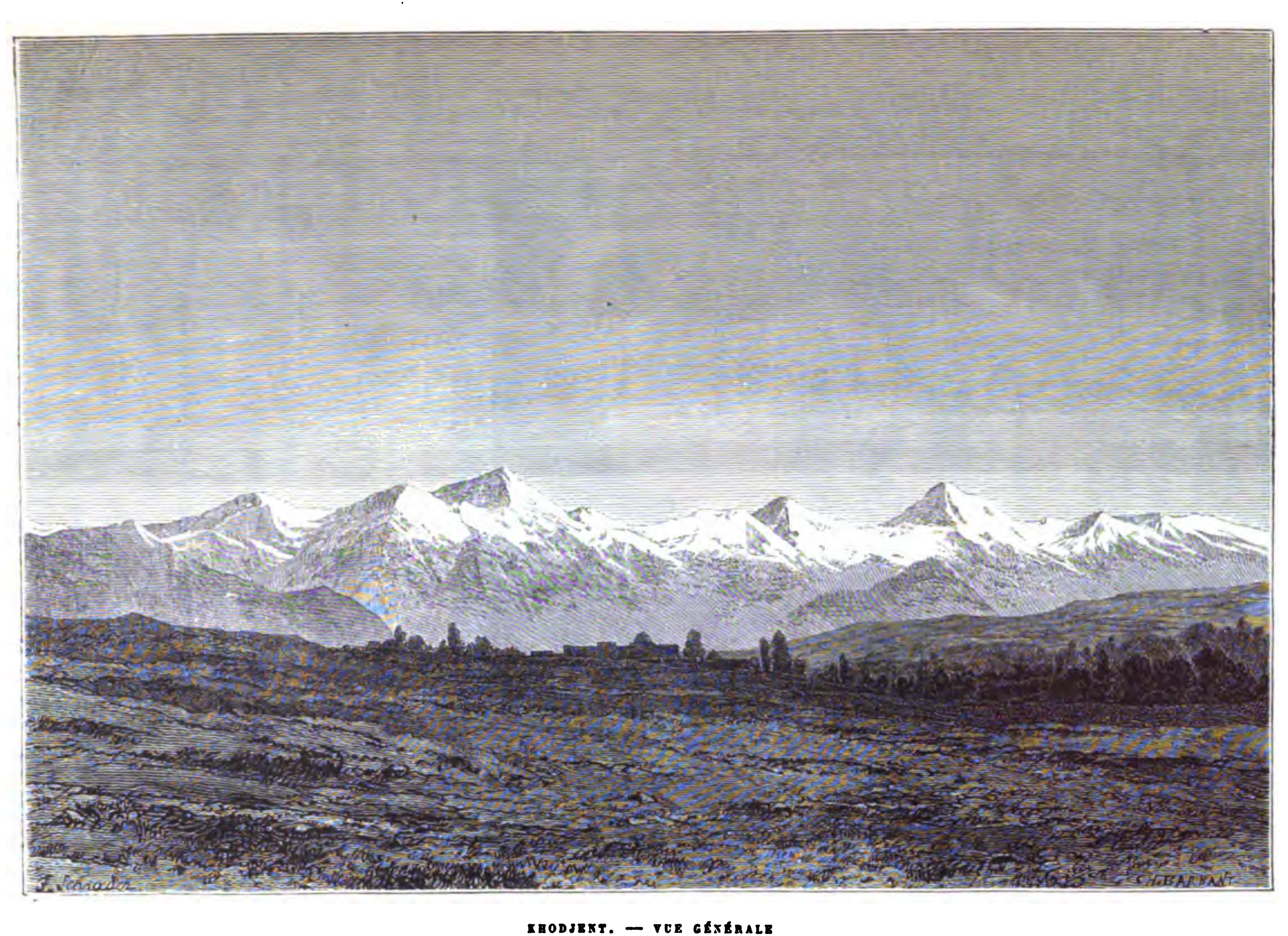
Le bazar, très bien approvisionné, est certainement le plus riche de tout le Turkestan russe et l'on y trouve non seulement tous les produits de l'industrie moderne du pays et des marchandises de Russie, d'Angleterre, de Perse et des Indes, mais aussi des bijoux anciens et de véritables œuvres d'art. Les monuments curieux de Kokan sont quelques mosquées et surtout le palais que bâtit le khan Koudayar et qui est devenu maintenant le palais du gouvernement russe. Sans être d'un style aussi pur que les édifices de Samarkand, ceux de Kokan ont l'avantage d'être en meilleur état de conservation, et l'on peut y étudier dans tous leurs détails les mille ornements des façades et des tours, qui donnent aux murailles la splendeur des étoffes : des inscriptions en lettres arabes relèvent çà et là de leurs nobles contours ce bariolage d'émaux.

Les diverses villes des environs de Kokan, Sokh au sud, Isfara au sud-ouest, Makhram à l'ouest, n'ont qu'une faible importance commerciale; lorsque le Ferghana était encore séparé de l'empire russe, Makhram était une forteresse et une ville de garnison à cause de sa position sur une berge de la rive gauche du Sîr, près de la frontière du pays de Khodjent. En 1875, un sanglant combat eut lieu pour la possession de ce point stratégique, et les murs en terre de la ville, çà et là renversés en vastes pans, rappellent la victoire des Russes[1].

Khodjent, la ville du Sîr la plus rapprochée du Ferghana et le marché d'expédition pour cette province, est déjà une cité double : au sud, les quartiers mahométans, presque uniquement peuplés de Tadjiks, s'étendent sur les deux bords de la rivière Hodja-bakargan, qui descend des monts de l'Alaï; au nord, le quartier des Russes, grandissant peu à peu, remplit l'espace qui sépare l'ancienne ville de la rive gauche du Sîr : à Khodjent, comme partout ailleurs, les indigènes avaient évité le bord du fleuve; ce

[1] Villes principales de la province de Ferghana, avec leur population présumée, d'après Kuhn (*Russische Revue*, 1876, n° 4) et Kostenko (même recueil, 1877, n° 3), etc.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Kokan (Kuhn, Kostenko) | 60 000 hab. | Tchoust ou Tous (Kostenko) | 7 500 hab. |
| Namangan (Kostenko) | 50 000 » | Ousghent (Kuhn) | 6 000 » |
| Marghilan (Kuhn) | 40 000 » | Assaké | 5 000 » |
| Andidjan (Kuhn, Schuyler) | 20 000 » | Charikhan | 5 000 » |
| Och | 20 000 » | Balîktchi (Kuhn) | 5 000 » |
| Naoukat | 15 000 » | Isfara | 5 000 » |
| Kassan | 10 000 » | Vadil | 5000 » |



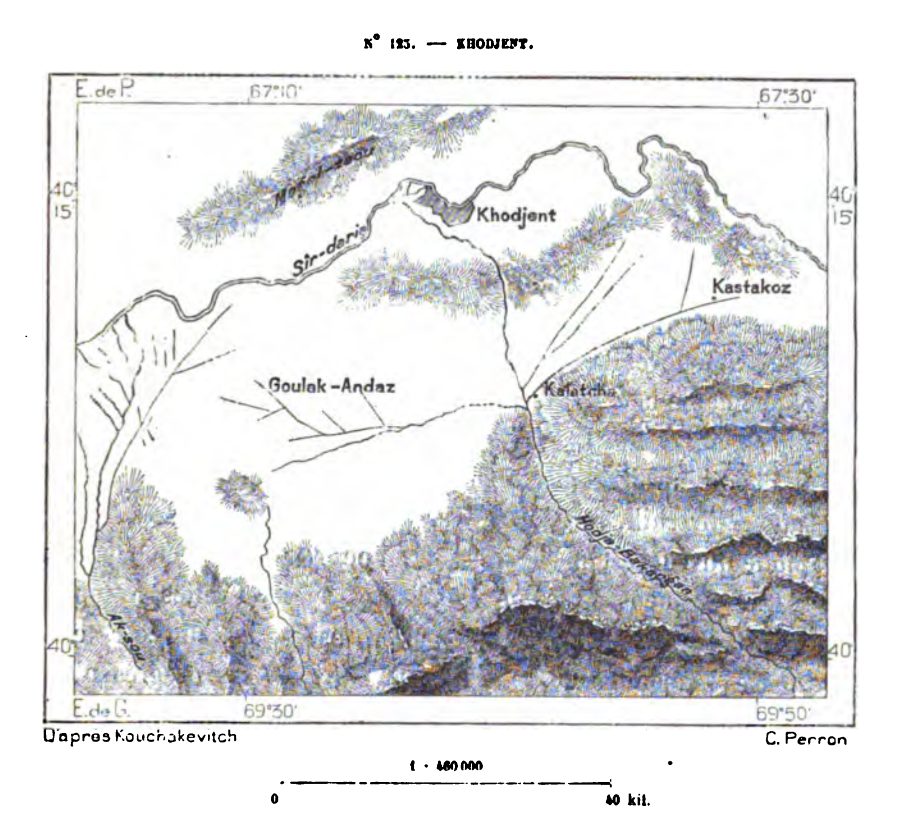
KHODJENT. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Fr. Schrader, d'après une aquarelle communiquée par le général Ilin.



qu'il leur faut, ce n'est pas un cours d'eau navigable, ce sont des canaux d'irrigation, et pour le travail d'arrosement, une faible rivière est plus facile à maîtriser qu'un courant rapide. En été, la chaleur est étouffante à Khodjent : la poussière apportée par le vent des steppes emplit l'atmosphère, et les rochers blancs de Mogol-taou, qui se dressent au nord de la ville, de l'autre côté du fleuve, réfléchissent sur Khodjent les rayons du soleil. Souvent le Hodja-bakargan, où les habitants prennent l'eau nécessaire

N° 123. — KHODJENT.




à leur alimentation, tarit complètement, et les femmes sont obligées de descendre la haute berge du Sîr pour y puiser l'eau du fleuve. Les routes qui rayonnent autour de la ville sont bordées de mûriers; des plantations de coton et des vignobles, au-dessus desquels s'élèvent çà et là des tours de guet, s'étendent jusqu'au bord du désert. Khodjent, l'une des cités les plus anciennes du Turkestan, bâtie, disent les indigènes, par une fille d'Adam, eut naguère une grande importance militaire. Située près de l'ancienne frontière et, pour ainsi dire, faisant face à la forteresse de Makhram, placée en outre près du coude du Sîr, qui cesse de couler à l'occident pour descendre au nord-ouest vers la mer d'Aral, elle se trouve au

point de rencontre des armées, et de nombreux combats se sont livrés devant ses murailles et dans les environs. En 1866, les Russes remportèrent au sud-ouest, à Irjar, la victoire qui leur livra le pays. La ville forte d'Oura-tepe, sur la route de Djizak et de Samarkand, est aussi fréquemment mentionnée dans l'histoire des guerres. Elle est, comme Djizak, une des « clefs » qui fermaient jadis la « porte » de Tamerlan, au nord-est de Samarkand.

Yanî-Tchinaz ou Novo-Tchinaz, au confluent de la rivière Tchirtchik et du Sîr, n'est qu'un petit groupe de maisons dont les Russes espéraient faire une cité florissante en y établissant le point de départ de la navigation du fleuve et les entrepôts de Tachkent; mais les obstacles que le Sîr oppose aux bateaux pendant presque toute l'année, ont rendu les visites des marins fort rares sur les quais de Yanî-Tchinaz et nulle compagnie de transport ne s'est fondée pour remonter et descendre le fleuve : la nouvelle Tchinaz est restée un simple lieu d'étape pour les voyageurs qui suivent la route de Tachkent à Samarkand, et l'ancienne ville, Eski-Tchinaz, située à quelques kilomètres de distance, est toujours la plus peuplée. Il n'en est pas de même de la « Vieille Tachkent » (Eski-Tachkand [1]), située au nord-est, sur la même route. Cette dernière ville n'est en effet qu'un monceau de débris depuis un demi-siècle environ, et les habitants, chassés par les érosions du Tchirtchik, ont émigré vers la Tachkent nouvelle.

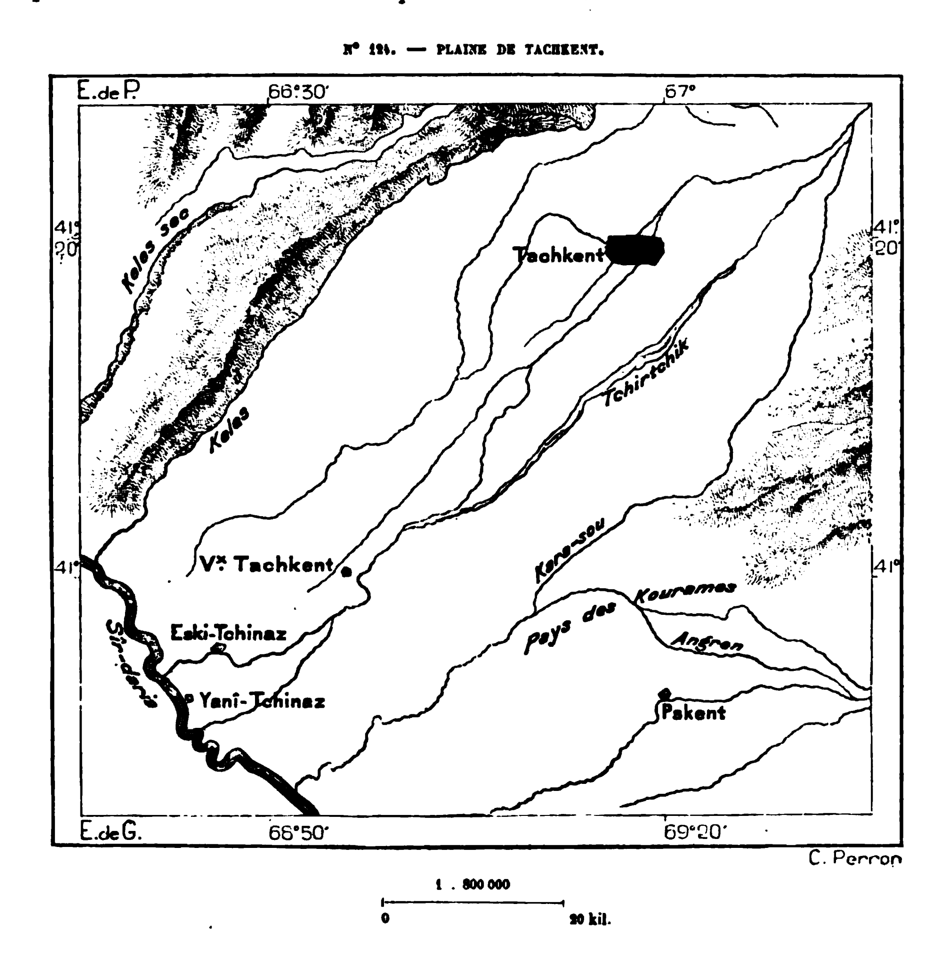
La capitale du Turkestan russe est devenue la cité la plus considérable des pays aralo-caspiens et même l'une des premières villes de tout l'empire russe. Dans les immenses domaines asiatiques du tzar, elle n'a de supérieure en population que la seule Tiflis, et ses progrès n'ont pas été moins rapides. S'étendant sur un espace aussi grand que Paris, sur 15 kilomètres de longueur et 7 à 8 kilomètres de largeur, Tachkent ou le « Château de Pierres », n'est d'ailleurs que faiblement habité en proportion de la superficie qu'elle occupe : les maisons, presque toutes basses, sont cachées par la verdure : de loin, on croirait voir une forêt; les peupliers, les saules et les autres arbres, qui croissent au bord de canaux d'eau vive, ne sont dépassés que par les hauts édifices de construction russe et les coupoles de quelques mosquées.

L'emplacement de Tachkent est bien choisi. Il est vrai que la cité n'est point bâtie au bord d'un fleuve; mais les neiges de l'Ala-taou et les sources des monts Tchoktal versent assez d'eau dans la rivière Tchirtchik pour

[1] Les indigènes disent Tachkand; les Russes ont pris l'habitude de désigner la ville sous le nom de Tachkent.

que celles-ci puissent alimenter les canaux de la ville d'un flot constant. Tachkent est précisément vers le milieu de la zone de terrains arrosables, et par conséquent fertiles et habités, qui s'étend des campagnes de Samarkand aux vallées des « Sept Fleuves, » et des routes faciles lui permettent de communiquer avec les vallées supérieures du Sîr, du Talas et du Tchou. Après l'assaut victorieux livré par Tchernaïev, à la tête de 1950 hommes

N° 124. — PLAINE DE TACHKENT.




seulement, après cette conquête qui avait coûté si peu de vies humaines et si peu d'argent, et qui étonna les vainqueurs eux-mêmes, les imaginations s'enflammèrent. Les aventuriers se précipitèrent en foule vers la cité nouvelle, devenue la capitale du Turkestan russe, en 1865 : les marchands de Pétersbourg et de Moscou y voyaient une sorte de Californie, et des fortunes rapides s'y firent par la guerre et par le commerce. La littérature russe contemporaine décrit ces *Tachkenti*, qui se sont jetés sur les Sartes et les Tadjiks comme sur une proie, et qui, après s'être enrichis par tous les moyens, sont revenus en Russie pour faire

montre de leur fortune et de leur prodigalité. Mais les beaux jours de la spéculation sont passés. Maintenant, la plupart des Russes qui résident à Tachkent sont des employés et des militaires : le commerce se trouve entre les mains des indigènes sartes et des Juifs, auxquels se mêlent quelques Bokhares, des Afghans et des Hindous de Chirkapour, usuriers redoutables. Des immigrants de toutes les régions de l'Asie centrale se rencontrent dans les rues de Tachkent. Même les Tartares Nogaï, émigrés de la Russie caucasienne, sont assez nombreux dans la capitale du Turkestan, où ils ont retrouvé les maîtres russes auxquels ils avaient échappé. Intelligents d'ailleurs et façonnés par les rapports qu'ils ont eus avec les civilisés d'Europe, ils se tirent parfaitement d'affaire en Asie, et servent d'intermédiaires entre les conquérants et les indigènes[1]. Quant aux Kirghiz plus ou moins mélangés qui peuplent, au nombre de plus de 80 000, la vallée de l'Angren et presque toute la contrée qui s'étend des environs de Tachkent à ceux de Pskent et de Khodjent, ce sont des fugitifs des trois hordes, venus il y a six cents années. Quoiqu'ils aient gardé le souvenir fidèle de leur généalogie, on leur donne le nom de Kourames ou de « Racaille », et les Sartes du pays les tiennent en fort médiocre estime, probablement parce que ces rustres, probes et bienveillants, n'ont pas, comme les citadins, l'intelligence du lucre[2]; ils habitent les « sept villes », c'est-à-dire sept grands villages, tels que Pangas et Ach, composés de maisons d'argile, de huttes de roseaux, de terriers semblables à ceux des fauves. Une sorte de monastère des environs de Tachkent est peuplé uniquement de lèpreux vivant d'aumônes[3].

Quoique les Russes forment une faible partie de la population totale, cependant le quartier russe de Tachkent occupe déjà un espace considérable et comprend environ le cinquième des maisons, mais la seizième partie seulement de la population[4]. Les larges rues poussiéreuses, les rangées d'arbres qui les bordent, les maisonnettes blanches, contrastant avec les petites bâtisses à toits plats des quartiers sartes; les grandes places avec des plates-bandes de fleurs, donnent à la ville un aspect semblable à celui

[1] Vereschaguine, *Tour du monde*, 1873; — Terentiev, *Zapiski Geogr. Obchtchestva*, IV, 1471.

[2] Khorochkin, *Recueil d'articles sur le Turkestan* (en russe).

[3] Terentiev, *Vestnik Yevropi*, oct. 1875.

[4] Population résidente du quartier asiatique de Tachkent en 1871 : 78 126 habitants.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Sartes | 75 176 hab. | Allemands | 110 hab. |
| Russes | 1 289 » | Hindous | 93 » |
| Tartares (Uzbegs) | 708 » | Afghans | 25 » |
| Kirghiz | 375 » | Chinois | 3 » |
| Juifs | 295 » | Non classés | 64 » |

Population du quartier russe de Tachkent, sans l'armée, en 1875 : 4 860 habitants.

des cités de construction nouvelle aux États-Unis et en Australie[1]. Dans le Turkestan, le bois est rare et les maçons n'ont d'autres matériaux à employer que les briques d'argile séchées au soleil, semblables aux *adobes* du Mexique et aux « carreaux » de la Champagne. Les toits sont faits de branchages de saules et de roseaux, recouverts d'une couche d'argile et de gazon, ornés au printemps de coquelicots et d'autres fleurs. Tant que dure



TACHKENT. — UNE RUE.
Dessin de Riou, d'après un dessin communiqué par le général Ilin.

la saison sèche, tout va bien; mais, lors des fortes pluies, la terre gonflée fait parfois craquer la frêle charpente et tout s'effondre à la fois; en automne, il faut veiller avec le plus grand soin à l'entretien du toit pour ne pas risquer de se réveiller sous la pluie. Les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée ou qu'un étage; les édifices plus élevés, palais ou mosquées, courent de grands risques dans ce pays où les tremblements de terre sont fréquents, et mainte construction effondrée se couronne d'arbustes et de fleurs. Les canaux serpentent comme des ruisseaux naturels à l'ombre

[1] Schuyler, *Turkistan.*

des saules, entre les débris, les murs croulants et les maisons neuves, souvent à peine moins délabrées que les anciennes. En été, les Russes qui possèdent un jardin dans les faubourgs s'y rendent en villégiature et, suivant la coutume des Uzbegs, vont habiter la tente au milieu de la verdure, jouir de la pureté de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des eaux courantes et du chant des oiseaux. Au sud de Tachkent, sur la route de Tchinaz, la ville de Zengi-ata et les jardins qui l'entourent sont le principal lieu de rendez-vous des promeneurs.

L'industrie de Tachkent n'a pas autant d'importance qu'on pourrait l'attendre d'une cité de cent mille habitants : la ville a grandi plus rapidement que ses ressources manufacturières. Tachkent a bien les « trente-deux » corporations de métiers que doit posséder toute capitale de l'Orient, et chacune de ces corporations elles-mêmes se subdivise en trente-deux spécialités de travail ; mais, à l'exception de la fabrication des étoffes de soie et du tannage des cuirs, Tachkent n'a point d'industries notables. Depuis quelques années, on y fait aussi des porcelaines grossières ou *tchini*, ainsi nommées parce qu'elles imitent des produits chinois. Certaines industries nationales, telles que la préparation du feutre et celle des étoffes en poils de chameau, sont restées le monopole des indigènes ; mais la plupart des autres objets manufacturés dans le pays ne peuvent pas soutenir la concurrence des produits expédiés de Nijniy Novgorod et de Troïtzk. Tachkent importe surtout de la Russie des étoffes de coton, qu'elle paye en coton brut et en soies grèges ; elle achète aussi des soieries, des objets en métal, en cuir, en bois, des denrées coloniales. L'ensemble de son commerce, à l'exportation et à l'importation, s'est accru d'année en année ; actuellement, il ne peut guère être inférieur à une centaine de millions de francs[1]. Le gouvernement russe a fait de grands efforts pour instituer à Tachkent une foire rivale de celles de Nijniy ou d'Irbit. Des magasins, des entrepôts furent construits en 1870 sur un emplacement choisi à huit kilomètres du bazar ; tous les préparatifs se firent en vue d'un grand commerce d'échange ; mais il restait à faire venir les marchands. Ceux-ci ne voulurent point quitter leurs boutiques de la vieille cité pour aller sur le champ de foire qu'on leur assignait. En vain eut-on recours à la force, en fermant le bazar pendant les deux mois choisis pour la foire ; en vain des amendes furent-elles imposées et des marchands amenés dans les boutiques nouvelles, le courant commercial ne voulut pas entrer dans le lit

[1] Commerce de Tachkent avec la Russie et les khanats voisins :
1871. . . . . . . . . 15 104 815 roubles. | 1873. . . . . . . . . 18 911 630 roubles
Mouvement commercial en 1873 : 82 502 chameaux chargés ; 4296 chevaux chargés ; 3648 chars.

qui lui avait été préparé, et le champ de foire ouvert en 1870 était presque complètement abandonné quatre années après.

Pour la plupart des Européens, Tachkent est considérée comme un lieu d'exil, qu'il s'agit de quitter au plus tôt dès que l'ambition du grade ou celle de la fortune est satisfaite. Hors du beau jardin qui entoure le palais du gouverneur général et du parc des « mille abricotiers », les Russes ne savent trop où passer leurs heures de loisir. C'est vers l'Europe qu'ils regardent, c'est de là qu'ils reçoivent les lettres, les journaux, tout ce qui fait la vie intellectuelle et morale. Cependant Tachkent possède aussi un journal officiel russe, qui contient d'utiles documents sur le Turkestan et sur les pays circonvoisins. La bibliothèque du club, contenant 10000 volumes, est riche en ouvrages relatifs à l'Asie centrale. Tachkent possède aussi un observatoire, une école de sériciculture, une école normale, un gymnase pour les garçons et un autre pour les filles. En 1879, une section de la Société de Géographie russe s'est fondée dans la capitale du Turkestan. Deux autres sociétés savantes se sont aussi constituées; mais l'une, fondée sous le patronage officiel, est morte d'inanition; l'autre, née sans l'agrément du pouvoir, a reçu l'ordre de se dissoudre.

Tchimkent, au nord de Tachkent, occupe une situation analogue à celle de la capitale. Cette ville est également éloignée du Sîr et traversée par les canaux d'une rivière abondante; elle est aussi entourée de verdure, et c'est même à la ceinture de ses jardins qu'elle doit probablement son nom à demi persan, à demi turc, signifiant « Ville Verte ». Sa position stratégique et commerciale est importante, car elle occupe l'issue occidentale de la large brèche qui sépare le Kara-taou de la chaîne d'Alexandre et fait communiquer directement le bassin du Balkhach avec les plaines du Sîr. La citadelle, maintenant délabrée, domine la ville du sommet d'une terrasse escarpée. Le koumîs que les Kirghiz préparent dans les environs de Tchimkent passe pour être le meilleur du Turkestan, et, désireux de profiter du précieux remède, des valétudinaires russes ont choisi la « Ville Verte » pour lieu de séjour.

En suivant au nord-ouest, à travers la steppe inégale, la base méridionale du Kara-taou, riche en gisements de houille, de plomb et de fer, la route postale de Tachkent à Orenbourg traverse l'antique cité de Turkestan, qui a pris le nom du pays entier, mais qui s'appelait Yasî, lorsque Tamerlan commença, en 1397, la construction de la fameuse mosquée. Cet édifice, que les musulmans visitent en foule, est bâti en l'honneur de Hazret Yasavi, le patron spécial des Kirghiz. Se dressant au milieu de la citadelle, la mosquée, la plus sainte de l'Asie centrale, porte encore les traces de la

canonnade russe qui l'ébranla en 1864, et ses murailles, que secouèrent aussi des tremblements de terre, sont fendues de haut en bas. D'ailleurs, ce monument de Hazret-Sultan, la « septième merveille du monde », ne fut jamais complètement terminé par son architecte persan : on voit encore dans la paroi les trous où s'enfonçaient les poutres de l'échafaudage et qui servent maintenant à des cigognes vénérées. Telle qu'est l'immense ruine, presque entièrement dépouillée de ses émaux et de tout ornement extérieur, elle n'en produit pas moins un grand effet, surtout quand on l'aperçoit de la steppe, dominant de sa masse carrée la ville grise et ses murs délabrés. Le porche, haut de plus de 30 mètres, donne accès dans une nef obscure, au centre de laquelle s'élève le monument du saint, recouvert de riches tapis, entouré d'autres tombeaux et de « pierres écrites ». Cette région de la Tartarie est le pays des ruines : de nombreuses forteresses qui défendaient autrefois les passages du Sîr ont été abandonnées et des kourgans sont épars çà et là dans la plaine. Un de ces amas de débris, Otrar, sur le Sîr, au sud de Turkestan, est la ville où mourut Tamerlan. Souran (Savroun) ou Saouran, autre cité ruinée, à l'ouest de Turkestan, dressait encore récemment deux hauts minarets de construction gracieuse; l'un s'écroula il y a quelques années, et le deuxième menace ruine. Les fouilles des kourgans de la contrée ont ramené au jour des poteries grossières, des monnaies de cuivre, des os calcinés; mais, jusqu'à maintenant, ces objets n'ont pas donné lieu à d'importantes découvertes historiques ou anthropologiques.

Sur le bas Yaxartes l'ancienne Ak-metched ou « Mosquée Blanche » doit son nom actuel de Perovsk au général Perovskiy; celui-ci s'en empara en 1853, après un long siège soutenu par Yakoub-khan, le chef qui devint plus tard souverain de la Kachgarie, et il y établit une place de guerre, entourée maintenant d'une ville neuve où les Khiviens et les Sartes se rencontrent avec les Kirghiz. Située à la tête de l'ancien delta du Sîr, près de la bifurcation du Yanî-daria, qui coule au sud-ouest vers l'Oxus, Perovsk se trouve sur la route directe de la Perse et de Khiva vers la Sibérie méridionale, et nul doute qu'elle ne devienne un jour un grand entrepôt de commerce; mais elle a moins d'activité que Kazalinsk, bâtie plus bas sur le bras principal du Sîr. Cette ville succéda en 1855 au poste fortifié de Raïm, qui avait été construit sur la bouche du Sîr, près de la mer d'Aral, mais au milieu de marécages trop insalubres pour qu'on pût continuer d'y entretenir une garnison. La place, dont le nom est d'ordinaire simplifié en celui de Kazala, fut connue d'abord sous la désignation de Fort n° 1 ; elle n'était en effet que la première parmi tant de lieux fortifiés que la Russie possède maintenant jusqu'au pied de l'Altaï et dans le

# BALKHACH E

73°

46°

44°

42°

75°

Lac Balkhach

Dourts-outch

Ili

Itke-tchou

Tchou

Iliisk

Nadejdinsk

VERNIY

Kastek

Tokmak

Ak-sou

Pichpek

Chaîne d'Alexandre

Issik-Koul

Dressé par A. Stom

Hauteurs

de 300 à 1000 mèt. de 1000 à 2000 mèt. au-dessus de 2000 mèt.

Echelle de

# ISSÎK-KOUL

Hachette et Cie Paris



E. Prallery, lith.

3,000,000.

200 m.

Profondeurs

de o à 5 mèt. de 5 à 15 mèt. de 15 mèt et plus.

cœur du Thian-chan. Kazała, située sur un terrain bas, que le Sîr inonde pendant ses crues, doit conquérir peu à peu le sol sur lequel s'élèvent ses maisons et ses moulins à vent : elle prospère néanmoins, grâce aux routes de commerce qui s'y croisent, d'Orenbourg à Tachkent et à Bokhara, de Herat et de Khiva à Troïtzk et à Yekaterinbourg, et les cultures l'entourent sur un espace de plusieurs kilomètres.

La ville du bas Yaxartes, à la fois bazar et fort, n'a point de rivale sur le bas Oxus. Là ne se trouvent que des bourgades comme Tchimbaï et des places militaires comme Petro-Alexandrovsk et Noukous, qui commandent les bords du fleuve : en été, ce sont des lieux presque abandonnés, tandis qu'en hiver leurs murs enferment des milliers de kibitkas et les tentes des Kara-Kalpaks. Jadis, des villes nombreuses s'élevaient dans la région, maintenant presque déserte, dont les eaux du Yanî-daria faisaient un delta commun au Sîr et à l'Amou. A une journée de marche au sud du Sîr, la ville de Yanî-kend ou « Château neuf » était encore debout en 1742, lors du voyage de Gładichev, et des Kara-Kalpaks y dressaient leurs yourtes au milieu des ruines ; les indigènes disent pour expliquer l'abandon de la cité, que les habitants en furent chassés par les serpents[1]. Quelques villages du delta se composent de cabanes en roseaux, posées en plein marais sur des radeaux de jonc oscillant doucement au gré du flot.

Dans les steppes des Kirghiz qui s'étendent au nord du lac d'Aral, Tourgaï et Irghiz sont de simples bourgs auxquels leur rôle administratif donne seul quelque importance. Toutefois les voyageurs s'y reposent avec joie de la longue traversée des steppes par les sables, les herbes et les marais.

A la base septentrionale du Thian-chan, se prolonge une zone de cultures et de villes, comparable à celle du versant occidental, mais beaucoup moins riche et moins populeuse : il ne s'y trouve plus de grandes villes depuis les massacres qui ont changé en désert presque toutes les campagnes de l'Ili. Le premier poste occupé par les Russes à l'est du Karataou, sur la rivière Tałas, Aoulie-ata, ne s'est point encore élevé au rang de ville, quoiqu'il fasse un commerce actif de blé et de bétail, grâce aux Kara-Kirghiz de la vallée : quelques baraques sont tout ce qui indique, à côté du bazar et du campement des indigènes d'Aoulie-ata, la ville pour laquelle on rêvait de hautes destinées en lui donnant le nom d'Alexandrograd. Il fut question d'en faire la capitale de toutes les possessions russes du

[1] Levchin, *Description des Kirghiz-Kazaks*.

Turkestan : c'est en 1867 seulement que la décision fut définitivement prise en faveur de Tachkent. Le nom d'Aoulie-ata ou de « Saint Père » lui vient d'un khan vénéré dont les Kirghiz visitent la tombe en pèlerinage. A une quinzaine de kilomètres au nord, également sur les bords du Talas, qui se perd dans les sables du désert, se voient les ruines d'une ancienne ville, Tumkent, que des invasions ou peut-être le dessèchement de la contrée ont forcé d'abandonner. D'autres ruines, plus remarquables, se trouvent en amont, à une cinquantaine de kilomètres : ce sont les restes d'un immense édifice couvrant près de 3 hectares de ses blocs de grès rouge, longs de deux mètres : la légende kirghize dit que ces pierres ont été jetées d'une montagne voisine par un prince des génies. Lerch croit qu'elles ont été taillées pour la construction d'un monastère bouddhiste. Un voyageur chinois, Tchang-Tchoun, qui visita ce pays en 1221, parle de la ville de « pierre rouge » et mentionne en même temps les grands monticules funéraires « placés comme les étoiles de la Grande Ourse ». Les Kirghiz leur donnent le nom de Djitte-tepe ou des « Sept Buttes »; cependant ils sont au nombre de seize[1] : l'un d'entre eux porte une inscription en mandchou célébrant une victoire remportée par les Chinois sur les Dzoungares, en 1758.

La région qui se prolonge à l'orient d'Aoulie-ata, sur le versant septentrional de la chaîne d'Alexandre, est le pays des « Mille sources », dont parle le pèlerin chinois Hiouen-Thsang et où s'établit le royaume de Kara-kitaï ou de la « Chine Noire », que plusieurs érudits considèrent comme ayant été un de ces royaumes du « Prêtre Jean » cherché successivement en Abyssinie, en Caucasie, dans l'Asie centrale[2]. C'est là que passe la voie historique des migrations, de la guerre et du commerce, entre la Chine du nord et l'Asie occidentale; mais sur cette route, les villes que bâtissait un conquérant, un autre les renversait, et l'on n'y voit plus que des ruines. Tokmak, l'ancienne capitale du royaume de Kiptchak, n'est qu'un amas de débris, situé près de la rive gauche du Tchou, à 27 kilomètres en amont de la nouvelle Tokmak, où s'est établie la principale colonie russe de la vallée. L'importance de Tokmak provenait naguère de sa situation sur la route qui mène à Vernîy par le col de Kastek; mais cette route, trop pénible, n'est plus utilisée par les voitures, qui passent maintenant par un autre col plus élevé ou plutôt par une brèche des montagnes, au nord de la station de Pichpek.

[1] Lerch; — Schuyler, *Turkistan*.
[2] Oppert, *Presbyter Johannes in Sage und Geschichte*; — Yule, *Book of ser Marco Polo*; *Cathay*.

Vernîy, la capitale de la province des Sept Fleuves, est l'ancienne Aɫmatî, ainsi nommée de la montagne qui dresse au sud sa haute pyramide et dont les neiges alimentent l'Aɫmatinka ou la rivière des Pommiers : c'est le même nom que le Manzanares des Espagnols. Vernîy ou la « Cité Fidèle » n'a pas encore eu le temps de justifier son nom, puisqu'elle n'existe, comme ville russe, que depuis 1867. Composée de quartiers d'abord distincts qui se fondent peu à peu, Vernîy se distingue complètement des villes du Turkestan : toute sibérienne d'aspect, elle a de larges rues, des maisons basses en bois ou en briques, avec des enseignes russes; là commence enfin le pays vraiment slave. Néanmoins, la population de Vernîy n'est point exclusivement russe : on rencontre dans les rues des représentants de presque toutes les races de l'Asie du nord et du centre, des Sartes et des Tadjiks, des Kara-Kirghiz et des Kazaks, même des Afghans, et parmi les colons d'Europe, on compte des Mordves, des Tchouvaches et des Tchérémisses[1]. Les manœuvres sont pour la plupart des Kalmouks, reconnaissables à leur longue tresse pendante, et dans leurs voyages, au bœuf ou à la vache qu'ils ont pris pour monture. Le commerce est en grande partie entre les mains des Chinois, qui possèdent aussi plusieurs établissements industriels de la ville. Les premiers qui s'établirent à Vernîy venaient y acheter aux chasseurs la précieuse substance qui se trouve au commencement de l'été dans le bois du cerf marali; mais le nombre de ces animaux, diminuant d'année en année dans le Thian-chan, ces négociants ont dû s'occuper d'un commerce plus régulier et, pendant longtemps, ils furent les seuls intermédiaires pour l'importation du thé dans le pays des Sept Fleuves[2]. Vernîy est l'entrepôt des objets de chaudronnerie russe qui sont employés par tous les habitants de l'Asie centrale jusqu'aux confins du Tibet. Grâce à l'esprit d'entreprise des marchands de Vernîy, grâce aussi aux privilèges administratifs de la ville, et à sa garnison considérable, qui était de 3 500 hommes en 1879, Vernîy est devenu peu à peu le centre du commerce de la contrée. Au nord, le fort et le village d'Iliisk gardent le passage de la rivière et les routes de Vernîy au pays de Kouldja et au territoire des Sept Fleuves. A l'est, sur le cours de l'Ili, le fort de Borokhoudzir, autour duquel des paysans de Tomsk ont fondé une colonie, possède un jardin d'acclimatation de l'État et surveille la frontière du pays de Kouldja.

Dans la région des Sept Fleuves, la colonie la plus populeuse est la ville de Kopaɫ ou Kapaɫ, située à la base des pentes septentrionales de l'Aɫa-taou

[1] Kostenko, *Tourkestanskiy kraï.*
[2] *Russische Revue*, 1876, n° 10.

dzoungare, sur la rivière de son nom, qui va se perdre dans les marais, à une centaine de kilomètres au sud du Balkhach. Au nord-est de Kopał, jaillissent les eaux thermales sulfureuses d'Arasan, où les employés russes de la contrée trouvent un hôtel, un parc et des agréments de villégiature comme dans les thermes de l'Europe. Au nord, le chef-lieu des campagnes de la Lepsa, Lepsinsk est une ville prospère, tandis que, par delà la chaîne des lacs Sassîk-koul et Ała-koul, Oudjarskaya, d'où l'on monte aux cols du Tarbagataï, fait un commerce considérable avec les nomades, de même que Sergiopol, l'ancienne Aya-gouz des Tartares; elle occupe sur la rivière Aya-gouz, tributaire oriental du Balkhach, une large brèche ouverte entre le Tarbagataï et le Djengiz-taou. Enfin, dans le cœur de Thian-chan, le centre de la civilisation russe est le bourg de Karakol, situé à 16 kilomètres de la baie de Kara-sou, à l'extrémité orientale de l'Issîk-koul. Ancienne colonie de Cosaques, Karakol prend une importance croissante comme étape du trafic entre les deux versants des Montagnes Céleste.

Aussi longtemps que la population slave du pays ne consista qu'en détachements de Cosaques, tenus de coloniser militairement le pays, de bâtir des cabanes et de labourer le sol comme on fait l'exercice, chaque village russe était un lieu d'ivrognerie et de débauche. Au lieu de cultiver leurs jardins, les Cosaques dévastaient les champs d'autrui, abattaient les pommiers pour en faire du combustible. Loin de civiliser les Kalmouks, ils finissaient par leur ressembler, non en probité, mais en barbarie des mœurs[1]. Pour se donner grand air, ils parlaient tartare entre eux, comme si leur origine slave était un indice d'infériorité[2]. L'immigration libre de paysans russes a changé complètement le caractère de la colonisation, et les progrès de l'agriculture sont devenus rapides[3] : le mir a pénétré dans ces belles vallées des Sept Fleuves, où la civilisation russe succède à la civilisation mongole, mais de longues années se passeront avant que la contrée ne soit cultivée et peuplée comme elle l'était autrefois. On y voit partout des restes de villes et de monuments bouddhiques, des traces de canaux, des buttes funéraires, dont plusieurs renferment des vases en or, enrichis de pierres précieuses.

A l'orient de Vernîy, la rivière d'Ili parcourt ce pays de Kouldja, natu-

[1] Severtzov, *Thian-chan*.

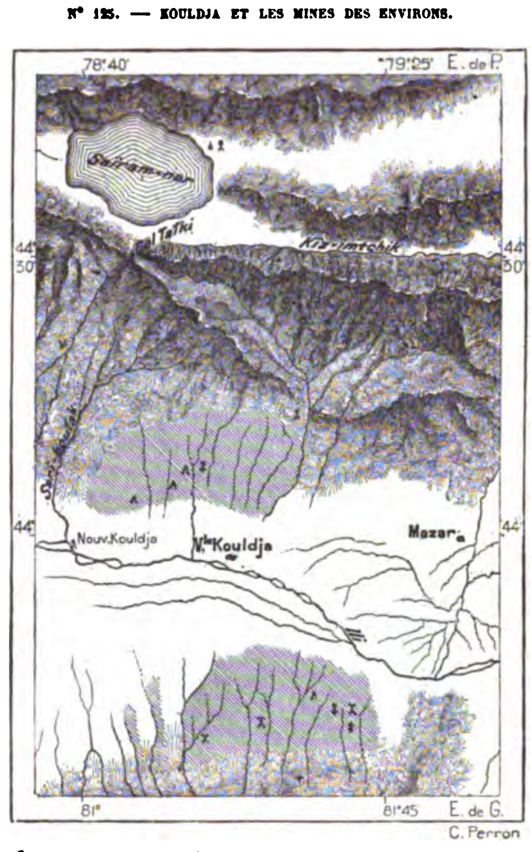
[2] Schuyler, *Turkistan*.

[3] Population russe du pays des Sept Fleuves, en 1872 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Soldats | 28 000 | Autres | 7 000 |
| Paysans cosaques | 17 000 | | |

rellement si riche, que des évaluations, sans preuves à l'appui, disent avoir eu, avant les terribles évènements de 1869, deux millions et demi d'habitants, soit environ 40 habitants par kilomètre carré : il fut certainement trois ou quatre fois plus peuplé qu'il ne l'est de nos jours. Après les massacres, la belle contrée était changée en une immense nécropole[1]. De toutes parts, on ne voit que canaux obstrués ou changés en marais, champs abandonnés, forêts dévastées, villes et villages en décombres. Quand on remonte la vallée de l'Ili, au delà du fort de Borokhoudzir et de la forêt d'ormeaux nains plantée par les Chinois, les amas de pierres qui furent Turgeń, Djar-kend, Ak-kend, Khorgos, Alim-tou, se montrent successivement au voyageur. Quelques anciennes places fortes ont encore leurs murailles et leurs tours, mais les brèches ne laissent entrevoir dans l'intérieur que des ruines, à demi cachées par les hautes herbes et les racines des arbres. La ville que les Mandchoux fondèrent en 1764 et dont ils firent la capitale de la province chinoise, sous les divers noms d'Ili, de Nouvelle-Kouldja, de Mandchou-Kouldja, de Hoï-yuan présente le spectacle le plus attristant[2] : les murs de la forteresse subsistent encore ; çà et là se dresse une tour ébréchée ; des portes ornées de sculptures, des parois décorées de fresques contrastent avec les débris amoncelés ; en certains endroits, le sol est couvert

N° 125. — KOULDJA ET LES MINES DES ENVIRONS.

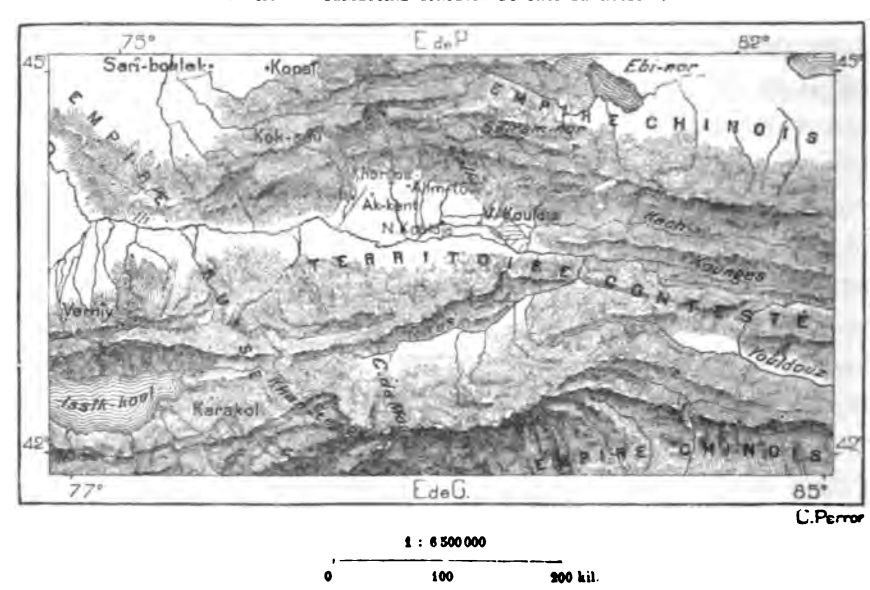



[1] Abramov, *Zapiski Rousk. Geogr. Obchtchestva*, I, 1867; — Ujfalvy ; — Schuyler, etc.
[2] *Russische Revue*, 1879, n° 6.

d'ossements blanchis. Après le passage des massacreurs tarantchi, quatre-vingt mille cadavres étaient épars dans les rues d'Ili : deux ou trois maisonnettes habitées par les Dounganes, tels étaient, en 1876, les seuls indices de renaissance. A l'est, Bayandaï, que l'on dit avoir eu 150 000 habitants, offre seulement quelques pans de muraille ; mais au nord, la petite ville de Souïdoun est encore habitée.

La capitale actuelle avait eu ce rang avant Ili : c'est la Vieille-Kouldja, appelée aussi Kouldja Tartare, Nin-Yuan et Kureñ. De même qu'Ili, elle est située sur la rive droite du fleuve ; comme toutes les villes de construction chinoise, elle a la forme d'un carré régulier, entouré d'une haute

N° 126. — TERRITOIRE CONTESTÉ DU PAYS DE KOULDJA.




muraille crénelée, assez large au sommet pour que des voitures attelées puissent y passer. Au milieu de chacun des remparts s'ouvre une porte défendue par un bastion circulaire et surmontée d'une tour pointue. Deux grandes rues aboutissant aux quatre portes se coupent à angles droits, formant ainsi des quartiers égaux se subdivisant en d'autres carrés par des rues et des ruelles. Bien que le plan de la ville ait été évidemment tracé par des Chinois, Kouldja garde cependant à l'intérieur l'apparence d'une cité du Turkestan, et l'architecture des édifices ne rappelle que çà et là celle de l'Empire du Milieu : les maisons, bâties en pisé, couvertes en toits d'argile, ressemblent aux demeures des Uzbegs et des Sartes dans les villes de l'Asie centrale. Les Dounganes et les Chinois de Vieille-Kouldja font un assez grand commerce et possèdent même quelques établissements indus-

triels, des moulins, des fabriques de pâtes alimentaires ; mais les marbres, les fers, les autres gisements de métaux, les soufres et les charbons des collines environnantes ne donnent lieu qu'à une faible exploitation. Les campagnes des environs, arrosées en partie par des eaux issues souterrainement des profondeurs du Saïram-nor[1], fournissent en abondance à l'entretien des habitants, et depuis 1878 la culture de l'opium y est autorisée[2]. La population est mahométane en grande majorité : la ville n'a que deux pagodes bouddhiques, parmi de nombreuses mosquées, dont les deux plus belles, d'architecture chinoise, avaient été élevées aux frais du gouvernement de Pékin. Une petite chapelle de Chinois catholiques, qui existait avant l'invasion russe, témoigne des efforts tentés dans le pays par des missionnaires français et italiens; maintenant on construit à Kouldja des églises russes avec leurs bulbes multicolores.



CHINOIS DE KOULDJA.
Dessin de Vereschaguine, d'après nature.

Le gouvernement russe ne s'étant emparé de Kouldja qu'en simple dépositaire et s'étant engagé, lors de la conquête, à la rendre à l'Empire Chinois, les colons russes n'ont pas reçu l'autorisation de s'établir dans le pays : des soldats, des marchands, des visiteurs, sont les seuls représentants de l'Europe dans la vallée de l'Ili, au milieu de tous ces Orientaux, Tartares et Kalmouks, Tarantchi, Dounganes et Chinois. On sait qu'en vertu d'un traité récemment conclu, mais non encore ratifié par le gouvernement de Pékin, la Chine doit reprendre possession de la partie du territoire qui borde la rive droite de l'Ili et que la Russie se réserve en toute propriété la partie méridionale du pays et les passages des Monts Célestes, qui lui permettent de commander militairement le bassin du Tarim et

[1] Mouchketov, *Zapiski mineralogitcheskavo Obchtchestva*. 2e série, II, 1877.

[2] Valeur de l'opium exporté du territoire de Kouldja dans l'Empire Chinois en 1874 : 332 350 roubles. Surface des terrains cultivés en pavot : 3095 hectares (*Tourkestanskiya Vedomosti*, 29 juillet 1880).

toute la Kachgarie, aussi bien que le bassin de l'Ili. Quelle que soit l'issue des négociations, des luttes diplomatiques ou même des conflits armés, il est probable que des izbas russes se verront bientôt à côté des yourtes des Kalmouks, dans les charmantes et riches vallées qu'arrosent les affluents du haut Ili. Il n'y a plus de villes, ni même de villages sur les bords des rivières de cette région des Monts Célestes; mais de nombreux débris de constructions montrent combien le pays était populeux jadis. Au sud-est de Kouldja, dans la vallée du Tekes, se voient les ruines d'une ancienne capitale des khans mongols, connues maintenant des Kirghiz sous le nom d'Ak-kourgan ou « Butte Blanche ». Des édifices appartenant aux civilisations les plus différentes se montrent encore dans les diverses parties du pays, témoignant ainsi des luttes qui ont été livrées pour la possession de cette admirable contrée. Dans la vallée du Kach se trouvent des idoles et des pierres portant des inscriptions tibétaines. Près de Khorgos, à l'est de Kouldja, se dresse une mosquée construite dans le même style que celles de Samarkand[1].

La plus grande partie du Turkestan russe n'est que déserts et pâturages. On évalue à un cinquantième seulement du territoire la superficie du sol où la culture des céréales peut être actuellement pratiquée[2]; mais, quoique cette région de l'Asie soit moins riche en eau qu'elle ne le fut autrefois,

[1] Population des principales villes du Turkestan russe, en dehors du Ferghana et de pays de Samarkand :

| | | | |
|---|---|---|---|
| PROVINCE DE SIR-DARIA. | | Kazalinsk | 2 950 hab. |
| Tachkent (1874) | 86 250 hab. | PROVINCE D'AMOU-DARIA. | |
| » (1880) | 100 000 » | Tchimbaï (en été) | 700 » |
| Khodjent (1879) | 29 000 » | SEMIRETCHIE. | |
| Oura-tepe (avec faubourgs) | 15 000 » | Vernïy (1879, avec les faubourgs) | 14 850 » |
| Djizak | 7 000 » | Lepsinsk | 3 000 » |
| Pangas | 6 000 » | Kopal | 2 700 » |
| Turkestan | 5 500 » | Karakol | 2 275 » |
| Tchimkent | 5 400 » | KOULDJA. | |
| Pskent | 5 000 » | Vieille-Kouldja | 10 000 » |
| Ach | 5 000 » | » (avec les faubourgs) | 15 000 » |
| Perovsk | 3 400 » | Souïdoun | 4 000 » |
| Aoulie-ata | 3 300 » | | |

[2] Domaine agricole du Turkestan russe, en hectares, d'après Kostenko :

| | Champs. | Pâturages. | Déserts ou terres incultes. | Ensemble. |
|---|---|---|---|---|
| Semiretchie, | 902 700 (2.2 p. 100). | 19 800 000 (49.1 p. 100) | 19 937 300 (49.7 p. 100) | 40 640 000 |
| Sir-daria, | 593 800 (0.8 » ). | 19 430 000 (41.9 » ). | 27 306 200 (57.3 » ) | 47 130 000 |
| Ferghana, | 660 000 (9.0 » ). | 3 300 000 (44.8 » ). | 3 410 000 (46.2 » ) | 7 370 000 |
| Zarafchan, | 210 800 (8.0 » ). | 1 450 000 (54.2 » ). | 999 200 (37.8 » ) | 2 640 000 |
| Amou-daria, | 50 300 (0.5 » ). | 1 430 000 (15.1 » ). | 7 979 700 (84.4 » ) | 9 460 000 |

les fleuves qui la parcourent et qui vont se perdre en des lacs salés ou des marécages insalubres, pourraient certainement se ramifier en canaux d'irrigation sur de vastes territoires maintenant déserts; en évaluant à un sixième du versant aralo-caspien la surface des vallées et des plaines qu'il serait possible d'utiliser dès maintenant pour la culture ou de conquérir par l'arrosement, la surface en rapport occuperait un espace plus grand que la France, et quarante millions d'hommes y vivraient à leur aise. D'ailleurs, la plupart des travaux d'irrigation ne seraient que des restaurations de l'ancien état de choses : les bords du Sîr, le Bokhara du nord et de l'ouest, presque tout l'espace qui sépare les deux grands fleuves du versant aralo-caspien, étaient couverts autrefois de cultures florissantes; la steppe de la Faim porte ce nom seulement depuis l'époque où se sont ensablés les *arîks* qui la sillonnaient autrefois et que l'on s'occupe maintenant de remplacer.

Les terres qu'arrose le cultivateur, Tadjik, Sarte ou Kirghiz, donnent des produits en abondance. Les instruments de labour sont des plus simples; néanmoins tout le sol est retourné, imbibé d'eau, et les récoltes payeraient largement le laboureur si l'impôt ne lui prenait la meilleure part de son gain. Quoiqu'une si forte proportion des terres du Turkestan soit abandonnée à la stérilité par le manque d'eau, ce qui reste suffit ordinairement à l'entretien de la population, et les habitants peuvent en outre se livrer aux cultures industrielles pour l'exportation en Russie. Chaque oasis, cultivée en jardin, alimente une ou plusieurs villes, et c'est par le jardinage, non par l'agriculture, que se nourrit principalement la population. Dans la plaine, la surface des jardins du Bokhara est sept fois plus étendue que celle des champs proprement dits [1] ; ceux-ci ne se rencontrent en vastes étendues que sur les pentes des collines et des montagnes. Les terres de culture non arrosées dépassent de beaucoup la superficie des terres irriguées.

La culture du coton s'est notablement accrue dans le Turkestan [2]. La production en coton est évaluée pour tout le versant aralo-caspien à 50 000 tonnes, dont les deux tiers viennent de la Bokharie; on peut cultiver le cotonnier jusqu'à Kazalinsk, sur le cours inférieur du Sîr; mais la fibre asiatique est loin d'avoir la finesse de la fibre américaine; elle est en outre très sale, et ne trouverait pas d'acheteurs sur les marchés de l'Europe occidentale. La production de la soie [3] a fait peut-être des progrès encore plus

[1] Khanîkov, *Bokhara, its amir and its people.*

[2] Exportation du coton, de l'Asie centrale en Russie :
En 1858 . . . . . . . . 677 000 roubles; en 1867. . . . . . . . 3 513 000 roubles.

[3] Exportation de la soie, de l'Asie centrale en Russie :
En 1858 . . . . . . . . 69 000 roubles; en 1867. . . . . . 1 273 900 roubles.

considérables que celle du coton dans le Turkestan russe. La récolte totale en est évaluée pour la seule Bokharie à un million de kilogrammes[1]; en certains districts, le mûrier est l'arbre le plus commun, et sert à former toutes les plantations des haies et des bordures. Lorsque la maladie des vers à soie eut commencé ses ravages dans les magnaneries de la France et de l'Italie, les étrangers vinrent en foule acheter de la graine à Bokhara; mais ce commerce, d'abord toléré, puis sévèrement réglementé, finit par être complètement défendu en 1871. Quant aux laines, elles sont grossières, mal lavées, mal triées et ne peuvent servir qu'à la fabrication de mauvais draps. Mais quelques espèces de tapis sont remarquables par la solidité de l'étoffe et surtout par la beauté et l'originalité des dessins. Ce sont les femmes de Turkmènes qui tissent ces tapis, sous les ordres d'une matrone qui trace le dessin sur le sable, compte le nombre des fils, indique les couleurs et les nuances. Les étoffes en laine de chameau, très solides aussi, ont remplacé la toile pour la confection des blouses de soldats et des sacs de toute espèce.

La principale richesse des Kirghiz et des autres habitants du versant aralo-caspien est le bétail, dont la valeur totale est estimée à 99 millions de roubles[2]. Les moutons à grosse queue fournissent une grande quantité de graisse pour la consommation locale, et les Kirghiz livrent aux Russes, chaque année, des laines pour une valeur de 500 000 roubles; la vente des animaux eux-mêmes sur toute la « ligne », entre Troïtzk et Semipalatinsk, représente environ 3 500 000 roubles. Le revenu que les Kirghiz tirent annuellement de leurs chevaux dépasse 5 millions de roubles[3], et chose remarquable, le Kirghiz donne plus de marchandises à la Russie qu'il ne lui en demande : c'est en sa faveur que penche la « balance du commerce »[4]. Cependant le bétail diminue : le froid, les tempêtes, surtout le verglas ont réduit le nombre des bêtes; chaque yourte ne possède même plus son

[1] Petrovskiy; — Kostenko.

[2] Bétail du Turkestan russe, d'après Kostenko :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Semiretchie, | 97 412 chameaux. | 892 007 chevaux. | 523 200 bœufs. | 6 296 000 moutons. |
| Sir-daria, | 242 130 » | 395 563 » | 293 550 » | 3 183 000 » |
| Zarafchan, | 1 248 » | 51 991 » | 84 463 » | 283 000 » |
| Ferghana, | 38 294 » | 213 760 » | 220 717 » | 1 260 000 » |
| Amou-daria, | 11 267 » | 48 000 » | 38 070 » | 329 600 » |
| Ensemble : | 390 351 chameaux. | 1 601 311 chevaux. | 1 160 000 bœufs. | 11 351 000 moutons. |

[3] Revenu de l'industrie chevaline chez les Kirghiz en 1863 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Transports . . . . . . . . | 3 000 000 roubles | Peaux . . . . . . . . . . | 80 000 roubles |
| Lait . . . . . . . . . . | 1 700 000 » | Cuir . . . . . . . . . . . | 68 700 » |
| Chair . . . . . . . . . . | 970 000 » | | |

[4] Krasovskiy; — Matthäi, etc.

chameau. L'importation du blé dans la steppe a décru, les nomades n'étant plus assez riches pour s'en procurer en suffisance [1]. On dit que pendant l'hiver de 1879 à 1880 le nombre des têtes de bétail, qui était de 860 000 dans la province de Tourgaï, est tombé à 50 000. Les tempêtes et les maladies auraient fait périr presque tous les animaux.

En principe, les terres du Turkestan ne peuvent être appropriées d'une manière complète. Le droit de possession du sol existe seulement tant que la terre est en culture; toute friche de trois ans est dévolue au domaine et l'État peut la reprendre pour la donner à qui veut l'utiliser et en payer l'impôt. Quant aux terres non labourables, on peut dire qu'elles appartiennent à tous : chacun a droit d'usage en y faisant pâturer du bétail et en y coupant du bois. Le sol cultivé se transmet de père en fils, sans l'intervention de l'État, si ce n'est quand il a été donné en usufruit, comme les terres de *vakouf*, dont les revenus appartiennent aux institutions religieuses et d'enseignement. L'État concède aux possesseurs du sol le droit à une certaine quantité d'eau pour l'irrigation des champs, mais il peut exiger que le laboureur s'occupe de telle ou telle culture, suivant la plus ou moins grande abondance de l'eau disponible [2].

Le territoire du Turkestan russe, qui comprend tant de régions désertes et dont les pays habités sont pour la plupart éloignés les uns des autres et ne possèdent qu'un petit nombre de villes, oppose par cela même des difficultés spéciales à la domination du tzar : n'ayant de centre nulle part, ses peuples échappent facilement à l'influence directe du pouvoir qui les domine, et naguère plusieurs d'entre eux maintenaient leur liberté, grâce à leur état nomade et à l'immensité de l'espace que leurs ennemis avaient à parcourir. Quant aux populations sédentaires, assouplies à l'obéissance, elles habitent précisément les régions les plus éloignées du centre de l'empire, et si un évènement quelconque les livrait à elles-mêmes, elles entreraient aussitôt en de nouveaux groupes politiques, sans regretter d'être séparées de l'empire slave. L'annexion de ces contrées à la Russie est un fait tout matériel : il n'a sa raison d'être ni dans la sympathie des habitants pour leurs vainqueurs, ni dans la ressemblance des origines, des cultes, des mœurs ou des habitudes. A tous égards l'opposition est complète de race à race.

[1] Terentiev, *Vestnik Yevropi*, nov. 1875.
[2] Sobolev, *Zapiski Geograf. Obchtchestva*, *Statistique*, 1874

L'armée, telle est donc la « raison » du pouvoir russe dans l'Asie tartare. On comprend combien il est urgent dans ces conditions de pouvoir rattacher l'empire aralo-caspien à la Russie d'Europe par des voies de communication faciles. Sans doute, l'agriculture du Zarafchan, du Ferghana, de quelques parties des provinces de Sîr-daria et d'Amou-daria, a quelque importance pour la Russie, et les cotons, les soies, les fruits de ces contrées se dirigent vers les marchés de l'Europe orientale; mais ces produits, représentant une valeur annuelle d'au plus cinquante millions de roubles, sont loin d'être assez considérables pour payer les frais de construction et d'entretien d'un chemin de fer. Pour un trafic, même bien supérieur, il serait inutile de chercher d'autres agents de transport que les chameaux et d'autres chemins que les routes naturelles de la steppe ou du désert. Les nouvelles voies auront pour but principal de rapprocher la Tartarie de la Russie d'Europe et d'assurer définitivement la domination du tzar dans l'Asie centrale. Les mers et les fleuves du pays ne se prêtent pas à l'établissement de ces communications. L'Amou ne se verse plus dans la Caspienne; la mer d'Aral et les fleuves qui s'y jettent ne laissent flotter sur leurs eaux que des bâtiments d'un faible tonnage et seulement pendant une partie de l'année; les frais de la navigation dépassent de beaucoup les avantages militaires et commerciaux que l'on peut en retirer. On a donc pensé à la construction d'une voie ferrée qui rattacherait Tachkent, Samarkand, Bokhara au réseau des chemins de fer d'Europe. D'avance, on a même désigné cette ligne comme le « Grand-Central Asiatique », et c'est par là qu'on fait passer, en espérance, le trafic de l'Inde gangétique avec l'Europe occidentale.

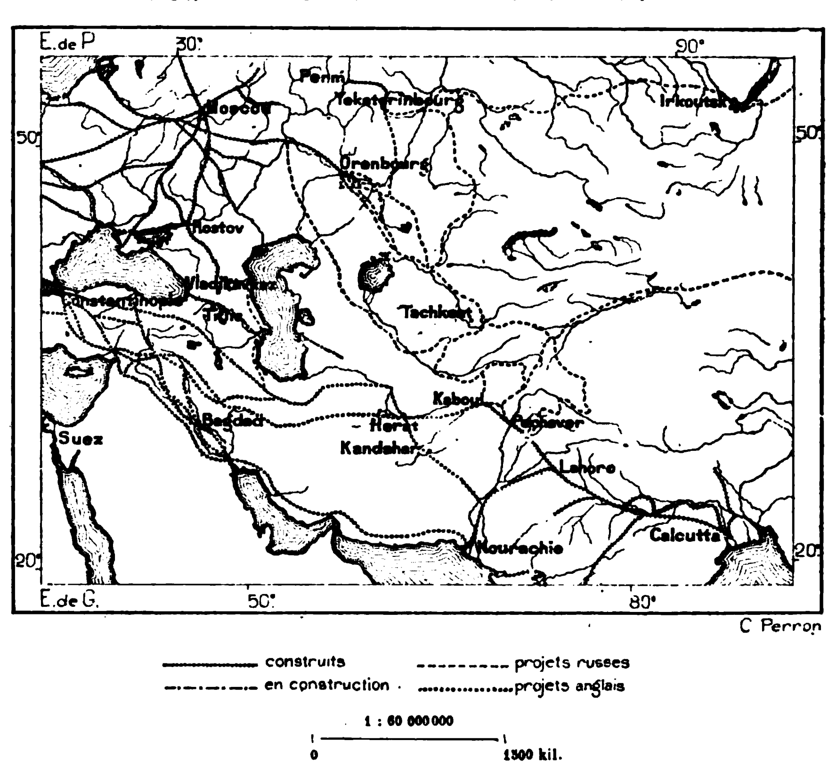
Des rivalités politiques se mêlent à cette question du futur chemin de fer des Indes. Les Russes d'une part, les Anglais de l'autre, ont un intérêt national à voir et à présenter les choses sous un aspect différent : les tracés se portent au nord ou au sud suivant la nationalité des ingénieurs; aux projets de Lesseps et de Baranovskiy favorisant la Russie, s'opposent ceux de Hochstetter et de Rawlinson, qui conviennent mieux à l'Austro-Hongrie et à l'Angleterre[1]. Toutefois, en se plaçant au point de vue de l'intérêt général des peuples, sans se préoccuper de l'équilibre politique des États en lutte

[1] Longueur respective des lignes de chemins de fer projetées et des voies de navigation entre Londres et Calcutta :

| | | |
|---|---|---|
| Par Calais, Constantinople et Kandahar. . . . . . . . . | 9120 | kilomètres. |
| Par Ostende, Varsovie, Bakou et Téhéran . . . . . . | 9800 | » |
| Par Ostende, Varsovie, Orenbourg et Tachkent . . . . . | 10800 | » |
| Par Brindisi, Alexandrette et Bassorah. . . . . . . . . . | 11475 | » |
| Par Brindisi, l'isthme de Suez et Bombay. . . . . . . . | 12000 | » |
| Par le cap de Bonne-Espérance . . . . . . . . . . . | 21450 | » |

pour la domination de l'Asie, on doit reconnaître que le meilleur tracé de chemin de fer entre l'Europe et l'Inde est celui qui, des régions les plus populeuses et les plus commerçantes de l'Europe occidentale, se dirige vers le bassin du Gange par la ligne à la fois la plus directe et la plus rapprochée des centres de population et des marchés maritimes. Cette ligne est évidemment celle qui unira tôt ou tard le chemin de fer de Calais et d'Ostende à Constantinople à celui de Kourachie, de Calcutta et de Madras à Kandahar : c'est à cette ligne principale que viendra se rattacher l'embran-

N° 137. — PROJETS DE CHEMINS DE FER DE L'ASIE ANTÉRIEURE.




chement de la Caucasie. Au nord, la Russie possèdera aussi l'une des grandes voies pour le commerce du monde, celle qui, par le chemin historique des migrations et des guerres, c'est-à-dire par le seuil de la Dzoungarie, unira le bassin de la Volga et celui du Hoang-ho. Les chemins de fer que l'on se propose de construire dans la Tartarie, et qui se feront sans aucun doute, ne pourront être que des lignes de raccordement entre les deux grandes voies maîtresses d'Europe en Hindoustan et d'Europe en Chine.

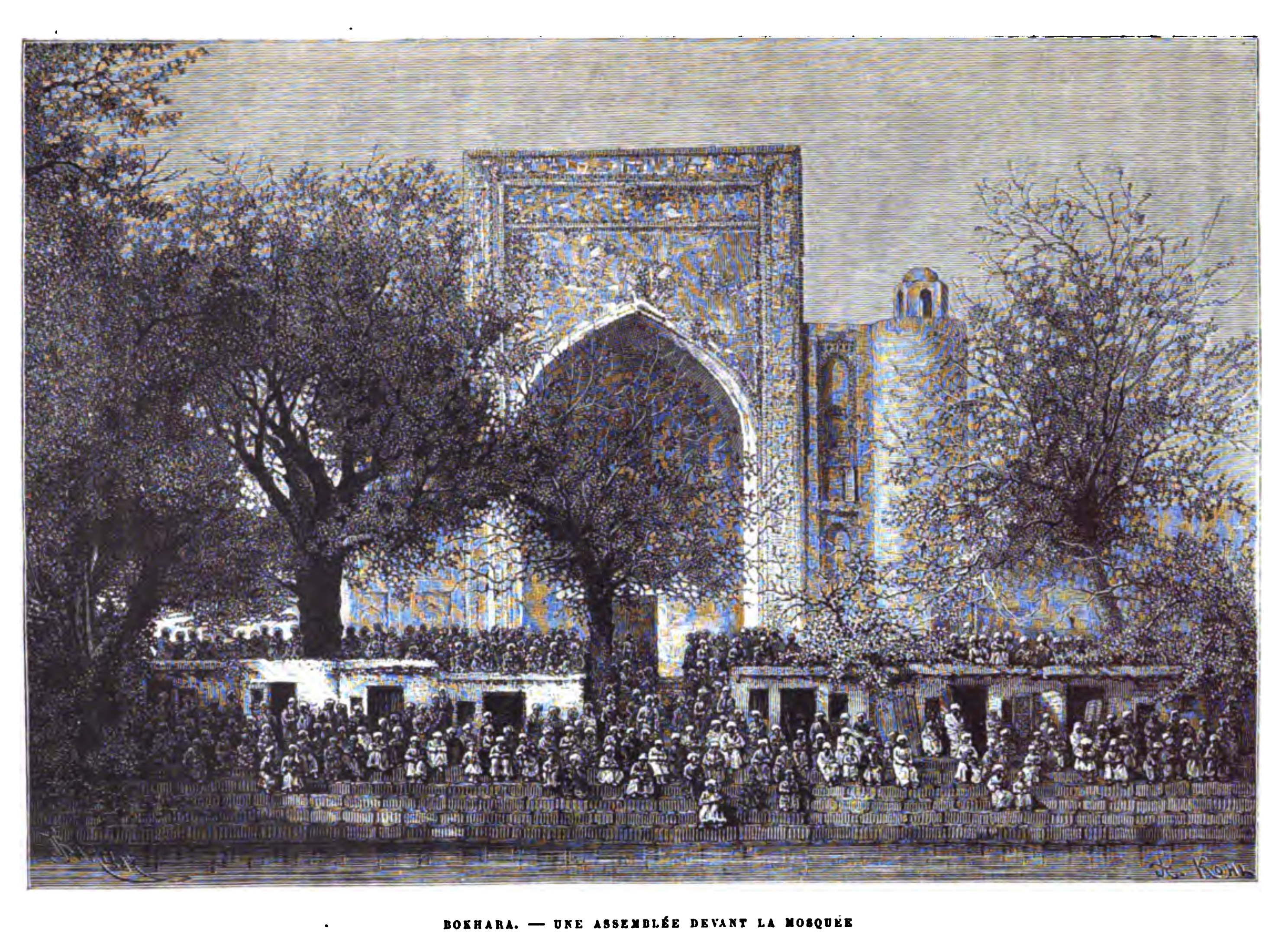
Quelle que soit l'utilité de la voie ferrée du Turkestan au point de vue commercial, il est certain que les terrains à traverser ne présenteront point de difficultés insurmontables. C'est à Orenbourg même, au point de départ,

que se trouve le principal obstacle : il faudra y traverser le fleuve Oural par un pont de plus de 400 mètres de longueur. Le passage des « Sables Noirs », au nord-est de l'Aral, ne sera point aussi difficile que pouvaient se le figurer les premiers voyageurs, car les dunes, qu'il serait d'ailleurs facile de fixer par des plantations, sont séparées les unes des autres par des lèdes dont l'orientation, du nord-ouest au sud-est, est précisément celle du futur chemin de fer [1]. Un autre tracé, qui traverse les marais de l'Emba, passe dans les dépressions de l'Oust-ourt et, parcourant les campagnes de Khiva, remonte le cours de l'Oxus pour s'élever par la Bactriane vers les brèches du Caucase indien [2]. D'autres projets consistent à tourner au nord le désert du Kara-koum, ce qui permettrait de construire sans trop de frais un embranchement dans la direction du futur réseau sibérien par Troïtzk et Yekaterinbourg. D'Orenbourg à Tachkent seulement, en n'évaluant le coût de la ligne qu'à cent mille francs par kilomètre, les frais d'établissement s'élèveraient à près de 200 millions de francs. C'est au delà, sur la route des Indes, que se présenteraient les obstacles sérieux, et nulle étude préliminaire faite sur le terrain ne permet encore d'indiquer l'endroit de la Bactriane où devrait être tenté le passage de l'Hindou-kouch.

Pays de conquête, le Turkestan est gouverné militairement. Le gouverneur général du Turkestan, que les indigènes nomment le Yarin-padichah ou le « Demi-roi », dispose en effet de pouvoirs royaux sur les peuples soumis. Il est à la fois le chef de l'administration, le commandant en chef des forces militaires, le plénipotentiaire de l'empereur pour toutes les relations diplomatiques du Turkestan avec les contrées voisines. Son traitement, très considérable, n'est point fixé par les règlements, mais par la volonté directe du tzar. Afin d'augmenter son pouvoir, des provinces, sibériennes par leurs relations commerciales comme le Semiřetchie, ou même par leur situation géographique comme Tourgaï, Akmolinsk, Semipałatinsk, ont été rattachées au Turkestan. Le territoire dans lequel chaque désir du gouverneur général de Tachkent est un ordre n'est guère moins étendu que la Russie d'Europe, et l'on pourrait considérer les États vassaux, Khiva et Bokhara, comme en faisant également partie.

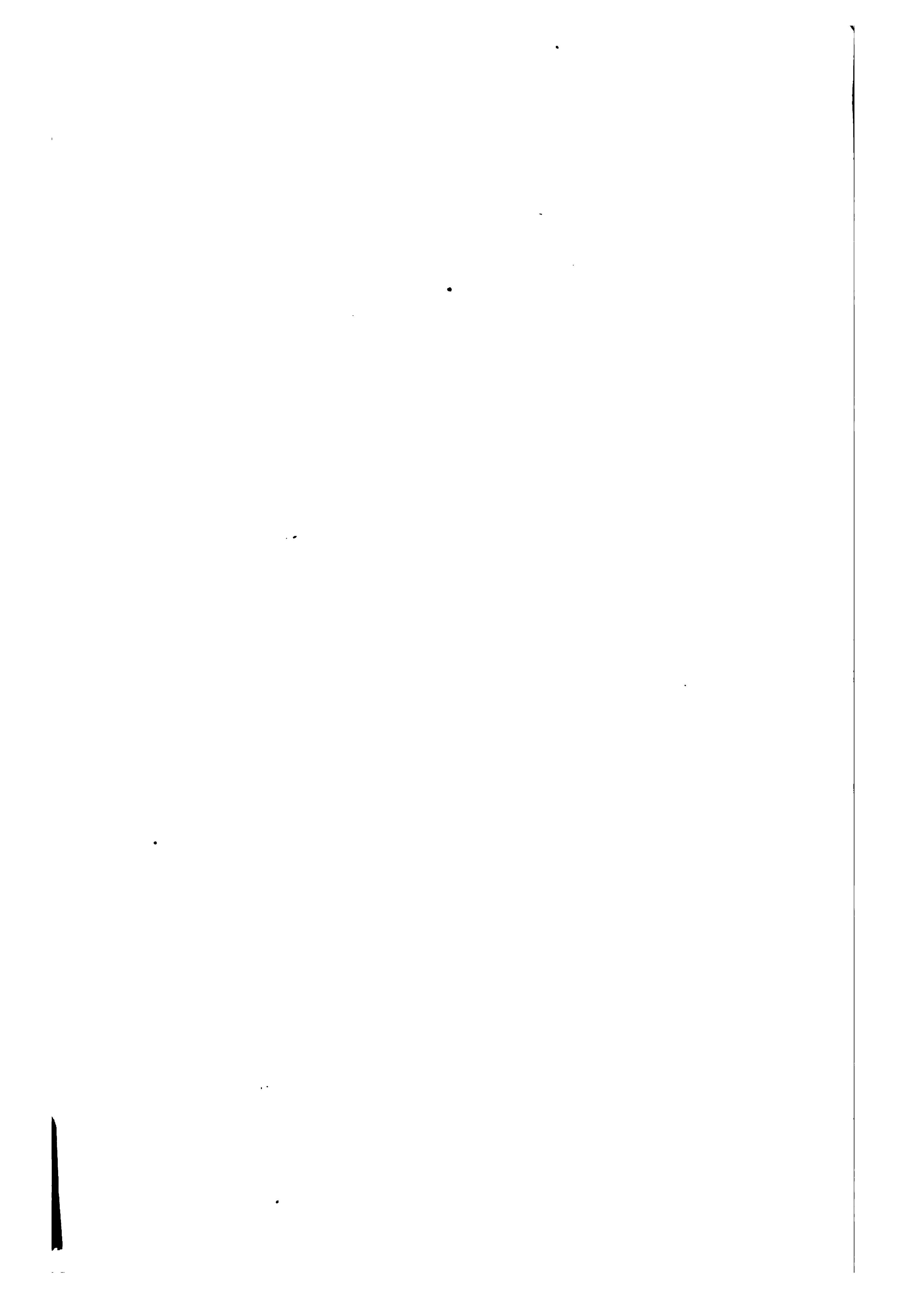
L'administration des provinces du Turkestan est établie sur le modèle que lui offrent les gouvernements russes, avec les modifications qui pro-

[1] Joseph Barrande, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1879, n° 4.
[2] Baranovskiy, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1874, n° 4.



BOKHARA. — UNE ASSEMBLÉE DEVANT LA MOSQUÉE

Dessin de Barclay, d'après une photographie communiquée par M. de Ujfalvy.



viennent de la prépondérance du régime militaire. Les gouverneurs des provinces sont nommés par le ministre de la guerre et assistés d'une régence provinciale dont les membres sont désignés par le gouverneur général. A la tête de chacun des districts ou « cercles » de la province se trouve un préfet ou commandant, responsable de l'ordre et chargé de l'établir par les règlements et les moyens de force. C'est lui qui fait rentrer les impôts, la dîme, la taxe communale, les droits de douane, les contributions personnelles ou de famille. Cependant l'autonomie des tribus n'est pas complètement méconnue, et les coutumes sont respectées, en tant qu'elles ne paraissent pas contradictoires aux intérêts de l'État russe. Les Kirghiz, groupés en *aouls* de cent à deux cents familles, et en communautés plus considérables portant le nom russe de *volost'* ou « bailliages », choisissent leurs anciens et leurs juges pour les affaires locales; de même les Uzbegs, les Sartes, les Tadjiks des villes nomment leurs *aksakal* ou « barbes blanches », soit par cité, soit par quartier ; mais ce droit d'élection n'est exercé que s'il convient au gouverneur général ou à ses représentants, et tous les élus populaires peuvent être écartés s'il plaît au maître. Aussi les élections sont-elles devenues, dans la plupart des villes, une simple formalité, et l'on peut dire qu'en résumé tous les pouvoirs, militaire, administratif, judiciaire, appartiennent à l'officier russe du grade le plus élevé qui se trouve dans chaque ville du Turkestan. La liberté des cultes est entière, et précisément l'absence de toute persécution a eu pour conséquence d'affaiblir singulièrement le zèle religieux des musulmans[1]. Quant à l'instruction publique, elle est encore bien peu appréciée par les populations du Turkestan. On ne peut évaluer à plus de 5000 le nombre des enfants mahométans qui apprennent à lire dans les écoles du Turkestan[2]. L'enseignement secondaire est représenté par les médressé, où l'on n'apprend guère qu'à réciter le Coran. Dans quelques écoles primaires, le gouvernement a déjà introduit l'enseignement de la langue russe.

Les grandes dépenses sont celles de l'armée, qui ne dépasse pas en moyenne la force de 30 000 hommes, mais qui peut s'élever, comme en 1880, à 70 000 soldats, et qu'il faut approvisionner de Russie, à 3000 ou 4000 kilomètres de distance, afin qu'elle soit toujours prête à faire cam-

[1] Schuyler *Turkistan.*
[2] Écoles de lecture en 1879 :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Tachkent . . . . . | 118 écoles, | 2360 élèves. | Oura-tepe . . . . . . | 15 écoles, | 280 élèves. |
| Samarkand. . . . . | 80 » | 1600 » | Djizak . . . . . . | 7 » | 140 » |
| Khodjent . . . . . | 20 » | 400 » | | | |

(Kostenko, *Tourkestankiy kraï*).

pagne en des pays d'accès difficile, dans les montagnes et les déserts. Aussi le budget du Turkestan a-t-il été constamment en déficit, de deux à dix millions de roubles, suivant les années : les dépenses sont environ quadruples des recettes et les trois quarts de ces dépenses sont pour le budget de l'armée. Tandis qu'elles s'élèvent d'ordinaire à huit millions de roubles par an, les recettes ne dépassent guère deux millions et demi. L'impôt foncier, qui donne lieu à un gaspillage extraordinaire, produit environ 1 275 000 roubles. Le revenu du seul khanat de Kokand, avant la conquête russe, s'élevait, d'après Kuhn, à 2 290 000 roubles.

Le tableau suivant donne la liste des provinces et des districts du Turkestan russe, du district Transcaspien, du territoire de l'Ouralsk, à l'est du fleuve Oural, et des districts septentrionaux de « l'Asie centrale » qui font partie du versant aralo-caspien.

| PROVINCES. | DISTRICTS. | SURFACE EN KILOMÈTRES CARRÉS. | HABITANTS DE 1869 A 1877. |
|---|---|---|---|
| PROVINCE DE SÎR-DARIA. (1870) | Ville de Tachkent | 44 970 | 76 053 |
| | District de Kourama | | 195 685 |
| | » d'Aoulie-ata | 68 715 | 103 835 |
| | » de Tchimkent | 61 836 | 176 205 |
| | » de Turkestan | 80 817 | 115 852 |
| | » de Perovsk | 109 891 | 100 090 |
| | » de Kazalinsk | 63 701 | 61 790 |
| | » de Khodjent et Djizak | 26 198 | 122 190 |
| | Total | 456 128 | 951 700 |
| CERCLE DE L'AMOU-DARIA. | | 103 535 | 107 200 |
| CERCLE DE ZARAFCHAN. (1871) | District de Pendjakent | 14 203 | 70 760 |
| | » de Katti-Kourgan | 4 993 | 95 465 |
| | » de Samarkand | 5 437 | 121 725 |
| | Total | 24 633 | 287 950 |
| PROVINCE DE FERGHANA. | | 85 800 | 729 690 |
| PROVINCE DE SEMIR'ETCHIE. (1869) | District de Sergiopol | 79 077 | 100 952 |
| | » de Kopal | 108 899 | 106 474 |
| | » de Verniy | 75 879 | 160 631 |
| | » de Tokmak | 95 276 | 128 000 |
| | » d'Issik-koul (Karakol) | 43 071 | 43 443 |
| | Total | 402 202 | 539 500 |

| PROVINCES. | DISTRICTS. | KILOMÈTRES CARRÉS. | HABITANTS. |
|---|---|---|---|
| KOULDJA. | . . . . . . . . . . . . . . . | 65 000 | 130 680 |
| TERRITOIRE TRANSCASPIEN. (1877) | Bailliage des Turkmènes . . . . . . | 327 069 | 4 000 |
| | » de Manghichlak . . . . . . | | 10 000 |
| | » de Bousatchi . . . . . . | | 16 780 |
| | » de Tuk Karagan . . . . . | | 1 500 |
| | District de Krasnovodsk . . . . . . | | 107 400 |
| | Total. . . . . . . . . . | 327 069 | 139 680 |
| PROVINCE D'OURALSK, A L'EST DU FLEUVE OURAL. | Partie du district d'Ouralsk. . . . . | 49 300 | 275 000 ? |
| | » » de Gouryev . . . . | 51 362 | |
| | » » de Kalmikov. . . . | 59 281 | |
| | District d'Embinsk . . . . . . . . | 138 792 | |
| | Total. . . . . . . . . . | 298 735 | |
| PROVINCE DE TOURGAÏ (SANS LE DISTR. DE NIKOLAYEVSK. | District de Tourgaï . . . . . . . . | 161 587 | 200 000 ? |
| | » d'Iletzk . . . . . . . . . | 59 024 | |
| | » d'Irghiz . . . . . . . . | 151 056 | |
| | Total. . . . . . . . . | 371 667 | |
| PROVINCE D'AKMOLINSK. | District de Sarî-souîsk. . . . . . . | 231 009 | 150 000 ? |
| | ENSEMBLE. . . . . . . . . . | 2 365 778 | 3 520 400 |

# CHAPITRE IV

## SIBÉRIE

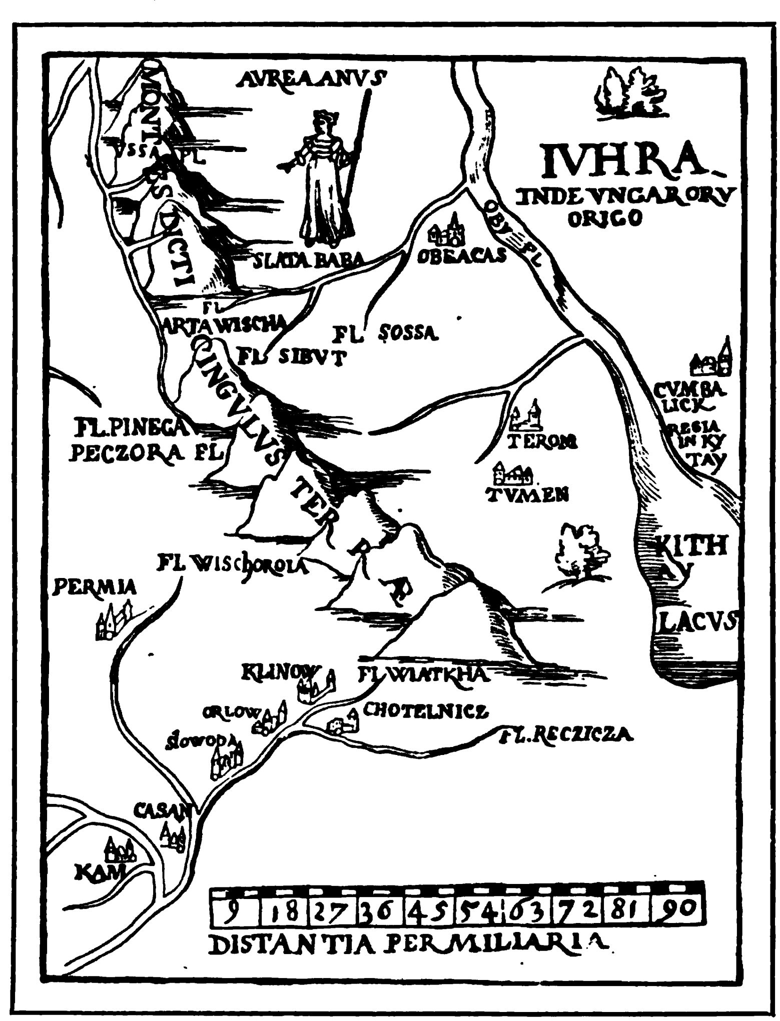
La Sibérie est le « Pays du Nord ». D'après quelques étymologistes, son nom serait le même que celui de « Séverie », jadis appliqué à diverses contrées septentrionales de la Russie d'Europe. La cité de Sibir, dont l'appellation est devenue celle de toute l'Asie du nord, n'était désignée ainsi que par les Russes ; ses propres habitants lui donnaient le nom d'Isker. N'était-il pas naturel que les Cosaques venus du midi et du centre de la Russie vissent le Nord par excellence dans ces froides régions du bassin de l'Ob, situées par delà les monts neigeux qui forment la « ceinture du monde? »

Bien avant l'époque de la conquête de Sibir par les Cosaques russes, cette « Terre de l'Obscurité » était connue des marchands et des missionnaires arabes. Les Tartares qui dominaient à Sibir professaient l'islamisme, et cette ville était le centre d'un grand commerce de fourrures. Les Russes eux-mêmes avaient des relations suivies avec les habitants du versant asiatique des monts Oural. Les Novgorodiens connaissaient les régions qui s'étendent « au delà des portages » et leurs marchands descendaient les affluents de l'Ob. Dans les premières années du seizième siècle. les tzars de Moscou, héritant de la puissance de Novgorod, se disaient les seigneurs de l'Obdorie et de la Kondinie, c'est-à-dire de toute la région du bassin de l'Ob comprise entre le confluent de la Konda et de l'Irtîch et la station d'Obdorsk, sous le cercle polaire : leurs possessions, c'est-à-dire les terrains de chasse que parcouraient les agents russes des Strogonov, bordaient donc le grand fleuve sur un espace de mille kilomètres[1]. Mais la puissance slave devait bientôt s'établir par la conquête, et telle est la véné-

[1] Egli, *Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie*, 1880, n° 3.

ration des hommes pour la force, que l'expédition victorieuse d'un brigand cosaque dont la tête était mise à prix, fut considérée, quoiqu'elle succédât à de nombreux voyages pacifiques, comme ayant amené la découverte de la Sibérie. Encore de nos jours, on a l'habitude de voir dans le conquérant Yermak une sorte d'explorateur des contrées de par delà

N. 128. — SIBÉRIE OCCIDENTALE, D'APRÈS HERBERSTEIN.




l'Oural; mais il ne fit que s'établir en maître là où les marchands des Strogonov se présentaient en hôtes. Des cartes de l'Ob et du pays des Ostiaks, par Sébastien Munster et par Herberstein, avaient déjà paru depuis une génération, lorsque les Cosaques entrèrent dans Sibir. Le nom même de cette ville se trouve sur la carte de Munster.

C'est en 1579 que Yermak commença la deuxième expédition de pillage

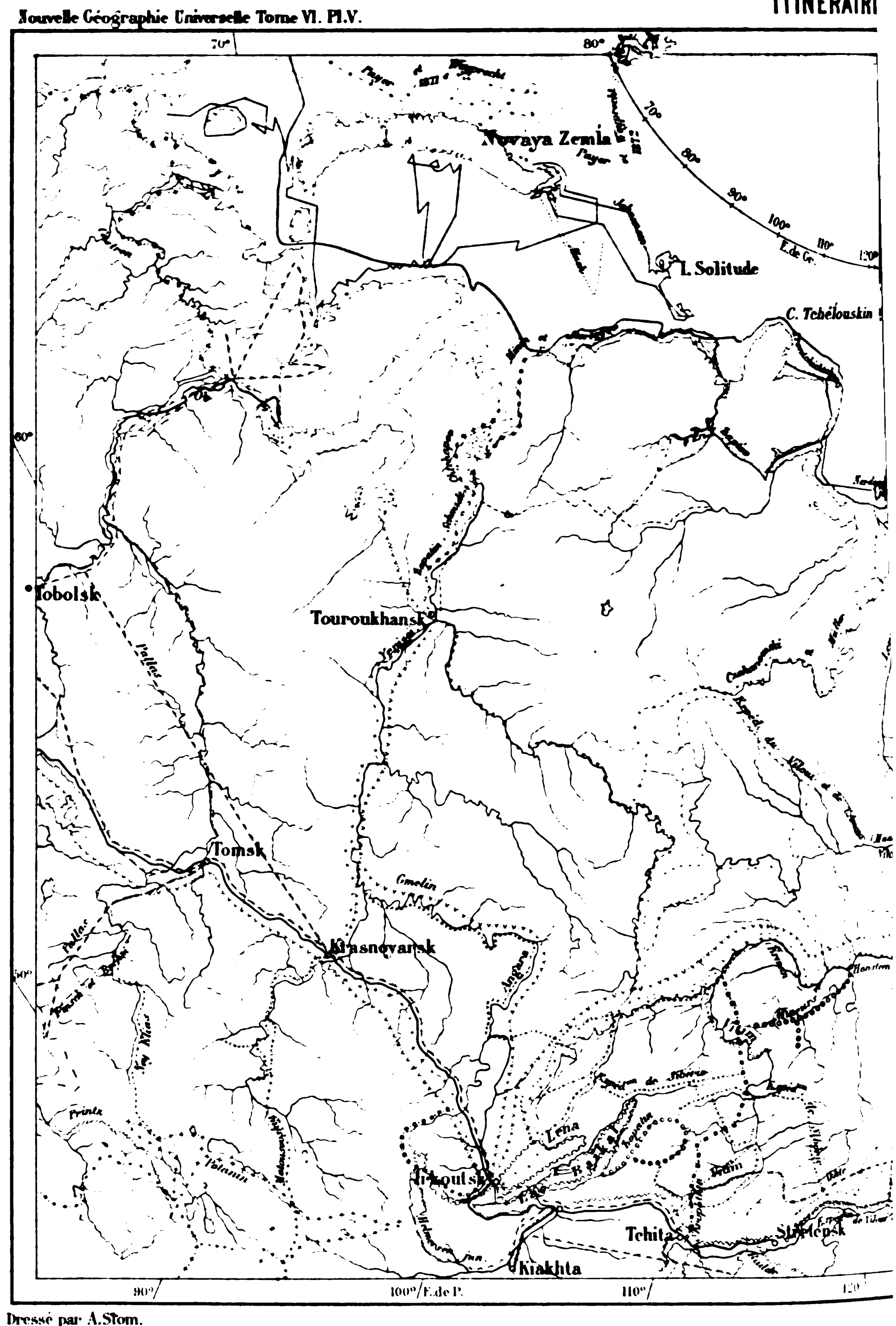
qui devait se terminer, deux années après, par la conquête de la capitale du royaume tartare. Quoique sa troupe, armée de fusils, n'eût à combattre que des archers, elle eut pourtant beaucoup à souffrir d'incessantes attaques, à soutenir même des batailles rangées, et, quand les vainqueurs entrèrent dans Sibir, ils n'étaient guère plus de 400 hommes, pas même la moitié de ceux qui avaient traversé l'Oural. Mais cette petite bande représentait la puissance des tzars; Yermak put demander sa grâce à son maître en offrant un royaume en échange, et, quoique bientôt après les Cosaques eussent été obligés de repasser l'Oural en fugitifs, la Russie ne négligea point de revendiquer ses droits nouveaux. Avant la fin du seizième siècle se faisait la conquête définitive. Sibir, Tobolsk, Tumeñ devenaient les points d'appui d'un pouvoir bien autrement redoutable que ne l'avait été celui du khan tartare renversé par Yermak. Cette ville de Sibir, qui s'élevait sur une haute falaise de la rive droite de l'Irtîch, n'existe plus : les érosions du fleuve l'ont probablement démolie; mais à 17 kilomètres en aval, également sur la rive droite de l'Irtîch[1], s'éleva une autre capitale, Tobolsk, et de proche en proche l'immense territoire du nord de l'Asie s'ajouta aux domaines du tzar. Les chercheurs de fourrures, plus encore que les soldats, ont été les véritables conquérants de la Sibérie; en réalité, comme le dit Kohl, l'occupation de ce pays « n'a été qu'une longue expédition de chasse à la martre zibeline ». Toutefois il a fallu livrer maint combat jusqu'au milieu du dix-septième siècle; les Bouriates des bords de l'Angara, les Koriaks et d'autres tribus résistèrent longtemps; mais presque partout la conquête fut une prise de possession pacifique, et les indigènes, trop clairsemés sur leur immense territoire, durent acquitter sans résistance les tributs de pelleterie. D'ailleurs les Cosaques ne manquaient jamais d'élever un *ostrog* aux confluents des rivières qui leur servaient de chemins, aux seuils des portages entre les bassins fluviaux, aux défilés des collines, et ces fortins, imprenables pour des sauvages seulement armés de flèches, protégeaient leurs expéditions de fleuve à fleuve et jusqu'à l'océan Pacifique. On ne pourrait citer aucun autre exemple d'une conquête aussi étendue, accomplie d'une manière définitive en si peu de temps et par un si petit nombre d'hommes, agissant tous de leur propre initiative, sans chefs, sans ordres venus d'un gouvernement lointain[2].

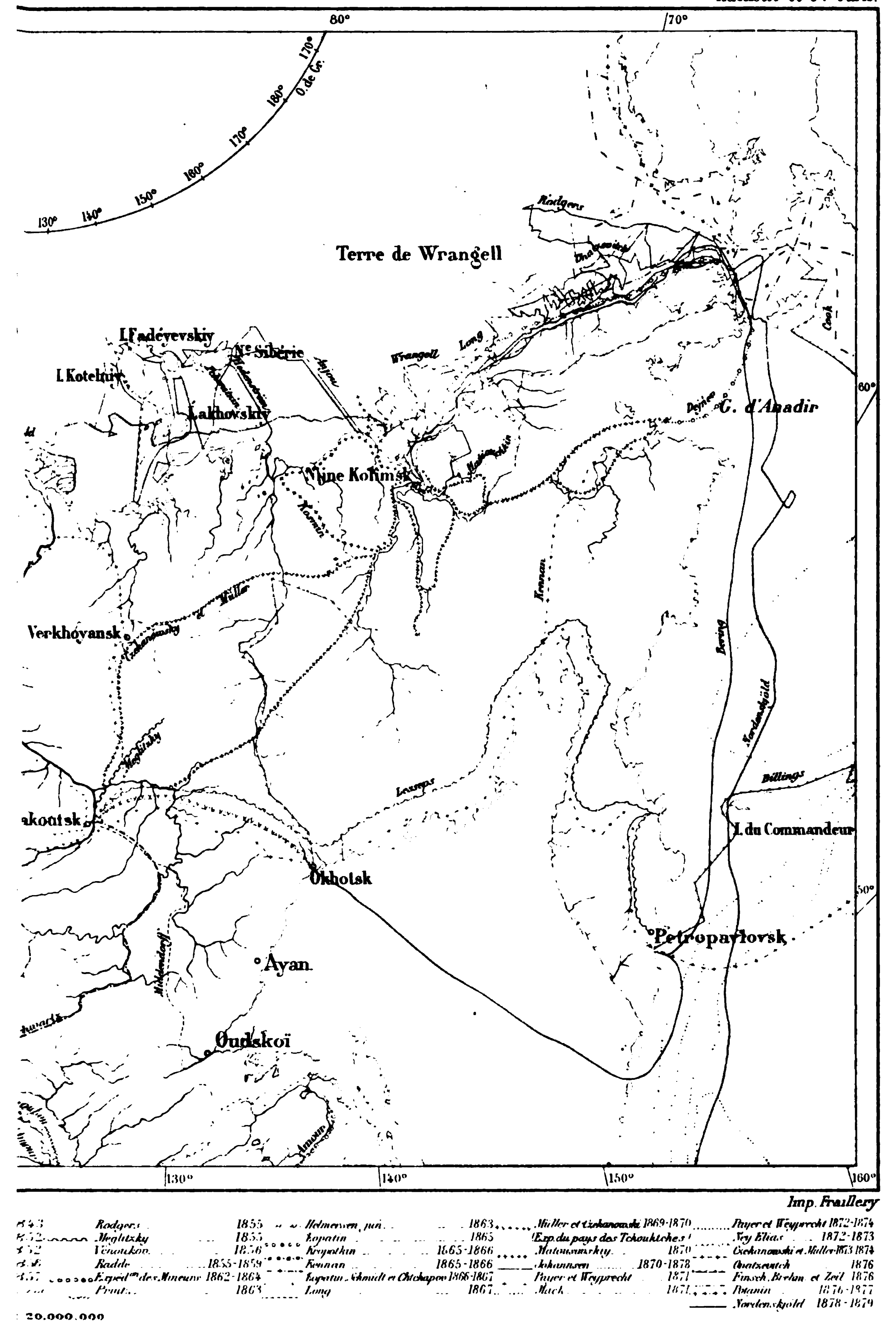
Même la Chine laissa les Cosaques s'établir aux bords de l'Amour et

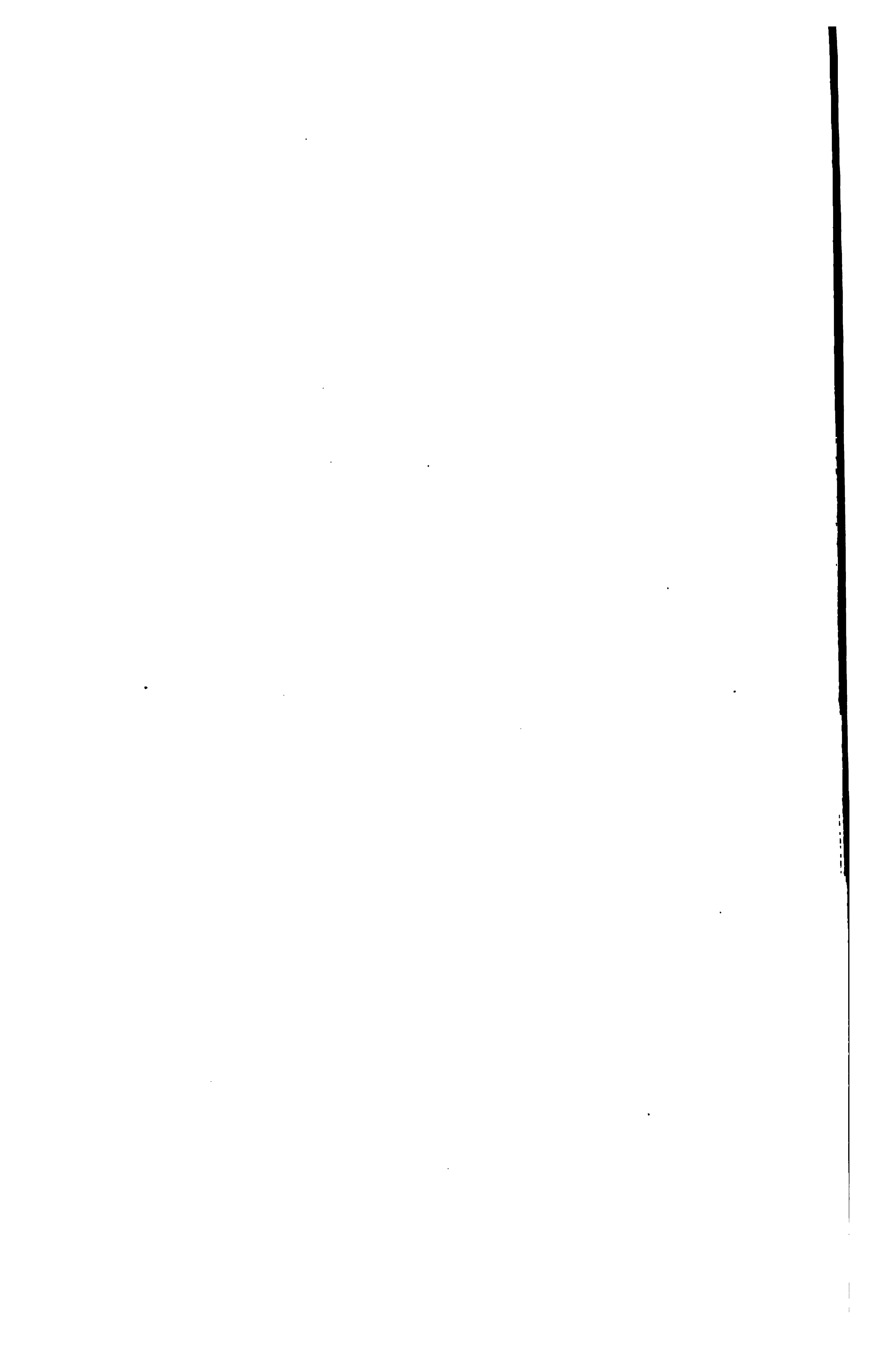
[1] Egli, mémoire cité.
[2] Erman, *Voyages en Sibérie*.

toléra pendant un demi-siècle l'existence de leurs postes de commerce sur ses domaines. En 1689, le traité de Ńertchinsk obligea les Russes à évacuer tout le bassin de l'Amour, et ce n'était là qu'une faible perte, tant que la seule utilité du pays pour les envahisseurs était sa richesse en animaux à fourrures; mais, pendant le cours de ce siècle, d'autres avantages à la possession de l'Amour se sont révélés. La Russie a compris de quelle utilité serait pour elle une libre issue fluviale sur l'océan Pacifique. Elle a voulu cesser de n'être en Asie qu'une puissance continentale et devenir une puissance maritime, acquérir des ports militaires qui lui permissent de commander dans les mers baignant ses rivages. Aussi, peu soucieuse du traité de Ńertchinsk, s'empara-t-elle simplement des positions qui lui convenaient. En 1851, Mouraviov l'« Amourien » décrétait la fondation du comptoir de Nikołaïevsk, près de l'embouchure de l'Amour, de ceux de Mariinsk et d'Alexandrovsk, aux deux extrémités du portage qui rejoint l'Amour à la baie de Castries. En 1854, il descendait lui-même le cours du fleuve à la tête d'une petite armée et répondait aux objurgations des préfets chinois en leur montrant son bateau à vapeur, sa flottille de barques, ses radeaux armés de canons. Pendant la guerre de Crimée, la Russie s'empara définitivement de la rive gauche de l'Amour par une série de postes fortifiés, et, en 1859, un oukaze confirma la prise de possession du territoire enlevé à la Chine en pleine paix. Enfin, en 1860, tandis que les alliés français et anglais entraient dans Pékin, les Russes, sans coup férir et par une savante diplomatie, se faisaient concéder, au sud de l'Amour et à l'est de l'Oussouri, d'abord par indivis, et bientôt après en toute propriété, la région du littoral qui s'étend jusqu'aux frontières de la Corée.

Ainsi s'est accompli dans le nord de l'Asie ce mouvement de reflux qui porte vers l'Orient la puissance européenne. Au treizième siècle, les Mongols étaient devenus, sinon les maîtres, du moins les suzerains de la Russie, et maintenant les Slaves occupent une partie des contrées d'où les Mongols s'élancèrent à la conquête du monde occidental; en cas de guerre avec la Chine, il leur serait facile de trouver des alliés parmi les fils de leurs anciens conquérants. Pour l'immensité des domaines occupés par ses armées, le « tzar blanc » de Saint-Pétersbourg est bien le successeur des « rois des rois » mongols. Dans l'Asie seule, il possède un territoire beaucoup plus vaste que l'Europe, puisque la Sibérie déjà, sans y comprendre les provinces qui en ont été détachées pour accroître l'étendue du territoire de l'« Asie centrale », dépasse en superficie tout le continent européen. Il est vrai qu'à tous autres égards il n'y a point de comparaison à établir entre


Nowaya Zemla
I. Solitude
C. Tchélouskin
Tobolsk
Touroukhansk
Tomsk
Krasnoyarsk
Irkoutsk
Lena
Angara
Gmelin
Pallas
Tchita
Kiakhta
70°
80°
90°
100° E. de P.
110°
120°
60°
50°
Dressé par A. Stom.
Echelle
0


80°
170°
130°
140°
150°
160°
170°
180°
170°
O. de Gr.
Terre de Wrangell
Rodgers
Wrangell
Long
I. Fadéyevskiy
Nle Sibérie
I. Kotelniy
Lakhovskiy
Nijne Kolimsk
Kennan
Verkhoyansk
Müller
akoutsk
Lesseps
Okhotsk
Ayan
Oudskoï
Amour
Middendorff
C. d'Anadir
Dejnev
Cook
Bering
Nordenskiöld
Billings
I. du Commandeur
Petropavlovsk
60°
50°
130°
140°
150°
160°
Imp. Fraillery
Rodgers 1855
Meglitzky 1855
Vénukov 1856
Radde 1855-1859
Exped.on des Mineurs 1862-1864
Prutz 1863
Helmersen, jun. 1863
Lopatin 1865
Kropotkin 1865-1866
Kennan 1865-1866
Lopatin, Schmidt et Chtchapov 1866-1867
Long 1867
Müller et Czekanowski 1869-1870
(Exp. du pays des Tchouktches)
Maïdel 1870
Johannsen 1870-1878
Payer et Weyprecht 1871
Mack 1871
Payer et Weyprecht 1872-1874
Ney Elias 1872-1873
Czekanowski et Müller 1873-1874
Ovtsyn 1876
Finsch, Brehm et Zeil 1876
Potanin 1876-1877
Nordenskiöld 1878-1879
20.000.000
200 Kil



l'Europe et la Sibérie. Ce monde, où de vastes solitudes sont encore inexplorées, n'a pas, sur son immense pourtour de 25 000 kilomètres carrés, un commerce extérieur égalant les échanges d'un seul port de troisième ordre dans l'Europe occidentale, comme Douvres ou Boulogne. Occupant un treizième de toute la surface continentale, il n'a pourtant pas autant de population que la seule ville de Londres; il est même moins habité que chacune des deux autres parties de l'Asie russe, la Caucasie et le Turkestan. On n'y compte que 3 habitants pour 1000 hectares[1].

On comprend que la carte représentant exactement les contours et les traits physiques de la Sibérie est encore à faire. C'est même à une époque toute récente que le premier voyage de circumnavigation autour de l'Ancien Monde a pu être accompli dans son entier et que, pour la première fois, tout le profil des côtes de la Sibérie a été vu de l'océan Glacial. Lors de la grande ferveur des explorations géographiques, après la découverte du Nouveau Monde, on tenta vainement de contourner le nord de l'Asie pour trouver une voie de navigation directe entre l'Europe occidentale et la Chine. Les navires que commandaient Willoughby, Chancellor, Burrough, suivaient la route que Sébastien Cabot leur avait indiquée comme étant le chemin probable des côtes chinoises; mais on sait que ces bâtiments n'atteignirent même pas les mers de la Sibérie : Willoughby périt misérablement, en 1554, dans un havre de la côte « Normande », près de l'île de Nekouyev; son compagnon Chancellor dut revenir par terre et se borner à nouer des relations commerciales entre l'Angleterre et la Moscovie; Burrough, en 1556, chercha vainement à se frayer un passage à travers les glaces de la mer de Kara. Espérant qu'il suffirait peut-être, pour arriver en Chine, de pénétrer dans le golfe de l'Ob et de remonter ce fleuve jusqu'au prétendu lac Kitaï (Kithay) ou de « Chine », figuré sur la carte de Herberstein, les Anglais recommencèrent leurs tentatives pour la découverte du « passage du Nord-Est ». En 1580, deux autres navires anglais, commandés par Arthur Pet et Charles Jackman, se dirigèrent vers les mers polaires de Russie. Les navigateurs avaient reçu les conseils des plus grands géographes du temps : Hakluyt leur recommandait déjà de fortifier le détroit par lequel ils devaient atteindre la Chine et d'en assurer ainsi à l'Angleterre le péage futur, plus fructueux que celui du Sund pour le Danemark. De son côté, Gérard Mercator conseillait la prudence, disant qu'au delà de l'Ob les navires iraient se heurter à ce promontoire de

[1]

| Superficie de la Sibérie. | Population probable en 1880. | Popul. kilom. |
|---|---|---|
| 13 495 109 kilomètres carrés. | 3 900 000 habitants. | 0.3 habitants. |

Tabin, que, d'après une parole de Pline, il avait dessiné sur sa carte au nord de l'Ancien Monde[1]. Mais ni Pet ni Jackman ne dépassèrent la mer de Kara. Les Hollandais, qui songèrent aussi à fortifier le détroit de Yougor, pensant que là était la « porte de la Chine », ne furent pas plus heureux que les Anglais, et nul des trois voyages auxquels prit part l'illustre Barentz, de 1594 à 1597, ne le mena au delà des mers de Spitzbergen et de Novaya-Zemla. En 1608, le Hollandais Hendrick Hudson, voyageant au service de l'Angleterre, ne dépassa pas non plus les parages où s'étaient arrêtés ses devanciers. Ce fut la dernière tentative faite pour plus de deux siècles par des navigateurs de l'Europe occidentale; mais les pêcheurs et les marchands russes de la mer Blanche connaissaient parfaitement le chemin des golfes de l'Ob et du Yeniseï, ainsi que le prouve une charte de Boris Godounov, en l'année 1600. Il est vrai que, seize années plus tard, cette navigation était interdite sous peine de mort, de peur que des pilotes russes ne montrassent à des étrangers le chemin des côtes de la Sibérie.

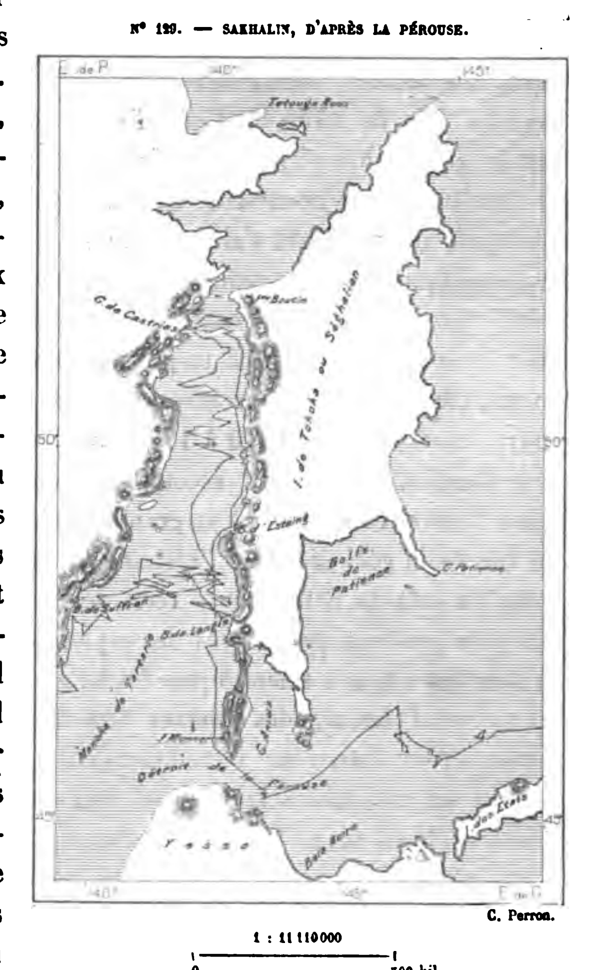
Interdite du côté de la mer et considérée comme impossible par les marins et les géographes de l'Europe occidentale, l'exploration du littoral sibérien dut se préparer en Sibérie même, au moyen de chaloupes construites pour la navigation fluviale. En 1648, le Cosaque Dejnev, sorti de la bouche de la Kolîma à la tête d'une flottille de sept petites embarcations, avait réussi à contourner l'extrémité nord-orientale de l'Asie, et, longtemps avant que Bering ne fût né, avait franchi le détroit qui porte le nom de ce navigateur. Stadoukhin parcourut aussi ces mers orientales de la Sibérie à la recherche d'îles pleines d'ivoire fossile, dont lui avaient parlé les indigènes. En 1735, Prontchichtchev et Lasinius s'embarquèrent à Yakoutsk pour descendre le cours de la Lena, en explorer le delta et longer les rivages à l'est et à l'ouest des bouches. Prontchichtchev visita en effet une partie des côtes qui s'étendent à l'est de la péninsule de Taïmîr et s'avança au loin dans l'océan Glacial; mais il ne put réussir à doubler les terres qui séparent le golfe de la Lena et celui de Yeniseï : l'embarcation qui revint à Yakoutsk rapporta son cadavre. L'expédition de Łaptev, commencée en 1739, dut, après un naufrage, se faire en entier par terre; mais elle eut une importance considérable, car elle aboutit à l'exploration de la péninsule de Taïmîr et à la découverte du cap septentrional de l'Ancien Monde, le Tabin de Pline, le Tchelouskin de nos cartes, ainsi nommé du vaillant pilote qui accompagna Prontchichtchev et Łaptev. Quant au littoral de

[1] Hakluyt, *Principal Navigations...*; — Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde*.

l'ouest, entre les estuaires de l'Ob et du Yeniseï et les côtes occidentales de la péninsule de Taïmîr, il avait été reconnu précédemment par Ovtzîn et Minin, de 1737 à 1739.

Mais déjà la grande navigation avait commencé par la voie du Pacifique; les navires auxquels les glaces interdisaient l'entrée des mers sibériennes du nord, pouvaient remonter le Grand Océan, entre les deux massifs continentaux. En 1728, le Danois Bering, au service de la Russie, traversa la Sibérie par terre, et, s'embarquant sur le Pacifique, pénétra dans le fameux détroit que l'on désigne de son nom; c'est par lui que les géographes de l'Europe occidentale apprirent l'existence de ce passage, déjà connu depuis quatre-vingts ans des Cosaques sibériens. Mais les archives de Yakoutsk avaient gardé le secret de cette découverte, et Pierre le Grand l'ignorait lui-même lorsqu'il confia à Bering le soin d'aller explorer les côtes orientales de la Sibérie. D'ailleurs, longeant les rivages de l'Asie, le navigateur danois n'avait pas aperçu les côtes du Nouveau Monde et ne savait pas exactement où se trouvait le détroit; longtemps même on put douter que Bering y fût parvenu. Il fallut que l'exploration de Cook, en 1778, vînt prouver d'une manière incontestable que les points de la côte relevés par Bering, au nord-est de l'Asie, étaient bien ceux qui bordent le détroit de son nom [1]. Mais, encore après le voyage de Cook, les mers de Sakhalin, de Yesso, des Kouriles restaient à connaître. La Pérouse donna le premier le

N° 129. — SAKHALIN, D'APRÈS LA PÉROUSE.




[1] Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde*.

tracé des îles et des rivages du continent : il reconnut la nature insulaire de Sakhalin et l'existence d'un détroit réunissant la mer du Japon à celle d'Okhotsk. Désormais, tous les contours de la Sibérie étaient révélés dans leurs traits principaux : il ne restait plus qu'à indiquer dans leurs détails les linéaments secondaires.

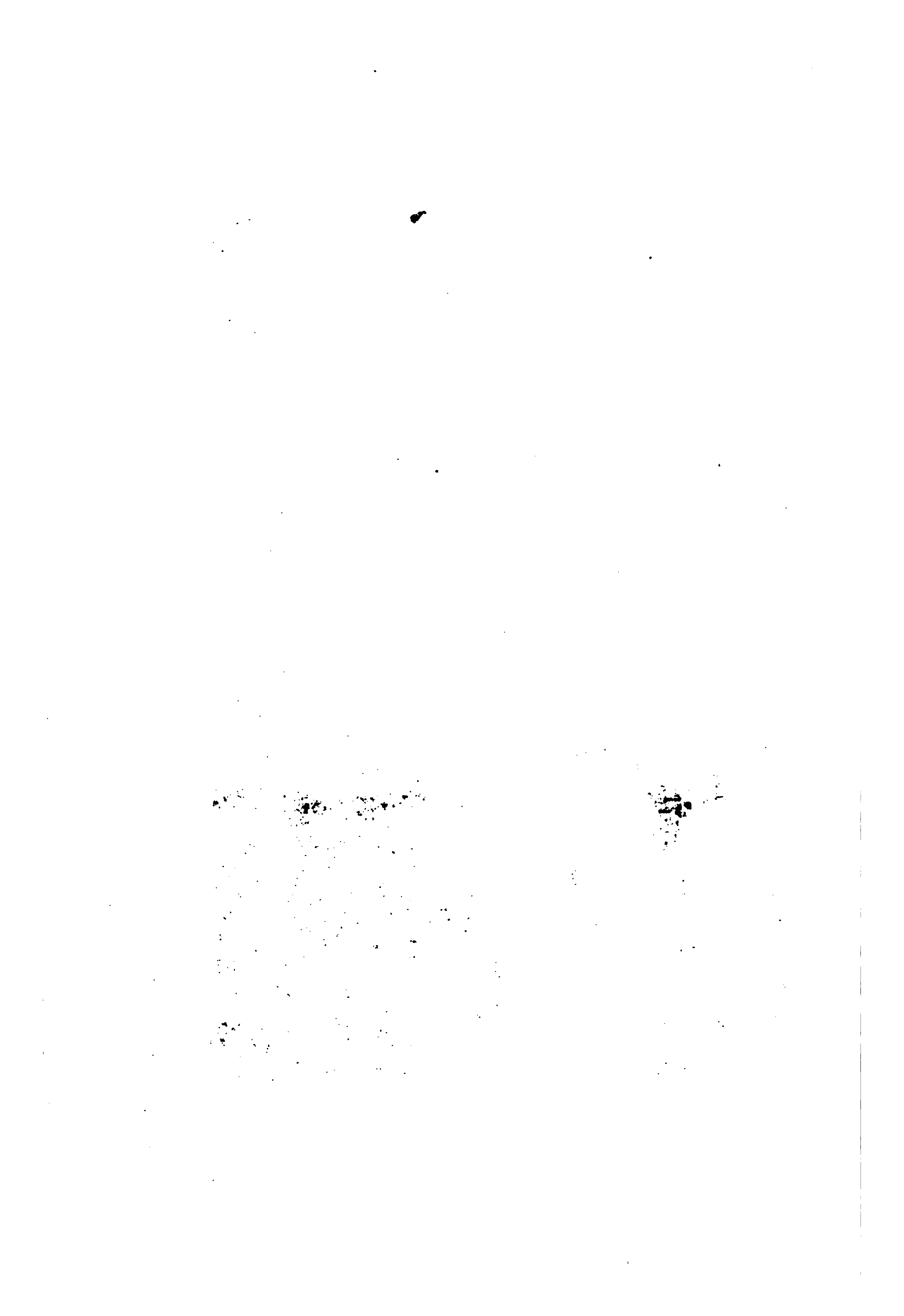
L'exploration scientifique de la Sibérie intérieure ne commença guère qu'au dix-huitième siècle, avec Messerschmidt, et, quelques années plus tard, avec Gmelin, Müller et Delisle de la Croyère, qui, pendant un voyage de neuf ans, de 1733 à 1742, firent les observations les plus précieuses sur la géographie physique de la contrée : encore de nos jours, l'ouvrage de Gmelin est un document très utile pour la connaissance de la Sibérie, quoique l'auteur ait dû s'abstenir de publier le résultat de ses observations géographiques précises, car, à cette époque, le gouvernement russe veillait avec jalousie sur les documents relatifs aux ressources de l'empire; souvent le secret ne fut que trop bien gardé, puisque de nombreux itinéraires, déposés dans les archives, ont fini par se perdre[1]. Pallas, qui parcourut la Sibérie, de 1770 à 1773, avec plus de liberté que son prédécesseur Gmelin, et qui était accompagné de plusieurs étudiants rattachant leurs itinéraires spéciaux à sa grande exploration, étudia, surtout au point de vue de la géologie et de l'histoire naturelle, les contrées qui s'étendent jusqu'au delà du Baïkal, et le récit de voyage qu'il nous a laissé reste l'un des plus précieux parmi ceux des explorateurs de la Sibérie. Après Pallas, la série des voyages scientifiques fut longtemps interrompue : la Révolution française et les grandes guerres dans lesquelles la Russie fut entraînée, détournèrent l'attention vers l'Occident : les expéditions scientifiques en Sibérie ne recommencèrent que longtemps après les évènements politiques de 1812 et de 1815. Le Norvégien Hansteen, accompagné d'Erman, partit en 1828 pour son mémorable voyage, qui fut d'une importance capitale pour l'étude du magnétisme terrestre. Les nombreuses déterminations astronomiques d'Erman servirent aussi de points d'appui aux cartes de la Sibérie, désormais tracées avec une précision approximative; les mesures d'altitude qu'il prit, et qui ont été confirmées depuis, montrèrent en outre que les hauteurs de la Sibérie avaient été considérablement exagérées jusqu'alors; mais Erman ne publia qu'une partie de ses vastes recherches, embrassant tout le champ des sciences humaines. Alexandre de Humboldt, Ehrenberg, Gustave Rose, qui visitèrent la Sibérie lorsque Hansteen et Erman s'y trouvaient encore, ne firent qu'une rapide

[1] Von Middendorff, *Sibirische Reise.*



GOLFE DE CASTRIES. — PORTE DE LA PÉROUSE.

Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par le général Ilin.



sibérienne, emprunte, au sortir des vallées de l'Oural, le cours de la Toura et ceux de la Tobol, de l'Irtich, de l'Ob, de la Ket, du Yeniseï, de la Toungouska Supérieure ou Angara, de la Lena et de l'Aldan[1]. Au nord de cette grande voie navigable, d'autres rivières, unies aussi par des portages, s'ouvraient aux conquérants de la Sibérie; mais, entre le bassin de la moyenne Lena et celui de l'Amour, les rapides des fleuves, les forêts, les marécages, les rochers, le manque de ressources de toute espèce opposaient aux voyageurs de si grands obstacles, que de nombreuses expéditions de Cosaques durent rebrousser chemin, après des mois ou même des années d'efforts inutiles. D'ailleurs, les confusions les plus étranges se faisaient dans les esprits, et dans leurs voyages à la recherche de la « Fontaine Blanche » et du Pays de l'Or, les Cosaques se dirigèrent souvent en sens inverse du pays qu'ils voulaient atteindre ; c'est ainsi qu'ils cherchèrent longtemps le Baïkal, non dans le bassin du Yeniseï, mais à l'orient de la Lena, dans la direction de l'océan Pacifique. Poyarkov, le premier des Russes qui pénétra dans la vallée de l'Amour, en 1873, remonta le cours de l'Aldan, puis, franchissant le faîte du Stanovoï, redescendit au sud par le cours de la Zeya ; le tiers de ses cent trente hommes moururent de faim pendant la route, et les survivants durent se nourrir des corps de leurs camarades et des indigènes tués dans les combats.

Les voyages par eau, qui ont facilité la prise de possession de la Sibérie par les Russes, ne peuvent guère s'accomplir que dans la région moyenne qui s'étend de l'ouest à l'est de la contrée. Au sud, les plateaux, les massifs et les chaînes de montagnes séparent les bassins fluviaux les uns des autres; au nord, les fleuves déjà formés ont reçu presque tous leurs affluents considérables; les eaux tributaires n'y entremêlent plus leurs sources, et ces régions de la glace et du vent sont trop inhospitalières pour que l'homme s'y aventure volontiers. D'ailleurs, à l'orient du Yeniseï la plaine change de caractère : elle n'est plus basse, couverte de terre grasse ou de flaques d'eau, de marais et de prairies tremblantes, mais elle devient accidentée, caillouteuse, çà et là percée de roches, et se redresse même en massifs de collines difficiles d'accès; un véritable plateau de roches paléozoïques sépare le bassin de la Lena de celui du Yeniseï et force les voyageurs à se détourner vers le midi. La division administrative que l'on a faite entre la Sibérie occidentale et la Sibérie orientale se trouve donc justifiée par le contraste physique des deux régions, contraste qui se retrouve dans la flore, la faune et les populations.

[1] Von Middendorff, *Sibirische Reise*, vol. IV, 1e partie.

Quelques groupes de collines élevées interrompent aussi l'uniformité des plaines du nord extrême de la Sibérie; Middendorff a donné le nom de « montagnes » à la chaîne de Sîverma, qui se développe sous le cercle polaire, à l'ouest du Yeniseï, et à l'arête de Bîrranga, qui occupe la partie septentrionale du continent, entre le Yeniseï et la Khatanga, et qui projette au loin dans l'océan Glacial la double péninsule de Taïmîr; quelques-uns des sommets de la côte orientale de cette presqu'île n'auraient pas moins de 900 mètres[1]. Néanmoins, la Sibérie peut être assimilée dans son ensemble à un plan régulièrement incliné du sud-est au nord-ouest. Les Monts Célestes et l'Ała-taou dzoungare, le Tarbagataï et l'Altaï, les montagnes de Sayan, celles qui dominent le bassin du Baïkal, le plateau de Vitim, les arêtes parallèles des régions élevées auxquelles on a donné le nom de Yabłonovîy-khrebet ou de « chaîne des Pommiers », enfin l'extrémité nord-orientale de la chaîne qui se dirige vers le détroit de Bering et que l'on désigne d'ordinaire par le nom de Stanovoï ou de « chaîne Dorsale », tout ce système orographique constitue un faîte de séparation entre le versant dont les eaux se dirigent, d'un côté vers l'océan Glacial, de l'autre vers les bassins sans écoulement de la Mongolie centrale et vers l'océan Pacifique.

Cependant ce faîte se divise en massifs, en plateaux, en faisceaux d'arêtes nettement distincts. Au nord du Thian-chan, on le sait, s'ouvre la porte de la Dzoungarie, où serpentait autrefois un détroit maritime. La haute vallée de l'Irtîch, entre le Tarbagataï et l'Altaï, forme une large porte qui s'ouvre à l'est du pays des Kirghiz à celui des Mongols. Entre l'Altaï et les monts Sayan, d'autres brèches font communiquer les deux versants. Plus à l'est, vers les sources du Yeniseï et de ses affluents occidentaux, de hautes terres, d'une altitude moyenne de 2000 à 3000 mètres, constituent la chaîne bordière qui limite les plateaux de la Mongolie, et chaque rivière offre un chemin facile de la Sibérie vers l'Empire Chinois. La Transbaïkalie est elle-même un plateau montueux limité au sud-ouest par deux massifs, le Kamar-daban, qui se dresse à l'extrémité du Baïkal, et le Sokhondo, dominant, sur les frontières de la Mongolie, l'une des arêtes principales des « Monts des Pommiers ». Presque sans monter, on peut atteindre de ce plateau les cols de 1000 à 1200 mètres qui permettent de pénétrer du bassin de la Selenga, c'est-à-dire du versant de l'océan Glacial, dans le bassin de l'Amour, sur le versant de l'océan Pacifique. Au nord-est, les crêtes s'abaissent encore : il ne paraît pas qu'au delà du

[1] Nordenskjöld, *Lettres à M. Daubrée.*

Sokhondo une seule cime du Yabłonovîy ou du Stanovoï atteigne à la même hauteur, soit à 2815 mètres[1] et sur une grande partie de l'espace où la ligne de partage des eaux est représentée par les cartographes sous la forme d'une haute arête de montagnes, au nord des bassins de l'Amour et de l'Oud, le faîte consiste en terrains marécageux, à pentes indécises[2]. Mais, à partir des rivages de la mer d'Okhotsk, toute la région orientale de la Sibérie est montueuse ou du moins très accidentée, et c'est dans le voisinage même de la côte que le sol se redresse le plus fortement.

Au sud du faîte dont la protubérance se hérisse de saillies parallèles formant les chaînes de montagnes du Stanovoï, la région que traversent l'Amour et ses affluents n'est dans son ensemble que le prolongement du plateau de la Mongolie. Ce massif de hautes terres se dirige au nord vers l'extrémité du continent en s'amincissant peu à peu, et s'abaisse du côté de l'océan Pacifique par une série de degrés, sur lesquels s'alignent des chaînes presque parallèles, le grand Khingan, le petit Khingan, les monts de Mandchourie, et la chaîne qui longe le littoral, au nord de la péninsule de Corée. On sait que les chaînes riveraines et marines de l'Asie orientale se distinguent par leur disposition régulière en courbes tournant leur convexité vers l'est ou le sud-est. Parmi ces courbes, dont plusieurs ont exactement le même rayon, les unes s'ajoutent bout à bout, et leur forme rappelle celle d'une chaînette suspendue de distance en distance; les autres se développent parallèlement comme des arcs concentriques; enfin les plus importantes s'enracinent par une de leurs extrémités à une courbe antérieure. Ainsi la péninsule du Kamtchatka et la chaîne des Kouriles, la plus géométrique de toutes par le tracé de sa courbe, se rattache aux collines du pays des Tchouktches. D'ailleurs, les forces volcaniques ont eu leur grande part dans la formation de ces faîtes de montagnes en arcs de cercle qui bordent à l'orient le plateau sibérien et limitent les eaux de la mer d'Okhotsk. Tandis que les massifs de la Sibérie méridionale et les chaînes bordières du plateau de la Mongolie consistent en roches anciennes, le Sikhota-alin, ainsi que diverses montagnes de la Mandchourie, ont vomi des laves, et les volcans de Kamtchatka, encore en pleine activité, alignent le long de la rive orientale leurs cônes fumants et parfois rouges de matières fondues, mais toujours blancs de neige et déversant des glaciers dans les gorges inférieures. Les montagnes de Kamtchatka, d'ailleurs complètement distinctes

[1] G. Radde, *Mittheilungen von Petermann*, 1861, nº 12.
[2] Middendorff; — Schwartz; — Kropotkin.

de celles de la Sibérie orientale et se dressant dans une région presque insulaire, sont les plus hautes de la Russie d'Asie, après les colosses du Thian-chan : un des volcans de la péninsule est de quelques mètres seulement inférieur au Mont-Blanc de Savoie.

Les fleuves qui prennent leur source dans les glaciers et les névés persistants des systèmes de l'Altaï et du Sayan et sur les pentes des autres montagnes, où la neige se montre et disparaît tour à tour, de l'hiver à l'été, sont remarquables par leur grande régularité d'allures. Par suite de l'inclinaison du sol, les eaux coulent surtout au nord et au nord-ouest, dans toute la partie de la Sibérie limitée au sud par la courbe des montagnes, du Thian-chan au Stanovoï. Non seulement les trois grands fleuves Ob, Yeniseï, Lena, mais presque tous les autres cours d'eau du même versant descendent ainsi vers le nord, en suivant à peu près la ligne du méridien. Cependant la Lena, le courant de la Sibérie orientale, présente à cet égard un certain contraste avec les deux fleuves de l'occident, l'Irtîch-Ob et le Yeniseï-Angara. Tandis que ces deux courants descendent parallèlement vers la même région de l'océan Glacial, la Lena doit contourner à l'orient par une courbe allongée la puissante gibbosité des roches anciennes de la Sibérie centrale, avant de pouvoir s'écouler librement vers le nord, parallèlement aux fleuves voisins, l'Ołonck et la Yana.

Les fleuves sibériens sont, on le sait, au premier rang, non seulement par l'étendue de leurs bassins, mais aussi par leur masse liquide. Aucun des cours d'eau de l'Europe, ni le Danube, ni la Volga, ne peuvent se comparer à l'Ob, au Yeniseï, à la Lena pour la superficie des terrains d'écoulement ni pour le débit annuel. Il est vrai que la chute d'eau, soit en pluie, soit en neige, est relativement peu considérable en Sibérie, si ce n'est dans les régions soumises à l'influence des moussons pluvieuses. On ne peut guère l'évaluer en moyenne à plus de 20 centimètres par an sur l'ensemble du versant de l'océan Glacial; mais toute l'eau qui tombe, toute celle qui se fond sur le sol de la Sibérie du nord, doit nécessairement trouver son chemin vers les affluents de la mer Glaciale, car à la profondeur de quelques décimètres la terre est déjà glacée, l'eau ne peut suinter dans les couches souterraines pour rejaillir en sources et doit s'écouler directement dans les fleuves[1], là du moins où le sol est incliné; ailleurs, elle séjourne en flaques, en marais, en lacs sans profondeur formant un dédale

[1] Karl Weyprecht, *Die Metamorphosen des Polareises.*

de terre et d'eau, qui change incessamment le profil de ses rivages, suivant l'abondance des pluies et l'activité de l'évaporation. C'est ainsi que la péninsule de Taïmîr est changée en un labyrinthe d'eaux stagnantes.

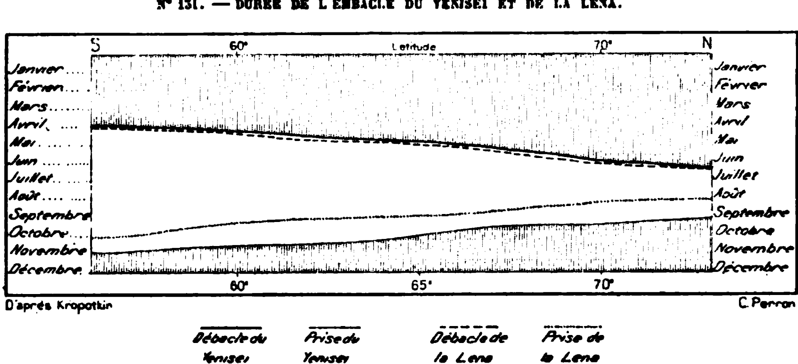
En n'évaluant qu'à la moitié de la chute annuelle des pluies et des neiges la quantité d'eau que l'Ob, le Yeniseï et la Lena emportent à la mer Glaciale, le débit moyen de chacun de ces fleuves doit être d'au moins 10 000 mètres cubes d'eau par seconde, quadruple de la portée du Rhône ou du Rhin; mais ce débit est inégalement réparti pendant l'année : en hiver, les dalles glacées de la surface retardent la marche des eaux profondes et celles-ci n'occupent alors qu'une moindre partie du lit. Les petits cours d'eau s'arrêtent même complètement, la masse liquide est prise jusqu'au fond du lit : l'épaisseur de la couche glacée, sur les rivières et les lacs des hautes latitudes, variant d'environ 1 mètre à 2 mètres 40 centimètres[1], les ruisseaux et même des cours d'eau considérables se trouvent changés en masses solides, d'autant plus facilement que les glaces du fond se sont élevées çà et là de manière à former des barrages sur lesquels s'appuient les glaces supérieures. L'eau des sources ou des ruisseaux non encore gelés qui cherche à s'écouler par le lit fluvial doit rompre la voûte de cristal et s'épancher à la surface, où elle se gèle aussitôt, et c'est ainsi, par les épanchements superficiels ou *naledi*, que l'eau solidifiée s'accumule à une hauteur de plusieurs mètres. De grandes rivières, très abondantes en été, cessent de couler en hiver, interrompues de distance en distance par les glaces qui reposent sur les bas-fonds; elles sont transformées en une succession de cuvettes cachées, sans communications les unes avec les autres; les habitants riverains des cours d'eau sont parfois obligés d'aller fort loin de leurs campements pour trouver de l'eau au-dessous de la couche dure qui la recouvre. Ainsi l'apport de tous les petits affluents, de tous les tributaires moyens manque aux grands fleuves. En d'autres rivières, l'eau s'est écoulée en entier, et la dalle de glace supérieure s'est effondrée au-dessus du lit vidé : les voyageurs imprudents risquent de tomber en des gouffres cachés lorsqu'ils s'aventurent ainsi sur les voûtes des lits fluviaux. A l'exception des rivières qu'alimentent de grands lacs par des ruisseaux souterrains, toutes celles qui naissent au nord du cercle polaire doivent tarir complètement en hiver, puisqu'il ne sourd point de fontaines dans ces régions au sol toujours solidifié par les glaces[1]. Ces rivières n'ont plus, proportionnellement à leur débit normal, qu'une très faible quantité d'eau, qui, du reste, n'a encore été mesurée par aucun voyageur. Lors de la

[1] Von Middendorff, *Sibirische Reise*.

fonte des neiges, les fleuves, après avoir brisé la carapace solide qui les recouvrait, emplissent entièrement leur lit et souvent s'étalent au loin par-dessus leurs berges : ils renaissent à la lumière, après avoir, pendant une moitié de l'année, coulé dans les ténèbres. Comme des êtres à demi paralysés, qui renaissent soudain à la vie, les fleuves de Sibérie recouvrent avec les chaleurs de l'été leur pleine liberté d'allures; ils redeviennent ce que les fleuves des zones moins froides sont en toute saison, les artères du grand corps terrestre.

On raconte que, durant l'hiver, l'eau du fond recouverte par l'épaisse glace « meurt » peu à peu; les poissons ne peuvent plus vivre dans l'air graduellement corrompu de ces profondeurs. A la fin de l'automne, dès que l'eau commence à s'altérer, ils s'enfuient en multitudes pour aller

N° 131. — DURÉE DE L'EMBACLE DU YENISEÏ ET DE LA LENA.




soit dans les lacs, soit dans les bassins profonds des remous, soit dans l'estuaire du fleuve. Pour capturer les poissons en quantités considérables, il suffit alors de briser la glace au-dessus des endroits où l'eau est restée « vivante » : tous les animaux enfermés se précipitent vers l'issue afin de respirer l'air extérieur, et l'on peut les prendre à la main. Aussitôt après la débâcle, les poissons remontent le fleuve en bancs énormes et vont chercher leur nourriture, comme en des viviers naturels, dans les terrains bas des prairies ou des forêts inondées : des clôtures établies entre le fleuve et ces coulées latérales permettent aux riverains de faire des pêches abondantes. Parfois c'est par myriades que les pêcheurs pourraient recueillir les poissons : lorsque, à la suite d'un retour de froid, l'eau gèle sur le bord jusqu'au fond et qu'elle est ensuite recouverte de nouveau par un flot de crue, des glaçons immergés se détachent tout à coup du lit fluvial et viennent flotter à la surface, recouverts de la foule des poissons qui nageaient dans le courant. Ainsi se forment de vastes banquises couvertes

de chair vivante, qui bientôt se putréfie et sert de nourriture aux oiseaux de mer[1].

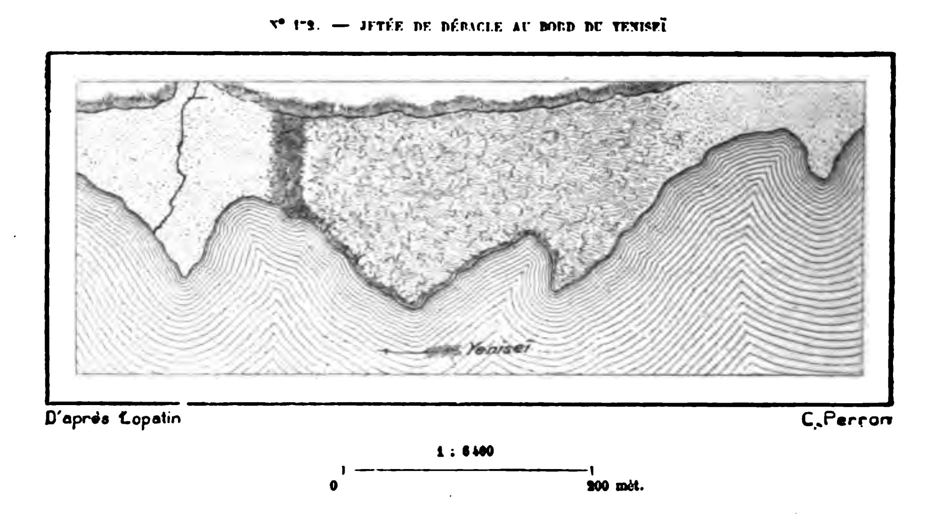
L'orientation des fleuves de Sibérie, dans le sens du méridien, donne à leur débâcle un caractère particulier. Tandis que, sur les confins de la Tartarie ou bien à la base des montagnes de l'Altaï, la surface des rivières n'est prise que trois ou cinq mois, la glace se maintient de plus en plus longtemps à mesure que le courant passe sous des latitudes plus septentrionales, et, du 72ᵉ au 75ᵉ degré de latitude, les embouchures des fleuves ne sont ouvertes que pendant une durée de soixante à cent jours : c'est de la fin de juillet au milieu de septembre seulement que les marins et les pêcheurs, lorsqu'ils fréquenteront l'océan Glacial, pourront compter sur une libre entrée dans les fleuves de la Sibérie. Middendorff a calculé que, pour chaque degré de latitude, entre le 56ᵉ et le 72ᵉ, la durée de la prise augmente en moyenne d'un peu plus de neuf jours ; mais le retard de la débâcle ne se fait pas d'une manière régulière du sud au nord : dans la Sibérie méridionale, la période de congélation n'augmente pas même d'une semaine par degré de latitude, tandis que pour un même espace elle s'accroît de plus d'un mois pour les grands fleuves, dans le voisinage de l'océan Glacial[2]. Une des principales raisons de cet écart provient de ce que les sources manquent dans les régions du nord : aucun filet d'eau n'y monte des profondeurs pour fondre les glaces supérieures.

La débâcle n'aurait jamais lieu dans les fleuves du nord de la Sibérie, si elle n'avait été préparée pendant l'hiver par les mouvements de la glace elle-même. Mais plus les froids ont été violents, plus la gelée a pénétré dans les eaux profondes, et plus la couche cristalline, contractée par le refroidissement, s'est fissurée et fendillée dans tous les sens ; le bruit des glaces qui se désagrègent pendant les nuits de grand froid ressemble parfois à celui d'une bataille : on croirait entendre le crépitement de la fusillade, dominé de temps en temps par le grondement de l'artillerie. En même temps, l'eau des profondeurs qui se gèle soudain a besoin d'un espace plus considérable; elle repousse la couche supérieure des glaces et la recourbe en forme de voûte. Au printemps, lorsque le fleuve a repris son cours et fait effort déjà pour emporter sa carapace, il commence par inonder ses deux rives en se donnant ainsi deux rivières latérales ou *zaberegi :* pour traverser le fleuve, il faut franchir en bateau l'une des coulées, puis traîner l'embarcation par-dessus la voûte de glace et recommencer la navigation

[1] Erman, *Voyages en Sibérie*
[2] *Sibirische Reise*, tome IV, première partie.

sur la coulée de l'autre rive. En se bombant peu à peu, la glace fissurée finit par se diviser inégalement en blocs énormes qui se mettent en mouvement dans l'eau toujours grossissante. Les fragments qui s'arrachent du fond du lit, près des berges, soulèvent avec eux les vases, les argiles, les cailloux et même les blocs de rochers et cheminent avec leur fardeau. Toute la masse, boueuse ou transparente, commence ainsi sa marche vers la mer; mais, descendant vers des régions plus froides, elle rencontre des barrages de glaces encore solides qui résistent à la pression de la débâcle; parfois aussi les vents polaires, qui soufflent avec violence, retardent la marche des glaçons brisés et les arrêtent à quelque tournant : formant digue, les blocs s'empilent les uns sur les autres, retiennent les eaux en

N° 172. — JETÉE DE DÉBÂCLE AU BORD DU YENISEÏ




D'après Lopatin — C. Perron

1 : 6400

0 — 200 mèt.

amont et les font monter d'un mètre en quelques heures. Ne trouvant plus d'issue vers l'aval, les eaux et les glaces doivent s'épancher latéralement, la masse se précipite contre les berges, en reporte les galets plus avant, pour dresser ici des barrages de débris et labourer ailleurs d'énormes sillons dans le sol. Chaque année les glaces tracent ainsi de nouvelles rives au lit fluvial.

Plus encore que les fleuves de la Russie d'Europe, ceux de la Russie d'Asie, coulant sur une partie de la rondeur terrestre plus voisine du pôle, présentent ce remarquable phénomène de l'empiètement normal des eaux sur la rive droite. Le long de ces courants serpentant du sud au nord, la berge orientale est celle que vient saper le flot, tandis que la rive occidentale, recouverte d'alluvions, parcourue çà et là d'anciens lits de rivière obstrués, est de plus en plus abandonnée par les eaux. De là le contraste de relief que présentent les deux rives : celle au-dessus de laquelle passe



GRÈVES DU YENISEÏ LABOURÉES PAR LA GLACE

Dessin de Th. Weber, d'après Lopatin.

le courant et que les alluvions ont graduellement formée, est unie et ne dépasse que faiblement le niveau des crues; celle que vient heurter la masse des eaux et qui est le sol primitif, non encore remanié par le fleuve, se dresse en collines, en falaises abruptes. C'est là un fait tellement général, que les indigènes, même lorsqu'ils n'ont pas encore visité une rivière, en désignent les deux bords sous les noms de « rive haute » et de



RIVES DU YENISEÏ. — LEVÉE DRESSÉE PAR LA GLACE
Dessin de Th. Weber, d'après Lopatin.

« rive basse » : le contraste est le même qu'entre la « rive des forêts » et celle des « prairies », le long de la Volga et de ses affluents. De même qu'en Russie, les villes se construisent principalement sur la berge droite, la plus élevée, celle que ne menacent point les inondations; mais cet avantage est chèrement acheté : plusieurs villes, quoique fondées à une époque récente, Tobolsk, Semipalatinsk, Narîm, ont dû être partiellement reconstruites[1].

[1] Von Baer, *Kaspische Studien;* — Bernhard von Cotta, etc.

Les côtes septentrionales de la Sibérie, baignées par des eaux plus froides que celles de la Norvège et de l'Écosse, ne sont pourtant pas découpées en fjords aussi nombreux. Les dentelures du littoral sibérien n'ont quelque ressemblance avec celles de la Scandinavie qu'entre les bouches de la Kara et du Yeniseï. La baie de Kara, l'estuaire de l'Ob, celui du Taz, le golfe du Yeniseï et leurs diverses indentations, enfin les lacs qui furent des baies marines et qui sont maintenant séparés de la mer, donnent à l'ensemble de cette région un aspect norvégien : là, chaque terre est île ou péninsule, chaque nappe d'eau est baie ou détroit. Mais, à l'orient du Yeniseï, la formation de la côte devient beaucoup plus régulière : les fjords ne s'y présentent qu'à de grandes distances les uns des autres, et la plupart ne s'avancent pas au loin dans l'intérieur du continent. La cause de cette rareté des fjords sur le littoral sibérien provient de l'inclinaison graduelle du sol continental et des pentes qui le continuent sous la mer. De véritables glàciers n'ont pu se former sur le littoral et en maintenir ainsi les indentations primitives : les fleuves chargés d'alluvions, les mers roulant les débris d'innombrables organismes, ont régularisé de siècle en siècle le tracé des côtes, en leur donnant une forme analogue à celle des rivages sous la zone tempérée.

D'ailleurs, le lit marin, égalisé par les sables, les vases, les détritus de toute espèce qui tombent de la surface, est d'ordinaire beaucoup plus uni que les surfaces continentales voisines. Or toute la côte septentrionale de la Sibérie est un ancien fond de mer s'élevant d'un mouvement insensible au-dessus de l'océan Glacial. Ce phénomène d'exhaussement du littoral sibérien est bien connu et les voyageurs en citent de nombreux témoignages. Erman, Middendorff, Wrangell ont suivi des lignes de rivages tracées au loin dans les terres, même à plus de 200 kilomètres de la mer et à plus de 100 mètres d'altitude; ils ont vu des amas d'arbres flottés, « bois d'Adam » ou de Noé (*adamovchtchina*, *noyevchtchina*), qui se trouvent maintenant à une grande distance de la mer, de nombreuses baies qui sont devenues des lacs ou qui même se sont complètement asséchées, des bancs de coquillages gelés et d'une conservation parfaite, qui ne diffèrent en rien des espèces actuelles de l'océan Glacial ; ils signalent aussi des promontoires qui étaient des îles, lors des explorations de voyageurs précédents. Récemment encore, durant l'hivernage de Nordenskjöld et de ses compagnons dans le voisinage du détroit de Bering, Bove a constaté plusieurs phénomènes de ce genre qui prouvent le soulèvement de la côte[1].

[1] *Bollettino della Società Geografica di Roma*, 1879.

Il semble ressortir de la comparaison de tous les faits observés et des renseignements donnés par les indigènes que le mouvement d'élévation du littoral est assez rapide; si la baleine a disparu de ces parages de l'océan Glacial, ce serait, d'après quelques auteurs, à l'exhaussement du fond qu'il faudrait l'attribuer[1]. Erman et d'autres voyageurs ont émis l'idée que les arbres dont on voit les débris sur les côtes de l'océan Glacial sont les restes de forêts ayant crû en cet endroit, à une époque où le climat de la Sibérie était plus chaud qu'il ne l'est actuellement; mais l'état où se trouve le bois d'Adam prouve que c'est bien du bois flotté, écorcé et rompu par les échouages et le choc des glaces. Il se compose de conifères, et presque uniquement de mélèzes, semblables à ceux qui de nos jours descendent en dérive les grands fleuves sibériens. Pendant le cours des siècles, ces apports d'arbres ont suffi pour border presque toutes les côtes de la mer Glaciale d'une frange noire, qui permet en maints endroits de reconnaître la ligne du rivage entre la glace de la mer et la neige des terres; ainsi se sont accumulées des « montagnes de bois » sur les plages maintenant soulevées de la péninsule de Taïmîr, de la Nouvelle-Sibérie, de Novaya Zemla, de l'archipel de François-Joseph, de Spitzberg. C'est au nord du cercle polaire que vont se déposer, de promontoire en promontoire, les restes des forêts de la Sibérie méridionale[2].

Le courant des trois grands fleuves sibériens et des rivières intermédiaires qui se déversent dans l'océan Glacial, entre Novaya Zemla et l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, est assez puissant pour exercer une influence notable sur le régime normal des courants maritimes. En entrant dans la mer, la masse liquide que versent l'Ob, le Yeniseï, la Lena, est animée naturellement d'un mouvement de translation dans la direction de l'est : la rotation de la Terre qui presse le courant fluvial contre la rive droite de son lit, le fait obliquer à l'orient dès qu'il est sorti de l'estuaire. Mais cette direction est précisément celle des eaux venues des mers tropicales qui, après avoir longé les côtes scandinaves et contourné Novaya Zemla, se meuvent encore avec lenteur le long des rivages de la Sibérie du nord. Quelle est la part des fleuves, quelle est la part de l'Atlantique dans ce mouvement des eaux? Certainement le courant est en grande partie d'origine fluviale, puisque dans le voisinage des côtes sibériennes la mer est beaucoup moins saline que dans l'Atlantique : entre le fjord de Khatanga et les bouches de la Lena, la salinité de l'océan Glacial est d'un centième

[1] Howorth, *Journal of the Geographical Society*, XLIII, 1875
[2] Middendorff, *Sibirische Reise.*

seulement, soit un tiers environ de la salinité normale; la mer de ces parages est si peu profonde, que son eau est pour les deux tiers d'origine sibérienne. En admettant l'existence de ce courant qui longe à l'orient les côtes de la Sibérie polaire, Nordenskjöld avait donc raison de lui confier son navire, espérant que le flot lui ouvrirait une voie libre, au sud des banquises, jusqu'à la porte de Bering.

Sur le versant de la mer de Bering et de la mer d'Okhotsk, la pente est trop courte pour qu'il y ait des fleuves considérables. Le faîte des terres, qui est en même temps la ligne de partage des eaux, est très rapproché du rivage de l'océan Pacifique, et tel affluent de la Lena naît à moins de 100 kilomètres de la mer d'Okhotsk, pour aller, à 3000 kilomètres de distance, rejoindre l'océan Glacial. Un seul cours d'eau, au nord du fleuve Amour, pourrait être comparé, pour la longueur du développement, non pour l'abondance des eaux, à des fleuves de l'Europe occidentale comme le Rhône et le Rhin : c'est l'Anadîr, qui va se jeter dans le golfe du même nom, entre le détroit de Bering et la péninsule de Kamtchatka. Mais, au sud de la mer d'Okhotsk, les hauteurs du littoral sont percées d'une brèche par laquelle a pu se déverser le fleuve Amour, veine d'écoulement de tous les bassins lacustres qui recouvraient autrefois les plateaux de la Daourie et de la Mongolie.

Le cours moyen du fleuve, qui forme la limite de séparation politique entre les deux empires de Chine et de Russie, est libre de glaces pendant six ou sept mois de l'année; toutefois, la partie inférieure de l'Amour, coulant dans la direction du nord-est et du nord, présente le même phénomène que les rivières de la Sibérie septentrionale : la débâcle annuelle est retardée de l'amont à l'aval; les glaces, arrêtées sur les seuils en digues temporaires, retiennent les eaux de crue et les forcent à se rejeter latéralement dans les plaines en détruisant les berges, en déracinant les forêts et en recouvrant le sol de fange et de pierres. Alors d'énormes pans de la haute rive s'écroulent soudain en barrages temporaires soulevant des vagues qui se propagent à 15 et 20 kilomètres de distance.

La région des plateaux qui sépare les bassins de la Lena et de l'Amour est, de toutes les parties de la Sibérie, celle qui semble avoir le mieux conservé l'aspect de la contrée après la période glaciaire. Là, chaque petite dépression du sol est emplie par un marais ou par un lac; les ruisseaux, les rivières ne sont que des enchaînements de bassins et de vasques de toute grandeur; des moraines couvertes de pins, et çà et là déblayées par les eaux, rappellent le séjour d'anciens glaciers : la nature, dans son ensemble, a quelque chose d'inachevé; la transi-

tion d'une période géologique à l'autre n'est pas encore terminée[1]; les fleuves n'ont pas fini de sculpter leurs vallées et de régulariser la pente de leurs lits. Ces plateaux sibériens, où dominent les granits et les schistes, ressemblent à la Finlande et à la Scandinavie, qui sont également des pays de roches cristallines.

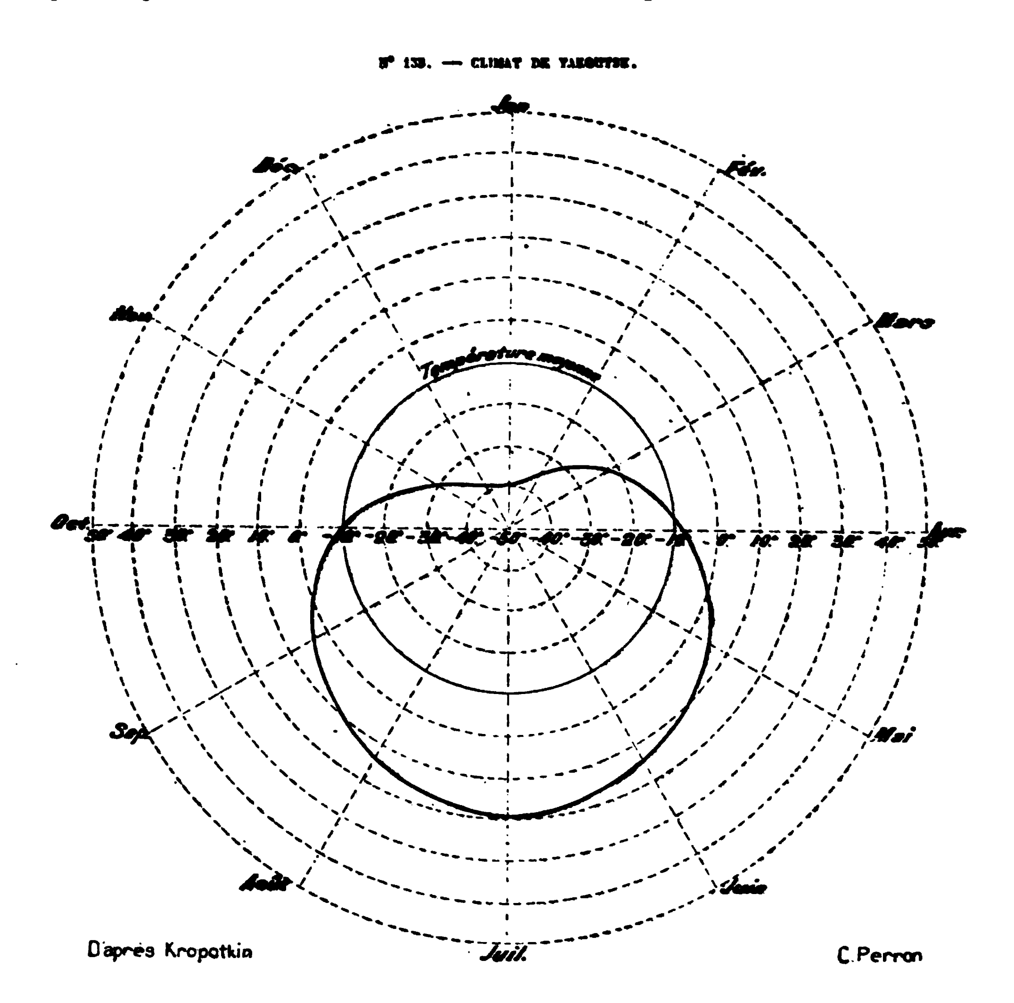
Si des myriades de petits lacs parsèment encore les plateaux de la Sibérie orientale, les vastes bassins lacustres ont disparu, en partie vidés par les fleuves qui les traversent, en partie comblés par leurs alluvions. Toutefois, un de ces grands lacs, presque une mer intérieure, s'est maintenu : c'est le Baïkal, occupant deux cavités qui se suivent dans les profondeurs du plateau, entre les trois versants du Yeniseï, de la Lena, de l'Amour. Jadis beaucoup plus élevé que de nos jours, le réservoir lacustre était suspendu, pour ainsi dire, au-dessus de trois bassins fluviaux, et la direction de son courant futur de sortie dépendait de la première fêlure de ses parois. Grâce à la percée de l'Angara, il appartient maintenant au bassin du Yeniseï. Mais il n'en reste pas moins, par la forme du bassin dans lequel il est enfermé, de même que par sa profondeur et par les phénomènes dont il est le théâtre, un lac géographiquement distinct du bassin fluvial auquel il se trouve appartenir, comme par hasard. L'orientation de la vallée qui le renferme est précisément transversale à celle de la dépression par laquelle s'échappe le trop-plein de sa masse liquide, et son lit descend de plusieurs centaines de mètres au-dessous du niveau de la mer : l'Angara n'emporte que les eaux superficielles du bassin.

Un aussi vaste pays que la Sibérie, soumis d'un côté aux influences du climat atlantique, de l'autre recevant le souffle de l'océan Pacifique, et s'étendant du sud au nord sur un espace de 29 degrés de latitude, c'est-à-dire sur près d'un tiers de la distance séparant l'équateur du pôle arctique, doit avoir évidemment d'une extrémité à l'autre les climats les plus divers : la froide Sibérie a aussi des régions tempérées, auxquelles les colons slaves des provinces du nord donnent avec complaisance le nom d' « Italies ». Cependant, comparée à l'Europe, la Sibérie peut être bien considérée dans son ensemble comme un pays de températures extrêmes, chaleurs relativement fortes, et surtout froids intenses. C'est à juste titre que le mot « Sibérie » est devenu synonyme de pays des vents, de la froidure et du gel, car c'est dans la Sibérie orientale qu'oscille en hiver le pôle

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites.*

du froid. La température moyenne de l'année, dans la région comprise entre les rivières Anabara et Indigirka, est de 12 degrés au-dessous du point de glace. Le pôle du froid, oscillant diversement suivant la force des pressions latérales, de Yakoutsk aux bouches de la Lena, est le centre météorologique autour duquel s'équilibrent les airs. Là se préparent en grande partie les éléments du climat de l'Europe occidentale. Par l'effet

N° 133. — CLIMAT DE YAKOUTSK.




du mouvement général de l'atmosphère, qui se porte alternativement du nord-est au sud-ouest et du sud-ouest au nord-est, l'Europe maritime et la Sibérie sont en échanges continuels : l'une envoie l'humidité et la douce température, l'autre donne les froidures et la clarté du ciel.

Pendant les hivers de la Sibérie du Nord, le thermomètre se maintient durant des semaines entières au-dessous de — 50 degrés centigrades et descend à — 50 degrés. Le 31 décembre 1871, le thermomètre marquait à

Yeniseïsk la température de — 58° 6, froid d'ailleurs beaucoup plus supportable que celui de l'avant-veille, moindre de 13 degrés, mais accompagné d'un fort vent du nord-est[1]. Ṅeverov a constaté la température de — 62 degrés à Yakoutsk, et Gmelin aurait subi des froids encore plus considérables[2]. Durant les trois mois d'été, la température moyenne est de 15 degrés ; chaque année, même pendant les mois chauds, on voit à Yakoutsk le thermomètre dépasser 30 degrés à l'ombre ; exceptionnellement il s'élève à 38 degrés, c'est-à-dire plus haut que dans les villes de l'Europe tempérée : les habitants du pôle de froid souffrent alors de chaleurs que l'on n'a pas à subir à trois et quatre mille kilomètres plus près de l'équateur. Comme en Laponie[3], la terre desséchée des toundras est alors tellement échauffée par le soleil, que les pieds des marcheurs peuvent à peine en supporter le contact; on croirait cheminer sur la lave. L'écart total des températures annuelles à Yakoutsk comprend donc une centaine de degrés dans les années exceptionnelles; ordinairement il est d'environ 90 degrés, proportion encore beaucoup plus forte que celle de tout autre climat terrestre : de l'hiver à l'été et de l'été à l'hiver, le changement journalier de la température croissante ou décroissante est en moyenne d'environ la moitié d'un degré centigrade[4] : en France, l'écart diurne n'est pas d'un

[1] Bazilevskiy, *Izv'estiya Geogr. Obchtchestva*, 1872, n° VIII.

[2] Middendorff, *Sibirische Reise*

[3] Wahlenberg, *Flora Laponica*.

[4] Températures des divers lieux de la Sibérie, du sud au nord, d'après Middendorff, Voyeïkov et d'autres :

| | Latitude. | Altitude. | Moyenne. | Mois le plus froid. | Mois le plus chaud. | Écart. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Vladivostok (Littoral). . | 43°,07′ | 15 mèt. | 4°,1 | — 14°,4 | 20°,1 | 34°,5 |
| Blagovechtchensk (Am.). | 50°,16′ | 119 » | 0°,0 | — 26°,7 | 22°,6 | 49°,3 |
| Ṅertchinskiy Zavod (Daour) | 51°,19′ | 687 » | — 4°,5 | — 29°,5 | 17°,7 | 47°,2 |
| Mariinsk (Amour) . . . | 51°,41′ | 10 » | | — 18°,3 | 17°,7 | 36°,0 |
| Irkoutsk (Angara) . . . | 52°,17′ | 460 » | — 0°,1 | — 20°,8 | 18°,4 | 39°,2 |
| Petropavlovsk (Kamtch.). | 53°,00′ | 15 » | 2°,8 | — 7°,9 | 14°,5 | 22°,4 |
| Nikolayevsk (Amour) . . | 53°,08′ | 30 » | | — 18°,0 | 19°,7 | 37°,7 |
| Barnaoul (Altaï) . . . . | 53°,20′ | 111 » | — 0°,02 | — 20°,3 | 19°,5 | 39°,8 |
| Kaïnsk (Baraba) . . . . | 55°,27′ | 139 » | — 0°,7 | — 20°,0 | 20°,4 | 40°,4 |
| Ayan (mer d'Okhotsk). . | 56°,27′ | 20 » | — 3°,6 | — 20°,9 | 13°,4 | 34°,3 |
| Tomsk (Ob). . . . . . | 56°,29′ | 62 » | — 0°,9 | — 19°,2 | 18°,5 | 37°,7 |
| Yekaterinbourg (Oural) . | 56°,50′ | 270 » | 0°,6 | — 16°,5 | 17°,5 | 34°,0 |
| Tobolsk (Irtich) . . . . | 58°,12′ | 108 » | 0°,2 | — 19°,7 | 20°,0 | 39°,7 |
| Okhotsk (Littoral) . . . | 59°,21′ | 20 » | — 5°,0 | — 23°,2 | 12°,6 | 35°,8 |
| Yakoutsk (Lena). . . . | 62°,02′ | 85 » | — 10°,9 | — 40°,8 | 17°,4 | 58°,2 |
| Berozov (Ob) . . . . . | 63°,56′ | 91 » | — 4°,2 | — 23°,9 | 18°,8 | 42°,7 |
| Touroukhansk (Yeniseï). | 65°,55′ | 15 » | | — 31°,0 | | |
| Nijne-Kolimsk (Kolima). | 68°,32′ | 20 » | — 12°,5 | — 36°,4 | | |
| Taïmir. . . . . . . . | 70°,44′ | | | | 10°,7 | |
| Oust-Yansk (Yana). . . | 70°,55′ | 15 » | — 16°,2 | — 39°,3 | 11°,5 | 50°,8 |

quart de degré, et, même en dehors de la zone tropicale, des îles à climat constant, les Färöer par exemple, ne présentent de la plus basse à la plus haute température qu'un écart annuel de 7 degrés : le changement diurne moyen n'y est donc que d'un vingt-cinquième de degré. Le climat de Yakoutsk ou, pour mieux dire, du bassin septentrional de la Lena, est celui qui représente le mieux sur la Terre le type des climats extrêmes ou continentaux.

Il semble anormal que la région de la Sibérie où le climat a, par excellence, le caractère continental, ne se trouve pas située au centre de la contrée, à une distance considérable des mers. C'est vers les sources du Yeniseï que l'on serait tenté de chercher, non la région des plus grands froids, mais celle du plus grand écart entre les températures. Toutefois on peut dire que, par leur surface du moins, les mers sibériennes du nord et du nord-est ne sont des mers qu'en apparence. Recouvertes de glace pendant une grande partie de l'année, elles prolongent au loin la surface continentale, l'unissant au nord avec l'archipel de la Nouvelle-Sibérie et avec la Terre de Wrangell, et la rejoignant du côté de l'est à l'Amérique du Nord, aux îles polaires, au Gröenland. Au sud-est, les arêtes parallèles du Stanovoï, quoique peu élevées, forment cependant une sorte d'écran entre les mers ouvertes du Pacifique septentrional et les plateaux de la Sibérie orientale. On comprend donc que le centre météorologique de la région continentale se trouve reporté vers le nord-est, bien au delà du milieu géométrique. Pour le climat, la Sibérie orientale se rapproche de l'Amérique septentrionale, tandis que la Sibérie occidentale, de l'Ob au Yeniseï, fait encore partie de l'Europe et se trouve dans le domaine des vents du sud-ouest[1]. Toutefois le pôle du froid, qui est en même temps le centre de plus grande pression barométrique pendant l'hiver, serait reporté beaucoup plus au sud-ouest, si la Sibérie orientale n'avait pas une surface beaucoup plus accidentée que la Sibérie occidentale. Dans les plaines de l'ouest, l'air froid s'épanche facilement de côté et d'autre; dans la région des collines et des vallées de l'est, il est retardé dans son écoulement par la friction du sol[2].

Au premier abord, on pourrait croire aussi que, l'altitude compensant la latitude, la température moyenne de la Sibérie méridionale est aussi basse que celle de la Sibérie du Nord. Par un phénomène analogue à celui que l'on observe en France, — où le Plateau Central, quoique situé plus au sud que les Flandres, a cependant les mêmes hivers, — et en Allemagne,

[1] Middendorff, *Sibirische Reise*; — Voyeïkov, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1871, n° 5.
[2] Voyeïkov, *Mittheilungen von Petermann*, 1878, n° 7; — Rikatchev; — Hann, etc.

— où les Alpes bavaroises ont le même climat que les côtes de la Baltique, — l'Altaï, les monts Daouriens devraient avoir, semble-t-il, des hivers aussi froids que ceux des plaines de Yakoutsk. Il n'en est pas ainsi. Le naturaliste Müller a constaté que, pendant l'hiver, la température des plaines de Sibérie est généralement inférieure à celle des hauteurs et des montagnes : plus on s'élève, moins les froids sont rigoureux; la température s'accroît avec l'altitude jusqu'à une hauteur considérable, mais qui n'a pas encore été déterminée exactement. C'est le fait que l'on observe exceptionnellement dans les contrées de l'Europe occidentale, quand les cultures de la plaine sont brûlées par les gelées et que celles des coteaux résistent parfaitement à la froidure. On sait aussi que, pendant l'hiver de 1879 à 1880, les sommets des Pyrénées et des monts d'Auvergne baignèrent longtemps dans une atmosphère plus chaude que celle des plaines situées à leur base[1]. Mais ce phénomène météorologique, rare en Europe, est presque constant dans la Sibérie orientale. Ainsi la température normale du mois de janvier, qui est de — 25°,7 à Irkoutsk, à l'altitude de 460 mètres, est de — 25° à Voznesensk, située à 336 mètres plus haut, et sur la montagne d'Alibert, qui s'élève à 2225 mètres, la moyenne hauteur du thermomètre pendant le même mois est seulement de — 16°,6. La pureté du ciel, la tranquillité des airs sont les raisons de ce renversement des climats aériens. L'air chaud rayonne dans les espaces, tandis que le couches atmosphériques plus froides, qui sont aussi les plus denses, descendent en vertu de leur plus grande pesanteur et s'amassent sur le sol. En Europe, où le ciel d'hiver est presque toujours nuageux, la superposition anormale des couches d'air ne peut durer longtemps; mais en Sibérie toutes les conditions météorologiques de l'hiver se trouvent réunies pour élever la température de l'air supérieur aux dépens de celui d'en bas : sécheresse de l'atmosphère, repos des vents, longueur des nuits pendant lesquelles la chaleur terrestre s'enfuit vers les hautes régions de l'espace[2]. D'ailleurs, des courants d'air relativement tièdes peuvent souffler dans les espaces, au-dessus de l'air froid qui repose sur les plaines; on a remarqué que sur le mont d'Alibert les vents qui donnent en hiver soufflent régulièrement de l'ouest, du nord-ouest ou du sud-ouest[3]. Telles sont, avec la sécheresse du climat, les causes qui privent de glaciers les montagnes de la Daourie, celles du Stanovoï et de la crête d'Aldan. Même les montagnes de 600 à 900 mètres qui s'élèvent sur les côtes septentrionales de la Sibérie,

[1] De Nansouty; Alluard, etc.
[2] *Zeitschrift für Meteorologie*, 1er janvier 1871.
[3] Kropotkin. *Notes manuscrites.*

à l'est de la péninsule de Taïmîr, n'offrent que de rares névés, et Nordenskjöld n'ose pas affirmer qu'il y ait vu de véritables glaciers. Ces hauteurs n'atteignent même pas la limite des neiges persistantes et se montrent complètement nues en été ou seulement striées de blanc dans les ravins[1].

Ainsi la Sibérie, si remarquable au point de vue météorologique comme la région sur laquelle oscille un pôle de basse température, n'est pas moins remarquable par les cataractes d'air froid et dense qui viennent s'y déverser. C'est là que se trouve en hiver l'ombilic de plus grande pression barométrique : en janvier, le mercure s'y élève régulièrement à 774 millimètres, c'est-à-dire à 20 ou 25 millimètres de plus que sur l'Europe occidentale; l'air froid et sec accumulé sur cette région de la Sibérie est donc forcé de s'épancher latéralement, surtout à l'est, vers l'océan Pacifique, sur lequel repose une masse d'air beaucoup moins considérable. Mais en été le phénomène inverse se produit : la pression barométrique a diminué de 20 à 25 millimètres dans la Sibérie orientale, et l'air des régions circonvoisines, apportant les nuages et les pluies, doit affluer vers ces contrées pour combler le vide qui s'est produit[2]. Une alternance périodique des vagues aériennes se fait autour de cette partie de la rondeur terrestre, tantôt foyer d'appel, tantôt centre d'expansion.

Les voyageurs qui ont subi l'hiver sibérien dans toute sa rigueur en parlent avec un effroi mêlé d'admiration. Un silence infini pèse sur l'espace. Tout semble endormi : les mousses, les herbes sont cachées dans la neige ou saisies par la gelée; les animaux sont blottis dans leurs tanières; les fleuves ont cessé de couler, et, comme leurs rives, disparaissent sous la glace ou la neige; la terre, éblouissante de blancheur au centre du paysage, mais grise dans le lointain, n'offre pas un objet sur lequel puisse s'arrêter la vue. Ni ligne brusque ni couleur vive ne rompent l'uniformité de l'espace. Le seul contraste avec la morne étendue de la terre est celui de l'inaltérable azur, où chemine le soleil, en s'élevant de quelques degrés à peine au-dessus de l'horizon. L'astre se lève et se couche, par des froids de 36 à 40 degrés centigrades, avec des contours nets, sans cette auréole rougeâtre qui l'entoure d'ordinaire au bord de l'horizon. La force de ses rayons est telle, que la neige fond sur le côté des toits exposé à la lumière, tandis qu'à l'ombre la température varie de 24 à 30 degrés au-dessous du point de glace[3]. La nuit, quand l'aurore boréale n'étend pas dans le ciel ses draperies multicolores et n'éclate pas en fusées silencieuses, les étoiles et la

[1] Middendorff, *Sibirische Reise;* — Nordenskjöld, *Lettres à M. Daubrée.*
[2] Voyeïkov, *Die atmosphärische Circulation*, Ergänzungsheft, n° 38, Petermann's Mittheilungen.
[3] Hansteen, *Astronomische Nachrichten*, VIII.

lumière zodiacale brillent avec un singulier éclat; peut-être sur nulle autre partie de la Terre ne s'étend un ciel aussi favorable aux observations des astronomes. Dans cette région du pôle de froid, l'atmosphère est d'une clarté parfaite : on n'y voit aucun nuage, si ce n'est au bord des rivières, d'où s'échappe un épais brouillard composé de particules glacées, ou bien dans le voisinage des troupeaux, cachés par les amas de vapeurs que forme leur haleine; mais l'air qui contient les fins cristaux du brouillard n'est pas moins sec que l'atmosphère transparente. L'homme ose affronter ces froids terribles; mais les animaux restent blottis dans leurs trous : seul le corbeau se hasarde dans l'air, d'un vol faible et lent, en laissant après lui une légère traînée de vapeur[1]. D'ailleurs, les hivers sibériens sont moins pénibles à supporter que ne se l'imaginent les étrangers avant de l'avoir subi : convenablement nourri, bien vêtu, couvert de fourrures, le nouveau venu n'a rien à craindre; peu de climats sont plus salubres que celui de la froide Sibérie orientale, avec son air si transparent, si calme, si parfaitement sec et si pur. On n'a jamais vu de phtisiques à Tchita, dans cette froide Transbaïkalie où le mercure reste congelé des semaines entières[2].

A ce rigoureux hiver, qui fend le sol et découpe les falaises des fleuves en colonnades régulières comme celles des basaltes[3], succède un soudain et délicieux printemps : le changement est si rapide, que la nature paraît brusquement renouvelée; la verdure des feuilles qui s'entr'ouvrent, le parfum des fleurs naissantes, la tiédeur enivrante de l'atmosphère, la clarté rayonnante du ciel, tout s'unit pour faire de la joie de vivre une véritable volupté. Il semble aux Sibériens visitant les pays tempérés de l'Europe occidentale qu'en dehors de leur patrie le printemps est inconnu. A ces premiers jours du renouveau succède une période froide, venteuse, changeante, provenant de la perturbation que le dégel de l'immense étendue neigeuse produit dans l'atmosphère : il se fait un retour de froid analogue à celui des « saints de glace » de l'Europe maritime, mais ce retour, plus tardif, n'a lieu en Sibérie que vers le 20 mai; les gelées nocturnes brûlent les fleurs des pommiers : c'est pour cela qu'il est impossible d'obtenir des pommes dans la Sibérie orientale, quoique pourtant la quantité totale de la chaleur estivale suffise pour la maturation des fruits[4]. Les froids de l'hiver s'annoncent bientôt après le rapide été : souvent il gèle pendant la nuit dès le milieu de juillet; dès le 10 août, les feuilles des arbres, jaunies

[1] Middendorff, *Sibirische Reise*; — Wrangell, *Siberia and polar sea*
[2] Kropotkin, *Notes manuscrites*.
[3] Erman, *Voyages en Sibérie*.
[4] Middendorff; — Ledebour; — Finsch.

par le froid, commencent à tomber; dix jours après, le mélèze seul a gardé quelques-unes de ses aiguilles. Il arrive aussi, dès le commencement d'août, que les neiges, s'entassant sur les arbres feuillus, les courbent sous leur poids et en cassent les branches[1].

Même en été, l'hiver continue de régner dans les profondeurs du sol; après les plus fortes chaleurs, la pioche ne peut entamer la glèbe à plus de 2 mètres au-dessous de la surface : plus bas, la terre reste gelée. Dès le milieu du siècle dernier, Gmelin avait révélé au monde savant ce fait extraordinaire de la congélation du sol jusqu'à la profondeur de plus de 30 mètres; mais ce phénomène semblait en contradiction avec l'accroissement normal de la température terrestre dans les profondeurs, et l'on se demandait comment le sol glacé de Yakoutsk pouvait se revêtir de plantes et mûrir les céréales. Léopold de Buch rejetait l'observation de Gmelin comme sans valeur; Hansteen également la déclarait erronée, au moment même où le voyageur Erman, en 1832, venait d'en constater la parfaite exactitude. Les observations faites par Middendorff, d'après les recommandations précises de l'Académie des sciences de Pétersbourg, ont levé tous les doutes. Il existe à Yakoutsk, dans une roche de grès, un forage de 116 mètres de profondeur qui n'a pas encore dépassé la couche de terre durcie par le gel et que l'on a dû abandonner en désespoir de cause, avant d'avoir atteint la nappe d'eau cherchée. A 2 mètres, là où les oscillations superficielles du froid et du chaud ne se font plus guère sentir, la température moyenne, qui représente à peu près le climat normal de Yakoutsk, est de — 11°,25; au fond du puits, elle est encore de — 3°,12. Il y a donc, comme partout ailleurs, accroissement de la température en proportion de la descente au-dessous du sol superficiel, et cet accroissement est même plus rapide que celui des puits de mine de l'Europe, puisqu'il est d'un degré pour chaque espace de 14 mètres; le calcul indique la présence du sol humide à une cinquantaine de mètres au-dessous de l'endroit où s'est arrêtée la sonde. On ne peut admettre toutefois, avant d'avoir fait des observations comparées dans toute la région septentrionale de la Sibérie, que le sol y soit complètement gelé jusqu'à 160 ou 170 mètres de profondeur. Il se peut que des circonstances exceptionnelles contribuent, ici au réchauffement, ailleurs au refroidissement du terrain, et l'on admet comme très probable que le voisinage des sources et des eaux courantes contribue à relever la température du sol. A 7 kilomètres de Yakoutsk, un puits de 18 mètres seulement atteint une couche de terre aussi rapprochée du point de liqué-

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites*.

faction que l'est, à 116 mètres, celle du puits de Yakoutsk; vers le sud-ouest, au confluent de l'Aldan et de la Maya, on aurait même perforé complètement le sol glacé à moins d'un mètre, et pénétré jusqu'au sable meuble[1].

Dans ces régions du nord de la Sibérie, les couches dont la température est au-dessous du point de glace renferment en maints endroits des nappes d'eau cristallisée. Dans les sables aurifères du Yeniseï, on a trouvé entre les graviers et la tourbe un banc de glace de 6 mètres et demi d'épaisseur[2]. Les lentilles de glace cristalline, les glaçons brisés, les blocs épars de toute forme, plus ou moins purs ou mélangés de sable ou de boue, se rencontrent partout dans le sol, et quand on se promène au bord de la mer ou des fleuves, on peut assister à la formation de ces veines transparentes. La mer apporte des glaçons sur ses bords et les recouvre ensuite de sable. De même les rivières superposent glaçons et boue; là où le sol se crevasse, l'eau y pénètre pour se congeler en lentilles. De même, les neiges entassées dans les ravins et recouvertes par les éboulis se changent graduellement en masses cristallines. Ainsi se forment ces glaces fossiles, dont les plus anciennes se déposèrent certainement à des époques géologiques antérieures[3].

Pendant l'hiver, l'atmosphère est ordinairement calme dans la région du pôle froid; il n'en est pas de même dans les contrées qui en forment le pourtour. Des monts Oural au Yeniseï et des monts Sayan aux côtes de l'océan Glacial, les vents méridionaux, et principalement ceux du sud-ouest, prédominent en hiver, tandis qu'au sud de cette zone, dans la steppe des Kirghiz aussi bien que dans celle d'Astrakhan, ce sont les vents polaires descendus des hauteurs de l'atmosphère qui exercent l'influence maîtresse[4]. Les lois générales du climat de la Sibérie occidentale ressemblent donc à celles du climat européen : à l'est comme à l'ouest des monts Oural, les courants aériens, venus, l'un des tropiques, l'autre du pôle nord, s'entre-croisent à moitié chemin. A l'orient du Yeniseï, et surtout dans le bassin de la Lena, la marche des airs n'est plus la même. Là, les vents d'hiver soufflent généralement du nord-ouest, c'est-à-dire de l'océan Glacial vers l'océan Pacifique : de la zone de haute pression barométrique, ils se dirigent vers la zone de basse pression signalée par Krusenstern en 1805. Cette « mer abominable » d'Okhotsk, ainsi que la nomme ce navigateur, est parcourue pendant des mois entiers par des tempêtes d'une

[1] Middendorff, *Sibirische Reise.*
[2] Kropotkin, *Expédition de l'Olekminsk et du Vitim.*
[3] Łopatin, *Quelques observations sur les couches de glace de la Sibérie orientale* (en russe).
[4] Veselovskiy, *Du climat de la Russie* (en russe).

violence extrême, qui rendent souvent impossible toute communication entre les deux rivages. A Oudskoï, près du littoral de la mer d'Okhotsk, ces furieuses moussons du nord-ouest soufflent régulièrement pendant sept mois, de septembre en avril, et les masses aériennes, pareilles à des cataractes, s'écroulent, pour ainsi dire, du haut des monts Stanovoï dans le bassin maritime qui s'ouvre au-dessous. Gens et bêtes de somme essayent alors vainement durant des journées de remonter la pente contre ce vent qui s'abat des sommets : les voyageurs et les chevaux sont renversés et les fardeaux roulent dans le précipice[1]. Même sur le cours inférieur de l'Amour, ces vents de tempête soufflent avec une grande force, quoique bien moindre que sur les côtes d'Okhotsk. En mer, ils infléchissent au loin le « Fleuve Noir » des Japonais, le courant du Kouro-sivo, et forcent ainsi les navires à changer de marche entre les deux continents. Sur les plateaux de la Mongolie, ce vent glacial du nord-ouest souffle aussi presque incessamment pendant l'hiver, et tous les voyageurs qui se rendent de la Chine en Sibérie en parlent avec une sorte de terreur[2]. Les guides des caravanes qui marchent contre le vent sont obligés, sous peine d'avoir la figure gelée, de porter des masques de feutre, ouverts seulement pour les deux yeux et pour la bouche[3].

Sur les rivages de l'océan Glacial, le vent du nord-ouest est d'allures beaucoup plus régulières : il souffle presque sans interruption, mais d'une haleine égale et jamais en tempête : c'est ainsi du moins que Nordenskjöld et ses compagnons eurent l'occasion de l'observer[4], pendant leur hivernage de 1878 à 1879. En été, les vents polaires sont également attirés sur les régions du littoral sibérien par l'échauffement des toundras : une frange de brises régulières se forme ainsi sur la côte. A l'est du continent, la mousson d'été, appelée vers le creux de basse pression qui a succédé à la vague hivernale de haute pression barométrique, souffle de l'océan Pacifique vers l'intérieur des terres : on ressent fréquemment ces vents d'est et de sud-est jusque dans le voisinage du lac Baïkal, où ils apportent une grande abondance de pluies[5]. Venues de la mer, ces moussons d'été sont extrêmement humides; tous les objets moisissent sous l'influence des brouillards. Les côtes de la mer d'Okhotsk sont alors enveloppées de nuages qui fondent et se renouvellent incessamment : quand on descend des montagnes d'Aldan,

[1] Rajevskiy, *Zapiski Sibirskavo Otd'ela*, III, 1857 ; — Middendorff, *Sibirische Reise*.
[2] Pumpelly, *Geological Researches in China;* — Richthofen, *China*.
[3] Potanin, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1879, n° 6.
[4] Bove, *Bollettino della Società geografica Italiana*, Dec. 1879.
[5] Voyeïkov, *Izv'estiya Roussk Geogr. Obchtchestva*, 1875, n° 5.

à l'ouest desquelles le soleil brille dans un ciel clair, on voit toujours à ses pieds, pendant ces mois d'été, une vaste mer de vapeur en mouvement. Dans les mers des Kouriles, il arrive souvent que les brouillards et les pluies fines empêchent de voir la côte durant des semaines entières. Quel contraste entre ces régions humides des archipels et du littoral et les contrées de l'intérieur, si pauvres en pluies! Sur divers points de la côte d'Okhotsk, la chute d'eau, presque en entier comprise dans les trois mois de chaleur, dépasse certainement 1 mètre par an, tandis qu'à Yakoutsk la proportion des pluies et des neiges représente seulement 25 centimètres[1]. Des hivers entiers se passent sans neige dans certaines parties de la Sibérie méridionale, notamment dans les plaines de Transbaïkalie. Au milieu de la steppe de l'Ouda, entre Verkhne-Oudinsk, les équipages ne cessent de rouler pendant tout l'hiver sur le sol gelé, qui résonne sous les pieds des chevaux comme un pavé d'asphalte[2]. En d'autres contrées, notamment dans le district de Krasnoyarsk, des tempêtes débarrassent aussi les plaines de leurs neiges pour en emplir les ravins des montagnes environnantes; le grain, jeté sur la terre en automne, est emporté par le vent, sans qu'une légère couche de flocons l'ait protégé, et les attelages de traîneaux doivent s'arrêter sur le sol nu[3].

Sous l'influence des moussons régulières, la neige tombée se dispose en dunes parallèles qui se suivent comme les vagues de l'Océan : pendant la longue nuit d'hiver, l'alignement de ces *zastrougi* indique aux Tchouktches, aussi nettement que le ferait une boussole, la direction qu'ils doivent suivre[4]. Mais chaque année, lors du changement des saisons et du renversement des moussons qui en est la conséquence, de violentes tempêtes viennent bouleverser toute la belle ordonnance des dunes blanches : ces tourmentes sont les *bourans*, plus redoutables encore que les *metel's* ou « coups de balai » des steppes du Don ou des bords de la mer Noire. Au milieu des plaines, les bourans tourbillonnent furieusement comme un ouragan des tropiques : avec la neige, ils entraînent des débris de toute espèce, du gravier, des fragments de glace, des branches rompues, soulèvent même des individus, les aveuglent, et les livrent à la mort, égarés à quelques pas de leur camp.

[1] Précipitation annuelle d'humidité en Sibérie, d'après Vesełovskiy, Voyeĭkov, Hann :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Ayan (mer d'Okhotsk) | 0m,89 | Barnaouł | 0m,32 |
| Yakoutsk | 0m,25 | Nertchinskiy Zavod | 0m,40 |
| Kiakhta | 0m,20 | Tobolsk | 0m,46 |

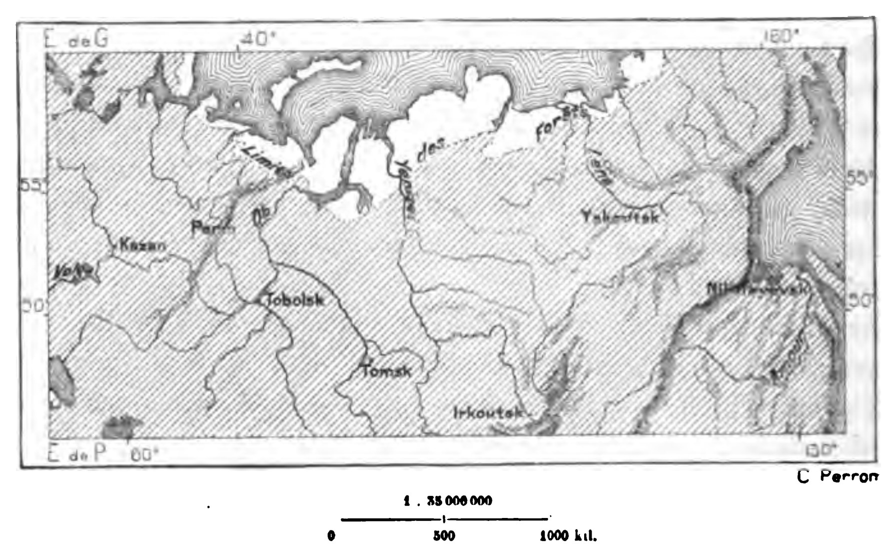
[2] Kropotkin, *Notes manuscrites.*

[3] Erman, *Voyages en Sibérie;* — Rovinskiy, *Drevnaya i Novaya Rossiya,* 1875, nº 3.

[4] Bove, article cité.

L'immensité de la Sibérie et la variété de ses climats ont pour conséquence la division du pays en grandes aires de végétation, contrastant les unes avec les autres plus que celles de l'Europe. Dans la région méridionale, les steppes ont une flore caractéristique bien tranchée, qui continue celle des plaines de l'Aral, de la Caspienne et de la Volga. Au nord, la région des toundras, complètement dépourvue de végétation forestière, constitue aussi un domaine végétal nettement limité comme le désert, tandis qu'entre ces deux zones, des steppes et des toundras, la région européenne des forêts se prolonge de l'ouest à l'est, mais en se subdivisant en domaines secondaires. Les bassins de l'Ob et du Yeniseï, celui de la Lena,

N° 134. — LIMITE BORÉALE DE LA VÉGÉTATION FORESTIÈRE.

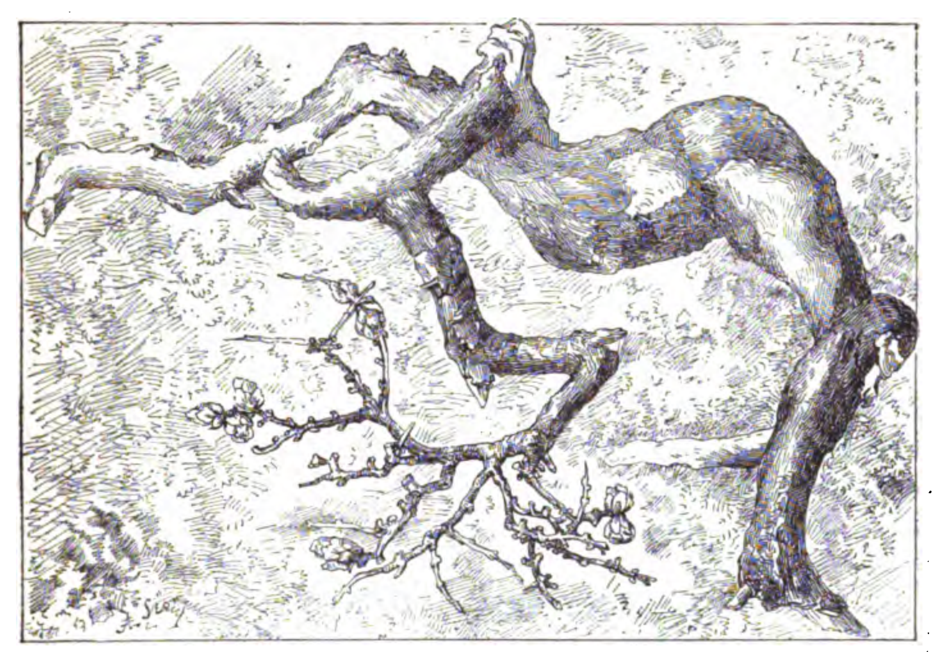



celui de l'Amour, peuvent être indiqués d'une manière générale comme formant les sous-régions de la flore arborescente.

D'ordinaire, la limite septentrionale de la végétation forestière est tracée par les cartographes à une trop grande distance de l'océan Glacial. En Sibérie, cette limite, partout formée par le mélèze (*larix daurica, sibirica*), est très inégale : loin de se diriger de l'ouest à l'est sur un même degré de latitude, elle se reploie vers le nord, en suivant d'une manière générale et par de longues courbes les contours de la côte : tandis que dans le bassin de l'Ob elle coïncide à peu près avec le cercle polaire, elle traverse le Yeniseï vers le 70e degré de latitude, et, dans la péninsule de Taïmir, sur les bords de la Khatanga, s'élève encore à 280 kilomètres plus loin vers le nord. Au delà, dans la direction de l'est, elle redescend peu à peu vers la ligne du cercle polaire, et toute la péninsule terminale

de Bering reste en dehors de la zone des forêts[1]. D'ailleurs, les rochers, les marais, les mille accidents du sol, replient la limite dans tous les sens, et, dans toutes les vallées fluviales, elle s'avance en pointe vers la mer, à la faveur de l'abri qu'offrent les berges.

Bien en deçà du front septentrional des forêts, les arbres, luttant contre le froid, croissent péniblement. Au nord du 60e degré de latitude, on ne trouve plus dans la forêt vierge de troncs ayant plus d'un mètre d'épaisseur; en moyenne, ils n'ont pas plus de 30 centimètres au nord du



MÉLÈZE RAMPANT D'UN SIÈCLE ET DEMI, REPRÉSENTÉ AU QUART DE SA GRANDEUR.
D'après Middendorff

61e degré; dans le voisinage de la toundra, les fûts des arbres ne dépassent pas un demi-pied de diamètre. De loin, les forêts, composées uniquement de fines tiges, ressemblent à des plantations nouvelles, et c'est avec étonnement qu'en pénétrant dans l'épaisseur du bois on constate que ces plantes, aux branches frangées de mousse, sont en réalité de vieux arbres, nés il y a deux ou trois siècles. La terre, gelée à une faible profondeur, ne permet pas aux racines de s'enfoncer au loin pour y puiser le suc nécessaire, et, pendant une grande partie de l'année, le branchage porte le poids de masses neigeuses qui interrompent sa communication

[1] Von Middendorff, *Sibirische Reise;* — Grisebach, *la Végétation du globe*, trad. Tchihatchev.

avec l'atmosphère. Durant l'hiver, l'arbre est entièrement gelé, tronc et racine, et la hache, elle-même devenue cassante par le froid, se brise sur le tronc comme sur un bloc de fer; la plante ne se réveille de son long sommeil hivernal qu'aux premiers rayons du printemps[1]. La lenteur de la croissance donne aux troncs une dureté extraordinaire, mais ils sont moins élastiques, plus fragiles, et, renversés une fois par le vent ou par la hache, ils ne peuvent être remplacés que par le lent effort des siècles. Les derniers mélèzes ayant eu la force de se dresser en tiges dans l'espace n'ont pas même réussi à faire pousser de véritables branches; ils n'ont que des ramilles presque épineuses où naissent quelques bourgeons. Dans cette lutte continuelle entre la vie et la mort, la plupart des arbres aventurés près de la toundra semblent n'avoir plus de sève : entièrement couverts de mousse, sans rameaux, ils paraissent morts depuis un demi-siècle, et cependant chaque année, au printemps, de petits bourgeons témoignent d'un reste de mouvement dans la plante. Mais au delà de ces mélèzes qui se tiennent debout, d'autres arbres rampent sur le sol, à demi cachés sous la mousse. Encore à cent kilomètres au nord de la zone des forêts, on rencontre de ces troncs couchés ayant acquis à peine un mètre de longueur après un siècle et demi d'existence; ils semblent plutôt des racines que des tiges et l'on en prendrait la ramure pour une broussaille sèche abandonnée dans la toundra; cependant des branchilles, jaillissant de la mousse comme des plumes de corbeau, indiquent l'existence d'un peu de sève dans cette masse couchée.

Les arbres morts sont nombreux en avant de la lisière de combat. Dans toute la Sibérie du nord, de même que sur les pentes des montagnes du sud, les vestiges d'une zone forestière disparue dépassent la limite actuelle de la végétation arborescente : c'est un phénomène analogue à celui que l'on constate dans le Alpes de Suisse et de Savoie. En certains endroits du nord de la Sibérie, le recul de la forêt n'a pas été moindre de 20 à 25 kilomètres : c'est à cette distance en dehors de la lisière des bois les plus rabougris que l'on trouve encore les troncs des arbres tombés. Middendorff attribue cette rétrogradation des arbres à de fréquentes gelées d'été, non à l'intensité du froid de l'hiver; car dans les régions de la Lena, où la froidure est plus rigoureuse que dans toute autre contrée, les arbres résistent parfaitement. On comprend en effet que sous un climat où les arbres n'ont que deux mois et demi ou trois mois au plus pour développer leurs bourgeons et leur feuillage, quelques retours offensifs de froids

[1] Von Middendorff, ouvrage cité.

nocturnes puissent arrêter définitivement le cours de la sève[1]. En tout cas, le climat de toute la Sibérie septentrionale a dû certainement changer depuis quelques siècles, puisque la forêt a reculé vers l'équateur. Un phénomène semblable d'appauvrissement de la végétation arborescente s'est produit en d'autres contrées du Nord, en Islande, en Scandinavie, dans l'Oural, dans l'Amérique anglaise[2].

En dehors de la région forestière, le long des côtes de l'océan Glacial et çà et là dans l'intérieur des terres, formant comme des îles et des archipels, s'étend la toundra, où la seule vegétation est celle des herbes, des mousses et des lichens. La toundra ne se compose pas seulement de plaines basses, elle comprend aussi des régions de collines, et, dans son ensemble, elle est surtout un pays ondulé, où les différences de niveau entre coteaux et vallées atteignent une centaine de mètres : d'un horizon à l'autre, on voit les hauteurs de la toundra se succéder comme de grandes vagues.

A maints égards, la toundra ressemble à la steppe, quoique l'origine en soit différente. Le manque d'humidité fait la steppe, le manque de chaleur fait la toundra; mais l'une et l'autre ont le même aspect et laissent dans l'esprit la même impression de tristesse : les genres de plantes qui croissent près de l'océan Glacial se retrouvent aussi au bord de la mer d'Aral, à trente degrés de latitude plus près de l'équateur. En effet, la flore des toundras comprend encore des phanérogames, formant, pour la seule péninsule de Taïmîr, dix genres et vingt et une espèces ; mais ces plantes ne se voient pas dans un même horizon. Les mousses dominent et, dans l'immense étendue, semblent former à elles seules toute la végétation. Les toundras où domine le *polytrichum* emplissent le champ de la vue de leur teinte d'un jaune sale, tandis que les toundras où croît la mousse des rennes sont d'un blanc fané. Sur ce fond terne, éclairé par la lumière d'un soleil bas, rien n'arrête le regard : c'est l'infini de la mer, mais sans le mouvement des vagues entrechoquées ; c'est le silence et la mort. Le voyageur se réjouit d'apercevoir au milieu de l'étendue blanche ou jaunâtre un petit îlot de verdure formé par les herbes qui ont colonisé le sol, autour d'un ancien campement de Samoyèdes ou d'une tanière de renard des glaces[3]. Çà et là se voient aussi quelques prairies « tremblantes », mais elles ne se rencontrent guère qu'au bord des eaux courantes ; ailleurs le sol est gelé trop près de la surface.

[1] Von Middendorff, ouvrage cité.
[2] Schrenck, *Reise nach dem Nord-Osten des Europäischen Russlands;* — Richardson, *Searching Expedition.*
[3] Von Middendorff, ouvrage cité.

Entre les toundras du nord et les steppes du sud, la zone forestière de la Sibérie occupe de beaucoup la plus vaste étendue du territoire : de l'Oural au Kamtchatka, on pourrait cheminer constamment à l'ombre de la forêt, dans l'épaisse *taïga* interrompue seulement par les eaux courantes, par quelques rares clairières naturelles et par les cultures. Le nom de taïga, pris dans un sens général, s'applique à toutes les étendues couvertes de forêts, mais on l'emploie spécialement à l'est de l'Altaï pour les régions montagneuses où le voyageur ne peut se hasarder que difficilement à travers les racines et les branches entremêlées, sur le sol humide et spongieux, où les *mari*, c'est-à-dire les tourbières et les marais, alternent avec les *padi* ou ravins étroits, sans le moindre fond de prairie qui borde les ruisseaux. Les mineurs donnent aussi spécialement le nom de taïga aux montagnes boisées qu'ils parcourent à la recherche des sables aurifères : c'est ainsi qu'il parlent de la taïga du Yeniseï, de celles de l'Oka et du Vitim. La taïga est presque partout une forêt silencieuse, manquant de gazon, et par conséquent d'insectes et d'oiseaux : en comparaison des forêts d'Europe, elle est morne, triste, et l'on y pénètre avec une sorte d'effroi[1] ; rien ne vit à son ombre ; le vent seul lui donne une voix quand il passe sur la forêt en agitant les branches ; souvent aussi il renverse les tiges, mal affermies par des racines qui s'étendent à plat sur des pierres recouvertes de mousse.

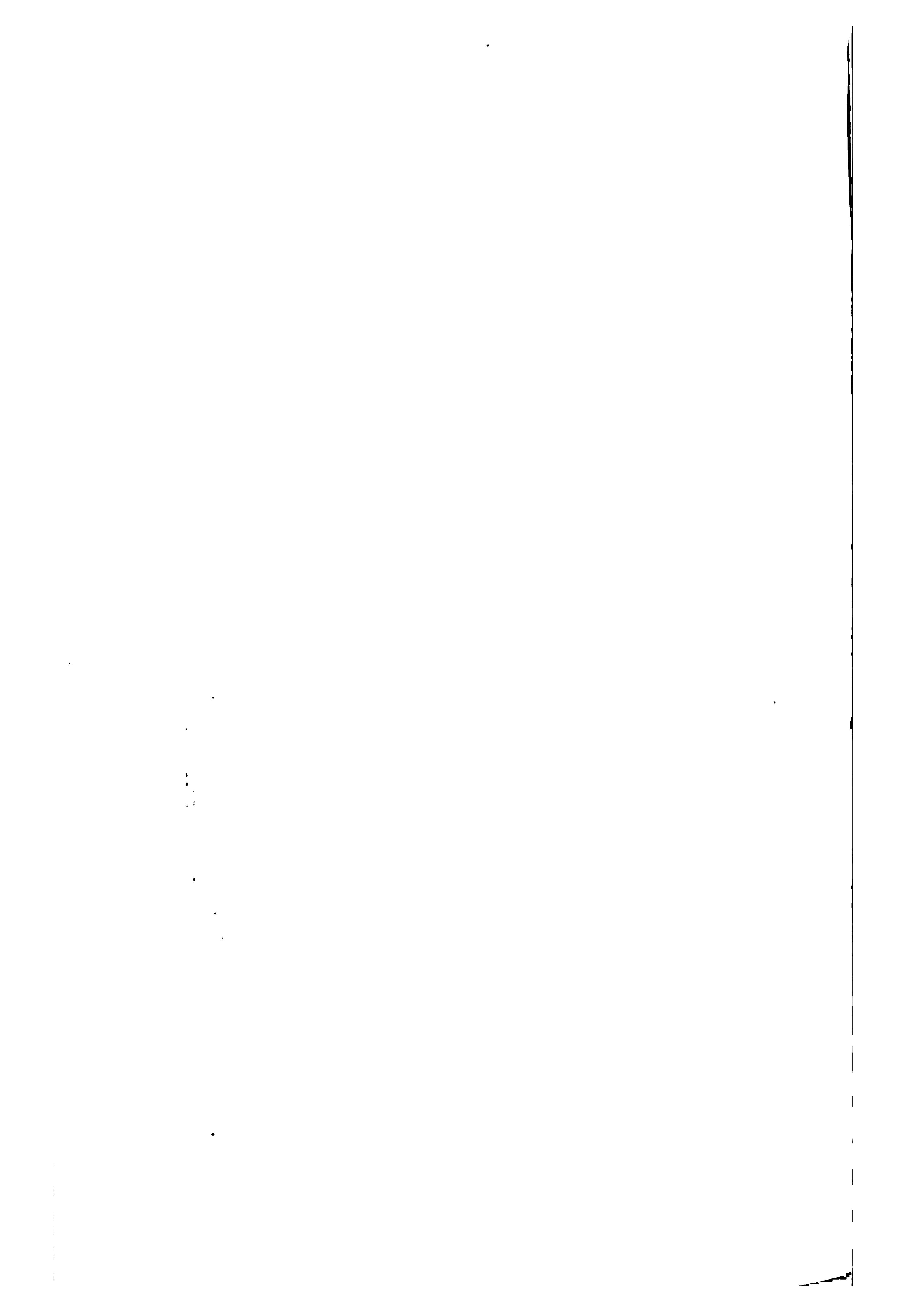
Les conifères dominent dans les forêts sibériennes, mais toutes les essences de ces familles sont les mêmes que les essences européennes, à l'exception du pin *pichta*, qui paraît être la seule forme particulière à la Sibérie orientale[2]. C'est un arbre mince, très élancé, à l'écorce lisse : rarement on en rencontre un dont le tronc ait plus de 25 centimètres d'épaisseur, et cependant il a jusqu'à 27 mètres de tige et se dresse bien au-dessus des autres arbres plus gros et plus âgés : dans le voisinage de la lisière septentrionale des forêts, le pin pichta, presque dépourvu de branches, ressemble à un poteau. Au milieu des grandes forêts de la Sibérie centrale, il se distingue par son feuillage d'un vert bleu ; c'est le « pin noble » par excellence, mais son bois est rarement utilisé ; trop fragile pour servir à la construction, il ne fournit pas même un bon combustible. Le bois connu sous le nom de « cèdre sibérien » (*pinus cembra*) est le meilleur de la Sibérie et celui que l'on emploie le plus volontiers pour l'ameublement ; il ne travaille ni ne pourrit, si ce n'est quand il est exposé à de brusques changements de température ; il n'a guère de nœuds, ne se fendille pas, et

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites*.
[2] Grisebach, *Végétation du globe*.




FORÊT DE MÉLÈZES AU BORD DE LA BOGANIDA, AFFLUENT DE LA KATANGA

Dessin de Taylor, d'après Middendorff.



se distingue par la finesse du grain. Les Ostiaks en construisent leurs barques; mais le tronc de ce bois précieux, même lorsqu'il n'a pas moins de 2 à 3 mètres de tour, ne leur fournit que deux planches, tant la hache enlève de copeaux. Les paysans russes de quelques districts sont peut-être plus prodigues encore de leurs richesses forestières. Sur les bords du Yeniseï, il n'est pas rare de voir abattre de grands cèdres, simplement pour en récolter les cônes, qui renferment des graines comestibles que mangent les Sibériennes pendant les longues soirées d'hiver[1].

L'arbre le plus commun de la taïga sibérienne est le mélèze : c'est l'espèce qui résiste le mieux aux froids de l'hiver, aux gelées de l'été, et qui forme la lisière de la forêt sur le bord de la toundra; les diverses variétés de mélèze occupent aussi le domaine le plus considérable, puisqu'on les rencontre encore au sud de la Sibérie, dans le haut bassin de l'Oussouri. Mais les forêts sibériennes renferment également la plupart des arbres de la zone tempérée d'Europe, entre-croisant diversement les limites de leurs aires, suivant la nature du sol, l'altitude, l'exposition : le pin sylvestre aime les terres sablonneuses; le pin rampant, le genévrier, l'épicéa s'élèvent sur les hautes pentes, dans le voisinage des roches nues; les vallées et les collines sont ombragées par le tilleul, l'érable, le sorbier, l'aune, les saules, les peupliers, les trembles, le tcheřomoukha, cerisier des Sibériens, l'abricotier, le bouleau, dont le bois est si utile aux Toungouses pour la fabrication de tous les ustensiles de ménage. Cet arbre est le symbole de la patrie pour les paysans russes. On a remarqué qu'il remplace souvent les conifères dans les forêts où le pin a été abattu par la hache ou détruit par le feu[2]. Du côté du sud-est, vers les frontières de la Chine, le bouleau gagne aussi peu à peu sur les espèces indigènes. Les habitants de la contrée y voient un pronostic certain de la domination prochaine du « tzar blanc ». Il y a deux cents ans déjà, lorsque, à la suite de nombreux incendies, le bouleau remplaça les conifères dans la forêt, le bruit se répandit parmi les indigènes que l'apparition de « l'arbre blanc » annonçait la venue des Russes[3].

Les forêts vierges de la Sibérie n'ont point de géants du monde végétal comme les forêts tropicales ou celles de l'Australie, de la Californie, de l'Orégon, ou même de Sitka, dans l'ancienne Amérique russe. Le tronc le plus épais que rencontra Middendorff dans ses voyages est celui d'un peu-

[1] Erman, Middendorff, ouvrages cités; — Seebohm, *Journal Geogr. Society*, vol. XLVIII, 1878.
[2] Bouřitchev, *Bulletin de la Société ouralienne des sciences naturelles*, tome IV, 1878
[3] Erman, *Voyages en Sibérie;* — Gust. Radde, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XXIII; — *Izvestiya sibirskavo Otd'ela*, mai 1877.

plier de 180 centimètres d'épaisseur, croissant entre le 52e et le 53e degré. Les gros arbres de la forêt, paraissant avoir atteint toute leur croissance, n'ont en moyenne que de 30 à 40 centimètres d'épaisseur, un mètre de tour. Le climat de la Sibérie est en effet un des moins favorables au développement de la végétation arborescente. Climat continental par excellence, alternativement froid et chaud, pauvre en humidité, il mesure avarement la sève aux arbres, fend leur écorce, flétrit le feuillage, gèle branches et racines : toutes les conditions sont réunies pour faire souffrir les plantes pendant leur vie et pour en abréger la durée. En outre, les incendies de forêts sont très fréquents en Sibérie. Quand ils se produisent, allumés par la foudre, par les bûcherons ou les chasseurs, ils s'étendent à de grandes distances et ne sont arrêtés que par les lacs, les marais et les fleuves. La faible odeur de bois qui brûle au loin est un des traits que se rappelle avec plaisir le voyageur sibérien.

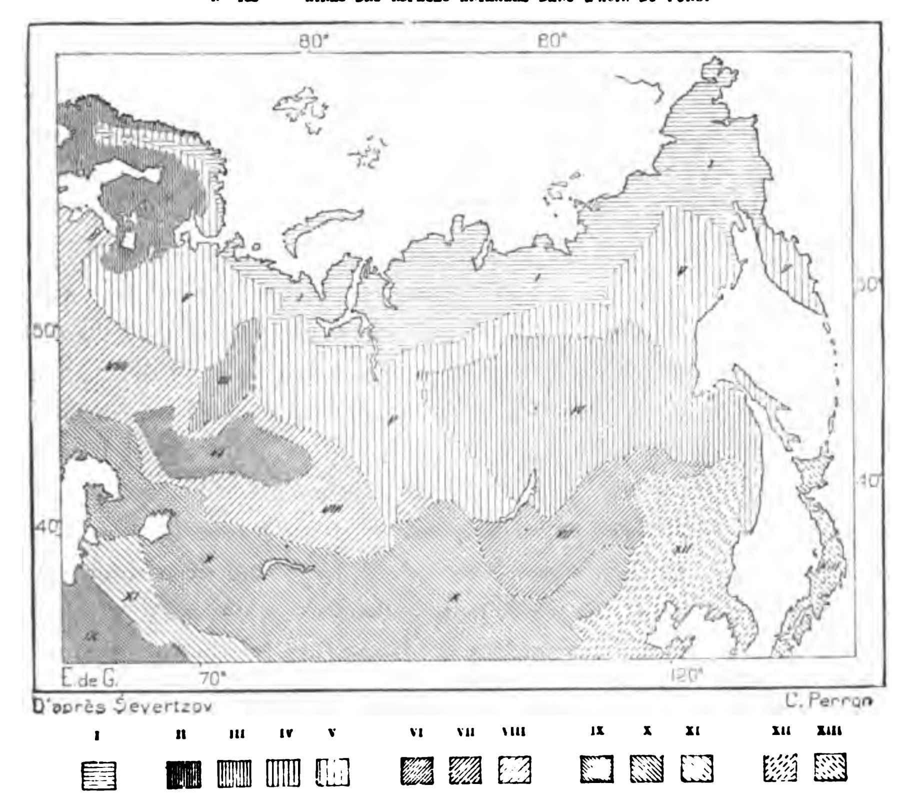
La flore sibérienne est très riche en baies de toute espèce qui servent à la nourriture des animaux et des hommes. Ces baies, que l'on recueille en quantités énormes dans le voisinage des villes, servent à faire des conserves et des liqueurs qui remplacent partiellement les fruits dans l'alimentation des Sibériens. Les plantes vénéneuses sont rares dans la région forestière, et, dans la direction du nord, elles finissent par disparaître entièrement ou du moins par perdre leurs propriétés nuisibles. Tel *veratrum* vénéneux du haut Yeniseï est un des légumes les plus appréciés dans la région polaire[1]. Quant aux plantes cultivées, l'homme peut en introduire quelques-unes jusque dans la toundra et dans tous les campements des bords de la mer Glaciale. Là où le renne trouve à se nourrir en broutant la mousse, le Samoyède ou le Russe savent découvrir aussi les plantes alimentaires qui peuvent le sauver de la mort. Le sol de ces régions produit spontanément des plantes antiscorbutiques, des cochlearia, des rumex, et dans tous les étangs d'eau douce on pourrait recueillir en abondance ces boules gélatineuses comestibles, *nostoc pruniforme*, qu'on appelle « prunes d'eau ». Ainsi que le dit von Baer, l'habitant des tropiques cueille sa nourriture aux arbres; sous la zone tempérée, le paysan la moissonne sur le sol; dans le voisinage des pôles, c'est dans l'eau qu'il faut la chercher. Toutefois, l'homme s'est émancipé par la culture : au nord quelques légumes, plus au sud l'orge, puis d'autres céréales, encore plus loin le froment et toutes les plantes alimentaires de l'Europe tempérée, que les chaleurs estivales et la grande lumière développent avec une rapidité prodi-

[1] Von Middendorff, ouvrage cité.

gieuse, permettent aux habitants de la Sibérie de s'établir sur le sol, de plus en plus nombreux en proportion de leur éloignement du pôle.

La limite naturelle de la faune terrestre sibérienne est celle des arbres, dans le voisinage de l'océan Glacial; cependant les souris et d'autres rongeurs, que chasse l'ours blanc pendant l'été, se blottissent encore dans les lichens de la toundra. Au sud de cette limite s'étend la zone des espèces

N° 135 — AIRES DES ESPÈCES ANIMALES DANS L'ASIE DU NORD.




I Zone arctique. — Zone boréale. *Régions :* II boréale-européenne, III ouralo-sibérienne, IV de la Sibérie orientale V intermédiaire. — Zone moyenne. *Régions :* VI ouralo-barabienne, VII daourienne, VIII intermédiaire. — Zone des déserts. *Régions :* IX asiatique occidentale, X asiatique centrale, XI intermédiaire. — Zone sérique. *Régions :* XII chinoise du nord, XIII japonaise.

1 : 43 750 000

0 — 1000 kil.

européennes, qui se modifie par transitions successives en s'avançant vers l'est : la zone des steppes, celle des montagnes daouriennes occupent la région méridionale, tandis qu'au sud-est une partie du bassin de l'Amour et la Mandchourie russe appartiennent déjà à la région sérique ou chinoise.

On sait qu'à une époque géologique récente la Sibérie était encore habitée par un grand rhinocéros et par le mammouth, éléphant plus grand

et plus fort que ceux de nos jours. Ces puissants animaux parcouraient aussi les forêts et les prairies de l'Europe, et l'on a retrouvé par milliers leurs ossements dans les grottes et les alluvions fluviales de la France et de l'Allemagne; comme en Sibérie, ils étaient les contemporains de l'homme dans les contrées occidentales de l'Ancien Monde, et même on a retrouvé dans les cavernes du Périgord des figures de mammouth gravées sur des os par nos prédécesseurs; mais de l'animal il ne reste dans le sol européen que des fragments de squelette, tandis qu'en Sibérie on a retrouvé des ossements de mammouths et de rhinocéros recouverts de chair et de peau. En 1771, Pallas assista sur les bords de la basse Viloui, à l'ouest de Yakoutsk, au transport du cadavre d'un rhinocéros dont quelques chairs, de la tête et du pied, sont conservées à Pétersbourg, à côte d'autres débris du même genre trouvés en 1877, sur la Bîtantaï, près de la Yana. En 1799, un bloc de glace entraîné par le courant de la Lena vint s'échouer près de l'embouchure du fleuve, et les chasseurs toungouses virent peu à peu la forme d'un mammouth se dégager du glaçon partiellement fondu d'été en été. Ils lui avaient déjà enlevé les défenses, lorsque le naturaliste Adams vint reconnaître le cadavre, auquel pendaient encore des lambeaux de chair, et dont les yeux et la cervelle étaient restés dans le crâne : c'est l'animal dont le squelette se trouve maintenant dans le musée de Pétersbourg. En 1839, une autre découverte du même genre valut au musée de Moscou un deuxième mammouth, moins bien conservé. En 1866, une expédition scientifique, dirigée par Schmidt, partit pour la conquête d'une autre précieuse trouvaille de mammouth faite sur les bords du Taz, non loin de l'estuaire de même nom; toutefois l'animal n'était pas entier. Depuis longtemps les « chasseurs d'ivoire » de Sibérie parcourent les régions du littoral de l'océan Polaire et visitent l'archipel de la Nouvelle-Sibérie à la recherche des mammouths, et tel avait été autrefois dans les régions du nord le nombre de ces animaux, que les découvertes annuelles d'ivoire représentent en moyenne seize mille kilogrammes, provenant d'environ deux cents individus; vers 1840, Middendorff évaluait à vingt mille les mammouths déjà trouvés dans les berges fluviales.

A l'époque où vivait cet éléphant, le climat de la contrée était-il plus chaud qu'il ne l'est actuellement? Telle est la grande question débattue entre les géologues. Le mammouth, couvert de longs poils, pouvait certainement résister aux froids intenses de l'hiver; mais dans les toundras et sur les bords de l'océan Glacial où les chasseurs recueillent ses défenses, il n'aurait pu trouver le feuillage des arbres nécessaire à sa nourriture. Faut-il en conclure que le pays était autrefois boisé, ou bien que le mammouth

ne vécut pas aux endroits où de nos jours se voient ses ossements, et que sa patrie était la Sibérie tempérée, d'où le courant des fleuves aura transporté les cadavres vers le nord[1]? Diverses traditions relatives au mammouth et au rhinocéros *tichorhinus* se sont répandues dans toute la Sibérie et jusqu'en Chine. D'après une histoire chinoise publiée sous Khang-hi, le *mamentova* serait un rat de la grosseur d'un éléphant, marchant toujours sous terre et soudain frappé de mort lorsqu'il se trouvait en contact avec l'air extérieur[2]. Les Samoyèdes disent que le mammouth existe encore et qu'il erre constamment au bord des plages, se nourrissant de cadavres rejetés par le flot[3]. Quant au rhinocéros, c'était un oiseau gigantesque, et les cornes qu'achètent les marchands d'ivoire étaient ses griffes; les légendes parlent de combats terribles que les ancêtres des Samoyèdes livrèrent jadis à l'énorme volatile. En étudiant au microscope les fragments de nourriture végétale recueillis dans les stries des molaires du rhinocéros sibérien conservé au musée d'Irkoutsk, les naturalistes ont reconnu des fibres d'épicéa, de mélèze, de bouleau, de saule, ressemblant de très près ou même parfaitement semblables à celles des arbres de même espèce qui croissent encore dans les latitudes septentrionales. Ce fait confirmerait l'opinion, depuis longtemps exprimée, que le rhinocéros et les autres grands pachydermes trouvés dans les terres alluviales du nord habitaient la contrée de la Sibérie moyenne, au sud de la limite extrême des régions boréales où se recueillent aujourd'hui leurs ossements.

Des animaux qui vécurent avec le mammouth sur le sol sibérien s'y maintiennent probablement encore, puisqu'on trouve mêlés à ces ossements des squelettes de chevaux, de bœufs et de brebis; mais l'évolution graduelle qui s'est faite en Europe a eu également lieu en Sibérie et les espèces animales s'y sont modifiées de la même manière. La faune sibérienne est plus riche en individus que la faune européenne : l'homme n'a pas encore accompli son œuvre d'extermination dans les régions du nord de l'Asie. Par un contraste assez étonnant au premier abord, les forêts dans le voisinage desquelles le colon russe s'est établi sont plus riches en espèces animales que les régions non encore envahies par le cultivateur : ce qui provient sans doute de ce que le travail humain a introduit une plus grande variété dans le monde végétal et dans l'ensemble de la nature. De vastes étendues de la taïga sont presque désertes d'animaux, tandis qu'ailleurs ils se pressent en multitudes. Naturellement les contrées les plus riches en formes animales

[1] Brandt; — von Baer; — von Middendorff, etc.
[2] Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie.*
[3] Erman, *Voyages en Sibérie.*

sont celles du bassin de l'Amour et de la Mandchourie russe, plus humides, plus fertiles et moins froides que les autres parties de la Russie asiatique. En moyenne, les espèces de la Sibérie, ours, cerfs, chevreuils, lièvres, écureuils, marmottes, taupes, sont de plus fortes dimensions, — d'environ un tiers, — et pèsent beaucoup plus, — souvent de moitié, — que leurs congénères de l'Europe. Par un phénomène analogue à celui que présentent d'une manière générale les grands mammifères de l'Ancien Monde et ceux du Nouveau, moindres en dimensions, la taille des espèces habitant le vaste continent d'Asie l'emporte sur la stature des animaux du petit continent d'Europe. Quelle que soit la raison principale de ce contraste, il est probable que la surabondance de nourriture sur le littoral maritime et sur les berges fluviales de la Sibérie est pour beaucoup dans la force des espèces relatives de l'Asie septentrionale. Il faut tenir compte aussi de ce fait, que les espèces de l'Europe, pourchassées par l'homme depuis des siècles, vivent dans une perpétuelle angoisse et que la plupart des individus, tués avant le temps, n'atteignent pas leur développement complet. Les bêtes sauvages de l'Europe, presque toutes menacées d'extermination, naissent et meurent en pleine fuite[1].

Quant aux animaux marins, ils ne foisonnent peut-être pas moins dans l'océan Glacial que dans les eaux du Pacifique. Nordenskjöld a trouvé les mers polaires de la Sibérie très riches en mollusques, de même qu'en d'autres organismes inférieurs, et cette abondance de vie animale lui fait penser que les poissons sont également fort nombreux dans l'océan Arctique. La pêche, plus que la navigation, telle sera peut-être dans l'avenir l'industrie des Sibériens sur les mers qui baignent leurs rivages du nord. Les cétacés, les poissons, les mollusques et autres organismes marins sont rejetés en amas si considérables sur les rivages de la mer, des deux côtés de la péninsule de Bering, que les ours et les autres animaux omnivores du littoral sont très difficiles sur le choix de leur nourriture. Cependant il est aussi des rivages de la terre des Tchouktches où l'on ne voit jamais s'échouer de baleines. Les ossements de ces animaux qu'on trouve en grand nombre dans les grèves soulevées au-dessus du niveau marin, et qui sont en maints endroits recouverts de sables et de débris récents, appartiennent à une époque déjà lointaine de l'histoire de la planète[2].

Il est vrai que, depuis l'arrivée des Russes dans le pays, certaines espèces animales de la Sibérie sont également en danger de disparaître,

[1] Von Middendorff, *Sibirische Reise.*
[2] Nordenskjöld, *Lettres à M. Daubrée*

comme a disparu déjà la « vache marine » (*rhytina Stelleri*) qui peuplait par millions les bords du détroit de Bering et dont la race fut complètement détruite en vingt-sept années de chasse, de 1741 à 1768. Ces races sibériennes menacées sont les espèces à fourrures qui ont entraîné les Cosaques à leur poursuite, des monts Oural aux bords de la mer d'Okhotsk. Plusieurs de ces espèces à pelage si apprécié, qui ont été la véritable cause de l'annexion de l'Asie du nord à l'immense empire russe, sont devenues très rares, et les marchands ne peuvent plus les obtenir qu'en employant des chasseurs indigènes, qui se soumettent à toutes les fatigues d'une chasse continuée pendant des mois à travers les rochers et les neiges. Les pelleteries sibériennes se distinguent entre toutes, non seulement par leur excellence à maintenir la chaleur du corps, mais aussi par leur moelleux, leur légèreté et leur éclat : plus le lieu d'origine de l'animal est alpin ou continental par son climat, plus sa fourrure a de beauté et de prix. Dans le voisinage de la mer, tous les pelages diminuent de lustre, de même que dans la Sibérie occidentale, où dominent les vents du sud-ouest. Les zibelines de l'Oural septentrional n'ont que peu de valeur, tandis que celles de la haute Lena, à 15 degrés de latitude plus au sud, sont d'un prix inestimable : en franchissant le Stanovoï pour descendre vers les rivages du Pacifique, on voit de nouveau les pelleteries diminuer rapidement en qualité. On sait qu'un grand nombre d'espèces animales de la Sibérie prennent en hiver une livrée blanche, de sorte qu'on les confond de loin avec la neige environnante : l'ours blanc, le renard des neiges, le lièvre polaire, l'hermine, le campagnol à collier, souvent même le loup et le renne, et, parmi les oiseaux, le bruant, le hibou, le lagopède, prennent aussi la nuance de leur milieu. Quant aux espèces qui gardent leur couleur brune ou noire, ce sont pour la plupart des animaux qui ne se montrent pas en plein jour[1]. Le pelage des écureuils est d'une nuance différente, suivant la nature de la forêt : l'écureuil des bois de pin sylvestre est roux; celui de la taïga des cèdres et des sapins est brun, et d'autant plus foncé que la forêt est plus épaisse[2].

D'autres espèces que celles des animaux à fourrure ont également diminué en nombre depuis l'arrivée des chasseurs russes. Le renne, qui vivait dans les montagnes du sud de la Sibérie et dont le domaine, ainsi que le fait remarquer Radde, empiète sur celui du chameau, ne se rencontre plus qu'à l'état domestique chez les Soïotes du haut

[1] Von Middendorff, ouvrage cité.
[2] Radde; — Polakov, *Zapiski Geogr. Obchtchestva*, 1873, n° 3.

Yeniseï; l'animal sauvage a disparu de toutes les forêts du sud, chassé par les mineurs, et maintenant on ne le trouve que dans la Sibérie du nord, au milieu des basses forêts et des toundras. L'*argali* ne se voit plus dans les montagnes et les plaines de la Sibérie; il était extrêmement commun à la fin du siècle dernier; quelques individus à peine restaient encore il y a quarante ans, et maintenant tous les argali se sont réfugiés au sud, dans la Mongolie. La plupart des animaux de chasse auraient été également exterminés, si chaque année les troupeaux ne s'en renouvelaient; les antilopes et les chevaux sauvages, repoussés des steppes du Gobi par le froid et le manque de nourriture, descendent en masse au commencement de l'hiver vers les plaines de la Sibérie. Les tigres, les loups et les autres carnassiers émigrent aussi à la poursuite du gibier : c'est la saison de la chasse. Les massacres durent jusqu'à ce que le printemps permette aux bêtes pourchassées de se réfugier dans les solitudes de la Mongolie. Les animaux connaissent fort bien les frontières des deux pays. On a remarqué que les mêmes oiseaux se laissent approcher sans crainte lorsqu'ils se trouvent sur le territoire mongol et s'enfuient au moindre bruit quand ils sont sur le sol sibérien. Les oiseaux aquatiques surtout savent faire la différence, car jamais les Mongols ne se permettraient de les tirer sur l'eau, l'élément sacré par excellence. « Si le sang de l'oiseau se mêle à l'eau pure, il donne inévitablement la mort à tous les troupeaux qui s'y abreuvent, » telle est parmi ces nomades la croyance générale[1].

Jusqu'à maintenant, les poursuites de l'homme ne semblent en rien avoir diminué certaines populations d'animaux associés qui habitent, en immenses colonies, diverses régions de la Sibérie méridionale. Les steppes de l'Irtich, du Yeniseï, de la Transbaïkalie et d'autres régions de la Sibérie méridionale sont percées de terriers, s'étendant en cités souterraines partout où le sol est dépouillé d'arbres, sablonneux, et en même temps d'une consistance assez forte pour que les galeries des rongeurs ne risquent pas de s'effondrer au moindre changement de température ; dans ces steppes, la terre est habitée par les peuples de fouisseurs; l'espace entier, d'un horizon à l'autre, est recouvert de buttes régulières, semblables à des volcans de boue desséchés, et le sous-sol appartient à des millions d'animaux y creusant leurs allées en un labyrinthe infini; ici la marmotte tarbagan (*arctomys bobac*), ailleurs le lièvre sifflant (*lagomys agostonas*), ou telle autre espèce ayant des mœurs analogues, se sont emparés du sous-sol. A la fraîcheur

[1] Gustav Radde, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XXIII.

du soir, chaque butte de terrier porte un petit rongeur se dressant sur ses pattes de derrière et regardant autour de lui; il s'enfuit au moindre frisson de l'air, au passage de la moindre bestiole, mais revient aussitôt pour examiner curieusement l'objet qui l'effraye. Parfois les rangées de tarbagans se tenant à l'entrée de leurs palais souterrains se prolongent à perte de vue comme les sentinelles d'une innombrable armée. Des colonies de ces marmottes peuplent aussi les croupes nues de quelques montagnes du Kamtchatka, de la Baïkalie, du Vitim, au-dessus de la région des forêts. Comment l'animal a-t-il pu traverser la large zone presque impénétrable de la taïga, qui sépare les steppes des croupes supérieures des monts? Il fut sans doute un temps où la zone forestière n'existait pas encore.

L'intervention de l'homme ne s'est pas faite seulement pour l'amoindrissement et la destruction des espèces sauvages, elle a introduit aussi plusieurs espèces nouvelles dans le pays et les a modifiées par la domestication et les croisements. Dans le nord, les Samoyèdes, les Tchouktches, les Kamtchadales ont le renne et le chien; le cheval, le bœuf, sont les compagnons de l'homme dans toute la région peuplée de la Sibérie; le yak suit le Soïote du haut Yeniseï, et dans le voisinage des steppes kirghizes et mongoles se montre le chameau, représentant dans le monde animal une autre civilisation que celle de l'Europe. Des variétés nouvelles d'animaux domestiques se sont formées par les mélanges, et l'on peut dire que les divers habitants de la Sibérie, indigènes et russes, ont donné une physionomie, des mœurs spéciales aux bêtes qu'ils nourrissent. Le chien du Samoyède ne ressemble pas à celui du Cosaque, ni celui du Cosaque à celui du Mandchou.

Toutes les traditions locales et maint objet trouvé dans les tombeaux antiques parlent de populations civilisées qui habitaient autrefois la Sibérie : ces populations sont comprises sous le nom général de Tchoudes, qu'elles aient été d'ailleurs aryennes, turques, finnoises ou mongoles. Sur les pentes orientales de l'Oural, dans les vallées de l'Altaï, sur les bords du Yeniseï, et notamment dans le cercle de Minousinsk, les kourgans ou tombeaux de Tchoudes sont extrêmement nombreux; dans les régions minières, des cavités abandonnées sont généralement désignées sous le nom de « mines des Tchoudes »; sur les contreforts occidentaux de l'Altaï, des bornes de pierre, s'élevant à hauteur d'homme et portant des caractères bizarres, encore inexpliqués, sont pour les habitants actuels du pays les « limites » des Tchoudes, et l'on voit

même au bord d'un lac sacré de l'Altaï deux cavaliers de granit grossièrement sculptés, qui semblent surveiller les eaux : ce sont les « dieux » des Tchoudes. Divers objets, surtout des armes et des armures de cuivre, trouvés sous des couches de tourbe, dans les anciennes laveries d'or des alluvions fluviales, prouvent que les artisans de ces peuples antiques avaient un certain goût et une grande dextérité de métier. Bien plus, des restes de canaux de plusieurs kilomètres de longueur, des substructions d'écluses, des meules de moulin, témoignent d'un état de civilisation vraiment avancé. Les Tchoudes cultivaient aussi les arbres fruitiers, que la rigueur du froid ou l'insouciance des habitants ont fait dépérir depuis; enfin une excellente race de porcs, bien supérieure à celle que l'on a importée de Russie, porte dans le pays le nom de « tchoude », la tradition les considérant comme un héritage des anciens possesseurs du sol. On croit que le le siège principal de la civilisation indigène se trouvait dans les montagnes voisines du Yeniseï, car c'est dans les tombelles de cette région que les archéologues ont recueilli les objets les plus riches et travaillés avec le plus de goût : les kourgans de l'Altaï occidental et des bords de l'Irtich renferment des instruments et des armes de facture plus grossière et d'un dessin moins original. D'ailleurs la ressemblance est grande entre les antiquités « tchoudiques » de l'Altaï et maints objets « scythiques » des rivages du Dnepr et de la mer Noire. Il est fort probable que les Tchoudes civilisés, qui, d'après l'opinion générale, auraient été d'origine finnoise, ont été exterminés pendant les longues guerres qui ont précédé la migration des Barbares. Ils furent pendant longtemps les défenseurs avancés de l'Occident; quoique inconnus de Rome, ils la protégèrent peut-être durant des siècles. Les Mongols qui les ont remplacés savent tous qu'ils sont d'une origine étrangère ; ils montrent du doigt l'horizon du sud-est quand on leur demande quelle est leur patrie[1].

Actuellement, les Tchoudes ont perdu leur nom, mais sans nul doute ils vivent mélangés avec les populations indigènes, presque toutes à demi barbares, destinées à se fondre elles-mêmes avec les Russes ou à disparaître devant eux. Quoique les divers dialectes des Sibériens permettent de classer les aborigènes en races et en familles distinctes, cependant il est certain que les mélanges de race à race ont été fort considérables : des monts Oural à ceux de la frontière coréenne, on constate une transition graduelle entre les types; partout des individus isolés peuvent être considérés comme des représentants de peuplades mongoles ou turques

[1] Albin Kohn, *Sibirien und das Amur-Gebiet.*

vivant à des milliers de kilomètres de distance. C'est principalement chez la femme que l'on rencontre le type mongol le mieux caractérisé; même dans la Sibérie du nord-ouest, on voit fréquemment des jeunes filles ayant une figure presque chinoise, qui rappelle vaguement celle d'une chatte, avec ses petits yeux obliques, ses hautes pommettes, ses joues enfoncées et son menton pointu. Les mœurs des nomades sibériens favorisent ces mélanges. Les déplacements forcés de tribus entières les mettent en rapport avec d'autres races en les séparant de leurs parents d'origine. Dans les voyages qu'ils font et qui se prolongent à travers une grande partie du continent, des marchands indigènes, Yakoutes ou Bouriates, achètent leurs femmes, tantôt dans une tribu, tantôt dans une autre; ils ont même souvent une famille distincte dans chacun des pays qu'ils visitent, et se prêtent à la vente temporaire de leurs épouses. Ils cèdent aussi leurs enfants à des marchands étrangers et, fréquemment, les orphelins de familles tuées par la faim sont adoptés par des gens de tribus étrangères ou par des Russes, colons et marchands. Quoique le type slave, surtout chez les Petits Russiens et les raskolniks, se soit parfaitement conservé dans quelques colonies, peut-être mieux que dans la mère-patrie, on peut dire, d'une manière générale, que les croisements unissent de proche en proche toutes les populations de la Sibérie : tandis que des immigrants russes se « yakoutisent », des Toungouses se « russifient » peu à peu : suivant l'importance relative des éléments qui se trouvent en contact, la physionomie et les mœurs des uns et des autres se modifient de manière à ressembler au milieu. C'est ainsi que les Finnois et les Turcs d'Europe ont pris le type européen, tandis qu'en Asie, Finnois et Turcs ont le type asiatique[1].

Désormais, la supériorité du nombre, aussi bien que celle de la culture, dans l'ensemble du territoire compris entre les monts Oural et l'océan Pacifique, appartient aux Russes purs ou descendus de Cosaques mariés à des femmes indigènes. Les Slaves de Sibérie sont plus de trois millions d'hommes, plus de quatre millions en comptant les districts de l'Oural, et les indigènes, plus ou moins dispersés, sans cohésion les uns avec les autres, ne peuvent guère être évalués à beaucoup plus de sept cent mille, non compris les Kirghiz, dont les steppes appartiennent à « l'Asie centrale ». Quelques-unes des peuplades, dont les terrains de parcours s'étendent sur un espace plus grand que la France, se composent seulement de familles errantes fuyant devant les colons étrangers. Les Russes occupent en masses serrées le versant oriental des monts Oural,

[1] A. Castrèn, *Reiseberichte und Briefe*.

les bassins du Tobol, de l'Irtîch et de l'Ob supérieure; ils l'emportent aussi de beaucoup dans la région du haut Yeniseï et de l'Angara, ainsi que dans la Transbaïkalie, et se sont emparés de toutes les terres cultivables qui bordent les fleuves et leurs affluents : les avant-postes de la colonisation russe s'avancent en bandes étroites dans le territoire indigène, le long du Yeniseï, de la Lena, de l'Amour, et depuis l'année 1865 ils marchent à la conquête de l'Altaï, dont les riches vallées étaient autrefois interdites à l'immigration libre[1].

## II

### ALTAÏ

La « montagne d'Or » — car tel est probablement le sens du nom d'Altaï, dérivé du mongol Al-tîn, synonyme du chinois Gin-chan, — est l'ensemble des chaînes et des massifs qui s'élève au nord des portes de la Dzoungarie et qui continue vers l'orient le faîte des Monts Célestes et du Pamir. Beaucoup moins vaste et moins haut que le puissant système du Thian-chan, celui de l'Altaï est pourtant comparable aux Alpes d'Europe, non par l'altitude de ses pics ni par la variété de ses formes, l'abondance de ses neiges ou la richesse de sa végétation, mais par le développement de ses crêtes et la longueur de ses vallées. L'Altaï proprement dit ne comprend, il est vrai, sur le territoire russe, que la région montueuse limitée à l'ouest par la vallée de l'Irtîch noir et à l'est par le col de Souok, mais ce passage fréquenté de la frontière russo-chinoise n'est qu'une limite purement conventionnelle, car le système de l'Altaï se continue à l'est pour former les montagnes de Sayan, jusqu'à la percée du Yeniseï, et, au delà, jusqu'aux massifs de la Baïkalie. Du côté de la Chine, l'Altaï se

[1] Population présumée de la Sibérie et de l'Oural asiatique, en 1880, classée par nationalités :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Finnois. | Vogoules | 4 500 | Turcs. | Yakoutes | 200 000 |
| | Samoyèdes | 25 000 | | Dolganes | 500 |
| | Ostiaks | 25 000 | | Tartares | 80 000 |
| | Soïotes | 8 000 | Divers. | Tchouktches | 12 000 |
| Mongols. | Toungouses | 50 000 | | Koriaks | 5 000 |
| | Bouriates | 250 000 | | Kamtchadales | 3 000 |
| | Kalmouks | 20 000 | | Giliaks | 5 000 |
| | Chinois et Mandchoux | 10 000 | | Aïnos | 3 000 |
| | Coréens | 3 000 | | Tziganes | 5 000 |
| | Youkagires | 1 600 | Slaves | | 4 500 000 |

(Venoukov, Middendorff, Rittich, Castrèn, etc.).

prolonge en chaînons et en promontoires, presque tous inexplorés, bien au sud des sources du Yeniseï et jusqu'à une grande distance dans les solitudes des plateaux mongols. D'ailleurs, ce nom d'Altaï est employé en Sibérie d'une manière tout à fait générale, et souvent on l'applique, non seulement aux collines, mais encore aux plaines de la base, à toute la région qui dépend administrativement de Barnaouł, de Biisk et de Kouznetzk.

Quand on approche de l'Altaï en venant des monts Oural par la grande route de la Sibérie méridionale, on ne voit que des collines irrégulières, plus nues, plus tristes d'aspect que la steppe. Les forêts éparses de la plaine, les petits lacs réfléchissant l'ombrage des pins sont dépassés et l'on ne rencontre plus que des espaces nus et gris : au sud et à l'est, l'horizon est borné par un profil de montagnes basses et sans caractère, cachant les sommets plus élevés de la frontière chinoise. Quelques cimes couvertes de verdure contrastent avec la nudité générale des monts, mais l'ensemble du paysage, dans la région occidentale de l'Altaï, est presque partout des plus désolés. Les vents du sud-ouest, qui apportent les pluies en Europe et même sur les pentes de l'Oural et sur les versants du Thian-chan tournés vers l'Occident, sont complètement desséchés lorsqu'ils atteignent l'Altaï : non seulement ils ne donnent point de pluies à ces monts dressés en travers de leur course, mais encore ils flétrissent rapidement le feuillage des maigres arbrisseaux qui recouvrent les pentes et ne laissent subsister qu'une pauvre végétation d'herbes des steppes[1]. Ce sont les vents du nord-est, quoique apportant les froidures polaires dans l'Altaï, qui versent aussi les pluies et revêtent la montagne de beaux pâturages. Dans la vallée d'Ourgoudeï, au nord du Sayan, il ne se passe pas de jour que les nuages ne s'assemblent deux ou trois fois sur les pentes et ne les couvrent de neige ou ne les inondent de pluie, suivant la saison[2].

En ces régions humides, les eaux ruisselantes et les forêts donnent aux montagnes un aspect tout différent de celui de l'Altaï occidental, simple promontoire de la steppe mongole : partout où la forme des rochers, les escarpements des monts, le profil des cimes ont déjà de la grandeur, le paysage de l'Altaï qu'embellissent les eaux et la verdure rappelle celui des Alpes de l'Europe centrale. Un défilé de la haute Tchouya (ou Tchou), qui mène vers le col de Souok, sentier principal des caravanes de commerce entre Biisk et la Mongolie, est une sorte de « Via mala », par le contraste des arbres avec la sombre gorge au fond de laquelle mugit l'eau du tor-

[1] Vesełovskiy, *Du climat de la Russie* (en russe); — Tepłouchov, *Klima und Vegetation im Altaï*; — Bernhard von Cotta, *Altaï*.

[2] Veňoukov, *Die russisch-asiatischen Grenzlande*.

rent[1]; mais dans le cœur même de la montagne le cirque supérieur où s'unissent les ruisseaux qui forment ensemble la Tchouya est une véritable steppe, où les pluies tombent rarement, où le peu de neige qu'apportent les nuées en hiver est bientôt balayé par le vent[2]. D'ailleurs, même dans l'Altaï occidental, nombre de vallées ont tout le charme de leur beauté première. En plusieurs massifs de l'Altaï la région alpestre a sa limite parfaitement tracée par l'arête qui sert de faîte de partage entre la Russie et la Chine. Des deux côtés de ce faîte, la différence est complète : au nord, des forêts de conifères couvrent les pentes, tandis qu'au sud s'étendent à perte de vue les déserts rocheux. Les eaux fuient des deux côtés en des directions opposées et les populations appartiennent à des groupes différents : du côté de la Chine vivent les Mongols, du côté russe habitent les Telengout ou Kalmouks[3].

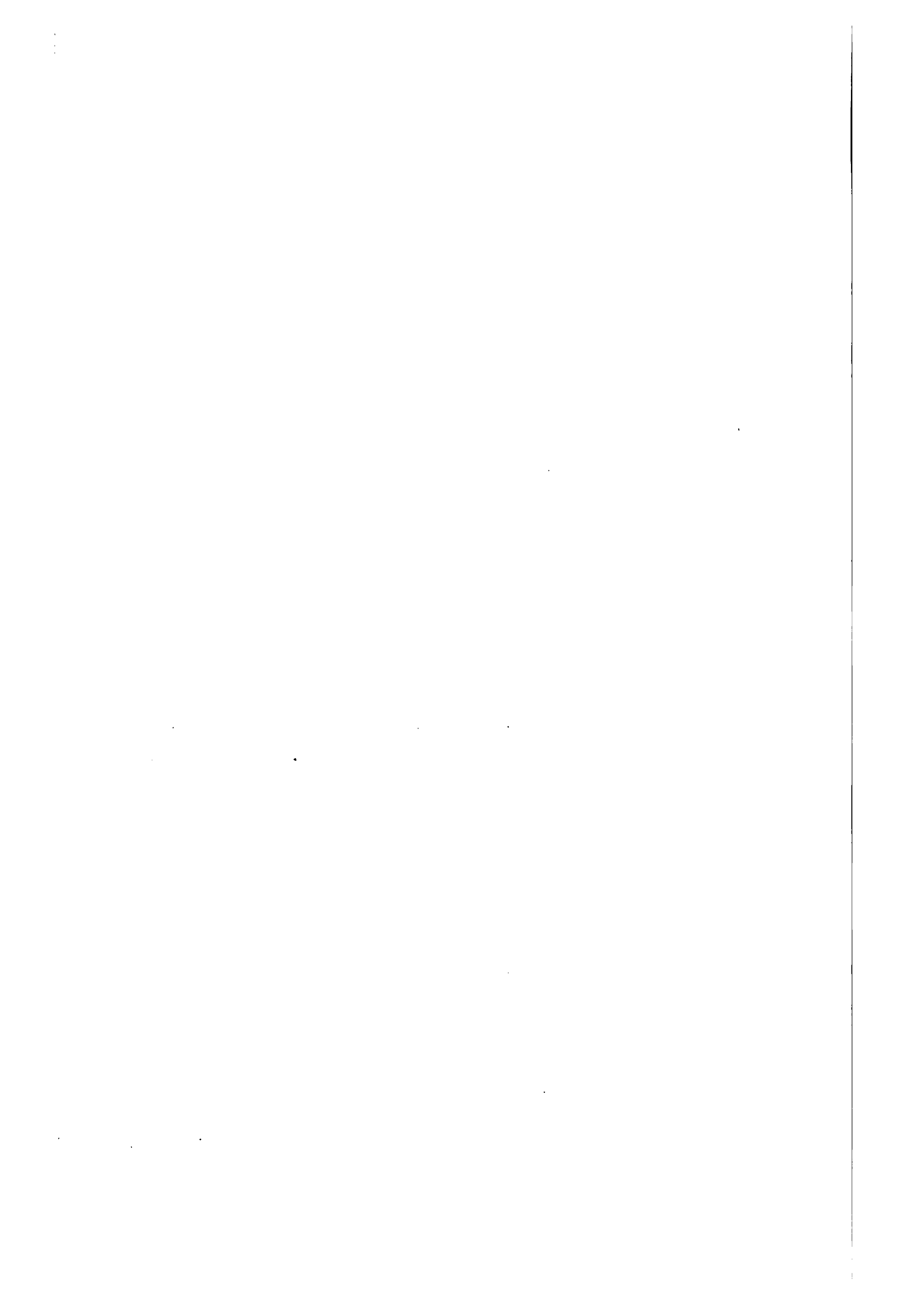
Le système de l'Altaï se compose d'un grand nombre de chaînes que l'on peut considérer d'une manière générale comme alignées dans la direction de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, parallèlement au Tarbagataï, à plusieurs chaînons du Thian-chan et à beaucoup d'autres systèmes montagneux de l'Asie, entre autres l'Himalaya. Ces chaînes ou *B'elki*, c'est-à-dire « Alpes » ou « Blanches », sont réunies par des arêtes transversales irrégulières et par des plateaux, dont l'ensemble donne à la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Ob et le versant du Gobi une direction sinueuse dans la direction du nord-est : de très grandes vallées longitudinales, comme celles de la Boukhtarma, s'ouvrent dans l'épaisseur du système. L'Altaï ne forme point un faîte complet de séparation, puisque à l'ouest un des affluents de l'Irtîch, l'Ouloungour, communiquant avec le fleuve par un cours en partie souterrain, naît en plein Gobi pour contourner tous les massifs occidentaux. La hauteur moyenne de l'ensemble du système, en tenant compte des vallées intermédiaires et des plateaux du sud sur lesquels s'appuient les montagnes, est évaluée seulement à 1200 ou 1500 mètres ; mais les arêtes principales ont de 1800 à 2700 mètres. Le nœud central du système, au point de vue hydrographique, le massif d'où s'écoulent, au nord plusieurs affluents de la Katouń, à l'ouest la Boukhtarma, au sud l'Oïgour, tributaire mongol de l'Ike-eral, est traversé par une brèche qui n'a pas moins de 2820 mètres, d'après Mirochnitchenko : c'est l'Oulan-dabas ou la « Pierre rouge », ainsi nommé de ses couches de minerai de fer. Au nord-ouest de ce passage redouté s'élève la plus haute

[1] Potanin, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1879, n° 6.
[2] Radłov, *Briefe aus dem Altaï*, Erman's Archiv für wissensch. Kunde von Russland, vol. XXI.
[3] Ney Elias, *Journal of the Geographical Society of London*, 1873.



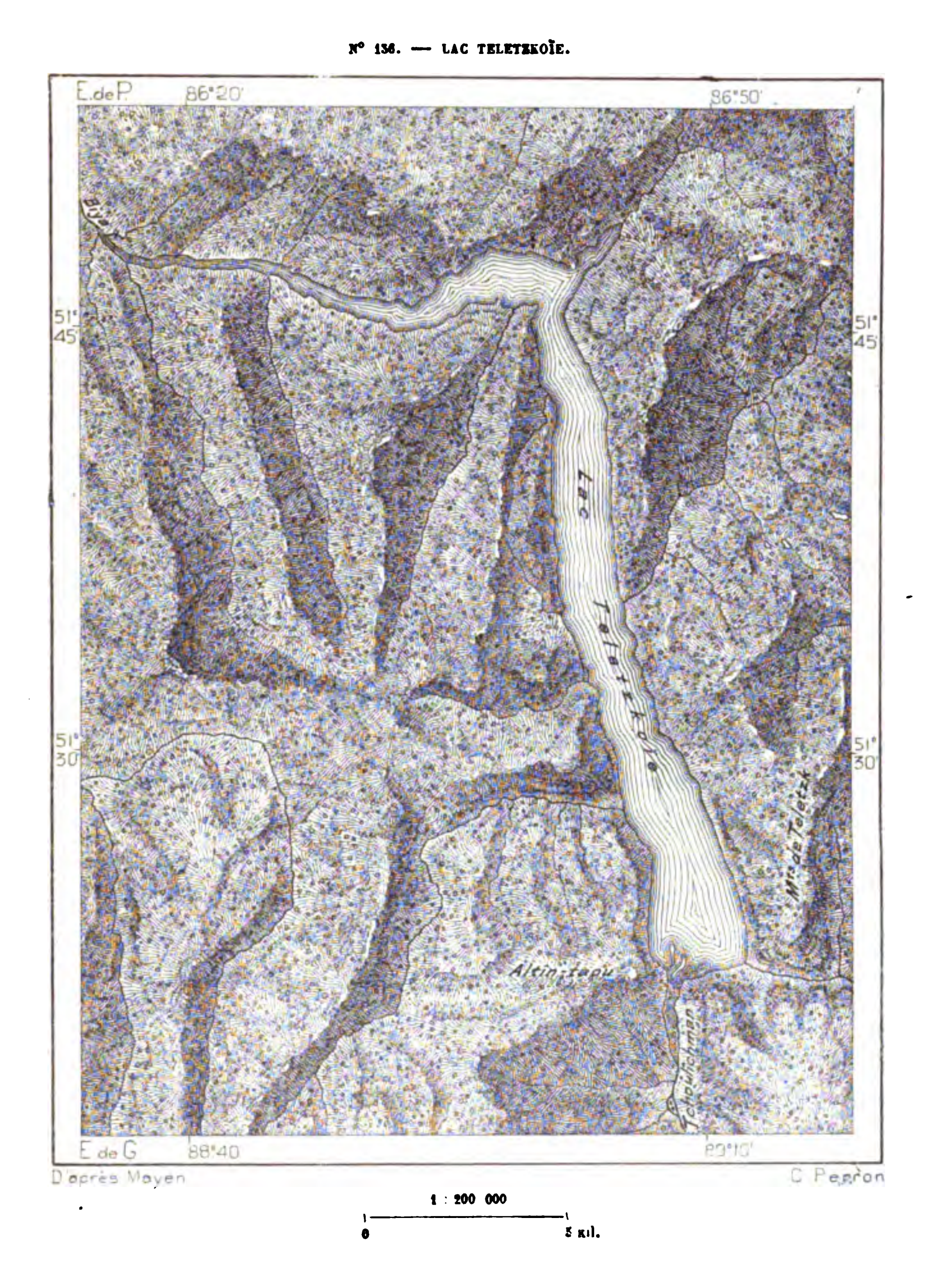

PROVINCE DE SEMIPALATINSK. — RIVIÈRE DE TCHINDAGOUTOUI, AFFLUENT DE L'IRTICH

Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Poltoratzka.



cime de l'Altaï, la Beloukha ou la « Blanche », dont les deux pointes, presque égales, ont environ 3350 mètres. Le massif que domine cette montagne et où se dressent aussi les parois de rochers appelées les « Colonnes

N° 136. — LAC TELETSKOÏE.




de Katouń », est parfaitement limité du reste de l'Altaï, au sud, à l'ouest et au nord par la Katouń ou Katouniya, qui est la véritable Ob supérieure et vers laquelle se dirigent de nombreuses rivières; l'une, portant le nom turc de Kok-sou, coule de l'ouest à l'est, dans la fissure étroite du plateau

de Korgon, haut d'environ 2000 mètres. Le massif de la Béloukha ou des montagnes de Katouñ est celui qui a le plus de droit au titre de « Grand Altaï », attribué d'ordinaire à la région encore peu connue de l'Altaï mongol. Précisément la chaîne dite « Grand Altaï » par la plupart des géographes est désignée par Veñoukov sous le nom de « Petit Altaï » (Ektag-Altaï) : c'est-la chaîne bordière occidentale du plateau de Kobdo, dont les escarpements s'inclinent au sud-ouest vers la vallée de l'Ouloungour et de l'Irtîch Noir. Plusieurs des sommets de cette chaîne dépassent la limite des neiges persistantes.

A l'est des divers massifs de l'Altaï russe, désignés d'ordinaire par les noms des rivières qui coulent à leur base et des villages les plus rapprochés, la chaîne de Tannou-ola prolonge son arête en Mongolie, entre les torrents du Yeniseï supérieur et les eaux qui descendent vers l'Oubsa-nor, tandis que, plus au nord, les montagnes de Sayan déploient l'amphithéâtre de leurs cimes boisées et vont se terminer au-dessus du Yeniseï par le massif du Chabin-dabag. Moins hauts, les chaînons du Kouznetzkiy Ałatau, qui forment le faîte entre les bassins de l'Ob et du Yeniseï, élèvent encore leurs croupes, également noires de forêts, à 1200 et 1500 mètres. Plusieurs petits lacs sont parsemés dans les hautes combes voisines du nœud de montagnes où se rejoignent l'Altaï et le Sayan; mais le plus vaste et le plus beau bassin lacustre de l'Altaï se trouve déjà à peu de distance de la steppe, quoique des hauteurs escarpées l'entourent de tous les côtés et qu'il ait un aspect tout à fait alpin : c'est le lac Teletzkoïe, où se jette le Tchoulîchman et d'où s'échappe la Biya, affluent oriental de l'Ob. Par la beauté de ses rivages, le lac Teletzkoïe rappelle le Léman et, comme lui, se compose de deux lacs appartenant chacun à un système différent de cassures; mais ces deux lacs ne sont pas unis par des courbes doucement infléchies comme celles du lac de Genève. Ses abîmes, qu'une couche de glace ne recouvre que dans les années excessivement froides, sont un peu moins profonds[1]. L'Altîn-taou ou la « montagne d'Or », dont la croupe neigeuse domine l'extrémité méridionale du lac, et qui se continue le long de la rive occidentale par les rochers du Kara-koroum ou des « Escarpements noirs », est un mont sacré pour les Kalmouks : ils lui donnent le nom de « Père des Montagnes et du Lac » et disent qu'il a toujours puni de mort ceux qui tentaient de le profaner en en gravissant la cime[2].

[1] Lac Teletzkoïe, d'après Semonov (*Slovar' Rossiiskoï Imperii*).
Altitude. . . . . . . . . . . . 480 mètres. Superficie. . . . . . . . . 283 kilom. carrés.
Profondeur. . . . . . . . . . . . . 247 mètres (283 d'après Helmersen).

[2] Radłov; Helmersen; Semoñov

Ainsi que son nom l'indique, la Bełoukha est couverte de neiges persistantes, et même un glacier, de 2 kilomètres et demi de longueur, s'épanchant dans un cirque de la montagne, fournit les premières eaux de la rivière Katouń, coulant à travers d'anciennes moraines qui témoignent d'un recul notable des glaces[1]. Quelques névés de petites dimensions descendent des montagnes voisines, restes bien amoindris des glaciers qui recouvraient autrefois tout le massif de montagnes, quoique Bernhard de Cotta, s'appuyant sur des indices purement négatifs, ait cru devoir contester l'existence d'une époque glaciaire dans l'Altaï. Récemment, on fixait la limite des neiges persistantes sur les pentes des montagnes d'Or à l'altitude moyenne de 2250 à 2300 mètres; mais Mirochnitchenko a constaté que sur les deux versants, et notamment sur le côté du midi, exposé non seulement à l'influence directe des rayons solaires, mais aussi à la chaleur réfléchie du plateau méridional, la ligne de fusion complète des neiges dépasse 2600 mètres : quoique relevée ainsi de 400 mètres, elle reste néanmoins plus basse que la ligne correspondante des Alpes et des Pyrénées.

Dans presque toute son étendue, l'Altaï consiste en massifs et en chaînes formant des plateaux à longues croupes et à cimes déprimées; au-dessous de la zone des neiges persistantes, les hauteurs sont couvertes partiellement de terrains marécageux, rappelant, mais en proportions beaucoup plus considérables, les « hautes fagnes » des Ardennes et parsemés de blocs de granit, ce qui leur a fait donner le nom de « marais de pierres ». Des vallées profondes, à parois très escarpées, séparent ces sommités aplaties[2], et semblent pour la plupart avoir été creusées par érosion dans les roches schisteuses intercalées dans les masses granitiques, plus résistantes, qui forment les principaux groupes des monts Altaï[3]. Même les chaînons de Sałaïr et du Kouznetzkiy Ała-taou, qui s'avancent en promontoires dans les steppes du nord, sont en partie constitués par le granit; des porphyres, des serpentines ont traversé çà et là les roches cristallines et les schistes de l'Altaï, mais nulle part on ne remarque dans ces montagnes les traces d'une action volcanique quelconque. L'Altaï est évidemment un système de montagnes très ancien : on n'y trouve aucune strate des terrains sédimentaires du dyas, du trias, du jura, de la craie, aucune assise tertiaire; depuis la formation des roches paléozoïques, l'Altaï a toujours dressé ses croupes au-dessus des mers ou des steppes inférieures : les couches de charbon de terre que l'on a reconnues dans les montagnes

[1] Gebler, *Uebersicht der Katunischen Gebirge.*
[2] Tchihatchev, *Voyage de l'Altaï.*
[3] Bernhard von Cotta, ouvrage cité.

de Kouznetzk, sur les bords de la Tom, et les veines métallifères qui ont donné à la région de l'Altaï une importance économique si considérable, datent de ces époques de l'histoire terrestre.

La flore de l'Altaï, comparée à celle des steppes environnantes, est d'une très grande richesse; toutefois elle reste inférieure à celle de l'Europe centrale pour le nombre des espèces. Ledebour, qui a recueilli environ seize cents plantes phanérogames dans l'Altaï[1], évalue aux quatre septièmes des espèces indigènes de l'Allemagne celles qui composent la flore sauvage de l'Altaï, situé précisément sous la même latitude que les montagnes de la Bohême et soumis également aux alternatives des vents du sud-ouest et du nord-est. Toutes les familles de plantes, à l'exception de celles qui croissent au bord des lacs salés, sont représentées dans l'Altaï par un plus petit nombre d'espèces que dans l'Europe centrale : l'érable manque complètement; le tilleul ne se voit qu'en groupes isolés et très éloignés les uns des autres[2], et l'aune est très rare dans ces forêts sibériennes; mais l'Altaï possède quelques espèces en propre, telles que le cerisier des haies (*lonicera tatarica*) et l'arbre aux pois (*caragana arborescens*), dont les branches raides et le feuillage blanchâtre, découpé comme celui de l'acacia, se voient sur la plupart des pentes arides, entremêlés aux roses et aux spirées des broussailles[3].

La flore des steppes, qui se continue sur les pentes avancées et qui limite sur le pourtour des monts la flore « altaïque » proprement dite, ne s'élève guère qu'à 300 mètres de hauteur. Elle est assez pauvre, surtout dans les terrains saturés de sel, et la couleur générale des paysages est grise ou jaunâtre, çà et là nuancée de vert pâle. Les prairies verdoyantes occupent seulement les bas fonds bien arrosés, et l'on dit que pour l'habitant des steppes nues, ternes d'aspect, aux contours immobiles, ces herbes pressées, ondulant sous le vent comme des flots, sont d'abord peu agréables à voir : le mouvement des graminées qui s'abaissent et se relèvent incessamment en modifiant leurs teintes produirait chez eux une sorte de « mal de mer ». Sur les bords des fleuves, la flore des steppes est interrompue par la végétation arborescente : des pins se montrent en quelques endroits, mais ils disparaissent rapidement, par l'effet des fréquents incendies auxquels les expose le voisinage de l'homme, et sont remplacés par des bouleaux et d'autres espèces d'arbres à croissance rapide. Parmi les peupliers et les saules qui bordent en plus grand nombre les rivières descendues

[1] *Reise durch das Altaï-Gebirge.*
[2] Zavalechin, *Opisanie Zapadnoï Sibiri.*
[3] Teploukhov, mémoire cité.

de l'Altaï, quelques espèces semblent être originaires du haut bassin de l'Ob.

Des bouleaux noirs et des néfliers se voient sur les hautes pentes jusqu'à 2050 mètres, tandis que la zone forestière de l'Altaï proprement dite se développe dans la zone comprise entre 1300 et 1980 mètres d'altitude[1]; mais, dans toute la région habitée des montagnes, elle a été notablement rétrécie par la hache des bûcherons; on y parcourt des espaces de centaines de kilomètres carrés sans rencontrer même un seul arbre de haute futaie. Loin du district des mines, dans les vallées qui ne sont pas soumises aux vents desséchants du sud-ouest, on voit encore la taïga de pins et, plus haut, de sapins, de pichtas, d'épicéas, plus belles que les forêts de l'Europe, à cause de la richesse et de la variété des plantes du sous-bois : ces espèces sont en moyenne deux fois plus grandes que celles des forêts du littoral atlantique et leurs fleurs brillent d'un merveilleux éclat : les aconits, les delphinium semblent des espèces nouvelles aux voyageurs venus de l'Occident, tant leurs fleurs, d'un bleu intense, s'étalent à une grande hauteur au-dessus des arbustes. Les plantes alpines, dont la zone s'étend au-dessus des forêts jusqu'à la ligne des neiges, ont aussi des couleurs très vives et répandent une odeur pénétrante. Elles s'entremêlent d'abord aux arbres, qui s'abaissent et se rabougrissent graduellement vers les pentes supérieures, puis elles recouvrent toutes les croupes, mêlées aux lichens et aux mousses, qui plus haut disparaissent elles-mêmes sous les neiges. Un chant des Kalmouks parle de ces beaux pâturages du « vieux père Altaï, tout vêtu d'herbes fines ».

La faune de la montagne, de même que la flore, est relativement fort riche : ainsi que le chantent les Kalmouks, « l'Altaï blanc, aux quatre, aux six vallées, est le séjour de soixante oiseaux et de cerfs innombrables[2]. » Ledebour, qui put explorer seulement une partie de la région et qui laissa certainement à glaner après lui, recueillit 21 espèces de mammifères, 64 espèces d'oiseaux, 28 amphibies, mais seulement sept formes de poissons. Déjà sur les frontières de la Chine l'Altaï possède quelques animaux appartenant à la faune de l'Asie centrale; mais, dans l'ensemble, les animaux sont les mêmes que ceux du Thian-chan et de la Sibérie. Les tigres empaillés, que l'on voit dans le musée de Barnaoul, étaient des visiteurs en chasse sur un territoire étranger; l'espèce ne paraît point avoir été originaire de la contrée. Quelques animaux, jadis communs dans le pays, ont

[1] Ledebour, ouvrage cité.
[2] Radlov, *Volkslitteratur der Türkischen Stämme Süd-Sibiriens.*

disparu ou du moins sont devenus très rares : tels sont les castors, n'existant plus vivants dans l'Altaï, si ce n'est peut-être aux bords de l'Irtich Noir. Il y a un siècle, du temps de Pallas, les élans étaient tués en si grand nombre que le tribut se payait souvent en peaux de cet animal, évaluées à un peu plus d'un demi-rouble la pièce[1]. Mais si quelques espèces ont disparu, exterminées par les chasseurs, d'autres ont été introduites par les agriculteurs russes et tartares. Tandis que les colons imprévoyants du Thian-chan et d'autres régions de l'Asie centrale tuent les marali pour leur scier les cornes et en extraire la précieuse gélatine si appréciée des Chinois, d'intelligents paysans russes de la vallée de la Boukhtarma, craignant de détruire la race, s'ils continuaient de chasser l'animal à outrance, le capturent et réussissent à l'apprivoiser. Le marali peut être ajouté désormais à ces quarante et quelques animaux domestiques énumérés par Geoffroy Saint-Hilaire. En 1879, Potanin évaluait à deux cents environ le nombre des marali privés, et l'accroissement des troupeaux se fait maintenant par l'augmentation naturelle des familles. Les paysans préfèrent l'élève du marali à celle du cheval. Le ruminant est plus docile, il mange moins de foin, pourvu qu'on ait du sel à lui donner; et les cornes du mâle, que l'on scie au printemps, rapportent en moyenne 200 francs par an, beaucoup plus que ne représente le travail annuel du cheval; en outre, la chair et la peau du marali ont une grande valeur économique. Les indigènes des monts Sayan et de l'Altaï ont aussi dans leurs troupeaux des yaks domestiques. Quant aux moutons à grosse queue (*ovis steatopyga*), que l'on élève par millions en Tartarie, sur le versant méridional du Caucase et jusqu'en Asie Mineure, on les croit descendus de ces brebis de montagnes de l'Altaï oriental (*ovis argali*), qui peuvent atteindre la taille de petites vaches, et qui sont armées ou plutôt embarrassées par de si pesantes cornes[2].

D'après Ledebour[3], les abeilles auraient été introduites par les Russes dans l'Altaï vers la fin du dix-huitième siècle, après plusieurs tentatives infructueuses; mais il est probable toutefois qu'il s'en trouvait dans la région du lac Teletzkoïe, puisqu'elles y sont connues sous un nom indigène et qu'on les rencontre à l'état sauvage. Quoi qu'il en soit, l'apiculture est devenue l'une des grandes industries de l'Altaï, et des paysans possèdent jusqu'à deux mille ruches autour de leurs demeures; dans quelques villages, la récolte annuelle du miel est de 50 000 kilogrammes; l'expor-

[1] Finsch, *Reise nach West Sibirien.*
[2] Bernhard von Cotta, *Altaï.*
[3] *Reise durch das Altaï-Gebirge.*

tation de la vallée de la Boukhtarma s'élève annuellement à 200 000 kilogrammes de miel et à 330 000 kilogrammes de cire[1]. Le miel, très parfumé, est l'un des mets les plus ordinaires de l'Altaï, où on le mange, comme dans toute la Russie, avec les fruits sucrés et avec les concombres[2]. L'ours de l'Altaï, comme celui des autres contrées, n'est pas moins que l'homme amateur du miel, et c'est autour des ruchers qu'on l'attend pour le tuer. Les paysans qui cherchent seulement à l'écarter de leurs jardins savent donner à leurs épouvantails revêtus de haillons assez de ressemblance avec l'homme pour tromper l'ours, l'honnête et naïf « Michel Ivanovitch », le « Martin » de l'Altaï.

Les populations préhistoriques de l'Altaï ont laissé des traces de leur civilisation. Les mines de la contrée étaient exploitées déjà, de toute antiquité, par un de ces peuples mystérieux auxquels on donne le nom général de Tchoudes ; on en voit çà et là dans les montagnes et sur la plaine les nombreux tombeaux entourés de pierres et revêtus pour la plupart d'un fourré de groseilliers (*ribes phylostylum*), plantés peut-être, car cette plante est rare loin des tertres funéraires[3]. Lorsque les Russes découvrirent à nouveau les riches gisements de métal de l'Altaï, ils y trouvèrent partout des excavations de mines; Pallas raconte que l'on retira même d'une galerie écroulée le squelette à demi rongé d'un de ces mineurs préhistoriques, ayant encore à côté de lui le sac de cuir rempli de riche terre minérale. En maints endroits, le sol, perforé dans tous les sens par les Tchoudes, s'est effondré en formant d'énormes entonnoirs, partiellement emplis d'eau. En dehors de la région minière, dans les districts agricoles, on a aussi trouvé, au-dessous de la « terre noire », des squelettes d'hommes et de chevaux avec des objets d'or, d'argent, de cuivre et de fer délicatement travaillés[4]. Il est probable que les anciens mineurs de l'Altaï et du Yeniseï, de même que ceux de l'Oural, sont pour une part considérable les ancêtres des populations déchues qui habitaient les vallées de l'Altaï lors de l'arrivée des Russes, et qui appartiennent à la souche ouralo-altaïque. Par suite de cette illusion générale qui fait regarder vers les montagnes pour y chercher les berceaux des peuples, on s'est servi des noms de l'Oural et de l'Altaï, comme jadis

[1] Semonov, Potanin, *Supplément à la Géographie de Carl Ritter* (en russe).
[2] Rose; Finsch, etc.
[3] Ledebour, ouvrage cité.
[4] Pallas; — Ledebour; — Ruprecht, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome IX, 1866.

de celui du Caucase, pour désigner les diverses nations tartares, finnoises et même mongoles de l'Asie du nord[1].

Les Mongols, divisés en plusieurs tribus, peuplent tout le versant méridional de l'Altaï et les plateaux avoisinants, mais ils ont aussi dépassé la frontière et vivent au milieu des Russes et des Tartares des vallées du nord. Toutefois les principaux représentants de la race mongole dans l'Altaï septentrional sont les Kalmouks, évalués diversement de 12000 à 20000 individus. Ces indigènes, qui se disent eux-mêmes Telingit ou Telengout, et dont quelques-uns ignorent même le nom de Kalmouks, sont « les plus honnêtes des habitants de l'Asie ». Ceux de la vallée du Tchoulîchman, les Teletzes, qui ont donné leur nom au lac Teletzkoïe, ne forment qu'une « famille de frères ». La « civilisation » les fera disparaître comme nation distincte; mais ils n'en sont pas moins beaucoup plus respectables que leurs civilisateurs par leur simplicité, leur droiture, la générosité de leur accueil[2]. Récemment encore, ces gens paisibles étaient sujets de la Chine et de la Russie ; pour eux, il n'existait pas de frontière politique et leurs impôts devaient être acquittés aux deux maîtres, de Pékin et de Saint-Pétersbourg : c'est en 1869 seulement que les Kalmouks du versant septentrional de l'Altaï ont cessé de payer leur tribut aux gouverneurs chinois de Kobdo et d'Ouliasoutaï[3]. Encore à la fin du siècle dernier, les Telengout occupaient un territoire beaucoup plus considérable et dépassaient même l'Irtîch; actuellement ils ne vivent plus que dans l'Altaï oriental, dans les vallées et sur les plateaux des districts de Biisk et de Kouznetzk. Quoique de race mongole, ils ne parlent plus la langue de leur race; seulement leur idiome turc est très riche en termes mongols, tandis qu'ils n'emploient point de mots arabes et persans comme les Turcs soumis à l'influence de l'Islam.

Purs chamanistes, les Kalmouks de l'Altaï célèbrent encore librement leurs cerémonies, et dans les grandes occasions ils font des sacrifices d'animaux vivants. Leurs idoles ou plutôt leurs images symboliques consistent en morceaux de bois ou d'écorce représentant des hommes aux bras étendus, et d'ailleurs semblables aux *ex-voto* qui recouvrent les murs des églises de Provence, d'Italie, d'Espagne, où se pressent les pèlerins. Ces images, de couleurs et d'attitudes diverses, figurent les bons esprits et les mauvais génies, qui vivent entre le ciel et la terre, dans les montagnes, au fond des eaux. Les peaux de lièvres, considérées comme impures par les Russes orthodoxes,

[1] A. Castrèn, *Die Völker des Altaï.*
[2] Radlov, *Reise durch den Altaï*; — Ney Elias, *Journal Geogr. Society of London*, 1873.
[3] Veñoukov, *Die russisch-asiatischen Grenzlande.*

sont au contraire tenues pour saintes par les Kalmouks et tendues sur des croix de bois, qui sont aussi des symboles sacrés. Enfin, les rubans de diverses couleurs, appendus à des branches ou flottant à des perches, représentent les esprits des ancêtres, et chaque Kalmouk connaît le ruban par le nom d'un de ses aïeux ; il entend le langage que lui fait parler le vent ; il écoute ses conseils et s'entretient respectueusement avec lui ; mais il ne révèle jamais à l'étranger ce que lui a dit la voix d'outre-tombe. Quand il chante en marchant, les paroles qu'il répète, d'une voix basse et dolente, sont fréquemment celles qu'il entendit des morts.

Quoique chamanistes, des milliers de Kalmouks n'en sont pas moins classés officiellement au nombre des chrétiens. On raconte que les coups de bâton donnés par les indigènes à leurs femmes sont une des principales causes des conversions au christianisme qui sont censées s'opérer parmi les populations de la frontière. Souvent la femme battue s'enfuit chez le missionnaire et se fait baptiser pour échapper à son mari ; mais celui-ci survient bientôt et reçoit le baptême à son tour, afin de rentrer en possession de son épouse : ainsi deux âmes sont conquises à la « vraie foi[1]. » De même la plupart des Tartares des vallées russes sont baptisés et considérés officiellement comme chrétiens ; mais eux aussi sont restés fidèles au chamanisme. La plupart ont même oublié leurs noms de baptême et ne se connaissent que sous leurs appellations tartares, tirées presque toutes de l'histoire naturelle : Chien, Loup, Corbeau, Vautour. Mais la vie, les mœurs, l'attitude des indigènes diffèrent suivant l'endroit où ils se trouvent. Pour les voir tels qu'ils sont en réalité, c'est dans leurs forêts natives qu'il faut les visiter et non dans la mission d'Oułała, village de la haute vallée de la Katouń, à une centaine de kilomètres en amont de Biisk. Oułała, centre de la mission orthodoxe dans le pays de l'Altaï, possède la curieuse collection de tous les documents et des ouvrages religieux publiés en tartare de l'Altaï, et les chants populaires recueillis dans la contrée par Radłov et Tchivałkov. Radlov ne trouva que deux Telengout sachant écrire, non le turc, mais la langue kalmouke de leurs aïeux plus civilisés[2].

En général, les Tartares sont, de toutes les populations non slaves, la race qui se maintient le mieux contre les Russes et qui résiste avec le plus de succès aux causes de destruction que leur apporte une civilisation mélangée de tant d'éléments divers. Cependant il ne reste plus guère que le nom de plusieurs tribus tartares. Des Kirghiz, vivant dans la haute vallée

[1] Połakov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1879, n° 6.
[2] Semonov et Potanin, *Supplément à la Géographie de Carl Ritter* (en russe).

de la Katouñ, complètement séparés de leurs frères de race, les Kazaks, qui peuplent les steppes à l'ouest du fleuve d'Irtich, sont devenus Russes par les mœurs agricoles et sédentaires, mais ils ne parlent que le turc et l'idiome mongol de leurs voisins kalmouks[1]. Les Teleout de la vallée de la Biya deviennent Russes peu à peu, de même que les Koumandes et divers groupes des Tartares « Noirs », ainsi nommés de ce qu'ils vivent dans la sombre forêt. Helmersen et Radłov croient que les Teleout sont de race finnoise, quoique parlant un dialecte turc rapproché de celui des Telengout. Quant aux Hassak de la frontière, qui sont la terreur des Mongols et des Kalmouks, ils appartiennent à diverses nationalités et leur nom est employé d'une manière générale pour toutes les tribus musulmanes errantes venues de l'ouest : suivant l'occasion et les facilités de pillage, les Hassak se disent sujets russes ou chinois[2].

Plus des neuf dixièmes de la population de l'Altaï sont des Russes, descendants de marchands, d'employés, de Cosaques, de mineurs, de soldats, d'exilés. Jusqu'en 1865, la colonisation des montagnes d'Or était interdite aux paysans russes, toutes les terres de cette région étant un domaine particulier du tzar, réservé au travail des mines. Cependant le sol des vallées est si fertile et la nécessité d'accroître les cultures si urgente, que des milliers de colons se hasardaient sur ces terres dont l'entrée leur était défendue. Des paysans, venus surtout des gouvernements de Tambov, de Voronej, de Penza, d'Oufa, bâtissaient leurs cabanes dans quelque vallée bien discrète de l'Altaï, où souvent nombre d'entre eux restaient ignorés pendant des années, continuant de payer leurs taxes dans le district d'origine : grâce à quelques contributions secrètes, la police voulait bien ignorer leur résidence en Sibérie, et, quand ils y étaient depuis longtemps, la durée du séjour leur avait donné des droits suffisants à la possession du sol. Les raskolniks surtout excellaient à s'emparer des terres défendues; ils possèdent plusieurs grands villages entourés de cultures florissantes et forment environ la quinzième partie de la population de l'Altaï. Ils commencent par s'établir à l'endroit qui leur convient le mieux; quand le *tchinovnik* leur intime l'ordre de s'en aller, ils le supplient de patienter jusqu'à ce qu'ils aient obtenu réponse à la pétition envoyée par eux au tzar. L'année suivante, ils n'ont pas encore reçu la réplique attendue, mais les maisonnettes sont bâties, les foins coupés, les récoltes engrangées; à force de persévérance et de ténacité, ils finissent par obtenir les droits qu'ils ont pris

[1] Tchihatchev; — Radłov.
[2] Ney Elias, *Journal of the Geographical Society of London*, 1873.

et peu à peu se transforment en « vieux Sibériens[1] ». Actuellement, la colonisation est très rapide; des milliers de colons ont fondé des communes nouvelles dans le district de Biisk et jusque sur les terres des Kalmouks. En général, les maisons des raskolniks de l'Altaï témoignent de beaucoup plus d'aisance et de goût chez leurs propriétaires que les izbas de la Russie : elles ressemblent aux maisons des villes plus qu'à celles des villages de la mère patrie; la plupart ont des meubles propres et bien ouvragés, des rideaux de soie, des draperies, même des objets d'art. Quelques-uns des villages les mieux tenus appartiennent aux descendants de fugitifs que l'on disait être des criminels, mais qui devaient être, au moins en majeure partie, des raskolniks bezpopovtzi, des « Sans-Prêtres », car leurs descendants appartiennent tous à cette secte de vieux-croyants, ennemis du gouvernement russe. Ils fuyaient devant les mineurs et vivaient jadis en sauvages dans les vallées les plus reculées; plusieurs de leurs colonies ont même pénétré dans les steppes de la Mongolie, où l'on croit qu'elles existent encore. Ces petites républiques slaves étaient celles des Kameńchiki ou « Gens des Rochers ». Graciés en 1791, les Kameńchiki de la vallée de la Boukhtarma, qui sont les plus nombreux, durent se soumettre à l'autorité du tzar; ils se bâtirent des villages réguliers, où ils donnent l'exemple d'une vie honnête, sobre et laborieuse; mais encore en 1862 une cinquantaine d'entre eux quittèrent le pays pour se mettre à la recherche de la mystérieuse « Eau Blanche », qui est peut être le Lob-nor, et au bord de laquelle se trouve une colonie de Russes fortunés, qui n'ont point de maîtres, ne payent pas d'impôts et n'ont pas à redouter la visite des prêtres[2]. Pendant ses voyages, Prjevaľskiy entendit parler de cette république.

On sait que jadis l'importance de la région de l'Altaï pour la Russie lui venait uniquement de ses mines, découvertes, sans exception, sur l'emplacement d'anciens travaux des Tchoudes[3]. Dès le commencement du dix-huitième siècle, les Russes lavaient les sables des torrents dans les « montagnes de l'Or ». En 1723, un Demidov ajoutait à ses mines de l'ouest le territoire métallifère de l'Altaï, et deux années après il établissait la première fonderie de la contrée. En 1736, on découvrait à Zmeïnogorsk les gisements de plomb argentifère qui donnèrent sa renommée à la région minière de l'Altaï et qui furent les plus productifs du monde pendant

[1] Rose; — Ledebour; — Finsch.
[2] Potanin, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1879, n° 6; — *Supplément à la Géographie de Ritter.*
[3] Ledebour, *Reise durch das Altaï-Gebirge.*

la deuxième moitié du dix-huitième siècle[1]. En 1747, l'immense territoire des montagnes entre l'Irtich et le Yeniseï, évalué à 440 000 kilomètres carrés, accroissait les domaines impériaux, et le produit de toutes les mines de l'Altaï entrait dans la cassette de l'empereur. Les mineurs allemands, appelés dès le milieu du dix-huitième siècle par le propriétaire de l'Altaï, furent les éducateurs des serfs de la couronne pour le traitement des minerais et l'aménagement des galeries. Ces immigrants se sont complètement fondus avec la population slave; seulement quelques visages rappellent le type des mineurs de l'Erzgebirge; diverses expressions techniques allemandes se sont conservées dans le langage du pays.

Les montagnes ne sont pas exploitées sur le versant chinois ; il n'existe pas non plus de mines dans la région orientale de l'Altaï, ce qui proviendrait non seulement de ce que cette partie des montagnes est moins connue et moins peuplée, mais aussi de ce que les roches cristallines y sont moins nombreuses. En effet, la plupart des gisements métallifères de l'Altaï, à l'occident et au nord du système, se trouvent dans les roches paléozoïques, voisines des granits, des porphyres, des diorites, des serpentines. On classe surtout les veines métalliques de l'Altaï en mines d'argent et en mines de cuivre; elles contiennent aussi de l'or, du plomb, du zinc, du fer, et, dans l'une d'elles, le tellure est associé à l'argent et au plomb. Actuellement on se borne à l'extraction de l'argent, de l'or, du cuivre, du nickel et du fer[2]; mais les frais, qui n'atteignaient pas la moitié des dépenses, avant l'abolition du servage, en 1861, augmentent d'année en année depuis que le travail est rétribué, et, dans maints endroits, il a fallu abandonner les mines pour n'avoir pas à creuser le sol à de trop grandes profondeurs : des travaux coûteux d'extraction, de soutènement, d'assèchement, d'aération, dont n'avaient guère à s'occuper les premiers mineurs, ont dû être entrepris tandis que baissait la valeur relative du métal. Il est probable que l'importance de l'Altaï comme région minière diminuera graduellement, du moins tant que les gisements de charbon de terre, qui se trouvent dans le haut bassin de la Tom, près de Kouznetzk, n'auront pas été attaqués sérieusement et qu'un chemin de fer ne portera pas la houille aux usines de la montagne. Dès maintenant, l'agriculture et l'élève du bétail

[1] Revenus des mines de l'Altaï, de 1745 à 1860 :
2 227 500 kilogr. d'argent, Valeur : 250 000 000 fr. | 14 740 kilogr. d'or, Valeur : 50 000 000 fr.

[2] Production des mines de l'Altaï en 1876, d'après Skalkovskiy, *Gorniy Journal*, mai 1878 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Argent . . . . . . . | 10 100 kilogr. | Nickel . . . . . . . | 4 100 kilogr. |
| Or. . . . . . . . | 1 066 | Fonte et fer. . . . . | 692 300 |
| Cuivre . . . . . . . | 552 000 | | |

Valeur totale . . . . . . . . . . . . . . . . 2 000 000 roubles.

sont les principales sources de richesses pour l'Altaï; l'industrie libre, sans subventions du gouvernement, ne pourra se développer aussi longtemps que la population sera clairsemée comme elle l'est de nos jours et sans communications faciles de vallée à vallée. C'est en 1804, la première fois, qu'on utilisa le cours de l'Irtich pour l'expédition du métal vers la Russie; mais un bateau de 32 tonneaux, descendant en un jour du port des mines appelé Verkhniy Pristan à la ville d'Oust-kamenogorsk, ne peut remonter le fleuve, sur cet espace d'environ 140 kilomètres, en moins de trois jours, et souvent le voyage dure plus d'une semaine : pendant la saison commerciale, un bateau fait au plus neuf ou dix tournées. Vers le nord de l'Altaï, entre les vallées et la région des steppes, les voyages par terre sont naturellement très faciles, mais ce n'est pas sans danger que l'on s'aventure du côté de la montagne, où les sentiers se perdent au milieu des rochers et des neiges, et où les pâtres indigènes ne se montrent que pendant la saison d'été. La « route » de Biisk à Kobdo par la vallée de la Tchouya et le col Souok ou « Froid » est la plus importante de celles qui font communiquer le bassin de l'Ob avec la Mongolie, et pourtant le dernier poste permanent des Russes sur cette voie historique, Ougodaï, est un hameau d'une vingtaine de huttes situé à 250 kilomètres environ du seuil de la crête. Seulement en été, les Russes occupent un petit campement dans la haute vallée de la Tchouya, au pied du col; mais ils l'abandonnent pour l'hiver à la garde des Kalmouks[1].

Quoique la région de l'Altaï soit très faiblement peuplée[2], même dans le voisinage des mines, cependant les villages et les bourgs russes sont relativement considérables : la population, qui se distingue par son esprit de sociabilité, s'est agglomérée en un petit nombre de groupes. La capitale de toutes les colonies russes de l'Altaï, Barnaoul, ville de la plaine où descendent fréquemment les montagnards, est une des cités les plus joyeuses de la Sibérie, la plus agréable même, disent quelques voyageurs, et en même temps l'une de celles où le bien-être est le plus général, où la vie matérielle est le moins coûteuse; pour les ressources industrielles, Barnaoul ne le cède qu'à Irkoutsk, à l'ouest des provinces de l'Oural, et par

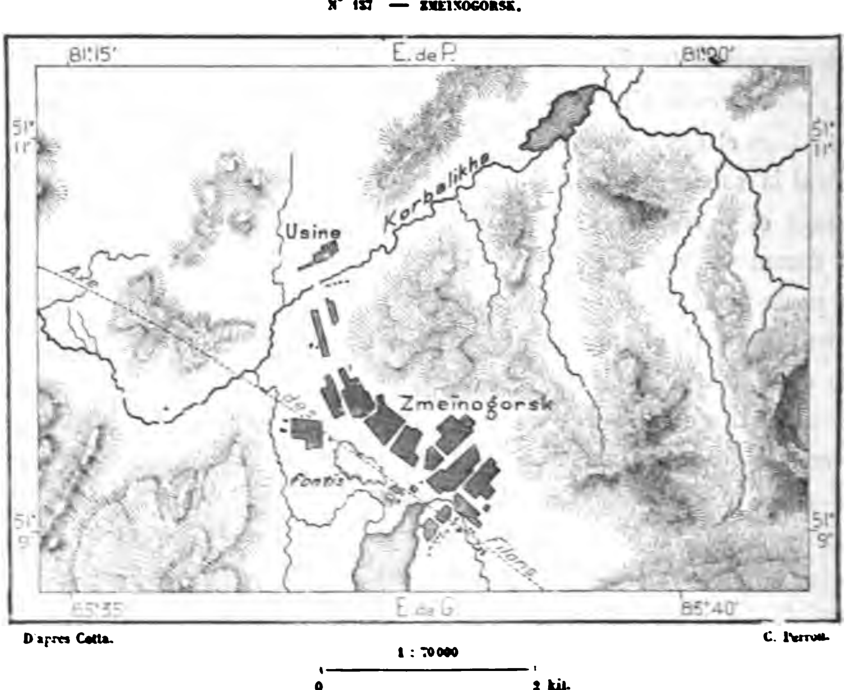
[1] Ney Elias, *Journal of the Geographical Society London*, 1873.

[2] Trois districts de l'Altaï :

| | Superficie, d'après Strelbitzkiy. | Population probable en 1880. | Pop. kilom. |
|---|---|---|---|
| Barnaoul | 125 241 kil. car. | 200 000 hab. | 1,5 hab. |
| Biisk | 187 086 » » | 200 000 » | 1 » |
| Kouznetsk | 89 279 » » | 100 000 » | 1,1 » |
| Ensemble | 401 906 kil. car. | 500 000 hab. | 1,2 hab. |

ses envois, elle se trouve toujours en relations avec Saint-Pétersboug. Barnaoul, l'une des anciennes villes de la Sibérie, était, ainsi que son nom l'indique, un simple aoul de Kirghiz, lorsque Demidov y fonda son village minier, sur la rive gauche de l'Ob; en 1771, elle devint le chef-lieu de tout le district métallifère de l'Altaï. La grande fonderie, appartenant à la couronne, est bâtie sur une digue qui retient les eaux de la Barnaoulka en amont de sa jonction avec l'Ob, mais les travaux y sont fréquemment interrompus, depuis que l'activité des mineurs s'est amoindrie. Toutefois Barnaoul renferme des établissements d'industrie libre, tanneries et mégisseries, une fabrique de plomb de chasse, une mine où se prépare la soude retirée d'un lac voisin. La ville possède aussi en outre un observatoire météorologique et magnétique, ainsi qu'un musée public d'histoire naturelle et d'antiquités, remarquable surtout par sa collection minéralogique et par les restes de l'industrie des Tchoudes. La principale usine du district est la fonderie de cuivre, Souzounskiy zavod, située au nord-ouest, sur un petit affluent de l'Ob. Les richesses forestières de la contrée ont valu à cet endroit d'être choisi pour le traitement des minerais de cuivre, que l'on apporte de plusieurs centaines de kilomètres[1].

N° 137 — ZMEÏNOGORSK.




D'après Cotta. C. Perron.

1 : 70 000

0 2 kil.

[1] Production annuelle du cuivre à Souzounskiy zavod : 540 tonnes. Valeur : 250 000 roubles.

Zmeïnogorsk ou la « Montagne des Serpents », qui fut jadis la rivale de Barnaoul par la population et l'importance du trafic, est maintenant une ville déchue; au temps de sa plus grande prospérité, elle eut jusqu'à 20 000 habitants, trois fois plus que de nos jours. Bâtie à 330 mètres d'altitude, sur les pentes d'une colline dépouillée de verdure, au-dessus du torrent de Korbalikha, dont les eaux s'écoulent dans l'Aleï, affluent occidental de l'Ob, Zmeïnogorsk, plus connue dans le pays sous le nom abrégé de Zmeïov, fut pendant longtemps le centre minier de l'Altaï. Environ la moitié de l'argent retiré des veines métallifères de l'Altaï jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle provenait des galeries de Zmeïnogorsk; elles ont donc livré au gouvernement russe pour une valeur de plus de deux cents millions de francs [1]. D'énormes « fontis » causés par l'écroulement des toits de mine s'ouvrent çà et là au-dessus des anciens travaux d'exploitation, et les eaux emplissent les puits de mine jusqu'à moitié hauteur. Il serait possible, au moyen de tunnels, de vider les galeries et de les faire communiquer les unes avec les autres en attaquant des veines de métal encore vierges [2], mais le gouvernement a reculé devant l'énormité des frais, que ne couvriraient peut-être pas de futurs bénéfices, et depuis 1869 les galeries de Zmeïnogorsk sont définitivement abandonnées : des mineurs exploitent néanmoins des amas de débris rejetés autrefois comme trop pauvres en métal, mais assez riches encore pour payer le travail de l'ouvrier. Zmeïnogorsk n'a plus d'importance dans la production des métaux que par sa grande usine où se traitent les minerais apportés des stations situées plus au sud, dans les hautes vallées de l'Altaï. Il est probable que Zmeïnogorsk perdra graduellement son rang parmi les villes de la région, car, à l'exception de sa richesse en trésors souterrains, elle n'a point de ressources ni d'avantages spéciaux qui puissent y attirer les étrangers. Les collines et les vallées environnantes sont âpres et nues; les vents du sud-ouest soufflent en tempêtes redoutables sur la terrasse où sont éparses les maisons; les routes naturelles qui font communiquer la vallée de l'Irtîch et celle de l'Ob laissent la ville à l'écart. La « Montagne des Serpents » mérite encore son nom : en une chasse de quelques heures, on peut y prendre facilement des vipères, des trigoncéphales (*halys*) et d'autres serpents venimeux [3].

Actuellement la bourgade minière la plus active est Zïranovsk, située au cœur de l'Altaï, à la base de la « Montagne des Aigles », et dans une vallée

[1] Soubbotin, *Cours d'économie politique* (en russe).
[2] Bernhard von Cotta, *Altaï*.
[3] Finsch, *Reise nach Ost-Sibirien*.

malsaine et déboisée, malgré le nom de sa rivière, Beřozovka ou « Rivière des Bouleaux », sous-affluent oriental de l'Irtîch par la Boukhtarma. Jusqu'à maintenant Ziřanovsk a produit à peu près le quart de tout l'argent extrait des mines de l'Altaï[1]; c'est aussi, avec le village de Boukhtarminsk, le lieu le plus important de l'Altaï pour l'apiculture. Riddersk, ainsi nommée du mineur Ridder, qui en explora le premier les gisements de plomb argentifère, se trouve à moitié chemin de Zmeïnogorsk à Ziřanovsk, dans la région des sources de l'Oulba et de l'Ouba[2]. Riddersk, même sans y compter les puits des environs immédiats, est la plus importante des mines de l'Oural pour la production du plomb. C'est près de là que s'élève l'Ivanovskiy Beřok, sommet granitique de 2020 mètres, qui, de toutes les montagnes de l'Altaï, est la plus souvent gravie. Loktevskiy ou l' « Usine du Coude », ainsi appelée parce qu'elle se trouve sur le principal coude ou méandre de l'Aleï, à l'ouest de Zmeïnogorsk, est un établissement considérable, où travaillèrent à la fois 1200 hommes libres et plus de 27 000 serfs, et qui possède un domaine forestier de 680 000 hectares; vers 1860, elle produisait en moyenne 4920 kilogrammes d'argent et 240 000 de plomb. Au sud de Loktevskiy, s'élèvent des montagnes très riches en gisements de cuivre, auxquelles on donne le nom de monts de Zořotar ou « Fosse d'or », d'un kourgan où l'on découvrit divers objets en or, d'un curieux travail, pesant ensemble plus de 25 kilogrammes.

Dans la vallée de l'Ouba, et çà et là près de l'Irtîch, d'autres mines alimentent aussi de leurs produits la fonderie de Zmeïnogorsk; enfin, au nord-est de Barnaouř, entre l'Ob et la Tom, se trouvent les nombreux gisements argentifères de Sařaïr, dont la production annuelle est d'environ 200 000 francs. Les houilles et les fers de Kouznetzk, sur la Tom, ne donnent lieu qu'à une faible exploitation, à peine quelques milliers de tonnes; mais, outre ses veines métallifères, l'Altaï contient des roches précieuses, dont quelques-unes sont exploitées pour le gouvernement dans l'usine de Kořîvań (*Kolîvanskiy zavod*), à 32 kilomètres au nord-est de Zmeïnogorsk. Les environs de Kořîvań sont devenus célèbres par les descriptions des géo-

[1] Production des mines de Ziřanovsk, de 1796 à 1854 :

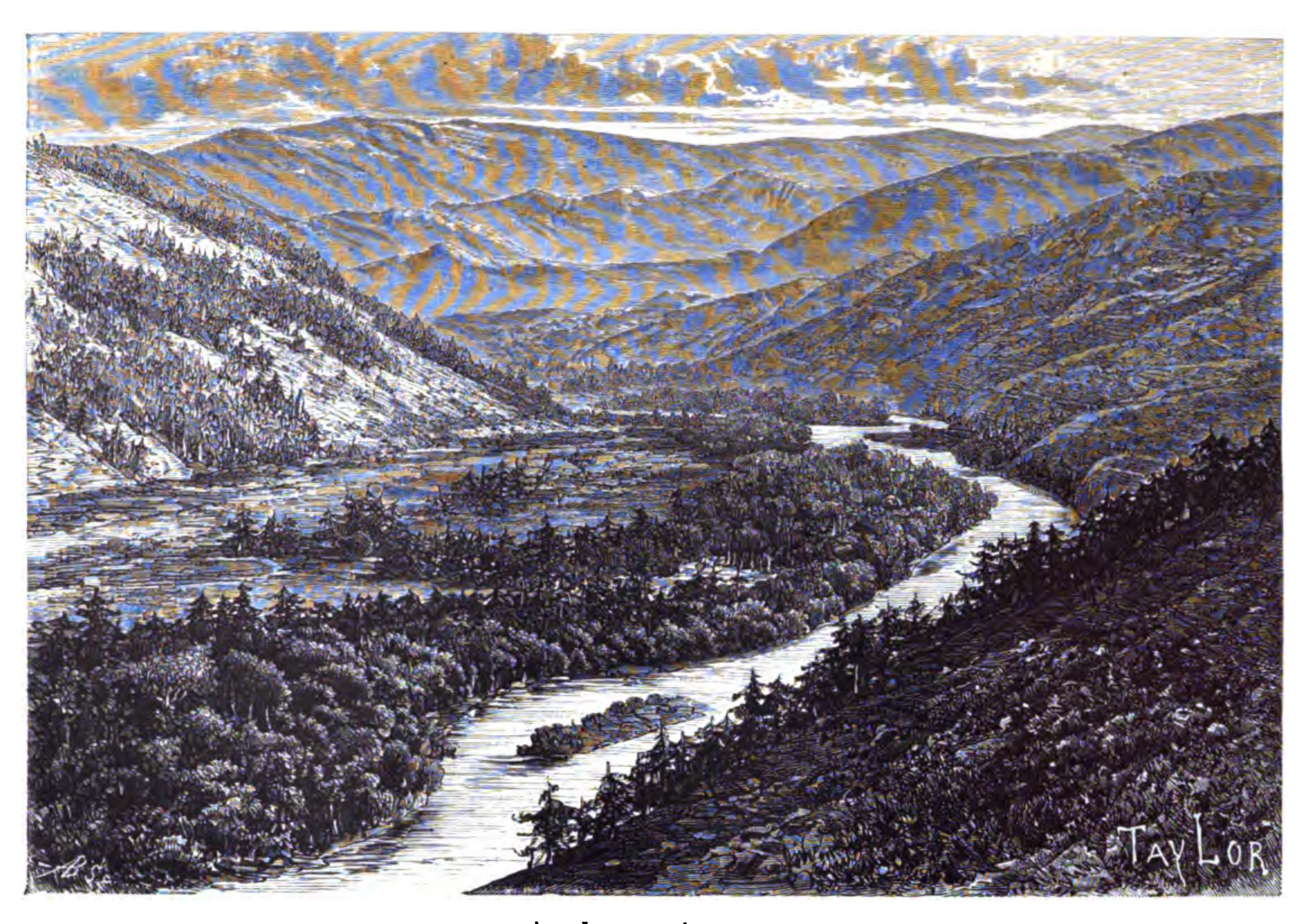
| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Argent. . . . . . . | 410 000 kilogrammes. | Valeur | 21 860 000 | roubles. |
| Plomb. . . . . . . | 10 135 000 » | » | 2 162 100 | » |

[2] Production de la mine de Riddersk, de 1783 à 1854, d'après Gerngross et Semonov :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Argent. . . . . . . | 35 750 kilogrammes. | Valeur | 1 906 600 | roubles. |
| Plomb. . . . . . . | 28 740 000 « | » | 6 151 200 | » |

Mines de tout le groupe, de 1783 à 1818, d'après Ledebour :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Argent. . . . . . . | 65 336 kilogrammes. | Valeur | 3 484 600 | roubles. |
| Plomb . . . . . . | 32 111 000 » | » | 6 850 300 | » |




VUE DE L'ALTAÏ. — VALLÉE DE LA BOUKHTARMA

Dessin de Taylor, d'après une photographie gravée dans le journal russe « Niva ».

logues ; peut-être que nulle part dans le monde on ne voit de roches granitiques plus bizarrement désagrégées[1] : ce sont des pyramides, des troncs, des obélisques, des piliers surplombants, des ruines de toutes formes et de toutes dimensions, les unes formées de blocs horizontaux et réguliers, les autres se dressant en monolithes énormes à des centaines de mètres de hauteur ; des arbres de toute espèce, des pins au feuillage sombre et des bouleaux délicats croissent au milieu des rochers, insèrent leurs racines entre les blocs, ombragent même les hautes assises. Au milieu de cette pittoresque région de granits en ruines s'étend un lac profond et pur, de 8 kilomètres de tour, dans lequel se reflètent les arbres et les roches croulantes. La vallée du Tcharìch, affluent de l'Ob dans lequel se déverse le Koľivań, a ses berges calcaires percées de grottes nombreuses où se trouvent en quantité des ossements d'animaux disparus, à côté de ceux d'espèces encore existantes[2]. Les roches de Koľìvań fournissent quelques beaux blocs aux ateliers de polissage, surtout les jaspes bruns et fumés, les marbres, les les quartz, les porphyres, les serpentines. Comme dans la plupart des usines appartenant au Trésor, les dépenses sont de beaucoup supérieures aux revenus : tel vase de porphyre ou de jaspe, auquel cinquante ouvriers ont travaillé pendant des années et qui n'a pas coûté moins de 20 000 roubles, seulement en salaires, doit être transporté par des centaines d'hommes sur des traîneaux d'une construction particulière avant d'atteindre les voies fluviales par lesquelles on peut le diriger sur Pétersbourg, à 5000 kilomètres du lieu d'origine[3].

Le marché principal des hautes vallées orientales de l'Altaï et du Sayan est la ville de Biisk, située sur la haute rive droite de la Biya, non loin de son confluent avec la Katouń, rivière maîtresse de l'Ob ; les Tartares des environs la connaissent sous le nom de Yach-toura où « Ville-neuve ». Biisk est donc fort bien placée pour commercer d'un côté avec Barnaouľ et la steppe, de l'autre avec les vallées de l'Altaï et, par le col Souok, avec la Mongolie. La période d'enrichissement pour les marchands de Biisk fut pour les habitants de la contrée environnante une époque de désolation et de ruine. Sous prétexte de faire payer leurs dettes aux indigènes, les marchands procédaient à la prise de possession de tout le bétail ; quelques spéculateurs se trouvèrent propriétaires de mille, même de deux mille chevaux et de centaines de chameaux et de bœufs. Mais, à ce régime, le pays fut bientôt ruiné, et les marchands, n'ayant plus de malheureux à dépouiller, virent

[1] Ledebour ; — Renovantz ; — Rose ; — Helmersen ; — Finsch.
[2] Seḿonov et Potanin, ouvrage cité.
[3] Finsch, *Reise nach West-Sibirien*.

diminuer leurs revenus[1]; chaque année, ils se réunissent avec les traitants chinois dans un campement situé au milieu des marécages de la steppe de la Tchouya, où les Chinois vendent surtout des fourrures, du bétail et des chevaux. Depuis que la Kachgarie a perdu son indépendance, le mouvement des échanges a beaucoup diminué; en 1865, la valeur en était de 200 000 roubles[2].

Kouznetzk ou la « Ville des Forgerons », située dans le haut bassin de la Tom, en face du confluent de la Kondora, a peu à peu perdu de son importance. Ainsi nommée au commencement du dix-septième siècle à cause des forgerons indigènes qu'y trouvèrent les Cosaques, Kouznetzk était devenue un centre de commerce important dans la dernière moitié du dix-huitième siècle; elle avait alors plus de 3000 habitants, et c'est après avoir vu sa population décroître de moitié qu'elle a fini par reprendre, grâce à son titre de chef-lieu de district et au séjour des employés, un rôle égal à celui qu'elle avait il y a cent ans. L'industrie de Kouznetsk est encore celle des objets de serrurerie et de quincaillerie. La superficie du bassin houiller de Kouznetzk, encore sans utilité industrielle, est évaluée à plus de 5000 kilomètres carrés.

Grands voyageurs, amoureux du changement et du plaisir, les marchands et les employés russes qui vivent dans les villes de la plaine, au pied de l'Altaï, ne pouvaient manquer de fonder dans les vallées les plus charmantes stations de repos et de plaisir. La plus importante de ces villes d'été est Altaïskaya stanitza, le Koton karagaï des Kalmouks, fondée en 1871 dans la haute vallée de la Boukhtarma, à 1056 mètres d'altitude; malgré la hauteur du sol, on y cultive encore le froment, le chanvre, le lin; en d'autres endroits, l'avoine et l'orge donnent des récoltes jusqu'à plus de 1200 mètres de hauteur[3].

[1] Potanin, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1879, nº 6.

[2] Potanin, *Supplément à la Géographie de Carl Ritter* (en russe).

[3] Villes principales des districts de l'Altaï, en 1873 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Barnaoul | 13 525 hab. | Ziranovsk | 4 500 hab. |
| Biisk | 6 350 » | Kouznetzk | 3 250 » |
| Zmeïnogorsk | 6 000 » | Salaïr | 3 000 » |
| Souzounskiy zavod | 5 400 » | Riddersk | 2 500 » |
| Loktevskiy zavod | 5 000 » | | |

## III

### BASSIN DE L'OB

GOUVERNEMENTS D'AKMOLINSK, DE SEMIPALATINSK, DE TOMSK, DE TOBOLSK,
DISTRICTS ORIENTAUX DES GOUVERNEMENTS DE PERM' ET D'ORENBOURG.

L'immense bassin de l'Ob, comprenant plus de trois millions et demi de kilomètres carrés, occupe toute la partie occidentale de la Sibérie, une moitié du pays des Kirghiz, et s'étend même, au sud de l'Altaï, sur le territoire chinois; mais toute cette contrée, sept fois aussi vaste que la France, n'est encore, dans sa partie septentrionale, qu'une solitude glacée: la population s'est concentrée sur le versant asiatique de l'Oural et dans la zone centrale du bassin, entre les steppes du sud et les toundras du nord, et son importance relative est si faible que, réparti sur toute la région de l'Ob, le nombre des habitants est à peine d'un habitant par kilomètre carré[1].

Les eaux qui descendent vers l'océan Glacial par le courant de l'Ob ne s'écoulent que pour une faible part de hautes vallées neigeuses. A l'est, le faîte de partage entre l'Ob et le Yeniseï est en maints endroits complètement insensible; la toundra verse de part et d'autre ses eaux superficielles sans qu'on puisse remarquer un seuil de séparation; même des marécages occupent la zone intermédiaire et, suivant la direction des vents ou l'abondance locale des pluies, contribuent à alimenter tantôt l'un, tantôt l'autre fleuve. Au sud, des renflements du sol, des collines même, indiquent bien d'une manière irrégulière le seuil de séparation entre le bassin de l'Ob et le versant aralo-caspien; mais ce faîte est diversement interrompu, et là aussi se trouvent des marécages dont les plus légères oscillations telluriques ont

[1] Bassin de l'Ob :

| | Superficie. | Population en 1873. | Population kilométrique. |
|---|---|---|---|
| Gouvernement de Tobolsk. . . . | 1 377 776 kilom. car. | 1 088 850 hab. | 0,8 hab. |
| » de Tomsk. . . . . | 852 172 » » | 838 750 » | 1,0 » |
| » de Semipalatinsk . | 487 673 » » | 510 160 » | 1,0 » |
| Partie asiatique des gouvernements de Perm et d'Orenbourg . . . | 152 216 » » | 1 350 000 » | 8,9 » |
| Versant de l'Ob dans les gouv. de Tourgaï, Akmolinsk. . . . . | 685 997 » » | 321 830 » | 0,5 » |
| District d'Atchinsk (gouvernement de Yeniseïsk) . . . . . . . . | 58 240 » » | 70 810 » | 1,2 » |
| Bassin de l'Irtich noir, en Mongolie. | 100 000 ? » » | 100 000 ? » | 1,0 » |
| Ensemble. . . . . . . | 3 714 076 kilom. car. | 4 280 400 hab. | 1,14 hab. |

suffi pour déverser les eaux tantôt vers le nord, tantôt vers le sud. Le domaine hydrologique de l'Ob n'est limité d'une manière parfaitement nette qu'à l'ouest, par la chaîne de l'Oural et, au sud-est, par les massifs et les plateaux de l'Altaï : c'est dans ces monts de la frontière chinoise que se trouve le seul glacier du bassin de l'Ob, celui de la Béloukha.

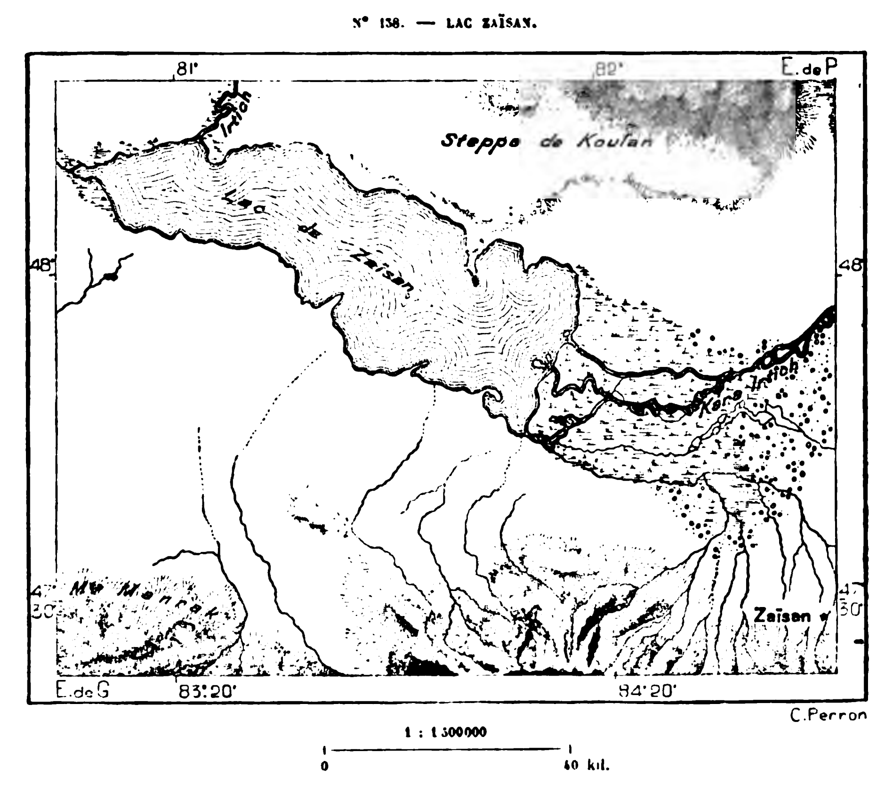
La rivière que l'on peut considérer comme étant la branche maîtresse du fleuve n'est pas l'Ob, descendue de l'Altaï russe, mais l'Irtîch, alimenté par les eaux de l'Altaï chinois. L'Irtîch lui-même, — ou plutôt l'Ertchis, car tel est son nom mongol — qui naît dans les vallées neigeuses du versant occidental des monts, n'est en réalité que l'affluent d'une rivière en partie souterraine qui naît sur le plateau même de Kobdo, contourne un promontoire au sud, et va s'écouler au nord-ouest, d'un cours peu incliné, vers le grand lac d'Ouloungour, l'un des plus vastes de l'Asie. Une petite chaîne de hauteurs s'élève entre la rive orientale de l'Ouloungour et le torrent d'Irtîch, mais ces hauteurs s'abaissent vers le nord, puis disparaissent complètement, et près d'un isthme argileux où le torrent n'est plus qu'à 3 kilomètres du lac, on voit le lit desséché d'un émissaire que les Kirghiz nomades des environs disent se remplir chaque printemps, lors des crues de l'Ouloungour. Au-dessous de ce lit superficiel coulent certainement des eaux cachées, ainsi que le prouvent les observations comparatives faites sur le débit de l'Irtîch en amont et en aval du seuil où passe l'émissaire de crue. A 21 kilomètres plus haut, la portée de l'Irtîch est de 18 mètres cubes par seconde, tandis qu'au-dessous, et sans avoir reçu aucun affluent visible, la rivière roule trois fois plus d'eau, soit 59 mètres cubes. D'où peut venir cette masse énorme liquide, sinon d'un affluent souterrain qui continue la haute rivière Ouloungour, en s'épanchant du lac du même nom? A l'ouest du seuil, où le lac est très profond, un petit promontoire baigné par les eaux du bassin s'engloutit récemment dans l'abîme, et les contours du rivage se trouvèrent notablement changés[1].

Avant d'entrer sur le territoire russe, et même avant d'avoir reçu le grand affluent Kaldjir, qui lui apporte l'excédent des eaux du lac alpin Marka (Marka-koul), bassin d'environ 400 kilomètres carrés, situé à 1560 mètres d'altitude, l'Irtîch, ou l'Irtîch « Noir » (Kara-Irtîch), qui devrait être désigné sous le nom d'Ouloungour, est déjà un fleuve considérable, et ses eaux sont assez profondes pour que les bateaux puissent y voguer pendant une moitié de l'année : sa profondeur moyenne est d'environ 3 mètres et sa largeur varie de 100 à 170 mètres; son débit, mesuré par Mirochnitchenko

[1] Mirochnitchenko, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1874, n° 1.

dans l'été de 1875, c'est-à-dire lorsqu'il est à peu près à son niveau moyen, est de 374 mètres par seconde : il roule donc trois fois plus d'eau que la Seine sous les ponts de Paris. Uni au Kaldjir, il entre sur le territoire russe, se divise en plusieurs bras marécageux, et d'un flot lent se mêle aux eaux du lac Zaïsan ou Dzaïsang (Zaïsan-nor), nappe encore plus étendue que l'Ouloungour. Le Zaïsan fut longtemps considéré par les Russes de Sibérie comme étant aux bornes du monde. Le gouverneur de Tobolsk,

N° 138. — LAC ZAÏSAN.




1 : 1 500000

0 — 40 kil.

qui envoya en 1717 la première expédition de découverte, fit ouvrir les prisons pour y trouver les cent enfants perdus consentant à s'aventurer sur cette mer redoutée[1].

Bassin triangulaire allongé dans le même sens que les massifs de l'Altaï et que la chaîne du Tarbagataï, c'est-à-dire de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, le Zaïsan a près de 100 kilomètres de longueur, du moins dans la saison des crues, car ses bords sont presque partout peu élevés, et la moindre différence de niveau augmente ou diminue la superficie du lac dans des proportions considérables. D'après Schwanebach, son étendue

[1] Velikhanov ; — Carl Ritter, etc.

moyenne serait de 1830 kilomètres carrés, soit trois fois la superficie du lac de Genève, mais il est bien moins profond; presque partout la sonde touche le fond à 7 ou 8 mètres, et dans les endroits les plus creux on ne trouve que 12 mètres. Aussi l'eau, remuée par les vents jusqu'à la vase du lit, reste-t-elle trouble et jaunâtre. Le Zaïsan n'est pas un lac alpin, c'est plutôt un vaste étang des steppes, quoiqu'à travers les branchages des peupliers, des saules, des trembles du rivage, on aperçoive au nord les sommets neigeux de l'Altaï, au sud les cimes également blanches du Saourou. Ce lac est un des plus poissonneux du monde : chaque pêche des Kirghiz ou des Cosaques y paraît « miraculeuse » aux voyageurs étrangers. Outre les espèces que l'on trouve aussi dans les eaux lacustres d'Europe, la faune spéciale du Zaïsan comprend un excellent saumon, désigné sous le nom de *n'elma*, comme d'autres saumons de Sibérie; les carpes de ce lac sont également beaucoup plus belles que les mêmes espèces d'Europe : elles sont évidemment là dans leur véritable patrie, et c'est par les « croisements » avec la race du Zaïsan que les pisciculteurs d'Europe pourront arriver à régénérer leurs espèces lacustres[1]. Le nom de Zaïsan-nor ou « lac Noble » lui a été donné, dit-on, à la place de l'ancienne appellation de Kisalpon[2], par les Kalmouks reconnaissants, que la surabondance des poissons du lac avait sauvés de la famine en 1650. D'après le revenu de la « caisse des Cosaques », à laquelle sont attribués les droits de pêche, la quantité de poisson retirée du Zaïsan doit s'élever annuellement à 650 000 kilogrammes. Des oiseaux aquatiques se posent en multitudes au milieu des joncs et sur les bancs de sable. Sauf pour la pêche et la chasse, il n'y a guère de navigation sur le Zaïsan; à peine voit-on sur les bords quelques habitations humaines. Le commerce entre Semipalatinsk et la Chine se fait par les routes de terre; cependant un bateau à vapeur a déjà remonté l'Irtich en 1864 pour croiser sur le Zaïsan et pénétrer dans l'Irtich Noir, jusque sur le territoire chinois, au poste d'Ak-tubé, en aval du confluent du Kaldjir; en 1880, on s'occupait d'établir un service de navigation régulière entre Tumeń, le Zaïsan et le Kara-Irtich, sur un espace d'environ 4600 kilomètres.

A l'altitude de 410 mètres commence le cours de l'Irtich « Blanc », issu du Zaïsan, non par l'extrémité occidentale du bassin, mais par une des baies de sa rive septentrionale. Coulant en pente douce, il reçoit dans ses eaux troubles le flot clair des rivières de l'Altaï, le Kourtchoum, le

[1] Finsch, *Reise nach West-Sibirien*.
[2] Müller, *Histoire russe*; — Carl Ritter, *Asien*.

Narîm, la Boukhtarma, mais en aval de son confluent avec ce dernier cours d'eau, il devient plus rapide et bientôt s'engage dans un défilé de montagnes. De toutes les rivières qui s'écoulent dans le bassin de l'Ob, l'Irtîch est la seule qui naisse au sud de l'Altaï et du faîte inégal de granit et de roches anciennes rattachant ces monts au système du Thian-chan. Il faut que l'Irtîch traverse ce rempart, et la brèche qu'il a trouvée s'ouvre précisément à travers un massif élevé que, par la hardiesse de ses formes et la nature de ses roches, on peut considérer comme appartenant encore à l'Altaï. Le défilé de l'Irtîch est un des plus pittoresques du monde par la grandeur et la variété des roches; plusieurs des escarpements d'ardoises qui dominent le fleuve se dressent verticalement, il en est même

N° 139. — DÉFILÉ D'OUST' KAMENOGORSK.

D'après Mayen. C. Perron

1 : 960 000

0 20 kil.

qui surplombent, et du sommet de l'un d'eux est suspendu un bloc énorme au-dessus du courant : des masses de granit tabulaire couronnent çà et là les parois rayées des schistes. Mais ce défilé sauvage n'a pas la beauté que donne le contraste de la verdure avec les rochers : sur les bords ne se voient ni forêts, ni cultures; seulement quelques îlots présentent, de distance en distance, des groupes de peupliers et de saules; de rares broussailles recouvrent d'une couleur d'un gris verdâtre les sommets des rochers. Des rapides interrompent la régularité du courant, mais ils ne sont pas dangereux et, à la descente, les barques n'ont qu'à se laisser porter par le flot. Des terrasses latérales, de 6 à 9 mètres plus élevées que le niveau moyen du fleuve actuel, prouvent qu'à une époque antérieure l'Irtîch coulait à une plus grande hauteur, soit qu'il ait approfondi son

lit depuis cette époque, soit qu'il eût alors une masse liquide plus considérable.

Le défilé s'ouvre largement à l'endroit où l'on a construit la ville d'Oust-kamenogorsk ou « Bouche des Gorges », et le fleuve, entré dans la steppe, prend sa direction normale vers le nord-ouest : la hauteur de ce point, qui marqua jadis la limite méridionale du bassin de l'Ob, est évaluée à 350 mètres. En aval d'Oust-kamenogorsk, l'Irtîch s'étale largement dans son lit d'argile et se divise en plusieurs bras entourant des îles, dont quelques-unes ont des dizaines ou même plus de cent kilomètres carrés de superficie et qui donnent aux Russes riverains d'abondantes récoltes de foin. Dans tout son cours inférieur, du défilé de l'Altaï au confluent de l'Ob, l'Irtîch s'unit à plus de mille rivières et ruisseaux; mais, dans sa traversée des steppes salines et faiblement arrosées, il a cessé de recevoir des centaines de cours d'eau qui, de droite et de gauche, affluaient vers lui et qui se perdent aujourd'hui dans les marais; des dunes mobiles bordent çà et là le fleuve et barrent le passage aux eaux venues de l'intérieur des terres. Ces monticules de sable étaient stables autrefois, grâce aux forêts de pins qui les recouvraient en entier : depuis que les arbres ont disparu, abattus par les bûcherons, les sables se sont mis en marche, et quelques villages, la ville même de Semipalatinsk, sont menacés[1]. C'est un phénomène semblable à celui qui s'est accompli dans les Landes françaises, au moyen âge, lors de la destruction des forêts qui croissaient sur les dunes du littoral.

Une grande partie de l'espace compris entre l'Ob à l'est, l'Irtîch à l'ouest et l'Om au nord, est connue sous le nom de « steppe » de Baraba, quoiqu'elle ne présente qu'en de rares endroits l'apparence d'une véritable steppe. Il est vrai qu'elle est parfaitement unie : les protubérances de la plaine, que les colons russes désignent par l'appellation de « montagnes », ont une élévation de quelques mètres seulement au-dessus du niveau des terres environnantes, et se devinent, non à leur relief, mais à la différence de la végétation : nulle part on ne voit une pierre dans le sol, et les indigènes, ne les connaissant que par ouï-dire, s'en font une idée confuse. Dans les régions du sud, la steppe de Baraba est, sinon couverte, du moins parsemée de forêts de pins : ailleurs elle est surtout, suivant l'expression de Middendorff, une « steppe de bouleaux ». Les arbres ne s'y pressent pas en grands bois, mais ils y sont épars en massifs comme si un artiste les avait distribués en un pittoresque désordre. La variété des paysages est

[1] Von Middendorff, *Die Baraba*.

infinie dans ce parc naturel, et cependant les seuls éléments en sont les bouleaux, les herbes et les fleurs de la prairie. Au printemps, l'aspect de ces bois clairsemés change brusquement par l'effet des incendies qu'allument les colons pour que l'herbe devienne plus tendre et plus savoureuse et que le redoutable fléau des sauterelles leur soit évité. Quand le jour de l'incendie a été fixé, les villageois de la contrée sont avertis, afin qu'ils puissent allumer des contre-incendies et protéger ainsi leurs cultures contre la mer des flammes. De nombreux groupes de bouleaux périssent dans ces feux, et diverses plantes repoussent à la place des anciennes; mais, lors même que ces prairies sont dans toute leur fraîcheur, elles ne ressemblent pas aux prés de l'Europe occidentale; elles sont riches en végétaux ligneux, de croissance inégale, et nulle part ne forment de véritables gazons. En mainte prairie de la Baraba, les herbes à foin sont trop mêlées à d'autres plantes pour qu'on s'occupe de les faucher : les orties y deviennent si hautes qu'un homme ne peut en atteindre de la main les feuilles terminales; un homme à cheval disparaît au milieu de cette mer de verdure.

La steppe de Baraba ne prend l'aspect des steppes proprement dites que dans les terres salines, où le sol infertile nourrit seulement quelques plantes rougeâtres, et sur les bords marécageux de certaines rivières qui s'étalent largement par-dessus leurs bords, telle que la rivière Om. Là, quelques arbres, bouleaux, sorbiers, sureaux, essayent de lutter contre les mousses ou les joncs, qui s'accommodent mieux de l'humidité du sol; mais ils ne se montrent en massifs épais que sur les endroits les plus élevés, apparaissant çà et là comme des îles, sur un sol plus uni que la surface onduleuse de la mer. La grande route militaire de la Sibérie qui traverse la Baraba, d'Omsk à Kolïvañ, sur une longueur d'environ 650 kilomètres, passe dans quelques-unes de ces régions marécageuses. Mais la culture empiète peu à peu sur la steppe. Des convois entiers d'émigrants de Voronej, de Simbirsk, de Samara, se dirigent vers cette « steppe de bouleaux », dont la fertilité est vantée à bon droit, quoique le sol se compose seulement d'une mince couche de terre noire, recouvrant un sous-sol de schistes micacés en décomposition. A l'est de la région des bouleaux, sur la rivière Karasouk, Middendorff a trouvé un village, Kotchki, où la prospérité générale s'est développée d'une manière si rapide que, par un exemple presque unique, tous les cultivateurs se déclaraient satisfaits. Il n'en est pas ainsi de ceux qui habitent les régions marécageuses de la steppe. Des colonies de paysans russes qui avaient tenté de s'y établir en ont été chassées par les moucherons. La *mochka* et d'autres insectes de ce genre sont le fléau du pays et les habitants cherchent à s'en préserver au

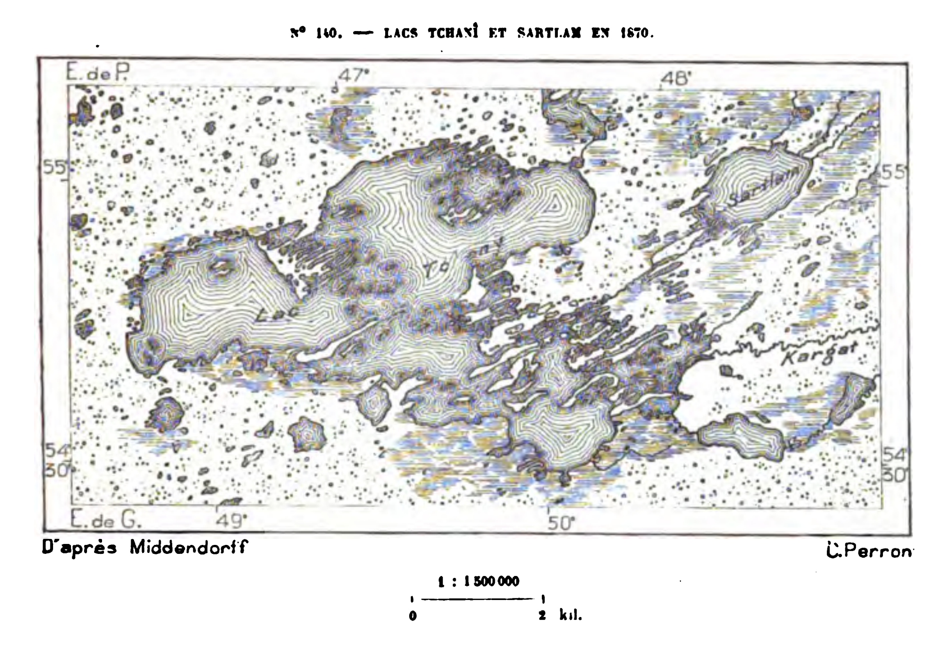
moyen de capuchons pourvus d'un masque en crin[1]. Dans cette partie de la Sibérie méridionale, aussi bien que dans les toundras du nord, on est obligé d'allumer de grands feux de bouse de vache et de fumier pour que les animaux puissent continuer de paître et se garantir un peu de la torture des moucherons, sous l'abri de l'épaisse fumée.

Depuis le milieu du siècle, le Baraba a beaucoup perdu de son humidité, et certaines régions de la plaine commencent à souffrir de la sécheresse; des marécages, des lacs nombreux ont disparu[2]; cependant de vastes nappes d'eau occupent encore les bas-fonds de la steppe de Baraba, mais ce sont des lacs sans profondeur, dont le lit uni prolonge au-dessous de l'eau la pente insensible des plaines. Les plus hautes berges n'atteignent pas 6 mètres au-dessus du niveau lacustre, et l'on doit parcourir des centaines de kilomètres avant de trouver une de ces berges d'érosion. Le lac Tchanî (Tchany), le plus vaste de la steppe, s'étendant sur un espace de 3000 kilomètres carrés, n'a pas 8 mètres de profondeur dans les endroits les plus creux : très riche en poissons lors du voyage de Pallas, il en est maintenant presque privé. Le Sartlam, beaucoup moins grand que le Tchanî, quoique les indigènes lui donnent aussi le nom de « mer », est le plus profond des bassins de la Baraba, mais la sonde en trouve le fond à 9 mètres et demi. En voyant ces lacs de la steppe sans cavités profondes, sans berges rocheuses, sans grèves de cailloux, sans digues de moraines, on s'étonne de leur trouver une forme analogue à celle des lacs de la Suède et de la Finlande avec leurs longs *åsar* : tout le lac Tchanî est divisé en bassins secondaires par de longues péninsules parallèles, dont plusieurs sont elles-mêmes subdivisées en branches terminales pareilles à des pinces. Les îles de Tchanî sont alignées dans le même sens, c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest, et les petits lacs qui bordent le rivage s'allongent suivant la même direction. En diverses parties du Tchanî, les allées lacustres qui séparent les péninsules, et que d'étroits passages font communiquer les unes avec les autres, forment un dédale où les barques pourraient voguer pendant des journées entières sans trouver une issue vers le lac proprement dit. Les rivières qui se déversent dans le Tchanî coulent aussi dans le sens du nord-est au sud-ouest; les marais de la contrée s'alignent suivant le même axe; les faîtes si peu élevés qui séparent les bassins fluviaux ont leur saillie disposée dans le même sens, et çà et là des zones forestières ont gardé la forme des péninsules allongées sur lesquelles leurs

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites*.
[2] Yadrintzev, *Otchot Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1878.

arbres croissaient jadis. Quelle est la cause géologique de cette formation rectiligne et parallèle de tous les traits physiques de la Baraba, loin de la région des glaciers? Quel est l'agent qui a pu carder ainsi le sol et le franger de péninsules régulières? Faut-il voir dans cette formation, avec Middendorff[1], l'effet d'un grand courant maritime qui se portait jadis vers la mer d'Aral? Ou bien les glaces de l'Altaï, celles de l'Oural seraient-elles descendues jusque dans ces plaines pour s'unir en de grandes nappes mouvantes ayant labouré le sol de stries glaciaires parallèles, exactement semblables à celles que l'on observe en Finlande et dans les gouverne-

N° 140. — LACS TCHANÎ ET SARTLAM EN 1870.




1 : 1 500 000
0 — 2 kil.

ments russes d'Olonetz et d'Arkhangelsk? La couche de schistes en décomposition qui couvre la Baraba a-t-elle bien formé la même argile glaciaire que celle du nord de la Russie[2]? Enfin la direction des vents, qui soufflent du sud-ouest au nord-est ou du nord-est au sud-ouest, parallèlement aux stries de la Baraba, a-t-elle eu sa part d'influence dans l'orientation des ruisseaux et des rivières, des bancs et des levées péninsulaires de sable ou d'argile, des traînées de plantes terrestres et aquatiques, et de tous les traits superficiels de la surface?

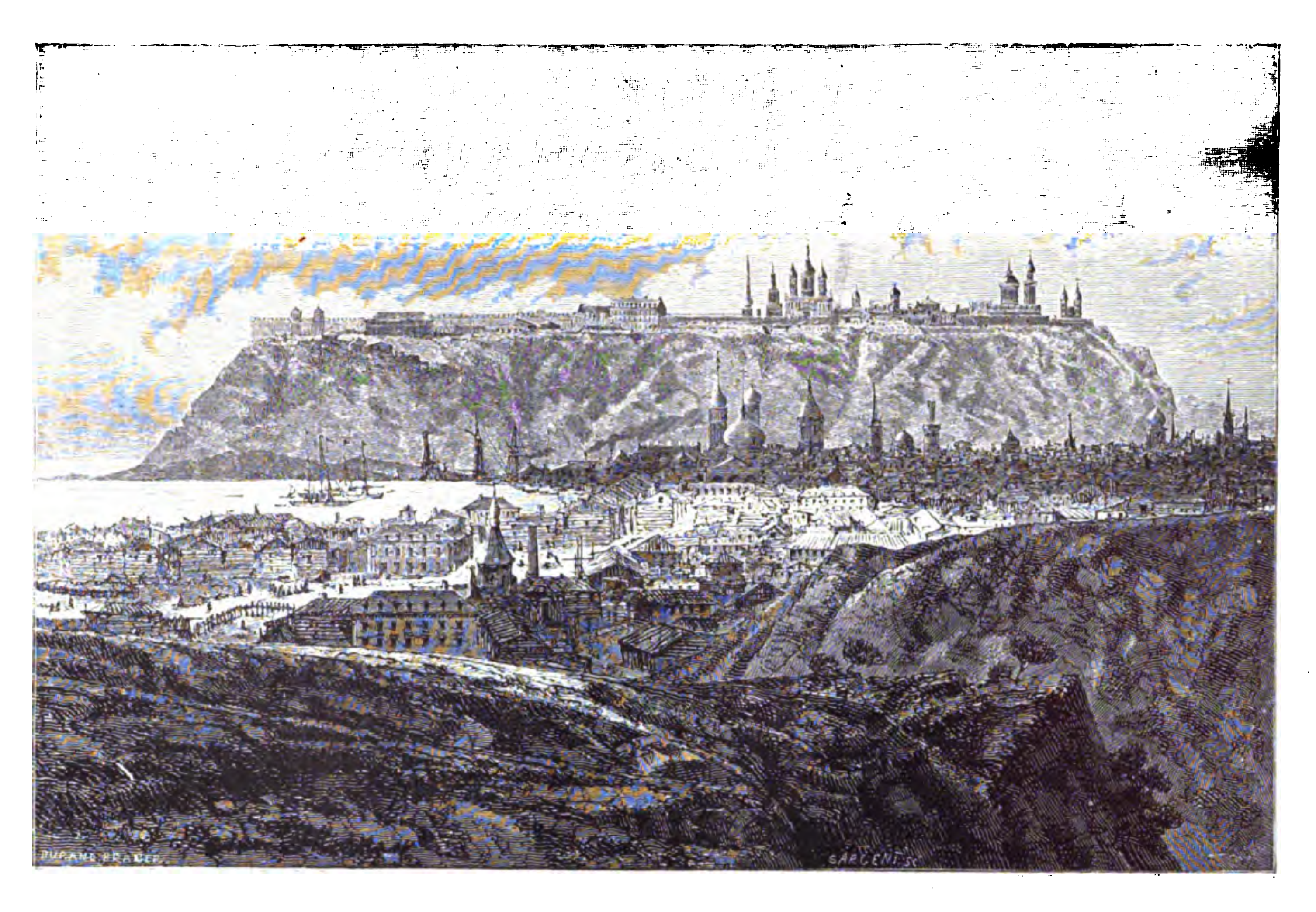
Le lac Tchanì, de même que la plupart des autres bassins lacustres de la Baraba, n'a pas d'écoulement visible vers l'Irtîch. L'abondance des

[1] *Die Baraba*, Mémoires de l'Académie des sciences de Pétersbourg, tome XIV, n° 9, 1870.
[2] Kropotkin, *Notes manuscrites*.

pluies ne compense pas l'évaporation et, par conséquent, des réservoirs salins se sont formés çà et là. Le Tchanî, à la fois si vaste, si peu profond et divisé en tant de bassins secondaires par ses levées parallèles d'îles et de presqu'îles, est rempli d'eau douce dans sa partie méridionale, où viennent se déverser les rivières Kargat et Tchoulîm; dans la région centrale, son eau est devenue saumâtre, et, quoique les hommes et les animaux la boivent, elle ne peut être employée pour la préparation du thé; vers l'extrémité occidentale, elle est tout à fait salée. Cependant le Tchanî ou d'autres lacs de la Baraba doivent s'épancher souterrainement dans l'Irtîch, puisqu'on voit près du village de Jelezinskaya, sur la rive droite du fleuve, jaillir des sources abondantes, qui grossissent immédiatement, d'une manière visible, la portée de l'Irtîch[1]. La berge au pied de laquelle s'élancent les jets des fontaines, recouvre des abîmes où s'engouffrent souvent de vastes pans de terre, vomis plus loin en sables et en boues.

Gonflé des apports de l'Om, l'Irtîch décrit une longue courbe vers l'orient, puis, reprenant sa marche au nord-ouest, va s'unir aux eaux de deux puissantes rivières, l'Ichim et le Tobol. L'Ichim, appelé Isel par les Kirghiz, est la plus considérable des deux, du moins par le développement de son cours, long de 1675 kilomètres; de nombreux lacs vidés, des marais amoindris, qui déversaient autrefois leurs eaux dans l'Ichim, témoignent de l'assèchement général de la contrée. Le Tobol, bien inférieur à l'Irtîch pour la masse liquide, pourrait être cependant considéré comme la rivière maîtresse de tout le bassin de l'Ob, car la direction générale de sa vallée est celle que le courant de l'Irtîch, puis celui de l'Ob suivent en aval. De sa source à son confluent, il longe la base orientale des pentes que surmontent les chaînes ouraliennes, et c'est à lui que viennent les tributaires les plus importants de ce faîte de séparation entre l'Ob et la Volga. Un de ces affluents est la rivière Toura, que suivirent les premiers envahisseurs de la Sibérie et qui, depuis les temps de Yermak, est resté la principale voie historique entre la Russie d'Europe et la Russie d'Asie. Autrefois le Tobol s'unissait à l'Irtîch précisément en face de la haute berge qui porte les édifices de Tobolsk, et cette ville était menacée de s'écrouler quartier à quartier avec les pans de la falaise, minée par les remous des deux fleuves. Les épis et les fascinages de défense furent emportés par les eaux, et tôt ou tard Tobolsk eût partagé le sort de l'ancienne Sibir, bâtie également sur la « haute rive », c'est-à-dire sur la rive droite de l'Irtîch, si le confluent

[1] Pallas, *Voyage en diverses parties de l'empire russe.*



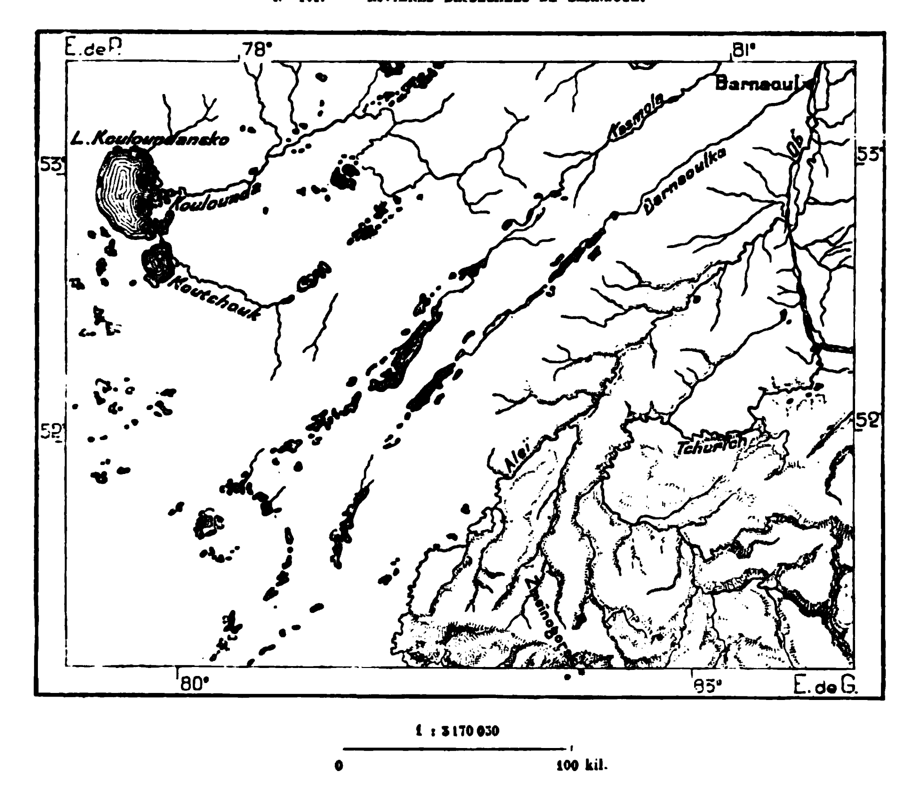
TOBOLSK. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Durand Brager d'après un croquis de M. L. Chodzko.

du Toboł et ses dangereux remous n'avaient été déplacés. En 1716, le gouverneur Gagarin fit creuser par des captifs suédois un canal de plus de 5 kilomètres de longueur, qui reporta la bouche du Toboł en aval de la cité et permit de défendre avec succès contre les érosions la base des escarpements de Tobołsk.

L'Ob supérieure, qui rejoint l'Irtîch à 500 kilomètres en aval de Tobołsk, est une fille de l'Altaï : sa principale branche, la Katouń, c'est-à-dire la

N° 141. — RIVIÈRES DESSÉCHÉES DE BARNAOUL.




1 : 3 170 030

0 — 100 kil.

« Reine », — car tel est le sens de son nom kalmouk, — naît des glaces du plus haut sommet des Montagnes d'Or ; cependant le fleuve ne prend son nom d'Ob qu'au confluent de la Katouń et de la Biya, à 650 kilomètres en aval du glacier de la Bełoukha : d'après quelques étymologistes, cette appellation proviendrait du mot russe qui signifie « les Deux[1] » ; mais cette dérivation est des plus improbables, car les Slaves connaissaient l'Ob bien avant d'avoir visité l'Altaï et les deux grands torrents qui s'unissent à Biisk. Définitivement sortie de la région des montagnes, l'Ob n'a guère

[1] Ledebour, *Reise durch das Altaï-Gebirge.*

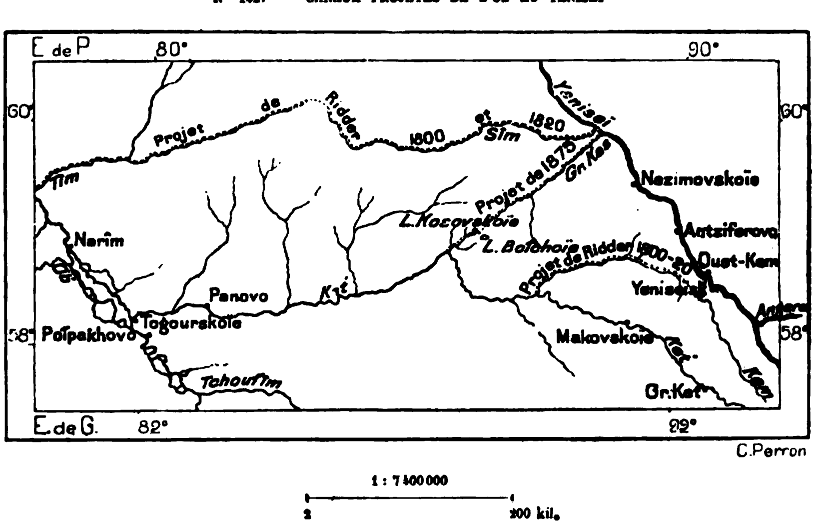
plus d'une centaine de mètres au-dessus de la mer, à son confluent avec la Barnaoułka, devant la métropole des contrées de l'Altaï. Là elle coule déjà en pleine steppe, et nombre de rivières, auxquelles manque la déclivité suffisante et qui n'ont pas une quantité d'eau assez considérable pour se creuser un lit, s'arrêtent dans la plaine et s'étalent en lacs et en marécages. C'est un phénomène analogue à celui que présente à l'ouest, sur le versant de l'Irtich, la steppe de Baraba. D'ailleurs il est probable qu'à une époque antérieure, lorsque le climat était plus humide, les cours d'eau, plus abondants, avaient pu se frayer un chemin plus régulier : telle rivière, jadis puissante, n'a plus laissé dans sa vallée que des traînées de petits lacs. Plusieurs de celles qui se dirigent vers l'Ob, dans la région de Barnaouł, ne sont plus qu'indiquées, pour ainsi dire; mais une année de pluies suffirait à en rétablir le cours. Tous les ans elles varient en longueur, et leur source se porte en amont ou en aval, suivant l'humidité des saisons.

L'Ob elle-même doit à sa faible pente de prendre en maints endroits un caractère lacustre : elle serpente en plusieurs bras, formant des îles nombreuses, s'étalant en inondations permanentes. Sa largeur moyenne varie de 800 mètres à plus de 3 kilomètres, et, pendant les crues du printemps, elle n'a pas moins de 40 kilomètres : près de Kołîvań, elle devient une mer dont on ne peut voir les deux rives à la fois. En aval du confluent de la Toḿ et du Tchoułîm, elle se divise en un si grand nombre de branches, qu'elle forme un labyrinthe changeant occupant toute la plaine. Pendant cinq ou six mois d'hiver, la glace qui recouvre les eaux basses de cette partie de l'Ob partage le fleuve en une foule de bassins séparés les uns des autres, dont la masse liquide, privée de courant, se corrompt et ne peut plus être employée par les riverains : ainsi se forment temporairement des lacs fluviaux, sans communication les uns avec les autres et comparables aux mares superficielles des steppes qu'ont abandonnées les rivières appauvries.

La Keť, qui se déverse dans l'Ob en amont de Narîm, n'est pas un des affluents les plus considérables du fleuve ; avec tous ses méandres, elle n'a guère plus de 1100 kilomètres de développement, ce qui est une faible longueur pour une rivière sibérienne; mais elle est navigable jusque dans le voisinage des marais où elle prend naissance[1], et présente la meilleure voie de communication naturelle entre le cours de l'Ob et celui du Yeniseï. Lors de la première invasion de la Sibérie par les Cosaques, c'est par

[1] Longueur du cours navigable : 1019 kilomètres, d'après Sidensner et Wagner.

ce cours d'eau que passèrent les nouveaux venus. Au commencement du dix-septième siècle, les Russes construisirent même deux fortins, l'un à l'embouchure et l'autre à l'origine de la navigation fluviale, pour mettre leurs pelleteries en sûreté contre les attaques des indigènes. Entre le poste de la Ket supérieure et le cours du Yeniseï, en aval de Yeniseïsk, il ne reste qu'un portage de 104 kilomètres[1] : c'est la seule lacune qui se présente dans le vaste réseau de navigation compris entre les rivières ouraliennes et le Baïkal, sur une longueur de 50 degrés, près d'un sixième de la circonférence terrestre. Mais on s'occupe de supprimer cette lacune et, depuis 1872, on a repris l'exploration scientifique de toutes les rivières




N° 142. — CANAUX PROJETÉS DE L'OB AU YENISEÏ

1 : 7 400 000

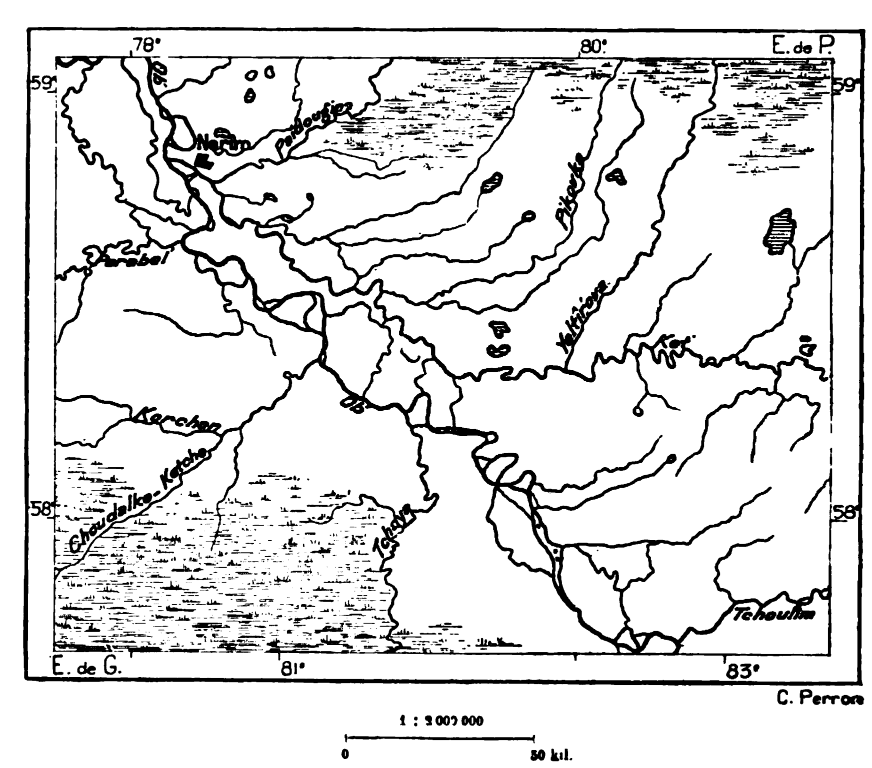
0 — 200 kil.

du territoire que limitent l'Ob et le Yeniseï dans la partie la plus rapprochée de leur cours. Le Tchoulîm, que les barques à vapeur remontent jusqu'à la ville d'Atchinsk, au nord-ouest de Krasnoyarsk, sur le Yeniseï, est une des voies que l'on a le mieux étudiées ; de même le Tîm et le Vakh, par lesquels on peut gagner respectivement deux affluents du Yeniseï, le Sîm et le Yelogouï, ont été explorés avec soin. La Ket paraît devoir rester la voie préférée pour le passage d'un fleuve à l'autre ; toutefois, au lieu de la remonter jusqu'à Makovskoïe, près de sa source, les bateliers entreraient au nord-est dans le petit affluent de la Yazeva, pour traverser par un canal une région marécageuse à pente incertaine et redescendre vers le Yeniseï par la rivière Kas : en cet endroit, le portage,

[1] Sidensner, *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1878.

entre deux lacs situés au même niveau, n'a que 3800 mètres de longueur[1]. Le canal de jonction, creusé à 1m,25 de profondeur et large de 15 mètres, pourrait donner accès à des barques portant une trentaine de tonnes de marchandises; de part et d'autre, la pente est si faible qu'il ne serait pas nécessaire d'y établir une écluse[2]. De chaque côté, les lacs visibles du faîte qui sépare l'Ob du Yeniseï se continuent souterrainement par des eaux profondes revêtues de tapis d'herbages, qui présentent l'apparence du sol

N° 115. — RIVIÈRES ENTREMÊLÉES AU CONFLUENT DE L'OB ET DE LA KET.




mouillé des alentours, mais qui se soulèvent et s'abaissent suivant la hauteur des eaux qu'ils recouvrent. Les seules difficultés de la navigation pour les bateaux de plus d'un mètre et demi de calaison seraient les *lom* ou « embarras », d'arbres qui forment barrage aux tournants du lit et qui d'ailleurs sont faciles à enlever, car ils reposent partout sur un fond de vase. Lorsque le canal sera terminé, le prix du transport des denrées diminuera dans de fortes proportions; les marchands comptent même sur une dimi-

[1] Sidensner et Wagner, *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtch.*, 1877, n° 2.
[2] *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1873, n 3.

nution de cinq roubles par caisse de thé[1]. En 1825, lorsque tout le commerce du thé entre Kiakhta et Nijniy Novgorod se faisait par les fleuves et les portages, le mouvement des marchandises qui passait par le village de Makovskoïe était évalué à plus de 10 millions de roubles.

En aval de Narîm, le fleuve, que viennent rejoindre plusieurs rivières à peine moins importantes que la Keṫ, telles que le Tîm et le Vakh, continue de dérouler ses méandres entremêlés, d'abord au nord-ouest, puis à l'ouest, pour mêler ses eaux plus claires aux eaux brunes de l'Irtîch, par un dédale de canaux où les pilotes habiles peuvent seuls reconnaître leur chemin. Réunis, les deux fleuves, dont chacun est comparable au Danube en masse liquide, se divisent de nouveau, comme si un seul lit ne pouvait contenir cette mer en mouvement, et les deux courants de la grande Oḃ et de la petite Oḃ, éloignés en quelques endroits de 30 ou 40 kilomètres, mais reliés l'un à l'autre par les méandres d'innombrables coulées, serpentent jusqu'au golfe de l'Oḃ. La petite Oḃ, la plus étroite et la moins profonde, est la rivière de gauche; les barques la choisissent pour le voyage de montée à cause de la moindre violence de son courant. La grande Oḃ, qui est le véritable fleuve, grâce à l'afflux continuel des eaux vers la rive droite, porte les embarcations à la descente; mais la navigation y est parfois dangereuse, lorsque le vent du nord y soulève de hautes vagues, roulant en sens inverse du courant. Au confluent de l'Oḃ et de l'Irtîch, on a dépassé la zone de la culture des céréales; mais l'Oḃ reste jusqu'à son embouchure dans les limites de la zone des forêts. Les pins, les sapins, les mélèzes, les bouleaux, les saules accompagnent le fleuve; puis ils s'abaissent peu à peu en approchant de la mer Glaciale, et dans le voisinage du golfe ils n'apparaissent plus qu'en faibles lisérés de verdure. En automne, le vert foncé des pins et des sapins, la nuance plus délicate des mélèzes contrastent avec le feuillage vert ou orangé des bouleaux et le rouge écarlate des frênes : moins éclatantes, moins variées de couleur que les forêts de l'Amérique du Nord, celles de l'Oḃ ont des teintes automnales plus vives que les bois de l'Europe maritime.

Nulle part les rives de la « grande » et de la « petite » Oḃ ne consistent en rochers; les berges se composent d'argiles et de sables, qui s'écroulent parfois avec la fluidité des cascades, lorsque l'eau du courant les a minées et que leur poids les entraîne. Mais ces berges sont très inégales : celles de la rive occidentale, que longe la petite Oḃ, sont peu élevées, et leurs talus sont cachés en maints endroits par les roseaux, les carex et d'autres plantes

[1] Finsch, *Reise nach West-Sibirien.*

aquatiques; des traînées d'herbages et de branches y marquent les écarts des crues au milieu des arbres de la rive et des îles; des troncs échoués sont épars sur les bancs de sable. La haute rive orientale, à la base de laquelle passe le large et rapide courant de la grande Ob, dresse ses escarpements et ses talus à 60 mètres d'élévation, et les ravins qui s'ouvrent de distance en distance dans la falaise permettent aux broussailles avancées de la forêt de descendre çà et là vers le fleuve. Des arbres échoués au pied de la berge marquent le niveau de crue, mais on voit aussi sur la grève des amas de pierres, granits, syénites, porphyres, schistes, conglomérats, que les glaces apportent chaque année, pour les ressaisir l'année suivante par leur face inférieure, quand elles font corps avec les grèves, et les charrier plus avant à une nouvelle débâcle[1].

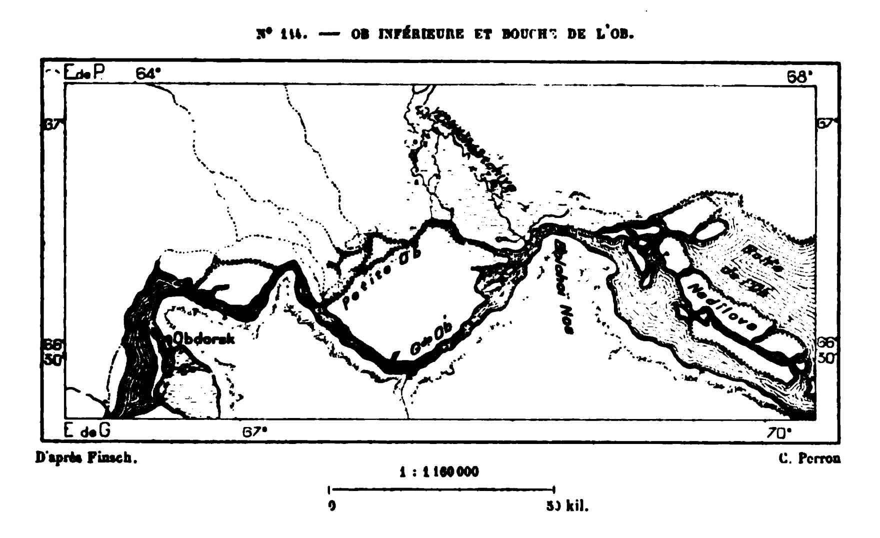
L'Ob se déverse dans son vaste estuaire par une seule bouche de 5 kilomètres de largeur et de 9 à 27 mètres de profondeur. Souvent on considère toute la partie du golfe orientée dans la direction de l'ouest à l'est comme la continuation du fleuve; mais, dans cette baie, large de 50 kilomètres d'une rive à l'autre, les eaux n'ont déjà plus aucun courant. D'autres golfes secondaires s'ouvrent à l'embouchure de chaque rivière et vont rejoindre l'avenue marine qui se développe sur une longueur de plus de 800 kilomètres dans la direction du pôle. Le vaste fjord de l'Ob, de même que celui du Taz, qui le rejoint à l'orient, est encore inexploré dans plusieurs de ses parages; cependant il était fréquenté jadis par les pêcheurs de Khołmogorî et de la Petchora, et dans ces derniers temps il a été reconnu de nouveau; en 1877, Dahl, le premier, pénétra de la mer de Kara dans le golfe de l'Ob, pour aller jeter l'ancre dans le fleuve, en contournant la longue péninsule de Yałmał, ainsi nommée de Yelmerts, cuisinier d'un navire hollandais[2]. La voie commerciale était ouverte, et désormais on peut exporter directement dans les ports de l'Europe occidentale les céréales, les laines, les suifs, les cuirs et les pelleteries des bassins de l'Ob et de l'Irtich.

L'Ob elle-même, ce fleuve immense que tant de peuples riverains désignent de noms divers[3] et que les anciens géographes croyaient être le chemin de la Chine orientale, est ouverte à la navigation dans presque tout son cours. En comprenant l'Ouloungour dans le bassin de l'Ob et en le considérant comme la branche maîtresse du fleuve, la longueur développée de l'immense cours d'eau peut être évaluée à 5700 kilo-

[1] Finsch, ouvrage cité.
[2] Von Middendorff, *Sibirische Reise*.
[3] L'Ob est l'*Omar* ou *Oumor* des Tartares; l'*As*, *Yag*, ou *Kolta* des Ostiaks; le *Kou-aou* des Samoyèdes.

mètres[1]; mais le réseau navigable du bassin est bien autrement considérable : en été, tous les grands affluents et, pendant la durée des eaux d'inondation du printemps, plusieurs affluents de second ordre donnent accès aux barques et aux bateaux à vapeur à fond plat : certainement, l'ensemble des voies navigables du bassin de l'Ob dépasse 15 000 kilomètres, et d'année en année s'accroît la flotte à vapeur qui bat de ses roues les flots jaunes ou bruns de ces rivières ; le premier bateau à vapeur qui fut lancé dans le bassin de l'Ob, en 1844, parcourut d'abord la Toura[2]. Divers projets de canaux ont été proposés pour rejoindre le bassin de l'Ob aux cours d'eau de la

N° 114. — OB INFÉRIEURE ET BOUCHE DE L'OB.




D'après Finsch. C. Perron

1 : 1 160 000

0 50 kil.

Russie d'Europe, mais les brèches de l'Oural sont trop élevées et le climat de la Sibérie du nord est trop rude pour qu'on ait pu commencer ces entreprises. Dans son voyage, Finsch a reconnu qu'il ne faut plus songer au creusement d'un canal maritime entre l'estuaire de l'Ob et le golfe de Kara, de manière à éviter la circumnavigation dangereuse et pénible de la péninsule de Yalmal ; mais, d'après Struve, il serait possible de creuser une voie de navigation fluviale, de 80 kilomètres de longueur, entre la Kokpela, sous-affluent de la Petchora par la Lenva et le Voïkar, tributaire de l'Ob. Dans cette région de l'Oural, une dépression de la chaîne

[1]

| | | |
|---|---|---|
| Cours de l'Ouloungour. . . . . . . . . . . . . . . . | 500 (?) | kilomètres. |
| Irtich noir, du confluent de l'Ouloungour au Zaïsan. . . | 600 (?) | » |
| Irtich, du lac Zaïsan au confluent de l'Ob. . . . . . . | 3340 | » |
| Ob, du confluent de l'Irtich au Bolchoï Nos, entrée du golfe. | 1245 | » |
| Longueur développée du cours de l'Irtich-Ob. . . | 5685 | kilomètres. |

[2] Bateaux à vapeur du bassin de l'Ob en 1877 : 34, d'une force de 2655 chevaux-vapeur. Transport de marchandises en 1878 : 46 700 tonnes. Valeur du commerce par eau dans les deux gouvernements de Tobolsk et de Tomsk en 1866 : 3 906 000 roubles.

renferme deux lacs, dont l'un s'écoule vers l'Europe et l'autre vers l'Asie. Il serait beaucoup plus facile encore d'ouvrir un canal entre le cours du Taz et celui du Yeniseï, vers le 66e degré de latitude, entre le hameau de Tazovka et Touroukhansk[1].

La moitié de la population de la Sibérie s'est répartie dans la région méridionale du bassin de l'Ob en une zone irrégulière qui s'étend précisément des deux côtés de la voie historique primitive et de son prolongement par la grande route moderne. Cette population se compose presque exclusivement d'éléments slaves, formant une véritable Russie asiatique pour la langue, les mœurs et la civilisation. Là, les Russes ont complètement remplacé comme race dominante les Tartares, désormais épars en groupes incohérents dans les steppes, à distance des villes et des rives fluviales. Quelques-uns de ces groupes de Tartares, plus ou moins russifiés, se rencontrent encore dans le voisinage de Toboľsk, à l'ouest de l'Irtîch, là même où se trouvait autrefois le siège de leur empire; sur les bords de l'Irtîch, on voit aussi des paysans russes, que la tradition dit être d'origine tartare, mais qui ne ressemblent plus à leurs ancêtres que par les traits du visage[2]. Les Teleout d'Atchinsk, ceux qui vivent en tribus éparses entre Kouznetzk et Krasnoyarsk, sont également devenus Russes, quoiqu'ils parlent le dialecte pur des Telengout[3]. A l'est de l'Ob, entre Tomsk et Yeniseïsk, les Tartares Kizîľ ou « Rouges », ainsi nommés pour les distinguer des Tartares « Noirs » de Biisk, occupent la vallée du Tchouľîm : leur dialecte spécial, un des plus purs parmi les idiomes turcs, s'est mêlé récemment de mots russes et possédait en outre beaucoup de termes mongols; mais, comme le dialecte turc des Telengout, il se distingue de presque tous les dialectes de souche turque par l'absence complète de termes persans et arabes : n'ayant jamais été convertis à l'Islam, les Tartares Rouges, aujourd'hui chrétiens orthodoxes après avoir été chamanistes, n'ont jamais été en relations avec les peuples mahométans du sud[4]. Quant aux Tartares Kazaks, communément désignés sous le nom de Kirghiz, ils vivent dans la partie méridionale du bassin de l'Ob et vers les sources de l'Irtîch, et forment un ensemble ethnologique avec les Kirghiz du versant aralo-caspien. Un grand nombre de tribus errantes ont des pâturages et des campements dans l'un et l'autre bassin hydrographique. D'ailleurs, les divi-

[1] *Mittheilungen von Petermann*, 1880, n° 8.
[2] Chtchapov, *Zapiski sibirskavo Old'ela*, vol. III.
[3] Radľov, *Reise durch den Altaï*.
[4] Kostrov, *Zapiski sibirskavo Old'ela*, vol. VIII, 1865 ; — Potanin, *Supplément à la Géographie de Carl Ritter*.

sions administratives coïncident dans cette contrée de l'Asie russe avec les limites ethnologiques : le territoire des Kirghiz est attribué au gouvernement général de l'Asie centrale, même jusque par delà l'Irtîch[1]. Les Bachkirs de l'Oural asiatique sont compris, comme ceux de l'autre versant, dans les gouvernements européens d'Orenbourg et de Perm.

Dans la partie septentrionale du bassin de l'Ob, les indigènes auxquels la possession du sol a été ravie par les colons russes appartiennent, non à la race turque, mais à la souche finnoise : ce sont les Vogoules, les Ostiaks, les Samoyèdes. Les Vogoules, Ouraliens par excellence, puisque les monts Oural sont leur patrie depuis que les Russes les ont chassés devant eux dans la direction de l'est, vivent principalement sur le versant oriental de la chaîne, au nord de Yekaterinbourg; on les rencontre surtout dans la vallée de la Konda, affluent direct de l'Irtîch : ceux que l'on voit çà et là sur le versant occidental des monts, dans la Russie d'Europe, ne sont guère, à l'exception de quelques familles, que des chasseurs de passage. Finnois du groupe des Ostiaks et se désignant naguère comme eux sous le nom de Manzî, les Vogoules ont gardé de leur race les petits yeux bridés et l'habitude de parler entre eux l'ancien idiome plus ou moins corrompu; mais, par leur costume, leurs occupations, leurs mœurs, la plupart sont devenus Russes, comme les colons originaires de l'autre côté des monts[2]. Eux-mêmes, répondant à ceux qui les questionnent, prétendent qu'ils sont Russes, et peu à peu ils finiront par être comptés comme tels : ceux qui s'occupent d'agriculture et qui habitent les izbas se fondent par degrés dans la masse de la population. Aussi est-il difficile d'évaluer le nombre des Vogoules : on en comptait diversement de dix-huit à trente mille; la statistique officielle en énumère quatre mille cinq cents.

Ce sont les chasseurs vogoules qui ont le mieux conservé les mœurs de ces tribus qu'eut à combattre Yermak avant d'atteindre le royaume de Sibir. Avec leurs épaisses fourrures, leurs capuchons ornés, à droite et à gauche, d'oreilles d'animaux, ils ressemblent de loin à des bêtes de la forêt; mais leur physionomie est timide, peureuse même. Ils se rasent la barbe et les moustaches, que leur haleine transformerait pendant l'hiver en

[1] Tartares du bassin de l'Ob, dans les districts de Perm et d'Orenbourg :

| | |
|---|---|
| Gouvernement de Tobolsk | 37 150 |
| Gouvernement de Tomsk, sans l'Altaï | 9 750 |
| Altaï | 14 975 |
| Ensemble | 61 875 |

[2] Sorokin, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1878, n° 3.

blocs de glace, et cette figure glabre ajoute à la douceur naturelle de leur physionomie. Il n'y a pas d'exemple, dit-on, que les Vogoules aient désobéi aux ordres des marchands qui les exploitent et qui, par leurs exigences, en font de véritables serfs. D'eux-mêmes ils vont payer leurs taxes aux autorités des villes et s'obligent d'avance à faire tout ce qui leur est commandé. Naturellement, ils se sont laissé convertir. Chrétiens par ordre depuis l'année 1722, ils ont appris à se confesser, à se marier, à faire baptiser leurs enfants. Mais la conversion ne fut qu'apparente. Encore de nos jours, plus d'un siècle et demi après le baptême des peuplades, chaque famille a ses dieux lares, représentant, soit des quadrupèdes à queue couverte d'écailles, soit un homme masqué que surmonte un grand chapeau : ces effigies grossières sont généralement fixées à l'écorce d'un pin, d'un sapin ou d'un bouleau et mainte clairière de la forêt leur doit le nom de Chaïtanka ou Chaïtanskaya (Lieu de Satan), que lui ont donné les Russes [1], tandis que de leur côté les Vogoules désignent le diable par le mot de Tospod, dérivé sans doute de Gospod, ou « Seigneur » en langue russe. Les Vogoules adorent aussi une grande idole nationale [2], sans doute la « Vieille d'Or » dont parle Herberstein [3]. Le sanctuaire se trouve, disent les chasseurs, dans une haute vallée de l'Oural, au milieu de marécages et de sombres forêts. Les femmes qui passent dans les environs du lieu sacré n'ont pas même le droit de regarder les cimes des arbres sous lesquels est abrité le dieu : un regard leur coûterait la vie. Pendant la nuit de la fête, les hommes de la tribu se rassemblent autour de l'idole, allument un échafaudage de perches, qui brûle comme une torche gigantesque; puis, quand les ténèbres règnent de nouveau dans l'enceinte, un des Vogoules s'approche d'un cheval attaché à un tronc d'arbre et le frappe d'un couteau pointu. Le sang jaillit dans une coupe sacrée, à laquelle vient successivement boire chaque Vogoule. La cérémonie est considérée comme manquée si le cheval meurt tout d'un coup et si chacun ne goûte pas sa part de sang, tandis que le pauvre animal râle et s'éteint peu à peu. On dit que les Vogoules adorent aussi le soleil, — culte bien naturel dans ce pays de froids et de brouillards, — et, pour avoir le beau temps, ils l'invoquent, soit directement, soit par l'entremise de leurs chamanes, dans lesquels ils ont grande confiance. « Nos chamanes valent mieux que les popes, disent-ils. Les popes nous prédisent les choses de la mort, les chamanes nous annoncent celles de la vie. »

[1] Pallas, *Voyages dans plusieurs provinces de la Russie.*
[2] Erman, *Voyages en Sibérie.*
[3] *Rerum moscoviticarum commentarii.*

De même que plusieurs autres populations finnoises, les Vogoules ont des *totems* de famille, qu'ils se tatouent sur les mains, les bras, les jambes. Ces figures, qui représentent pour la plupart des arcs bandés avec leurs flèches, des carrés, des ronds, des arabesques, ne sont pas seulement une beauté aux yeux des Vogoules, elles ont aussi un caractère sacré; elles représentent la tradition, la durée de la famille, de génération en génération. Dans les forêts, le Vogoule taille son totem sur les troncs d'arbres pour faire connaître son passage à ceux qui passeront après lui. Il signe également de son totem les documents religieux ou civils qui lui sont présentés par les prêtres ou les employés russes. Enfin, il cherche à se guérir des ulcères et des blessures en tatouant sa peau immédiatement au-dessus de la plaie : il conjure ainsi la maladie. En dépit de ces tatouages symboliques, témoignant d'un ancien esprit de solidarité nationale, les Vogoules, privés de toute initiative par les marchands qui les exploitent, sont peut-être les moins sociables des indigènes sibériens. En été, ils vivent par familles isolées, chacune poursuivant le gibier dans la forêt; en hiver, ils établissent leurs yourtes ou cabanes à une assez grande distance les unes des autres : nulle part elles ne sont assez rapprochées pour offrir l'aspect d'un village. L'esprit de famille semble aussi fort peu développé chez les Vogoules. Le chasseur peut avoir une ou plusieurs femmes, suivant sa richesse; mais la moindre brouille rompt le mariage, et l'homme vit alors complètement seul, sans autres amis que ses rennes et son chien. La plupart des vieillards, abandonnés des leurs, meurent isolés : la faim ou le froid, telles sont les causes ordinaires de la mort pour ces malheureux. Aussi les enterrements se font-ils en général avec peu de solennité. Les Vogoules se bornent à creuser la fosse du mort à l'endroit même où il est tombé, et, plus généreux que la veille, ne manquent pas de laisser dans le tombeau, avec les armes du défunt, une provision de tabac et d'eau-de-vie. Ils n'y mettent pas de sel, car les Vogoules n'en font aucun usage dans la préparation de leurs mets[1].

La principale nation du nord-ouest de la Sibérie est celle que les Russes et les autres Européens désignent sous le nom d'Ostiaks et qui s'appellent eux-mêmes Kondi-khou (Gens de la Konda) As-khou, As-yaks (Gens de l'Ob) ou simplement Manzî, « Hommes » : Klaproth voit dans le nom d'As-yaks l'origine de celui que leur ont donné les civilisés, destructeurs de leur race. Erman, au contraire assimile ce nom d'Ostiaks au mot tartare Ouchtiak ou « Etranger », et à l'appellation russe de Tchoude, qui a le même sens

[1] Pallas, *Voyages*; — Sorokin, ouvrage cité.

et que les Slaves donnent aux peuplades aborigènes de l'ancienne Sibérie. D'après les cartes ethnologiques, les Ostiaks occuperaient un énorme territoire, de l'estuaire de l'Ob au cours moyen de l'Irtîch, et des monts Oural à la Nijňaya Toungouska; mais ce domaine d'un million de kilomètres carrés est loin de leur appartenir : c'est la solitude immense dans laquelle sont épars leurs campements, et l'ensemble des petites colonies russes qui bordent les fleuves forme un monde d'habitants plus considérable. Combien sont les Ostiaks dans cet espace qui, sous un autre climat, serait habité par cent millions d'hommes? Castrèn en comptait 20 000 en 1845. Depuis cette époque, des recensements peut-être plus complets ont donné pour la population ostiaque le total de 23 000 ou 25 000 individus. Il n'est pas probable toutefois que la nation se soit accrue dans ces dernières années, si ce n'est pourtant dans le district de Beřozov et de Sourgout, où l'augmentation serait assez forte, si l'on en croit le recensement. D'ailleurs, bien des noms de tribus, que l'on citait au commencement du siècle, ne sont plus mentionnés, et l'on pense que les peuplades ont disparu en même temps que leur nom. Les mémoires si importants de Castrèn et de Radłov relatifs aux langues de ces populations asiatiques, à leur grammaire comparée et à leur place dans la série des langages humains, sont d'autant plus précieux qu'ils se rapportent à des peuples dont l'existence est menacée et qui seront avant peu rayés de la liste des individualités ethniques : plusieurs groupes d'Ostiaks, dans le voisinage des colonies russes, ont même perdu leur idiome, et c'est par tradition qu'on les dit appartenir à l'ancienne race. D'après Chtchapov, les Ostiaks russifiés sont en général plus petits de taille que leurs frères d'origine pure, mais il paraîtrait que la natalité est plus grande dans leurs familles[1].

Lorsque les Cosaques firent la conquête de la Sibérie, les Ostiaks leur opposèrent de véritables armées. Ils avaient alors une organisation nationale, habitaient des villes régulièrement construites. Dans une seule expédition de guerre, en 1501, les Russes détruisirent 41 de ces places fortifiées; on voit encore les restes de quelques-unes d'entre elles dans le district d'Obdorsk. Maintenant les Ostiaks, chasseurs ou pêcheurs, vivent en de pauvres huttes, humblement soumis à leurs maîtres les Russes et s'empressant de payer l'impôt, quand le permet leur extrême pauvreté; il suffit qu'on montre au fils le nœud de cordes que fit le père pour rappeler sa dette, et celle-ci est religieusement acquittée. La diminution de la race est si rapide en certains districts, qu'on l'attribue, non seu-

[1] *Zapiski sibirskavo Otd'ela*, III.

lement à la famine, mais aussi à l'infécondité des femmes ostiakes : en outre, les deux tiers des nouveau-nés meurent dès la première année la pratique de la polygamie d'une part, et d'autre part le célibat, provenant de la difficulté de payer le kalîm, contribuent à diminuer le nombre proportionnel des naissances[1] Mais, quels que soient les changements accomplis dans les phénomènes de la natalité, la misère et la faim suffisent à expliquer la diminution des Ostiaks. Tributaires du gouvernement russe, ils devaient acquitter autrefois leur impôt en pelleteries; mais les incendies de forêts, la hache, la poudre font disparaître les animaux, et le chasseur est condamné à suivre le gibier. Tenus maintenant de payer en espèces sonnantes, les Ostiaks sont incapables de rembourser les avances de céréales, d'acquitter les arrérages d'impôt et, qu'on refuse de leur fournir des provisions d'hiver, c'est par familles entières qu'ils succombent au typhus de la faim. Les habitudes d'ivrognerie aident aussi à l'extermination de la race : au moyen d'eau-de-vie et de tabac, les Ostiaks se jettent dans une ivresse si complète et si longue, que tout autre état d'ébriété n'est désigné par eux que par le nom de demi-ivresse. La situation de quelques tribus ostiakes est si lamentable, et la mort par inanition de tous les indigènes est si bien prévue sous le régime actuel, qu'on a proposé de s'emparer des enfants et de les répartir entre les familles russes, en abandonnant à leur fatale destinée les vieillards et les hommes faits[2].

Il ne faut point chercher dans les Ostiaks actuels les représentants purs de la famille ougrienne, c'est-à-dire les frères rapprochés des Hongrois, quoique sur les anciennes cartes leur pays porte le nom de Yougrie. Au sud du soixantième degré de latitude on ne trouve plus d'Ostiaks purs[3]. Les crânes recueillis présentent des caractères différents, bien que tous soient plus ou moins brachycéphales : il en est qui se rapprochent de la forme des crânes mongols, d'autres qui rappellent ceux des Lapons[4]. De même, les dialectes ostiaks qui, de tous les idiomes finnois, sont ceux qui, par les racines et même par la grammaire, ressemblent le plus au magyar[5], ont des rapports évidents, d'une part avec le turc, d'autre part avec le mongol, et c'est même sur cette double parenté que s'appuie Castrèn pour assigner aux Ostiaks une origine altaïque, car c'est dans les Montagnes d'Or seulement qu'ils pouvaient se trouver en contact avec les Turcs et les Mongols. La

[1] Polakov, *Lettres sur un voyage dans la vallée de l'Ob'* (en russe).
[2] Von Middendorff, *Sibirische Reise.*
[3] Erman, ouvrage cité.
[4] Virchow, *Berliner Gesellschaft für Anthropologie...* 21 juli 1877; — Finsch, *Reise nach West-Sibirien.*
[5] Klaproth, *Asia polyglotta;* — Castrèn, *Versuch einer Ostjakischen Sprachlehre;* — Erman, etc.

langue ostiaque, de même que les autres dialectes finnois, est d'une grande sonorité et très agréable à l'oreille; elle renferme parmi ses consonnes une sifflante analogue au *th* des Anglais; mais elle ne possède pas la lettre *f*. Vołogodskiy, Erman, Lehrberg, Ahlquist, Castrèn ont étudié l'ostiaque et en ont donné des lexiques et des traductions.

D'ordinaire, les voyageurs prennent pour représentants typiques d'une race les premiers individus qu'ils ont étudiés : ainsi s'explique la différence considérable des portraits qu'ils nous tracent. Jusqu'à maintenant, les indigènes ont refusé de se laisser mesurer, s'imaginant que cette opération serait le préliminaire de la conscription[1]. Toutefois, les Ostiaks ont été visités par un assez grand nombre de savants pour qu'il soit possible de reconnaître le type au milieu de la diversité des individus, devenus Russes, Samoyèdes ou Mongols d'aspect. Ils sont en moyenne un peu plus petits, mais, lorsqu'ils ont de la nourriture en suffisance, non moins forts que les Russes. La figure est ronde, le front bombé, les joues saillantes, le menton court et rond, la bouche forte et lippue, les yeux noirs, rendus légèrement obliques par le bridement des paupières et brillant d'un singulier éclat sous les cils entrecroisés : en un pays de neiges étincelantes, de cousins, de fumée dans les tentes, les Russes, aussi bien que les indigènes, sont obligés de fermer à demi les yeux, ne laissant passer qu'un étroit rayon de lumière. Le nez de l'Ostiak, déprimé à la base, présente, surtout chez les enfants, l'apparence d'un large bouton, d'une grosse verrue au milieu de la figure. Les cheveux sont noirs et souples et la barbe est rare, comme chez la plupart des Asiatiques. Le type des jeunes filles, de même que chez les autres peuplades finnoises, est remarquablement plus rapproché de la physionomie mongole que celui des hommes ou des femmes âgées, dont les joues ont perdu leur rondeur et leur éclat.

Ainsi que le fait remarquer Połakov, le pays d'Obdorsk, centre principal des tribus ostiakes, représente exactement, aussi bien au point de vue de l'anthropologie qu'à celui de la géographie physique, les conditions dans lesquelles se trouvait l'Europe occidentale à l'époque du renne. Les Ostiaks, comme les Européens de cet âge de l'humanité, mangent les animaux carnivores de même que les frugivores; les renards et d'autres espèces rapprochées sont la nourriture favorite de l'Ostiak ; il dévore la viande crue comme le faisaient les troglodytes de la Weser, et commence toujours par le morceau qui lui semble le plus délicat, les intestins. La pierre, mais surtout la corne

[1] Finsch, *Reise nach West-Sibirien.*
[2] Von Middendorff, *Sibirische Reise.*



TYPES ET COSTUMES. — HOMME ET FEMME OSTIAKS

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

et l'os, lui servent encore à la fabrication de la plupart des ustensiles, parfaitement semblables à ceux des anciens habitants des grottes européennes. La dent d'ours est pour lui une amulette, le symbole de la parole donnée, le remède à ses maladies. Les nattes que tressent les femmes ostiakes ne ressemblent pas moins aux tissus de joncs des Lacustres suisses qu'à ceux des Kamtchadales de nos jours; de même, les instruments qu'elles emploient pour tisser l'ortie sont identiques à ceux que l'on trouve encore dans la Russie septentrionale et qui datent certainement d'âges antérieurs de l'humanité.

L'asservissement et l'usure ont fait perdre aux Ostiaks leur cohésion nationale en même temps que leur civilisation et leur ont fait abandonner les villes qu'ils habitaient; mais les groupes de familles, qui se composent de centaines, ou même de milliers d'individus, ont gardé leur esprit de solidarité : les membres de la fédération familiale se considèrent comme parents et s'entr'aident fraternellement; quoique la propriété soit constituée, et que les territoires de chasse soient bien limités, le chasseur heureux partage le produit de sa chasse avec ceux qui reviennent à vide, et ceux-ci n'ont point à attendre qu'on leur donne : ils ont le droit de prendre. Lorsqu'une discussion s'élève entre deux membres de la fédération, ce qui est rare, car tous les Ostiaks sont d'une honnêteté parfaite, ils s'adressent à un ancien, qui juge en dernier ressort et sans formalité juridique; dans les environs d'Obdorsk, quand le désaccord a lieu entre plusieurs familles, il faut s'adresser au prince, héritier de celui que désigna Catherine II. Ni le prince ni les anciens ne reçoivent de traitement du peuple; mais, non plus que les chamanes, ils ne refusent les cadeaux de leurs sujets.

Depuis les temps immémoriaux, chaque fédération ostiake a ses dieux particuliers, protecteurs de la race, que gardent les chamanes, à la fois prêtres, prophètes, médecins et magiciens de la tribu. Des bois sacrés sont composés de dieux par centaines, piliers sculptés en figures de formes diverses, dont plusieurs rappellent les idoles des Polynésiens[1]. En outre, les familles ont aussi leurs dieux lares, taillés comme les divinités supérieures dans un morceau de bois, et le plus souvent vêtus d'habits rouges, surmontés d'une figure en fer-blanc, quelquefois même armés d'une cotte de mailles et d'une épée. Mais, au-dessus de tous ces dieux de famille et de race, dans le « septième monde », trône le grand dieu, revêtu de la lumière de l'aurore et parlant avec la voix du tonnerre et des tempêtes : c'est Tourm ou Touroum, dont le nom rappelle ceux du dieu Tor des Scan-

[1] Finsch, *Reise nach West Sibirien*.

dinaves, du Tarann des Gaulois[1]. Nul ne doit l'invoquer; il n'entend pas même la prière du chamane et ne se laisse diriger que par les lois immuables de la justice ou par une destinée fatale. L'Ostiak sait qu'il ne doit point lui porter d'offrandes; c'est à ses fils, parmi lesquels se trouve le Nicolas des Russes, c'est aux divinités inférieures que l'Ostiak sacrifie des rennes ou des moutons, même dans les églises[2], et qu'il fait des cadeaux de pelleteries, d'andouillers et d'autres objets précieux; c'est à elles qu'on l'a vu parfois se sacrifier lui-même. Toutefois, le chamane seul peut faire agréer ces présents, lui seul peut se faire entendre du dieu par ses chants et ses roulements de tambour : un ruban tenu au bout d'une perche devant la bouche de l'idole indique par ses frémissements le sens de la réponse divine. Seul aussi le chamane peut accomplir des miracles, qui d'ailleurs sont considérés comme tels, non seulement par les indigènes, mais aussi par les Russes du pays; pour eux, la « religion noire » n'est pas moins efficace que la leur, quoiqu'elle agisse en vertu du diable. Chez la plupart des Sibériens de vieille souche, aussi bien que chez les allogènes de race mongole, turque ou mandchoue, les chamanes sont des espèces de demi-dieux, gouvernant les forces mystérieuses de la nature; ils conjurent les éléments, guérissent les maladies, connaissent les secrets de l'avenir, parlent familièrement aux esprits bons et mauvais de la terre et du ciel. « Au héros la force brutale, mais au chamane les paroles qui donnent la force; au héros l'arc et la flèche, mais au chamane de faire que la flèche tombe ou manque le but, que la blessure tue ou ne tue pas. Au héros le bruit et la fanfare, ce qu'on voit et ce qu'on entend, mais au chamane ce qu'on ne voit ni n'entend, le savoir silencieux, la science des causes et la connaissance des choses[3]. » Wrangell reconnaît lui-même qu'il n'a jamais pu voir un vrai chamane sans une sorte d'effroi. Mais ce pouvoir surhumain n'est pas héréditaire. Le chamane ne choisit point son fils pour disciple; s'il remarque dans la tribu un jeune homme maigre, pâle, maladif, atteint de fureurs soudaines ou d'épilepsie, aimant à marcher à l'écart, veillant pendant le silence de la nuit, c'est le successeur dont il fait choix. Il tâche d'abord de régler ses accès par ses remèdes magiques, puis il lui fait subir une période de noviciat et lui enseigne l'art d'opérer des miracles. La magie des chamanes est une véritable science, en ce sens qu'elle apprend à connaître certains phénomènes physiologiques pour les mettre à profit[4].

[1] Erman, *Voyages en Sibérie*; — E. Desjardins, *Notes manuscrites*.
[2] Polakov, ouvrage cité.
[3] Elie Reclus, *La littérature turkmène*.
[4] Radlov, Middendorff, Wrangell, A. Lefèvre, etc.

Quelquefois les dieux d'une famille ou d'une tribu d'Ostiaks se rendent en visite auprès d'autres dieux : c'est alors que se font les grandes cérémonies, que les Ostiaks célèbrent leurs danses guerrières, désormais dépourvues de sens, qu'ils miment des scènes de chasse, et qu'ils jouent de la *dombra*, instrument à cordes ressemblant à la *tombora* qu'Erman dit à tort être d'origine magyare, car les Hongrois l'ont empruntée aux Slaves du sud[1]. Les danses se terminent par un festin auquel les dieux prennent toujours part, car le chamane leur barbouille la figure de sang. Mais il faut que le dieu soit reconnaissant de l'offrande; on en débat avec lui la valeur, et parfois on le décide à être plus modéré dans ses demandes, plus généreux dans ses marchés. Il est aussi des dieux méchants[2] : tel est celui des eaux, que l'on essaye d'adoucir quelquefois en noyant un renne dans le fleuve. Des idées de sainteté, de magie, se rattachent à tout ce qui, dans la nature, se distingue par la grandeur, la force, l'isolement. Le cèdre qui se dresse au milieu de la forêt de pins est un arbre saint; l'ours, lui aussi « fils de Touroum » et le représentant de la justice sur la Terre, est sacré pour l'Ostiak, comme il l'était autrefois pour le Ziŕane et le Permien; quand le chasseur tue l'animal, c'est en lui demandant pardon de son crime, et pendant les cinq jours qui suivent le meurtre, il doit accomplir devant le cadavre diverses cérémonies, auxquelles, chez quelques tribus, se mêlent, par contraste, des insultes et des coups[3]. Nul serment n'est plus terrible que celui que l'on prête par la « mâchoire de l'ours », car il voit tout, il sait tout, vivant ou mort. Comme la plupart des tribus finnoises, les Ostiaks ont le respect de leurs frères qui ne sont plus et ils prennent soin de leur laisser tout ce dont les vivants ont besoin, le traîneau, le javelot, le harpon, la hache, le couteau, la pierre du foyer, le bois et du moins un simulacre de nourriture. En outre, les parents gardent dans leur maison la poupée qui représente le mort; ils l'habillent et la déshabillent, la mettent à table et au lit; mais, au bout de trois années, ils considèrent la mort comme définitive, puisque le cadavre est décomposé, et la poupée est enterrée, à côté des ossements, dans un tombeau qu'ornent des bois de renne, des images sculptées, des clochettes, des étoffes flottantes. Dans le troisième monde, il n'y a plus de maladies, plus d'employés russes, plus d'impôts à payer; mais hélas! les Ostiaks n'y entrent pas, ils resteront à jamais dans le deuxième monde, situé de l'autre côté de l'Océan, au delà du golfe de l'Ob[4].

[1] Paul de Kiraly, *Notes manuscrites*
[2] Polakov, ouvrage cité.
[3] Erman, *Voyages en Sibérie*.
[4] Polakov, ouvrage cité.

La femme ostiake est achetée comme un bétail et toujours considérée comme impure; elle n'a pas même de nom[1]. De même que chez les Samoyèdes, une partie de la tente lui est interdite, celle où sont déposés les vivres; même en quelques tribus, son mari et ses propres enfants ont l'habitude de faire des fumigations pour purifier l'endroit où elle s'est assise[2]. La femme n'hérite jamais de quoi que ce soit, mais elle-même fait partie de l'héritage. Cependant la douceur générale des mœurs la préserve de toute violence et, pour la cordialité, la bonne humeur des époux, mainte famille ostiake pourrait servir de modèle à celles de ses voisins les colons russes. Dans les régions du sud et tout le long de l'Ob, où l'influence des Tartares précéda celle des Russes, les femmes sont tenues de se voiler comme les mahométanes, ou de se détourner en présence des hommes, tandis que dans les solitudes de l'intérieur elles ont le visage découvert comme les femmes des Samoyèdes et s'habillent de la même manière. Du reste, tous les Ostiaks qui vivent à la façon des Sames en élevant des troupeaux de rennes, sont devenus eux-mêmes de véritables Samoyèdes, par les mœurs, le vêtement et même le langage[3]. Des transitions insensibles de type, de mœurs, de pratiques religieuses se sont opérées de famille à famille, suivant les peuplades qu'elles fréquentent et avec lesquelles se font leurs mariages. Dans le district de Tobolsk, les Tartares Zabolotniye ou d'Outre-Marais et ceux d'Atchaïr, pratiquant l'islamisme, paraissent être des Ostiaks tartarisés[4].

Les Samoyèdes du nord de l'Asie, autour des estuaires de l'Ob et du Taz et sur les bords du Yeniseï, appartiennent à la souche des Youraks, et sont par conséquent les frères des Samoyèdes du nord de l'Europe; ce sont les mêmes hommes, petits, craintifs, mélancoliques, hospitaliers et doux, mais pratiquant encore la religion du sang et poussant des morceaux de viande crue entre les dents de leurs idoles. Les Samoyèdes orientaux, qui se rencontrent çà et là au sud de la péninsule de Taïmir, jusqu'au fjord de Khatanga, forment un autre groupe, celui des Tavgî, désigné fréquemment par les Russes sous le nom de Dikaya Orda ou de « Horde Sauvage », non qu'ils soient moins civilisés que les autres Samoyèdes, mais ils ne sont pas baptisés comme eux et sont restés plus indépendants. Ils se tiennent à l'écart des marchands, des prêtres et des employés russes; mais nulle part dans leur marche vers le nord, loin des Slaves, des Toungouses et des Yakoutes, ces Samoyèdes de la « horde sauvage » ne

[1] Kostrov, *Recueil de mémoires sur la Sibérie* (en russe), vol. I.
[2] Erman, *Voyages en Sibérie.*
[3] A. Castrèn, *Die Völker des Altaï.*
[4] *Zapiski Nasselonikh m'est, Tobolsk.*

se sont avancés jusqu'à la mer. Ils considèrent la région du littoral comme appartenant de droit au « peuple » des ours blancs, et racontent sérieusement qu'ayant essayé à diverses reprises de conquérir cette contrée maritime, ils en ont été chassés par les ours, qui mettaient toujours douze des leurs en rang contre huit guerriers samoyèdes[1].

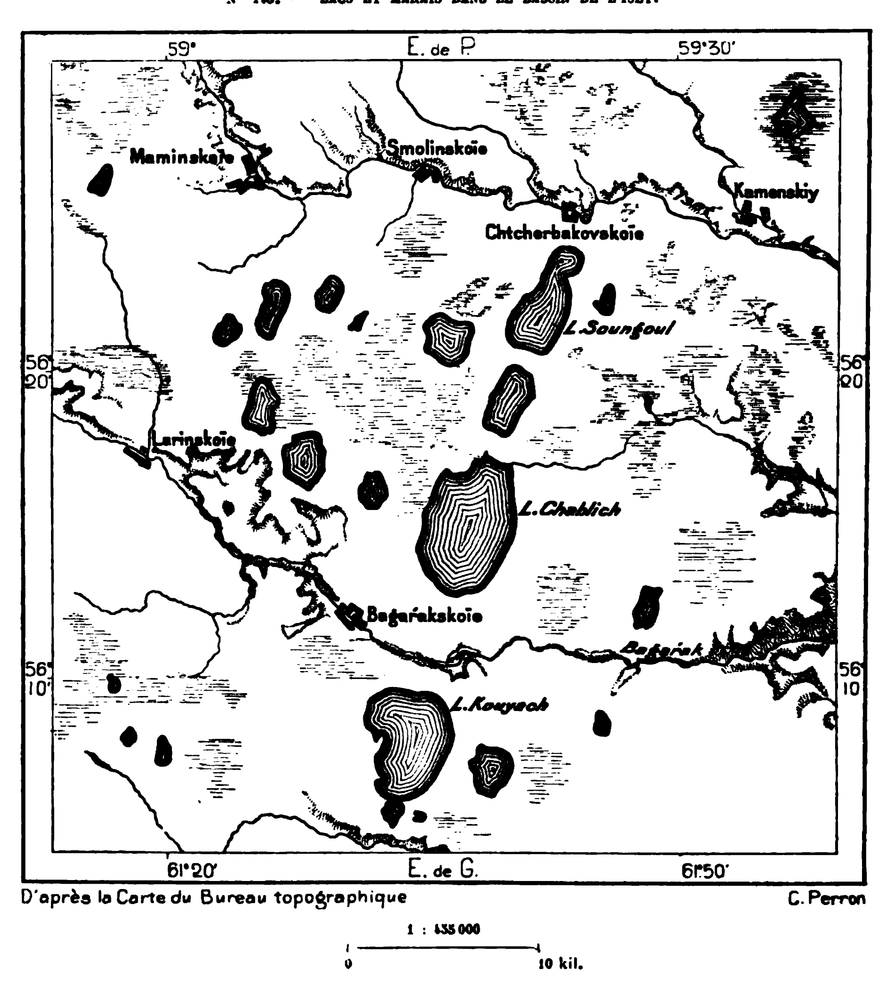
Quelques tribus sont éparses beaucoup plus au sud, et même dans le haut bassin du Yeniseï, au delà du territoire de colonisation russe. Ces Samoyèdes, d'ailleurs fort peu nombreux, qui vivent sur les bords de la Kan et de la Mana, au sud-est de Krasnoyarsk, sont les Kamasses ou Kamassintzes. Castrèn voit en eux les représentants les plus purs de la race, ceux qui sont restés dans l'ancienne patrie, voisine des monts Altaï; plusieurs des peuplades environnantes, tartarisées ou mongolisées, racontent que leurs ancêtres parlaient une autre langue que la leur et Castrèn pense que cette langue était same. Chassés par les envahisseurs turcs de leurs vallées natales, les Samoyèdes sont descendus au nord et au nord-ouest le long du Yeniseï et de l'Ob, laissant leurs colonies çà et là, dans les régions les moins exposées aux attaques, mais obligés en maints endroits de changer de nom, de mœurs et d'idiomes, suivant les populations avec lesquelles ils se trouvaient en contact[2]. Jadis, lors de la domination tartare, la plupart d'entre eux se mêlèrent aux populations turques. Sur la rive droite de l'Ob et dans les vallées des tributaires orientaux, le Tchouľîm, la Keť, la Tîm, vivent environ 4000 Samoyèdes, que l'on classe d'ordinaire parmi les Ostiaks, et dont un avenir prochain fera peut-être des Russes.

La population slave est relativement fort dense dans la partie du gouvernement de Perm̃ qui se trouve sur le versant oriental et qui forme un espace triangulaire, à limites conventionnelles, parcouru par divers affluents du Toboľ et de l'Irtîch. Colonisée la première, cette région de l'Asie, encore rattachée administrativement à l'Europe, est peuplée de plus d'un million d'habitants, soit en proportion de vingt à trente fois plus que la Sibérie. Elle a naturellement profité des avantages que lui donne la proximité des cités européennes, mais c'est à ses propres ressources qu'elle doit son importance relative dans l'ensemble de l'empire. L'Oural moyen est la principale contrée minière de la Russie, et le versant asiatique est encore plus riche que celui de l'Europe, d'où l'on extrait en abondance les métaux

[1] Von Middendorff, *Sibirische Reise*.
[2] *Völker des Altaï*.

précieux, le fer, la houille, le sel. De même que sur le versant européen, les roches cristallines, les couches siluriennes, dévoniennes, triasiques des croupes supérieures et des contreforts latéraux ont été partiellement détruites et répandues à la base orientale des montagnes, en amas de débris d'une grande puissance, où se trouvent les minerais précieux, trésors cachés

N° 145. — LACS ET MARAIS DANS LE BASSIN DE L'ISET.




qui ont attiré la population slave dans la contrée. Des raisons fiscales ont déterminé le gouvernement russe à grouper dans une même province les districts miniers de l'un et de l'autre versant, tandis que la limite naturelle devrait suivre, soit le faîte de partage entre les eaux, soit la dépression de l'Irtîch, qui est celle de l'ancien détroit entre la Caspienne et l'océan Glacial. Les frontières administratives tracées entre les deux continents traversent le pays presque au hasard, franchissant obliquement les rivières du

bassin et découpant sans loi géographique la région de lacs, de marécages, de forêts, de pentes indécises qui s'étend à l'est des monts Oural.

C'est vers le commencement du dix-huitième siècle que la valeur des gisements souterrains commença d'être appréciée et que les premières fonderies du versant oriental furent bâties, sur l'emplacement des anciennes mines des Tchoudes. qui exploitaient tous les minerais de la contrée, à l'exception du fer[1]. L'importance croissante du district minier, les ressources budgétaires qu'en retira le gouvernement russe et surtout les richesses fabuleuses que surent acquérir quelques mineurs, devenus fondateurs de maisons princières par la vertu d'un filon d'or ou d'une veine de malachite, attirèrent l'attention sur ces montagnes, qui sont maintenant une des régions classiques de la géologie et que de nombreux savants ont parcourues : jusqu'à cent mille ouvriers travaillèrent à la fois dans les mines de l'Oural. Depuis la découverte des « champs d'or » de la Californie et de l'Australie, l'importance relative de l'Oural comme pays de production des métaux précieux a considérablement diminué; de même, les cuivres du district de Yekaterinbourg ne peuvent disputer les marchés de l'Europe au minerai de l'Australie, de la Bolivie, du Chili; mais les fers de l'Oural, aussi bons, aussi recherchés que les meilleurs minerais de la Suède, auront toujours pour la Russie une valeur capitale, et, par certaines roches, notamment par ses admirables malachites, l'Oural occupe encore le premier rang parmi les montagnes minières. Le chemin de fer qui relie maintenant par-dessus le seuil montagneux les deux capitales du gouvernement, Perm, la ville administrative, pauvre et triste, et Yekaterinbourg, la cité industrielle et minière, d'aspect européen, permettra d'exploiter plus activement ces richesses, qui n'étaient guère utilisées jusqu'à maintenant que pour les palais des souverains et quelques musées privilégiés. Précisément ces gisements de malachite se trouvent non loin du chemin de fer et de la station qui porte le nom « d'Asie », pour rappeler aux voyageurs d'Europe qu'ils entrent dans une autre partie du monde. A Nijne-Tagilsk, enrichie par ses mines d'or, de platine, de fer, on a découvert à 90 mètres de profondeur une masse pure d'un admirable malachite, occupant plusieurs mètres dans tous les sens et pesant plus de 300 tonnes[2]. L'usine à fer de Nijne-Tagilsk est la plus importante de la Sibérie[3]. La colline dite Vîsokaya Gora, qui alimente de minerai, depuis 1720, les fourneaux de Tagilsk et de Neviansk, est un énorme bloc de fer exploité en carrière

[1] Pallas; — Lapakhin, etc.
[2] Murchison, *Russia and the Ural mountains.*
[3] Production moyenne de l'usine de Nijne-Tagilsk, d'après Soubbotin : 40 000 tonnes.

et renfermant au moins 6 milliards de quintaux métriques d'un minerai qui consiste pour les deux tiers en métal pur : les entailles qu'y ont faites les mineurs montrent bien le peu d'importance relative du travail humain, en comparaison des richesses que le sol de l'Oural tient encore en réserve.

L'ancienne capitale de ce district minier est Verkho-Tourie, ainsi nommée de sa position dans une vallée de la haute Toura. Elle fut bâtie, dès l'année 1598, sur l'emplacement de Nerom Koura, « *gorodichtche* des Tchoudes ou des Vogoules », et, pendant plus de cent cinquante années elle fut le centre du commerce de toute la région des mines : c'est à Verkho-Tourie que se trouve le plus ancien monastère de l'Asie russe[1]. En 1763, l'ouverture de la nouvelle route de Perm à Yekaterinbourg, passant beaucoup plus au sud, fit perdre toute importance comme ville d'échanges à Verkho-Tourie et à sa voisine Pelîm, sur la Tavda. Celle-ci n'est plus qu'un hameau, et l'on y cherche l'emplacement des maisons où Munich, Biron et tant d'autres bannis passèrent leurs années d'exil. Toutes les mines et les établissements métallurgiques de la haute vallée de la Toura forment le district de Goro-Blagodat. La montagne de ce nom, Blagodat, de la « Bénédiction » ou des « Trésors », est un bloc de fer aimanté qui s'élève sur la frontière de l'Europe et de l'Asie, à 469 mètres d'altitude. D'après la légende, un Vogoule aurait révélé aux mineurs russes l'existence de cette remarquable montagne, et pour le punir d'avoir attiré dans leur pays la foule des étrangers, ses compatriotes le brûlèrent vif : la chapelle qui s'élève sur l'une des deux pointes a été érigée en expiation du crime. On ne trouve plus guère de forts aimants naturels dans le minerai de Blagodat : les plus beaux échantillons viennent d'une montagne plus élevée (841 mètres), le Kachkanar, qui domine la ville de Nijne-Tourinsk[2].

La vallée de la rivière Tagil, qui se réunit à la Toura dans les limites du gouvernement de Perm, est encore plus riche en usines que le bassin supérieur de la Toura ; mais l'activité industrielle s'est aussi portée dans la haute vallée de la Neïva, qui prend son origine à peu de distance à l'est de celle du Tagil, dans le même massif de montagnes. C'est là, en aval d'un beau lac alpestre, que se trouve la fameuse usine de Neviansk ou Neïvinsk, considérée, mais à tort, comme la plus ancienne de toutes celles de l'Oural d'Asie ; elle date de 1699. Trois années après, Pierre Ier en assurait la propriété « éternelle » au mineur Demidov, en y ajoutant une superficie de

[1] Erman, *Voyages en Sibérie*.
[2] Erman, ouvrage cité.

terrains évaluée à 1 285 000 hectares. Comme Pise, Neviansk a aussi sa tour penchée; mais la massive construction du pays des Vogoules n'a rien de l'élégance italienne.

A l'est de Neviansk et sur la même rivière de Neïva, Alapayevsk est une autre ville d'usines à fer et à cuivre, où se réunissent aussi des milliers d'ouvriers et de mineurs. Mais à ces villes manufacturières des montagnes et à leur cortège de villages industriels il fallait un marché d'expédition situé déjà dans la région de la plaine et facile d'accès à la fois pour les barques et pour les chars. Irbit est devenue ce marché. Située au confluent de la rivière Irbit et de la Nitza, qui reçoit elle-même la Neïva et va rejoindre la Toura, cette ville, que l'on croit être d'origine tartare et dont le nom est probablement dérivé de celui d'Irbeïsk, donné par les indigènes, n'était, aux premiers temps de la colonisation russe, qu'une simple *sloboda* entourée d'espaces inhabités : partout s'étendaient les forêts, de conifères au nord-ouest, d'arbres feuillus et surtout de bouleaux au sud et à l'est [1]. La colonisation ne commença qu'au dix-septième siècle. Irbit prit rang parmi les villes en 1775, en récompense de ce qu'elle était restée fidèle à la tzarine pendant l'insurrection de Pougatchov. Comme ville, Irbit ne s'est pas considérablement agrandie; mais, chaque année, elle a une importance temporaire de premier ordre parmi les cités sibériennes : pendant tout le mois de février, elle devient le Nijniy-Novgorod de la Russie asiatique. Les maisons, vides pendant le reste de l'année, se remplissent alors d'étrangers venus de toutes les parties de l'empire : suivant les diverses alternatives du commerce, on compte alors de 12 000 à 20 000 visiteurs à la foire d'Irbit. Malgré la rigueur de la température, malgré le vent glacial qui parfois soulève la neige en tourbillons, la route de Sibérie « ne se repose point » pendant la durée de la foire. Les maisons qui bordent le chemin deviennent des auberges où fume constamment le samovar pour préparer le thé des voyageurs, et les chevaux tout harnachés, fournis par les villageois riverains de la route, attendent les voitures et les convois. Depuis le commencement du siècle, le commerce d'Irbit, qui approvisionne de marchandises presque toute la Sibérie, a plus que décuplé. En 1809, les apports dépassaient 3 millions et demi de roubles; en 1829, on les évaluait à près de 11 millions; en 1849, ils atteignaient 52 millions; actuellement, ils sont de plus de 50 millions dans les bonnes années [2]. La Russie d'Europe, par l'intermédiaire d'Irbit, fournit aux Sibériens jus-

[1] Boulitchev, *Bulletin de la Société ouralienne des sciences naturelles*, tome IV, 1878.

[2] Marchandises apportées à la foire d'Irbit en 1879. . . . 50 373 000 roubles.
» vendues » » » . . . . 48 890 150 »

qu'aux bords de l'océan Pacifique des étoffes de toute espèce, de provenance nationale ou étrangère, des outils ou des instruments, des métaux travaillés, du sucre, des farines, des vins, même des *soukhari* ou pains beurrés découpés en tranches et séchés, et ses marchands se procurent en échange des pelleteries et des cuirs. Dès que la foire a cessé et que l'immense bazar est devenu vide, le silence se fait dans les rues d'Irbit ; pendant onze mois, le centre commercial d'un territoire grand comme l'Europe n'est plus qu'une morne petite ville des province, dont les habitants regardent vers Yekaterinbourg, Tumeň ou Tobolsk comme vers des capitales, foyers de l'activité humaine. Quant aux mines de fer qui firent naître Irbit dans les forêts de la Nitza, elles ont perdu leur importance. La principale usine de la contrée, appelée « usine d'Irbit » (*Irbitskiy zavod*), quoiqu'elle soit située à 67 kilomètres au sud-ouest de la ville, fabrique en moyenne 12 000 tonnes de fer[1].

Unie à la Nitza d'Irbit, la Toura, qui vient de traverser le district dont Tourinsk est le chef-lieu, descend au sud-est vers Tumeň, l'une des grandes villes de la Sibérie. Elle était déjà fameuse avant l'arrivée des Russes dans le pays, et la carte de Herberstein, en 1549, en représente l'enceinte murée ; les Tartares sibériens la connaissent encore sous le nom de Djenghiz-tora ou de cité de Djenghiz, et ils en attribuent la fondation au célèbre conquérant[2]. Point de convergence de nombreux chemins, extrémité occidentale de la principale voie de navigation de la Sibérie, point d'arrivée de l'immense avenue de bouleaux que Catherine II fit planter de Nijniy-Novgorod aux mines de l'Oural et qu'elle essaya de protéger contre la hache des Russes et des Bachkirs par des menaces de bannissement et de mort, Tumeň est devenue, malgré le voisinage d'Irbit, l'une des villes les plus commerçantes du bassin de l'Ob. Elle aussi a des foires annuelles, où se font des échanges en thé et d'autres denrées pour une valeur de plus d'un million de roubles, mais elle a surtout son industrie manufacturière, qui s'accroît d'année en année : Tumeň a la prétention d'être le « Manchester » de la Sibérie et c'est de là que viennent les tapis employés dans presque toute la Russie asiatique. En 1871, elle avait déjà plus de cent fabriques diverses, et de nos jours on compte parmi ses établissements un atelier de machines à vapeur, une tannerie préparant des cuirs pour une valeur de près d'un million de roubles par an et, dans le voisinage, un chantier de construction pour la flotte à vapeur du bassin de l'Ob : les

[1] Semonov, *Slovar' Rossiiskoï Imperii.*
[2] Erman, *Voyages en Sibérie.*

forêts de la Toura lui fournissent leurs bois, les meilleurs de la Sibérie. La ville et les villages des environs fabriquent aussi beaucoup d'ustensiles de ménage en tilleul et de caisses en bois de toute espèce; on construit chaque année dans le district de Tumeń environ 50 000 chars et traîneaux. Tumeń est le principal dépôt des bateaux à vapeur de l'Ob, quoiqu'elle ne soit rattachée au réseau de navigation fluviale que pendant les crues du printemps : en été, les bateaux ne peuvent d'ordinaire pénétrer dans la rivière Toura; ils doivent s'arrêter sur le Toboł, à moitié chemin de Tumeń à Tobołsk, devant les quais d'Artomonova.

N° 146. — YEKATERINBOURG ET BEREZOVSKIY.




1 : 430 000

0 — 10 kil.

Yekaterinbourg, située à la base orientale des monts Oural, dont le seuil n'est, il est vrai, qu'à 200 mètres plus haut que la ville, n'a pas les mêmes avantages temporaires que Tumeń pour la navigation fluviale; mais elle est aussi bien située pour les communications par terre et, provisoirement, elle est le point terminal des chemins de fer d'Europe en Asie; elle occupe une position centrale entre les deux régions minières, du nord et du sud de l'Oural, et c'est dans le voisinage, à une dizaine de kilomètres au nord-est, que se trouve Beřozov ou Berezovskiy zavod, qui eut naguère tant d'importance économique par ses mines d'or et de platine, découvertes en 1820; en 1827, la valeur totale de ces métaux précieux, extraits des mines de Beřozov, atteignit 15 millions de roubles[1]. Les usines de Verkh-Isetskiy, qui forment un faubourg de la ville, au nord-ouest, et de Nijne-Isetskiy, au sud-est, ont aussi une importance considérable, surtout pour le coulage de la fonte. Yekaterinbourg, qui se vante d'être encore ville européenne, est une des belles cités de la Russie. Elle est inclinée en pente douce au bord de la rivière Iseť, qui s'élargit en cet

[1] Erman, ouvrage cité.

endroit et forme un lac navigable, entouré de verdure. De hautes maisons blanches, aux toits de tôle verte semblables à des dalles de malachite, s'élèvent au-dessus des pittoresques cabanes en bois et sont dominées elles-mêmes par les clochers et les coupoles des églises : au loin se voient les douces ondulations des monts Oural. La première maisonnette de Yekaterinbourg fut bâtie en 1722, et la ville se développa rapidement, grâce aux mines des environs. L'industrie de cette capitale asiatique, résidence d'autorités minières constituant une sorte de gouvernement, dépend, comme autrefois, des richesses du sol. Les polisseurs de pierres précieuses et demi-précieuses de Yekaterinbourg expédient en Russie des vases de porphyre, des tables et des meubles en malachite, en rhodonite, et mille objets divers en topaze, en jaspe, en cristal de roche, admirablement taillés, mais sans variété de dessins. L'hôtel des monnaies que possédait l'État à Yekaterinbourg et où il faisait frapper des pièces de billon, et même quelques pièces d'or et de platine, a été abandonné; mais plusieurs fabriques particulières, notamment un atelier de constructions mécaniques, ont donné à la ville une sérieuse compensation industrielle[1]. Un observatoire météorologique est établi à Yekaterinbourg, et depuis 1872 la ville est le siège d'une société savante, celle des « naturalistes de l'Oural », qui publie un recueil intéressant, renfermant des articles russes et même français sur la géologie, la flore, la faune et les populations des pays ouraliens. Cette société avait établi dès l'année 1876, en diverses parties de l'Oural, près de 70 stations, dont les tables comparées sont très utiles pour la connaissance du climat local. Déjà les environs immédiats de Yekaterinbourg offrent mille objets d'observation curieux dans les galeries de mine et à la surface du sol. On remarque surtout, à quatre kilomètres au sud du lac Chartach, les nombreuses buttes de granit stratifié auxquelles on donne, à cause de leur apparence, le nom de « tentes de pierres[2] ». Un des rochers qui bordent la rivière Pìchma porte des inscriptions en langue inconnue, qui se distinguent de celles de l'Altaï et du Yeniseï par une beaucoup plus grande élégance des lettres[3].

Kamîchłov sur la Pîchma, Dałmatov et Chadrinsk sur l'Iset, sont, à l'est de Yekaterinbourg, les autres villes qui dépendent encore administra-

[1] Production des mines de l'Oural, sur les deux versants, en 1876 :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Or. . . . . . . . . . . | 5 722 | kilogr. | Cuivre . . . . . . . . . | 1 984 | tonnes. |
| Platine . . . . . . . . | 1 577 | » | Nickel . . . . . . . . . . | 4 067 | kilogr. |

Fer . . . . . . . . . . . 490 297 tonnes. (61 395 tonnes dans les usines de la couronne, 436 902 dans celles des particuliers.)

[2] Rogov, *Mémoires de la Société des naturalistes de l'Oural*, tome I. 1873.

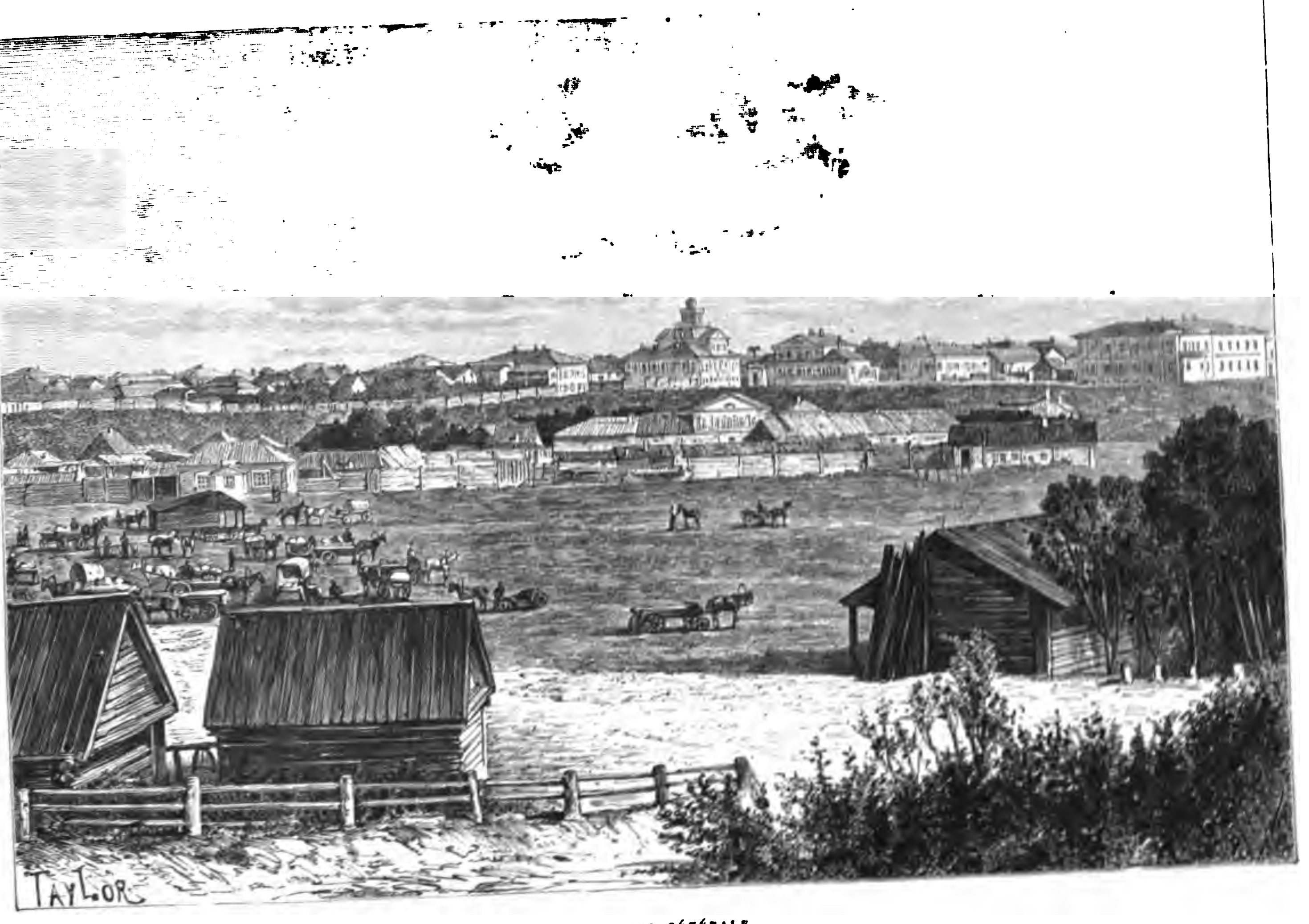
[3] Spaskiy, *De antiquis quibusdam sculpturis;* — Erman, etc.

tivement de Perm. Au sud, il en est aussi qui, tout en se trouvant dans le bassin de l'Ob, n'en appartiennent pas moins à des gouvernements européens. Troïtzk ou la « Ville de la Trinité » est la plus importante de ces villes modernes, grâce à sa situation d'étape intermédiaire entre Orenbourg et Omsk, à la jonction de deux vallées fertiles et sur les confins de la steppe qui s'étend au sud et à l'est, vers les contrées aralo-caspiennes et le Thian-chan. Entourée de populations diverses, Russes, Bachkirs, Mechtcheŕaks, Kirghiz, Troïtzk était un des principaux marchés de l'Asie occidentale ; c'est là que venaient se former jadis plusieurs des caravanes qui transportent les marchandises d'Europe à Tachkent, à Khiva, à Bokhara, à Tcheĺabinsk ou Tcheĺaba, sur la route de Troïtzk à Yekaterinbourg. Elle a perdu depuis que la route d'Orenbourg à Tachkent est devenue la voie principale de l'Europe au Turkestan; son activité lui vient maintenant du commerce du bétail. La foire de Krestovoïe, dans le district de Chadrinsk, est, après celle d'Irbit, la plus importante de l'Oural asiatique. En 1875, l'apport des marchandises s'y est élevé à 8 550 000 roubles.

Kourgan, qui se trouve déjà dans le territoire administratif d'Asie, sur la rive gauche du Toboł, rappelle l'existence d'un ancien monticule artificiel, mais ce tertre de la « Forteresse Royale », qui avait 170 mètres de tour et qu'environnaient une muraille et un fossé, a cessé d'exister depuis deux siècles : les Russes, après l'avoir fouillé et en avoir retiré des quantités d'objets précieux en or et en argent, en avaient fait une forteresse, qu'ils durent abandonner à cause des érosions du Toboł. La colonie militaire qui se trouvait au pied de la butte se déplaça vers l'aval, à 9 kilomètres, et devint peu à peu la ville commerçante que l'on voit aujourd'hui : dans les environs, la principale industrie est la fabrication des tonneaux pour le suif. Kourgan est le groupe d'habitations le plus considérable en amont de Tobołsk; cependant Yałoutorovsk, située également sur la rive gauche du Toboł, est assez animée, du moins pendant la foire aux chevaux; bâtie en 1641, sur les ruines d'une cité tartare, c'est une ville aux maisons noires, aux larges rues, environnée de moulins à vent dressés sur des pyramides de bois. La contrée environnante est une des plus riches de la Sibérie pour la production des céréales, et la plupart des habitants sont dans l'aisance, grâce à la vente du bétail, du suif, des peaux, des céréales. Le district de Yałoutorovsk est aussi l'un de ceux où le gouvernement envoyait naguère le plus d'exilés pour vol et où les communes russes expédiaient les paresseux dont elles voulaient se débarrasser; on y voit plus de Tsiganes que dans toute autre partie de la contrée. Les crimes sont fréquents dans cette région, la plus peuplée de toute la Sibérie.

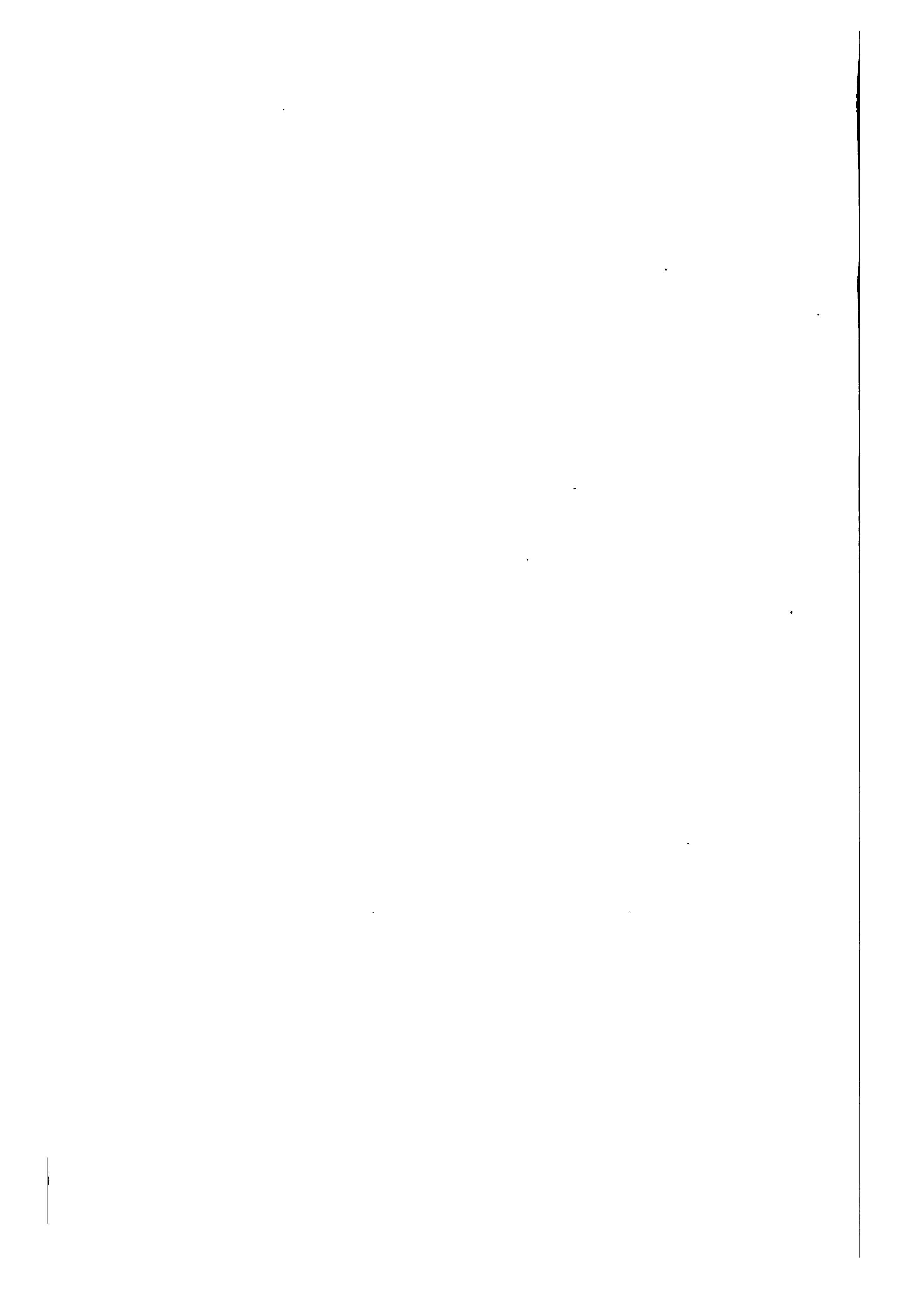
L'Ichim, affluent de l'Irtîch, comme le Tobol, et coulant parallèlement à cette rivière dans une grande partie de son cours, baigne aussi quelques villes importantes. Akmolinsk (Ak-moli), ou « Blanc Tombeau » en langue tartare, est un chef-lieu de district situé non loin des sources de la rivière, et les tribus kazakes des environs en ont fait un marché considérable. Plus à l'ouest, au confluent de l'Ichim et de la rivière de son nom, Atbasar, ancienne stanitza de Cosaques, surveillant les nomades des alentours, est devenue peu à peu une ville d'agriculteurs et de marchands paisibles. Petropavlovsk, sur la rive droite de l'Ichim, est déjà en dehors du territoire kirghiz, et des Slaves d'origine plus ou moins pure peuplent tous les environs; elle est cependant un lieu d'approvisionnement pour les nomades, qui viennent en foule y porter leurs denrées, y vendre leur bétail; plus de trois mille de ces fils de la steppe se sont établis à côté des Russes en habitants sédentaires. Petropavlovsk est la ville la plus populeuse du bassin de l'Ichim; en outre, elle a sur la plupart des cités sibériennes l'avantage de présenter un tableau pittoresque, grâce aux rochers qui portent les ruines de l'ancienne forteresse, à 50 mètres au-dessus du niveau du fleuve. Ichim, qui prit le nom du cours d'eau lorsqu'elle fut érigée en ville, n'est la rivale de Petropavlovsk ni pour la beauté du site, ni pour le nombre des habitants; mais elle est plus commerçante pendant les jours de la foire annuelle, du 1er au 20 décembre : jusqu'à dix mille étrangers s'y rencontrent alors et le mouvement des affaires s'y élève à 5 millions de roubles. La « steppe » environnante est une des contrées les plus riches de la Sibérie : c'est un territoire onduleux, couvert de tchernozom, coupé de ravins et traversé par des rangées de collines, doucement inclinées vers le nord, abruptement coupées au sud et se confondant par transitions graduelles avec la steppe des Kirghiz. Dans le district d'Ichim de nombreux bassins sont alternativement des lacs sans profondeur, mais cependant poissonneux, et des plaines d'herbes fauchées par les paysans. En 1841, on comptait dans le district plus de trois cents lacs desséchés. Ils recommencèrent à se remplir en 1859, et cinq années après l'eau avait partout repris son niveau normal.

Les villes futures du haut bassin de l'Irtîch russe, telle que Zaïsan, près du lac de son nom, Kokbektî, sur un affluent latéral du fleuve, et Karkaralinsk, dans un petit bassin fermé à peine séparé du versant de l'Ob, ne sont encore que des postes de Cosaques, autour desquels se sont groupés des colons russes, des marchands tartares et des Kirghiz échangeant leur vie nomade pour une existence sédentaire. La première ville de l'Irtîch qui mérite ce nom est Oust-kamenogorsk, située, ainsi que son nom l'indique,




OMSK. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.



à « l'issue du défilé des montagnes », et non loin de la région des mines. Au nord-est, dans la petite vallée de la Gloubokaya, un millier d'ouvriers exploitent les gisements de cuivre de Belo-oudovskiy. Plus bas, Semipalatinsk, érigée en chef-lieu de gouvernement, s'élève sur la haute rive droite de l'Irtîch, mais elle a dû souvent changer de place à cause de l'érosion des berges et de l'invasion des dunes, et l'un des villages voisins, tout entouré de sables, s'est rétabli sur l'ancien emplacement de la ville, sous le nom de « Vieux Semipalatinsk ». Cette appellation de Sem-Palat ou « Sept-Édifices » donnée à la ville russe provient de sept masures qui se trouvaient dans les environs et qui servaient de temples aux Kalmouks du pays : lors du voyage de Gmelin, l'une d'elles renfermait encore deux idoles d'ours, et, dans une autre, des figures d'hommes se voyaient ou plutôt se devinaient sur les parois. Non loin de là, dans la vallée d'Ablaïkit, se trouvent les ruines d'un autre temple, d'origine bouddhique. Semipalatinsk, peuplée surtout de Tartares, faisait autrefois avec la ville chinoise de Tchougoutchak un grand commerce, que les évènements de Kachgarie ont supprimé presque en entier; mais elle trafique maintenant avec Tachkent et Bokhara, et l'on y trouve les mêmes objets que dans les bazars de ces deux villes. Quant au mouvement d'échanges avec la Russie, il est parfois interrompu en été par la baisse des eaux de l'Irtîch : c'est là, à la descente du fleuve, que les derniers rochers se montrent au fond du lit. Les sables de quelques-uns des affluents de l'Irtîch livrent chaque année aux orpailleurs une faible quantité d'or.

Pavlodar n'est qu'une étape et un débarcadère, à moitié chemin de Semipalatinsk à Omsk, capitale actuelle de la Sibérie occidentale. Omsk est bâtie dans la steppe, sur les deux rives de l'Om, au confluent de cette rivière avec l'Irtîch; elle se trouve en outre sur la grande route de la Sibérie et dans la zone de colonisation russe qui sépare les Kirghiz du sud et les Tartares du nord. Sa forteresse, qui existe encore sur la rive droite de l'Om, devint la résidence de l'administration militaire et civile de la contrée, et le commerce local en a profité. Omsk, qui eut l'ambition de devenir un jour le siège de l'université de la Sibérie, a pour établissement principal d'instruction un gymnase militaire, fréquenté par 350 élèves; un musée d'histoire naturelle se rattache à cette école. En 1877, une des sections de la Société de Géographie de Russie s'est fondée à Omsk, en vue de recherches scientifiques dans toute la Sibérie occidentale.

A l'orient d'Omsk, la route maîtresse de Sibérie remonte la vallée de l'Om, où se trouve, à peu près à moitié chemin de l'Irtîch à l'Ob, la ville de Kaïnsk, au centre de la steppe de Baraba. Plusieurs centaines de ses

habitants sont des Juifs, internés dans cette partie de la Sibérie pour délit de contrebande. Aux bords de l'Irtîch, d'Omsk à Toboĺsk, sur une distance d'un millier de kilomètres par les détours du fleuve, il n'existe actuellement qu'une ville, Tara, située sur la rive gauche de l'Irtîch, en face du confluent de la rivière de son nom. Beaucoup plus ancienne qu'Omsk, car elle fut bâtie dès la fin du seizième siècle, Tara eut autrefois les avantages dont Omsk s'est emparée comme cité militaire des confins, et c'est de là que partaient autrefois toutes les expéditions militaires contre les Kirghiz. Parmi les résidents de la ville se trouvent encore des mahométans bokhares, descendants des marchands de Tartarie qui s'étaient établis à Tara, lorsqu'elle était le principal marché de la contrée. Pierre le Grand fit massacrer sept cents habitants raskolniks qui avaient refusé de lui prêter serment de fidélité. Depuis cette époque, Tara, qui d'ailleurs se trouve en dehors du trakt ou grande route sibérienne, est une des villes qui se sont le plus lentement accrues.

Toboĺsk, ancienne capitale de toute la Russie asiatique et de nos jours simple chef-lieu de gouvernement, est aussi une ville déchue; elle n'est plus que la sixième de la Sibérie pour le nombre des habitants, et plusieurs cités semblent devoir la distancer prochainement. Pourtant elle occupe une situation des plus importantes, à la jonction des vallées de l'Irtîch et du Toboĺ, et par conséquent au centre du réseau de navigation de la Sibérie occidentale: mais elle est au nord du 58$^{e}$ degré de latitude, plus près de l'équateur que Pétersbourg, il est vrai, mais sous des lignes isothermiques moins favorables, non loin de la limite de végétation des céréales. En outre, Toboĺsk, cité découronnée, a cessé d'être un lieu d'étape de la grande route sibérienne, qui faisait autrefois un détour vers le nord pour passer devant le palais du gouverneur, et qui de Tumeń va maintenant en droiture à Omsk par Yaĺoutorovsk et Ichim; mais elle est toujours le lieu de rassemblement des condamnés de Russie, et c'est là que siège l'« administration des bannis ». Lors du voyage de Falk, en 1772, Toboĺsk avait plus de 15 000 habitants, presque autant que de nos jours. Elle n'a plus de débris de l'époque tartare : Bitzik-toura ou « Ville des Femmes », qui existait en cet endroit lors de l'invasion de Yermak, rappelée par un obélisque, fut complètement détruite par les Cosaques. Il ne reste non plus aucun édifice des premiers temps de l'occupation russe, deux incendies ayant ravagé la cité au dix-huitième siècle. Mais avec ses églises à coupoles peintes, son kremĺ qui domine les quartiers bas du bord de l'Irtîch, Toboĺsk est toujours l'une des villes les plus majestueuses d'aspect de la Sibérie. Son marché aux poissons est un des plus abon-

damment fournis du monde. Les barques y apportent de l'Ob inférieure 8 millions de kilogrammes de poisson, qui donnent lieu dans la ville à un mouvement d'affaires d'au moins un million de roubles, mais qui n'ont probablement pas été payés plus de 10 000 roubles aux pêcheurs ostiaks[1]. En aval de Tobołsk, il n'y a point de villes sur l'Irtîch; mais Samarova, bâtie sur une colline qui domine au sud les deux plaines alluviales de l'Irtîch et de l'Ob, s'unissant plus bas en canaux entremêlés, est un village célèbre, jadis capitale d'un royaume ostiak. Les indigènes ont quitté le village pour aller s'établir en des campements éloignés; à leur place sont venus des « conducteurs » ou *yamchtchiki* russes, qui s'occupent de l'industrie des transports. Ces contrées basses où s'unissent l'Irtîch, l'Ob et leurs affluents, sont parmi les plus difficiles d'accès de la Sibérie, à cause de leur peu d'élévation. Des espaces immenses, de plusieurs milliers carrés de superficie, sont des marais inabordables au chasseur et même au pêcheur. On peut dire d'une manière générale qu'à l'exception des terres rapprochées des grands cours d'eau et par conséquent drainées naturellement, tout l'espace qui s'étend au nord du 57° degré de latitude, entre le Toboł et l'Ob, est un vaste marais. Des forêts complètement impraticables et rappelant en certains endroits les fourrés de palétuviers des tropiques, puisqu'on s'y aventure en bateau, occupent, au nord de la Konda et du Pełîm, tout l'espace compris entre l'Ob et l'Oural : ces forêts sont tout un monde avec son caractère propre, un monde austère, morne, silencieux. La région qui sépare l'Ob de l'Irtîch, et que parcourent les deux rivières Yougan, est dominée au milieu par un léger renflement formant une toundra de plus de 600 kilomètres de longueur, connue sous le nom d'*ourman* par les Tartares des environs. Ce faîte, s'élevant au-dessus des forêts et de la plaine, consiste entièrement en restes végétaux et vibre sous les pas de l'homme, quoique celui-ci ne coure pas le risque de s'y enliser; quelques buttes recouvertes de bouleaux nains croissent sur cette toundra et se changent en îlots pendant les pluies.

Au nord de l'Altaï et des plaines de Barnaouł, il n'y a point de grande ville sur les bords de l'Ob. Kołîvań, qui était encore un simple fortin il y a une cinquantaine d'années, a pris une certaine importance comme lieu de pêche et comme marché agricole; mais le centre des échanges de la contrée est Tomsk, située près de la rive droite de la Tom, à une cen-

[1] Polakov, *Lettres sur la vallée de l'Ob'* (en russe).

taine de kilomètres du confluent de cette rivière avec l'Irtîch. De toutes les villes de la Sibérie, Tomsk est peut-être celle qui ressemble le plus à une cité de la Russie d'Europe pour l'architecture des maisons, le luxe des magasins, l'animation des rues principales; c'est aussi la ville dont les habitants font preuve de plus d'initiative commerciale; depuis deux siècles, elle commerce directement avec Bokhara et les trafiquants tartares y ont un quartier spécial; les Cosaques de Tomsk, les colonisateurs les plus entreprenants, ont été les véritables conquérants de la Sibérie, et les services qu'ils rendirent ainsi à la puissance russe furent reconnus au dix-septième siècle par le titre de « Fils de Boyards », qui leur fut donné par le tzar. Des centaines d'ouvriers sont employés à chercher de l'or dans les districts aurifères du sud et du sud-est, qui sont un peu moins riches en métal que ceux de la Sibérie orientale, mais où les frais de recherche sont beaucoup moindres. Tomsk est aussi parmi les quatre villes de la Sibérie qui se disputent la prééminence par le nombre des habitants, et prochainement elle deviendra le centre intellectuel de la Russie asiatique, comme siège de l'université. Cette institution était depuis plus d'un demi-siècle richement dotée par des particuliers, et le gouvernement refusait toujours d'employer les fonds qui lui avaient été confiés pour la fondation de la grande école future : c'est en 1880 seulement qu'a été posée la première pierre de cette université; un vaste parc donné par un bourgeois de la ville deviendra le jardin botanique. Comme toutes les villes de la Russie asiatique, Tomsk, le « Moscou de la Sibérie », occupe un espace énorme, et ses faubourgs, où les baraques alternent avec des amas de débris, se prolongent à plusieurs kilomètres de distance. En 1876, l'embarcadère des bateaux à vapeur se trouvait à 7 kilomètres du centre de la ville[1].

A l'orient de Tomsk, les deux villes de Mariinsk et d'Atchinsk, situées dans le bassin du Tchoulîm, que remontent les bateaux à vapeur depuis 1866, ont quelque importance comme lieux d'étape sur la grande route sibérienne; mais en aval, sur le cours de l'Ob, les villes, à des centaines de kilomètres de distance les unes des autres, ne sont guère autre chose que des groupes de cabanes. De Tomsk au confluent de l'Irtîch, sur plus de 1600 kilomètres, on ne rencontre que les deux pauvres villes de Narîm — « Marais » en ostiak — en aval du delta de la Keť, et de Sourgout, à l'embouchure du petit affluent de même nom, d'où l'on exporte des noix de cèdres, que vont chercher les indigènes en grimpant aux arbres, armés de crampons aux mains, aux pieds et à la poitrine. C'est à 700 ki-

[1] Finsch, *Reise nach West-Sibirien.*

lomètres plus bas, sur la Sosva, tributaire ouralien de la petite Ob, que se trouve Beřozov, la bourgade la plus septentrionale du bassin de l'Ob à laquelle on ait donné le nom de ville. Beřozov est devenue fameuse comme lieu d'exil : là] moururent Menchikov, Ostermann, les Dołgo-roukiy, et depuis ces personnages, que d'hommes généreux ont été condamnés à mourir lentement sur cette terre glacée, loin des amis et des ennemis, arrachés à toutes les joies de la vie et aux âpres passions de la lutte ! Beřozov est sur les confins du monde habitable : on peut à peine y cultiver quelques légumes, et la plupart des animaux qui accompagnent l'homme partout ne peuvent le suivre plus loin. Ainsi le moineau ne dépasse pas Beřozov dans ses voyages vers le nord, et au commencement de l'hiver il émigre vers le midi. L'importance de la ville lui vient de son commerce de pelleteries, d'ailleurs beaucoup moins actif qu'il ne l'était autrefois; actuellement, il consiste principalement en peaux d'écureuils. Au nord, il n'y a plus que des stations de pêche. Celle d'Obdorsk, près de l'embouchure de l'Ob, le port d'entrée de ce puissant cours d'eau, se compose de soixante maisonnettes et d'une chapelle[1]. Dans cette région des neiges et du vent, dont les gelées moyennes d'hiver sont de —25 à —35 degrés, il fait trop froid pour qu'on essaye d'exploiter les mines d'or, de platine et de fer qui existent dans les collines des environs[2] : le sol n'y dégèle en moyenne pendant l'été que de

[1] Villes et principaux villages du bassin de l'Ob, sans les districts de l'Altaï :

| | |
|---|---|
| **GOUVERNEMENT DE PERM'.** | |
| Nijne-Tagilsk (usine) | 28 000 hab. |
| Yekaterinbourg | 25 150 » |
| Neviansk | 10 000 » |
| Chadrinsk | 7 200 » |
| Ałapayevsk | 5 420 » |
| Dałmatov | 4 350 » |
| Irbit | 4 200 » |
| Verkho-Tourie | 3 500 » |
| Kamichłov | 2 160 » |
| **GOUVERNEMENT D'ORENBOURG.** | |
| Troïtzk | 8 300 » |
| Tchelabinsk | 5 800 » |
| **GOUVERNEMENT DE TOBOLSK.** | |
| Tobołsk | 18 500 hab. |
| Tumeň | 15 500 » |
| Tara | 6 450 » |
| Kourgan | 6 120 » |
| Ichim | 5 850 » |
| Yałoutorovsk | 3 950 » |
| Tourinsk | 3 650 » |
| Beřozov | 1 650 hab. |
| Sourgout | 1 150 » |
| **GOUVERNEMENT D'AKMOLINSK.** | |
| Omsk | 30 550 » |
| Petropavłovsk | 11 400 » |
| Akmołinsk | 5 550 » |
| Atbasar | 1 750 » |
| **GOUVERNEMENT DE SEMIPALATINSK.** | |
| Semipałatinsk | 10 150 hab. |
| Oust-kamenogorsk | 3 500 » |
| Pavłodar | 1 320 » |
| Kokbekti | 1 273 » |
| Karkaralinsk | 1 000 » |
| **GOUVERNEMENT DE TOMSK, SANS L'ALTAÏ.** | |
| Tomsk | 29 600 hab. |
| Mariinsk | 5 300 » |
| Kaïnsk | 5 200 » |
| Kołivaň | 3 400 » |
| Narim | 1 950 » |
| **GOUVERNEMENT DE YENISEÏSK.** | |
| Atchinsk (1873) | 3 950 hab. |

[2] Erman, *Voyages en Sibérie*.

20 à 30 centimètres. La foire d'Obdorsk, où les Ostiaks et les Samoyèdes vendaient leurs pelleteries, est de nos jours beaucoup moins fréquentée qu'autrefois : les indigènes l'ont délaissée pour celle de Touroukhansk, sur le Yeniseï, où ils risquent moins de céder le produit de toute leur chasse d'une année pour quelques litres d'eau-de-vie[1].

Mangazeya, que des chasseurs cosaques avaient fondée à l'est sur le Taz, a cessé d'exister. Un autre hameau, Tazovka, lui a succédé.

## IV

### BASSIN DU YENISEÏ ET BAÏKAL.

Au point de vue hydrographique, les eaux que le Yeniseï porte à l'océan Glacial appartiennent, comme celles de l'Ob, à deux bassins différents. L'Ouloungour et l'Irtîch noir sont des rivières de la Mongolie, qu'une brèche des monts environnants a laissées se déverser sur la pente septentrionale du continent. De même, la Selenga naît dans les montagnes bordières du désert de Gobi et parcourt, en brusques détours, une dépression du plateau accidenté d'où s'épanchent à l'est et au nord-est des cours d'eau tributaires de l'Amour et de la Lena. La Selenga tombe dans la grande vallée transversale qu'emplit le Baïkal, et c'est également par une dépression transversale à ce vaste bassin lacustre que s'échappe l'Angara. La direction de cet émissaire est d'abord parallèle à la Lena, et peut-être qu'à une époque antérieure l'Angara et ce grand fleuve étaient unis par une brèche latérale; mais un lit, non encore achevé, par lequel le courant descend en rapides, l'entraîne maintenant au nord; grossie d'autres cours d'eau, elle prend le nom de Toungouska Supérieure (*Verkhn'aya Toungouska*), comme si elle était en effet une rivière différente, et, décrivant un grand coude vers le nord et vers l'ouest, elle coule par une pente désormais égale vers le Yeniseï. Quant à ce fleuve, il nait dans un cirque des montagnes qui continuent à l'est le massif de l'Altaï, puis, après avoir échappé au bassin supérieur par une succession de défilés qui traversent les chaînons parallèles du Sayan, il descend régulièrement du sud au nord vers l'océan Glacial, sans les nombreux accidents géologiques par lesquels les eaux de son grand affluent oriental sont interrompues. Aussi garde-t-il à bon droit le même nom, de son entrée sur le territoire russe à son es-

[1] Polakov, ouvrage cité

tuaire dans l'océan Glacial : il ressemble à la tige maîtresse d'un arbre, à laquelle vient se réunir une branche latérale, plus forte, plus longue et plus riche en rameaux[1]. Par l'histoire de leurs populations, les deux bassins du Yeniseï occidental et de la Baïkalie diffèrent également et doivent être étudiés à part.

### BASSIN DU YENISEÏ OCCIDENTAL.

Le Yeniseï reçoit ses premières eaux du territoire chinois compris dans le vaste amphithéâtre que forment au nord les divers rameaux des monts Sayan, au sud la chaîne bordière du Tannou-ola, à l'est le plateau parsemé de lacs duquel s'écoulent vers l'orient les hauts affluents de la Selenga. Aucune des rivières qui naissent dans cet amphithéâtre n'a reçu des indigènes le nom de Yeniseï; mais autant qu'on peut en juger par les récits des habitants et par les descriptions des voyageurs russes qui se sont aventurés dans cette contrée, d'une hauteur moyenne de 1200 mètres, la rivière maîtresse est le Beï-kem, qu'alimentent de nombreux ruisseaux descendus du Sayan oriental, plus connu sous le nom de « Forêt » (taïga) d'Ergik-targak : le Beï-kem est le « Grand Yeniseï » de quelques voyageurs. Le « Petit Yeniseï » ou Khoua-kem naît plus au sud, sur les hauteurs qui avoisinent la vaste cavité du Koso-gol, et reçoit à gauche les eaux que lui envoient les vallées du Tannou-ola. Unis en un seul courant, qui prend le nom d'Oulou-kem, le Beï-kem et le Khoua-kem forment ensemble le véritable Yeniseï, à la rencontre duquel, dans une même dépression qui fut autrefois le fond d'un lac, vient un autre *kem*, le Kemtchik, né dans le nœud montagneux où se divisent les grandes crêtes de l'Altaï, du Tannou, du Sayan. Il ne semble point qu'un seul glacier s'incline des montagnes environnantes vers le bassin du Yeniseï supérieur; mais çà et là les crêtes du pourtour atteignent la limite des neiges persistantes, et la plupart des cimes restent blanches pendant huit mois de l'année. Les sommets de l'Ergik-targak, la plus connue des chaînes de cette région, s'élèvent certainement à 3000 mètres, et les cols qui franchissent la chaîne, du versant russe au versant chinois, n'ont pas moins de 2220 mètres[2].

Incliné vers le nord, le bassin du Yeniseï supérieur fait réellement

[1]
| | | |
|---|---|---|
| Longueur probable du Yeniseï. . . . . . . . . . . | 4300 | kilomètres. |
| » » du Selenga-Angara-Yeniseï . . . . | 5500 | » |
| Superficie probable du bassin . . . . . . . . . . . . | 2 950 000 | » |

[2] Krijin; — Potanin, *Supplément à la Géographie de Carl Ritter*, tome IV, 1877 (en russe).

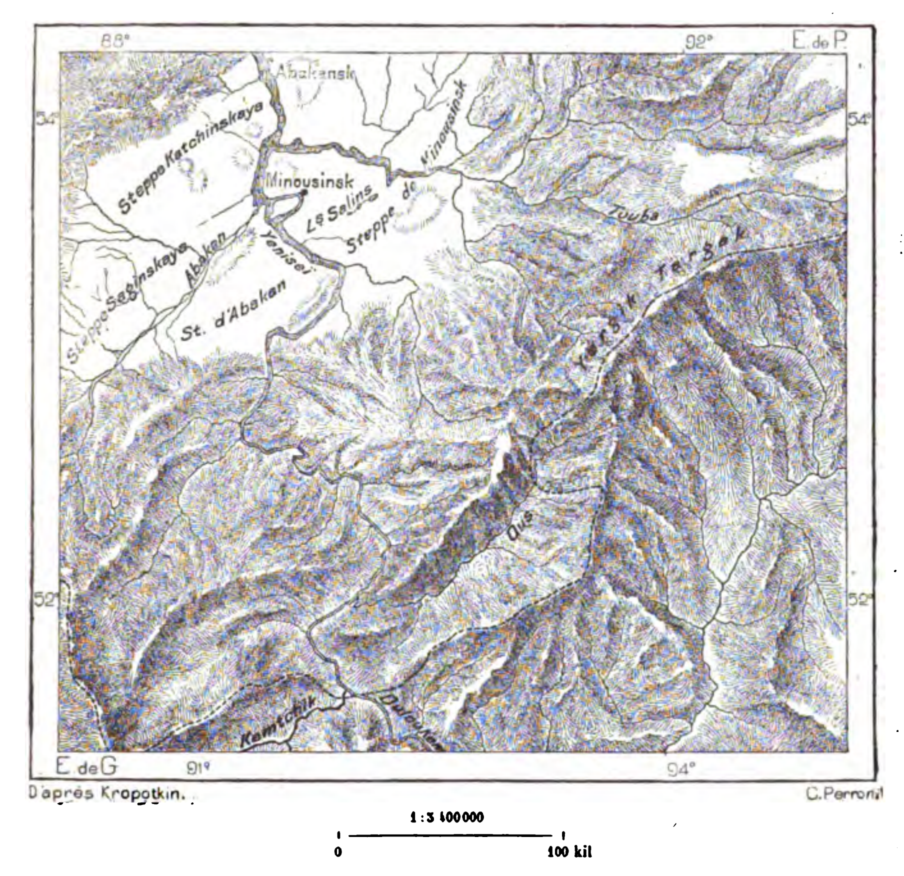
partie de la Sibérie par son climat, son aspect, sa végétation et sa faune, mais non, il est vrai, par ses habitants, d'origine mongole, auxquels ne se mêlent point encore de colons russes. Des cèdres de Sibérie, des mélèzes, croissent en forêts sur les pentes ; plus haut, s'étendent des fourrés de rhododendrons et d'autres plantes alpines ; dans les fonds, des peupliers et des saules ombragent l'eau des rivières et des lacs. Les chasseurs poursuivent le cerf dans les forêts du haut Yeniseï, et les tabargans gîtent par myriades dans les tertres gazonnés. Les poissons des rivières sibériennes peuplent aussi les eaux de cette contrée, et depuis quelque temps des pêcheurs de Minousinsk exploitent les lacs riverains du fleuve supérieur et font descendre sur des radeaux le chargement des poissons capturés. Toutefois la transition de climat à climat s'observe en maint endroit, notamment à l'est, là où le faîte de partage, indécis entre le Yeniseï et la Selenga, est parsemé de bassins lacustres. Quelques-uns sont emplis d'eau salée, tandis que d'autres renferment de la magnésie et des substances minérales en proportions diverses.

Entré sur le territoire russe, à un kilomètre en aval de son confluent avec le Kemtchik, le Grand Kem ou le « Grand Fleuve », — car tel est, paraît-il, le sens du mot toungouse Yoanesi [1] dont les Russes ont fait Yeniseï, — passe dans un *bom* ou défilé très étroit, en perçant une série de chaînes parallèles qui s'alignent du sud-ouest ou nord-est sur le plateau de Sayan, dont les sommets de protogyne et de schistes [2] se redressent, de part et d'autre, à plus de 2500 mètres de hauteur. A 16 kilomètres de la frontière, le courant pénètre dans une cluse dont les parois ne sont pas à plus de 32 mètres l'une de l'autre : dans cette brèche d'un demi-kilomètre de longueur, par laquelle s'est vidée jadis l'eau du lac emplissant tout le bassin supérieur des monts, le flot est si rapide qu'il ne gèle que rarement en hiver ; mais, immédiatement au-dessous, là où l'eau s'étale dans un bassin à faible pente, la surface du fleuve est solidifiée par la glace pendant plus de cinq mois. D'autres rapides interrompent en aval le cours du Yeniseï partout où des brèches s'ouvrent pour le passage des eaux à travers les chaînons parallèles, tous séparés les uns des autres par des vallées profondes qu'emplissaient autrefois des lacs. Plusieurs de ces courants de fuite sont dangereux à franchir pour les radeaux et les barques ; cependant il n'en est pas un seul qui empêche complètement la navigation. Le « Grand » rapide, en aval du confluent de l'Ous, est le plus dangereux ; les vagues balayent les

[1] Le vrai nom serait Yekhanes, d'après Krivochapkin (*Yeniseiskiy Okroug*).
[2] Schwartz ; Tchihatchev ; Potanin.

radeaux de l'avant à l'arrière, et les gens inexpérimentés ou craintifs de l'équipage se font attacher aux troncs d'arbres qui les portent. A la sortie des montagnes, à Sayanskoïe, le paysage change brnsquement : les roches ont disparu et l'on voit s'étendre au loin la verdure des steppes[1]. Entre Krasnoyarsk et Yeniseïsk, quelques rapides, plus redoutés parce qu'ils se trouvent sur une partie du fleuve plus fréquentée, recouvrent aussi tout

N° 147. — HAUT BASSIN DU YENISEÏ ET STEPPES DE MINOUSINSK.




1 : 3 400000

0 — 100 kil

le Yeniseï d'un bouillonnement d'écume, et leurs ondes entrechoquées bruissent avec un tel fracas que les matelots ne peuvent se faire entendre les uns des autres. La longueur du principal rapide est d'environ 11 kilomètres, et les barques ou les bateaux qui suivent le fil du courant parcourent cette distance en une demi-heure environ[2]. Mais, dans l'ensemble de son cours moyen et inférieur, le Yeniseï est un fleuve paisible, grâce à la fai-

[1] Kropotkin, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, vol V.
[2] Krivochapkin; — Sidensner, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1878, n° 3.

blesse de sa pente : il est à peine plus incliné que l'Ob. A Krasnoyarsk, où il est encore à plus de 2000 kilomètres de la mer, l'altitude de son niveau moyen est de 160 mètres : à Yeniseïsk, en aval des rapides, il est à 69 mètres[1].

Le Yeniseï, comme l'Ob, doit traverser quelques régions dont l'assèchement est assez complet pour qu'on puisse leur donner le nom de steppes; des Tartares nomades y campent comme dans les steppes du Turkestan. Ainsi, le long de la rive gauche du Yeniseï, en amont de Minousinsk, la steppe d'Abakan s'étend sur un espace de plus de 50 kilomètres; les ruisseaux y tarissent avant d'atteindre le fleuve, et des lacs salés occupent les anciens lits. De même, à l'ouest de Minousinsk, la steppe Katchinskaya comprend la plus grande partie de la plaine limitée au sud par la rivière Abakan, et même elle empiète un peu de la rive gauche du Yéniseï sur la haute rive droite[2]. Mais ces régions asséchées sont une exception dans le bassin du Yeniseï. De nombreux affluents, venus surtout du versant oriental, grossissent le courant et en font un des fleuves majestueux de l'Asie, bien avant qu'il ne se soit uni à la Verkhñaya Toungouska. Sa largeur moyenne, dans cette partie de son cours, est de 1500 à 2000 mètres; lors des crues du printemps, il a six kilomètres et demi de rive à rive, et sa profondeur, qui d'ordinaire est de 12 mètres, dépasse alors 25 mètres; les bateaux qui se laissent emporter par le courant descendent, suivant la hauteur des eaux, de 11 à 16 kilomètres à l'heure : on peut conclure de toutes ces données que le débit du Yeniseï égale au moins celui du Danube. La Verkhñaya Toungouska vient plus que doubler cette masse liquide. Sous la pression de ce puissant cours d'eau, le Yeniseï, changeant de direction, se recourbe vers l'ouest et, sur un espace de plusieurs kilomètres, les deux courants, l'un trouble et jaunâtre, celui du Yeniseï, l'autre d'un bleu presque noir, celui de la Toungouska, glissent dans le même lit en s'unissant latéralement par de grands tourbillons aux nuances entremêlées. A la fin, les deux fleuves ne se distinguent plus, la teneur d'alluvions s'est égalisée dans l'un et dans l'autre. Il est à remarquer que la ligne du confluent est en même temps une limite entre les espèces animales : les esturgeons et les sterlets de la Toungouska ont le dos noir, tandis que ceux du haut et du bas Yeniseï sont grisâtres[3]. D'où vient ce contraste, de la différence dans la pureté des eaux ou de l'isolement antérieur des deux bassins?

Au-dessous du confluent, le Yeniseï coule d'une manière normale,

[1] Semonov, *Slovar' Rossiiskoï Imperii.*
[2] Semonov et Potanin, *Supplément à l'Asie de Carl Ritter,* tome IV.
[3] Krivochapkin, ouvrage cité.

comme presque tous les fleuves sibériens, entre une basse rive, à gauche, la « plage des prairies », et une haute berge, à droite, appelée par les habitants du pays la « rive de pierre ». Cependant, en aval de la jonction du Sîm, les deux rives sont hautes : un barrage de falaises, dont toutes les saillies sont noires de nids d'hirondelles, arrête le cours du fleuve et le force à s'élargir du côté de l'amont en un bassin de plus de 16 kilomètres enfermant plus de cinquante îles de ses courants entremêlés. A l'étroite porte du barrage, le seuil de granit se continue à travers tout le fleuve, et, lorsque les eaux sont basses, quelques passages n'y offrent aux bateaux qu'une profondeur d'un mètre et demi; c'est le seul obstacle que les grands bateaux à vapeur aient à craindre sur tout le cours inférieur du Yeniseï. En beaucoup d'endroits, la sonde ne trouve le fond qu'à plus de 40 mètres.

Après la grande Toungouska, deux autres Toungouska, la Podkamenṅaya ou « des Montagnes » et la Nijṅaya ou « Basse », ainsi que plusieurs autres cours d'eau à peine moins abondants, la Bakhta, le Yełogoui, la Koureïka, viennent s'unir encore au Yeniseï dans la région des forêts; la Nijṅaya Toungouska, dont la longueur développée est évaluée à 2700 kilomètres, a plus d'un kilomètre de large à son confluent. Sous une latitude moins rapprochée du pôle, elle formerait une admirable voie de navigation pour se rendre d'un bassin fluvial dans un autre; née à une petite distance de la Lena, elle semble d'abord devoir s'écouler dans ce fleuve; elle en longe la rive occidentale à une faible distance, et près de Kirensk elle en est seulement à 21 kilomètres, séparée par un faîte de partage qui se trouve à 247 mètres au-dessus de la Lena, à 171 au-dessus de la Nijṅaya Toungouska[1]. Mais au moment où la rivière semble sur le point de faire sa percée pour entrer dans la Lena, elle dévie brusquement au nord-ouest pour se diriger par de longs méandres vers le Yeniseï et se grossir en route de l'Ilimpeja et de cent autres cours d'eau. Un de ces affluents, la Taïmoura, traverse une région très riche en bancs de houille, dont l'un est consumé par un incendie souterrain. A l'endroit connu sous le nom de Goŕełaya ou la Brûlante, à une centaine de kilomètres en amont du confluent de la Taïmoura et de la Toungousta, la terre fume constamment, comme si un volcan brûlait dans les profondeurs. Tandis que la contrée environnante est dépourvue de bois, des arbres croissent en cercle autour du bassin, grâce à la douce température que leur procure le sol attiédi[2].

Dans la partie inférieure de son cours, là où l'immense fleuve tra-

[1] Czekanowski, Müller, Stubendorf, Bolchev.
[2] Tretiakov, *District de Touroukhansk*.

verse la zone glacée des toundras, le Yeniseï ne reçoit plus d'affluents. D'ailleurs, en cette région, il tient déjà de l'estuaire marin; il s'essaye à former un delta dans l'intérieur du continent. Lorsque souffle le vent du nord, les eaux du courant sont soutenues par l'afflux de la mer jusqu'à 500 kilomètres de l'embouchure proprement dite. Les deux rives sont à plus de 50, même à 65 kilomètres l'une de l'autre; il est vrai que les eaux fluviales, commençant à se mêler à celles de la mer, entourent un grand nombre d'îles basses formées pour la plupart de troncs d'arbres échoués dans les vases, qui se sont graduellement pourris et mélangés avec les alluvions terreuses. Dans ce vaste fjord d'eau douce exposé à toute la violence des vents, qui passent sans obstacle sur la toundra, la navigation est fort dangereuse pour les bateaux ordinaires à fond plat, et les pêcheurs russes n'aiment pas à s'aventurer loin des rives. Mais, avant de s'unir à la mer, le fleuve se rétrécit de nouveau : la bouche a seulement de 21 à 22 kilomètres de large. Pendant les années froides, elle n'est ouverte pour la navigation que pendant une cinquantaine de jours, du 10 juillet à la fin du mois d'août : glaces marines poussées par le vent et glaces fluviales entraînées par la débâcle peuvent s'y rencontrer en de formidables barrages, qui bouleversent les rives et rasent les bancs de sable pour les reporter ailleurs.

Les eaux du Yeniseï sont moins riches en poissons que celles de l'Ob, quoique certains parages abondent en vie animale, principalement dans l'estuaire. Diverses espèces fort appréciées en Europe, telles que la tanche, la lotte, la perche, nagent en multitudes; mais, à côté des esturgeons, des saumons, des corégones de formes diverses, ces poissons sont considérés comme ayant peu de valeur, et on ne les pêche que pour la nourriture des chiens[1]. Presque tous les riverains sont pêcheurs, l'agriculture et l'élève du bétail n'étant encore que d'une très faible importance pour la population russe, si ce n'est dans les steppes de Minousinsk; aussi la navigation du Yeniseï ne sert-elle guère jusqu'à maintenant qu'à la pêche et au transport du poisson. On s'étonne qu'un fleuve aussi considérable et vivifiant un bassin aussi étendu soit encore si peu utilisé par l'homme. La région arrosée par le Yeniseï et ses affluents est riche en métaux, en forêts, en poissons, en gibier, et la partie méridionale pourrait subvenir par les produits du sol à la nourriture de millions d'hommes; pourtant le réseau navigable du Yeniseï, qu'on ne saurait évaluer à moins de 8000 kilomètres, sans compter le Baïkal, n'avait encore en 1876 qu'une flottille à vapeur de

[1] Schmidt; — Hj. Theel, *Expédition suédoise de 1876 au Yeniseï.*

4 bateaux et deux navires à voiles de plus de 50 tonneaux de port. La plupart de ses embarcations étaient des pontons remorqués par des bateaux à vapeur et des chalands construits en troncs d'arbres équarris. Chargées de céréales dans la région méridionale du fleuve, elles descendent le fil du courant jusqu'aux stations du bas fleuve, où se débarquent les denrées et où l'on dépèce les bateaux comme bois de chauffage ou de construction. Depuis que Nordenskjöld a retrouvé les chemins de la mer qui mènent de l'Europe occidentale à l'embouchure du Yeniseï et qu'il a découvert et nommé, en l'honneur de son ami, l'excellent mouillage de Dicksonshavn, situé sur la rive orientale, à l'entrée de l'estuaire, il est impossible que le commerce ne se développe pas sur le grand fleuve de la Sibérie centrale, encore si inférieur pour sa navigation à l'Ob, son voisin de l'occident. Déjà quelques tentatives d'expéditions ont été faites sur cette rive par des négociants anglais, scandinaves et sibériens.

Il est vrai que le bassin du Yeniseï, plus éloigné de la Russie que celui de l'Ob, beaucoup plus montueux dans sa région méridionale, manquant de « terre noire » et ne s'avançant pas à la même distance au sud, ne peut contenir une population aussi dense; précisément les plaines les plus fertiles, celles de Minousinsk, sont occupées par des nomades, que la population sédentaire n'a pas encore remplacés. Cependant toute la partie du bassin comprise entre le versant des monts Sayan et le confluent du Yeniseï et de l'Angara est déjà colonisée presque en entier par des groupes de Russes épars le long des rivières et de la grande route sibérienne; les antiquités laissées dans le pays prouvent aussi qu'autrefois les habitants s'y pressaient en communautés considérables. En 1733, lors du passage de Gmelin en Sibérie, les objets d'or, d'argent, de cuivre travaillé que l'on avait retirés des tombeaux étaient assez communs pour qu'on en trouvât dans toutes les maisons[1]. Dans la steppe d'Abakan, sur les deux bords de la rivière de ce nom et sur les rives du Yeniseï, jusqu'à 200 kilomètres en aval d'Abakansk, les tombeaux se groupent par centaines et par milliers, surtout dans les régions fertiles. Certaines parties de la steppe ressemblent à de vastes nécropoles : les buttes s'y dressent si nombreuses qu'on dirait des villes de tentes ou des troupeaux d'animaux gigantesques. Parmi ces tombes, il en est d'origine moderne et l'on en dresse encore quelquefois, lors des grandes cérémonies religieuses, non pour y déposer des corps de

[1] Erman, *Voyages en Sibérie.*

héros, mais seulement des objets datant des temps héroïques, cottes de mailles, haches de pierre, instruments de cuivre, monnaies d'argent. La plupart des tertres sont des kourgans anciens, ayant jusqu'à 8 et 10 mètres de hauteur et recouvrant soit des chefs, avec armes et chevaux, soit des familles entières, soit des amas d'ossements, jetés sans doute après quelque combat : ces buttes funéraires sont les kourgans « noirs ». Mais les tombeaux les plus remarquables sont des enclos de pierres levées, dont quelques-unes sont taillées de manière à représenter des hommes, des femmes, des enfants : les Russes donnent à ces pierres sculptées le nom de *baba*, comme aux figures grossières qui se voient sur les kourgans de la Russie méridionale. Mais la plupart de ces effigies grossières ont disparu. Autant qu'on peut en juger par ce qui reste des sculptures, elles semblent représenter des Mongols, et quelques pierres taillées auraient figuré des chameaux, leurs compagnons de route[1]. Les populations dont les restes sont enfouis dans ces buttes étaient d'ailleurs plus civilisées que ne l'étaient les Européens de l'âge de bronze correspondant, car parmi leurs bijoux on a trouvé de véritables œuvres d'art en or battu, des porcelaines, des vases de bronze ornés de bas-reliefs représentant des formes animales parfaitement reconnaissables, comme celles de l'argali, du cerf, de l'aigle, du loup, et figurant aussi des animaux ailés, griffons ou dragons volants[2]. Les miroirs en métal, semblables à ceux qu'emploient de nos jours les Bouriates et les Mongols dans leurs cérémonies bouddhiques, se rencontrent fréquemment dans ces tombeaux; mais les objets en fer ne se trouvent guère que dans les kourgans d'origine récente. Les représentations du canard, animal vénéré par les anciens Finnois, y sont communes. D'après la tradition générale, les hommes enterrés dans ces tombes sont des « Tchoudes », qui se couchèrent vivants dans les fosses en voyant apparaître le bouleau dans les forêts.

La population indigène dans le haut bassin du Yeniseï, en Chine et en Sibérie, se compose de Mongols, de Finnois, de Turcs, diversement mélangés et d'ailleurs confondus les uns avec les autres par presque tous les voyageurs. La plupart des peuples qui vivent dans le bassin de l'Ob se rencontrent aussi en diverses parties de la région du Yeniseï. Ainsi les Tartares s'avancent à l'est jusqu'aux portes de Minousinsk, de Kansk et de Krasnoyarsk; ils campent dans ces steppes en y menant le même genre de vie que les anciennes populations kirghizes[3]. Les Ostiaks parcourent, des

[1] Kostrov, *Zapiski sibirskavo Otd'ela*, vol. VII, 1864.
[2] A Castrèn; — Spasskiy; — Radlov; — Popov; — Stepanov; — Skorogoverov; — Desor, etc.
[3] Semonov et Potanin, *Supplément à la Géographie de Carl Ritter* (en russe).

deux côtés du fleuve, les forêts qui s'étendent au nord du confluent de l'Angara; les Samoyèdes dressent leurs tchoums dans les toundras de l'estuaire. Il existe même dans les vallées des hauts affluents du fleuve, sur le versant septentrional de l'Ergik-targak, quelques familles de Samoyèdes que l'on croit être restées dans leur pays d'origine, lors de l'émigration de leurs frères vers les régions du nord. En 1847, lors du voyage de Castrèn, ces représentants d'une race antique, connus dans le pays sous le nom de Motores, et se donnant l'appellation de Toubalares, semblaient bien près de disparaître. La petite vérole avait fait de grands ravages parmi eux et la plupart des survivants avaient émigré sur le territoire chinois[1]. D'autres se sont fondus avec les Tartares et les Soïotes des environs. L'ancien dialecte samoyède s'est perdu avant la race elle-même.

Les Soïotes, que l'on dit être au nombre de sept à huit mille, sont des Finnois comme les Motores et parlent un dialecte rapproché de celui des Samoyèdes[2]. Subdivisés en différentes tribus, ayant chacune son nom, ils vivent en deux ou trois vallées du territoire russe, mais ils sont beaucoup plus nombreux dans la partie chinoise du pays, dans le bassin du Kem et dans celui de la Selenga. Jadis asservis à la fois aux deux puissances limitrophes, ils devaient apporter chaque année leur tribut de fourrures aux percepteurs russes et aux employés chinois, mais ils ont pris soin de s'éloigner de la frontière pour n'avoir plus à payer le double impôt, et de vastes espaces, autrefois habités, sont devenus déserts. Les Soïotes, qui semblent s'être mélangés avec la race turque, ont pour la plupart des traits d'une assez grande régularité, le nez fin et droit, les yeux petits et perçants sous une proéminence sourcilière à peine infléchie, le front large, le menton pointu, l'air ferme, intelligent et avisé. Ils exercent avec beaucoup d'adresse diverses industries, pour lesquelles ils n'ont que des engins primitifs : ils savent extraire le fer de la mine, en faire des lingots de fonte, couler des balles, fabriquer leur poudre, réparer leurs fusils. Ils naviguent très habilement sur les rivières et sur les lacs en se servant de radeaux dont les morceaux de bois sont attachés avec du crin. Mais ils ne s'occupent guère d'agriculture; presque tous nomades, ils n'ont d'autres richesses que leurs troupeaux de brebis, de bœufs, de yaks, de chevaux; leurs coursiers, d'une grande élégance de formes, sont très appréciés par les acheteurs de Minousinsk. Le lait et tous ses dérivés, fromage, beurre, koumîs, sont la principale nourriture des Soïotes, mais ils se plai-

[1] *Reiseberichte und Briefe*; — Sezhonov et Potanin, ouvrage cité.
[2] A. Castrèn, ouvrage cité.

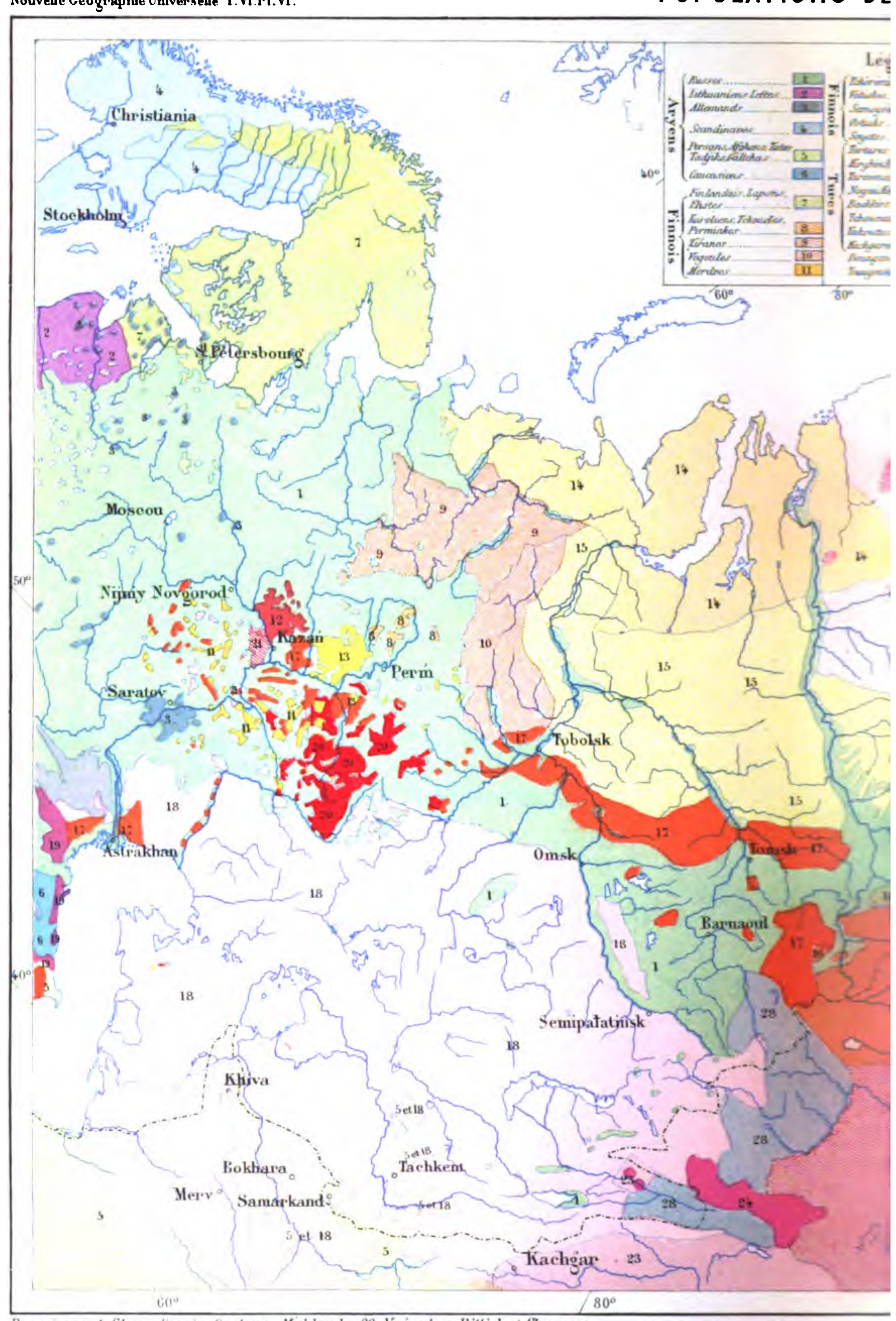
sent trop souvent à le boire sous la forme d'*aïrak*, liqueur fermentée qui jette bientôt ceux qui la boivent dans une profonde ivresse.

Plus nombreux que les Soïotes, les Ouriankhes, qui s'appellent eux-mêmes Donva, sont considérés comme étant de race turque : ils en ont le type et la plupart d'entre eux parlent un dialecte tartare; quoique les différences de religion coïncident en général avec les différences de race, ils sont à la fois turcs et bouddhistes[1]. Leurs tribus se mêlent à celles des Soïotes, mais, pris en masse, ils habitent plus à l'orient, dans la vallée du Beï-kem, sur les bords du Koso-gol et sur les hauts affluents de la Selenga et de l'Angara. Quelques groupes d'Ouriankhes vivent en chasseurs dans les forêts; mais la plupart sont des éleveurs de bétail, se nourrissant de lait comme les Soïotes, utilisant même le lait de la truie[2]. Plus habiles agriculteurs que les Soïotes, ils cultivent surtout l'orge et le millet, et l'on voit dans leur pays des canaux d'arrosement de plus de 2 kilomètres, fort ingénieusement tracés sur le flanc des montagnes. Mais le régime féodal a singulièrement appauvri la nation. Tandis que le *daïnan*, qui est le suzerain de la contrée, possède de grands troupeaux et que ses riches sujets ont jusqu'à mille têtes de bétail, la foule des Ouriankhes manque de tout et vit en esclavage. Chaque seigneur est entouré de serviteurs qui s'empressent autour de lui, l'habillent, le déshabillent, le soulèvent pour le faire monter à cheval, lui mettent la nourriture entre les dents. Aussi la nation des Ouriankhes se divise-t-elle naturellement en deux partis politiques hostiles : les pauvres se sentent entraînés vers les Russes par leurs intérêts, tandis que les nobles et les lamas, appartenant pour la plupart aux mêmes familles et jouissant des mêmes privilèges, s'appuient sur les employés chinois et mongols de la contrée. Les voyageurs russes sont en général fort mal accueillis dans le pays des Ouriankhes et le daïnan cherche à les renvoyer au plus tôt, sans pourtant oser leur faire aucun mal. L'influence mongole est encore prépondérante dans toute cette région : les Darkhates ou « Libres », qui vivent au sud des Ouriankhes, mais qui appartiennent à la même souche ethnique, sont mongolisés au point d'avoir cessé de parler leur idiome turc. A l'ouest et au sud-ouest, les Soïones, autre peuple turc, qui sont des Ouriankhes et des Darkhates, mais plus ou moins croisés avec les Kirghiz, ont pris aussi le genre de vie des Mongols et en apprennent la langue. Les pratiques chamanistes des Soïones « Jaunes », qui vivent en pleine Mongolie, se régularisent peu à

[1] Popov, *Izv'estiya sibirskavo Otd'ela*, mai 1874.
[2] Veselkov, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VII.

Nouvelle Géographie Universelle T.VI.Pl.VI.

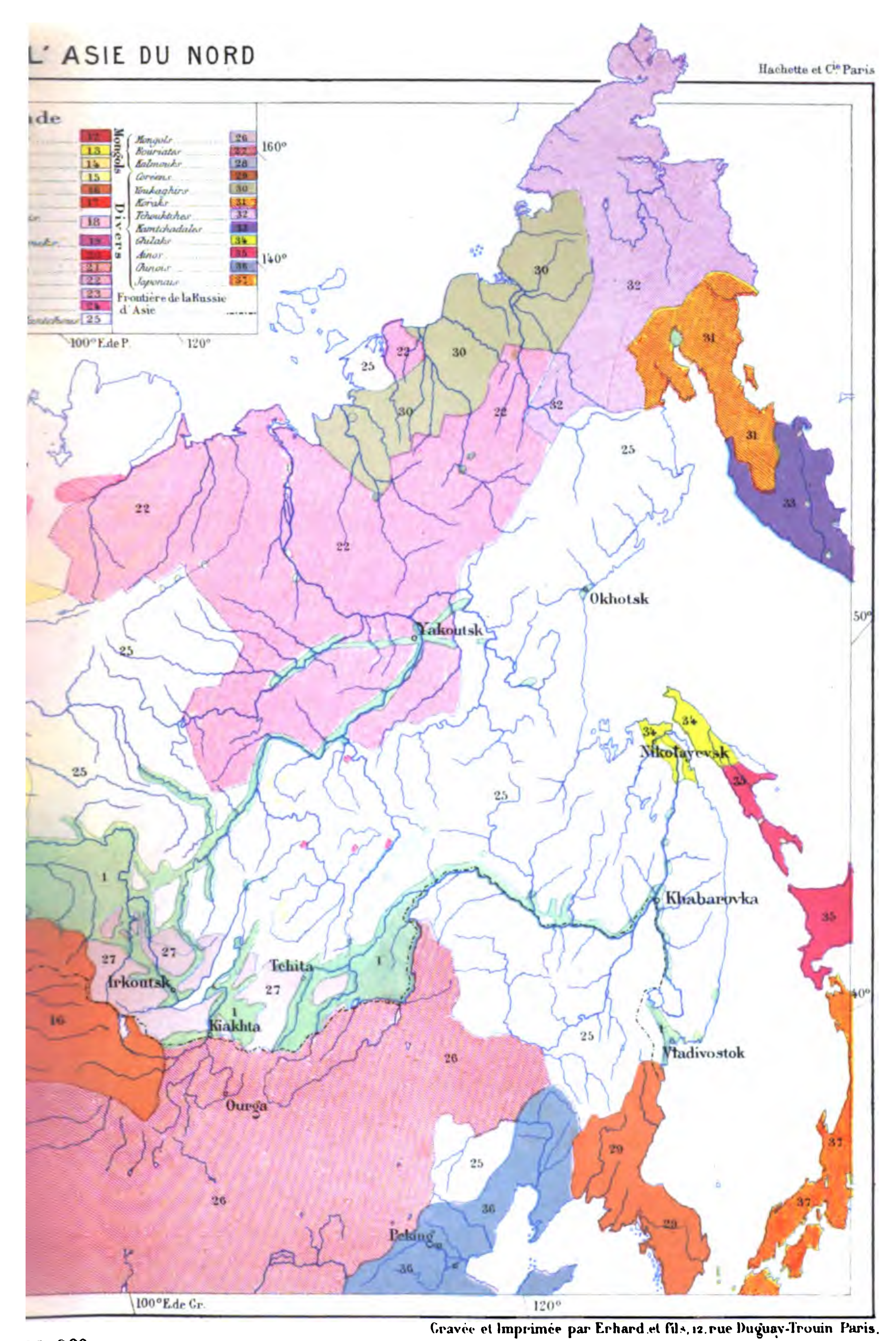
POPULATIONS DE




Dressé par A. Slom d'après Castren, Middendorff, Venioukov, Rittich et Chavanne.

1: 25.

0 100



L' ASIE DU NORD
Hachette et Cie Paris
ide
Mongols
Mongols 26
Bouriates 27
Kalmouks 28
Divers
Coréens 29
Youkaghirs 30
Koriaks 31
Tchouktches 32
Kamtchadales 33
Ghiliaks 34
Aïnos 35
Chinois 36
Japonais 37
Frontière de la Russie d'Asie
100° E. de P.
120°
160°
140°
Yakoutsk
Okhotsk
Nikolayevsk
Khabarovka
Irkoutsk
Tchita
Kiakhta
Vladivostok
Ourga
Peking
50°
40°
100° E. de Gr.
120°
Gravée et Imprimée par Erhard et fils, 12, rue Duguay-Trouin Paris.
00.000
1000 kil.

peu et se changent en un culte lamaïque orthodoxe. Des couvents s'élèvent çà et là au milieu de ces nomades. Chez les Darkhates, qui sont au nombre de sept mille, et qui représentent à peu près le tiers des Ourinkhes orientaux, on ne compte pas moins de 1400 religieux, le cinquième de la population[1]. Les Soïones « Noirs », qui habitent un territoire plus rapproché de la frontière russe, ont mieux gardé leurs anciennes mœurs. De même que les Soïotes et les Kalmouks, ils se servent du bœuf comme monture, et le préfèrent même au cheval, parce qu'il est plus fort, qu'il a le pas plus sûr et souffre moins de la fatigue. Ils le montent même à la chasse, et l'on dit qu'ils tiennent tête aux cavaliers[2].

Un territoire peuplé uniquement de colons russes sépare la région des Soïotes et des Ouriankhes de celle où vivent les Tartares du Yeniseï : c'est le coin qui s'enfonce de plus en plus avant dans le cœur du chêne. Les Karagasses, sur le versant septentrional des monts Sayan, ne sont plus qu'au nombre de quelques centaines : on dit même, mais sans donner de statistique à l'appui, que leurs femmes sont devenues inféconde. Du moins, ce peuple qui s'en va laissera-t-il de lui une mémoire respectée : adorateurs du soleil, les Karagasses veulent que sa lumière ne puisse éclairer des actions mauvaises; ils protègent les fugitifs et partagent leur nourriture avec eux. D'autres Tartares, les Sagaï et les Katchines, qui vivent au nombre de quatorze à quinze mille individus[3] dans le bassin de l'Abakan, affluent occidental du Yeniseï, se russifient peu à peu. La plupart de ceux qui parcourent les steppes à l'ouest du Yeniseï sont fort à leur aise : il en est même beaucoup qui comptent leur bétail, non par têtes, mais par troupeaux, et l'on en cite qui en possèdent jusqu'à 70, comprenant chacun une moyenne de cinquante bêtes[4]. Presque tous les Tartares du Yeniseï appartiennent au culte orthodoxe grec, mais la religion primitive subsiste sous le vernis moderne, et le dieu méchant, c'est-à-dire le diable, est encore invoqué : naguère certains Tartares ne manquaient jamais de se tourner vers l'Orient en prononçant avec ferveur cette courte prière : « Ne me tue pas[5] ».

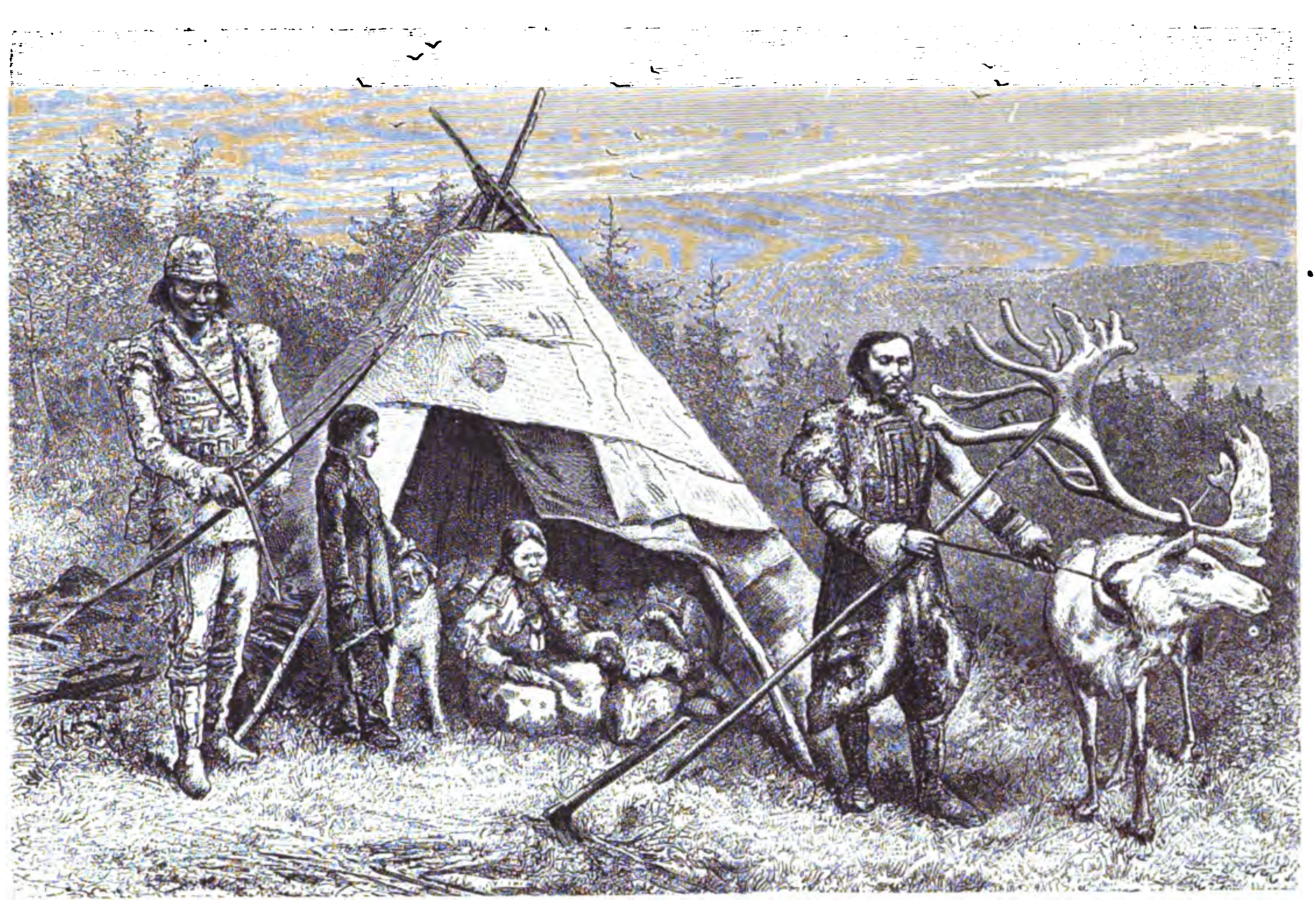
Au nord des Russes et des Tartares du Yeniseï, les populations « allogènes » qui habitent le versant de l'océan Glacial ont encore l'avantage pour l'étendue du domaine. Les Toungouses, le peuple dominant de la Sibérie orientale, mentionné déjà en 1612 par le Hollandais Massa[6], occupent pres-

[1] Chichmarev, *Izv'estiya sibirskavo Otd'ela*, tome II, n° 5.
[2] Radlov, *Erman's Archiv*, vol. XXIII.
[3] Venoukov, *Die russisch-asiatischen Grenzlande*.
[4] Potanin, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1877, n° 8.
[5] Gmelin, *Voyages en Sibérie*.
[6] Von Baer, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome X, 1842

que toute la région que limite à l'ouest le cours du Yeniseï, notamment les bassins des trois rivières appelées de leur nom Toungouska et la plus grande partie du bassin de l'Amour. Frères des Mandchoux qui firent la conquête de la Chine et venus comme eux des pays de l'Amour, ils s'étaient également emparés de la Sibérie jusqu'au Yeniseï, sinon en asservissant les autres populations, du moins en s'appropriant les territoires de chasse, des bords de la mer de Chine à ceux de l'océan Glacial : les Samoyèdes leur donnent le nom d'Aïya ou « Jeunes Frères », ce qui semble indiquer à la fois l'immigration récente des Toungouses et leurs relations pacifiques avec les anciens possesseurs du sol[1]. Vers le milieu de son cours, les Toungouses ont franchi le Yeniseï et s'avancent sur la rive gauche du fleuve dans le domaine ethnologique des Ostiaks; mais, vers le centre de leur territoire, entre le Baïkal et la Lena, ils sont pressés, au nord par les Yakoutes, au sud par les Bouriates et par les Russes : en cet endroit, la cohésion de la race est rompue. Presque tous nomades, les Toungouses sont proportionnellement très peu nombreux, cinquante ou soixante-dix mille peut-être pour toute la Sibérie, suivant les auteurs[2]; mais leur courage, leur initiative, leur intelligence prompte leur donnent une prééminence morale sur les autres indigènes. D'ailleurs, ils prennent, comme la plupart des nations, des noms indiquant leur supériorité : ainsi l'appellation de Donki, celle de Boïe, dont la première s'applique à toute la nation, tandis que la seconde distingue une de leurs tribus, signifient « Hommes » : les Toungouses sont les Hommes par excellence. Leur nom russe serait peut-être d'origine tartare et aurait le sens de « Gens des lacs »[3]; Pallas y voit une insulte grossière en langue turque; d'après Klaproth, les Tounghou seraient les « Barbares orientaux », ainsi nommés par les Chinois[4].

Suivant les occupations et le genre de vie des Toungouses, les Russes les ont divisés en Toungouses « des Chevaux » ou « du Bétail », Toungouses « des Rennes » ou « des Chiens », Toungouses « des Steppes », Toungouses « des Forêts ». Un certain nombre de familles sédentaires ont aussi pris les mœurs des Russes et ne se distinguent plus d'eux que par l'origine. Ceux d'entre eux qui s'adonnent à l'agriculture ne sont pas nombreux, et l'apprentissage de cette vie nouvelle leur est très difficile; mais, grâce à leur intelligence, à leur initiative, ils réussissent mieux que les

[1] A. Castrèn, *Nordische Reisen und Forschungen.*
[2] 75000, en 1820, d'après Strahlenberg.
[3] Carl Hiekisch, *Die Tungusen*
[4] A. Castrèn, *Völker des Altaï*; — Klaproth, *Tableaux historiques*; — Rittich, *Ethnographie Russlands.*



TYPES ET COSTUMES. — HOMMES ET FEMME TOUNGOUSES

Dessin de Riou, d'après des photographies.

autres indigènes de la Sibérie[1]. Toutefois, la nation presque entière se compose de chasseurs vivant dans les forêts : comparés à tous les autres habitants de la Sibérie, ils sont l'idéal du peuple errant, et des milliers d'entre eux ne se donnent pas même le soin de porter avec eux les perches, les écorces de bouleau, les cuirs nécessaires à la construction d'une tente : une demeure abandonnée dans la forêt, un trou de rocher, le creux d'un arbre rongé par le temps suffisent au chasseur isolé : un petit traîneau porte tout son avoir, et c'est ainsi qu'il voyage, des frontières de la Chine aux rivages de l'océan Glacial, à des milliers de kilomètres de distance. Et pourtant, malgré ses habitudes de vie nomade, le Toungouse sait parfaitement revenir, à travers montagnes, plaines et fleuves, vers le territoire de chasse qu'il s'est réservé et où sont établis ses filets et ses trappes à gibier, respectés de tous. Les moindres indices laissés par le chasseur dans la forêt sauvage sont reconnus par les hommes de sa race. Un coup sur un tronc d'arbre, une branche cassée indiquent la direction à suivre : un morceau de bois en travers d'un sentier signifie qu'il ne faut pas aller plus loin dans ce sens; des flèches suspendues de diverses manières ont un langage compris des nomades : c'est là leur écriture. Mais la nature leur parle aussi par une multitude de signes qu'ils interprètent avec une étonnante sagacité : à des indices incompris des Européens, ils devinent la présence du gibier, le voisinage d'une clairière ou d'un cours d'eau et se dirigent vers l'endroit où ils trouveront des baies pour se nourrir ou de l'eau pour étancher leur soif. Fort superstitieux, comme tous les chasseurs, ils voient aussi dans maint phénomène insignifiant un présage de bonne ou de mauvaise chasse, et ils se gardent bien de commettre les gros « péchés » qui pourraient leur attirer la malchance : ainsi ils évitent d'enjamber le foyer ou de porter de la neige fraîche dans la cabane; sur tous les chemins difficiles des montagnes ou des marais ils marchent en silence, avec un respect religieux, et ne manquent pas d'offrir des libations aux mauvais génies, cette offrande dût-elle leur coûter la dernière goutte d'eau-de-vie[2]. Jamais la femme, si bien traitée qu'elle soit, ne peut accoucher dans l'intérieur de la cabane; quand elle ressent les premières douleurs, elle s'enfuit dans la forêt, et seule, sans l'aide de son mari, au risque de mourir dans la neige ou sous la pluie, elle se délivre de l'enfant. Ainsi le veut la coutume. Amené dans la cabane, le nouveau-né reçoit le nom de l'étranger, homme ou femme, qui entre le pre-

[1] Von Middendorff, *Sibirische Reise.*
[2] Von Middendorff, ouvrage cité

mier et qui marche au-dessus d'un tison brûlant, comme pour purifier des péchés de sa race celui qui vient d'entrer dans la vie. Des rites traditionnels sont accomplis aussi lors des enterrements. Les cadavres ne sont pas enterrés, mais exposés à l'air libre, entre les branches des arbres, et la tête toujours tournée dans la direction de l'ouest[1].

Mongols d'aspect, avec leur tête large, leur figure arrondie, leurs pommettes saillantes, leurs petits yeux bridés, ils se distinguent surtout par la forme carrée de leur front. On ne rencontre point d'hommes gras chez eux comme chez leurs frères de race : leurs voyages incessants, leur extrême sobriété ne les laissent pas grossir. Maigres et souples jusque dans l'âge le plus avancé, ils glissent rapidement sur leurs raquettes et passent comme un trait au-dessus de la glace mince, sur laquelle n'oserait se risquer le lourd Ostiak. Ils sont d'une singulière adresse à tous les exercices de corps, et, quand ils se rencontrent en quelque fête, ils aiment à lutter et à courir. Ils chantent volontiers et leurs improvisations sont toujours accompagnées de gestes animés. Ils se livrent aussi à la danse avec une sorte de furie, et l'emportement du galop est tel, que les spectateurs d'autre race se sentent parfois entraînés dans le tourbillon : c'est un spectacle risible que celui d'Ostiaks au pas d'ours sautant pesamment dans la ronde, à côté des Toungouses à la démarche si élégante et si noble. Gracieux de corps, le Toungouse est de tous les Sibériens le plus ingénieux à parer sa personne. Celui de la Toungouska surtout porte un costume admirable de richesse et de goût, à la fois large par le dessin et d'une étonnante perfection de détails par les broderies et les franges; le Toungouse peut seul se parer d'un semblable vêtement, sous lequel tous les autres indigènes auraient l'air ridicule[2]. D'étonnantes ressemblances dans le dessin des étoffes semblent prouver qu'il y eut autrefois des relations suivies entre les Toungouses et les Japonais[3]. L'usage de la cotte de mailles et du bouclier, général autrefois chez tous les Sibériens, a cessé d'exister chez les Toungouses; son arme ordinaire est le *palva*, long bâton sur lequel il s'appuie pour diriger son traîneau et qui se termine par une lame tranchante. Quant aux dessins que maint indigène se tatoue sur le visage, ils ne sauraient se comparer pour l'heureuse disposition des lignes à ceux de la plupart des Polynésiens : chez les femmes toungouses qui se tatouent encore, le principal motif d'ornement consiste en quatre arcs de cercle parallèles dessinés sur chaque joue, de l'angle de l'œil à

[1] Georgi; — Middendorff; — Castrèn, etc.
[2] Von Middendorff, ouvrage cité.
[3] Raphael Pumpelly, — Kropotkin.

celui de la bouche; à l'intérieur et à l'extérieur de la courbe, des lignes transversales ressemblent vaguement à de petits papillons aux ailes repliées.

Depuis Brand, qui visita la Sibérie à la fin du dix-septième siècle, tous les voyageurs célèbrent à l'envi les qualités du Toungouse[1]. Vifs, pleins d'initiative et d'entrain, toujours joyeux, même au plus profond de la misère, respectueux de leur personne et de celle des autres, gentils de manières et poétiques de langage, serviables sans humilité, fiers sans ostentation, méprisant le mensonge, la souffrance et la mort, les Toungouses sont tout simplement un peuple héroïque. Les Toungouses ne demandent pas le prix du sang et ne pratiquent pas la vengeance comme la plupart des peuplades encore barbares; mais, entrés dans l'âge de la chevalerie, ils se provoquent en duel et les rencontres sont réglées par un cérémonial rigoureux[2]. Habitant sous le même climat que les astucieux Yakoutes, les épais Bouriates et les silencieux Samoyèdes, dont la vie est tout intérieure comme celle des arbres de leur pays, troncs couchés dans la mousse, les Toungouses offrent un exemple remarquable de la persistance des qualités de la race dans les milieux les plus divers. Pris en masse, les Toungouses n'ont point modifié leur genre de vie et ne se sont point asservis à plus de besoins en devenant les voisins des Russes. Christianisés en apparence, ils ont gardé leurs pratiques, leurs mœurs et leur sauvage liberté. « Notre foi nous commande de vivre et de mourir dans la forêt, » disent-ils. Contents de peu, sobres à l'extrême, ils savent souffrir de la faim et de la soif pendant des journées entières; sans jamais se plaindre, sans même perdre leur gaieté, ils endurent les privations du long hiver. Un seul animal, le renne, un seul arbre, le bouleau, suffisent à leurs besoins. Le renne leur livre sa chair, sa peau dont on fait des vêtements, ses tendons et ses boyaux qui servent de fils, ses os qu'on sculpte en outils; le bouleau fournit l'écorce qu'on emploie à faire des boîtes, des corbeilles, des berceaux et des tentes[3]. S'ils accompagnent parfois, pendant des journées et des semaines, les expéditions de chasseurs ou de géomètres russes et prennent régulièrement part à leurs repas, ils suivent en cela la coutume nationale, qui fait de l'hospitalité le premier des devoirs et qui permet à tous de partager la nourriture de chacun. Autrefois il n'y avait parmi eux ni riches ni pauvres, quoique pourtant la propriété, consistant en droit de

[1] Pallas; — Castrèn; — Hansteen; — Radde; — Middendorff, etc.
[2] Hiekisch, mémoire cité.
[3] Radde, *Beiträge zur Kentniss des Russischen Reiches*, vol. XXIII.

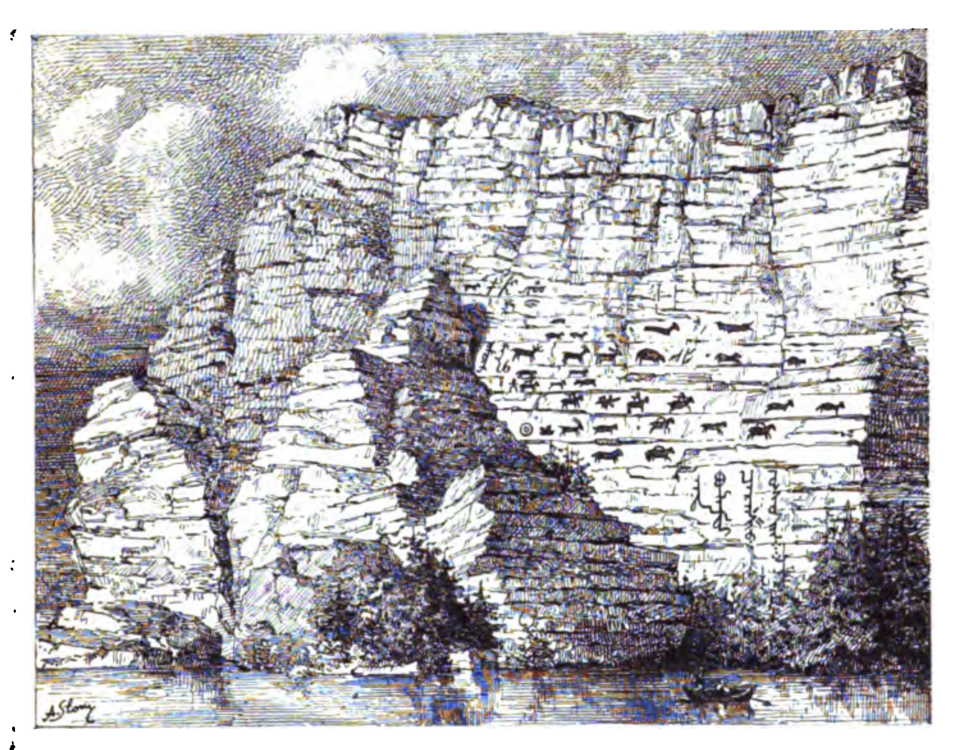
chasse dans un certain district, fût déjà parfaitement distincte[1]. Chaque famille a son troupeau de rennes et son livre de crédit ou plutôt de dettes chez le marchand russe ou yakoute.

Malgré leur élasticité de caractère et leur force de résistance, les Toungouses, étreints pour ainsi dire entre les Russes et les Yakoutes, sont bien menacés dans leur existence comme peuple. Ils ont de nombreux enfants et les soignent avec sollicitude, mais la mortalité est très considérable dans leurs familles; les épidémies de petite vérole, de rougeole, de fièvre scarlatine déciment fréquemment la population des forêts, et la faim, la grande ennemie, enlève parfois tous les habitants de la cabane : les Toungouses, préparés à ce genre de mort, en parlent avec une singulière tranquillité d'âme, comme s'il était tout simple de finir ainsi. En mainte forêt où se trouvaient autrefois des campements de Toungouses, on ne voit plus maintenant que des restes de cabanes et des cercueils retenus entre deux troncs d'arbres à quelques mètres au-dessus du sol. La tribu toungouse qui résista le plus longtemps aux Russes a disparu complètement : il n'en reste plus que le nom, donné au village de Taseïevskoïe, bâti sur l'Ousołka, au nord de Kansk.

La situation géographique, le climat relativement doux et la fertilité du sol assurent dans l'avenir une importance considérable à quelques-unes des régions du Yeniseï; mais actuellement il n'y existe encore qu'un bien petit nombre de villes, et à l'exception de trois ou quatre, ces villes elles-mêmes ne sont que des bourgades. La plus méridionale, Minousinsk, qui se vante d'être la capitale d'une « Italie », d'une Italie sibérienne, il est vrai, et qui est le centre d'un commerce assez considérable avec le haut bassin des Kem et avec la Mongolie, ne s'accroît que lentement. En 1863, elle avait déjà près de 4000 habitants, et dix années après, elle n'en avait pas même 4500. Bien située sur la rive droite du Yeniseï, en vue d'un bel amphithéâtre de montagnes, Minousinsk est l'une des villes de Sibérie qui possèdent le plus de richesses minières dans le territoire environnant. Depuis 1835, on cherche les paillettes d'or dans les sables des vallées tributaires du Yeniseï, notamment celles qui s'ouvrent à l'est vers les monts Ergik-targak[2]. Des gisements de galène et de cuivre ont été aussi reconnus dans les montagnes voisines, mais ne sont plus utilisés depuis l'abolition

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites*.
[2] Production des laveries, de 1845 à 1859. . . 11 700 kilogr.; valeur : 8 775 000 roubles.
» annuelle. . . . . . . . . . . . 800 » » : 600 000 »

du travail forcé, l'attention des mineurs libres se dirigeant surtout vers le précieux métal. Les assises de charbon de terre n'ont actuellement aucune valeur, à cause de l'étendue des forêts, de la faiblesse de l'industrie et du manque de communications faciles. Les lacs salés des environs de Minousinsk ne sont utilisés que pour l'approvisionnement local. Le minerai de fer n'est recherché que par les Soïotes, les usines de l'Oural subvenant amplement à la consommation des Russes du Yeniseï; mais,



PIERRE ÉCRITE DES BORDS DU YENISEÏ.

dans certaines parties de la région, il n'existe pas une seule montagne où l'on ne rencontre d'anciennes galeries de houille, des pyrites à moitié fondues et des amas de scories[1], témoignage de l'activité des anciens mineurs indigènes. Au nord-est de Minousinsk, dans la vallée de l'Ouba, se trouve un bloc de fer natif, du poids de 688 kilogrammes, que Pallas considérait comme d'origine météorique.

A 80 kilomètres en aval de Minousinsk, le village d'Abakansk, forteresse importante au dernier siècle, lorsque Minousinsk n'existait pas

[1] Pallas, *Voyage dans l'empire de Russie;* — Gœbel, *Bulletin de l'Académie des sciences de Pétersbourg,* tome X, 1866.

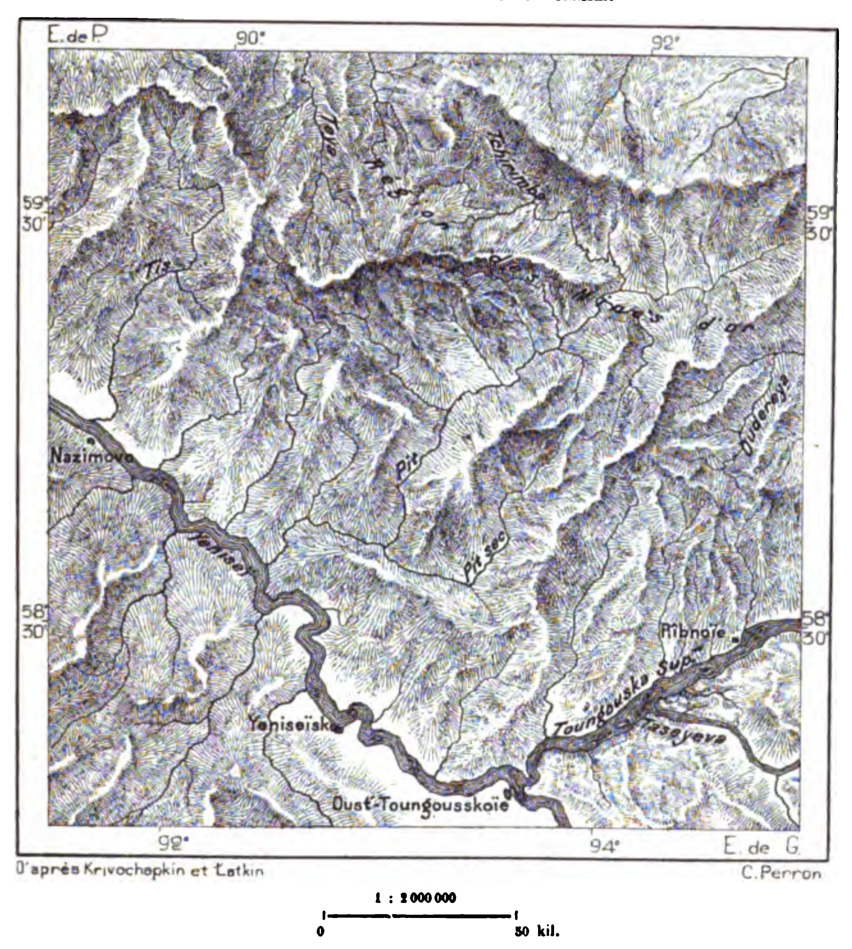
encore, a gardé quelque mouvement comme lieu de passage d'une rive à l'autre : le rocher de la rive gauche est couvert d'inscriptions fort bien conservées, presque toutes en mongol ; Pallas en vit aussi deux en tartare. Dans le voisinage, des centaines de tombes en pierre, disposées deux par deux, occupent un espace considérable : peut-être les inscriptions racontent-elles la bataille où périrent les guerriers couchés sous ces tombeaux. Plus bas, près du village de Novoseľovo, un autre rocher des bords du Yeniseï porte aussi des inscriptions anciennes, et dans la vallée de la rivière Sizim, très fréquentée des laveurs d'or, un escarpement est revêtu de peintures hiéroglyphiques représentant des oiseaux, des bêtes fauves et des cavaliers. De même, en face du confluent de la Biŕous, près de Krasnoyarsk, des figures d'hommes sont peintes en rouge sur le rocher qui domine le Yeniseï.

Krasnoyarsk ou la « Falaise Rouge », chef-lieu du gouvernement du Yeniseï, est bâtie, comme son nom l'indique, à la base d'escarpements rougeâtres de l'Afontova, dans la péninsule argileuse formée par le confluent du Yeniseï et de la Katcha. Située sur un fleuve toujours navigable, au point de croisement de la route sibérienne et favorisée en outre comme centre d'administration, Krasnoyarsk a dû se développer rapidement, et sa population a plus que doublé depuis le milieu du siècle : elle est la ville la plus considérable entre Tomsk et Irkoutsk ; mais les voyageurs l'évitent en hiver, à cause du manque de neige sur la plaine balayée des vents. C'est un centre de commerce pour les vallées minières des environs, mais elle-même n'exploite pas ses gisements de charbon de terre, et les Tartares seuls retirent un peu de minerai de fer des escarpements de marne rouge qui dominent le Yeniseï. Des sources ferrugineuses et sulfureuses jaillissent dans les environs, sur les bords de la Katcha.

Yeniseïsk n'est que la deuxième ville des bords du Yeniseï, bien qu'elle porte le nom du fleuve. Elle est en apparence admirablement située sur la rive gauche, en aval du confluent des deux grands cours d'eau, le Yeniseï et la Verkhňaya Toungouska. Ce sont là de grands avantages ; mais Yeniseïsk se trouve presque en dehors de la zone de population russe, au milieu de lacs et de marais, sur une rive basse que les eaux et les glaces recouvrent souvent pendant la débâcle. Plus d'une fois, Yéniseïsk a couru le risque d'être emportée. Au dernier siècle, lorsque tous les transports se faisaient par eau, Yeniseïsk possédait l'une des foires les plus importantes de la Sibérie, où s'échangeaient surtout les pelleteries et les fers : la construction de la grande route sibérienne au sud a détourné le courant commercial. La ville de Yeniseïsk est entourée de gisements de fer : les col-

lines, les fonds des lacs en sont remplis; des sources ferrugineuses jaillissent de toutes parts, et sur chaque marais le fer étend une pellicule irisée[1]. Au nord-est, de nombreux laveurs cherchent de l'or dans les sables des rivières qui coulent dans le Yeniseï, entre la Verkhñaya Toungouska et la Toungouska Podkamennaya[2] : c'est là qu'on recueille plus des deux tiers

N° 148. — RÉGION DES MINES D'OR DU YENISEI.




de l'or trouvé dans le gouvernement de Yeniseïsk; mais la production a notablement diminué dans les dernières années. La situation des ouvriers qui travaillent dans l'eau, privés de bonne nourriture, ignorant toute hygiène, est déplorable; plus du quart des malheureux sont malades, et, des seize mille travailleurs, plus d'un millier cherchent à s'échapper chaque

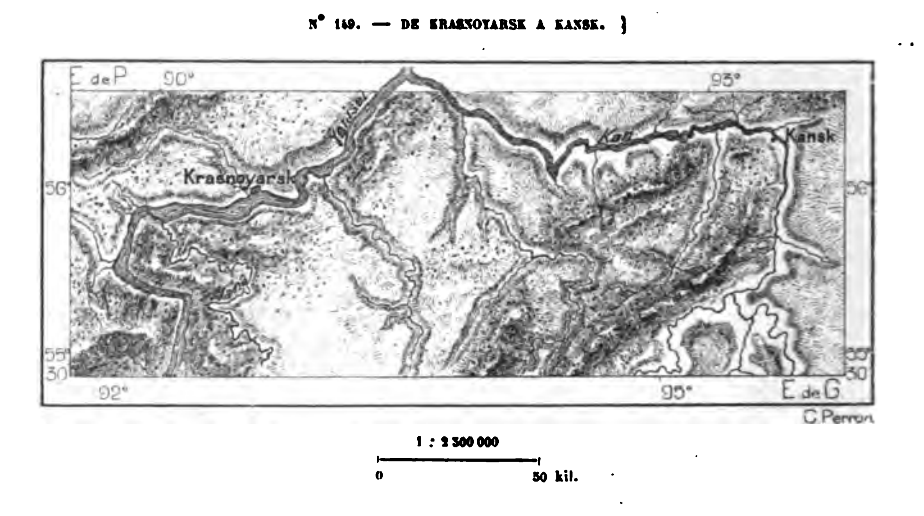
[1] Krivochapkin, *le District de Yeniseï* (en russe).

[2] Production de l'or, dans le gouvernement de Yéniseïsk, en 1875 : 6724 kilogr. Valeur : 4 950 000 roubles. Nombre des travailleurs, 16 450.

année. Le district de Kansk, de même que celui de Nijne-Oudinsk, parcourus par les diverses rivières qui coulent dans la région montueuse limitée par le Yeniseï et par l'Angara, ont également l'exploitation des sables aurifères pour principale industrie minière. Au nord de Kansk, on utilise aussi, pour la fabrication du sel, des sources salines qui contiennent de 11 à 12 parties de sel pur.

En aval de Yeniseïsk, on entre dans la solitude. De petits villages aux cabanes délabrées se montrent aux rameurs de loin en loin et se font de plus en plus rares à mesure qu'on descend. Cependant un de ces villages, Touroukhansk, prend encore le nom de ville, et des employés, non moins exilés que les malheureux condamnés à la résidence forcée dans ce lieu

N° 149. — DE KRASNOYARSK A KANSK.




terrible, y administrent des familles de nomades, Toungouses, Ostiaks, Samoyèdes et Yakoutes et quelques colons, marchands et pêcheurs qui se disent Russes, mais qui sont de race mélangée et qui sacrifient de temps en temps des zibelines ou des écureuils aux divinités antiques [1]. Touroukhansk, chef-lieu d'un territoire où l'on compte 2200 habitants sédentaires dans un espace trois fois plus grand que la France, contient à elle seule plus du cinquième de la population de son district. Les maisonnettes sont éparses sur une île, au confluent du Touroukhan et du Yeniseï, communiquant en cet endroit avec de vastes lacs : un port, des appontements, des entrepôts, attendent le commerce qui doit se faire un jour de la Sibérie à l'Europe occidentale par l'estuaire du fleuve; une foire aux pelleteries attire à Touroukhansk les Samoyèdes et les Ostiaks de

[1] Chtchapov, *Zapiski Rousk. Geogr. Obchtchestva*, tome III.

la Sibérie du nord entre l'Ob et la Lena. Quant aux énormes gisements de graphite que l'on a découverts à l'est de Touroukhansk, entre la rivière Koureïka et la Nijnaya Toungouska, et dont un seul contiendrait au moins 200 000 tonnes de minerai, la rigueur du climat et la dureté du sol congelé en ont rendu jusqu'à maintenant l'exploitation trop onéreuse. Le graphite de la Koureïka fut reconnu à l'Exposition de Londres en 1851 comme le meilleur du monde[1].

Le petit port de Doundinko, sur le Yeniseï inférieur, a été visité par Nordenskjöld ; près de là se trouve une colonie de skoptzi exilés de Russie, et tous d'origine finlandaise.

### LE BAÏKAL ET L'ANGARA.

De même que l'Irtîch et le Yeniseï, la Selenga, rivière maîtresse du bassin supérieur de l'Angara, naît sur le revers méridional des monts qui limitent au sud les plaines de la Sibérie, et c'est par une brèche que l'excédent des eaux de ce bassin trouve son chemin vers le nord. Mais tandis que le Yeniseï descend d'une pente régulière de sa source à son embouchure, sans avoir à se reposer dans un réservoir lacustre, et que l'Irtîch remplit seulement la cavité sans profondeur du lac Zaïsan avant de reprendre son cours, la Selenga va se perdre dans le gouffre du Baïkal, entouré de tous les côtés par des montagnes, et le fleuve qui sort du lac, l'Angara, n'en est que l'émissaire, et peut-être un émissaire moderne : il n'a aucun rapport de continuité directe avec la Selenga. Comme une mer, le Baïkal sépare nettement le versant sibérien de la région méridionale qui a pris le nom de Transbaïkalie.

Les montagnes qui s'élèvent à l'ouest du grand lac et qui donnent naissance, du côté du sud, aux affluents de la Selenga, du côté du nord à ceux de l'Angara, appartiennent au système des monts Sayan, qui continuent eux-mêmes l'Altaï. La chaîne de l'Ergik-targak, dont la crête sert de frontière entre la Russie et l'Empire Chinois, se rattache aux monts de la Baïkalie par un massif de hauts sommets qui se dresse jusque dans la zone des neiges persistantes et qui cependant était resté inconnu jusqu'à une époque récente. En 1832, Carl Ritter en ignorait même l'existence, et si

[1] Villes du bassin du Yeniseï, sans l'Angara, en 1873 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Krasnoyarsk | 14 150 hab. | Kansk | 2270 hab. |
| Yeniseïsk | 7 180 » | Tourounkhansk | 216 » |
| Minousinsk | 4 440 » | | |

Humboldt le mentionne, sous le nom chinois de Mondorgon-oola, c'est en le confondant avec d'autres groupes et en lui donnant seulement le tiers de sa hauteur : c'est en 1859 qu'il fut escaladé pour la première fois par le naturaliste Radde. Le Mounkou-sardîk, dont le nom signifie « mont d'Argent », est une montagne dont la cime est en effet revêtue de neiges et de glaces, tandis que tous les autres sommets de la contrée montrent en été leurs roches nues, ce qui ne peut s'expliquer que par l'existence d'un courant d'air tiède, venu de l'occident, dans les régions supérieures[1]. Les Mongols ne gravissent jamais le mont d'Argent; ils s'arrêtent au lieu d'adoration, qui se trouve à la base du glacier méridional, et, mouillant leurs tempes dans le filet d'eau qui s'échappe du cristal, ils s'inclinent à plusieurs reprises devant l'invisible génie de la montagne, murmurent leurs prières et jettent quelques gouttes d'eau-de-vie vers les quatre vents du ciel. Ce glacier, le seul qui s'épanche de la montagne sur le versant de la Mongolie, occupe un espace d'environ 10 kilomètres carrés; mais la pente tournée du côté du nord verse à la Sibérie un double glacier beaucoup plus considérable, poussant ses moraines frontales, mêlées de glace, à plus de 4 kilomètres de la cime et barrant de sa masse abrupte les eaux d'écoulement du lac Yekhoï, gouffre empli d'eau bleue et de glaçons flottants. De l'étroite pointe terminale du Mounkou-sardîk, la vue s'étend à l'ouest, au nord, à l'est, sur un monde de cimes, de rochers, de forêts, tandis qu'au sud le regard se perd dans l'espace infini du désert, qui se confond avec celui du ciel; la nappe bleue du grand lac Kosio (Koso-gol) et les forêts de mélèzes du bas de la montagne contrastent avec le rouge éclatant des escarpements nus et la blancheur des neiges[2]. Au milieu du Koso-gol, qui se prolonge au sud sur un espace d'environ 120 kilomètres et dont la surface est évaluée à 3300 kilomètres carrés, on voit briller comme un nuage blanchâtre les rochers d'une île sacrée pour les bouddhistes, le Dalaï-koui ou l' « Ombilic de la Mer. »

La pyramide de Mounkou-sardîk est un centre de dispersion des eaux; au sud-ouest, divers ruisseaux finissent, d'affluents en affluents, par atteindre le Yeniseï. Au nord-ouest, la rivière Oka, dont les premières eaux se rassemblent dans le lac Yekhoï, longe la base de l'Ergik-targak, pour se recourber ensuite au nord et au nord-est, et former avec l'Angara la Toungouska Supérieure. A l'est, les deux Irkout, le Noir et le Blanc, naissent aussi dans le voisinage, sur la montagne vénérée de Noukou-daban,

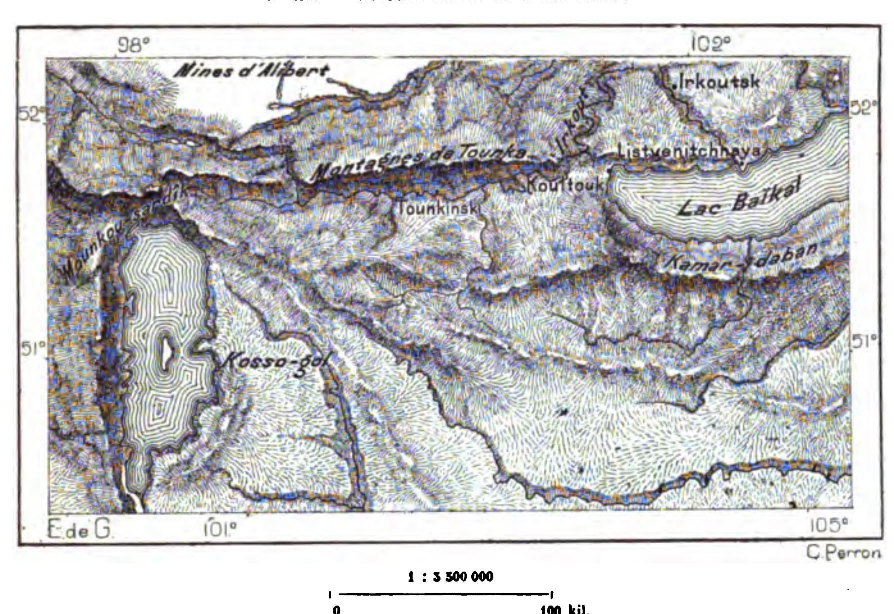
[1] Krapotkin, *Notes manuscrites*.
[2] Gustav Radde *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XXIII.

GROUPE DU MOUNKOU-SARDIK

Dessin de Fr. Schrader, d'après l'album de Radde.

où les indigènes apportent leurs offrandes, pelleteries, morceaux d'étoffes, pierres à fusil, vieilles monnaies. Enfin au sud, le Koso-gol est le principal réservoir des eaux pour la haute Selenga. Mais l'abondance des rivières qui s'écoulent de ce nœud montagneux varie singulièrement, la chute annuelle des neiges et des pluies différant beaucoup dans cette région suivant l'exposition des montagnes et la direction des vents. Par un heureux hasard, des observations météorologiques ont pu être faites régulièrement sur l'un des plus hauts promontoires de cette région montagneuse, grâce aux veines de graphite que le Français Alibert découvrit et mit en exploi-

N° 150. — MOUNKOU-SARDIK ET KAMAR-DABAN.




1 : 3 500 000

0 — 100 kil.

tation vers 1850, au-dessus de la zone de végétation des forêts. La mine d'Alibert, ouverte dans une roche syénitique à gros cristaux, contient des millions de kilogrammes d'excellent graphite, déjà bien connu des artistes, et devenu la propriété de la fabrique de crayons qui s'élève dans le voisinage de Nürnberg. Toutefois la rigueur du climat n'a pas permis le maintien de cette exploitation minière : édifices, hangars, routes, tout est abandonné.

Les montagnes qui continuent directement à l'est le massif du Mounkou-sardik et qui vont s'affaisser au bord de l'Irkout, non loin de l'extrémité occidentale du Baïkal, appartiennent au même système orographique. Ce sont les « Rocs déboisés » (*Goltzî*) de Tounka, au nord desquels le sol se plisse en d'autres chaînes parallèles, entre les vallées de l'Oka et de l'Angara. La chaîne des Goltzî contraste singulièrement avec le Sayan.

De la vallée de l'Irkout, qui les sépare, les pics déchirés des Goltzî se dressent au nord, pyramides sur pyramides, tandis qu'au sud le Sayan se développe en longues croupes arrondies. Les deux chaînes se composent pourtant des mêmes roches cristallines et paléozoïques et des laves se sont également épanchées de leur base. Une coulée de basalte est sortie de crevasses ouvertes au pied de Mounkou-sardîk ; des bancs de lave bordent dans une grande partie de son étendue la vallée de l'Irkout et l'on a cru y reconnaître, peut-être à tort, de véritables cônes d'éruption. Des laves sont également sorties du sol dans la vallée de Tounka, non loin du Baïkal, ainsi que sur les bords de la Selenga, dans la Transbaïkalie. Trompés sur la nature de certaines roches dites trachytiques, un grand nombre de voyageurs ont exagéré l'importance des phénomènes volcaniques dans cette région de la Sibérie; mais c'est déjà un fait très remarquable que l'existence d'évents ignivomes non situés dans le voisinage de la mer, près des bassins d'eau douce du Baïkal et du Koso-gol. Les seules buttes à cratère qui aient été reconnues d'une manière incontestable dans ce pays sont les deux « Tasses » situées près de la frontière chinoise, dans les monts Sayan, vers les sources du Djoun-boułak, affluent gauche de l'Oka. D'une hauteur moindre de 125 mètres, quoiqne sur un plateau de près de 2000 mètres d'altitude, ces monticules semblent n'avoir qu'une bien faible importance au milieu des montagnes environnantes, mais la coulée de laves qui s'échappe du principal cratère n'a pas moins de 20 kilomètres de longueur; de gros blocs de granit reposent sur la lave, ce qui fait supposer qu'elle date d'une époque antérieure à la période post-glaciaire[1]. La région de l'Irkout, de l'Angara, du Baïkal, du Mounkou-sardîk, est celle où les tremblements de terre se font sentir le plus fréquemment et avec la plus grande violence. Irkoutsk est placée sur le principal centre de vibration de la Sibérie, de même que Khodjent sur celui du Turkestan. De grands effondrements du sol ont eu lieu dans les vallées de la Selenga et de l'Angara.

Les Rocs de Tounka ont la même parure de forêts que les monts Sayan, et les animaux qui peuplent l'un et l'autre système de montagnes sont des mêmes espèces[2]. Mais la chaîne moins élevée qui limite au sud la vallée de l'Irkout diffère du système du Sayan : couverte en entier de forêts, elle se développe en croupes allongées, et se distingue par quelques traits de sa géologie et de sa faune. Elle commence le système du Baïkal, qui va se redresser à l'angle sud-occidental du grand lac pour former le massif du

[1] Kropotkin, *Zapiski sibirskavo Otd'ela Geogr. Obchtchestva*, vol. IX et X.
[2] Gustav Radde, ouvrage cité.

Kamar-daban (Khamar-daban)[1], le plus haut de tous ceux du littoral baïkalien. Il s'élève à 2130 mètres environ et se recouvre en hiver d'une énorme quantité de neiges : les vents polaires qui passent au-dessus d'Irkoutsk, sans y laisser tomber de flocons, en apportent des amas considérables sur le Kamar-daban[2].

En moyenne, les montagnes et les collines qui bordent les eaux du Baïkal au nord et au sud ont seulement de 900 à 1200 mètres d'altitude. Le contraste de leur relief avec la surface unie du bassin lacustre les fait apparaître comme des chaînes distinctes, parallèles l'une à l'autre ; mais



« TASSE » DES SOURCES DE L'OKA.
D'après Kropotkin.

elles doivent être considérées plutôt comme faisant partie du plateau à surface reployée dont les plissements et les gonflements s'allongent du sud-ouest au nord-est, entre les bassins de la Lena et de l'Argouñ. Le Baïkal emplit partiellement deux rides du plateau : c'est un lac double; la grande île Olkhon, sur sa rive occidentale, et le promontoire Sacré, sur la rive orientale, sont les fragments de la chaîne qui divisait autrefois le lac

[1] Altitudes diverses du massif du Mounkou-sardik, d'après Radde :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Sommet principal. . . . . . . . | 3490 mèt. | Limite supérieure des forêts. . . . | 2225 mèt. |
| Base du glacier méridional. . . . | 3231 » | Mine d'Alibert . . . . . . . . . . | 2241 » |
| Limite supérieure des plantes phanérogames. . . . . . . . . . | 3205 » | Noukou-daban. . . . . . . . . . | 2161 » |
| | | Koso-gol . . . . . . . . . . | 1645 » |

[2] Erman, *Voyages en Sibérie*.

en deux bassins[1], à peu près d'égale grandeur. D'ailleurs, les énormes profondeurs du Baïkal, les parois verticales de ses falaises qui se continuent au-dessous des eaux, témoignent d'effondrements considérables qui se sont accomplis dans cette partie de la surface terrestre. La plupart des savants voyaient autrefois dans la formation du Baïkal l'effet d'une crevasse d'origine volcanique; mais l'étude géologique des côtes a démontré que les éruptions de laves n'ont eu qu'une minime influence sur le profil des rivages : on n'a constaté d'éruptions de laves que dans la plaine située près de l'extrémité occidentale du lac, au nord-ouest du Kamar-daban. Presque toutes les hauteurs qui dominent le lac se composent, — comme celles du plateau méridional jusqu'aux montagnes des Pommiers, — de granits à gros grains, de syénites, de schistes cristallins et de porphyres, alternant çà et là avec des calcaires anciens, des grès et des couches très épaisses de conglomérats.

Le Baïkal, dont le nom est dérivé probablement des mots yakoutes Baï-khaï, ayant sens de « mer Riche » ou « Fortunée », est connu par les Mongols sous l'appellation de Dalaï-nor ou de « Mer Sainte »; les riverains russes eux-mêmes lui donnent surtout ce nom, « *Sv'atoïe More* », prétendant que « jamais chrétien n'y a péri », si ce n'est en état de péché mortel. Tous, Mongols, Ouriankhes, Bouriates et Russes, s'indignent de l'entendre désigner comme un lac : pour eux, c'est une mer d'eau douce presque égale en dignité à la mer d'eau salée. Les pêcheurs racontaient jadis à Gmelin que la « mer » se fâche quand on l'appelle « lac », et ils prenaient soin de ne parler d'elle qu'en termes de vénération. C'est ainsi que, dans tous les pays du monde, les populations sauvages, à la merci des forces indomptées de la nature, ont appris à les craindre et à les implorer. Nombre d'écueils redoutables sont tenus pour sacrés et les riverains allaient souvent y faire leurs sacrifices, quand le vent leur permettait d'y aborder : près de la sortie de l'Angara, un de ces rochers est le trône du « Dieu Blanc ». Le promontoire sacré par excellence, qui s'avance au large de la côte orientale, se termine par les rochers du « cap des Chamanes », d'une cinquantaine de mètres de hauteur, qui se dressent en en forme de colonnes ou de statues grossièrement taillées. Pour les Toungouses, ces rochers sont des dieux, les maîtres des eaux qui viennent laver leurs pieds, les protecteurs des oiseaux qui tourbillonnent dans l'énorme cavité de leur bouche[2].

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites.*
[2] Georgi, *Reise im Russischen Reiche;* — Ritter, *Asien.*

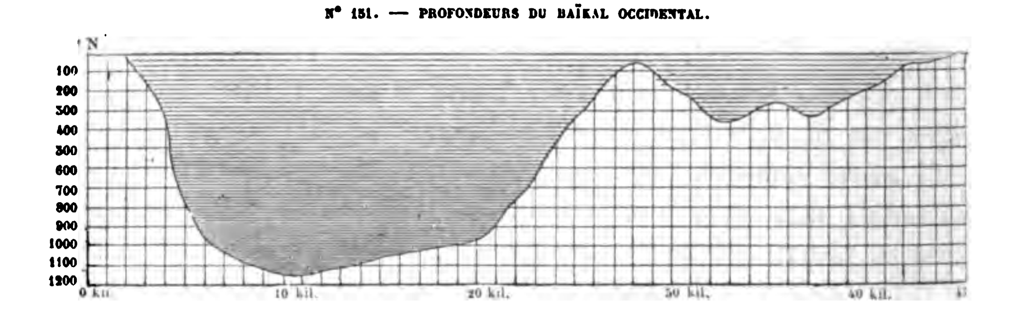
« Mer » ou « lac », le Baïkal est le plus grand bassin d'eau douce du continent de l'Asie, et, dans la plupart des ouvrages de géographie russes, on lui donne encore le premier rang parmi les lacs du monde, comme si on ignorait l'existence des lacs qui forment la « méditerranée d'eau douce » de l'Amérique du Nord et comme si le Grand Nyanza et le Tanganiyka n'avaient pas été découverts. Toutefois, si le Baïkal le cède en étendue aux vastes étendues lacustres de l'Afrique et du Nouveau Monde, il dépasse la plupart d'entre eux par sa masse d'eau, car il est d'une profondeur énorme, et ses cavités les plus basses sont de beaucoup au-dessous du niveau de l'Océan [1]. En moyenne, la profondeur du Baïkal dépasse 250 mètres. A la base des falaises escarpées, la sonde ne trouve la roche du fond qu'à plus de 100 mètres, et, pour les cordes ordinaires dont les pêcheurs disposent, le lac est presque partout insondable. En 1859, lorsque se fit la première reconnaissance régulière des fonds, d'une rive à l'autre du lac, pour la pose d'un câble télégraphique entre la côte d'Irkoutsk et le delta de la Selenga, Kononov crut avoir trouvé le fond à 1280 mètres, et depuis une nouvelle exploration sous-lacustre de cette région lui donna 1491 mètres comme profondeur extrême dans les parages méridionaux du Baïkal; mais l'exploration beaucoup plus complète des fonds que firent les savants exilés polonais Dïbowski et Godłewski, durant l'hiver de 1876, en s'établissant sur la glace, au bord des trous de sondage, a permis de rectifier ces premières évaluations. La plus grande profondeur reconnue, qui est bien probablement à l'endroit le plus creux du lac, est de 1373 mètres; sur des espaces de plusieurs kilomètres de longueur, le fond présente des plaines régulières à 1100, 1200 et 1300 mètres au-dessus de la surface. Le fait le plus remarquable révélé par les sondages est l'existence d'une arête montagneuse de plus de 1000 mètres de hauteur, parallèle aux rivages d'Irkoutsk et de la Transbaïkalie, qui se développe au milieu du bassin et le partage en deux cavités secon-

[1] Dimensions comparées des grands lacs d'eau douce :

| | Superficie. | Profondeur extrême. | Profond. moyenne. | Conten. approximative. |
|---|---|---|---|---|
| Baïkal . . . . . | 34 975 kil. carr. | 1373 mèt. | 250 mèt. | 8743 kil. cubes. |
| Nyanza (Oukereve) | 83 900 » | ? » | ? » | ? » |
| Tanganiyka . . . | 39 000 » | ? » | ? » | ? » |
| Supérieur. . . . | 81 000 » | 313 » | 220 » | 17 820 » |
| Michigan . . . . | 57 000 » | 263 » | 90 » | 5 130 » |
| Huron. . . . . . | 52 000 » | 213 » | 75 » | 3 900 » |
| Érié . . . . . . | 24 600 » | 62 » | 15 » | 369 » |
| Ontario. . . . . | 16 200 » | 185 » | 120 (?) » | 1 944 » |
| . . . . . . | . . . . . . . . | . . . . . | . . . . . | . . . . . . |
| Léman . . . . | 578 » | 334 » | 150 » | 87 » |

daires[1]. Depuis longtemps, les navigateurs du Baïkal parlaient de hauts fonds, sur lesquels ils auraient même jeté l'ancre pendant les mauvais temps; mais on n'ajoutait point foi à ces récits. Dibowski et Godłewski ont prouvé que la tradition repose sur un fond de vérité : la sonde indique une épaisseur d'eau de 60 mètres seulement au-dessus de la chaîne de montagnes sous-lacustre[2]. Dans le voisinage des plus grands fonds s'élèvent les monts les plus hauts du littoral; dans la « Mer Sainte » comme dans l'Océan, on a trouvé presque partout que la profondeur des eaux correspond à l'escarpement des rivages. La partie du lac située au nord de l'île d'Olkhon et du promontoire Sacré a des côtes moins abruptes, et ses eaux ont une moindre épaisseur. Dans la « Petite Mer », — ainsi qu'on appelle le golfe formé par l'île d'Olkhon et la grande côte, — la pro-

N° 151. — PROFONDEURS DU BAÏKAL OCCIDENTAL.




Les profondeurs sont représentées au décuple de leur proportion réelle.

fondeur atteint 63 mètres. Grâce à son énorme masse liquide, mélangée régulièrement par l'effet de la pesanteur qui entraîne vers le fond les eaux plus denses, la température du lac Baïkal ne présente que de très faibles écarts : à la superficie, les changements ne dépassent pas 10 degrés centigrades; à 150 mètres, l'amplitude de température est de 2 degrés et demi, tandis qu'au fond la température se maintient à 3 degrés et demi[3].

Le Baïkal, si vaste et si profond qu'il soit, n'est pourtant que le reste d'un bassin plus considérable. Partout où les roches ne se dressent pas immédiatement au-dessus des eaux et où la pente est assez douce pour que des grèves aient pu s'y former, on remarque des lignes superposées d'anciens rivages, dont les galets sont identiques à ceux de la rive actuelle. Ces grèves d'autrefois, qui se retrouvent de distance en distance tout autour de la rive actuelle et dans les vallées des affluents, prouvent qu'à une épo-

[1] Dibowski et Godłewski, mémoire cité.
[2] *Izv'estiya Sibirskavo Old'ela*, tome VIII, oct. 1877.
[3] Struve, *Mittheilungen von Petermann*, 1880, n° 8.

que récente le lac s'élevait au moins à 6 mètres au-dessus du niveau qu'il occupe de nos jours. A une époque géologique antérieure, la masse d'eau était plus grande encore et communiquait avec l'ancien lac de la vallée de l'Irkout par un détroit qui n'est point la brèche par laquelle s'écoule aujourd'hui l'Angara. La partie de ce cours d'eau comprise entre le Baïkal et le confluent de l'Irkout n'était autrefois qu'un ruisseau tributaire de l'Irkout : un rempart de roches gréyeuses séparait ses sources de la cavité du grand lac. Mais, tandis que le travail de ravinement se faisait au nord de ces roches par les avalanches et les eaux de pluie, la pression des eaux du Baïkal s'exerçait au sud; le moment vint où une échancrure se produisit dans le mur de séparation et les eaux du lac se précipitèrent dans l'ouverture, formant ainsi l'un des fleuves puissants du monde. Le nom même d'Angara aurait en toungouse le sens de « Fuite de l'eau » et rappellerait peut-être l'écoulement soudain des flots par la brèche du rebord septentrional du Baïkal[1]. Le chenal s'élargit, se creusa sous le poids des eaux qui s'y déversaient, et le lac, débarrassé de son excédent, put maintenir son niveau dans des limites étroites : l'écart entre les eaux d'été, gonflées par la fonte des neiges, et les eaux d'hiver, privées par le gel de l'apport des ruisseaux, ne dépasse guère 1 mètre en moyenne[2]; mais, en des années exceptionnelles, la crue du lac s'est élevée à près de 2 mètres. L'écart annuel est plus considérable dans les lacs alpins, surtout dans le lac Majeur, où il peut atteindre 7 mètres lors des grandes crues. Il est vrai que, sur les pentes des Alpes, la précipitation annuelle d'humidité est beaucoup plus forte en proportion de l'étendue du bassin; les crues des affluents du Baïkal, la Selenga, le Bargouzin, la haute Angara, et cent autres rivières, ont le temps de se modérer avant d'entrer dans le réservoir commun, et le Baïkal reçoit ainsi moins d'alluvions de toute espèce que les lacs alpins, quoique la Selenga roule des flots troublés. Son eau est beaucoup plus transparente que celle du lac Majeur ou du Léman : à 11 mètres de profondeur, on distingue parfaitement jusqu'au moindre caillou; à 16 mètres seulement on cesse de reconnaître les grosses roches du fond; même après les fortes pluies, l'eau reste claire dans le voisinage de la grève et des ruisseaux.

Cette faible proportion des troubles dans l'eau que versent au Baïkal les vallées granitiques environnantes explique la netteté de cassure, la pureté des angles et des arêtes que présentent encore les rivages du lac :

[1] Meglitzkiy, *Verhandlungen der Mineralogischen Gesellschaft in Petersburg*, 1856.
[2] Radde, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*.

les bords de la mer Sainte semblent avoir gardé leur architecture première, et leur majesté en est d'autant plus grande; en voguant à la base des hautes falaises que depuis des âges inconnus le temps n'a pas encore rongées, on se croirait transporté à des milliers de siècles en arrière, dans une nature primitive. Toutefois les formations modernes ne manquent pas complètement sur les rives du Baïkal, surtout vers son extrémité septentrionale, où le bassin a une moindre profondeur. En cet endroit, la haute Angara et quelques cours d'eau voisins se réunissent en un delta marécageux séparé de la surface libre du lac par des rangées de dunes, qui d'ailleurs s'élèvent de 2 à 9 mètres seulement et qui disparaissent pour la plupart sous les broussailles de pins rampants et diverses plantes ligneuses. Dans le bassin méridional, le delta de la Selenga, interrompt aussi par la courbe de ses alluvions l'ancien tracé du rivage.

C'est le long des côtes occidentales, principalement des escarpements de l'île Olkhon à la sortie de l'Angara, que les falaises ont leur aspect le plus grandiose et le plus pittoresque. Les promontoires se dressent en tours inégales jusqu'à deux et trois cents mètres de hauteur au-dessus de l'eau, portant çà et là sur leurs saillies des pins et des broussailles. Entre ces caps assiégés des vagues et percés de grottes où l'eau s'engouffre en grondant, les assises des rochers, plus friables, se sont écroulées partiellement, et par ces brèches on aperçoit tout l'amphithéâtre des montagnes riveraines, superposant leurs énormes degrés au-dessus des terrasses. Quelle que soit leur grandeur, ces paysages du lac laissent d'ordinaire dans l'esprit du voyageur une impression de tristesse. Point d'habitations, point de champs sur les rivages, partout la nature sauvage et la solitude. Quand on voyage le long des côtes, l'aspect des montagnes change à peine : promontoire succède à promontoire; après l'anse de rochers s'en ouvre une autre, puis une autre encore; croyant avoir un paysage immuable sous les yeux, on se demande si l'on n'est pas toujours à la même place. Les forêts qui recouvrent les pentes et les étroites lisières du littoral ne se composent que d'espèces sibériennes de conifères, pins, sapins ou mélèzes; nulle part on ne voit le frêne, l'ormeau, le chêne qui, dans les pays d'Europe, donnent à la Terre un si grand charme par l'abondance de leur feuillage, les nuances diverses de leur verdure, la majesté de leur attitude. A la longue, le vert sombre et monotone des pins n'attriste pas moins que les escarpements noirâtres des rochers, sur lesquels les rhododendrons, avec leurs fleurs rouges et leurs tiges brunes, apparaissent de loin comme une teinte de rouille. Un seul arbre des bords du Baïkal rappelle les arbres feuillus de l'Europe par son port et son branchage : c'est le

peuplier *balsamifera*, étalant au-dessus des ruisseaux sa verte ramure, comparable à celle du noyer. Parmi les plantes basses, les plus communes sur les bords du Baïkal sont diverses espèces de spirées : du milieu du lac, les rameurs voient en maints endroits le bleu de l'eau séparé du noir des forêts par le liséré blanc que forment des millions de spirées en fleur[1].

Le Baïkal est trop vaste pour que les eaux tributaires puissent y former un courant perceptible : les eaux de la surface se portent d'une rive à l'autre suivant la direction des courants atmosphériques. Le mouvement général de la masse liquide dans le sens du nord-est au sud-ouest, mouvement dont parle Hess[2], ne dure que sous l'influence des vents polaires : dans la partie méridionale du lac, on donne à ce vent le nom de « bargouzin », parce qu'il semble provenir de la baie dans laquelle se jette la rivière Bargouzin, au sud du « promontoire Sacré ». Le vent contraire, celui qui souffle de l'ouest et du sud-ouest, est le « koultouk », ainsi appelé du village situé à l'angle occidental du lac. Sous l'influence de ces vents alternants, les eaux se portent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre côté du Baïkal et en élèvent le niveau. Mais, outre ces vents généraux, des brises et des tempêtes soudaines descendant par les vallées et les gorges latérales changent fréquemment la marche des vagues, et souvent des rides superficielles croisent en stries d'écume l'ondulation puissante de la houle.

La surface du Baïkal gèle régulièrement en hiver, vers la fin de novembre ou le commencement de décembre, et ne redevient libre de glaces qu'au mois de mai. La dalle glacée ne se forme pas de plaques cristallines s'élevant du fond comme dans la rivière Angara et dans la plupart des autres cours d'eau rapides de la Sibérie, mais elle commence sur les bords, en légères pellicules qui s'attachent à la rive et auxquelles viennent se mêler les glaçons apportés par les affluents. De proche en proche, la surface des eaux se prend d'une rive à l'autre ; mais de soudaines tempêtes brisent la frêle couche de cristal et la confondent en une masse chaotipue avec les blocs détachés des bords. Même quand la glace a dans toute son étendue l'épaisseur normale de 1 mètre ou de 1 mètre 25 centimètres, et que les traîneaux de poste, entraînés avec la vitesse d'un train de marchandises, traversent le lac sans danger, même alors la dalle glacée ne cesse de s'agiter sur la masse liquide qui la soutient. Les voyageurs entendent le bruit sourd de l'eau roulant sous la voûte solide et la faisant ployer en longues ondulations. Parfois un choc soudain fait vibrer la glace avec le

[1] Radde, ouvrage cité.
[2] Carl Ritter, *Asien*.

bruit métallique d'un bourdon[1]; parfois un long gémissement annonce que la glace est fendue, et des fêlures presque imperceptibles s'étendent à des kilomètres de distance, soit pour se refermer bientôt, soit pour s'élargir en crevasses béantes, aux lèvres d'inégale hauteur[2] : les chevaux prennent alors leur élan et sautent par-dessus la fissure; il arrive quelquefois des accidents et la kibitka tombe dans l'eau glacée : mais on peut la retirer d'ordinaire avant que la navigation forcée ait duré longtemps[3]. C'est probablement par ces fissures de la glace que l'air pénètre de temps en temps dans les profondeurs du lac et que les poissons et les phoques peuvent vivre en hiver malgré l'épaisse carapace des eaux. Mais ces fentes temporaires se regèlent bientôt; sous l'influence des froids de 20 à 40 degrés, l'eau exposée au contact de l'atmosphère se durcit presque immédiatement : sur les parois des rochers qui bordent le Baïkal, on remarque des nappes d'écume solidifiée, reste des vagues de tempête que la froidure a saisies en plein élan et qu'elle a partiellement congelées[4].

Aux glaces de l'hiver succèdent les brouillards du printemps et de l'été. Lorsque l'eau froide, dégagée par les tempêtes de la couche qui la séparait de l'air, peut répandre librement ses vapeurs dans l'espace, le lac fume aussitôt comme une immense chaudière. Tous les matins, au printemps, un brouillard épais recouvre le Baïkal et cache les côtes aux navigateurs; mais il disparaît dans l'après-midi, à cause de l'échauffement de la partie superficielle de l'eau. C'est pour la même raison que l'atmosphère reprend sa pureté pendant la fin de l'été et le commencement de l'automne : alors la température de l'eau s'est rapprochée de celle de l'air et finit même par la dépasser.

La faune du Baïkal est relativement pauvre en espèces. Le manque de terres alluviales sur les bords du lac, la déclivité rapide des rochers vers les abîmes de plusieurs centaines de mètres de profondeur n'ont pas permis aux crustacés et autres animaux des plages de naître en grand nombre, et les oiseaux aquatiques sont en conséquence assez rares : à l'exception de cormorans pêcheurs, et de diverses espèces de mouettes, que l'on voit tourbillonner en nuées au-dessus de quelques écueils, et dont l'une n'était connue qu'en Islande et dans l'Europe occidentale, on n'aperçoit guère d'oiseaux en été sur le Baïkal; mais au printemps et en automne les forêts de la mer Sainte se trouvent temporairement animées par des essaims

[1] Russell-Killough, *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie.*
[2] Carl Ritter, *Asien.*
[3] Kropotkin, *Notes manuscrites.*
[4] Russell-Killough, ouvrage cité.

d'oiseaux émigrants qui vont et viennent entre l'Asie centrale et la Sibérie[1]. Les eaux du lac sont principalement riches en espèces d'esturgeons et en saumons, surtout ceux que l'on connaît sous le nom d'*omoul*. Mais ce que disaient Pallas et les précédents voyageurs des « myriades » de poissons qui remontaient du lac dans les rivières a cessé d'être vrai : la destruction des œufs se fait en de telles proportions par les pêcheurs du lac, qu'on se demande s'il ne faudra pas bientôt veiller à la conservation des espèces, et quelques-unes sont déjà devenues rares. Il en est aussi qui ont disparu, on ne sait à quelle époque, et qui se retrouvent dans un petit lac, situé non loin de l'extrémité septentrionale du Baïkal, dans une dépression du plateau : c'est le Frölika ou le « lac des Truites » (*Davatchanda amout*)[2] des Toungouses. Ce bassin, d'une grande profondeur, est très riche en truites, que l'on n'a encore trouvées ni dans le Baïkal, ni dans ses tributaires; sa faune particulière comprend aussi beaucoup d'autres poissons. Quant aux phoques du Baïkal, ils n'habitent pas également toutes les parties de la mer Sainte. On ne les rencontre guère sur les côtes occidentales : en été, on les voit surtout sur les écueils orientaux de l'île d'Olkhon, tandis qu'en automne ils fréquentent les rivages méridionaux, entre le Bargouzin et la Selenga. Appartiennent-ils à la faune de l'Océan ou bien sont-ils une espèce particulière? En tout cas, il est impossible de les distinguer du phoque *fœtida* du Spitzberg. Pourchassés par les pêcheurs, qui en vendent à grand profit les peaux aux négociants chinois, les phoques du Baïkal ne se montrent que rarement à la surface de l'eau; ils ne viennent point ramper sur les grèves comme ceux de la mer polaire, et ce sont des glaçons flottants qui servent de berceaux aux nouveau-nés.

On comprend que, dans cette mer intérieure où la pêche est en décadence et au bord de laquelle il n'existe aucune ville, aucun lieu d'industrie importante, la navigation doit être presque nulle. Il est vrai que le premier bateau à vapeur de la Sibérie fut lancé sur les eaux du Baïkal, en 1844, mais pour un service local, celui de la traversée entre la côte d'Irkoutsk et le delta de la Selenga. C'est dans cette partie du Baïkal que se concentre tout le commerce proprement dit : c'est par là que passent les marchandises et les voyageurs de la Sibérie en Chine et dans le bassin de l'Amour. Avant que la traversée ne se fît par bateau à vapeur, il arriva souvent que des bateaux à voiles, battus des vents, perdus dans le brouil-

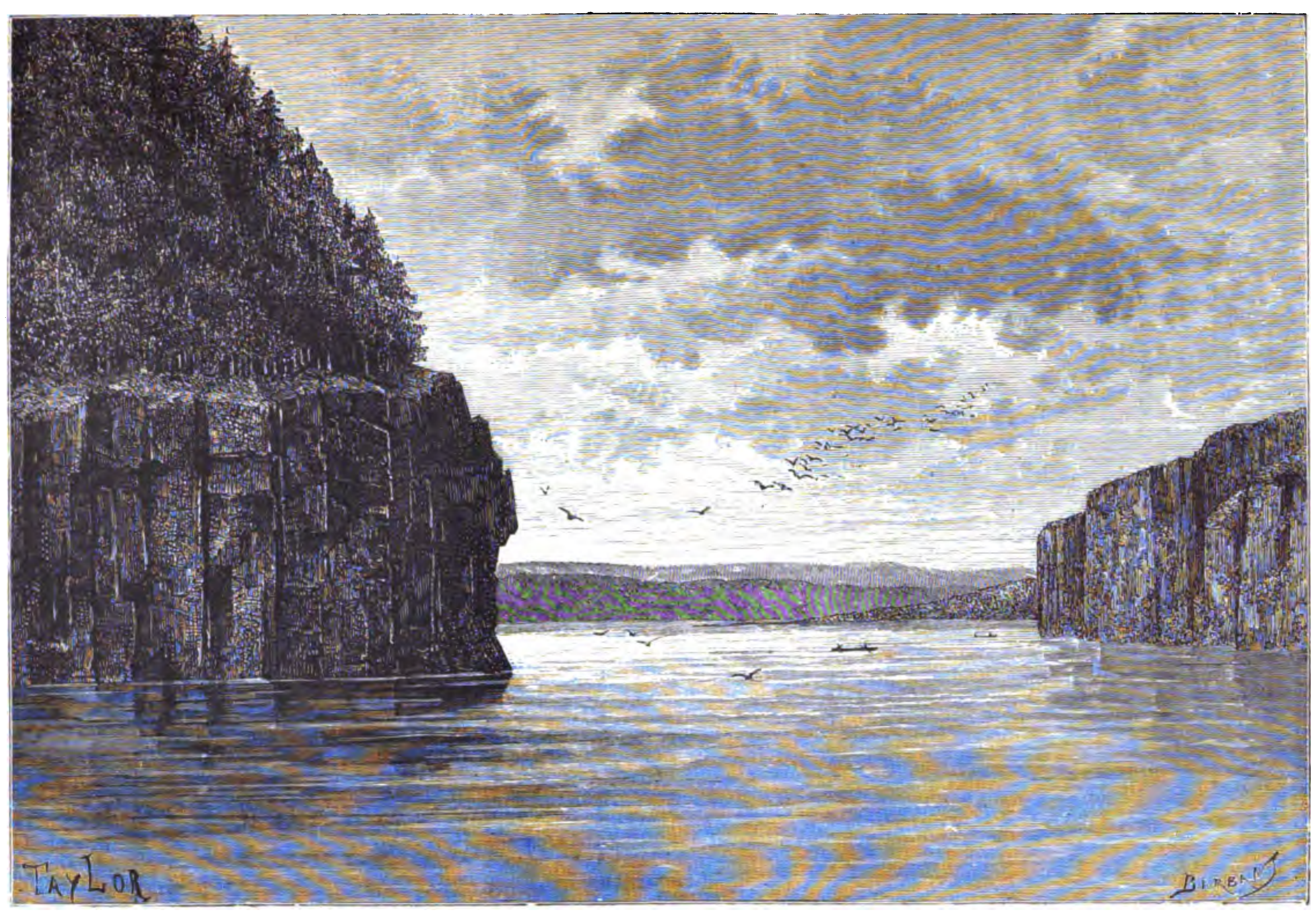
[1] Pallas, *Voyages dans l'Empire de Russie;* — G. Radde, ouvrage cité.
[2] Erman, *Voyages en Sibérie.*

lard, restèrent plus de deux semaines en route pour faire ce voyage d'environ 100 kilomètres à travers le Baïkal[1]; il est vrai que ces bateaux, grandes caisses de bois, sont très difficiles à gouverner, et les « marins » du lac, Bouriates ou paysans russes de la côte orientale, ne se hasardent guère à faire la traversée que vent arrière. Pendant l'espace de temps qui sépare la période de la navigation de celle du traînage, les marchands utilisent la route de terre, qui contourne l'extrémité occidentale du lac en longeant la base du Kamar-daban. L'ancienne route s'élevait en lacets sur les pentes de la montagne et en traversait les croupes à travers les neiges et les fondrières, pour redescendre au sud dans la direction de la Selenga.

Le Baïkal reçoit les eaux d'un territoire que l'on évalue à 320 000 kilomètres carrés et dont le bassin de la Selenga, en Mongolie et en Transbaïkalie, occupe au moins les deux tiers. Le demi-cercle formé par le pourtour de ce bassin, vaste plaine couverte de porphyre brun et poreux qui ressemble aux laves, n'a pas moins de 2500 kilomètres, et le courant principal, celui qui sort du Koso-gol, à la base du Mounkou-sardik, et qui, après avoir reçu divers noms, finit par prendre celui de Selenga, développe sa grande courbe sur un espace d'environ 1100 kilomètres. Cette rivière est navigable pour les bateaux à fond plat sur tout son cours inférieur, en aval du confluent de l'Orkhon, et les négociants de Kiakhta s'en servent pour expédier leurs cargaisons de thé : ainsi, de la frontière chinoise à l'océan Glacial, sur un espace de plus de 4500 kilomètres, une voie navigable non interrompue se poursuit de la Selenga au Baïkal, de l'Angara au Yeniseï et du Yeniseï à l'Océan. De grands affluents s'unissent à la Selenga, notamment l'Ouda de Transbaïkalie, dont la large vallée, descendue du Stanovoï, commence à une faible distance de l'Amour. La plaine d'alluvions qu'a formée la Selenga à son embouchure dans le Baïkal borde le lac sur un front de plus de 30 kilomètres, et le fleuve s'y divise en huit ou dix bras, variant en importance relative, suivant les érosions et les crues; récemment le sol du delta s'effondra sur un espace considérable.

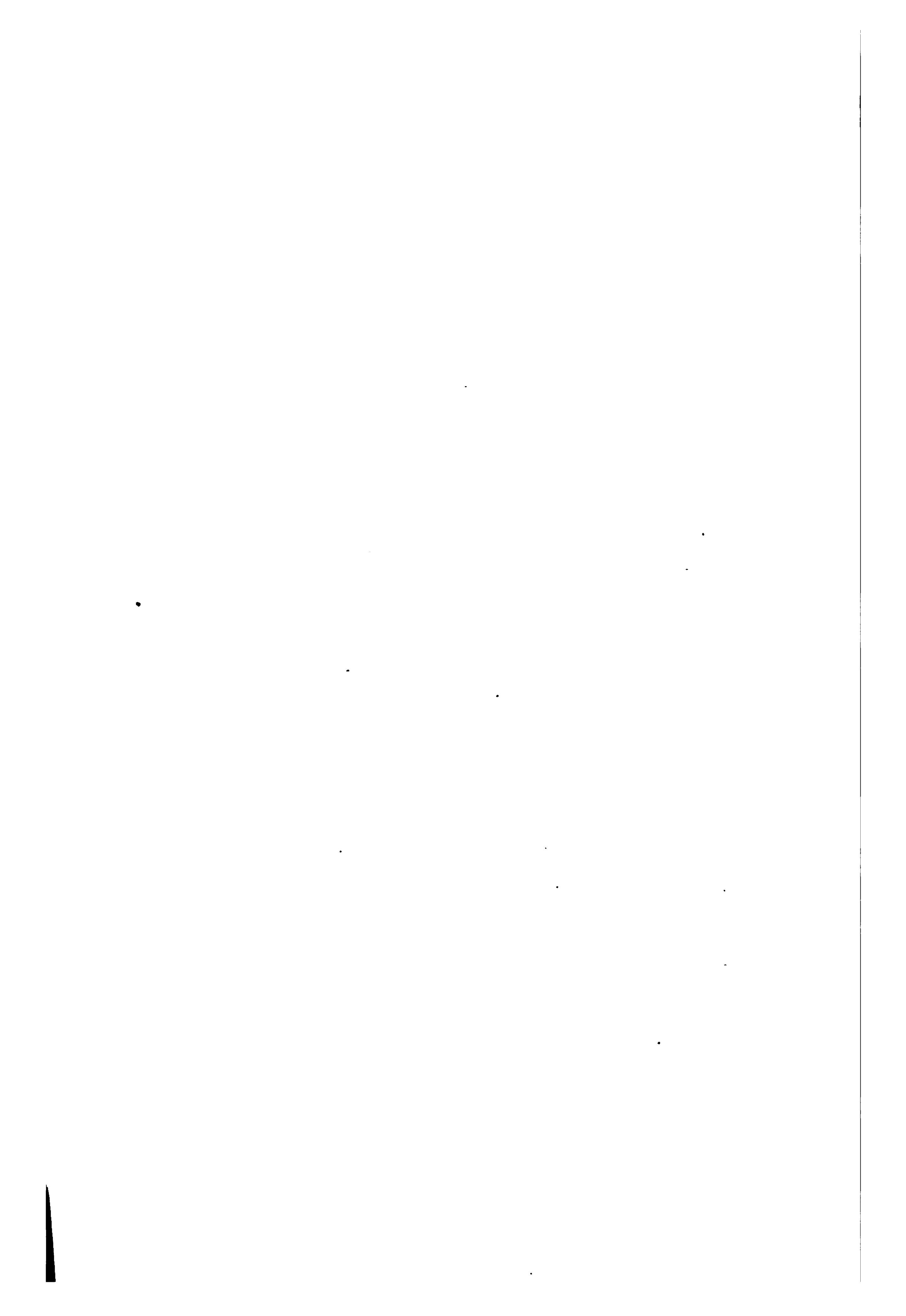
La Selenga, le Bargouzin, aux rives peuplées de Bouriates, et la Verkhnaya Angara, parcourant le pays montagneux des Toungouses, d'autres affluents de moindre débit qui s'ajoutent aux pluies apportent au Baïkal un excédant liquide considérable, qui s'échappe par l'Angara, l'un des fleuves puissants de l'Asie et roulant certainement plus de 5000 mètres cubes à la seconde.

[1] Gustav Radde, ouvrage cité.




L'ANGARA EN AVAL DU RAPIDE PADOUNSKIY

Dessin de Taylor d'après un dessin de Tchaleev



Sorti d'un large golfe dont les bords sont ombragés de mélèzes, il entoure de ses flots bouillonnants la « pierre des Chamanes », glisse avec rapidité sur une pente inclinée de 30 à 40 centimètres par kilomètre, et bientôt engloutit dans son courant, sans qu'il en paraisse grossi, les rivières Irkout, Kouda, Kitoï, Belaya. Sa vitesse est si grande que son eau bleue, presque noire, fuit encore devant les berges d'Irkoutsk quand tous ses affluents sont recouverts d'une épaisse couche de glace. L'hiver a déjà commencé depuis longtemps avec ses froids persistants de 10 et 20 degrés que le fleuve reste libre de glaçons; mais ses eaux fument constamment : un brouillard intense s'en échappe; à peine peut-on voir du haut des berges quelques bouillonnements rapides ou des fusées blanchissantes, révélant que l'eau n'a pas cessé de couler. L'Angara ne commence à geler qu'après un froid de 30 degrés d'une durée de quelques jours. Mais alors la congélation est rapide : du fond, refroidi par le rayonnement qui se produit à travers l'eau transparente, se détachent des glaçons qui s'unissent les uns aux autres, entremêlant leurs aiguilles, et, douze heures après l'apparition des premières lames de cristal, les voyageurs peuvent traverser l'Angara[1]. Lors de la débâcle, les glaçons, emportés soudain par le courant, vont heurter les ponts de glace qui existent encore sur les eaux plus tranquilles de l'aval, et, s'accumulant à l'entrée des défilés, élèvent parfois leurs monceaux à plus de 40 mètres au-dessus du niveau de l'eau fluviale : quand la masse s'écroule, le fleuve en emporte les débris, mêlés à des fragments de rochers arrachés aux escarpements des falaises[2].

Parmi ces défilés de l'Angara, le plus fameux est celui dans lequel le fleuve glisse en rapides et forme même entre les écueils de véritables chutes où ne se hasardent pas les bateaux ordinaires. Sur un espace de 72 kilomètres, en aval du confluent de l'Oka et de l'Angara, désormais connue sous le nom de Verkhňaya Toungouska, neuf rapides se succèdent entre les roches de granit et de syénite; le mugissement des vagues qui s'y heurtent contre les îlots de pierres s'entend en un tonnerre continu à des kilomètres de distance. Les noms qu'ils ont reçus des riverains témoignent de l'effroi qu'ils inspiraient. Mais les bateaux à vapeur franchissent ces rapides sans danger, et le mouvement, le bruit des flots entre-choqués ne donnent aux voyageurs qu'une émotion passagère; au-dessous du confluent de l'Ilim, l'Angara passe à la base d'autres rochers, masses

[1] Sievers; — Pallas; — Middendorff; — Kovinskiy, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1876, n° 3.
[2] Semenov, *Slovar' Rossiiskoï Imperii.*

de serpentine et de basalte qui se dressent à 180 mètres de hauteur. Ce sont les derniers escarpements du rivage; cependant le fleuve ne peut entamer le plateau qui s'élève au nord et, se repliant à l'ouest, il va rejoindre le Yeniseï; non loin de sa jonction avec le fleuve rival, il reçoit la grande rivière Tchouna, qui lui apporte les eaux d'un vaste bassin parcouru par les torrents aurifères des monts Sayan. Des rivières « Salées » sont aussi parmi les affluents de l'Angara et même dans une île du fleuve, à 72 kilomètres en aval d'Irkoutsk, des fontaines salines jaillissent des roches, de toutes parts environnées d'eau douce. Des couches de charbon de terre, richesses en réserve pour l'avenir, veinent plusieurs falaises de l'Angara.

N° 132. — RAPIDES DE L'ANGARA.




Rapides : « Porog, Chivera, kamen ».

1 : 672 000

0 — 15 kil.

De même que sur le Yeniseï, les Russes sont la population dominante dans la vallée de la Selenga, sur le Baïkal et sur les rives du fleuve qui doit l'un de ses noms à la nation indigène des Toungouses; mais ces derniers et les Bouriates sont encore les seuls habitants de mainte région des forêts.

Les deux peuples contrastent singulièrement l'un avec l'autre. Tandis que le Toungouse est courageux et gai, modeste, respectueux et sincère, le Bouriate est d'ordinaire peureux, maussade, grossier, indifférent, trompeur, et surtout paresseux, comme le tarbagan et plus que le tarbagan, car il va lui voler en hiver les provisions de racines qui se trouvent dans les terriers[1]. Sa large figure à pommettes saillantes s'éclaire rarement d'un

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites.*

regard franc; ses petits yeux s'ouvrent à peine et il avance ses grosses lèvres sous un nez camus. Forts et larges d'épaules, la plupart des Bouriates manquent de grâce, se laissent alourdir par la graisse et marchent pesamment, comme leurs frères les Mongols. Leur grand vice est l'ivrognerie, et comme ils ne résistent point à l'action des spiritueux aussi bien que les Russes, un verre de la plus faible eau-de-vie, quelques gorgées de lait fermenté les ont bientôt jetés dans l'ivresse. Le Bouriate que la misère n'oblige pas à se passer de tout ameublement et à revêtir les haillons et les peaux grossières léguées par ses parents, aime à faire étalage de luxe : des tapis sont étendus sur le sol ou suspendus aux parois de sa cabane; il se pavane dans une robe de soie retenue par une ceinture à laquelle sont attachées la pipe et la tasse à thé; ses femmes et ses filles portent des vêtements brodés, ornés de métal, et les tresses de leurs cheveux, rejetées sur la poitrine, s'entremêlent de perles en nacre, de monnaies d'or, de fragments de malachite et se prolongent par des franges d'argent[1].

De souche mongole, comme leurs frères les Kalmouks, et tout à fait mongolisés dans le voisinage de la frontière chinoise, les Hunns, c'est-à-dire les « Hommes » — tel est le nom que se donnent les Bouriates — parlent divers idiomes du mongol, et c'est évidemment du côté du sud qu'ils ont reçu et qu'ils reçoivent encore partiellement leur civilisation[2]. Les hommes ont la tête rasée et portent la queue des Chinois; les plus lettrés parmi eux ont des livres religieux traduits du tibétain, en mongol et en tangout, et leurs pratiques ne diffèrent en rien de celles des bouddhistes d'outre-frontière. Ils ont aussi des lamas, vêtus de robes rouges, coiffés de bonnets jaunes et ceints d'écharpes multicolores; ils ont des processions, des fêtes musicales, des cérémonies nombreuses. Il existe à peine une famille bouriate de Transbaïkalie qui n'ait au moins un prêtre; d'habitude, chaque troisième enfant devient homme d'église[3]. Sur les bords du Baïkal, et surtout dans le voisinage d'Irkoutsk, les Bouriates se sont russifiés; des milliers d'entre eux ont accepté le baptême; quelques croisements ont eu lieu de race à race et, tandis que les Bouriates devenaient Russes, les Russes à leur tour devenaient Bouriates : en beaucoup de villages, il est difficile de démêler la véritable origine des habitants, et tous, Cosaques et Bouriates, parlent les deux langues; dans les villages, le paysan se pique de parler mongol, de même que dans la ville le Russe civilisé fait montre de son beau langage français. Dans le bassin du

[1] Erman, *Voyages en Sibérie*.
[2] Stukov, *Zapiski sibirkavo Old'ela*, 1865, n° 8; — Albin Kohn und Richard Andree.
[3] Erman, ouvrage cité.

Baïkal, c'est l'île d'Olkhon qui possède peut-être la population bouriate la plus pure : les voyageurs et les marchands ne vont que rarement troubler ces indigènes.

Le Toungouse est chasseur ; le Bouriate, venu des steppes de Mongolie, est surtout éleveur de bétail, et, sur les bords des lacs, il s'occupe aussi de pêche. Comme les Kalmouks, il se sert du bœuf pour monture, mais il préfère le cheval, et les animaux de cette race qu'il possède sont peut-être les plus remarquables de la Sibérie, non par leur beauté, mais par leur sobriété et leur force d'endurance vraiment extraordinaires. Les chevaux bouriates fournissent des courses d'une cinquantaine ou même d'une centaine de kilomètres en gardant toujours le trot, et sans boire ni manger ; à la fin de l'étape, ils paraissent encore dispos. En hiver, il est d'usage d'exposer le cheval pendant la nuit, dans une cour bien ouverte, et de l'endurcir ainsi par les froids de — 40 et — 50 degrés, qui feraient périr en peu de temps les chevaux d'autres races[1]. Les Bouriates apprécient fort ces compagnons qui les transportent si rapidement à travers les steppes ou les forêts : aussi la coutume leur défend-elle de tuer ou de vendre les chevaux qui ont servi de montures : ils ne tuent pour s'en nourrir que des animaux qui n'ont pas porté de cavalier. D'après la tradition religieuse, la monture doit accompagner son maître lors du grand voyage qui se fait au delà du tombeau ; mais on a soin de tromper le dieu en n'attachant près de la fosse qu'un vieux cheval hors de service ou un jeune coursier qu'au moyen d'une petite corde facile à rompre : l'animal effrayé a bientôt brisé son lien pour aller rejoindre le troupeau. « Nous l'avions donné à Dieu, Dieu nous le rend ! » telle est l'excuse des héritiers. En quelques districts, les Bouriates ont aussi appris des Russes à récolter le foin, à cultiver le sol, et même, dans le gouvernement d'Irkoutsk, ils sont devenus beaucoup plus habiles agriculteurs que leurs maîtres : ils fument et arrosent plus régulièrement leurs prairies et possèdent plus de bestiaux[2]. Ils ne sont dépassés en industrie que par les colons raskolniks, les plus laborieux et les plus intelligents des Sibériens.

Du côté des Toungouses, le territoire occupé par les Bouriates est nettement limité : l'extrémité septentrionale du Baïkal appartient aux Toungouses, tandis que tout le grand lac, de l'île d'Olkhon et du promontoire Sacré au golfe de Koultouk, est la mer des Bouriates. Ceux-ci se divisent en tribus, désignées pour la plupart d'après la région qu'ils habi-

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites.*
[2] Rovinskiy, *Drevnaya i Novaya Rossiya*, 1875, n° 2.

tent, et les tribus se subdivisent en *aïmaks* ayant chacun son prince (*taïcha*) et ses anciens et se gouvernant suivant ses coutumes : quelques aïmaks sont confédérés et tiennent des assemblées dans les clairières ou sur le bord des lacs pour discuter les intérêts communs. Le gouvernement n'intervient dans leur administration et dans leurs conflits que lors de querelles entre taïchas. Il ne leur a pas encore demandé de recrues, et quoiqu'il leur enlève de temps en temps, pour les donner aux colons russes, quelques terres de l'immense domaine que Catherine II leur avait concédé pour « l'éternité », il leur en reste encore plus qu'ils ne peuvent en cultiver. Du nord au sud, le chamanisme bouriate se transforme en lamaïsme par transitions graduelles. L'influence de l'orthodoxie russe s'est aussi fait sentir, surtout par l'introduction dans le panthéon bouriate de saint Nicolas, dont la légende est exactement la même que celle du Tsagan Ouboukgoun ou « Vieillard Blanc » des Mongols; tandis que les Bouriates viennent faire leurs offrandes à saint Nicolas dans le temple russe, les Russes, de leur côté, vénèrent l'image du Vieillard Blanc[1]. Très religieux, les Bouriates du nord n'ont pourtant qu'un petit nombre de chamanes, car ils sont trop pauvres pour les payer, mais ils ne manquent pas de faire eux-mêmes toutes les cérémonies voulues devant leurs dieux lares, tissés en poil de chameau, et devant les promontoires et les roches isolées, au bord des sources, des ruisseaux et des lacs, et de se rendre favorables les bons et les mauvais génies par des offrandes de pelleteries, de rubans, de miroirs, de crins de cheval. Dans la nature qui les entoure, tout leur semble vivant, tout les regarde, tout les entend et leur est bienveillant ou hostile. Aussi le Bouriate passe-t-il avec respect à côté de tous ces dieux redoutables, rochers, bois ou fontaines : parfois il suffit d'un mot, d'un éclat de rire, d'un murmure, pour éveiller la tempête endormie[2].

Les Bouriates furent longtemps connus sous le nom de Bratskiye ou « Fraternels », que leur avaient donné les colons sibériens, par un jeu de mots sans doute involontaire. Le fort que l'on avait construit pour les réduire, au confluent de l'Angara et de l'Oka, et qui est devenu de nos jours une petite bourgade, porte encore ce nom, Bratskiy ostrog. Mais depuis deux siècles les Bouriates, dont le nombre est évalué à un quart de million[3], ont abandonné toute idée de révolte et maintenant ils sont

[1] Kropotkin, *Zapiski sibirskavo Otd'ela*, vol. IX, 1867.

[2] Kropotkin, *Notes manuscrites.*

[3] Population bouriate du gouvernement d'Irkoutsk . . . . . . . . . . . . . . 113 922
» » de Transbaïkalie . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 135 460
249 382

(Verboukov, *Iz'vestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1874, n° 1.)

au nombre des plus tranquilles sujets du tzar; ils avaient dû même se soumettre à un régime de police d'une singulière rigueur. En vertu de conventions signées entre la Chine et la Russie pour la délimitation des frontières des deux empires, en 1727 et en 1768, les plus grandes précautions avaient été prises pour empêcher le passage des nomades de l'un à l'autre territoire, et c'est dans le pays des Bouriates et des Mongols que la surveillance était le plus stricte, à cause des échanges commerciaux qui se faisaient par la frontière de Maïmatchin. La zone intermédiaire et neutre était fixée à 10, 20 ou 60 mètres de largeur, suivant la nature du pays, et des colonnes la marquaient de distance en distance. Chaque jour, cette ligne de démarcation devait être visitée par les corps de garde respectifs, et quand des traces de pas y étaient découvertes, on les entourait soigneusement de pierres ou de mottes de gazon, pour conserver ce corps du délit jusqu'à ce que les coupables eussent été dénoncés et punis. Là où la frontière est traversée par des ruisseaux, on avait placé de chaque côté des pieux, entre lesquels étaient tendus, transversalement à l'eau, des cordes en crins de cheval : ainsi personne ne pouvait franchir la limite et prétendre qu'il ne l'avait pas aperçue[1]. Ces pratiques furent régulièrement observées jusqu'en 1852, mais depuis cette époque on a laissé tomber les crins, le sceau impérial fixé aux poteaux s'est rompu et la plupart des bornes ont disparu. Deux fois par an, des cavaliers cosaques portent encore jusqu'aux postes mongols leurs passeports, consistant en planchettes qui s'adaptent parfaitement à d'autres morceaux de bois que les Mongols ont prises dans le même billot. Les deux moitiés sont adaptées l'une à l'autre, et lorsque tout est en règle, Cosaques et Mongols se saluent, se bénissent réciproquement et célèbrent par des libations la gloire de leurs souverains respectifs[2].

La ville qui garde la frontière dans le bassin de la Selenga a longtemps eu le monopole du commerce avec la Chine. En 1728, après la conclusion d'un traité d'amitié entre les deux empires, se fondèrent, à la distance de 200 mètres l'un de l'autre, les deux comptoirs des négociants de Chine et de Russie : au sud, le Maï-meï-tchen (Maïmatchin) ou « l'Entrepôt » des Chinois; au nord, Kiakhta, commandée par le poste fortifié des Cosaques. Entre les deux bourgades, l'une et l'autre bâties en bois, le contraste est

[1] Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*.
[2] G. Radde, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XXIII.

complet, et l'on ne trouve peut-être pas dans le monde un autre exemple aussi remarquable d'opposition dans l'apparence d'agglomérations urbaines. Kiakhta ressemble à un quartier élégant d'une ville européenne, et sa principale église, surmontée d'un dôme éclatant, est l'une des plus riches de la Sibérie. Maïmatchin est, pour ainsi dire, un faubourg de Pékin, beaucoup mieux tenu que les autres villes du nord de la Chine; les portes sont couvertes de sculptures et des bandes de papier rouge sont collées aux murailles, des oiseaux chantent dans toutes les demeures et des clochettes que fait carillonner le vent pendent aux angles recourbés des toits[1]. Entre les deux bourgades, les Chinois ont disposé de grandes planches en forme d'écran, pour protéger leurs maisons des funestes influences de l'atmosphère russe, et jadis la lettre qui signifie « Bonheur » était peinte sur cet écran. Ainsi tout souffle nuisible venu de Kiakhta, de même que tout blasphème proféré par les Russes, se trouvaient arrêtés au passage et rejetés dans le désert[2]. Une « langue » commerciale des plus rudimentaires, qui n'est ni chinoise ni russe, est née dans ce marché de la frontière entre les Chinois ou Nikandzi et les Russes ou O-lo-lo-sé.

La prospérité de Kiakhta et de Maïmatchin a beaucoup varié suivant les vicissitudes politiques. Parfois le commerce fut interrompu pendant des années entières; mais les bénéfices énormes que le monopole permettait de réaliser rendait bientôt aux négociants de Kiakhta leur fortune et leur luxe. La Chine, qui vend à la Russie beaucoup plus qu'elle ne lui achète, n'exportait d'abord que de l'or, de l'argent, de la rhubarbe, des tissus de soie. Mais peu à peu sa principale denrée d'expédition devint celle du thé, et longtemps les Russes se vantèrent de posséder le meilleur thé du monde, grâce à la « caravane de Kiakhta », qui mettait dix-huit mois pour faire la route de Chine à la foire de Nijniy-Novgorod. Il est certain que les thés de premier choix apportés à Kiakhta, et que peuvent goûter par faveur les hauts personnages et les hôtes des marchands, donnent une boisson exquise. Ils proviennent directement de plantations de thé situées dans les pays des meilleurs crus et appartenant aux négociants russes eux-mêmes. Mais les falsifications du thé se font d'étape en étape, sur la route de Kiakhta en Russie, d'abord à Irkoustk, puis à Komsk, à Nijniy-Novgorod et à Moscou[3]. Le traité de Tien-tzin, en 1858, mit un terme à la prééminence commerciale de Kiakhta; à la foire de 1880, à Nijniy-Novgorod, le thé venu de Kiakhta ne représentait que le dixième des apports. Maintenant la

[1] Russsell-Killough, *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie.*
[2] Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie.*
[3] Kropotkin, *Notes manuscrites.*

Russie reçoit par la voie de mer et de l'étranger la plus forte partie des denrées qu'elle demandait autrefois directement aux Chinois de Maïmatchin : d'autres routes lui sont ouvertes vers Pékin et le Yang-tze-kiang par divers points de sa frontière, surtout par Kobdo, et ses marchands ne sont plus obligés de s'arrêter devant l'écran mystique de Maïmatchin ; ils peuvent pousser plus avant vers les marchés de l'intérieur. Les échanges de Kiakhta ont notablement diminué[1]; toutefois il s'y fait encore un grand commerce de détail et les foires du « mois blanc », c'est-à-dire février, sont très fréquentées par les Mongols et les Chinois. Avec la cité voisine de Troïtzko-savsk, située à 2 kilomètres au nord et servant de résidence à la plupart des employés, Kiakhta est la ville la plus populeuse de la Transbaïkalie et la plus riche de toute la Sibérie orientale: elle possède un port sur la Selenga, Oust-Kiakhta ou « Bouche-Kiakhta », ainsi nommé du ruisseau qui vient y rejoindre le fleuve.

Les deux Selenginsk, la « Vieille » et la « Neuve », bâties à peu de distance l'une de l'autre, n'ont pas l'importance qui semblerait devoir revenir aux villes centrales d'un bassin aussi considérable que celui de la Selenga; mais les campagnes environnantes ne sont pas fertiles, à l'exception de celles qui bordent la rivière de Tchikoï et ses plages aurifères ; de vastes étendues de pays sont des steppes sableuses et salines, et parmi les lacs qui en remplissent les cavités, quelques-uns n'ont que de l'eau salée. Au sud-ouest de Selenginsk, non loin de la rive méridionale du « lac des Oies », s'élève le principal temple des Bouriates, habité par le khambalama, dont le supérieur direct est un prêtre d'Ourga : jusqu'à deux cents moines se trouvent réunis dans ce couvent. Des défenses d'éléphant, d'énormes coquillages « bénitiers » venus de la mer des Indes, des peaux de tigres et de léopards, témoignent des relations fréquentes qui existaient autrefois entre les lamas de la Baïkalie et les bouddhistes de l'Inde par l'intermédiaire du Tibet[2].

Après Kiakhta, la ville principale de toute la région transbaïkalienne, dans le bassin de la Selenga, est Verkhne-Oudinsk, située au confluent de l'Ouda et de la Selenga, que des bateaux à vapeur remontent jusque-là. Elle a comme port sur le Baïkal le village de Posolskoïe, dont les maisons se groupent autour d'un riche monastère, à l'ouest des bouches fluviales.

[1] Mouvement commercial de Kiakhta, par année moyenne :

| | | | |
|---|---|---|---|
| De 1824 à 1830. . . . . | 13 680 450 roubles. | De 1849 à 1859 . . . | 13 313 410 roubles |
| De 1880 à 1849 . . . . | 12 039 510 » | | |

Commerce de Kiakhta et de tout le district de l'Amour en 1872 : 10 840 000 roubles.

[2] Erman, *Voyages en Sibérie.*

Aucune bourgade des bords du Baïkal ne s'est encore élevée au rang de ville. Listvenitchnaya, sur les bords du golfe d'où sort l'Angara, est un port d'embarquement pour les habitants d'Irkoutsk; Kouľtouk, à l'extrémité occidentale du lac, est un havre de pêche; Douch-katchan, à la pointe septentrionale, est un autre port, où les Toungouses doivent acquitter leur tribut de pelleteries; Tourka, sur la rive de l'est, vis-à-vis de l'île Olkhon, est une simple station thermale, d'eaux sulfureuses et ferrugineuses, utilisées par quelques malades d'Irkoutsk. Quant à Bargouzin, située à une certaine distance de la rive orientale, dans la vallée que parcourt la rivière de son nom, elle n'a qu'une importance administrative, comme chef-lieu de district. Tounka, dans la vallée de l'Irkout, est un grand village, dont les maisons sont éparses au milieu des champs et des prairies, sur un vaste territoire.

La capitale de la Sibérie orientale, qui est probablement aussi la ville la plus populeuse de toute l'Asie russe au nord de Tachkent, n'est pas située au bord de la rivière Irkout, ainsi que l'indiquerait son nom. Il est vrai qu'en 1652, neuf ans après la découverte de l'Angara par Ivanov, un comptoir pour l'échange des pelleteries s'éleva sur la rive gauche, au confluent de l'Irkout; mais dès l'année 1669 la colonie de commerce se porta, de l'autre côté du fleuve, à la bouche du ruisseau Ouchakovka, et c'est là que se bâtirent peu à peu les maisons de la ville, couvrant maintenant un espace de plusieurs kilomètres carrés. Irkoutsk se développa rapidement : en 1735, lors du voyage de Gmelin, elle avait déjà 6500 habitants; mais la majorité, composée d'hommes, employés, soldats, commerçants, domestiques, ne pouvait fonder de familles et la population avait à se recruter sans cesse d'éléments nouveaux [1]; de tout temps, la mortalité a été beaucoup plus forte à Irkoutsk que la natalité [2]. En hiver, la population s'accroît de milliers de chercheurs d'or, revenus des hautes vallées environnantes.

La ville, aux rues larges et droites, aux maisons basses, n'a point de monuments curieux. Elle se vante de posséder l'édifice le plus ancien de toute la Sibérie, mais ce n'est que le reste d'un fortin de défense, sur lequel se voit le millésime de 1661. Sur une porte triomphale d'Irkoutsk,

[1] Habitants d'Irkoutsk en 1875. . . . . . . . . . . . . . 32 514 habitants.
Employés, soldats, prêtres, religieux, condamnés, domestiques. 12 870 »

[2] Population d'Irkoutsk en 1838. . . . . . . . . . . . . . 16 569 »
» » 1857. . . . . . . . . . . . 23 989 »
Excès de mortalité de 1830 à 1857. . . . . . . . . . . 1 425 »
Immigration » » . . . . . . . . . . . 8 845 »
(*Russische Revue*, 1876, n° 10.)

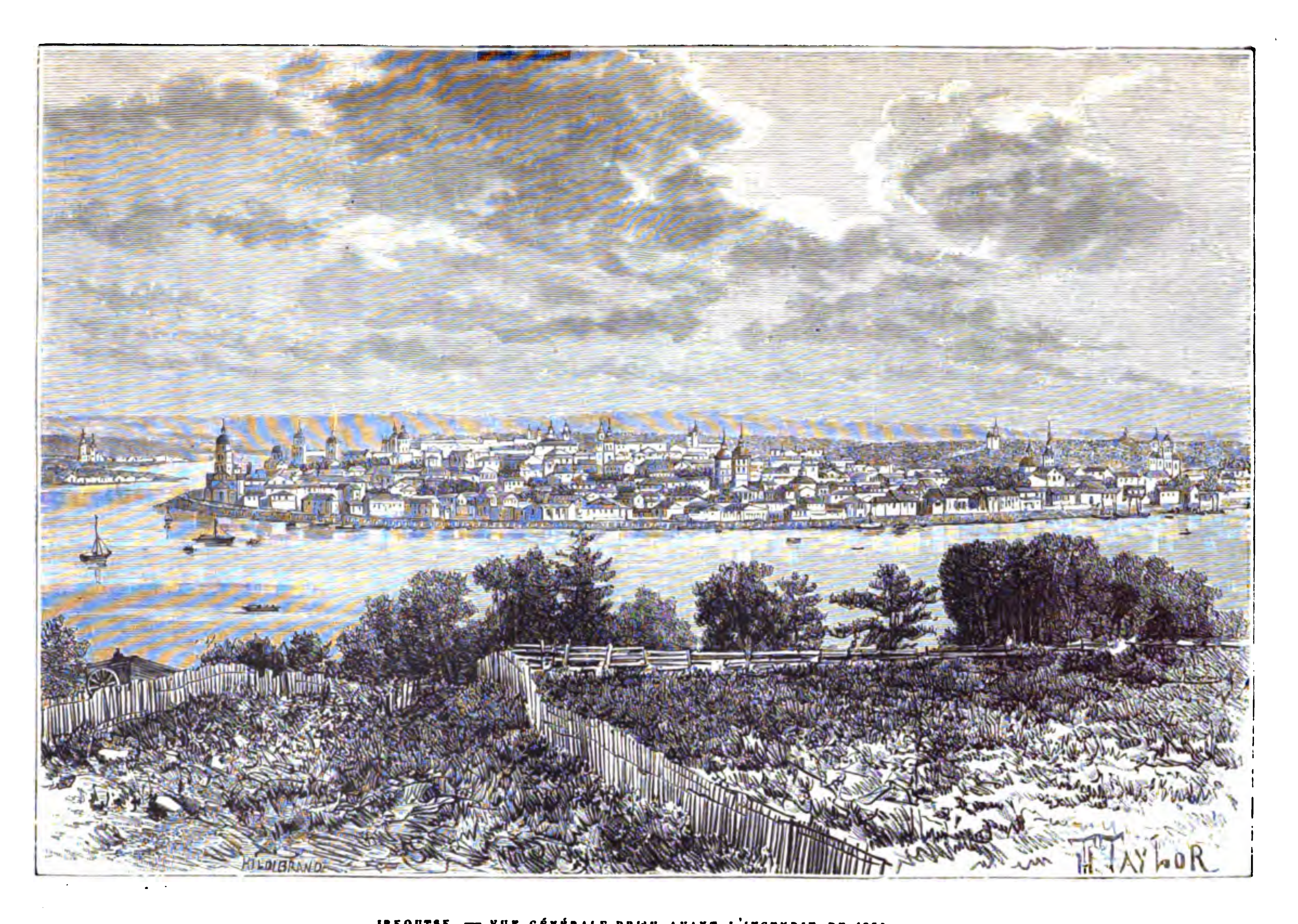
érigée en 1858, après la conclusion du traité d'Aïgoun, se lit la fière inscription justifiée par la conquête : « Route du Grand Océan. » Une section de la Société de Géographie russe, fondée à Irkoutsk en 1869, publie d'importants mémoires, mais elle a perdu quelques-uns de ses documents les plus précieux dans un récent incendie, qui détruisit en même temps une partie considérable de la ville. Irkoutsk est un centre industriel, et le nombre de ses fabriques, parmi lesquelles les distilleries tiennent le premier rang, comme dans le reste de la Russie d'Europe et d'Asie, s'est rapidement accru[1]. Récemment, une fabrique de porcelaines et de faïences, disposant de terres d'une excellente qualité, s'est fondée dans le district, et ses produits s'expédient jusqu'en Transbaïkalie[2]. Diverses petites industries, dues à des exilés polonais, ont contribué pour une large part aux progrès d'Irkoutsk et de la Sibérie orientale. Mais ce qui distingue la cité parmi toutes les villes sibériennes, c'est qu'elle est un cercle de vie intellectuelle : on y lit beaucoup, on y discute les évènements et les idées, et même il s'y fait parfois un mouvement d'opposition avec lequel le gouvernement doit compter. C'est à Irkoutsk que paraît le seul journal indépendant de la Sibérie.

Le pays est si faiblement peuplé qu'en aval d'Irkoutsk, sur un espace de 1500 kilomètres, il n'y a point de ville sur l'Angara, quoique le bourg de Balagansk en porte le nom. La seule ville de tout le bassin, loin du fleuve, est celle de Nijne-Oudinsk, sur l'Ouda et sur la grande route de Moscou, au milieu d'une région de laveries d'or et de mines de fer, dont elle est l'entrepôt. Encore plus de la moitié du gouvernement est tout à fait inhabitée, et les divers groupes de populations, Russes, Bouriates, Toungouses, Tartares, Karagasses, y sont épars en îlots. On a constaté que le goître est une maladie très commune dans certaines parties du gouvernement d'Irkoutsk, surtout dans celle qu'arrose la Lena. Comparés à l'ensemble de la population, les goîtreux et les crétins ne représentent, il est vrai, guère plus du centième des habitants, mais dans quelques districts on en compte un sur dix ; dans certains villages, ils forment le tiers ou même la moitié des paysans[3]. Tous ces infortunés sont d'origine russe : aucun n'appartient aux races dites « allogènes ». La cause de cette immunité des Bouriates et des Toungouses ne provient pas d'un privilège de race ; elle doit être attribuée au soin qu'ils ont pris de ne point habiter les

[1] Industrie du gouvernement d'Irkoutsk en 1877 : 169 fabriques ; 34 080 ouvriers ; valeur des produits, 355 386 roubles ; production des distilleries, 1 897 455 roubles.

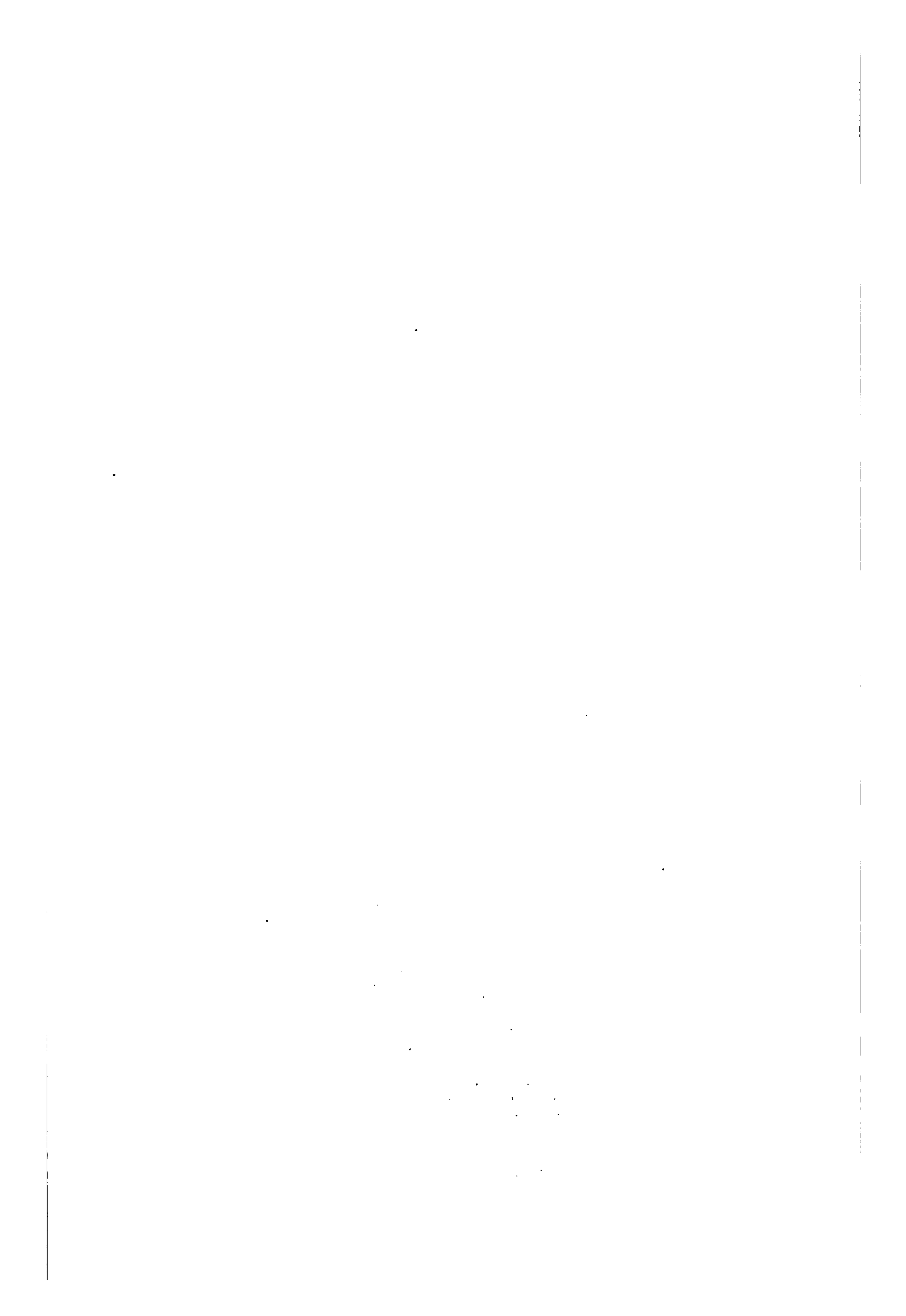
[2] *Russische Revue*, 1879, n° 3.

[3] Kachin, *Le goître et le crétinisme dans la vallée de la Lena* (en russe).



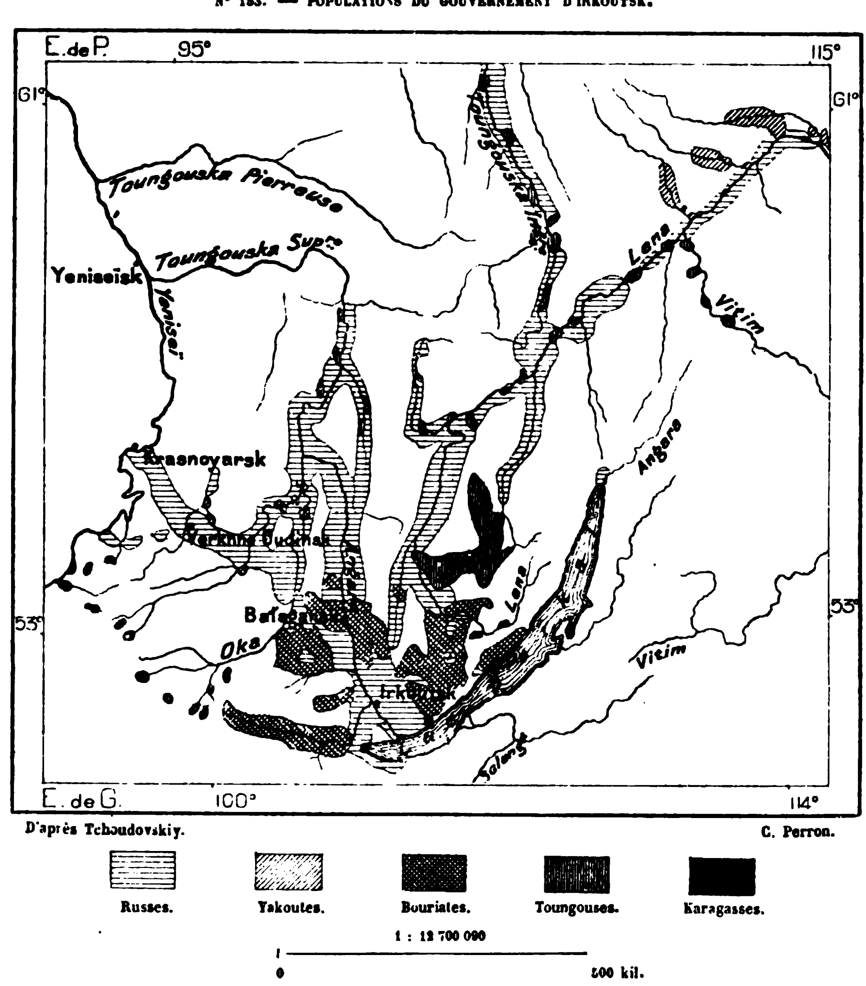
IRKOUTSK. — VUE GÉNÉRALE PRISE AVANT L'INCENDIE DE 1878.

Dessin de Taylor, d'après une photographie gravée dans le jonrnal russe « Niva ».



régions où sévit la maladie. Dans le voisinage même d'Irkoutsk s'ouvre une admirable vallée, l'une des plus fertiles du pays et des mieux abritées par les vents froids, où les Russes, étonnés de la trouver complètement déserte, s'empressèrent de s'établir[1]. Tous les villages de cette vallée portent des

N° 153. — POPULATIONS DU GOUVERNEMENT D'IRKOUTSK.




noms russes, et forment ainsi, au milieu des autres villages, une sorte d'île glottologique, mais en même temps une île pathologique : les goîtres y sont très communs[2].

[1] Rovinskiy, *Drev'naya i Novaya Rossiya*, 1875, n° 3.

[2] Villes des bassins de la Selenga et de l'Angara :

| TRANSBAÏKALIE. | | GOUVERNEMENT D'IRKOUTSK. | |
|---|---|---|---|
| Kiakhta, Troïtzko-savsk et Oust'-Kiakhta, en 1873 | 9050 hab. | Irkoutsk, en 1875 | 32 520 hab. |
| Verkhne-Oudinsk | 3475 » | Nijne-Oudinsk | 5320 » |
| Novo-Selenginsk | 1050 » | | |

## V

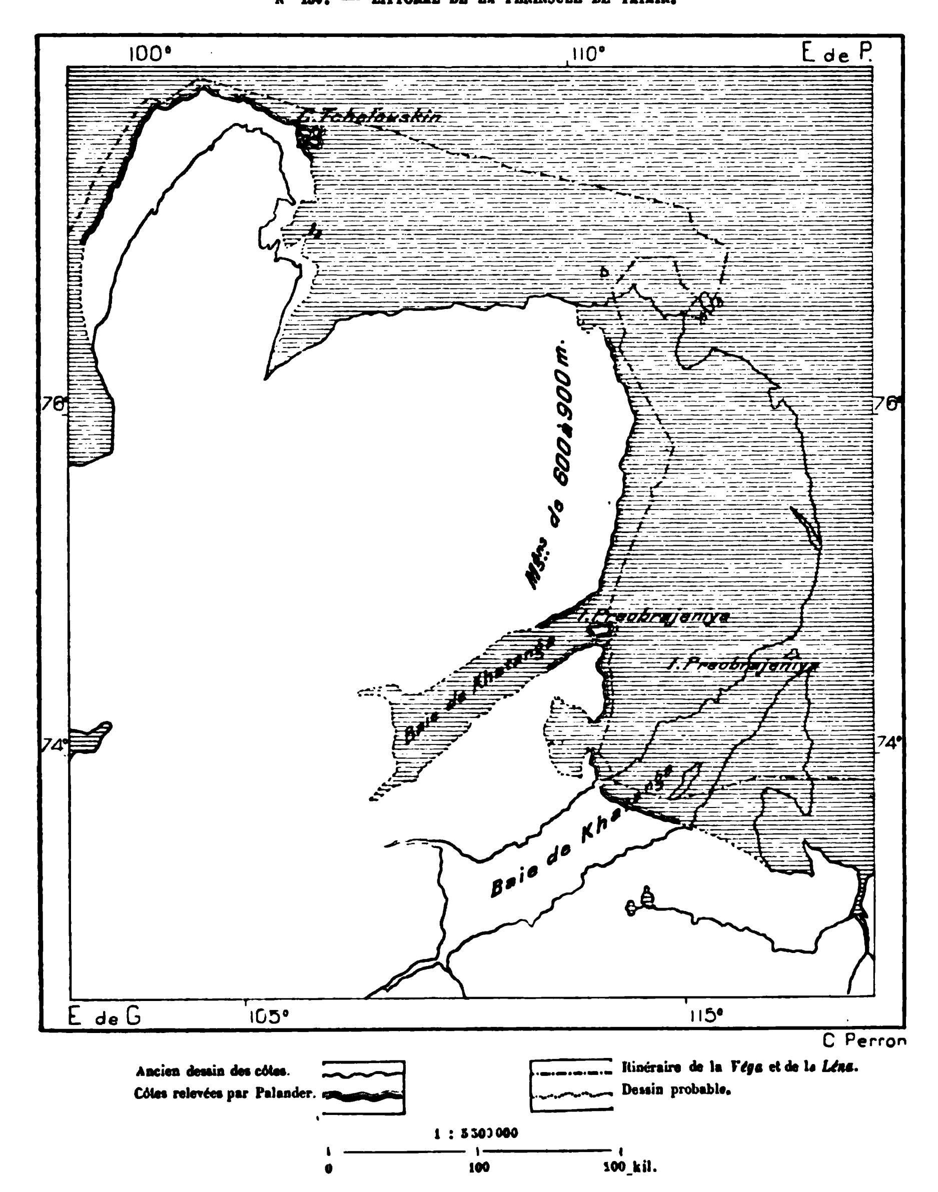
### BASSIN DE LA LENA, RIVES DE L'OCÉAN GLACIAL.

A l'orient du Yeniseï plusieurs fleuves considérables prennent naissance dans les terres hautes qui limitent au nord le bassin de la Nijñaya Toungouska, et, serpentant à travers les solitudes de la toundra, vont se déverser en de larges estuaires de l'océan Glacial. Ces cours d'eau et les grands lacs qu'ils traversent ne sont connus encore que dans leurs traits principaux, quoiqu'ils soient visités depuis plus de deux siècles et demi par les chasseurs et les employés russes, auxquels Ostiaks, Samoyèdes, Toungouses et Yakoutes sont obligés de payer le yassak de pelleteries. Les rares indigènes de la contrée sont désignés surtout par les noms de ces rivières, dont la surface glacée leur sert de chemin pendant l'hiver. Les noms de la Ṗasina[1], de la Taïmîra ou Taïmîr, de la Bałakhna, de l'Anabara, de la Khatanga et de son affluent la Boganida sont fréquemment mentionnés par les chasseurs dans l'histoire sibérienne; mais, quoique plusieurs de ces fleuves aient plus de 1000 kilomètres de longueur, leur importance économique peut être considérée comme nulle : le recensement ne compte pas même 500 indigènes dans les immenses territoires de la Ṗasina et de la Khatanga, appartenant au gouvernement de Yeniseï, et les « villages » russes marqués sur les cartes ne sont autre chose que des groupes de deux ou trois *zimoviye* ou cabanes d'hiver, ayant en moyenne de 5 à 10 habitants. La capitale de toute cette région, Khatangskoïe, sur la Khatanga, se composait, en 1865, d'une chapelle et de cinq cabanes, habitées par neuf personnes. Si jamais la navigation prend une certaine importance sur l'océan Glacial, la Khatanga verra certainement quelques villages nouveaux surgir sur ses bords, grâce à son fjord de 300 kilomètres de longueur, qui offre un excellent abri aux navires et dans lequel durent se réfugier les premiers explorateurs des eaux polaires. La comparaison des tracés antérieurs du littoral avec la carte qui en a été dressée par Bove, compagnon de Nordenskjöld, prouve combien peu le pays de Taïmîr est connu, malgré l'exploration de Middendorff et les voyages des acheteurs de pelleteries. Un écart de plusieurs degrés se montre dans les différentes cartes.

[1] On lit également dans les archives de Sibérie Ṗasida et Ṗasinga. Le nom samoyède de Ṗasina, qui a le même sens que le mot *toundra*, devenu russe, s'applique aux plaines glacées du nord.

Le fleuve Oleńok, qui dans toute la partie inférieure de son cours, sur un espace de plus de 5 degrés de latitude, se développe parallèlement à la Lena, est, après l'Ob, le Yenisëi, la Lena, l'Amour, l'un des plus considé-

N° 154. — LITTORAL DE LA PÉNINSULE DE TAÏMIR.



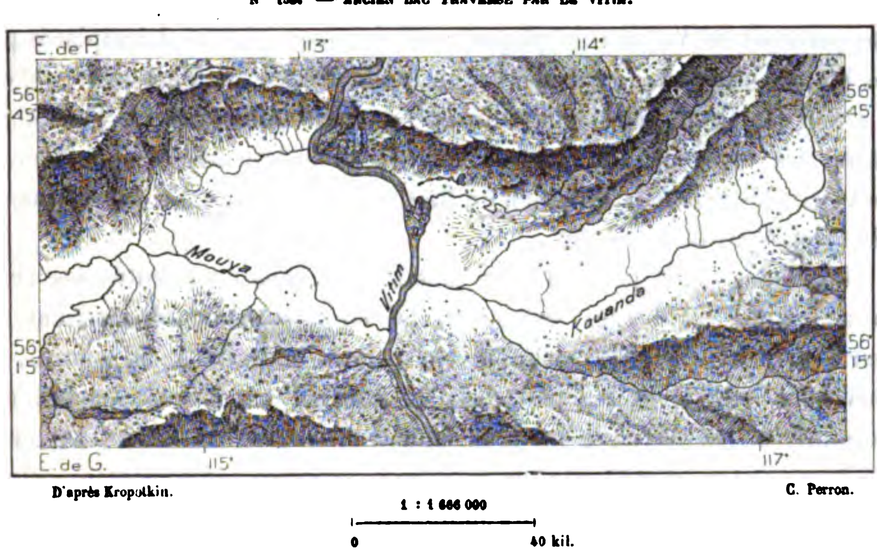

rables de la Sibérie. Avec ses détours, il n'a pas moins de 2000 kilomètres et s'unit à la mer par une embouchure de 10 kilomètres de largeur et de 6 à 7 mètres de profondeur, offrant un bon port, immédiatement à l'ouest de la péninsule basse formée par les alluvions de la Lena. Exploré

presque en entier par Czekanowski et Müller en 1874, ce fleuve n'est point seulement un cours d'eau traversant les toundras et bordé çà et là d'arbrisseaux nains : il naît en pleine forêt et ses eaux entraînent jusqu'à la mer de nombreux troncs d'arbres, qui vont échouer sur les grèves de la grande côte et des îlots. Outre des bois, la vallée de l'Oleńok possède aussi des richesses minérales, notamment des sources de naphte, et des poissons en multitude se jouent dans ses eaux. Les campements de pêcheurs et de chasseurs sont plus nombreux sur l'Oleńok que sur les rivières occidentales, coulant dans la péninsule glacée de Taïmîr ; même un véritable village, Bołkałak (Oust-Olenskoïe), est situé au bord de l'estuaire fluvial : en 1863, on y comptait 62 métis, descendant de femmes yakoutes et de Russes exilés, ayant complètement oublié l'idiome slave de leurs pères. En face de Bołkałak, sur la rive droite de l'Oleńok, Anjou retrouva en 1822 les vestiges du campement où les membres de l'expédition de Prontchichtchev passèrent l'hiver de 1737, et les tombes où la plupart furent ensevelis. Les observations faites par Müller sur le magnétisme terrestre pendant l'expédition de l'Oleńok ont démontré que le pôle d'intensité magnétique se trouve approximativement entre le 64ᵉ et le 65ᵉ de latitude, et vers le 110ᵉ degré à l'est de Paris, entre l'Oleńok et le Vilouï.

La Lena, le rival de l'Ob et du Yeniseï en abondance d'eau et le fleuve le plus abondant de la Sibérie orientale, est en entier un cours d'eau du versant de l'océan Polaire : il ne naît pas, comme l'Irtîch, le Yeniseï, la Selenga, au sud des chaînes bordières du plateau mongol et n'a point de défilés profonds à traverser pour entrer dans les plaines de Sibérie : une vallée qui semble avoir été parcourue jadis par un grand courant d'eau, réunit son bassin à celui de l'Angara, dans le voisinage d'Irkoutsk. La Lena reçoit ses premières eaux de hauteurs relativement faibles, puisque les croupes les plus élevées de la chaîne riveraine du Baïkal qui alimentent ses sources, ont seulement de 900 à 1200 mètres d'altitude; néanmoins les bords de la haute Lena sont très pittoresques. La rivière, encore étroite, passe d'abord entre des roches schisteuses, puis, à Katchouga, elle creuse son lit dans des assises de grès rouge, appartenant probablement à la formation permienne. Les escarpements ravinés se dressent à plusieurs dizaines de mètres, même à 100 mètres au-dessus du courant, et se terminent par des saillies dentelées en forme de créneaux : on croirait d'abord que ces roches déchiquetées sont des contreforts de montagnes; mais en les escaladant on s'aperçoit qu'elles forment le rebord d'un plateau presque uni. Tandis que les falaises de la rive gauche sont presque toutes sans végétation, celles de la rive droite portent dans leurs anfractuosités et sur

leurs terrasses des arbres feuillus et des conifères. L'eau coule rapide entre ces hautes berges rocheuses, cependant elle est partout navigable en aval du village de Katchouga, situé à 160 kilomètres de la source. Au nord de la région des grès commence le défilé que l'on appelle les « Joues »; là des falaises calcaires, percées de grottes, dominent à 30 mètres de hauteur les eaux fuyantes de la Lena; la profondeur du chenal n'est pas moindre de 22 mètres en cet endroit, mais les brusques méandres du fleuve, la vitesse du courant et les écueils du bord peuvent mettre les bateaux en

N° 13[illegible]. — ANCIEN LAC TRAVERSÉ PAR LE VITIM.




D'après Kropotkin. C. Perron.

1 : 1 666 000

0 40 kil.

danger[1]. Un des rochers de ce défilé est le principal dieu des Bouriates de la contrée.

En aval des Joues, la Lena s'unit au Vitim, qui double le volume du courant et lui donne plus de 600 mètres de largeur. Le Vitim est le fleuve principal par le développement du cours[2] et sans doute aussi par la masse des eaux, puisqu'il coule dans une région plus exposée aux moussons pluvieuses du Pacifique; mais son cours est moins régulier et moins propre à la navigation; il était tout naturel que pour les riverains la Lena restât la maîtresse branche. Le Vitim naît, à l'est du Baïkal, dans le plateau montueux qui s'étend de ce lac à la chaîne des Pommiers et dont les saillies pa-

[1] Semonov, *Sl'ovar Rossiiskoï Imperii.*

[2]

| | |
|---|---|
| Longueur de la Lena, en amont du confluent. . . . . | 1 460 kilomètres. |
| » du Vitim » » . . . . | 2 135 » |
| » du Vitim-Lena jusqu'à l'océan Glacial . . . . | 5 465 » |
| Surface du bassin fluvial. . . . . . . . . . . . . . | 2 500 000 kil. carrés. |

rallèles se prolongent du sud-ouest au nord-est. La rivière et ses nombreux affluents coulent d'abord dans les sillons du plateau, puis se réunissent par des fissures qui se sont ouvertes transversalement de cavité à cavité. Même dans la partie de son bassin où le Vitim a déjà pris son aspect de fleuve, la vallée principale et celles des affluents suivent alternativement la direction normale du plateau, dans le sens du sud-ouest au nord-est, et celles des coupures latérales, du sud-est au nord-ouest. Rapide et brusque dans ses détours, le Vitim ne devient navigable qu'en aval des cataractes, interrompant son cours à 575 kilomètres en amont de son confluent avec la Lena. Des lacs étagés occupaient autrefois les dépressions que parcourt le Vitim : la plupart ont été successivement remplacés par des plaines alluviales ; cependant il en existe encore quelques-uns : tel est le grand lac Oron, réuni au Vitim par un court émissaire. A l'ouest du Vitim, des voyageurs ont traversé des nappes de lave très étendues qui se sont épanchées dans la direction du Baïkal : l'une d'elles n'a pas moins de 120 kilomètres de longueur[1].

Au-dessous de la péninsule de jonction, la Lena coule entre des rives basses; mais les berges rocheuses, les falaises même reparaissent en aval : grès et calcaires s'élèvent en certains endroits à 50 mètres, ou plus haut encore, et reflètent dans le courant les arbres penchés sur leurs arêtes. Les paysages les plus fameux des bords du fleuve sont ceux que forment les « Colonnades de la Lena », pareilles à des châteaux ruinés dressant leurs murailles et leurs tours sur un espace de plusieurs lieues, le long de la rive droite : les assises calcaires, inégalement fissurées du haut en bas des falaises, présentent les aspects les plus divers : les ravins creusés par les pluies et les avalanches, les éboulis, les cavernes, les arbres groupés sur les saillies ou blottis dans les anfractuosités, les détours du fleuve et les mille détails de la rive modifient à l'infini le tableau changeant des Colonnades.

Dans cette partie de son cours, la Lena est déjà grossie de la puissante Olokma, dont le courant rapide se fait sentir à 30 kilomètres au-dessous du confluent. Plus bas, des rivières plus abondantes encore viennent s'unir au fleuve : à droite l'Aldan, à gauche le Viloui. C'est là que cesse le cours moyen de la Lena. Elle a fini de contourner à l'est les hautes terres de la Sibérie centrale et prend sa direction normale sur la pente océanique : son lit, semé d'îles, n'a pas moins de 7 à 8 kilomètres de largeur moyenne et même en quelques endroits s'étale en mer inté-

[1] Lopatin, *Expédition du Vitim ;* — Kropotkin, *Notes manuscrites.*

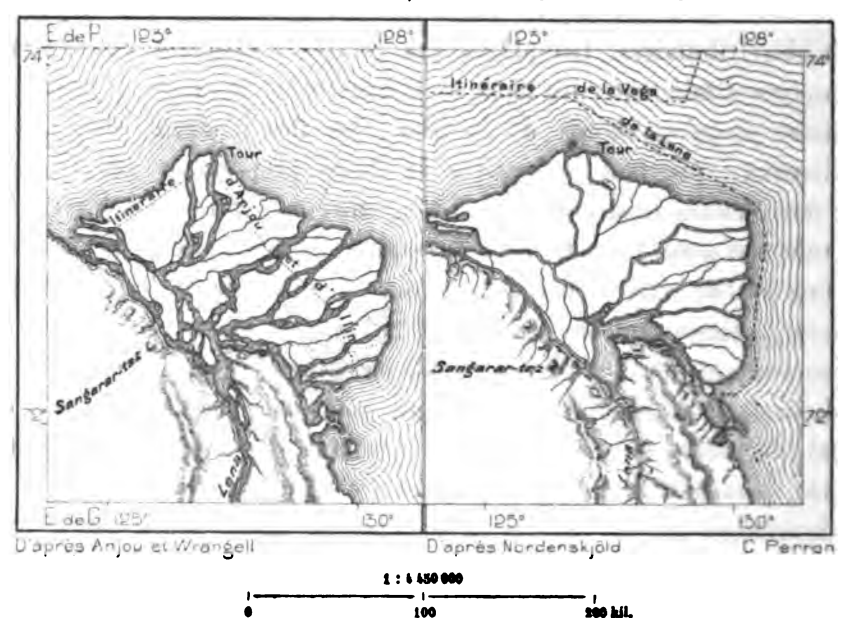
rieure. Au confluent de l'Aïdan, on mesure plus de 20 kilomètres de rive à rive. Considérée d'une manière générale, la vallée du Viloui continue à l'est celle de la Nijnaya Toungouska et se prolonge vers le Pacifique par celle de l'Aïdan. Le cours de la Lena se trouve donc croisé en cet endroit par une dépression transversale, qui eut de tout temps une importance considérable pour les migrations des indigènes et leurs relations de commerce, et qui est aussi d'une certaine utilité pour les Russes, car c'est la vallée de l'Aïdan qui offre le chemin le plus court du bassin de la Lena aux rivages du Pacifique. Sous un climat moins âpre, une position géographique de cette valeur eût donné naissance à une cité de premier ordre.

Après avoir reçu l'Aïdan et le Viloui, le grand fleuve de la Sibérie orientale a toute sa masse liquide : son bassin rétréci ne lui envoie plus que de faibles tributaires. Les arbres des rivages s'abaissent peu à peu, et les espèces diminuent : les tapis de lichens et de mousses de la toundra viennent jusqu'aux bords de la Lena, les îles n'offrent plus que des arbrisseaux : pourtant la dernière du fleuve proprement dit, Tit-arî ou l'île des Mélèzes (*Listvenichnîy ostrov*), enferme, outre les arbres qui lui ont valu son nom, un petit parc de sapins, de bouleaux et de peupliers. C'est en aval de cette corbeille de verdure que commence le vaste delta de la Lena, comprenant environ 22 000 kilomètres carrés. Mais toute cette région entourée d'eau n'est pas formée en entier de terres d'alluvions. Au nord-ouest, le Khangaïat, limité d'un côté par l'estuaire le plus occidental du delta, de l'autre par un des bras du fleuve, est une terre inégale, parsemée de collines et de lacs : c'est une ancienne île maritime ou un archipel que les apports de la Lena, en même temps que le soulèvement du sol, ont graduellement rapprochée du continent. Les vases qu'apporte le fleuve ne trouvent pas le chemin libre vers la mer dans la direction du nord-ouest : de ce côté, les escarpements rocheux du littoral sibérien et les terres hautes du Khangaïat forment une limite naturelle au delta. Les courants principaux de la Lena et les alluvions qu'ils apportent ont dû par conséquent se rejeter vers l'est et c'est de ce côté que les contours des îles, les méandres et les bifurcations des branches fluviales changent le plus fréquemment. Au devant du fleuve, l'eau est très peu salée, et les marins ne peuvent s'y aventurer qu'avec la plus grande prudence et la sonde à la main, les fonds de ces parages ne dépassant guère de 10 à 15 mètres[1]. La configuration du delta doit se modifier d'année en année par l'effet des alluvions, des bois flottés, des tempêtes et sur-

[1] Palander, *Lettres de Nordenskjöld.*

tout des glaces qui, sous la pression de la débâcle, rasent des îles entières pour les reporter plus loin. Les cartes du delta dessinées à diverses époques, d'après des relevés de côtes plus ou moins sommaires, diffèrent beaucoup les unes des autres, et ces différences sont trop considérables pour qu'on puisse les attribuer à des erreurs personnelles des cartographes. Néanmoins, depuis que les Russes connaissent le delta de la Lena, le grand chenal de navigation est celui qui contourne le promontoire oriental du continent et qui s'ouvre au sud-est, à côté d'une péninsule triangulaire. Sous la pression du courant littoral qui se porte de l'ouest à l'est en continuant le courant tiède de l'Atlantique, toute la péninsule formée par les

N° 156. — DELTA DE LA LENA, D'APRÈS DEUX LEVÉS DIFFÉRENTS.




D'après Anjou et Wrangell — D'après Nordenskjöld — C. Perron

1 : 4 450 000

0 — 100 — 200 kil.

alluvions de la Lena s'est reployée vers l'est, et rejette les eaux du fleuve sur les côtes orientales. Au nord du delta, une autre bouche, d'ailleurs obstruée de bancs de sable, celle du bras Toumatskiy, s'est maintenue aussi à côté d'un signal que Łaptev dressa sur la rive, en 1739. A l'extrémité occidentale de la région du delta, les marins reconnaissent l'entrée, non à quelque amas élevé de main d'homme, mais à un promontoire, le cap des Glaces, ainsi nommé de neiges et de glaçons qui se maintiennent pendant toute l'année à la base de rochers que n'éclaire point le soleil.

On le sait, l'immense bassin de la Lena n'a été relié à l'Europe par un sillage de navire qu'après deux siècles et demi d'occupation par les

Russes. En l'année 1878, le bateau à vapeur *Lena*, commandé par le Norvégien Johannsen, pénétra dans le fleuve et le remonta jusqu'à Yakoutsk. La voie est frayée et l'on espère qu'elle sera quelquefois suivie, malgré les obstacles considérables que peuvent opposer les glaces, au détour de la péninsule de Taïmîr et à l'entrée même des bouches de la Lena. La débâcle ne se fait dans les bras du delta qu'à la fin de juin ou même au commencement de juillet, et l'on dit que parfois des digues de glaçons entassés et repoussés à l'intérieur par les vents du large ont complètement bloqué l'entrée durant tout l'été. La navigation ne pourra se faire d'une manière régulière entre l'Europe occidentale et le fleuve des Yakoutes tant que le service des observatoires circumpolaires proposé par Weyprecht ne sera pas établi et que les oscillations générales des champs de glace dans l'océan Polaire ne seront pas signalées dans les ports. La Lena est beaucoup moins abordable que l'Ob ou le Yeniseï pour les navires et n'aura jamais la même importance pour le commerce international, mais elle n'offre pas moins de facilités pour le mouvement des échanges à l'intérieur, et la navigation peut s'y ramifier sur un espace d'au moins 10 000 kilomètres[1].

Les richesses naturelles du bassin, dont la population totale ne dépasse guère 300 000 personnes, égalent aussi les ressources de la Sibérie occidentale. La Lena n'est pas moins poissonneuse que l'Ob et ses forêts sont plus vastes; elle est bordée de plaines fertiles et de plateaux ayant d'excellents pâturages; les sables aurifères du Vitim et l'Olokma sont les plus riches de toute l'Asie; les gisements de plomb argentifère, de cuivre, de fer, se rencontrent en diverses parties du bassin, sans que pourtant l'exploration en ait été faite avec méthode; des lacs, des fontaines d'eau salée, des montagnes entières de chlorures cristallins, fournissent le sel en surabondance; des sources d'eau sulfureuse jaillissent au bord du fleuve et se perdent dans son courant; enfin des assises de houille, appartenant à la même formation que ceux du bassin de la Nijnaya Toungouska, se montrent à l'air libre sur les bords du Viloui, et longent presque sans interruption le cours de la Lena, sur plus de 1500 kilomètres de distance, en aval des Colonnades. Quelques-uns de ces bancs de houille, atteints par les incendies des forêts, ont brûlé pendant des années, et les fumées qui s'élevaient

[1] 
| | | |
|---|---|---|
| Cours navigable de la Lena. . | 4830 kil. | Cours navigable de l'Amga. . . . 500 kil. |
| » » du Vitim. . . | 575 » | » » de la Maya (affluent de l'Aldan) . . . . . . . . . 500 » |
| » » de l'Olokma. . | 1000 » | Cours navigable du Viloui. . . . 1200 » |
| » » de l'Aldan. | 1500 » | |

du col ont donné naissance à des traditions locales sur l'existence de volcans dans la Sibérie du nord[1].

Les collines de Kharaoulakh, presque des montagnes, élevant çà et là leurs croupes blanches, ou du moins rayées de neiges, à 400 mètres de hauteur, séparent la Lena inférieure d'un autre fleuve, la Yana, qui coule directement au nord et qui se déverse aussi dans la mer par un vaste delta, développant ses rives basses de l'ouest à l'est sur un espace de plus de 150 kilomètres. Un faîte de hauteurs, qui prend, dans une grande partie de son développement, l'aspect d'une véritable chaîne de montagnes, le Verkho-Yansk, se rattache à l'extrémité méridionale de l'arête du Kharaoulakh, et, se dirigeant à l'est vers les plateaux du Stanovoï, domine au nord la basse vallée de l'Aldan. Pour se rendre de Yakoutsk à Nijne-Kolîmsk, sur la basse Kolîma, il faut traverser un col de 650 mètres d'altitude, dominé par des croupes de 250 à 300 mètres[2]. Le passage que l'on prend pour aller à Verkho-Yansk, sur la haute Yana, n'a pas moins de 1400 mètres et passe dans une échancrure de 200 mètres de profondeur[3]. L'Indigirka et la Kolîma, qui naissent, comme la Yana, sur le versant septentrional du faîte de Verkho-Yansk, ressemblent à cette rivière d'une manière remarquable, par la longueur et la direction de leur cours, par l'abondance de leurs eaux, par les rapides qu'ils forment dans la partie supérieure de leurs lits, par les îles de leurs deltas. Tous naissent dans la région montueuse des forêts et parcourent au nord les plaines unies de la toundra; quoique navigables, ils ne portent que les esquifs de pêche des Yakoutes, des Youkagires et de quelques colons russes. Le plus poissonneux des trois fleuves est la Kolîma : les deux rivières Anouï, qui le rejoignent à l'est pour former un delta commun, sont également d'une très grande richesse en vie animale.

Quelques îlots voisins du littoral sont connus depuis un temps immémorial par les indigènes, qui les signalèrent certainement aux premiers explorateurs russes; tels sont les « îles des Ours » qui s'élèvent au nord de l'estuaire de la Kolîma, et où se trouvaient, dès le siècle dernier, de nombreuses cabanes d'hiver habitées par les pêcheurs[4]. L'une d'elles, l'île des Quatre Piliers, est signalée par tous les marins, qu'étonnent quatre colonnes basaltiques isolées, presque aussi régulières que si elles avaient été dressées de main d'homme : des matelots de l'expédition

[1] Nordenskjöld, *Sibirische Reise.*
[2] Wrangell, Anjou, *Siberia and the Polar sea.*
[3] K. Neumann, *Mittheilungen von Petermann*, 1877, n° 11.
[4] Kropotkin, *Expéditions dans les mers du nord* (en russe).

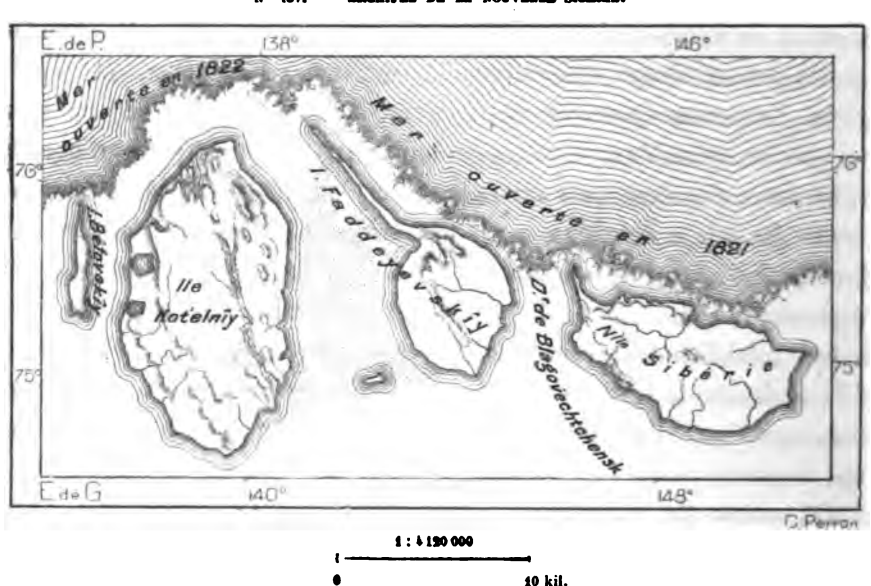
Nordenskjöld y voyaient des phares élevés par le gouvernement russe pour diriger les explorateurs de l'océan Glacial. Une autre île de l'archipel des Ours est tellement riche en ossements de mammouths, qu'on a pu prétendre de la rive méridionale, qu'elle était composée de défenses du grand pachyderme[1]. Il est probable que de grandes îles de la mer Polaire dont la prétendue découverte daterait du siècle dernier, ou même d'une époque plus récente, n'avaient pas échappé non plus aux visites des indigènes. Ainsi dans l'archipel de Lakhov, l'île que l'on appelle la « Proche » ou la « Première » ne pouvait être complètement inconnue, puisque le promontoire de Kiselak, formé de superbes colonnades basaltiques[2], et le mont Kaptagaï, s'élevant à plusieurs centaines de mètres, sont à 75 kilomètres de distance seulement du Promontoire Sacré (Svatoï nos), et par conséquent se montrent toujours par un temps clair à la vue perçante des Toungouses et des Youkagires. Les rennes sauvages passent sur la glace du continent dans l'île, ainsi que les ours blancs et d'autres animaux, même les petits rongeurs[3]; les chasseurs n'avaient qu'à suivre le gibier pour découvrir la « Première ». De cette île à la « Deuxième », le passage était également facile; mais la « Troisième », Kotelnîy ostrov, qui se trouve déjà en pleine mer, de même que plusieurs îlots situés à l'occident, dut être reconnue longtemps après les îles méridionales; cependant on y découvrit un tombeau russe, en 1811; Hedenström y vit un traîneau de Youkagire et un couteau de pierre, témoignage d'une visite ancienne, car les Youkagires se servent depuis longtemps de couteaux de fer que leur vendent les Russes. Kotelnîyostrov est une très grande île, qui n'a pas moins de 20 000 kilomètres carrés, d'après Anjou, et à laquelle Hedenström attribuait une surface au moins triple : une barrière d'écueils et de vastes bancs de sable la réunissent d'ordinaire à l'île orientale de Faddeyev ou Thaddée; entre les deux terres, il ne reste qu'un grau de 170 mètres de large, par lequel les eaux marines coulent avec force, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, suivant le renversement des marées. Pendant les tempêtes, la levée de sable qui réunit les deux îles est recouverte par les vagues.

L'île la plus récemment découverte, ou plutôt retrouvée, dans ces parages est celle à laquelle on a donné le nom de Nouvelle-Sibérie, et dont l'appellation est fréquemment appliquée à tout le groupe des terres insulaires situées au nord du continent, entre les bouches de la Lena et celles de l'Indigirka. Le marchand Sîrovatskiy la reconnut le premier en 1806,

[1] Neumann, *Mittheilungen von Petermann*, 1879, n° 11.
[2] Bove, *Bollettino della società Geogr. Italiana*, 1879, n° 12.
[3] Wrangell, *Siberia and the Polar sea*.

et bientôt après, en 1809 et en 1810, Hedenström, Sannikov, Kojevin, l'explorèrent avec soin. Anjou la visita de nouveau, de 1820 à 1823, lors de l'expédition de Wrangell, et des chasseurs n'ont cessé depuis cette époque d'y passer l'hiver, dans les zimovye bâtis par Sannikov. De même que les îles voisines, la Nouvelle-Sibérie est assez riche en espèces animales, grâce au pont de glace qui la réunit chaque année à la grande terre; sa faune comprend des ours blancs, des rennes, des renards blancs, des gloutons. de petits rongeurs et de nombreuses espèces d'oiseaux. En outre; les chasseurs trouvent les débris d'animaux disparus, l'ivoire du mammouth et du

N° 157. — ARCHIPEL DE LA NOUVELLE SIBÉRIE.




1 : 4 120 000

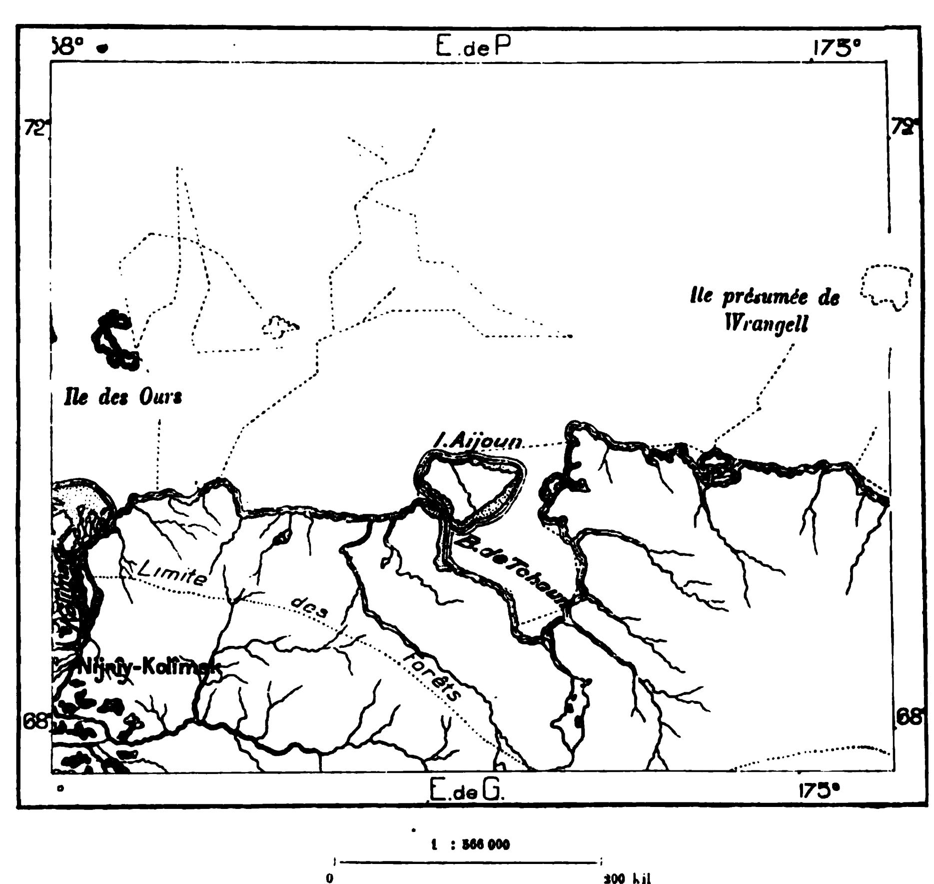
0 10 kil.

rhinocéros, des cornes de buffle, des sabots de cheval; Hedenström y découvrit une hache faite d'une défense de mammouth. Des troncs de mélèzes et de peupliers rejetés par les vagues sont épars sur les grèves, mais la grande merveille de l'île est une rangée de collines qui borde la côte méridionale sur un espace de plus de 5 kilomètres, et qui renferme, dans ses couches de grès et de gravier, des amas considérables d'arbres carbonisés, que les uns croient appartenir à l'époque jurassique, tandis que les autres y voient simplement des couches de bois de dérive appartenant à l'époque moderne. Bien que les « Montagnes de Bois » ne s'élèvent que de 30 à 63 mètres au-dessus du niveau de la mer, il est arrivé parfois que le mirage les a fait apercevoir de la côte sibérienne, à 280 kilomètres de distance[1].

[1] Hedenström, *Fragments sur la Sibérie*, 1830.

Dans ses nombreux voyages d'exploration entrepris à l'orient de la Nouvelle-Sibérie, le marin Wrangell avait l'esprit tendu vers une terre septentrionale dont lui avaient parlé les indigènes et vers laquelle il voyait se diriger des bandes d'oiseaux : d'ailleurs, une carte de 1765, conservée dans les archives étrangères de Moscou, représente une île dans les parages où la cherchait Wrangell. Dans ses trois voyages sur les glaces sibé-

N° 158. — ITINÉRAIRES D'ANJOU ET DE WRANGELL.




1 : 566 000

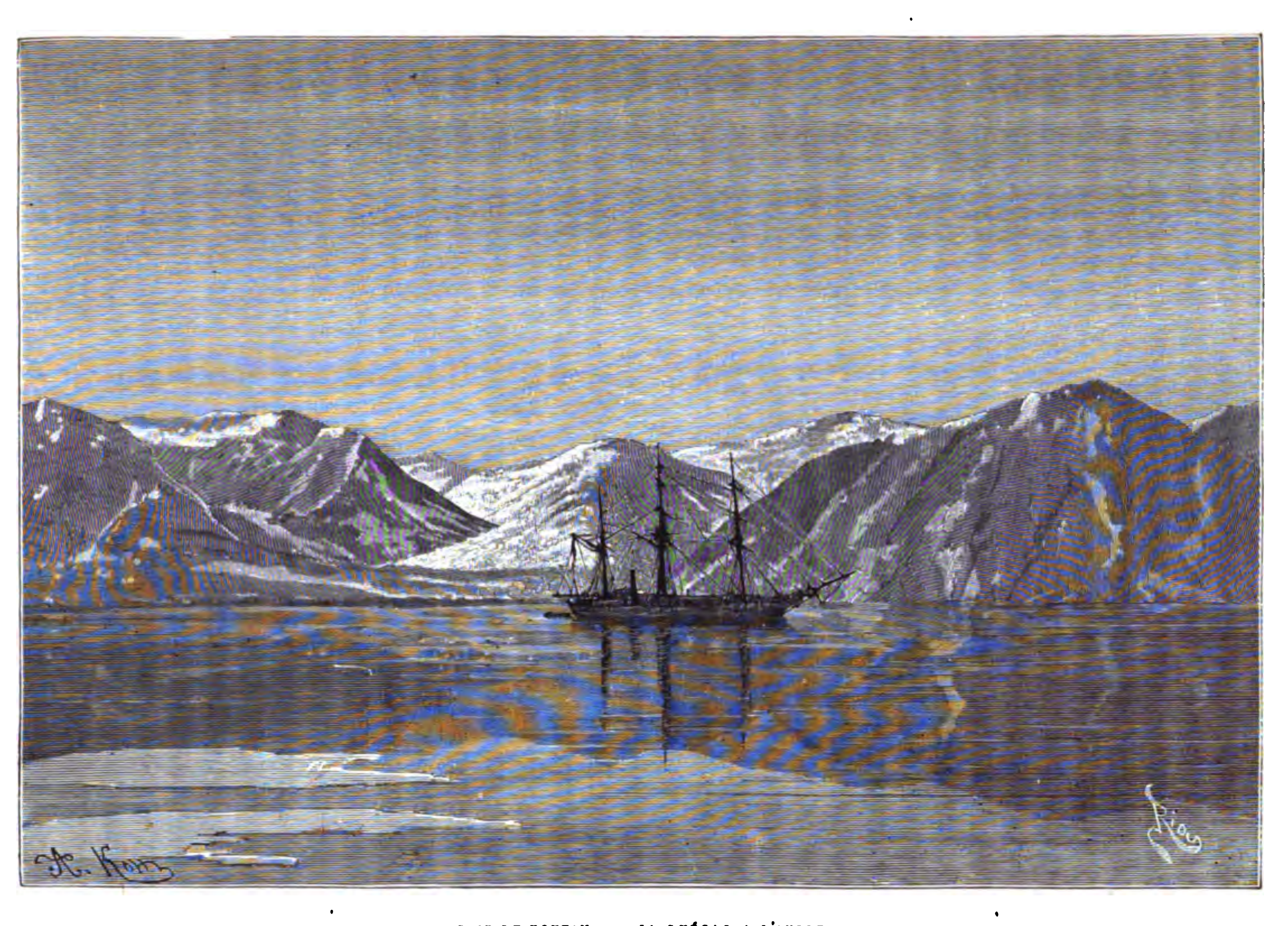
0 — 200 kil

riennes, il fut arrêté par une « clairière » ou *polînia*, comme en ont trouvé tous les autres navigateurs polaires et qui ont fait donner le nom de Polynia à la « mer libre » rencontrée par Hayes dans l'océan Polaire américain, au nord du détroit de Smith. La glace amincie des bords de la polînia refusa de porter les traîneaux plus avant dans l'océan Glacial et l'on sentait distinctement la mer se soulever en vagues allongées. Wrangell n'aboutit qu'à un résultat négatif dans toutes ses recherches et l'on put tirer de ses explorations mêmes la conséquence que la terre cher-

chée n'existait pas. Elle se trouva pourtant, à l'endroit où Wrangell en avait dessiné d'avance les contours présumés, d'après le dire des indigènes : la grande île à laquelle, par un hommage posthume rendu au navigateur, on a donné le nom de « Terre de Wrangell, » dresse ses hauts rivages au nord du pays des Tchouktches, non loin de l'entrée septentrionale du détroit de Bering. Découverte pour la première fois en 1849 par Kellett, et revue par le baleinier Long en 1867, cette terre n'est encore indiquée sur les cartes que par des contours indécis et l'on ne sait à quelle distance elle se prolonge au nord et si la terre reconnue par Kellett en 1867 en fait partie : le mont Long, qui s'élève sur la pointe la plus méridionale de l'île, atteint 750 mètres et sa forme conique régulière l'a fait classer parmi les volcans éteints. Les glaces empêchèrent Nordenskjöld et Palander de visiter ces îles. Jusqu'à maintenant tout l'espace maritime qui s'étend au nord de la Nouvelle-Sibérie et de la terre de Wrangell, entre l'archipel de François-Joseph à l'ouest et les archipels polaires de l'Amérique à l'est, est inexploré et l'on ne sait si le Groenland s'y continue par quelque péninsule, comme le supposait Petermann, ou si les eaux baignent seulement des îles ou des archipels. Quoi qu'il en soit, on ne trouve point d'erratiques sur les côtes septentrionales de la Sibérie : ce qui prouverait, d'après Nordenskjöld, qu'il n'y a point de grandes terres dans les mers glaciales de la Sibérie, ou plutôt que les glaces flottantes ne transportent guère de débris pierreux, comme l'avaient admis jusqu'à maintenant la plupart des géogues. Au nord-ouest de la péninsule de Taïmîr, le navigateur norvégien Johannsen découvrit en 1878 une île à laquelle il donna le nom bien justifié d'Ensomheden ou « Solitude ». Cette terre isolée au milieu des banquises occupe un espace de 200 kilomètes carrés et se termine à l'occident par de hautes falaises que domine une cime de 157 mètres : sur la rive basse de l'est, des troncs d'arbre apportés par les courants recouvrent les sables. Peut-être cette île avait-elle été déjà vue par Laptev en 1741[1].

Les Bouriates sont très nombreux dans la partie méridionale des régions de la Lena. Ce sont les indigènes de la Sibérie qui ont le mieux conservé les formes de l'ancienne commune, au grand étonnement des paysans russes, chez lesquels l'influence du *mir* se fait beaucoup moins sentir dans la vie privée. Le pauvre Bouriate va de droit manger et coucher chez le riche; quand un animal est abattu, tous viennent en prendre leur part

[1] Mohn, *Mittheilungen von Petermann*, 1879.




BAIE DE KONYAM. — LA « VÉGA » A L'ANCRE.

Dessin de Riou, d'après une photographie communiquée par Nordenskjöld.

égale, et le maître est celui qui se sert le dernier; même les ornements en fer que les jeunes filles mêlent à leur chevelure sont pris sans façon chez le forgeron de la communauté : il ne vend ses produits qu'aux étrangers. La récolte du blé se fait au profit de tous, et chacun va puiser à sa convenance dans le magasin public. Tous les cinq ou dix ans, les Bouriates du district se réunissent pour faire une chasse en commun : ils élisent alors des chefs de circonstance et se divisent en groupes d'une vingtaine de chasseurs pour battre les forêts; mais le produit est partagé également entre tous les membres de l'*aba*[1].

La population dominante du bassin de la Lena est celle des Yakoutes. Le territoire parcouru par ces « allogènes », au moins deux fois aussi vaste que la France, comprend une grande partie du bassin moyen de la Lena, les bords de ce fleuve dans son cours septentrional, et le littoral de l'océan Arctique, entre le fjord de la Khatanga et la delta de la Lena. Les Yakoutes habitent aussi, à l'orient, les bords de la Yana, de l'Indigirka, de la Kolîma, et vivent çà et là en groupes insulaires, à des centaines de kilomètres du pays où ils sont la race dominante. Ainsi, du côté de l'ouest on en trouve quelques familles sur le Yeniseï, en aval de Touroukhansk ; à l'est, ils campent sur la basse Indigirka; au sud-est, on les rencontre jusque dans le bassin de l'Amour. D'ailleurs, ces régions du nord de la Sibérie ne sont point le domaine héréditaire de leur race; eux aussi sont des immigrants : à cet égard, leur tradition est très précise. Ils habitaient les contrées qui entourent le lac Baïkal lorsque la pression des Bouriates les força d'émigrer vers le nord et de se soumettre aux dures nécessités de la vie sous le climat polaire : des noms tartares du territoire baïkalien rappellent encore leur séjour. Au commencement du dix-septième siècle, ils se trouvèrent en face d'autres ennemis, les aventuriers russes, et leur mouvement de retraite se continua vers les bords de la mer Glaciale. Au milieu du dix-huitième siècle on les vit pour la première fois dans la péninsule de Taïmir, et c'est dans notre siècle seulement qu'on les signale sur les bords de la Kolîma supérieure. Pendant ce déplacement, qui dura plusieurs siècles, les Yakoutes eurent non seulement à s'acclimater, mais encore à modifier leur genre de vie : jadis peuple de pâtres et de cavaliers, comme leurs frères les Kirghiz, ils ont dû se faire aussi pêcheurs, chasseurs, gardeurs de rennes. Quelques mots de leur langue et des usages traditionnels témoignent de la différence qui existe entre les anciennes mœurs et celles d'aujourd'hui[2].

[1] Chtchapov, *Izvestiya, Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1874, notes.
[2] Von Middendorff, *Sibirische Reise.*

Du reste, les Yakoutes actuels ne sont point une race pure, et depuis l'époque où leurs ancêtres quittèrent les bords du Baïkal, leur sang s'est bien mélangé avec celui des peuples qu'ils rencontraient dans leurs migrations. Ils se sont croisés surtout avec les nomades Toungouses, qui parcourent en maintes régions le même territoire de chasse et avec lesquels ils ont de constantes relations de commerce. L'usage, la loi religieuse même, obligeant les Yakoutes à choisir leurs femmes en dehors de leur parenté, et en certaines circonstances en dehors du clan, de pareils croisements étaient inévitables : la pratique de l'exogamie a transformé un grand nombre de familles yakoutes en de véritables Mongols : dans les montagnes d'Aldan, au sud-est de Yakoutsk, ils sont devenus Toungouses par la physionomie et les traits. Ailleurs les Yakoutes se sont russifiés; toutefois on observe plutôt le phénomène inverse. Les Russes qui se marient avec des femmes yakoutes se « yakoutisent » peu à peu. En beaucoup de campements on trouve des chasseurs d'origine slave, mais de visages et de mœurs complètement yakoutes. Ici la civilisation tartare l'emporte sur la civilisation russe.

D'après Middendorff, le Yakoute de race pure a la figure ovale, le nez droit, les pommettes peu saillantes et les paupières à peine bridées : il ressemble beaucoup plus au Kirghiz qu'au Mongol. Pour la taille, il tient le milieu entre le Russe et le Toungouse[1]. Son costume ne se distingue point de celui de ses voisins du nord, si ce n'est par une espèce de haute coiffure, semblable au kalpak des Kirghiz et des Khiviens : ce bonnet à poil est évidemment taillé sur le modèle de celui que portaient ses ancêtres avant de se séparer de leurs frères les Tartares du sud. La langue yakoute, étudiée par Böhtlingk, par Vambéry et par d'autres savants, témoigne, comme le type et le costume, de la parenté de la nation avec les différents peuples de la souche turque et tartare; le Frison de Hanovre et le Saxon de Transylvanie se comprendront l'un et l'autre avec plus de difficulté que le Yakoute ne saisira les paroles de l'Osmanli d'Anatolie ou de Constantinople[2]. Sans doute des Tartares et des Yakoutes auraient de la peine à s'entretenir, mais la moindre connaissance de la grammaire rendrait la conversation facile. Les noms de lieux yakoutes diffèrent quelque peu de ceux du Turkestan, mais on reconnaît l'air de famille, et par mainte expression la nomenclature géographique se ressemble, du Bos-

[1] Taille moyenne des Russes à Yakoutsk . . . . . . . . . . . . . . 1m,83
» » Yakoutes » . . . . . . . . . . . . . . 1m,74
» » Toungouses » . . . . . . . . . . . . . . 1m,63

[2] A. Vambéry. *Die primitive Cultur des Türko-tatarischen Volkes.*

phore aux bouches de la Lena. Le yakoute est extrêmement riche en termes indiquant les formes diverses des montagnes, des forêts, des cours d'eau et de tous les traits de la surface terrestre. Le grand nombre des expressions presque synonymes est même une des principales difficultés auxquelles se heurte le Russe quand il veut apprendre le yakoute. Néanmoins beaucoup de Russes et de Toungouses se servent plus communément du yakoute que de leur langue maternelle, et même à Yakoutsk, chef-lieu de la domination russe dans la contrée, le langage des indigènes était, il y a une vingtaine d'années, la langue de la conversation élégante dans les salons de plusieurs employés russes. Il est vrai que beaucoup de mots slaves, ceux de la bureaucratie et des arts techniques modernes, se sont introduits dans l'idiome indigène; mais les emprunts du russe ont été plus considérables encore. Pour la langue comme pour la race, les Yakoutes l'ont emporté sur les Slaves, et l'on cite même des familles de prêtres russes qui se sont tartarisées pour la langue et les usages, n'ayant gardé que leurs noms slaves et leurs pratiques religieuses.

On a pu donner aux Yakoutes le nom de « Juifs de la Sibérie ». Ils ont le génie du commerce, et malheureusement l'imprévoyance, la légèreté des Toungouses leur ont livré ces tribus en proie : c'est au Yakoute qu'appartiennent d'avance les rennes du Toungouse et les martres qui tomberont dans ses pièges. Mais ce n'est pas seulement sur les indigènes de la Sibérie que s'exerce victorieusement l'esprit de spéculation du Yakoute, il dupe tout aussi parfaitement le Cosaque, et plusieurs proverbes locaux tournent en ridicule les sottes prétentions du Russe qui veut lutter de finesse avec le Yakoute : « Si fin qu'il soit, dit Ouvarovskiy, il finit toujours par être trompé. » Plein de confiance en son génie, le Yakoute ne rencontre d'adversaires dignes de lui, pour les ruses mercantiles, que dans les Daouriens chinois de la Transbaïkalie. Ceux-là l'égalent en méfiance, en souplesse, en connaissance des hommes, en naïveté feinte, en adresse à faire mouvoir les ressorts secrets de la vanité; et de plus, ils le dépassent en sobriété, en esprit d'ordre et d'économie. En effet, le Yakoute ne s'occupe plus de l'avenir dès qu'il peut jouir du présent; c'est alors qu'il répète un proverbe local : « Bien manger, bien s'engraisser, voilà ce que l'homme peut faire de mieux[1]. » Tant qu'il est forcé de travailler, il le fait avec la même âpreté que le Juif ou le Chinois; il se soumet à la fatigue et subit la faim avec la même résignation que le Toungouse; aucun danger ne l'effraye, aucun obstacle ne le rebute. Mais quand est venue l'heure du

[1] Erman, *Voyages en Sibérie.*

repos, il se livre à la paresse avec une sorte de bestialité; qu'il abandonne les échecs pour les cartes ou qu'il se lance dans tout autre jeu de hasard, c'est pour risquer son travail de l'année ou même de la vie. Ruiné par un coup malheureux, il redevient le chasseur habile ou le rusé marchand, et recommence sa vie errante de privations et de travail.

Malgré ses défauts, le Yakoute est, parmi tous les habitants de la Sibérie, celui qui prospère le plus, grâce à son talent remarquable d'assimilation. Il se fait à la nature et aux hommes qui l'entourent. Pendant la longue nuit du cercle polaire, il passe son temps à dormir, comme l'ours blanc blotti dans la neige; mais aussi longtemps que le soleil d'été tourne au-dessus de l'horizon, il travaille sans se lasser. Il s'installe aussi commodément dans la yourte du Samoyède que dans la cabane russe, faite de troncs d'arbres posés horizontalement les uns sur les autres. Sédentaire ou nomade, suivant les exigences du travail, il est prêt, quelle que soit la besogne demandée. Avec le Samoyède ou le Toungouse il devient Samoyède ou Toungouse, mais en gardant dans cette évolution un génie naturel qui lui permet d'être le premier parmi ses nouveaux compagnons. Chez les Russes, il se fait Russe aussi et s'approprie les formules et les pratiques bureaucratiques avec une étonnante facilité. Dans le combat pour l'existence, les Yakoutes n'ont point eu jusqu'à maintenant à redouter de disparaître devant les Russes; dans nombre de villages, ce sont eux qui jouissent de l'aisance, qni possèdent les maisons bien tenues, et les jeunes Russes viennent briguer la main de leurs jeunes filles[1]. Quoique des milliers de Yakoutes se soient slavisés, cependant leur nombre a plus que doublé, peut-être quadruplé depuis le commencement du siècle, s'il est vrai qu'ils ne fussent alors qu'une cinquantaine de mille; toutes les statistiques récentes les évaluent à plus de deux cent mille[2]. En dehors des villes ils ont conservé leur indépendance administrative; ils ont encore leurs princes ou *toyon*, dont le traitement est payé par des contributions volontaires.

Sous le rude climat du nord de la Sibérie, les Yakoutes ne peuvent s'occuper d'agriculture dans tous les districts, mais, comme éleveurs de bétail, ils ont pu faire ce que les Russes n'ont point encore tenté : ils ont su faire vivre les bœufs et les chevaux dans leurs demeures jusque par delà le cercle polaire, et ne craignent pas d'aller leur chercher du foin quelquefois à des centaines de kilomètres de distance; même ils ont su créer

[1] Erman, ouvrage cité.
[2] Veńoukov, *Carte ethnographique de la Russie d'Asie.*

une race spéciale de juments laitières, qui donnent autant de lait que les vaches et que l'on peut traire plusieurs fois par jour; les petits chevaux qu'ils vendent aux laveurs d'or sont très estimés pour leurs qualités de force et d'endurance. Les yakoutes mangent de la viande et préfèrent la chair du cheval; mais ils sont fort économes de la vie de leurs animaux et ne les tuent que lors des grandes fêtes. Comme artisans, ils sont presque incomparables et réussissent à tous les métiers. Leur adresse manuelle leur permet de fabriquer, avec des moyens tout primitifs, des outils et des bijoux plaqués d'or et d'argent; ils extraient le minerai de la roche ferrugineuse et s'en servent pour faire des instruments meilleurs que ceux des marchands russes. A Yakoutsk, tous les ouvriers, charpentiers, menuisiers, peintres, sculpteurs mêmes, sont des Yakoutes[1]. On voit des samovars, même des fusils de fabrication yakoute; l'ouvrier indigène sait tout imiter, mais avec un talent original : une des curiosités de son industrie est une espèce de corbeille en bois de saule dont les mailles sont fermées par un enduit argileux et qu'il trempe dans l'eau froide pour la recouvrir d'une couche transparente de glace; pendant plus de la moitié de l'année, la corbeille paraît ainsi un vase de cristal.

La plupart des Yakoutes, baptisés au moins pour la forme, ont des noms d'employés russes, polonais ou allemands, d'ailleurs dénaturés de manière à en être méconnaissables. La pratique de l'infanticide des filles, jadis commune, a disparu; celles dont les parents voulaient se débarrasser étaient exposées dans des corbeilles et suspendues à des branches d'arbres; récemment encore on rencontrait des vieilles femmes qui avaient été recueillies et adoptées par des étrangers[2]. Les anciens rites du culte chamanique n'ont point été complètement abandonnés : les Yakoutes croient encore à la magie, invoquent les bons génies et conjurent les démons. Sans doute, des changements très considérables se sont accomplis dans les mœurs de la nation depuis le voyage de Gmelin, dans la première moitié du siècle passé; mais au fond la religion est restée la même. C'est au passage des cols que se font les cérémonies les plus imposantes et que le chamane parle avec le plus de véhémence aux divinités des eaux et des airs, à la « petite aïeule rivière, l'ancienne des âges », et à la « grand-mère montagne », « aux nains que l'on cherche à droite dans les huit vallées et qui tout à coup sont à gauche dans les neuf montagnes ». Puis il s'adresse au méchant génie : « Et toi, Chandaï, vieux comme les pierres, ne nous fais pas traîner la

[1] F. von Wrangell, *Siberia and Polar sea.*
[2] Wrangell, ouvrage cité.

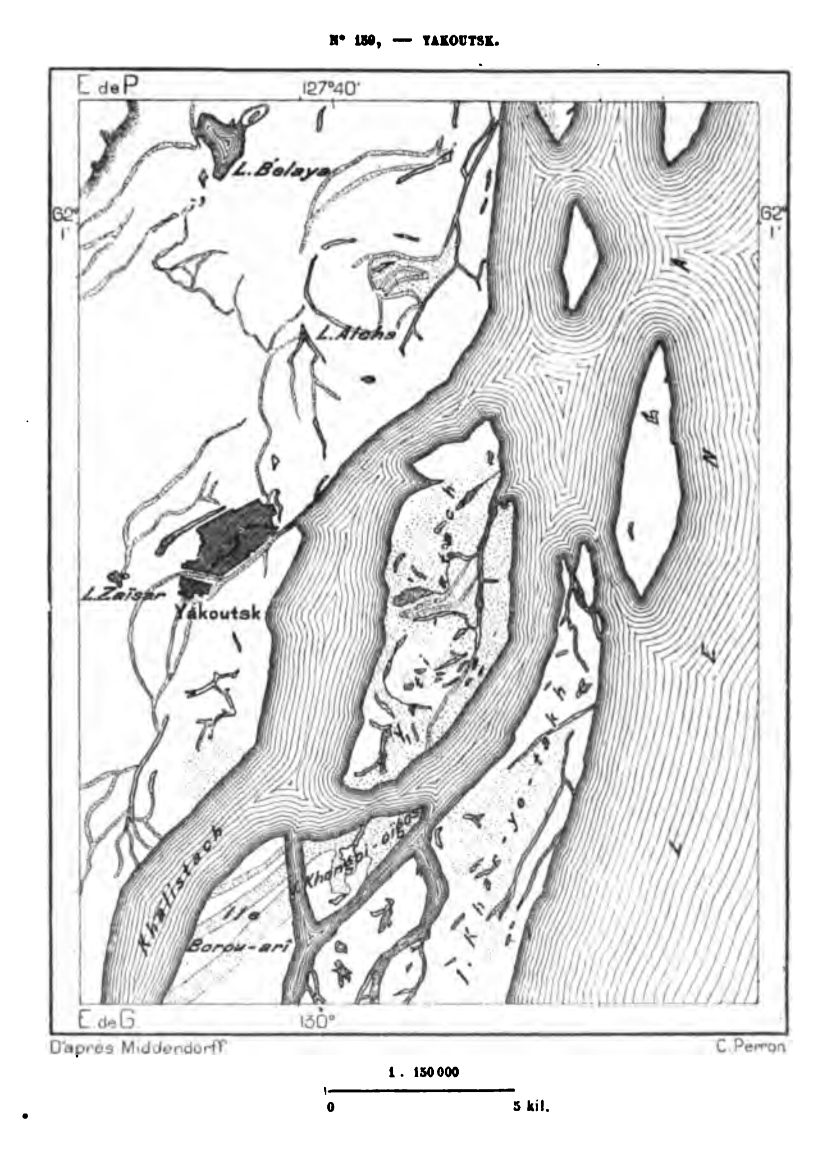
jambe, ne frappe pas nos adolescents, ne cligne pas des yeux, ne darde pas ton regard contre nous, et que ta langue se taise! » Puis le chamane jette dans l'air des cuillerées de beurre fondu afin de remercier les dieux et d'apaiser les démons, et noue des crins de cheval aux troncs d'arbres ou à des pieux dressés sur les rochers. A tous leurs dieux les Yakoutes ont ajouté les dieux russes, surtout Nicolas, et à leurs démons les démons russes : leur panthéon s'est agrandi. Ils parlent aussi d'un dieu, père universel, mais il est trop haut et trop loin d'eux pour qu'ils l'adorent. C'est lui qui créa la Terre, d'abord petite et unie; mais le mauvais esprit vint déchirer le sol, le fouiller comme un chien, et c'est ainsi que se formèrent les vallées et les montagnes; la Terre augmentant sans cesse, les vallées devinrent les lits des fleuves et des mers, et les continents surgirent au milieu des eaux[1].

Les Dolganes, qui vivent, au nombre de quelques centaines, dans les forêts et les toundras du nord, entre la Pasina et la Khatanga, sont fréquemment classés parmi les Toungouses : leur type et leur dialecte témoignent pourtant que ce sont des Yakoutes, comme les habitants du bassin de la Lena[2]; mais ils se sont diversement mélangés avec Toungouses, Samoyèdes et Russes, et la distance a fini par interrompre complètement leurs relations avec les autres Yakoutes, desquels la petite vérole et le typhus les ont peut-être séparés autrefois[3]. Quant aux Youkagires, dont les yourtes sont groupées en petits hameaux dans les toundras que traversent la Yana, l'Indigirka, la Kolîma, Gmelin les classe parmi les Yakoutes; Billings et Middendorff voient en eux des Toungouses, tandis que Schiefner les dit constituer un peuple à part au milieu des races sibériennes. Ils parlent en effet une langue tout à fait distincte de celles des autres allogènes de Sibérie[4]; mais il est certain qu'ils sont très mélangés et se croisent avec tous leurs voisins indigènes et russes. Nombreux autrefois « comme les étoiles dans le ciel clair[5] », ils diminuent et dépérissent; il n'en restera bientôt plus que des kourgans et les débris de forts bâtis avec des troncs d'arbres. D'après Veñoukov, ils ne seraient plus que 1600; d'autres auteurs en comptent moins encore et une douzaine de Youkagires seulement parleraient l'ancienne langue[6]. Une autre peuplade, très puissante jadis, celle des Tchouvantzes, se composait en 1860 de 267 individus.

[1] Vno Middendorff, *Sibirische Reise*.
[2] Castrèn; Middendorff.
[3] Krivochapkin, *Cercle de Yéniseïsk* (en russe).
[4] Schiefner, *Bulletin de l'Académie des sciences de Pétersbourg*, tome III, VI.
[5] Wrangell, ouvrage cité.
[6] *Carte ethnographique de la Russie d'Asie*; — K. Neumann, *Zapiski sibirskavo Old'ela*.

La population si rare du bassin de la Lena et des toundras du nord est presque partout dispersée en des villages et des hameaux fort éloignés les uns des autres, et sauf Yakoutsk, tous les groupes de maisons ou de cabanes qui portent le nom de villes ne seraient pas même considérés

N° 159. — YAKOUTSK.




1 : 150 000

0 — 5 kil.

comme des bourgs en des contrées populeuses. Ces villes occupent un espace considérable, à cause de la largeur des rues, de la grandeur des places, des cours et des jardins; mais, si ce n'est pendant les jours de fête et de marché, elles sont silencieuses, désertes, et disparaissent presque entièrement quand la neige recouvre à la fois le sol, les plantes et les toits: elles se confondent avec l'espace environnant.

Verkho-Lensk, dont le nom indique la position sur la haute Lena, est un de ces villages administratifs qui ont pris le nom de villes; peuplée de quelques centaines de Russes, entourée de campements bouriates et toungouses, elle n'a d'importance que comme première étape de commerce entre Irkoutsk et Yakoutsk, à la tête de la navigation sur la Lena. Kirensk, au confluent de la Kirenga et de la Lena, doit aussi quelque mouvement d'échanges à sa position près du portage qui fait communiquer le bassin de la Lena et celui de la Nijnaya Toungouska. Olokminsk, qui possède dans les dépôts morainiques de son district les plus riches gisements aurifères de la Sibérie[1], est un bourg moindre encore que les deux « villes » précédentes, quoique à l'issue de la longue vallée de l'Olokma, qui donne accès, par le plus court chemin, de Yakoutsk à la courbe septentrionale de l'Amour. De ce groupe de quatre-vingts cabanes à la ville la plus rapprochée, Yakoutsk, la distance est de 630 kilomètres et sur ce long parcours fluvial, il n'existe que des hameaux de pêcheurs et des auberges de bateliers.

La « ville des Yakoutes », très bien située, près de la rive gauche du fleuve, sur la partie du cours de la Lena qui se rapproche le plus de l'océan Pacifique et non loin des confluents de l'Aldan et du Vilouï, est devenue une véritable cité, si l'on tient compte de la lutte que dans ces régions l'homme doit soutenir contre le climat. Sans doute, deux villes plus populeuses, Arkhangelsk et Trondhjem, sont situées à une moindre distance du pôle, mais le froid y est beaucoup moins rude, et le sol n'y est pas constamment gelé. Yakoutsk est la ville la plus froide du monde et la température moyenne du climat y est la même qu'au sommet du mont Blanc ; pourtant cinq mille personnes y vivent d'une manière permanente, et une foire importante, où se troquent les pelleteries et les vivres pour une valeur de plus d'un million de roubles, y attire temporairement des milliers de chasseurs, de marchands, de bateliers. Il est vrai que, parmi les habitants de Yakoutsk, il en est aussi beaucoup qui le sont contre leur gré, soldats, employés et bannis. Sous le règne de Nicolas, cette ville était un des principaux lieux d'exil pour les condamnés politiques; depuis, on y envoie surtout les internés pour cause de religion.

Vilouïsk, misérable hameau, chef-lieu de la grande vallée du Vilouï et lieu d'exil de Tchernîtchevskiy, le plus célèbre économiste de la Russie; Verkho-Yansk sur la Yana, Sredne-Kolîmsk sur la Kolîma, et Nijne-Kolîmsk, fondée en 1644 sur la même rivière, sont aussi classées officiel-

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites.*

lement parmi les villes. Boułoun, le port de la Lena inférieure, n'a pas encore été élevée à ce rang, et le gouvernement en a privé Jïgansk, bourg situé sur le bord de la Lena, à moitié chemin de Yakoutsk à Bouloun [1].

## VI

### PÉNINSULE DE BERING, BASSIN DE L'ANADÎR ET KAMTCHATKA, TCHOUKTCHES, KORIAKS ET KAMTCHADALES.

La Sibérie nord-orientale et la presqu'île de Kamtchatka sont à certains égards en dehors de la masse continentale de l'Asie; elles regardent vers l'Amérique, et même quelques-unes de leurs baies sont mieux connues et plus fréquentées des navires américains que des embarcations russes; des noms anglais, dus à des baleiniers de la Nouvelle-Angleterre et de San-Francisco, désignent divers points du littoral dans le voisinage du détroit de Bering. Par leurs relations, quelques tribus de la contrée semblent aussi plus apparentées aux aborigènes américains qu'à ceux de l'Asie. De toutes les parties de la Sibérie, aucune n'est restée plus étrangère au monde slave, en dépit de la conquête.

Le faîte de l' « Épine dorsale » ne se rattache que par des chaînons irréguliers et des plateaux indécis aux massifs du pays des Tchouktches et des Kamtchadales. La rangée de hauteurs qui présente le mieux un aspect de chaîne régulière, se dirige de l'est à l'ouest, au sud du cercle polaire, et sépare les affluents septentrionaux du fleuve Anadîr et l'océan Glacial; ses croupes les plus élevées atteindraient 1500 mètres de hauteur [2]. On peut dire, d'une manière générale, que le plateau montueux compris entre les deux chaînes bordières de Stanovoï et du Verkho-Yansk se termine à l'ouest du bassin de l'Anadîr par une sorte de môle allongé ayant 600 mètres d'altitude moyenne et dressant ses plus hautes croupes à 900 mètres [3]; c'est l'extrémité de l'ossature continentale. Au delà, les massifs ont déjà un caractère insulaire. Les fjords qui découpent la partie orientale de la péninsule de Bering sont, pour ainsi dire, les amorces de

[1] « Villes » des bassins de la Lena et des fleuves orientaux :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Yakoutsk en 1873. . . . . . . . | 4830 hab. | Olokminsk. . . . . . . . . . . | 500 hab. |
| Verkho-Lensk. . . . . . . . . | 970 » | Vilouïsk. . . . . . . . . . . . | 390 » |
| Kirensk. . . . . . . . . . . . | 820 » | Verkho-Yansk . . . . . . . . . | 330 » |
| Sredne-Kołimsk, en 1873 . . . . | 590 » | Nijne-Kołimsk. . . . . . . . . | 200 » |

[2] Karl Neumann, *Globus*, 1874.

[3] Karl Neumann, article cité.

détroits qui séparaient autrefois les îles du continent. Ainsi la presqu'île de Bering proprement dite se divise en deux presqu'îles secondaires, rattachées à la terre ferme par un pédoncule qui n'a pas plus de 100 kilomètres de largeur. D'ailleurs, toute cette région péninsulaire est de relief très inégal. Le Serdtze kameṅ, le dernier promontoire de la côte tournée vers le nord, a plus de 300 mètres de hauteur; le cap Oriental, pylône asiatique du détroit de Bering, dresse ses rochers à 707 mètres; le Tchoukotskoï nos, qui s'avance déjà en plein Pacifique, au-devant de l'île Saint-Laurent, s'élève à 829 mètres; d'autres caps sont encore plus hauts[1]. Une grande montagne apparaît même à l'extrémité septentrionale de la baie d'Etelkouyoum, qui s'ouvre au nord du golfe d'Anadîr; ce mont, le Makatchinga, aux noires saillies séparant des ravins blancs de neige, atteint 2683 mètres[1] : sous le cercle polaire, c'est la plus haute cime continentale de l'Ancien Monde et du Nouveau.

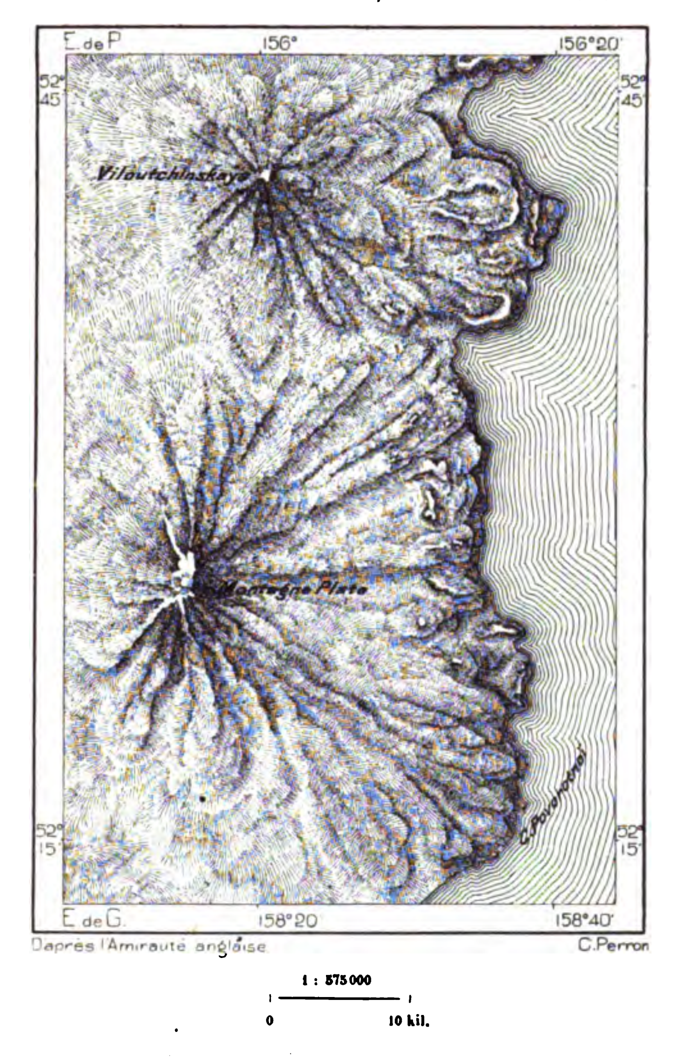
Les montagnes qui rattachent la péninsule de Kamtchatka à la terre ferme constituent également un système orographique distinct. Il semble que dans leur direction générale, elles se développent parallèlement aux dernières arêtes du Stanovoï, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est. Ainsi la chaîne de hauteurs qui commence le long de la rive occidentale, dans la partie la plus large de la péninsule, va longer les bords de la mer de Bering, pour se terminer à l'entrée du golfe d'Anadîr; cependant cette arête doit être considérée surtout comme la chaîne bordière d'un plateau montueux qui continue à l'ouest celui du haut Anadîr, et qui offre en maints endroits l'aspect d'une véritable steppe : c'est là que paissent en été les grands troupeaux de rennes des Koriaks[2]. Dans l'ensemble de la presqu'île du Kamtchatka, les hauteurs occidentales, dominant la mer d'Okhotsk, sont plus élevées que les chaînes et les massifs réguliers de la rive orientale, baignée par le Pacifique; mais aux crêtes de granit, de porphyre et de schistes paléozoïques, formant l'ancienne ossature de la presqu'île, se sont ajoutées des roches volcaniques, trachytes, basaltes, laves et scories modernes, qui se sont dressées à une élévation bien plus grande que celle des autres montagnes. Ces cônes de formation récente ont dentelé de caps la côte orientale en versant leurs coulées de lave dans la mer; tandis que la courbe de la péninsule tournée vers l'occident est d'une régularité remarquable, celle qui regarde l'orient est découpée de baies et d'anses aux formes les plus variées. Un de ces petits golfes, s'ouvrant non loin de la

[1] Bove, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, Dec. 1879
[2] G. Kennan, *Tent-Life in Siberia*.

pointe méridionale du Kamtchatka, est la fameuse baie d'Avatcha, l'une de celles qui disputent à Rio-de-Janeiro et à San-Francisco le rang de « meilleur port du monde ».

Les volcans péninsulaires du Kamtchatka terminent au nord la chaîne recourbée des Kouriles, qui tourne sa convexité vers la haute mer comme

N° 1[illegible]0. — VOLCANS DU CAP POVOROTNOÏ, AU SUD DE LA BAIE D'AVATCHA.




les autres chaînes en arc de cercle des Philippines, des îles Liou-Khicou, du Japon, des Aléoutiennes. Vers le milieu de la côte orientale du Kamtchatka, deux des arcs de cercle viennent se souder et c'est au point de réunion des deux fissures que s'élèvent les volcans les plus hauts et les plus actifs de la péninsule. Près de quarante montagnes de la presqu'île sont évidemment d'origine volcanique : leur forme conique, les cratères

de leurs cimes ou de leurs pentes, les courants de laves qui se sont écoulés de leurs crevasses ne laissent aucun doute à cet égard; mais on ne compte qu'une douzaine de montagnes dont le foyer rejette encore des scories, des cendres ou des vapeurs. Le colosse de tous ces monts fumants, le Kloutchevskoï, se dresse, non loin de la mer, immédiatement au sud de la grande vallée que parcourt la rivière Kamtchatka; plusieurs rangées de terrasses et de sommets secondaires l'entourent comme pour lui former un immense piédestal, et sa base n'a pas moins de 330 kilomètres de circuit. La cime, fissurée dans tous les sens, fume constamment et lance des cendres, même deux ou trois fois par an; des explosions de débris ont parfois répandu la poussière de lave jusqu'à la distance de 300 kilomètres et sur plusieurs centimètres d'épaisseur, empêchant ainsi les Kamtchadales de voyager en traîneau. Une des éruptions dont parle Kracheninnikov dura quatre années, de 1727 à 1731; celle de 1737, beaucoup plus violente, épancha d'énormes courants de lave et, fondant les glaciers, versa en même temps dans les vallées environnantes des avalanches d'eau[1]. En 1854, un autre fleuve de feu descendit du mont Kloutchevskoï; mais ces évènements, comparables ou supérieurs en énergie à ceux qui ont lieu sur le Vésuve et sur l'Etna, n'ont pour témoins qu'un petit nombre de Kamtchadales et quelques employés russes : la nouvelle des éruptions se perd avant d'avoir éveillé l'attention publique en Amérique et en Europe. Souvent aussi de violents tremblements ont agité le Kamtchatka et les eaux environnantes. En 1737, une des secousses aurait dressé des vagues en un rempart de 60 mètres de haut (?), qui s'écroula sur les rives, balaya les yourtes des Kamtchadales et révéla, sur le fond marin, des rochers que les indigènes n'avaient jamais vus[2]. La partie septentrionale de la péninsule du Kamtchatka, située en dehors du foyer formé par la jonction de la courbe des Kouriles avec celle des Aléoutiennes, aurait beaucoup moins à souffrir des tremblements du sol que la région méridionale; le travail du sol ne s'y manifeste que par des sources thermales. D'ailleurs des fontaines chaudes jaillissent également dans la péninsule de Bering : on en voit poindre en ruisselets au milieu de l'isthme qui sépare cette presqu'île en deux moitiés.

[1] Alexis Perrey, *Annales des sciences philosophiques et naturelles de Lyon*, 1864, tome VIII.

[2] Hauteurs des volcans du Kamtchatka :

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Kloutchevskoï, volcan | actif | 4804 mèt. | | Krestov, volcan | éteint | 2700 mèt. | |
| Korakovskiy, » | » | 3420 | » | Joupanov, » | actif | 2589 | » |
| Ouchkin, » | éteint | 3352 | » | Avatcha, » | » | 2548 | » |
| Cheveloutch, » | actif | 3215 | » | Grande Tolbatcha, » | » | 2377 | » |
| Kronotz, » | éteint | 3034 | » | Viloutchinskiy. » | éteint | 2060 | » |

L'Anadîr est le seul fleuve de la Sibérie nord-orientale qui puisse être comparé pour la superficie du bassin et la longueur du cours à des fleuves de même importance que ceux de l'Europe occidentale; mais, coulant en partie sous le cercle polaire, près de la limite de la végétation des arbres, il ne traverse que des solitudes; le petit fort d'Anadîrsk, construit au commencement du dix-huitième siècle pour servir de dépôt aux pelleteries, dut être abandonné par sa garnison russe et les Tchouktches le livrèrent aux flammes; il est remplacé maintenant par quatre petits villages, d'une population totale d'environ 200 habitants, Tchouvantzes, Youkagires et Cosaques, ayant les mêmes mœurs à demi sauvages, quoique parlant tous le russe[1]. L'Anadîr, de même que la plupart des autres rivières du pays des Tchouktches et des Kamtchadales, est tellement rempli de poissons à la période de la montée, que l'eau en semble toute vivante. Quand les convois de saumons remontent le fleuve, l'eau se redresse en amont en forme de barre; les poissons sont assez pressés pour qu'on puisse les prendre à la main. Il arrive que l'eau cesse d'être buvable à cause de l'odeur et du goût intolérables que lui ont donnés des millions d'animaux en décomposition.

La rivière Kamtchatka, qui donna son nom à la presqu'île, n'a pas même la moitié de la longueur de l'Anadîr; mais, coulant beaucoup plus au sud, à travers des plaines d'une grande fécondité naturelle, qu'enrichissent encore les cendres des volcans, elle arrose quelques cultures, et près de vingt villages, kamtchadales et russes, se sont élevés sur ses bords. C'est vraiment le « grand fleuve » du Kamtchatka, quoique ce nom, *Bolchaya R'eka*, ait été donné par les colons russes à une autre rivière, se déversant à l'ouest dans la mer d'Okhotsk, non loin de la pointe terminale de la presqu'île.

Les mers qui baignent les péninsules nord-orientales de la Sibérie ne sont pas profondes. Si la pointe de l'Asie est découpée en fragments par des fjords, qui s'essayent, pour ainsi dire, à devenir des isthmes, le fond de la mer est, en revanche, assez rapproché de la surface pour faire véritablement partie du sol continental. Les fonds bas qui longent le nord de la Sibérie, des promontoires de Taïmîr à la terre de Wrangell, se continuent jusqu'à la pointe terminale de Bering, puis au delà du détroit, le long des côtes de l'Amérique du Nord. Les Tchouktches n'ignorent point que l'Asie et l'Amérique s'unissent l'une à l'autre par des fonds sous-marins; ils disent même qu'elles se rejoignaient autrefois par un isthme, et deux chasseurs racontèrent à Neumann comment le sol s'effondra, lors d'un combat terrible

[1] Kennan, *Tent-life in Siberia.*

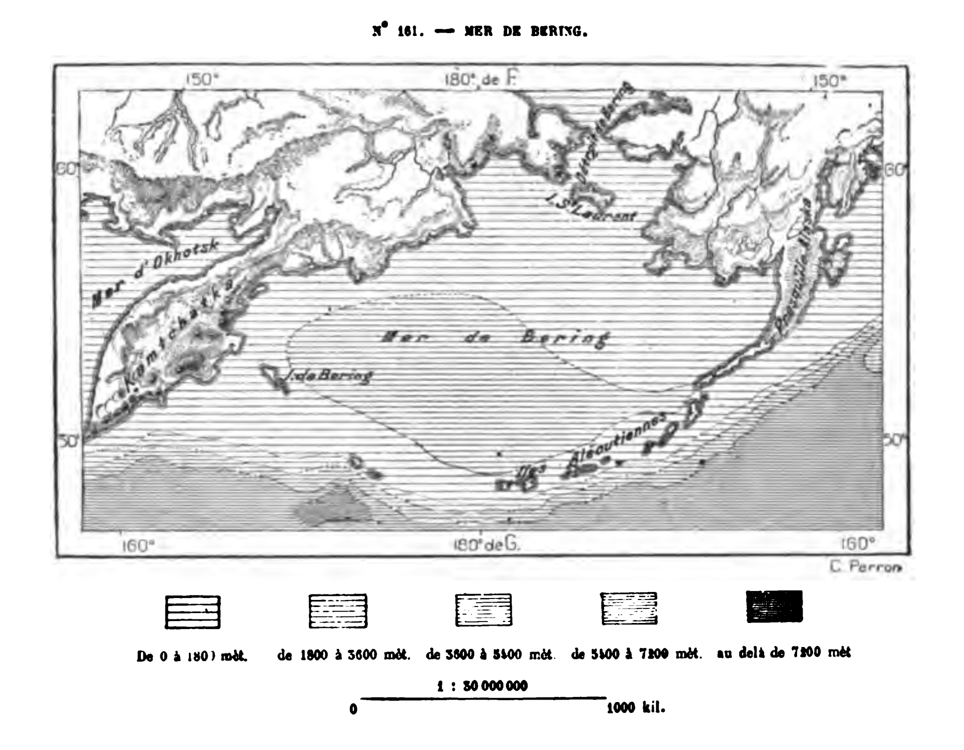
que se livrèrent un héros et un ours blanc. La plus grande épaisseur d'eau qu'ait découverte la sonde entre les deux presqu'îles extrêmes de l'Ancien Monde et du Nouveau, est de 58 mètres; mais la moyenne des sondes dans tous les parages asiatiques et américains compris entre le détroit, l'île de Saint-Laurent et le delta du Youkon, n'atteint pas 40 mètres. Le véritable Océan, avec ses abîmes, ne commence, d'un côté, qu'au nord de la terre de Wrangell, de l'autre, qu'au large du Kamtchatka, entre cette péninsule et les îles Aléoutiennes, où s'ouvre une cavité de plus d'un millier de mètres. Mais au sud de la rangée des îles le Pacifique se creuse pour former, au large du Japon, le gouffre le plus profond que l'on connaisse encore sous la masse des eaux : en cet endroit, le plomb de sonde descend à 8573 mètres. Dans le bassin presque fermé de la mer d'Okhotsk, la plus grande profondeur est de 652 mètres[1].

Quoique simple égratignure de l'écorce terrestre, la porte de Bering a pris une importance capitale dans l'histoire des découvertes. Pourtant le premier voyage d'exploration, celui de Dejńev, fut longtemps oublié, et quatre-vingts années s'écoulèrent avant que de nouveaux voyages, conseillés par Leibnitz, fussent entrepris dans cette direction et que Bering contournât, du golfe d'Anadîr au Serdtze-kameń, la péninsule sibérienne qui porte son nom. Il parcourut une seconde fois ces mers, en 1741, pour aller explorer les côtes américaines, et, battu des vents contraires, finit par échouer au retour sur la plus grande des îles, nommées, d'après lui, l'archipel du « Commandeur »; son tombeau, naguère tout dégradé, se voit sur « l'île de Bering », longue protubérance de hauts rochers de lave, qui forme évidemment la pile occidentale du pont courbe des Aléoutiennes, jeté des volcans d'Alaska à la grande montagne fumante du Kloutchevskoï, dans le Kamtchatka. Cook parcourut aussi la mer de Bering et reconnut en louvoyant tout l'entonnoir septentrional du détroit, mais sans pousser jusqu'à la terre de Wrangell. D'illustres navigateurs, tels que Lütke, Kotzebüe, ont également visité le détroit de Bering et les mers avoisinantes, et parfois dans une seule année on a vu quatre cents navires baleiniers cingler dans ces parages. Enfin, Mac-Clure, après avoir traversé le détroit de Bering, accomplit en 1850 la circumnavigation de l'Amérique, et Nordenskjöld, en 1879, doubla le cap Oriental, prouvant ainsi que le « passage du Nord-Est », si longtemps cherché par les marins, est devenu praticable, depuis que la navigation a pris la vapeur à son service.

[1] Staritskiy, *Izv'estiya sibirskavo Old'ela*, VIII, 1872, n° 5; — *Izv'estiya Rousak. Geogr. Obchtchestva*, IX, 1873, n° 9.

Brèche médiane du grand hémicycle des terres qui se développe sur une longueur de 40 000 kilomètres, du cap de Bonne-Espérance au cap Horn, le détroit de Bering est naturellement une des régions océaniques les plus importantes pour le régime des vents et des courants. Les vents, qui sur l'Asie et l'Amérique se heurtent à des plateaux et à des chaînes de collines ou de montagnes, trouvent un libre passage sur le détroit. Les masses d'air chaud qui reposent sur le Pacifique, celles d'air froid qui viennent du pôle, se meuvent en sens contraire dans ce passage, cherchant les unes et les autres à l'emporter. Des courants opposés se produisent et, par l'effet de leur den-

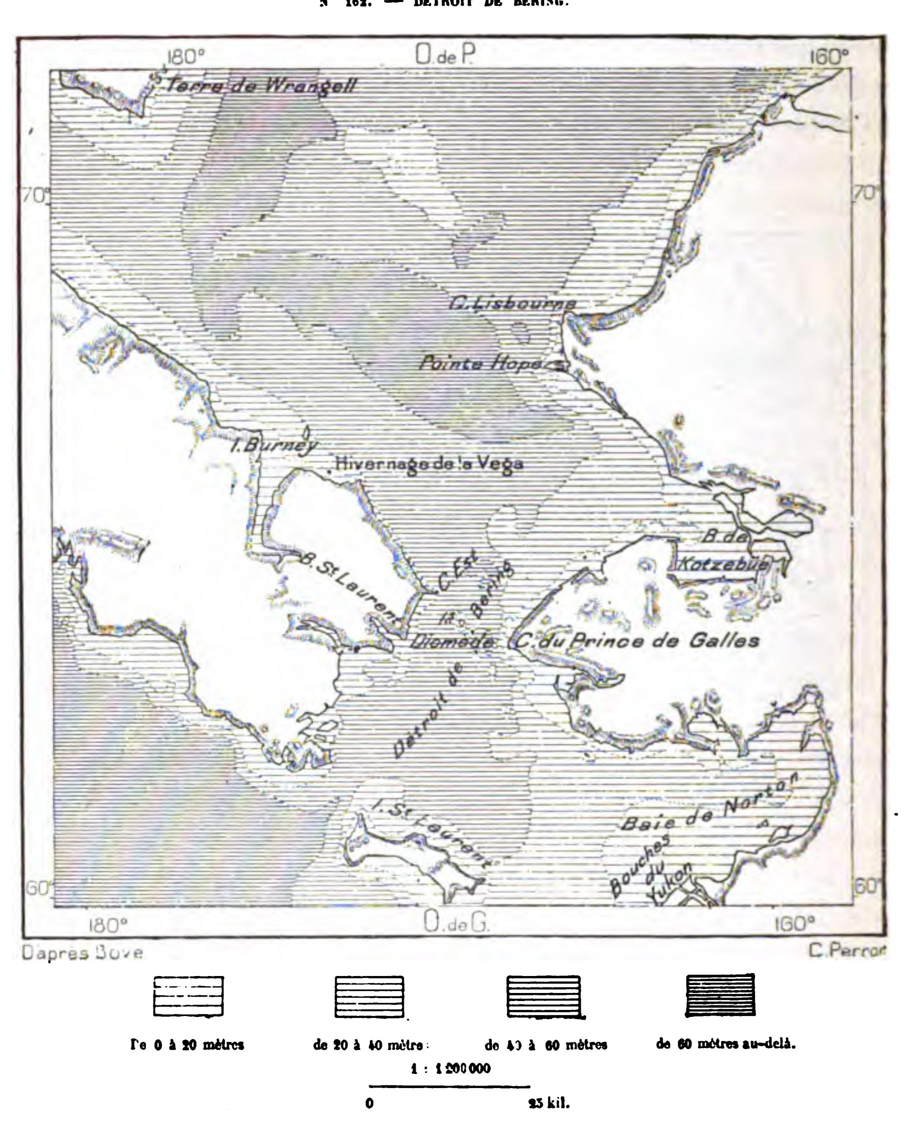
N° 161. — MER DE BERING.




sité différente, se superposent régulièrement, comme les petits courants d'air que l'on voit se former par une porte de communication entre une chambre chaude et une chambre froide. Pendant l'hivernage passé en 1879 près de l'entrée septentrionale du détroit de Bering, Nordenskjöld constata qu'un vent glacial venant du nord-ouest et rasant la surface des eaux soufflait constamment de l'océan Glacial dans la direction du Pacifique, en poussant contre la côte les banquises et les amas de glace rompue, redressés en collines, tandis qu'au-dessus, les traînées de nuages, se dirigeant sans cesse du sud au nord, prouvaient l'existence d'un contre-courant aérien. De même, deux courants océaniques se portent au-devant l'un de l'autre, mais l'es-

pace étroit et sans profondeur que leur mesure la porte de Bering ne permet pas à ces fleuves maritimes de se développer librement. La masse des eaux tropicales qui se porte de la mer du Sud vers le Pacifique septentrional coule des mers du Japon vers celle de Bering, à travers les brèches nom-

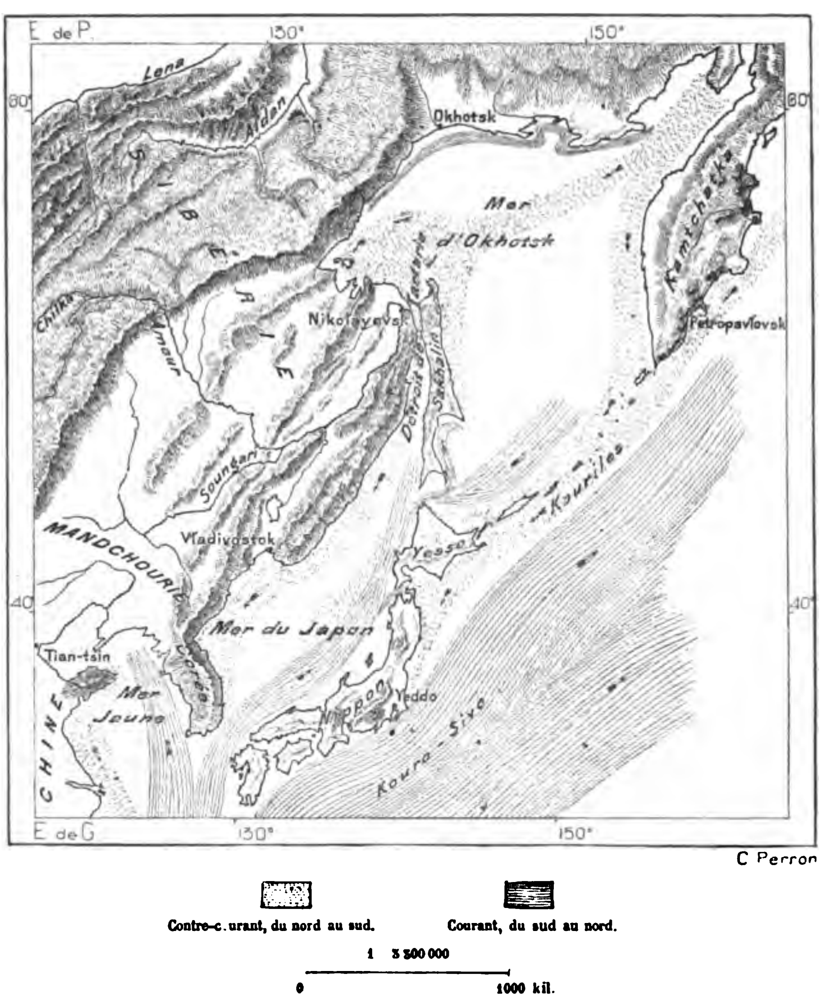
N° 162. — DÉTROIT DE BERING.




breuses de la rangée des Aléoutiennes; mais, se heurtant contre les berges sous-marines des fonds qui rejoignent l'Asie à l'Amérique, elle doit refluer presque en entier vers le sud pour longer les côtes du Nouveau Monde. Les eaux froides de l'océan Polaire s'engouffrent dans l'entonnoir septentrional du détroit, mais, par l'effet de la rotation de la Terre, elles dévient vers la

droite et suivent surtout la rive asiatique, au-dessus du sillon des plus grandes profondeurs, qui passe entre la péninsule de Bering et l'île de Saint-Laurent. D'autre part, un peu de l'eau tiède que le Kouro-sivo, le « Courant Noir » des Japonais, pousse vers les Aléoutiennes, s'écoule au nord et s'échappe par le détroit. Onatzevitch a pu reconnaître un petit cou-

N° 163. — COURANTS DU PACIFIQUE BORÉAL.




Contre-courant, du nord au sud. Courant, du sud au nord.

1 : 3 300 000

0 — 1000 kil.

rant d'eau relativement tiède se portant du cap Oriental au Serdtze-kameń[1]. Une sorte de remous s'établit ainsi dans le passage, de mai en septembre, pendant la courte saison d'été qui rompt la couche de glace entre les deux mondes. Alors on voit les blocs descendre en longs convois vers le sud, le long de la côte d'Asie, tandis que de moindres glaçons sont portés en sens

[1] *Mittheilungen von Petermann*, 1879, n° 4.

inverse du sud au nord, sur la côte américaine. Du reste, aucune des masses cristallines qu'entraînent les courants ne mérite le nom de « montagne de glace » ; la partie immergée représentant en moyenne une épaisseur septuple de la partie émergée, tout bloc s'élevant à plus de 5 mètres au-dessus de l'eau échoue sur une berge sous-marine avant d'atteindre le détroit. Dans les bassins presque fermés de la mer d'Okhotsk et du Japon, les eaux se meuvent d'une manière analogue. Chaque courant venu du sud a son contre-courant qui reflue du nord[1].

L'aspect de la végétation, sur les deux bords de la porte de Bering, témoigne du contraste des climats. Tandis que la côte américaine est boisée jusqu'à une assez grande distance au nord du cap du Prince-de Galles, la côte asiatique n'a d'autre végétation que des lichens et des mousses, et dans les fonds quelques arbrisseaux nains. De loin, ce littoral semble complètement nu. La zone dépourvue d'espèces arborescentes comprend toute la péninsule de Bering, les bords du golfe d'Anadîr, et se prolonge même au sud, jusque vers la racine de la presqu'île de Kamtchatka. Mais cette terre elle-même, quoique située presque en entier au nord de la ligne isothermique du point de glace, est très boisée et fournit du bois de construction pour la marine. Elle comprend dans sa flore la majeure partie des arbres sibériens, le mélèze et diverses espèces d'autres conifères, le bouleau, le sorbier, le peuplier, le saule; de nombreuses plantes à baies croissent dans le sous-bois et contribuent à l'alimentation des habitants. Ceux-ci fouillent la terre pour en retirer des racines et tubercules qui servent à leur nourriture ou à la préparation de boissons enivrantes; ils mangent aussi l'écorce encore verte du bouleau, mêlée au caviar[2]. Dans certaines vallées, mais surtout dans celle du Kamtchatka, où le sol est si fécond, le foin dépasse fréquemment la hauteur d'un homme, et les colons russes le fauchent jusqu'à trois fois par an. La culture des céréales, entreprise à diverses époques, n'a guère réussi; quoique le climat soit assez égal, grâce à la mer qui environne le pays de toutes parts, les brouillards et les gelées blanches, coïncidant avec la floraison des graminées, ont presque toujours tué les plantes, même dans les vallées les mieux abritées; l'avoine est la céréale qui arrive le plus fréquemment à pleine maturité. Le chanvre se récolte, non assez cependant pour remplacer l'ortie comme textile dans la fabrication des filets kamtchadales. Le jardinage a eu plus de succès que l'agriculture proprement dite, et mainte-

[1] Schrenck, *Strömungs-Verhältnisse im Ochotskischen und Japanischen Meere.*
[2] Kracheninnikov, *Description de la terre de Kamtchatka.*

nant les indigènes cultivent, en des milliers de jardins, le chou, la pomme de terre, la betterave, le navet, la carotte et d'autres légumes introduits de Russie au dernier siècle. Toutefois, ces aliments végétaux, ajoutés à ceux que fournissent les écorces, les baies ou les racines des plantes sauvages, ne donnent aux Kamtchadales qu'une faible partie de ce qui est nécessaire à leur subsistance et à celle de leurs chiens, sans lesquels il leur serait presque impossible de sortir de leurs huttes en hiver. En quatre mois d'été, il faut qu'ils aient fait leur provision de poisson sec pour huit mois de neiges et de glaces; la nourriture normale d'un chien de Kamtchadale est de milliers de poissons par hiver, et pour six chiens, attelage ordinaire d'un traîneau, la provision à faire peut dépasser plus de cent mille harengs[1]. En outre, il faut nourrir la famille, et si la nature se montre hostile, si la pêche et la chasse ne fournissent pas les provisions nécessaires, la mort est fatale; hiver et disette sont des mots synonymes pour la plupart des indigènes.

La faune de la Sibérie nord-orientale est plus riche que celle des régions arctiques de l'ouest: la cause en est probablement à la forme du continent, qui, en se rétrécissant vers le détroit de Bering, rapproche des animaux émigrés de l'ouest et ceux qui viennent du sud; quelques espèces américaines, oiseaux volant par-dessus le détroit, quadrupèdes le traversant sur la glace, se sont ajoutées à la faune asiatique de la presqu'île des Tchouktches[2]. Dans ce pays, le lièvre alpin est le mammifère que l'on rencontre le plus fréquemment, même dans le voisinage des tentes et malgré les bandes de chiens affamés qui rôdent aux alentours. L'ours, la marmotte, la belette, la loutre, sont communs dans ce pays, et les rennes sauvages errent, par troupeaux composés de milliers d'individus[3], dans les régions montagneuses du haut bassin de l'Anadîr. Serpents, grenouilles, crapauds ne se montrent point dans la Sibérie nord-orientale, ni au Kamtchatka; mais, la faune de cette péninsule comprend des lézards, considérés jadis comme des bêtes de mauvais augure, comme les espions des génies malveillants de la Terre; quand on les apercevait, on essayait de les atteindre et de les couper en morceaux, afin qu'ils ne pussent annoncer sur qui s'était porté leur regard fatal[4].

Grâce aux avantages relatifs de son climat, le Kamtchatka est naturellement beaucoup plus riche en espèces animales que la presqu'île de Bering

[1] F. von Wrangell, *Siberia and the Polar sea.*
[2] *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1853.
[3] Wrangell; — Nordenskjöld, *Passage du Nord-Est.*
[4] Kracheninnikov, ouvrage cité.

et le bassin d'Anadîr. Les lemmings (*myodes torquatus*) et autres espèces de petits rongeurs y pullulent, et c'est par millions qu'on les voit traverser en droite ligne les fleuves, les lacs, même des bras de mer, décimés en route par des bandes de poissons voraces; sur les plages, des voyageurs ont dû s'arrêter des heures entières, attendant que l'immense armée eût défilé. Ces grandes migrations durent plusieurs mois, et les espaces parcourus dépassent un millier de kilomètres. Ainsi, les lemmings du Kamtchatka partent au printemps, puis, après avoir contourné le golfe de Penjina, au nord de la mer d'Okhotsk, ils atteignent leurs campements d'été sur la rive occidentale, vers le milieu du mois de juillet, et sont généralement de retour au Kamtchatka pendant le mois d'octobre. Du reste, les migrations ne se font pas d'une manière régulière toutes les années, et sur la côte des Tchouktches, d'après Bove, les lemmings seraient des animaux sédentaires et vivant isolés[1]. Les Kamtchadales se réjouissent fort quand ils voient que les lemmings ne se préparent point, à l'époque accoutumée, à quitter leurs campements d'hiver : ils en augurent que la saison sera fructueuse et qu'ils auront en abondance tous les biens de la terre. Les lemmings, très industrieux et très économes, entassent leurs provisions de grains et de racines en de grands dépôts souterrains, qu'ils recouvrent, dit-on, à leur départ, d'herbes vénéneuses, pour empêcher d'autres espèces de rongeurs de voler leurs provisions : tel est le récit que fait Kracheninnikov, sans y ajouter lui-même entièrement foi. Les Kamtchadales vont, en temps de disette, puiser dans ces dépôts, mais ils ne manquent jamais de remplacer ce qu'ils prennent par du caviar ou des restes de poissons, afin de ne pas pousser les lemmings au désespoir et de garder près d'eux ces bienfaisants pourvoyeurs.

Nombre d'espèces animales ont diminué dans le pays de Tchouktches et au Kamtchatka, depuis que les chasseurs russes sont venus procéder méthodiquement à l'œuvre d'extermination. Les animaux porteurs de fourrures précieuses, les zibelines, les hermines, les gloutons, les renards, ne se rencontrent plus que rarement dans les régions du nord, et maint poste de chasse a dû être complètement abandonné à cause du manque de gibier; mais au Kamtchatka on tue encore annuellement de six à neuf mille zibelines, qui sont expédiées en Russie par des marchands américains établis à Petropavlovsk et sur la côte d'Okhotsk. Les renards de diverses espèces, et surtout les isatis, étaient au dernier siècle l'animal le plus commun; les Kamtchadales s'en débarrassaient à coups de bâton, aux abords de leurs

[1] *Bollettino della Società Geografica Italiana*, dec. 1879.

tentes, et cependant, quand ils donnaient la pitance aux chiens, des renards venaient toujours au banquet. Le jour, la nuit, ces pillards pénétraient dans les cabanes et s'emparaient de tous les comestibles, rongeaient les souliers, déchiraient les pelisses des dormeurs; avec une étonnante sagacité, ils savaient s'emparer des aliments déposés sur des colonnes ou sur les charpentes des huttes[1]. Maintenant cet animal est devenu rare au Kamtchatka, et les représentants qui en restent ne portent plus, paraît-il, la robe précieuse d'un bleu noir de leurs ancêtres, mais un pelage blanc qui n'a guère de valeur[2].

C'est principalement dans la mer que la destruction a été le plus complète : là, des espèces ont même entièrement disparu. Vers le milieu du siècle, la mer de Bering était celle où se jouaient les baleines en plus grand nombre, et les navires américains, venant principalement de New-Bedford et d'autres ports de la Nouvelle-Angleterre, se dirigeaient par centaines vers cette région du Pacifique. Mais la mer de Bering, de même que celle du Spitzberg et d'autres parages de l'Atlantique, n'a plus dans ses eaux que des cétacés égarés, et les baleiniers doivent aller chercher leur proie beaucoup plus au nord, dans les golfes de l'océan Glacial; il n'en existe plus, dit-on, à l'ouest du Serdtze-kameň[3]. On prévoit l'époque rapprochée où les hardis matelots, presque tous Américains, qui prennent part à cette chasse dangereuse, cesseront d'en courir les risques en vue d'un profit désormais incertain. Le grand péril pour les navires baleiniers aventurés sous les latitudes de la zone polaire, est surtout de se laisser enfermer par les glaces; il y a quelques années, quatorze navires de la flotte baleinière américaine furent saisis et écrasés dans la banquise.

Les loutres de mer, dont la fourrure était extrêmement précieuse, ne se voient plus sur les grèves de l'île de Bering, où Steller et ses compagnons avaient tué 700 de ces animaux pendant huit mois de séjour. Le lion de mer (*otaria Stelleri*), cétacé formidable d'aspect, mais peureux, que l'on voyait sur tous les écueils et qui, pendant les brouillards, si fréquents dans ces parages, avertissait de loin les marins par ses cris, ne se rencontre plus que çà et là, sur quelque falaise isolée. Enfin, la grande vache de mer (*rhytina Stelleri*), qui ressemblait beaucoup au lamentin de la mer des Caraïbes, et que certains naturalistes appelaient de ce nom[4], a été complètement exterminée. Signalée pour la première fois par Steller, en 1741,

[1] Steller; — von Middendorff, *Sibirische Reise*.
[2] G. Kennan, ouvrage cité.
[3] Onatzevitch, *Mittheilungen von Petermann*, 1879, n. 4.
[4] Kracheninnikov, *Description de la terre de Kamtchatka*.

cette espèce aurait définitivement disparu en 1768[1]; cependant des renseignements fournis par des indigènes à Nordenskjöld lui permettent d'affirmer que des individus isolés ont été encore rencontrés et tués jusqu'en 1779 ou 1780[2]. Quoi qu'il en soit, l'animal n'existe plus, et c'est à grand'peine qu'on en découvre encore pour les musées quelques ossements dans les débris des grèves. La vache de mer était d'avance désignée à la destruction par son genre de vie. Énorme animal, qui n'avait pas moins de 8 à 9 mètres de longueur, et qui pesait plus de 3 tonnes, il ne s'enfuyait point à l'approche des chasseurs; lorsque ceux-ci le surprenaient broutant les algues du bord, il continuait de manger en secouant lentement la tête comme une vache qui rumine, mais sans déranger les grues perchées sur son cou, qui le débarrassaient de ses parasites. Le mâle n'abandonnait point les siens et se faisait tuer à côté d'eux; on vit des mâles non blessés rester des journées entières à côté du cadavre de la femelle. On harponnait l'animal au moyen d'une espèce d'ancre, et trente hommes restés sur la plage le hissaient hors de l'eau, puis l'assommaient quand il avait perdu son sang. Au milieu du dix-huitième siècle, les pâturages marins de l'île de Bering étaient si riches en vaches de mer, que leur chair aurait amplement suffi à nourrir tous les habitants du Kamtchatka, et que dans leur peau, « semblable à l'écorce d'un vieux chêne », on eût pu facilement tailler toutes les embarcations ou *baïdares* qui voguaient sur la mer de Bering[3]. Mais l'aire habitée par l'animal ne s'étendait pas au delà de l'archipel du Commandeur, dont les fonds sont couverts de forêts d'algues de 20 à 30 mètres de haut : c'est ce qui explique la destruction de l'espèce entière en moins d'un demi-siècle.

L'ours de mer (*otaria ursina*) était également menacé de disparaître, et sa fourrure, si douce au toucher, ne rapportait plus aux chasseurs qu'un maigre bénéfice annuel, lorsqu'une compagnie américaine, déjà propriétaire des îles Pribilov, sur la côte du Nouveau Monde, acquit du gouvernement russe le monopole de la chasse à cet animal, dans les îles de Bering et du Cuivre, moyennant un droit de deux roubles par bête abattue : un village peuplé de 300 Aléoutes, importés de l'île Atcha, a été construit pour le service des abattoirs au nord-ouest de l'île Bering, inhabitée à l'époque où le célèbre navigateur y débarqua. Élevés en troupeaux, presque comme des animaux domestiques, et non plus massacrés au hasard, les ours de mer se sont étonnamment multipliés depuis vingt ans : tandis

[1] Von Baer; — von Brandt; — von Middendorff.
[2] *Lettres de l'Expédition à la découverte du passage Nord-Est.*
[3] Steller; — Kracheninnikov.

que dans toutes les Aléoutiennes et l'archipel du Commandeur la chasse annuelle ne fournissait annuellement à l'ancienne compagnie russe que 3200 dépouilles d'otaria[1], on en tue actuellement de 12000 à 13000 dans la seule île de Bering[2]. Mais on règle la tuerie; les femelles, les jeunes, les vieux et les mâles dont la peau est détériorée par des blessures sont épargnés, et les chasseurs s'attaquent successivement aux diverses parties de l'immense troupeau, comprenant environ un demi-million de têtes. Ces animaux ont l'instinct de la propriété singulièrement développé. Chaque chef de famille choisit sur les rochers un lieu de campement où il installe ses femelles et ses petits, tout un troupeau de cent à cent vingt têtes. Qu'un animal étranger se permette de franchir les limites du campement familial, le mâle se précipite sur l'intrus, un combat terrible s'engage, les spectateurs se rassemblent de toutes parts, puis, emportés par l'ardeur de la lutte, prennent eux-mêmes part au conflit, comme redresseurs de tort. On voit ainsi des batailles s'engager de proche en proche sur des espaces de plusieurs centaines de mètres. Irascible et tendre, l'ours de mer surveille de haut sa famille : quand une femelle laisse tomber son petit, il la pousse contre les rochers et la maltraite sans pitié, puis il se calme, et les deux époux pleurent abondamment. Mais survienne une alerte, et tous, vieux et jeunes, se précipitent vers la mer : les petits sont écrasés sous la masse des fuyards, et des amas de cadavres restent épars sur la grève[3].

Pêcheurs, chasseurs ou pasteurs, tous les habitants de la péninsule de Bering, du Kamtchatka et des îles du littoral asiatique dépendent absolument du climat pour leur genre de vie et leurs occupations; presque partout le lieu même d'habitation change de l'hiver à l'été et de l'été à l'hiver. Vêtement, nourriture, cabane et lieu de séjour, tout diffère de l'une à l'autre saison.

Les Tchouktches, ou Tchaouktous, c'est-à-dire les « Hommes »[4], qui forment la nation la plus forte numériquement de la Sibérie nord-orientale, errent avec leurs troupeaux de rennes dans toute la péninsule de Bering, dans le bassin du fleuve Anadìr et par delà les derniers rameaux du Stanovoï, dans les toundras que traversent la Koľìma et l'Indigirka : un

[1] Semonov, *Slovar' Rossiiskoï Imperii*.
[2] Karl Neumann ; — Nordenskjöld.
[3] Steller; — Kracheninnikov : — Nordenskjöld.
[4] D'après Hooper (*Ten Months among the tents of the Tuski*), leur vrai nom serait celui de Tuski, les « Frères » ou les « Confédérés ».

oukaze de 1869 fixe les limites des régions attribuées aux Tchouktches, au sud du pays des Youkagires. L'ensemble du territoire tchouktche s'étend sur un espace d'environ 800000 kilomètres carrés; mais on évalue seulement à 12000 individus[1] le nombre des indigènes vivant dans cette immense étendue, grande comme la France et la péninsule des Apennins réunies. Bove ne croit pas que ce peuple comprenne plus de 3000 à 5000 personnes[2]; mais il n'a pas pu faire de longues excursions dans l'intérieur du pays et ne connaît guère que les indigènes du littoral. D'après lui, l'origine de la race devrait être cherchée dans le bassin de l'Amour, tandis que Neumann croit les Tchouktches venus des régions septentrionales du Nouveau Monde.

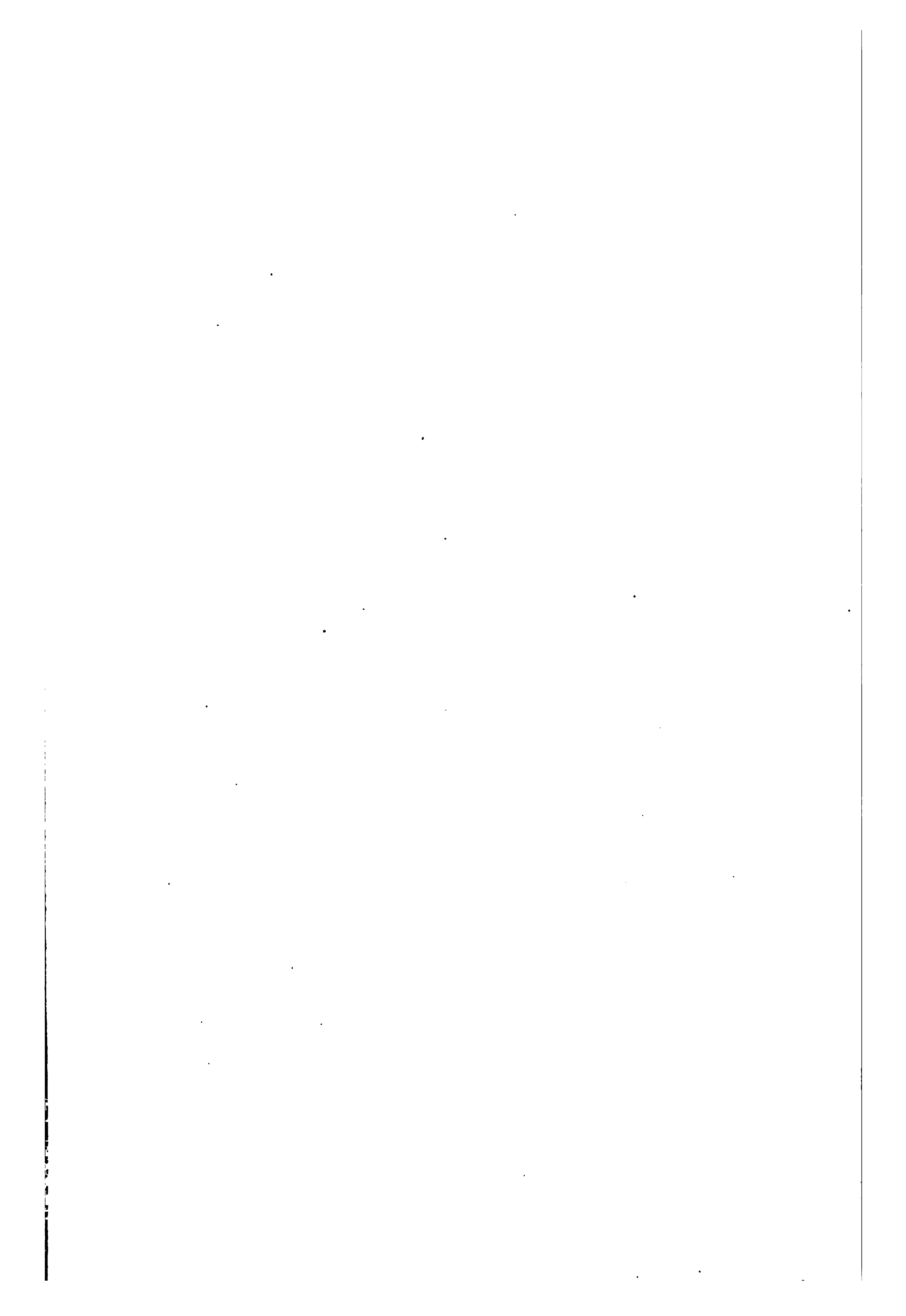
Le type des Tchouktches est celui du Mongol à tête ronde, à face large et plate, à pommettes saillantes; le nez est souvent si profondément enfoncé entre des joues rebondies qu'on pourrait placer une règle sur la figure sans le toucher; les lèvres sont grosses, et des cheveux noirs et plats tombant sur un front déjà bas le rapetissent encore. Les Tchouktches ont le cou puissant et des muscles d'une singulière vigueur, les attaches fines et délicates; la plupart sont de petite taille, cependant on en trouve aussi de belle stature. La ressemblance ethnique est grande entre les Tchouktches de l'Asie et les Eskimaux du nord de l'Amérique. Grâce aux uns et aux autres, la transition des types entre les aborigènes du Nouveau Monde et ceux de l'Ancien est complètement insensible : du Peau-Rouge au Yakoute et au Bouriate, les croisements ont créé tous les intermédiaires, et de proche en proche la parenté s'est établie, quelle qu'ait été d'ailleurs la différence originelle et quoique les langues diffèrent. On voit des Tchouktches qui ressemblent d'une manière parfaite à des Sioux, sauf pour le costume : ce sont d'admirables représentants de l'Indien sauvage d'Amérique[3]. L'évidente analogie de type entre le Tchouktche et l'Eskimau, la communauté de leurs usages et de leur genre de vie, l'emploi qu'ils font d'instruments de mêmes matériaux et de même dessin, analogues à ceux que l'on trouve en diverses grottes européennes et américaines de l'âge de pierre, ont fait admettre par quelques anthropologistes que ces deux nations du nord sont les représentants d'une humanité ou d'une race antérieure, graduellement refoulée vers le nord et forcée par les peuples conquérants de séjourner sur les rives de l'océan Glacial. Ce n'est pas dans le pays habité par eux qu'il faudrait chercher leurs ancêtres, mais bien plus au

[1] Venioukov, *Carte ethnographique.*
[2] *Bollettino della Società Geografica Italiana*, Dec. 1879.
[3] George Kennan, *Tent-life in Siberia.*



TYPES ET COSTUMES. — HOMME ET FEMME TCHOUKTCHES

Dessin de Sirouy, d'après des photographies communiquées par Nordenskjold.



sud, dans ceux où se retrouvent les débris d'une industrie et d'un art semblables aux leurs.

Quoi qu'il en soit, les Tchouktches actuels n'ont point l'air d'être un peuple en décadence, ils tiennent bien leur rang parmi les autres indigènes du littoral sibérien. Les Slaves sont trop rarement en relations avec eux pour que leur domination se fasse durement sentir, et nombre de Tchouktches. qui savent à peine saluer en russe, ignorent même l'existence de ce « tzar blanc » dont parlent avec un si grand respect, mêlé de terreur, les Mongols de la frontière chinoise; par leurs rapports avec les baleiniers, ils connaissent mieux les États-Unis que la Russie, et dans leur langage ils emploient beaucoup de mots anglais. Ils payent le yassak en peaux de renard ou d'autres animaux, et savent que de main en main cet impôt finit par être mis aux pieds d'un personnage qui trône à Irkoutsk; mais ils ignorent que ce potentat est lui-même le serviteur d'un plus puissant que lui[1]. D'ailleurs, qu'une image quelconque apportée par un baleinier d'Amérique tombe entre les mains d'un Tchouktche, et celui-ci s'empressera de la suspendre dans sa yourte de bois flotté ou de peaux de rennes tendues sur des os de baleines, et ne manquera pas de faire avec dévotion le signe de la croix devant l'image, devenue sacrée pour lui[2].

La nation se divise naturellement en deux groupes de tribus, celles de l'intérieur et celles de la côte, contrastant non seulement par le genre de vie, mais aussi par le dialecte[3]. Les Tchouktches des toundras, qui vivent de la chair et du lait des rennes, sont en général plus à leur aise que les pêcheurs, quoiqu'il y ait aussi chez eux une grande inégalité de fortunes. D'après Bove, on verrait encore des troupeaux de 20000 à 30000 têtes appartenant à un même individu; Kracheninnikov[4] parle de chefs koriaks possédant jusqu'à cent mille rennes. Les pasteurs de rennes sont de constants voyageurs et, des bords de la Kolîma à ceux de l'Anadîr, ils vont de toundra en toundra à des centaines de kilomètres de distance : ces habitudes errantes développent chez eux le talent remarquable, que possèdent aussi les Eskimaux, de pouvoir tracer sur le sol des cartes d'une étonnante précision : beaucoup de voyageurs parlent avec admiration de ces dessins, qui souvent leur ont permis de se diriger avec confiance à travers les solitudes. Les pasteurs de rennes savent se faire aimer de leurs

[1] Nordenskjöld, *Expédition au passage du Nord-Est.*
[2] George Kennan, *Tent-life in Siberia.*
[3] Karl Neumann, *Globus*, 1874.
[4] *Histoire de la terre de Kamtchatka.*

animaux : Palander raconte comment, au sortir de la tente, après le sommeil de la nuit, le Tchouktche trouve devant lui tout son troupeau de rennes rangé en bon ordre, précédé par un vieux mâle à grandes cornes, et comment chaque bête vient à son tour passer devant son maître et se frotter le muffle contre ses mains.

Le Tchouktche pasteur de rennes méprise d'ordinaire le pêcheur, plus sédentaire, moins brave, moins fort et moins soigneux de sa personne[1], mais aussi moins riche que lui, obligé de lui demander des peaux d'animal pour la construction de sa tente et la confection de ses vêtements : il est possible d'ailleurs que les deux grandes divisions des Tchouktches n'appartiennent pas à la même race, car les dialectes et les types de figure diffèrent. Le pêcheur est plus exposé au danger de la famine pendant le long hiver et doit avec plus de soin s'occuper de recueillir des provisions. Il sèche le poisson, cueille les pousses du saule nain et de plusieurs autres espèces de plantes qui, après avoir été soumises à la fermentation et à la gelée, lui fournissent une salade ou une soupe d'hiver. Il déterre aussi diverses racines et des tubercules qui l'aident à tromper la faim, et les vieilles femmes retirent des intestins des rennes les matières vertes, encore non digérées, pour les conserver comme légumes : c'est pour les Tchouktches, comme pour les Eskimaux, un des plats les plus appréciés[2]. Mais le fond de la nourriture consiste en poisson, en chair de phoque et de morse, et cette odeur, mêlée à celle de l'huile animale qui éclaire et chauffe les demeures, contribue à en rendre le séjour presque insupportable pour l'Européen.

Les Tchouktches étaient jadis un peuple batailleur et conquérant ; ils se défendirent avec vaillance contre les Russes, et lorsqu'ils consentirent à entrer en relations commerciales avec eux, c'est à la pointe de leurs lances qu'ils offraient leurs marchandises : les traitants russes, sachant à qui ils avaient affaire, comprirent qu'il valait mieux ne pas s'offenser de ce procédé[3]. Récemment encore, la peuplade des Onkilon, habitant sur le littoral du cap Nord, a été expulsée par les Tchouktches : Nordenskjöld et ses compagnons, pendant la mémorable expédition de la *Vega*, virent un village abandonné de cette tribu vaincue, dont les survivants, réfugiés au sud du détroit de Bering, près des bouches de l'Anadir, sont connus sous le nom d'Ankali et de Namollo chez la plupart des auteurs russes ; ils se distinguent par leur langage « agglutinant » des tribus tchouktches des alentours, qui parleraient,

[1] Hooper, ouvrage cité

[2] Nordenskjöld, *Découverte du passage Nord-Est ;* — Hooper, ouvrage cité.

[3] Kennan, *Tent-life in Siberia.*

d'après Bove, un idiome d'origine mongole[1]. Les Tchouktches portaient des cuirasses en peau de baleine ou des cottes de mailles en bois et en ivoire, pareilles aux armures des Japonais[2]; l'usage en a cessé depuis que les mœurs guerrières ont disparu. Actuellement les Tchouktches sont les hommes les plus pacifiques du monde, toujours dévoués les uns pour les autres, pleins de bienveillance et de bonne humeur, malgré l'adversité, d'une extrême douceur dans toutes leurs relations de famille. Ils ne tuent plus leurs vieillards, comme la piété filiale leur commandait autrefois de le faire, afin d'éviter à ces malheureux la lutte contre le froid et la faim, qui est souvent leur partage; d'après les récits que rapporte Onatzevitch, la plupart des vieillards se tueraient eux-mêmes, pour éviter à leurs enfants le chagrin de leur donner le coup mortel[3]. En 1848, Hooper vit encore un fils qui venait de tuer sa mère sur sa demande et que tous approuvaient fort de son obéissance[4].

Devenus chrétiens et « civilisés » par leurs rapports avec les baleiniers américains, les Tchouktches ont abandonné quelques-unes de leurs anciennes coutumes, mais ils brûlent toujours leurs morts ou les exposent sur des échafaudages, pour les faire dévorer par les corbeaux[5]; ils sacrifient aussi des animaux devant les génies des montagnes, des fleuves, des fontaines thermales, et s'achètent deux ou plusieurs femmes, quand ils ont assez de rennes pour faire cette coûteuse acquisition. Grâce au travail de leurs épouses, qui dressent les tentes, préparent la nourriture, cousent et décorent les vêtements, arrangent les traîneaux, attellent les rennes, les Tchouktches n'ont d'autres soins que ceux de la pêche, de la chasse et du commerce : les femmes sont les esclaves en apparence; cependant ce sont elles qui commandent et les hommes obéissent. Quant aux enfants, ils sont toujours traités avec une grande mansuétude. Le père et la mère les portent alternativement sur l'épaule et prennent bien soin de ne les jamais laisser souffrir de la faim ou du froid : ces petits êtres sont si bien enveloppés de peaux, qu'ils ressemblent à une boule traversée d'une barre, leurs bras tendus ne pouvant plus se replier sur le ballon de pelleteries qui les recouvre[6].

La nation sibérienne qui semble avoir eu le plus d'influence sur les

[1] Bove, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, déc. 1879
[2] Billings et Sauer, *Expedition to the northern parts of Russia.*
[3] *Mittheilungen von Petermann*, 1879, n° 4.
[4] Karl Neumann, *Globus*, 1874; Hooper, *The Tents of the Tuski.*
[5] Hooper, ouvrage cité.
[6] Von Middendorff, *Sibirische Reise.*

Tchouktches est celle des Toungouses. Le costume des uns et des autres se ressemble par la coupe et les ornements; plusieurs femmes tchouktches sont tatouées à la toungouse, de deux raies convexes, d'un bleu noir, tracées de l'œil au menton et servant de tiges à toute une ramure de petits dessins qui se dirigent vers le nez et la bouche; chez d'autres femmes le dessin est renversé, les lignes primaires suivant de la tempe au menton la rondeur antérieure de la joue, tandis que des ronds et des ovales vont rejoindre le lobe de l'oreille[1]. Depuis que les Tchouktches sont baptisés, quelques hommes ont la joue peinte d'une croix latine noire, remplaçant la dent du cheval marin que leurs ancêtres passaient dans un trou de la joue et qui était alors l'ornement le plus estimé des guerriers; ceux qui se sont distingués à la chasse ou dans quelque combat tatouent aussi grossièrement sur leur poitrine la représentation de leur exploit[2]. Les fouilles que Nordenskjöld et ses compagnons ont faites dans les rebuts de cuisine des Tchouktches ont amené la découverte d'ornements et d'ustensiles, tous en pierres, en os ou en dents de poissons ou de mammouths. Entre la plupart de ces objets et ceux dont se servent les Groenlandais la ressemblance est parfaite et la coïncidence trop grande pour qu'on y voie seulement l'effet des conditions de la nature, qui fournit aux deux peuples les mêmes ressources et les oblige au même genre de vie; il faut y voir aussi les conséquences du commerce qui se fait de proche en proche, par l'intermédiaire des Eskimaux, de la péninsule de Bering à celle du Labrador. N'est-il pas étrange d'entendre sur le Bosphore, dans les fjords groenlandais et, dans les mers des Caraïbes, le même mot turc appliqué aux petits esquifs des indigènes, d'ailleurs très différents de formes[3]. D'un côté, le Yakoute, le Tchouktche, l'Eskimau ont transmis au Groenlandais le mot dont il se sert pour son kayak; et de l'autre, voyageant en sens inverse sur la rondeur de la Terre, l'Espagnol a donné le nom de cayuco à la pirogue de l'Indien, pourtant si différente du gracieux « caïque » de Constantinople.

Intermédiaires du commerce entre l'Amérique et la Sibérie, les Tchouktches paraissent avoir été autrefois très puissants sur les rives du détroit de Bering; ils tenaient le premier rang parmi les marchands, eskimaux ou autres, qui se réunissaient aux lieux de troc, notamment dans l'une des îles du groupe de Diomède ou Gvozdeva, au milieu du détroit[4]. Mais l'hégé-

[1] Nordenskjold, *Lettres à M. Daubrée.*
[2] Bove, mémoire cité.
[3] Gmelin, *Voyage en Sibérie.*
[4] Hooper, *The tents of the Tuski*

monie du commerce appartient maintenant aux Américains : ce sont eux qui ont apporté aux Tchouktches des instruments en fer pour remplacer les objets en pierres et en os : ce sont eux aussi qui les mettent en rapport avec le monde industriel ; sur les bords du détroit, on voit déjà des engins d'origine américaine, ustensiles de pêche perfectionnés, revolvers, fusils se chargeant par la culasse. Ils apportent également la fatale eau-de-vie, et pour un petit verre de liquide frelaté, qui suffit à les jeter dans l'ivresse. les Tchouktches livrent avec empressement aux commerçants étrangers tout le produit de leur chasse ou de leur pêche. A jeun, ils sont au contraire de très fins commerçants, à peine moins habiles que leurs voisins les Yakoutes.

Il paraît que le domaine ethnique des Tchouktches s'étend au delà du détroit de Bering, jusque sur le territoire américain, tandis que, d'autre part, des groupes d'Eskimaux vivent sur le continent d'Asie, s'il est vrai que les Ankali ou Namollo appartiennent à ce groupe ethnique, comme on l'admet généralement. Les Koriaks, qui vivent au sud du bassin de l'Anadîr, à la racine de la péninsule de Kamtchatka, dans la vallée de la Penjina et sur les rives nord-occidentales de la mer d'Okhotsk, paraissent être des parents des Tchouktches, et parlent un dialecte très rapproché des leurs. Évalués au nombre de plus de 5000, ils se divisent, comme les Tchouktches, en familles sédentaires, s'occupant surtout de pêche, et en pasteurs de rennes nomades et chasseurs. La limite méridionale de leur territoire dans le Kamtchatka est le village de Tigil, sur la rivière Śedonka, où ils vont une fois par an pour échanger leurs denrées avec les Kamtchadales et les Russes. Tigil est le chef-lieu commercial de toute la côte occidentale de la péninsule[1].

Les voyageurs ne se louent pas des relations qu'ils ont eues avec les Koriaks sédentaires, qui vivent pour la plupart au bord des baies septentrionales de la mer d'Okhotsk. Descendants de nomades ruinés, privés de leurs troupeaux de rennes, ils n'ont plus d'autres ressources que la pêche et le trafic avec les marins étrangers et les commerçants russes. Les premiers leur ont enseigné l'ivrognerie et la débauche, les seconds leur ont appris le mensonge et le vol[2]; ils sont rongés par la misère et le vice; on ne connaît pas en Sibérie de tribus plus dégradées que les leurs. Mais les Koriaks nomades, encore possesseurs de grands troupeaux de rennes, habitués à la vie libre et indépendante, et jouissant de la pleine conscience de

[1] Kennan, *Tent-life in Siberia.*
[2] Kennan; — Neumann; — Nordenskjöld.

leur égalité, ne sont pas inférieurs aux Toungouses en intelligence, en franchise, en dignité naturelle, en noblesse de maintien. Ils ne reconnaissent ni gouvernement, ni lois extérieures; tout homme qui possède seulement une douzaine de rennes est à lui-même son maître et sa loi. Les familles s'associent généralement, par groupes de six ou sept, en petites républiques, mais elles se sont réunies en toute liberté et chacun y a voix égale. Le tayon, ainsi qu'on nomme généralement le membre le plus riche de la communauté, est consulté d'ordinaire par les autres pour le choix des lieux de campement ou pour le moment du départ; mais il ne possède aucun pouvoir. Ne reconnaissant point de maîtres et n'obéissant à personne, les Koriaks nomades sont d'ailleurs les plus serviables, les plus hospitaliers des Sibériens, et dans leur famille, ce sont les meilleurs des maris et des pères : pendant deux années et demi de séjour au milieu d'eux, Kennan ne vit jamais un seul Koriak nomade frapper les siens. Ils élèvent aussi leurs bêtes avec douceur, et par amitié pour leur troupeau ils se refusent à vendre des rennes vivants, quel que soit le prix offert par l'étranger; mais ils ne se font aucun scrupule de vendre la chair de l'animal lorsque le moment est venu de l'abattre. Ce n'est d'ailleurs que lors de besoins urgents que les Koriaks se décident à tuer une bête du troupeau : aussi sont-ils proportionnellement les plus grands propriétaires de rennes qu'il y ait en Sibérie.

Les usages des Koriaks se rapprochent naturellement de ceux des Tchouktches et des Kamtchadales, entre lesquels ils vivent et avec lesquels ils ont de fréquentes relations de commerce. Ils ont aussi grande confiance dans leurs chamanes, habiles jongleurs qui font en plein air les tours les plus étonnants. Les Koriaks offrent des sacrifices aux mauvais génies, car il leur paraît inutile de demander la bienveillance des divinités favorables, et des pierres tournées vers le lever du soleil portent les têtes des animaux qu'ils ont abattus. Comme les Kamtchadales, ils sont obligés de conquérir leurs épouses par un travail d'une ou de plusieurs années dans la maison du beau-père, et jusqu'au jour du mariage, qui est un simulacre d'enlèvement, la jeune fille est gardée par des vieilles vigilantes, qui se servent de cordes, de fouets et de bâtons pour écarter le prétendant[1]. Enfin, il est encore de tradition chez les Koriaks de tuer les vieillards et les malades pour leur éviter les souffrances d'une longue agonie. Cette pratique, rare chez les Tchouktches, est générale chez leurs voisins du sud. Tous les Koriaks considèrent ce genre de mort comme la fin naturelle de leur exis-

[1] Kracheninnikov; — E. de Lesseps; — Georgi; — Kennan.

tence et quand le moment leur semble venu, ils disent de quelle manière le suprême témoignage d'affection doit leur être rendu : les uns demandent à être lapidés, les autres choisissent la mort par la hache ou par le couteau. Tous les jeunes Koriaks apprennent l'art de donner le coup fatal sans faire souffrir la victime[1]. Aussitôt après la mort, les cadavres sont brûlés, afin que l'esprit puisse s'échapper dans l'air. A l'époque du voyage de Kracheninnikov, l'infanticide était commun : de deux jumeaux, l'un était toujours sacrifié.

Il est encore un certain nombre de Koriaks qui ont su garder complètement leur indépendance et qui ne payent pas le yassak aux employés russes. Mais il n'est pas non plus de peuple sibérien qui ait lutté avec plus de vaillance contre les Russes pour maintenir sa liberté. Dans les diverses guerres que les Koriaks ont eu à soutenir contre les Cosaques, ils ont toujours été plus redoutables que tous autres adversaires, parce qu'ils avaient vraiment « fait un pacte avec la mort ». Quand ils se voyaient entourés d'ennemis, trop nombreux et trop bien armés pour qu'ils pussent espérer de les vaincre, ils juraient de « perdre le soleil », égorgeaient leurs femmes et leurs enfants pour leur éviter l'esclavage ou les tortures, brûlaient tout ce qu'ils possédaient, puis se précipitaient au milieu du carnage : nul ne s'enfuyait, ils tombaient côte à côte, entourés de cadavres[2].

Les Kamtchadales ou les Itelmen, appelés Kontchalo par les Koriaks, doivent probablement leur nom russe à celui de la rivière Kamtchatka, devenu celui de toute la péninsule. Se distinguant nettement des Tchouktches et des Koriaks, ils appartiennent à une autre souche ethnique, bien que le climat ait imposé à ces différentes nations un genre de vie analogue. Ils sont en général plus petits que les Koriaks, auxquels ils ressemblent d'ailleurs par la figure ronde et large, les joues saillantes, les petits yeux enfoncés, le nez aplati, la chevelure noire, le teint basané. Leur langue, très gutturale, diffère de celle des Koriaks par la syntaxe et se compose de radicaux invariables dont le sens est modifié par des préfixes[3]. Mais cet idiome caractéristique se perd rapidement, comme la race elle-même. Dans certaines parties de la presqu'île, et notamment dans la vallée de la Kamtchatka, la population s'est à peu près complètement russifiée et l'ancienne langue n'est plus en usage. Devenus « orthodoxes »

[1] Kracheninnikov, *Description de la terre de Kamtchatka*; — G. Kennan, *Tent-life in Siberia*; — Semonov, *Sl'ovar' Rossiiskoï Imperii.*
[2] Ed. de Lesseps, *Du Kamtchatka à Paris.*
[3] G. Kennan, ouvrage cité.

de religion, et diversement croisés par les mariages avec les colons russes, les Kamtchadales se confondent çà et là avec leurs anciens maîtres; le type originel s'est effacé. Les Kamtchadales du sud ou Kouriles, qui vivent au sud de la péninsule, sur les bords du « Grand Fleuve » et dans la pointe terminale, l' « Omoplate » ou Łopatka, ainsi nommée à cause de sa forme, n'ont pas encore complètement perdu leur dialecte. Les Kamtchadales du nord ou de Penjina sont les moins slavisés des aborigènes et leur langage n'est mélangé que d'un petit nombre de mots russes.

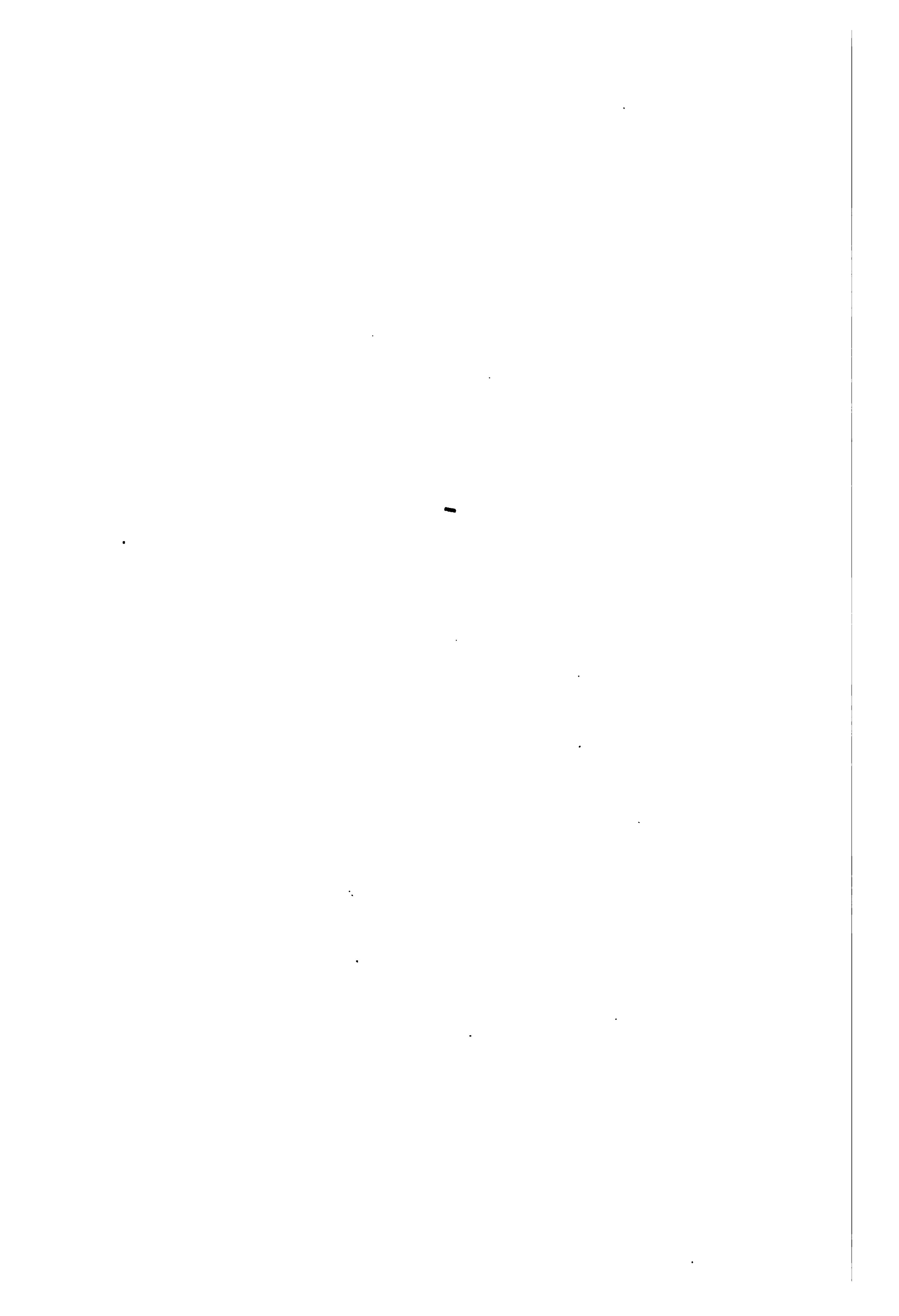
On évalue à trois mille environ le nombre des habitants de la péninsule qui ont encore droit au nom de Kamtchadales. Ce sont pour la plupart des hommes d'une singulière douceur, très honnêtes, excepté dans les villages où des Russes leur ont enseigné le mensonge à force de les tromper; leur maison d'hiver ou d'été est toujours ouverte à l'étranger; ils ne se fatiguent jamais de rendre service et perdent rapidement le souvenir des injures : malgré la misère et les mauvais traitements, ils gardent une étonnante égalité d'humeur. Sans maîtres avant l'arrivée des Russes dans le pays, ils eurent tellement à souffrir des premiers conquérants, qu'ils se révoltèrent en 1731 et en 1740; mais depuis cette époque ils ont abandonné toute idée d'insurrection, et le moindre représentant de l'autorité est reçu par eux avec un respect qui se rapproche de l'adoration. Conservateurs par excellence, ils n'abandonnent jamais un sentier tracé par leurs pères que lorsqu'il a été changé par la marche en ornière absolument impraticable. Ils n'ont rien du tempérament héroïque des Koriaks, et leurs chants plaintifs, qui semblent avoir commencé jadis par l'imitation des cris d'oiseaux de mer[1], ne célèbrent point d'anciens combats; l'amour, le travail, les voyages en traîneau, la chasse et la pêche, tels sont les thèmes de leurs poésies populaires. Dans leurs danses imitatives ils miment admirablement les mouvements des animaux; ils bondissent comme le renne, courent comme le renard et même se jettent à l'eau et nagent comme le phoque. Quant aux pratiques de la religion d'autrefois, elles sont presque abandonnées; à peine entend-on parler de temps en temps d'un chien sacrifié par des Kamtchadales aux mauvais génies qui écartent le poisson ou le gibier; mainte cérémonie, qui fut jadis un acte religieux, s'est changée peu à peu en représentation dramatique. Leurs superstitions ne se distinguent plus guère de celles des autres Sibériens, de race slave, finnoise ou mandchoue : comme eux ils prennent soin, quand ils poursuivent tel animal, de ne point en prononcer le nom, de peur d'insuccès ou de malheur.

[1] Erman, *Voyages en Sibérie*.



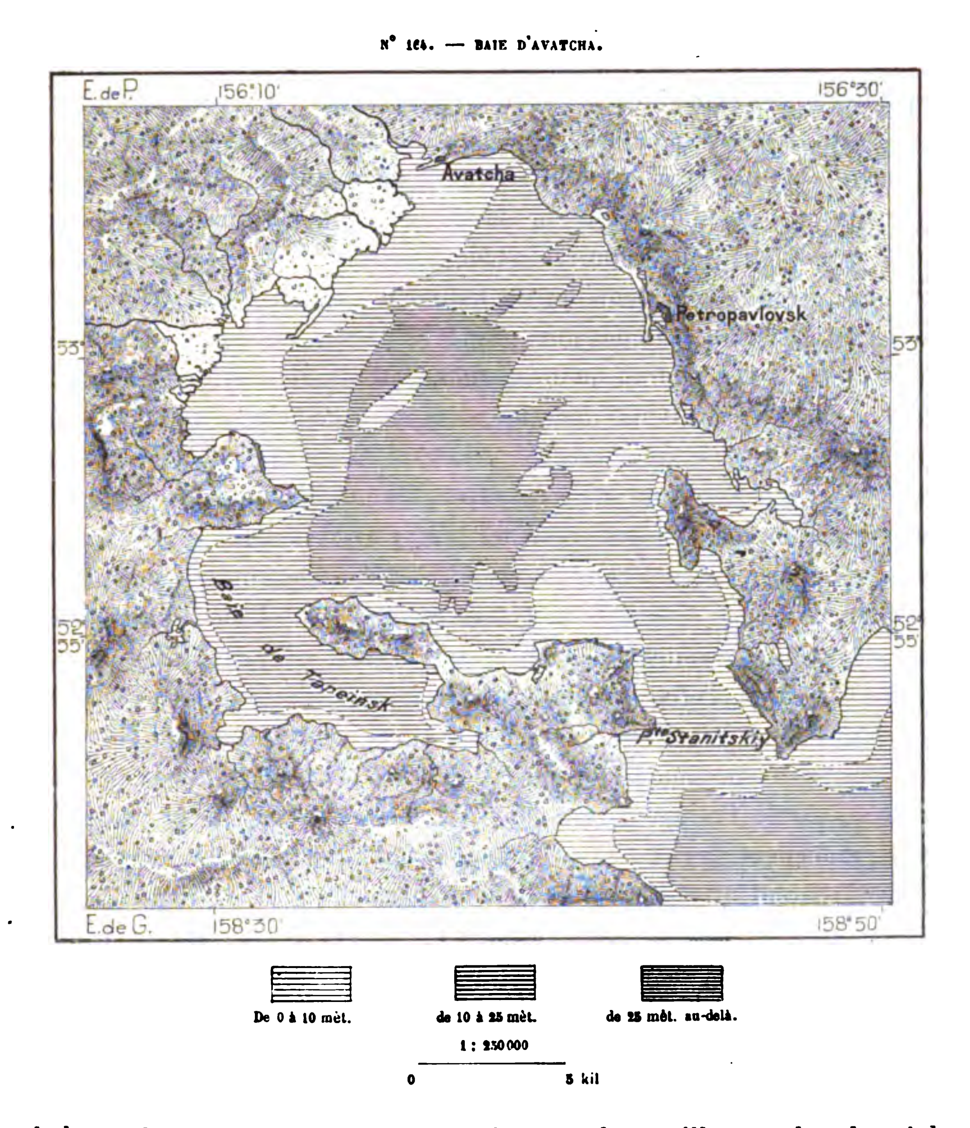
PETROPAVLOVSK. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie gravée dans le journal russe « Niva. »



Sans leurs chiens, la vie des Kamtchadales pendant les huit mois d'hiver serait entièrement changée. En été, ces animaux, dont la taille, la robe et la physionomie ressemblent à celles du loup et qui hurlent comme lui, cherchent leur nourriture dans les forêts et sur le bord des rivières; mais dès que les premières neiges sont tombées, ils reviennent fidèlement au

N° 164. — BAIE D'AVATCHA.




*balagan* du maître. Il n'est pas d'animaux plus vaillants, plus durs à la fatigue et à la faim : on les a vus quelquefois traîner leur *narta* pendant quarante-huit heures sans avoir rien mangé que des morceaux de cuir arrachés à leurs harnais. Un attelage de onze chiens parcourt d'ordinaire de soixante à quatre-vingts kilomètres dans la journée, traînant un homme et un poids de 180 kilogrammes : parfois des chiens ont parcouru dans la

journée un espace deux ou même trois fois plus considérable[1]. Durant le long hiver, quand les rivières sont gelées et que la mer est inabordable à cause des brouillards et des tempêtes, ce sont les chiens qui entretiennent la vie sociale entre les hameaux des Kamtchadales; sans eux, chaque groupe de familles se trouverait presque bloqué dans sa demeure souterraine.

Dans l'immense territoire qui s'étend de l'« Omoplate » du Kamtchatka à la péninsule des Tchouktches, aucun centre de population considérable n'a pu s'établir; à peine quelques campements méritent-ils le nom de villages. Cependant Petropavłovsk avait pris rang naguère comme place forte, sans avoir plus de population qu'une faible bourgade européenne : située sur la rive orientale de l'admirable baie d'Avatcha, cette capitale est parfaitement protégée des vents et les bâtiments peuvent y mouiller à côté du rivage. Sous des latitudes plus propices, dans le voisinage de contrées populeuses, elle deviendrait un des grands marchés du monde; mais depuis que la pêche de la baleine dans les mers environnantes a perdu de son importance et que le commerce de pelleteries a été monopolisé par quelques négociants, Petropavłovsk s'est dépeuplée; elle n'a plus que 500 habitants, après en avoir eu près d'un millier : c'est de ce port que la compagnie américaine expédie à San-Francisco, où elles reçoivent une préparation spéciale, les peaux d'ours de mer tués dans l'archipel du Commandeur. Cette capitale du Kamtchatka montre avec orgueil ses monuments, érigés à Bering et à La Pérouse, les deux navigateurs illustres dont les noms sont restés, l'un au détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, l'autre à celui qui fait communiquer les mers d'Okhotsk et du Japon. Les anciennes fortifications de Petropavłovsk, aujourd'hui recouvertes de gazon et de fleurs, rappellent la défaite des Anglo-Français qui, pendant la guerre de Crimée, allèrent attaquer ce village kamtchadale, à l'extrémité de l'Ancien Monde.

## VII

### STANOVOÏ, BASSIN DE L'AMOUR, MANTCHOURIE RUSSE.

De toutes les régions naturelles de la Sibérie, le bassin de l'Amour et le littoral voisin sont les contrées qui promettent d'avoir un jour le plus d'importance politique. Baignées par la mer du Japon, s'avançant au sud

[1] Neumann, *Globus*, 1875, n° 4.

entre la Mongolie et la Corée, et confinant à la Chine, précisément dans le voisinage de cette « grande muraille » que l'Empire du Milieu avait élevée jadis pour se défendre contre les barbares, les vallées de l'Amour, celles de ses affluents du sud et les côtes de la Mandchourie russe représentent, en face des peuples de l'extrême Orient, la puissance militaire d'une nation de cent millions d'hommes. Là d'ailleurs est la seule partie du littoral par laquelle l'immense Russie touche à une mer s'ouvrant librement, pendant presque toute l'année, sur les espaces océaniques. Les vaisseaux qui sortent des ports de la Mandchourie n'ont pas de Bosphore ou de Sund à franchir et ne sont pas obligés de louvoyer pendant huit mois au milieu des banquises, comme les navires d'Arkhangelsk. Quoique situées sous la même latitude que les côtes de la Provence et de la Catalogne, les baies intérieures de Possiet et de Pierre-le-Grand sont, il est vrai, obstruées de glaces au cœur de l'hiver; mais leurs escadres, qui peuvent hiverner plus au sud dans les ports de quelque puissance amie, n'en sont pas moins redoutables. Ce qui manque à la Mandchourie russe, avant qu'elle puisse conquérir la prééminence politique à laquelle la Russie prétend pour elle, c'est une population civilisée, enrichie par l'agriculture, le commerce et l'industrie. Les pays du bas Amour et du Littoral ne se sont point peuplés aussi rapidement que se le promettaient les patriotes russes; les voies de communication manquent encore dans ce domaine immense; la distance n'a pas été vaincue. Le lien qui rattache Vladivostok à Kronstadt est plus fictif que réel : la chaîne de cités et de campagnes russes qui les réunira plus tard est interrompue par de larges lacunes dans toute sa partie orientale, et semble ne devoir se compléter que lentement, car des montagnes, des roches nues, des lacs, des marais occupent presque tout le bassin du bas Amour, et dans cette vaste étendue, bien des régions, encore inexplorées, attendent les voyageurs qui en décriront la surface et en découvriront les richesses cachées. On peut dire qu'en Asie le tzar ne possède encore que le cadre de son empire.

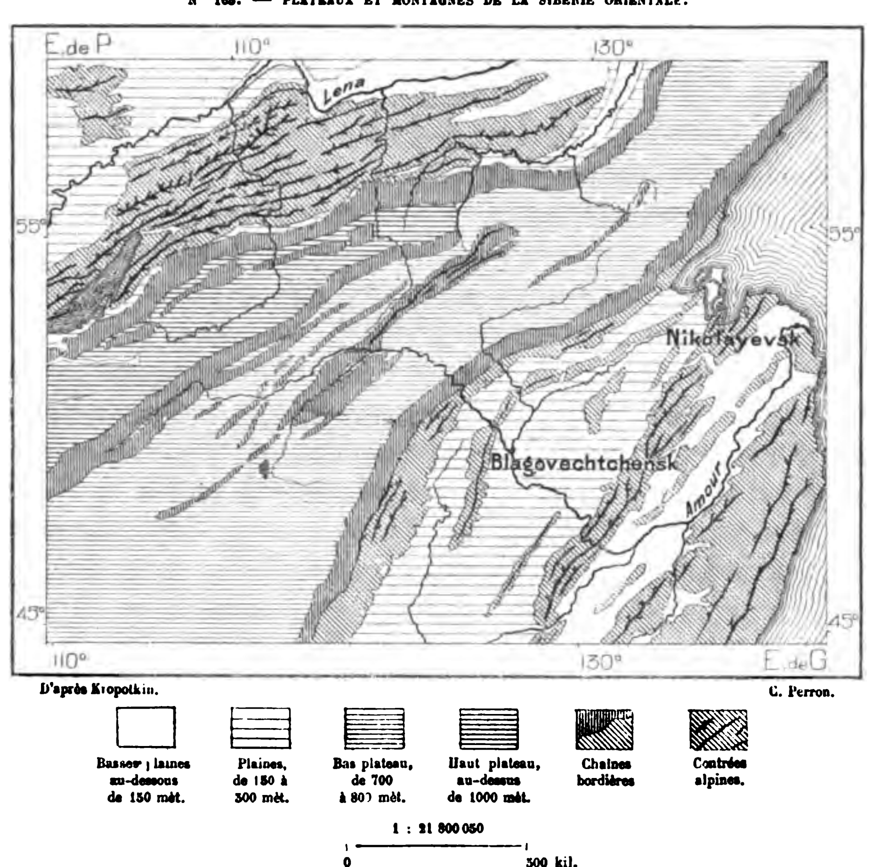
Les hauteurs, collines, montagnes et plateaux, qui limitent au nord le bassin de l'Amour, forment, dans leur ensemble, une de ces régions mal connues, que l'on figure sans précision sur les cartes, en rattachant les uns aux autres par des arêtes les massifs déjà explorés en détail. En réalité, cette chaîne serpentine, tracée des plateaux de la Transbaïkalie à la presqu'île des Tchouktches, sur une longueur de plus de 4000 kilomètres, n'est que la ligne de partage des eaux : aussi Middendorff propose-t-il de lui donner le nom de Stanovoï Vodorazdel (ligne maîtresse de partage) pour remplacer la désignation impropre de Stanovoï Khrebet ou « Chaîne dorsale ».

On sait combien les faîtes de séparation diffèrent des chaînes de montagnes, qu'en maintes régions elles traversent à angle droit; un éboulis, le déplacement d'une pierre, l'obstruction d'un marais par des mousses ou des joncs peuvent changer la ligne de partage entre deux versants, tandis que les grandes oscillations du sol, plissements, ruptures ou soulèvements, tracent la direction des crêtes de montagnes pour des âges entiers de la planète. Ces montagnes, il est vrai, changent de siècle en siècle, sous l'action des météores et de tous les agents géologiques, mais leur axe n'en est pas modifié pour cela; il se révèle par les roches souterraines là où la montagne a disparu et se continue par-dessous les cours d'eau qui la traversent de part ou d'autre; on le devine même sous les bras de mer. D'après le traité de Ńertchinsk, la frontière conventionnelle entre l'Empire Chinois et la Sibérie russe avait été fixée comme devant passer sur la crête du Stanovoï; mais ce ne fut jamais qu'une limite fictive. Les frontières naturelles ne sont pas formées par des lignes hypsométriques, mais par des zones de productions diverses. Sur les versants méridionaux du Stanovoï, aussi bien que dans le bassin de la Lena, les pentes et les fonds sont couverts de conifères, de mousses et de lichens : c'est donc la région naturelle des rennes. Aussi, malgré les traités, les « Toungouses des Rennes » descendaient-ils bien au sud du Stanovoï, au moins à 4 degrés au sud de la frontière fictive, jusque dans le voisinage de l'Amour. Mais les vallées de la Żeya, de la Boureya et d'autres affluents du grand fleuve offrent de vastes prairies qui se prêtent beaucoup mieux à l'élève des chevaux qu'à celle des rennes. Les mœurs et la civilisation changent en conséquence. Dans ces prairies vivent les « Toungouses des Chevaux », populations sédentaires qui recevaient avec déplaisir les visites des Toungouses nomades, et qui payaient régulièrement l'impôt demandé par les Chinois. Ceux-ci d'ailleurs n'avaient eu garde d'ériger les bornes de leur frontière dans les forêts du haut Stanovoï; ils les avaient placées aux confluents des rivières, vers les limites naturelles de la région des prairies, entre les Toungouses des Chevaux et ceux des Rennes[1].

Les recherches de Middendorff, de Schwartz, d'Ousoltzev, de Kropotkin et d'autres explorateurs ont établi d'une manière indubitable que le Stanovoï n'a point cette forme sinueuse que lui donnèrent les premiers voyageurs, après avoir remonté le cours des fleuves pour redescendre de l'autre côté des seuils ou d'autres vallées fluviales. L'ensemble des hau-

[1] Middendorff, *Sibirische Reise.*

teurs qui forment « l'échine » de la Sibérie orientale consiste plutôt en une large protubérance sur laquelle s'élèvent des arêtes, ici parallèles, ailleurs faiblement convergentes. Tout le plateau de la Mongolie, du Koso-gol au grand Khingan, forme le tronc commun sur lequel se dressent les arêtes, dont le raccordement artificiel sur les cartes fait des chaînes de montagnes plus ou moins serpentines. L'ensemble de ces hautes terres se dirige vers le nord-est, en s'amincissant peu à peu. Les rivières qui naissent sur le




N° 165. — PLATEAUX ET MONTAGNES DE LA SIBÉRIE ORIENTALE.

plateau, entre les diverses crêtes alignées à sa surface, en suivent d'abord la direction générale, du sud-ouest au nord-est ou du nord-est au sud-ouest, puis s'échappent par quelque brèche des arêtes pour s'enfuir latéralement vers la Lena ou vers l'Amour, ou pour descendre directement vers l'océan Glacial ou la mer d'Okhotsk. Les chaînes de montagnes qui se succèdent à l'orient du Stanovoï, transversalement à l'Amour, puis à l'est encore le long du littoral, appartiennent au même système orographique et suivent la même direction générale du sud-ouest au nord-est.

La région montueuse qui s'étend au sud du Baïkal est limitée, près de la frontière chinoise, par la plus haute chaîne du Stanovoï, que les habitants de la Daourie connaissent sous le nom de « montagnes des Pommiers » (*Yablonovoï khrebet*), probablement à cause de leurs bosquets de pommiers sauvages : c'est la continuation du Kenteï des Mongols. En réalité, elle n'est que le rebord d'un plateau et ne se présente en montagnes que par sa face orientale, au-dessus de l'Ingoda et de la Chiłka. A l'ouest, la route qui réunit le Baïkal à Tchita s'élève jusqu'au sommet du Yabłonovoï par une pente facile qui pourrait servir à l'établissement d'un chemin de fer et qui se termine à l'est par des lacs et des marais[1]. La partie haute de la chaîne bordière se compose de roches granitiques et paléozoïques revêtues de conifères et parsemées au sommet de blocs de granit entassés en chaos. La pluie, qui tombe en abondance sur les sommets, disparaît immédiatement entre ces blocs et coule sous les pierres et sous les racines des arbres jusqu'au bas des montagnes, où les ruisseaux souterrains reparaissent à la surface en s'étalant en vastes marécages, qui rendent l'abord des pentes très difficile aux voyageurs. D'ailleurs, les monts des Pommiers développent uniformément leurs croupes, sans présenter aucun accident pittoresque, comme les montagnes calcaires; sur les pentes, la végétation est également uniforme : seulement des bouleaux interrompent des nuances plus claires de leur feuillage le vert sombre des forêts de pins[2].

Le massif du Sokhondo ou du Tchokhondo, qui s'élève au sud et en dehors de la chaîne du Yabłonovoï, près de la frontière mongole, est dominé par le plus haut sommet de tout le système de l'Épine Dorsale. La double cime dresse sa paroi de granit au-dessus d'une terrasse parsemée de blocs énormes et contenant deux lacs où s'amassent les eaux de neige fondue; on dirait que tout un pan de la montagne s'est effondré. En été, quelques plaques de neige se voient sur les hautes pentes du Sokhondo, mais la pointe terminale, quoique atteignant deux kilomètres et demi d'altitude, n'atteint pas la limite des neiges persistantes; aucun des sommets du Stanovoï, même ceux de l'extrémité septentrionale du système, n'est revêtu de neige pendant tout l'été. Cependant le Sokhondo reçoit en hiver une très grande quantité de neige : il est presque toujours environné de nues, et l'on ne voit que rarement sa tête à travers les vapeurs déchirées. Les Toungouses et les Bouriates de la contrée le redoutent comme un dieu, sans doute parce qu'il se montre presque toujours à eux sombre, mena-

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites.*
[2] Radde, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XXIII.

çant, environné d'orages. Rares sont les chasseurs qui osent en aborder les pentes.

L'arête qui commence au Sokhondo, de même que le Yabłonovoï, se prolonge au nord-est vers le plateau du Vitim, tandis qu'à l'est d'autres chaînes s'alignent dans la même direction, vers le confluent de la Chiłka et de l'Argouń. Une de ces chaînes, l'Adon-tchołon, se dressant brusquement au-dessus de la plaine vaporeuse comme si elle s'élevait de la mer, est limitée à sa base méridionale par une région que l'on peut considérer comme un fragment du Gobi sur le territoire russe : c'est le plateau que les colons slaves connaissent sous l'appellation de « steppes daouriennes », non qu'elles ressemblent aux plaines basses du Dńepr et du versant aralo-caspien : elles ne doivent ce nom qu'à la nudité de leurs pentes et à la salinité de leurs eaux; une muraille en terre, dont on voit encore çà et là quelques restes, traversait autrefois les steppes, du Stanovoï au Khingan : de même que la grande muraille de Chine, ce rempart défendait les populations sédentaires contre les incursions des nomades[1] : on dit qu'il a été élevé par Djenghiz-khan. Cette région des « steppes », dont l'altitude moyenne est de 650 à 900 mètres, est séparée de la rivière Onon, branche maîtresse de la Chiłka, par de vastes forêts de pins qui retiennent les vents humides; sur la steppe même, l'air est d'une grande sécheresse et l'humidité n'est pas suffisante pour entretenir partout les pivoines, les aconits et les lis qui donnent tant de charme aux steppes de Ńertchinsk. En maints endroits, il faut traverser des espaces de 15 kilomètres, ou même davantage, avant de trouver une fontaine où l'on puisse étancher sa soif. Les seules nappes d'eau que l'on rencontre dans les cavités du plateau sont des lacs d'eau saline : çà et là des efflorescences de sel et de magnésie blanchissent le sol comme une neige récemment tombée. Un des bassins de la contrée, le Tareï, est dessiné d'ordinaire sur les cartes comme un double lac partagé par une étroite plage. Mais le plus grand de ces réservoirs, dont la superficie est d'un millier de kilomètres carrés, est fréquemment à sec. En 1772, Pallas le vit ainsi; lors de la visite de Radde, en 1856, il était également desséché depuis cinq années. Un ancien chenal de communication entre les deux lacs, des îles nombreuses, autour desquelles on voyait encore la marque des flots, témoignaient de l'abondance d'eau qui se trouvait jadis dans le bassin; actuellement, le petit lac ou Dzun-tareï, dont l'eau est saturée de sel et les plages couvertes de plantes rougeâtres, est très réduit en dimensions, et le grand lac ou Barun-tareï n'a que des flaques d'eau

[1] Chichmarev; — Kropotkin; — Popov; — Vasilyev

croupie, des couches de sel et d'immenses roselières, d'où le nom mongol du poste russe de Khouloussoutaï (Ouloussoutaï) ou « Ville des Roseaux ». On voit de ces fourrés de plantes croissant vigoureusement sur des couches de terre qui recouvrent d'anciennes glaces[1].

Le sol des steppes daouriennes est en plusieurs endroits complètement semé de petits cailloux, quartz blanc, jaspes, agates, qui proviennent de la désintégration des roches avoisinantes, dont le sable s'est envolé en poussière, tandis que l'argile a été emportée par les torrents. Néanmoins une maigre végétation d'herbes s'étend sur la steppe, et des bandes d'animaux, appartenant, il est vrai, à un petit nombre d'espèces, parcourent la contrée. C'est la seule région de la Daourie où se rencontre l'antilope *gutturosa* : les tigres s'y aventurent aussi, et les troupeaux de djaggetaï ou chevaux sauvages y sont nombreux. Les Cosaques n'ont pas encore su dompter ces animaux superbes comme l'ont fait les Chinois du Hoang-ho; mais les chasseurs du pays les poursuivent avec ardeur pour en manger la chair et pour en vendre aux Mongols la peau et surtout la queue, dont les crins flottants, brûlés sur des charbons et respirés par les animaux domestiques, doivent les guérir de toutes les maladies. De continuelles migrations de bêtes sauvages ont lieu du sud au nord à travers les steppes daouriennes, ce qui explique aux chasseurs comment le gibier vient s'offrir à leurs balles chaque année. On a remarqué que tous les oiseaux aquatiques ayant fait le grand trajet par-dessus le désert du Gobi ont l'estomac rempli de gravier de quartz blanc avalé pendant le voyage : ils ne reprennent de nourriture qu'après s'être reposés au terme de leur route[2]. De l'autre côté de l'Amour se font des migrations analogues, causées aussi par les changements de climat. Les chevreuils savent très bien si l'hiver doit être rude et surtout s'il doit tomber une grande quantité de neige. Alors ils émigrent en foule sur la rive droite de l'Amour; en 1867, lorsque les fôrets de Boureya furent soudain couvertes de neiges abondantes, les chevreuils émigrèrent en Mandchourie : à cette époque l'Amour charriait déjà des glaçons, sur lesquels se reposaient les animaux exténués de fatigue, et les habitants des stanitzas riveraines les tuaient à coups de bâton sur ces îlots flottants. La fourrure des chevreuils donne les pelisses (*dakha*) que tout le monde porte en Sibérie et dont le poil épais, toujours laissé en dehors, garantit si bien du froid et surtout du vent[3].

Les chaînes de la Daourie qui limitent la région du désert sont dépour-

[1] G. Radde, ouvrage cité.
[2] G. Radde, ouvrage cité.
[3] Kropotkin, *Notes manuscrites*.

vues de végétation sur leurs pentes tournées vers le midi. C'est un phénomène analogue à celui que l'on observe sur l'Altaï, sur le Thian-chan et même dans quelques régions du Caucase; l'humidité nécessaire à la végétation arborescente se maintient mieux sur le côté de l'ombre que sur le côté du soleil; en outre, les incendies allumés par les pâtres au printemps sont beaucoup plus destructeurs sur les escarpements méridionaux; la neige ne leur opposant aucun obstacle de ce côté, les herbes sèches, les broussailles brûlent jusqu'au sommet. Mais au nord de la Daourie et de la percée de la Chiłka les arêtes du Stanovoï sont également boisées sur les deux versants : l'humidité suffit pour entretenir de part et d'autre des forêts presque impénétrables, à cause des fondrières et des marécages, restes d'anciens lacs qui longeaient la base des montagnes. Seulement au-dessus de la zone des bois se dressent les dômes grisâtres de granit, coupées çà et là de profondes brèches; ce sont ces crêtes sans verdure qui ont fait donner par les Cosaques aux montagnes du Stanovoï et de toute la Sibérie orientale le nom de *Goltzi* ou de « Roches nues ».

Au nord de l'Amour, les principaux massifs du Stanovoï s'élèvent entre le bassin de la Żeya et celui de l'Ałdan; là, diverses cimes dépassent 2000 mètres de hauteur, sans égaler toutefois le Sokhondo; des ruisseaux et des rivières en abondance s'écoulent de ces massifs vers l'Amour, la Lena et divers affluents directs de l'océan Pacifique. Au delà des plateaux marécageux qui séparent le bassin de l'Ałdan et celui de l'Oud, le faîte, beaucoup plus rapide sur le versant qui regarde la mer d'Okhotsk que sur le versant opposé, prend le nom de crête d'Ałdan ou de Djougdjour; ses hautes croupes ne dépassent guère un millier de mètres. Cette partie de la chaîne Dorsale, quoique l'une des moins élevées, est une des plus riches en formations diverses; les granits, les gneiss, les porphyres sont recouverts de schistes anciens et même en quelques endroits d'assises jurassiques; vers le nord, là où la crête d'Ałdan se rapproche des formations récentes de Verkho-Yansk, s'étendent des couches carbonifères, et dans le voisinage de la mer d'Okhotsk, faisant face à la péninsule volcanique de Kamtchatka, se voient des basaltes et des trachytes. Des gisements de fer, de plomb, d'argent et d'or, reconnus dans ces montagnes, ne manqueraient pas, sous un autre climat, de donner lieu à de grands travaux d'exploitation.

A l'ouest d'Okhotsk et au nord de la brèche que suit la route de Yakoutsk à la mer, se dresse le mont Kapitan, auquel les Toungouses ont donné ce nom, peut-être en souvenir d'un capitaine russe, peut-être aussi comme au « capitaine » de toute la région des montagnes; il ne dépasse

qu'à peine la région des mélèzes pour entrer dans celle des lichens et de la mousse des rennes. On n'y voit point de glaciers, et même les sommets sont complètement dépourvus de neiges; mais par un remarquable contraste, qui témoigne de l'opposition des climats entre l'Europe et la Sibérie pour la pression de l'air, la chute des pluies et des neiges, la direction des vents, ces montagnes du Stanovoï, qui n'ont pas de glaciers, dominent pourtant des vallons complètement emplis de glaces persistantes. Les neiges que le vent enlève des sommets voisins s'amassent au pied du Capitaine; là, dans ces creux qu'éclaire rarement le soleil, ils se transforment graduellement en glaces et finissent par occuper de vastes bassins; même les fontaines et les ruisseaux qui coulent dans les vallées environnantes se congèlent en s'épanchant sur l'énorme lentille cristallisée. Ces bas-fonds à glacières sont le lieu naturel de rassemblement des rennes, qui s'y trouvent à l'abri des moustiques[1].

A l'orient du Stanovoï, une autre chaîne qui prend son origine sur le territoire mandchou et que Chinois, Mongols, Goldes et Russes connaissent sous des noms différents, se développe du sud-ouest au nord-est, pour aller se terminer au sud de la mer d'Okhotsk par des promontoires découpés de baies profondes et par l'archipel des Chantar : cette chaîne de Daousséalin est celle que Middendorff a désignée du nom de monts Boureya, d'après l'affluent considérable de l'Amour qui coule à l'ouest, parallèlement à la crête: les Russes lui donnent ordinairement l'appellation de « Petit Khingan ». Les forêts qui croissent sur les pentes de ces montagnes appartiennent à une autre aire de végétation que celles du reste de la Sibérie; les chênes, inconnus dans les vallées de la Lena et du Yeniseï, dominent en mainte région des monts Boureya, et dans l'ensemble de la contrée, les arbres à feuillage caduc l'emportent sur les conifères à feuilles persistantes; pour la flore, on se trouve déjà en pleine Mandchourie. Dans les fourrés gîte le tigre, l'animal-seigneur, ainsi que l'appellent les habitants; son domaine a commencé.

Toute la région que l'Ousouri et le bas Amour limitent à l'occident est occupée jusqu'à la mer par des collines et des montagnes que l'on désigne d'ordinaire sous le nom général de « monts Mandchoux » : c'est un plateau découpé en d'innombrables rameaux, se redressant à l'est en saillies qui longent les rivages de la mer du Japon, en présentant du côté de cette mer ses escarpements les plus rapides. De même que la crête d'Aldan, à laquelle elle ressemble par sa hauteur, par ses croupes supérieures dépouillées de

[1] Erman, *Voyages en Sibérie*.

verdure, dominant des pentes boisées, et par sa direction du sud-ouest au nord-est, la crête des monts Mandchoux ou le Soukhote-alin (Sikhota-alin, la Chaîne du Seigneur) ne présente qu'un petit nombre de passages; les marécages et les forêts du versant occidental rendent les communications très difficiles de la vallée de l'Ousouri au littoral marin[1] : seulement au sud, un large seuil où s'amassent les eaux de pluie fait communiquer le grand lac Khanka avec la rivière côtière de Souifoun, au nord du golfe de Pierre-le-Grand. On a souvent répété que le Soukhote-alin est partiellement d'origine volcanique, et des coulées de basalte, descendues des cratères de la chaîne s'avanceraient dans le détroit de Tartarie en promontoires escarpés, dominant les eaux de 100 et de 200 mètres de hauteur[2]; mais les volcans que l'on a cru voir près de la baie de Castries paraissent en réalité n'être que des assises de grès[3].

Des quatre grands fleuves de la Sibérie, l'Amour est le moins considérable par l'étendue de son bassin, mais il promet de devenir un jour le plus important pour la navigation, quoique de nos jours il soit, à cet égard, bien inférieur aux rivières du bassin de l'Ob, dont toutes les villes riveraines sont en relations fréquentes les unes avec les autres par des bateaux à vapeur. Tandis que l'Ob, le Yeniseï, la Lena coulent du sud au nord, transversalement à la marche des populations et vont perdre leurs eaux dans l'océan Glacial, l'Amour déroule ses méandres dans la direction de l'est, suivant la direction des voies historiques d'occident en orient, et déverse ses eaux dans une mer parcourue des navires pendant la plus grande partie de l'année. Il est peu de fleuves qui aient à traverser tant de saillies montagneuses pour descendre de degré en degré : né sur le plateau daourien, il doit en percer la chaîne bordière orientale pour entrer dans les plaines de son cours moyen, hautes de 600 mètres. Ensuite il se glisse dans la fissure du petit Khingan, pour s'épancher dans les plaines basses que le Soukhote sépare de la mer. Perçant encore cette chaîne littorale, après l'avoir d'abord longée, il entre dans l'Océan; mais là encore il trouve devant lui l'île de Sakhalin, et son chenal doit la contourner par deux bras, l'un

[1] Helmersen, *Izv'estiya Geogr. Obchtchestva*, IV, 1868.
[2] Bolchev, *Revue de géographie*, mai 1878,
[3] Altitudes diverses du Stanovoï, du Boureya et des monts Mandchoux :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Sokhondo (d'après Radde) . . . . | 2517 mèt. | Col du Kapitan . . . . . . . . | 1281 mèt. |
| Stanovoï entre l'Aldan et la Zeya. | 2100 » | Lagar aoul (monts Boureya) . . | 1050 » |
| Altitude moyenne de la crête d'Aldan | 900 » | Hauteur moyenne du Soukhote-alin. | 900 » |
| Kapitan . . . . . . . . . . . | 1296 » | Montagne Golaya, cime principale. | 1720 » |

qui passe au nord de l'île, l'autre qui pénètre au sud dans le détroit de Tartarie[1]. L'Amour, aussi abondant que les trois autres fleuves principaux de la Sibérie septentrionale, eut toujours, comme voie historique, une importance de premier ordre : il fut le chemin des Mongols, des Mandchoux, de tous les peuples migrateurs de l'Asie orientale, et maintenant il est devenu le prolongement de la route méridionale de la Sibérie, suivie en sens contraire par les conquérants et les colons russes. Le cours inférieur de l'Amour complète la route naturelle qui commence, à 10 000 kilomètres de distance, par la bouche de la Neva. Les régions de l'Amour ont aussi pour l'homme l'avantage de se trouver sous un climat plus tempéré que celui du reste de la Sibérie; même quelques-uns des affluents de son bassin méridional, dans l'Empire Chinois, naissent sous le 40ᵉ degré de latitude, par conséquent plus près de l'équateur que du pôle.

Plus de la moitié du bassin de l'Amour se trouvant encore sur les territoires incomplètement explorés de la Mongolie et de la Mandchourie, il est impossible d'évaluer la superficie des terrains qui déversent dans ce fleuve l'excédent de leurs eaux : c'est d'une manière approximative qu'on leur donne de 2 000 000 à 2 050 000 kilomètres carrés, environ quatre fois la surface de la France. En considérant la rivière Kerulen ou Kurulun comme faisant partie du bassin de l'Amour, bien qu'elle ne lui appartienne pas d'une manière constante, le développement total du fleuve Amour et de son affluent le plus lointain d'origine, est d'environ 5000 kilomètres. Le Kurulun naît sur le versant méridional des monts Kenteï, prolongement mongol de la montagne des Pommiers, et longeant au nord une des terrasses du plateau de Gobi, va se déverser dans le Dałaï. Cette mer « Sainte, » — car tel est le sens du mot Dałaï, — reçoit aussi l'Oursoun, émissaire du Bouir-nor; mais ces affluents du désert lui apportent une faible quantité d'eau, que l'évaporation fait disparaître presque en entier du réservoir lacustre. Il ne sort du lac qu'un étroit émissaire d'eau trouble et lente, le Dałaï-goł, qui se réunit à la rapide rivière du Khaïłar, source vive de l'Argouṅ. Pendant les crues printanières de ce torrent, qui descend des hautes vallées du Grand Khingan, une partie de ses eaux reflue dans le Dałaï-goł et par ce canal entre dans le Dałaï, d'où les poissons sortent alors en bancs épais et pénètrent par l'Argouṅ sur le territoire russe. Ainsi, quoique la mer Sainte se trouve en Mongolie, les pêcheurs russes profitent indirectement de ses richesses en poissons, que les Mongols n'utilisent point[2].

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites.*

[2] Radde, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XXIII.

Le Khaïłar, uni au Dałaï-goł, prend le nom d'Argouń et se dirige au nord-est, parallèlement aux diverses chaînes du Stanovoï, en formant la frontière politique entre la Chine et la Russie. Quant à la Chiłka, la rivière dont les eaux réunies à celles de l'Argouń forment le bec de l' « Aiguille » ou Střełka, en prenant le nom d'Amour, elle a son bassin situé presque en entier sur le territoire russe; seulement la rivière Onon, qui est, avec l'Ingoda, le principal affluent de la Chiłka, naît en Mongolie et ne pénètre dans la Daourie russe qu'après avoir contourné de loin, du côté du sud, le massif du Sokhondo. Quelle est des deux rivières, Argouń et Chiłka, la branche maîtresse de l'Amour? L'Argouń a l'avantage pour la longueur du bassin, mais la Chiłka, qui traverse une région plus humide, roule probablement une plus grande quantité d'eau, et cette eau est moins chargée d'impuretés. Historiquement, la pure Chiłka est aussi le fleuve le plus important, car ses eaux portaient les embarcations des Cosaques qui tant de fois essayèrent de s'établir sur les bords de l'Amour, ou d'y maintenir leurs colonies déjà fondées, avant que Mouraviov l'Amourien s'emparât définitivement de tout le cours du fleuve, en 1853. Tandis qu'au sud les Mongols, toujours à cheval, ont pour chemin le sol résonnant des steppes, les Russes descendaient ou remontaient le cours des rivières, et la Chiłka, navigable dans toute sa partie inférieure, leur offrait une voie directe pour se diriger à l'orient, de l'autre côté des monts Khingan. Les Toungouses de la Chiłka désignent aussi de ce nom tout le fleuve inférieur, en aval du confluent de l'Argouń. L'appellation d'Amour est d'origine inconnue : pour les uns, elle serait dérivée des mots giliaks Ya-mour, qui signifie Grand Fleuve[1]; pour les autres, elle serait une modification du nom de Mamou employé par les riverains indigènes du cours inférieur; d'autres encore pensent que ce mot provient de ce que les premiers Russes campés à Albazin, aux bords du ruisseau d'Emouri, ont fini par donner à la vallée de ce petit cours d'eau, si vaillamment disputée par eux, une importance légendaire, en sorte que le nom d'Emour ou d'Amour est devenu celui de toute la contrée et du fleuve qui la traverse. Quoi qu'il en soit, chacune des nations qui se rencontrent dans la vallée de l'Amour lui donne une appellation différente. Pour les Goldes, c'est le Mango; pour les Yakoutes, c'est le Kara-touran ou « Fleuve Noir »; pour les Mandchoux, le Sakhalin-oula ou « rivière de l'Eau noire »; pour les Chinois, le Hélong-kiang ou « Fleuve du Dragon noir », sans doute à cause de la nuance sombre de ses eaux.

[1] Carl Ritter, *Asien*.

Au bec de la Strelka, l'Amour a déjà de 6 à 7 mètres de profondeur en moyenne et sa largeur est de près d'un demi-kilomètre. Rétréci entre les promontoires du Grand Khingan et les chaînons latéraux du Stanovoï, il se dirige à l'est par une série de défilés, au sortir desquels il descend au sud-est, en longeant les hauteurs de la chaîne volcanique d'Ilkouri-alin. Plus bas, des deux côtés de son cours, mais surtout à gauche, entre les affluents Żeya et Boureya, s'étendent de vastes plaines que Middendorff compare aux « prairies » du Nouveau Monde, bien que la surface en soit ravinée çà et là; mais, au lieu d'être couvertes de graminées, elles sont revêtues sur de vastes espaces de fourrés de petits chênes, de noisetiers et d'autres arbrisseaux; comme les prairies d'Amérique, elles donnent d'abondantes récoltes au laboureur qui les défriche.

De même que les autres fleuves de la Sibérie, l'Amour est un cours d'eau normal, dont la rive droite est plus élevée en moyenne que la rive gauche. Après avoir reçu la Boureya, l'Amour vient se heurter contre la chaîne du « Petit Khingan » et doit la traverser par un défilé de 170 kilomètres de longueur, plus grandiose que celui du Rhin entre Bingen et Coblentz, mais sans la beauté que donnent les villes sur la rive étroite, les cultures sur les pentes et les châteaux en ruines ou reconstruits sur les sommets. Aucune route ne longe encore le fleuve dans cette percée des montagnes, et le sentier est submergé pendant les crues; les cavaliers qui veulent se rendre de l'un à l'autre côté des monts Boureya doivent s'éloigner de l'Amour et cheminer péniblement à travers la forêt, pour éviter les promontoires de plusieurs centaines de mètres de hauteur qui baignent les roches de leur base dans l'eau profonde du courant. Au sortir de ce défilé, dont la direction est celle du nord au sud, l'Amour se recourbe vers l'est, puis vers le nord-est, suivant ainsi l'impulsion que lui donne le puissant Soungari, ou Kouen-tong, considéré par les Chinois comme le fleuve principal. Comme l'Ob-Irtich, le Yeniseï- Angara, l'Amour ou Argouň-Chilka, le Soungari est formé de deux rivières presques égales en abondance, le Soungari supérieur et le Noňi[1].

Le Soungari est vraiment la branche maîtresse du tronc fluvial, non, il est vrai, par le développement de son cours, ni probablement par la quantité d'eau, mais par l'orientation de sa vallée, parallèle au Khingan, aux monts de la Mandchourie et à l'axe même de toute l'Asie nord-orientale. Au confluent, les flots troubles du Soungari, d'aspect tantôt verdâtre, tantôt laiteux, — d'où le nom mandchou de « Fleur de Lait » donné au

[1] Karl Ritter, *Asien*.

fleuve, — occupent environ les deux tiers du lit commun. En amont du Soungari, l'Amour et ses tributaires ont une hauteur d'eau très variable et baissent rapidement pendant l'été. Ce fait prouve que les divers massifs de montagnes entourant le haut bassin du fleuve ne sont pas assez élevés pour porter de grandes étendues de neiges persistantes; la fonte des névés ne suffit pas, comme dans les Alpes, à soutenir le niveau des eaux pendant les maigres; aussi la navigation est-elle fort périlleuse au milieu des rapides. Les montagnes qui entourent le bassin du Soungari ne sont pas assez connues pour qu'on puisse évaluer dans le débit du fleuve l'importance de leurs neiges fondues; il est probable néanmoins que le Chan-alin ou les « montagnes Blanches », qui forment la limite orientale du bassin, atteignent, ainsi que leur nom l'indique, la zone des neiges persistantes, soit de trois à quatre mille mètres de hauteur, et contribuent ainsi à gonfler les crues fluviales. Mais la grande cause des débordements du Soungari et des autres cours d'eau de la Sibérie orientale est l'apport des pluies par les moussons d'été, qui soufflent du nord-est dans la direction des plateaux de la Mongolie. En aval du confluent, l'Amour prend alors l'aspect d'une mer en mouvement; les îles sont couvertes; toutes les branches ramifiées, sur une longueur de 10, même de 20 kilomètres, ne forment plus qu'un seul courant; des villages sont emportés avec les berges sur lesquelles ils étaient bâtis, et les forêts déracinées sont entraînées en longues processions par le courant. Depuis que le bas Amour est colonisé par les Russes, il a fallu changer fréquemment l'emplacement des stanitzas, pour les reporter sur des terrasses plus élevées, ou moins affouillées à la base.

Coulant en entier sur le territoire chinois, le Soungari appartient historiquement et socialement à un tout autre monde que l'Amour. Tandis que ce fleuve, devenu russe par la conquête, serpentait naguère en dehors du domaine des nations civilisées et ne portait que les barques des Toungouses et des Goldes, le Soungari arrose un bassin où les villes sont nombreuses, où les plaines cultivées occupent des espaces considérables, et que des voies de communication parcourent en divers sens. Le bassin de l'Amour proprement dit n'est dans presque toute son étendue qu'une solitude à peine explorée, tandis que des centaines de mille habitants se pressent dans les campagnes, en amont de Sian-Sin. Quoique faisant partie du même bassin hydrographique, la région de l'Amour et celle du Soungari ont des centres d'attraction opposés. Sur l'Amour, le mouvement des hommes et des denrées se fait de l'ouest à l'est, d'Irkoutsk à Khabarovka et aux côtes du Pacifique : les populations du Soungari regardent au sud, vers Moukden, la mer Jaune et Pekin. Les communications sont rares entre le

Soungari chinois et les possessions russes, et ce n'est pas sans peine que Maximovitch, Ousoltzev, Kropotkin, Khilkovskiy ont pénétré par ce fleuve dans l'Empire du Milieu.

Mais l'Ousouri, qui est, après le Soungari, le principal affluent du bas Amour, appartient désormais au monde russe. Choisi, en 1860, pour limite entre les deux empires, ce fleuve coule du sud-ouest au nord-est dans le plissement qui sépare les deux faîtes parallèles du Chan-alin et du Soukhote-alin, et sa vallée est devenue la route stratégique et commerciale qui mène de l'Amour aux ports méridionaux de la Mandchourie russe. L'Ousouri ne prend ce nom que dans la partie moyenne du bassin, en aval de tous les hauts tributaires, dont l'un, la Soungatcha, sort d'une « méditerranée », car tel est le sens du mot chinois Khan-kaï (Han-haï), que les Russes ont changé en celui de Khanka ou Khinka. Ce grand lac, dont la surface moyenne dépasse 3000 kilomètres carrés, peut être considéré, en dépit de son nom, comme une simple inondation permanente, car il paraît que sa profondeur n'est en aucun endroit supérieure à 10 mètres : on peut s'avancer jusqu'à un kilomètre du bord sans trouver plus de 30 centimètres d'eau[1]. Mais lors des moussons d'été, qui apportent une si grande quantité d'eau dans la région du bas Amour, le Khanka déborde au loin dans la plaine basse qu'il occupait jadis, en formant alors une véritable « mer intérieure ». En temps ordinaire, le Khanka se divise en deux parties, le « grand Lac » et le « petit Lac », séparés l'un de l'autre par une flèche de sable d'une parfaite régularité qui s'arrondit vers le nord, de manière à continuer exactement la courbe des rivages de l'est et de l'ouest : ce cordon littoral, développant son arc de cercle avec une précision géométrique, ressemble à mille autres flèches de forme analogue qui se succèdent sur le littoral de l'Océan; mais on n'en voit que peu d'exemples sur le bord de lacs relativement peu étendus. C'est que, pour la plupart, ils sont abrités contre les vents et que ceux-ci n'y viennent pas régulièrement d'un même côté de l'horizon. Le Khanka est complètement exposé aux vents du sud, qui soufflent pendant une grande partie de l'année en s'engouffrant dans la brèche ouverte à l'ouest de la chaîne du Soukhote-alin : ainsi se forme à la surface du bassin une houle régulière qui se porte du sud au nord et dessine avec netteté le contour circulaire des plages. La « méditerranée » de l'Ousouri est très poissonneuse : pendant les premiers temps de l'occupation russe, l'Ousouri était aussi d'une singulière richesse en poissons de toute espèce, surtout en carpes, en sterlets et en saumons. En

[1] Boudichtchev, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, janv. 1868.

passant à gué les coulées qui font communiquer la rivière avec les lacs de ses rives, à l'époque de la montée annuelle des saumons, les voyageurs en prenaient à la main des dizaines. En certains endroits, les poissons étaient tellement nombreux, qu'on entendait dans l'eau le bruissement sourd de leurs nageoires.

Réuni à l'Ousouri, l'Amour coule désormais en entier sur le territoire

N° 164. — LAC KHANKA.



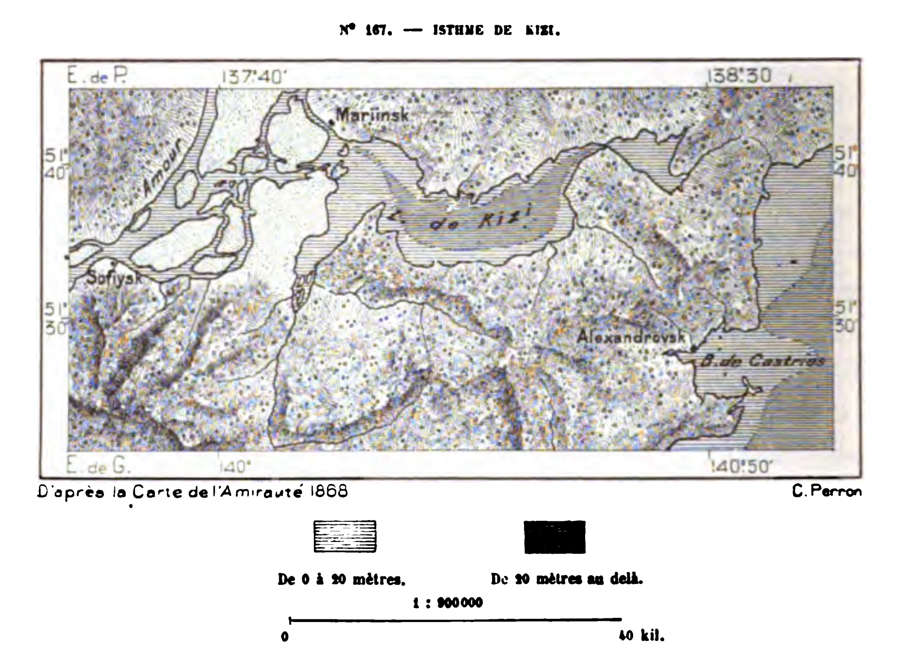

1 : 1 500 000

0 50 kil.

russe. Il reçoit encore, à droite et à gauche, d'importantes rivières, mais il a déjà toute sa largeur, et ses affluents ne semblent rien ajouter à sa masse liquide. Se partageant en plusieurs bras autour d'îles herbeuses, il serpente dans sa large vallée, en venant de distance en distance heurter la base des collines de sa rive droite; des lacs et de vastes marais bordent son cours, principalement sur la rive gauche, et lui servent de déversoirs pen-

dant les inondations : des canaux changeants, dont le courant se renverse suivant les oscillations du niveau fluvial, unissent l'Amour à ces eaux dormantes. Un de ces lacs, le Kizi, occupe à l'est du fleuve une grande partie d'une dépression transversale qui se dirige vers le golfe de Castries. En cet endroit, la vallée du bas Amour rappelle par sa forme celle du bas Danube, qui se dirige vers l'isthme de Kustendje, comme pour se jeter directement dans la mer Noire, et qui pourtant doit se reployer à angle droit pour contourner à l'ouest et au nord la péninsule de la Dobroudja. De même, l'Amour, quoique remplissant à demi l'isthme de Kizi par une coulée latérale, détourne son courant principal vers

N° 167. — ISTHME DE KIZI.

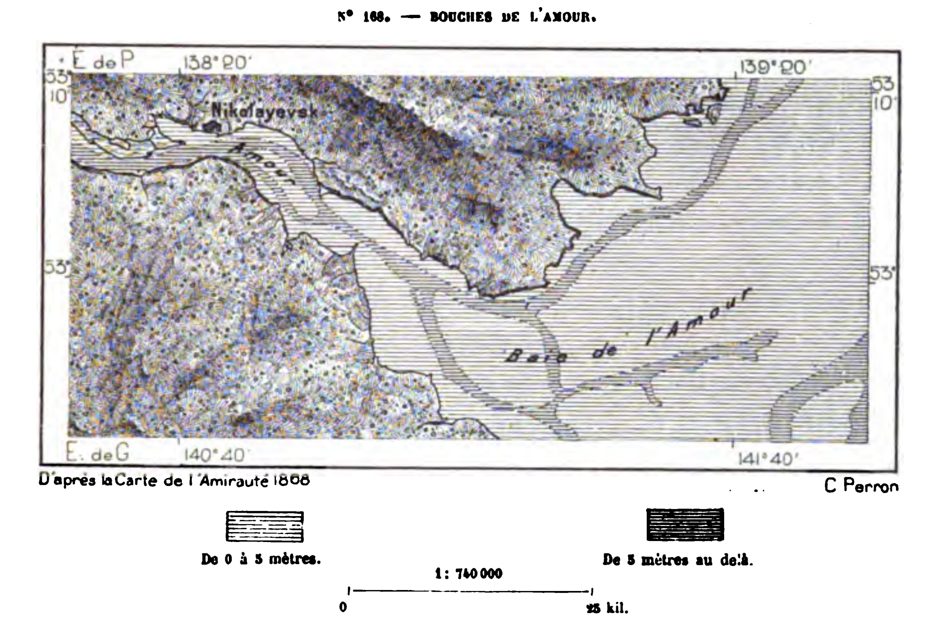



le nord pour trouver enfin la brèche qui lui permet d'entrer dans l'océan Pacifique. Simple déversoir de l'Amour, le lac de Kizi n'a que 60 centimètres de profondeur en hiver, lors des maigres du fleuve, tandis qu'il s'élève à plus de 3 mètres en été, pendant les crues. Une crête, peu saillante, de 17 kilomètres de largeur, sépare le lac de la grève du Pacifique, mais les indigènes peuvent utiliser pour leurs canots la petite rivière Taba, qui descend de cette crête, et, de versant à versant, le portage qu'ils ont à traverser n'a pas même 2 kilomètres de long. Dès l'année 1857, l'ingénieur Romanov explorait ce portage en vue de l'établissement d'un chemin de fer de 50 kilomètres, qui eût permis aux voyageurs d'éviter un détour de 500 kilomètres par la bouche dangereuse de l'Amour; mais pareille œuvre sera presque inutile tant que les colo-

nies russes de la contrée auront aussi peu d'importance qu'elles en ont de nos jours. Il n'existait pas même en 1878 de bonne route de voitures à travers l'isthme.

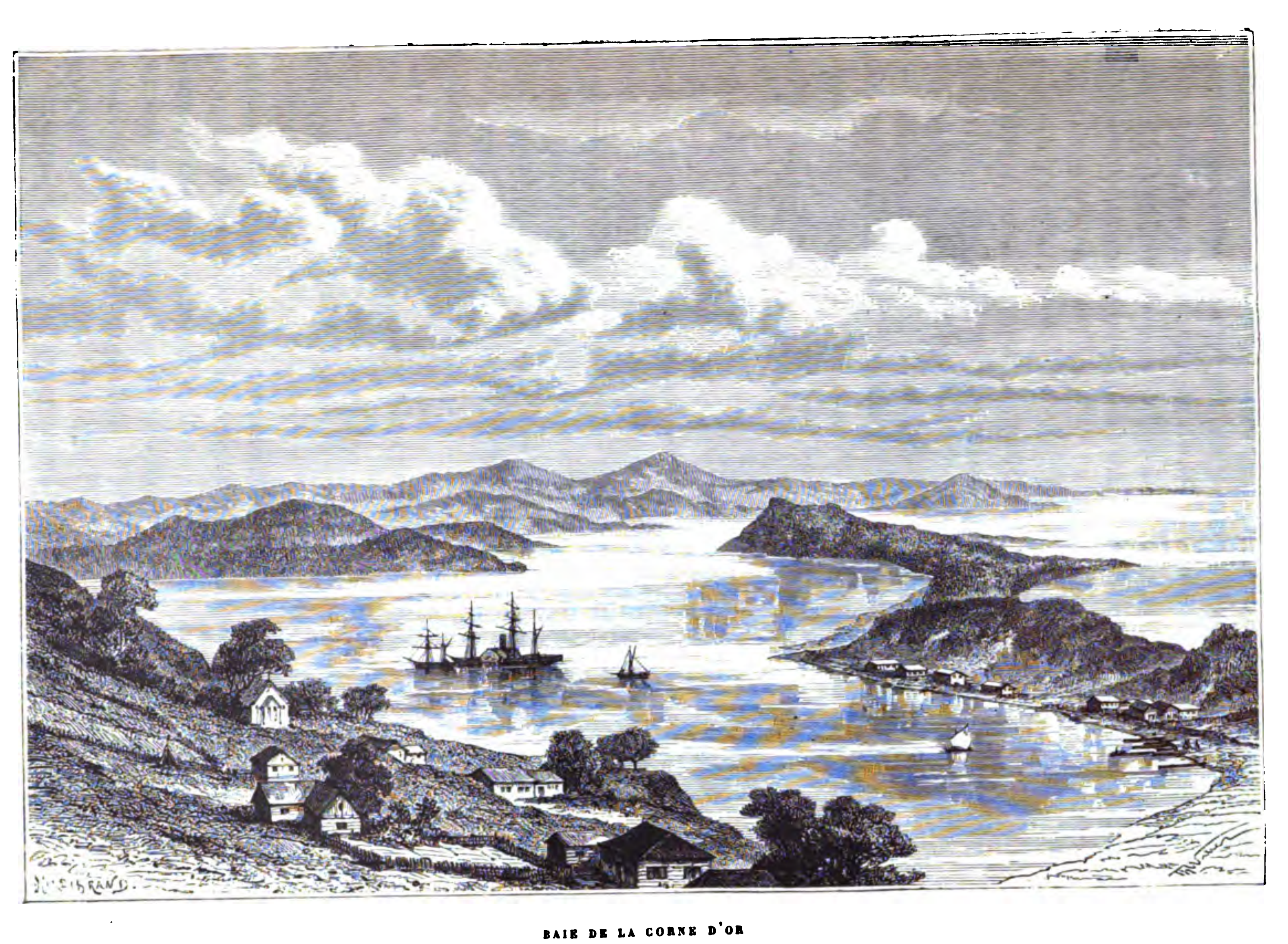
Rejeté vers le nord, l'Amour communique encore à droite et à gauche avec plusieurs lacs qui rappellent le temps où le fleuve cherchait son issue vers la mer. Dans cette partie de son cours, l'Amour est inachevé, pour ainsi dire : ses eaux forment un dédale de courants vifs, de coulées paresseuses et de lacs, dans lesquels s'ébattent encore les cachalots venus de la haute mer. La grande rivière Amgouñ, qui lui vient des monts Boureya, s'unit avec

N° 168. — BOUCHES DE L'AMOUR.




lui en une sorte de delta intérieur où le mouvement des eaux se déplace suivant les crues, en changeant sans cesse la forme des îles et des bancs de sable. C'est en face de ce delta de l'Amgouñ, près du village giliak de Tîr, que se dressent, sur un rocher de la rive droite, trois colonnes, de marbre, de porphyre, de granit, revêtues d'inscriptions mongoles : ce sont les bornes de l'empire élevées par la dynastie Yoan à l'époque où la Chine lui était soumise, à la fin du treizième siècle et au quatorzième. Sur la carte de Remezov, qui parut au dix-septième siècle, une ville est indiquée en cet endroit comme la limite des conquêtes du tzar Alexandre de Macédoine, qui « y cacha ses armes et y laissa une cloche » : telle était la tradition des Cosaques[1]. Du reste, le rocher de Tîr est bien placé comme

[1] Von Middendorff, *Sibirische Reise.*



BAIE DE LA CORNE D'OR

Dessin de Th. Weber, d'après un dessin communiqué par le général Ilin.

à cause des indentations du littoral, des écueils de granit qui les bordent et des traces évidentes de soulèvement qu'on y observe : les anciennes grèves se montrent à diverses hauteurs au-dessus du niveau de la mer. Mais qu'elle se trouve ou non dans une zone de soulèvement graduel, la partie de la côte qui se recourbe directement à l'ouest pour aller rejoindre la racine de la péninsule de Corée, offre bien l'aspect d'une de ces rives de la Finlande ou de la Scandinavie, découpées et tailladées à l'infini en golfes, en baies et en criques, avec des archipels d'îles, d'îlots, d'écueils innombrables. Une partie de ces indentations, occupant de l'est à l'ouest plus de 200 kilomètres de largeur, forme le golfe auquel les Anglais avaient donné le nom de Victoria et que les Russes ont consacré à Pierre-le-Grand ; mais ce golfe est toute une mer, où les conquérants n'ont eu que l'embarras du choix pour trouver un port de guerre et de commerce. A l'est s'arrondit la baie de l'Amerika, dans laquelle se jette la rivière navigable de Sou-tchan et qui pénètre à droite et à gauche dans le continent pour former les deux ports de Wrangell et de Nakhodka. Au centre sont les deux golfes de l'Ousouri et de l'Amour (*Ousouriskiy* et *Amourskiy*), entre lesquels s'avance la péninsule qui porte Vładivostok ; à l'ouest enfin sont les baies tortueuses de Possiet, encore mieux défendues que celle de Toulon, par des presqu'îles rocheuses, des langues de terre et des flèches de sables recourbées en « pinces de crabe ». C'est par ce poste de guerre, aux canons toujours braqués vers le sud, que du côté de la Chine et du Japon se termine l'empire de Russie.

Même dans la partie la plus méridionale de la Mandchourie russe, le climat hivernal est fort rude. Bien que le golfe de Pierre-le-Grand ne gèle pas de toute l'année à une certaine distance du rivage, une couche de glace s'étend sur les criques du littoral à partir du mois de décembre ; pendant plus de cent jours, les navires sont bloqués dans le port de Vładivostok. En cet endroit, la température annuelle est de plus de dix degrés plus basse que sous la même latitude dans l'Europe occidentale[1]. La glace du Khanka recouvre le lac pendant cinq mois et atteint l'épaisseur d'un mètre[2]. Il n'est pas rare dans le bassin de l'Amour de voir le thermomètre indiquer en hiver — 40 degrés, et l'on a même observé à l'usine de Ńertchinsk des

[1] Températures moyennes comparées de Vładivostok et de Marseille :

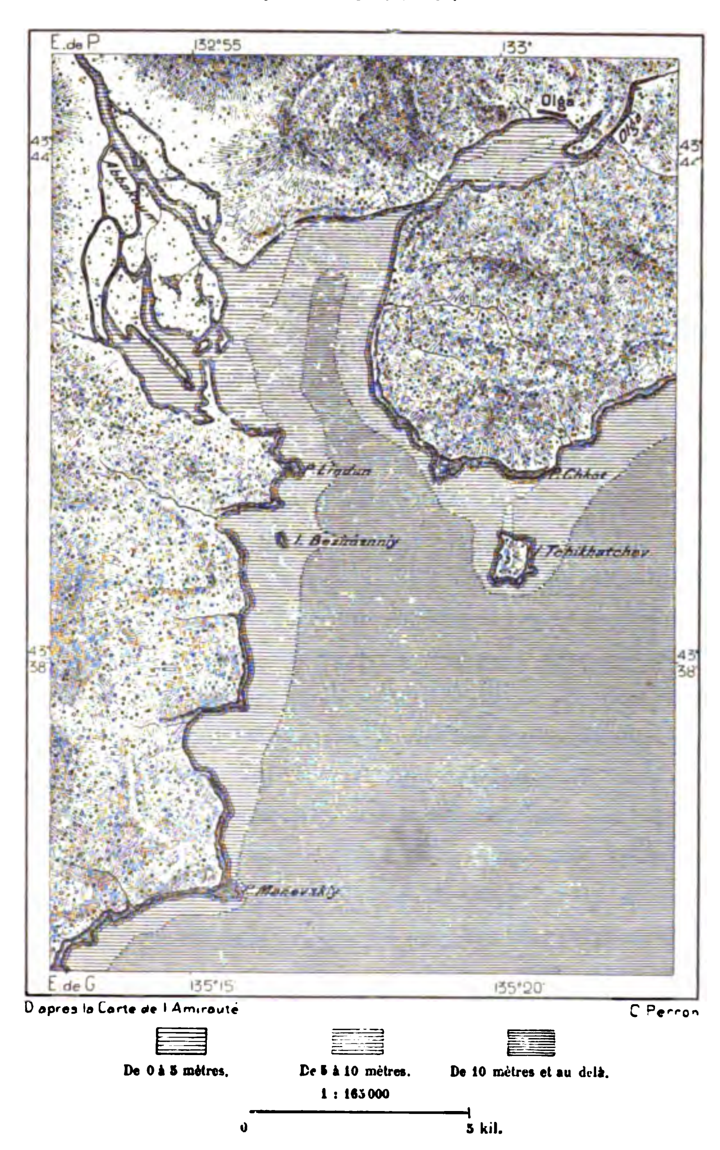
| | |
|---|---|
| Vładivostok (43° 07′ lat.). . . | 4°,1 |
| Marseille (43° 17′ 30″ lat.) . . | 14°,36 |

[2] Prjevalskiy, *Vestnik Yevropî*, 1870, tome III.

froids de — 45°. En revanche, les chaleurs de l'été sont presque torrides; même au bord de la mer, dans le port d'Olga, la température s'élève à plus de 36 degrés. Quoique riveraine de l'océan Pacifique, cette partie de la Sibérie est dans la région du climat continental, ce qui provient de la direction



N° 170. — PORT D'OLGA.




D'après la Carte de l'Amirauté — C. Perron

De 0 à 5 mètres. De 5 à 10 mètres. De 10 mètres et au delà.

1 : 165 000

0 — 5 kil.

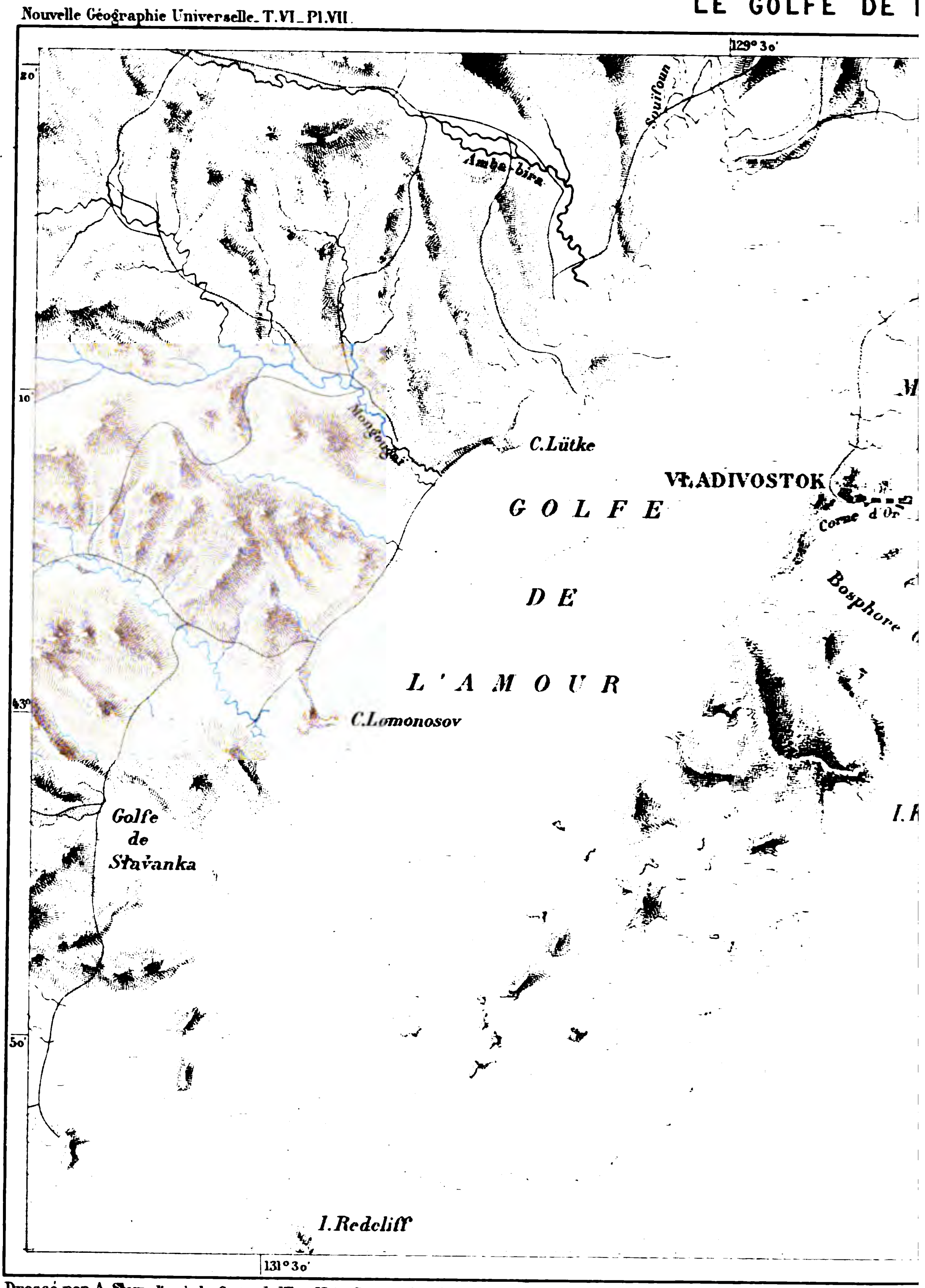
moyenne des courants atmosphériques et maritimes. Les eaux tièdes qui se propagent dans l'Océan le long des côtes orientales du Japon se dirigent au nord-est en évitant Sakhalin et les Kouriles, puis refluent au sud en longeant les côtes de Vancouver, de l'Orégon et de la Californie. Ainsi le littoral asiatique se trouve privé de l'influence calorifique des courants du sud, et le

glaces qui se forment en hiver dans la mer d'Okhotsk et sur les bas-fonds du détroit de Tartarie refroidissent pendant de longs mois l'atmosphère des régions côtières. En hiver, ce sont les vents froids qui soufflent sur la contrée; en été, ce sont les vents chauds, et la température normale est ainsi exagérée, en froid pendant la saison des froids, en chaleur pendant la saison des chaleurs. Le principal contraste entre la région de l'intérieur, vers le haut Amour, et la région du littoral amourien et mandchou, provient de ce que les plateaux de l'Asie centrale et les eaux du Pacifique infléchissent la marche des vents. Tandis que sur le haut Amour le vent polaire du nord-est ou vent d'hiver et le contre-alizé du sud-ouest ou vent d'été suivent leur direction régulière, c'est du nord-ouest et du sud-est que proviennent les courants atmosphériques des côtes orientales. On sait quelles grandes quantités de pluies apportent ces moussons du sud-est dans le bassin de l'Amour et sur les côtes d'Ayan et d'Okhotsk : une mer de nuages, à travers lesquels se voit rarement une éclaircie, pèse alors sur la mer agitée. Mais si le climat de la Sibérie orientale se distingue par ses extrêmes de froidure et de chaleur, de sécheresse et d'humidité, du moins a-t-il l'avantage d'une grande régularité dans sa marche annuelle. Il n'a point ces brusques écarts de température que l'on remarque dans la Sibérie occidentale. Les froids secs de l'hiver, les chaleurs humides de l'été se maintiennent sans changements soudains. Dans le mois le moins humide, en février, la précipitation d'humidité, neige ou pluie, ne représente à Nertchinskiy zavod qu'un cinquante-huitième de la pluie tombée dans le mois des averses[1]. A Vladivostok, l'écart entre les neiges de l'hiver et les pluies de l'été est encore plus considérable; les premières représentent une quantité d'environ 840 fois moins forte que les secondes. En 1858, Veñoukov eut à subir la pluie sur l'Ousouri pendant 45 jours consécutifs. Les pluies annuelles pourrissent les récoltes des Cosaques de l'Ousouri et de l'Amour méridional, qui n'ont pas encore su imiter les Chinois en accommodant leurs cultures aux alternatives des saisons[2].

Aux phénomènes du climat particulier de la Sibérie orientale correspondent naturellement des traits distinctifs de la flore et de la faune. Les forêts que l'on traverse dans le bassin de l'Amour ne sont pas, comme la *taïga* du versant de l'Océan glacial, composées uniformément des mêmes espèces de conifères. Les formes en sont très diverses, mais la répartition en est peu variée[3]. Aux pins, aux sapins, aux cèdres, aux mélèzes,

[1] Voyeïkov, *Die atmosphärische Circulation*, Ergänzungsheft zu den Mit. von Petermann, n° 38.
[2] Kropotkin, *Notes manuscrites*.
[3] Maack, *Ousouri*; — Maximovitch, *Primitiæ Floræ Amurensis*.

LE GOLFE DE I




Dressé par A. Slom, d'après les Cartes de l'Etat-Major Russe et d'après Klikoff.

Profi

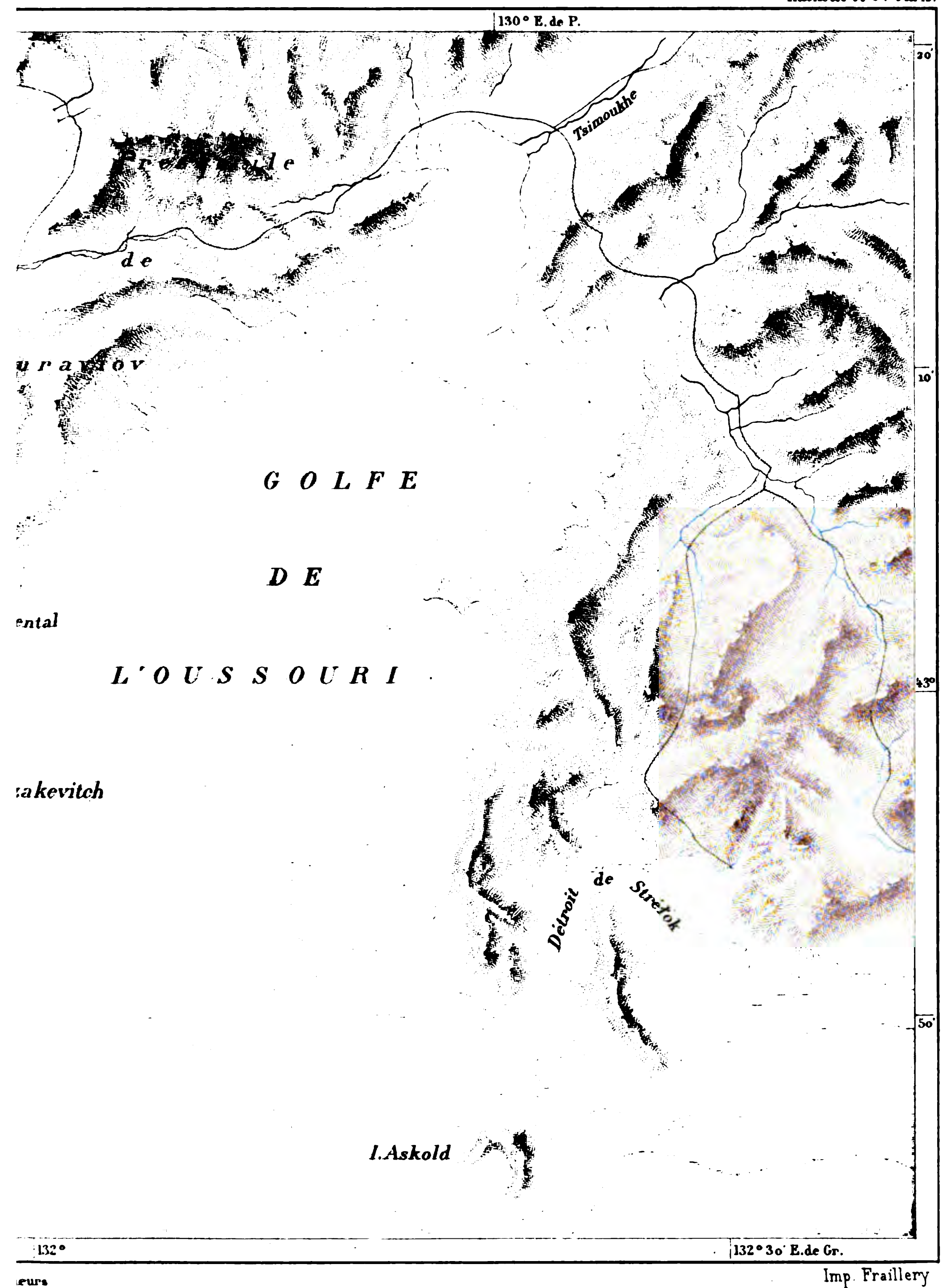
de 0 à 10 mèt. de 10 à 20 mèt. de 20

Echelle d

0

:RRE - LE - GRAND

Hachette et Cie Paris.



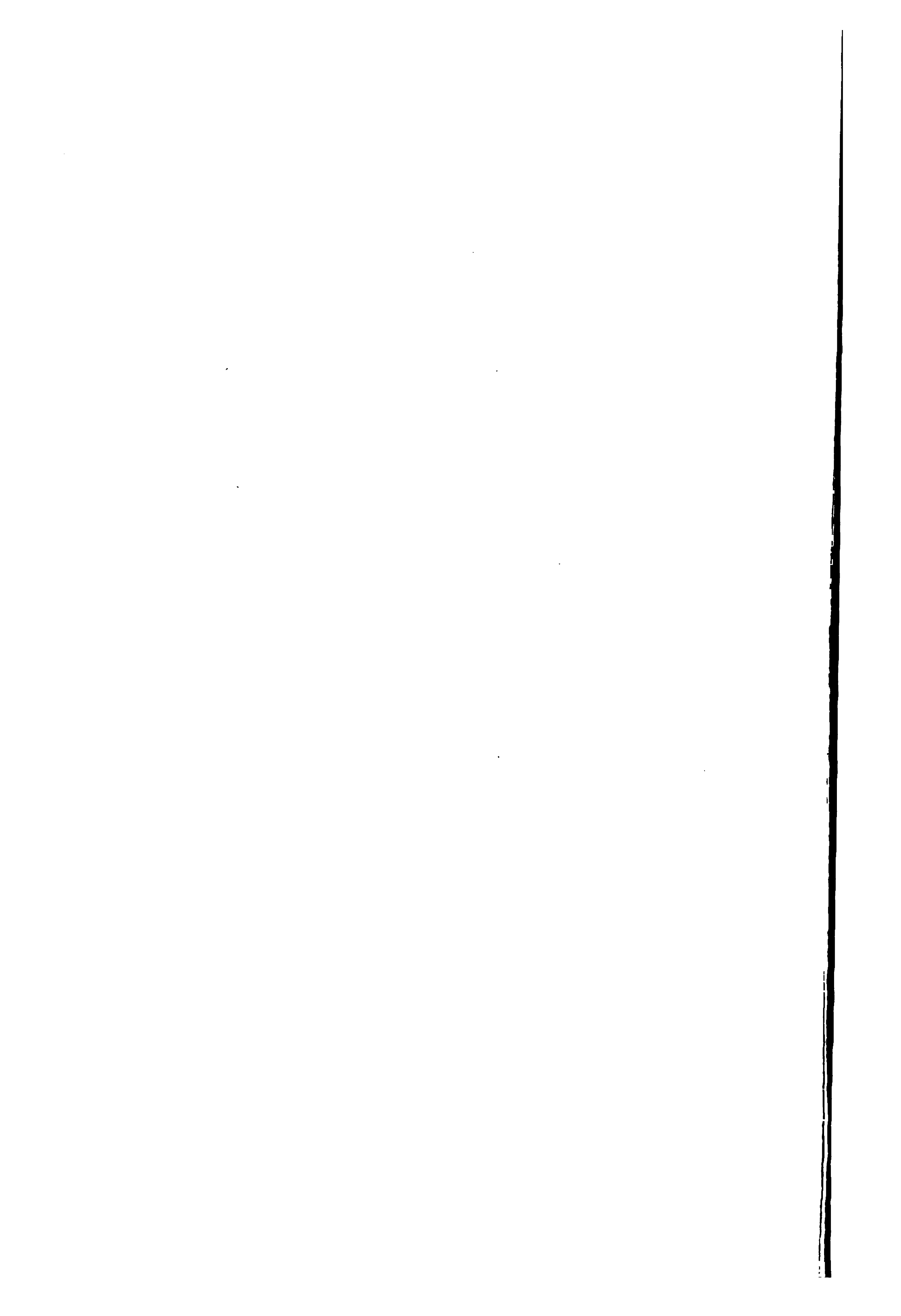

Imp. Fraillery

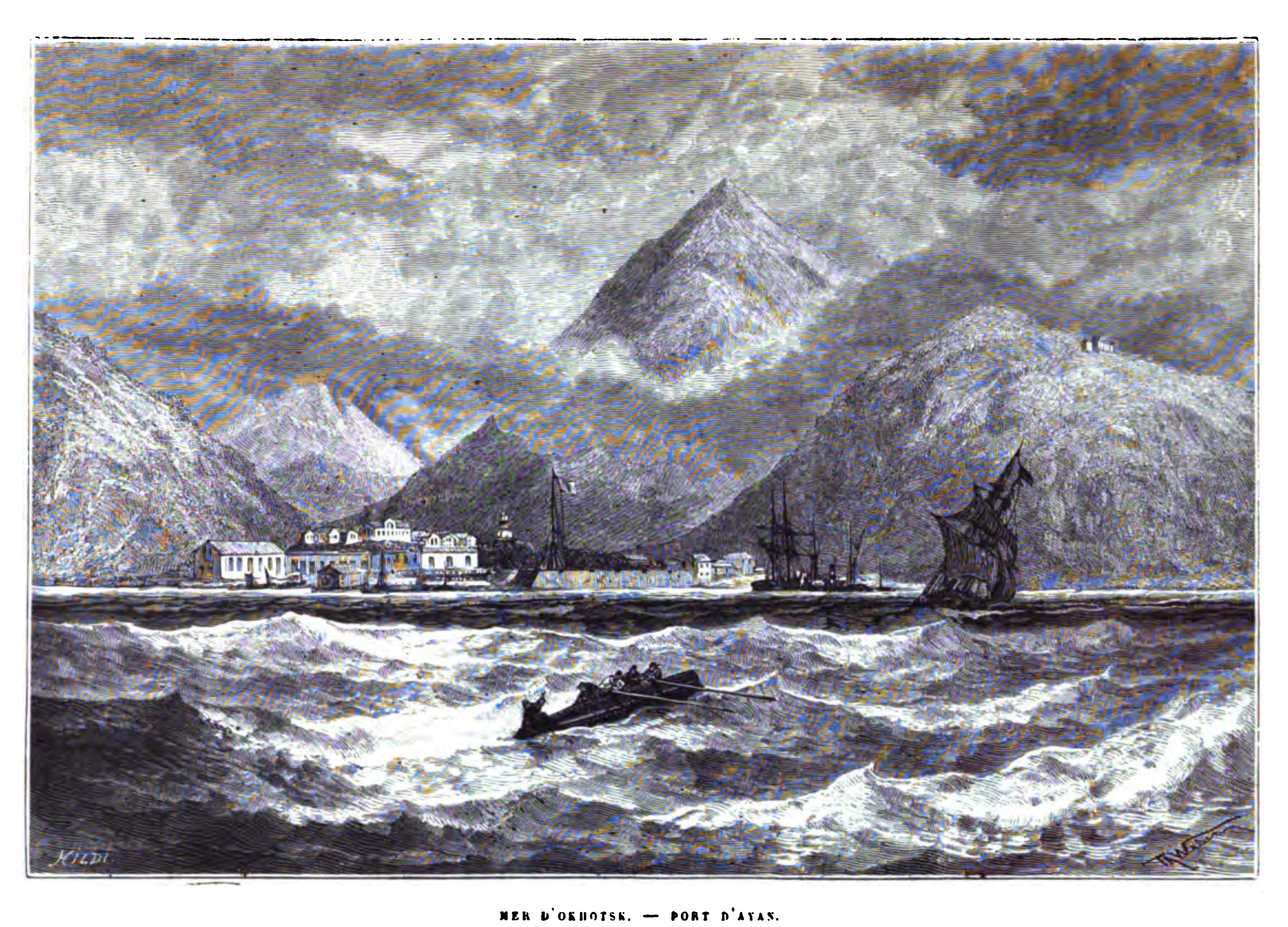
eurs

o mèt. de 40 à 60 mèt. de 60 mèt. et plus.

1 : 365.000

20 Kil.





MER D'OKHOTSK. — PORT D'AYAN.

Dessin de Th. Weber, d'après une gravure russe.

se mêlent les arbres feuillus, non seulement le bouleau russe, mais aussi les chênes, les ormeaux, les charmes, les frênes, les érables, les tilleuls, les trembles, et parmi ces arbres il en est qui s'élèvent à 30 mètres de hauteur et dont le tronc a plus d'un mètre d'épaisseur. Dans la partie méridionale des campagnes de l'Ousouri et sur les pentes du Soukhote-alin, les bois feuillus l'emportent sur les bois à aiguilles persistantes. Les lianes de la vigne sauvage s'entortillent aux troncs des pins dans les forêts de



VÉGÉTATION HERBACÉE DES ILES DE L'AMOUR.
Dessin de H. Catenacci, d'après Radde.

l'Amour et mûrissent leurs baies, quoiqu'on n'ait pas encore réussi à cultiver utilement la vigne domestique. Sur le haut Ousouri, les Chinois ont des plantations de ginseng (*panax ginseng*), cette plante précieuse dont la racine, « efficace contre toutes les maladies, » se paye au poids de l'or; les noyers, les pêchers, les poiriers sauvages croissent dans les bois, et les essais qu'on a faits autour des villages pour la plantation de vergers prouvent que la contrée de l'Ousouri pourra devenir un des pays les plus riches du monde pour la production des fruits[1]. Dans l'ensemble, la flore de l'Amour se rapproche de celle de la Chine et même de l'Indo-Chine, et

[1] Th. von Busse, *Mittheilungen von Petermann*, 1871, n° 3.

de nombreuses espèces en font une flore de transition entre l'Ancien Monde et le Nouveau. La gloire de la Sibérie orientale, ce sont les fourrés de plantes herbacées qui croissent dans des terres alluviales, sur les bords et dans les îles de l'Amour et de ses grands affluents. Les ombellifères, les armoises, les roseaux, les céréales d'espèces diverses y entremêlent jusqu'à 3 mètres de hauteur leurs tiges, leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits, que des lianes rattachent encore les unes aux autres par leur multiple réseau. Il est de ces prairies où l'on ne peut pénétrer que la hache à la main, et d'ordinaire ceux qui s'y aventurent ont à suivre les sentiers frayés par les animaux sauvages. Le sanglier, le cerf, le chevreuil se cachent dans ces hautes herbes, mieux encore que dans la forêt[1]. Le tigre, non moins superbe que dans les jungles du Bengale[2], habite, ainsi que la panthère, les fourrés de l'Ousouri et s'y rencontre avec l'ours et la martre zibeline. Ainsi, les types méridionaux se mêlent à ceux du nord dans cette riche faune appartenant à la fois à la Sibérie et à la Chine.

Par les habitants de ses rives, l'Amour est encore un fleuve toungouse. A l'exception des civilisés chinois et russes, toute la population riveraine, de la « Flèche » au confluent de l'Ousouri, se compose de Toungouses; seulement les Giliaks du bas Amour et de la région du littoral appartiennent à une autre race, parente des Kouriles et des Kamtchadales.

Les Toungouses de l'Amour se divisent en tribus distinctes, dont quelques-unes ont peu de relations ou vivent même en état d'hostilité les unes avec les autres. Les Lamoutes, qui peuplent la côte occidentale de la mer d'Okhotsk, sont tout simplement les « Gens de la mer[3] »; les tromperies des négociants russes ou yakoutes ne les ont point encore corrompus, et l'on vante toujours leur parfaite honnêteté[4]. Les Orotches ou Orotchones, qui n'étaient plus, en 1875, qu'au nombre de 260, groupent leurs familles sur les bords de la Chiłka et du haut Amour; ils ne se distinguent des Manègres, leurs voisins orientaux, que par leur habitude traditionnelle de se servir de rennes pour montures. Orotches et Manègres, baptisés pour la plupart, n'en ont pas moins gardé leurs chamanes et leurs idoles domestiques, les dents et les griffes d'animaux qu'ils emploient comme amulettes.

[1] Radde, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XXIII.
[2] Prjevalskiy, *Vestnik Yevropi*, 1870, tome III.
[3] Castrèn; — Klaproth; — Hiekisch. *die Tungusen.*
[4] Karl Neumann, *Globus*, 1875, n° 4.

Jusqu'à maintenant, les Chinois ont eu plus d'influence sur eux que les Russes; le costume de ces Toungouses, leurs ornements sont évidemment copiés sur des modèles venus du midi et les traits du visage témoignent aussi de croisements entre les femmes toungouses et les colons chinois. Le travail d'assimilation qui transforme peu à peu les Toungouses se voit surtout sur la rive droite ou chinoise de l'Amour, dans le voisinage de la ville d'Aïgoun, qui est un centre de civilisation pour toute la contrée. Les Daoures, descendants de nomades du même nom, qui vivaient plus à l'ouest dans la Daourie actuelle, sont devenus sédentaires et agriculteurs; la plupart ont des maisonnettes bâties à la chinoise, des jardins où ils cultivent des légumes et des arbres fruitiers, des champs bien entretenus, et leurs cérémonies religieuses sont pour la plupart empruntées au bouddhisme. Ils voient des êtres inférieurs dans les Toungouses Birar, c'est-à-dire « Riverains », pasteurs de chevaux et de bétail qui vivent encore au nord du fleuve, en face de colonies daouriennes.

Les Goldes, autres Toungouses, que l'on rencontre principalement sur la rive droite et sur les bords du Soungari et de l'Ousouri, habitent aussi quelques villages de la rive gauche ou russe, entre le bec de l'Ousouri et le confluent du Gorin. Peuple timide et fugitif, ils ne se trouvent que rarement en contact avec Chinois, Mandchoux ou Russes; cependant ils ont aussi pris quelques-unes des coutumes de leurs voisins civilisés; comme les Chinois, ils rasent leur chevelure, à l'exception d'une queue, qui se balance au sommet de leur tête. Les Goldes vivent presque exclusivement du poisson que les eaux courantes leur fournissent en abondance; excellents rameurs, ils habitent autant la surface de l'eau que la terre ferme : quand le fleuve est agité, ils vogent sur de grands bateaux à la proue carrée, tandis que par les temps calmes on voit glisser sur les flots leurs légères embarcations en écorce de bouleau. Ils ne cultivent point le sol et n'ont pas même de légumes; seulement, ils échangent quelquefois avec les Mandchoux des fourrures de zibelines contre du riz et du miel. Les Goldes aiment beaucoup les animaux, et des multitudes de chiens et de porcs, nourris de poisson comme leurs maîtres, entourent les cabanes. Des constructions basses renferment des ours, des loups, des renards; les Goldes gardent aussi en cage des oies, des canards sauvages et des aigles : diverses superstitions religieuses relatives à ces rapaces ont même valu à la tribu toungouse le nom d' « Aiglons » de la part des Mandchoux[1]. Dans la région péninsulaire comprise entre le Soungari, l'Amour et l'Ousouri, le

[1] *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1878, n° 12.

tigre fait de fréquentes visites aux villages de Goldes, qui ne s'enhardissent pas toujours à combattre le « seigneur », représentant d'une tribu royale que domine l'Esprit des montagnes, le Chañ-cheñ des Chinois de la Mandchourie. Un voyageur raconte que pendant l'hiver de 1857 un tigre venait chaque nuit prendre sa ration, composée de deux chiens attachés par les Goldes en dehors du village. Les malheureux, n'ayant plus de victimes à offrir au terrible visiteur, se préparaient déjà à sacrifier leurs propres enfants, lorsque des Cosaques, passant par hasard dans le village, le débarrassèrent de l'hôte incommode.

Au nord des Goldes, d'autres Toungouses, les Mangounes, les Samagirs, les Ngatkon, les Nigidal, d'autres encore, vivent sur les rives du bas Amour et de l'Amgouñ. Les Mangounes ressemblent aux Goldes par la langue, la religion, les mœurs, l'habitude de garder en cage des aigles et d'autres animaux; mais ils sont plus policés, grâce à l'influence mandchoue, à laquelle succède maintenant celle des Russes; les maisonnettes qu'ils élèvent sur les tombes de leurs morts sont ornées de curieuses sculptures, d'un goût charmant. Quant aux Nigidal, habitant à l'écart, sur un affluent de l'Amgouñ, ils semblent descendre de populations plus civilisées jadis qu'elles ne le sont de nos jours. Les hommes de cette tribu sont peut-être les plus honnêtes, les plus véridiques de la noble race des Toungouses: pour éviter de leur mieux les marchands yakoutes, russes, mandchoux, ils ont dû se réfugier en des régions d'accès difficile. Possédant un grand nombre d'objets précieux et d'étoffes brodées dans le goût chinois, qui témoignent de l'influence qu'eut autrefois sur eux la mode des peuples policés du sud, ils refusent de se défaire de ces objets précieux, qu'ils gardent pour en revêtir les mariées et les morts[1]. L'âge de pierre n'a cessé dans ces contrées, et même beaucoup plus au sud, sur le littoral de la Mandchourie, qu'à une période récente : là il s'est prolongé jusqu'au commencement de l'ère vulgaire. Des tribus de l'Ousouri avaient l'habitude d'envoyer aux Coréens des centaines de milliers de flèches, sans doute à cause de l'excellence de la pierre que fournissaient leurs carrières pour la fabrication des armes[2].

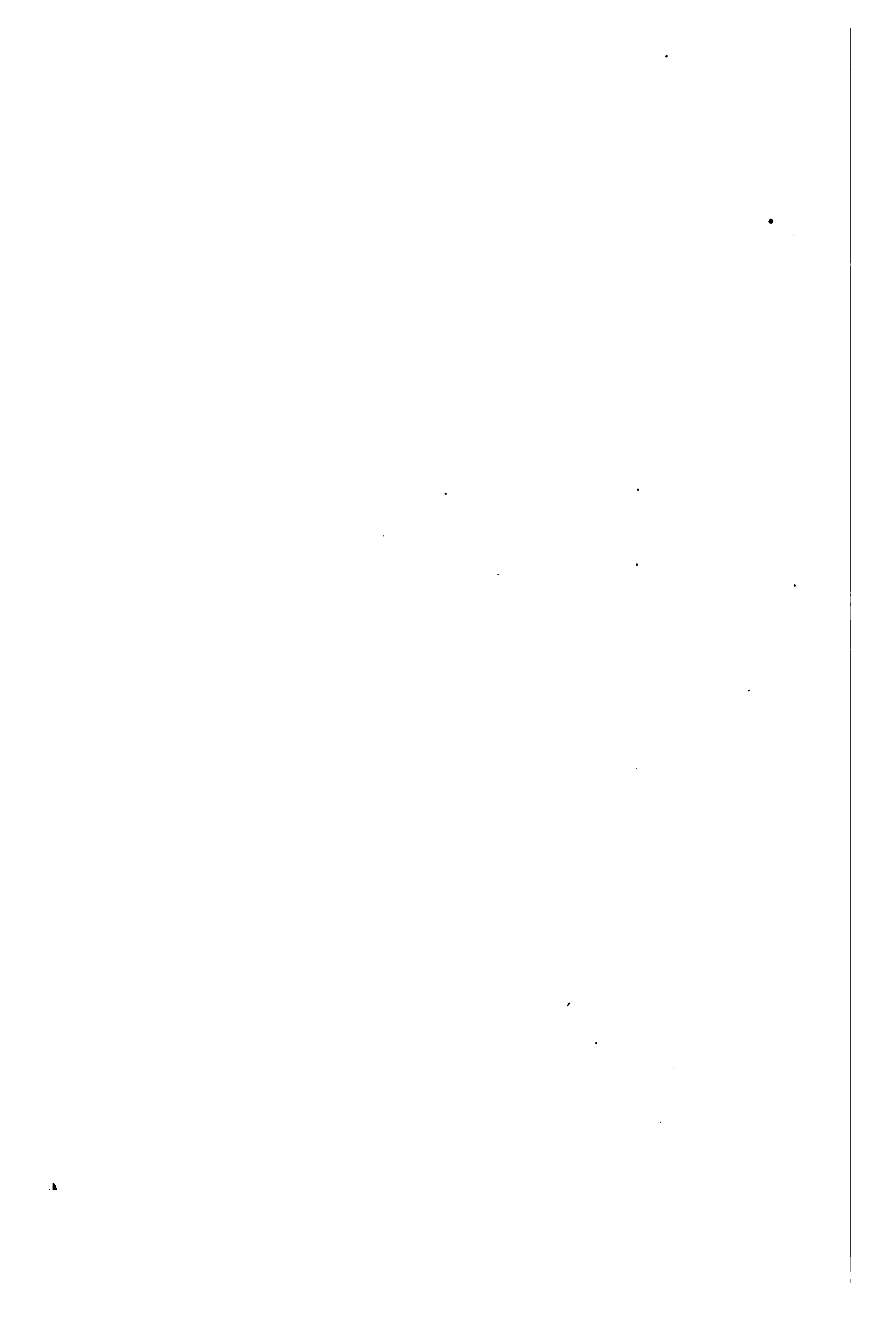
Les Toungouses du littoral, entre l'Amour et le golfe de Pierre-le-Grand, sont des Orotches et des Goldes, les You-pi-ta-tze des Chinois, c'est-à-dire les « Gens vêtus de peaux de poissons », dont les Russes ont abrégé le nom en celui de Tazî. Ceux qui ont gardé les anciennes modes portent en

[1] Von Middendorff, *Sibirische Reise.*
[2] Palladius, *Izv'estiya Rousk. Geogr. Ochblchestva*, 1871, n° 6.



HOMME ET FEMME GOLDES. — TYPES ET COSTUMES.

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.



effet des robes faites en peau de saumon, et très gracieusement ornées de dessins ; mais dans la montagne et sur le versant occidental du Soukhote-alin, les You-pi-ta-tze ne méritent plus l'appellation nationale et s'habillent comme les autres Toungouses, de peaux de bêtes et d'étoffes russes ou chinoises. Les Tazî sont honnêtes et droits, très hospitaliers comme la plupart des Toungouses, mais ils n'ont pas su maintenir leur liberté; ils sont tombés pour la plupart dans la dépendance des Mandzî, immigrants chinois qui sont les maîtres de la contrée au point de vue économique, et qui, récemment encore, avaient leur propre gouvernement, fort redouté, car les chefs faisaient couper les oreilles des délinquants ou même les enterraient vifs[1]. Ce sont eux qui ont enseigné aux Tazî les pratiques de la bonne agriculture, mais ce sont eux aussi qui en profitent comme prêteurs et marchands : ils sont également les propriétaires des mines, les patrons des barques de pêche, et c'est pour eux qu'on lave les sables des ruisseaux et qu'on recueille les « choux de mer » et le trépang. Lors des mariages, les Tazî sont obligés par la coutume de demander une licence particulière au marchand chinois, et celui-ci vend chèrement le papier jaune officiel. Le marchand préside aussi aux enterrements et, moyennant finance, orne la demeure du Tazî de tapisseries qui représentent le dieu Bouddha[2]. Opprimés comme ils le sont, les Tazî diminuent rapidement. Ils n'étaient plus que 250 en 1874; dans une génération, ils auront peut-être cessé d'exister comme race distincte, les Mandzî prenant presque tous des femmes indigènes[3]. On évalue diversement de dix mille à treize mille les habitants toungouses de toutes les dénominations dans la Sibérie sud-orientale.

Les voyageurs et les employés du gouvernement comptaient, en 1873, de 5000 à 7000 Chinois, et même davantage, sur le Littoral russe; mais cette population augmente assez rapidement, et c'est par dizaines, par centaines de mille qu'elle s'accroîtrait, si l'immigration pouvait se faire en pleine liberté. Au seizième siècle, les Chinois occupaient la contrée en colonies considérables et y possédaient des villes et des forts; mais de 1605 à 1607 les Mandchoux les attaquèrent à cinq reprises différentes; ils brûlèrent les cités et les villages, égorgèrent la plupart des habitants, emmenèrent les autres en esclavage : il ne resta que des fugitifs cachés dans les forêts et les marécages, et les immigrants chinois attirés par la culture du ginseng et la recherche de la poudre d'or : ce sont les descendants de ces étrangers qui habitent actuellement le pays sous le nom de Mandzî, c'est-à-

[1] Bolchev, *Revue de géographie*, juin 1879.
[2] Bolchev, mémoire cité.
[3] Prjevalskiy, *Vestnik Yevropi*, 1870, tome III.

dire « Hommes Libres » ; cependant Palladius voit dans ce nom un terme de mépris donné par les Chinois aux expatriés ; les Mandzî se donnent eux-mêmes le nom de Pao-toui-tzî, c'est-à-dire « Marcheurs » ou « Coureurs »[1]. En 1861, après la cession du Littoral aux Russes, le gouvernement chinois défendit à ses sujets d'aller coloniser ce pays avec leurs femmes. Les plus riches retournèrent dans la mère-patrie, les pauvres seuls restèrent, et des vagabonds, des brigands de la Mandchourie, vinrent se joindre à eux ; tels sont les éléments principaux de la population chinoise dans la province du Littoral. Des émigrants coréens se sont également enfuis sur le territoire russe, malgré la peine de mort édictée contre eux. En 1868, on comptait déjà plus de 1400 de ces fugitifs de Corée, tous laborieux cultivateurs[2] ; mais les inondations de l'année suivante ayant chassé de la presqu'île des multitudes de malheureux qui venaient demander asile à la Russie, l'immigration coréenne fut temporairement interdite ; on renvoya même des fugitifs, qui furent décapités à leur retour ; d'autres furent déportés dans les ports de la mer Tartare et sur les bords de l'Amour[3]. En 1873, le nombre des Coréens établis dans le littoral était d'environ 3500, dont plus de la moitié s'étaient laissé baptiser.

Avant l'arrivée des Russes dans le pays, les habitants du bas Amour étaient des Giliaks ou Kilé, frères de ceux qui vivent dans l'île de Sakhalin, et parents de ces mystérieux Aïnos, qui sont l'objet de tant de discussions entre les ethnologistes. Ils n'ont pas la figure ouverte et claire de la plupart des Toungouses et leurs petits yeux brillent d'un éclat sombre ; ils ont le nez écrasé, les lèvres grosses, les pommettes saillantes, les cheveux noirs, la barbe assez fournie. Restés plus éloignés des Mandchoux que les Toungouses de l'Amour, ils sont aussi beaucoup plus sauvages, quoiqu'ils aient aussi parmi eux des forgerons, des mécaniciens, même des sculpteurs habiles. Les voyageurs qui se sont trouvés en rapport avec eux ne se louent pas de leur caractère : ils les disent faux, voleurs, vindicatifs. Du moins les Giliaks ont-ils un grand sentiment de la liberté : ils ne reconnaissent point de maîtres et ne sont gouvernés que par la coutume. C'est la tradition qui règle les fêtes, les pratiques du départ pour la chasse et la pêche, les mariages, les enterrements. Les fiancées, achetées par le père à l'âge de quatre ou cinq ans, sont élevées à côté de leur futur jusqu'à leur majorité. Dans quelques tribus on brûle les morts ; ailleurs, on suspend les cercueils aux arbres ou on les place sur un échafaudage dans

[1] Palladius, *Isv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, VII, 1871.
[2] Prjevalskiy, *Isv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, V, 1869.
[3] Stepanov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, mars 1880.

le voisinage des cabanes. L'âme du Giliak se réfugie dans le corps de son chien favori; aussi l'animal, une fois engraissé, est-il sacrifié sur la tombe de son maître[1].

Le feu n'est pas moins respecté par les Giliaks que par les Tadjiks du Pamir. Pour rien au monde, ils ne transporteraient la braise allumée d'une cabane dans une autre cabane : elle ne doit pas sortir du foyer, devenu sacré, grâce à elle. L'ours ou Kotr, représentant de Kour, le souverain des cieux, est une des principales divinités, mais un dieu dont les Giliaks sont parfois forcés de se nourrir, comme les Ostiaks. Ils capturent l'animal en hiver, dans sa tanière même. Après avoir reconnu que l'ours est dans son réduit, ils y font une ouverture et s'emparent de l'animal au moyen d'un lacet de cuir, puis ils l'entraînent en poussant des cris, pour étourdir la pauvre bête, encore presque endormie, mais toujours redoutable. L'ours capturé est tenu prisonnier, nourri et engraissé de poisson, puis, au jour de la fête célébrée en son honneur, on le tue, après un combat dans lequel les indigènes réunis l'ont attaqué sans armes. Comme les Goldes, les Giliaks tiennent des aigles en cage et leur donnent la même nourriture qu'aux ours; mais ils ne chassent pas le loup, auquel ils attribuent une influence funeste[2].

Goldes et Giliaks, Orotches et Manègres sont condamnés à disparaître devant les Russes. Quoique la colonisation proprement dite se fasse très lentement et que même de nombreux établissements, mal placés dans le voisinage de marais ou de fourrés trop difficiles à défricher, aient dû être abandonnés,cependant les postes militaires, les stations de pêche, les entrepôts d'approvisionnements fournissentà la population slave de solides points d'appui. Les ports du littoral et les régions de culture sont autant de « nouvelles Russies » qui s'annexent de proche en proche tout le territoire environnant. Les « prairies » amouriennes de Blagovechtchensk et les régions méridionales que traverse l'Ousouri sont parmi les contrées dont la population russe s'accroît et prospère, tandis que les Cosaques, installés sur le bas Ousouri, en des colonies éloignées les unes des autres de 25 à 34 kilomètres, sont tombés dans une horrible misère et manquent de bétail et de blé[3] : en 1867, chaque « âme » avait à peine un tiers d'hectare à mettre en culture[4]. Quelques familles finlandaises, auxquelles le gouverment avait concédé des terres sur le haut Ousouri, ont dû les abandonner

[1] Sachot, *La Sibérie orientale et l'Amérique russe.*
[2] *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1878, n° 12.
[3] Prjevalskiy, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, VI, 1870.
[4] Kropotkin, *Notes manuscrites.*

et se réfugier à Vladivostok. Des Tchèques s'offraient aussi à coloniser la vallée de l'Ousouri et le littoral mandchou, mais à la condition de jouir de libres institutions municipales; le gouvernement russe repoussa ces offres de colonisation, qui lui paraissaient dangereuses. On peut dire d'une manière générale que les colonies du bassin de l'Amour n'ont pas réussi. Pour occuper à tout prix la « ligne » de Transbaïkalie à Vladivostok en deux années, on avait fondé des postes à des intervalles réguliers, et tous les endroits choisis ne convenaient pas à la culture. En général, les colonies prospèrent d'autant plus qu'elles se développent plus librement, loin de la surveillance tracassière des autorités[1]. Un grand nombre des villages russes du bassin de l'Amour ont été nommés d'après les voyageurs qui se sont illustrés par leurs explorations en Sibérie.

Les villes russes parsemées dans le pays des Toungouses et des Giliaks, sur le littoral de la mer d'Okhotsk, du détroit de Tartarie et de la mer du Japon, sont encore rares et faiblement peuplées : deux ou trois à peine seraient considérées comme supérieures à de simples villages, si elles se trouvaient transportées soudain dans les régions populeuses de la Russie d'Europe; cependant elles doivent une certaine importance historique à leur position d'avant-garde près de l'océan Pacifique, en face du Nouveau Monde.

La ville d'Okhotsk, qui a donné, comme Venise, son nom à toute une mer, n'a jamais eu plus de quelques centaines d'habitants; mais son mauvais port, situé sur un liman, au confluent de l'Okhota et de la Koukhtouya, eut néanmoins une certaine activité. Avant l'année 1807, époque à laquelle un navire fut envoyé directement de Russie à Okhotsk par le cap de Bonne-Espérance, toutes les provisions et les objets nécessaires à la flotte russe du Pacifique devaient être expédiés de Yakoutsk par terre : l'État et la compagnie de commerce de l'Amérique russe employaient chaque année treize mille chevaux à ce commerce de transport, par-dessus les monts Aldan[2]. En 1844, la Compagnie « américaine » pour la pêche et le trafic des pelleteries transféra ses comptoirs et ses chantiers d'Okhotsk au port d'Ayan, plus favorablement situé sur la même rive de la mer, mais à 3 degrés plus près de l'équateur, sous un climat moins rude, quoique non moins humide et tempêtueux. Une autre ville, composée de quelques

[1] Veňoukov, *Rousskaya Starina*, n° 1 et 2.
[2] Chemelin; — von Middendorff.

dizaines de maisons, s'élève non loin de l'angle sud-occidental de la mer d'Okhotsk, sur la rivière Oud : c'est Oudskoy Ostrog ou le « Fortin de l'Oud », l'une des plus anciennes stations des Cosaques. Gijiga ou Gijiginsk, Penjina ou Penjinsk, groupes de maisonnettes situés à l'extrémité septentrionale de la mer d'Okhotsk, chacun sur l'un des golfes qui terminent cette mer intérieure, portent aussi le nom de « villes ».

Les bourgades russes du bassin de l'Amour, quoique fondées longtemps après Okhotsk, ont pourtant dépassé en importance l'ancienne cité qui posséda le monopole du commerce russe sur l'océan Pacifique. Tchita, la capitale de la Transbaïkalie, dans une plaine exposée à tous les vents, a l'importance administrative que lui donnent son rang et sa position de lieu central d'étape entre le Baïkal et l'Amour; mais l'Ingoda, qui s'engage en aval de Tchita dans un défilé, ne devient navigable que pendant la crue du printemps et c'est alors qu'elle porte le convoi de bateaux chargés de blé, de sel, de viande salée et d'objets manufacturés pour toutes les colonies de l'Amour jusqu'à Nikołayevsk; les barques se construisent dans les immenses forêts qui s'étendent en amont de Tchita. Ńertchinsk n'est pas sur une voie fluviale : déplacée depuis 1812, à cause des inondations, elle est bâtie au nord de la Ńertcha, à 4 kilomètres de la Chiłka, qui ne porte guère que de petits bateaux, quoique formée des deux fortes rivières l'Onon et l'Ingoda; la véritable tête de la navigation se trouve à 160 kilomètres en aval, à Stretensk, village prospère qui possède des entrepôts et des ateliers mécaniques; c'est là qu'hivernent la plupart des bateaux russes de l'Amour. Cependant, Ńertchinsk est une ville de commerce où se rencontrent Russes et Toungouses et qui est devenue le marché de toute la région. Les mines nombreuses du district, où l'on recueille le plomb argentifère, le mercure, le cuivre, le fer, l'étain, même le zinc; les lavages d'or, les gisements de charbon de terre et de pierres précieuses, enfin les sources minérales, telles sont les richesses qui assurent à la contrée environnante une importance spéciale. Historiquement, le nom de Ńertchinsk rappelle le traité qui y fut conclu en 1689 entre la Russie et la Chine et à l'avantage de cette dernière puissance; il rappelle aussi les souffrances des « décembristes » et de tant d'autres exilés politiques condamnés aux travaux des mines. La principale colonie pénale de la contrée se trouve dans les laveries d'or de Kara, situées sur la Chiłka, à un peu plus de 100 kilomètres en aval du bourg de Stretensk; plus de 2000 individus, y compris un certain nombre de transportés politiques[1], y sont condamnés aux travaux

[1] H. Lansdell, *Proceedings of the Geographical Society*, oct. 1880.

forcés. Ces laveries d'or, de même que toutes celles des bassins de l'Argouñ et de la Chiłka, sont fréquemment désignées sous le nom de *Nertchinskiye priiski*[1]. L'appellation de Nertchinsk est souvent appliquée aussi dans les ouvrages de météorologie au Ńertchinskiy zavod, fonderie d'argent située à 295 kilomètres à l'est de la ville, sur un petit affluent de l'Argouñ. C'est là qu'ont été faites les observations importantes ayant servi de principal point d'appui aux savants pour l'étude du climat de la Sibérie orientale; une jolie bourgade entoure les établissements métallurgiques.

Depuis les premières incursions russes, les bords de l'Amour ont déjà des villes ruinées; telle est l'antique Albazin, que le chef cosaque Khabarov avait fondée en 1651 et que des armées chinoises furent obligées d'assiéger et de prendre trois fois avant que les Russes y renonçassent enfin par le traité de Ńertchinsk; une grande stanitza moderne aligne ses trois rangées de maisons au pied de la forteresse démolie, que des arbres et des arbustes ont changée en un monticule verdoyant. La capitale actuelle du territoire reconquis sur l'Amour moyen est la ville de Błagověchtchensk, fondée en 1856 sur la terrasse péninsulaire formée par le confluent de l'Amour et de la Żeya, à 30 kilomètres du confluent. La nouvelle cité russe, avec son palais gouvernemental, ses larges rues, ses maisons basses à toits rouges, toutes construites sur le même plan par des soldats, ses campagnes déboisées, fait triste figure en comparaison de la populeuse ville chinoise d'Aïgoun, qui borde le fleuve, à 35 kilomètres en aval; néanmoins elle commerce assez activement avec la Mandchourie : dès l'année 1869, ce mouvement d'échanges était évalué à près de 500 000 roubles par an. Même sur le territoire russe vivent plus de dix mille sujets chinois payant leurs impôts aux employés de la rive droite. La region de Błagověchtchensk est le futur grenier d'abondance de la région de l'Amour. La plupart des colons, appartenant à la secte des doukhabortzî ou « lutteurs par l'esprit », sont des colons libres, ayant choisi l'emplacement de leurs villages sur le Żeya et le Zavitaya, sans l'intervention des chefs militaires. Les jeunes gens vinrent les premiers, au printemps, munis de provisions et accompagnés de chevaux qu'ils échangèrent avec les Mandchoux pour des bœufs de labour. Quand les familles arrivèrent, quelques mois plus tard, les cabanes étaient bâties, et des attelages de six à huit paires de bœufs avaient défriché les fourrés de petits chênes. Maintenant les villages sont prospères et contrastent singulièrement par leur bon aspect avec les tristes campements

[1] Production de l'or du bassin de l'Amour en 1878 :
2820 kilogrammes; valeur, 2075 000 roubles; ouvriers employés, 39 250; 1935 se sont enfuis.

BLAGOVECHTCHENSK SUR L'AMOUR.

Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

établis par ordre, au milieu des broussailles, des rochers ou des marais[1]. Une des colonies les plus riches est celle de Mikhaïlo-Semonovsk, située à l'issue du défilé de la Boureya.

La capitale actuelle de toute la région du bas Amour et du Littoral est Khabarovka, ainsi nommée en l'honneur du Cosaque intrépide qui descendit le premier le courant de l'Amour jusque dans le voisinage de l'embouchure. Khabarovka, bâtie sur la pente de collines, même d'escarpements, qui dominent la rive droite de l'Amour, au confluent de l'Ousouri, ne consistait naguère qu'en un petit nombre de casernes et d'entrepôts; mais son heureuse position au point de séparation des trois grandes voies de navigation de l'Amour moyen, du bas Amour et de l'Ousouri, sous l'un des climats les moins rudes de la Sibérie, semble préparer à la ville nouvelle un avenir de prospérité commerciale, quoique les marécages et les forêts des environs soient très difficiles à changer en terrains de culture; en moyenne on y vend chaque année 20 000 peaux de martres zibelines.

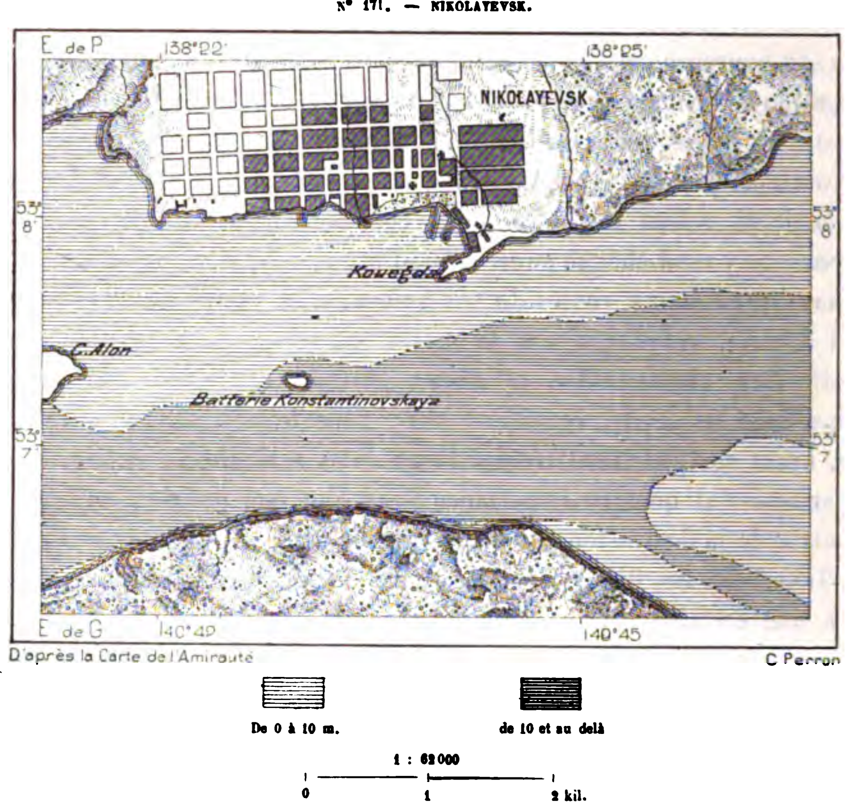
Quant aux colonies russes du bas Amour, elles sont, parmi toutes celles de la Sibérie, celles qui ont le moins prospéré; quelques-unes même ont dû être abandonnées, le climat pluvieux et le sol ingrat, marécageux dans les fonds, rocailleux sur les pentes, couvert de grands arbres, ayant complètement trompé l'espoir des agriculteurs russes. Sofiisk et Mariinsk ont quelque importance à cause de leur position sur l'Amour, à l'entrée de la dépression qui mène au golfe de Castries. Nikołayevsk, l'ancien Tcherbakh des Giliaks, est le port de l'embouchure fluviale, et comme tel, a une certaine activité pendant la belle saison. Des négociants américains s'y sont établis; mais presque toute la population se compose de soldats et d'employés; même les habitants libres se considèrent comme des exilés et la plupart ne résident à Nikołayevsk que pour un temps; les femmes sont en grande minorité dans ce campement de maisons en bois. Les difficultés de la barre et de la rade extérieure, l'embâcle de cinq mois pendant l'hiver, et le manque absolu de relations avec le reste du monde pendant les deux périodes intermédiaires, de l'automne et du printemps, entre la navigation et le traînage, empêchent Nikołayevsk de profiter de ses avantages comme porte d'entrée du grand fleuve sibérien. En outre, il est peu de stations plus désagréables pour le climat et plus tristes à habiter que Nikołayevsk: on y passe des mois entiers sans y voir le soleil; toujours le ciel verse des pluies fines accompagnées de brouillards; en hiver, les tourmentes de neige rendent les communications presque impossibles de maison

[1] Kropotkin, *Notes manuscrites*; — Veňoukov.

à maison. Ces causes ont amené la déchéance de Nikołayevsk comme capitale et son remplacement par Khabarovka[1].

Les ports du littoral mandchou ont profité de la défaveur qui pèse sur Nikołayevsk, et des émigrants du bas Amour se sont établis au port Impérial, à Vładimir, à Olga, dans les ports du golfe de Pierre-le-Grand, surtout à Vładivostok, où ont été transférés les établissements militaires de Nikołayevsk. Ce nom même, qui signifie « Dominatrice de l'Orient » et qui rappelle

N° 171. — NIKOLAYEVSK.




Vładikavkaz, la « Dominatrice du Caucase », bâtie à l'autre extrémité de l'Asie, témoigne de la mission que les fondateurs de la station, en 1860, ont rêvée pour elle. Le détroit qui réunit le golfe de l'Amour au golfe de l'Ousouri a été nommé le « Bosphore Oriental » : le port, auquel mènent les passes du détroit qui se creuse en demi-cercle dans la péninsule de Mouraviov Amourskiy, s'est appelé la « Corne d'Or » ; Vładivostok serait donc destinée à devenir une autre Constantinople. Que de pareilles ambitions

[1] Mouvement du port de Nikołayevsk en 1876 :

| | |
|---|---|
| Entrées : 16 navires de mer, avec un chargement de. . . . | 500 000 roubles |
| Bateaux de l'Amour : 9, chargement. . . . . . . . . . | 400 000 » |

soient ou non réalisées, il est certain que Vładivostok est déjà la ville principale de toute l'Asie russe, à l'est d'Irkoutsk, et qu'elle le restera, tant que les Russes n'auront pas occupé d'autres ports sous une latitude plus méridionale. On pense également à en faire une station d'hiver pour les

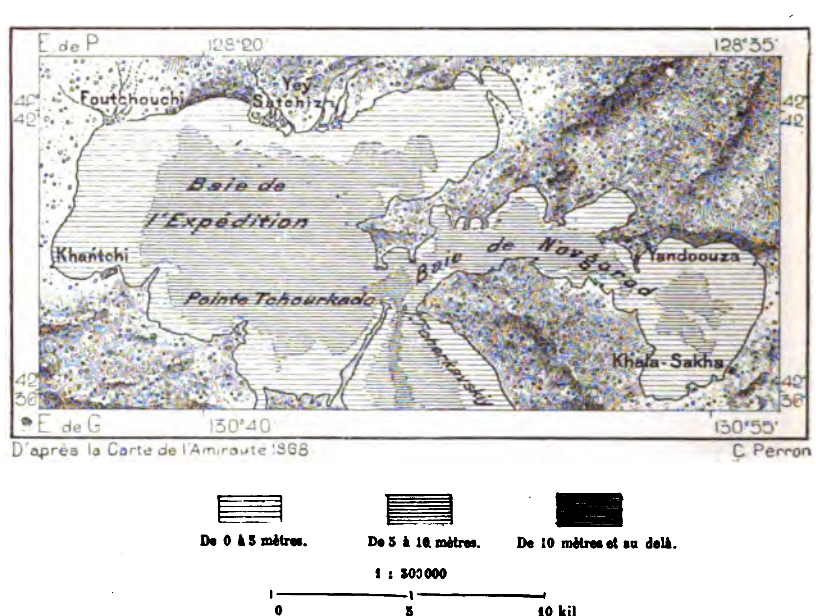
N° 172. — BAIE DE L'AMERIKA.




négociants étrangers de Changhaï et de Ning-po. En 1880, les craintes de guerre avec la Chine en ont fait la station navale la plus animée de l'extrême Orient, et pour la première fois, grâce aux armements de Vładivostok, la Russie s'est trouvée plus forte que la Grande-Bretagne dans les mers de la Chine et du Japon. Mais l'importance de Vładivostok est

beaucoup plus militaire que commerciale, et c'est le budget de l'empire, non l'initiative privée, qui a payé les frais de tous les grands travaux entrepris sur les rives de la « Corne d'Or », jetées, chantiers, arsenaux. Une moitié de la population se compose de soldats, d'employés, de forçats libérés, et l'autre moitié consiste en Mandzî, en Chinois, en Coréens, dont les jonques, les maisonnettes en bois, les hangars et tout l'outillage donnent à la ville une physionomie très différente de celle des cités slaves; l'élément russe libre est à peine représenté par quelques artisans, et les

N° 173. — BAIES DE POSSIET.




femmes ne se rencontrent qu'en petit nombre dans la ville; Vladivostok n'est encore qu'un campement où les habitudes régulières de la vie de famille sont l'exception. Le commerce d'exportation, consistant en corne de cerf, en trépang, en champignons comestibles et à tannage, est peu considérable et se trouve en entier entre les mains de Chinois[1]; quelques-uns des ports du littoral mandchou, surtout ceux de la baie de l'Amerika, à l'est, et de celles de Possiet, à l'ouest, pourraient facilement prendre une plus grande activité commerciale[2]. Vladivostok n'est pas encore ratta-

[1] Commerce de Vladivostok en 1879 :

Importation : 2 184 950 roubles. | Exportation : 104 520 roubles.

Mouvement du port de commerce en 1872 : 2 787 tonnes; en 1873 : 12 724.

[2] Exportation des choux de mer des baies de Possiet, d'après Helmersen :

1864. . . . 4 000 roubles | 1865. . . . 135 000 roubles. | 1866. . . 400 000 roubles.

chée par de bonnes voies de communication aux contrées de l'intérieur. En été, tout le mouvement de la ville avec la vallée de l'Ousouri se fait par la baie de l'Amour et par le cours du Souïfoun, navigable pour les petits bateaux à vapeur sur une longueur de plus de 50 kilomètres. Mais en hiver le « Bosphore » est bloqué par les glaces, quoique les eaux du golfe soient libres au large, et Vładivostok est temporairement prisonnière. La « Dominatrice de l'Orient » se promet d'être un jour la station terminale du chemin de fer transversal de l'Ancien Monde, comme elle est déjà depuis longtemps le point d'arrivée du télégraphe « danois », dont le point central est à Copenhague et qui a tendu ses fils sur une moitié du globe[1].

## VIII

### SAKHALIN

Cette grande île, l'une des plus vastes de la Terre, puisqu'elle occupe une superficie de 63 600 kilomètres carrés, n'appartient au monde réellement connu des Européens que depuis un siècle. Le voyageur hollandais Martin Gerrits de Vries avait longé, en 1643, les côtes orientales de cette île et mouillé dans le golfe de Patience, mais il croyait avoir suivi les rivages de la terre japonaise de Yesso. Même sur la carte de Cook, publiée à Londres en 1784, Sakhalin n'est qu'un simple îlot situé près du golfe de l'Amour; seul de tous les géographes, Buache avait su donner à la partie septentrionale de Sakhalin des contours ressemblant à sa véritable forme, mais il attribuait encore à Yesso beaucoup plus de la moitié de l'île[2]. Le nom même de Sakhalin témoigne de l'ignorance dans laquelle on se trouvait à l'égard de cette terre que l'on faisait ainsi voyager sur les cartes. Il est probable que le nom mandchou de Sakhalan anda khada, « Rocher dans l'estuaire de l'Amour », nom d'où est dérivée l'appellation de Sakhalin, s'appliquait à un îlot de l'embouchure fluviale, et non point à cette masse insulaire qui se prolonge au large du littoral mandchou,

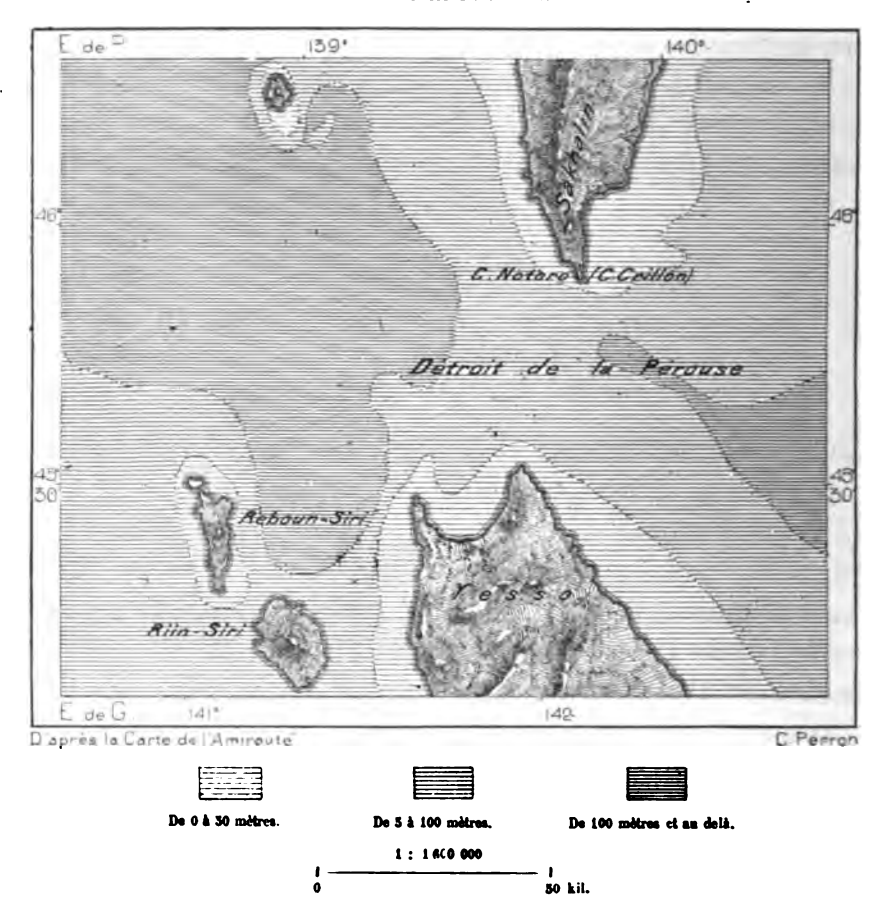
[1] « Villes » du bassin de l'Amour et du littoral oriental de la Sibérie :

| BASSIN DE L'AMOUR. | | | LITTORAL. | |
|---|---|---|---|---|
| Nertchinsk | en 1873. . . . | 3700 hab. | Khabarovka en 1873 (748 en 1850) | 770 hab. |
| Nertchinskiy zavod | » . . . | 2100 » | Okhotsk en 1873. . . . . . . | 210 » |
| Tchita | » . . . | 2750 » | Ayan. . . . . . . . . . . . | 200 » |
| Błagovechtchensk | » . . . | 3900 » | Gijiginsk . . . . . . . . . . | 200 » |
| Nikołayevsk | » . . . | 5300 » | Vładivostok en 1879. . . . . . . | 8850 » |

[2] Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde.*

sur un espace de 950 kilomètres du nord au sud. Les Japonais et les Aïnos des Kouriles donnaient et donnent encore à l'île le nom de Krafto (Karaftou, Karafouto) : c'est celui qu'on eût dû conserver; Mamia Rinzo le désigne simplement comme le Yesso du nord, Kita-Yezo[1]. Les autres appellations,

N° 174. — DÉTROIT DE LA PÉROUSE.




Tarakaï, Tehoka, Sisam, paraissent se rapporter seulement à des parties de l'île ou à ses habitants[2].

En 1787 déjà, la Pérouse, traversant le détroit qui porte son nom et qu sépare Yesso de Sakhalin, avait pénétré dans le golfe de Tartarie et reconnu, jusqu'à la baie de Castries, tous les rivages de l'île et du continent : la nature insulaire de Sakhalin paraissait certaine; cependant les récits que faisaient les indigènes, au sujet d'un portage par-dessus lequel ils transpor-

[1] *Geographical Magazine*, 1877.
[2] Schmidt; — Sokhonov, *Slovar' Rossiiskoï Imperii.*

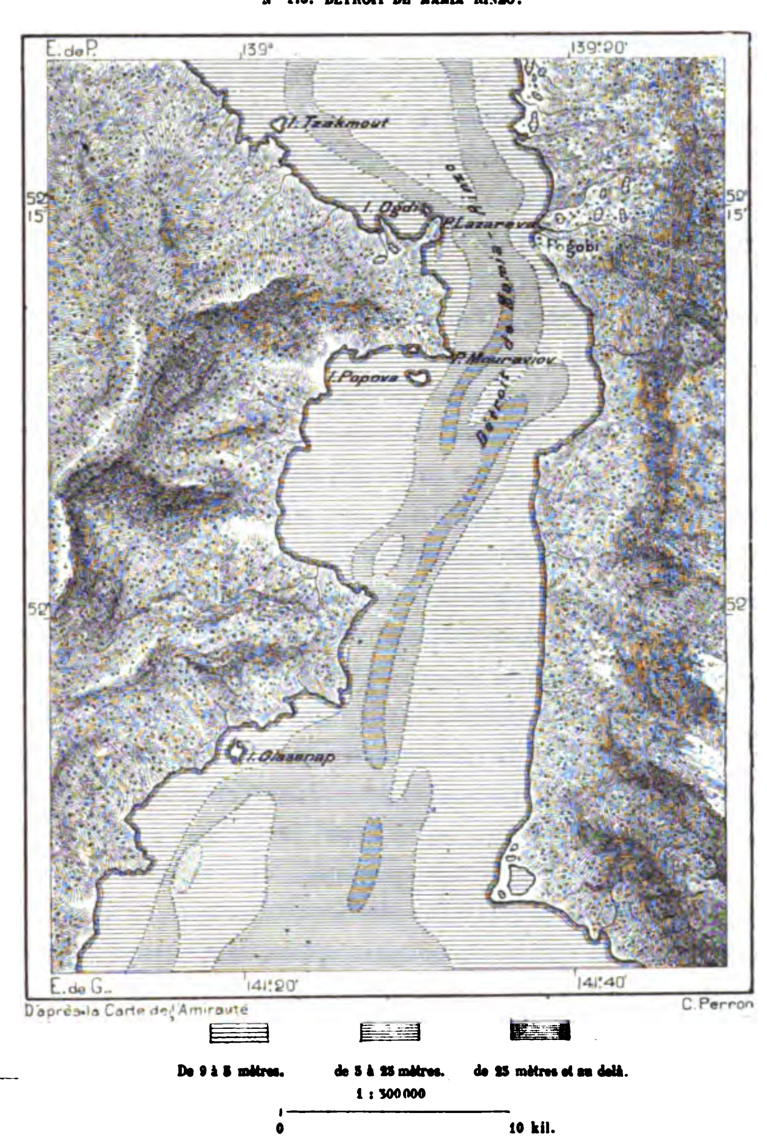


SAKHALIN. — CAP DE LA JONQUIÈRE.

Dessin de Th. Weber d'après un dessin communiqué par le général Ilyn.

taient leurs traîneaux, s'appliquait, d'après quelques géographes, à un isthme unissant Sakhalin à la terre ferme, car on ignorait alors l'existence du seuil de Kizi entre l'Amour et la baie de Castries; d'ailleurs ce récit s'appliquait peut-être à l'isthme de glace qui réunit Sakhalin chaque

N° 175. DÉTROIT DE MAMIA RINZO.




De 0 à 5 mètres. de 5 à 25 mètres. de 25 mètres et au delà.

1 : 300000

0 10 kil.

hiver à la terre ferme. En 1797, l'Anglais Broughton, en 1805, l'Allemand-Russe Krusenstern, après avoir, l'un visité les côtes occidentales, l'autre contourné la partie septentrionale de l'île, crurent aussi que l'île se rattachait par un banc de sable aux côtes de l'Ancien Monde. Jusque vers

le milieu du siècle, la plupart des cartes européennes représentaient Sakhalin comme péninsule, bien que le pilote japonais Mamia Rinzo eût déjà, quelques années après le voyage de Krusenstern, remonté le golfe de Tartarie et pénétré par cette route dans l'estuaire de l'Amour[1]. Enfin, les travaux hydrographiques de Nevelskoï, de 1849 à 1852, ont révélé la forme précise des rivages de Sakhalin et du détroit de Mamia Rinzo : les bâtiments d'un tirant d'eau de 5 mètres peuvent y louvoyer entre les bancs de sable. Il est vrai que pendant quatre mois de l'année les eaux de ce passage sont complètement recouvertes d'une épaisse couche de glace unissant les deux rives; des glaçons épars s'y voient jusqu'au mois de juin.

Depuis l'année 1875, toute l'île appartient à la Russie jusqu'au détroit de la Pérouse, les parties méridionales de Sakhalin ayant été cédées par le Japon en échange des Kouriles. Mais déjà l'exploration de l'île était commencée : Vochñak, Orłov, Roudanovskiy, Schrenck, Schmidt, Glehn, Briłkin, Chebounin, Łopatin, Dobrotvorskiy ont parcouru Sakhalin en divers sens ou visité ses côtes pour en étudier le relief, le climat, les habitants, les mines et les ports. Déjà les noms russes disputent la surface de l'île aux noms aïnos et giliaks, et plusieurs des appellations françaises données par la Pérouse aux caps, aux îlots, aux baies, aux montagnes de la côte, ont été dénaturées ou tombent dans l'oubli.

Sakhalin ressemble par son relief à la Mandchourie continentale. Si le sol s'affaissait brusquement de quelques centaines de mètres, la chaîne de Sikhota-alin deviendrait aussi un pays insulaire allongeant sa crête sur un espace de plusieurs degrés de latitude; d'autre part, si le fond de la mer se soulevait, Sakhalin formerait un long rebord au continent. Les collines et les montagnes de l'île, qui paraissent être, dans l'ensemble, d'un âge plus récent que celles du continent voisin, sont disposées en longues chaînes méridiennes. La chaîne occidentale, qui borde tout le littoral, du nord au sud, et qui est de beaucoup la plus élevée, se dresse çà et là en véritables pics, de 1000 à 1500 mètres de hauteur; mais il est aussi d'autres parties du faîte dont les croupes ne dépassent pas 180 mètres et que l'on franchit d'un versant à l'autre sans la moindre difficulté. A l'est de cette rangée maîtresse, composée de roches crétacées et tertiaires, s'alignent parallèlement d'autres chaînes ou des fragments de chaînes dont la hauteur moyenne est évaluée seulement à 200 mètres et dont les sommets sont pour la plupart doucement arrondis; il en est peu qui méritent le nom de montagnes. Seule la Tiara, qui domine la chaîne orientale terminée en longue

[1] Von Siebold, *Nippon*.

péninsule à l'est du golfe de Patience, est une cime imposante, comparable à celles de la chaîne de l'occident. Nulle part les montagnes de Sakhalin n'atteignent la zone des neiges persistantes; mais plusieurs dépassent la limite de la végétation et leurs roches nues, grisâtres, se confondent avec des nuées pluvieuses[1].

Les chaînes, disposées du nord au sud, limitent des plaines ou des vallées, ouvertes dans le même sens, où coulent les rivières, soit du nord au sud, soit du sud au nord. Ainsi la plus grande rivière de Sakhalin, le Poronaï ou Plii, se déverse dans le golfe de Patience, après avoir serpenté dans une large plaine, à la base de la chaîne occidentale, et c'est dans le même sillon, au nord d'un seuil bas, que naissent les sources de la rivière Tïm, qui descend au nord vers la mer d'Okhotsk. C'est aussi dans ces dépressions intermédiaires que sont épars les lacs, et les courbes régulières des golfes et des baies, limitées à droite et à gauche par les promontoires des chaînes méridiennes, s'ouvrent dans ces basses terres. De même que sur les bords du lac de Khanka, l'action continue de la houle, poussée par les vents du sud, se révèle sur les rives de Sakhalin. Ainsi la plage sablonneuse qui se développe en un demi-cercle parfait autour du golfe de Patience a séparé de la mer plusieurs lacs et des marais qui rappellent les contours antérieurs du rivage et dans lesquels se déversent les eaux du Poronaï. La formation du cordon littoral a été probablement facilitée par un soulèvement de la côte, car on a trouvé des amas de débris marins sur des terres situées maintenant de 2 à 3 mètres au-dessus de la mer[2].

Ile sibérienne, Sakhalin subit le climat de la Sibérie orientale : on a vu les glaces s'accumuler en débris autour des caps orientaux jusqu au mois de juillet, et pendant le mois d'avril les traîneaux peuvent encore cheminer le long du littoral dans le golfe de Patience. En janvier, il arrive souvent, sur les bords de ce golfe, que le thermomètre se maintienne à 37 degrés centigrades au-dessous du point de glace, tandis que sur la rive occidentale, bien abritée par la chaîne méridienne, la température est de 12 degrés moins froide. Mais sur cette rive même, quelque favorisée qu'elle soit relativement, le climat est fort

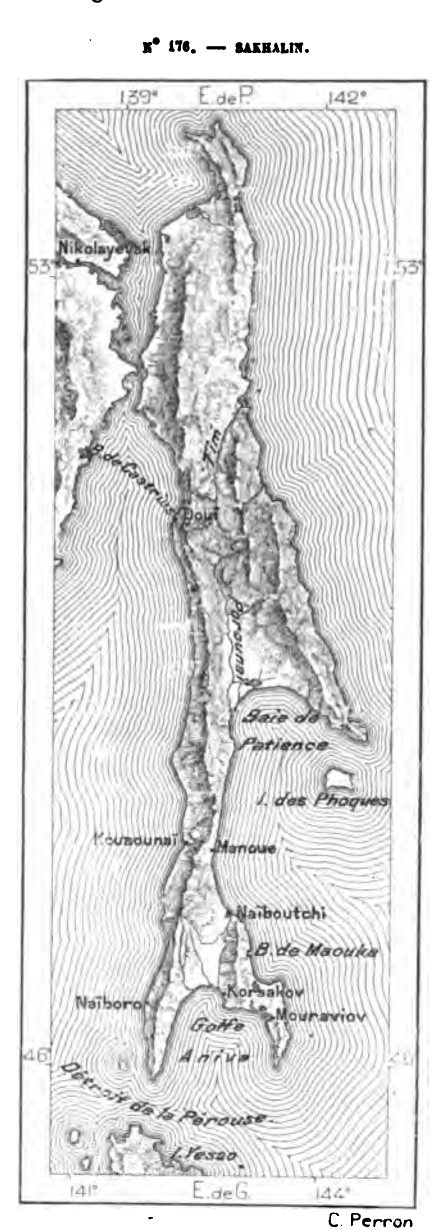
[1] Altitudes diverses des montagnes de Sakhalin, d'après Schmidt et Glehn :

| | | |
|---|---|---|
| Hauteur moyenne de la chaîne occidentale (Schmidt) . . . . . | 900 | mètres. |
| Pic La Martinière (Ktôous-pal), au centre de la chaîne (Glehn). | 1500 | » |
| Bernizet, au sud de l'ile (Glehn) . . . . . . . . . . . . . . | 1200 | » |
| Arkaï-pal, col, à l'est de Doui (Glehn) . . . . . . . . . . . | 210 | » |
| Col entre Kousounaï et Manoue (Glehn). . . . . . . . . . . | 225 | » |
| Tiara, pic de la chaîne orientale (Glehn).. . . . . . . . . . . | 600 | » |

[2] Venioukov, *les Frontières de la Russie* (en russe).

rude; quoique l'extrémité méridionale de Sakhalin se trouve sous le 46ᵉ degré de latitude, à la même distance du pôle que les villes lombardes blotties au pied des Alpes, la température y est à peu près celle d'Arkhangelsk et de Haparanda. Au poste de Kousounaï, situé sous le 48ᵉ degré de latitude, sur le rivage du golfe de Tartarie, on se trouve, d'après Dobrotvorskiy, sous l'isotherme de 2°,23, c'est-à-dire que la température moyenne y est inférieure même à celle de la ville norvégienne de Tromsö, à 22 degrés environ plus près du pôle. Le mois de juillet, le plus chaud, n'a qu'une moyenne de 16 à 17 degrés à Kousounaï, et les plus fortes chaleurs y sont de 25 degrés seulement. Même les bords de la baie d'Aniva, si gracieusement disposés en croissant, de manière à recevoir toute la force des rayons du midi, ont un climat très rigoureux, à cause des vents du nord qui passent par les larges dépressions ouvertes entre les chaînes de montagnes. Les désagréments du climat de Sakhalin sont encore accrus par l'extrême humidité du ciel, ses brouillards, ses pluies et ses neiges. A Kousounaï, dont la position est privilégiée, grâce aux vents du continent qui viennent souvent nettoyer son atmosphère, les jours de pluie ou de brouillard sont au nombre de 253; il ne reste donc pas même un tiers de l'année pour le beau temps; et sur la côte orientale, la proportion des jours de soleil est beaucoup plus faible encore[1]. Dans son immense empire, où le gouvernement de Saint-Pétersbourg a

N° 176. — SAKHALIN.




1 : 1 750 000

0 — 200 kil.

[1] Glehn, *Beiträge zur Kentnniss des Russischen Reiches*, vol. XXV.

découvert de si tristes lieux d'exil, il n'en est guère de plus terribles que ceux de Sakhalin, perdus au milieu des pluies glacées et des tourmentes de neige.

La flore de l'île sibérienne ressemble naturellement à celle des côtes de la Mandchourie, dont elle n'est séparée que par l'étroit passage de Mamia Rinzo. La plupart des arbres qui recouvrent les pentes en forêts continues



JEUNE FILLE AÏNO

Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

appartiennent à la flore sibérienne et mandchoue; mais des espèces de l'archipel japonais se sont également répandues dans l'île et l'on y voit même une sorte de bambou (*arundinaria kurilensis*) recouvrant, à hauteur d'homme, des montagnes entières, et croissant sur les pentes supérieures à côté des bouleaux nains du Kamtchatka ; enfin des espèces américaines se mêlent à la flore asiatique de l'île; à l'époque miocène, d'après Schmidt, Sakhalin aurait fait partie du Nouveau Monde. Ainsi se rencon-

trent et s'unissent, en massifs de verdure originaux, des plantes venues des régions les plus opposées. On ne compte guère, sur 700 espèces de plantes phanérogames, qu'une vingtaine de formes appartenant spécialement à Sakhalin. Les plantes forestières et du sous-bois qui croissent au pied des montagnes continuent, par delà le golfe de Tartarie, les forêts du rivage opposé. Plus haut, la zone de végétation, qui monte jusqu'à 500 mètres sur les flancs des monts, consiste principalement en conifères. Une troisième zone, plus élevée, comprend surtout les bouleaux et les saules; puis vers le sommet se voient les branchages épais et presque noirâtres des espèces rampantes[1]. Les animaux qui parcourent ces forêts sont les mêmes que ceux du continent voisin : des deux côtés du détroit, on chasse l'ours, le renne sauvage, la zibeline. Le tigre fréquente souvent la partie septentrionale de l'île, grâce au pont de glace que lui offre le détroit de Mamia Rinzo pendant l'hiver; mais on ne l'a jamais vu vers l'extrémité méridionale de Sakhalin, et l'on dit qu'avant l'arrivée des Russes, les Aïnos ne le connaissaient pas même de nom.

La population de l'île, évaluée seulement à une quinzaine de mille individus, soit à moins d'une personne pour six kilomètres carrés, se compose uniquement d'immigrés du continent et des îles environnantes. Les Giliaks, qui vivent au nombre d'environ 2,000 dans toute la partie septentrionale de Sakhalin, ne diffèrent en rien de leurs frères de race du bas Amour. Les Oroks de la rive orientale sont des Toungouses de la même souche que les Mangounes et les Orotchones de l'Amour, et ils se donnent le même nom, celui d'Oltcha. Les Aïnos, ces hommes barbus et doux, que l'on croit avoir été les habitants originaires des Kouriles et de tout l'archipel du Japon, sont la population aborigène des régions méridionales de Sakhalin, mais les noms aïnos de lieux que l'on rencontre jusque dans le nord de l'île, prouvent que la race occupait autrefois un espace beaucoup plus considérable. Les Giliaks et les Oroks les ont refoulés vers le sud et, depuis le milieu du siècle, la petite vérole a complètement dépeuplé quelques-uns de leurs villages. L'esclavage, auquel presque tous les Aïnos ont été réduits par les pêcheurs japonais, a contribué également à la diminution des aborigènes, non moins qu'à leur dégradation morale.

Les « civilisés » sont représentés à Sakhalin par les Japonais et les Russes. Les premiers s'occupent principalement de l'exploitation des pêcheries; ils ont fondé, de distance en distance sur la côte, des colonies et des comptoirs où l'on ne voit guère que des immigrants temporaires et sans

[1] Schmidt; — Schrenck, recueil cité.

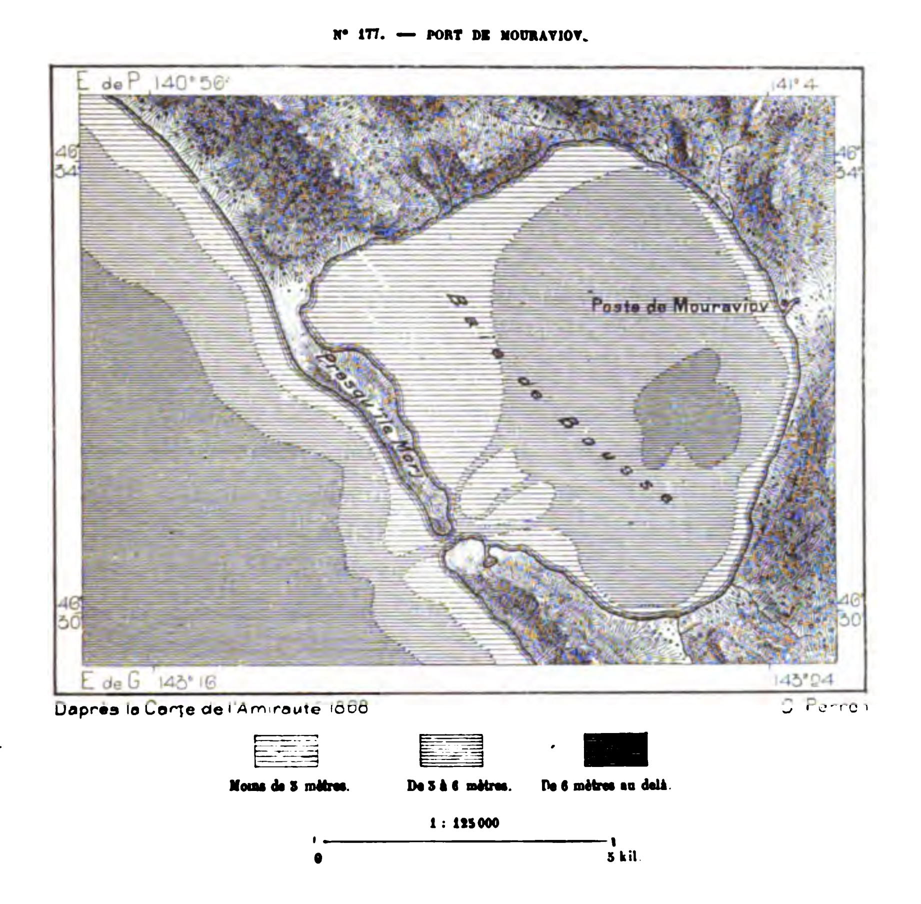



SAKHALIN. — VALLÉE DE DOUI.

Dessin de Taylor, d'après un croquis communiqué par le général Ilyin.

famille. Quant aux Russes, presque tous employés militaires, gens de police ou exilés, ils sont venus malgré eux dans cette île de pluie, de neige et de brouillards, et c'est le gouvernement qui doit les nourrir, les ressources de l'île étant complètement insuffisantes à leur entretien. Les Aïnos et les Giliaks vivent de pêche, mais les Russes ont d'autres besoins que les naturels; d'ailleurs, les animaux marins ont singulièrement diminué dans les eaux de Sakhalin, et l'île des Phoques, vaste banc qui se trouve au

N° 177. — PORT DE MOURAVIOV.




D'après la Carte de l'Amirauté 1868

sud-est du golfe de Patience, n'est plus couvert comme autrefois de multitudes de cétacés où quelques pêcheurs pouvaient massacrer des milliers de bêtes en une seule expédition. La culture des céréales et des légumes, l'élève du bétail n'ont pas encore pris d'importance sérieuse dans l'île et ne pourraient réussir qu'en un petit nombre des vallées les mieux abritées; c'est toujours du continent, même de Russie, qu'il faut importer la farine nécessaire aux habitants. Il est vrai que Sakhalin possède dans ses nombreux gisements de charbon une richesse considérable, de plus en plus activement exploitée par les déportés russes et très appréciée par les navigateurs

du Pacifique ; mais ce combustible coûte plus cher que le charbon du Japon et de l'Australie, et la quantité produite annuellement n'est pas assez importante pour que la vente puisse subvenir à l'entretien des habitants[1]. La mortalité des immigrants dépasse de beaucoup le nombre des naissances. Jusqu'à maintenant, Sakhalin n'est pas une colonie : pour les Russes, ce n'est qu'une prison.

Les postes des Russes sont tous situés sur le littoral. Doui, près de la baie de la Jonquière, vers le milieu de la côte occidentale, est le village le plus important : 2000 déportés, que le gouvernement loue à des entrepreneurs, au prix de 30 à 70 kopeks par jour[2], travaillent dans ses carrières et ses mines de charbon, les premières que l'on ait exploitées dans l'île. Kousounaï et Manoue ont l'avantage d'être unies par la route qui traverse l'île dans sa partie la plus étroite et doivent à cette position une grande facilité pour leurs échanges. Plus au sud, sur la rive orientale, sept cents Chinois, sous la direction de quelques Japonais, s'occupent, dans la crique de Maouka, de la pêche du trepang et des choux de mer ; de l'autre côté de la péninsule, au bord de la baie d'Aniva, s'élèvent les casernes de Korsakov, chef-lieu militaire de Sakhalin : 500 hommes y tiennent garnison. Mouraviov, près de la même rive, sur un lac communiquant par un étroit goulet avec le golfe d'Aniva, est aussi un poste militaire de Sakhalin et surveille les eaux du Japon. Malgré les difficultés de la barre, son port est peut-être le moins mauvais de l'île. Sur tout son pourtour de 2000 kilomètres, Sakhalin n'a pas un seul havre où les bâtiments puissent mouiller sans danger[3].

## IX

### ÉTAT MATÉRIEL ET ADMINISTRATION DE LA SIBÉRIE.

On sait que les Russes forment déjà, depuis un siècle au moins, l'élément le plus considérable de la population sibérienne. Ceux qui se disent Russes et qui le sont véritablement, soit que par leur origine ils aient le droit de se prétendre Slaves, soit que les croisements, la langue, les mœurs en aient

[1] Veñoukov, *les Frontières de la Russie* (en russe).

[2] Thalberg, *Vestnik Yevropi*, mai 1879.

[3] Population de Sakhalin :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Giliaks, d'après Schmidt | 2000 hab. | Japonais, d'après Schmidt | 400 hab. |
| Aïnos, » » | 2500 » | Russes | 5000 » |
| Oroks, » Veñoukov | 400 » | | |

fait les frères des conquérants, représentent environ les sept huitièmes des Sibériens et la proportion augmente rapidement à leur avantage, non seulement par leurs propres progrès, mais aussi par la diminution ou la « russification » des indigènes. Dès maintenant, la population conquérante de la Sibérie, où l'élément grand-russien est tout à fait prépondérant, a perdu presque entièrement ses contrastes de Petits-Russiens et de Grands-Russiens, de Lithuaniens, d'Ehstes, d'Allemands des provinces Baltiques; elle peut être considérée comme beaucoup plus homogène que celle de l'empire russe en Europe. Slaves de toute origine, — à l'exception des Polonais, — Allemands et Finnois parlant la langue de Moscou, sont également des Russes en face des Yakoutes et des Toungouses.

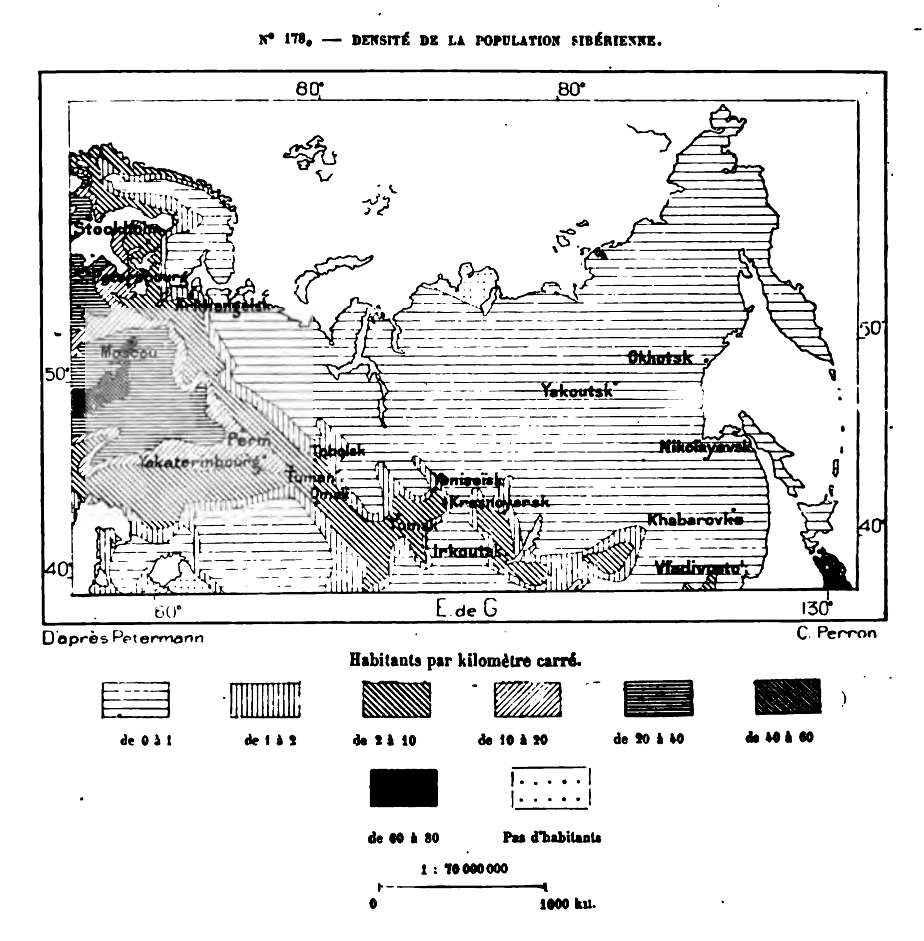
L'origine première de la plupart des Sibériens est bien connue. Les premiers traitants étaient des chasseurs ou *promîchloniye*, venant des colonies novgorodiennes du nord de la Russie; des Cosaques accompagnèrent Yermak à la conquête de Sibir; mais seulement un petit nombre des uns et des autres emmenèrent leurs femmes : la plupart des unions se firent avec les filles indigènes. Presque tous ceux qui vinrent plus tard, jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, furent des colons involontaires, soit comme soldats ou employés, soit comme bannis; ceux-ci étaient peut-être les plus nombreux; mais la mortalité était beaucoup plus forte sur eux que sur les autres habitants du pays, et la plupart succombaient avant d'avoir pu fonder une famille. En ne prenant que la moyenne des déportés signalée par les documents officiels, soit de huit à neuf mille par an[1], il est certain que plus d'un million d'hommes ont été amenés de force en Sibérie depuis deux cent cinquante ans, sans compter les simples internés[2]. Les premiers colons libres, à l'exception de quelques groupes isolés, furent des paysans qui se dirigèrent vers le bas Amour aussitôt après l'annexion de la Mandchourie septentrionale à l'empire russe. Aucune immigration volontaire n'était possible pendant la période du servage. La « couronne » et les propriétaires gardaient leurs paysans pour la culture de leurs terres et n'envoyaient en Sibérie, du moins dans les districts dépourvus de mines, que les malheureux dont ils voulaient se défaire; il est vrai que ces bannis, cessant d'être serfs, acquéraient bientôt plus d'aisance qu'ils n'en avaient eu dans la mère patrie. Les pays du nord de l'Asie se peuplèrent de

[1] Maximov, *Sibir i Katorga*.

[2] Exilés de 1823 à 1858 : 238 489 hommes
42 844 femmes
23 285 » et enfants suivant le chef de famille.
304 618 Moyenne par an : 8700.

colons russes, comme s'étaient peuplés les gouvernements de Vatka, de Perm, d'Orenbourg; mais aux criminels, aux délinquants de toute espèce, aux paresseux invétérés, le gouvernement ajouta les schismatiques et les rebelles. Les fatigues du voyage, les épidémies, le scorbut, les difficultés de l'acclimatement, les misères de la servitude, les rigueurs du domicile forcé, un régime continuel d'inquisition, les ennuis de la nostalgie, expliquent la grande mortalité des bannis, et la faible proportion des femmes parmi les

N° 178. — DENSITÉ DE LA POPULATION SIBÉRIENNE.




exilés ne permet qu'une lente reconstitution des familles. La population russe de la Sibérie a plus que triplé depuis cent ans, mais, en comparaison de certaines colonies, la Russie d'Asie ne s'est peuplée que très faiblement depuis près de trois siècles d'annexion; il y aurait même eu, si les recensements sont exacts, des reculs temporaires dans le chiffre de la population de certaines contrées : ainsi tandis que la population du gouvernement de Tomsk s'accroît chaque année, par l'excédent des naissances, de plus de 20 000 individus, le gouvernement d'Irkoutsk aurait eu en 1873 douze mille

habitants de moins que douze années auparavant[1]. Dans la plupart des villes la population diminuerait si l'immigration ne venait rétablir l'équilibre; mais dans les campagnes le nombre des habitants augmente. Dans l'ensemble, il est certain que les progrès de la race slave ont largement compensé en nombre d'hommes les pertes que les races indigènes, à l'exception des Yakoutes, ont subies en mainte région du territoire sibérien[2]. La proportion des hommes est naturellement plus considérable que celle des femmes, puisque la Sibérie est à la fois un pays de bannissement et d'immigration; toutefois l'écart entre les sexes est beaucoup moindre qu'en Australie et dans les pays de Far West : dans la Sibérie orientale, on compte en moyenne 10 hommes pour 9 femmes[3].

Le nom de Sibérie est devenu synonyme de « pays d'exil ». Chaque progrès de la domination russe en Asie a été marqué par une ligne de prisons : à chaque annexion nouvelle, des convois de déportés, se traînant dans les steppes et les forêts, allaient porter aux extrêmes confins de l'empire le témoignage de la puissance du tzar. A peine un fortin, un monastère étaient-ils bâtis dans l'immense territoire sibérien, que des cellules s'y ouvraient pour les exilés; en naissant, les colonies de Pełim, de Berozov, de Selenginsk, d'Albazin étaient désignées comme prisons : dès que la nouvelle d'une découverte parvenait à Pétersbourg, on y acheminait une chiourme de bannis. L'histoire du pays se confond avec la douloureuse histoire de l'exil.

Le premier décret de bannissement frappa la cloche d'Ouglitch, coupable d'avoir appelé le peuple aux armes lors de l'assassinat de Dimitri, par Boris Goudonov, en 1591. Elle fut condamnée à « perdre la langue et l'oreille », comme les criminels ordinaires, et transportée à Pełim, où la suivirent bientôt les bourgeois de sa ville, puis tous les personnages suspects à Boris. Pendant le premier siècle de la colonisation russe, la Sibérie ne reçut guère d'autres exilés que des prisonniers d'État; mais à la fin du dix-septième siècle les Petits Russiens de l'Oukraïne vaincue durent prendre le même chemin que les exilés de la Grande Russie : ces bannis, envoyés par escouades, sont ceux qui ont le mieux conservé les mœurs du pays

[1] Population du gouvernement d'Irkoutsk en 1861. . . . . . . 370 455 hab.
» » » » » . . . . . . . . 358 700 »
*Russische Revue*, 1876, n° 10.

[2] Population de la Sibérie à diverses époques, sans le versant asiatique de l'Oural :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1796 . . . . . . . . . . . . | 1 193 145 hab. | 1870-1873. . . . . . . . . | 3 440 362 hab. |
| 1816. . . . . . . . . . . | 1 540 424 » | 1880 (population probable). . | 5 900 000 » |
| 1869 . . . . . . . . . . . . | 3 327 627 » | » (avec l'Oural asiatique). . | 5 200 000 » |

[3] *Russische Revue*, 1876, n° 10.

d'origine. Puis les exilés raskolniks vinrent grossir le nombre des Sibériens; mais combien d'entre eux succombèrent en route aux fatigues, à la faim, aux tortures! Combien eurent à répéter ce que dit le père Avvakoum dans ses Mémoires : « Les radeaux sont difficiles à traîner contre le courant; les chefs sont implacables, leurs bâtons sont pesants, leurs knouts coupent la peau, et notre nourriture est la charogne que le loup n'a pas mangée! — « Et ces tortures, dureront-elles longtemps? » demandait la femme du pope, en tombant de fatigue. — « Jusqu'à la mort, » répondait doucement le père Avvakoum. — « C'est bien, père, » disait-elle en reprenant courage. Dans ces raskolniks de Sibérie, on reconnaît les hommes dont la première épreuve, en entrant dans la communauté, était de se laisser mettre des charbons embrasés dans l'oreille.

Les streltzi, également raskolniks, furent exilés par Pierre le Grand pour aller tenir garnison dans les fortins les plus éloignés de l'empire, jusqu'à Okhotsk et au Kamtchatka : on retrouve encore de leurs descendants directs dans les colonies des bords de la Lena. Après le règne de Pierre, les intrigues de palais amenèrent en Sibérie d'autres colons forcés, les grands de la cour, les Menchikov, les Dolgoroukiy, les Biron, les Münich, les Tolstoï, les Boutourlin. « A ne plus nous revoir », pouvaient-ils bien dire en partant comme tous les exilés en Sibérie, car la plupart d'entre eux furent oubliés; d'autres se perdirent sans laisser de traces, et lorsqu'un retour de fortune amenait leurs amis au pouvoir, on cherchait vainement les malheureux bannis dans les forêts ou les solitudes de la toundra; l'un d'eux, Soïmanov, à peine retrouvé, fut nommé gouverneur de la Sibérie. C'est en 1658 que commença la déportation des Polonais en Sibérie; mais les exils en masse datent du règne de Catherine II, avec les confédérés de Bar, puis avec les compagnons de Kosciuzko. Neuf cents Polonais ayant servi sous Napoléon furent envoyés en Sibérie. Les convois de prisonniers se suivirent surtout après la révolution de 1830 et les diverses insurrections qui eurent lieu en Pologne depuis cette époque. Les Polonais exilés ont pris une grande part aux progrès de la contrée; ils ont amélioré l'administration des mines, créé plusieurs industries locales, enseigné l'horticulture et développé l'instruction dans les familles[1].

Les exilés dont le nom éveille le plus de sympathies parmi les Russes sont les décembristes ou « dékabristes », qui arrivèrent en Sibérie en 1826. Dans les commencements, ils eurent en effet beaucoup à souffrir, mais peu à peu leur sort s'améliora, grâce au dévouement des femmes, qui

[1] Polonais exilés directement en Sibérie, en 1863 : 18 023.

voulurent partager l'exil des maris, grâce aussi à l'ascendant des décembristes sur leurs geôliers et à l'esprit de solidarité dont ils firent preuve : ils étaient tous groupés en commune, de manière à ne laisser aucun d'eux tomber dans la misère et à fournir à tous des livres, des journaux et les avantages de la vie civilisée. Leur influence se fait sentir encore dans les villes de la Sibérie orientale. Depuis, d'autres condamnés politiques sont venus s'ajouter à la population sibérienne; mais on n'a plus pour eux les égards que l'on eut pour les dékabristes : ils vont à pied comme les condamnés de droit commun et travaillent comme eux dans les prisons, les mines ou les établissements de l'État, sans avoir le droit de lire, de s'associer, ni de choisir un travail à leur convenance.

Jadis les chiourmes de transportés, condamnés de droit commun ou pour cause politique, devaient parcourir à pied, attachés par la main à une longue tige de fer, l'espace de 6000 kilomètres qui sépare les prisons russes de la Transbaïkalie. Le voyage durait deux années. Maintenant les exilés vont encore à pied de Tomsk à Tchita : quand ils entrent dans un village, ils entonnent, avec la permission du chef, le chant plaintif ou plutôt le long gémissement de la « miséricorde », la *miloserdn'aya*, et les paysans apportent leur obole aux « malheureux » (*n'estchastniye*), car tel est le nom que leur donnent tous les Sibériens, se refusant à voir en eux des criminels. Les forçats (*katorjniye*), c'est-à-dire les condamnés pour crimes, sont partout bien accueillis, et la réhabilitation leur est facilitée par une sorte d'estime qu'on a pour eux, comme pour des hommes de caractère ; mais le *poselenetz*, ou l'interné pour vol est assez ordinairement méprisé. Les évasions sont faciles à tenter, mais il est de tradition parmi les exilés qu'ils ne doivent point s'enfuir pendant la route, afin que leurs compagnons n'aient point à souffrir à leur place. Même en marche, ils se groupent en commune et nomment leur starosta.

Les Sibériens, recrutés à la fois parmi les pires et parmi les meilleurs des Russes, contrastent naturellement à bien des égards avec les habitants de la mère patrie. D'une part l'hérédité, d'autre part le milieu nouveau, ont dû agir sur eux, de manière à en faire un groupe spécial dans la grande famille des peuples russes. Leur intelligence naturelle, qui d'ailleurs est rarement développée par l'instruction, est peut-être encore plus affinée que celle des habitants de la Russie d'Europe. Le bonheur d'assaillir l'étranger de questions entre pour beaucoup dans le plaisir qu'ils ont à faire les honneurs de leur izba, d'ordinaire vaste et propre, ayant un plancher mieux frotté que ne l'est mainte table dans la demeure du malheureux moujik de la Russie d'Europe. N'ayant jamais subi le servage, si ce n'est dans les

mines et dans les fabriques, disposant de plus d'espace que le paysan russe, et moins souvent en rapport avec les employés de toute espèce, les Sibiraks ont un plus vif sentiment d'égalité : ils n'ont rien de servile dans la voix ni dans les manières, mais ils n'ont pas non plus la douceur naturelle, la bienveillance naïve des Slaves de la Russie. En moyenne, ils ne sont les égaux des Russes, ni au point de vue des mœurs, ni à ceux du caractère et de l'activité. Leur grand défaut est l'indifférence : calculateurs habiles, ils ne se laissent entraîner, ni par la ferveur religieuse, ni par les idées politiques : on ne trouve guère de poètes ni de musiciens parmi eux. Ils sont curieux, mais sans vouloir se donner la peine d'apprendre, ils aiment leurs aises, mais ils ne savent pas se les procurer par le travail ; ils se disent les égaux les uns des autres, mais ils n'ont point l'idée de se rendre libres. Toutefois l'exemple des grands dévouements dont l'histoire des exilés sibériens est remplie n'a point été perdu, et comme des filons d'or dans la roche pourrie, d'admirables caractères se révèlent çà et là au milieu de la médiocrité générale. Si jamais la Sibérie prend une importance considérable dans le monde civilisé, ainsi que peut le faire espérer la richesse naturelle d'une grande partie de son territoire, elle ne manquera pas d'exercer son action dans le sens de l'autonomie locale et de la liberté.

De même qu'en Russie, la masse de la population est groupée en « communes ». Toute la terre de Sibérie, à l'exception de quelques propriétés concédées dans des conditions particulières, est restée le domaine de l'État, et les communes n'en possèdent que l'usufruit : ainsi, dans le gouvernement de Krasnoyark, il n'y a qu'un seul propriétaire, dont les droits datent du règne de Catherine II. Mais la propriété se constitue déjà indirectement par les baux à long terme, de quatre-vingts ans, par exemple comme en Angleterre. En Sibérie comme en Russie, l'ensemble du *mir* est responsable de l'impôt vis-à-vis del'État et répartit les terres suivant le nombre des « âmes », c'est-à-dire des mâles valides, qui à leur tour doivent acquitter à la commune l'impôt de la famille. En moyenne, le mir sibérien se compose de plusieurs villages, ayant chacun sa part de terres correspondant à peu près au nombre de ses habitants, de sorte que chaque « âme » dispose d'environ cinq hectares et demi, espace qui, bien cultivé, suffirait amplement à l'entretien de plusieurs familles. Mais la culture n'est qu'un pillage : le paysan sibérien ne se sert point d'engrais et pratique la méthode des jachères ; il n'utilise qu'un tiers de ses terres, et quand il en a retiré trois ou quatre récoltes, il passe à une autre partie de son champ. Le sol labourable ne peut donc être distribué à nouveau qu'après une longue période d'années, à l'époque des recensements, tandis que les prairies, produisant régulièrement leur foin,

sont divisées tous les ans. La forêt reste commune; cependant tout paysan peut s'y établir, s'y tailler une clairière et y jeter son grain, mais il n'est pas devenu propriétaire, et l'État le renvoie, quand il lui plaît, moyennant un dédommagement de quelques roubles par hectare.

La commune est tenue de recevoir dans son sein tous les déportés devenus colons après remise de leur peine. Ils reçoivent un emplacement pour leur maison, un demi-hectare pour leur jardin, et leur part proportionnelle de champs et de prés; mais beaucoup de malheureux restent en dehors de toute classe et ne possèdent ni terre, ni droits. Cette population flottante est celle des *brod'agi* ou « gens errants », dont le nombre est naturellement inconnu des officiers recenseurs, mais que l'on évalue en moyenne au quart des condamnés aux travaux forcés; de 1848 à 1849, 3104 individus se sont évadés des seules prisons de Nertchinsk. Les vagabonds échappent au supplice du travail des mines ou aux ennuis du cantonnement, en se soumettant à un genre de vie effrayant pour tout autre que le prisonnier. Encore ce bonheur d'être leurs propres maîtres ne dure-t-il qu'un temps, car pendant le cruel hiver il ne leur reste le plus souvent d'autre ressource que celle de se faire enfermer, sous un faux nom, dans quelque prison éloignée de celle où ils étaient précédemment. Pour empêcher les évasions, les autorités russes de la Transbaïkalie et d'autres contrées de la Sibérie faisaient autrefois arracher les ailes des narines à tous les condamnés : jusqu'en 1864, on les marqua sur le front et sur les deux joues de lettres brûlées dans la chair; on se borne maintenant à mettre hors la loi tous les fugitifs des mines et l'on a donné ainsi aux Toungouses et aux Bouriates le droit de tirer sur les malheureux. Les mœurs des indigènes en sont devenues plus cruelles et la vie humaine est tenue maintenant pour bien peu de chose dans ces régions : le sifflement de la balle s'est bientôt perdu dans le silence de la forêt[1]. « L'antilope ne donne qu'une peau, dit le Bouriate, mais le *tchaldon* (brodag) en donne trois : sa pelisse, sa jaquette et sa chemise[2]. » Néanmoins il ne manque point d'évadés, même dans ces contrées; ils apprennent à éviter les parages dangereux, ils devinent la direction à suivre dans la forêt vierge et reconnaissent les marques laissées par les Toungouses et par d'autres vagabonds qui les ont précédés. D'une extrémité à l'autre de la Sibérie, tous les brodagi ont couvert le pays d'indications mystérieuses ou même invisibles pour d'autres, mais parfaitement claires pour eux tous. D'ailleurs,

[1] Von Middendorff, *Sibirische Reise*.
[2] Kropotkin, *Notes manuscrites*.

ils sont protégés par les villageois, qui ont avantage à les employer dans leurs fermes, sans leur donner d'autre salaire que la nourriture. En des maisons isolées, le brodaga trouve toujours du pain, du lait, du sel, des vêtements grossiers, que les paysans ont laissés pour leurs frères malheureux. Il est de nombreux villages où les brodagi peuvent séjourner sans crainte, même cultiver le sol et fonder une famille, sûrs de la connivence de tous les habitants; ils ont même bâti des villages entiers. On a vu parfois les autorités, dans les circonstances imprévues où les travailleurs ordinaires ne leur suffisaient plus, faire appel « aux vagabonds », avec l'engagement tacite de ne point leur demander de passe-port, et des centaines d'individus, sortis des forêts environnantes, se présentaient bientôt pour faire la besogne demandée. On a remarqué que, d'après les statistiques officielles, le nombre des vieillards centenaires serait beaucoup plus considérable en Sibérie que dans la Russie européenne, où pourtant la mortalité moyenne est moins forte[1]. Mais ces prétendus centenaires sibériens ne sont-ils pas des brodagi que les communes ont accueillis dans leur sein à la place de paysans défunts? Le fugitif sans patrie, « Ivan Sans-nom » ou « Michel Qui-ne-sait rien », a reçu les papiers qui en font, aux yeux de tous, le représentant d'une famille connue. Qu'importe si ces documents ajoutent vingt ou trente ans à son âge[2]!

Les brodagi évadés de leur prison ou du lieu d'internement ne sont pas les seuls « errants » de la contrée. Dans ce pays sans bornes, on se sent attiré par l'espace immense. Ainsi la secte des Stranniki ou des « Errants » a beaucoup de représentants en Sibérie, parcourant sans cesse les forêts et les montagnes à la recherche de cette « Eau Blanche » qui les purifie de leurs péchés et leur procure en même temps des trésors sans fin. Dans la plupart des villes et des villages, ils trouvent des amis qui, tout en appartenant à la secte, mènent une vie sédentaire et pratiquent en apparence les rites orthodoxes : leur seule mission est de donner l'hospitalité à leurs frères errants et de les cacher à la police. Lorsqu'ils sont découverts et jetés en prison, les Stranniki remercient le Seigneur de l'épreuve qui les atteint et qui doit épurer leur foi. Néanmoins le « raskol » trouve en général un sol moins propice en Sibérie que dans la Russie d'Europe : l'indifférence du Sibeŕak en matière religieuse finit par réagir sur les raskolniks eux-mêmes. Sauf dans les vallées de l'Altaï et dans les colonies de l'Amour fondées par les doukhobortzî, la grande majorité de la population slave se

[1] Un centenaire sur 803 habitants en Sibérie. | Un centenaire sur 2702 habitants en Russie.
*Rousskiy Vremennik*, II, 1872.

[2] Albin Kohn und Richard Andree, *Sibirien und das Amur-Gebiet.*

compose de grecs orthodoxes; il n'existe en Sibérie que cinq églises protestantes, et, d'après les recensements officiels, le nombre des protestants sibériens serait seulement de 6990, de Tobołsk à Vładivostok[1]. Un établissement des missions, fondé à Irkoutsk, s'occupe de la conversion des indigènes aux rites orthodoxes.

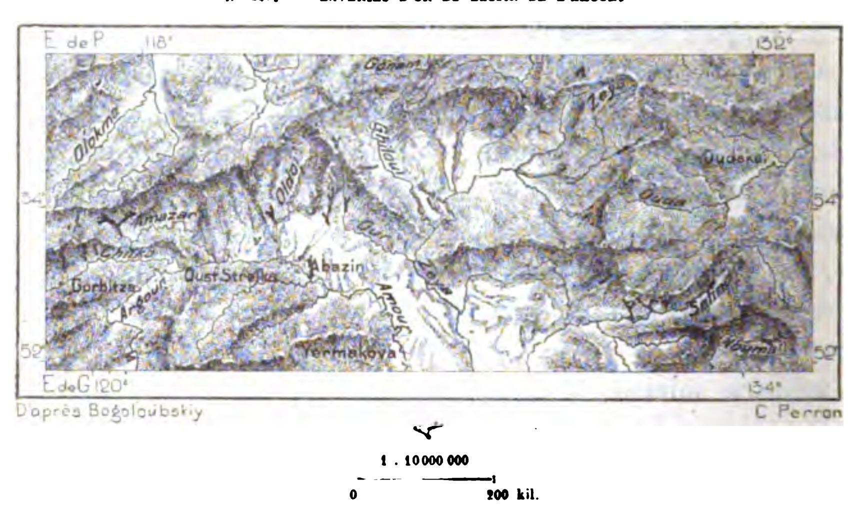
Encore à l'état rudimentaire, l'agriculture de Sibérie suffit à peine à l'entretien des habitants, quoiqu'ils aient dans la zone méridionale d'excellentes terres qui pourraient donner en abondance tous les produits de l'Europe tempérée. Dans une description de la Russie, traduite par Klaproth[2], l'auteur chinois parle avec étonnement de ce que les Russes, quoiqu'ils sachent semer, « ignorent l'art de sarcler les mauvaises herbes qui viennent dans les champs ». Cette remarque de l'écrivain chinois a gardé toute sa justesse, et des Sibériens se répètent encore le proverbe cité par Gmelin : « Tout ce que fournit le travail est mauvais, puisqu'il ne vient pas de Dieu. » Quelques raskolniks russes et des immigrants chinois et coréens de la province du Littoral donnent, il est vrai, l'exemple du labeur soutenu aux agriculteurs sibériens, mais ils ne sont guère imités; presque partout, les champs et les jardins ont un aspect d'abandon. Mais les prairies sont naturellement fort belles, riches en herbes savoureuses et nourissent une grande quantité de bétail. Les chevaux, d'ailleurs mal soignés, vivant en troupeaux presque sauvages, sont également très nombreux en Sibérie; on y compte presque un cheval par habitant. La « peste sibérienne », qui fait beaucoup de ravages parmi les troupeaux, est née, dit-on, dans la steppe de Baraba.

La chasse, qui eut jadis un rôle historique capital, puisqu'elle amena la découverte et la colonisation de la Sibérie, est restée l'une des principales industries de la Russie asiatique, et, comme il y a deux cents ans, ce sont encore les Yakoutes et les Toungouses qui fournissent à leurs conquérants cet impôt de pelleteries, cause de tant d'atrocités et de spéculations iniques; cependant il est encore des villages entiers de *promîchloniye* qui s'en occupent : ces chasseurs sont les plus nobles des Sibériens, les plus sincères et les plus vaillants[3]. Près de cinquante espèces d'animaux sont poursuivis à cause de leur robe, et c'est à des millions d'individus que s'élève la tuerie pendant la saison des chasses. L'exportation annuelle de la Sibérie en four-

[1] Finsch, *Reise nach West Sibirien.*
[2] *Mémoires relatifs à l'Asie.*
[3] Radde; — Kropotkin.

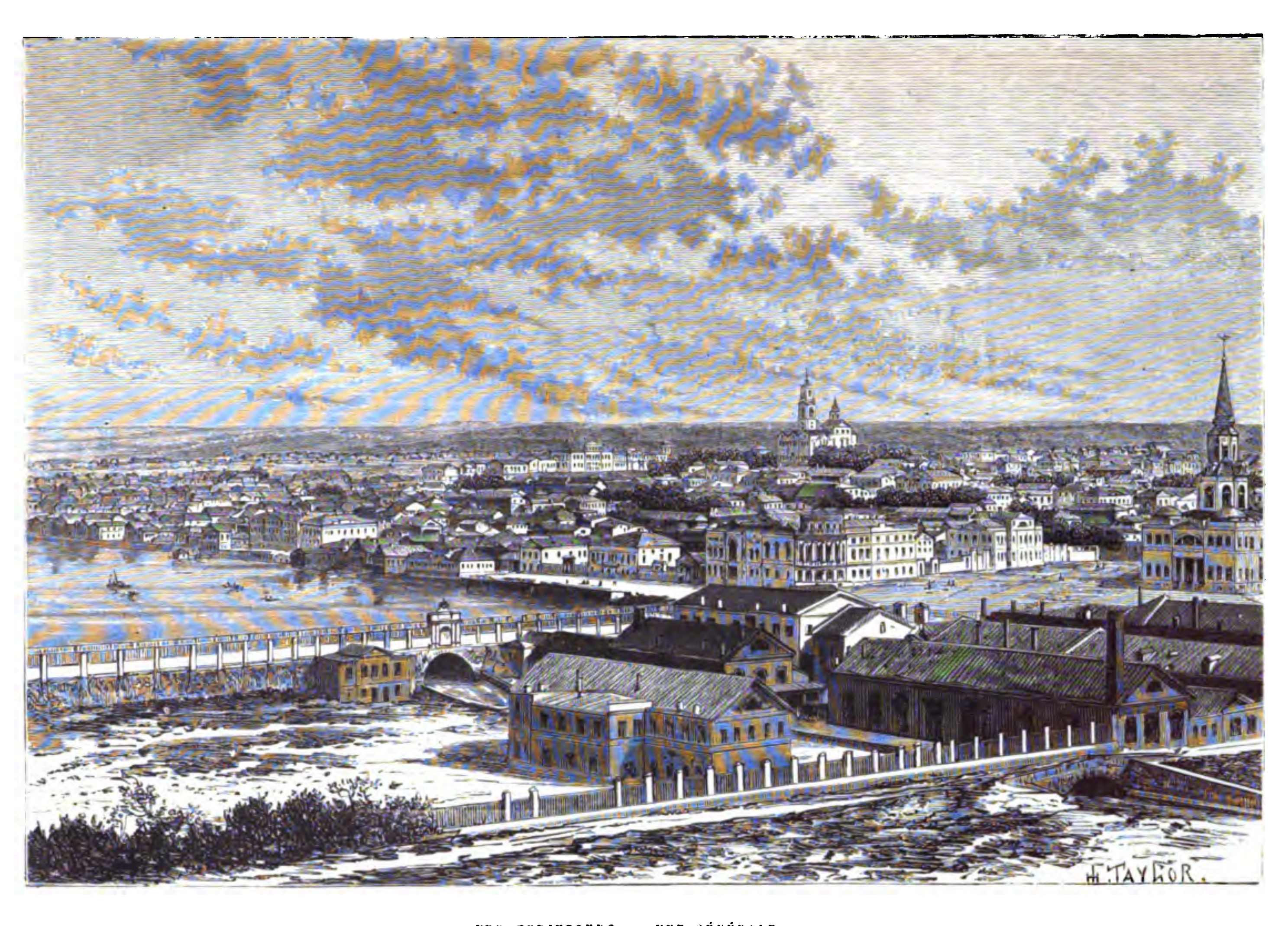
3 millièmes d'or au cinquième ou au dixième de cette quantité[1]. En outre, les propriétaires de mines ont perdu le monopole qui les enrichissait ; ils ne disposent plus des milliers de serfs que leur avait donnés la « couronne ». Le travail est devenu libre, et tandis que la valeur de l'or diminuait graduellement sur le marché, en proportion des denrées et des produits industriels, le salaire des ouvriers augmentait. Pourtant ceux-ci restent toujours dans une lamentable misère : travaillant dans l'eau à demi dégelée des ruisseaux, exposés aux intempéries du climat le plus rigoureux, dévorés par les moustiques, obligés de passer la nuit en d'immondes hangars, ils n'ont qu'une nourriture insuffisante, arrosée d'une eau-de-vie

N° 180. — LAVERIES D'OR DU BASSIN DE L'AMOUR.



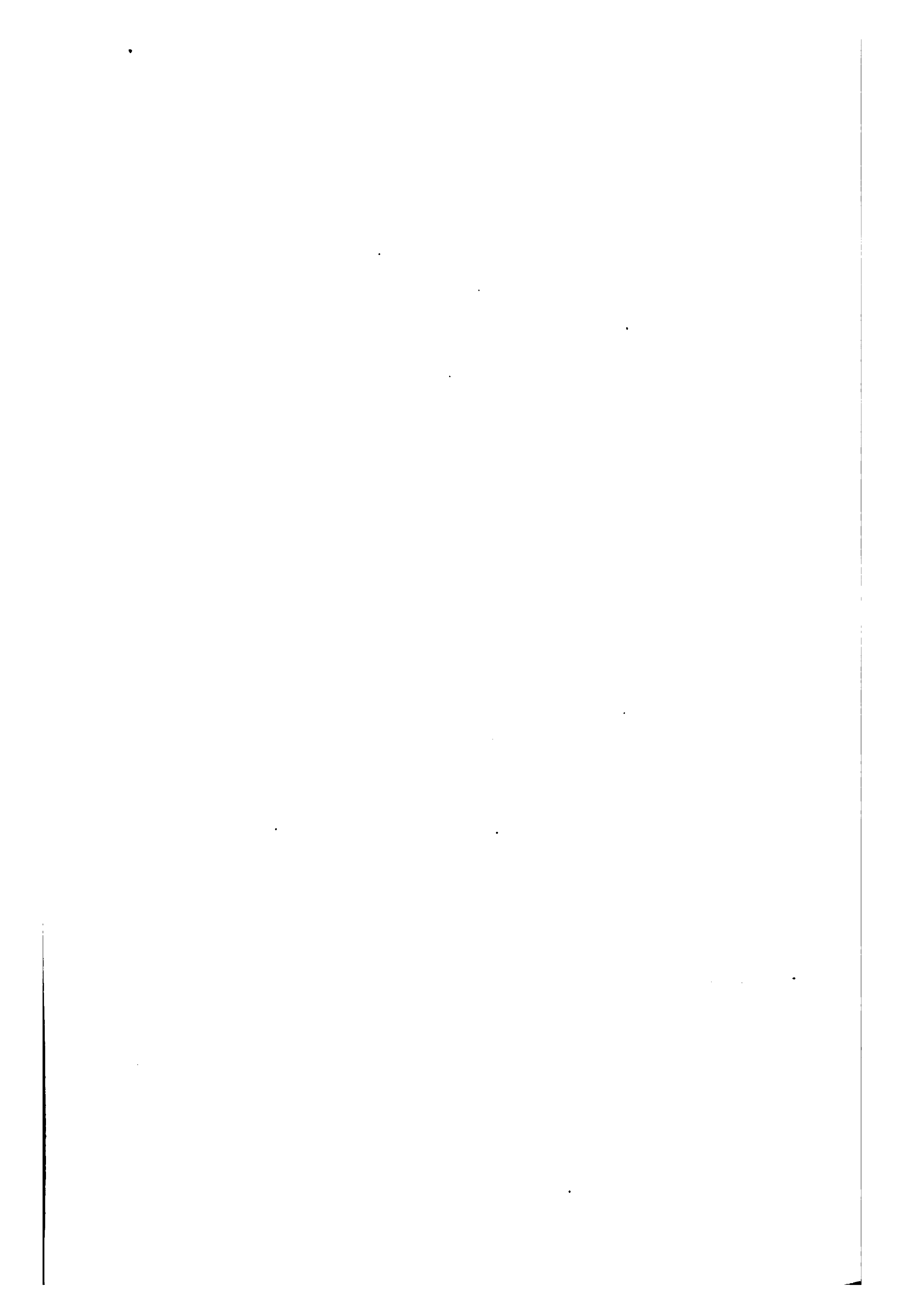

empoisonnée, qu'ils doivent acheter à trois ou quatre fois son véritable prix dans les boutiques des entrepreneurs. A la fin de la saison, lorsque la gelée a de nouveau durci le sable, la plupart sont aussi pauvres qu'en partant pour la mine, et ceux qui ont gardé quelque argent vont le dépenser aussitôt dans les cabarets des villages les plus rapprochés, tels que « Paris » et « Londres » du district d'Olokminsk. En moyenne, on compte un millier de laveries, produisant 33 kilogrammes d'or par année, peut-être 40 kilogrammes, si l'on tient compte du métal que l'on réussit à cacher aux employés du fisc pour ne pas payer la taxe. Depuis 1726, époque où commença l'exploitation des mines d'or en Sibérie, la quantité d'or recueillie ne doit pas être inférieure à trois milliards de francs[2]. Après

[1] Soubbotin, *Cours d'économie industrielle* (en russe).
[2] Production de l'or en Russie d'Europe et d'Asie, de 1720 à 1876 :
1 251 432 kilogrammes. Valeur, 4 420 000 000 de francs.




YEKATERINBOURG. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par le général Ilyin.



l'Oural et l'Altaï, les régions aurifères les plus productives sont celles des bassins du haut Yeniseï et de l'Angara, ceux du Vitim et de l'Olokma[1]. Actuellement la production annuelle de la Sibérie en or est évaluée à 30 millions de francs.

La production de la contrée en argent est proportionnellement beaucoup moins considérable : les mines de la Transbaïkalie, qui sont les plus importantes et que l'on exploite depuis le commencement du dix-huitième siècle, ont néanmoins produit, mêlée au plomb, une masse d'argent de plus de 3 millions de kilogrammes, représentant la valeur de plus d'un demi-milliard de francs : la moyenne annuelle est de 5 millions. Le cuivre donne également lieu à une exploitation d'une certaine importance, dans l'Oural et dans l'Altaï, mais la grande industrie métallurgique est celle du fer. La première usine fondée sur le versant sibérien a deux siècles et demi d'existence; près de cent mille ouvriers sont occupés dans les diverses fabriques du district minier de Yekaterinbourg et le fer qu'ils utilisent est parmi les meilleurs que l'on connaisse. La production annuelle a triplé dans l'Oural depuis le commencement du siècle; mais il est vrai que, pendant la même période, l'accroissement a été beaucoup plus considérable dans la plupart des pays civilisés[2]. Le graphite est aussi exploité dans l'Oural, et naguère sur la montagne d'Alibert, près d'Irkoutsk. La Sibérie retire de ses lacs salés, de ses fontaines salines et de ses mines tout le sel dont elle a besoin. Quant au charbon de terre, elle en possède des quantités considérables, dans le district de Kousnetzk, dans le bassin de la Lena, dans celui de l'Amour, à Sahkalin; mais jusqu'à maintenant ces richesses sont restées presque sans utilité. A quoi serviraient ces trésors de combustible dans un pays sans industrie, presque sans habitants?

Des manufactures, comme celles de l'Europe, ne peuvent naturellement se fonder que dans la zone méridionale de la Sibérie, où s'est établie la population russe; mais là aussi elles sont rares, et l'ensemble de leur production ne représente encore qu'une faible partie des objets de fabrication diverse dont la Sibérie a besoin chaque année. Les gens d'entreprise préfèrent la chance de trouvailles dans les mines d'or au travail d'une industrie sérieuse : c'est dans les *priiski* que s'engloutissent presque tous les petits capitaux des Sibériens. Les fers viennent de l'Oural, les faïences, les

[1] Orpailleurs de la Sibérie orientale en 1877 : 51 272.

[2] Production annuelle du fer dans l'Oural russe et sibérien :

De 1797 à 1867. . . . . . 169 000 tonnes. | De 1867 à 1877. . . . . . 492 000 tonnes

étoffes, les cuirs sont expédiés par la Russie d'Europe; les produits de luxe, vrais ou imités, viennent aussi de l'Occident : les habitants de la Sibérie orientale achètent les moindres objets de cette espèce, même les bougies, les tasses, les clous, le papier, dans les marchés situés à l'ouest de l'Irtîch et du Toboł. La plupart des fabriques sibériennes fondées autrefois disposaient du travail des forçats et, n'ayant point à payer de salaires, pouvaient ainsi soutenir pour certains travaux la concurrence avec les fabriques étrangères; mais de nos jours la main d'œuvre se paye aussi chèrement en Sibérie que dans les autres parties de l'empire russe, et même dans les bassins du Yeniseï et de l'Amour les salaires sont plus élevés qu'en Russie. L'industrie manufacturière de la Sibérie proprement dite n'a d'importance réelle que pour les distilleries : en Asie comme en Europe, les grains et les pommes de terre se transforment en eau-de-vie et se vendent en d'innombrables tavernes; cependant l'ivrognerie est peut-être moins commune en Sibérie que dans la Russie d'Europe. En comptant ces distilleries avec les manufactures, l'ensemble des établissements industriels de l'Ob à l'Amour dépasse un millier[1].

D'ailleurs, un pays manquant de villes, c'est-à-dire de foyers d'appel pour les travaux de toute espèce, les plaisirs et les études, ne peut avoir qu'une industrie toute rudimentaire. L'immense Sibérie, plus grande que tout le continent d'Europe, ne contient, avec la région minière de l'Oural oriental, que dix-sept villes ayant plus de 5000 habitants; il n'en existe donc qu'une en moyenne pour un espace aussi grand que la France et la péninsule Italique réunies. Ces villes elles-mêmes ressemblent à des villages et la plupart des demeures sont de simples constructions en bois. Les maisons en pierre sont fort peu nombreuses en Sibérie : en 1875, plus de la moitié des villes, c'est-à-dire 18 sur 31, n'avaient pas un seul édifice qui ne fût en bois, et dans celles où il en existait, on les comptait seulement par dizaines[2]. Dans quelques parties de la Sibérie orientale, la crainte des tremblements de terre contribue, paraît-il, dans une certaine mesure à maintenir l'usage d'élever des maisons en bois. mais la principale cause de ce mode de construction est certainement l'état rudimentaire de la civilisation sibérienne[3]. Il est remarquable d'ailleurs que les villes de Sibérie se peuplent très lentement; presque tout l'accroissement se fait dans les campagnes. Les citadins augmentent beaucoup moins par le sur-

[1] Fabriques de la Sibérie en 1876, d'après Soubbotin. 1100. Ouvriers : 4000; Production annuelle : 8 000 000 roubles, soit 1f,80 par habitant.
[2] Rovinskiy, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1875, n° 2.
[3] Potanin, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1879, n° 6.

plus des naissances que par l'arrivée des colons russes. Des foires importantes se tiennent encore en rase campagne, et telle clairière des bords de l'Amour ou de la Lena devient, à une époque fixe de l'année, le lieu de rendez-vous de milliers de Yakoutes, de Toungouses, de Russes : la fameuse foire d'Irbit commença ainsi par n'être qu'un camp dans la forêt. Les marchands de Sibérie sont presque tous des Russes, soit des portefaix de Vladimir, venus de marché en marché jusque dans le pays des Yakoutes et des Bouriates, soit des commis de la Russie septentrionale qui, tout enfants, ont été loués ou plutôt vendus par leur famille. La seule ville de Tcherdiñ, dans le gouvernement de Permi, fournit à ce commerce de vingt à quarante enfants chaque année, que des rouliers emmènent, moyennant un prix convenu, à la foire d'Irbit, et que l'on engage comme apprentis non rétribués, pour une durée de trois ans, auprès de quelque patron, propriétaire ou marchand.

Le commerce de la Sibérie avec la Russie d'Europe doit être naturellement considérable, puisque la plupart des objets manufacturés et tous les articles de luxe viennent en Sibérie de par delà l'Oural; mais le mouvement des affaires est toujours d'une bien faible importance relative avec la Chine, pourtant limitrophe du territoire sibérien sur des milliers de kilomètres de distance, et même il a diminué proportionnellement au commerce général de l'empire. Pour les échanges, la Chine a le premier rôle, puisqu'elle est le pays d'exportation, mais la consommation du thé qu'elle expédie par les douanes sibériennes ne s'accroît que lentement, et la voie de mer par le canal de Suez fait une concurrence de plus en plus forte aux routes de la Sibérie. Quant aux produits des manufactures russes et sibériennes, ils conviennent mieux aux Kirghiz et aux Mongols qu'aux Chinois raffinés qui reçoivent d'ailleurs par leurs ports de mer toutes les marchandises européennes dont ils ont besoin. La province russe du Littoral fournit, il est vrai, des « choux de mer », du trépang et des poissons aux territoires environnants de la Chine; mais, tant que la population de la Mandchourie russe se composera seulement de quelques dizaines de milliers d'habitants, ce commerce ne peut avoir qu'une minime importance économique[2]. Le

[1] Potanin, article cité.

[2] Commerce de la Russie avec la Chine, d'après Soubbotin :

| | Exportation. | Importation. | Ensemble. | Proportion avec le commerce total de la Russie. |
|---|---|---|---|---|
| | roubles. | roubles. | roubles. | |
| Moyenne de 1827-1831. | 1 200 000 | 200 000 | 1 410 000 | 1 p. 100 |
| » 1842-1846. | 6 500 000 | 6 500 000 | 13 000 000 | 8 » |
| » 1864-1868. | 5 800 000 | 4 500 000 | 10 300 000 | 2,5 » |
| Année 1876. | 2 500 000 | 14 100 000 | 16 600 000 | 2 » |

manque de relations commerciales entre la Sibérie et les pays de l'extrême Orient se révèle par le petit nombre de dépêches télégraphiques transmises de la Russie à la Chine et au Japon; ensemble, elles ne dépassent guère un millier[1]. Les dépêches en transit entre l'Europe occidentale et la Chine et le Japon, par la voie de Vladivostok, sont beaucoup plus nombreuses que celles de la Russie[2].

Les voies de communication dont la Sibérie s'enrichira peu à peu ne peuvent manquer d'accroître à la fois le commerce et la population de la Sibérie. Déjà la grande route de Perm à Kiakhta, le *trakt*, ainsi qu'on a l'habitude de la nommer, a plus fait pour la civilisation de la Sibérie que les cours mêmes des fleuves. Les habitants se sont groupés surtout le long de cette route et jusqu'à une certaine distance de chaque côté; des convois de charrettes ou de traîneaux s'y suivent à l'époque des foires, s'embourbant çà et là dans les fondrières et parcourent néanmoins de 75 à 100 kilomètres dans la journée. Les chevaux, appartenant à une race spéciale, mangent chemin faisant dans une auge attachée au véhicule précédent, et souvent à demi remplie de neige qui se mêle à l'avoine : en tête de l'*oboz* est le char du *starchiy*, décoré d'une petite chapelle, église portative renfermant une image sacrée. L'*izvos*, c'est-à-dire le roulage, a fait naître le long de la route des villages opulents, dont l'unique rue se continue sur un et deux kilomètres de distance et dont les maisons à deux étages, ornées de balcons, diffèrent singulièrement des misérables izbas de la Russie centrale. Quelques-unes des étapes qui se succèdent au bord du trakt, à des intervalles éloignés, sont devenues des villes, et celles qui se trouvent au bord d'une rivière considérable, et par conséquent à un carrefour de chemins, sont naturellement d'autant plus importantes. Les changements de direction du trakt ont eu pour conséquence de faire déchoir les villes délaissées, d'augmenter soudain les lieux favorisés, de faire surgir des colonies nouvelles dans la forêt ou la steppe. Les chemins de fer auxquels s'embrancheront des routes latérales auront des conséquences analogues, mais ils se feront longtemps attendre, à cause de l'immensité des distances et de la faible densité de population des pays à traverser. Une voie ferrée franchit déjà l'Oural, et deux stations nommées « Europe » et « Asie » se succèdent de chaque côté du seuil; mais la voie n'est pas encore rattachée au réseau

[1]
| | |
|---|---|
| Mouvement des dépêches entre la Russie et la Chine en 1878 | 595 |
| » » entre la Russie et le Japon | 515 |
| Ensemble | 1110 |

[2] Ensemble des dépêches en transit par Vladivostok : 246 332 mots, soit environ 20 000 dépêches.

européen. C'est par Orenbourg, paraît-il, que passera l'embranchement réunissant les chemins de fer de l'Europe et ceux de l'Asie centrale à la ligne transasiatique de Yekaterinbourg à Pekin. De l'Oural à la capitale de la Chine, la distance est évaluée par Bogdanovitch à 5800 kilomètres, dont un peu plus de 1100 kilomètres sur le territoire chinois[1].

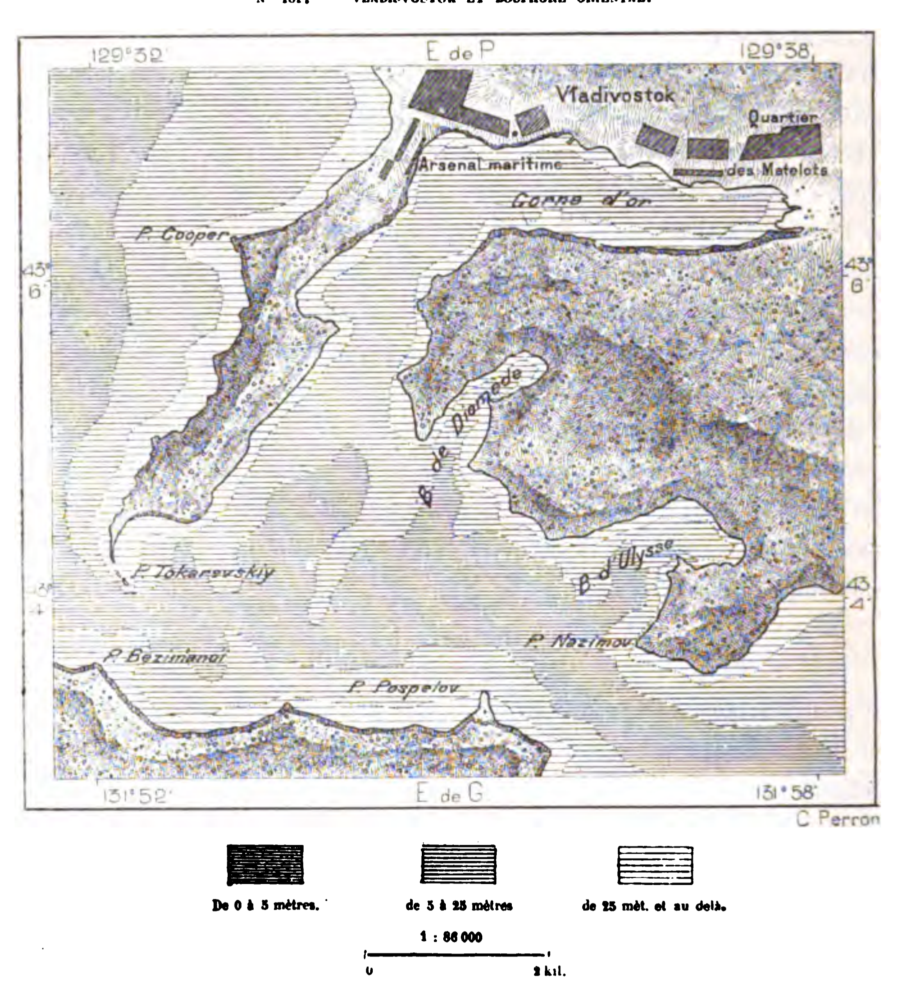
Le premier tronçon de cette ligne maîtresse, entre Yekaterinbourg à Tumeń, est déjà commencé : la dépense à faire est évaluée à 25 millions de roubles pour une distance de 377 kilomètres; de l'Oural à l'océan Pacifique, le capital d'établissement ne peut s'élever à moins de deux milliards de francs. Lorsque la Sibérie, après avoir été si longtemps en dehors du chemin des nations, deviendra le lieu de passage obligé de la plupart des voyageurs entre l'Europe et l'extrême Orient, une véritable révolution s'accomplira dans l'histoire des peuples. La Chine n'est facilement abordable pour la construction de chemins de fer internationaux que par le territoire sibérien. Au sud, à l'ouest de l'Empire du Milieu, des plateaux, des montagnes s'élèvent dans la zone des neiges persistantes, tandis qu'au nord, des brèches et des seuils aux pentes régulières permettent en maints endroits le passage des bassins de l'Irtîch et de l'Amour à ceux du Hoang-ho. Le chemin des anciennes migrations guerrières des Huns et des Mongols peut facilement se rouvrir, mais cette fois il sera parcouru par les locomotives et les vagons. Quelles nations, quelles races profiteront le plus de cette route unissant les deux versants de l'Ancien Monde? C'est là un des problèmes les plus sérieux de l'avenir.

Le peuple sibérien ne se prépare point par une forte instruction publique à ses hautes destinées dans le monde civilisé. La Sibérie est encore bien au-dessous de l'Europe pour le nombre proportionnel des écoles et des élèves. Dans certaines villes on compte à peine une dizaine d'écoliers. En 1870, la Sibérie orientale tout entière n'avait pas plus de 283 écoles avec 8610 élèves, pour une population totale d'un million et demi de personnes[2]. On sait qu'en maint district les colonies russes perdues au milieu des Yakoutes ont oublié leur langue et même les mœurs slaves, pour acheter leurs femmes, en payant le kalîm, comme les indigènes. Néanmoins des Sibériens, fort remarquables par leurs connaissances et leurs travaux, ont

[1] *Congrès international des sciences géographiques de Paris*, 6 août 1875.
[2] Instruction publique en Sibérie, sans le versant asiatique de l'Oural, en 1876 :
Écoles populaires : 600, avec 16 200 élèves, 14000 garçons et 2200 filles.
Écoles supérieures : 96, avec 3800 élèves.

déjà percé la foule, et parmi les savants et les littérateurs contemporains de la Russie, il en est plusieurs qui sont nés de Sibériens et qui ont dans leurs veines du sang bouriate ou yakoute. Mais les jeunes gens de la Russie d'Asie qui veulent faire de sérieuses études sont encore obligés de se rendre en Europe. L'université, depuis si longtemps attendue et dotée par avance, il y a un demi-siècle, élève à peine ses premières assises au-dessus du sol : la

N° 181. — VLADIVOSTOK ET BOSPHORE ORIENTAL.




fondation n'en a été décidée par le conseil d'État et approuvée par le tzar qu'en 1878. Dans la même année il n'y avait dans toute la Sibérie pour une population de 4 millions d'habitants, vivant dans un territoire plus vaste que l'Europe, que deux journaux, l'un hebdomadaire, l'autre mensuel, sans compter les feuilles d'avis officielles publiées dans chaque capitale de province.

Divisés en deux gouvernements généraux, celui de la Sibérie occidentale, dont le chef-lieu est à Omsk, et celui de la Sibérie orientale, ayant Irkoutsk pour capitale, la Sibérie est subdivisée en gouvernements et en provinces qui se partagent en districts et en cercles. La province de l'Amour, gouvernée plus militairement que les autres parties de l'immense territoire, est divisée en « régiments » et en « bataillons » de Cosaques. Dans l'ensemble on peut dire que l'administration de la Sibérie est modelée sur celle de la Russie d'Europe. Institutions municipales, judiciaires, religieuses, tout est établi sur le même plan, et les différences qui proviennent de l'immensité des espaces et des coutumes locales s'effacent peu à peu. Autrefois, les véritables maîtres de la contrée, en dehors des villes, étaient les marchands : par le monopole du commerce des fourrures, ils disposaient de la vie de populations entières. Maintenant, ils ont encore un grand pouvoir, cependant l'autorité des généraux et des hauts employés du gouvernement l'emporte sur la leur. En pratique, ces représentants du tzar ont tous les droits et leur volonté ou leur caprice sont toujours obéis. Région d'exil et de prisons, peuplée de déportés et de fils de captifs, qui sont trop peu nombreux, trop clairsemés pour former un groupe d'opposition solide, la Sibérie ne revendiqua jamais son autonomie. Dût-elle la conquérir un jour, ses habitants sont trop rattachés aux Russes d'Europe par les liens d'une origine et d'une civilisation communes pour que l'avenir des deux contrées puisse être séparé. Du Danube à l'Amour, la Russie et la Sibérie ont les mêmes destinées politiques, et la même vie continuera d'unir les deux nations si la même volonté doit cesser un jour de faire pointer les canons de Sébastopol et de Vladivostok.

Quelle sera dans l'histoire de l'humanité la part qui revient à ce prodigieux État, déjà si puissant, quoique ses peuples aient encore si peu utilisé leurs ressources immenses? Sans doute, un gouvernement dont le territoire s'étend sur une moitié de la circonférence terrestre et qui compte cent millions de sujets, deux millions de soldats, pèse d'un grand poids dans le monde; mais ce n'est pas à la foule de ses hommes armés que se mesure l'influence des nations dans l'ensemble du progrès humain, c'est à leur pratique de la justice, à leurs sacrifices pour la liberté commune.

Le tableau suivant donne la liste des gouvernements, des cercles et districts de la Sibérie et du versant asiatique de l'Oural, de même que ceux de l' « Asie centrale » qui font partie du bassin de l'Ob. Les districts d'Orsk et de Verkhne-Ouralsk, qui se trouvent aussi à l'orient des monts Oural,

| PROVINCES. | DISTRICTS. CERCLES ET CAPITAINERIES | KILOMÈTRES CARRÉS | HABITANTS EN 1870 |
|---|---|---|---|
| | Report. . . . . . . . . . . | | 35 927 |
| Territoire de l'Ousouri : 5 cercles. . . . . . | Ousouri. . . . . . . . . . . . . . | | 6 779 |
| | Souifoun. . . . . . . . . . . . . . | | 1 196 |
| | Khan-ka. . . . . . . . . . . . . | | 4 779 |
| | Avvakoumov . . . . . . . . . . . | | 1 173 |
| | Seu'chan. . . . . . . . . . . . . . | | 656 |
| | Ensemble (Littoral et l'Ousouri). | 1 858 488 | 50 510 |

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

Ce volume, le sixième de la *Nouvelle géographie universelle*, 
et n'a été rédigé que par une seule personne ; mais, comme les préc
bonne part, à des collaborateurs, que je tiens à remercier de leur 
surtout peut revendiquer bien des pages de ce livre. Faisant re
ses explorations géologiques dans la Sibérie orientale et dans la Ma
ses notes et ses observations et m'a indiqué, ce qu'il pouvait mieux
tive des mémoires insérés dans les publications scientifiques russ
a consenti à relire la partie de mon ouvrage qui traite du Caucase,
venir avec une obligeance extrême des livres, des brochures, des 
et des photographies se rapportant aux pays caucasiens et transcauc
Saken, M. Ilyin, M. Stenoukovitch, M. Nordenskjöld, m'ont aussi
livres, cartes ou gravures, avec une bienveillance dont je sens tout l
précédentes, M. Ernest Desjardins a bien voulu me faire part de ses
reurs et des omissions. M. Ch. Schiffer aussi a relu toutes les épr
la publication mieux que je n'eusse pu le faire. MM. Perron et S
concours pour le dessin des cartes insérées dans le texte, et M. Sch
Caucase, réduite de celle qui doit paraître prochainement dans l'atl
chette. Je lui dois aussi plusieurs des gravures du volume, et je 
Weber, Vereschaguine, Pranishnikoff, Riou, Ronjat, Barclay, Lancelo
reconnaissance pour cette partie de la *Géographie* qui parle directe
également M. Gustave Lefrançais, qui s'est donné la peine de classer
a dressé l'index de l'ouvrage et corrigé les épreuves avec le soin qu'

appartiennent au bassin du fleuve de ce nom, déjà décrit dans le volume relatif à l'Europe.

| PROVINCES | DISTRICTS, CERCLES ET CAPITAINERIES | KILOMÈTRES CARRÉS | HABITANTS EN 1870 |
|---|---|---|---|
| | DISTRICTS ATTRIBUÉS A L'EUROPE. | | |
| Versant asiatique du gouvernement de Perm : 5 districts | Verkho-tourie | 63 415 | 189 515 |
| | Yekaterinbourg | 28 380 | 318 317 |
| | Irbit | 10 120 | 122 135 |
| | Kamichłov | 15 290 | 214 797 |
| | Chadrinsk | 17 985 | 260 597 |
| | Ensemble | 135 190 | 1 105 361 |
| Versant asiatique du gouvernement d'Orenbourg : 4 districts | Troïtzk | 18 525 | 103 363 |
| | Tchelabinsk | 39 050 | 277 561 |
| | Orsk | 43 955 | 113 362 |
| | Verkhne-Ouralsk | 53 625 | 132 834 |
| | Ensemble | 155 155 | 627 120 |
| | ASIE CENTRALE (versant de l'Ob). | | |
| Gouvernem. de Tourgaï | Nikołayevsk | 84 993 | 90 000 ? |
| Gouvern. d'Akmolinsk : 4 districts | Akmołinsk | 125 772 | |
| | Koktchetav | 72 479 | |
| | Omsk | 46 713 | |
| | Petropavłovsk | 69 366 | |
| | Ensemble | 314 330 | 232 000 ? |
| Gouvernement de Semipalatinsk : 4 districts | Semipałatinsk | 73 145 | |
| | Karkaralinsk | 200 255 | |
| | Kokbekti | 98 263 | |
| | Pavłodar | 116 011 | |
| | Ensemble | 487 674 | 510 000 ? |
| | SIBÉRIE OCCIDENTALE. | | |
| Gouvernement de Tobolsk : 10 cercles (*okrougi*) | Tobolsk | 121 530 | 110 268 |
| | Berozov / Sourgout | 1 010 625 | 23 765 / 7 348 |
| | Ichim | 41 140 | 200 049 |
| | Kourgan | 23 450 | 196 889 |
| | Tukalinsk (Omsk) | 66 330 | 119 064 |
| | Tara | 80 080 | 113 479 |
| | Tourinsk | 86 955 | 55 463 |
| | Tumen | 19 415 | 94 389 |
| | Yałoutorovsk | 22 440 | 166 136 |
| | Ensemble | 1 471 745 | 1 086 848 |

| PROVINCES | DISTRICTS, CERCLES ET CAPITAINERIES |
|---|---|
| Gouvernem. de Tomsk : 7 cercles. . . . . . | Tomsk. . . . . . . . . . . . . . |
| | Barnaoul. . . . . . . . . . . . . |
| | Biisk . . . . . . . . . . . . . . |
| | Kaïnsk. . . . . . . . . . . . . . |
| | Kouznetzk. . . . . . . . . . . . . |
| | Mariinsk. . . . . . . . . . . . . |
| | Ensemble. . . . . . . . . . |
| | SIBÉRIE ORIENTALE. |
| Gouvernement de Yeniseïsk : 6 cercles. . . | Krasnoyarsk . . . . . . . . . . . |
| | Yeniseïsk. . . . . . . . . . . . . |
| | Kansk. . . . . . . . . . . . . |
| | Atchinsk. . . . . . . . . . . . . |
| | Minousinsk. . . . . . . . . . . . |
| | Touroukhansk. . . . . . . . . . . |
| | Ensemble. . . . . . . . . . |
| Gouvernem. d'Irkoutsk : 5 cercles. . . . . . | Irkoutsk . . . . . . . . . . . . |
| | Balagansk . . . . . . . . . . . . |
| | Nijne-Oudinsk . . . . . . . . . . |
| | Verkho-Lensk. . . . . . . . . . . |
| | Kirensk . . . . . . . . . . . . . |
| | Ensemble. . . . . . . . . . |
| Province de Yakoutsk : 5 cercles . . . . . | Yakoutsk. . . . . . . . . . . . . |
| | Olokminsk . . . . . . . . . . . . |
| | Viloui. . . . . . . . . . . . . . |
| | Verkho-Yansk. . . . . . . . . . . |
| | Kolima. . . . . . . . . . . . . . |
| | Ensemble. . . . . . . . . . |
| Province de Transbaïkalie : 6 cercles . . . | Tchita. . . . . . . . . . . . . . |
| | Nertchinsk . . . . . . . . . . . . |
| | Nertchinskiy zavod. . . . . . . . . |
| | Verkhne-Oudinsk. . . . . . . . . . |
| | Selenginsk. . . . . . . . . . . . |
| | Bargouzin . . . . . . . . . . . . |
| | Ensemble. . . . . . . . . |
| Province de l'Amour . | . . . . . . . . . . . . . . . . |
| Province du Littoral : 6 cercles. . . . . . | Nikolayevsk. . . . . . . . . . . . |
| | Sofiisk. . . . . . . . . . . . . . |
| | Petropavlovsk. . . . . . . . . . . |
| | Okhotsk. . . . . . . . . . . . . . |
| | Gijiginsk. . . . . . . . . . . . . |
| | Oud. . . . . . . . . . . . . . . . |
| | A reporter. . . . . . . . . . |

| PROVINCES. | DISTRICTS. CERCLES ET CAPITAINERIES | KILOMÈTRES CARRÉS | HABITANTS EN 1870 |
|---|---|---|---|
| | Report. . . . . . . . . . . | | 35 927 |
| Territoire de l'Ousouri : 5 cercles. . . . . . | Ousouri. . . . . . . . . . . . | | 6 779 |
| | Souifoun. . . . . . . . . . . . . | | 1 196 |
| | Khan-ka. . . . . . . . . . . . | | 4 779 |
| | Avvakoumov . . . . . . . . . . . | | 1 173 |
| | Seutchan. . . . . . . . . . . . . | | 656 |
| | Ensemble (Littoral et l'Ousouri). | 1 858 488 | 50 510 |

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

Ce volume, le sixième de la *Nouvelle géographie universelle*, n'est signé que d'un seul nom et n'a été rédigé que par une seule personne; mais, comme les précédents, il appartient, pour une bonne part, à des collaborateurs, que je tiens à remercier de leur précieux concours. M. Kropotkin surtout peut revendiquer bien des pages de ce livre. Faisant revivre pour moi le souvenir de ses explorations géologiques dans la Sibérie orientale et dans la Mandchourie, il m'a communiqué ses notes et ses observations et m'a indiqué, ce qu'il pouvait mieux que personne, la valeur relative des mémoires insérés dans les publications scientifiques russes. M. Meounarguia, de Tiflis, a consenti à relire la partie de mon ouvrage qui traite du Caucase, et M. de Seidlitz m'a fait parvenir avec une obligeance extrême des livres, des brochures, des notes manuscrites, des gravures et des photographies se rapportant aux pays caucasiens et transcaucasiens M. Veňoukov, M. Osten-Saken, M. Ilyin, M. Steňoukovitch, M. Nordenskjöld, m'ont aussi confié de précieux documents, livres, cartes ou gravures, avec une bienveillance dont je sens tout le prix. De même que les années précédentes, M. Ernest Desjardins a bien voulu me faire part de ses critiques, me signaler des erreurs et des omissions. M. Ch. Schiffer aussi a relu toutes les épreuves du volume et a surveillé la publication mieux que je n'eusse pu le faire. MM. Perron et Słomczyński m'ont continué leur concours pour le dessin des cartes insérées dans le texte, et M. Schrader m'a confié la carte du Caucase, réduite de celle qui doit paraître prochainement dans l'atlas publié par la librairie Hachette. Je lui dois aussi plusieurs des gravures du volume, et je le prie, ainsi que MM. Taylor, Weber, Vereschaguine, Pranishnikoff, Riou, Ronjat, Barclay, Lancelot, d'agréer l'expression de ma reconnaissance pour cette partie de la *Géographie* qui parle directement au regard. Je remercie également M. Gustave Lefrançais, qui s'est donné la peine de classer mes notes, et M. Polguère, qui a dressé l'index de l'ouvrage et corrigé les épreuves avec le soin qu'il apporte à tous ses travaux.

# INDEX ALPHABÉTIQUE

---

### B

L



M

N



O

P



Q



R



S

T

U



V



W



Y



Z

# TABLE DES CARTES



# TABLE DES GRAVUI

# TABLE DES MATIÈRES

# ERRATA

Page 11, lignes 16 et suivantes. ***Au lieu de*** : Mais le doute est levé désormais. Au sud d'Oumritsi, presque à l'extrémité orientale du Thian-chan, Stoliczka a traversé une contrée volcanique des plus remarquables par ses coulées de basalte, ses cônes d'éruption, ses cratères ébréchés.

***Lisez :*** Le doute n'est pas encore levé pour toutes ces régions du Thian-chan. Les observations de de Stoliczka, qui croyait avoir traversé une contrée volcanique et vu de loin des coulées de basalte, des cônes d'éruption, des cratères ébréchés, ont été contestées.

Page 88, note, avant-dernière ligne. ***Au lieu de :*** Tatiches, ***lisez :*** Taliches.

Page 105, notes 2 et 4. ***Au lieu de :*** Lullier, ***lisez :*** Lhuillier.

Page 275, ligne 25. ***Au lieu de :*** Małokhanes, ***lisez :*** Mołokanes.

[22672] — Typographie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

